REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME IV. — 1er OCTOBRE 1835.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME QUATRIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1835.

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LA VIE ET LA MORT

DU

CAPITAINE RENAUD,

OU LA CANNE DE JONC.

CHAPITRE PREMIER.

Une nuit mémorable.

La nuit du 27 juillet 1830 fut silencieuse et solennelle. Son souvenir est, pour moi, plus présent que celui de quelques tableaux plus terribles que la destinée m'a jetés sous les yeux. — Le calme de la terre et de la mer devant l'ouragan n'a pas plus de majesté que n'en avait celui de Paris devant la révolution. Les boulevards étaient déserts. Je marchais seul, après minuit, dans toute leur longueur, regardant et écoutant avidement. Le ciel pur étendait sur le sol la blanche lueur de ses étoiles, mais les maisons étaient éteintes, closes et comme mortes. Tous les réverbères des rues étaient brisés. Quelques groupes d'ouvriers s'assemblaient encore près des arbres, écoutant un orateur mystérieux qui leur glissait des paroles secrètes à voix basse. Puis ils se séparaient en cou-

rant, et se jetaient dans des rues étroites et noires. Ils se collaient contre des petites portes d'allées qui s'ouvraient comme des trapes et se refermaient sur eux. Alors rien ne remuait plus, et la ville semblait n'avoir que des habitans morts et des maisons pestiférées.

On rencontrait, de distance en distance, une masse sombre, inerte, que l'on ne reconnaissait qu'en la touchant; c'était un bataillon de la garde, debout, sans mouvement, sans voix. Plus loin, une batterie d'artillerie, surmontée de ses mèches allumées comme de deux étoiles.

On passait impunément devant ces corps imposans et sombres, on tournait autour d'eux, on s'en allait, on revenait sans en recevoir une question, une injure, un mot. Ils étaient inoffensifs, sans colère, sans haine; ils étaient résignés et ils attendaient.

Comme j'approchais de l'un des bataillons les plus nombreux, un officier s'avança vers moi avec une extrême politesse, et me demanda si les flammes que l'on voyait au loin éclairer la porte Saint-Denis ne venaient point d'un incendie; il allait se porter en avant avec sa compagnie pour s'en assurer. Je lui dis qu'elles sortaient de quelques grands arbres que faisaient abattre et brûler des marchands, profitant du trouble pour détruire ces vieux ormes qui cachaient leurs boutiques. Alors, s'asseyant sur l'un des bancs de pierre du boulevard, il se mit à faire des lignes et des ronds sur le sable avec une canne de jonc. Ce fut à quoi je le reconnus, tandis qu'il me reconnaissait à mon visage; comme je restais debout devant lui, il me serra la main et me pria de m'asseoir à son côté.

Le capitaine Renaud était un homme d'un sens droit et sévère et d'un esprit très cultivé, comme la garde en renfermait beaucoup à cette époque. Son caractère et ses habitudes nous étaient fort connus, et ceux qui liront ces souvenirs sauront bien sur quel visage sérieux ils doivent placer son nom de guerre donné par les soldats, adopté par les officiers, et reçu indifféremment par l'homme. Comme les vieilles familles, les vieux régimens, conservés intacts par la paix, prennent des coutumes familières et inventent des noms caractéristiques pour leurs enfans. Une ancienne blessure à la jambe droite motivait cette habitude du capi-

taine de s'appuyer toujours sur cette *canne de jonc* dont la pomme était assez singulière, et attirait l'attention de tous ceux qui la voyaient pour la première fois. Il la gardait partout et presque toujours à la main. Il n'y avait, du reste, nulle affectation dans cette habitude, ses manières étaient trop simples et sérieuses. Cependant on sentait que cela lui tenait au cœur. Il était fort honoré dans la garde. Sans ambition et ne voulant être que ce qu'il était, capitaine de grenadiers, il lisait toujours, ne parlait que le moins possible et par monosyllabes. — Très grand, très pâle, et de visage mélancolique, il avait sur le front, entre les sourcils, une petite cicatrice assez profonde, qui souvent, de bleuâtre qu'elle était, devenait noire, et quelquefois donnait un air farouche à son visage, habituellement froid et paisible.

Les soldats l'avaient en grande amitié; et surtout, dans la campagne d'Espagne, on avait remarqué la joie avec laquelle ils partaient quand les détachemens étaient commandés par la *Canne-de-Jonc*. C'était bien véritablement la *Canne-de-Jonc* qui les commandait, car le capitaine Renaud ne mettait jamais l'épée à la main, même lorsque, à la tête des tirailleurs, il approchait assez de l'ennemi pour courir le hasard de se prendre corps à corps avec lui.

Ce n'était pas seulement un homme expérimenté dans la guerre, il avait encore une connaissance si vraie des plus grandes affaires politiques de l'Europe sous l'empire, que l'on ne savait comment se l'expliquer, et tantôt on l'attribuait à de profondes études, tantôt à de hautes relations fort anciennes, et que sa réserve perpétuelle empêchait de connaître.

Du reste, le caractère dominant des hommes d'aujourd'hui, c'est cette réserve même, et celui-ci ne faisait que porter à l'extrême ce trait général. A présent une apparence de froide politesse couvre à la fois caractère et actions. Aussi je n'estime pas que beaucoup puissent se reconnaître aux portraits effarés que l'on fait de nous. L'affectation est ridicule en France plus que partout ailleurs, et c'est pour cela, sans doute, que loin d'étaler sur ses traits et dans son langage l'excès de force que donnent les passions, chacun s'étudie à renfermer en soi les émotions violentes, les chagrins profonds ou les élans involontaires. Je ne

pense point que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle a tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère contenu de notre époque. Dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentimens vrais en ont besoin. Il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. Nous avons déjà perdu beaucoup d'amis, dont la mémoire vit entre nous, vous vous les rappelez, ô mes chers compagnons d'armes! les uns sont morts par la guerre, les autres par le duel, d'autres par le suicide, tous hommes d'honneur et de ferme caractère, de passions fortes et cependant d'apparence simple, froide et réservée. L'ambition, l'amour, le jeu, la haine, la jalousie, les travaillaient sourdement, mais ils ne parlaient qu'à peine et détournaient tout propos trop direct et prêt à toucher le point saignant de leur cœur. On ne les voyait jamais cherchant à se faire remarquer dans les salons par une tragique attitude; et si quelque jeune femme, au sortir d'une lecture de roman, les eût vus tout soumis et comme disciplinés aux saluts en usage et aux simples causeries à voix basse, elle les eût pris en mépris, et pourtant ils ont vécu et sont morts, vous le savez, en hommes aussi forts que la nature en produisit jamais. Les Caton et les Brutus ne s'en tirèrent pas mieux tout porteurs de toges qu'ils étaient. Nos passions ont autant d'énergie qu'en aucun temps, mais ce n'est qu'à la trace de leurs fatigues que le regard d'un ami peut les reconnaître. Les dehors, les propos, les manières ont une certaine mesure de dignité froide qui est commune à tous et dont ne s'affranchissent que quelques enfans qui se veulent grandir et faire voir à toute force. A présent la loi des mœurs, c'est la convenance.

Il n'y a pas de passions où les froideurs des formes du langage et des habitudes contrastent plus vivement avec l'activité de la vie que la profession des armes. On y pousse loin la haine de l'exagération, et l'on dédaigne le langage d'un homme qui cherche à outrer ce qu'il sent ou à attendrir sur ce qu'il souffre. Je le savais et je me préparais à quitter brusquement le capitaine Renaud, lorsqu'il me prit le bras et me retint.

— Avez-vous vu ce matin la manœuvre des Suisses? me dit-il; c'était assez curieux. Ils ont fait le feu de chaussée en avançant avec une précision parfaite. Depuis que je sers, je n'en avais pas

vu faire l'application; c'est une manœuvre de parade et d'Opéra; mais dans les rues d'une grande ville, elle peut avoir son prix, pourvu que les sections de droite et de gauche se forment vite en avant du peloton qui vient de faire feu.

En même temps il continuait à tracer des signes sur la terre avec le bout de sa canne; ensuite il se leva lentement; et comme il marchait le long du boulevard avec l'intention de s'éloigner du groupe des officiers et des soldats, je le suivis, et il continua de me parler avec une sorte d'exaltation nerveuse et comme involontaire qui me captiva, et que je n'aurais jamais attendue de lui qui était ce qu'on est convenu d'appeler un homme froid.

Il commença par une très simple demande en prenant un bouton de mon habit.

— Me pardonnerez-vous, me dit-il, de vous prier de m'envoyer votre hausse-col de la garde royale, si vous l'avez conservé? J'ai laissé le mien chez moi et je ne puis l'envoyer chercher ni y aller moi-même, parce qu'on nous tue dans les rues comme des chiens enragés; mais depuis trois ou quatre ans que vous avez quitté l'armée, peut-être ne l'avez-vous plus? J'avais aussi donné ma démission il y a quinze jours, car j'ai une grande lassitude de l'armée; mais avant-hier, quand j'ai vu les ordonnances, j'ai dit: On va prendre les armes. J'ai fait un paquet de mon uniforme, de mes épaulettes et de mon bonnet-à-poil, et j'ai été à la caserne retrouver ces braves gens-là qu'on va faire tuer dans tous les coins, et qui certainement auraient pensé, au fond du cœur, que je les quittais mal et dans un moment de crise; c'eût été contre l'honneur, n'est-il pas vrai, entièrement contre l'honneur?

— Avez-vous prévu les ordonnances, dis-je, lors de votre démission?

— Ma foi! non, je ne les ai même pas lues encore.

— Eh bien! que vous reprochiez-vous?

— Rien que l'apparence, et je n'ai pas voulu que l'apparence même fût contre moi.

— Voilà, dis-je, qui est admirable.

— Admirable! admirable! dit le capitaine Renaud en marchant plus vite, c'est le mot actuel: quel mot puéril! je déteste l'admiration, c'est le principe de trop de mauvaises actions. On la donne

à trop bon marché à présent et à tout le monde. Nous devons bien nous garder d'admirer légèrement. L'admiration est corrompue et corruptice. On doit bien faire pour soi-même et non pour le bruit. D'ailleurs j'ai là-dessus mes idées, finit-il brusquement, et il allait me quitter.

— Il y a quelque chose au-dessus d'un grand homme, c'est un homme d'honneur, lui dis-je.

Il me prit la main avec affection. — C'est une opinion qui nous est commune, me dit-il vivement; je l'ai mise en action toute ma vie, mais il m'en a coûté cher. Cela n'est pas si facile que l'on croit.

Ici le sous-lieutenant de sa compagnie vint lui demander un cigare. Il en tira plusieurs de sa poche et les lui donna, sans parler; les officiers se mirent à fumer en marchant de long en large, dans un silence et un calme que le souvenir des circonstances présentes n'interrompait pas : aucun ne daignant parler des dangers du jour ni de son devoir, et connaissant à fond l'un et l'autre.

Le capitaine Renaud revint à moi. — Il fait beau, dit-il en me montrant le ciel avec sa canne de jonc; je ne sais quand je cesserai de voir tous les soirs les mêmes étoiles: il m'est arrivé une fois de m'imaginer que je verrais celles de la mer du Sud, mais j'étais destiné à ne pas changer d'hémisphère. — N'importe! le temps est superbe, les Parisiens dorment ou font semblant. Aucun de nous n'a mangé ni bu depuis vingt-quatre heures, cela rend les idées très nettes. Je me souviens qu'un jour, en allant en Espagne, vous m'avez demandé la cause de mon peu d'avancement; je n'eus pas le temps de vous la conter, mais ce soir je me sens la tentation de revenir sur ma vie que je repassais dans ma mémoire. Vous aimez les récits, je m'en souviens, et dans votre vie retirée vous aimerez à vous souvenir de nous. — Si vous voulez vous asseoir sur ce parapet du boulevard avec moi, nous y causerons fort tranquillement, car on me paraît avoir cessé pour cette fois de nous ajuster par les fenêtres et les soupiraux de cave. — Je ne vous dirai que quelques époques de mon histoire et je ne ferai que suivre mon caprice. J'ai beaucoup vu et beaucoup lu, mais je crois bien que je ne saurais pas écrire. Ce n'est pas

mon état; Dieu merci! et je n'ai jamais essayé. — Mais, par exemple, je sais vivre, et j'ai vécu comme j'en avais pris la résolution (dès que j'ai eu le courage de la prendre), et, en vérité, c'est quelque chose. — Asseyons-nous.

Je le suivis lentement et nous traversâmes le bataillon pour passer à la gauche de ses beaux grenadiers. Ils étaient debout gravement, le menton appuyé sur le canon de leurs fusils. Quelques jeunes gens s'étaient assis sur leurs sacs, plus fatigués de la journée que les autres. Tous se taisaient et s'occupaient froidement de réparer leur tenue et de la rendre plus correcte. Rien n'annonçait l'inquiétude ou le mécontentement. Ils étaient à leurs rangs, comme après un jour de revue, attendant les ordres.

Quand nous fûmes assis, notre vieux camarade prit la parole, et à sa manière, me raconta trois grandes époques qui me donnèrent le sens de sa vie et m'expliquèrent la bizarrerie de ses habitudes et ce qu'il y avait de sombre dans son caractère. Rien de ce qu'il m'a dit ne s'est effacé de ma mémoire, et je le répéterai presque mot pour mot.

CHAPITRE II.

Malte.

Je ne suis rien, dit-il d'abord, et c'est, à présent, un bonheur pour moi que de penser cela; mais si j'étais quelque chose, je pourrais dire comme Louis XIV : *J'ai trop aimé la guerre.* — Que voulez-vous? Bonaparte m'avait grisé dès l'enfance comme les autres, et sa gloire me montait à la tête si violemment, que je n'avais plus de place dans le cerveau pour une autre idée. Mon père, vieil officier supérieur toujours dans les camps, m'était tout-à-fait inconnu, quand un jour il lui prit fantaisie de me conduire en Égypte avec lui. J'avais douze ans, et je me souviens encore de ce temps comme si j'y étais, des sentimens de toute l'armée et de ceux qui prenaient déjà possession de mon ame. Deux esprits enflaient les voiles de nos vaisseaux, l'esprit de gloire et l'esprit de piraterie. Mon père n'écoutait pas plus le

second que le vent nord-est qui nous emportait ; mais le premier bourdonnait si fort à mes oreilles, qu'il me rendit sourd pendant long-temps à tous les bruits du monde, hors à la musique de Charles XII, le canon. Le canon me semblait la voix de Bonaparte ; et tout enfant que j'étais, quand il grondait, je devenais rouge de plaisir, je sautais de joie, je lui battais des mains, je lui répondais par de grands cris. Ces premières émotions préparèrent l'enthousiasme exagéré qui fut le but et la folie de ma vie. Une rencontre mémorable pour moi décida cette sorte d'admiration fatale, cette adoration insensée à laquelle je voulus trop sacrifier.

La flotte venait d'appareiller depuis le 30 floréal an VI. Je passais le jour et la nuit sur le pont à me pénétrer du bonheur de voir la grande mer bleue et nos vaisseaux. Je comptai cent bâtimens et je ne pus tout compter. Notre ligne militaire avait une lieue d'étendue, et le demi-cercle que formait le convoi en avait au moins six. Je ne disais rien. Je regardai passer la Corse tout près de nous, traînant la Sardaigne à sa suite, et bientôt arriva la Sicile à notre gauche ; car *la Junon*, qui portait mon père et moi, était destinée à éclairer la route et à former l'avant-garde avec trois autres frégates. Mon père me tenait la main et me montra l'Etna tout fumant et des rochers que je n'oubliai point ; c'était la Favaniane et le Mont-Erix. Marsala, l'ancienne Lilybée, passait à travers ses vapeurs, et je pris ses maisons blanches pour des colombes perçant un nuage ; et un matin, c'était..., oui, c'était le 24 prairial, je vis, au lever du jour, arriver devant moi un tableau qui m'éblouit pour vingt ans.

Malte était debout avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil comme des marbres nouvellement polis, et sa fourmillière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges. Cent quatre-vingt-quatorze bâtimens français l'enveloppaient de leurs grandes voiles et de leurs pavillons bleu, rouge et blanc, que l'on hissait, en ce moment, à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le *Gozo* et le fort Saint-Elme ; c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon.

Le vaisseau *l'Orient* était en face, seul à l'écart, grand et immobile. Devant lui vinrent passer lentement et l'un après l'autre tous les bâtimens de guerre, et je vis de loin Desaix saluer Bonaparte. Nous montâmes près de lui à bord de *l'Orient*. Enfin, pour la première fois je le vis.

Il était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine de vaisseau (pauvre *Orient!*), et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine. Je fus jaloux de cet enfant sur-le-champ, et le cœur me bondit en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon père s'avança vers Bonaparte et lui parla long-temps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup il se retourna et me regarda ; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune et entouré de longs cheveux pendans et comme sortant de la mer tout mouillés, de ces grands yeux gris, de ces joues maigres, et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, car il disait : « Ecoute, mon brave ; puisque tu le veux, tu viendras en Egypte, et le général Vaubois restera bien ici sans toi avec ses quatre mille hommes, mais je n'aime pas qu'on emmène ces enfans ; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca, et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France ; je veux qu'il soit fort en mathématiques, et s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi ; je m'en charge et j'en ferai un bon soldat. » En même temps il se baissa, et, me prenant sous le bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître, et qu'il enlevait mon ame à mon père, que du reste je connaissais à peine, parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de Moïse berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus.

La veille je me serais jeté dans la mer si l'on m'eût enlevé à l'armée ; mais je me laissai emmener quand on voulut. Je quittai mon père avec indifférence, et c'était pour toujours ! Mais nous sommes si mauvais dès l'enfance, et, hommes ou enfans, si peu de chose nous prend et nous enlève aux bons sentimens naturels ! Mon père n'était plus mon maître, parce que j'avais

vu le sien et que de celui-là seul me semblait émaner toute autorité de la terre. — O rêves d'autorité et d'esclavage ! O pensées corruptrices du pouvoir, bonnes à séduire les enfans ! Faux enthousiasme ! poisons subtils, quel antidote pourra-t-on jamais trouver contre vous ! — J'étais étourdi, enivré, je voulais travailler, et je travaillai à en devenir fou. Je calculai nuit et jour, et je pris l'habit, le savoir, et, sur mon visage, la couleur jaune de l'école. De temps en temps le canon m'interrompait, et cette voix du demi-dieu m'apprenait la conquête de l'Égypte. Marengo, le 18 brumaire, l'empire.... et l'empereur me tinrent parole. — Quant à mon père, je ne savais plus ce qu'il était devenu, lorsqu'un jour m'arriva cette lettre que voici.

Je la porte toujours dans ce vieux portefeuille, autrefois rouge, et je la relis souvent pour bien me convaincre de l'inutilité des avis que donne une génération à celle qui la suit, et réfléchir sur l'absurde entêtement de mes illusions.

Ici, le capitaine ouvrant son uniforme, tira de sa poitrine son mouchoir premièrement, puis un petit portefeuille qu'il ouvrit avec soin, et nous entrâmes dans un café encore éclairé où il me lut ces fragmens de lettres, qui me sont restés entre les mains, on saura bientôt comment.

CHAPITRE III.

Simple lettre.

A bord du vaisseau anglais le *Culloden*,
devant Rochefort, 1804.

Sent to France, with admiral Collingwood's permission.

« Il est inutile, mon enfant, que tu saches comment t'arrivera cette lettre, et par quels moyens j'ai pu apprendre ta conduite et ta position actuelle. Qu'il te suffise d'apprendre que je suis content de toi, mais que je ne te reverrai sans doute jamais. Il est probable que cela t'inquiète peu. Tu n'as connu ton père que dans l'âge où la mémoire n'est pas née encore et où le cœur n'est

pas encore éclos. Il s'ouvre plus tard en nous qu'on ne le pense généralement, et c'est de quoi je me suis souvent étonné; mais qu'y faire? — Tu n'es pas plus mauvais qu'un autre, ce me semble. Il faut bien que je m'en contente. Tout ce que j'ai à te dire, c'est que je suis prisonnier des Anglais depuis le 14 thermidor an VI (ou le 2 août 1798, vieux style, qui, dit-on, redevient à la mode aujourd'hui). J'étais allé à bord de *l'Orient* pour tâcher de persuader à ce brave Brueys d'appareiller pour Corfou. Bonaparte avait déjà envoyé son pauvre aide-de-camp Julien, qui eut la sottise de se laisser enlever par les Arabes. Moi, j'arrivai, mais assez inutilement. Brueys était entêté comme une mule. Il disait qu'on allait trouver la passe d'Alexandrie pour faire entrer ses vaisseaux; mais il ajouta quelques mots assez fiers qui me firent bien voir qu'au fond il était un peu jaloux de l'armée de terre. — Nous prend-on pour des *passeurs-d'eau*, me dit-il, et croit-on que nous ayons peur des Anglais? — Il aurait mieux valu pour la France qu'il en eût peur. Mais s'il a fait des fautes, il les a glorieusement expiées. Et je puis dire que j'expie ennuyeusement celle que je fis de rester à son bord quand on l'attaqua. Brueys fut d'abord blessé à la tête et à la main. Il continua le combat jusqu'au moment où un boulet lui arracha les entrailles. Il se fit mettre dans un sac de son et mourut sur son banc de quart. Nous vîmes clairement que nous allions sauter vers les dix heures du soir. Ce qui restait de l'équipage descendit dans les chaloupes et se sauva, excepté Casa-Bianca. Il demeura le dernier, bien entendu; mais son fils, un beau garçon, que tu as entrevu, je crois, vint me trouver et me dit: « Citoyen, qu'est-ce que l'honneur veut que je fasse? » Pauvre petit! Il avait dix ans, je crois, et cela parlait d'honneur dans un tel moment! Je le pris sur mes genoux dans le canot, et je l'empêchai de voir sauter son père avec le pauvre *Orient*, qui s'éparpilla en l'air comme une gerbe de feu. Nous ne sautâmes pas, nous, mais nous fûmes pris, ce qui est bien plus douloureux, et je vins à Douvres, sous la garde d'un brave capitaine anglais, nommé Collingwood, qui commande à présent le *Culloden*. C'est un galant homme, s'il en fut, qui, depuis 1761 qu'il sert dans la marine, n'a quitté la mer que pendant deux années pour se marier. Ses enfans, dont il parle sans cesse,

ne le connaissent pas, et sa femme ne connaît guère que par ses lettres son beau caractère. Mais je sens bien que la douleur de cette défaite d'Aboukir a abrégé mes jours, qui n'ont été que trop longs, puisque j'ai vu un tel désastre et la mort de mes glorieux amis. Mon grand âge a touché tout le monde ici; et, comme le climat de l'Angleterre m'a fait tousser beaucoup et a renouvelé toutes mes blessures au point de me priver entièrement de l'usage d'un bras, le bon capitaine Collingwood a demandé et obtenu pour moi (ce qu'il n'aurait pu obtenir pour lui-même, à qui la terre était défendue) la grace d'être transféré en Sicile sous un soleil plus chaud et un ciel plus pur. Je crois bien que j'y vais finir; car soixante-dix-huit ans, sept blessures, des chagrins profonds et la captivité sont des maladies incurables. Je n'avais à te laisser que mon épée, pauvre enfant; à présent je n'ai même plus cela, car un prisonnier n'a pas d'épée. Mais j'ai au moins un conseil à te donner, c'est de te défier de ton enthousiasme pour les hommes qui parviennent vite, et surtout pour Bonaparte. Tel que je te connais, tu serais un séide, et il faut se garantir du *séidisme* quand on est Français, c'est-à-dire très susceptible d'être atteint de ce mal contagieux. C'est une chose merveilleuse que la quantité de petits et de grands tyrans qu'il a produits. Nous aimons les fanfarons à un point extrême, et nous nous donnons à eux de si bon cœur, que nous ne tardons pas à nous en mordre les doigts ensuite. La source de ce défaut est un grand besoin d'action et une grande paresse de réflexion. Il s'ensuit que nous aimons infiniment mieux nous donner corps et ame à celui qui se charge de penser pour nous et d'être responsable : quittes à rire après de nous et de lui.

Bonaparte est un bon enfant, mais il est vraiment par trop charlatan. Je crains qu'il ne devienne fondateur, parmi nous, d'un nouveau genre de jonglerie; nous en avons bien assez en France. Le charlatanisme est insolent et corrupteur, et il a donné de tels exemples dans notre siècle, et a mené si grand bruit du tambour et de la baguette sur la place publique, qu'il s'est glissé dans toute profession, et qu'il n'y a si petit homme qu'il n'ait gonflé. — Le nombre est incalculable des grenouilles qui crèvent. — Je désire bien vivement que mon fils n'en soit pas.

Je suis bien aise qu'il m'ait tenu parole en se *chargeant de toi*, comme il dit, mais ne t'y fie pas trop. Quand nous étions en Égypte, voici ce qui se passa à un certain dîner, et ce que je veux te dire afin que tu y penses souvent.

Le 1er vendémiaire an VII, étant au Caire, Bonaparte, membre de l'Institut, ordonna une fête civique pour l'anniversaire de l'établissement de la république. La garnison d'Alexandrie célébra la fête autour de la colonne de Pompée, sur laquelle on planta le drapeau tricolore; l'aiguille de Cléopâtre fut illuminée assez mal; et les troupes de la Haute-Égypte célébrèrent la fête le mieux qu'elles purent entre les pylônes, les colonnes, les cariatides de Thèbes, sur les genoux du colosse de Memnon, aux pieds des figures de Tâma et Châma. Le premier corps d'armée fit au Caire ses manœuvres, ses courses et ses feux d'artifice. Le général en chef avait invité à dîner tout l'état-major, les ordonnateurs, les savans, le kiaya du pacha, l'émir, les membres du divan et les agas, autour d'une table de cinq cents couverts dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupait sur la place d'El-Bequier; le bonnet de la liberté et le croissant s'entrelaçaient amoureusement; les couleurs turques et françaises formaient un berceau et un tapis fort agréables sur lesquels se mariaient le Koran et la Table des Droits de l'Homme. Après que les convives eurent bien mangé avec leurs doigts des poulets et du riz assaisonnés de safran, des pastèques et des fruits, Bonaparte, qui ne disait rien, jeta un coup d'œil très prompt sur eux tous. Le bon Kléber, qui était couché à côté de lui parce qu'il ne pouvait pas ployer à la turque ses longues jambes, donna un grand coup de coude à Abdallah-Menou son voisin, et lui dit avec son accent demi-allemand :

— Tiens ! voilà Ali-Bonaparte qui va nous faire une des siennes.

Il l'appelait comme cela, parce que, à la fête de Mahomet, le général s'était amusé à prendre le costume oriental, et qu'au moment où il s'était déclaré protecteur de toutes les religions, on lui avait pompeusement décerné le nom de gendre du prophète, et on l'avait nommé Ali-Bonaparte.

Kléber n'avait pas fini de parler et passait encore sa main dans ses grands cheveux blonds, que le petit Bonaparte était déjà de-

bout; et, approchant son verre de son menton maigre et de sa grosse cravatte, il dit d'une voix brève, claire et saccadée :

— Buvons à l'an trois cents de la république française !

Kléber se mit à rire dans l'épaule de Menou, au point de lui faire verser son verre sur un vieil aga, et Bonaparte les regarda tous deux de travers, en fronçant le sourcil.

Certainement, mon enfant, il avait raison, parce que, en présence d'un général en chef, un général de division ne doit pas se tenir indécemment, fût-ce un gaillard comme Kléber; mais eux, ils n'avaient pas tout-à-fait tort non plus, puisque Bonaparte, à l'heure qu'il est, s'appelle l'Empereur et que tu es son page. »

. . . . . .

En effet, dit le capitaine Renaud en reprenant la lettre de mes mains, je venais d'être nommé page de l'empereur en 1804. — Ah ! la terrible année que celle-là ! de quels événemens elle était chargée quand elle nous arriva, et comme je l'aurais considérée avec attention, si j'avais su alors considérer quelque chose! Mais je n'avais pas d'yeux pour voir, pas d'oreilles pour entendre autre chose que les actions de l'Empereur, la voix de l'Empereur, les gestes de l'Empereur, les pas de l'Empereur. Son approche m'enivrait, sa présence me magnétisait. La gloire d'être attaché à cet homme me semblait la plus grande chose qui fût au monde, et jamais un amant n'a senti l'ascendant de sa maîtresse avec des émotions plus vives et plus écrasantes que celles que sa vue me donnait chaque jour. L'admiration d'un chef militaire devient une passion, un fanatisme, une frénésie qui font de nous des esclaves, des furieux, des aveugles. Cette pauvre lettre que je viens de vous donner à lire ne tint dans mon esprit que la place de ce que les écoliers nomment un *sermon*, et je ne sentis que le soulagement impie des enfans qui se trouvent délivrés de l'autorité naturelle, et se croient libres parce qu'ils ont choisi la chaîne que l'entraînement général leur a fait river à leur cou. Mais un reste de bons sentimens natifs me fit conserver cette écriture sacrée, et son autorité sur moi a grandi à mesure que diminuaient mes rêves d'héroïque sujétion. Elle est restée toujours sur mon cœur, et elle a fini par y jeter des racines invisibles, à mesure que le bon sens a dégagé ma vue des nuages qui les couvraient alors. Je n'ai

pu m'empêcher, cette nuit, de la relire avec vous, et je me prends en pitié en considérant combien a été lente la courbe que m idées ont suivie pour revenir à la base la plus solide et la plus simple de la conduite d'un homme. Vous verrez à combien peu elle se réduit; mais en vérité, monsieur, je pense que cela suffit à la vie d'un honnête homme, et il m'a fallu bien du temps pour arriver à trouver la source de la véritable grandeur qu'il peut y avoir dans la profession presque barbare des armes.

Ici le capitaine Renaud fut interrompu par un vieux sergent de grenadiers qui vint se placer à la porte du café, portant son arme en sous-officier, et tirant une lettre écrite sur papier gris placée dans la bretelle de son fusil. Le capitaine se leva paisiblement et ouvrit l'ordre qu'il recevait.

— Dites à Béjaud de copier cela sur le livre d'ordres, dit-il au sergent.

— Le sergent-major n'est pas revenu de l'Arsenal, dit le sous-officier d'une voix douce comme celle d'une jeune fille, et baissant les yeux, sans même daigner dire comment son camarade avait été tué.

— Le fourrier le remplacera, dit le capitaine sans rien demander, et il signa son ordre sur le dos du sergent, qui lui servit de pupître.

Il toussa un peu, et reprit avec tranquillité.

CHAPITRE IV.

Le dialogue inconnu.

La lettre de mon pauvre père et sa mort, que j'appris, peu de temps après, produisirent en moi, tout enivré que j'étais et tout étourdi du bruit de mes éperons, une impression assez forte pour donner un grand ébranlement à mon ardeur aveugle, et je commençai à examiner de plus près et avec plus de calme ce qu'il y avait de surnaturel dans l'éclat qui m'enivrait. Je me demandai, pour la première fois, en quoi consistait l'ascendant que nous laissons prendre sur nous aux hommes d'action revêtus d'un pouvoir

absolu, et j'osai tenter quelques efforts intérieurs pour tracer des bornes, dans ma pensée, à cette donation volontaire de tant d'hommes à un homme. Cette première secousse me fit entr'ouvrir la paupière, et j'eus l'audace de regarder en face l'aigle éblouissant qui m'avait enlevé, tout enfant, et dont les ongles me pressaient les reins.

Je ne tardai pas à trouver des occasions de l'examiner de plus près, et d'épier l'esprit du grand homme, dans les actes obscurs de sa vie privée.

On avait osé créer des pages, comme je vous l'ai dit, mais nous portions l'uniforme d'officiers en attendant la livrée verte à culottes rouges que nous devions prendre au sacre. Nous servions d'écuyers, de secrétaires et d'aides-de-camp jusque-là, selon la volonté du maître qui prenait ce qu'il trouvait sous sa main. Déjà il se plaisait à peupler ses antichambres; et comme le besoin de dominer le suivait partout, il ne pouvait s'empêcher de l'exercer dans les plus petites choses et tourmentait autour de lui ceux qui l'entouraient, par l'infatigable maniement d'une volonté toujours présente. Il s'amusait de ma timidité; il jouait avec mes terreurs et mon respect. — Quelquefois il m'appelait brusquement, et me voyant entrer pâle et balbutiant, il s'amusait à me faire parler longtemps pour voir mes étonnemens troubler mes idées. Quelquefois, tandis que j'écrivais sous sa dictée, il me tirait l'oreille tout d'un coup, à sa manière, et me faisait une question imprévue sur quelque vulgaire connaissance comme la géographie ou l'algèbre, me posant le plus facile problème d'enfant; il me semblait alors que la foudre tombait sur ma tête. Je savais mille fois ce qu'il demandait, j'en savais plus qu'il ne le croyait, j'en savais même souvent plus que lui, mais son œil me paralysait. Lorsqu'il était hors de la chambre, je pouvais respirer, le sang commençait à circuler dans mes veines, la mémoire me revenait et avec elle une honte inexprimable; la rage me prenait, j'écrivais ce que j'aurais dû lui répondre; puis je me roulais sur le tapis, je pleurais, j'avais envie de me tuer.

« Quoi! me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne? des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase

les autres en leur faisant penser que la clé de tout savoir et de tout pouvoir, clé qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles? » — Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. Et que voit-il? un pauvre ignorant comme nous tous, et sous tout cela, la créature faible! » — Cependant je ne savais comment voir le fond de cette ame déguisée. Le pouvoir et la gloire le défendaient sur tous les points; je tournais autour sans réussir à y rien surprendre, et ce porc-épic toujours armé se roulait devant moi, n'offrant de tous côtés que des pointes acérées. — Un jour pourtant, le hasard, notre maître à tous, les entr'ouvrit, et à travers ces piques et ces dards fit pénétrer une lumière d'un moment. — Un jour, ce fut peut-être le seul de sa vie, il rencontra plus fort que lui et recula un instant devant un ascendant plus grand que le sien. — J'en fus témoin, et me sentis vengé. — Voici comment cela m'arriva :

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver. L'Empereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté au même instant avec une étiquette en apparence négligée, mais profondément calculée de manière à ne céder ni prendre le pas; ruse italienne. Il revenait au château, tout y était en rumeur; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur, et j'étais resté seul dans la sienne. — Je considérais une longue table qui portait, au lieu de marbre, des mosaïques romaines, et que surchargeait un amas énorme de placets. J'avais vu souvent Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un

vent de colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins n'ayant pour chances de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire; toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes, et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille, me représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre, et, toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées, des cris de douleur inattendus s'élevaient de leurs plis profanés; et les prenant pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs*, m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes, et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres. Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois j'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité; il marcha seul dans la chambre comme quelqu'un qui attend avec impatience et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula encore

dans les cours, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul, Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui avec une promptitude de geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers entre de telles gens. Cependant je restais sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée; il avait un visage alongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux; sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules coubées, un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir les yeux baissés sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire l'autre Italien.

Ah! monsieur! quelle scène! quelle scène! je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère, et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur éclata. — Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez vu depuis; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui à la foule je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfans et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. — Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques momens, recherché dans ses manières, sa poitrine plate et rentrée entre les épaules, et tel encore que je l'avais vu à Malte, le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre, quand le Pape fut entré; il se mit à roder autour du fauteuil comme un chasseur prudent; et s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude raide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans leur voiture, interrompue par l'arrivée et qu'il lui tardait de reprendre.

— Je vous le répète, saint-père, je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe.

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape comme un coup d'encensoir lancé au visage et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. — Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre.

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même ni des on adversaire et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler de suite, en marchant circulairement et jetant à la dérobée des regards perçans dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du saint-père, et le regardant en profil, quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

— Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, saint-père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au ciel vos douleurs. Mais en vérité ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier, pardieu! vous êtes libre comme l'air.

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère des-

potique à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir s'il n'était obéi avec l'air d'avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

— Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route est ouverte, personne ne vous retient.

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre; ensuite il laissa retomber très lentement son front ridé, et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grace.

— Saint-père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre sainteté fut, je crois, obligée de revenir, par mer, à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes.

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siége, il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

— Ce fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi, mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Église, elle a une vitalité prodigieuse, saint-père. Voltaire vous a bien un peu entamés, mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez; tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses de l'avenir.

Ici il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

— Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien,

en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris, pour toujours? Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Église comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout-à-fait. Voyez, ce serait vraiment beau; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clés du monde, et comme notre Seigneur a dit : Je suis venu avec l'épée, je garderais l'épée, moi; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes.

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

— *Commediante!*

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit, une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse, mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit, les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose; mes cheveux me firent mal, et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas, seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

— Comédien! moi! Ah! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfans.— Comédien! — Ah! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi

faire du sang-froid insolent? Mon théâtre, c'est le monde; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur; pour comédiens j'ai vous tous, papes, rois, peuple; et le fil par lequel je vous remue, c'est la peur! — Comédien! Ah! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler. *Signor Chiaramonti!* savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé si je le voulais. Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

Il y a quatre ans, seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plaît! — Comédien! Ah! messieurs, vous prenez vite pied chez nous! Vous êtes de mauvaise humeur, parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes! — Mais on ne me pipe pas ainsi. — C'est moi qui vous tiens dans mes doigts, c'est moi qui vous porte du midi au nord, comme des marionnettes; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose, parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter, et vous n'avez pas l'esprit de voir cela, et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non! Il faut tout vous dire! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femmes? — Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que, si vous continuez, vous! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand-visir; je la déchirerai d'un coup d'éperon.

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi : le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel, et après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

— *Tragediante!*

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur la table, un vase de porcelaine de Sèvres, où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints, et le jetant sur

les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds. Puis tout d'un coup s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé. Je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue, et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnemens du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique, et dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

— Malheureuse vie! dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau, sans parler pendant une minute encore et reprit, se parlant à lui seul, au réveil.

— C'est vrai! Tragédien ou comédien. —

Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis long-temps et pour toujours. Quelle fatigue! quelle petitesse! Poser! toujours poser! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit et deviner juste leurs rêves d'imbécilles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. — Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de noms. Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi! — Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort.—Car, en vérité, poursuivit-il, en se croisant les jambes et se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. — Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. — Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. — Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux que je serais usé de corps et d'ame; car notre pauvre lampe ne brûle pas long-temps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux; mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui. — Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'ex-

plications de mes actions après moi, pour m'agrandir si je réussis, et me rappetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France. Je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. — N'importe, mon affaire est de réussir et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours.

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène; il ne songeait point à s'idéaliser et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques; il était lui, lui-même mis au dehors. — Il revint près du saint-père qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout à la fois, sans études. — La naissance est tout, dit-il; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi! ils font le diable. Que voulez-vous? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. — Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. — Qu'y faire? Chacun mange selon son appétit; moi, j'avais grand'faim! — Tenez, saint-père; à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes, et au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablemement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allions la couronner à la barbe de Raguideau son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela? Est-ce à moi? — Costume! costume d'acteur! Je vais l'endosser pour une heure et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier et je monterai à cheval. — Toujours à cheval! toute la vie à cheval! — Je ne serai pas assis un

jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier? Hein?

Je vous le dis, saint-père, il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans, Cromwell et Jean-Jacques; si vous aviez donné à l'un une ferme et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtimens, en couleurs, en formes et en phrases; moi je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : victoires. — Il faut bien qu'on me paie mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis et élu. Élu comme vous, saint-père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main.

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblans encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. En ce moment, cette nature toute puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute

grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses piéges misérables, et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas faibli dans ce tête-à-tête, et s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte, et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier, et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape, et je ne le crois pas.

CHAPITRE V.

Un homme de mer.

Sitôt que l'Empereur fut sorti de l'appartement, deux ecclésiastiques vinrent auprès du saint-père, et l'emmenèrent en le soutenant sous chaque bras, altéré, ému et tremblant.

Je demeurai, jusqu'à la nuit, dans l'alcôve d'où j'avais écouté cet entretien. Mes idées étaient confondues, et la terreur de cette scène n'était pas ce qui les dominait. J'étais accablé de ce que j'avais vu, et sachant à présent à quels calculs mauvais l'ambition toute personnelle pouvait faire descendre le génie, je haïssais cette passion qui venait de flétrir, sous mes yeux, le plus brillant des dominateurs; celui qui donnera peut-être son nom au siècle pour l'avoir arrêté dix ans dans sa marche. Je sentis que c'était folie que de se dévouer à un homme, puisque l'autorité despotique ne peut manquer de rendre mauvais nos faibles cœurs; mais je ne savais à quelle idée me donner désormais. Je vous l'ai dit, j'avais dix-huit ans alors, et je n'avais encore en moi qu'un instinct vague du vrai, du bon et du beau, mais assez obstiné pour m'attacher sans cesse à cette recherche. C'est la seule chose que j'estime en moi.

Je jugeai qu'il était de mon devoir de me taire sur ce que j'avais vu; mais j'eus bien lieu de croire que l'on s'était aperçu de ma disparition momentanée de la suite de l'Empereur, car voici ce qui m'arriva. Je ne remarquai dans les manières du maître aucun changement à mon égard. Seulement, je passai peu de jours près

de lui, et l'étude attentive que j'avais voulu faire de son caractère fut brusquement arrêtée. Je reçus un matin l'ordre de partir sur-le-champ pour le camp de Boulogne, et à mon arrivée, l'ordre de m'embarquer sur un des bateaux plats que l'on essayait en mer.

Je partis avec moins de peine que je ne m'y fusse attendu, si l'on m'eût annoncé ce voyage avant la scène de Fontainebleau. Je respirai en m'éloignant de ce vieux château et de sa forêt, et à ce soulagement involontaire je sentis que mon *séidisme* était mordu au cœur. Je fus attristé d'abord de cette première découverte, et je tremblais pour l'éblouissante illusion qui faisait pour moi un devoir de mon dévouement aveugle. Le grand égoïste s'était montré à nu devant moi; mais à mesure que je m'éloignai de lui, je commençai à le contempler dans ses œuvres, et il reprit encore sur moi, par cette vue, une partie du magique ascendant par lequel il avait fasciné le monde. — Cependant ce fut plutôt l'idée gigantesque de la guerre qui désormais m'apparut, que celle de l'homme qui la représentait d'une si redoutable façon, et je sentis à cette grande vue un enivrement insensé redoubler en moi pour la gloire des combats, m'étourdissant sur le maître qui les ordonnait, et regardant avec orgueil le travail perpétuel des hommes qui ne me parurent tous que ses humbles ouvriers.

Le tableau était homérique en effet et bon à prendre des écoliers par l'étourdissement des actions multipliées. Quelque chose de faux s'y démêlait pourtant et se montrait vaguement à moi, mais sans netteté encore, et je sentais le besoin d'une vue meilleure que la mienne qui me fît découvrir le fond de tout cela. Je venais d'apprendre à mesurer le capitaine, il me fallait sonder la guerre. — Voici quel nouvel évènement me donna cette seconde leçon. Car j'ai reçu trois rudes enseignemens dans ma vie, et je vous les raconte après les avoir médités tous les jours. Leurs secousses me furent violentes, et la dernière acheva de renverser l'idole de mon ame.

L'apparente démonstration de conquête et de débarquement en Angleterre, l'évocation des souvenirs de Guillaume-le-Conquérant, la découverte du camp de César à Boulogne, le rassemblement subit de neuf cents bâtimens dans ce port, sous la protection d'une flotte de cinq cents voiles, toujours annoncée; l'établissement des

camps de Dunkerque et d'Ostende, de Calais, de Montreuil et de Saint-Omer, sous les ordres de quatre maréchaux; le trône militaire d'où tombèrent les premières étoiles de la Légion-d'Honneur; les revues, les fêtes, les attaques partielles, tout cet éclat réduit, selon le langage géométrique, à sa plus simple expression, eut trois buts : inquiéter l'Angleterre, assoupir l'Europe, concentrer et enthousiasmer l'armée.

Ces trois points dépassés, Bonaparte laissa tomber pièce à pièce la machine artificielle qu'il avait fait jouer à Boulogne. Quand j'y arrivai, elle jouait à vide, comme celle de Marly. Les généraux y faisaient encore les faux mouvemens d'une ardeur simulée dont ils n'avaient pas la conscience. On continuait à jeter encore à la mer quelques malheureux bateaux dédaignés par les Anglais et coulés par eux de temps à autre. Je reçus un commandement sur l'une de ces embarcations, dès le lendemain de mon arrivée.

Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées avec une majestueuse lenteur, elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat de nouvelle et mauvaise invention s'était risqué fort avant avec quatre autres bâtimens pareils, et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques, vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous, mais c'était au contraire entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manège et changeant de main comme un cheval bien dressé et dessinant des *s* et des *z* sur l'eau, de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus d'abord que c'était une manœuvre toute

pacifique et je ne comprenais rien à cette politesse. — Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : Voilà qui va mal. En effet, après nous avoir laissé bien courir devant elle, comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles et sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers desquels je fus, moi, dixième sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait *la Naïade*, et pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis *la Noyade*.

J'avais pris un bain si violent, que l'on était sur le point de me rejeter comme mort dans la mer, quand un officier qui visitait mon portefeuille y trouva la lettre de mon père que vous venez de lire et la signature de lord Collingwood. Il me fit donner des soins plus attentifs; on me trouva quelques signes de vie, et quand je repris connaissance, ce fut, non à bord de la gracieuse *Naïade*, mais sur *la Victoire* (THE VICTORY). Je demandai qui commandait cet autre navire. On me répondit laconiquement : lord Collingwood. Je crus qu'il était fils de celui qui avait connu mon père; mais quand on me conduisit à lui, je fus détrompé. C'était le même homme.

Je ne pus contenir ma surprise quand il me dit, avec une bonté toute paternelle, qu'il ne s'attendait pas à être le gardien du fils après l'avoir été du père, mais qu'il espérait qu'il ne s'en trouverait pas plus mal; qu'il avait assisté aux derniers momens de ce vieillard, et qu'en apprenant mon nom, il avait voulu m'avoir à son bord; il me parlait le meilleur français avec une douceur mélancolique dont l'expression ne m'est jamais sortie de la mémoire. Il m'offrit de rester à son bord sur parole de ne faire aucune tentative d'évasion. J'en donnai ma parole d'honneur, sans hésiter, à la manière des jeunes gens de dix-huit ans, et me trouvant beaucoup mieux à bord de *la Victoire* que sur quelque ponton. Étonné de ne rien voir qui justifiât les préventions qu'on nous donnait contre les Anglais, je fis connaissance assez facilement avec les officiers du bâtiment, que mon ignorance de la mer et de leur langue amusait beaucoup, et qui se divertirent à me faire connaître l'une

et l'autre, avec une politesse d'autant plus grande, que leur amiral me traitait comme son fils. Cependant une grande tristesse me prenait quand je voyais de loin les côtes blanches de la Normandie, et je me retirais pour ne pas pleurer. Je résistais à l'envie que j'en avais, parce que j'étais jeune et courageux; mais ensuite, dès que ma volonté ne surveillait plus mon cœur, dès que j'étais couché et endormi, les larmes sortaient de mes yeux malgré moi et trempaient mes joues et la toile de mon lit au point de me réveiller.

Un soir surtout, il y avait eu une prise nouvelle d'un brick français; je l'avais vu périr de loin, sans que l'on pût sauver un seul homme de l'équipage, et, malgré la gravité et la retenue des officiers, il m'avait bien fallu entendre les cris et les hourras des matelots qui voyaient avec joie l'expédition s'évanouir et la mer engloutir goutte à goutte cette avalanche qui menaçait d'écraser leur patrie. Je m'étais retiré et caché tout le jour dans le réduit que lord Collingwood m'avait fait donner près de son appartement, comme pour mieux déclarer sa protection, et, quand la nuit fut venue, je montai seul sur le pont. J'avais senti l'ennemi autour de moi plus que jamais, et je me mis à réfléchir sur ma destinée si tôt arrêtée, avec une amertume plus grande. Il y avait un mois, déjà que j'étais prisonnier de guerre et l'amiral Collingwood, qui, en public, me traitait avec tant de bienveillance, ne m'avait parlé qu'un instant en particulier, le premier jour de mon arrivée à son bord; il était bon, mais froid, et, dans ses manières, ainsi que dans celles des officiers anglais, il y avait un point où tous les épanchemens s'arrêtaient, et où la politesse compassée se présentait comme une barrière sur tous les chemins. C'est à cela que se fait sentir la vie en pays étrangers. J'y pensais avec une sorte de terreur en considérant l'abjection de ma position qui pouvait durer jusqu'à la fin de la guerre, et je voyais comme inévitable le sacrifice de ma jeunesse, anéantie dans la honteuse inutilité du prisonnier. La frégate marchait rapidement, toutes voiles dehors, et je ne la sentais pas aller. J'avais appuyé mes deux mains à un câble et mon front sur mes deux mains, et, ainsi penché, je regardais dans l'eau de la mer. Ses profondeurs vertes et sombres me donnaient une sorte de vertige, et le silence de la nuit n'était interrompu que

par des cris anglais. J'espérai un moment que le navire m'emportait bien loin de la France et que je ne verrais plus, le lendemain, ces côtes droites et blanches, coupées dans la bonne terre chérie de mon pauvre pays. — Je pensais que je serais ainsi délivré du désir perpétuel que me donnait cette vue, et que je n'aurais pas du moins ce supplice de ne pouvoir même songer à m'échapper sans déshonneur, supplice de Tantale où une soif avide de la patrie devait me dévorer pour long-temps. J'étais accablé de ma solitude et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer. Je rêvais à composer ma mort habilement et à la manière grande et grave des anciens. J'imaginais une fin héroïque et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d'enfans guerriers, l'objet de tant d'envie parmi mes compagnons. J'étais dans ces rêves qui, à dix-huit ans, ressemblent plutôt à une continuation d'action et de combat qu'à une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et, en me retournant, je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

Il avait à la main sa lunette de nuit et il était vêtu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. Il me mit une main sur l'épaule d'une façon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, à demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles, et il y avait, à travers le calme inaltérable de sa voix et de ses manières, un fonds de tristesse profonde qui me frappa ce soir-là surtout, et me donna pour lui, tout d'abord, plus de respect et d'attention.

— Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il. — J'ai quelques petites choses à vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi?

Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse qui n'avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s'assit sur un banc, me tenant une main. J'étais debout devant lui.

Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer, elle me garde de tous côtés : toujours des flots et des flots; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi

sous leur écume et mon dos s'est un peu voûté déjà sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte. La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur, à mesure que je lui deviens plus nécessaire. C'est le sort commun et c'est même ce que nous devons le plus souhaiter que d'avoir de telles chaînes, mais elles sont quelquefois bien lourdes.

Il s'interrompit un instant, et nous nous tûmes tous deux, car je n'aurais pas osé dire un mot, voyant bien qu'il allait poursuivre.

— J'ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai eu à mon bord. J'aurais pu vous laisser conduire en Angleterre, mais vous auriez pu y tomber dans une misère dont je vous garantirai toujours, et dans un désespoir dont j'espère aussi vous sauver; j'avais, pour votre père, une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve : s'il me voit, il sera content de moi, n'est-ce pas?

L'amiral se tut encore et me serra la main. Il s'avança même dans la nuit et me regarda attentivement pour voir ce que j'éprouvais à mesure qu'il me parlait. Mais j'étais trop interdit pour lui répondre. Il poursuivit plus rapidement.

— J'ai déjà écrit à l'amirauté pour qu'au premier échange vous fussiez renvoyé en France. Mais cela pourra être long, ajouta-t-il, je ne vous le cache pas; car, outre que Bonaparte s'y prête mal, on nous fait peu de prisonniers. — En attendant, je veux vous dire que je vous verrais avec plaisir étudier la langue de vos ennemis, vous voyez que nous savons la vôtre. Si vous voulez, nous travaillerons ensemble et je vous prêterai Shakspeare et le capitaine Cook. — Ne vous affligez pas, vous serez libre avant moi; car, si l'empereur ne fait la paix, j'en ai pour toute ma vie.

Ce ton de bonté, par lequel il s'associait à moi et nous faisait camarades dans sa prison flottante, me fit de la peine pour lui; je sentis que, dans cette vie sacrifiée et isolée, il avait besoin de faire du bien pour se consoler secrètement de la rudesse de sa mission toujours guerroyante.

— Milord, lui dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue nouvelle, apprenez-moi les pensées par lesquelles vous êtes parvenu à ce calme parfait, à cette égalité d'ame qui ressemble à

du bonheur, et qui cache un éternel ennui.... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je crains que cette vertu ne soit qu'une dissimulation perpétuelle.

— Vous vous trompez grandement, dit-il; le sentiment du devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé plus que tout homme peut-être à quel point il est facile d'arriver à s'oublier complètement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait.

Là, il s'interrompit et prit sa longue lunette. Il la plaça sur mon épaule pour observer une lumière lointaine qui glissait à l'horizon et, sachant à l'instant au mouvement ce que c'était : — Bateaux pêcheurs, — dit-il, et il se plaça près de moi, assis sur le bord du navire. Je voyais qu'il avait depuis long-temps quelque chose à me dire, qu'il n'abordait pas :

— Vous ne me parlez jamais de votre père, me dit-il tout à coup; je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit sur ses volontés.

Et comme la nuit était très claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

— Je craignais d'être indiscret, dis-je avec embarras.....

Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

— Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela.

Et il secouait la tête avec doute et bonté.

— J'ai trouvé peu d'occasions de vous parler, milord.

— Encore moins, interrompit-il, vous m'auriez parlé de cela tous les jours si vous l'aviez voulu.

Je remarquai de l'agitation et un peu de reproche dans son accent. C'était là ce qui lui tenait au cœur. Je m'avisai encore d'une autre sotte réponse pour me justifier, car rien ne rend aussi niais que les mauvaises excuses.

— Milord, lui dis-je, le sentiment humiliant de la captivité absorbe plus que vous ne pouvez croire. — Et je me souviens que

je crus prendre, en disant cela, un air de dignité et une contenance de Régulus propres à lui en imposer.

— Ah! pauvre garçon! pauvre enfant! *poor boy!* me dit-il, vous n'êtes pas dans le vrai. Vous ne descendez pas en vous-même. Cherchez bien, et vous trouverez une indifférence dont vous n'êtes pas comptable, mais bien la destinée militaire de votre pauvre père.

Il avait ouvert le chemin à la vérité, je la laissai partir.

— Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon père, je l'ai à peine vu à Malte, une fois.

— Voilà le vrai! cria-t-il. Voilà le cruel, mon ami! Mes deux filles diront un jour comme cela. Elle diront : *Nous ne connaissons pas notre père!* Sarah et Mary diront cela! et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre, je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux, je leur envoie des idées et des sentimens, je reçois en échange leurs confidences d'enfans; je les gronde, je m'apaise, je me reconcilie avec elles; je sais tout ce qu'elles font! je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles; je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera; leurs maris seront mes fils; j'en fais des femmes pieuses et simples; on ne peut pas être plus père que je ne le suis; eh bien! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas.

Il dit ces derniers mots d'une voix émue au fond de laquelle on sentait des larmes..... Après un moment de silence, il continua :

— Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour votre père et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. — Qu'est-ce pour elles que leur père? Une lettre de chaque jour. — Un conseil plus ou moins froid. — On n'aime pas un conseil, on aime un être, — et un être qu'on ne voit jamais n'est pas, on ne l'aime pas, — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà, — et on ne le pleure pas.

Il étouffait et il s'arrêta. — Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur, devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père, et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée. A ces regrets profonds, à cette tristesse insurmontable au milieu du plus brillant éclat militaire, je compris tout ce que j'avais perdu en ne connaissant pas l'amour du foyer qui pouvait laisser dans un grand cœur de si cuisans regrets; je compris tout ce qu'il y avait de factice dans notre éducation barbare et brutale, dans notre besoin insatiable d'action étourdissante; je vis, comme par une révélation soudaine du cœur, qu'il y avait une vie adorable et regrettable dont j'avais été arraché violemment, une vie véritable d'amour paternel, en échange de laquelle on nous faisait une vie fausse toute composée de haines et de toutes sortes de vanités puériles; je compris qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on pût saintement l'immoler, c'était l'autre famille, la patrie. Et tandis que le vieux brave s'éloignant de moi, pleurait parce qu'il était bon, je mis ma tête dans mes deux mains et je pleurai de ce que j'avais été jusque-là si mauvais.

Après quelques minutes, l'amiral revint à moi : — J'ai à vous dire, reprit-il d'un ton plus ferme, que nous ne tarderons pas à nous rapprocher de la France. Je suis une éternelle sentinelle placée devant vos ports. Je n'ai qu'un mot à ajouter, et j'ai voulu que ce fût seul à seul; souvenez-vous que vous êtes ici sur votre parole, et que je ne vous surveillerai point; mais, mon enfant, plus le temps passera, plus l'épreuve sera forte. Vous êtes bien jeune encore: si la tentation devient trop grande pour que votre courage y résiste, venez me trouver quand vous craindrez de succomber et ne vous cachez pas de moi, je vous sauverai d'une action déshonorante que, par malheur pour leurs noms, quelques officiers ont commise. Souvenez-vous qu'il est permis de rompre une chaîne de galérien, si l'on peut, mais non une parole d'honneur. — Et il me quitta sur ces derniers mots en me serrant la main.

Je ne sais si vous avez remarqué, en vivant, monsieur, que les

révolutions qui s'accomplissent dans notre ame dépendent souvent d'une journée, d'une heure, d'une conversation mémorable et imprévue qui nous ébranle et jette en nous comme des germes tout nouveaux qui croissent lentement, dont le reste de nos actions est seulement la conséquence et le naturel développement. Telles furent pour moi la matinée de Fontainebleau et la nuit du vaisseau anglais. L'amiral Collingwood me laissa en proie à un combat nouveau. Ce qui n'était en moi qu'un ennui profond de la captivité et une immense et juvénile impatience d'agir, devint un besoin effréné de la patrie; à voir quelle douleur minait à la longue un homme toujours séparé de la terre maternelle, je me sentis une grande hâte de connaître et d'adorer la mienne; je m'inventai des biens passionnés qui ne m'attendaient pas en effet; je m'imaginai une famille et me mis à rêver à des parens que j'avais à peine connus et que je me reprochai de n'avoir pas assez chéris, tandis qu'habitués à me compter pour rien, ils vivaient dans leur froideur et leur égoïsme, parfaitement indifférens à mon existence abandonnée et manquée. Ainsi le bien même tourna au mal en moi; ainsi le sage conseil que le brave amiral avait cru devoir me donner, il me l'avait apporté tout entouré d'une émotion qui lui était propre et qui parlait plus haut que lui; sa voix troublée m'avait plus touché que la sagesse de ses paroles; et tandis qu'il croyait resserrer ma chaîne, il avait excité plus vivement en moi le désir effréné de la rompre. — Il en est ainsi presque toujours de tous les conseils écrits ou parlés. L'expérience seule et le raisonnement qui sort de nos propres réflexions, peuvent nous instruire. Voyez, vous qui vous en mêlez, l'inutilité des belles-lettres. A quoi servez-vous? qui convertissez-vous? et de qui êtes-vous jamais compris, s'il vous plaît? Vous faites presque toujours réussir la cause contraire à celle que vous plaidez. Regardez, il y en a un qui fait de Clarisse le plus beau poème épique possible sur la vertu de la femme; — qu'arrive-t-il? on prend le contre-pied et l'on se passionne pour Lovelace qu'elle écrase pourtant de sa splendeur virginale que le viol même n'a pas ternie; pour Lovelace qui se traîne en vain à genoux pour implorer la grace de sa victime sainte, et ne peut fléchir cette ame que la chute de son corps n'a pu souiller. Tout tourne mal dans les enseignemens. Vous ne servez à rien

qu'à remuer des vices qui, fiers de ce que vous les peignez, viennent se mirer dans votre tableau et se trouver beaux. — Il est vrai que cela vous est égal, mais mon simple et bon Collingwood m'avait pris vraiment en amitié, et ma conduite ne lui était pas indifférente. Aussi trouva-t-il d'abord beaucoup de plaisir à me voir livré à des études sérieuses et constantes. Dans ma retenue habituelle et mon silence il trouvait aussi quelque chose qui sympathisait avec la gravité anglaise, et il prit l'habitude de s'ouvrir à moi dans mainte occasion et de me confier des affaires qui n'étaient pas sans importance. Au bout de quelque temps on me considéra comme son secrétaire et son parent, et je parlais assez bien l'anglais pour ne plus paraître trop étranger.

Cependant c'était une vie cruelle que je menais, et je trouvais bien longues les journées mélancoliques de la mer. Nous ne cessâmes, durant des années entières, de rôder autour de la France, et sans cesse je voyais se dessiner à l'horizon les côtes de cette terre que Grotius a nommée : — le plus beau royaume après celui du ciel ; — puis nous retournions à la mer, et il n'y avait plus autour de moi, pendant des mois entiers, que des brouillards et des montagnes d'eau. Quand un navire passait près de nous ou loin de nous, c'est qu'il était anglais ; aucun autre n'avait permission de se livrer au vent, et l'Océan n'entendait plus une parole qui ne fût anglaise. Les Anglais même en étaient attristés et se plaignaient qu'à présent l'Océan fût devenu un désert où ils se rencontraient éternellement, et l'Europe une forteresse qui leur était fermée.— Quelquefois ma prison de bois s'avançait si près de la terre, que je pouvais distinguer des hommes et des enfans qui marchaient sur le rivage. Alors le cœur me battait violemment et une rage intérieure me dévorait avec tant de violence, que j'allais me cacher à fond de cale, pour ne pas succomber au désir de me jeter à la nage ; mais quand je revenais auprès de l'infatigable Collingwood, j'avais honte de mes faiblesses d'enfant ; je ne pouvais me lasser d'admirer comment à une tristesse si profonde il unissait un courage si agissant. Cet homme, qui depuis quarante ans ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait jamais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable ; il les

usait et les tuait sous lui. Il en fatigua sept avec moi. Il passait les nuits tout habillé, assis sur ses canons, ne cessant de calculer l'art de tenir son navire, immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages; il exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux. Cet homme riche n'avait joui d'aucune richesse; et tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot; puis, redescendu chez lui, il redevenait père de famille, et écrivait à ses filles de ne pas devenir de belles dames; de lire, non des romans, mais l'histoire, des voyages, des essais et Shakspeare, tant qu'il leur plairait (*as often as they please*); il écrivait : — Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah, — après la bataille de Trafalgar, que j'eus la douleur de lui voir gagner, et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson, à qui il succéda. — Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grace à l'Angleterre; mais l'inexorable lui répondait : *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore : « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port; mes yeux s'affaiblissent; quand je pourrai voir mes enfans, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que sur tant d'officiers il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répondait : *Vous resterez en mer, toujours en mer*. Et il y resta jusqu'à sa mort.

Cette vie romaine m'en imposait et me touchait lorsque je l'avais contemplée un jour seulement; je me prenais en grand mépris, moi qui n'étais rien comme citoyen, rien comme père, ni comme fils, ni comme frère, ni homme de famille, ni homme public, de me plaindre quand celui-là ne se plaignait pas. Il ne s'était laissé deviner qu'une fois malgré lui, et moi, enfant inutile, moi, fourmi d'entre les fourmis, que foulait aux pieds le sultan de la France, je me reprochais mon désir secret de retourner me livrer au hasard de ses caprices et de redevenir un des grains de cette poussière qu'il pétrissait dans le sang. — La vue de ce vrai citoyen dévoué, non comme je l'avais été à un homme, mais à la patrie et au devoir, me fut une heureuse rencontre; car j'appris, à cette école sévère, quelle est la véritable grandeur que nous devons désormais chercher

dans les armes, et combien, lorsqu'elle est ainsi comprise, elle élève notre profession au-dessus de toutes les autres, et peut laisser digne d'admiration la mémoire de quelques-uns de nous, quel que soit l'avenir de la guerre et des armées. Jamais aucun homme ne posséda à un plus haut degré cette paix intérieure qui naît du sentiment du devoir sacré, et la modeste insouciance d'un soldat à qui il importe peu que son nom soit célébré, pourvu que la chose publique prospère. Je le vis écrire un jour : — « Maintenir l'indépendance de mon pays est la première volonté de ma vie, et j'aime mieux que mon corps soit ajouté au rempart de la patrie que traîné dans une pompe inutile, à travers une foule oisive. — Ma vie et mes forces sont dues à l'Angleterre. — Ne parlez pas de ma blessure dernière, on croirait que je me glorifie de mes dangers. » — Sa tristesse était profonde, mais pleine de grandeur; elle n'empêchait pas son activité perpétuelle, et il me donna la mesure de ce que doit être l'homme de guerre intelligent, exerçant, non en ambitieux, mais en artiste, *l'art de la guerre*, tout en le jugeant de haut et en le méprisant maintes fois; comme ce Montécuculli qui, Turenne étant tué, se retira, ne daignant plus engager la partie contre un joueur ordinaire. Mais j'étais trop jeune encore pour comprendre tous les mérites de ce caractère, et ce qui me saisit le plus, fut l'ambition de tenir, dans mon pays, un rang pareil au sien. Lorsque je voyais les rois du midi lui demander sa protection, et Napoléon même s'émouvoir de l'espoir que Collingwood était dans les mers de l'Inde, j'en venais jusqu'à appeler de tous mes vœux l'occasion de m'échapper, et je poussai la hâte de l'ambition que je nourrissais toujours, jusqu'à être prêt à manquer à ma parole. Oui, j'en vins jusque-là.

Un jour, le vaisseau *l'Océan*, qui nous portait, vint relâcher à Gibraltar. Je descendis à terre avec l'amiral, et en me promenant seul par la ville, je rencontrai un officier du 7me de hussards, qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne, et conduit à Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de près. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvâmes avec plaisir, dans une situation à peu près semblable. Il y avait si long-temps qu'un Français ne m'avait parlé français, que je le trouvais éloquent,

quoiqu'il fût parfaitement sot, et au bout d'un quart d'heure nous nous ouvrîmes l'un à l'autre sur notre position. Il me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades, qu'ils avaient trouvé une occasion excellente, et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. Il m'engagea fort à en faire autant. Je lui répondis qu'il était bien heureux d'être gardé, mais que moi, qui ne l'étais pas, je ne pouvais pas me sauver sans déshonneur, et que lui, ses compagnons et moi n'étions point dans le même cas. Cela lui parut trop subtil.

— Ma foi! je ne suis pas casuiste, me dit-il, et si tu veux, je t'enverrai à un évêque qui t'en dira son opinion. Mais à ta place, je partirais. Je ne vois que deux choses, être libre et ne pas l'être. Sais-tu bien que ton avancement est perdu depuis plus de cinq ans que tu traînes dans ce sabot anglais? Les lieutenans du même temps que toi sont déjà colonels.

Là-dessus ses compagnons survinrent et m'entraînèrent dans une maison d'assez mauvaise mine, où ils buvaient du vin de Xérès, et là ils me citèrent tant de capitaines devenus généraux, et de sous-lieutenans vice-rois, que la tête m'en tourna, et je leur promis de me trouver le surlendemain à minuit dans le même lieu. Un petit canot devait nous y prendre, loué à d'honnêtes contrebandiers, qui nous conduiraient à bord d'un vaisseau français chargé de mener des blessés de notre armée à Toulon. L'invention me parut admirable, et mes bons compagnons m'ayant fait boire force rasades pour calmer les murmures de ma conscience, terminèrent leurs discours par un argument victorieux, jurant sur leur tête qu'on pourrait avoir, à la rigueur, quelques égards pour un honnête homme qui vous avait bien traité, mais que tout les confirmait dans la certitude qu'un Anglais n'était pas un homme.

Je revins assez pensif à bord de *l'Océan*, et lorsque j'eus dormi et que je vis clair dans ma position en m'éveillant, je me demandai si mes compatriotes ne s'étaient point moqués de moi. Cependant le désir de la liberté et une ambition toujours poignante et excitée depuis mon enfance me poussaient à l'évasion, malgré la honte que j'éprouvais de fausser mon serment. Je passai un jour entier près de l'amiral, sans oser le regarder en face, et je m'étudiai à le trouver petit. — Je parlai tout haut à table, avec arro-

gance, de la grandeur de Napoléon; je m'exaltai, je vantai son génie universel, qui devinait les lois en faisant les codes, et l'avenir en faisant des évènemens. J'appuyai avec insolence sur la supériorité de ce génie, comparé au médiocre talent des hommes de tactique et de manœuvre. J'espérais être contredit; mais, contre mon attente, je trouvai dans les officiers anglais plus d'admiration encore pour l'empereur que je ne pouvais en montrer pour leur implacable ennemi. Lord Collingwood surtout, sortant de son silence triste et de ses méditations continuelles, le loua dans des termes si justes, si énergiques, si précis, faisant considérer à la fois, à ses officiers, la grandeur des prévisions de l'Empereur, la promptitude magique de son exécution, la fermeté de ses ordres, la certitude de son jugement, sa pénétration dans les négociations, sa justesse d'idées dans les conseils, sa grandeur dans les batailles, son calme dans les dangers, sa constance dans la préparation des entreprises, sa fierté dans l'attitude donnée à la France, et enfin toutes les qualités qui composent le grand homme, que je me demandai ce que l'histoire pourrait jamais ajouter à cet éloge, et je fus atteré parce que j'avais cherché à m'irriter contre lui, espérant lui entendre proférer des accusations injustes.

J'aurais voulu méchamment le mettre dans son tort, et qu'un mot inconsidéré ou insultant de sa part servît de justification à la déloyauté que je méditais. Mais il semblait qu'il prît à tâche, au contraire, de redoubler de bontés, et son empressement, faisant supposer aux autres que j'avais quelque nouveau chagrin dont il était juste de me consoler, ils furent tous, pour moi, plus attentifs et plus indulgens que jamais. J'en pris de l'humeur et je quittai la table.

L'amiral me conduisit encore à Gibraltar, le lendemain, pour mon malheur. Nous devions y passer huit jours. — Le soir de l'évasion arriva. — Ma tête bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté; il se livrait en moi un combat violent; mais tandis que mon ame se tordait et se roulait sur elle-même, mon corps, comme s'il eût été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait à lui tout seul le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en

apercevoir moi-même, un paquet de mes hardes, et j'allais me rendre, de la maison de Gibraltar où nous étions, à celle du rendez-vous, lorsque tout à coup je m'arrêtai et je sentis que cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné, qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir. — Quand je vis ce que j'allais faire, et que j'allais manquer à ma parole, il me prit une telle épouvante, que je crus que j'étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m'enfuis de la maison fatale comme d'un hôpital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. — Je me jetai à la nage, et j'abordai dans la nuit *l'Océan*, notre vaisseau, ma flottante prison. Je montai avec emportement, me cramponnant à ses câbles, et quand je fus arrivé sur le pont, je saisis le grand mât, je m'y attachai avec passion, comme à un asile qui me garantissait du déshonneur, et, au même instant, le sentiment de la grandeur de mon sacrifice, me déchirant le cœur, je tombai à genoux, et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mât, je me mis à fondre en larmes comme un enfant. — Le capitaine de *l'Océan*, me voyant dans cet état, me crut ou fit semblant de me croire malade, et me fit porter dans ma chambre. Je le suppliai à grands cris de mettre une sentinelle à ma porte pour m'empêcher de sortir. On m'enferma et je respirai, délivré enfin du supplice d'être mon propre geôlier. Le lendemain, au jour, je me vis en pleine mer, et je jouis d'un peu de calme, en perdant de vue la terre, objet de toute tentation malheureuse dans ma situation. — J'y pensais avec plus de résignation lorsque ma petite porte s'ouvrit, et le bon amiral entra seul.

— Je viens vous dire adieu, commença-t-il d'un air moins grave que de coutume, vous partez pour la France demain matin.

— Oh ! mon, Dieu, est-ce pour m'éprouver que vous m'annoncez cela, milord?

— Ce serait un jeu bien cruel, mon enfant, reprit-il, j'ai déjà eu envers vous un assez grand tort. J'aurais dû vous laisser en prison dans le Northumberland en pleine terre et vous rendre votre parole. Vous auriez pu conspirer sans remords contre vos gardiens, et user d'adresse, sans scrupule, pour vous échapper. Vous avez

souffert davantage ayant plus de liberté; mais, grace à Dieu! vous avez résisté hier à une occasion qui vous déshonorait. — C'eût été échouer au port, car depuis quinze jours je négociais votre échange que l'amiral Rosily vient de conclure. — J'ai tremblé pour vous hier, car je savais le projet de vos camarades. Je les ai laissé s'échapper à cause de vous, dans la crainte qu'en les arrêtant on ne vous arrêtât. Et comment aurions-nous fait pour cacher cela? Vous étiez perdu, mon enfant, et, croyez-moi, mal reçu des vieux braves de Napoléon. Ils ont le droit d'être difficiles en honneur.

J'étais si troublé, que je ne savais comment le remercier; il vit mon embarras, et, se hâtant de couper les mauvaises phrases par lesquelles j'essayais de balbutier que je le regrettais :

— Allons, allons, me dit-il, pas de ce que nous appelons : *french compliments* : nous sommes contens l'un de l'autre, voilà tout, et vous avez, je crois, un proverbe qui dit : *Il n'y a pas de belle prison.* — Laissez-moi mourir dans la mienne, mon ami, je m'y suis accoutumé, moi, il l'a bien fallu. Mais cela ne durera plus bien long-temps; je sens mes jambes trembler sous moi et s'amaigrir. Pour la quatrième fois j'ai demandé le repos à lord Mulgrave, et il m'a encore refusé; il m'écrit qu'il ne sait comment me remplacer. Quand je serai mort, il faudra bien qu'il trouve quelqu'un cependant, et il ne ferait pas mal de prendre ses précautions. — Je vais rester en sentinelle dans la Méditerranée; mais vous, *my child*, ne perdez pas de temps. Il y a là un *sloop* qui doit vous conduire. Je n'ai qu'une chose à vous recommander, c'est de vous dévouer à un principe plutôt qu'à un homme. L'amour de votre patrie en est un assez grand pour remplir tout un cœur et occuper toute une intelligence.

— Hélas! dis-je, milord, il y a des temps où l'on ne peut pas aisément savoir ce que veut la patrie. Je vais le demander à la mienne.

Nous nous dîmes encore une fois adieu, et, le cœur serré, je quittai ce digne homme, dont j'appris la mort peu de temps après. — Il mourut en pleine mer, comme il avait vécu durant quarante-neuf ans, sans se plaindre ni se glorifier et sans avoir revu ses deux filles, seul et sombre comme un de ces vieux dogues d'Ossian qui

gardent éternellement les côtes de l'Angleterre dans les flots et les brouillards.

J'avais appris, à son école, tout ce que les exils de la guerre peuvent faire souffrir et tout ce que le sentiment du devoir peut dompter dans une grande ame, et, tout plein de cet exemple, devenu plus grave par mes souffrances et le spectacle des siennes, je vins à Paris me présenter, avec l'expérience de ma prison, au maître tout puissant que j'avais quitté.

CHAPITRE VI.

Réception.

Ici le capitaine Renaud s'étant interrompu, je regardai l'heure à ma montre. Il était deux heures après minuit. Il se leva et nous marchâmes au milieu des grenadiers. Un silence profond régnait partout. Beaucoup s'étaient assis sur leurs sacs et s'y étaient endormis. Nous nous plaçâmes à quelques pas de là, sur le parapet, et il continua son récit après avoir allumé son cigare à la pipe d'un soldat. Il n'y avait pas une maison qui donnât signe de vie.

Dès que je fus arrivé à Paris, je voulus voir l'Empereur. J'en eus occasion au spectacle de la cour où me conduisit un de mes anciens camarades, devenu colonel. C'était là-bas, aux Tuileries. Nous nous plaçâmes dans une petite loge en face de la loge impériale, et nous attendîmes. Il n'y avait encore dans la salle que les rois. Chacun d'eux, assis dans une loge aux premières, avait autour de lui sa cour, et devant lui, aux galeries, ses aides-de-camp et ses généraux familiers. Les rois de Westphalie, de Saxe et de Wurtemberg, tous les princes de la confédération du Rhin, étaient placés au même rang. Près d'eux, debout, parlant haut et vite, Murat, roi de Naples, secouant ses cheveux noirs bouclés, comme une crinière, et jetant des regards de lion. Plus haut, le roi d'Espagne, et seul, à l'écart, l'ambassadeur de Russie, le prince Kourakim, chargé d'épaulettes de diamans. Au parterre,

la foule des généraux, des ducs, des princes, des colonels et des sénateurs. Partout en haut, les bras nus et les épaules découvertes des femmes de la cour.

La loge que surmontait l'aigle était vide encore; nous la regardions sans cesse. Après peu de temps, les rois se levèrent et se tinrent debout. L'Empereur entra seul dans sa loge, marchant vite, se jeta vite sur son fauteuil et lorgna en face de lui, puis se souvint que la salle entière était debout et attendait un regard, secoua la tête deux fois, brusquement et de mauvaise grace, se retourna vite et laissa les reines et les rois s'asseoir. Ses chambellans, habillés de rouge, étaient debout derrière lui. Il leur parlait sans les regarder, et de temps à autre, étendant la main pour recevoir une boîte d'or que l'un d'eux lui donnait et reprenait... Crescentini chantait les *Horaces*, avec une voix de séraphin qui sortait d'un visage étique et ridé. L'orchestre était doux et faible, par ordre de l'empereur; voulant peut-être, comme les Lacédémoniens, être apaisé plutôt qu'excité par la musique. Il lorgna devant lui, et très souvent de mon côté. Je reconnus ses grands yeux d'un gris vert, mais je n'aimai pas la graisse jaune qui avait englouti ses traits sévères. Il posa sa main gauche sur son œil gauche pour mieux voir, selon sa coutume; je sentis qu'il m'avait reconnu. Il se retourna brusquement, ne regarda que la scène, et sortit bientôt. J'étais déjà sur son passage. Il marchait vite dans le corridor, et ses jambes grasses serrées dans des bas de soie blanc, sa taille gonflée sous son habit vert, me le rendaient presque méconnaissable. Il s'arrêta court devant moi, et parlant au colonel qui me présentait, au lieu de m'adresser directement la parole :

— Pourquoine l'ai-je vu nulle part? Encore lieutenant!

— Il était prisonnier depuis 1804.

— Pourquoi ne s'est-il pas échappé?

— J'étais sur parole, dis-je à demi-voix.

— Je n'aime pas les prisonniers, dit-il; on se fait tuer. — Il me tourna le dos. Nous restâmes immobiles, en haie, et quand toute sa suite eut défilé :

— Mon cher, me dit le colonel, tu vois bien que tu es un imbécile, tu as perdu ton avancement, et on ne t'en sait pas plus de gré.

CHAPITRE VII.

Le corps-de-garde russe.

— Est-il possible? dis-je en frappant du pied. Quand j'entends de pareils récits, je m'applaudis de ce que l'officier est mort en moi depuis plusieurs années. Il n'y reste plus que l'écrivain solitaire et indépendant, qui regarde ce que va devenir sa liberté et ne veut pas la défendre contre ses anciens amis.

Et je crus trouver sur le visage du capitaine Renaud des traces d'indignation au souvenir de ce qu'il me racontait; mais il souriait avec douceur et d'un air content.

— C'était tout simple, reprit-il. Ce colonel était le plus brave homme du monde; mais il y a des gens qui sont, comme dit le mot célèbre, des *fanfarons de crime* et de dureté. Il voulait me maltraiter, parce que l'Empereur en avait donné l'exemple. Grosse flatterie de corps-de-garde.

Mais quel bonheur ce fut pour moi! — Dès ce jour, je commençai à m'estimer intérieurement, à avoir confiance en moi, à sentir mon caractère s'épurer, se former, se compléter, s'affermir. Dès ce jour, je vis clairement que les évènemens ne sont rien, que l'homme intérieur est tout; je me plaçai bien au-dessus de mes juges. Enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugemens publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

J'allai vite à la guerre me plonger dans les rangs inconnus, l'infanterie de ligne, l'infanterie de bataille, où les paysans de l'armée se faisaient faucher par mille à la fois, aussi pareils, aussi égaux que les blés d'une grasse prairie de la Beauce. Je me cachai là comme un chartreux dans son cloître; et du fond de cette foule armée, marchant à pied comme les soldats, portant un sac et mangeant leur pain, je fis les grandes guerres de l'empire tant que l'empire fut debout. — Ah! si vous saviez comme je me sentis à l'aise dans ces fatigues inouïes! Comme j'aimais cette obscu-

rité! et quelles joies sauvages me donnèrent les grandes batailles! La beauté de la guerre est au milieu des soldats, dans la vie du camp, dans la boue des marches et du bivouac. Je me vengeais de Bonaparte en servant la patrie, sans rien tenir de Napoléon, et quand il passait devant mon régiment, je me cachais de crainte d'une faveur. L'expérience m'avait fait mesurer les dignités et le pouvoir à leur juste valeur; je n'aspirais plus à rien qu'à prendre de chaque conquête de nos armes la part d'orgueil qui devait me revenir selon mon propre sentiment; et je voulais être citoyen, où il était encore permis de l'être, et à ma manière. Tantôt mes services étaient inaperçus, tantôt élevés au-dessus de leur mérite, et moi je ne cessais de les tenir dans l'ombre de tout mon pouvoir, redoutant surtout que mon nom fût trop prononcé. La foule était si grande de ceux qui suivaient une marche contraire, que l'obscurité me fut aisée, et je n'étais encore que lieutenant de la garde impériale en 1814, quand je reçus au front cette blessure que vous voyez et qui, ce soir, me fait souffrir plus qu'à l'ordinaire.

Ici le capitaine Renaud passa plusieurs fois sa main sur son front, et, comme il semblait vouloir se taire, je le pressai de poursuivre avec assez d'instance pour qu'il cédât.

Il appuya sa tête sur la pomme de sa canne de jonc.

— Voilà qui est singulier, dit-il, je n'ai jamais raconté tout cela, et ce soir j'en ai envie. — Bah! n'importe! j'aime à m'y laisser aller avec un ancien camarade. Que ce soit pour vous un objet de réflexions sérieuses quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Il me semble que cela n'en est pas indigne. Vous me croirez bien faible ou bien fou; mais c'est égal. Jusqu'à l'évènement, assez ordinaire pour d'autres, que je vais vous dire et dont je recule le récit malgré moi, parce qu'il me fait mal, mon amour de la gloire des armes était devenu sage, grave, dévoué et parfaitement pur, comme est le sentiment simple et unique du devoir; mais, à dater de ce jour-là, d'autres idées vinrent assombrir encore ma vie.

C'était en 1814; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découra-

gement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau avec trente mille hommes.

Nous devions attaquer Reims que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un *dur à cuire*, voulut prendre sa revanche. Nous étions près d'Épernai, et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait, et, après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela; il m'emmena à part pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là-haut une grange sur cette colline coupée à pic, là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien! vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'Empereur pour le quart d'heure. Il dit que c'est la clé de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Woronsow. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps-de-garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, comme je fais là, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

— Vous sentez bien que je serai par là derrière vous avec ma colonne.

— Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... vous les tournerez du

côté de Reims. A onze heures... onze heures et demie... la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu... de la petite affaire de Craonne, qui n'était pas, comme on dit, piquée des vers.

— Ça suffit, lui dis-je, et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes, et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergens, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capotte sur l'habit et le fusil caché sous la capotte, car, quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et, quoiqu'il fît autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiai pas. J'avais bien observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps-de-garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. — Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien. — Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied, et le menton sur son fusil; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement, et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats : c'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur

un troupeau. Oh! ce fut une boucherie sourde et horrible! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la la main étranglait. Tous les cris, à peine poussés, étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre; un vieux officier, un homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva debout comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait: Papa!

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétiqne. Je vis un de ces officiers de quatorze ans si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Était-ce là un ennemi? m'écriai-je. Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme, s'émut et tressaillit en moi; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches: je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardais honteusement de côté, et je ne vis

qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches.

En ce moment le colonel entra suivi de la colonne dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé?

— Regardez cela, dis-je, quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin?

— Eh! sacredié! mon cher, que voulez-vous? c'est le métier.

— C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main, comme s'il me l'eût donnée. Je la pris, je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte de cet antre qui puait le sang, et quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs, chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivi du fourrier, marchait devant les rangs tenant sa liste à la main et la lisant à la lueur d'un bout de chandelle planté dans le canon de son fusil comme dans un flambeau; il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai assis contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir:

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils, et je vis, non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords; il sentait ses derniers jours venus et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considéra attentivement. — Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard.

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale, je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement?

Je dis : — Il est bien tard.

Il croisa les bras un moment sans répondre, puis :

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi, nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval tenu à quelques pas. En ce moment notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement; l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait, moi j'y sentis de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me trouvai trop vengé et lui trop puni de ses fautes, par un si grand abandon. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite du plus obscur et du plus illustre des hommes de notre siècle. — On battit la charge, et le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais quelques jours après, Paris l'était par d'autres.

Le capitaine Renaud se tut long-temps après ce récit et demeura la tête baissée, sans que je voulusse interrompre sa rêverie. Je considérais ce brave homme avec vénération, et j'avais suivi attentivement, tandis qu'il avait parlé, les transformations lentes de cette ame bonne et simple, toujours repoussée dans ses donations expansives d'elle-même, toujours écrasée par un ascendant invincible, mais parvenue à trouver le repos dans le plus humble et le plus austère devoir. Sa vie inconnue me paraissait un spectacle intérieur aussi beau que la vie éclatante de quelque homme d'action que ce fût. Chaque vague de la mer ajoute un voile

blanchâtre aux beautés d'une perle, chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite, chaque flocon d'écume qui se balance sur elle, lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon intérieur qui part de son cœur; c'était tout-à-fait ainsi que s'était formé ce caractère dans de vastes bouleversemens et au fond des plus sombres et perpétuelles épreuves. Je savais que jusqu'à la mort de l'Empereur, il avait regardé comme un devoir de ne point servir, respectant, malgré toutes les instances de ses amis, ce ce qu'il nommait les convenances, et, depuis, affranchi du lien de son ancienne promesse à un maître qui ne le connaissait plus, il était revenu commander, dans la garde royale, les restes de sa vieille garde, et comme il ne parlait jamais de lui, on n'avait point pensé à lui, et il n'avait pas eu d'avancement. — Il s'en souciait peu et il avait coutume de dire qu'à moins d'être général à vingt-cinq ans, âge où l'on peut mettre en œuvre son imagination, il valait mieux demeurer simple capitaine pour vivre avec les soldats en père de la famille, en prieur du couvent.

— Tenez, me dit-il, après ce moment de repos, regardez notre vieux grenadier Poirier, avec ses yeux sombres et louches, sa tête chauve et ses coups de sabre sur la joue, lui que les maréchaux de France s'arrêtent à admirer quand il leur présente les armes à la porte du roi; voyez Beccaria avec son profil de vétéran romain, Fréchou avec sa moustache blanche; voyez tout ce premier rang décoré, dont les bras portent trois chevrons; qu'auraient-ils dit, ces vieux moines de la vieille armée qui ne voulurent jamais être autre chose que grenadiers, si je leur avais manqué ce matin, moi qui les commandais encore il y a quinze jours? — Si j'avais pris depuis plusieurs années des habitudes de foyer et de repos, ou un autre état, c'eût été différent; mais ici, je n'ai en vérité que le mérite qu'ils ont. D'ailleurs voyez comme tout est calme ce soir à Paris, calme comme l'air, ajouta-t-il en se levant ainsi que moi. Voici le jour qui va venir; on ne recommencera pas sans doute à casser les lanternes, et demain nous rentrerons au quartier. Mais dans quelques jours je serai probablement retiré dans un petit coin de terre que j'ai quelque part en France, où il y a une petite tourelle dans laquelle j'achèverai d'étudier

Polybe, Turenne, Folard et Vauban, pour m'amuser. Presque tous mes camarades ont été tués à la grande armée, ou sont morts depuis, et il y a long-temps que je ne cause plus avec personne, et vous savez par quel chemin je suis arrivé à haïr la guerre, tout en la faisant avec énergie.

Là-dessus il me secoua vivement la main et me quitta en me demandant encore le hausse-col qui lui manquait, si le mien n'était pas trop rouillé, et si je le trouvais chez moi. Puis il me rappela et me dit :

— Tenez, comme il n'est pas entièrement impossible que l'on fasse encore feu sur nous de quelque fenêtre, gardez-moi, je vous prie, ce portefeuille plein de vieilles lettres qui m'intéressent, moi seul, et que vous brûleriez si nous ne nous retrouvions plus.

Il nous est venu plusieurs de nos anciens camarades, et nous les avons priés de se retirer chez eux. Nous ne faisons point la guerre civile, nous. — Nous sommes calmes comme des pompiers dont le devoir est d'éteindre l'incendie. On s'expliquera ensuite; cela ne nous regarde pas.

Et il me quitta en souriant.

CHAPITRE VIII.

Une bille.

Quinze jours après cette conversation, que la révolution même ne m'avait point fait oublier, je réfléchissais seul à l'héroïsme modeste et au désintéressement, si rares tous les deux. Je tâchais d'oublier le sang pur qui venait de couler, et je relisais dans l'histoire d'Amérique comment, en 1783, l'armée anglo-américaine toute victorieuse, ayant posé les armes et délivré la patrie, fut prête à se révolter contre le congrès, qui, trop pauvre pour lui payer sa solde, s'apprêtait à la licencier; Washington, généralissime et vainqueur, n'avait qu'un mot à dire ou un signe de tête à faire pour être dictateur; il fit ce que lui seul avait le pouvoir d'accomplir, il licencia l'armée et donna sa démission. — J'avais

posé le livre et je comparais cette grandeur sereine à nos ambitions inquiètes. J'étais triste et me rappelais toutes les ames guerrières et pures, sans faux éclat et sans charlatanisme, qui n'ont aimé le pouvoir et le commandement que pour le bien public, l'ont gardé sans orgueil, et n'ont su ni le tourner contre la patrie ni le convertir en or; je songeais à tous les hommes qui ont fait la guerre avec l'intelligence de ce qu'elle vaut, je pensais au bon Collingwood, si résigné, et enfin à l'obscur capitaine Renaud, lorsque je vis entrer un homme de haute taille, vêtu d'une longue capote bleue en assez mauvais état. A ses moustaches blanches, aux cicatrices de son visage cuivré, je reconnus un des grenadiers de sa compagnie; je lui demandai s'il était vivant encore, et l'émotion de ce brave homme me fit voir qu'il était arrivé malheur. Il s'assit, s'essuya le front; et quand il se fut remis, après quelques soins et un peu de temps, il me dit ce qui était arrivé.

Pendant les deux jours du 28 et du 29 juillet, le capitaine Renaud n'avait fait autre chose que marcher en colonne le long des rues, à la tête de ses grenadiers; il se plaçait devant la première section de sa colonne, et allait paisiblement au milieu d'une grêle de pierres et des coups de fusil qui partaient des cafés, des balcons et des fenêtres. Quand il s'arrêtait, c'était pour faire serrer les rangs ouverts par ceux qui tombaient, et pour regarder si ses guides de gauche se tenaient à leurs distances et à leurs chefs de file. Il n'avait pas tiré son épée et marchait la canne à la main. Ses ordres lui étaient d'abord parvenus exactement; mais soit que les aides-de-camp fussent tués en route, soit que l'état-major ne les eût pas envoyés, il fut laissé dans la nuit du 28 au 29, sur la place de la Bastille, sans autre instruction que de se retirer sur Saint-Cloud en détruisant les barricades sur son chemin. Ce qu'il fit sans tirer un coup de fusil. Arrivé au pont d'Iéna, il s'arrêta et fit faire l'appel de sa compagnie. Il lui manquait moins de monde qu'à toutes celles de la garde qui avaient été détachées, et ses hommes étaient aussi moins fatigués. Il avait eu l'art de les faire reposer à propos et à l'ombre, dans ces brûlantes journées, et de leur trouver, dans les casernes abandonnées, la nourriture que refusaient les maisons ennemies; la contenance de sa co-

lonne était telle, qu'il avait trouvé déserte chaque barricade et n'avait eu que la peine de la faire démolir.

Il était donc debout, à la tête du pont d'Iéna, couvert de poussière, et secouant ses pieds; il regardait vers la barrière si rien ne gênait la sortie de son détachement et désignait des éclaireurs pour envoyer en avant. Il n'y avait personne, dans le Champ-de-Mars, que deux maçons qui paraissaient dormir, couchés sur le ventre, et un petit garçon d'environ quatorze ans qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée. Il les raclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi en jouant jusqu'à la borne où se tenait Renaud. Le capitaine montrait en ce moment les hauteurs de Passy avec sa canne. L'enfant s'approcha de lui, le regardant avec de grands yeux étonnés, et tirant de sa veste un pistolet d'arçon, il le prit des deux mains et le dirigea vers la poitrine du capitaine. Celui-ci détourna le coup avec sa canne, et l'enfant ayant fait feu, la balle porta dans le haut de la cuisse. Le capitaine tomba assis sans dire mot, et regarda avec pitié ce singulier ennemi. Il vit ce jeune garçon qui tenait toujours son arme des deux mains, et demeurait tout effrayé de ce qu'il avait fait. Les grenadiers étaient en ce moment appuyés tristement sur leurs fusils; ils ne daignèrent pas faire un geste contre ce petit drôle. Les uns soulevèrent leur capitaine, les autres se contentèrent de tenir cet enfant par le bras et de l'amener à celui qu'il avait blessé. Il se mit à fondre en larmes, et quand il vit le sang couler à flots de la blessure de l'officier sur son pantalon blanc, effrayé de cette boucherie, il s'évanouit. On emporta en même temps l'homme et l'enfant dans une petite maison proche de Passy où tous deux étaient encore. La colonne, conduite par le lieutenant, avait poursuivi sa route pour Saint-Cloud, et quatre grenadiers, après avoir quitté leurs uniformes, étaient restés dans cette maison hospitalière à soigner leur vieux commandant. L'un (celui qui me parlait) avait pris de l'ouvrage comme ouvrier armurier à Paris, d'autres comme maîtres d'armes, et apportant leur journée au capitaine, ils l'avaient empêché de manquer de soins jusqu'à ce jour. On l'avait amputé, mais la fièvre était ardente et mauvaise; et comme il craignait un redoublement dangereux, il

m'envoyait chercher. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je partis sur-le-champ avec le digne soldat qui m'avait raconté ces détails les yeux humides et la voix tremblante, mais sans murmure, sans injure, sans accusation, répétant seulement : C'est un grand malheur pour nous !

Le blessé avait été porté chez une petite marchande qui était veuve et qui vivait seule dans une petite boutique, dans une rue écartée du village, avec des enfans en bas âge. Elle n'avait pas eu la crainte, un seul moment, de se compromettre, et personne n'avait eu l'idée de l'inquiéter à ce sujet. Les voisins, au contraire, s'étaient empressés de l'aider dans les soins qu'elle prenait du malade. Les officiers de santé qu'on avait appelés ne l'ayant pas jugé transportable après l'opération, elle l'avait gardé, et souvent elle avait passé la nuit près de son lit. Lorsque j'entrai, elle vint au-devant de moi, avec un air de reconnaissance et de timidité qui me firent peine. Je sentis combien d'embarras à la fois elle avait cachés par bonté naturelle et par bienfaisance. Elle était fort pâle, et ses yeux étaient rougis et fatigués. Elle allait et venait vers une arrière-boutique fort étroite que j'apercevais de la porte, et je vis, à sa précipitation, qu'elle arrangeait la petite chambre du blessé, et mettait une sorte de coquetterie à ce qu'un étranger la trouvât convenable. — Aussi, j'eus soin de ne pas marcher vite, et je lui donnai tout le temps dont elle eut besoin. — Voyez, monsieur, il a bien souffert, allez ! me dit-elle en ouvrant la porte.

Le capitaine Renaud était assis sur un petit lit à rideaux de serge, placé dans un coin de la chambre, et plusieurs traversins soutenaient son corps. Il était d'une maigreur de squelette, et les pommettes des joues d'un rouge ardent ; la blessure de son front était noire. Je vis qu'il n'irait pas loin, et son sourire me le dit aussi. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir. Il y avait à sa droite un jeune garçon qui tenait un verre d'eau gommée et le remuait avec la cuillère. Il se leva et m'apporta sa chaise. Renaud le prit, de son lit, par le bout de l'oreille et me dit doucement, d'une voix affaiblie :

— Tenez, mon cher, je vous présente mon vainqueur.

Je haussai les épaules, et le pauvre enfant baissa les yeux en rougissant ; — je vis une grosse larme rouler sur sa joue.

— Allons ! allons ! dit le capitaine en passant sa main dans ses cheveux. Ce n'est pas sa faute. Pauvre garcon ! Il avait rencontré deux hommes qui lui avaient fait boire de l'eau-de-vie, l'avaient payé, et l'avaient envoyé me tirer son coup de pistolet. Il a fait cela comme il aurait jeté une bille au coin de la borne. — N'est-ce pas, Jean ?

Et Jean se mit à trembler, et prit une expression de douleur si déchirante, qu'elle me toucha. Je le regardai de plus près ; c'était un fort bel enfant.

— C'était bien une bille aussi, me dit la jeune marchande. Voyez, monsieur. — Et elle me montra une petite bille d'agate, grosse comme les plus fortes balles de plomb et avec laquelle on avait chargé le pistolet de calibre qui était là.

— Il n'en faut pas plus que ça pour retrancher une jambe d'un capitaine, me dit Renaud.

—Vous ne devez pas le faire parler beaucoup, me dit timidement la marchande.

Renaud ne l'écoutait pas :

— Oui, mon cher, il ne me reste pas assez de *jambe* pour y faire tenir une jambe de bois.

Je lui serrai la main sans répondre, humilié de voir que, pour tuer un homme qui avait tant vu et tant souffert, dont la poitrine était bronzée par vingt campagnes et dix blessures, éprouvée à la glace et au feu, passée à la baïonnette et à la lance, il n'avait fallu que le soubresaut d'une de ces grenouilles des ruisseaux de Paris qu'on nomme *gamins*.

Renaud répondit à ma pensée. Il pencha sa joue sur le traversin, et, me serrant la main :

— Nous étions en guerre, me dit-il, il n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe, j'étais peut-être aussi un assassin. — Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles ne se croyaient pas des assassins, et, étant en guerre, ils ne l'étaient peut-être pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils ou non ? — De combien d'assassinats se compose une grande

bataille ? — Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. — C'est la guerre qui a tort et non pas nous. Je vous assure que ce petit bonhomme est fort doux et fort gentil, il lit et écrit déjà très bien. C'est un enfant trouvé. — Il était apprenti menuisier. — Il n'a pas quitté ma chambre depuis quinze jours, et il m'aime beaucoup, ce pauvre garçon. Il annonce des dispositions pour le calcul; on peut en faire quelque chose.

Comme il parlait plus péniblement, et s'approchait de mon oreille, je me penchai, et il me donna un petit papier plié qu'il me pria de parcourir. J'entrevis un court testament par lequel il laissait une sorte de métairie misérable qu'il avait, à la pauvre marchande qui l'avait recueilli, et, après elle, à Jean qu'elle devait faire élever, sous condition qu'il ne serait jamais militaire; il stipulait la somme de son remplacement, et donnait ce petit bout de terre pour asile à ses quatre vieux grenadiers. Il chargeait de tout cela un notaire de sa province. Quand j'eus le papier dans les mains, il parut plus tranquille et prêt à s'assoupir. Puis il tressaillit, et, rouvrant les yeux, il me pria de prendre et de garder sa canne de jonc. — Ensuite, il s'assoupit encore. Son vieux soldat secoua la tête et lui prit une main. Je pris l'autre que je sentis glacée. Il dit qu'il avait froid aux pieds, et Jean coucha et appuya sa petite poitrine d'enfant sur le lit pour le réchauffer. Alors le capitaine Renaud commença à tâter ses draps avec les mains, disant qu'il ne les sentait plus, ce qui est un signe fatal. Sa voix était caverneuse. Il porta péniblement une main à son front, regarda Jean attentivement, et dit encore :

— C'est singulier ! — Cet enfant-là ressemble à l'enfant russe ! Ensuite, il ferma les yeux, et me serrant la main avec une présence d'esprit renaissante :

— Voyez-vous ! me dit-il, voilà le cerveau qui se prend, c'est la fin.

Son regard était différent et plus calme. Nous comprîmes cette lutte d'un esprit ferme qui se jugeait, contre la douleur qui l'égarait, et ce spectacle, sur un grabat misérable, était pour moi plein d'une majesté solennelle. Il rougit de nouveau et dit très haut :

— Ils avaient quatorze ans... — Tous deux... — Qui sait si...

Puis il tressaillit, il pâlit, et me regarda tranquillement et avec attendrissement :

— Dites-moi !.. ne pourriez-vous me fermer la bouche? Je crains de parler.... On s'affaiblit.... Je voudrais ne plus parler.... J'ai soif.

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

— J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien.

Et il ajouta :

— Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire ; mais vous verrez....

Ensuite il s'assoupit et dormit une demi-heure environ. Après ce temps, une femme vint à la porte timidement, et fit signe que le chirurgien était là ; je sortis sur la pointe du pied pour lui parler, et, comme j'entrais avec lui dans le petit jardin, m'étant arrêté auprès d'un puits pour l'interroger, nous entendîmes un grand cri. Nous courûmes et nous vîmes un drap sur la tête de cet honnête homme qui n'était plus...

Cte ALFRED DE VIGNY.

M. de Vigny nous a autorisé à publier ce fragment du dernier livre d'un volume divisé, comme *Stello*, en trois parties : les deux premières sur la pesante *servitude* des armées en temps de paix, la troisième sur leur *grandeur*. Dans cette triple composition (1), dont la forme, créée par l'auteur, paraît être celle qu'il préfère à toutes, chaque livre renferme un épisode, chaque épisode est un roman complet qui, précédé de considérations graves, prouve et appuie l'idée principale du livre : idée consolante pour l'homme de guerre, dans la rigueur de sa destinée, comme *Stello* le fut pour le poète.

Le troisième livre, dont nous avons cité la plus grande partie, est consacré aux souvenirs de *grandeur militaire*, et adressé par M. de Vigny aux officiers de la garde royale, ses anciens compagnons d'armes.

« Vous que j'ai tant vus souffrir des langueurs et des dégoûts de la

(1) *Servitude et Grandeur militaires*, 1 vol. in-8°, qui paraîtra dans quelques jours chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10, et Victor Magen, quai des Augustins, 21.

Servitude militaire, c'est pour vous surtout que j'écris ce livre. Aussi, à côté de ces souvenirs où j'ai montré quelques traits de ce qu'il y a de bon et d'honnête dans les armées, mais où j'ai détaillé quelques-unes des petitesses pénibles de cette vie, je veux placer les souvenirs qui peuvent relever nos fronts par la recherche et la considération de ses grandeurs.

« La Grandeur guerrière, ou la beauté de la vie des armes, me semble être de deux sortes. Il y a celle du commandement et celle de l'obéissance. L'une tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse, sera, de jour en jour, plus rare et moins désirée, à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique; l'autre tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée, car aujourd'hui que dépérit l'esprit des conquêtes, tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes, me paraît être moins encore dans la gloire de combattre, que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir, avec constance, des devoirs souvent odieux.

« Si le mois de juillet 1830 eut ses héros, il eut en vous ses martyrs, ô mes braves compagnons! — Vous voilà tous à présent séparés et dispersés. Beaucoup parmi vous se sont retirés en silence, après l'orage, sous le toit de leur famille; quelque pauvre qu'il fût, beaucoup l'ont préféré à l'ombre d'un autre drapeau que le leur. D'autres ont voulu chercher leurs fleurs de lis dans les bruyères de la Vendée, et les ont encore une fois arrosées de leur sang; d'autres sont allés mourir pour des rois étrangers; d'autres, encore saignans des blessures des trois jours, n'ont point résisté aux tentations de l'épée. Ils l'ont reprise pour la France, et lui ont encore conquis des citadelles. Partout même habitude de se donner corps et ame, même besoin de se dévouer, même désir de porter et d'exercer quelque part l'art de bien souffrir et de bien mourir. Mais partout se sont trouvés à plaindre ceux qui n'ont pas eu à combattre là où ils se trouvaient jetés. Le combat est la vie de l'armée. Où il commence, le rêve devient réalité, la science devient gloire, et la Servitude service. La guerre console par son éclat des peines inouies que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'armée; mais, je le répète, ce n'est pas dans les combats que sont ses plus pures grandeurs. Je parlerai de vous souvent aux autres, mais je veux une fois, avant de fermer ce livre, vous parler de vous-mêmes et d'une vie et d'une mort qui eurent à mes yeux un grand caractère de force et de candeur. »

DIPLOMATES

EUROPÉENS.

II.

LE PRINCE DE METTERNICH.

La monarchie autrichienne, telle qu'elle existe aujourd'hui, avec le vaste amalgame de ses provinces, et ses grands bras qui s'étendent du centre de l'Allemagne aux bouches du Cattaro; cette monarchie, composée de vieux états héréditaires et de récentes conquêtes, sorte d'échiquier de priviléges et d'immunités provinciales sous une unique pensée d'administration, est tout entière l'ouvrage du même homme d'état; à lui la gloire, à lui seul aussi la responsabilité de son œuvre. L'antique constitution d'Allemagne a été détruite à la paix de Presbourg, lors du bizarre et fragile assemblage de la confédération du Rhin; la maison d'Autriche a renoncé à la couronne impériale : une nouvelle existence a commencé pour elle. Abattue par d'innombrables revers, sous la république et Napoléon, elle s'est relevée avec d'autres conditions de vie politique et de puissance militaire. Depuis 1813, l'Autriche s'est

vue appelée à jouer un grand rôle dans les affaires de l'Europe, et M. de Metternich a donné à sa politique un caractère de persévérance, ou plutôt d'immobilité, qui résulte sans doute d'une pensée fortement conçue, et accomplie comme une mission.

J'irai vite sur les premières années de M. de Metternich, afin d'arriver à la haute partie de son système; je me dégagerai de toutes les petites passions du jour, de tous les préjugés de nationalité, pour voir l'homme d'état.

Clément-Wenzeslaus, comte de Metternich-Winneburg-Ochsenhausen, est né à Coblentz le 15 mai 1773, d'une bonne maison allemande; il reçut les prénoms de Clément-Wenzeslaus du prince de Pologne et de Lithuanie, duc de Saxe. A l'âge de quinze ans, il entra à l'université de Strasbourg. L'effervescence des idées de liberté éclatait de toutes parts en Europe. Dans cette vieille université se trouvaient alors réunis, sous le célèbre professeur de Kock, deux jeunes hommes que la fortune jeta depuis dans de hautes carrières : Loewestein et Benjamin Constant; le comte de Loewestein, l'un de ces nobles Suédois qui dominèrent ce mouvement aristocratique d'où sortit, la couronne au front, un des fils de la révolution française; Benjamin Constant, l'homme de l'esprit, des idées, de l'imagination, rêveur puissant au milieu de ces têtes positives. Le comte de Metternich achevait sa philosophie avec l'année 1790; ses études furent complétées en Allemagne. A vingt et un ans il visitait l'Angleterre, la Hollande; il vint enfin habiter Vienne, où il épousa Marie-Éléonore de Kaunitz-Rietberg.

C'est à cette époque que M. de Metternich entra dans la diplomatie active. Il avait assisté comme simple secrétaire au congrès de Rastadt; puis il accompagna le comte de Stadion dans ses missions en Prusse et à Saint-Pétersbourg; il était auprès du czar lors de cette alliance de la Russie et de l'Autriche, glorieusement détruite à Austerlitz par Napoléon. Le comte de Metternich participa à tous les traités de cette époque; ses idées jusqu'alors paraissaient appartenir à l'école de M. de Stadion, qui fut bientôt appelé au ministère des affaires étrangères. Ce ministre songeait à M. de Metternich pour l'ambassade de Russie; mais le traité de Presbourg ayant complètement modifié la situation de l'Autriche en Europe, François II préféra l'envoyer à Paris. L'ambassadeur arriva le 15 août 1806, au moment où le canon des Invalides annonçait la grande fête de Napoléon.

Le système et la situation politique que le comte de Metternich représentait à Paris étaient compliqués et difficiles. La maison d'Autriche avait subi bien des revers depuis la première coalition contre la

France. Bonaparte lui avait arraché deux fois le Milanais; Moreau l'avait refoulée sur le Rhin. Rentrée en lice par son alliance avec la Russie, Austerlitz accabla cette nouvelle coalition, et le cabinet autrichien se décida à signer le traité de Presbourg.

C'est la politique de ce traité que M. de Metternich était chargé de diriger à Paris. Cette convention, immense dans ses clauses, avait bouleversé tout le vieux système allemand qui remontait à la Bulle d'or. D'abord le Wurtemberg et la Bavière cessaient d'être de simples électorats, et devenaient des royaumes. La Bavière recevait, aux dépens de l'Autriche, un territoire de plus de douze cents milles carrés, une population de près de trois millions d'ames, et des revenus de plus de dix-sept millions de florins. L'agrandissement du Wurtemberg, également au préjudice de l'Autriche, quoique moins considérable sans doute, s'élevait encore à près de cent cinquante milles carrés. Le duché de Bade avait part à ces dépouilles. L'Autriche perdait l'état de Venise, le Tyrol, les cinq villes du Danube, la Dalmatie vénitienne, les bouches du Cattaro. L'acte de la confédération du Rhin déchira les derniers débris du vieux manteau impérial, et François II renonça à cette antique dignité, désormais un vain titre, à cette boule et à cette couronne d'or qui depuis six siècles n'étaient jamais sorties de la maison d'Autriche.

Dans sa mission à Paris, M. de Metternich s'était profondément pénétré de cette situation triste et pénible où se trouvait François II. Après les grands revers de la maison d'Autriche, l'ambassadeur croyait que le meilleur moyen de reconquérir un peu d'influence en Europe, était de conserver l'alliance de Napoléon, ou pour mieux dire, une exacte neutralité, qui pût permettre à l'Autriche de se dessiner à son profit dans une circonstance décisive. De nouveaux succès d'ailleurs venaient de couronner les armes de Napoléon; la Prusse, après avoir trop hésité, s'était jetée tête baissée dans l'alliance de la Russie. Vaincue à Jéna, la paix de Tilsitt avait encore une fois pacifié le monde et posé les bases d'une trève universelle. M. de Metternich reçut de sa cour l'ordre de plaire avant tout à Napoléon, de se le rendre favorable par une déférence respectueuse, qui pouvait bien s'adresser à un grand homme. M. de Metternich parut souvent aux Tuileries. Représentant une vieille maison européenne, lui-même d'une naissance distinguée, avec les manières de l'aristocratie, M. de Metternich réussit dans sa mission. Certes, la cour de Napoléon ne le cédait à aucune cour de l'Europe pour la gloire militaire, pour les capacités politiques et administratives; mais il y régnait une étiquette, un ton tout à la fois solda-

tesque et drapé, un formulaire de cérémonies puérilés, et l'homme de bonne maison y jouissait d'une supériorité incontestable.

L'ambassadeur avait alors trente-trois ans; sa physionomie était noble et distinguée; il paraissait à toutes les fêtes de la cour, se faisait remarquer par l'élégance de ses équipages et par de grandes dépenses. Jeune, brillant, doué d'un esprit fin, d'une parole facile, M. de Metternich passait pour un homme à bonnes fortunes. On se l'arrachait à la cour; les dames de l'intimité impériale, et les princesses même, sœurs de Napoléon, n'étaient pas tout-à-fait indifférentes aux hommages du noble ambassadeur d'Autriche.

Dirai-je une de ces mille aventures qui retentirent alors dans les salons de Paris? Napoléon avait pris en grand goût les bals masqués; il en commandait partout: chez le grave archi-chancelier, à l'opéra et même chez le ministre de la police. L'étiquette du palais était gênante, compassée; dans le bal masqué, on s'en débarrassait. La police, comme on le sent, présidait à ces fêtes; Fouché, le ministre roué et moqueur, était chargé non-seulement de veiller à la sûreté de l'empereur, mais encore de ces petites malices que Napoléon faisait à ses courtisans, ou que Fouché lui-même inventait pour se donner le plaisir de rappeler à tous ces dignitaires de l'empire qu'ils avaient un peu trop oublié leur origine républicaine. Un jour il montrait au prince archi-chancelier, si aristocrate, si grand seigneur, la figure de Louis XVI en cire; le lendemain il faisait donner quelques leçons à des royalistes récalcitrans. Voici ce que l'on racontait. Dans une de ces grandes réunions masquées, un domino aborda très cavalièrement un général chargé d'un des grands départemens militaires. « Sais-tu ce qui se passe chez toi, toi si souvent appelé à veiller sur les autres? Écoute, retourne à ton hôtel; tu connais le salon bleu et le secrétaire de ta femme, cherche et tu trouveras. » Le pauvre général, idolâtre de sa femme, part comme un trait, enfonce le secrétaire, et découvre un paquet de lettres parfumées, aux armes d'Autriche, espèce de sachet d'amour, qu'une main indiscrète venait violer..... Le monde de cette époque se rappelle la suite de l'aventure, le départ précipité, et par ordre militaire, de la jeune et spirituelle complice de la chancellerie allemande.

M. de Metternich aimait les femmes pour les plaisirs et les distractions qu'elles donnent; il se livrait à cette douce police politique, qui passait par le cœur pour arriver aux secrets du cabinet. Ses formes séduisantes lui avaient gagné aussi les bonnes graces de Napoléon, qui aimait à le distinguer dans la foule des ambassadeurs, à causer avec lui, tout en lui reprochant d'être bien jeune pour représenter une

vieille maison d'Europe. L'empereur n'avait jamais de paroles brusques pour M. de Metternich. Il le regardait comme l'expression du système français en Autriche. Plus d'une fois ils avaient agité ensemble ces questions de balance européenne qui occupaient l'esprit de Napoléon. M. de Metternich présentait l'alliance de la France et de l'Autriche comme une nécessité; il rappelait ce traité de 1756, conclu sous l'influence du duc de Choiseul, comme la base de la nouvelle position de l'Europe vis-à-vis de la Russie. La situation de l'Autriche réclamait alors impérieusement cette transaction diplomatique. Napoléon venait de partir pour l'entrevue d'Erfurt. Des promesses avaient été échangées entre lui et Alexandre. Dans ces plans gigantesques, l'Autriche était sacrifiée; on ne l'ignorait pas à Vienne. Les tentatives de M. de Metternich à Paris avaient donc été vaines. La guerre d'Espagne venait d'éclater. N'était-ce pas un nouvel avertissement pour la maison d'Autriche?

Il y avait alors dans la nation allemande un commencement de réaction contre les Français. La paix de Presbourg, en posant partout dans la confédération germanique les principes et presque l'administration française, avait excité de vifs mécontentemens. Des contributions de guerre considérables, les nombreuses vexations que des généraux et des employés français s'étaient permises dans leur conquête, avaient aliéné les esprits, et il fallait toute la sagesse des gouvernemens pour maintenir les peuples dans les voies de l'obéissance. A Vienne, l'esprit anti-français se montrait à la cour, parmi la noblesse et dans les associations secrètes pour la liberté de l'Allemagne. L'Angleterre encouragea ces dispositions; elle promit des subsides à un cabinet obéré. Elle montrait de loin à l'Autriche la résistance de la Péninsule, et les difficultés qu'elle créait à la puissance militaire de Napoléon, depuis Baylen surtout. Pourquoi ne profiterait-on pas de cette circonstance pour secouer les conditions humiliantes de la paix de Presbourg? L'archiduc Charles n'était-il pas un aussi grand capitaine que Napoléon? On voulait des subsides, eh bien! on en aurait. L'Angleterre s'engageait à entretenir l'armée autrichienne, si elle unissait ses efforts à la cause commune. Cette opinion prévalut bientôt parmi la noblesse allemande, et le comte de Stadion entra complètement dans les idées anglaises. D'immenses levées se préparèrent silencieusement.

M. de Metternich eut pour mission, à cette époque, de couvrir par de flatteuses promesses les préparatifs militaires que faisait l'Autriche; ses notes étaient pleines de protestations de paix, de témoignages de confiance. C'était son rôle; l'Autriche ne voulait engager la guerre

qu'alors que Napoléon serait complètement préoccupé de l'expédition d'Espagne. Quand l'empereur et la garde furent partis de Paris pour relever le trône de Joseph à Madrid, quand vint la triste capitulation de Baylen, l'Autriche ne dissimula plus ses préparatifs de guerre; elle commença ses hostilités contre les alliés de Napoléon, qui, à vol d'aigle, arriva subitement à Paris pour se mettre à la tête des armées d'Allemagne. Il y trouva encore le comte de Metternich.

La guerre d'Autriche avait été une véritable surprise. Napoléon se crut joué par M. de Metternich, et il ordonna au ministre de la police, Fouché, de le faire enlever et conduire de brigade en brigade jusqu'à la frontière. L'ordre était dur, brutal, contraire à toutes les convenances diplomatiques. Fouché, avec cette habileté qui se réservait toujours une transaction dans l'avenir, l'exécuta avec politesse; il se fit conduire chez l'ambassadeur, lui dit les motifs de sa visite, et lui en exprima les plus vifs regrets. Ces deux hommes politiques échangèrent, dans une confidence mutuelle, quelques épanchemens sur les malheurs de la guerre et la triste ambition de l'empereur. Les ordres de Napoléon furent adoucis par le ministre, et un seul capitaine de gendarmerie, choisi par le maréchal Moncey, accompagna la chaise de poste de l'ambassadeur jusqu'à la frontière.

Quand M. de Metternich toucha le territoire autrichien, la guerre était violemment engagée. L'armée, sous l'archiduc Charles, combattait avec vaillance pour la défense de la patrie et de son souverain. La bataille d'Essling menaça la fortune de Napoléon; l'armée française fut sur le point d'être coupée; le génie de Masséna, éclatant sur un champ de bataille, la sauva. Preussich-Eylau, la capitulation de Baylen et la bataille d'Essling, sur le Danube, nous semblent les trois points culminans qui apprirent au monde que les armées de Napoléon n'étaient plus invincibles; sous ce rapport, ces batailles eurent une influence morale sur les affaires de l'Europe. Il fallut les merveilles de Wagram pour rétablir le prestige du nom de Napoléon; le champ de bataille y fut disputé, mais jamais résultat plus décisif. L'Autriche s'agenouilla pour demander la paix.

M. de Metternich n'avait point quitté le quartier-général de l'empereur d'Autriche; il avait reçu de son souverain le titre de ministre d'état, tandis que le comte de Stadion suivait l'armée du généralissime prince Charles. La victoire avait alors prononcé entre la France et l'Autriche; il était impossible de résister à la fortune de Napoléon. Les deux partis qui divisaient la cour de Vienne se dessinèrent plus fortement; l'opinion de la paix, que représentaient le comte de Bubna et

M. de Metternich, prévalut. Le comte de Stadion, qui jusqu'alors avait dirigé les affaires sous l'influence des opinions belliqueuses et du système anglais, fut obligé de se retirer du cabinet. Le ministère des affaires étrangères devint vacant, et l'empereur François crut se rendre agréable à la France en indiquant pour ce poste le comte de Metternich.

La grande influence de Napoléon sur les destinées de l'Autriche était incontestable alors; il venait d'écraser ses armées à Wagram. Mais dire que l'homme de la destinée pouvait disposer du territoire allemand, chasser une dynastie pour en appeler une autre, proclamer, comme le MONITEUR, *que la maison de Lorraine avait cessé de régner*, c'est un non-sens démenti par l'esprit des populations allemandes. La monarchie autrichienne avait été vaincue dans la lutte sans doute; ses armées avaient éprouvé d'affreux revers, mais il restait à l'empereur François le dévouement de ses peuples, le sentiment d'indignation qu'ils éprouvaient à l'aspect de la domination française. Deux cent mille hommes d'occupation eussent été nécessaires au-delà du Rhin, et dans la situation où se trouvait la France, avec la guerre d'Espagne qui dévorait ses armées, il eût été difficile de se maintenir dans une position aussi hasardée sur le Danube.

On négocia donc à Schœnbrün. M. de Metternich fut envoyé, ainsi que le comte de Bubna, auprès de Napoléon, et les conférences s'engagèrent pour traiter de la paix sur des bases stables et régulières. Napoléon se montrait implacable; la conduite incertaine de l'Autriche l'avait profondément irrité. Jamais conférences ne furent plus longues, plus vives, plus disputées; le comte de Bubna et M. de Metternich appliquèrent toutes les ressources de leur esprit à inspirer aux négociateurs des sentimens de modération. Le comte de Bubna était un de ces caractères que le grand empereur aimait avec prédilection; et quel que pût être le souvenir qu'il conservait de la conduite de M. de Metternich en 1808, Napoléon savait qu'au fond ce ministre était dans les intérêts français, et qu'en favorisant son élévation auprès de l'empereur d'Autriche, il donnerait un appui et un représentant à son système. Ces motifs, joints à l'attitude irritée de la population allemande, à ces mystérieuses menaces d'assassinat, à ces associations secrètes qui déjà s'agitaient pour l'indépendance, hâtèrent la conclusion du traité de Vienne. Il y eut seulement encore de nouvelles cessions de territoires imposées, d'énormes contributions de guerre : les Français usèrent de la victoire.

A son retour à Vienne, M. de Metternich prit officiellement le titre de chancelier d'état et la direction des affaires étrangères. Il avait alors trente-six ans. C'était un poids immense, et il est bon de constater

dans quelle position il trouva la monarchie autrichienne. Les populations étaient épuisées par l'invasion et la guerre, le trésor sans ressources, accablé sous les contributions de la France. Le traité de Presbourg avait privé cette monarchie de toute influence sur l'Allemagne; le traité de Vienne lui avait ôté les derniers débris de sa puissance méridionale. A ses côtés était la confédération du Rhin, c'est-à-dire Napoléon; en face d'elle la confédération helvétique, c'est-à-dire Napoléon; au midi le royaume d'Italie, c'est-à-dire Napoléon. Toute résistance était impuissante, il fallait donc revenir encore une fois à cette alliance intime du traité de 1756, qui, à l'origine, avait fait la base de la politique de M. de Metternich.

Dès le retour de Napoléon à Paris, le cabinet autrichien avait su par ses émissaires et par son nouvel ambassadeur, le prince de Schwartzenberg, que Napoléon avait résolu de divorcer avec Joséphine, et que dès-lors sa pensée allait naturellement se porter vers une alliance avec une des grandes puissances de l'Europe. Si l'empereur choisissait parmi les grandes duchesses russes, c'était la perte inévitable de la maison d'Autriche, car au fond se trouvait là l'accomplissement de la pensée d'Erfurt, c'est-à-dire la formation de deux grands empires, autour desquels viendraient graviter de petites souverainetés intermédiaires; et c'est à cet état d'avilissement que serait réduite la maison d'Autriche. Si au contraire on pouvait préparer le mariage de Napoléon avec une archiduchesse, cette antique maison trouverait dans l'empereur des Français un protecteur réel, et l'influence d'une jeune épouse pourrait adoucir les rigueurs que la victoire avait imposées à la monarchie autrichienne.

Alors arrivait à Vienne le comte Louis de Narbonne, ce spirituel courtisan qui, à son retour de Tricste à Paris, fut chargé de pressentir M. de Metternich sur ce projet de mariage, qui entrait si admirablement dans les intérêts autrichiens. Nous ne parlerons pas des actes officiels qui préparèrent l'hymen de 1810; ils sont connus. Il suffit de bien établir ici que la pensée du nouveau chancelier d'état, en préparant l'union d'une archiduchesse avec Napoléon, fut de reconquérir, par une alliance de famille, ce que la guerre avait ôté à la maison d'Autriche. Tous les actes subséquens, jusqu'à la retraite de Moscou, sont la suite invariable de cette politique de l'alliance.

Ces actes se révélèrent bientôt. Au commencement de 1811, des indices certains signalèrent au cabinet de Vienne que des mécontentemens allaient éclater entre la France et la Russie. Le comte Otto, ambassadeur de France à Vienne, s'ouvrit tout-à-fait à M. de Metter-

nich, et, en vertu du principe de l'alliance, proposa une sorte de ligue offensive et défensive dans la guerre que Napoléon se proposait de faire contre la Russie. Comme force active, l'empereur des Français ne sollicitait qu'un corps d'auxiliaires détachés, de trente mille Autrichiens, lesquels devaient agir sur l'extrémité orientale de la Gallicie, au moment où l'armée française se porterait sur la Vistule. Ce traité stipulait l'intégralité des possessions austro-polonaises, l'éventualité d'une cession de l'Illyrie, et certains avantages territoriaux au profit de l'Autriche, en cas de succès contre la Russie. M. de Metternich voyait ainsi se réaliser les avantages de l'alliance française. Il ne s'engageait point complètement dans la guerre; il prenait seulement une position politique et militaire.

La campagne de 1812 commença. Le corps autrichien de trente mille auxiliaires fut porté sur la Vistule. Il n'eut pas l'occasion de prendre une part active dans la campagne; toutefois il contint l'armée russe sur les derrières de Napoléon. M. de Metternich suivait avec une grande anxiété les mouvemens d'invasion en Russie. La désastreuse retraite des Français commença, et le corps du prince de Schwartzenberg se vit placé de manière à se trouver immédiatement engagé avec les Russes qui débordaient sur la Pologne.

Ici s'ouvre une nouvelle série de négociations. La retraite de Russie avait été si malheureuse, qu'elle n'avait point laissé aux Français de forces suffisantes, non-seulement pour tenir la ligne de la Vistule, mais même celle de l'Oder. Si la Prusse et l'Autriche avaient maintenu religieusement leur alliance avec Napoléon, elles devaient entrer immédiatement en ligne, et opposer leurs forces aux Russes qui débordaient déjà de tous côtés. La situation des deux auxiliaires était difficile, car la nation allemande se déclarait avec une telle unanimité contre les Français, qu'il eût été impossible aux cabinets de Berlin et de Vienne de résister, sans se mettre en opposition complète avec les peuples qu'ils gouvernaient; d'ailleurs, profondément humiliés par Napoléon, n'était-il pas naturel qu'ils cherchassent dans les circonstances à reconquérir leur influence? La Prusse, la première engagée en ligne, n'hésita point à défectionner sur les clauses de l'alliance; elle passa immédiatement sous les drapeaux de la Russie. Cet exemple était contagieux. M. de Metternich ne le suivit point; seulement une trève de fait s'établit entre les armées russes et autrichiennes. En même temps, M. de Metternich se présenta aux yeux de la France comme le médiateur pacifique qui devait préparer la paix sur des bases en rapport avec l'équilibre européen. Dans ses conférences avec le comte Otto,

le chancelier d'Autriche exposa nettement que « la monarchie à laquelle il présidait ne s'écarterait point des principes de l'alliance avec la France; mais la situation ayant changé de nature, et le territoire autrichien pouvant devenir le théâtre des hostilités, le cabinet de Vienne devait naturellement prendre une attitude plus dessinée, afin d'amener le terme d'une collision qui désormais allait le toucher si immédiatement. »

La mission du prince de Schwartzenberg, si admirateur de Napoléon, celle du comte de Bubna, furent dirigées dans le même sens. On n'abdiquait pas l'alliance, mais le cabinet autrichien prétendait qu'elle ne pouvait plus reposer sur les mêmes élémens; en un mot, qu'il devait prendre une part plus décisive sur les évènemens qui allaient s'accomplir.

Le but de M. de Metternich dans cette nouvelle négociation était de préparer une paix générale. Ce but n'était pas tout-à-fait désintéressé, car par suite de la position que les évènemens lui avaient faite, le cabinet de Vienne devait trouver des avantages territoriaux dans la nouvelle circonscription qu'une pacification générale pouvait amener. Le parti anglais grandissait à Vienne; lord Walpole était arrivé avec des propositions de subsides, et des cessions de territoire. A mesure que de nouveaux revers venaient affliger l'armée française, les populations allemandes se prononçaient avec plus de vivacité, et il faut bien le dire ici, parce que c'est de l'histoire: les peuples étaient plus avancés que les gouvernemens dans leur haine et leur répugnance contre le système français. M. de Metternich persista dans sa ligne de médiation, par la conviction qu'il en résulterait un avantage réel pour sa monarchie.

Ces négociations durèrent pendant tout l'hiver de 1812 à 1813. A M. Otto avait succédé le comte Louis de Narbonne. Napoléon envoyait à Vienne le représentant de l'alliance de famille; il espérait que la présence de M. de Narbonne rappellerait qu'une archiduchesse régnait sur l'empire français. Cette archiduchesse venait même, par un acte du sénat et de l'empereur son mari, d'être officiellement établie régente pendant l'absence de Napoléon. Le gouvernement était ainsi dans ses mains. N'était-ce pas une nouvelle garantie donnée à l'Autriche des sentimens personnels du gendre de François II?

Pendant ce temps, des levées considérables se faisaient sur tout le territoire autrichien; l'armée devait être portée au complet de 300,000 hommes. M. de Metternich justifiait ces armemens par la position naturelle dans laquelle se trouvait l'Autriche. Quand les belligérans étaient si rapprochés du territoire d'un neutre, il était simple que ce neutre prît des précautions pour préserver sa propre monarchie. Par cette

tactique, l'Autriche, de puissance secondaire et auxiliaire qu'elle était, devenait puissance prépondérante; quel que fût le côté vers lequel elle pencherait, elle avait droit d'exiger, comme indemnité, des avantages positifs. C'était un immense service rendu à la maison d'Autriche que ce changement de position? Pour satisfaire le parti anglais, M. de Metternich envoyait à Londres un de ses conseillers intimes, le baron de Weissemberg, sous le prétexte officiel d'amener la pacification générale, mais avec le but secret de pressentir le cabinet de Londres sur les avantages qu'il pourrait faire à l'Autriche en subsides et en territoire, au cas où celle-ci se prononcerait formellement pour la coalition.

L'armée française, miraculeusement reconstituée, s'était portée sur l'Elbe. Les merveilles de Lutzen et de Bautzen avaient trouvé l'Autriche l'arme au bras, non point encore prête, mais attendant quelques mois pour prendre part aux évènemens qui se préparaient. C'était derrière les montagnes de la Bohême que se masquaient près de deux cent mille Autrichiens. M. de Metternich donnait donc à sa monarchie l'attitude d'une médiation armée, et ce fut en cette qualité qu'il prépara l'armistice de Plesswitz, définitivement réglé à Newmarck. L'Autriche déclarait toujours que « le conflit armé embrassant quatre cents lieues de ses frontières, il était impossible qu'elle restât plus long-temps sans se dessiner, sans entrer comme partie active dans le combat, si les belligérans ne se rapprochaient pas les uns des autres. »

L'Autriche, se posant ainsi comme médiatrice armée, serait-elle acceptée par les belligérans? La Russie et la Prusse ne faisaient aucune objection, car elles avaient trop d'intérêts à ménager une puissance qui pouvait amener en ligne deux cent mille hommes de bonnes troupes. Après quelques observations aigres et peu mesurées, Napoléon accepta également cette médiation. D'abord une difficulté de formes se présenta; et la forme cachait ici, il faut le croire, une difficulté de fond. Il s'agissait de savoir si dans les négociations qui allaient s'ouvrir, les plénipotentiaires s'aboucheraient directement les uns avec les autres, ou bien si l'on suivrait les formes écrites du congrès de Teschem, c'est-à-dire, si les belligérans remettraient chacun au médiateur des mémoires sur leurs prétentions réciproques, mémoires qui seraient communiqués par ce médiateur à chacune des puissances en litige. On voit par là le grand rôle que M. de Metternich avait créé à l'Autriche. En s'abouchant les uns avec les autres, les plénipotentiaires pouvaient traiter en dehors des intérêts autrichiens; au contraire, en suivant les formes de la convention de Teschem, l'Autriche

devenait l'intermédiaire indispensable, et pouvait ainsi stipuler pour elle-même tous les avantages résultant d'une position aussi élevée.

Ici se présente une question historique de la plus haute importance. Napoléon voulait-il la paix après l'armistice de Plesswitz? Les alliés la voulaient-ils également? L'Autriche offrait-elle sa médiation de bonne foi, dans un but sincère de la paix, ou comme un leurre seulement, pour mieux préparer le développement de ses forces militaires? Ces trois questions doivent être examinées simultanément avec gravité.

Napoléon n'était point l'homme de la paix. Mais après les batailles de Lutzen et de Bautzen, après la perte de tant de ses compagnons de gloire d'Italie, une sorte de douleur maladive s'empara de sa tête; il ne pouvait entrer du découragement dans cette ame puissante, mais partout, autour de lui, on murmurait le nom de paix, en France comme sous la tente, aux veillées militaires comme le matin des batailles; on se battait, mais non plus avec cette gaieté, cet enthousiasme, qui marquaient les victoires d'Austerlitz et de Jéna. Napoléon désirait donc la paix; mais son caractère de fer ne pouvait se plier aux circonstances. Jusques alors l'empereur avait imposé des traités plutôt qu'il n'avait négocié; il avait dit aux puissances vaincues : « Voilà des conditions, acceptez-les; et s'il y a un adoucissement, c'est à ma générosité que vous le devez. » Ici la position n'était plus la même. Les puissances se présentaient comme parties égales, avec des forces numériques aussi considérables que celles de la France, et moins démoralisées. Il s'agissait de négocier, et non plus d'imposer ou de recevoir des conditions. Je le répète, cette situation nouvelle n'était pas comprise par l'empereur Napoléon.

De leur côté, les alliés avaient signé l'armistice de Newmarck, surtout pour suivre les négociations secrètes avec Bernadotte, et décider l'Autriche à entrer dans la ligue; elles désiraient moins la paix qu'elles n'appelaient le temps nécessaire de rassembler de nombreuses forces, afin de venir à bout de l'ennemi commun; elles caressaient l'Autriche de toutes les manières; elles acceptaient tout ce que M. de Metternich proposait, tandis que Napoléon ne subissait cette médiation que comme une dure nécessité.

Maintenant cette médiation de l'Autriche était-elle sincère? Ne cachait-elle pas le dessein de se rapprocher de la coalition? Ici nous nous expliquons; si on veut dire qu'elle était désintéressée, nous répondons que non; mais pour sincère, elle l'était. En effet, dans quelle position se trouvait l'Autriche? Puissance alors prépondérante, elle avait droit de tirer des circonstances tous les avantages nouveaux qui en résultaient.

Elle pouvait faire ses conditions. Il faut se rappeler toutes les pertes territoriales que Napoléon lui avait fait éprouver en Italie, sur le Rhin et dans le centre de l'Allemagne; n'était-il pas naturel qu'elle profitât de sa médiation armée, position admirable dans laquelle M. de Metternich avait su la placer? Il est évident que si la paix générale lui avait procuré les avantages qu'elle souhaitait, l'Autriche ne se serait pas jetée dans la coalition. Sous ce point de vue, elle était donc sincère. Mais Napoléon refusait de lui accorder ces avantages; l'Autriche devait chercher à reconquérir dans la guerre ce que le sort des batailles lui avait enlevé. C'était son droit. Depuis ce moment, on voit M. de Metternich développer dans ses notes ses principes sur *l'équilibre européen*, qui tendait à amoindrir l'immense puissance de Napoléon, au profit des états coalisés.

Ce fut sur ces bases que s'engagea la fameuse conversation entre M. de Metternich et Napoléon, conversation qui, en laissant un profond et noble dépit dans le cœur du ministre autrichien, exerça une triste influence sur les déterminations ultérieures de l'Autriche. Après la signature de l'armistice, Napoléon avait porté son quartier-général à Dresde; l'empereur d'Autriche et sa légation s'étaient rendus à Gitchin, afin d'exercer, de cette situation nouvelle, une action plus directe sur les puissances belligérantes. Des notes successives de Napoléon et du duc de Bassano demandaient sans cesse à l'empereur François II et à son cabinet qu'ils eussent à prendre une détermination précise pour la signature des préliminaires d'un traité de paix. Ensuite de ces pressantes instances, M. de Metternich se rendit à Dresde auprès de Napoléon; il était porteur d'une lettre autographe de son souverain en réponse aux ouvertures qui lui avaient été faites. Cette lettre était plutôt un échange de sentimens d'affection du beau-père au gendre, qu'une note de diplomatie. Dans le fait, M. de Metternich seul était chargé de la négociation de cabinet. Il trouva Napoléon au palais de Dresde; quand on annonça M. de Metternich, il se hâta de le recevoir, car il sentait toute l'importance de maintenir l'alliance autrichienne. La conférence dura presque une demi-journée; l'empereur Napoléon était dans son costume militaire, il se promenait à grands pas, ses yeux étaient animés; malgré cela, ils avaient quelque chose de bienveillant et de doux. Cependant il ouvrit la conférence avec peu de mesure : « Metternich, votre cabinet veut profiter de mes embarras. La grande question pour vous est de savoir si vous pouvez me rançonner sans combattre, ou s'il faudra vous jeter décidément au rang de mes ennemis. Eh bien! voyons; traitons.

J'y consens. Que voulez-vous? » A cette brusque sortie, trop directe et presque maladroite, M. de Metternich se borna à répondre que « le seul avantage que l'empereur son maître était jaloux d'acquérir, c'était l'influence que communiqueraient aux cabinets de l'Europe l'esprit de modération, le respect pour les droits et les possessions des états indépendans. L'Autriche désirait établir un ordre de choses qui, par une sage répartition de forces, placerait la garantie de la paix sous l'égide d'une association d'états indépendans. » Cette explication diplomatique, quoique enveloppée de formes vagues, disait hautement les desseins du cabinet de Vienne; son but avoué, c'était la destruction de la prépondérance unique de l'empereur Napoléon. Le système de M. de Metternich était de substituer à cette immense puissance une balance européenne qui fît entrer l'Autriche, la Prusse et la Russie dans un état complet d'indépendance à l'égard de l'empire français. En résumé, le cabinet de Vienne réclamait pour lui-même, non-seulement l'Illyrie, que le traité de 1812 lui promettait comme une éventualité, mais encore une frontière plus étendue vers l'Italie. Le pape devait reprendre ses états, la Pologne subissait un nouveau partage; l'Espagne devait être évacuée ainsi que la Hollande; enfin toute influence sur la confédération du Rhin et la médiation suisse devait être abandonnée par Napoléon. Ces conditions étaient dures, mais elles n'étaient pas au-delà de la situation. Le gigantesque empire français avait englouti d'immenses territoires, et brisé l'ancien équilibre européen; l'Autriche voulait le rétablir en profitant des circonstances. Napoléon reprit: « Metternich, vous voulez m'imposer de telles conditions sans tirer l'épée! cette prétention m'outrage. Et c'est mon beau-père qui accueille un tel projet! dans quelle attitude veut-il donc me placer en présence du peuple français? Ah! Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour jouer ce rôle contre moi? » A ces outrageantes paroles, M. de Metternich changea de couleur; il ne répondit pas un mot; et comme Napoléon, dans la vivacité de ses gestes, avait laissé tomber son chapeau, le ministre d'Autriche ne se baissa pas pour le ramasser, comme il l'eût fait par étiquette en toute autre circonstance. Il y eut une demi-heure de silence. Puis la conversation reprit d'une manière plus froide et plus calme, et en congédiant M. de Metternich, l'empereur, lui prenant la main, lui dit: « Au reste, l'Illyrie n'est pas mon dernier mot, et nous pourrons faire de meilleures conditions. »

Un des grands défauts de Napoléon fut toujours de placer les hommes trop au-dessous de lui, de telle manière qu'il ne comprenait pas l'indé-

pendance des paroles et des actions. Ses habitudes de commandement rendaient ses paroles vives, ses interpellations brusques, et quand elles s'adressaient à un homme d'une position élevée, elles le blessaient souvent. M. de Metternich en 1813 n'était plus l'ambassadeur de l'humble Autriche après le traité de Presbourg; il était alors à la tête d'une puissante monarchie, et ses conseils pouvaient entraîner le cabinet de Vienne dans une alliance avec la France. C'était donc un négociateur diplomatique qu'il fallait traiter avec ménagement, et non point avec mépris ou colère.

M. de Metternich ne quitta point immédiatement le quartier-général de Dresde; vivement sollicité pour la tenue d'un congrès, il consentit aux conférences de Prague, tandis qu'une nouvelle convention d'armistice prolongea la suspension d'armes jusqu'au 10 août. MM. de Caulaincourt, de Narbonne, et le duc de Bassano, durent représenter la France au congrès de Prague; la Russie et la Prusse désignèrent MM. d'Anstett et de Humboldt. La présidence du congrès venait de droit au représentant de la puissance médiatrice, c'est-à-dire à M. de Metternich. Napoléon éleva d'abord une difficulté d'étiquette; MM. de Humboldt et d'Anstett n'étaient que des diplomates de second ordre, tandis que MM. de Caulaincourt et de Bassano avaient le premier rang. Cette difficulté se prolongea. Quand tous ces plénipotentiaires sont sur les lieux, des objections de forme s'établissent sur tous les points; on discute sur des préséances, sur de petites questions de détail; on veut savoir si l'on traitera par écrit ou de vive voix; on fait de l'érudition diplomatique sur les précédens congrès, sur les formes suivies à Aix-la-Chapelle ou à Riswick, mais on n'aborde aucune question générale, aucun de ces hauts points de prépondérance et de circonscription territoriale. Il semblait que chacune des parties voulait gagner du temps, et que toutes se mettaient en mesure de recommencer les batailles. L'Autriche elle-même prenait ses précautions, et dans l'impossibilité d'obtenir le traité qu'elle imposait à la France, elle s'associait au congrès militaire de Trachenberg, où le prince royal de Suède, Bernadotte, traçait le vaste plan de campagne des alliés. Là, la Russie et la Prusse accueillaient toutes les propositions de M. de Metternich sans difficultés; on sentait l'importance d'obtenir la coopération de l'armée autrichienne; aucun sacrifice n'était épargné. La Russie et la Prusse avaient montré plus d'habileté que les diplomates chargés de représenter la France à Prague.

Napoléon n'ignorait point ce qui se passait sous les tentes des alliés. Afin de détourner les mauvais résultats du congrès de Prague, il s'était

adressé directement à son beau-père François II, en invoquant l'alliance de famille. Il manda l'impératrice Marie-Louise à Mayence, et profitant d'un ou deux jours que lui laissait l'armistice, il s'y rendit lui-même pour visiter la fille de l'empereur d'Autriche. Dans cette entrevue, il lui confirma tous les pouvoirs de la régence; son dessein était de vivement frapper le cabinet de Vienne par les marques de confiance qu'il donnait à Marie-Louise. La France allait être gouvernée par une archiduchesse; et comment l'Autriche pouvait-elle faire la guerre à un pays gouverné par la fille de son empereur? Les évènemens étaient trop avancés pour que de tels actes pussent exercer encore de l'influence.

A Prague, les négociations expirantes prenaient ce caractère d'incertitude et de mauvaise humeur qui avait marqué leur origine. Au moindre propos, on se fâche; à la moindre insinuation, on s'offense. Tout se prolonge ainsi jusqu'au 5 août, quelques jours à peine avant la fin de l'armistice. M. de Metternich seul paraissait bienveillant pour tous, et conservait ce titre de médiateur intéressé que les puissances lui avaient reconnu. Il repoussa toute idée de bouleversement en France; et lorsque le général Moreau arriva sur le continent, les premières paroles que le ministre autrichien prononça à M. de Bassano, furent celles-ci : « L'Autriche n'est pour rien dans cette intrigue; elle n'approuvera jamais les menées du général Moreau. » Le 7 août, c'est-à-dire trois jours avant la fin de l'armistice, M. de Metternich offrit son ultimatum; il portait : « la dissolution du duché de Varsovie qui serait partagé entre la Russie, la Prusse et l'Autriche (Dantzick à la Prusse); le rétablissement des villes de Hambourg, de Lubeck dans leur indépendance; la reconstruction de la Prusse, avec une frontière sur l'Elbe; la cession faite à l'Autriche de toutes les provinces illyriennes, y compris Trieste; et la garantie réciproque que l'état des puissances, grandes et petites, tel qu'il se trouverait fixé par la paix, ne pourrait plus être changé que d'un commun accord. »

Cet ultimatum exprimait la dernière pensée de l'alliance; dès ce moment M. de Metternich prit une nouvelle position; il était désormais moins médiateur que représentant d'une puissance belligérante unie avec la Prusse et la Russie, mais plus portée cependant que ses alliés à un arrangement pacifique. Napoléon, en réponse à cet ultimatum, remit par l'intermédiaire de M. de Caulaincourt une lettre dans laquelle il abandonnait quelques points, en modifiait quelques autres. Au total l'ultimatum n'était pas pleinement satisfait. Ce message se fit attendre, il n'arriva que dans la nuit du 10 au 11. Le 10, l'Autriche avait déclaré

qu'elle entrait dans l'alliance de la Russie et de la Prusse avec le désir pourtant d'arriver à la paix générale.

Il faut se faire une juste idée de la position où se plaçait alors l'Autriche: elle s'était faite médiatrice entre les alliés et Napoléon; elle avait voulu la paix sur des bases avantageuses pour elle, et capables de lui faire reconquérir la puissance qu'elle avait perdue. Cette paix, elle la désirait encore, mais en échangeant son caractère de neutre contre celui de belligérant, parce qu'elle y trouvait son profit, et l'espérance d'un meilleur lot dans les chances du combat. C'est ce qu'exprime à peu près le manifeste de l'Autriche, ouvrage de M. de Metternich. C'est dans ce sens qu'il négocia depuis la rupture de Prague jusqu'au congrès de Châtillon. Après la rupture, M. de Caulaincourt demeure auprès de M. de Metternich, renouvelle ses propositions; M. de Metternich répond « qu'il est prêt à traiter, si l'on veut admettre l'indépendance de la confédération germanique et de la Suisse, et reconstituer la Prusse sur une vaste échelle. » Napoléon résiste encore; il s'adresse à M. de Bubna, persuadé qu'il pourra exercer une influence heureuse sur l'empereur, son beau-père. Le 14, il accepte les propositions du cabinet autrichien; sa réponse est portée à Prague. Il était trop tard, et M. de Metternich déclara qu'il était impossible désormais de traiter séparément, et qu'il fallait en référer à l'empereur Alexandre; la coalition était entière et consommée.

Le 15 août, les hostilités recommencent sur toute la ligne. Napoléon n'a pas perdu tout espoir d'entraîner l'Autriche dans les intérêts de la France; il propose de négocier pendant la guerre; M. de Metternich répond qu'il va porter à la connaissance des alliés les propositions de la France; mais pendant ce temps les armées autrichiennes s'ébranlent. C'était chose immense que l'adhésion de l'Autriche à la coalition; deux cent mille Autrichiens débouchaient de la Bohême, et pouvaient tourner la ligne de l'armée française. Rappellerons-nous ici les prodiges de Dresde et la triste défaite de Leipsick? A la fin de 1813, la ligne de l'Elbe était perdue, celle du Rhin même compromise; toute l'Allemagne était debout soulevée et l'Europe entière menaçante. Napoléon seul avait à lutter contre cette formidable invasion.

Pour l'Autriche, la question allait changer de nature sur le Rhin. Tant que Napoléon avait été campé avec ses armées dans l'Allemagne, le plus pressant intérêt, à Vienne, était de secouer cette domination puissante. Mais alors il n'y avait plus ni confédération du Rhin, ni dangers imminens; le sol était couvert des débris du grand empire, et la Germanie rendue à sa vieille indépendance; les Français n'y avaient plus que quel-

ques forteresses qu'un siége plus ou moins long allait rendre à leur ancienne souveraineté. Le péril pour la maison d'Autriche ne viendrait plus de la France, mais de la Russie: on avait appris aux Russes le chemin du midi de l'Europe, ils s'en souviendraient. La France, avec une certaine constitution de forces, une certaine étendue territoriale, était nécessaire à l'équilibre européen. L'Autriche débarrassée de ses dangers en Allemagne, en Italie, pouvait sans crainte prêter aide et secours à l'empire français menacé, et c'est sans doute cette considération qui favorisa l'ouverture des négociations avec M. de Saint-Aignan au commencement de 1814.

A cette époque un principe fatal pour Napoléon, avait été admis, c'est que les puissances alliées ne traiteraient pas les unes sans les autres. L'arrivée de lord Castelreagh sur le continent favorisa cette tendance vers un but commun. Cependant combien les faits étaient peu en harmonie avec ces touchans manifestes d'union et d'indivisibilité qui formaient le thème obligé de tous leurs actes et de toutes leurs proclamations? Les premiers succès au-delà du Rhin firent naître entre les alliés deux sortes de questions : question territoriale qui se rattachait à la nouvelle circonscription de l'Europe; question morale sur la forme de gouvernement qu'on devrait donner à la France au cas où les armées alliées occuperaient Paris. Il est évident que, sur ces deux points, l'Autriche et l'Angleterre n'avaient pas les mêmes intérêts que la Prusse et la Russie.

Sur le premier point, les conquêtes des armées alliées étaient immenses. La Russie occupait la Pologne, la Prusse la Saxe, l'Autriche une grande portion de l'Italie. L'empereur Alexandre prétendait ériger la Pologne en une sorte de souveraineté sous son protectorat. Ici il blessait les intérêts autrichiens. La Prusse attaquait également ces intérêts en voulant s'arrondir par la Saxe. Dès le début de la campagne, ces dissidences s'étaient produites, et ce que l'histoire ne sait pas assez, c'est que le lendemain même de la déclaration de l'Autriche à Prague, il y eut déjà bien des aigreurs et des récriminations à l'occasion du choix du généralissime; après de vifs débats le prince de Schwartzenberg fut nommé à ce poste, qu'ambitionnait l'empereur Alexandre. Sur la question de gouvernement en France, les opinions semblaient aussi divisées. D'abord il était impossible de supposer que l'Autriche adhérât à un projet de changement dans la dynastie, lorsqu'une archiduchesse gouvernait l'empire français. L'empereur Alexandre avait des engagemens particuliers avec Bernadotte. L'Angleterre seule appelait la maison de Bourbon; mais elle n'en faisait pas une condition

tellement impérative, qu'elle subordonnât à cette question morale tout débat sur des intérêts plus personnels.

Ce fut dans ces circonstances et sous l'empire de ces préoccupations que s'ouvrit le congrès de Châtillon. Il y eut encore dans cette réunion désir évident de la part de l'Autriche de conclure un traité sur des bases d'équilibre européen. Mais M. de Metternich dut s'apercevoir que la position de l'Autriche n'était plus la même qu'à l'origine de la campagne. Dans cette phase nouvelle, en effet, tout le pouvoir moral était passé à l'empereur Alexandre; il décidait de la paix et de la guerre; il était devenu l'arbitre des destinées de la coalition. L'Autriche et la Prusse ne paraissaient plus être que des auxiliaires utiles; l'ascendant et la popularité appartenaient tout entiers au czar. Le traité militaire de Chaumont qui fixa les contingens de troupes pour la coalition fut l'œuvre de l'Angleterre et de lord Castelreagh. On n'y décidait aucune question de dynastie, seulement les puissances déclaraient qu'elles ne mettraient pas l'épée dans le fourreau avant d'avoir réduit la France à ses limites de 1792.

A mesure que les évènemens de la guerre portaient les alliés vers Paris, les convenances ne permettaient plus à l'empereur d'Autriche et au cabinet que présidait M. de Metternich d'assister à des opérations militaires qui avaient pour but la prise de la capitale où régnait l'archiduchesse. L'empereur François II et son ministre s'arrêtèrent donc à Dijon, tandis que la pointe hardie de la grande armée de Schwartzenberg livrait Paris à l'alliance. Il allait se passer là des évènemens d'une nature grave.

L'impulsion donnée par M. de Talleyrand à l'opinion publique emportait les corps politiques vers un changement. Il n'y a pas d'intrigues qui puissent détruire une dynastie. Quand les temps sont finis pour elle, elle s'en va. Or, il eût été bien difficile avec les fatigues de guerre, les engagemens pris à Chaumont, et le mouvement des esprits, de maintenir Napoléon ou la régence de l'archiduchesse. Était-il possible de supposer que le chef couronné du grand empire se fût abaissé à une petite royauté circonscrite même en-deçà des limites du Rhin? La régence était aussi impraticable; c'était sans doute le triomphe complet du régime autrichien; mais l'épée de Napoléon, que fût-elle devenue sous la régence? se serait-elle tranquillement remise dans le fourreau? Les évènemens de Paris furent indépendans de la volonté de M. de Metternich; il n'y assista pas. L'empereur Alexandre conquit alors une si haute prépondérance, qu'aucun cabinet, quel qu'il fût, n'aurait pu lutter avec lui.

Quand le traité de Paris eut déterminé, avec le rétablissement de l'ordre, la paix générale, la restauration des Bourbons et la circonscription territoriale de la France, l'Autriche dut faire un retour sur elle-même, et envisager avec sang-froid la position qu'elle s'était faite. Et c'est ici que la pensée de M. de Metternich se montre forte et toute d'avenir.

La Prusse, dans la longue lutte qui venait de s'accomplir, avait prêté un appui trop puissant à la coalition pour qu'elle ne dût pas prétendre à une compensation territoriale qui la rendrait maîtresse d'une partie de l'Allemagne : l'influence au nord devait lui appartenir. L'empereur François pouvait-il reprendre la vieille couronne impériale abdiquée par le traité de Presbourg? On l'y invitait, car il y avait un engouement pour toutes les antiques coutumes. M. de Metternich aperçut là un véritable jouet d'enfant, un titre sans influence réelle. La Prusse d'ailleurs avait pris un tel ascendant sur l'Allemagne qu'il eût été blessant pour elle de voir un empereur germanique à côté de son royaume qui comprenait un bon tiers des populations allemandes. Avec un grand instinct de la situation, M. de Metternich sentit que désormais l'Autriche, en se réservant une haute direction sur l'Allemagne, devait tendre à devenir une souveraineté toute méridionale, ayant sa tête en Gallicie, son extrémité en Dalmatie, puis embrassant ce royaume lombardo-vénitien, une de ses richesses et le plus beau de ses joyaux. Préoccupé de cette nouvelle destinée de la maison d'Autriche, M. de Metternich porta cette idée dans le congrès de Vienne, alors qu'il s'agit de fixer sur des bases générales le nouvel établissement de l'Europe.

A ce congrès où présida en quelque sorte M. de Metternich, des intérêts d'une nature diverse vinrent s'agiter et briser la coalition. L'empereur François avait fait des sacrifices de famille, en abandonnant la cause de Marie-Louise; l'Autriche avait prêté un secours si actif à la coalition, que, pour rendre hommage à cette conduite, l'Europe fixa la tenue d'un congrès à Vienne. C'est là que durent se rendre les souverains, les ambassadeurs, qui allaient, au milieu des fêtes, des distractions et des galas, reconstruire l'Europe sur de nouvelles bases. On semait de plaisirs et de fleurs ces longues conférences où se décidait le sort des nations. Jamais le prince de Metternich ne fut plus brillant qu'à cette époque; il avait atteint sa quarante-unième année, et il voyait s'accomplir l'œuvre de ses soucis et de ses pensées. Vienne offrait le plus riche spectacle. Les souverains y étaient réunis, et avec eux, vingt-deux chefs de maisons princières, avec leur famille, leur cour et leur suite nombreuse; les intrigues d'amour le disputaient

aux séances plus sérieuses du congrès. Tout ce que l'Europe possédait d'hommes distingués, diplomates, artistes, s'étaient rendus à Vienne; le soir, on se rassemblait au théâtre, à ces cercles où le jeu se prolongeait bien avant dans la nuit, où Blücher achevait de se ruiner, où le grand-duc Constantin perdait quelques millions de roubles dans deux ou trois soirées. On cita bien des galanteries diplomatiques, et de ces conquêtes flatteuses qui déjà, en 1807, avaient bercé à Paris la toute jeune existence politique du prince de Metternich. Le duc de Wellington lui-même se laissait distraire de ses gloires récentes par de hautes amours. Quelles brillantes soirées que celles de lady Castelreagh, femme diplomate, aussi active que le chef du ministère anglais dans toutes les négociations qui se rattachaient au cabinet britannique!

La plus touchante union paraissait régner, à Vienne, dans les actes extérieurs; les trois souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche se montraient ensemble, se pressant la main, se donnant des témoignages d'une mutuelle confiance, et cependant les divisions les plus graves s'élevaient, dans le congrès, sur le remaniement de l'Europe. La quadruple alliance de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, telle que l'avait stipulée le traité de Chaumont, ne pouvait être considérée que comme un traité offensif et tout militaire, destiné à renverser le pouvoir de l'empereur Napoléon. Cette alliance était au fond hétérogène; c'était plutôt un plan de bataille, un traité de subsides et de stipulations militaires, qu'une convention régulière pour l'avenir. Dès que le but commun fut atteint, c'est-à-dire le renversement de Napoléon, les puissances reprirent leurs intérêts naturels, leur situation hostile les unes envers les autres. La Prusse devait se rapprocher de la Russie, et s'éloigner de l'Autriche dans la question de la Saxe et de la suprématie allemande; l'Angleterre s'opposer à la Russie en ce qui concernait la Pologne; et la France, quoique si fortement secouée par une récente invasion et le changement de dynastie, devait chercher, dans un rapprochement avec l'Autriche et l'Angleterre, à reprendre quelque crédit sur le continent, soit en ce qui touchait la Saxe, soit pour la question polonaise. Il faut rendre cette justice à Louis XVIII et à M. de Talleyrand, qu'ils comprirent parfaitement cette situation. Louis XVIII s'intéressait aux malheurs du roi de Saxe, si fidèle à la cause de Napoléon. Dès l'origine du congrès, il y eut donc des conférences à part entre lord Castelreagh, M. de Metternich et M. de Talleyrand, pour aviser aux clauses d'un traité d'alliance qui pût donner un contrepoids à l'immense ascendant que la Russie avait pris

par l'invasion en France et les évènemens de 1814. Ce traité fut tenu secret avec une si profonde attention, que la Russie n'en sut pas un mot; il stipulait une convention de subsides, l'engagement d'un certain nombre d'hommes toujours prêts pour une éventualité de guerre, au cas où la Russie et la Prusse chercheraient à briser l'équilibre établi dans les intérêts européens.

C'est à cette intelligence parfaite de la France et de l'Autriche, dans la question de la Saxe, que l'on dut le rétablissement d'une vieille et fidèle dynastie que la Prusse voulait engloutir. L'Angleterre avait fait, sur ce point, des concessions au cabinet de Saint-Pétersbourg, car elle pensait que la constitution de la Prusse, dans des proportions territoriales très étendues, était nécessaire comme une barrière toujours opposée aux invasions de la Russie. Sous ce point de vue, elle se trompait peut-être, et depuis, l'intime alliance de la Russie et de la Prusse l'a prouvé. Mais alors c'était la pensée du cabinet anglais; M. de Metternich dut la combattre, il le fit dans une série de notes opposées à celles de MM. de Hardenberg et de Humboldt. Restait la question polonaise, et sur celle-ci, l'Autriche se trouvait complètement d'accord avec l'Angleterre. Le cabinet de Vienne, en effet, voyait avec une extrême jalousie la constitution d'un royaume de Pologne; au fond de la bienveillance d'Alexandre pour les Polonais, se trouvait une idée politique. En constituant un royaume de Pologne, en rappelant les souvenirs de la patrie dans ces nobles cœurs, l'empereur Alexandre savait bien que, tôt ou tard, il réunirait à cette nation, placée sous nos protectorat, la portion de la Pologne échue à l'Autriche et à la Prusse par le traité de partage. M. de Metternich vit le danger, et s'opposa de toutes ses forces à l'établissement d'une Pologne russe. L'Angleterre, de son côté, demandait que ce royaume fût constitué, non point comme un accessoire de la Russie, mais comme une barrière d'avenir contre ses envahissemens. C'était une illusion sans doute, car Alexandre occupant le territoire polonais, il était difficile de le lui arracher.

Ce fut au milieu de tous ces différends, tandis que les discussions se prolongeaient sur la rédaction de l'acte final, qu'on apprit le débarquement de Napoléon au golfe Juan. C'était pendant une soirée de fête chez la princesse de Taxis; on jouait un tableau historique, je crois que c'était Marguerite de Flandres. Cette nouvelle d'abord ne bourdonna qu'aux oreilles; on n'y ajouta aucune foi; mais le lendemain elle fut officiellement confirmée par un courrier de l'ambassade anglaise. Il faut alors juger toute l'anxiété de M. de Metternich; il avait trop

connu le caractère de Napoléon pour ne pas savoir qu'il devait avoir des intelligences dans l'armée; l'empereur des Français allait-il se jeter sur le royaume d'Italie, bouleverser les récentes conquêtes de l'Autriche, ou bien envahir la France, et recommencer cette lutte générale qui avait agité l'Europe pendant vingt ans?

L'Italie surtout inquiétait M. de Metternich; de graves évènemens avaient éclaté. Dès le commencement de 1813, après que le roi Joachim Murat eut abandonné le commandement de l'armée française dans la déplorable retraite de Moscou, ce prince s'était vu entouré, caressé par l'Angleterre; on lui rappela l'exemple de Bernadotte, la possibilité pour lui de devenir roi de toute l'Italie. Lorsque Napoléon brutalisait son beau-frère, dans ses lettres à la reine Caroline, le cabinet anglais flattait, par les plus douces espérances, l'imagination de Murat, pauvre tête politique. Des subsides étaient promis, la solde d'une armée, tout enfin ce qui pouvait flatter la vanité du militaire le plus théatral de l'époque impériale. Il y avait d'ailleurs, pour ces nobles parvenus de la gloire, un invincible prestige dans les bonnes manières des vieilles royautés à leur égard. A la fin de 1813, Murat était déjà dans la coalition; il entra en ligne avec une armée napolitaine, occupa les états romains, insinuant partout ses desseins sur l'Italie, faisant un appel aux patriotes. Un traité secret, garanti par l'Autriche, lui assurait Naples. Quand Murat sut qu'un congrès se tenait à Vienne, il y députa le duc de Serra Capriola pour s'y faire représenter, invoquant ses traités de garantie et d'assurance de la part de l'Angleterre et de l'Autriche. L'envoyé ne fut point admis, car déjà se formait une intrigue toute anglaise et bourbonienne, pour rétablir la vieille dynastie de Sicile sur le trône de Naples. Cette intrigue était conduite par le prince de Talleyrand, qui trouvait ici un moyen de plaire à Louis XVIII, le roi de France lui ayant recommandé surtout les intérêts de sa race au congrès de Vienne; en outre, M. de Talleyrand, prince de Bénévent, espérait trouver auprès de la branche des Bourbons de Sicile un riche dédommagement à sa principauté qui lui paraissait fort compromise. L'Autriche, retenue par ses engagemens avec Murat, ne secondait que faiblement la négociation bourbonienne; mais à la fin, la tendance vers le rétablissement de l'ancien ordre de choses fut tellement vive, qu'on chercha des crimes dans les rapports secrets de Murat et de son ancien empereur relégué à l'île d'Elbe, et l'on conclut qu'il y avait là infraction aux conventions stipulées par l'Angleterre et l'Autriche. Au moment où

Napoléon se portait sur le golfe Juan, Murat, inquiet sur les résolutions du cabinet de Vienne, faisait de grands préparatifs militaires, et semblait appeler les hostilités. Les armées autrichiennes se rassemblaient en masse dans le royaume lombardo-vénitien, attendant l'arme au bras les évènemens qui se préparaient.

Ils étaient immenses, ces évènemens! Napoléon avait bien jugé la situation des puissances les unes vis-à-vis des autres. On assure même qu'il fut instruit par un de ses agens secrets, employé aux Affaires-Etrangères, du traité confidentiel et de garantie entre M. de Metternich, lord Castelreagh et M. de Talleyrand contre la Russie. Il revenait en quelque sorte pour le mettre à exécution; il prenait l'Europe divisée, et cherchait à profiter de cet état de choses pour assurer sa couronne. Mais la grandeur de ce nom inspirait tant de terreur, il jetait tant d'étonnement et d'effroi au milieu des vieilles souverainetés européennes, que l'on se réunit en toute hâte pour prendre des mesures communes. M. de Talleyrand, le duc de Dalberg, s'agitèrent avec une indicible activité; ils sollicitèrent un rapprochement général contre celui qu'ils appelaient l'ennemi commun, le perturbateur de l'Europe. L'esprit mystique d'Alexandre se prêtait à des idées d'alliance chrétienne et de croisade européenne, et M. de Metternich, d'après le rôle qu'il avait adopté lors la rupture de 1813, ne pouvait pas se départir des stipulations militaires conclues à Chaumont. Ce traité fut renouvelé, et pour me servir de l'expression officielle des chancelleries, Napoléon fut mis au ban de l'Europe.

Sur sa route si rapidement parcourue du golfe Juan à Paris, Napoléon avait répandu la nouvelle qu'il était d'accord avec l'Autriche et l'Angleterre pour retourner en France. Il n'en était rien; Napoléon était seulement bien informé de la situation diplomatique; il savait que ces deux puissances se séparaient plus que jamais de la Russie. Une de ses premières démarches fut donc de chercher à se mettre en rapport avec M. de Metternich. En même temps qu'il écrivait directement à Marie-Louise, il envoyait, par l'intermédiaire de quelques agens secrets, des lettres confidentielles d'amis intimes du ministre, et même d'une princesse du sang impérial qui avait eu de tendres rapports avec M. de Metternich. Puis il communiqua à Alexandre copie du traité de la triple alliance contre la Russie. Ces démarches firent peu d'effet; les agens furent arrêtés sur la frontière. L'Autriche était trop avancée dans la coalition; déjà même ses armées s'étaient mises en mouvement du côté de l'Italie contre Murat et les Napolitains; le général Bianchi

obtenait des succès éclatans, moins contre le roi de Naples, que contre ses troupes hésitantes et débandées. La dernière des dynasties napoléoniennes avait cessé de régner.

A Vienne, et sous les yeux même de M. de Metternich, on tentait alors l'enlèvement de cet enfant-roi dont le berceau avait été placé dans la vieille capitale du monde. Napoléon avait promis le roi de Rome au champ de mai; il ne put accomplir son engagement; la police de M. de Metternich déjoua ses projets, et le ministre même, avec cette politesse qui le caractérise, reconduisit la fille de son empereur et le roi de Rome au palais de Schœnbrun, sous une escorte des plus fidèles serviteurs de la maison d'Autriche; en même temps il entretenait quelques rapports intimes avec Fouché, qui avait envoyé des agens secrets à Vienne afin de pressentir M. de Metternich sur une régence et le roi de Rome.

Je n'ai point à parler de la campagne de 1815 et de Waterloo. L'Autriche parut à peine en ligne sur les bords du Rhin, où elle eut à combattre Rapp et Lecourbe; ses armées se répandirent dans le midi de la France; elles occupèrent la Provence, le Languedoc jusqu'à l'Auvergne; leurs têtes de colonnes étaient à Lyon et à Dijon. Dans le fatal traité de Paris, l'Autriche et la Prusse se concertèrent pour représenter les intérêts allemands. Jamais ces intérêts ne s'étaient montrés plus hostiles à la nation française. Les efforts gigantesques que l'Europe avait faits contre Napoléon avaient profondément irrité les populations germaniques; et alors la Prusse, l'Autriche et les états des rives du Rhin demandaient l'Alsace et u e portion de la Lorraine. J'ai eu en ma possession une carte, dressée en 1815, où l'Alsace était placée sous le titre de *Germania* dans la configuration de l'Allemagne; l'Angleterre voulait que la première ligne de forteresses du côté de la Belgique nous fût aussi enlevée, et que nous eussions comme unique rempart de nos frontières la ligne de Laon, de Mézières et d'Arras. C'était une terrible réaction contre la France, une triste punition infligée à cet esprit de gloire et de conquêtes qui nous avait saisis pendant trente années. Nous avons dit ailleurs (1) à quelle intervention on dut de voir modifier ces prétentions altières des nations germaniques.

Les intérêts allemands, en effet, paraissaient surtout préoccuper les deux cours de Berlin et de Vienne, qui se disputaient la prépondérance. On a vu que M. de Metternich avait détourné François II de reprendre

(1) Voyez la *Revue des deux Mondes* du 1er mars 1835, DIPLOMATES EUROPÉENS, POZZO DI BORGO.

la vieille couronne des empereurs d'Allemagne. Cependant quelle organisation intérieure et extérieure allait-on établir pour formuler une constitution générale de la Germanie? Comment restituer à l'empereur François l'influence allemande que Napoléon lui avait enlevée? L'Allemagne s'était levée en poussant ce double cri : Unité et liberté! L'unité, comment l'établir avec des souverainetés si diverses, si variées en forces et en hommes, couservant encore le principe féodal au milieu de l'Europe civilisée? La liberté, c'était un mot vague; comment l'appliquer à tant de systèmes de gouvernement différens, à tant de localités si distinctes dans leurs intérêts? Le système de la confédération du Rhin avait été établi dans la pensée unique d'agrandir toutes les petites souverainetés allemandes, et de les faire entrer dans un système hostile à l'Autriche et à la Prusse. Alors, au contraire, c'étaient l'Autriche et la Prusse, grandes puissances prépondérantes, qui devaient absorber toute l'influence, et régner, par un protectorat plus ou moins direct, sur l'ensemble de la confédération, la Prusse au nord, et l'Autriche au midi. Il fallait, lorsque la patrie allemande serait menacée, que toutes les populations pussent être appelées sous les armes et servir communément avec la Prusse et l'Autriche. L'unité allemande était donc ici établie comme barrière contre la Russie et la France, et s'opposant également aux invasions de l'une et de l'autre. M. de Metternich avait renoncé au vieux manteau de pourpre pour son empereur; il lui fit assurer l'autorité plus réelle de la présidence de la diète; on donna à la Prusse et à l'Autriche un nombre de voix en rapport avec leur importance. Ces deux puissances restèrent maîtresses des délibérations de la diète et des mouvemens militaires. Sans doute il y eut bien quelques injustices commises, quelques bizarreries dans la répartition des états et des contingens; on vit des souverainetés agrandies parce qu'elles étaient protégées par l'empereur Alexandre, et quelquefois même par M. de Metternich. Mais quelles sont les opérations humaines où l'égalité la plus parfaite préside? Et si l'on demande maintenant quel doit être le résultat de cette confédération, nous répondrons qu'il est à craindre pour l'Autriche que la Prusse ne prenne successivement et de plus en plus une importance allemande. La Prusse est trop singulièrement construite pour qu'elle ne cherche pas à s'étendre et à s'agglomérer. Elle le fera, ou matériellement par la conquête, ou moralement; et c'est avec grande raison que M. de Metternich porte toute sa sollicitude vers le midi de l'Europe : c'est là que l'Autriche doit trouver une indemnité pour la perte de son influence dans l'Allemagne centrale.

Les évènemens de 1814 et de 1815 avaient considérablement agrandi

les possessions autrichiennes en Italie. C'était pour elle un véritable pays de conquête; elle devait naturellement établir dans le royaume lombardo-vénitien une surveillance armée, une constitution de police, capable de préserver les provinces réunies à l'empire autrichien. Toute l'habileté de M. de Metternich consista à adoucir successivement cette police, à mesure que le vainqueur fut plus complètement accepté. La conquête dut se maintenir, comme celles de Napoléon, par l'occupation militaire la moins pesante possible. Les Italiens, peuple chaud et enthousiaste, avaient chassé les Français dans les jours de malheur; les Autrichiens devaient éviter une pareille catastrophe, et se tenir sur leur garde.

Cette double répression, base du système de M. de Metternich en Allemagne et en Italie, entraîna un mouvement de réaction, car la liberté, cette grande puissance de l'ame, ne se laisse point ainsi opprimer sans tenter quelque coup de désespoir. Les mystérieuses sociétés ne s'étaient point dissoutes en Allemagne; elles s'organisaient dans les universités, parmi les étudians; l'influence de la poésie, des écrits politiques, tout favorisait ce généreux mouvement des esprits qui appelait au secours de l'unité allemande les efforts et le courage de tout ce qui portait un cœur patriote. Cette unité allemande, si vivement saluée par la jeune génération, n'était, à vrai dire, qu'une sorte de république fédérative, où tous les états libres eux-mêmes entreraient par la pratique de la vertu, et tendraient au bonheur du genre humain. Les vieilles souverainetés allemandes durent réprimer ces associations, qui éclatèrent par l'assassinat de Kotzebuë.

M. de Metternich venait de parcourir l'Italie, lorsque les écoles se dessinèrent par ce sanglant attentat. Il était comblé des faveurs de son souverain, il portait le titre de prince, de riches dotations avaient triplé sa fortune, des décorations de presque tous les ordres brillaient sur sa poitrine. L'état de fermentation de l'Allemagne n'avait point échappé à sa pénétration, et c'est à son instigation que s'ouvrit ce congrès de Carlsbad, où furent prises des mesures soupçonneuses et violentes contre l'organisation des écoles en Allemagne. Le régime des universités, la répression des écrits, la police politique, rien ne fut négligé; c'était une bataille régulière des gouvernemens contre le mouvement qui agitait les têtes ardentes.

Notons bien ce quantième de 1820. Au midi la révolution d'Espagne et les cortès, la proclamation d'un régime plus libéral que celui de l'Angleterre même; à Naples, et par un retentissement presque magique, la constitution également proclamée. De Naples le cri de liberté se fait

entendre dans le Piémont, et le roi est renversé de son trône; à Paris, des émeutes tellement violentes, que le gouvernement était menacé chaque soir d'un revirement politique. On eût dit que cette année 1820 formait le premier anneau de cet immense mouvement de juillet qui éclata dix ans plus tard. L'Autriche était particulièrement entamée par ces efforts populaires; Naples et le Piémont embrassaient par leur extrémité les possessions autrichiennes en Italie. Les peuples s'étaient montrés, les rois se réveillèrent ensuite. Il y eut des congrès à Troppau, à Leybach, et M. de Metternich, sans hésiter, provoqua des mesures répressives contre l'esprit révolutionnaire. La conviction de M. de Metternich fut tellement profonde, qu'il s'opposa à toute espèce de retard; il ne demanda que l'appui moral de la Prusse et de la Russie, déclarant qu'une armée autrichienne allait marcher sur l'Italie, pour occuper Naples et le Piémont. L'empereur Alexandre, alors tout agité de la peur des sociétés secrètes et des complots européens, prêta la main à M. de Metternich. Il n'y eut qu'une opposition à l'égard du Piémont, et sait-on d'où elle vint, cette opposition, tant l'histoire a été défigurée? Elle vint de Louis XVIII, et des notes de M. de Richelieu et de M. Pasquier. L'esprit révolutionnaire menaçait la France; il éclatait par des conspirations, et la France déclarait à M. de Metternich que si les armées allemandes entraient dans le Piémont, l'occupation ne saurait être d'une longue durée, car la France ne pourrait souffrir les Autrichiens sur les Alpes.

Dans cette lutte, pour nous servir de l'expression favorite de M. Bignon, les cabinets eurent le dessus sur les peuples. Naples fut conquise en quelques marches, et le Piémont occupé par l'armée autrichienne. Le mouvement de répression étant ainsi donné, partout se développa un système combiné dans la pensée d'une suspension de la liberté politique. La guerre fut ouvertement déclarée à ces constitutions, si solennellement promises et si parcimonieusement octroyées. M. de Metternich assista au congrès de Vérone, congrès qui nous paraît la dernière expression des terreurs absolutistes à l'égard de l'esprit révolutionnaire. La France fut chargée de réprimer les cortès espagnoles, comme M. de Metternich avait été l'exécuteur armé des volontés de l'alliance contre Naples et le Piémont. Ici les royautés réussirent encore, et la révolution fut matériellement comprimée.

Tous les actes de cabinet, toutes ces proclamations qui suivirent la tenue d'un congrès, étaient spécialement l'œuvre de M. de Metternich. Le chancelier d'Autriche possède une remarquable facilité d'expressions, un goût pur, une manière noble de dire sa pensée dans ses

notes même de diplomatie, où le sens est presque toujours caché sous des phrases techniques, et pour ainsi dire matérielles. C'est à M. de Metternich que l'on doit surtout cette élévation d'idées qui en appelle toujours à la postérité des passions et des préjugés contemporains. Le défaut même de M. de Metternich est de trop se laisser dominer par cette broderie tout élégante dont il aime à orner les moindres actes de son cabinet; il en est le faiseur le plus actif; il a surpassé de beaucoup la rédaction de M. de Gentz, qui eut, dans son temps, une si grande renommée d'écrivain diplomatique. Ceux qui virent M. de Metternich en 1825, lorsque la triste maladie de sa femme l'appela à Paris, furent surpris de trouver en lui presque de la vanité littéraire. M. de Metternich connaissait tous nos bons auteurs, jugeait les contemporains avec une sagacité remarquable. On ne pouvait concevoir que l'homme politique eût pu conserver le loisir d'étudier les plus futiles productions de la littérature contemporaine.

Les affaires s'asseyaient en Europe. Dès 1827, M. de Metternich s'était inquiété des mouvemens de la Russie à l'égard de la Porte Ottomane. Là était un des dangers les plus pressans pour l'influence autrichienne. Si les projets des Russes se réalisaient, le cabinet de Vienne se voyait arracher sa prépondérance, presque aussi vieille que celle de la France sur la Porte Ottomane. A cette époque, M. de Metternich fit sonder le ministère français; on l'écouta à peine, car les négociations les plus étranges s'étaient ouvertes entre les trois cabinets de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Paris sur la question des Grecs. Et ici il est bon d'expliquer ces refus que fit M. de Metternich d'intervenir dans les transactions qui amenèrent le traité du mois de juillet 1827.

La cause des Grecs avait pris, dès l'année 1824, une consistance et un caractère européen. Chaque époque a sa politique de sentiment, et on s'était pris d'un fanatisme classique pour les Grecs. Sans doute il y avait quelque chose de puissant dans cet héroïsme qui secouait le joug des barbares, mais, au fond, les déclamations chrétiennes de la Russie, ses notes vives et pressantes pour les Grecs, étaient encore moins l'expression d'une sympathie religieuse que les actes d'une politique habile qui abaissait la Porte Ottomane pour la réduire ensuite à la qualité de vassale. La Russie s'adressa donc à Charles X, lui parla de la croix; elle fit agir en Angleterre le comité grec; c'est sous l'influence de ces préoccupations philantropiques que le traité du mois de juillet 1827 et la bataille de Navarin vinrent sérieusement préoccuper M. de Metternich; il devinait toute la portée de cette politique imprévoyante. Le

combat de Navarin détruisait la prépondérance de la Porte, il la tuait politiquement au profit de la Russie, et cette bataille fut le prélude de la campagne de 1828 aux Balkans. La Russie était parvenue à pousser à la tête des affaires étrangères en France M. de La Ferronays, homme loyal, mais russe d'affection et d'habitudes. M. de Metternich ne put donc entraîner la France dans un système de con édération et de ligue armée contre le czar. Il fut plus heureux en Angleterre auprès du duc de Wellington, qui, reconnaissant les fautes de Canning, appela le combat de Navarin un évènement malheureux. L'Angleterre était ainsi revenue à la parfaite intelligence de ses intérêts positifs.

On se demande comment, à cette époque, M. de Metternich ne se décida pas pour la guerre, comment il ne prit point parti pour la Porte Ottomane. C'est ici une suite de la pensée fixe du chancelier autrichien. Il a tout gagné par la paix; les conquêtes de l'Autriche sont dues aux opinions pacifiques, à cette espèce de médiation armée qui arrive toujours à point nommé pour conquérir quelques avantages. Une guerre eût compromis la situation générale de l'Europe. Rapproché de l'Angleterre, et de concert avec elle, le cabinet autrichien arrêta la victoire. C'était quelque chose dans le mouvement russe de 1829, mais ce n'était pas assez.

Pendant ce temps, les évènemens marchaient en France vers une crise inévitable. Le ministère de M. de Polignac se forma. Sous le simple point de vue diplomatique, c'était un avantage pour l'Autriche, car l'on sortait du système russe pour entrer dans les idées anglaises, à l'égard de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Toutefois un esprit aussi pénétrant que M. de Metternich ne pouvait voir sans inquiétude la lutte engagée entre les pouvoirs politiques, dans un pays comme la France. On a dit que M. de Metternich avait conseillé les coups d'état. C'est mal connaître l'esprit de modération et la capacité du premier ministre autrichien; un coup d'état n'est jamais entré dans la pensée de M. de Metternich; c'est un parti trop dessiné, trop bruyant. Quand une situation difficile arrive, il ne la prend pas de face, il la tourne; et quand on le voit décidé dans une résolution ferme et forte, c'est que les esprits y sont déterminés et qu'il n'y a plus rien à craindre pour son exécution. M. de Metternich connaissait trop la légèreté du prince de Polignac, le peu de fermeté de Charles X, pour ignorer qu'ils n'étaient pas capables de mener à fin une entreprise aussi périlleuse. Il existe aux Affaires-Étrangères une dépêche de M. de Rayneval, ambassadeur à Vienne, qui détaille une conversation qu'il a eue avec le prince de Metternich, précisément sur ces coups d'état; on en parlait

beaucoup à Vienne, et plus d'une instruction adressée à l'ambassadeur autrichien, M. Appony, combat énergiquement le système suivi par M. de Polignac.

Alors éclata la révolution de juillet. Cet évènement était immense; jamais l'Europe ne s'était trouvée dans un pareil danger, car quelles idées faisaient irruption? N'était-ce pas l'esprit des sociétés secrètes, le républicanisme triomphant avec plus d'énergie encore, non plus dans un pays de second ordre, mais dans cette France qui, depuis quarante ans, semait le trouble et donnait l'impulsion à l'Europe continentale? L'esprit de propagande avait pour chef cette tête vieillie, opiniâtre, de M. de Lafayette; on allait encore faire un appel à l'indépendance des peuples comme aux jours de 93; quelques Français, et ce drapeau tricolore promené partout, pouvaient être la cause d'une conflagration générale. Que faire? Un ministre jeune, ardent, sans expérience, se serait précipité peut-être dans la guerre. Ce fut un grand bonheur pour les amis de la paix en Europe qu'il y eût en Prusse un roi sage et tempéré par l'âge, et en Autriche un ministre qui avait vu tant d'orages sans en être effrayé. Un des traits saillans du caractère de M. de Metternich, c'est de n'être prévenu d'avance ni contre un homme, ni contre un évènement, de sorte qu'il les juge tous avec une certaine supériorité. Il attendit donc la révolution l'arme au bras; seulement l'Autriche se tint prête, et des mesures militaires, jointes au renouvellement des alliances politiques, préparèrent une barrière à toutes les invasions de l'esprit révolutionnaire. Cette modération fut poussée si loin, que dès qu'un gouvernement régulier fut établi en France, M. de Metternich se hâta de le reconnaître sans affection comme sans haine, et par ce seul motif, qu'un gouvernement régulier est toujours un fait protecteur de l'ordre et de la paix publique.

Depuis cette époque, M. de Metternich a paru suivre trois règles de conduite qui dominent toute sa position politique: 1° se rapprocher, pour la répression de tout trouble européen, de la Prusse et de la Russie; renouveler en conséquence les conventions militaires posées à Chaumont en 1814, et à Vienne en 1815; ce sera sans doute le but du nouveau congrès de Tœplitz; 2° combattre l'esprit de propagande sous quelque forme qu'il se présente; et ici la tâche était laborieuse, car la révolution de juillet n'avait pas seulement semé des principes dangereux pour les monarchies en Europe; elle avait fait plus encore, elle avait envoyé son argent, ses émissaires, son drapeau, ses espérances partout. Et c'est parce que M. Casimir Périer fut le premier qui osa arrêter ces éclats de la révolution de juillet, que M. de Metternich a

conservé pour cet homme énergique une estime qu'il exprime à toute occasion, dans ses conversations comme dans ses lettres. 3° L'esprit de propagande s'étant partout répandu, M. de Metternich a senti la nécessité d'agrandir non-seulement l'état militaire de l'Autriche, mais encore ses vigoureux moyens de police. Partout l'administration est devenue plus sévère parce qu'elle était plus menacée. La liberté a été confondue avec l'esprit révolutionnaire dans ce système absolu de répression.

L'administration de M. de Metternich paraît préoccupée de ce sentiment profondément éprouvé, que si la liberté civile est nécessaire à tous, la liberté politique n'est bonne qu'à quelques-uns, en tant qu'elle ne blesse point l'esprit et la durée des gouvernemens. Protection à l'intelligence, mais à l'intelligence sérieuse, qui ne s'évapore pas en pamphlets; le progrès sans doute, mais le progrès sans turbulence. La maison d'Autriche a peur du bruit, elle craint qu'on parle d'elle, elle ne vise ni à l'éclat ni à la liberté bruyante; elle ressemble beaucoup à ces professeurs allemands qui amoncellent de l'érudition et de la science dans quelques coins poudreux des universités, et ne publient leurs œuvres qu'à de rares exemplaires à l'usage de quelques savans.

La vie intime de M. de Metternich a été traversée par plus d'un malheur domestique; le deuil a frappé sa maison; les distractions d'un monde agité n'ont pu toujours consoler sa douleur. Affable dans la vie privée, il aime à se reposer des fatigues de son vaste ministère. Un homme d'esprit a remarqué qu'il passait une grande partie de sa vie en conversations. C'est le faible des hommes qui ont tant vu, de faire de l'histoire dans ces causeries de coin du feu, recueillies avec avidité. Et qui n'a entendu M. de Talleyrand? M. de Metternich a des mémoires longs, curieux, tout remplis de pièces justificatives, car il se croit en face de la postérité. Son entreprise est grande, et comme je l'ai dit en commençant, il en portera la gloire et la responsabilité. Quand on songe à l'état de l'Autriche après la paix de Presbourg et qu'on la voit plus puissante qu'elle n'a jamais été, et que tout cela est l'œuvre d'un seul ministre qui a gouverné l'empire pendant vingt-cinq ans, on peut bien deviner quelques-uns des jugemens de la postérité. Nous sommes environnés, nous, de ruines d'hommes et de choses; gouvernement, ministère, administration, tout tombe. Et lorsque du haut de ces ruines, nous contemplons quelques-unes de ces figures immobiles au milieu des ravages du temps, il nous semble que ces figures n'appartiennent point à notre époque; nous nous reportons à Richelieu, à ces ministres qui eurent un système et qui l'accomplirent jusqu'au

bout. Un système, bon ou mauvais, c'est quelque chose, et chez nous quel est l'homme d'état qui a un système?

Parvenu aujourd'hui à sa soixante-deuxième année, le prince de Metternich a conservé la même conviction, la même foi en ses idées; c'est l'homme politique qui s'est laissé le moins impressionner par les évènemens fugitifs et les caractères de circonstances; cette impassibilité imprime à ses plans une supériorité froide et réfléchie qui le fait passer à travers les révolutions les plus violentes, le ministre n'étant préoccupé que de la manière de les réprimer le plus paisiblement possible. Le prince de Metternich possède un art particulier de fasciner ceux qui l'écoutent; j'ai vu les hommes les plus prévenus contre lui être entraînés malgré eux à ses idées politiques et revenir d'une mission tout remplis des principes du chancelier autrichien; demandez au maréchal Maison et à M. de Saint-Aulaire le prestige de conversation exercé sur eux par M. de Metternich. Dans ses intimités, ce n'est plus le même homme; le chancelier aime la plaisanterie, le calembour, la mystification, le mauvais roman et la toute petite littérature.

Il ne dédaigne point au besoin de venir en aide à celle-ci, et les sujets fournis par M. de Metternich à la grande dame dont une fatale indiscrétion causa jadis la mésaventure, ne sont ni les moins intéressans, ni les moins spirituels. Nous proposons le suivant comme un modèle à tous les nouvellistes et romanciers. Une égale passion faisait battre le cœur de deux jeunes amoureux; Roméo et Juliette ne sont point uniquement une fantaisie de l'artiste, un produit de l'imagination de Shakspeare; cette liaison qui pouvait faire leur bonheur, causa tous leurs maux, l'opposition des familles sépara ceux qui devaient être éternellement unis, la raison du jeune homme n'y résista pas, il devint fou; un même sort attendait son amante. Les deux infortunés furent transportés dans le même hospice; là ils purent se voir tous les jours, et un nouvel attachement se forma entre ces deux amans, qui s'ignoraient l'un l'autre, et dont rien ne pouvait amener la reconnaissance. M. de Metternich, visitant un jour le lieu de leur retraite, s'informa auprès de la jeune fille, pourquoi elle ne se mariait pas avec ce compagnon d'infortune qu'elle semblait tant aimer; elle lui répondit que son choix était arrêté avant de connaître ce dernier, et que celui qu'elle devait épouser était encore plus aimable.

M. de Metternich vient de perdre François II, cet empereur qui était associé à toutes ses pensées sur la maison d'Autriche, prince modeste, et qui s'abandonnait de confiance au premier ministre de son cabinet. L'empereur Ferdinand, qui lui succède, a vécu dans un monde

trop à part, pour qu'il puisse apprécier les services et comprendre la portée d'un système; mais il est plus timide encore que son père. Sans avoir la vieille affection de François II pour M. de Metternich, il s'est habitué à le voir à la tête des affaires, à le craindre même dans ses résolutions. D'ailleurs le prince de Metternich s'identifiant à la dette publique et à l'aristocratie, est tellement inhérent à l'œuvre de la monarchie autrichienne, qu'une révolution complète pourrait seule le renverser de son poste éminent. Cette révolution ne serait pas seulement dans les hommes, mais encore dans les choses, et l'esprit pacifique et conservateur du gouvernement autrichien s'y oppose. Ce n'est pas à Vienne que l'on aime à tenter les expériences et les épreuves.

M. P.

VOYAGE

EN

NORWÉGE.

Nous partîmes le 12 août de Christiania, pour visiter l'intérieur de la Norwège: notre principal but était de voir la haute montagne de Gousta, et la grande cataracte de Riukan-Fossen (1). J'avais pour compagnons de voyage un jeune peintre allemand, et un officier danois qui devait nous servir d'interprète, la langue norwégienne étant absolument la même que la langue danoise. Nous avions chacun notre petite voiture : c'est un long brancard surmonté d'un siége arrondi, ressemblant assez à un fauteuil de bureau. Cette voiture, originale dans sa simplicité, est plus commode et plus douce qu'on ne le croirait; la longueur

(1) *Fossen*, chute d'eau; *Riukan*, brouillard.

des brancards, combinée avec leur élasticité, émousse le contre-coup des cailloux; et sa grande légèreté la rend propre à franchir les pentes rapides. On envoie quelques heures à l'avance un *forbuden* ou courrier, pour commander les chevaux; le maître de poste a la liste des habitans de sa paroisse; chaque paysan est obligé d'en fournir à tour de rôle, pour un prix fixé par le gouvernement. Comme ces chevaux sont errans dans les montagnes, et souvent à de grandes distances, le voyageur attendrait plusieurs heures, s'il ne se faisait précéder d'un forbuden. Tous les chevaux norwégiens, même ceux de labour, sont propres au service de la poste; en arrivant au relai, on les voit de loin qui vous attendent attachés en plein air. Leur maître, qui les accompagne toujours, les attelle en une demi-minute, vous remet les rênes, s'assied d'un saut derrière vous, et vous partez comme le vent, courant au grand trot à la montée, et descendant au galop des pentes presque aussi inclinées que celles des montagnes russes.

Nous cotoyâmes pendant quelque temps le golfe de Christiania. Le paysage des environs de cette ville est vraiment enchanteur; la mer s'avance dans les terres en festons gracieux, et l'absence presque totale de marée la fait ressembler à un grand lac couronné de verdure et de maisons de plaisance: les frênes et les tilleuls domestiques s'élèvent à côté du sauvage sapin, qui encadre les montagnes de son feuillage noirâtre. Tout l'imprévu du paysage alpestre, les lacs, les rochers, les torrens, toute l'âpreté de la nature du nord se marie aux teintes plus douces de la civilisation, aux vastes pelouses parsemées de bestiaux, aux maisons élégantes, à la mer couverte de navires. Après des pentes longues et rapides, nous franchîmes le bassin de Christiania, et nous arrivâmes à la montagne du Paradis, connue sous ce nom dans toute la Norwège, à cause de ses beaux points de vue. On a sous ses pieds la longue vallée de Lier; rien de plus riant que les accidens de terrain, qui forment d'une haute montagne des milliers de petits côteaux, placés les uns au-dessus des autres comme les blocs d'un glacier. Il n'y a point en Norwège de village proprement dit; nous nous trouvions dans un hameau de deux lieues carrées, dont les maisons étaient à cent pas les unes des autres, à demi cachées dans des bouquets de frênes et se mirant dans les eaux du golfe

de Drammen. Si le voile noir étendu sur ce beau tableau eût été un moment déchiré par le soleil d'Italie, il n'y aurait rien de plus magique dans la vallée de Sarnen, rien de plus riant sur les bords du lac de Zurich : tel qu'il est, le paysage de la vallée du Paradis l'emporte sur tous ceux de l'Angleterre et de l'Ecosse. Nous descendîmes rapidement dans la baie de Drammen, rivale en beauté de celle de Christiania, et bordée comme elle de maisons de campagne, où nous éprouvâmes d'une manière aussi agréable qu'imprévue l'hospitalité norwégienne. Nous fîmes la rencontre d'un jeune homme qui donnait le bras à une jeune personne; notre officier de Copenhague les avait connus autrefois; il n'en fallut pas davantage pour que nous fussions tous les trois invités à demeurer, et l'invitation était si pressante, qu'elle rendait un refus presque impossible.

En un clin d'œil nos voitures furent dételées, et l'on prit possession de nous. Nous entrâmes dans une jolie maison dont le vaste escalier, couvert de pots de fleurs, était presque baigné par les eaux du golfe. En Norwège, les maisons sont construites en fortes planches de pin; l'absence de chaux et de plâtre rend leur intérieur d'une grande propreté. Le premier étage de celle-ci était, pour plus de solidité, fait de troncs équarris, joints dans les angles par d'énormes chevilles, et calfeutrés exactement avec de la mousse bien sèche : cette charpente est éternelle, et ne coûte presque rien à cause du voisinage des forêts, qui pressent de tous côtés les habitations. Les meubles, quoique fort simples, ont deux ou trois fois plus de valeur que la maison; ils viennent ordinairement de Copenhague ou de Londres. La famille de M. H. peut passer pour un des meilleurs types des classes aisées de Norwège : ils ont quatre à cinq mois d'un beau pays et d'un beau ciel, de courtes nuits et de longs jours; ils en jouissent avec délices comme d'un bien précaire, et aiment la nature comme un ami qui peut leur échapper à chaque instant. L'été fini, le Norwégien rentre dans la vie domestique, plus intime que chez nous, et resserre plus étroitement son cercle de famille. La neige une fois bien prise, vient la saison des plaisirs; les dîners, les bals sans façon, les soirées de musique, les parties de traîneaux, se succèdent sans interruption.

Nous nous séparâmes de la famille H. avec plus de peine qu'on n'en éprouve souvent à quitter des amis de dix ans. Drammen, que nous rencontrâmes à un quart de lieue, est une ville considérable que le commerce enrichit. Son port est plus fréquenté peut-être que celui de Christiana; une grande rivière s'y jette et y amène les produits de l'intérieur. Le fleuve divise la ville en deux parties; l'une est occupée par les négocians, l'autre par les propriétaires; mais la distinction de quartier n'influe pas sur les relations sociales : les maisons y sont propres et riantes, les rues horriblement pavées. A l'entrée de la nuit, c'est-à-dire à dix heures du soir, nous sommes arrivés à Hogsund, petite ville voisine d'une chute d'eau que nous avons visitée le lendemain. Cette cascade n'est élevée que de quarante pieds, et ne mérite l'attention que par la masse d'eau qui se précipite : on y prend beaucoup de saumons. Sur les rochers qui dominent des deux côtés la cascade sont construits de forts échafaudages, et de grands filets pendent au milieu même de la chute. Le saumon ne peut vivre l'hiver dans l'eau douce, ni l'été dans l'eau salée; pendant cette saison, son instinct le porte à remonter : il s'élance de toute sa force, et tombe dans les filets. Quand la journée est chaude et le temps clair, ils risquent plus volontiers leur ascension. On leur voit faire des efforts désespérés pour gravir la montagne liquide; ils restent un moment suspendus à moitié chemin, et brillent au soleil comme des lingots d'argent. Ce premier succès est commun à tous; ensuite leurs fortunes varient. Les uns, par un effort musculaire d'une vivacité incroyable, franchissent le second étage; les autres rencontrent la poche du filet où ils doivent demeurer; le plus grand nombre retombe au fond de l'abîme : fatigués, mais non découragés, ils recommencent bientôt leur saut périlleux. Quoique la journée fût peu avancée, nous en vîmes trente dans la cabane du pêcheur; ils étaient longs de deux à quatre pieds, et pesaient de six à vingt-cinq livres. Ces pêcheries très multipliées sont un des grands revenus du pays; le poisson, légèrement fumé et salé, s'exporte dans tout le nord. Dans les rivières barrées par des chutes infranchissables et que les Anglais nomment *short rivers*, la quantité de saumons est prodigieuse. Dans la rivière de Drammen, non plus que dans

le Rhin, ils ne mordent point à l'hameçon, singularité restée jusqu'ici sans explication. Les rivières de Norwège offrent un caractère distinct de celles du reste de l'Europe; elles tiennent des fleuves par leurs dimensions, des ruisseaux par leur pureté, des torrens par leur rapidité ; la masse d'eau verte qu'elles précipitent, en creusant des gouffres incommensurables, en fait un objet d'admiration pour le voyageur. Il faut, pour fournir aux abîmes de saphirs liquides qu'on voit en Norwège, les milliers de lacs où ils s'épurent, l'immense neige des hivers et le soleil des pâles étés; joignons-y la mousse des forêts, qui retient l'eau comme une éponge et la rend en toute saison. Nous traversâmes le fleuve sur un bateau plat, et nous continuâmes notre voyage sur une route étroite, mais bien entretenue. Le paysage, parsemé de lacs et de montagnes, est partout varié : près de Kongsberg, on rencontre une rivière aussi considérable que celle de Drammen. Le pont qui la traverse est renforcé près de ses piles par d'énormes blocs entassés, destinés à rompre l'effort des glaces et des planches de sapin que le fleuve charrie par milliers. Kongsberg n'est qu'un grand village, quoiqu'il porte le titre de ville : les mines d'argent, source de sa prospérité, en sont à une lieue; l'ouverture du puits principal est au sommet d'une colline. On a commencé à creuser perpendiculairement; puis, arrivé à huit cents pieds de profondeur, on a tiré une galerie horizontale; les mesures ont été si bien prises, que la galerie presque droite aboutit à mi-côte de la colline; on y entre de plain pied. Après un trajet d'environ treize cents mètres, on a au-dessus de soi le puits primitif, haut de huit cents pieds, et au-dessous un autre puits de même profondeur, dans lequel on pénètre par trente échelles d'environ trente pieds chacune. La descente est pénible et difficile; la plupart des curieux ne font que la moitié du voyage. Il y a cinq ou six étages d'excavations superposées; les paniers montent et redescendent par le moyen de poulies. Cette mine fournit tout l'argent du pays, où l'on ne se sert guère que de papier-monnaie; on en a tiré des morceaux d'argent natif pesant quarante livres; elle a occupé jusqu'à deux mille ouvriers : à présent on y en compte à peine cinq cents. Quand nous l'avons visitée, la veine était très abondante; on en avait retiré la semaine précédente

quatre cents marcs d'argent. Le métal épuré est fondu et frappé à Kongsberg même, ce qui épargne les frais de transport; les quatre cent mille francs que la Norwège envoie chaque année en Suède pour la liste civile du roi, vont directement de Kongsberg à Stockholm. Au-delà de Kongsberg, il nous fallut renoncer aux routes et aux voitures; nous louâmes quatre chevaux; trois d'entre eux, sellés assez grossièrement, devaient nous servir de montures; le quatrième portait notre bagage. Nos provisions consistaient en eau-de-vie, viandes froides et pain de seigle parsemé de cumin pour le conserver plus long-temps. Tout ce que nous pouvions espérer en route, c'était du beurre salé et de la galette d'orge; le lait même devait nous manquer, le bétail habitant les montagnes éloignées.

Après avoir remonté quelque temps la vallée de Kongsberg, nous tournâmes brusquement à l'ouest, et nous nous enfonçâmes dans les immenses forêts de l'intérieur du pays. Un sentiment de crainte et de tristesse s'empare du voyageur en entrant dans ces vastes déserts; c'est une sensation analogue à celle que l'on éprouve dans le grand champ des morts à Scutari; mais ici elle est plus forte et plus durable. Un voile sombre s'étend sur tous les objets; un dôme impénétrable vous dérobe le ciel; plus de traces humaines; les sentiers, à peine distincts, semblent ceux des bêtes sauvages; la terre, couverte d'un épais réseau de myrtils et de mousse ne rend aucun bruit; la solitude et le silence vous saisissent au cœur. Telle serait sans doute la majesté des forêts vierges de l'Amérique, si les mille voix dont elles sont animées se taisaient, et si leur soleil se retirait d'elles. Des arbres gigantesques s'élèvent de tous côtés, non avec le luxe varié de la nature tropicale, mais dans l'âpre uniformité de la latitude scandinave : c'est l'épicia, hérissé de branches noires et pendantes; le pin sylvestre, jetant jusqu'au ciel son tronc lisse et rougeâtre, surmonté de vastes bras verdoyans; le bouleau, dont la tête gracieuse est soutenue par une colonne de marbre blanc; ces trois arbres règnent sans partage dans les forêts de Norwège. A leurs pieds, une autre forêt de plantes basses et rampantes est couverte de baies de toute couleur; le grand coq de bruyère s'en échappe avec le bruit de la foudre, et se perd comme une flèche dans l'ombre des sapins; le coq noir,

piétine doucement pour s'éloigner de vous; la gelinotte rappelle ses petits de son cri monotone; quelquefois un lièvre blanc traverse le sentier d'un seul bond, et un écureuil brun fait crier sous sa dent un cône de pin dont il extrait la graine; puis tout rentre dans le silence. Cependant le chemin s'alonge, la solitude se déroule devant vous, la grandeur du spectacle vous fatigue; le poids des forêts vous accable et vous étouffe; vous demandez de l'air, du soleil; vous voulez voir autour de vous. Mais voici une petite rivière; elle coule noire et silencieuse sans regarder le ciel; c'est une tributaire du vaste torrent dont le vent commence à nous apporter la voix.

Vers le soir, le voile des forêts se déchira pour un moment; nous nous trouvâmes au bord d'un grand lac, et en face des Alpes scandinaves qui s'élevaient à dix ou douze lieues de nous. De hautes montagnes nues et jaunâtres formaient au-dessus des plans inférieurs une longue couronne dentelée, de laquelle s'élançait brusquement le Gousta-Field (1), vaste cône sillonné de neige, qui la dominait tout entière de sa tête chenue. A 7 heures du soir nous arrivâmes à Tindos, situé à l'extrémité du grand lac de Tind. Là le paysage changea entièrement de face, et nous prîmes une autre marche. Nous fîmes venir un petit bateau avec trois rameurs; la poupe fut jonchée de feuilles de bouleau, et nous glissâmes rapidement sur les eaux vertes du lac, mollement étendus sur ce lit odorant. La barque prit terre à Sanden, petit hameau situé sur la rive gauche au milieu de pâturages escarpés, tous parsemés de framboisiers et de sorbiers des oiseaux. Plus nous remontions, plus les montagnes grandissaient : leurs sommets se dépouillaient de végétation, tandis que leurs flancs conservaient une robe épaisse de verdure. La nappe d'eau qui nous entourait prenait de plus en plus un caractère de grandeur et de majesté. Nous laissâmes à gauche la cascade de Varbeck, assez semblable au Staubach; à droite, deux larges vallées qui s'élevaient devant nous dans l'éloignement comme des gouffres sans fond; leurs pentes méridionales étaient couvertes de prairies.

(1) *Field*, montagne élevée et nue.

Nous passâmes rapidement devant Gousta-Thal (1), principal but de notre voyage; nous devions y revenir; et poussés par les bras robustes de nos jeunes rameurs, nous atteignîmes l'extrémité du lac où débouchent trois grands torrens parallèles, sillonnant trois profondes vallées. Notre but était de faire une visite au pasteur de Tind, pour lequel nous avions une lettre.

La vie de ces pasteurs de campagne offre une belle tradition des mœurs patriarcales. Ils habitent quelquefois à dix lieues les uns des autres, et à quarante de la ville la plus proche. Pendant six mois, ils sont comme en prison dans leurs montagnes; la neige, qui, dans les plaines, raccourcit les distances, n'est pour eux qu'un obstacle de plus. Quand elle tombe dans l'automne, ou fond dans le printemps, ce n'est qu'avec les plus grands dangers qu'ils vont prêcher dans leurs annexes, éloignées de cinq ou six lieues. Trente ou quarante chevaux, et autant d'hommes qui s'attachent à leur suite, sont employés à frayer le passage : les lacs sont leurs meilleures routes; lorsqu'ils sont gelés, ils glissent rapidement sur leur surface. Quelquefois, dans le cœur de l'été, ils font un voyage à la ville la plus prochaine; c'est une grande partie de plaisir, quand ils peuvent y mener leurs femmes et leurs filles. Là ils font leur provision de tout ce qu'ils doivent consommer dans l'année, de sel, de sucre, de thé, de café, de saumon fumé, d'eau-de-vie, etc. Ils se procurent des livres, la collection des journaux de l'année précédente; ils voient leurs vieux amis de collége; enfin ils font une visite au monde, puis retournent avec leurs provisions de corps et d'esprit s'enterrer pour plusieurs années dans leurs montagnes.

Les pasteurs vivent presque tous dans l'aisance; ils lèvent une dîme sur les productions de la terre, mais n'ont jamais recours aux lois pour l'obtenir. Leur revenu se monte à mille à douze cents species, quatre à cinq mille francs; somme plus que suffisante dans un pays pauvre; véritable médiocrité dorée, nécessaire à la considération.

Après trois jours passés chez le pasteur de Tind, au milieu de

(1) *Thal*, vallée.

l'hospitalité la plus cordiale, nous nous séparâmes de son excellente famille, et poursuivîmes notre route vers la montagne de Gousta. Sur les bords du lac de Tind, nous trouvâmes, grace aux soins du ministre, un bâteau monté de quatre rameurs : le lit de feuilles de bouleau fraîchement cueillies était tout prêt à nous recevoir.

Le lac de Tind est un des plus beaux de la Norwège, de cette beauté grande et sévère qu'on trouve rarement dans les hautes terres d'Ecosse, pour lesquelles leur poète a fait plus que la nature. Le soleil abaissé du nord projette jusqu'au milieu des eaux l'ombre noire des hautes montagnes; de profondes vallées, qui s'ouvrent de tous côtés comme des gouffres, sont noyées dans la vapeur; les flots silencieux et sans mouvement s'enfoncent dans des golfes sans nom, et se cachent au milieu des forêts dont ils baignent le pied : c'est un spectacle rempli de magnificence et de poésie. Nos bateliers jouissaient eux-mêmes de notre admiration; ils laissaient tomber leurs rames, et, tandis que l'esquif demeurait immobile, ils nous désignaient de la voix et du geste les lieux qu'ils jugeaient les plus remarquables : c'étaient presque toujours ceux qui nous offraient le moins d'intérêt, un pâturage pour leurs troupeaux, un îlot pour la pêche, un port pour leurs bateaux. La conversation une fois engagée, ils voulurent savoir nos noms et notre patrie, le but et le motif de notre voyage, les pays que nous avions visités. Quand l'officier danois leur dit qu'il était de Copenhague, ils prirent un air de respect. Copenhague est toujours pour eux la grande ville, la cité d'or et d'argent; c'est la capitale de la Norwège; à peine savent-ils le nom de Stockholm. Quelques vieux soldats, qui sont allés à Copenhague dans leur jeunesse, jouissent par cela seul d'une grande considération. Le plus jeune des bateliers, enfant de dix-sept ans, nous demanda, après avoir long-temps hésité, s'il était vrai qu'on pût apercevoir Copenhague du sommet de Gousta-Field; il ne pensait pas qu'on le pût voir à l'œil; mais cela, disait-il, devait être facile avec des lunettes comme en savent faire les Anglais. Ses compagnons attendaient notre réponse avec anxiété, et il n'aurait tenu qu'à nous de confirmer à jamais cette croyance dans le pays : nous nous rejetâmes sur les brouillards de la mer, et ils

furent parfaitement satisfaits. Quand ils surent que j'étais Français, ils ouvrirent de grands yeux ; j'étais le premier qui fût venu sur le lac du Tind, et tout de suite ils me demandèrent si j'avais servi sous Napoléon. C'est une question qu'en pays étranger on adresse aux Français, quel que soit leur âge. Pour le commun des hommes, qui sent et ne réfléchit pas, Napoléon est un être de tous les temps et de tous les lieux ; c'est la personnification de la France ; un Français qui ne s'est pas battu sous lui est une anomalie. Cependant le vent d'est s'était élevé ; la voile avait succédé à la rame, et nous courions rapidement sur l'onde à peine agitée. En nous couchant sur le bord de la barque, nous voyions fuir sous nous les longues herbes qui tapissaient le fond à quarante pieds de profondeur ; la truite, alarmée de notre approche, s'en échappait comme une flèche, et se réfugiait dans une touffe plus épaisse ; les hallebrands plongeaient en nous voyant venir, et, passant sous notre bateau comme des points noirs, remontaient sur l'eau derrière nous. Bientôt nous vîmes s'ouvrir à notre droite Westfiord. C'est l'entrée de la vallée de Gousta ; nous touchions au but de notre excursion. Nous descendîmes sur une plage bien cultivée et couverte de maisons ; et, laissant à gauche la grande rivière de Moan-Elv, nous remontâmes la vallée à pied. Elle est tout-à-fait alpestre, et ressemble dans quelques endroits, à s'y méprendre, à celles de Suisse. La partie plate est couverte de prairies ; la route que nous suivions la sillonne à peine, et n'a point de traces visibles. Les montagnes des deux côtés sont abruptes, bien boisées, hautes de trois à quatre mille pieds. La rivière est large, limpide, tantôt tranquille et tantôt bruyante ; des habitations nombreuses sont semées dans toute la vallée ; leur désordre est riant et pittoresque. Si ces maisons se détachaient sur le fond du tableau comme les blanches cabanes de l'Oberland, Westfiord n'aurait rien à envier à Unterseen, rien, si ce n'est les glaciers. Elle est belle pourtant, cette montagne de Gousta qui nous apparut tout à coup au détour de la vallée : mes compagnons de voyage en furent ravis. Elle s'élevait brusquement, et sans étage, du lit même du torrent, à une hauteur de six mille pieds. La vue la suivait sans obtacle depuis sa base, revêtue de sapins, jusqu'au point où, dimi-

nuant par degrés, ils devenaient des arbres nains, puis faisaient place aux arbustes rabougris. Au-dessus venait la bruyère, puis la mousse des rennes. Sur toute cette végétation décroissante, s'élevait le cône abrupt de la montagne, rocher gris, sillonné de vastes ravins; la neige en remplissait les flancs, et, placée à des distances presque régulières, pendait comme des festons éblouissans sur la tête chenue du géant. Nous laissâmes à notre gauche la cascade de Houga, belle par la coupe des rochers qui l'encadrent, mais peu abondante. Nous nous arrêtâmes devant un éboulement qui avait mis la montagne à nu dans une largeur de cinq à six cents pieds; la couche de terre, peu épaisse, avait glissée tout à coup sur la pente inclinée; le rocher jaune et luisant semblait une vaste écharpe jetée sur la verdure. Nous passâmes la nuit à Ingolstand; c'est une réunion de cabanes semées çà et là sur la pelouse; chacun se disputa à qui nous logerait, et cet empressement ne tenait en rien de l'avidité. Dans la maison que nous choisîmes, nous fîmes autant d'heureux qu'il y avait d'habitans. Les hommes, les femmes, les petits enfans s'empressent autour de vous, tâchant de deviner ce qui peut vous plaire ou vous être utile; ils feraient une lieue pour vous apporter une épingle. C'est un grand plaisir pour eux de voir des étrangers, et surtout de les questionner. Je n'ai point vu de peuple plus beau. Ils sont grands, sveltes et blonds; leurs traits sont réguliers et nobles : les hommes ont le caractère de la force et de l'aisance; les femmes, une expression particulière de douceur et de modestie. Leurs yeux bleus, leurs teints rosés, leurs cheveux bouclés, leur air de bonheur et de santé en font les plus jolies *petites choses* qu'il soit possible de voir. L'analogie est frappante entre ces paysans et ceux du Hasli, quoique leur affinité de race, dont quelques auteurs ont parlé, me paraisse peu probable. Le titre de paysan n'est point ici celui d'une classe inférieure; il ne rappelle point des idées de bassesse et de mauvaise éducation; il veut dire seulement propriétaire. La terre de Norwège appartient aux paysans : dans cette heureuse contrée on ne trouve ni prolétaire ni riche; la richesse et la pauvreté ne sont que relatives, et viennent du plus ou moins de terrain que chacun possède. L'instruction est générale, ou plutôt universelle. Tout

enfant apprend à lire de ses parens; les pasteurs ne le confirment qu'à cette condition. J'ai vu souvent les frères aînés remplir ce devoir paternel, et faire épeler leurs jeunes frères avec une attention et une gravité exemplaires des deux côtés. Dans chaque maison on trouve une petite bibliothèque de trente ou quarante volumes, placés sur un rayon élevé, ou dans une armoire dont le père a la clé. La moitié sont des livres de religion; la Bible, reliée en cuir noir, avec un fermoir d'argent, y occupe la première place. Les autres livres sont quelques relations de voyages, quelque vieille histoire du Danemarck, ou quelque description de l'Islande et de la terre verte (Groënland): les marges de ces volumes précieux sont toutes noires, mais soigneusement préservées. Dans les longues soirées d'hiver ils lisent haut, à tour de rôle, pendant que le reste de la famille, occupé à des ouvrages manuels, est assis sur les bancs qui entourent la chambre, et que le grand poêle en pierres taillées est presque rouge, tant il est rempli d'éclats de sapins. Ils font eux-mêmes tous leurs meubles en bois de pin ou de bouleau; leurs chaises sont des sections de troncs d'arbres, laissées intactes jusqu'à deux pieds de terre, et évidées au-dessus pour former le dossier; les dimensions de ces siéges économiques varient suivant les âges. Les plats, les assiettes, les écuelles, sont en bois de frêne; ils les sculptent avec beaucoup de goût, et les peignent de diverses couleurs. Ils en font aussi en terre cuite, avec de jolis dessins. Ils aiment les sentences morales, et en gravent sur la plupart de leurs meubles. Par exemple, j'ai lu sur une coupe destinée à recevoir du lait : *Bois et remercie Dieu*; autour d'un grand plat de bois : *Mange avec ton ami, laisse manger ton ennemi*; sur le seuil d'une porte, ces paroles du psalmiste : *Si le Seigneur ne garde point la maison, celui qui la garde veille en vain*; et sur un ciel de lit : *L'homme sème, Dieu fait prospérer la moisson*. Leur maison d'habitation est divisée en deux pièces; l'une sert de cuisine et d'office. Dans un angle s'élève une cheminée à manteau élevé; on y place le bois perpendiculairement; la marmite de gruau pend au-dessus par une chaîne. L'autre appartement est échauffé par un poêle; c'est la chambre à coucher. Partout sont des fenêtres doubles, condamnées pendant l'hiver. Cet usage, qui semble d'abord malsain, n'a point d'inconvéniens; le feu renouvelle l'air suf-

fisamment. A côté de l'habitation vient la grange; elle s'élève sur des poteaux isolés, interrompus à trois pieds de terre par des pierres surplombantes. Les étables, la laiterie forment aussi des bâtimens distincts; mais le lieu le plus intéressant est le magasin, construit aussi sur pilotis. Là sont renfermées toutes les richesses de la famille: les couvertures de peau de mouton doublées d'étoffe, des lits de rechange, des habits de laine ou de fil pour quatre ou cinq générations, toute la garde-robe des dimanches, du linge en quantité prodigieuse, des provisions de bouche à nourrir un village. Les paysans de cette province centrale, les Telemarken, ont un costume national et pittoresque; ils portent une veste coupée à peu près comme celle de nos lanciers, avec des passepoils de diverses couleurs, un gilet écarlate, des culottes noires à liserés rouges, des bas de laine à coins d'or ou d'argent, des souliers à larges rubans, et sur leurs cheveux longs une calotte ronde à côtes de melon, semblable pour la forme à celle que portaient les Grecs avant leur indépendance. Les jeunes filles ont un grand luxe de toilette. A la demande de notre peintre, l'une d'elles se revêtit de ses habits de noce, soigneusement serrés dans le magasin, en attendant le jour de son mariage. Elle portait trois robes étagées l'une au-dessus de l'autre, de manière à montrer les garnitures de chacune. Celle du dessous était de laine rouge brodée en noir; l'autre de laine noire brodée en argent; la troisième d'étoffe verte brochée en or. Trois ou quatre colliers, des pendans d'oreilles, des bracelets, des ornemens d'estomac rappelaient la statue de Notre-Dame-de-Lorette. Ce qui complétait la ressemblance, c'étaient deux bourrelets qu'elle portait au-dessous des bras, et qui lui venaient jusqu'aux hanches. Elle était ainsi toute d'une pièce, et semblable à une pyramide; une taille fine aurait été pour elle une disgrace. Ses bas rouges étaient brodés en soie blanche, et un grand bonnet de dentelle couvrait ses longues tresses blondes : elle avait sans doute médité et préparé longuement cette parure, qui devait charmer son fiancé.

Les saisons sont ici plus régulières que dans les climats tempérés. Au milieu de mai les neiges commencent à fondre, et la terre, qu'elles avaient préservée de la gelée, paraît aussi verte qu'au milieu de l'été. L'herbe pousse avec vigueur, et mûrit à la fin de

juillet. C'est un fourrage court et fin, d'une saveur exquise et d'un parfum délicieux, semblable à celui des prairies des Hautes-Alpes. Tous les prés des vallées sont destinés à être fauchés; le bétail va paître dans les montagnes, à mesure que la neige les abandonne. L'herbe qui croît entre les rochers et la feuille des bouleaux nains lui fournissent une nourriture abondante et productive en lait. Dans tous les fields, il y a des huttes en troncs de sapins, assez semblables aux châlets, et qui ont la même destination. Le bétail de toute la paroisse voisine paît à l'entour, et vient y laisser son lait, qui se transforme en caillé, en beurre et en fromage. Ces châlets ou laiteries s'appellent *cedres*. Les blés commencent à pousser au milieu de juin; en un mois ils s'élèvent de trois pieds et montent en épis. Une de leurs plus importantes récoltes est celle des feuilles d'arbre. Le tremble, l'aulne et le bouleau leur fournissent une abondante moisson. Dès le milieu d'août, les femmes et les enfans se mettent à l'ouvrage; les uns grimpent sur les arbres, et, passant leurs mains sur les branches dans le sens opposé aux feuilles, font pleuvoir de tous côtés les seuls fruits que leur accorde leur climat; les autres en emplissent de grands sacs, qu'ils vont vider sur les greniers. Ils entassent ces feuilles sans leur donner le temps de sécher; le fourrage lui-même est rentré dans un état d'humidité complète. Pour profiter de la récolte des feuilles, le paysan détruit autant que possible, dans son voisinage, les pins et les sapins. Pour défricher une forêt, on abat sans distinction tous les arbres, en les coupant à deux ou trois pieds de terre. Ils restent une année couchés sur le sol, puis on y met le feu. La cendre du bois, des feuilles et de la mousse, enrichit la terre, qui, dès la seconde année, est toute revêtue d'une herbe épaisse. Les troncs de pins périssent promptement et ne donnent pas de rejetons; mais les bouleaux envahissent à l'instant le terrain. Le cultivateur se borne à les éclaircir, pour favoriser l'herbe étendue à leurs pieds, et les respecte en faveur de leur utilité. Le bouleau donne le meilleur bois de chauffage du pays; son écorce sert à couvrir les maisons. Lorsqu'on a recouvert de lattes les chevrons qui forment le toit, on lève sur le tronc des bouleaux des lanières d'écorce de dix à douze pieds de long sur un pied de large, et on les étend sur la toiture. Cette couverture est imperméable à

la pluie et presque inaltérable. Sur cette écorce on applique de longues bandes de gazon, qui finissent par adhérer l'une à l'autre, à l'aide des racines qui s'entrelacent, et font comme une prairie bien verte, nourrie sans cesse par l'humidité du climat. Quelquefois de hautes touffes de seigle s'en élèvent et couronnent le toit champêtre de leurs tiges agitées par le vent. La moisson aérienne mûrit en son temps, et se sème elle-même pour l'année suivante. Ces toits sont fort pittoresques de près, mais de loin ils nuisent au paysage, en se confondant avec la teinte générale des prairies. L'écorce du bouleau sert encore à faire des chaussures commodes et solides.

Le bruit de notre arrivée s'étant répandu dans la vallée, nous reçûmes le lendemain, au point du jour, de nombreuses visites. Une grande partie de la population d'Ingolstand s'était réunie autour de notre porte, attirée par la curiosité, et surtout l'envie de voir le Français. Mais j'eus la mortification de lire du désappointement sur plusieurs figures; on s'attendait évidemment à me voir armé d'un grand sabre, et avec une paire de moustaches redoutables, comme un véritable Croquemitaine; un Français qui portait une canne et un chapeau de paille leur parut tout-à-fait indigne de son pays. La conversation commença comme celle de la veille; il me fallut répondre par interprète à mille questions sur Napoléon : s'il était vrai que ses généraux eussent tous le rang de roi; si son fils n'avait pas été déclaré pape dès sa naissance; si les Anglais n'avaient pas fait enfermer Napoléon dans une prison creusée à cent pieds dans le roc, et ne faisaient pas courir faussement le bruit de sa mort, ce qui, au reste, était bien digne de la nation qui avait brûlé Copenhague; toutes questions irréfléchies, qui nous prouvaient seulement combien le bruit de cette grande renommée avait retenti fort et loin, puisqu'il avait pénétré, quoique confusément, dans les Alpes centrales de la Norwège. Nous nous mîmes en marche vers le fleuve, et suivîmes ses rives pour arriver à la cataracte, dont l'écho nous apportait par intervalles la voix lointaine, quoique nous en fussions à deux lieues. La rivière avait le plus grand caractère : tantôt elle s'épanchait en vastes nappes vertes, d'une profondeur incommensurable, tantôt elle courait sur des blocs de rochers qui la déchi-

raient en longues franges d'argent; quelquefois elle se creusait dans le roc des gouffres silencieux, où l'eau noire restait immobile et semblait dormir; ailleurs, elle tournoyait toute couverte d'écume, et mugissait à travers les masses qui s'opposaient à son passage. Bientôt je fus forcé de renoncer à la suivre; ses rives devinrent inaccessibles, et s'élevèrent comme une haute muraille qu'un lézard n'aurait pu escalader. Je pris sur les flancs de la colline un rapide sentier pour rejoindre mes compagnons, qui marchaient devant moi. A mesure que je montais, la scène s'étendait, et les montagnes grandissaient autour de moi. Les pics décharnés s'élevaient et paraissaient de tous côtés, comme pour servir de cadre à la fraîche vallée. Gousta-Field les dominait tous, avec sa neige éternelle. La route étroite et accidentée serpentait gracieusement à travers les jardins, les pelouses vertes, les champs de lin et d'orge, les maisons peintes, et coupait à chaque instant de rapides ruisseaux, qui passaient perdus dans la verdure avec leur bruit et leur écume. Une petite rivière descendait du sommet même de la montagne, et d'une hauteur de deux mille pieds. Elle formait non une seule chute, mais une centaine de cascades, de quinze à vingt pieds chacune, qui, se brisant sans cesse et sans repos sur leurs degrés de roc, paraissaient de loin comme une seule cascade, immobile au milieu de la verdure. Quiconque a vu les chutes artificielles de Caserte peut se faire une idée de celles-ci, avec la différence d'échelle et de nature, et la distance qui règne entre les ouvrages de Dieu et ceux des hommes. Cette rivière, nommée Varroe-Elv, est un affluent du fleuve que nous apercevions au-dessous de nous comme une ligne éblouissante. Celui-ci se nomme Moan-Elv, c'est-à-dire eau de la lune. Il doit son nom à la cataracte qui lui donne naissance, et vers laquelle nous nous dirigions. Elle semble effectivement tomber du ciel, et cette idée est la première qui ait dû frapper les habitans de la vallée, qui ne connaissaient pas les lacs supérieurs d'où elle sort. Le sentier, qui se glissait en zig-zags sur la pente de la montagne, devint à peine visible. Quelques traces irrégulières montaient et descendaient tour à tour au milieu de la bruyère et des sapins rabougris. J'entendais depuis long-temps un bruit sourd et continu, qui me faisait deviner l'approche, mais non le lieu de la cataracte.

Le tonnerre des eaux, répercuté par les échos, résonnait comme incertain, et m'arrivait de tous côtés; j'étais comme entouré de ce son formidable, semblable à celui des orages des tropiques, quand ils s'allument à la fois aux quatre points de l'horizon. Ainsi préparé au grand spectacle que j'allais voir, je craignais qu'il ne fût au-dessous de mon attente; mais il passa de bien loin toutes mes prévisions. Un mur de rochers me dérobait la cataracte; le rideau disparut, et j'embrassai d'un coup d'œil la plus magnifique scène qui se fût jamais présentée aux regards du voyageur. Devant moi s'ouvrait un gouffre d'environ mille pieds de profondeur; les parois étaient coupées à pic, quelquefois surplombantes, noires comme de l'encre, et brillantes d'une humidité continuelle; elles s'abaissaient irrégulièrement, saccadées et brisées en énormes crevasses, depuis leur sommet, inondé de lumière, jusqu'au fond, noyé dans l'ombre et la vapeur. La longueur du précipice pouvait être de quinze cents pieds, et sa largeur de douze cents. En face de nous, deux immenses sillons étaient excavés dans la muraille gigantesque : de celui qui se trouvait le plus à gauche descendait la rivière, ou plutôt le fleuve, qui, perdant pied tout à coup, et rencontrant le vide, tombait perpendiculairement de sept cents pieds de haut, en une masse prodigieuse d'écume. La pression de l'air était si forte, que la vapeur, chassée hors de cette première crevasse, ne pouvait remonter à côté, comme c'est l'ordinaire dans les cascades; elle était refoulée jusqu'à l'autre enfoncement; et là, se trouvant en liberté, elle montait comme une vaste colonne de fumée blanche, et remplissant la profondeur du rocher, s'élevait beaucoup plus haut que la chute elle-même. Il y avait donc deux cataractes, l'une descendante, l'autre ascendante; la première tranchait, par sa blancheur éclatante, sur les noires parois de basalte qui la bordaient; l'autre, non moins blanche, mais plus indécise, les cachait, ou les laissait voir, suivant que le tourbillon éternel, qui régnait dans cette caverne, l'agitait plus ou moins violemment. Tantôt elle s'élançait jusqu'aux nuages en brillans arcs-en-ciel; tantôt, refoulée par le vent, elle voilait comme un brouillard l'horrible aspect du gouffre. Dans le fond régnait un enfer d'eau, un indicible chaos d'écume. Les molécules liquides qui remplissaient ce grand bassin n'avaient

pas un instant de repos; toute cette masse était incessamment soulevée par la masse qui venait d'en haut, et, refoulée dans toutes les directions, bouillonnait autour de ses rives, comme une mer en fureur qui ne pourrait trouver d'issue. Ayant ainsi son volume doublé par l'air qu'elle recevait, n'étant déjà plus de l'écume, et n'étant pas encore de l'eau, elle se précipitait presque aussi vite que la cascade elle-même par une étroite fissure de rochers, et courait près d'une demi-heure, comme éperdue de sa chute, sans reprendre la belle couleur verte qui lui est naturelle. Le volume des eaux était comparable à celui du Rhin à Schaffouse, et nous étions dans la saison la plus sèche de l'année. Qu'on se représente, si on le peut, d'après mes faibles paroles, ce magnifique spectacle; qu'on réunisse ce qu'on a jamais vu de plus horrible aux yeux, de plus effrayant pour les sens, de plus étourdissant pour la pensée, et on n'aura qu'une idée bien imparfaite de cette grande cataracte, qu'on nomme *Riukan-Fossen* (chute de brouillard); elle payait à elle seule le voyage de Norwège. Aucun autre pays n'en peut produire de semblables; il leur faut les Alpes suisses sous la latitude scandinave. Toutes les cascatelles de l'Europe ne méritent pas qu'on en parle auprès de celle-ci. La chute de Laufen l'égale en volume; mais elle ne tombe que de soixante pieds; et en Norwège elle n'aurait pas même un nom. Le Niagara, d'une immense étendue, est peu élevé; les cascades du Gotha près de Gottembourg, de la Glommen près de Christiania, ne sont que de grands rapides. Une seule cataracte de Norwège est comparable à celle-ci : c'est celle de Voring-Fossen, dans la province de Bergen. En cotoyant avec précaution les bords du précipice, pour le voir sous différens aspects, nous trouvâmes une petite plate-forme de rocher qui, suspendue au-dessus de l'abîme, semblait un balcon naturel destiné à recevoir des spectateurs. La corniche n'avait pas plus de quatre pieds de large : nous nous couchâmes l'un après l'autre sur la pierre polie. Nos guides, placés derrière nous, nous retenaient par le pied. En penchant la tête hors de l'ouverture, nous nous trouvâmes surplomber sur le gouffre. Quiconque n'a pas eu de vertige dans cette position, peut s'en croire préservé pour jamais; pour moi, je n'ai rien vu d'aussi horrible que cette grande chaudière en ébullition,

qui, dans sa colère éternelle, fouettait et dévorait ses parois de granit. Le cratère d'un volcan plein de laves n'en donne qu'une idée imparfaite; c'est une image vivante de l'enfer, c'est-à-dire d'un tourment et d'une rage inextinguibles. Tout corps précipité dans cette fournaise, serait broyé en atômes et réduit en molécules impalpables, comme la toile ou la laine sous les marteaux d'une papeterie. Pour arriver, en longeant l'abîme, jusqu'au sommet élevé d'où l'eau se précipite, on suit un sentier très dangereux, que je ne conseille à personne de prendre, l'ayant essayé moi-même; le peintre m'y suivit, l'officier demeura au bord. A peine eûmes-nous fait cent pas, qu'il fallut ôter nos chaussures, et nous accrocher, avec les doigts de nos pieds, dans des fissures de roc qui n'avaient que quelques pouces de large. En même temps que nous nous tenions cramponnés avec les mains à quelques rares touffes de bruyère, et c'était notre seul point d'appui sur une paroi glissante, inclinée de quarante-cinq degrés, je songeai à ma mère, et me repentis d'être allé si avant; mais le danger était trop grand pour se retourner: il fallut aller jusqu'à un passage plus facile, et là, pensant en avoir assez fait pour notre gloire, nous revînmes sur nos pas, et touchâmes le terrain plat avec la joie du nautonnier échappé à la tempête. Ce sentier s'appelle le *Chemin de Marie*. Il a sa légende, comme la plupart des passages dangereux des Alpes. Une jeune fille de Gousta-Thal était fiancée à un pâtre des vallées supérieures; les amans étaient obligés, pour se voir, de passer par ce sentier périlleux; et pour que leur danger fût égal, ainsi que leur amour, chacun à son tour devait le franchir pour aller au rendez-vous. Marie, après avoir attendu long-temps le jeune berger, prit le parti d'aller le chercher au-delà du sentier, quoique ce ne fût pas son jour. Arrivée à l'endroit le plus difficile, elle vit son amant face à face avec un ours, qui, cramponné au rocher avec ses griffes, était déterminé à ne pas céder le passage. Ces trois personnages se regardèrent quelque temps, sans bouger, avec l'anxiété de gens qui sentent que leur vie ne tient qu'à un fil. L'ours se décida le premier; il avança lourdement une patte, puis une autre, et s'approcha du jeune homme, pensant le renverser par sa masse; celui-ci tira son couteau, et s'accrochant d'une main

à une touffe de myrtil, de l'autre il frappa son ennemi. L'ours, blessé, fit un bond qui aurait dû le précipiter dans l'abîme ses griffes labourèrent le roc, et y restèrent enfoncées. Il se releva, mais pour s'élancer du côté où se tenait Marie. En vain l'infortunée voulut fuir, en vain elle se colla au rocher, et poussa de grands cris pour arrêter l'animal furieux; l'ours la balaya de son passage, comme il aurait fait une paille. J'ai grande honte de dire que le jeune homme ne songea point à la suivre : il agit beaucoup mieux. Il tua l'ours, il en vendit la peau, et fit dire avec l'argent des messes pour l'ame de sa fiancée, car c'était avant la réforme.

La cataracte de Riukan-Fossen s'échappe d'un grand lac, situé sur un plateau supérieur. En remontant jusqu'au sommet des fields, on trouve ainsi dix étages de lacs, qui dégorgent les uns dans les autres par des cascades, et dont les plus élevés sont à cinq ou six mille pieds au-dessus de l'Océan. Les forêts ont cessé bien avant d'arriver là; on ne trouve plus que de la mousse de rennes et de la neige. Tous ces lacs fourmillent de truites. Pour expliquer la présence de ces poissons au-dessus de ces cataractes, il faut admettre que toutes les parties de la terre et des eaux ont été peuplées simultanément. Il n'y a point de communication possible entre les bassins inférieurs et ceux d'en haut. Le lac d'où sort Riukan-Fossen est à trois mille pieds au-dessus de la mer; son aspect est sombre et monotone; il est bordé de quelques maisons, et sillonné de bateaux, qui ont grand soin de ne jamais approcher de l'embouchure. A un quart de lieue au-dessus de la cataracte, le courant est si violent, qu'il est impossible de lui résister. Toute embarcation qui dériverait jusque-là serait infailliblement perdue; car le rocher est taillé à pic des deux côtés. Il y a trois ans, deux bateliers voguaient sur le lac, et se laissaient aller au courant léger qui vient d'en haut; ils étaient convenus de veiller chacun à leur tour, dans la crainte de s'engager dans les rapides. Celui qui devait rester en faction céda à la fatigue et s'endormit; l'autre se réveilla au mouvement accéléré du bateau, et s'aperçut qu'il était trop tard pour l'arrêter. De la rive, on le vit, dans un transport de colère involontaire, lever son aviron et frapper à coups redoublés

l'imprudent dont le sommeil causait leur perte. J'espère que Dieu lui aura pardonné cette mauvaise action. Il n'eut pas le temps de s'en repentir : la barque partit comme une flèche. On retrouva, un mois après, quelques fragmens de bois peint dans le lac de Tind. Quant aux corps, on ne songea pas même à les chercher.

De la Boulaye.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1835.

L'Europe offre un curieux spectacle en ce moment. Tandis que la France se montre insouciante et calme, les passions politiques remuent le monde autour d'elle. Les deux principes qui travaillent l'univers semblent se trouver à l'étroit, et se soulèvent comme si le moment était venu de se précipiter l'un sur l'autre. A Kalisch, les empereurs, les rois, les princes, qu'on a pris soin de nous énumérer, et qui sont au nombre de cinq ou six cents, s'exaltent dans le pompeux et enivrant spectacle des fêtes militaires. Tout ce que la vieille Europe renferme d'aristocratie sans tache, et non suspecte d'avoir jamais prêté l'oreille aux idées de la révolution, est au camp de Kalisch; le pur esprit de la sainte-alliance plane sur cette noble assemblée; les vieux généraux qui rêvent un second Waterloo, les jeunes officiers qui oublient qu'il fallut vingt ans d'oppression étrangère pour soulever l'Allemagne contre la France, y donnent le ton, et se préparent déjà à une troisième invasion. On écrase dans sa pensée cette révolution dont on a tant de fois rêvé la défaite, et l'on rétablit déjà tout ce qu'une résistance inattendue et déséspérée a détruit depuis cinq ans.

Pendant ce temps, un vieillard de soixante-dix ans, simple et rustique, parcourt seul l'Angleterre et l'Écosse, causant çà et là avec des artisans, s'asseyant à la table des ouvriers et des prolétaires, et devisant avec eux, dans son langage un peu grossier, des affaires du pays, des causes de la misère, des obstacles à la prospérité, et des espérances

qu'il conçoit pour l'avenir. Ce vieux paysan irlandais, qui cause ainsi, les mains dans ses poches, sur les places publiques, est à peu près, en ce moment, le seul obstacle qui s'oppose à l'exécution des projets de ce camp d'empereurs et de rois qui se cotisent contre les révolutions, et mettent en commun leurs armées déjà si nombreuses. Il ne faut pas oublier que les conquêtes de la sainte-alliance eussent été impossibles sans les subsides de l'Angleterre, et que Daniel O'Connell travaille à mettre l'aristocratie anglaise hors d'état de songer à autre chose qu'à ses propres affaires.

On se récrie beaucoup contre la grossièreté des discours d'O'Connell; notre délicatesse politique s'offense de ses comparaisons triviales, de ses saillies rustiques. Les nobles lords d'Angleterre comparés à des savetiers et à des tailleurs héréditaires! Les descendans des Percy, des Norfolk et des Sussex, désignés par la bouche d'O'Connell aux mépris et aux huées dont le peuple irlandais poursuit les animaux les plus immondes! Mais que voulez-vous? O'Connell n'a pas dessein de faire une révolution parmi les gentilshommes et les lords; son but n'est pas de faire impression sur les habitués des clubs nobles et des raouts. Il est grossier parce qu'il parle au peuple le plus grossier de la terre, et c'est au peuple seul qu'il veut parler. Luther, qui était aussi un de ces esprits dont l'allure est d'aller droit à leur but, Luther tenait au peuple allemand du XVIe siècle un langage tout semblable à celui que Daniel O'Connell adresse au peuple anglais et écossais du XIXe. L'anecdote de l'évêque et du chien (O'Connell et Luther diraient du chien et de l'évêque), cette anecdote citée par O'Connell, semble empruntée au grand agitateur de Wittemberg, comme en général toutes les harangues d'O'Connell. Mais Luther, à la diète de Worms et devant Charles-Quint, n'était plus Luther dans les tavernes de la Saxe, comme O'Connell au parlement n'est pas l'O'Connell des rues de Glascow et d'Édimbourg, où il marche entouré de chaudronniers et d'engraisseurs de porcs. Au parlement, le style d'O'Connell est simple, ferme et presque noble; sa parole est mesurée, lente et calme, et lord Brougham, qui se pique de ne pas s'écarter des formes parlementaires, est assurément un orateur plus violent et plus blessant que lui. Il ne faut donc pas se tromper à la violence d'O'Connell, et croire qu'il ait ce fanatisme qu'on a bien voulu lui prêter. On a demandé pourquoi ses actes et ses discours n'ont pas été l'objet d'une poursuite de la part du gouvernement anglais; pourquoi le ministère souffre qu'un Irlandais vienne ainsi détruire audacieusement le vieil et saint édifice de la constitution à l'ombre de laquelle l'Angleterre prospère depuis tant d'années? Nous dirons pourquoi.

C'est d'abord parce que la loi anglaise ne saurait punir un discours public, prononcé par un membre du parlement, devant une assemblée d'électeurs, surtout quand la personne royale est ménagée dans ce discours. A peine ce discours serait-il coupable si la personne du roi y était maltraitée; car c'est ainsi qu'on entend la liberté de l'autre côté du détroit. Puis, O'Connell ne pourrait être poursuivi que par la chambre des communes, et la chambre des communes se garderait aujourd hui de lancer son huissier à verge noire contre ceux de ses orateurs qui attaquent les prérogatives de la chambre haute. Et enfin O'Connell n'attaque pas la chambre des lords tout entière, il ne demande pas l'exil, la déportation, l'anéantissement, de toute l'aristocratie inscrite au *Doomesday Book;* ce qu'il veut, c'est qu'on débarrasse la chambre de cent soixante-dix lords qui le gênent lui et les hommes de son opinion; et en cela lui, orateur ministériel en quelque sorte, et partisan de la réforme, il ne fait qu'imiter ceux de nos orateurs ministériels et ceux de nos ministres qui demandent à grands cris l'anéantissement de l'opposition. Les lords contre lesquels s'acharne O'Connell avec l'ardeur et la férocité d'un dogue irlandais, ne forment après tout qu'une opposition et une minorité. Quels reproches pourraient donc lui faire les violens orateurs du parti ministériel qui, en France, ne réclament pas moins que la déportation, la confiscation et l'exil, contre la minorité politique dont ils voudraient se débarrasser? O'Connell, ce n'est autre chose que M. Jaubert spirituel, que le général Bugeaud éloquent, que M. Guizot, qui ne manque, certes, ni d'élévation, ni d'éloquence, ni de grandes pensées, mais qui voile à peine, sous une parole polie et raffinée, une passion politique bien plus âpre que toutes celles dont O'Connell poursuit les lords ses ennemis!

On a fait, entre O'Connell et M. Odilon-Barrot qui parcourait, il y a quelques jours, la Basse-Normandie, une comparaison ingénieuse et spirituelle, mais bien injuste pour M. Odilon-Barrot comme pour O'Connell, l'agitateur irlandais. D'abord, l'urbanité et la modération sont les caractères distinctifs de l'éloquence de M. Barrot; et nous avons vu que ce ne sont pas là précisément les qualités de M. O'Connell. M. Barrot est un esprit philosophique et spéculatif, qui a peine à descendre des hauteurs de sa pensée sur le terrain des intérêts. Ses vues politiques embrassent toujours un vaste horizon; mais souvent aussi elles sont vagues comme l'horizon, et il oublie de les formuler dans ces misérables termes qu'il faut adopter pour exprimer de misérables intérêts positifs. O'Connell, au contraire, ne parle jamais que d'un droit, d'une prérogative, d'un privilége, qu'il veut extirper ou obtenir; on l'accuse d'atta-

quer la constitution, mais c'est bien à tort; car la pensée d'O'Connell n'embrasse pas toute l'étendue d'une constitution; il n'exige pas qu'on rende le peuple d'Irlande et d'Écosse meilleur; il veut qu'on supprime une dîme, qu'on arrache de leur banc tant de lords; c'est tout simplement un fermier qui compte ce que gagne son maître, et qui ne veut pas payer. M. Barrot, né du peuple, est obligé de se faire violence pour se mettre au niveau du peuple; et quelque violence qu'il se fasse, son langage n'est pas po pulaire. Sincère et ardent dans ses convictions, il trouve cependant à chaque pas, dans ses mœurs et dans la forme de son esprit, des obstacles à l'accomplissement de la mission à laquelle il s'est dévoué avec un véritable désintéressement, on doit le dire. M. O'Connell descend des rois, et il est du peuple par ses goûts, par son langage et par sa forme. Un moment il a essayé d'adopter les airs du pouvoir et de vivre sur un pied d'intimité avec le ministère; mais sa nature l'a emporté, et le voilà qui court les champs et les montagnes de l'Écosse, criant à tue-tête contre les descendans des rois. Son intérêt serait de maintenir ce ministère qui a besoin de lui et qui le favorise en secret; mais il obéit à sa nature, et il détruira ce ministère. Pour M. Barrot, loin d'agiter, il calme; s'il se met en campagne, c'est pour empêcher son parti d'exprimer des vœux imprudens; c'est pour prêcher l'esprit de conservation et le maintien des institutions qu'une sage révolution nous a données. M. O'Barrot pousse son parti dans la route de la légalité, et l'y ramène chaque fois qu'il s'en écarte. O'Connell en chasse le sien, quand par hasard il y est entré. Lisez le discours prononcé par M. Barrot dans le banquet que lui ont donné ses électeurs au milieu des ruines du château de Thorigny. Avec quelle tristesse il signale la tendance des ministres! Comme il craint les perturbations! comme il démontre avec douleur qu'en tout temps l'excès de la rigueur a produit l'excès de la résistance, et comme il déplore avec sincérité le sort des gouvernemens qui ne sont avertis de leurs fautes que *par le tocsin fatal des révolutions!* Est-ce là O'Connell prenant joyeusement un fouet pour chasser devant lui, comme les bestiaux de ses électeurs, deux cents pairs hors de la chambre des lords, et demandant à grands cris la destruction de l'aristocratie et de l'antique société de l'Angleterre!

Il y a, en Europe, un troisième agitateur que les amis du pouvoir royal illimité signalent déjà à la haine de leur parti. C'est M. Mendizabal. M. Mendizabal étant ministre et se trouvant porté au sein même du pouvoir, est plus dangereux, ou peut-être par cela même moins dangereux que M. O'Connell et M. O'Barrot. M. Mendizabal est à la fois l'homme le plus

calme et le plus actif qui soit au monde. Au moins ce n'est pas par des discours qu'il agitera l'Espagne; car M. Mendizabal a plus tôt fait soixante lieues de pays qu'il n'a prononcé une parole. Si les finances de l'Espagne pouvaient jamais devenir florissantes, assurément ce serait à M. Mendizabal que serait réservé l'accomplissement de ce travail d'Hercule; mais il s'agit auparavant de pacifier l'Espagne, et il sera curieux de voir comment M. Mendizabal s'y prendra. Nous l'avons vu souvent autrefois pacifier, presque sans paroles, des réunions d'émigrés espagnols où la discorde présidait toujours; sera-t-il aussi habile auprès des provinces insurgées? nous le désirons. Mais M. Mendizabal ne doit compter que sur lui-même. Le mot *concession*, qu'il a prononcé et inscrit sur son drapeau, lui a aliéné notre gouvernement; et on lui a écrit que c'était au contraire *plus de concessions* qu'il fallait dire. M. Mendizabal pourrait répondre, que cette maxime a déjà perdu le ministère Toreno et le ministère Polignac avec ceux qui l'avaient formé; mais en France on se dit : tant valent les hommes, tant valent les maximes, et c'est justement avec celle-là que l'on compte se sauver.

La France, d'ailleurs, n'est plus un pays révolutionnaire, comme l'Angleterre, le Portugal et l'Espagne. La France entretient aujourd'hui les meilleures relations avec la Prusse et la Russie; la princesse de Lieven est ici pour le dire. Comme il est bien convenu, dans un certain monde, que la princesse de Lieven est un grand personnage politique, on assure que sa présence à Paris est l'indice d'un mariage et d'une étroite alliance de famille avec le Nord. La *Gazette* de La Haye dit qu'à cette occasion, le château de Rambouillet sera offert au prince royal, et que M. Thiers sera fait duc ainsi que M. Guizot. On voit que la *Gazette* de Hollande reprend ses vieilles habitudes du temps de Louis XIV, et qu'elle se remet à faire des épigrammes contre la cour de France.

A propos de Louis XIV, il n'est question que des fêtes qui vont avoir lieu à Fontainebleau. Des ameublemens neufs, une restauration de la galerie, et des surprises de tous genres, feront les frais des fêtes auxquelles tous les ambassadeurs sont invités. L'inauguration du château de Versailles, également restauré, aura aussi lieu bientôt. On parle beaucoup des chambres de Louis XIV et de Louis XV, dont l'ameublement est, dit-on, d'une admirable magnificence. Nous n'avons pas été admis à voir d'avance l'intérieur du château; mais les quatre mauvaises statues qui défigurent la cour de marbre, et qu'on vient d'y placer, font mal augurer de tous ces embellissemens.

Un véritable acte de munificence du gouvernement, qui dépasse toutes les profusions de Versailles, c'est la nomination de M. Cousin à la direc-

tion de l'école normale, avec six mille francs d'appointemens. Cette place est peut-être la douzième dont jouit M. Cousin.

Toute la société parisienne a été cruellement frappée de la mort de Vicenzo Bellini, ce bon et aimable jeune homme venu il y a si peu de temps parmi nous, et qui était déjà notre frère à tous et notre ami. Bellini avait vingt-neuf ans! Il avait déjà fait *Il Pirata*, *la Somnambule*, *I Capuletti ed i Montecchi*, *I Puritani*, et cet admirable opéra de *la Norma* qui a excité tant d'enthousiasme en Italie, et que nous entendrons cet hiver. On ne pouvait voir Bellini sans l'aimer, on ne pouvait entendre sa musique sans l'aimer plus encore; car il mettait dans ses compositions toute son ame et sa sensibilité. Il faut avoir entendu Bellini exprimer ses idées sur la musique, et avoir vu toute la joie que lui faisait éprouver la pensée de composer un opéra français, pour bien sentir la perte cruelle que les arts ont faite.

— Sous le titre d'*Analyse critique et littéraire du Roman de Garin-le-Lohérain* (1), M. Leroux de Lincy vient de produire des vues ingénieuses et instructives sur l'origine et la composition des romans de chevalerie, et en particulier sur ceux auxquels on a appliqué la dénomination de *Chanson de Geste*. C'est principalement aux plus anciens des romans du cycle de Charlemagne que l'auteur rattache ce nom; il pense que dans cette branche de romans surtout ont dû s'introduire, à travers les amplifications littéraires dont les trouvères les ont déguisés et affaiblis, quelques-uns des anciens chants primitifs, familiers aux guerriers germains, les derniers échos de ces cantilènes héroïques et populaires que Charlemagne lui-même, au dire d'Eginhart, eut soin de faire recueillir. M. de Lincy essaie de retrouver dans la prose latine du moine de Saint-Gall, qui écrivait sous Charles-le-Chauve, des morceaux de chants populaires, et le dialogue qu'il cite entre le paladin Oger et le roi Didier semble bien justifier cette opinion par le caractère de sauvage et barbare beauté qui y règne. L'analyse que fait M. de Lincy du poème de Garin unit l'exactitude à l'intérêt; il y rend pleine justice à l'excellente publication de M. Paris.

— Il se publie en ce moment plusieurs traductions des œuvres de lord Byron; après en avoir tant parlé sans le lire, il est juste qu'on le lise un peu plus, aujourd'hui qu'on le cite un peu moins. Bien des aperçus faux et des idées exagérées se dissiperont devant un examen plus sérieux du poète. Il y a deux parts dans la vie de lord Byron: ses commencemens pleins de faste, d'orgueil, de colère, d'emportemens contre le

(1) Librairie de Techener, place du Louvre, 12.

ciel et la terre, ses chants de désespoir, ses orgies de Newstead-Abbey; puis sa mort si héroïque, sa mort, réparation de ses erreurs, amende honorable faite aux sentimens, aux idées qu'il avait méconnus. Nous avons traversé la jeunesse de lord Byron, nous sommes maintenant dans la seconde période. Nous en avons beaucoup parlé, lisons-le beaucoup aujourd'hui. Ainsi le public s'empresse-t-il de faire; mais aucune traduction n'est plus digne de sa préférence que celle de M. Benjamin Laroche, qui paraît chez le libraire Charpentier, par livraisons, toutes les semaines, format in-4°; nous la recommandons spécialement à nos lecteurs.

— L'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1), par MM. Buchez et Roux, est parvenue au dix-neuvième volume, et dans l'ordre des évènemens, au mois de novembre 1792. Les derniers volumes publiés contenaient des documens fort curieux et inconnus, la plupart sur le 10 août, les journées de septembre et les premières séances de la convention. MM. Buchez et Roux ont exploité avec une curiosité et un zèle infatigables les sources les plus cachées de l'histoire de cette époque, et l'on peut assurer que leur collection dispensera à l'avenir ceux qui voudront étudier à fond cette histoire, de recourir à ces sources difficiles d'ailleurs à découvrir, tant elles sont rares et éparses. Ajoutons que l'*Histoire parlementaire* est désormais un livre indispensable à quiconque s'occupe de politique, à quelque titre que ce soit, comme gouvernant ou comme gouverné. Nous reparlerons de cette importante publication.

— La seconde livraison de *Richelieu*, *Mazarin*, *la Fronde et le règne de Louis XIV*, par M. Capefigue, vient de paraître à la librairie de Dufey. Nous en rendrons compte.

(1) Librairie de Paulin, rue de Seine.

F. BULOZ.

POÈTES

ET MUSICIENS

DE L'ALLEMAGNE.

UHLAND ET M. DESSAUER.

La musique et la poésie sont deux immortelles sœurs. Dès le commencement leurs voix se sont groupées, leurs mains jointes dans une égale extase d'amour. Elles naissent toutes les deux sous le même rayon de soleil, après la même pluie de printemps; elles grandissent sous le même abri, boivent la même rosée, cueillent les mêmes fleurs. Là où la poésie se couronne de pampres verts, la musique jamais n'attache sur ses tempes les bluets mélancoliques ou les doigts de mort d'Ophélie. Au pays de Virgile et de Pétrarque, vous avez Cimarosa et Rossini; le même brouillard lumineux et sonore enveloppe à la fois Goëthe et Beethoven, Hoffmann et Weber.

Dans un pays où la poésie est stérile, raisonneuse, positive, tirée au cordeau, n'espérez pas que la musique porte sa tête haut, et s'avance d'un pas délibéré. De tous les arts, la musique est le

plus vague, le plus flottant, le plus insaisissable. Là où la parole est arrêtée, où l'image est sacrifiée à la logique du discours, le sentiment à la raison, que voulez-vous, s'il vous plaît, que fasse la musique? Si l'art divin veut conserver sa langue de miel, sa belle langue originelle, nul ne voudra l'écouter dans la ville, il mourra de faim dans un grenier; il faut, s'il veut vivre et monter de degrés en degrés jusque dans les petits appartemens du roi, qu'il porte perruque poudrée sur sa tête, épée de diamans au côté, et s'appelle Lully. Que voulez-vous qu'invente la musique en France, dans le pays de Michel de Montaigne, de René Descartes, de Voltaire, cerveaux immenses, je l'avoue, et qu'on ne saurait trop glorifier, grands fleuves d'hypothèse et de critique; mais où vous ne trouverez pas une goutte de rosée dont la musique puisse faire son profit? Quelle pensée musicale voulez-vous donc qui existe chez un peuple qui met toute sa poésie dans les rapports de l'homme avec l'homme, jamais dans les rapports de l'homme avec la nature; dans un pays qui, parmi les huit ou dix grands hommes qui ont illustré son grand siècle de poésie et de goût, n'en citerait pas un qui se soit douté un moment dans sa vie qu'il y a au firmament des étoiles qui brillent, sur la terre des fleurs qui sentent bon, des feuillages qui tremblent, des roseaux qui se ploient, des cascades qui tombent? La poésie se reflète dans la musique. La vierge céleste, en s'envolant, secoue sur l'orchestre les divins parfums de sa robe. Or, comme en France la poésie n'a en elle aucun germe sonore, aucune musique, la musique française, livrée à ses propres forces, vit de notes seulement et non pas de pensées. Les deux seuls rejetons que la musique ait encore portés, l'opéra-comique et la romance, prouvent combien cet arbre généreux manque sur notre sol de pluie et d'aliment. En effet, comparez ces rejetons abâtardis et chétifs, rongés des vers avant d'éclore, avec *Don Juan*, *Fidelio*, *Freyschütz*, ces fruits puissans et sains qui mûrissent là bas sur ses rameaux, au milieu des gracieux *lied* nouvellement épanouis. Le *lied* est aux opéras de l'Allemagne ce que la romance est à l'opéra-comique de la France. La romance exhale de ses trois couplets les mêmes choses banales et vulgaires, que de ses trois actes un opéra-comique. Dans le lied au contraire, vous respirez presque imperceptible cet humide parfum

de tristesse et de mélancolie qui s'épanche à si larges bouffées des partitions d'*Eurianthe* ou de *Fidelio*. Le lied est une fleur qui ne vient qu'en Allemagne, une fleur chaste et naïve, douce comme le printemps, pâle et triste comme l'automne, un *vergissmeinnicht* du matin que la jeune fille effeuille entre ses doigts, en disant tout bas comme Marguerite : il m'aime, il ne m'aime pas; *liebt mich, liebt mich nicht.*

Ces réflexions me sont venues à l'esprit dernièrement à propos d'un recueil de lieds, publié il y a six mois, je pense, par M. Dessauer. Je ne connaissais pas alors M. Dessauer plus que je ne le connais aujourd'hui, et n'avais entendu de lui qu'une romance assez mal traduite en français, et qui a pour titre *le Gouffre aux Pierres*. Il y a un an qu'on chantait partout cette romance : toutes les femmes qui chantent faux, et le nombre en est grand de nos jours, l'avaient prise en affection; vous ne pouviez entrer dans un salon sans tomber dans *le Gouffre aux Pierres* : soit l'allure lente et monotone de cette mélodie, soit l'exécution pitoyable qui la poursuivait en tout lieu, je m'étais fait une bien triste idée du talent de M. Dessauer. L'autre soir j'étais à la campagne, dans ma chambre; la fraîcheur commençait à tomber, le firmament à resplendir de tout l'éclat de ses lumières; les grands tilleuls du parc secouaient dans l'air une odeur douce et tiède; les bruits du jour avaient cessé, ceux de la nuit s'élevaient déjà de tous côtés; les oiseaux jaseurs s'étaient enfin endormis; les petits vers luisans s'allumaient dans l'herbe; de tous les bassins montait, comme une vapeur sonore, le chant monotone des grenouilles dont la voix plaintive et gémissante augmente encore la mélancolie des belles nuits d'été. Il est des momens où l'ame sent le besoin de se mettre en rapport avec la nature et d'en partager la joie ou la tristesse; dans ces momens, le musicien s'assied à son clavier, car la musique a, comme la clé de Salomon, le pouvoir d'ouvrir le monde des esprits, et je ne sais pas de plus sûr moyen pour pénétrer au cœur de la nature, que de s'abandonner à l'aile aventureuse des sons. A cette heure, si j'eusse été Mozart, j'aurais improvisé, et je ne doute pas que la musique n'eût bientôt fait ruisseler sur l'ivoire du clavier ces pleurs que la tristesse de la nature avait remués dans leur source; mais qui peut ici-bas se croire

Mozart, même dans un moment d'extase et d'inspiration? J'avais la partition de *Don Juan*, je l'étendis sur le pupitre et me mis en devoir d'en lire quelques pages; mais plus j'avançais, plus je me sentais absorbé tout entier par cette musique idéale; et bientôt je m'arrêtai, car je vis qu'un tel œuvre n'est pas fait pour vous aider à en comprendre un autre, quel qu'il soit; qu'une chose ne peut être à la fois le but et le moyen; qu'en face de *Don Juan*, il faut s'en tenir à *Don Juan*, et chercher à pénétrer par l'opération de son intelligence dans cet autre univers. Ce n'est pas avec *Don Juan* qu'on peut élever l'ame à la hauteur d'un spectacle quelconque; avec *Don Juan* on doit s'estimer bienheureux si on élève l'ame à la hauteur de *Don Juan*. C'est le caractère de tout œuvre noble et vraiment grand d'être en soi, et de se creuser sous le regard qui le sonde, au point d'en absorber en lui toute la profondeur et de l'empêcher d'être distrait par toute autre lumière. Alors je pensai à la *Marguerite au rouet*, ce poème si frais et si mélancolique que Goëthe a placé dans cet autre poème immense appelé *Faust*, comme une topaze de prix dans les flancs d'une montagne. Je pensai aussi à la *Religieuse*, mélodie imposante et solennelle, et qui perd tant de son effet à être ainsi chantée, traduite en une pauvre langue française. Mais je n'avais pas là, sous ma main, le cahier de Schubert; j'étais venu à la campagne pour philosopher et courir les plaines à cheval à mes heures de loisir, et non pour chanter ainsi au clair de lune. J'avais bien là Platon, Spinosa, Herder, et cent autres noms glorieux qu'il est aujourd'hui de si mauvais ton de citer en l'air et à tout propos. Mais, Dieu merci, ce n'était ni de Platon ni de Spinosa qu'il s'agissait pour moi à cette heure, et pour la moindre chanson allemande j'aurais donné les mondes des philosophes d'Athènes et d'Amsterdam. Je m'écriais, comme le roi Richard, désarçonné à la bataille de Bosworth :

Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

L'ame de l'homme est bien la plus capricieuse fée que je connaisse; mettez-la dans un lieu de concerts, environnez-la de bruit et de sons; que les cent bouches de cuivre d'un orchestre immense répandent sur elle un fleuve d'harmonie, et vous la verrez souvent demeurer triste et pensive, et toutes ces vibrations extérieures

passeront sans éveiller en elle une musique, et au milieu de tant d'accords puissans elle regrettera la solitude, le recueillement, le silence et la paix profonde. Qu'elle soit au contraire dans un château désert, à vingt lieues de la ville et de tous les orchestres, en face du spectacle de la lune qui monte et des grands tilleuls dont les rameaux en fleurs rendent de sourds murmures, et l'ame sentira des désirs immodérés de chansons et de bruit; il faudra, quoi qu'il lui en coûte, qu'elle éclate en fanfares joyeuses; elle voudra chanter pour faire comme les rossignols, comme les fleurs, comme les roseaux de l'étang. Je laisse aux musiciens qui de nos jours s'occupent de métaphysique, et ils sont en grand nombre, le soin d'expliquer ces étranges fantaisies de l'ame. Je voulais ce soir-là chanter et me réjouir dans la musique; rien au monde n'aurait pu me distraire de cette pensée. Je me levai, bien résolu à parcourir toutes les salles du château, à remuer tous les cahiers épars çà et là sur les meubles, jusqu'à ce que j'eusse trouvé de quoi satisfaire le désir qui me tourmentait; j'allai droit à la bibliothèque. Il suffisait d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre que c'était la bibliothèque d'une famille élégante et cultivée qui, n'ayant pas fait de l'art une étude lente et laborieuse, ne lui demandait que les plaisirs faciles du soir et les délassemens de l'après-dînée. En effet, ces magnifiques volumes, reliés aux armes de l'une des plus nobles maisons d'Irlande, ce n'était ni la partition des *Noces de Figaro*, ni la partition du *Mariage secret*, ni la partition de *Freyschütz*, d'*Oberon* ou d'*Eurianthe*. En revanche, tous les airs variés, toutes les fantaisies, tous les caprices écrits pour la voix ou le clavier par les plus élégans compositeurs de France et d'Italie, se trouvaient là réunis sur des tablettes de bois de rose et de santal. C'étaient la partition des *Puritains*, les *Soirées musicales* de Rossini, les romances de Meyerbeer et de Donizetti, et des contredanses sans nombre, et mille autres choses que j'oublie. Cependant, dans le fond de la bibliothèque, sous une lourde pile de volumes entassés l'un sur l'autre, j'aperçus un petit cahier sans reliure. Ce petit cahier paraissait bien misérable dans cette armoire. On eût dit que le pauvre diable grelottait de froid au milieu de tous ces grands seigneurs si magnifiquement revêtus de manteaux blasonnés. J'en eus pitié; je lui tendis la

main et lus sur sa couverture : *Chants de voyage* de Uhland, mis en musique et dédiés à Mme la comtesse d'Agoult, par Dessauer. J'avoue ici que ce qui me frappa le plus dans ce titre, ce fut le nom de Uhland, poète de cœur et d'imagination, que j'aime dès l'enfance; j'en demande pardon à M. Dessauer, et je ne doute pas qu'il ne m'eût déjà pardonné s'il savait que j'ai étudié les poètes avant d'étudier les musiciens. Il est donc tout simple qu'entre le nom de Uhland et le sien, j'aie choisi d'abord le nom de Uhland, comme lui, musicien de nature, entre Goëthe et Beethoven, choisirait Beethoven. J'emportai dans ma chambre ce cahier que la poésie du plus doux élégiaque de l'Allemagne abritait sous son aile, et me mis en devoir de le parcourir.

Les chants de M. Dessauer ont été publiés en deux livraisons, et, si je ne me trompe, sont au nombre de neuf, empreints pour la plupart de mélancolie, et de ce vague sentiment de tristesse ou d'exaltation bienheureuse qu'inspire à deux êtres qui s'aiment l'heure du départ ou du retour. C'est ainsi qu'on se dit adieu devant la porte, sous le grand pommier en fleurs; c'est ainsi que doivent s'exhaler les dernières paroles d'une jeune fille allemande à son bien-aimé; c'est ainsi que ses larmes doivent se répandre.

Certes, je ne prétends pas dire ici que M. Dessauer ne puise pas aux sources de son ame la tristesse dont ses chants sont remplis; loin de moi cette pensée, tout ce que je connais aujourd'hui de M. Dessauer me porte à le regarder comme un musicien éminemment élégiaque; cependant qu'il me soit permis de croire que cette fois, à la melancolie de Uhland, il a joint sa propre mélancolie et s'est inspiré du sentiment de ces chansons naïves, réunissant, pour en faire des notes, toutes les larmes du poète qui tremblaient au calice de ces fleurs.

Uhland est un de ces poètes rares et merveilleux qui aiment leur pays avec enthousiasme et foi, et chez qui le sentiment patriotique est si complet et si profondément développé, qu'il ne leur suffit pas de contempler leur terre dans sa grandeur et de mesurer quelle place elle tient dans l'histoire; il faut qu'ils descendent plus bas, qu'ils prennent les individus à part, comptent leurs peines une à une, et les observent dans leurs paisibles affections pour s'en glorifier. Uhland aime surtout le

peuple des campagnes, ces jeunes hommes courageux et blonds, ces belles vierges fraîches et robustes; quand il en rencontre une le soir, au bord du chemin, il l'arrête et la questionne sur sa famille et ses amours, et s'il la voit dévouée à son père, fidèle à celui qui est parti pour aller la gagner sur un champ de bataille, il lui serre la main en lui disant adieu, aussi fier pour l'Allemagne de cette ame honnête et bonne que de toute la gloire de Luther. Tout ce qui est allemand l'émeut et le touche; il bénit la grandeur de sa capitale, et la pauvreté innocente des campagnes, le tilleul épais et sonore sous lequel il s'endort à midi, et la moindre fleur perdue dans le sillon. Pour lui l'Allemagne est partout. C'est la jeune fille qu'il rencontre, le jeune homme qu'il encourage, le pain dont il se nourrit, l'air qu'il respire. Le jour où l'Allemagne fit un appel à ses enfans, Uhland avait quitté le chevet de sa mère agonisante pour courir vers elle; il vint la consoler, lava sa large plaie et les souillures de son corps, et but en blasphémant le sang de ses mamelles, comme la veille il en avait bu le lait pur. Dix ans après, la moribonde était revenue à la vie et chantait comme Marguerite, assise devant son rouet; Uhland à ses pieds la regardait avec béatitude et chantait comme elle. S'il entend le pas des Français remuer la terre sur laquelle il a dormi tant de fois, il se lève en sursaut et chante en fondant des balles, comme le Gaspard de Weber, et bientôt à ses évocations puissantes, des universités et des églises, de la montagne et de la plaine, sort une bande échevelée qui s'accroît sur la route et vient entonner ses refrains en chœur. Quand la guerre est finie, quand la mort a déblayé la plaine et fait sa moisson d'hommes, quand le laboureur commence à creuser la terre pour semer sa moisson de blé, Uhland reparaît triste et le visage amaigri par les fatigues et les privations; il s'assied sur le banc de pierre devant la maison, cause avec la jeune fille, et tous les rossignols du printemps n'éveillent pas dans l'arbre une musique plus charmante que celle dont la voix de l'enfant emplit alors son ame.

Il est des natures puissantes et fortes qui n'habitent que les plus hauts sommets, et tiennent, comme l'aigle, leurs regards incessamment fixés sur le soleil; sortes de demi-dieux perdus dans des régions inaccessibles; vastes cerveaux dont la tempête ébranle la

surface en même temps que les grands chênes des forêts, et qui tombent foudroyés souvent par la main du Seigneur. Ces hommes ne se mêlent pas aux autres hommes, et, dans le commerce éternel qu'ils entretiennent avec les grandes choses de la nature, s'il leur arrive de regarder ici-bas et de s'éprendre d'une affection, d'une douleur terrestre, ils fondent aussitôt dessus comme l'aigle sur l'agneau qui paît dans l'herbe, l'emportent dans leur nuage, et là, seuls, vis-à-vis d'elle, se mettent à la couvrir d'un vêtement céleste dont ils empruntent la blancheur aux neiges de la montagne et l'éclat splendide aux rayons du soleil. Ces génies-là vivent tous isolés; jamais ils n'ont laissé les illusions s'approcher, de peur que ces blanches déesses ne les vinssent distraire de leur impassible contemplation. Chez eux la réflexion tient lieu du sentiment. Ils feront *Marguerite, Claire* et *Brackenburg* sans avoir jamais aimé. Chez ces hommes, le cerveau a dévoré le cœur. Je sais qu'il est beau de créer sans s'émouvoir de son œuvre, à la façon du Jupiter antique; je sais qu'il convient au poète de rester froid au milieu des passions qu'il allume et de toucher du doigt des cœurs désespérés sans rien garder de leur affliction; et cependant il faut avouer que, si c'est là la mission du poète, celui qui l'accomplit renonce à sa nature première, et pour la poésie abdique son humanité. Si le poète n'écrit pas dans l'œuvre son nom avec son sang, l'œuvre restera, pourvu qu'elle satisfasse aux conditions du beau, mais son nom périra dans l'avenir. Le Christ, en venant sur la terre, a bien souffert de nos douleurs; pourquoi donc le poète ne souffrirait-il pas des douleurs qu'il exprime? Celui qui demeure calme et serein, qui se défend de toute passion comme d'une chose fatale et nuisible à la santé de son corps; qui laisse mourir Frédérique pour ne pas lui donner trois ans de sa jeunesse et s'éteint après dans la gloire de son isolement, celui-là est l'homme des temps antiques, un païen de Rome ou d'Athènes, un marbre aboli que j'admire en passant, mais ne puis adorer. Schiller, Uhland, Novalis, voilà les poètes que j'aime, les martyrs dont j'épouse la religion. Je ne suis pas de ceux qui n'ont de sympathie que pour les forts.

Uhland et Novalis, ces deux génies qui paraissent d'abord si opposés l'un à l'autre, et qui pourtant sont frères et se tien-

nent par une alliance mystérieuse, Uhland et Novalis n'ont écrit chacun qu'un petit livre, et dans ce livre il y a plus d'amour naïf et pur, de larmes sincères, de douleurs humaines, que dans toutes les élégies de notre temps. C'est toujours la même pensée dans ce livre, la même fleur dans ce champ. La pensée se transforme, la fleur subit toutes les variétés de sa nature. Tantôt elle s'ouvre au soleil, tantôt s'incline; aujourd'hui elle porte ses rosées comme un collier de perles; demain, en mourant, elle les répandra comme des larmes. Tous les deux ils traversent la vie tenant entre leurs doigts cette fleur qu'ils effeuillent partout, sur le ruisseau, dans les gazons, sur une tombe. Je ne sais, mais cette fleur de Novalis et de Uhland ressemble bien au cœur humain.

Uhland est le poète le plus populaire en Allemagne, le poète des universités et des tavernes. On a comparé Uhland à Béranger, et c'est à tort. Il y a entre le poète allemand et le chansonnier français toute la différence qui sépare ces deux nations. Uhland est enthousiaste, ardent, plein de foi dans la nature; il se livre sans arrière-pensée à son exaltation, aux élans généreux de son ame. Chez lui, jamais d'ironie ou d'amertume. La satire est un chardon qui ne vient que dans les terres long-temps labourées; le sol de l'Allemagne est trop vierge encore pour porter ce fruit malsain. Les chansons de Béranger ont le tort grave d'avoir été écrites pour certaines circonstances dont elles dépendent. Ainsi, dans ses œuvres, il y en a qui se rattachent à des évènemens glorieux, épiques, vraiment nationaux; il y en a aussi qui sont nées de faits plus ou moins graves, plus ou moins discutés dans le temps, aujourd'hui plongés dans un oubli complet. Les unes doivent vivre, parce qu'elles sont comme les rameaux d'un arbre profondément enraciné dans le sol de la France, parce qu'elles sont nobles, généreuses et belles (la forme obéit toujours au sentiment qui l'évoque); les autres sont destinées à mourir, ou plutôt mortes déjà. Béranger a été ébloui par la gloire de Napoléon. Quel homme a pu contempler sans étonnement cette figure auguste, devant qui l'aigle même baissait les yeux? Les rayons de ce soleil ont attiré vers eux la pensée du poète, et cette pensée s'est élevée jusqu'au front impérial, d'où elle a pu lire dans les cœurs de ces guerriers dont elle a dit si naïvement les souffrances, l'abnégation, les dévouemens sans nombre. C'est là le

beau côté de Béranger. L'empire croulé, Béranger devait rentrer dans le silence ou bien aborder franchement la poésie, comme a fait Uhland en Allemagne. Les élans patriotiques ne sont pas quotidiens, on n'est Tyrtée qu'une heure dans sa vie. La part de Béranger me semble assez belle; qu'il se félicite d'avoir écrit sur Napoléon le plus beau poème de notre temps, les seuls vers politiques qui resteront. Quant à ces attaques opiniâtres et sanglantes dont il a poursuivi le parti catholique de la restauration, et qui, quoi qu'on en dise, ont rejailli sur le catholicisme, oubliées aujourd'hui qu'il n'y a plus de prêtres, elles ne serviront en rien à sa gloire à venir. Cette pensée qui s'ébat sur le front rêveur de Napoléon, qui voltige parmi les abeilles impériales de son manteau, est moins noble et moins généreuse lorsqu'elle vient piquer le corps spirituel de Jésus-Christ à travers la soutane usée d'un pauvre sacristain.

Uhland s'est toujours maintenu dans une sphère plus élevée; ses chansons à lui n'ont rien à faire avec les circonstances. C'est un Allemand qui soulève son peuple contre le peuple qui s'avance à grandes journées pour le conquérir. Que lui importe à lui que vous vous appeliez César ou Napoléon, que vous veniez de l'Orient ou l'Occident, que vous soyez Français ou Russe, juif ou païen, catholique ou réformé. Sitôt qu'il vous entend descendre dans ses plaines avec vos chevaux et vos artilleries, il se lève, entonne sa chanson, lève les mains au ciel, et vous maudit, *sacer esto*. Si dans mille ans il y a une Allemagne, les chants de Uhland se chanteront encore aux jours de bataille.

Le mouvement de Uhland est toujours sympathique, sa poésie allemande, c'est-à-dire exaltée à la fois et sereine, pleine de flamme et de rêverie. Souvent, au milieu d'une chanson de guerre, vous voyez une strophe paisible et bienheureuse s'épanouir comme une fleur de mai dans un champ de bataille. Il y a du pur sang germain dans les veines de cet homme. A chaque instant il s'interrompt pour vous parler des vertus domestiques; les vieilles mœurs le préoccupent. Les vertus domestiques, le vieux droit, les vieilles mœurs, c'est là-dessus qu'il a élevé sa poésie, certain que ce ne sont pas là des choses écrites sur le sable, et que le vent des révolutions emporte comme les fleurs-de-lis d'un trône. Je

traduis ici quelques pièces empreintes de ce caractère allemand. Le lecteur en jugera.

LE VIEUX BON DROIT.

Partout où, près d'un bon vin vieux, trinque le Wurtemburgeois, le premier refrain doit être l'antique et le bon droit;

Le droit qui soutient comme un pilier robuste la maison de notre prince, et qui partout dans le pays protége la cabane du pauvre;

Le droit qui nous donne des lois que nulle volonté ne brise, qui aime la justice ouverte et prononce un arrêt qui a cours;

Le droit économe d'impôts; le droit qui sait compter, qui demeure assis près de la caisse et ménage notre sueur, qui garde comme un patron le bien sacré de notre église, qui nourrit et enflamme fidèlement la science et le foyer de l'esprit;

Le droit qui met les armes dans la main de tout homme libre, afin qu'il s'en serve pour défendre son prince et son pays;

Le droit qui laisse à chacun les sentiers ouverts dans le monde et nous retient au sol de la patrie par les seuls liens de l'amour;

Le droit dont les siècles conservent la gloire bien acquise, que chacun dans son cœur aime et cultive comme sa religion;

Le droit que des jours mauvais nous ont enfoui tout vivant, et qui, désormais régénéré, lève la tête hors du tombeau;

Ah! lorsque nous ne serons plus, qu'il soit encore debout et reste pour les enfans de nos enfans l'arche de salut et de bonheur.

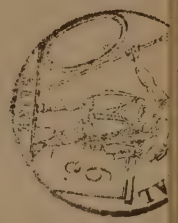
Partout où, près d'un bon vin vieux, trinque le Wurtemburgeois, le premier refrain doit être l'antique et le bon droit.

WURTEMBERG.

Que peut-il te manquer, ô ma belle patrie? On raconte au loin mille choses de ton état heureux. On dit que tu es un jardin, que tu es un paradis; que peux-tu donc attendre, toi qu'on appelle bienheureuse?

Un homme digne d'être honoré a dit cette parole transmise, que lorsqu'on voudrait ta ruine, on ne pourrait la consommer.

Tes champs de blé ne débordent-ils pas comme un océan? le vin nouveau ne coule-t-il pas de cent collines dans tes plaines?



Ne vois-tu pas les poissons grouiller dans chaque fleuve et chaque étang? est-ce que tes forêts ne regorgent pas de gibier?

Est-ce que les toisons de neige ne se meuvent pas sur tes vastes plaines? ne nourris-tu pas des cavales et des troupeaux de bœufs partout?

N'entends-tu pas vanter au loin le bois fort de ta Forêt-Noire? N'as-tu pas le sel et le fer? n'as-tu pas aussi un grain d'or?

Et tes femmes, dis-moi! ne sont-elles pas ménagères, pieuses et fidèles? Weinsberg, toujours renaissant, ne fleurit-il pas dans tes plaines?

Et tes hommes! ne sont-ils pas laborieux, intègres, simples, habiles dans les arts de la paix, braves quand il faut combattre?

Pays des blés, pays du vin, race chargée de bénédictions, que te manque-t-il? — Une seule chose qui est tout : l'antique et le bon droit.

DIALOGUE.

— Quoi! toujours, toujours le vieux droit! es-tu donc obstiné?

— Je suis le fidèle serviteur de l'ancien, parce qu'après tout c'est le bon.

— C'est le meilleur, et non pas seulement le bon, que tu devrais glorifier.

— Je sais à quoi m'en tenir sur le bon, et n'ai du meilleur, hélas! aucun indice.

— Mais si je te le démontre, observe et fie-toi à moi.

— Je ne jure par l'opinion d'aucun individu, en étant moi-même un.

— Un sage avis t'est inutile! Où donc allumes-tu ta lumière?

— Je m'en rapporte au bon sens du peuple.

— Je vois que tu sais peu de choses de l'élan et de la force créatrice.

— Je fais cas d'un esprit calme, qui agit et crée avec mesure.

— L'esprit pur prend son essor, entraînant son temps après lui.

— Ce qui ne jaillit pas du cœur est débile dans sa racine.

— Tu ignores tout-à-fait les grandes douleurs de l'humanité.

— Tu penses bien, toi; mais tu n'as pas de cœur pour notre pays.

LE DROIT DOMESTIQUE.

Franchis du pied le seuil, sois le bien-venu dans ce pays! Pose ton bâton près de cette muraille.

Prends place au plus haut de la table; il convient d'honorer son hôte. Dispose de tout, rafraîchis-toi après les fatigues de la journée.

Si quelque vengeance inique te chasse de ta patrie, demeure sous mon toit, comme un ami qui m'est cher.

Je ne te demande qu'une chose, laisse sans les violer les mœurs pieuses de nos pères, le droit sacré de la maison.

1817.

Celui qui tient sincèrement à sa patrie, que celui-là lui souhaite une année bienheureuse; que la troupe des anges nous garde de la gelée et de la grêle, et que l'année nouvelle nous apporte avec les moissons désirées, avec le vin qui nous fit faute si long-temps, nous apporte le vieux bon droit.

On peut s'oublier dans ses vœux, il est facile de désirer trop. Mais nous, nos vœux sont raisonnables, nous voulons ce qu'on doit vouloir. Si l'homme vit de la vie du corps, il lui faut son pain quotidien; s'il veut vivre de la vie de l'esprit, il lui faut sa liberté.

LE 18 OCTOBRE 1816.

S'il pouvait aujourd'hui descendre un esprit chantre et héros à la fois, comme dans les guerres sacrées il en tombait sur le champ de victoire, il chanterait sur la terre d'Allemagne un air aigu comme une épée, non pas tel que celui que j'entonne, non un air céleste et fort et semblable au tonnerre.

On a parlé autrefois de cloches triomphales, on a parlé d'une mer de feu. Mais pourquoi cette grande fête? nul ne le sait plus aujourd'hui. Faut-il donc que les esprits descendent émus d'un zèle sacré et découvrent leurs cicatrices, pour que vous y mettiez le doigt?

A vous, princes! répondez les premiers: avez-vous oublié ce jour de bataille où vous êtes tombés à genoux pour rendre grace à Dieu? Si les peuples ont lavé votre honte, si vous avez éprouvé

leur foi, c'est à vous d'accomplir aujourd'hui tous les vœux que vous avez faits.

Et vous, peuples, qui avez tant souffert, avez-vous oublié l'ardente journée? Et vos conquêtes magnifiques, d'où vient qu'elles sont infécondes? Vous avez écrasé les cohortes étrangères; mais au dedans rien ne s'est éclairci; vous n'êtes pas devenus libres, car vous n'avez pas affermi le droit.

Et vous, sages, faut-il vous apprendre, à vous qui voulez tout savoir, comment les braves et les simples ont versé leur sang pour le droit? pensez-vous qu'en ces brasiers ardens, le temps, phénix, se renouvelle seulement pour couver les œufs que vous semez avec persévérance?

Vous, conseillers de princes, maréchaux de cour, qui portez l'étoile terne sur vos froides poitrines, et qui, du combat livré sous les murs de Leipzig, jusqu'à présent n'avez rien su, apprenez qu'au jour d'aujourd'hui, Dieu le père a porté un jugement solennel. Mais vous n'entendez pas ce que je dis, vous ne croyez pas, vous autres, à la voix des esprits.

Selon que j'ai dû, j'ai chanté, et maintenant je rouvre mes aîles, et reprends mon essor. Ce qui a frappé mes regards, je l'annoncerai au chœur des bienheureux. Je ne puis ni bénir ni maudire. La désolation est partout encore; mais j'ai vu bien des yeux briller, j'ai entendu bien des cœurs battre.

LE JOUR DE SAINT CHRISTOPHE 1817.

La balance recommence à chanceler, le vieux combat se renouvelle; voici venir les temps légitimes où le blé sera séparé de la paille, où l'on distinguera comme il convient l'homme faux du loyal, l'intrépide du lâche, la moitié d'homme de l'homme tout entier.

Alors on appellera noble celui que le droit illumine; chevalier, celui qui n'oublia jamais sa parole. Alors on entourera des honneurs dus à l'esprit celui en qui s'émeut un esprit libre. Alors sera déclaré bourgeois celui qui sait protéger son bourg.

Maintenant, hommes, songez à votre dignité, levez-vous pour un noble conseil, afin que vous ne soyez pas le fardeau de votre pays et la risée des étrangers. Assez! assez d'entremises et de pa-

roles! assez d'écrits et d'ambassades! il est temps de dire votre dernier mot.

Et s'il ne peut atteindre son but, retournez dans le peuple, afin que vous ayez pour récompense le bonheur hautain de n'avoir rien cédé du droit. Attendez en paix et pensez que l'aurore de la liberté se lève, que c'est un Dieu qui mène le soleil, et que rien n'en peut arrêter la course. »

J'ai choisi ces pièces parce qu'elles m'ont semblé pouvoir donner une idée assez complète, sinon du talent poétique de Uhland, du moins de son inspiration ordinaire, de ses sentimens exaltés et de sa franchise allemande. On ne peut lire les premières sans être frappé de cette préoccupation continuelle du bon vieux droit, *das alte güte recht*, de cette religion du seuil et du foyer qui se manifeste par chaque parole. C'est bien là l'homme du Wurtemberg, enthousiaste et inquiet, heureux, mais désirant le mieux, parce qu'il faut que l'esprit de l'homme désire, sans quoi il trouverait ici-bas son paradis; l'homme qui d'une main cherche à s'emparer de l'avenir et de l'autre retient le passé, qui voyant la liberté nouvelle accourir à son appel, et planter son arbre dans ses campagnes, s'effraie et doute, et se souvient de ses antiques mœurs et les couve de sa pensée; pareil à l'aigle, qui lorsque le vautour fond sur lui, avant de s'élancer dans l'air pour le combattre, étend ses larges ailes sur ses petits. Ces vers sur l'anniversaire de la bataille de Leipzig sont véhémens et beaux, et jaillissent d'une inspiration sublime et franche. Il est malheureux qu'il ne soit ni dans notre pouvoir, ni peut-être dans les ressources de la langue, d'en traduire l'énergie ardente et la mâle sonorité. Deux ans sont à peine écoulés, et les Allemands ont oublié la journée de Leipzig. Ce jour-là, Uhland le rappelle aux princes endormis, au peuple qui oublie le sang qu'il a répandu, en attendant qu'il oublie la cause pour laquelle il l'a répandu. Certes, celui qui agit de la sorte fait de la pensée humaine un noble et digne usage. Les romanciers du moyen-âge ont inventé des dragons merveilleux, accroupis nuit et jour dans les flancs des montagnes et gardiens obstinés des mines d'or et de diamans; le vrai poète est un dragon aussi, qui garde les trésors de l'histoire de sa patrie, et montre ses ongles de fer à

qui viendrait y toucher. Quand le peuple renversait les croix, c'était au poète de crier au peuple ce que la croix avait fait d'immortel; et hier, quand le sénat se rassemblait pour abolir la parole, les poètes devaient parler une dernière fois. Aujourd'hui c'est une pitié, Uhland serait mis en cause, Tyrtée en prison.

Il y a des hommes que la circonstance fait poètes, qui n'ont en eux qu'une corde d'airain, insensible aux caresses des brises, à l'attouchement du soleil, et qui reste silencieuse et muette, si le peuple, étrange musicien, ne la fait vibrer en un jour de colère. Leur inspiration est véhémente, exaltée, amère, pleine d'invectives et de mots grossiers, elle éclate et bondit, puis rebondit encore, comme un lion qui lutte. Leur voix porte haut et loin, mais ne sait pas se maintenir; leurs sons vibrent, mais ne se prolongent pas. Aussi quand les tocsins enroués se taisent, quand les mousquets et les canons se reposent, cette muse qui chantait avec les tocsins, les mousquets et les canons, demeure seule sur la place déserte, et si elle n'a pas dans son cœur une voix pour les fêtes et les jours de paix, elle rentre dans la solitude et l'oubli. Uhland a compris cela, et bientôt à ses chansons patriotiques ont succédé d'autres chansons pures et gracieuses, pleines d'amour et de mélancolie. Le volcan de sa poitrine, en s'ouvrant, avait jeté des flammes; Uhland, voyant les flammes s'éteindre, a creusé le volcan, car il savait bien que la source des larmes était au fond et qu'il la trouverait.

A prendre son œuvre dans son entier développement, Uhland est un poète allemand complet, car il a l'exaltation patriotique, l'amour de la nature, le sentiment du merveilleux. Cependant, si l'on veut bien y réfléchir, de ces trois choses, il n'y en a qu'une seule, la première, qui lui appartienne; les deux autres, Bürger et Novalis peuvent les réclamer. Je ne sais, ni en Allemagne ni en Angleterre, un homme qui ait mieux compris le génie de la ballade, que Bürger dont nous ne connaissons en France que le magnifique poème de *Lénore*. Et qui donc, s'il vous plaît, osera se comparer à Novalis, au chantre adorable des pudiques amours de *Henry d'Ofterdingen* et de *Mathilde*, à cet harmonieux jeune homme qui n'a eu commerce qu'avec les plus douces choses de la nature, et qui est mort de bonne heure pour avoir compris trop

tard que le corps d'un homme ne peut seulement se nourrir de soleil et de gouttes de pluie comme la tige d'une fleur? Novalis, douce et triste pensée, éclose sur la feuille d'une marguerite, et tombée avant le soir comme une larme, sans qu'une femme l'ait respirée en sa virginité.

J'ai essayé plus haut de donner une idée des vers politiques de Uhland; je vais maintenant citer quelques fragmens de ses autres chansons. On a vu le poète de la patrie; c'est le poète de la nature et du printemps que je vais montrer. Ces pièces ont toutes en Allemagne quelque réputation : je ne serais pas étonné cependant que cette poésie calme et sereine, dépouillée de sa forme primitive, ne produisît pas sur le lecteur français l'effet que j'en attends. Pour un homme préoccupé de questions graves et sérieuses, ce sont là, je l'avoue, des choses futiles, sans intérêt ni valeur, qui n'ont d'autre mérite que celui de la forme, et la forme ne résiste pas à la traduction. Les chansons et les sonnets sont de petites fleurs chétives qui meurent quand on les transplante. Cependant je ne puis résister au désir que j'ai de citer ues pièces; on aimera, je suis sûr, l'épanouissement d'une ame qui s'ouvre aux tièdes rayons du printemps et sent le besoin de causer avec la nature et les fleurs, même lorsqu'elle sait qu'elle n'a rien de bien nouveau à leur dire.

LE FIL DE LA VIERGE.

« Comme nous cheminions ensemble, un fil de la Vierge flottait sur le champ, fil léger et lumineux, tissu par la main des fées. Il allait de moi vers elle comme un lien, et je le pris pour un heureux présage comme l'amour a besoin d'en inventer. O espérances des cœurs riches en espérances, tissues de vapeurs, emportées par le vent! —

Je vais dans ton jardin, où donc es-tu, ma belle? les papillons voltigent dans la solitude, comme tes plantes se ramassent en gerbes, comme le vent qui vient de l'ouest m'entoure du parfum des fleurs.

Je sens que tu m'es prochaine; la solitude est animée ainsi au-dessus de ses mondes; l'invisible s'émeut. —

Les vents tièdes se sont éveillés; ils murmurent et voltigent nuit et jour; ils errent de tous côtés. O frais parfums, nouveaux murmures! maintenant, mon pauvre cœur, ne sois plus inquiet; tout, oui, tout se renouvelle.

Le monde devient plus beau chaque jour; on ne sait ce que tout cela va être; la floraison ne veut pas cesser, la vallée lointaine et profonde est en fleurs; maintenant, mon cœur, oublie ta peine; tout, oui, tout se renouvelle.

FÊTE DU PRINTEMPS.

Jour de printemps, jour de miel et d'or, ravissement de mon ame, si je tiens du ciel une voix, c'est aujourd'hui que je devrais chanter.

Mais pourquoi dans ce temps aller au travail? le printemps est une fête, laissez-moi me reposer et prier.

ÉLOGE DU PRINTEMPS.

Verdure des blés, senteur des violettes, tournoiement des alouettes, chant des merles, pluie du soleil, vent tiède!

Lorsque je chante de tels mots, est-il donc besoin de plus grandes choses pour te louer, jour de printemps! »

Je m'en tiendrai là, bien que Uhland ait composé un nombre infini de ces petites pièces; j'ai voulu faire connaître au lecteur ces tressaillemens de joie et de volupté bienheureuse que les premiers jours de printemps éveillent encore en Allemagne dans les ames du peuple et dans celles des hommes qui peuvent les exprimer par la parole ou par les sons. J'ignore si j'ai atteint mon but; quoi qu'il en soit, les morceaux qu'on va lire donneront une haute idée de la sensibilité profonde et de la mâle énergie du poète.

LA PLAINTE DE MAI.

« Le soleil du printemps éclaire-t-il déjà la mer et la plaine? Les rameaux verts se sont-ils voûtés pour faire un toit aux voluptés silencieuses? Ah! le bien que je rêve ne m'envoie aucun rayon de mai; il ne va pas par les touffes de fleurs, ne repose pas dans le vallon des sources.

Oui, c'étaient des jours plus beaux lorsque, par groupes variés, les pâtres avec leurs douces fiancées s'acheminaient vers le bois des sacrifices; lorsque la jeune fille, portant sa cruche, allait vers le puits frais chaque matin, lorsque le passant, l'interrogeant avec ardeur, lui demandait de l'eau à boire et de l'amour.

Hélas! le tumulte des torrens débordés emporta bien loin le printemps d'or! Les châteaux s'élevèrent et les tours aussi. La jeune fille assise tristement épiait les chants de la nuit, et d'en haut voyait le tumulte de la bataille, et comme dans la mêlée sanglante tombait son fidèle chevalier.

Un siècle noir et ténébreux s'étendait sur le monde, un siècle qui a pris et emporté comme un rêve les amours fraîches des jeunes gens; maintenant ceux qui voudraient s'étreindre étroitement et pour toujours sur leurs poitrines fidèles, se saluent en passant, les yeux pleins de douleur.

Flétrissez-vous, ô fleurs; dépouillez-vous aussi, beaux arbres; n'insultez pas aux douleurs de l'amour; mourez aussi, beaux germes d'avenir; et toi, mon cœur, consume-toi dans ta plénitude. Dans le vide ténébreux des abîmes tombez, tombez, ô jeunes gens! les sureaux tremblent dans les airs, les roses fleurissent autour de votre tombe.

CHANSON D'UN PAUVRE.

Je suis un pauvre homme et vais tout seul par les chemins; plût à Dieu que je fusse encore une fois franchement de joyeuse humeur!

Dans la maison de mes bons parens j'étais un gai compère; les soucis amers sont devenus mon partage depuis qu'on les a portés en terre.

Je vois fleurir le jardin des riches, je vois la moisson dorée; mon sentier à moi est stérile; c'est celui où l'inquiétude et la peine ont passé.

Je traverse en rongant mon mal la troupe joyeuse des hommes; je souhaite à chacun le bonjour de toute l'ardeur de mon ame.

O Dieu puissant, tu ne m'as pas cependant laissé tout-à-fait sans joie; une douce consolation se répand pour tous du firmament sur la terre.

Dans chaque petit bourg ton église sainte s'élève; tes orgues et les chants des chœurs retentissent pour chaque oreille.

Puis le soleil, la lune et les étoiles m'éclairent avec tant d'amour! Et quand tinte la cloche du soir, alors, Seigneur, je cause avec toi.

Un jour pour tous les bons s'ouvrira ta vaste salle de béatitude; alors je viendrai en habit de fête m'asseoir au festin.

CHANT DES JEUNES GENS.

Le temps de la jeunesse est sacré; entrons dans le sanctuaire où, dans une solitude mélancolique, les pas résonnent sourdement; que le noble esprit de l'austérité descende dans les ames des jeunes hommes; que chacune se recueille et médite en silence sur sa force sacrée.

Maintenant allons dans la plaine qui s'épanouit au soleil qui monte avec magnificence au-dessus du printemps de la terre. Un monde de fécondité sortira de ce germe; le temps du printemps est sacré, il parle aux cœurs des jeunes hommes.

Prenez les coupes; ne voyez-vous pas étinceler, couleur de pourpre, le sang de la nature luxurieuse? Buvons, amis, et de tout cœur; qu'une force ardente se réjouisse dans une autre force; le suc des vignes est sacré, il est le compagnon des élans de la jeunesse.

Voyez venir la douce jeune fille; elle grandit dans les jeux. Un monde fleurit en elle de tendres émotions divines. Elle prospère aux rayons du soleil; il faut à notre force le torrent et la pluie; que la jeune vierge nous soit sacrée, car nous mûrissons l'un pour l'autre.

Ainsi donc entrez dans le temple, aspirez en vous la noble austérité; fortifiez-vous dans le printemps et dans le vin; exposez-vous aux rayons des beaux yeux. Jeunesse, printemps, coupe de fête, vierge dans sa douce fleur, que tout cela soit à la fois sacré pour nos cœurs austères. »

Cette chanson est franche et vraiment belle; il y a dans cet air de liberté qu'on y respire, dans cette divinisation des voluptés sensuelles qui s'y manifeste à chaque vers, un caractère sacerdotal

qui la fait ressembler à ces vieux chants que les Germains chantaient le soir en chœur vers la fin du printemps, lorsque les chênes druidiques commençaient à se couvrir de feuilles; le suc de la vigne est sacré, la jeune fille est sacrée au jeune homme pour lequel elle mûrit, tout ce qui rend l'homme puissant et robuste est sacré pour lui. Il est impossible de ne pas trouver dans ces paroles un reste du vieux paganisme d'Odin qui, quoi qu'on fasse, gardera toujours un pied sur cette bonne terre d'Allemagne. Les poètes de ce pays ont beau tendre leurs ailes en de sublimes élans catholiques, ils ne s'élèvent jamais au-dessus des étoiles, la nature les retient toujours en son vaste filet; le panthéisme est là dans l'air; la moindre pensée éclose, le moindre bourgeon venu le glorifie. C'est lui qui accomplit en Allemagne un miracle partout ailleurs inconnu. Il élève une parenté étroite entre les créations les plus diverses du génie humain, et fait de *Marguerite* la cousine de *Lénore*, du pâle docteur son amant, l'aïeul immortel de tous les alchimistes fantastiques d'Hoffmann. C'est le panthéisme qui a tracé le sillon de lumière et de gloire sous lequel reposent les fronts de Schiller, de Goëthe, d'Hoffmann et de Novalis. Où donc le panthéisme peut-il fleurir aujourd'hui si ce n'est pas sur cette terre d'Allemagne? Entre ces grands arbres chevelus et ces hommes robustes, entre ces blés verts et ces vierges blondes, il y a comme une parenté sympathique, comme une alliance naturelle. La sève qui murmure appelle le sang qui bout. Toutes ces choses fécondes et pures veulent se mêler et se confondre pour un grand œuvre dans la cuve de la science. La fleur des prés ouvre son œil bleu sur la jeune fille et la désire; le chêne a des embrassemens luxurieux pour l'adulte qui passe. La nature et l'homme sont assez vierges encore tous les deux pour se parler et se comprendre. L'Orient et le désert, voilà la terre de l'esprit pur et de la contemplation ascétique. Là jamais la nature ne s'ouvre aux hommes, ils demeurent seuls dépouillés et nus. La terre n'a pour eux ni semence ni ruisseaux; s'ils s'étendent sur elle, c'est un lit de sable ardent qui les consume; s'ils veulent l'embrasser dans une étreinte d'amour, elle n'a pas une goutte d'eau pour leurs lèvres taries. Quel rapport voulez-vous qu'il existe au désert entre l'homme et la nature? Resté seul

avec sa pensée, l'homme rêve dans le ciel des voluptés qui lui manquent ici-bas. Toutes les fois que l'humanité se trouvera dans un jardin rempli de grands fleuves, de moissons et de bois, l'humanité sera comme le premier homme, elle se baignera dans l'eau des fleuves, dormira sous l'ombre de l'arbre, et cueillera son fruit pour s'en nourrir.

Les ballades de Uhland sont composées avec modération et simplicité, la plupart écrites avec soin. La langue allemande, nombreuse et mesurée, aide merveilleusement le poète dans l'ordonnance du rhythme et l'harmonie de la strophe. Aussi les qualités matérielles du style poétique se rencontrent si fréquemment en Allemagne, même chez les écrivains du second ordre, qu'il serait puéril de les élever plus haut qu'il ne convient. Vous ne trouvez dans ces ballades ni la sensibilité profonde du chantre de *la Fiancée de Corinthe*, ni l'émotion dramatique et terrible de l'auteur de *Lénore*. Ce sont de petites pensées revêtues le plus souvent d'une forme simple, et qui ne manque pas d'une certaine grace; le nom de lied qu'on leur donne en Allemagne me paraît en exprimer à merveille le caractère douteux; je les appellerais volontiers romances, si ce mot avait encore son acception toute française, et si, après l'abus qu'on en a fait, il éveillait en nous autre chose que l'idée d'une pièce aussi ridicule par le fond, au moins, que par la forme, et qui se dérobe à toute analyse sérieuse.

Dans le tumulte du mouvement romantique qui eut lieu pendant les dernières années de la restauration, la ballade fut réhabilitée en France. Dès-lors une nuée de poètes s'abattit chez toutes les nations de l'Europe, demandant çà et là les traditions du passé. Dans cette exploration poétique, la terre d'Allemagne ne fut pas oubliée. La ballade existait là dès long-temps à titre de poésie nationale, bien avant qu'on eût songé à l'inventer chez nous. Goëthe et Schiller florissaient; la tradition brute avait pris entre leurs mains sa forme poétique. C'était donc tout profit; il n'y avait qu'à traduire. Pourquoi se serait-on mis en peine de forger un bouclier d'airain à cette Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter? On sait combien d'imitations de Uhland, de Goëthe et de Bürger nous arrivèrent de tous côtés. On ne traduisait pas,

on imitait; et c'est au point qu'il n'existe pas aujourd'hui en poésie une honnête traduction de *Lénore*. Cette pauvre *Lénore*, on délaya ses pleurs et son sang dans une cuve d'encre, et tous les poètes vinrent tremper leurs plumes de corbeau dans cette cuve. Je sais une ballade fort goûtée autrefois, qui est faite avec les quatre premières strophes du poème de Bürger. Uhland est peut-être le seul poète d'Allemagne qui ait échappé à cette exploitation; et cet oubli dans lequel les romantiques le laissèrent reposer, tient moins au peu de valeur de ses ballades, qu'au système dans lequel il les a conçues. On sait quelles niaiseries se débitèrent en ce temps, quelles difformités individuelles furent posées comme principes du vrai beau, quel attirail de squelettes, de chauve-souris et d'oripeaux, cette noble muse française traîna après elle.

La petite ballade qui a pour titre: *La Poésie allemande* (*Die deutsche Poesie*), est une charmante composition pleine de grace et de fraîcheur. Il y règne un sentiment parfait du merveilleux aérien tant de fois mis en usage par certains poètes allemands du moyen-âge. On croirait lire un chapitre de *Titurel* ou du poème d'*Arthur*. J'aime bien aussi *la Fille de l'Orfèvre*. Il n'y a qu'un Allemand capable de faire ce petit drame et de vous émouvoir avec si peu. On est pris d'intérêt pour cette douce Hélène, amoureuse d'un beau cavalier qui vient chaque jour lui commander quelque joyau pour sa fiancée. Pauvre Hélène! Le soir, quand elle est toute seule, elles les essaie en pleurant ces diamans qui ne lui sont pas destinés. A la voir triste dans sa boutique attacher à son cou ces beaux colliers de perles, on dirait un reflet de Marguerite essayant l'écrin de Faust.

Les *Chants de voyage* que M. Dessauer a mis en musique, forment un petit poème à part dans le volume de Uhland. Ce sont, comme je l'ai dit plus haut, des pensées d'adieu, de retour, des mots entrecoupés de larmes de joie ou de tristesse. Ces chansons me paraissent avoir surtout le mérite de rendre les émotions sereines ou mélancoliques, heureuses ou pénibles, que le soleil de mai ou les froides brumes de novembre font naître dans l'ame du voyageur, de l'homme qui chemine seul avec ses souvenirs sur les gazons fleuris des vertes lisières, ou qui passe à cheval sur la grande route, à travers la plaine désolée, enveloppé dans son manteau.

M. Dessauer a souvent traduit avec bonheur l'expression douce et familière de cette poésie. La musique de M. Dessauer est composée avec soin; originale souvent, elle ne chante jamais que selon le sentiment qu'elle a dans le cœur. Cependant je lui conseille de se tenir en garde contre cet emploi si fréquent de certaines formules d'école et cet abus effréné de la modulation qui finiraient par anéantir en lui tous les élans de la pensée et de l'inspiration. Vraiment, c'est une chose étrange comme les compositeurs de l'Allemagne se servent aujourd'hui à tout propos de la modulation, et comme cette façon d'agir les porte à tout sacrifier au développement des forces intrumentales. S'ils écrivent un opéra, c'est dans l'orchestre qu'ils amoncellent toutes les inventions de leur esprit, toutes les ressources de leur art. Ils dédaignent la voix humaine comme un instrument inutile et parasite. S'ils font des lied ou des chansons, c'est encore le même procédé, la voix est la servante des doigts; au clavier, la voix accompagne les mains. Je ne sais, mais il me semble que Mozart n'agissait pas ainsi. Un chant modulé de la sorte me fait l'effet d'une terre relevée en de continuelles ondulations, où le voyageur ne ferait que monter et descendre sans jamais trouver un lieu d'où il lui fût possible de contempler à loisir quelque spectacle harmonieux. Ah! que j'aime mieux la plaine unie et calme, çà et là semée de champs de blé et de trèfles verts! la plaine où l'on va au hasard, sans crainte ni fatigue; où l'on s'assied à l'ombre pour rêver.

Il y a dans ce petit poème de Uhland une pièce admirable, selon moi, par son esprit de tristesse et de mélancolie, et dont M. Henri Heine a imité le sentiment quelque part; la voici:

« Je voyage à cheval par la campagne sombre. Ni la lune, ni les étoiles ne donnent de clarté; les vents glacés gémissent. Souvent j'ai pris cette route lorsque les rayons dorés du soleil souriaient au murmure des tièdes brises.

« Je voyage le long du jardin sombre; les arbres dépouillés frissonnent, les feuilles jaunes tombent. Ici j'avais coutume, au temps des roses, lorsque tout se voue à l'amour, d'errer avec ma bien-aimée.

« Le rayon du soleil s'est éteint, les roses aussi se sont flétries, mon amour a été porté au tombeau. Je voyage par la campagne

sombre, aux gémissemens du vent, sans rayon qui m'éclaire, enveloppé dans mon manteau. »

Toute cette pièce est empreinte d'un caractère douloureux. Voilà une de ces pièces comme les Allemands en ont tant, comme nous, en France, nous en avons si peu; et qu'on ne s'y trompe pas, ce qui fait avant tout le mérite de ce poème, comme de toute chose grande ou petite, épique ou familière, c'est la vérité: cela est beau parce que cela est vrai. Qui de nous n'a senti de mornes pensées s'élever en son ame lorsqu'il lui est arrivé de voyager seul dans la plaine par une froide nuit d'hiver? Qui de nous, en voyant les arbres se flétrir, ne s'est ému à la mémoire de sa mère, de sa sœur, de sa maîtresse, douces fleurs pour qui l'automne de la vie a précédé l'automne de la nature? Il semble que la terre ne se dépouille de sa belle robe de gazons et de marguerites que pour nous laisser voir de plus près ces fantômes chéris dans leur linceul. Il y a dans les vers de Uhland autant de rêverie mélancolique et triste que dans *le Roi des Aulnes* de Goëthe. Pour les mettre en musique, il fallait, sinon Schubert, du moins une imagination cousine de la sienne. M. Dessauer est resté bien au-dessous de l'œuvre. Il ne me semble pas en avoir compris les détails mystérieux; certaines délicatesses lui ont échappé; il n'a pas vu non plus sur ce fond sombre les nuances que le poète a ménagées. Aussi sa musique est vague et confuse, sans précision ni plan arrêté. Son idée, qui, à l'exemple de toutes les idées musicales d'Allemagne aujourd'hui, n'est jamais trop lumineuse, s'enveloppe cette fois dans un brouillard de modulations sous lesquelles elle finit par se dérober parfaitement. Il est à regretter que Schubert ait oublié cette poésie de Uhland; il en aurait fait, je suis sûr, quelque chose comme *le Roi des Aulnes* ou la *Marguerite*. Ainsi qu'il arrive toujours en de pareilles occasions, la musique nuit à l'effet des paroles, car elle les disperse au hasard, sans avoir ensuite, pour les recueillir et les envelopper, un tout plus vaste et plus harmonieux; et si vous voulez jouir à loisir de ces paroles, il faut attendre que le chanteur ait fini et lire sur le pupître le cahier de musique, tout comme vous feriez d'un simple volume. Cependant je me hâte de dire que, s'il est arrivé à M. Dessauer d'échouer une fois, il a noblement pris sa revanche à pro-

pos d'un lied intitulé *Adieu, Lebe wohl.* Le poète a donné le sentiment, et le musicien l'a développé selon toute la mesure de son art. Voici les paroles de Uhland :

Lebe wohl, lebe wohl, mein Lieb;
Muss noch heute scheiden.
Einen Kuss, einen Kuss mir gib;
Muss dich ewig meiden,
Eine Blüth, eine Blüth mir brich,
Von dem Baum im Garten;
Keine Frücht, keine Frücht für mich,
Darf sie nicht erwarten.

« Adieu, adieu, mon bien-aimé; il faut nous séparer encore aujourd'hui. Un baiser, donne-moi un baiser, je dois désormais te fuir. Une fleur, apporte-moi une fleur de l'arbre du jardin. Point de fruit, point de fruit pour moi; je n'ose en attendre. »

C'est avec ces vers que M. Dessauer a fait un chef-d'œuvre de grace et de mélancolie. Il est impossible de se figurer quelle délicieuse fleur de pensée est sortie de cette petite graine de Uhland. Hoffmann, en voyant cette fleur se balancer sur sa tige et s'ouvrir au soleil du matin, comme un œil mélancolique et bleu, s'arrêterait pour causer avec elle, comme il fit autrefois devant le tournesol merveilleux du jardin de ses rêves. C'est qu'en effet ici le sentiment du poète s'exhale par de ravissantes mélodies; ici vous ne trouvez plus vestige des défauts ordinaires de M. Dessauer. Je dirai plus; il semble qu'ils sont devenus des qualités. Sa diffusion se change en vague rêverie; les formules qu'il emploie d'habitude, et que j'ai blâmées ailleurs, ici conviennent à merveille; sa modulation est d'un effet heureux; le changement continuel de ton exprime bien toutes les nuances de la douleur de cette jeune fille qui se sépare de son bien-aimé. Vraiment, si une ame inspirée et noble, si une voix sonore et pure voulait prendre sous sa protection ce petit air ignoré en France, je ne doute pas qu'il n'eût bientôt sa place entre les plus gracieuses mélodies que Schubert ait écrites. La musique emprunte ses ailes à l'exécution qui la lance dans le sonore espace. C'est une vérité triste à dire, mais

enfin c'est une vérité : sans l'exécution, la musique n'existe pas pour la multitude. Cette vierge céleste n'a d'essor que jusqu'à certaines hauteurs ; lorsqu'elle y est parvenue, elle s'arrête en silence, attendant que ses belles prêtresses viennent la vêtir pour les sommets divins, et la couronner des perles de leur voix cristalline.

Tel est le caractère de la musique de M. Dessauer, qu'elle vous initie à toutes les émotions, à tous les détails mystérieux de cette scène charmante. Il vous semble voir la jeune fille debout sur le seuil de la porte, disant adieu à son bien-aimé qui lui serre la main. Le jour commence à poindre, l'alouette à chanter ; le vent frais du matin secoue en s'éveillant les branches du vieux châtaignier sous lequel on s'est vu tant de fois le soir. « Adieu, rapporte-moi une fleur du jardin ; adieu, je n'attends point de fruit ; adieu, séparons-nous, l'alouette chante. » En vérité, c'est la scène de Roméo ; seulement, au lieu du palais de Vérone, c'est une auberge d'un petit village d'Allemagne ; au lieu de Juliette, une servante ; au lieu du pâle gentilhomme son amant, un robuste garçon aux larges épaules, aux joues vermeilles, qui selle lui-même son cheval et porte une ceinture de cuir. Il y a entre la poésie, la musique et la peinture, une alliance éclatante qu'il est impossible de ne pas apercevoir, à moins de fermer les yeux ou d'être aveugle. Je pourrais citer à l'appui de ce que j'avance dix exemples victorieux et forts des noms de Beethoven, de Mozart ou de Weber ; je me contente de l'exemple que j'ai là sous la main. Uhland trouve un sentiment vrai et l'exprime en beaux vers mélancoliques ; un musicien lit ce poème, s'en inspire, et voilà qu'une délicieuse mélodie en est éclose. Qu'un grand peintre, que Teniers maintenant s'empare de cette musique où la poésie a laissé son parfum, et vous aurez un des plus charmans tableaux de l'école flamande. Trinité merveilleuse de l'art !

Il est une musique vague qui ne peut être comprise que dans certaines dispositions d'esprit, et sur l'effet de laquelle l'état de la nature extérieure influe étrangement. Bien des compositions allemandes, par leur caractère irrésolu et mélancolique, par le vague de la pensée et l'indécision de la forme, se rattachent à ce genre de musique. Je ne vous conseille pas d'étudier pour la première fois

les chants de M. Dessauer par une belle matinée d'avril, lorsqu'il fait grand soleil; car, à moins que vous n'ayez en vous cette force expansive dont certains hommes doués s'enveloppent comme d'un manteau pour se soustraire, pendant leurs heures de travail, à l'action du dehors, vous ne les comprendrez pas. Attendez un jour de pluie ou de vent froid, et lorsque les nuages se croiseront au ciel, lorsque les grands tilleuls du jardin secoueront leurs branches avec tristesse, commencez votre élégie, et vous verrez quel orchestre merveilleux est la nature, et combien il est important, pour l'homme qui chante avec son ame plus encore qu'avec sa voix, de s'accorder toujours sur cet orchestre. — Je connus autrefois le marquis d'Op..., vieux gentilhomme provençal, qui avait pour coutume de se soumettre, dans ses études, à toutes les variations du temps, à tous les caprices de la saison. Il réglait sa vie comme on règle sa montre, au soleil. Resté veuf de bonne heure, et sans enfans, dernier rejeton d'une famille autrefois puissante et nombreuse, il se tenait loin du monde qui l'entourait, pour obéir à certaines lois rigoureuses d'une fierté patricienne qui n'est plus guère dans nos mœurs aujourd'hui. La lecture était la seule occupation de sa vie; mais aussi, comme il entendait ce dernier plaisir d'une vieillesse saine et robuste! comme il avait tout calculé pour faire de la lecture une jouissance exquise, une volupté choisie et presque sensuelle! Il lisait toujours, soit qu'il fût dans sa chambre, le corps étendu sur un large fauteuil de moire jaune, ses pieds dans de bonnes pantoufles; soit qu'il se promenât, frais et rose, et poudré, le long de ses vastes moissons, à l'ombre de ses mûriers. Chaque matin, avant de prendre le livre de la journée, il ouvrait la fenêtre, et demandait conseil à la nature; il observait le ciel avec attention, et, selon que le vent soufflait du nord ou du sud, il emportait avec lui tel volume plutôt que tel autre. Le soleil agissait sur les livres de sa bibliothèque comme sur la terre des prés; il y en avait qui sortaient aux premiers rayons de mai, en même temps que les bluets et les marguerites du jardin, d'autres qui, pour montrer le bout de leur nez, attendaient la vigne mûre et les longs soirs d'automne. Pendant les froides nuits d'hiver, il arrivait souvent au marquis de s'enfermer seul dans sa chambre, comme pour une œuvre d'alchimie; et là, tandis que le vent gé-

missait au dehors dans les bruyères, tandis que la neige tombait silencieusement sur les grands chênes dépouillés, seul, vis-à-vis d'un grand feu qui projetait sur le tapis de bizarres lueurs, il lisait Hoffmann, oui, Hoffmann, le poète allemand, le même qui a écrit *le Majorat*, et cette merveilleuse fantaisie qui a nom *le Pot d'or*; car le marquis n'était pas de ces nobles qui repoussent dédaigneusement du pied toute plante qui n'a pas été semée en même temps que leur arbre de généalogie, de ces nobles ridicules qui déclament en pleine chambre contre les idées qui ne branlent pas comme eux une tête blanchie et qui radote. Il cultivait la poésie avec passion, et suivait avec amour, dans leur carrière glorieuse, tous les jeunes noms étoilés qu'il avait vus l'un des premiers se lever au firmament; et s'il tenait à l'ancien ordre de choses par certains liens, tous nobles et purs, s'il aimait Dieu et son roi, cela du moins ne l'empêchait pas de lire Hoffmann dans sa langue naturelle, qu'il avait apprise pendant l'émigration. Un jour, comme nous parlions ensemble de cette étrange manière de lire, il me dit : Il y a des hommes qui ont la faculté de s'élever d'un bond aux plus hauts sommets, et dont l'ame indépendante se tend et se détend par ses propres forces, comme la corde d'un arc merveilleux. Ces hommes-là sont des poètes; qu'ils traversent la vie à leur gré, qu'ils ne prennent à la nature extérieure que tout juste ce qu'il leur en faut pour composer leur miel, qu'ils se livrent à leur fantaisie, ils en ont le droit, ils font bien, ils sont poètes; mais moi, pauvre vieillard en qui les malheurs et le temps ont éteint toute force active, brisé toute corde vibrante, je ne puis vivre de cette vie factice; je n'ai chaud qu'au soleil du ciel, je n'ai froid qu'à l'humidité de la terre. Cet appareil dont je m'entoure correspond parfaitement aux décors du théâtre, et me donne une illusion semblable. Depuis que je me suis accoutumé à lire de la sorte, j'ai découvert dans Hoffmann des choses auxquelles je n'avais d'abord pas pris garde, et qui aujourd'hui me font tressaillir. Croyez-vous que si l'on essayait de représenter Shakspeare, comme on faisait au temps de la reine Élisabeth, sur un théâtre nu et meublé d'un simple poteau portant pour inscription : ceci est une forêt; ceci le port de Venise; ceci un jardin de Vérone; croyez-vous que le public, j'en excepte vous et nos amis, prît à l'action dramatique

une part aussi vive? Pour moi, je ne le crois pas. Je vais plus loin. Vous savez quelle aversion profonde j'ai pour le vin, et combien l'odeur du tabac me répugne; eh bien! telle est mon admiration pour Hoffman que, si j'avais dix ans de moins, je n'hésiterais pas à me livrer une fois à toutes les débauches des tavernes allemandes, certain que je trouverais au fond de l'ivresse des trésors qui doivent demeurer éternellement enfouis pour moi. — Il y a deux ans, dans un voyage que je fis en Provence, j'appris que le vieux marquis d'Op.... était mort. Il était mort dans son cabinet, un matin en lisant; mort comme le vieux Goëthe qu'il admirait tant. Le gentilhomme français et le prince de Weimar, le représentant ignoré de certaines coutumes abolies pour toujours, et le poète auguste et glorieux des siècles nouveaux, avaient eu même fin. Si rien n'a été dérangé dans son cabinet, si toute chose est restée à la même place, rien qu'en voyant le dernier livre qu'il a lu, on pourrait dire quel temps il faisait le jour qu'il a fermé les yeux pour l'éternité. J'ai souvent pensé depuis à cet homme excellent, et je me suis servi de ses conseils bien des fois, à propos de certaines œuvres de poésie et de musique. Au fait, pourquoi ne s'abandonnerait-on pas à la nature? qui donc la nature a-t-elle jamais trompé, pour qu'on lui refuse cette confiance que l'on donne si facilement au premier pédant qui se rencontre?

HENRI BLAZE.

SCIENCES

NATURELLES.

Les Pluies de Crapauds.

Quelque étrange que soit un phénomène, quelque inexplicable qu'il puisse paraître, la science aujourd'hui ne se refuse point à l'admettre, pourvu qu'elle ait les moyens d'en constater la réalité. S'il revient à des temps et en des lieux déterminés, il trouvera les observateurs prêts à en étudier les diverses circonstances, et bientôt prendra place parmi les faits positifs; mais si ses retours, fussent-ils même très fréquens, n'ont rien de régulier, il faudra, pour qu'il soit admis, que le hasard vienne l'offrir à l'examen de quelqu'un de ces hommes dont le nom fait autorité, ou qu'une circonstance imprévue oblige les savans à prendre en considération des témoignages qu'ils avaient jusque-là jugés peu dignes de confiance. Une fois cependant qu'on en sera venu à reconnaître l'exactitude d'un dernier fait, on verra surgir de tous côtés des faits semblables, et de proche en proche, de récits en récits, on remontera souvent jusqu'aux limites extrêmes des temps historiques.

C'est ce qui est arrivé au commencement du siècle pour le phénomène si long-temps contesté de la chute des pierres météoriques, et c'est ce

qui arrive aujourd'hui pour le fait tout aussi étrange des pluies de crapauds.

Ces tardives reconnaissances de vérités depuis long-temps annoncées sont un sujet de triomphe pour certaines gens qui parlent sans cesse de la vanité des sciences, et qui au reste ne réussissent guère à mettre en évidence que la vanité du bel esprit. — Vous seriez, messieurs, leur pourrait-on répondre, bien fondés à railler les savans de leur incrédulité, si vous aviez pris la peine de réunir les documens propres à entraîner leur conviction; mais ce n'est pas à vous, c'est à des physiciens qu'est venue l'idée de faire un relevé des chutes de pierres signalées par les auteurs anciens et modernes. Vous connaissiez peut-être un grand nombre des passages qu'ils citent; mais vous y avez seulement trouvé matière à réflexions sur l'*incertitude des témoignages humains*, et vous ne soupçonniez guère alors qu'il pût y avoir quelque intérêt à faire un recueil de tous ces *contes bleus*. — La vérité est que, jusqu'à ce que la réalité du phénomène fût, sinon établie, du moins bien près de l'être, l'utilité d'un pareil travail ne pouvait être généralement sentie. La longue liste d'aérolithes donnée par Zahn dans un ouvrage publié en 1696 passa presque inaperçue; celle de Chladny au contraire fixa l'attention, parce qu'elle vint en temps opportun, c'est-à-dire lorsqu'on avait pour la solution de la question un élément nouveau plus important encore que l'élément historique, lorsqu'on en était venu à pouvoir interroger la pierre elle-même, et à distinguer en elle des traits qui décelaient une origine étrangère à notre globe.

Jusque-là, on doit le reconnaître, il n'y avait guère plus de raison pour s'arrêter, dans telle phrase de Tite-Live, au premier membre qui rappelait la chute d'une pierre tombée du ciel, qu'au second qui annonçait que sous le même consul un bœuf avait parlé. Mais, direz-vous, la chute des pierres est un événement qui se répétait si souvent; il en est question en tant d'endroits... Hé! croyez-vous qu'on n'ait prétendu qu'une seule fois qu'un bœuf avait parlé? Pline dit expressément (livre VIII, chapitre 45) que, parmi les prodiges dont on conservait la mémoire, celui-là était des plus fréquens. Il y avait des règles tracées pour la conduite qu'on devait tenir en pareille occasion, et, par exemple, la coutume était que le sénat s'assemblât en plein air chaque fois que l'annonce d'un évènement de ce genre lui était transmise.

Je ne prétends pas que le scepticisme des savans n'ait été quelquefois poussé beaucoup trop loin; mais je crois que c'est un inconvénient auquel il faut savoir se résigner, parce qu'il est en quelque sorte inséparable de la marche qu'on suit aujourd'hui dans l'étude de la nature, marche qui,

toute lente qu'elle puisse paraître, a fait faire d'immenses pas aux connaissances humaines.

A tout prendre, il vaut mieux qu'il y ait retard que précipitation dans l'admission d'une vérité quelconque; c'est ce dont chacun pourra se convaincre en y réfléchissant un peu.

Aujourd'hui, en effet, il n'y a pas une seule branche des sciences naturelles dans laquelle le nombre des faits admis ne soit si grand, qu'il est presque impossible à un seul homme de les vérifier tous par lui-même. Il faut donc, pour qu'il puisse s'avancer sans crainte à la recherche des vérités nouvelles, qu'il sache bien qu'aucune de celles qu'il laisse derrière lui n'a été reçue sans un scrupuleux examen.

Depuis le rapport de M. Biot sur les pierres tombées en 1803 dans les environs de Laigle, la réalité du phénomène a cessé, du moins en France, d'être un objet de discussion. La sagacité, la sagesse avec laquelle toute cette enquête fut conduite, la lucidité de l'exposition, l'enchaînement parfait des preuves ne pouvaient manquer de porter la conviction, même dans les esprits les plus prévenus; cependant on peut remarquer, sans que cela diminue en rien le mérite de l'auteur du rapport, que les voies étaient déjà plus qu'à demi préparées pour la réception de cette vérité. On avait eu d'abord, non-seulement les détails donnés par l'abbé Bachelay sur une pierre tombée en 1768, et relevée encore toute chaude, mais surtout l'examen chimique qui en avait été fait par plusieurs membres de l'Académie sous la direction de Lavoisier, examen qui conduisit à ce résultat important, que, sous le rapport de la composition, cette pierre offrait la plus grande analogie avec une autre qu'on disait être également tombée du ciel aux environs de Coutances.

Bientôt on eut le récit très détaillé et parfaitement authentique d'une pluie de pierres survenue en 1790 à Barbotan. En 1794, Southey fit connaître la relation juridique d'un évènement semblable survenu en Portugal; et la même année, pareille chose étant arrivée au mois de juillet dans les environs de Sienne, Hamilton, comte de Bristol, en fit le sujet d'une lettre à la Société royale de Londres. D'autres détails également circonstanciés furent donnés par M. J. Lloyd Williams sur l'explosion d'un météore observée à Bénarès, et sur la chute de pierres qui l'avait accompagnée. Puis on eut les observations de Chladny sur les masses de fer natif trouvées en Sibérie, sur l'explosion des bolides et sur les corps durs tombés de l'atmosphère. Enfin, tous ces documens furent repris et discutés en Angleterre par M. Howard, et quoique ce savant n'exprimât qu'avec le ton du doute les déductions auxquelles il se trouvait conduit, on put dès ce moment regarder comme infiniment probable que les masses de fer

natif trouvées en plusieurs lieux à la surface du sol, et les pierres nommées communément pierres de foudre, étaient, ainsi que l'avait déjà annoncé Chladny, le résultat de l'explosion des bolides, qu'elles étaient réellement tombées de l'atmosphère.

Il s'en fallait de beaucoup que la question des pluies de crapauds fût aussi avancée, lorsque le hasard la fit, il y a quelques mois, agiter au sein de l'Académie des sciences; quoique les documens ne manquassent pas, personne encore n'avait pris soin de les réunir, n'avait songé à les discuter. A la vérité, Cardan et quelques autres esprits aventureux avaient touché ce point, mais c'était seulement en passant, ce trait ne leur offrant rien de plus étrange que presque tous ceux dont se composait alors l'histoire des batraciens. Cardan toutefois, comme nous le verrons bientôt, se faisait une assez juste idée de la cause du phénomène. S'il eut le tort de ne pas commencer par bien constater le fait avant d'en proposer l'explication, ce tort était celui de presque tous les savans du même siècle. La fameuse discussion à l'occasion de la dent d'or s'éleva vingt ans après sa mort, et la découverte de la mystification dont tant d'habiles gens avaient été dupes ne corrigea personne. Il fallut que Galilée, et non Bacon, comme on le répète sans cesse, vînt opérer cette grande conversion en prêchant à la fois d'exemple et de précepte.

Plusieurs des données à l'aide desquelles on est parvenu à établir la réalité du phénomène dans le cas des aérolithes manquent tout-à-fait dans l'autre cas. Dans le premier, on aura pu, à dix lieues du théâtre de l'évènement, apercevoir la lumière qui précède l'explosion, entendre le bruit qui l'accompagne; dans l'autre, il faudra être sur le lieu même, et les personnes situées à quelques toises seulement du champ qui reçoit cette pluie d'êtres vivans, n'en seront averties par aucun signe.—Une pierre en tombant fait son trou dans la terre; un petit crapaud long de quelques lignes ne laisse sur la poussière qu'une empreinte à peine sensible, et que le premier souffle de vent va effacer.— La pierre reste au lieu où elle est tombée; le crapaud n'a rien de plus pressé que de s'enfuir.—En quelque lieu qu'on la rencontre, la pierre tombée du ciel a des caractères qui la séparent des pierres d'origine terrestre; le crapaud, une fois arrivé au terme de son voyage aérien, n'offre aucun signe auquel on puisse le distinguer de ceux qui n'ont jamais quitté le marais. Bref, on en est réduit à de simples témoignages, mais on sent qu'il serait tout aussi peu philosophique de rejeter ce genre de preuves pour un cas qui n'en admet pas d'autres que de s'en contenter toutes les fois que le fait, pouvant être reproduit à volonté, offre un moyen plus direct et plus sûr de vérification.

Avant d'examiner en détail les témoignages relatifs aux pluies de cra-

pauds, nous devons faire remarquer qu'il y avait des raisons toutes particulières pour n'admettre qu'avec une extrême réserve ce qu'on rapportait de singulier relativement à ces animaux. Leur histoire, en effet, se trouvait, à l'époque de la renaissance des sciences naturelles, surchargée de tant de fables, qu'il était presque impossible de faire le triage du faux et du vrai, et que le plus court parti à prendre était de regarder comme non avenu tout ce qui s'était dit jusque-là. On recommença donc courageusement sur nouveaux frais, et l'on ne voulut rien recevoir que de l'observation; aujourd'hui on peut demander quelque chose à la critique, et en lui donnant pour base les travaux des modernes, l'élever vers les récits des anciens, afin de voir s'il se trouve quelque chose de vrai, même dans ce que nous aurions d'abord jugé invraisemblable.

Quand on est arrivé à réunir sur quoi que ce soit des notions positives, c'est toujours une chose curieuse que de reporter ses yeux en arrière et de comparer *ce qu'on sait* avec *ce qu'on a cru*. Presque toujours on reconnaît que les assertions les plus absurdes reposent sur des observations réelles, mais observations incomplètes, mal comprises, mal expliquées; il y a souvent exagération, rarement mensonge prémédité.

Non est de nihilo quod publica fama susurrat,
Et partem veri fabula semper habet.

Je n'ai ni la prétention de connaître tout ce qu'on a débité de merveilleux sur les crapauds, ni l'intention de reproduire ici tout ce que j'en ai appris; mais ce que je dirai suffira, je pense, pour justifier la réserve des naturalistes modernes, en même temps que ce que je citerai d'étrange et de bien constaté pourtant, dans l'histoire de ces reptiles, excusera jusqu'à un certain point la crédulité des naturalistes anciens.

Les animaux, qui pour les zoologistes forment le sous-ordre des batraciens anoures, ont entre eux des traits de ressemblance si nombreux et si manifestes, que le peuple, bien long-temps avant les savans, avait pour eux des noms collectifs; tels étaient ceux de *batrachos* chez les Grecs, de *rana* chez les Latins. Chez nous, il n'y a pas dans le langage vulgaire de mot qui corresponde exactement à ces deux-là, et dont l'acception soit aussi générale; le peuple, tout en reconnaissant l'étroite parenté des espèces qu'il a occasion d'observer, les nomme crapauds si elles rampent, grenouilles si elles sautent, et rainettes si elles habitent les arbres. Outre ces différences dans les habitudes, il en reconnaît de correspondantes dans l'organisation : ainsi il assigne pour caractères physiques à la première tribu une peau rugueuse, un gros ventre et des pattes courtes; à la seconde une ceinture déliée, des jambes alongées et des pieds palmés; à la

troisième des doigts terminés par des pelottes au moyen desquelles l'animal adhère à la surface lisse des feuilles. Dans la nature les caractères ne sont pas aussi nettement tranchés, et la division en trois groupes est réellement insuffisante, surtout quand on ne se borne plus à considérer les espèces de nos pays; cependant elle repose sur un sentiment assez juste des rapports, et si les anciens en avaient fait usage, nous aurions bien souvent moins de peine à les comprendre.

A la vérité, les noms de *phrynè* chez les Grecs, et de *rubeta* chez les Latins, désignent habituellement quelque espèce de crapauds; mais il n'est pas rare de les voir employés lorsqu'il s'agit de la grenouille rousse. Il en est de même des deux mots *physale* et *bufo* (1); ces mots qui

(1) Le mot *physale* vient du verbe *physao* qui veut dire souffler, se tendre d'air, se gonfler en retenant son haleine; le verbe latin *buffare* avait les mêmes significations, et il les a toutes conservées en passant dans la langue espagnole. Il paraît que ce verbe devint promptement hors d'usage, et on ne le trouve point chez les écrivains du bon temps de la littérature latine; mais ils emploient encore son dérivé *buffa*, qui signifie un coup de main sur la joue gonflée. Les acteurs qui dans les farces antiques remplissaient un rôle analogue à celui du *paillasse* dans nos parades modernes, c'est-à-dire qui excitaient les risées du peuple par les coups qu'ils recevaient à tout propos, avaient reçu le nom de *buffones* (bouffons), parce que, comme l'a remarqué Saumaise dans son commentaire sur un livre de Tertullien, ils se gonflaient les joues, afin que les soufflets retentissent mieux; j'ajouterai que le mot *soufflet*, qui répond au *buffa* des Latins, au *bofeton* des Espagnols, a une origine analogue.

Le nom français du crapaud me paraît dériver, et par une même suite d'idées, du verbe *crepo*. Ce verbe qui répond bien à notre mot *crever*, c'est-à-dire rompre avec bruit par suite d'une distension intérieure, a dû, dans l'origine, se rapporter à la cause, non à l'effet, et exprimer ainsi l'action de se gonfler d'air. C'est du moins ce que semble indiquer le mot *crepida*, nom donné d'abord au *soufflet* à attiser le feu, et qui plus tard, par un caprice de la mode, fut appliqué à une nouvelle forme de pantoufles. Tout le monde sentira comment on a pu être conduit à donner à un batracien un nom qui signifie se gonfler jusqu'à rompre. Personne n'a oublié la grenouille qui, à la vue d'un bœuf,

> Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
> Pour égaler l'animal en grosseur.

Et l'on se rappelle aussi que

> ..... La chétive pécore
> S'enfla si bien qu'elle creva.

expriment l'un et l'autre la propriété qu'ont certains batraciens de s'enfler quand on les attaque, conviennent plus particulièrement aux crapauds, et cependant ils s'appliquent assez souvent à des grenouilles, à cause de l'habitude qu'ont les mâles, lorsqu'ils croassent, de faire sortir de chaque côté du cou une vessie gonflée d'air.

Le nom de *calamite* s'applique tantôt au crapaud des joncs pour lequel il a dû être inventé, tantôt à la grenouille verte, et quelquefois aussi à la rainette vulgaire. Pline le donne comme synonyme de *diopètes*. Cependant ce dernier mot, qui signifie *tombée du ciel*, n'indique ni une espèce ni un genre, et rappelle seulement une origine.

Les anciens, en effet, distinguaient par leur origine des batraciens de trois sortes : les uns provenant de parens semblables à eux-mêmes, d'autres naissant de la corruption et se formant de toutes pièces dans les marais lorsque le soleil du printemps en met la fange en fermentation, d'autres enfin tombant du ciel sur terre, ou naissant subitement sur la poussière des chemins, sous l'influence vivifiante d'une pluie d'été. Les premiers, disaient-ils, perpétuent leur race par les moyens ordinaires; ils vivent plusieurs années, et à l'approche de l'hiver, ils vont chercher dans des trous profonds un asile contre le froid. Les autres ne durent qu'une saison, et à la fin de l'automne, ils se résolvent en limon pour renaître six mois plus tard. Les derniers enfin ont une existence plus courte encore et qui ne s'étend guère au-delà d'un jour.

Il n'y a aucune réflexion à faire relativement au premier mode de génération, et quant au second, il suffit de rappeler que jusque vers la fin du XVIIe siècle, il était généralement admis, non-seulement pour le plus grand nombre des insectes, mais encore pour plusieurs petits mammifères. Depuis qu'il a été démontré que, dans la plupart des cas où l'on avait cru voir des animaux naissant de la corruption, il y avait réellement une filiation à la manière ordinaire, on n'a plus voulu admettre, pour aucun cas, de génération spontanée; peut-être a-t-on raison, mais toujours est-il vrai que jusqu'à présent on n'est point parvenu à se rendre raison de l'apparition de certains animaux, notamment de celle de presque tous les vers intestinaux.

Pour ce qui est de la troisième origine, je dois dire qu'elle n'était pas admise par tous les anciens, et ainsi, un naturaliste de l'école observatrice, un disciple d'Aristote, Théophraste, croit qu'on s'était fait illusion sur ce point et montre d'où avait pu venir l'erreur. Son maître, je le pense, n'eût pas tranché ainsi la question, et de ce qu'on avait pu se tromper quelquefois, ils n'eût pas conclu qu'on avait dû se tromper toujours.

Il est arrivé une fois à un physicien de prendre pour un aérolithe une pierre lancée sans doute de la rue par-dessus les murs de sa cour. On conçoit que si un homme véritablement instruit n'a pas été à l'abri de cette méprise, bien des gens en pourront commettre de semblables; mais quand on leur aura prouvé à tous qu'ils ont mal vu, on ne sera pas pour cela fondé à soutenir qu'il ne tombe jamais de pierres du ciel.

Les chutes de pierres ont été plus souvent observées que les pluies de grenouilles, et mentionnées plus anciennement; cependant ces dernières sont indiquées par divers écrivains grecs et latins. Pline n'en parle pas, il est vrai, ce qui est assez étrange de la part d'un auteur aussi ami du merveilleux, et quand il emploie le mot *diopètes*, c'est sans y attacher aucun sens d'origine. Comme il ne donne point de descriptions, il semble impossible de savoir au juste quels batraciens il désignait sous ce nom; mais d'après les propriétés médicales qu'il leur attribue, il y a lieu de croire qu'il entendait parler, dans un cas, du crapaud des joncs, et dans l'autre, de la rainette. Quelques mots suffiront pour faire comprendre comment on arrive à cette déduction.

Lorsqu'on passe en revue les divers spécifiques successivement préconisés, on reconnaît, non sans quelque sentiment de honte, que tandis que les bons sont presque toujours dus au hasard, les mauvais, au contraire, ont en général été proposés par suite de profonds raisonnemens. Beaucoup évidemment l'ont été d'après cette idée que l'homme peut s'approprier les qualités les plus saillantes de certains animaux en faisant usage, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, de quelque partie de leur corps. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore on emploie la graisse ou la moelle d'ours pour faire pousser les cheveux. S'il s'agit au contraire de faire tomber les poils, au lieu d'une bête velue comme l'ours, on doit choisir quelque animal dont la peau soit parfaitement nue. Sous ce rapport, certains batraciens ne laissent rien à désirer, et leur nudité est même passée en proverbe (1). Aussi dans quelques provinces de France, on recommande de se frotter avec le sang de la rainette pour faire tomber les poils qui croissent entre les sourcils. C'est de même comme épilatoire que Pline propose d'employer le sang des *diopètes;* ainsi il est très probable que c'est des rainettes qu'il entend ici parler. Ces animaux ont d'ailleurs été quelquefois désignés sous le nom de *dryophytes* (naissant sur les

(1) Il n'est pas rare d'entendre des gens du peuple dire à un quelqu'un qu'ils taxent d'étourderie : « Tu n'as pas plus de sens qu'une rainette n'a de poils. » Ce même dicton se trouve aussi parmi les Allemands.

arbres), et Pline est bien capable d'avoir confondu ce mot avec celui de *diopètes* (tombées du ciel).

Notre auteur, dans un chapitre précédent, désigne clairement les rainettes par l'habitude qu'elles ont de monter sur les arbres et de faire entendre du haut des branches une voix dont la puissance semble tout-à-fait disproportionnée à la taille de l'animal (1). Cette voix sonore avait fait sans doute envie à quelque personne enrouée, mais le moyen qu'elle avait imaginé pour l'acquérir était des plus bizarres; il consistait à ouvrir la bouche de l'animal et à cracher dedans. Ce n'était d'abord que contre l'extinction de voix que le remède était proposé; puis on l'appliqua au rhume, cause ordinaire de cet accident, et c'est dans ce cas que Pline le recommande. Quant aux *diopètes*, il prescrit leur sang mêlé aux pleurs de la vigne pour empêcher de repousser les cils qui, ayant une direction vicieuse, irritent le globe de l'œil; je ne doute pas qu'on n'ait vu s'opérer quelques guérisons à la suite de cette pratique, car il fallait commencer par arracher le poil, et cela devait parfois amener une inflammation de la paupière suffisante pour détruire l'organe sécréteur. C'est ce qu'on obtient aujourd'hui plus sûrement et plus simplement en cautérisant la partie.

Dans le second passage relatif aux *diopètes* ou *calamites*, Pline en parle comme fournissant un puissant aphrodisiaque, et ceci paraît se rapporter au crapaud des joncs ou au moins à une des espèces de crapauds propre-

(1) Les anciens paraissent avoir observé avec beaucoup plus d'attention que nous le chant des grenouilles, et ils avaient des mots pour exprimer ses modifications relativement aux espèces, aux sexes et aux saisons; ainsi, chez les Romains, nous trouvons les verbes suivans : *coaxare*, croasser; *brexare*, qui rappelle le brekekekex de J. B. Rousseau; *gracidare* qui paraît s'appliquer plus particulièrement à la rainette, et d'où est venu le mot *graicet* ou gresset, sous lequel cette espèce est encore connue en Bretagne. Ils avaient aussi emprunté aux Grecs le mot *ololygo*, qui désigne le chant propre à la saison des amours.

Un homme, pour qui le chant des grenouilles avait des charmes, en a introduit, dans le siècle passé, une espèce en Irlande; jusque-là il n'existait dans cette île aucun batracien anoure, et le peuple croit encore aujourd'hui que les crapauds n'y sauraient vivre. M. Macartney, que j'aurai plus tard occasion de citer, a pris la peine d'en transporter là, afin de prouver que l'opinion populaire était sans fondemens.

La rainette ne se trouve point en Angleterre, et l'on a cru long-temps qu'il n'y avait qu'une seule de nos espèces de grenouilles; M. Don en a découvert récemment une seconde dans le voisinage des lacs du Forfarshire.

ment dits. Ces animaux, en effet, sont très ardens en amour et très persévérans. Tant que la passion les tient, aucun danger ne les effraie; aucune douleur ne les détourne de leur objet. Ils sont comme dans une sorte d'extase qui les rend insensibles non-seulement aux coups, mais aux mutilations les plus graves, et on peut leur couper bras ou jambes sans qu'ils paraissent s'en apercevoir. On juge bien que le fait une fois observé, on ne pouvait manquer d'en faire des applications conformément à la théorie dont je viens de parler.

Si je voulais énumérer tous les remèdes qu'on empruntait aux batraciens, ce serait à n'en pas finir : il y a tel chapitre de Pline qui seul m'en fournirait une trentaine, et quelques-uns sont tellement saugrenus, que j'aurais bien de la peine à les exprimer décemment; aussi, lorsque j'ai dit qu'on trouverait beaucoup moins de mensonges que d'erreurs dans l'histoire de ces animaux telle que les anciens nous l'ont laissée, je faisais abstraction de toutes les applications à la médecine et à la magie. Dans cette partie, j'en conviens, il y a cent fois plus d'impostures encore que d'erreurs, et c'est réellement une chose affligeante que de voir tout ce qu'on a pu faire croire d'absurdités aux hommes de certaines époques.

Au temps où Pline écrivait, Rome était infestée d'une foule de scélérats, demi-sorciers, demi-médecins, au besoin empoisonneurs, qui offraient aux hommes épuisés des moyens de réparer leurs forces, promettaient aux prodigues des héritages, et quelquefois leur fournissaient les moyens d'avancer l'époque de la succession. Ces imposteurs alors avaient beau jeu, car si les gens riches ne croyaient plus guère aux dieux, ils croyaient plus que jamais aux mauvais esprits, à la fascination, aux antipathies, aux sympathies, etc. Rien n'était plus aisé que de s'emparer de leur imagination, et afin de la mieux ébranler, on ne manquait pas de faire entrer, dans les préparations qu'on leur vendait au poids de l'or, des substances empruntées aux animaux qui inspirent le plus communément l'horreur et le dégoût; les crapauds ne pouvaient manquer de trouver place dans cette pharmacopée. Ils y paraissaient sous toute espèce de formes et pour toute sorte d'usages. Ici on en recommandait l'emploi à celui qui voulait se faire aimer de la femme de son voisin, là à celui qui voulait rendre sa femme fidèle. Pline, qui nous a conservé les deux recettes, dit en parlant de la dernière : « Il faut avouer que si ce moyen réussit, les grenouilles sont plus utiles que les lois pour conserver le bon ordre dans la société. »

Malgré le ton railleur qu'il prend dans cette circonstance, Pline croyait certainement à l'efficacité de la plupart de ces mystérieuses pratiques; autrement, on ne concevrait pas comment il a eu la patience de les

reproduire. Il ne paraît pas douter par exemple qu'on ne puisse faire dire à une femme ses pensées les plus secrètes, si on place sur son cœur pendant qu'elle dort la langue d'une grenouille; mais il faut que cette langue ait été arrachée à l'animal vivant et sans qu'aucune autre partie de la chair y soit restée adhérente. (Voy. liv. XXXIII, chap. 5.) Il est vrai qu'un peu auparavant il avait exprimé ses doutes sur la possibilité d'obtenir le même effet en employant le cœur du hibou.

Cette similitude d'usages dans deux animaux aussi différens pourrait bien être fortuite, mais je croirais plus volontiers qu'elle tient à ce que les noms latins du crapaud et du hibou, *bubo* et *bufo*, se ressemblant beaucoup, on aura pris l'un pour l'autre. Ce ne serait pas au reste le seul exemple de confusion entre ces deux noms, j'en citerai un autre assez singulier.

Albert-le-Grand dit que le crapaud couve les œufs de l'alouette et prend soin des petits. C'est là un conte bien ridicule sans doute, et pourtant il a été fait sans que personne eût l'intention de mentir.

Il est un oiseau que son organisation rapproche des hirondelles, mais que ses habitudes nocturnes ont fait quelquefois placer parmi les hibous; c'est l'engoulevent, qu'on désigne encore dans quelques provinces de l'Amérique espagnole sous le nom de *bufeo* ou *buho*, nom qu'on donne également aux effrayes, aux chouettes, aux chats-huans, etc. Son nid, placé à terre, grossièrement construit et contenant des œufs tachetés à fond grisâtre, aura pu être aisément pris pour un nid d'alouette; quand ensuite on aura vu la mère se poser sur ce nid et couver ces œufs qui semblent trop petits pour sa taille, on aura cru qu'elle adoptait une famille étrangère, comme la fauvette adopte le petit du coucou. Le fait, ainsi exprimé, n'avait rien d'absolument invraisemblable, mais il devint tout-à-fait absurde, quand un copiste maladroit eut, par le changement d'une seule lettre, fait d'un *bubo* un *bufo*, et mis le crapaud à la place de l'engoulevent.

Les erreurs qui, avant l'invention de l'imprimerie, naissaient ainsi de la négligence des scribes, sont, surtout en ce qui touche à l'histoire naturelle, beaucoup plus fréquentes et plus graves qu'on ne le suppose communément; et comme, en général, les fautes allaient toujours croissant dans les copies qui se faisaient successivement d'un même livre, je ne sais si, en assurant la pureté des textes, la découverte de Faust ne nous a pas rendu un service aussi grand qu'en multipliant à bas prix le nombre des exemplaires.

Le premier avantage ne peut aujourd'hui être aussi généralement apprécié que le dernier; mais je ne doute pas qu'il n'ait frappé tous

ceux qui ont eu occasion de faire des recherches dans les copies d'ouvrages restés long-temps populaires et ainsi très souvent reproduits. On peut même en juger par la seule comparaison entre les premières éditions qui se firent d'après ces copies altérées et celles qui furent données deux siècles plus tard par de savans critiques.

Il y avait eu vers la fin du treizième siècle une grande ardeur pour l'étude, surtout dans les couvens des frères mineurs, et plusieurs des moines de cet ordre écrivirent des ouvrages volumineux où ils consignèrent, non-seulement les connaissances empruntées aux ouvrages anciens, mais celles qu'ils puisaient dans les récits des voyageurs contemporains. Il se fit un grand nombre de copies de ces livres, et les novices auxquels la tâche était confiée, rencontrant une foule de mots nouveaux, les estropiaient fréquemment, ou, ce qui était pis encore, y substituaient ceux d'objets plus connus. Dans le dernier cas, il y avait souvent désaccord complet entre les idées que faisait naître le nouveau nom et celle que donnait la description originale; mais venait un compilateur qui, s'efforçant de les faire cadrer, ajoutait d'un côté, retranchait de l'autre, et finissait par produire un portrait qui ne ressemblait plus à rien.

Un croisé, par exemple, décrit sous le nom de *Chiraf* une bête qu'il avait vue en Syrie; il ajoute qu'on l'avait amenée d'Afrique pour la présenter au sultan. Cette dernière particularité est omise comme oiseuse par la plupart des écrivains qui s'emparent du récit du voyageur, de sorte que bientôt l'animal paraît être originaire d'Asie. D'un autre côté, le nom s'altère, et après quelque temps finit par s'écrire *chimæra*; alors la description, qui jusque-là était assez reconnaissable, se surcharge de plusieurs des traits appartenant au monstre thébain. Bref, dans les dernières compilations, la nouvelle chimère qui a perdu successivement sa patrie, son nom et ses formes, présente une énigme plus embrouillée encore que celles que proposait l'ancienne.

L'histoire des batraciens nous offrirait une foule de cas semblables. Il arriva, par exemple, que, dans quelques passages où était employé le mot grec *batrachos*, un copiste lut et écrivit *baurach* qui est un des noms arabes du borate de soude. L'erreur fut reproduite dans un traité très répandu d'histoire naturelle, et le mot *borax* (c'est ainsi qu'on l'écrivit bientôt) désigna indifféremment un animal et un minéral; de là résultèrent, comme il est aisé de le prévoir, les plus étranges méprises.

Le borax minéral avait été employé avec succès comme détersif et astringent dans le traitement de certains ulcères, on n'hésita pas à employer pour le même usage le borax-crapaud, et il n'y eut de doutes que relativement au mode d'administration du remède; les uns faisaient sé-

cher l'animal à l'ombre avant de le réduire en poudre, d'autres le brûlaient pour avoir ses cendres, quelques-uns enfin ne craignirent pas de l'appliquer tout vivant.

Si ce remède révoltant a pu être proposé, on voudrait croire du moins qu'il n'a jamais été mis à exécution; mais il n'est pas possible d'en douter, et beaucoup de médecins savent que de malheureuses femmes y ont encore quelquefois recours pour des cancers au sein lorsqu'elles n'attendent plus rien des méthodes ordinaires de la médecine. Personne, à la vérité, n'oserait aujourd'hui proposer ouvertement une pareille recette, mais on l'a fait il y a moins d'un siècle, et, en 1768, les journaux anglais étaient pleins des cures obtenues par ce moyen, comme les nôtres l'étaient, en 1818, des guérisons dues à l'usage de la moutarde blanche.

On sait qu'un remède très souvent employé parmi le peuple, dans les cas de fièvres intermittentes, consiste à avaler à jeun une ou plusieurs araignées vivantes; je crois avoir entendu dire que pour d'autres maladies on a proposé d'avaler un crapaud tout vif; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il s'est trouvé des gens qui l'ont fait par bravade. J'ai vu à Laval, en 1814, un maçon ou tailleur de pierre qui, étant déjà pris de vin et n'ayant plus d'argent pour en acheter encore, déclara à ses compagnons que, s'ils voulaient lui en payer une nouvelle bouteille, il allait avaler un crapaud qu'on venait de trouver dans un coin du cellier. Le marché fut conclu et exécuté; mais, moins d'une heure après, il fallut transporter à l'hôpital le malheureux qui suffoquait; la gorge était horriblement enflammée, et la langue était gonflée au point de ne plus tenir dans la bouche. On y pratiqua de profondes incisions, et, à force de soins, on parvint à faire cesser les symptômes les plus menaçans. Lorsque je vis le malade, il se croyait près de reprendre son travail; cependant il avait le visage bouffi, la peau d'un jaune paillé, l'haleine infecte, la respiration difficile et singultueuse. J'appris plus tard qu'il avait succombé à une inflammation de l'estomac. Plus récemment, le même fait s'est, à ce qu'on m'a assuré, présenté deux fois dans les hôpitaux de Paris; les premiers accidens ont été arrêtés, mais je ne doute pas que les suites n'aient été fatales.

J'ai retrouvé depuis, dans Dioscoride, au livre sixième qui traite des poisons et de leurs remèdes, une énumération de tous les symptômes que j'avais observés sur le tailleur de pierre manceau. Le médecin grec ne dit rien qui puisse faire croire que les crapauds eussent été pris vivans; il est probable que le poison avait été administré par des gens mal intentionnés, et sous une forme qui permettait de le déguiser. Avicène dit que la poudre de crapaud desséché produit tous ces accidens, et il in-

siste en particulier sur l'inflammation de la gorge et sur le sentiment de brûlure qu'éprouve le malade.

On a été long-temps avant de savoir au juste dans quelle partie résidait le venin des crapauds, et beaucoup de gens croyaient que tout en eux était nuisible. Elien dit qu'on doit se garder soigneusement du souffle d'un crapaud qu'on a irrité, et que si l'on s'y expose imprudemment, on en reste plusieurs jours pâle et livide. Il ajoute que le regard de l'animal est dangereux, et bien d'autres l'ont cru après lui. Au reste, si l'œil du crapaud agit sur l'homme, l'œil de l'homme, s'il en faut croire certains auteurs, agit non moins puissamment sur le crapaud. Vanhelmont assure que si on place un de ces animaux dans un vase assez profond pour qu'il n'en puisse sortir, et qu'on le regarde fixement, on le fait infailliblement mourir. Un capucin défroqué, qui se faisait appeler l'abbé Rousseau et prenait le titre de médecin de Louis XIV, assure avoir répété quatre fois en Egypte cette expérience sans qu'elle manquât jamais, et s'être fait ainsi regarder par les Turcs comme un saint à miracles. Si l'expérience s'est faite en plein soleil, elle perd beaucoup de son merveilleux; car, même dans nos climats, où la puissance de ses rayons est bien moindre, il suffit d'une insolation un peu prolongée pour tuer un crapaud. Averti par son instinct de ce danger, l'animal ne s'y expose jamais volontairement, et ce n'est d'ordinaire qu'à l'entrée de la nuit qu'il se met en campagne.

Rousseau dit encore que, passant par Lyon à son retour des pays orientaux, il voulut recommencer l'expérience. Cette fois le crapaud ne mourut point; il s'agita, se gonfla, s'éleva sur ses pattes et regarda l'abbé avec des yeux enflammés. Celui-ci bientôt se sentit défaillir, fut pris d'une sueur froide, d'un relâchement général. Bref, il éprouva les suites ordinaires et bien connues d'une grande frayeur; il n'y a là rien qui ne soit assez croyable.

Si l'on attribue à l'œil du crapaud un pouvoir de fascination, cela ne tient peut-être pas seulement au sentiment pénible qu'on éprouve à sa vue, sentiment que ses formes hideuses et son odeur rebutante suffiraient presque pour inspirer, même quand il ne s'y mêlerait aucune idée de danger. On aura remarqué sans doute que, malgré la lenteur de ses mouvemens il se nourrit d'insectes très agiles, et on aura été conduit à supposer que les mouches, les sauterelles qu'on lui voyait dévorer étaient attirés vers sa bouche par un pouvoir irrésistible, comme on dit que le sont les petits oiseaux vers celle du serpent. Linnée lui-même est tombé dans cette erreur, et ainsi le fait vaut la peine qu'on s'y arrête.

Si l'on suit les mouvemens d'une grenouille ou d'un lézard qui chassent

aux mouches, on les voit s'approcher avec précaution, puis, quand ils sont à distance convenable, se précipiter sur leur proie, l'une par un saut brusque, l'autre par une course rapide. Le crapaud parmi les batraciens, le caméléon parmi les sauriens, mourraient de faim, s'ils étaient forcés de suivre de point en point cette tactique; aussi, quoique pour eux la première partie de la manœuvre soit la même, la seconde est toute différente. Après le temps d'arrêt, le corps du crapaud et du caméléon ne bouge plus, mais leur langue est lancée vers la proie, qu'elle ramène aussitôt à la bouche, grace à la viscosité dont elle est enduite. Cette langue chez les deux animaux est très extensible et douée de toute l'agilité qui a été refusée aux membres. Le double mouvement est si rapide, qu'il échappe presque toujours à la vue, mais il y a plusieurs moyens de s'assurer que c'est bien la langue qui va chercher l'insecte, et non celui-ci qui se précipite dans la bouche; on peut, par exemple, enfermer un crapaud sous une cloche de verre et faire promener des mouches sur la surface extérieure. Le crapaud ne s'apercevant pas que sa proie est séparée de lui par une cloison transparente, darde sa langue qu'on entend très distinctement frapper contre le verre: on peut, par ce moyen qui est dû à M. Macartney, apprécier assez exactement le maximum d'alongement de la langue; on voit qu'elle atteint quelquefois à plus de deux pouces de distance; c'est une portée bien moindre d'ailleurs que celle de la langue du caméléon; mais il était juste que ce dernier, dont les mouvemens sont encore plus gênés que ceux du crapaud, fût plus favorisé sous quelque autre rapport.

Notre vieux Belon avait très bien décrit le mécanisme par lequel le crapaud saisit sa proie, et cela aurait dû suffire pour empêcher Linnée de retomber dans l'ancienne erreur.

Il est impossible de parler du caméléon sans songer à ses changemens de couleur; hé bien! ces changemens se retrouvent, quoique à un moindre degré, dans une espèce de crapaud. Faut-il croire que pour l'un comme pour l'autre cas, la nature a voulu donner à un animal dépourvu d'armes et d'agilité un moyen de se soustraire à la vue de ses ennemis; c'est ce que je ne déciderai point. Je ferai remarquer cependant que le crapaud variable, manquant du genre de protection qui résulte pour les autres espèces de leurs habitudes nocturnes, trouve dans cette faculté une sorte de compensation.

Il existe dans nos pays un crapaud qui semble plus que tous les autres redouter la lumière, et qu'on n'a guère occasion d'observer que lorsque la charrue, en traçant un sillon, l'amène par hasard à la surface du sol. On conçoit d'après cela qu'il a dû s'offrir bien plus souvent aux yeux des laboureurs qu'à ceux des naturalistes; aussi, quoique les derniers ne

l'aient décrit comme espèce distincte que depuis un petit nombre d'années, les autres le connaissaient depuis des siècles; mais supposant que, hors les cas de force majeure, l'animal ne sortait jamais de sa cellule, ils en avaient conclu qu'il devait se nourrir exclusivement de terre. Cette fausse notion fut admise sans hésitation par des écrivains du XIe et du XIIe siècle, étendue à toutes les espèces du genre, et bientôt embellie de circonstances merveilleuses. Il fut admis, par exemple, que le crapaud prenant par poids et par mesure la terre dont il se nourrissait, ne consommait chaque jour que la petite portion comprise sous un de ses pieds.

Comment cette bizarre idée avait-elle pu s'introduire? c'est ce que l'on conçoit assez bien quand on remarque dans quelle classe d'ouvrages elle a été d'abord présentée. C'est des *bestiaires* en effet qu'elle est passée dans les livres d'histoire naturelle; or, un *bestiaire* n'est pas, comme bien des gens le supposent, un manuel de zoologie, mais un recueil d'apologues.

L'apologue, employé comme moyen d'instruction de temps immémorial, a subi, ainsi que toutes les choses de ce bas monde, les caprices de la mode, et ses formes ont varié selon les époques. Tantôt nous avons de longues histoires dont des hommes sont les héros, d'autres fois de petits drames où divers animaux agissent d'une manière plus ou moins conforme au caractère qui leur est communément attribué. Il y a un temps où les devises seules sont en faveur, de telle sorte, que Saavedra, voulant faire un cours de politique à l'usage des princes, croit ne pouvoir présenter ses maximes qu'après les avoir revêtues de cet habit. Au moyen-âge, on a les *bestiaires* qui ne se distinguent des devises qu'en ce que le *corps* est toujours pris d'un animal, et que l'*ame* est relative à quelque point de dogme ou de morale chrétienne.

Dans les bestiaires les animaux ne sont pas, comme dans les fables proprement dites, des acteurs chez lesquels on suppose les pensées, les passions, les intérêts des hommes. On ne les met pas en présence les uns des autres, on les passe successivement en revue, en s'arrêtant sur un trait de leur conformation ou de leurs mœurs, qui sert comme de texte à sermon plus ou moins long. Ce qui importe, ce n'est pas que le texte soit juste, mais qu'il conduise par une déduction aisée à une bonne moralité. Si donc un nouveau développement s'offre à l'esprit de l'écrivain, il ne se fera pas scrupule de supposer une habitude ou au moins une intention à l'animal qui fait le *corps* de la *devise*.

Lorsque le coadjuteur au parlement inventa un passage de Cicéron, qui lui fournit l'occasion de se louer lui-même, dans une circonstance où ceux qui l'entouraient n'eussent pris la parole que pour le blâmer, on ne le traita pas de faussaire; ne traitons donc pas de

menteur l'écrivain qui, dans une intention beaucoup plus honnête, aura ajouté un trait fantastique à l'histoire du crapaud. Il trouve un animal qu'on dit se nourrir seulement de terre, et qui a par conséquent tout le globe à dévorer avant d'être exposé à souffrir de la faim. Il nous le représente ne prenant chaque jour dans cet inépuisable magasin que la petite portion que sa patte peut couvrir; le stupide animal craint que la terre ne finisse avant lui! Je le demande, l'image n'est-elle pas bien propre à faire ressortir la folie de l'avare? Si donc c'est là ce que s'est proposé l'auteur (et je crois qu'on n'en peut guère douter, puisque dans les écrits de cette époque c'est toujours comme symbole de l'avarice que le crapaud nous est présenté), tant pis pour ceux qui auront été chercher dans son livre ce qu'il n'avait jamais voulu y mettre. Supposez qu'un zoologiste moderne ait été étudier dans *la Nuit de mai* les mœurs du pélican, sera-t-il bien venu ensuite à reprocher à M. Alfred de Musset de lui avoir mal enseigné l'histoire naturelle?

Je m'aperçois que je m'éloigne de plus en plus de mes crapauds. Il faut que je me hâte d'y revenir, car je ne suis pas au quart de ce que je voulais conter de leur histoire fabuleuse.

J'ai déjà parlé de l'antipathie qui existait entre leur espèce et la nôtre; hé bien! cette antipathie même, l'homme avait voulu la tourner à son profit, et voici comment :

A une certaine époque, on s'était habitué à voir dans le corps humain une image de l'univers, un microcosme, comme on le dit plus tard. On admettait que dans ce petit monde, de même que dans le grand, chaque partie avait son existence propre, ses mouvemens indépendans, qui, à la vérité, concouraient tous vers un but commun, mais ne dérivaient pas immédiatement d'une cause unique. C'était comme une république bien ordonnée, dans laquelle chaque membre faisait en temps opportun ce qui convenait à l'intérêt de tous les autres, et sans avoir besoin d'être averti par eux. Cet heureux accord existant non-seulement entre les élémens corporels, mais encore entre l'esprit et la matière, l'hypothèse fournissait une manière commode de se rendre compte de la liaison entre les mouvemens de l'ame et ceux du corps; c'était une sorte d'harmonie préétablie, différente pourtant de celle de Leibnitz.

Lorsqu'un homme rougit de plaisir ou pâlit de frayeur, le philosophe saxon ne voit là qu'un changement dans le rhythme du cœur, changement qui ne dépend en aucune manière de l'affection de l'ame ou de l'évènement par lequel cette affection est déterminée, mais qui était calculé d'avance et de toute éternité de manière à se produire juste à ce moment. Dans le système dont nous parlons, au contraire, on attribuait ces changemens de

coloration à un mouvement propre du sang lequel se portait spontanément au-devant d'un objet agréable, ou reculait devant un objet effrayant. Le sang était ainsi supposé capable de passions, et l'on croyait que ces passions pouvaient s'exercer quelque temps encore après la mort. De là vint l'usage de faire comparaître devant le cadavre d'une personne assassinée l'homme par qui l'on soupçonnait que le crime avait été commis; on pensait que le sang du mort devait, à l'approche du meurtrier, s'élancer contre lui tout bouillant d'indignation, et jaillir par les blessures. Ce mode étrange d'instruction criminelle tomba, du reste, en désuétude bien avant que la doctrine physiologique sur laquelle il reposait fût entièrement abandonnée. Ce fut tout le contraire pour les méthodes de traitement qu'on en avait déduites; quelques-unes survécurent de plusieurs siècles au système, et telles sont en particulier celles que j'ai à indiquer ici.

Si l'on pouvait, en agissant sur les passions du sang, produire chez un mort une hémorrhagie, on devrait pouvoir, à plus forte raison, l'arrêter chez un vivant en excitant une passion contraire. Lors donc que le sang, emporté par un mouvement aveugle, semblait vouloir abandonner le corps et perdre la communauté en se perdant lui-même, au lieu d'opposer à sa sortie des obstacles que peut-être il eût forcés, on lui présentait quelque objet propre à le faire reculer d'horreur; or, parmi tous ceux auxquels on pouvait penser, aucun ne semblait mieux approprié que le crapaud. Cet animal trouva donc sa place dans la plupart des recettes contre l'hémorrhagie, et il y figura de cent manières différentes, tantôt vivant, tantôt mort, réduit en poudre ou réduit en cendres, tantôt seul et tantôt avec des adjuvans, c'est-à-dire avec des substances qu'on supposait douées de propriétés analogues.

Une des manières les plus simples est celle qu'avait mise en crédit Frédéric, duc de Saxe; elle avait pour objet d'arrêter le saignement au nez, et consistait à serrer dans la main un crapaud séché à l'ombre, et à le tenir ainsi jusqu'à ce qu'on ne le sentît plus froid. Gesner dit que cela réussissait assez souvent; d'ailleurs il ne s'abuse point sur la manière d'agir de ce remède; le sentiment d'horreur qu'éprouvait naturellement le patient devait, dit ce judicieux écrivain, avoir pour effet de diminuer la force des pulsations du cœur, et tendait ainsi à arrêter le cours du sang précisément comme l'eût fait une syncope.

Dans le combat singulier qui eut lieu à Lyon entre un crapaud et le capucin Rousseau, le moine, comme on l'a vu, faillit succomber; mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, il avait commencé les hostilités. Le cas que je vais rapporter est tout différent; le crapaud avait pris l'initiative pour attaquer un moine, et il l'eût fait périr sans doute, si celui-ci

n'eût trouvé un auxiliaire sur lequel il ne pouvait guère compter. Voici l'anecdote telle qu'on la peut lire dans les Colloques d'Érasme.

« Il règne, dit un des interlocuteurs, une profonde inimitié entre le crapaud et l'araignée; ils ont de fréquens combats, et je t'en veux conter un qu'on dit avoir eu lieu en Angleterre. Tu sais que dans ce pays on a coutume, en certaines saisons de l'année, de couvrir le plancher de joncs fraîchement coupés; un moine donc avait apporté dans sa cellule une botte de ces joncs pour les y éparpiller; mais avant qu'il l'eût fait, la cloche du dîner l'appela, et en sortant de table, il n'eût rien de plus pressé que de s'étendre sur le lit et de prendre son somme. Voilà cependant que du milieu des joncs sort un énorme crapaud qui s'avance vers le moine endormi, se place sur sa bouche, et se cramponne des quatre pieds aux deux lèvres. On entre par hasard dans la cellule, on est frappé d'horreur; mais que faire? déranger le crapaud, c'était tuer à l'instant le moine; le laisser où il était, c'était quelque chose de plus horrible encore. Enfin quelqu'un ouvrit un avis; c'était de transporter le moine avec sa couchette au-dessous de la fenêtre où une énorme araignée avait tendu ses toiles. On le fit; à peine l'araignée eut-elle aperçu son ennemi, que, se laissant pendre d'un fil, elle arriva jusqu'à lui, le piqua de son aiguillon, et remonta rapidement vers sa toile. Le crapaud se gonfla, mais ne quitta pas prise. A la seconde piqûre on le vit enfler davantage, mais il vivait toujours; à la troisième enfin ses pattes se détachèrent, et bientôt il tomba mort. C'est ainsi que l'araignée paya au moine la dette de l'hospitalité. »

« Voilà l'histoire telle que je l'ai reçue; tu la prendras pour ce qu'il te plaira. »

Des écrivains fort antérieurs à Erasme avaient parlé de ces combats entre l'araignée et le crapaud, sans orner, il est vrai, le fait principal de tant de circonstances accessoires, mais aussi sans exprimer le moindre doute sur son authenticité.

On ne voit pas trop d'abord ce qui a pu faire croire à ces haines sans motif, à ces combats sans but, entre deux êtres de forces disproportionnées et où le plus faible est représenté comme l'agresseur? La fable repose-t-elle sur des observations vraies, mais mal à propos généralisées? ou doit-elle sa naissance à quelque quiproquo du genre de ceux que j'ai déjà signalés? Les deux hypothèses sont également soutenables. Ainsi, à l'appui de la première, on devra faire remarquer que certaines espèces très carnassières d'araignées peuvent, lorsque la faim les presse, s'attaquer, à défaut d'insectes, à de petits vertébrés, le poison qu'elles portent leur fournissant un moyen de paralyser des animaux de taille très supérieure à la leur. Latreille assure que la piqûre de la mygale aviculaire fait

périr en quelques minutes un jeune pigeon. J'ai vu en Amérique une espèce beaucoup plus petite produire sur l'homme des accidens analogues à ceux qui résultent dans notre pays de la morsure de la vipère. Nos araignées d'Europe sont moins redoutables, mais sans croire à tout ce que Baglivi et d'autres ont débité sur le compte de la tarentule, on fait bien de se méfier des piqûres des grosses espèces, surtout dans les contrées méridionales, et il n'est pas douteux qu'elles ne puissent être pour certains reptiles à peau nue des ennemis redoutables. M. Berthelot, directeur du jardin d'acclimatation de l'Orotava, m'a dit que, se promenant un jour dans une partie peu fréquentée de l'île, il aperçut, sous une pierre qu'il soulevait pour y chercher des insectes, une araignée cramponnée sur le dos d'un batracien qu'elle paraissait avoir déjà blessé, et dont elle voulait sans doute se nourrir. L'araignée était très forte, et la grenouille appartenait à une espèce très petite qui, à l'état adulte, n'a pas plus d'un pouce de longueur; mais que le fait eût été raconté sans détails devant un auditeur ignorant en histoire naturelle, il se serait figuré certainement un crapaud large comme la main, une araignée grosse au plus comme un pois, et il n'aurait pu supposer que cette dernière, en attaquant le reptile, eût d'autre but que de satisfaire une aveugle haine.

Voilà donc une première manière de concevoir l'erreur sans supposer le mensonge; en voici une seconde, et c'est celle que j'adopterais le plus volontiers.

On trouve dans toutes les parties chaudes de l'ancien et du nouveau monde certains sauriens (les *geckos*) dont l'aspect est repoussant, dont les habitudes sont ténébreuses presque autant que celles des crapauds, et qui font de même assez souvent leur demeure dans les trous des vieux murs. Les geckos et les crapauds peuvent, comme voisins, comme gens d'un même métier (car ils vivent l'un et l'autre aux dépens des insectes), avoir quelquefois des querelles, quelquefois même en venir aux coups. Or, une espèce de gecko porte en plusieurs parties de l'Italie le nom de tarentule (*tarentola*). On conçoit dès-lors très bien qu'on ait pu attribuer à la tarentule-araignée ce qui se racontait des habitudes de la tarentule-gecko.

On pourra remarquer, comme coïncidence singulière, qu'en hébreu le gecko et une espèce d'araignée portent aussi le même nom, ou du moins des noms assez peu différens pour que les traducteurs les aient souvent confondus.

Les naturalistes du moyen-âge sont, je crois, les premiers qui aient parlé des démêlés entre l'araignée et le crapaud, et quoique, d'après la manière dont ils présentaient la chose, le pauvre crapaud n'eût aucun

tort dans ces batailles, ils partaient de là pour lui attribuer un caractère haineux et querelleur.

Cet animal est fort, méchant;
Quand on l'attaque, il se défend.

Ils citaient encore en preuve l'aversion qu'il a pour le serpent, pour le serpent qui le poursuit et qui le mange; ils auraient presque fait un crime à la pauvre bête de se mettre en travers pour n'être pas avalée.

A ce propos, il me souvient d'une histoire qui, lorsqu'on me l'a contée, m'a paru fournir l'explication d'un de ces nombreux prodiges que nous présentent les annales des premiers temps de la république romaine. Pline rapporte (livre VIII, chapitre 41) qu'à l'époque de l'expulsion des Tarquins on entendit aboyer un serpent. J'ai déjà fait ma profession de foi relativement à ces récits merveilleux, et dit que je les croyais fondés bien moins sur des impostures préméditées que sur de mauvaises observations; je pense que ce dernier cas vient encore à l'appui de mon opinion. On en jugera, au reste, après avoir entendu l'anecdote suivante, que je tiens de la bouche de l'observateur lui-même, feu M. le comte Réal.

« Pendant mon exil aux États-Unis je me promenais un jour, disait-il, à quelque distance d'une maison que j'avais fait construire sur les bords du Saint-Laurent, lorsque j'entendis sortir d'un buisson une sorte d'aboiement étouffé. Dirigeant la vue du côté d'où partait le bruit, j'aperçus le corps d'un serpent dont la tête était cachée sous de larges feuilles. Le mettre en joue, le tirer, ce fut l'affaire d'un instant. Le serpent, frappé à mort, s'alongea, et alors j'aperçus une tête qui ne semblait pas moins étrange par sa grosseur que par sa forme; au lieu de deux yeux elle en présentait quatre. Je me frottais les yeux moi-même pour m'assurer que j'étais bien éveillé; or jugez si ma surprise dut redoubler lorsque je vis que cette tête croissait très sensiblement en longueur : je m'approchai cependant, et je pus alors distinguer un crapaud qui se dégageait avec peine de la gueule du reptile dans laquelle il était sans doute presque entièrement englouti, lorsqu'il faisait entendre le cri de détresse que j'avais pris pour un aboiement. Il sortit enfin, assez maltraité, mais encore plein de vie, et il s'en alla bon train, sans me dire seulement: Grand merci. J'ai dû lui pardonner cependant; les hommes, long-temps avant les crapauds, m'avaient appris à ne pas compter sur la reconnaissance. »

J'aurais encore beaucoup de traits à ajouter à l'histoire merveilleuse du crapaud; je devrais parler de sa prétendue transformation en poisson, de la pierre qu'on croyait contenue dans sa tête et qui devait fournir

un antidote infaillible contre toute espèce de poison, enfin de la faculté qu'on lui supposait de vivre sans air et sans alimens, renfermé au centre des roches les plus dures; mais, dans cette dernière question seule, il y aurait matière à tout un article, et comme c'est encore aujourd'hui un sujet de controverses, j'aurai sans doute plus tard occasion d'y revenir.

En passant en revue les principales fables relatives aux crapauds, j'avais pour but, comme je l'ai dit, de faire comprendre la répugnance des naturalistes modernes à s'occuper d'un fait d'ailleurs peu croyable, et qui se présentait si mal accompagné. Il me resterait maintenant à excuser la crédulité des naturalistes anciens, celle des savans du moyen-âge et du vulgaire de nos jours, en montrant combien il y a de traits merveilleux dans l'histoire positive de ces animaux, et combien il était facile à des hommes peu accoutumés à nos méthodes rigoureuses d'investigation de se laisser induire en erreur sur différens points. Cette seconde partie, pour être complète, devrait être traitée plus longuement encore que la première; mais comme depuis quelques années l'histoire naturelle est assez généralement cultivée, je pourrai me contenter de rappeler ici brièvement les généralités, et pour les faits particuliers de citer seulement les plus saillans.

Les batraciens anoures, ou *grenouilles* (en prenant ce mot dans le sens étendu qu'avait celui de *batrachos* chez les Grecs, et celui de *rana* chez les Latins), sont, comme on le sait, des animaux ovipares. Les œufs sont renfermés, non dans une coquille solide, comme ceux des oiseaux, ou dans une enveloppe flexible et d'ailleurs très résistante, comme ceux des reptiles, mais dans une membrane mince et perméable à l'eau. Il en résulte qu'ils se gonflent s'ils sont immergés dans un liquide, et qu'au contraire ils se dessèchent et se racornissent s'ils sont abandonnés dans un air sec; c'est ce que les parens, au reste, ont toujours bon soin d'empêcher.

La sortie de ces œufs est quelquefois accompagnée de circonstances singulières; ainsi, dans une espèce d'Europe, le mâle aide la femelle à se débarrasser de ses œufs, se les attache en paquets sur les deux cuisses et se retire dans quelque lieu humide. Au bout d'un certain temps, il quitte sa demeure terrestre, et va chercher une eau dormante, afin de s'y plonger. Par suite de cette immersion, les œufs se gonflent, leur membrane se fend, et les petits se mettent aussitôt à nager dans la mare, où ils continuent à séjourner jusqu'à ce qu'ils aient subi toutes leurs métamorphoses. Le *crapaud accoucheur* (c'est ainsi qu'on le nomme) est assez commun dans les environs de Paris; cependant il n'y a pas très long-temps qu'on a remarqué ces habitudes singulières, que M. Demours a le premier décrites.

Les espèces étrangères, qui forment le genre *pipa*, offrent encore quelque chose de plus singulier. Celle qu'on a connue la première vit à Cayenne et à Surinam dans les endroits obscurs des maisons. Lorsque les œufs sont pondus, le mâle les place sur le dos de la femelle qui sur-le-champ se rend à l'eau. La peau de son dos se gonfle et forme des cellules dans lesquelles les œufs éclosent et où les petits subissent leurs métamorphoses, ne sortant de cette prison qu'au moment où ils ont pris la forme qu'ils doivent garder jusqu'à la fin de leur vie.

Dans le plus grand nombre des cas, les œufs déposés simplement dans l'eau s'y gonflent, et au bout de quelques jours laissent chacun échapper un petit être qu'on a appelé têtard à cause de la grosseur de sa tête qui semble, en effet, hors de toute proportion avec le reste du corps.

Quelle que soit l'espèce de batraciens à laquelle il appartienne, le têtard est toujours très actif. Ses mouvemens sont irréguliers et comme tortueux, ce qui lui avait valu chez les Latins le nom de gyrin. Pline, sous ce nom, le décrit assez bien; mais il croit que c'est là son premier état, et par conséquent il ne considère point les batraciens comme ovipares.

Le têtard se meut à l'aide de sa queue, et on ne lui voit d'abord aucun membre; seulement, pendant les premiers jours, il a de chaque côté du cou de petites franges qui se détruisent bientôt, ou qui, s'il en faut croire Swammerdam, s'enfoncent seulement sous la peau pour former les branchies à l'aide desquelles l'animal respire. Les pattes de derrière se développent peu à peu et on peut en suivre les progrès; celles de devant se développent aussi, mais sous la peau qu'elles percent ensuite. Alors la queue se résorbe par degrés; un petit bec corné qui servait au jeune animal pour diviser les substances dont il se nourrissait dans son premier âge, tombe et laisse apercevoir les véritables mâchoires qui d'abord étaient molles et cachées; l'œil, qui ne s'apercevait qu'à cause de la transparence de la peau, se découvre avec ses paupières. Les branchies s'anéantissent et laissent les poumons exercer seuls la fonction de respirer, qu'elles partageaient avec eux. L'animal a pris la forme qu'il doit toujours désormais garder.

Mais, chez les batraciens à l'état parfait, les poumons ne sont pas les seuls organes chargés de la respiration, la peau est aussi un organe respiratoire, c'est-à-dire que le sang contenu dans les vaisseaux qui s'y distribuent se met en rapport avec l'air extérieur pour y puiser les élémens dont il a besoin et y verser ceux dont il doit se débarrasser. Cette respiration cutanée ne peut s'effectuer qu'autant que la peau est souple, humide, et la conserver dans cet état est un des premiers soins de l'animal, dès qu'il a subi sa dernière métamorphose. S'il appartient à une

espèce terrestre, il va chercher sur-le-champ une retraite dans quelque lieu peu exposé à l'action du soleil et où l'air ne soit pas trop sec; communément il se met en route de nuit, et quand le soleil le surprend, il s'empresse de chercher un gîte, entrant, si rien de mieux ne se présente, au fond des fentes qui se produisent dans le sol par l'excès de la sécheresse. Souvent l'émigration a été nombreuse, aussi arrive-t-il quelquefois qu'un grand espace nu brûlé par le soleil, crevassé en tous sens, et où il n'y a pas apparence d'un seul être vivant, se peuple, après quelques minutes de pluie, d'une multitude de crapauds qui s'attirent du plus profond des fentes et viennent jouir de l'humidité à la surface.

Dans les parties tropicales de l'Amérique, où, comme je l'ai dit, le pipa vit volontiers dans l'intérieur des maisons, il suffit qu'on arrose le plancher (si on peut dire plancher quand c'est, comme dans le cas le plus ordinaire, seulement de la terre foulée), pour voir sautiller bientôt une multitude de petits crapauds qui, moins prudens et plus pressés de jouir que leurs anciens, ayant d'ailleurs, à cause de la plus grande finesse de leur peau, plus de besoin d'en entretenir l'humidité, se hâtent de venir se vautrer dans les gouttes d'eau avant qu'elles se soient évaporées ou aient été absorbées par le sol.

Les premiers Espagnols qui ont été témoins de ces apparitions soudaines paraissent n'avoir pas douté que ces animaux ne fussent nés soudainement aux lieux où ils les apercevaient, et par le simple contact de la terre et de l'eau. Pierre Martyr dit que cela se voit tous les jours à Veragua; mais comme Martyr était un érudit, il se pourrait bien qu'il eût été chercher chez les anciens l'explication d'un fait qui lui avait été donné sans commentaires.

Du moment où la terre redevient sèche, elle cesse de convenir à nos jeunes batraciens, qui ne tardent pas à regagner leurs retraites. Leur disparition soudaine devenait donc encore un sujet d'étonnement et par suite d'explications hasardées. Au reste, puisqu'on admettait que ces animaux s'étaient formés instantanément par le simple contact de l'eau du ciel avec la terre, il n'y avait pas plus de difficulté à supposer qu'ils s'anéantissaient presqu'aussi soudainement après quelques heures par la séparation de ces deux élémens sous l'influence de la chaleur. C'était, en effet, l'opinion de plusieurs philosophes anciens, et on la retrouve, jusque vers la fin du XVIe siècle, professée par des hommes d'ailleurs éclairés; chez ceux-ci elle est quelquefois un peu modifiée, sans devenir pourtant plus plausible. Ainsi Mathiole, après avoir rapporté ce que dit Pline de grenouilles qui naissent de la vase, et qui, après six mois, retournent en limon, pour ressusciter ensuite au printemps, ajoute la remarque sui-

vante : « A ceci l'expérience est du tout contraire, car tout le long de « l'an on trouve des grenouilles aux marais maritimes, qui ne gèlent « point. C'est pourquoi je pense que Pline entend de celles qui s'engen- « drent de la corruption de la terre et de l'eau aux pluies d'été, lesquelles, « à la vérité, se dissipent en limon. »

Cette idée qu'une espèce de grenouilles ou de crapauds se résout en limon à l'approche de l'hiver, est l'expression théorique d'un fait mal observé. Quoique, dans les marais où l'eau de la mer pénètre et maintient la température à une certaine élévation, on puisse, comme le dit Mathiole, voir toute l'année nager des grenouilles, il n'en est pas moins vrai que, dans les pays tempérés, les batraciens s'engourdissent vers le commencement de la saison froide; mais avant que la stupeur les ait saisis, ils ont songé à s'assurer une cachette où ils soient à l'abri, et des rigueurs de la saison, et de la dent de leurs ennemis. Les espèces aquatiques s'enfoncent dans la vase, où quelques-unes pénètrent si profondément, qu'il est bien difficile que le hasard seul les fasse découvrir. Parmi les crapauds de notre pays, le *bombinator*, ou crapaud sonnant, est, à beaucoup près, celui qui se cache le mieux; Bosc raconte qu'ayant fait fouiller à la bêche une mare où quelques semaines auparavant nageaient des milliers de ces animaux, on n'en trouva d'abord pas de trace, quoique l'instrument à chaque fois s'enfonçât de plus d'un pied dans la vase; de sorte que si l'on n'eût pas fouillé plus profondément, on eût dû croire qu'il ne restait pas là un seul crapaud, quoiqu'on fût bien certain que pas un n'était parti.

Le crapaud sonnant, quoique le plus petit de nos pays, est à beaucoup près le plus bruyant. Son croassement, dans les soirées d'été, surtout lorsqu'il a plu pendant le jour, s'entend à une grande distance et est d'une monotonie insupportable. Quand donc arrive l'époque où il cesse de chanter, c'est un soulagement pour tout le voisinage, et on le remarque d'autant mieux, que les parages fréquentés par cette espèce ne le sont guère par les autres. Les mares deviennent ainsi tout à coup silencieuses et désertes, et comme on ne voit pas ce qu'ont pu devenir tous ces animaux qui, cependant, six mois plus tard, se rencontrent aussi grands, aussi nombreux et aussi bruyans, je ne doute pas que ce ne soit à eux que se rapporte le passage de Pline dont j'ai parlé plus haut.

Au reste, comme le noble Romain, dans les emprunts qu'il a faits aux Grecs, a commis de nombreux contre-sens, je ne serais pas étonné que l'auteur original eût dit simplement qu'à la fin de l'automne les grenouilles se perdaient dans la vase et ne se retrouvaient qu'au printemps.

Le crapaud sonnant ne se rencontre guère que dans les pays de monta-

gnes, où il vit presque constamment dans l'eau. Un autre qui a aussi, quoiqu'à un moindre degré, des habitudes aquatiques, et qui se trouve aux environs de Paris, c'est le crapaud de Rœsel (crapaud brun de Cuvier). Il est très abondant au printemps dans la mare d'Auteuil où on vient le pêcher la nuit avec des filets. On le coupe par le milieu du corps, et on vend ses cuisses dans nos marchés pour des cuisses de grenouilles.

Dans cette espèce, le têtard reste très long-temps avant de passer à l'état parfait, et il est déjà fort grand qu'il a encore sa queue; il semble même rapetisser lorsqu'il prend sa dernière forme. Cette diminution de volume d'ailleurs n'est pas à beaucoup près aussi sensible que chez une grenouille de la Guyane, la jakie; chez celle-ci, la différence est si grande, qu'elle a donné lieu aux premiers observateurs de supposer que c'était la grenouille qui se métamorphosait en têtard, ou, comme ils le disaient, en poisson.

Le crapaud de Rœsel, quand on l'inquiète, répand une forte odeur d'ail; le crapaud variable, plus rare aux environs de Paris, mais assez commun dans le midi de la France, exhale dans les mêmes circonstances une odeur d'abord ambrée, puis vireuse et semblable à celle de la morelle noire. Le crapaud des joncs ou calamite répand une odeur empestée de poudre à canon.

Quoique tous les crapauds ne soient pas également puans, tous ont quelque chose qui repousse. Leur forme écrasée, leur gros ventre qui traîne sur le sol, leur peau pustuleuse en font des êtres réellement hideux, et on ne doit pas s'étonner qu'ils soient en général un objet d'aversion.

On a dit que leur morsure était dangereuse; c'est probablement une erreur; la morsure même ne doit pas laisser de traces, car les mâchoires sont dépourvues de dents; elle retiennent d'ailleurs très fortement ce qu'elles ont une fois saisi, et c'est pour cela sans doute que les crapauds ont été pris quelquefois pour l'emblême de l'opiniâtreté. Leur urine qu'ils lancent contre ceux qui les poursuivent a été aussi, mais à tort, regardée comme vénéneuse. Quant à la liqueur qui suinte des glandes situées derrière les oreilles et quelquefois des pustules dorsales, il s'en faut bien qu'elle soit aussi innocente que l'ont prétendu quelques naturalistes modernes.

Cardan dit qu'on peut donner la gale à un homme en lui faisant porter une chemise lavée dans de la saumure où on aura fait périr un crapaud. Je ne doute point que cette odieuse recette n'ait été autrefois essayée par esprit de vengeance, et je ne serais pas surpris qu'elle eût jusqu'à un certain point réussi, c'est-à-dire qu'il en fût résulté une éruption cutanée. Schelhammer rapporte, dans les Éphémérides des curieux de la nature

(année 1687), qu'un enfant fut atteint d'une éruption très grave parce qu'un autre enfant lui avait tenu pendant quelques instans un crapaud devant la bouche.

Les chiens semblent connaître l'effet irritant de la liqueur qui exsude de la peau des crapauds, et quoique presque tous, hors ceux qui ont été dressés pour la chasse, poursuivent ces animaux lorsqu'ils les voient s'enfuir devant eux, ils se contentent le plus souvent, après les avoir atteints, de les arrêter en leur mettant la patte sur le corps; tout au plus leur donnent-ils un seul coup de dents. Il n'y a que les plus ardens bouldogues qui mordent un crapaud à plusieurs reprises; mais quand ils ont fait un pareil exploit, on ne tarde guère à s'en appercevoir au gonflement de leurs lèvres et au malaise qu'ils manifestent. Ils se frottent le museau, secouent la tête comme s'ils étaient assaillis par un essaim de guèpes et font entendre des gémissemens qui expriment à la fois l'impatience et la douleur.

J'ai vu dans la montagne de Quindiù, en Amérique, un chien se précipiter sur un petit crapaud et l'avaler tout d'un trait; mais le pauvre animal était à ce moment pressé d'une faim qui devait lui faire surmonter ses répugnances habituelles : depuis plus de cinq jours il n'avait rien mangé. Au reste, ce repas ne lui fut guère profitable, car après deux heures de souffrances, il rejeta le crapaud entier et enveloppé comme dans un sac de mucosités épaisses. Cette sécrétion par sa nature, comme par son abondance, était un indice de l'extrême irritation qu'avait causée dans l'estomac du chien la liqueur exsudée de la peau du reptile. Mon guide cependant interpréta le fait d'une manière toute différente : « voilà mon chien purgé, dit-il, en passant tout d'un coup de l'inquiétude à la joie, et désormais il va se porter mieux qu'il n'a fait de sa vie; voyez, toutes les mauvaises humeurs qu'il avait dans le corps se sont réunies autour du crapaud, et l'en voilà débarrassé. C'est un fait bien certain, ajouta-t-il, que toutes les choses semblables s'attirent entre elles, et vous en avez ici la preuve; pour moi, il y a long-temps que j'en suis convaincu, aussi je ne permets pas que dans ma maison on inquiète les crapauds, les geckos ou les araignées. Ces animaux sont comme des éponges qui absorbent ce qu'il y a de mauvais dans l'air et le purifient pour notre usage. Ce n'est pas sans dessein, croyez-le bien, que la Providence leur a inspiré le désir de s'approcher de nos demeures. »

C'est ainsi que raisonnait mon guide, et c'est ainsi qu'ont souvent raisonné des hommes qui dans leur temps étaient écoutés comme des oracles. Il n'avait pas cependant puisé ses idées dans leurs écrits, car il ne connaissait pas une lettre, et n'avait jamais vu d'autre livre que le bréviaire de son curé. Au reste, pendant quinze jours que je parcourus avec lui la

montagne de Quindiù, je l'entendis souvent émettre sur divers points de philosophie religieuse ou de philosophie naturelle des opinions que j'avais rencontrées ailleurs, mais que je ne m'attendais guère à retrouver chez un vieux nègre ignorant.

La montagne de Quindiù ne passe pas pour avoir des crapauds plus venimeux que le reste de la Nouvelle-Grenade; mais une autre montagne du même pays, celle de Tatama au Choco est au contraire très célèbre sous ce rapport. L'espèce que l'on considère comme particulièrement redoutable est très petite, et le corps n'a guère plus d'un pouce et demi de longueur; la couleur est pour les parties supérieures d'un noir foncé avec des dessins bizarres en orangé vif. L'animal semble être vêtu d'un *san-benito* semé de flammes, et tout son aspect a réellement quelque chose de diabolique.

Les crapauds de cette espèce vivent, à ce qu'il paraît, pendant la plus grande partie de l'année dans de profondes retraites; du moins on ne les voit apparaître à la surface que pendant la saison des pluies; mais alors ils se montrent en si grande abondance, qu'on ne peut, pour ainsi dire, faire un seul pas sans être exposé à en fouler aux pieds. Lorsque approche le temps de leur apparition, on voit arriver de tous les côtés des Indiens sauvages, et il y en a qui viennent de fort loin. Ils ont préparé d'avance quelques brochettes de bambou, et une grande quantité de flèches faites des fibres du pétiole de certains palmiers. Ces flèches destinées à être lancées avec la sarbacane n'ont pas plus de dix-huit pouces de long et à peine une ligne de diamètre; elles sont extrêmement acérées, et, lancées par un habile tireur, elles peuvent, à vingt pas, pénétrer dans les chairs d'un animal jusqu'à un pouce ou un pouce et demi de profondeur.

En arrivant, le premier soin de l'Indien est de construire une sorte d'échafaudage sur lequel il puisse dormir sans crainte des serpens qui dans ce canton, et même dans tout le Choco, sont très nombreux et très redoutables; puis de mettre à l'abri ses provisions qui consistent habituellement en chairs boucanées de singe, de pécari ou de tapir. C'est l'affaire de quelques heures seulement. Le lendemain de grand matin, après avoir ranimé son feu, il va à la recherche des crapauds. Dès qu'il en aperçoit un, il l'arrête en plaçant sur le corps le pouce du pied gauche, puis il embroche l'animal d'arrière en avant, et continue ainsi jusqu'à ce que toutes les brochettes dont il s'était muni soient garnies chacune d'une demi-douzaine de crapauds. Alors ils revient vers son gîte. Prenant successivement chaque brochette, il la présente au feu de manière à ce que le dos de tous les crapauds soit tourné de ce côté. Dès que ces animaux, qui sont encore vivans, sentent la chaleur, ils se couvrent de la li-

queur laiteuse dont j'ai parlé, et qui est chez eux plus abondante que chez toutes les autres espèces. L'Indien en enduit aussitôt la pointe de ses flèches, puis les pique séparément par le bout opposé dans un morceau d'argile molle, de manière à ce qu'en séchant elles ne soient point exposées à se coller entre elles. La même opération se continue jusqu'à ce que le sauvage ait préparé la quantité de flèches qu'il croit pouvoir employer pendant l'année. Quelques-uns cependant restent aussi long-temps qu'on voit des crapauds, et à la fin de la saison ils ont une provision considérable dont ils se défont ensuite aisément par voie d'échanges. Ces flèches en effet sont fort recherchées, car elles tuent aussi sûrement et aussi vite que celles qu'on prépare avec le curare dans les provinces situées à l'est de la Cordillière. Une seule suffit pour tuer dans une ou deux minutes un animal gros comme un renard.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'empoisonner directement les flèches, on recueille le suc vénéneux en raclant avec un couteau de bois le dos de l'animal. Ce moyen a été aussi employé dans l'ancien monde pour se procurer un poison, et il est indiqué par le scholiaste de Nicandre. Seulement, pour favoriser l'exsudation de la liqueur, cet écrivain dit qu'on doit piquer les pistules, tandis que les Indiens, dans la même intention, présentent, comme je l'ai dit, le dos de l'animal au feu. Je crois que leur procédé remplit mieux le but (1).

Le venin des crapauds de notre pays n'est pas à beaucoup près aussi actif que celui des crapauds de Tatama ; cependant j'ai vu, dans des expériences qui se faisaient chez M. le professeur Magendie, tuer un cochon d'Inde en le piquant légèrement d'un scalpel, dont la pointe avait été chargée de l'humeur laiteuse exsudée de la peau d'un crapaud. Dans d'autres circonstances, l'expérience n'a pas réussi sans que l'on ait pu déterminer à quoi tenait cette différence dans les résultats ; au reste, même

(1) Il parait qu'au Brésil, dans la province de Rio-Negro, on trouve des crapauds dont le venin n'est pas moins actif. Voici, en effet, ce que dit à ce sujet un voyageur très véridique, qui en 1828 traversa cette province, en se rendant de Lima au Para : « A Egas, village situé sur l'Amazone, un peu au-dessous de l'embouchure du Japura, on trouve en très grande abondance des crapauds ou grenouilles qu'on regarde comme extrêmement venimeux. Certains Indiens étrangers qui avaient l'habitude de manger des grenouilles, étant arrivés à Egas par la rivière de Teffe, voulurent faire un repas de batraciens qu'ils trouvèrent aux environs de ce village ; ils furent tous empoisonnés, et la plupart moururent. » (Maw, Passage de la Mer Pacifique à l'Atlantique, en traversant les Andes et descendant l'Amazone. Londres, 1829, p. 277.)

dans un de ces cas, on eut la preuve que la liqueur n'était rien moins qu'innocente, et l'expérimentateur s'en étant fait jaillir dans l'œil une goutte presque imperceptible, sentit aussitôt une douleur très vive; son œil devint rouge comme l'écarlate et resta ainsi plusieurs jours.

On croyait autrefois le poison des crapauds non-seulement très actif, mais encore très subtil; témoin le fait suivant rapporté par le cardinal Ponzett, qui le tenait d'un témoin occulaire. Un paysan, disait-il, trouvant des vaches dans son champ de blé, prit pour les en chasser un roseau qui portait un crapaud embroché. Il le prit par le bout opposé, et cependant, étant rentré chez lui pour dîner, à peine eut-il commencé à porter les alimens à sa bouche, qu'il fut pris de vomissemens. Au bout de quelque temps, se sentant remis, il voulut recommencer à manger; aussitôt retour des mêmes accidens qui se répétèrent jusqu'à ce qu'il eût pris le parti de se servir des mains d'un autre pour recevoir chaque bouchée. On jugea, ajoute le cardinal, que la nature spongieuse du roseau avait permis au poison de s'étendre jusqu'à l'extrémité opposée et de se communiquer aux mains de l'homme. Ce qui rendait, suivant notre auteur, le venin de l'animal plus dangereux, c'est qu'il était mort en colère. « Cette circonstance, ajoute-t-il, influe beaucoup sur l'activité du poison; aussi, ceux qui veulent se servir, pour commettre quelque crime, de la bave du crapaud, ont coutume de suspendre l'animal par les pieds au-dessus d'un vase destiné à recevoir le liquide virulent, et de le battre jusqu'à ce qu'il ait perdu la vie. »

C'était par un moyen analogue, mais en prenant un cochon au lieu d'un crapaud, qu'on obtenait, disait-on, la célèbre *Agua tofana*.

Si l'on a été pendant long-temps fort au-delà du vrai relativement aux propriétés malfaisantes du crapaud, on a depuis péché par l'excès contraire, et aujourd'hui même, ainsi que je l'ai dit, beaucoup de naturalistes regardent cet animal comme incapable de nuire en quelque manière que ce soit. C'est une erreur qui peut avoir ses inconvéniens et qu'il est bon de signaler. Le célèbre chimiste Davy ne la partageait pas, et partant de l'idée très sensée que la croyance populaire ne s'était pas établie sans quelque fondement, il entreprit un examen de la liqueur laiteuse exsudée par la peau du crapaud. Il y découvrit un principe fort âcre agissant sur la langue comme l'extrait d'aconit préparé dans le vide, et excitant, même quand on l'applique sur la peau de la main, un sentiment de brûlure qui dure plusieurs heures. Le suc lui-même produit des effets semblables, mais souvent moins puissans en raison du plus ou moins d'albumine qui s'y trouve toujours mêlé.

Davy, voulant savoir quel serait l'effet de cette liqueur porté e dans la cir-

culation, piqua un poulet avec une lancette dont la pointe avait été chargée de l'humeur laiteuse. Il n'en résulta aucun accident; nous avons dit qu'une expérience semblable faite sur un animal plus petit avait réussi, mais une fois seulement : la question mériterait d'être examinée de nouveau.

Davy trouva le principe vénéneux non-seulement dans la liqueur des pustules, mais encore dans le fluide visqueux qui enduit la langue, et même dans le sang, quoique en très petite quantité. Le célèbre chimiste croit pouvoir attribuer à cette sécrétion un double usage. D'abord elle peut servir à protéger, contre les attaques des carnassiers, l'animal qui du reste trouve déjà une défense dans l'épaisseur de sa peau (1). En second lieu, comme le fluide est très inflammable, on peut le regarder comme une excrétion par le moyen de laquelle le sang se décarbonise. L'appareil glanduleux serait ainsi un auxiliaire du poumon, et en effet, Davy a remarqué qu'il reçoit un rameau considérable des artères pulmonaires. Le docteur Edwards avait déjà prouvé, par d'autres considérations, que la peau chez les batraciens est un organe respiratoire; les deux observations s'appuient donc mutuellement.

Quoique chez les Romains le crapaud fût considéré comme un être malfaisant, on tenait pour bon augure d'en rencontrer un dans son chemin. Il paraîtrait que nos ancêtres les Francs avaient la même opinion, puisqu'au rapport de plusieurs historiens, leur étendard portait originairement trois crapauds noirs sur champ d'azur. Clovis commença par les avoir d'or; puis, après sa conversion à la religion chrétienne, il y substitua les fleurs de lis.

S'il est vrai que le conquérant, en changeant de croyance, ait cru devoir changer d'armes, il l'a fait sans doute pour ne pas blesser les préjugés religieux de ses nouveaux sujets. Le crapaud, en effet, non-seulement entrait dans beaucoup de maléfices, mais il était fortement soupçonné de prêter sa figure au démon quand celui-ci, pour des raisons particulières, préférait ne pas se montrer avec les cornes, la queue et le pied fourchu. Il y avait une foule d'histoires qui confirmaient cette opinion. Je me contenterai d'en citer une qui à la vérité ne remonte pas tout-à-fait aux premiers temps de la monarchie française, mais ne laisse pas cependant que d'être assez ancienne.

Cette anecdote se trouve dans un livre très singulier intitulé : *Bonum universale de apibus;* l'auteur, Thomas de Catinpré, vivait au commen-

(1) Cette peau est très résistante en raison de l'abondance des carbonates de chaux et de magnésie, et du phosphate de chaux, qui sont déposés dans le derme et le rendent presque pierreux.

cement du XIIIe siècle; mais la plupart des histoires qu'il a réunies paraissent empruntées à des écrivains d'une époque fort antérieure.

Autrefois, dit-il, vivait en Normandie un riche bourgeois qui, n'ayant qu'un fils, eut la malheureuse idée de l'allier à une grande famille, et demanda pour lui, en mariage, la fille d'un gentilhomme. La fortune du bonhomme, qui était considérable, tenta les parens de la demoiselle et les fit consentir à cette union; mais ils exigèrent que les nouveaux mariés fussent mis sur-le-champ en possession de tous les biens; cela était, disait-on, indispensable, pour que le fils, s'il ne devenait pas noble par cette alliance, pût au moins vivre noblement. Le vieillard consentit à tout; il n'avait pas lu *les Deux Gendres*, pas même *Conaxa*, et ce fut tant pis pour lui, car son sort fut exactement celui du beau-père dans les deux pièces que je viens de nommer. Bientôt dans la maison qui lui avait appartenu il ne se trouva pas une seule chambre dont sa belle-fille le laissât en paisible possession, et il fut relégué avec sa vieille femme dans un réduit obscur attenant à la cuisine. Si leur logement était mauvais, leur nourriture l'était encore plus, et les restes des valets semblaient presque trop bons pour eux. Le fils, qui d'abord n'avait fait que céder à regret aux instances de sa noble moitié, devint bientôt aussi dur qu'elle, et ses parens craignirent de lui rien demander.

Un jour la pauvre vieille, qui avait excusé son fils aussi long-temps qu'elle avait pu, et qui d'ailleurs souffrait moins pour elle-même que pour son mari des privations qui leur étaient imposées à tous deux, sentit de son bouge l'odeur d'une oie qu'on rôtissait à la cuisine. C'était le plat qu'elle servait à son mari lorsque dans leur bon temps elle voulait le régaler. Mon ami, lui dit-elle, pourquoi n'irais-tu pas prendre ta part de ce morceau? tes enfans ne pourraient le trouver mauvais; tiens, voilà ton meilleur habit; graces aux reprises que j'y ai faites hier, il est encore présentable. Va, dépêche-toi; si je n'y vais pas moi-même, c'est que je n'ai pas aujourd'hui d'appétit.

Le vieillard se laissa persuader; il venait de voir apporter l'oie, et pourtant lorsqu'il entra, elle était déjà disparue; on avait reconnu ses pas, et le fils s'était empressé de cacher le plat sous un lit. Le père, dit mon auteur, ne fut pas peu surpris de voir qu'une oie sans plumes eût pu s'envoler ainsi; il balbutia quelques mots et se retira bientôt, pénétré de douleur à cette nouvelle preuve de dureté. A peine fut-il parti, que le fils s'empressa de retirer le plat du lieu où il l'avait caché; mais qu'aperçut-il? Sur cette oie était étendu un énorme crapaud qui le regardait avec des yeux flamboyans, et qui tout d'un coup, s'élançant vers lui, se cramponna à son visage. Tous les efforts qu'on fit pour le délivrer restèrent

long-temps impuissans et ne servirent qu'à redoubler ses douleurs. Il semblait devoir périr dans cet horrible supplice, et il ne dut sa vie qu'aux prières d'un saint homme qui, après avoir obtenu de lui l'aveu de ses fautes et la promesse de les réparer, exorcisa l'animal impur, et l'obligea à regagner l'enfer d'où sans doute il était venu.

Adam Weber, dans ses *Délices de l'histoire*, conte qu'un certain avocat, orateur renommé, mais qui n'employait guère son éloquence qu'à faire triompher l'injustice, étant mort sans avoir fait pénitence, on vit, lorsqu'on s'apprêtait à l'ensevelir, un horrible crapaud attaché à cette langue, dont il avait fait un si mauvais usage. Weber cite le fait comme un exemple des châtimens de Dieu envers les coupables impénitens : j'y verrais plutôt un avertissement pour les faibles, une mercuriale muette adressée aux jeunes membres du barreau.

Je suis persuadé que ce dernier conte repose, comme plusieurs de ceux que j'ai déjà eu occasion d'examiner, sur une simple équivoque. Les médecins, en effet, désignent sous le nom de grenouillette une maladie que les Latins appelaient de même *rana;* or, cette maladie consiste dans une tumeur plus ou moins volumineuse qui se manifeste à la base de la langue et en gêne le mouvement. D'après ce que je viens de dire, on conçoit fort bien qu'un dialogue tel que le suivant aura pu avoir lieu.

— *Un malade.* « Eh! docteur, que vous venez tard! il y a deux heures que je vous attends. »

— *Le médecin.* « J'ai été appelé précipitamment pour l'avocat A.... qui venait d'être frappé d'apoplexie; quand je suis arrivé, il était déjà mort. Ce qui est singulier, c'est que je lui ai trouvé la grenouillette sous la langue, et jamais pourtant il ne s'en était plaint. »

— *Le malade.* « Il aurait craint qu'on ne dît qu'il était puni par où il avait péché. »

— *La garde-malade sortant précipitamment et descendant chez la portière.* « Ah! ma chère, je suis encore toute tremblante.... si vous saviez la nouvelle que je viens d'apprendre.... ce méchant avocat A.... vient de mourir.... on lui a trouvé une gren.... un crapaud, un gros crapaud sur la langue. C'est très certain, c'est le docteur B.... qui l'a vu et qui vient de me le conter. Il dit bien que c'est une punition du bon Dieu. »

Il a bien pu arriver cependant qu'on ait réellement observé des crapauds fixés sur le visage d'un mort auquel on avait négligé de donner la sépulture. C'était, si l'on veut, quelque duelliste tué sur le coup et abandonné par ses témoins qui avaient craint pour eux-mêmes la rigueur des édits. Le paysan qui après quelques jours arrivait là par hasard, et trouvait dans cet

état les restes d'un homme dont le dernier acte avait été une violation des lois divines et humaines voyait tout naturellement dans le crapaud le diable lui-même qui était venu prendre possession de sa proie.

Si c'était sur le cadavre d'un animal que se montrait le reptile, le fait ne pouvait être interprété de la même manière, mais les gens amoureux de merveilleux trouvaient toujours de quoi satisfaire leur penchant. Un chasseur trouve parmi les joncs d'un marais un canard qui lui paraît d'abord fraîchement tué. Lorsqu'il se baisse pour le saisir, il voit s'échapper d'entre les plumes un crapaud, et s'aperçoit que l'oiseau est déjà tout pourri; il ne soupçonne pas que le crapaud est venu là pour se nourrir des vers qui fourmillent dans les chairs corrompues, et il suppose plutôt qu'il est né de la corruption même. Il communique ses doutes à un philosophe qui trouve la conjecture très bien fondée, et fait remarquer que le canard pendant sa vie mangeant quelquefois des crapauds, il est non-seulement possible, mais vraisemblable qu'il subira cette transformation après sa mort; car, dit-il, les élémens une fois redevenus libres par la dissolution d'un corps tendent toujours à reprendre la forme qu'ils avaient eue avant celle-là.

C'est Paracelse qui fait ce beau raisonnement. Au reste, la transmutation admise, on trouva mille raisons qui la rendaient nécessaire. Je ne m'arrêterai point à examiner ces diverses théories, mais je ne puis me dispenser de citer l'opinion du canard lui-même. Voici comment il s'exprime dans des vers qu'écrivit sous sa dictée un ministre allemand au commencement du XVIIe siècle.

« Buffones gigno putridâ tellure sepultus
« Humores pluvii fortè quod ambo sumus,
« Humet is et friget; mea sic vis humet et alget,
« Cum perit in terrâ qui priùs ignis erat.

De même qu'on avait diverses théories pour la transmutation des canards en crapauds, on avait aussi différens procédés pour l'obtenir. Les uns, comme je l'ai dit, pensaient qu'il suffisait de laisser pourrir l'oiseau à la surface du sol, tandis que d'autres voulaient qu'on l'enterrât profondément; quelques-uns faisaient naître les crapauds en cave comme on y fait venir les champignons. Cardan avait inventé un moyen plus économique; on pouvait faire un pot-au-feu avec le canard et manger sa chair, puis on n'avait qu'à verser le bouillon sur de la terre convenablement préparée, on était certain d'y voir bientôt pousser des petits crapauds. Ezler, mé-

decin allemand du XVIIe siècle, assure dans son *Isagoge Physico-medico-magica*, qu'on en obtient aussi sûrement en faisant digérer pendant un mois à une chaleur convenable des œufs de canard; il affirme avoir répété mainte fois cette expérience et toujours avec un plein succès.

S'il était autrefois généralement admis que dans des circonstances particulières, il pouvait se former des crapauds dans un corps mort; on ne doutait pas non plus qu'il ne s'en développât quelquefois dans l'intérieur d'un corps vivant, et il y avait à l'appui de cette opinion un grand nombre d'histoires dont quelques-unes portaient tous les signes de l'authenticité. Des gens d'un caractère irréprochable affirmaient en avoir rejeté par les selles ou par les vomissemens, et je ne doute pas qu'ils ne crussent dire la vérité.

On sait que l'hypochondrie, lorsqu'elle est portée à un haut degré, touche de bien près à l'aliénation mentale. Le malheureux qui en est tourmenté voit la société, la nature entière conjurée contre lui; qu'il ait songé une fois à un évènement qui pourrait lui devenir contraire, quelque improbable que soit la chose, il la supposera possible, et bientôt la croira certaine.

Ces folles imaginations qui varient suivant les individus, ne sont pas, comme le supposent quelquefois les personnes étrangères à la médecine, les seuls symptômes de l'hypochondrie. La maladie a des symptômes physiques qui tiennent plus directement à sa cause, et qui sont toujours à peu près les mêmes; tels sont un sentiment de pesanteur au-dessous des côtes et à la région de l'estomac, des mouvemens tumultueux dans cette partie, des douleurs comme celles qui résulteraient d'égratignures à l'intérieur des viscères, enfin souvent des bruits singuliers, et qui quelquefois ressemblent assez bien au coassement d'une grenouille ou d'un crapaud. Il ne faudra donc pas grand effort au pauvre malade pour qu'il se persuade avoir une légion de ces animaux dans l'estomac. Il ne manquera pas d'argumens pour le prouver à ceux qui l'entourent, et il réussira quelquefois à les convaincre. « S'il se développe des vers dans l'intérieur de notre corps, dira-t-il, pourquoi ne s'y développerait-il pas des grenouilles? Lorsque vous entendez un coassement sortir d'un marais, vous n'avez pas besoin de voir l'animal, et vous savez quelle est la cause du bruit; pourquoi voulez-vous chercher une autre cause pour le croassement qui sort de mon corps? Non-seulement vous entendez ces grenouilles, mais vous pouvez presque les toucher; placez la main sur mon côté, vous verrez qu'en ce moment même elles s'agitent. Il y a quelque chose pourtant que vous ne sentirez pas et que moi je sens constamment, c'est le déchirement de mes entrailles par leurs ongles aigus. »

Je ne fais guère ici que répéter les paroles que j'ai moi-même entendues, et il y a peu de médecins qui n'aient été obligés d'écouter de semblables plaintes.

Il arrive assez souvent que, pour ces sortes de maladies, le traitement le mieux dirigé reste impuissant, parce que l'affection mentale, qui d'abord n'était qu'effet, devient cause à son tour, et contribue à entretenir le désordre corporel. Dans ces cas, il faut que le médecin cherche à guérir l'esprit en même temps que le corps.

Ainsi, pour le malade qui se plaindra d'avoir des grenouilles dans l'estomac, on devra, si c'est un homme capable de suivre un raisonnement, ou de profiter d'une observation, chercher à lui faire comprendre la nature et la cause des mouvemens qu'il sent à l'épigastre et des bruits qu'il entend; si c'est au contraire un homme inaccessible à la conviction, le mieux sera de lui persuader qu'on a un moyen de faire sortir ces animaux, et il n'y aura aucun mal à le tromper par quelque tour de passe-passe, pour lui prouver que le moyen a réussi. C'est ce qu'on a fait quelquefois; après avoir donné par exemple à l'hypochondriaque un purgatif violent, on a placé dans le bassin de sa chaise quelques petites grenouilles mortes ou vivantes, et on s'est bien gardé de mettre les parens où les amis du malade dans le secret, car un mot imprudent de leur part pourrait, même après un temps assez long, ramener tous les accidens. On aura de cette façon vingt personnes honorables toutes prêtes à lever la main pour attester un fait faux.

Les médecins des siècles passés se sont quelquefois montrés sur ce point aussi crédules que les malades, et ils ont mis leur esprit à la torture pour inventer des remèdes propres à chasser les grenouilles; je me contenterai d'en indiquer un seul, qui était fondé sur l'antipathie qu'on supposait exister entre les grenouilles ou crapauds et les diverses espèces de serpens.

Si on avait pu introduire une couleuvre dans le corps, comme on introduit un chat dans un grenier infesté de rats, nul doute que les crapauds n'eussent aussitôt quitté la place. Malheureusement le moyen était impraticable; mais on se rappela que la seule odeur du chat faisait fuir les souris: l'on pensa que celle du serpent ne pouvait manquer d'avoir la même influence sur les crapauds. D'après cette idée, on inventa la formule suivante :

On prend un serpent, et après en avoir retranché la tête et la queue, on l'écorche et on le fait sécher à l'ombre. On coupe le corps par tronçons, qu'on fait bouillir dans l'eau, et on recueille l'huile qui monte à la surface.

Cette huile, dont l'odeur est très prononcée, doit être prise sur-le-champ par le malade; les crapauds, assure-t-on, ne l'auront pas plus tôt sentie, qu'ils s'empresseront de fuir du côté opposé, pensant avoir déjà l'ennemi à leurs trousses.

C'est Gesner qui donne cette recette d'après un manuscrit allemand. Gesner croyait possible que des batraciens vécussent dans l'estomac d'un homme. Il n'admettait pas qu'ils y naquissent spontanément; mais il croyait que des œufs, déposés dans l'eau d'un marais, pouvaient être avalés par mégarde, et éclore ensuite dans les intestins.

On a prétendu que des femmes avaient vu quelquefois se développer dans leur sein, au lieu d'un enfant, un crapaud; et dans le temps, où l'on croyait aux incubes, on pensait généralement que ces enfantemens monstrueux indiquaient un commerce de la mère avec le démon. Tous les crapauds, quelle que fût leur origine, étaient propres à figurer dans les opérations magiques; mais ceux dont nous parlons y convenaient plus particulièrement à raison de la parenté présumée. Cependant les sorciers qui voulaient les faire entrer dans des charmes très puissans, cherchaient à augmenter leurs facultés malfaisantes en les rendant l'objet des plus horribles profanations qu'ils pouvaient inventer. Comme échantillon de ce que ces misérables insensés souhaitaient faire, je donnerai l'histoire suivante que j'ai trouvée dans Paullini.

Un prêtre, qui voulait se venger d'un gentilhomme, alla consulter une sorcière sur les moyens d'y parvenir. Celle-ci lui montra un crapaud qui était né, disait-elle, d'un commerce diabolique, et qu'elle conservait dans un vase de terre; par son conseil, le prêtre baptisa le crapaud à la manière ordinaire, puis lui donna à dévorer une hostie consacrée; l'animal, après cela, fut brûlé vif. Les cendres, soigneusement recueillies, furent répandues sur un mets qu'on servit à la table du gentilhomme, ce qui le fit périr lui et toute sa famille. Il semble qu'on eût pu se procurer, par des moyens beaucoup plus simples, un poison qui eût produit le même effet.

Bodin, dans sa *Démonomanie des Sorciers*, cite des histoires toutes semblables, et donne pour garans Monstrelet et Froissart. « Pendant que j'escrivois ceci, ajoute-t-il, on m'advertit qu'une femme enfanta d'un crapaut près de la ville de Laon. De quoi la sage-femme estonnée, et celles qui assistèrent à l'enfantement déposèrent, et fut apporté le crapaut au logis du prevost, que plusieurs ont veu différent des autres. »

Voilà une sorte d'information juridique, et de laquelle, il résulte que ce prétendu crapaud était *différent des autres*. Ce n'était évidemment qu'un fœtus acéphale venu avant terme, et qui peut-être, mort depuis

plusieurs jours, avait déjà pris une teinte plombée. Les personnes qui ont eu lieu d'observer souvent ces produits monstrueux de la conception, concevront fort bien comment un petit être, quelquefois long seulement de quatre ou cinq pouces, qui offre des yeux saillans placés presque au sommet de la tête, une large bouche sans lèvres distinctes, un gros ventre et de petits membres mal formés, a pu, aux yeux de personnes ignorantes, passer pour une sorte de crapaud.

Je me suis encore une fois, et sans m'en apercevoir, engagé dans les vieux contes; il est nécessaire de finir et d'arriver aux pluies de grenouilles.

Un grand nombre d'auteurs anciens ont parlé de ces pluies. Phylarque, cité par Athénée, dit que le fait est arrivé plus d'une fois; l'historien Héraclide rapporte que dans certains cantons de la Péonie, il en tomba en grande abondance, et que ces animaux, mourant pour la plupart sur le lieu même, répandirent dans l'air un telle infection, que les habitans, menacés de la peste, prirent le parti d'émigrer. Suivant Diodore de Sicile et suivant Elien, autant en était arrivé à un peuple de l'Inde, les Autariates ou Attariotes, avec cette seule différence que chez eux il était tombé plus de têtards à demi métamorphosés que de grenouilles à l'état parfait.

Théophraste, ainsi que je l'ai dit, ne croyait point aux pluies de grenouilles, mais puisqu'il a pris la peine de combattre cette opinion, c'est une preuve qu'elle était alors assez en crédit. Dans une dissertation *ex professo* sur les animaux qui apparaissent soudainement, il passe en revue les diverses causes auxquelles on peut attribuer ces phénomènes, et il est conduit à les ranger en plusieurs classes. « Certains animaux, dit-il, se montrent tout à coup en grande abondance, parce qu'il s'est trouvé quelque circonstance accidentelle très favorable à leur production; c'est ainsi que dans les lieux qui ont servi d'emplacement à un camp ou à un marché, aussitôt que les immondices cessent d'être agitées, elles donnent naissance à des quantités innombrables de mouches. Dans d'autres cas, au contraire, les animaux ne viennent pas de naître au moment où on commence à les voir; ils existaient déjà depuis plus ou moins long-temps. Telles sont les grenouilles qui apparaissent quelquefois après la pluie; car il ne pleut pas des grenouilles comme beaucoup de gens le croient; celles qu'on voit à la surface du sol, après les orages dont j'ai parlé, ne viennent pas d'en haut, mais d'en bas; elles étaient cachées sous terre, et quittent leur retraite lorsque l'eau commence à y pénétrer. »

L'opinion de Théophraste eut peu de partisans, et dans le moyen-âge, par exemple, les écrivains qui rappelèrent les apparitions subites de grenouilles admirent constamment que les animaux étaient tombés du

ciel. Malheureusement ils parlent de ces phénomènes en termes si vagues, qu'il est impossible de savoir si le fait doit être interprété à leur manière ou à la manière de Théophraste, laquelle, il faut en convenir, est applicable dans neuf sur dix des cas où l'autre explication est proposée.

Les écrivains de la renaissance ne sont guère plus précis, et c'est beaucoup s'ils indiquent le lieu et la date de l'évènement. Engel, dans les *Annales du Brandebourg*, en cite un cas pour l'année 1334, et Wolf, dans ses *Lectiones memorabiles*, un pour l'an 1546. Mais ni l'un ni l'autre ne donne les détails dont on aurait besoin. Le dernier, d'ailleurs, ne m'inspire pas grande confiance, car il semble dire qu'il a tiré le fait d'un ouvrage de Barthélemy de Lucca; or, le seul écrivain que je connaisse sous ce nom, est un évêque de Torcello, mort en 1327. Je ne vois pas trop comment cet évêque, qui ne passa jamais pour un saint (à telles enseignes qu'il fut excommunié) aurait pu attester un évènement survenu neuf ans après sa mort.

Olaus Magnus, dans son livre sur les nations du nord, traite plusieurs fois la question, mais toujours en termes généraux. Ce qui l'occupe surtout, c'est de trouver une explication pour le phénomène, et non d'en prouver la réalité; il ne lui vient pas à l'esprit que le fait puisse être conteste.

Suivant lui, c'est des exhalaisons terrestres fécondées par l'action du soleil, que se forment au milieu des airs les différens êtres organisés qui retombent ensuite sur la terre. « Ce phénomène, dit-il, s'observe dans nos pays septentrionaux tout aussi bien que dans les autres, et peut-être même y est plus commun, à cause de la grande abondance de mines, d'où s'élèvent des vapeur sulfureuses. Quoi qu'il en soit, il n'est pas rare de voir tomber des nues tantôt des insectes, tanôt des grenouilles ou des poissons, quelquefois des grains de froment, d'autres fois des semences d'une plante légumineuse, qui, mises en terre, germent et portent des fleurs bleues. Nos livres modernes d'histoire, ajoute-t-il, négligent le plus souvent de mentionner ces faits, qui arrivent à des époques indéterminées, et auxquels on n'attache plus la même importance qu'autrefois; mais on en a recueilli un grand nombre dans un livre récemment publié à Nuremberg. »

Dans ce passage (livre XX, chap. 30) et dans un autre (livre XVIII, chap. 20), il parle de lemmings qu'on aurait vu tomber tout vivans dans divers cantons de l'Helsingie et dans les provinces voisines du diocèse d'Upsal. « Il paraît, dit-il, qu'ils auront été enlevés de terre par quelque coup de vent et transportés ainsi de pays peut-être fort éloignés jusqu'en

ceux où l'orage venant à éclater, ils tombent avec la pluie. Ils ont dû faire le trajet en très peu de temps, puisque ceux qu'on saisit au moment où ils viennent de toucher la terre ont dans l'estomac des herbes non encore digérées. »

Il est étrange que l'archevêque n'ait pas songé à rapporter à la même cause toutes les pluies d'êtres organisés. Cardan, au contraire, l'a trop généralisée en voulant l'appliquer même aux cas des pierres tombées du ciel; voici en effet comme il s'exprime au livre XVI de son traité *De subtilitate.*

« Les effets que peut produire la force des vents sont véritablement prodigieux. Sur le sommet des montagnes, en particulier, leur violence est extrême, et j'ai pu en juger par moi-même une fois que je traversais l'Apennin. Un coup de vent m'emporta mon chapeau, que je vis fuir loin de moi avec la rapidité du carreau lancé par l'arbalète. Peu s'en fallut qu'il n'allât tomber avec la pluie dans une des *villas* voisines, ce qui eût fait sans doute crier au miracle. Ce vent était si fort qu'il rejeta en côté, de près de deux pas, le cheval que je montais, et je vis le moment où nous allions être précipités tous les deux du haut en bas des rochers. J'avais lu dans le Poge que la ville de Borghetto avait été renversée par le vent; qu'il en avait été de même de la chapelle de Sainte-Rosine, et qu'un cabaret avait été transporté tout entier à une assez grande distance du lieu où il avait été construit. Je regardais cela comme fabuleux, mais, depuis ce qui m'est arrivé à moi-même, je suis très disposé à y croire. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner s'il pleut parfois des grenouilles, de petits poissons et des pierres, car les grenouilles et les poissons auront été pris par quelque ouragan dans les marais et les lacs placés au sommet de quelque montagne; quant aux pierres, elles auront été enlevées à l'état de poussière, puis le vent venant à comprimer violemment ces particules désagrégées, les aura forcées à s'unir en masses solides. Ce qui me semble confirmer cette conjecture, c'est que c'est presque toujours au pied des hautes montagnes ou dans les vallées voisines qu'on a observé ces pluies étranges. »

Rondelet, dans son *Histoire des animaux aquatiques,* consacre un chapitre à *la grenouille qui tombe du ciel,* et examinant successivement les diverses hypothèses proposées à ce sujet, il s'arrête à celle que nous avons déjà vue, avancée par Olaus Magnus. « C'est, dit-il, au milieu des pluies et des tempêtes que nous arrivent ces sortes de grenouilles lesquelles ressemblent pour la forme à la *rana rubeta,* ainsi que l'avait déjà remarqué Aristote. Elles se forment au sein des nues, d'où elles retombent ensuite sur la terre. Quelques personnes à la vérité conçoivent diffé-

remment la chose, et disent que ce sont de petites grenouilles des marais qui ont été enlevées soit par l'action des astres, soit par la violence des vents, et qui retombent après un certain temps; elles allèguent à l'appui de leur opinion que la chose n'arrive que lorsque le temps est à l'orage et à la pluie. Il y a enfin des gens qui nient absolument que ces animaux nous viennent d'en haut; suivant eux, ce seraient tout simplement des crapauds qui font leur demeure ordinaire sous terre, et qui en sortent quand ils sentent approcher l'orage; mais cette manière de voir est démentie par l'expérience journalière et par le témoignage des plus graves écrivains. Le fait est merveilleux sans doute, mais la nature est pleine de merveilles que nous n'expliquons pas plus que celle-là et qu'il nous font pourtant admettre. »

Plusieurs naturalistes après Rondelet soutinrent encore l'ancienne opinion, ou eurent occasion de citer de nouveaux faits qui pouvaient la confirmer. Ainsi, Paullini, qui écrivait vers la fin du XVIIe siècle, parlant des envies de femmes grosses, dit qu'une paysanne enceinte voulut qu'on lui fît une fricassée de grenouilles qui étaient ainsi tombées; c'est du curé du village qu'il tenait cette anecdote.

Bientôt cependant vint une époque où les littérateurs décidèrent de ce qu'on devait croire en histoire naturelle. Ils firent, par exemple, de leur pleine puissance disparaître du sein des roches les coquilles fossiles; celles qu'on trouvait sur le sommet des montagnes s'étaient détachées du camail de quelque pélerin; les écailles d'huître qui forment toute une assise à la butte Montmartre provenaient des balayures de quelque cabaret où nos aïeux allaient déjeûner. Qui se fût avisé alors de parler de pluies de grenouilles eût été sifflé à toute outrance, et l'on aurait été témoin du phénomène qu'on se serait bien gardé d'en parler (1). Cependant il se trouvait encore de loin en loin quelque personne qui, moins sensible au ridicule, plus éloignée de ce centre de sapience, osait

(1) On n'eût pas été mieux reçu à parler des pluies de pierres, et plusieurs années même après le travail de Levoisier, les récits les plus authentiques de ces sortes d'évènemens étaient accueillis avec un profond mépris par des hommes qui s'étaient constitués juges dans toutes les questions scientifiques. Voici comment un d'eux s'exprime à l'occasion de la chute d'aérolithes observée à Barbotan et aussi bien attestée que puisse l'être un fait : « Combien ceux de nos lecteurs qui s'occupent de physique et de météorologie ne gémiront-ils pas aujourd'hui en voyant une municipalité entière consacrer par un procès-verbal en bonne forme des bruits populaires qui ne peuvent qu'exciter la pitié, nous ne dirons pas seulement des physiciens, mais de tous les hommes raisonnables ! »

dire ce qu'elle avait vu, l'imprimer même dans un journal de province. Un de ces récits a été analysé par Sigaud Lafond, qui n'indique pas le recueil où il l'a pris.

« En 1777, il tomba, dit-il, dans le village de Troly, généralité de Soissons, pendant un orage, une pluie chaude et forte accompagnée de crapauds. Il en tomba, dit-on, sur deux femmes qui étaient en route, dans les paniers que portaient les chevaux sur lesquels elles étaient montées, et il y en eut en si grande quantité, qu'elles furent obligées de mettre pied à terre. Quelques physiciens, ajoute Sigaud, conjecturèrent que les grenouilles et les crapauds déposant leur frai dans des eaux marécageuses, ce frai avait pu être enlevé avec les vapeurs que la terre exhale, et qu'ayant resté assez de temps exposé à la chaleur des rayons du soleil, il en est éclos les animaux dont nous venons de parler (1). »

Ceux qui proposaient cette conjecture n'avaient, à coup sûr, jamais étudié le phénomène de l'évaporation et ne méritaient guères le nom de physiciens. Quoi qu'il en soit, un fait reste pour ce qu'il est, quelle que soit l'explication dont on veuille l'accompagner, et celui dont nous parlons était remarquable en ce qu'il était à l'abri des causes d'erreurs invoquées par les critiques; car ce n'était pas, à coup sûr, des fentes de la terre que sortaient les petits crapauds qui remplirent les paniers placés sur le dos des chevaux.

Les pluies de froment, de graines légumineuses et d'insectes mention-

(1) Une opinion qui à quelques égards se rapproche de celle-ci, et qui participe également des idées d'Olaus Magnus et de Paracelse, est celle que soutient le chanoine Gaffarel dans un ouvrage singulier, publié en 1626, sous le titre de *Curiosités inouies.*

Après avoir cité plusieurs cas de palingénésie, et entre autres l'histoire bien connue du médecin polonais qui, en exposant à la flamme d'une bougie un bocal contenant des cendres de rosier, y faisait naître une rose aussi fraîche que si on venait de la cueillir, le chanoine arrive à cette conclusion que long-temps après leur désagrégation les particules constituantes d'un corps, même organisé, conservent de la tendance à reprendre leur dernier arrangement, et ainsi peuvent, si les circonstances sont favorables, donner de nouveau naissance à ce corps. Il ajoute : « C'est par aventure la raison qu'il pleut souvent des grenouilles, car le soleil eslevant des vapeurs de quelque marescage, où les grenouilles, après six mois, disent les naturalistes, se changent en limon; il se peut faire que ces vapeurs qui en proviennent, échangées en nuées espaisses, peuvent exciter par la chaleur du soleil les formes des grenouilles, lesquelles, rencontrant les qualités propres à la génération, sont vivifiées et rendues vivantes. »

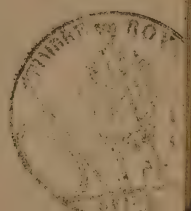
nées d'une manière générale dans le passage que j'ai cité d'Olaus Magnus ont été observées depuis à diverses reprises, et on en a des récits très circonstanciés. Pour le froment, l'historien de Thou rapporte qu'il en tomba, en 1548, aux environs de Villach en Carinthie. « On assure, dit-il, qu'on en fit même du pain qui fut présenté à l'empereur Charles V; ce qui est certain, c'est qu'on lui porta quelques-uns de ces grains tombés des nues. »

Bien des années après on crut voir le même fait se reproduire et dans les mêmes lieux; le 1er mars 1691, pendant un orage très violent, il tomba, au milieu de la pluie et de la grêle, une si grande quantité de grains que chacun put en recueillir considérablement. Marc Gerberius, médecin à Laubach, prit des informations à ce sujet, et obtint un grand nombre de témoignages qui ne laisssaient matière à aucun doute; mais s'étant procuré de ces graines, il vit que ce n'était pas réellement du blé, et il supposa que c'était plutôt des pépins d'épine-vinette. L'abbé Nollet, d'après la description donnée par Gerberius et par d'autres personnes, suppose que les corps ainsi recueillis n'étaient pas même des graines, mais les bulbes des racines de la petite chelidoine. Ces bulbes, rampant pour la plupart à la surface du sol, auraient été enlevés par le vent avec la plante déracinée, et la fermeté de leur structure leur aurait permis de résister plus longuement à la destruction.

Les graines légumineuses dont parle l'archevêque d'Upsal, et qui, suivant lui, donnent naissance à une plante à fleur bleue, étaient probablement des graines de lupin. Il n'y a pas trente ans qu'il en tomba en abondance dans une partie de l'Espagne; un courrier en rapporta en France toute une poignée et en donna à plusieurs personnes de ma connaissance. J'ai déjà eu occasion de rappeler ce fait dans un journal quotidien (*le Temps*, 12 décembre 1854).

Quant aux insectes qui arrivent par l'air (j'entends ceux qui sont dépourvus d'ailes), cela a été vu tant de fois, qu'il est presque inutile d'en citer aucun cas particulier; ceux qui voudront voir sur ce sujet des observations très bien faites, pourront consulter une lettre adressé à Réaumur par le célèbre entomologiste de Géer. Les sceptiques, à cette occasion, prétendaient aussi que ces vers que l'on trouvait à la surface de la neige étaient sortis de dessous terre; mais le naturaliste suédois fait remarquer, d'une part, que le sol sous-jacent était gelé à trois pieds de profondeur, et de l'autre, que les mêmes insectes se présentaient sur la croûte glacée de grands lacs, et au milieu tout comme aux bords.

Les pluies de poissons dont parlent Olaus Magnus et Cardan ont été moins souvent observées; cependant j'aurai tout-à-l'heure à en citer quel-



ques exemples bien authentiques, mais c'est par les pluies de grenouilles que je dois commencer.

Je ferai remarquer en passant que ce n'est pas seulement dans l'ancien monde qu'on a parlé de batraciens tombant du ciel pendant un orage, et que la même croyance a été retrouvée en Amérique; ainsi, le père Raymon Breton, qui, dans son dictionnaire caraïbe, a souvent donné des renseignemens curieux sur divers points d'ethnographie et d'histoire naturelle américaines, remarque à l'occasion du mot *houatibi tibi*, qui signifie *grenouille*, que « l'on en voit quelquesfois tomber de petites avec lapluie. »

Sans m'arrêter davantage à ces citations qu'il ne me serait pas difficile de multiplier, je passerai aux témoignages qui se rapportent à des évènemens récens. Le premier que je citerai a été observé à trente lieues de Paris, et pourtant, c'est seulement dans un ouvrage anglais, le *Magazine of natural history* qu'on en trouve la relation.

« Lorsque j'étais à Rouen, au mois de septembre 1828, dit M. Loudon, éditeur du recueil que je viens de nommer, j'appris d'une famille anglaise, établie dans les environs de cette ville, que pendant un violent orage accompagné d'un vent furieux, et au milieu d'éclairs qui interrompaient par intervalle une obscurité presque aussi profonde que celle de la nuit, on vit tomber sur la maison, dans les cours et dans le jardin, une multitude innombrable de petites grenouilles; le toit, les appuis des fenêtres, les allées sablées, en étaient couverts. Ces animaux étaient très petits, mais parfaitement formés; tous étaient morts. La journée suivante ayant été très chaude, ces grenouilles se desséchèrent, et ne paraissaient après cela que comme de petites pelottes de la grosseur d'une tête d'épingle. (*Magazine of natural history*, tome II p. 103.)

Un fait tout semblable est rapporté dans un des numéros de novembre 1828 du *Belfast chronicle*. « Il y a quelques jours, dit le rédacteur du journal, que deux *gentlemen* qui s'étaient assis pour causer sur une des bornes de la chaussée aux environs de Bushmills, furent surpris par un orage, et virent tomber de tous côtés une pluie serrée de grenouilles à demi formées. Quelques-uns de ces animaux ont été recueillis, et on peut en voir conservés dans l'esprit de vin, chez les deux apothicaires établis à Bushmills. »

Quoique ces deux faits se trouvent consignés dans un recueil assez connu des naturalistes français, il ne paraît pas que nos savans y aient fait attention, et la question des pluies de grenouilles semblait devoir rester encore long-temps dans l'oubli, lorsqu'une communication assez peu importante en elle-même devint une occasion pour que des observations plus concluantes acquissent de la publicité.

Le mercredi 15 octobre 1834, on lut à l'Académie des sciences une lettre d'un M. Marmier, qui disait qu'au mois d'août, parcourant une grande route du département de Seine-et-Oise, il avait observé une partie de ce chemin couverte d'une multitude de petits crapauds de la grosseur d'un haricot, quoiqu'un quart d'heure auparavant il n'en eût vu aucun sur ce même point de la route; il ne doutait point qu'ils ne fussent tombés du ciel avec une forte pluie qui était survenue dans l'intervalle.

M. Dumeril fit remarquer à cette occasion que rien ne prouvait que ces crapauds fussent tombés d'en haut, et qu'il était au contraire infiniment probable qu'ils étaient sortis des crevasses de la terre pour venir chercher l'humidité à la surface. Il ajouta que presque toutes les histoires de pluies de crapauds ne reposent pas sur des fondemens plus solides, et que tous ces faits si étranges sont maintenant appréciés à leur juste valeur par ceux qui connaissent les habitudes des batraciens.

A la demande de plusieurs membres de l'Académie, M. Dumeril promit de développer ces réflexions dans un rapport sur la lettre de M. Marmier.

Il fit en effet ce rapport dans la séance suivante, et appuyant l'opinion qu'il avait émise de celle de Redi et de quelques autres bons observateurs, il fit voir que dans un grand nombre de cas on avait pu se tromper sur l'origine des petits batraciens qu'on voyait fourmiller à la surface du sol. Il rapporta de plus deux exemples de ces apparitions subites dont il avait été témoin lui-même, une fois en Picardie, dans des marais aux environs d'Amiens, l'autre en Espagne dans des prairies à quelques pas de Marbella. Pour cette dernière, ajouta-t-il, M. Desgenettes pourra peut-être se la rappeler.

Dans son rapport, M. Dumeril soutenait l'opinion qui lui paraissait la mieux fondée, mais il était loin de vouloir la faire prévaloir en dissimulant les faits qui y pouvaient paraître contraires; aussi donna-t-il, immédiatement après, communication d'une lettre qui lui avait été adressée à ce sujet par une dame de ses clientes, quoiqu'elle semblât fournir un très fort argument contre les conclusions qu'il avait prises.

« En septembre 1804, dit cette dame, je chassais avec mon mari dans le parc du château d'Oignois (près de Senlis), que nous habitions; il était environ midi lorsque le tonnerre gronda fortement, et tout à coup le jour fut obscurci par un énorme nuage noir. Nous nous acheminâmes de suite vers le château, dont nous étions encore assez éloignés; un coup de tonnerre d'une force extraordinaire rompit le nuage qui versa sur nous un torrent de crapauds mêlés d'un peu de pluie. Cette pluie me parut durer fort long-temps; cependant, en y réfléchissant depuis, je suis à peu près certaine qu'elle a continué moins d'un quart d'heure. »

La première communication avait suffi pour rompre la glace et les renseignemens sur les pluies de grenouilles allaient arriver de toutes parts. Déjà, dans cette même séance, on avait entendu le récit d'un fait semblable. La dame dont nous venons de parler n'avait pas cru devoir se nommer; mais l'autre observateur était un savant bien connu, et dont le témoignage ne pouvait sous aucun rapport être suspect.

Voici ce qu'écrivait M. Peltier :

« A l'appui de la communication faite dans la précédente séance par M. le colonel Marmier, je citerai un fait dont j'ai été témoin dans ma jeunesse. Un orage s'avançait sur la petite ville de Ham, du département de la Somme, que j'habitais alors, et j'en observais la marche menaçante, lorsque tout à coup la pluie tomba par torrens. Je vis aussitôt la place de la ville couverte de petits crapauds. Étonné de leur apparition, je tendis la main, et je reçus le choc de plusieurs de ces animaux. La cour de la maison était également remplie. Je les voyais tomber sur un toit d'ardoise et rebondir sur le pavé. Tous s'enfuirent par les ruisseaux qui s'étaient formés et furent entraînés au dehors de la ville. Une demi-heure après la place en était débarrassée, sauf quelques traînards qui paraissaient froissés de leur chute. Quelle que soit la difficulté d'expliquer le transport de ces reptiles, je n'en dois pas moins affirmer le fait qui a laissé des traces profondes dans ma mémoire par la surprise qu'il me causa. »

Dans la séance du 27 octobre, il n'y eut pas moins de quatre communications sur le même sujet : voici à peu près ce qu'elles contenaient.

« J'étais, dit M. Huard, à Jouy, au mois de juin 1833, et je me rendais à l'église pour assister au baptême d'un enfant nouveau-né, accompagné du parrain, de la marraine et de la nourrice. Un orage nous surprit, et je vis tomber du ciel des crapauds; j'en reçus sur mon parapluie; le sol était couvert d'une quantité prodigieuse de crapauds fort petits qui sautillaient, et je les vis aussi sur un espace de plus de deux cents toises qui me restaient à parcourir, et pendant environ dix minutes. Les gouttes d'eau qui tombaient en même temps n'étaient guère plus nombreuses que les crapauds. »

La seconde lettre était de M. Zichel, qui rapportait qu'étant en 1808 sous-lieutenant au 10e régiment de chasseurs, et commandant un piquet de vingt-cinq chevaux sous les murs de Burgos, il vit tomber, à travers les branches dont il s'était formé une sorte de petit toit, une quantité innombrables de petits crapauds.

Dans la troisième lettre. M. L. Gayet, actuellement employé au ministère du commerce (cabinet du ministre), racontait le fait suivant : « Dans l'été de 1794, je faisais partie, dit-il, d'une grand'garde de cent cinquante

hommes fournie par le 5e bataillon du Nord, cantonné à cette époque dans le village de Lalain, département du Nord, près l'abbaye de Flines, aux environs du territoire que les Autrichiens avaient inondé pour défendre la ville de Valenciennes, assiégée par les Français. Il faisait très chaud, et durant la matinée, les rayons du soleil avaient fait élever sur les lieux inondés des vapeurs épaisses qui montaient en forme de colonne; tout à coup vers les trois heures de l'après-midi, il tomba une pluie si abondante, que les cent cinquante hommes de la grand'garde furent obligés, afin de n'être pas submergés, de sortir d'un grand creux où ils s'étaient abrités; mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils virent tomber sur le terrain d'alentour un nombre considérable de crapauds de la grosseur d'une noisette! Ne pouvant croire qu'ils tombassent avec la pluie, j'étendis à hauteur d'homme mon mouchoir dont je fis maintenir les deux bouts opposés par un de mes camarades; j'y reçus en peu de temps un nombre assez considérable de crapauds dont plusieurs étaient encore à l'état de têtards.

Durant cette pluie, qui dura une demi-heure, les cent cinquante hommes de la grand' garde sentirent distinctement les chocs multipliés de ces petits crapauds, et plusieurs soldats après l'orage en trouvèrent qui étaient restés dans les replis de leurs chapeaux à cornes. »

La quatrième lettre n'est pas moins concluante.

« L'un des derniers dimanches d'août 1804, après plusieurs semaines de sécheresse et de chaleur, et, à la suite d'une matinée étouffante, un orage éclata vers trois heures de l'après-midi sur le village de Frémar, à quatre lieues d'Amiens. Je me trouvais alors, dit l'auteur de cette lettre (M. Duparcque), avec le curé de la paroisse; en traversant le clos peu étendu qui sépare l'église du presbytère, nous fûmes inondés; mais ce qui me surprit, ce fut de recevoir sur ma figure et sur mes vêtemens de petites grenouilles. « Il pleut des crapauds, me dit le vénérable curé qui « remarqua mon étonnement, mais ce n'est pas la première fois que je « vois cela. » Un grand nombre de ces petits animaux sautaient sur le sol. En arrivant au presbytère, nous trouvâmes le plancher d'une des chambres qui était tout couvert d'eau, la fenêtre du côté d'où venait l'orage étant restée ouverte; le plancher était formé de briques étroitement scellée entre elles, ainsi les animaux n'avaient pu sortir de dessous terre; l'appui de la croisée était élevé de deux pieds et demi environ au-dessus du sol, ainsi ils n'avaient pu pénétrer du dehors en sautant. D'ailleurs la chambre était séparée de la pièce d'entrée par une grande salle à manger ayant deux croisées ouvertes, mais dans une direction telle que la pluie n'avait pu y pénétrer; aussi n'y trouvait-on ni eau ni grenouilles,

je dis grenouilles, car, à la couleur verte du dos, à la blancheur du ventre et à l'allongement du train de derrière, il était aisé de les reconnaître pour telles. »

Dans la séance du 26 novembre, on eut sur le même sujet une communication de M. Berthier, étudiant en médecine, élève interne à l'hôpital Saint-Louis.

« Vers la fin du mois d'avril 1830, je chassais, dit-il, près de Marrat, village peu distant d'Avallon, département de l'Yonne. Une pluie qui survint pendant une chaleur étouffante m'obligea de me réfugier dans une hutte de pâtres. Après une première ondée de cinq à six minutes, je me disposais à me remettre en route, lorsque, levant la tête pour regarder la direction des nuages, je reçus sur le visage cinq à six petits corps qui me semblèrent des gouttes de pluie; mais en regardant autour de moi, je vis qu'avec la pluie il tombait de petits crapauds, dont quelques-uns étaient gros comme une forte noisette; mon chien, qui jusque-là s'était tenu en avant, vint, en apparence fort effrayé, se blottir entre mes jambes, en faisant entendre des cris plaintifs. Quelques minutes après, la pluie augmenta avec violence; et lorsque je quittai mon abri, où j'avais été obligé de revenir, l'eau qui ravinait la pente où je me trouvais avait entraîné une grande partie de ces batraciens. Cependant, sur tout l'espace que je traversai pendant près d'un quart d'heure de marche, la terre en était couverte d'une quantité considérable. »

Parmi les communications faites à l'Académie, il en arriva une qui se rapportait à une pluie de poissons; mais avant d'en parler, je dois dire que j'ai reçu encore, et de plusieurs témoins oculaires, d'autres renseignemens plus ou moins concluans, relativement aux pluies de grenouilles.

En 1821, dans un village situé à quatre lieues de Stenay, département de la Meuse, un orage violent ayant éclaté pendant la nuit, on trouva le matin tant de grenouilles et de crapauds dans la rue, qu'on ne pouvait faire un pas sans en écraser plusieurs. On apprit avec surprise que les villages des environs n'avaient eu ni pluies, ni crapauds, mais on sut aussi qu'un château situé à un quart de lieue avait eu ses fossés et ses mares desséchés complètement par un tourbillon; or, comme ces fossés et ces mares étaient peuplés auparavant d'une multitude innombrable de grenouilles et de crapauds, on resta convaincu qu'ils avaient été enlevés de ces lieux par la trombe, laquelle les avait ensuite laissés retomber sur le village dont nous parlons.

La conjecture est assez bien fondée; toutefois la chose serait plus sûre si on avait vu tomber les crapauds; l'observation suivante, au contraire, est tout-à-fait exempte d'hypothèses.

Au mois d'août 1832, M. N. Desvergiers, marchant sur un chemin poudreux sur la grande route de Trieste à Vienne, vit, ainsi que son compagnon de voyage, tomber sur la poussière de larges gouttes de pluie, et tous deux, à leur grande surprise, reconnurent qu'au centre de beaucoup de ces gouttes étaient de petits crapauds, dont quelques-uns semblaient tout froissés de leur chute, tandis que d'autres étaient fort alertes et s'empressaient de gagner, en sautillant, les fossés dont la route est bordée.

Au bout de quelques minutes, ces gouttes d'eau cessèrent, et elles ne furent pas suffisantes pour pénétrer la couche de poussière, qui était fort épaisse.

M. Desvergiers avait auparavant entendu parler de pluies de crapauds, mais jusque-là il regardait ces récits comme mensongers.

Pour terminer cet article, qui est peut-être déjà beaucoup trop long, il ne me reste qu'à rapporter quelques faits relatifs aux pluies de poissons. Le premier a été communiqué à l'Académie dans la séance du 5 novembre. L'observateur est M. Vital Masson, curé de Belligné, canton de Varade, département de la Loire-Inférieure.

« Dans l'été de 1820, dit M. Masson, j'étais maître d'étude au petit séminaire de Nantes, et je passais avec les élèves les jours de congé dans une maison de campagne située à un quart de lieue de la ville. Un jour, pendant que j'étais à cette campagne, il survint un orage; lorsque la pluie eut cessé, je fis une promenade, accompagné de cinq ou six élèves de quinze à seize ans. Quelle fut notre surprise de voir tout à coup une quantité prodigieuse de petits poissons de neuf à douze lignes de longueur qui sautillaient sur l'herbe mouillée, et cela dans un chemin long de quatre cents pas! »

Le second fait est consigné dans un des derniers numéros du *Journal asiatique de Calcutta*. La pluie de poissons eut lieu le 17 mai 1834, dans le voisinage d'Allahabad, ville située au confluent du Gange et de la Jumna. On en a le récit officiel par les *zemindars* (seigneurs) du village, récit pleinement confirmé par le témoignage d'une foule d'autres habitans.

« Vers midi, disent-ils, le vent soufflant de l'ouest et le ciel étant chargé de quelques nuages, il vint tout à coup un violent coup de vent accompagné de beaucoup de poussière, et on vit, pendant quelques instans, tous les objets comme à travers un voile jaunâtre. Ce souffle paraissait ne se faire sentir que sur une largeur de quatre cents yards environ; mais il était très violent, enlevant les toits des maisons et arrachant les arbres qui se trouvaient dans sa direction. Quand la bourrasque eut passé,

on trouva, sur un terrain situé au sud du village et dans un espace de deux arpens, une quantité de poissons desséminés çà et là (au moins trois à quatre mille). Ils appartenaient tous à la même espèce, le *chalwa* (clupea cultrata). Leur longueur était d'environ un empan, et leur poids d'une livre. Ils étaient, quand on les trouva, tous morts et secs à la superficie. L'étang le plus voisin se trouve à environ une demi-mille au sud du village; la Jumna est à trois milles dans la même direction, le Gange à quatorze milles vers le nord.

M. T. Brown, à qui nous devons une nouvelle édition de l'excellent ouvrage de White (*natural History of Selborne*), rapporte dans une des notes qu'il a jointes au texte original qu'il y a douze ans environ, il tomba dans le Kinross-Shire une pluie de petits harengs. Plusieurs personnes de ma connaissance, dit-il, recueillirent un grand nombre de ces poissons dans les champs situés autour de Loch-Leven.

On doit peut-être aussi rattacher aux pluies de poissons le fait mentionné par Ellis dans ses recherches sur la Polynésie. Après avoir parlé des poissons de mer et des poissons d'eau douce, qui offrent un aliment aux Otahitiens ou aux habitans des îles voisines, il ajoute : « Il me reste à parler d'un phénomène que les naturels ne savent trop comment expliquer. Dans des creux de rochers et dans d'autres places où se rassemble l'eau tombée du ciel, mais où celle de la mer et des rivières ne saurait, à ce qu'ils assurent, trouver accès, on rencontre quelquefois des poissons petits, mais bien formés. J'ai entendu souvent les gens exprimer leur surprise de trouver des poissons en pareil lieu et sans qu'on pût dire comment ces animaux y étaient venus. Ils les nomment *topataua*, ce qui signifie goutte de pluie, supposant qu'ils doivent être tombés des nues avec la pluie. »

S'il est vrai que ces poissons se trouvent dans des creux de rochers, on ne voit guère comment on pourrait se rendre compte de leur présence autrement que ne le font les naturels. Si on les rencontrait seulement dans des mares, il y aurait une explication plus naturelle du fait, puisqu'il est reconnu que dans les pays chauds certaines espèces de poissons, qui habitent des marais desséchés pendant une partie de l'année, s'enfoncent dans la vase lorsque l'eau disparaît, et passent leur été, comme nos grenouilles leur hiver, ensevelies dans une terre humide. Sur les côtes de France même, on voit quelque chose de semblable; le lançon, lorsque la mer se retire, s'enterre dans le sable, et pendant la basse-mer, il est quelquefois à plusieurs pieds au-dessus du niveau de l'eau.

Comme dernier exemple d'une pluie d'êtres organisés, je crois pouvoir citer un fait rapporté par Dobrizhoffer dans son histoire des Abipones,

tome II, page 384. « Une fois, dit-il, après un violent orage qui avait éclaté sur le village du Rosaire (Paraguay), les places et les rues furent couvertes d'une multitude innombrable de sangsues; comme c'était un phénomène dont nous n'avions jamais ouï parler, ce fut pour nous un sujet d'étonnement et de divertissement; nos Abipones, au contraire, n'y trouvaient pas matière à rire, car comme il marchent toujours sans chaussure, ces sangsues s'attachaient à leur jambes et les piquaient cruellement. Au reste, leur tourment ne fut pas de longue durée, car, en moins d'une heure, toutes les sangsues avaient disparu, s'étant retirées, suivant toute apparence, dans les marais du voisinage. »

Parmi les diverses espèces dont se compose le genre sangsue, il en est qui vont assez fréquemment à terre poursuivre les lombrics, et on pourrait supposer que celles qui se montrèrent tout à coup dans les places et les rues du Rosaire étaient sorties spontanément des marais voisins. Cependant on ne voit pas ce qui eût pu déterminer cette émigration en masse qui était un sujet d'étonnement pour les missionnaires établis depuis quatre ans dans le pays, et paraît même l'avoir été pour les Indigènes. Il y a donc lieu de penser qu'elles avaient été transportées par une trombe qui éclata sur le village.

A Ceylan et dans les îles voisines, on trouve une petite sangsue qui, dans la saison des pluies, vit au milieu des herbes, et devient très incommode aux voyageurs qui cheminent les jambes nues. Mais rien de semblable ne se voit au Paraguay.

ROULIN.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XIX.

M. DE VIGNY.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.[1]

Autrefois dans les temps antiques, ou même en tout temps, à un certain état de société commençante, la poésie, loin d'être une espèce de rêverie singulière et de noble maladie, comme on le voit dans les sociétés avancées, a été une faculté humaine, générale, populaire, aussi peu individuelle que possible, une œuvre sentie par tous, chantée par tous, inventée par quelques-uns sans doute, mais inspirée d'abord et bien vite posséd ée et remaniée par la masse de la tribu, de la nation. A mesure que la civilisation gagne, que la société s'organise et se raffine, la poésie, primitivement éparse, se concentre sur quelques têtes et s'indivi-

(1) Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10. — Victor Magen, quai des Augustins, 21.

dualise de plus en plus. Il y a un admirable moment où l'élite, sinon l'ensemble d'une société, demeurant capable de participer encore à l'œuvre de poésie, mais seulement par l'intérêt commun qu'elle y apporte, cette œuvre tout accomplie, tout élaborée, lui est offerte par d'illustres individus privilégiés qui seuls ont acquis et mûri l'art de charmer avec profondeur, d'enseigner avec enchantement. Passé ces glorieuses époques qu'enfante un concours de circonstances, ménagées souvent durant des siècles, l'intérêt général et social se dissémine, se retire de plus en plus des œuvres distinguées de poésie, que multiplient pourtant l'éducation, l'exemple, le caprice des imaginations précoces et surexcitées. Les hasards de la vogue, la mobilité des systèmes et des goûts, remplacent les droites et sûres consécrations de la gloire. L'artiste souffre; il arrive dès l'abord, sous le poids des siècles qui ont précédé, mais aussi sous leur aiguillon, dans un monde où les premiers rôles de la poésie et de l'art sont pris et en quelque sorte usurpés par les ancêtres. Cette difficulté, comme c'est l'ordinaire des natures généreuses, ne fait que l'enhardir; il s'ingénie, il repousse, il détrône pour se faire jour; par momens il tâche d'ignorer, ou de restaurer à d'autres momens. Il demande au ciel et à la terre des espaces non explorés encore, un coin où mettre sa statue comme dans un cimetière encombré. Il sonde les souterrains, il tente les nuages. Chaque génération de jeunesse prodigue ainsi sa fleur la plus délicate à ces entreprises anxieuses, contradictoires, toujours interrompues et renouvelées. Le nombre des poètes, des artistes *in petto*, malgré la société et à son insu, augmente dans une progression effrayante, en même temps que les larges routes et les issues possibles semblent diminuer. Dans la première forme de société, chez les Klephtes, chez les montagnards des Asturies, par exemple, chacun plus ou moins était poète, chacun exhalait au ciel sa romance ou sa chanson, et n'en vivait que mieux et plus allègrement, de toutes les saines et énergiques facultés de l'ame et du corps. Ici, à cette autre phase extrême de la société, il se crée une situation inverse. La faculté poétique qui, aux époques intermédiaires, s'était successivement amortie et calmée dans beaucoup d'organisations occupées ailleurs, et s'était tenue en quelques hautes organisations couronnées, cette faculté revient avec

une sorte de recrudescence, et se remue, se loge dans un nombre croissant de jeunes ames. Elle y revient, non plus comme faculté heureuse et naturelle, mais comme une maladie pénétrante, subtile, une affliction plutôt qu'un don, une rosée amère à des tempes douloureuses. La finesse naïve de ces ames sensibles, passionnées, saintement ambitieuses, en opposition avec l'atmosphère inclémente où elles vivent, s'altère bientôt et contracte presque immanquablement une irritation, une âcreté cachée, qui passe dans l'art, et que la sérénité des belles œuvres précédentes ne connaissait pas. Les œuvres nouvelles, qui sortent de ces luttes infinies, de ces mondes intérieurs de souffrances, d'analyses, de pointillemens, peuvent être belles encore, belles comme des filles engendrées et portées dans les angoisses, belles de la blancheur des marbres, de complexion bleuâtre, veinées, perlées et nacrées, mais sans une certaine vie primitive et saine.

Si les œuvres de la poésie primitive, non encore arrivée à une culture régulière, peuvent se comparer à des fruits sauvages, assez âpres ou quelquefois fort doux, produits par des arbres francs et détachés au hasard sous la brise; si, au milieu de cette nature agreste, quelques grands poèmes divins, formés on ne sait d'où, semblent tomber des jardins fabuleux des Hespérides; si les œuvres de la poésie régulièrement cultivée sont comme ces magnifiques fruits savoureux, mûris et récoltés dans les vergers des nations puissantes et des rois, on peut prétendre que les œuvres de cette poésie des époques encombrées et déjà grêlées ne sont pas des *fruits*, à vrai dire; ce sont des produits rares, précieux peut-être, mais non pas nourrissans. Il y a dans les fleurs des couleurs brillantes et des beautés qui sont de véritables dégénérations déguisées. La perle, si chère aux poètes, n'est rien autre chose, dit-on, qu'une production maladive d'un habitant des coquilles sous-marines, qui répare, comme il peut, son enveloppe entamée. L'encens, non moins cher à la poésie, et qui par son parfum rappelle si bien celui de quelques œuvres mystiquement exquises dont nous aurons à parler, l'encens lui-même n'est guère qu'une aberration de la vraie sève, un trésor lent sorti d'une blessure, et douloureux sans doute au tronc qui le distille. Si l'art, la poésie, se doivent jamais appeler le produit précieux d'un

mal caché, ce n'est pas de l'art, de la poésie d'Homère et de Sophocle, ni celle de Dante, ni de celle de Shakspeare, de Molière et de Racine, qu'on peut dire cela : ces sortes de poésies, quelque travaillées qu'elles semblent, demeurent toujours le riche et heureux couronnement de la nature, *ramis felicibus arbos*; mais c'est bien de la poésie de Jean-Jacques, de Cowper, de Chatterton, du Tasse déjà, de Gilbert, de Werther, d'Hoffmann, et de son musicien Kreisler, et de son peintre Berthold de *l'Église des Jésuites*, et de son peintre Traugott de *la Cour d'Arthus*; c'est de toutes ces poésies, et c'est aussi de celle de Stello, qu'on peut à bon droit le dire.

M. de Vigny n'a pas été seulement, dans *Stello* et dans *Chatterton*, le plus fin, le plus délié, le plus émouvant monographe et peintre de cette incurable maladie de l'artiste aux époques comme la nôtre, il a été et il est poète; il a commencé par être poète pur, enthousiaste, confiant, poète d'une poésie blonde et ingénue. Ce scalpel qu'il tient si bien, qu'il dirige si sûrement le long des moindres nervures du cœur ou du front, il l'a pris tard, après l'épée, après la harpe; il a tenté d'être, entre tous ceux de son âge, poète antique, barde biblique, chevalier-trouvère. Quelle blessure profonde l'a donc fait se détourner? Comment l'affection, le mal sacré de l'art, la science successive de la vie, ont-elles par degrés amené en lui cette transformation ou du moins cette alliance du poète au savant, de celui qui chante à celui qui analyse? Quel réseau d'intimes et inexplicables douleurs a d'abord longuement dessiné en lui toutes ces fibres ramifiées et déliées du poète souffrant qu'il devait plus tard mettre à nu? Pour nous, qui l'admirons sous ses deux formes et qui espérons que l'une n'a pas irrévocablement remplacé l'autre, nous essaierons de le suivre dans sa belle vie de poète recouverte et compliquée, de le conduire du point de départ jusqu'à son œuvre nouvelle d'aujourd'hui.

Le comte Alfred de Vigny est né à Loches en Touraine, vers 98, d'un père ancien officier de cavalerie, qui avait fait la guerre de sept ans, et avait même rapporté des fraîcheurs du bivouac une sciatique opiniâtre qui pliait sa taille, spirituel d'ailleurs et ami des lettres, en un mot *Alfred gai* comme me disait quelqu'un qui l'a connu. Sa mère est de Beauce; des deux côtés,

comme on voit, notre poète a racine en plein au meille ur terroir de la France. Il commença ses études à Paris dans l'institution de M. Hix, et fut ensuite sous un précepteur. A la première restauration, âgé de seize ans, on le fit entrer dans une des compagnies rouges de la maison du roi, et lors de la suppression de ces compagnies, en 1816, il passa dans la garde royale à pied. Le goût de la guerre et celui des lettres se disputaient et se mariaient en lui; les unes gagnèrent constamment du terrain à défaut de l'autre. Une des connaissances intimes de son père était l'aimable et spirituel M. Deschamps, père des deux poètes de ce nom, et lui-même un des derniers liens de la société littéraire de son temps. Les jeunes Alfred et Émile s'étaient connus de bonne heure, tout enfans; ils se retrouvèrent après quelque intervalle, en 1814 ou 1815, dans un bal. Quelques mots rapides, communicatifs, les remirent vite au fait de leurs goûts, de leurs rêves et de leurs essais durant l'absence, et le lendemain ils eurent rendez-vous, dans la matinée, pour se confier leurs vers. Ceux du poète qui nous occupe n'étaient et ne pouvaient être encore qu'un tâtonnement; quelques vers gracieux, mélancoliques, très roses ou très sombres, une ébauche de tragédie des *Maures de Grenade*; mais déjà des idées d'art inquiètes, lointaines et hors du commun. L'*Ode au Malheur* (1) était faite, la pièce du *Bal*, qui indique toute une nouvelle manière, allait venir bientôt. Des morceaux d'André Chénier publiés par M. de Châteaubriand dans le *Génie du Christianisme*, et par Millevoye à la suite de ses poésies, donnaient déjà beaucoup à réfléchir à cet esprit avide de l'antique, qui cherchait une forme, et que le faire de Delille n'amorçait pas. Myrto *la jeune Tarentine*, et la blanche Nérée, faisaient éclore à leur souffle cette autre vierge enfantine, la Lesbienne *Symetha*. Une société choisie et lettrée se rassemblait chez M. Deschamps; écoutons l'auteur des *Dernières Paroles* nous la peindre au complet dans une de ses pièces les plus touchantes :

C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,

(1) Supprimée à tort dans le volume des *Poèmes*. Voir l'édition de 1822. Je regrette aussi que des changemens importans aient été faits à certaines pièces, à la *Femme adultère*, dans les éditions postérieures à 1822.

Où, pour se faire aimer Pichald vivait encor,
Cygne du paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire,
Sur Voltaire et Lekain, quelque nouvelle histoire.

Pichald, MM. Soumet, Guiraud, Jules Lefèbvre, faisaient donc partie de ce premier *cénacle* qui a devancé l'autre de presque dix ans, et qui s'est prolongé en expirant jusque dans la *Muse Française*. M. de Vigny, alors officier dans la garde, tantôt à Courbevois, tantôt à Vincennes, mais toujours à portée de Paris et le plus souvent à la ville, essayait et caressait dans ce cercle ami ses prédilections poétiques. J'insiste sur ce point, parce qu'un très spirituel article, inséré dans cette *Revue* (1), et aussi recommandable par les jugemens que peu exact quant aux faits, a représenté M. de Vigny comme entièrement isolé et soustrait aux relations littéraires d'alors, grace à sa vie de camp et de garnison jusqu'en 1828. M. de Vigny ne quitta véritablement Paris et ne dut interrompre ses habitudes du faubourg Saint-Honoré, sa seconde patrie depuis son enfance, que lorsqu'il passa dans l'infanterie de ligne; sa plus forte absence, entrecoupée de retours, fut de 1823 à 1826. A cette époque il se maria, et désespérant de voir une guerre, n'ayant pu même assister à l'expédition d'Espagne que du haut des Pyrénées qu'il ne franchit pas, capitaine d'infanterie comme Vauvenargues, et aussi étranger que lui à toute faveur, il se retira du service actif; un an après, il donnait définitivement sa

(1) 1er août 1832.

démission. Le pouvoir qu'il avait servi avec dévouement, auquel il tenait par ses opinions de famille et par ses affections, négligea toujours de le distinguer en rien, et M. de Vigny ne fit jamais rien de son côté pour se rappeler aux hommes de ce pouvoir. *Héléna* et d'autres poèmes recueillis en 1822, *Éloa* en 1824, avaient paru; le roman de *Cinq-Mars* paraissait en 1826 et faisait éclat. La nouvelle carrière de M. de Vigny était donc toute tracée et par lui seul; il s'y voua sans partage, avec toute la fierté d'une haute indépendance, enveloppée sous les formes parfaites de l'élégance et de l'urbanité.

Quand j'ai insisté, pour rectifier une erreur, sur les premières relations littéraires et les accointances poétiques de M. de Vigny, ce n'est pas du moins que je prétende diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poèmes. Entre tous ceux de son âge, et comme le dit le vieil Étienne Pasquier à propos de la pleïade du règne d'Henri II, entre ceux de sa *volée*, il n'en est aucun qui semble plus imprévu, plus étrange même, provenu d'une source mieux recélée, d'une filiation moins commode à saisir. Contemporain par ses débuts de MM. de Lamartine et Victor Hugo, sa manière entièrement distincte de la leur, comme poète, est notoire. Eux, du moins, par quelque côté, par certaines analogies, on peut les rattacher à la poésie française antérieure. Le méditation de M. de Lamartine, intitulée *la Retraite*, ressemble assez bien à quelque belle épître de Voltaire; Millevoye plus fort aurait écrit quelques-unes des plus légères pièces de ce premier recueil. Les premières odes de M. Hugo ont le dessin singulièrement correct et classique : il n'y a pas rupture tout d'abord entre lui et les devanciers lyriques qu'il doit surpasser. Chez M. de Vigny, à part les imitations évidentes d'André Chénier qui sont une étude en dehors, on cherche vainement union et parenté avec ce qui précède en poésie française. D'où sont sortis en effet *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida?* Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré? Si les poètes de la pleïade de la restauration ont pu sembler à quelques-uns être nés d'eux-mêmes, sans tradition prochaine dans le passé littéraire, déconcertant les habitudes du goût et la routine, c'est bien sur M. de Vigny que tombe en plein la

remarque. Ces poètes, à en juger par lui, étaient en effet des ames orphelines, sans parens directs en littérature française. Hormis M. de Châteaubriand, qui encore ne les reconnaissait pas bien authentiquement, je n'en vois guère de qui ils se seraient réclamés. Oui, dans cette muse si neuve qui m'occupe, je crois voir, à la restauration, un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron). L'orphelin, rentré dans sa patrie, parle avec un très bon accent, avec une exquise élégance, mais non sans quelque embarras et lenteur, la plus noble langue française qui se puisse imaginer. Quelque chose d'inaccoutumé, d'étrange souvent, arrête, soit dans la nature des conceptions qu'il déploie, soit dans les pensées choisies qu'il exprime. Les sources extérieures du talent poétique de M. de Vigny, si on les recherche bien, furent la Bible, Homère, du moins Homère vu par le miroir d'André Chénier, Dante peut-être, Milton, Klopstock, Ossian, Moore lui-même, mais tout cela plus ou moins lointain et croisé, tout cela surtout fondu et absorbé goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante.

Les trois plus beaux poèmes de M. de Vigny, au jugement de M. Magnin (1) et au nôtre, *Dolorida, Moïse, Eloa*, assignent à sa noble muse des traits qui, dussent-ils ne plus se renouveler et se varier, sont ceux d'une immortelle. Son talent réfléchi et très intérieur n'est pas de ceux qui épanchent directement par la poésie leurs larmes, leurs impressions, leurs pensées. Il n'est pas de ceux non plus chez qui des formes nombreuses, faciles, vivantes, sortent à tout instant et créent un monde au sein duquel eux-mêmes disparaissent. Mais il part de sa sensation profonde, et lentement, douloureusement, à force d'incubation nocturne sous la lampe bleuâtre, et durant *le calme adoré des heures noires*, il arrive à la revêtir d'une forme dramatique, transparente pourtant, intime encore. Dans le poème d'*Eloa*, cette *vierge-archange* est née d'une larme que Jésus a versée sur Lazare mort, larme recueillie par l'urne de diamant des séraphins et portée aux pieds de l'Éternel, dont un regard y fait éclore la forme blanche et gran-

(1) *Globe*, octobre 1829.

dissante. Or, suivant nous, toute poésie de M. de Vigny est engendrée par un procédé assez semblable, par un mode de transfiguration aussi merveilleuse, bien que plus douloureuse. Il ne donne jamais dans ses vers ses larmes à l'état de larmes, il les métamorphose, il en fait éclore des êtres comme Dolorida, Symétha, Eloa. S'il veut exhaler les angoisses du génie et le veuvage de cœur du poète, il ne s'en décharge pas directement par une effusion toute lyrique, comme le ferait M. de Lamartine, mais il crée *Moïse*. *Eloa* elle-même peut ne sembler autre chose, en y levant un voile, qu'une adorable et plaintive élégie d'une séduction d'amour divinisée. Pour arriver à ce vêtement complet et chaste et transparent, que de veilles, on le conçoit! que de tissus essayés! que de broderies quittées et reprises! Oh! non, jamais le vieillard que Térence appelle *Celui qui se tourmentait lui-même*, ne se rongeait d'autant de soucis et de pâleur, que, dans ses efforts silencieux vers le beau, cette pudique et jalouse muse. En maint endroit, la poésie de M. de Vigny a quelque chose de grand, de large, de calme, de lent; le vers est comme une onde immense, au bord d'une nappe, et avançant sur toute sa longueur sans se briser. Le mouvement est souvent comme celui d'une eau, non pas d'une eau qui coule et descend, mais d'une eau qui s'élève et s'amoncèle avec murmure, comme l'eau du déluge, comme Moïse qui monte. Quelquefois c'est comme un cygne immobile qui plane, ailes étendues :

Dans un fluide d'or il nage puissamment;

ou comme une large pluie de lis qui abonde avec lenteur. Au milieu de ce calme général, solennel, il se passe en un clin-d'œil des mouvemens prodigieux qui mesurent deux fois l'infini, comme dans ce vers sur l'aigle blessé :

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

Presque toutes les belles comparaisons, qui à chaque pas émaillent le poème d'*Eloa*, pourraient se détourner sans effort et s'appliquer à la muse de M. de Vigny elle-même, et la villageoise qui se mire au puits de la montagne et s'y voit couronnée d'étoiles, et

la forme ossianesque sous laquelle apparaît vaguement d'abord l'archange ténébreux, et la vierge voltigeante qui n'ose redescendre comme une per drix en peine sur les blés où l'œil du chien d'arrêt flamboie, et la nageuse surprise fuyant à reculons dans les roseaux. Mais surtout rien ne peindrait mieux cette muse, dans ce qu'elle a de joli, de coquet, comme dans ce qu'elle a de grand, que l'image du colibri étincelant et fin au milieu des lianes gigantesques ou dans les vastes savanes sous l'azur illimité. M. Brizeux, dans un article du *Mercure* (1) à propos d'*Eloa*, rapprochait du nom du poète ceux de Westall et du Primatice. Ce rapport, juste et délicat, se trouvera plus vrai encore pour Kitty Bell, pour mademoiselle de Coigny et madame de Saint-Aignan, ces sœurs humaines d'Eloa, à mesure que nous avancerons dans les dédales d'ivoire que le père de *Stello* aime à construire et où il dispose ses blanches figures. On pourrait naturellement rappeler aussi, à côté d'*Eloa*, l'*Endymion* de Girodet, de ce peintre ami de notre poète, et comme lui de la race de ceux qui se tourmentent eux-mêmes.

Le point de départ de M. de Vigny en poésie a été le contraire du convenu, du commun, au prix quelquefois d'un certain naturel et d'une certaine simplicité, au prix de la verve de *prime-saut* et *droicturière*, comme dirait Montaigne. Il commence une de ses plus jolies pièces par ce vers compliqué, obscur, gracieux pourtant, sans qu'on sache trop pourquoi, et qui ne s'explique qu'ensuite :

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.

Le début de cette pièce me représente à merveille le début de sa muse; elle fit ses premiers pas aussi péniblement que la belle Emma portant son amant sur la neige. Mais dans la pièce, Charlemagne regarde et pardonne; et le public, qui n'est pas un Charlemagne, comprit peu, regarda peu, et ne se soucia guère ni de pardonner ni d'autre chose. Les poèmes recueillis en 1822, *Éloa* publiée en 1824, eurent peu de succès, et, sans la prose de *Cinq-Mars*, en 1826, le nom de l'auteur restait long-temps encore

(1) Mai 1829.

inconnu. Ce fut une première et forte blessure pour le poète, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie. M. de Vigny semblait peu fait d'abord pour écrire en prose; il avait déjà écrit *Éloa* et *Dolorida*, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre, qu'il savait à peine construire une phrase de prose pour les articles de critique ou de complaisance qu'il insérait dans la *Muse française*. On peut y voir un article sur M. de Sorsum, et quelques autres pages d'une inexpérience et d'une gaucherie évidente. Il répara vite ce désaccord, j'oserai dire cette belle ignorance, plus regrettable, à mon sens, qu'on ne croit. En écrivant *Cinq-Mars*, un peu au hasard d'abord, il s'accoutuma vite à cette autre forme de développement qui, à partir de *Stello*, est devenue pour lui un art, un rhythme, un tissu mi-parti d'analyse et de poésie, mais dans lequel beaucoup trop de cette précédente et pure poésie a passé. Un de nos habiles prosateurs, M. Planche, parlant de *Stello*, a loué ingénieusement *bien des pensées qui s'enchâtonnent à merveille dans le triple récit, bien des rêveries qui se trouvent serties entre les épisodes de la narration comme un rubis entre les plis d'une feuille d'argent*. C'est qu'en effet il y a toujours du métier, de l'orfèvrerie dans la plus belle prose; il n'y en avait pas dans *Éloa*. *Cinq-Mars*, par son intérêt dramatique, par la grandeur ou la grace des personnages, par ses vives et fines couleurs, eut un beau succès, contre lequel les critiques minutieuses ne purent rien. Nous avons à nous reprocher nous-même d'avoir, dans le *Globe* d'alors (1), relevé soigneusement les taches de ce roman, plutôt que d'en avoir fait valoir les beautés supérieures. Mais le public, les femmes surtout, lisaient, étaient émues, pleuraient. « Oh! faites-nous des *Cinq-Mars*, disait-on de toutes parts à l'auteur, c'est là votre genre. » Succès injurieux! enthousiasme des salons, qui ne sait pas approcher du poète ni l'effleurer! et le chantre d'*Éloa*, de *Moïse*, inclinant son vaste front moite et douloureux, souriait à l'éloge avec une gracieuse amertume; sa lèvre polie contractait dès-lors cette raillerie indélébile qui dit que le fond du breuvage a passé.

Le mouvement poétique, qui redoubla de concert et de retentissement à partir de 1828, vint pourtant classer M. de Vigny à

(1) Juillet 1826.

son rang dans les jeunes admirations; une auréole mystique et secrète l'entoura peu à peu au seuil de sa solitude. Après les épanchemens lyriques et les confidences qui avaient resserré l'union des poètes, après les feux des *Orientales*, entremêlés du trépas de *Madame de Soubise* et des jeux de *la Frégate la Sérieuse*, les plus forts songèrent au théâtre, à cette arène où la poésie peut arriver au public, face à face, en le prenant par ses sensations, en le domptant. M. de Vigny crut toutefois qu'un détour était encore nécessaire, et il s'adressa à l'*Othello* de Shakspeare pour une première initiation du public, tandis que M. Hugo abordait à nu la question par *Hernani*. Sans nous constituer juge ici entre les idées dramatiques des deux amis devenus rivaux, notons que c'est à dater de ce jour que M. de Vigny, de nouveau refoulé, dessina de plus en plus distinctement sa position, et entra dans cette seconde phase de son talent qui aboutit à *Stello*, à *Chatterton*, et qui le rapproche de Sterne et d'Hoffmann, comme la première l'avait rapproché de Klopstock. Le poète méconnu, étouffé, ulcéré, que les gouvernemens haïssent ou dédaignent, et que la foule ne couronne pas, devint pour M. de Vigny un héros favori, dont il revendiqua les douleurs et dont il vengea l'angoisse. Son plus beau triomphe dans cette voie fut la soirée de *Chatterton*, où, après cinq ans d'efforts silencieux et pénibles, il força la foule assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes, à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent ou enveniment. D'autres circonstances préliminaires, bonnes à relever, ont influé encore sur cette dernière phase du talent de l'auteur. Des liaisons philosophiques très empressées, qui essayèrent de se nouer autour de M. de Vigny, vers 1829, et qui se rattachaient au remarquable mouvement d'idées représenté par M. Buchez, contribuèrent à l'éclairer et à le désabuser sur l'esprit envahissant des systèmes, et sur la prétention des philosophes et savans qui voudraient faire de l'art un serviteur. Plaçant donc tour à tour l'art, la poésie, en présence des gouvernemens, en présence du public et des salons, en présence des critiques et des gens de lettres, enfin en présence des philosophes, il la vit de toutes parts entourée ou d'indifférens ou d'ennemis et d'oppresseurs; il s'attacha d'autant plus étroitement à la noble idée en détresse; il y re-

porta tout son dévouement. Ses autres convictions et croyances illusoires s'étaient usées une à une, comme il arrive trop souvent aux ames même des plus poètes. Il avait chanté (bien rarement, il est vrai, une seule fois dans *le Trappiste*) la légitimité, et il se demandait pourquoi. Il avait, en chantant, adopté les croyances catholiques; mais son cœur n'était que peu gagné à leur onction tendre, et leur côté sombre, dans de Maistre, le rebutait, lui faisait presque horreur. Il les appréciait un peu (moins la raillerie) en gentilhomme issu du XVIIIe siècle; il se reprochait devant sa conscience, comme Chatterton, d'avoir menti en affichant la foi dans ses vers. Il en était venu aussi à croire médiocrement à tant de grands hommes, qui sont l'idole de la foule moutonnière et la pâture des imaginations inassouvies; l'injustice l'avait de bonne heure aguerri sur la gloire. En un mot, il était bien des rêves ardens, prolongés, que son sourire ne permettait plus à son front. De tous ces élémens négatifs, hélas! de ces observations fines et âcres, et d'un reste immortel de fraîcheur naïve et de passion adorable, naquit *Stello*.

Le défaut le plus capital de *Stello*, qu'on retrouve également dans *Cinq-Mars* et dans tous les ouvrages en prose de M. de Vigny, c'est un certain manque de réalité, une certaine apparence de poétique chimère, qui tient moins encore à l'arrangement et à la symétrie qu'à un jour mystique, glissant on ne sait d'où, au milieu même des plus vrais et des plus étudiés tableaux. La scène a beau être disposée historiquement avec toute la science et l'application dont le poète est capable, ce jour fantastique et prestigieux, qui tombe d'en haut comme dans un souterrain, nous avertit toujours que nous avons à faire à l'idéal amant des régions supérieures. C'est l'impression que cause, par exemple, dans le *Capitaine Renaud*, la belle scène du pape et de l'empereur; on n'ose s'y confier comme à la vérité même, malgré l'émotion qu'on en reçoit. Shakspeare et Scott ne sont pas ainsi dans les scènes historiques qu'ils nous offrent, et rien n'avertit chez eux que le magicien est là. Puisque Stello, au milieu de ses émotions les plus pénétrantes, sait fort bien s'arrêter à d'ingénieuses vétilles, remarquer au plus fort de ses douleurs que le nom de *Raphaël* signifie un *ange*, et que *Rubens* veut dire *rougissant*, puisque, le *sentiment* allant son train

avec Stello, le *raisonnement* avec le docteur noir peut l'accompagner de ses hargneuses chicanes, je demande qu'on me pardonne si, dans l'admirable histoire du capitaine Renaud, qui faisait naître mes larmes, j'ai noté, chemin faisant, de petits désaccords, pour me rendre compte de ce manque de complète vraisemblance chez M. de Vigny. Eh bien! le capitaine Renaud nous dit, par exemple, qu'il n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures et que cela éclaircit les idées pour un récit, ce qui est difficile à admettre. Une obscurité absolue règne, nous dit-on, dans les rues, sur les boulevarts, et tout d'un coup, à un moment où, dans l'intérêt du récit, on a besoin de lire une lettre, il se trouve qu'un café est éclairé à propos et que cette lettre peut se lire : le capitaine Renaud aurait bien pu, ce semble, prendre dans ce café quelque chose. A un endroit, nous le voyons entrer, par abnégation, dans cette obscure infanterie de ligne, où les rangs se pressent et aussi se fauchent comme les épis de Beauce en été : exacte et saisissante image! Avant la fin du paragraphe, il se trouve être lieutenant, non pas dans la ligne, mais dans la garde, et par conséquent très sujet à être vu et reconnu de Napoléon. A un autre endroit, il cite Grotius, ce qui sent fortement son érudit; passe encore quand il ne citait qu'Ossian! Mais le vieil adjudant sous-officier, dans *la Veillée de Vincennes*, ne décrivait-il pas lui-même bien mignonnement la dame rose du parc de Montreuil? Encore une fois, pardon de noter de semblables bagatelles! c'est que le principe d'où partent ces inadvertances légères, s'étend insensiblement à tout le récit et lui ôte un air de réalité, au milieu de beautés philosophiques et pathétiques du premier ordre. Quelques petites exagérations de couleur vont jusqu'à affecter la simple et probe figure de Collingwood. Qu'y faire? Supposez le portrait d'un Washington par un Lawrence, et vous aurez des défauts approchans. Dans *Stello*, l'histoire d'André Chénier serait parfaite à mon sens et de poésie et de vérité, sans la scène arrangée chez Robespierre, où mille petites invraisemblances accumulées composent une impossibilité énorme. Mais ce qui est beau sans mélange, c'est la prison, le réfectoire, c'est cette galanterie refleurissant à Saint-Lazare, comme une île de verdure sur un marais croupissant; c'est le noble André brusque et tendre, Mlle de Coigny et sa coquetterie

boudeuse, Mme de Saint-Aignan et sa passion décente, ensevelie, et la destinée mélancolique du portrait. Pour emprunter des paroles à l'auteur lui-même, je dirai aussi : *tout cela est très bien, très pur, très délicat*; d'un vrai idéal, et à ravir. On a trop présent le grave et sublime caractère du capitaine Renaud et tout ce qu'il y a sous cette mâle infortune de philosophie humaine, d'abnégation stoïque attendrissante, de sagesse contristée et néanmoins incorruptible, pour que je fasse autre chose que d'y renvoyer. Chez M. de Vigny, les grands sentimens de la pitié, de l'amour, de l'honneur, de l'indépendance, se trouvent comme une liqueur généreuse enfermée dans des vases et des aiguières élégamment ciselées, avec des tubes, avec des longueurs de cou qui serpentent et qui ne la laissent arriver que goutte à goutte à notre lèvre ; une source courante, à laquelle on puiserait dans le creux de la main, aurait son avantage ; mais la liqueur aussi a gagné en éclat et en saveur à ces retards ménagés, à ces filtrations successives.

Le succès de *Chatterton*, dans lequel il a été si merveilleusement aidé par une Kitty digne du pinceau de Westall, a conféré à M. de Vigny un rôle plus extérieur et plus actif qu'il ne semblait appelé à l'exercer sur la jeunesse poétique, lui artiste avant tout distingué et superfin, enveloppé de mystère. Un écrivain qui accroît chaque jour sa place dans notre littérature par des études consciencieuses, savantes, et qui cherche à réhabiliter *l'homme de lettres* dans l'antique acception du mot, M. Nisard a dit récemment en parlant d'Erasme : « Dans ce temps-là, on ne connaissait pas le *poète*, cet être tombé du ciel et qui meurt sans enfans, et pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élance, et où il vient replier de temps en temps ses ailes fatiguées. » Or, c'est précisément ce *poète*, contesté par *l'homme de lettres* et par le mondain, que M. de Vigny a voulu, non pas justifier dans des actes de frénésie, mais plaindre, expliquer et venger aussi d'une oppression que peut-être la défense exagère. La spirituelle préface qu'il a ajoutée à sa pièce a nettement défini la catégorie des *poètes*, à part des écrivains plus ou moins *philosophes* ou *gens de lettres*, qui sont deux classes différentes et inférieures. Le poète des époques encombrées, tel que nous l'avons décrit en commençant, n'a jamais eu plus pathétique avocat, apo-

logiste plus fervent et mieux engagé dans la cause. Aussi, tandis que M. de Lamartine, avec sa noble négligence, demeure, en public et sous le soleil, le prince aisé des poètes, l'auteur de *Chatterton*, dans son cercle à part et du fond de ce sanctuaire à demi voilé, en est devenu le patron réel, le discret consolateur par son élégante et riche parole, attentif qu'on l'a vu, et dévoué et compatissant à toute poésie. Et si cela donnait idée de comparer aujourd'hui les deux poètes dans leur forme actuelle de talent, on trouverait, ce me semble, que, quand l'un épand à nappes de plus en plus débordées une onde vaste, épanouie, inondante parfois, l'autre au contraire distille une eau fine, chargée de sels précieux, et aussitôt cristallisée dans la fraîcheur de la grotte en aiguilles multiples, bigarrées, ingénieuses, étincelantes. Quant aux différences de situation ou de talent, qui séparent présentement M. de Vigny de M. Hugo, elles sont assez marquées d'après ce qui précède, pour que je croie inutile de les particulariser.

Dans son récent volume, qui est un retour de souvenir vers le passé, M. de Vigny a laissé le poète pour s'occuper du soldat, cet autre paria, dit-il, des sociétés modernes. Trois histoires successives, *Laurette*, *la Veillée de Vincennes* et *le Capitaine Renaud*, nous amènent, à travers un savant labyrinthe concentrique et par de délicieux méandres, à un but philosophique et social élevé. L'auteur énonce sur l'état arriéré des armées, sur leur transformation nécessaire, des idées miséricordieuses et équitables, les vues d'un philosophe militaire qui a profité de toutes les lumières de son temps et qui s'est souvenu de Catinat. Ce qu'il dit de la responsabilité, de l'abnégation, est d'une belle et sombre profondeur; il a touché, en sceptique respectueux, en artiste pathétique, à des mystères de morale qui ont par momens ému sans doute bien des cœurs guerriers. Ses conclusions sur l'honneur, seule vertu humaine encore debout, seule religion, dit-il, sans symbole et sans image au milieu de tant de croyances tombées, les espérances qu'il fonde sur ce seul appui fixe de l'homme intérieur, sur cette *île escarpée* (disait Boileau), solide encore, selon M. de Vigny, dans la mer de scepticisme où nous nageons; cet acte de foi en désespoir de cause sied à notre poète; il s'est peint en personne plus qu'il n'imagine dans cette invocation à un culte

qu'on garde inviolable, même sans savoir d'où il vient ni où il va, même sans l'idée d'un regard céleste et d'une palme future. Mais ce débris d'une antique vertu chevaleresque, auquel le poète-chevalier se rattache dans la perte de ses premières étoiles, est-ce donc, comme il le veut croire, une planche de salut pour une société tout entière? est-ce autre chose qu'un rocher nu, à pic, bon pour quelques-uns, mais stérile et de peu de refuge dans la submersion universelle? Pour moi, sans généraliser autant que M. de Vigny mes espérances, je me contente de dire : Jamais une société ne sera si désespérée pour la morale, si ingrate pour l'art, que cela ne vaille encore la peine d'y vivre, d'y souffrir, d'y tenter ou d'y mépriser la gloire, quand on peut rencontrer en dédommagement sur sa route des hommes d'exception comme le capitaine Renaud, des poètes d'élite comme celui qui nous l'a retracé.

SAINTE-BEUVE.

ÉTUDES
DE L'ANTIQUITÉ.

IV.

PINDARE.

Le temps est la mer immense sur laquelle navigue l'humanité. Les peuples, comme les hommes, dépendent de cet élément sur lequel ils sont appelés à paraître et à combattre. Ni la vertu ni le génie ne se suffisent pour se faire connaître; il leur faut l'opportunité pour trouver ce bruit et cet écho dans les âges, que le monde appelle la gloire. Nous naissons dans la dépendance, tant de ce qui nous a précédés que de ce qui nous environne, et nous ne pouvons prévaloir que par la justesse des rapports avec ce qui nous a produits, et avec ce qui nous enveloppe.

C'est surtout à l'artiste que la convenance de son apparition importe. Il devra se croire vraiment sous la main et l'amour de Dieu, s'il a été poussé sur la scène à une époque où il puisse entrer en commerce d'inspiration et d'enthousiasme avec des hommes et des choses capables par leur grandeur de lui arracher à lui-même le

cri et le témoignage de sa grandeur personnelle. Sublime dialogue que les rapports d'un grand artiste et d'un grand siècle! Les actions sont belles, les paroles aussi; dans les héros vivans, les statues et les toiles trouvent une noble matière; idées, chants, gestes et monumens, tout aboutit à cette harmonie sociale, mère de la félicité commune et du bonheur de chacun; car alors, non seulement l'état est prospère et réglé, mais l'homme est heureux et fort. On vit tant par soi que par les autres; on respire sympathiquement; l'artiste travaille à sa gloire et aux jouissances de tous, non pas sans fatigue, mais sans amertume, et, prêtre de l'intelligence, du génie, de la beauté, il trouve, sous la protection de ses dieux, d'inviolables honneurs. Pindare fut un de ces hommes prédestinés à l'union du bonheur et de l'immortalité.

La Grèce éclatait dans sa jeunesse et dans sa force. La Dorienne Sparte avait mis ses mœurs et ses coutumes sous le joug d'une loi systématique et dure; forte par la discipline de sa législation qui embrassait à la fois l'état et la famille, elle s'était encore affermie par la guerre. On dirait que, par ses luttes contre la Messénie et les Argiens, elle voulait aiguiser les armes qui devaient triompher à Platée. Athènes, après les essais et les réformes tentées par Dracon, Cylon, Épiménide, avait avec Solon établi une démocratie modérée que les Pisistratides ne purent renverser, que Clisthènes sauva des entreprises d'Isagoras; et pendant le travail même de sa constitution politique, elle savait résister aux Spartiates, aux Béotiens, aux Éginètes; admirable union de la guerre et de la liberté! Cependant le reste de la Grèce s'élevait aussi par une émulation glorieuse. Égine égalait la puissance maritime d'Athènes qui ne conquit qu'à Salamine sa supériorité; Corcyre rivalisait avec Égine; Corinthe était pour ainsi dire la Phénicie de la Grèce; elle envoyait partout des vaisseaux et des colonies, et savait satisfaire aux jouissances et au luxe de l'Europe et de l'Asie. Les prospérités du Péloponnèse n'étaient pas moins réelles; les hommes d'Argos et d'Arcadie étaient puissans; entre le Péloponnèse et l'Attique, Thèbes ne florissait pas médiocrement, et de l'extrémité septentrionale de l'Hellade la cavalerie thessalienne pouvait arriver au secours de la patrie commune avec une invincible impétuosité.

Les Perses avaient une inquiétude qui devait leur devenir mortelle. Depuis que les Athéniens, sans savoir où ils s'engageaient, avaient apporté quelque aliment aux troubles d'Ionie, l'Asie semblait ne pouvoir résister au désir de se jeter sur la Grèce. La prise et l'incendie de Sardes avaient appris pour la première fois à Darius le nom des Athéniens. Ce roi avait juré, en lançant une flèche vers le ciel, qu'il se vengerait, et il avait ordonné à un serviteur de lui crier trois fois au moment du repas: *Maître, souviens-toi des Athéniens* (1)!

Il est heureux pour le monde que ni l'esclave ni le despote n'aient manqué de mémoire. Darius et Xercès furent utiles à l'humanité avec leurs présomptueuses colères; jamais têtes plus faibles, chargées de la couronne, ne servirent d'instrument à de plus grandes commotions. Tout s'ébranle comme à un signal convenu; des villes et des nations qui n'avaient jamais entendu parler les unes des autres se trouvent en présence sur mer et sur terre, la rame et le javelot à la main. On s'aborde, on se combat, on se connaît; la guerre a trouvé des causes plus grandes, le commerce de plus larges issues, le génie humain est plus utilement excité. Les guerres médiques furent vraiment la puberté du monde.

Tout le passé théocratique et royal de la Grèce s'éclipsait; les esprits se séparaient peu à peu du souvenir des traditions antiques; les mœurs commençaient à changer; les maximes et les règles d'une politique religieuse et patricienne chancelaient; les races et les maisons aristocratiques perdaient leur autorité primitive; je ne sais quoi de libre et de populaire circulait comme un vent frais et pur à travers les vieilles institutions encore debout.

Pour être juste envers la démocratie grecque, il importe de ne pas la déplacer du rang chronologique qu'elle occupe dans l'histoire générale du monde. Elle n'est pas une exception soudaine et funeste, mais une suite légitime de la civilisation primitive des sociétés, mais une courte et brillante introduction à la liberté moderne. Ainsi la démocratie athénienne a été laborieusement mise au monde par l'époque pélasgique, l'époque cécropienne et l'époque ionienne. Il est injuste de déclamer contre elle. Cette démo-

(1) Hérodote. Terpsichore, chap. 105.

cratie est l'humanité parvenue aux premiers soupçons et aux plus vagues désirs de son émancipation. Les prêtres de l'Égypte y travaillèrent; l'époque monarchique dont Thésée est le titulaire la prépara; l'archontat des Eupatrides abritait son enfance; Solon et Clisthènes lui donnèrent des lois; Miltiade lui mit à la main une épée victorieuse, et Thémistocle le sceptre des mers. Voilà qui est grand et nécessaire. La démocratie grecque est l'esprit humain lui-même sortant du mystère et du temple pour s'épanouir à la vie et à la liberté; c'est Bias, c'est Hérodote, c'est Sophocle, c'est Phidias, c'est Platon lui-même; oui, c'est seulement dans une démocratie que Platon pouvait écrire contre la démocratie. Pour regretter et enseigner l'Orient, la liberté de l'Académie et de l'*Agora* n'étaient pas inutiles.

C'est au milieu des guerres médiques, entre Marathon et Salamine, que commença de fleurir un poète qui chanta plutôt l'antiquité de la nation commune que son glorieux présent. Pindare prête son génie à une suprême et resplendissante évocation d'un passé dont chaque moment précipite la chute et la mémoire; mais sans son propre siècle eût-il célébré les siècles anciens? C'est dans les agitations et les flots du temps où il vit qu'il trempera ses armes et son génie, comme dans les eaux du Styx. Il chantera les anciens jours, l'oreille encore pleine des cris de la liberté nouvelle et populaire; il célébrera les traditions théocratiques et sacerdotales, ayant sous les yeux les révolutions démocratiques de Clisthènes; et s'il vante les rois, ce sera du vivant de Thémistocle.

Pindare naquit à Thèbes, ou à Cynocéphale, bourg très peu distant de la capitale de la Béotie. Les uns appellent son père Daïphante, d'autres Scopelinus, quelques-uns Pagonidas. Myrto, suivant une version, est le nom de sa mère; Clidicée, selon une autre tradition. C'est dans la première année de la soixante-cinquième olympiade que Pindare vint à la vie, s'il faut en croire Suidas. Les anciens biographes font épouser à notre poète Timoxène, et disent qu'il eut de cette femme un fils nommé Daïphante, et deux filles, Protomaque et Polymetis.

La vie du poète fut longue, majestueuse et fortunée. Il avait reçu des dieux l'amour et le génie de la poésie et de la musique, dons heureux auxquels l'éducation sut attacher la puissance et la

fécondité. L'illustre Lasus fut le maître de Pindare; il inspira à son disciple le goût persévérant des travaux de la lyre, et le respect des dieux. Aisément le génie aime Dieu; car dans ce culte il se retrouve et s'honore lui-même.

Naturellement religieux, Pindare se plaisait par-dessus tout aux traditions divines, aux souvenirs héroïques de la Grèce, et comme il y avait dans cet homme du prêtre et du hiérophante, il dédaigna le récit épique à la façon des Homérides, et s'empara de l'ode. Pour conquérir la palme lyrique, les temps étaient heureux, car les populations qui se pressaient aux spectacles et aux jeux d'Olympie, de Delphes, de Némée et de Corinthe, étaient singulièrement avides de chants, d'émotions et d'harmonie. Le cœur des Grecs battait violemment, les têtes s'exaltaient, l'enthousiasme circulait partout. Dans ces jeux qui n'avaient été jusqu'alors qu'un rendez-vous de gymnastique et de plaisir, on s'occupait des destinées de la patrie, on s'enflammait pour elle; on parlait des Perses, on causait de l'Asie; et puis la gloire du présent réveillait celle du passé. Marathon, Platée, Salamine, suscitaient dans les esprits la pensée et le désir de renouer les traditions communes de la patrie, de faire une Grèce commune avec tous les siècles, tous les peuples, toutes les races, tous les souvenirs qui la constituaient. Entre ses rivaux et ses contemporains, Pindare fut excellemment le chantre des traditions helléniques. Il laisse le présent aux historiens qui vont venir, et prévoyant qu'Hérodote parlera de Thémistocle, il se hâte de prodiguer au passé des adieux immortels.

Il vécut heureux et honoré: néanmoins quelques disgraces traversèrent sa vie. On dit que ses concitoyens le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens, tant il était encore difficile aux différens peuples de la Grèce d'être justes mutuellement. On dit aussi que les Athéniens payèrent l'amende, tant il dut être doux à la cité de Minerve d'être célébrée par un Thébain. Cinq fois, une femme, Corinne, lui arracha le prix de la victoire. Élien raconte que Pindare en appela de ce jugement à Corinne elle-même; c'était croire à la fois à son propre génie et à la modestie de sa rivale. Quelques fragmens mutilés ne sauraient nous permettre de juger la femme qui cinq fois surpassa Pindare. Quel

dommage de ne pouvoir assister à ce duel lyrique du génie d'un homme et du génie d'une femme!

Malgré ces contrariétés passagères, Pindare vécut dans la gloire et le bonheur. Prêtre, magistrat, roi par la poésie, il distribuait la renommée aux hommes, et sauvait les noms de l'oubli. La victoire restait obscure et anonyme sans un chant de Pindare; les statues étaient comme abolies devant ses vers, et on déposait l'or à ses pieds pour qu'il laissât tomber de sa bouche quelques-unes de ces paroles qui font vivre les mortels. Pindare passa plusieurs fois en Sicile; il était honoré aux cours d'Agrigente et de Syracuse; les rois le flattaient.

Quand à Delphes on sacrifiait à Apollon, le prêtre appelait Pindare à haute voix, pour qu'il vînt prendre sa part de la victime et du repas solennel; ainsi le poète était convié à la table des dieux. Sa vieillesse fut véritablement sacrée pour la Grèce entière, et les traditions racontent qu'il mourut sur le théâtre, expirant avec une douce majesté sur les genoux du jeune Théogène, son disciple, qu'il aimait tendrement. Après sa mort, les Lacédémoniens, à leur entrée victorieuse à Thèbes, respectèrent sa demeure. Plus tard, Alexandre les imita. Pauvre Alexandre! tu n'as pas de poète, et c'est en soupirant que tu ordonnes de respecter la maison de Pindare!

La fécondité ne manqua pas au génie du poète thébain. Suidas nous a transmis le catalogue des ouvrages de Pindare. C'étaient des olympiennes, des pythiques, des néméennes, des isthmiques. C'étaient aussi des prosodes, des parthénies, des enthronismes, des bacchiques, des daphnophoriques, des pæans, des hymnes, des dithyrambes, des scholies, des encomies, des thrènes, des drames tragiques, des épigrammes héroïques, et d'autres productions encore. De tant de vers il ne nous reste que quarante-cinq chants de victoire destinés à célébrer les triomphes remportés dans les jeux solennels de la Grèce. On peut avec ces hymnes compter quelques fragmens épars dans les écrivains de l'antiquité, et que Jean Godefroy Schneider recueillit à Strasbourg en l'année 1776.

Mais nous ne faisons point ici œuvre de philologue. Nous ren-

voyons ceux qui voudront se livrer à l'étude approfondie du texte de Pindare à l'excellente édition de Heine. Nous relèverons toutefois ici le nom trop inconnu d'un Français qui a déployé au sujet de notre poète une rare érudition : nous voulons parler de Jean Benoît, médecin à Saumur, et professeur de la langue grecque en l'académie de cette ville. Jean Benoît, en 1620, donna de Pindare une édition dont Heine a souvent profité; il encadra le texte entre une paraphrase et une traduction latine, et l'accompagna de notes détaillées où, pour la solution des difficultés, les scoliastes, les poètes et les écrivains de l'antiquité sont abondamment cités en témoignage. Cette édition de Jean Benoît ne jouit pas de la gloire qu'elle mérite. Sans elle on ne saurait approfondir Pindare.

Les quatorze olympiques furent chantées en l'honneur de Hiéron, de Théron d'Agrigente, de Psaumis de Camarine, d'Agesias de Syracuse, de Diagore de Rhodes, du jeune Alcimédon, d'Epharmoste d'Opunte, du jeune Agésidame, d'Ergotèle de Gnosse, de Xénophon de Corinthe, d'Asopichus d'Orchomène. Quelquefois le poète célèbre deux ou trois fois le même vainqueur.

Hiéron a trois pythiques en son honneur; Arcesilas, de Cyrène, deux; Xenocrate d'Agrigente, Megaclès l'Athénien, Aristomène d'Égine, Télésicrate de Cyrène, Hippoclès de Thessalie, Trasydée le Thébain, Midas d'Agrigente, sont les héros des autres pythiques.

Dans les néméennes, le poète célèbre Chromius l'Etnéen, Timodène l'Athénien, Aristoclide d'Égine, Timasargue d'Égine, Pythias, Alcidamas, Sogène, Dinias, tous quatre également d'Égine, Thiée, fils d'Ulias, Aristagore, Prytane de Tenedos.

Les isthmiques ont pour héros Hérodote, le Thébain, Xénocrate d'Agrigente, Mélisse de Thèbes, Phylacidas d'Égine, Sterpsiade de Thèbes, Cléandre d'Égine.

Dans ces petits poèmes est convoquée toute la Grèce, dieux, législateurs, héros, villes illustres, exploits fameux, maximes de la sagesse, culte des immortels, traditions divines, fables, allégories, mythes religieux, superstitions nationales; tout est entraîné dans le torrent lyrique. Le poète égare l'athlète qu'il célèbre dans l'histoire même de la patrie commune, et il s'attache à ne le retrouver qu'après mille détours et mille aventures dans

les fastes et les souvenirs helléniques. Mais il est temps de considérer de près les mérites et les vertus de notre poète. Comme il nous est arrivé de dissiper par ses héroïques chants quelques-unes de ces langueurs qui se glissent quelquefois dans l'ame, et de puiser dans son divin commerce enthousiasme et courage, nous voudrions, par une juste reconnaissance, inspirer à d'autres le sentiment et l'amour de cette éclatante poésie.

Le temps était venu pour la Grèce de commencer à sentir son unité, à s'en glorifier, à s'en réjouir. Déjà, avant les guerres contre les Perses, les Athéniens avaient déployé toute leur énergie pour conserver intacte l'amphictyonie de Delphes, centre nécessaire et sacré de la confédération hellénique. Les habitans de Crissa avaient mis au pillage le temple d'Apollon, et ils en empêchaient l'accès par leurs déportemens. La ruine de Crissa fut résolue; Solon la demanda hautement et fit consacrer à Apollon toutes les terres qui s'étendaient jusqu'au golfe de Corinthe. Ce grand homme ne pouvait rien tolérer de ce qui menaçait l'unité naissante de la Grèce. C'est dans ces dispositions communes à tous les nobles esprits de ce beau siècle que les convenances heureuses du temps et de l'histoire placèrent dans la Béotie un poète qui devait concourir à la patriotique harmonie des nations de l'Hellade. Entre Sparte et Athènes, la Béotie, que le mont Cithéron sépare seul de l'Attique, offrait comme une région intermédiaire aux différences hostiles qui exaspéraient l'une contre l'autre les villes de Lycurgue et de Thésée. Thèbes, dans son gouvernement, était toujours partagée entre l'aristocratie spartiate et la démocratie athénienne; toutefois, elle inclinait davantage à la politique dorienne.

Suivant une conduite analogue, son poète Pindare est Dorien par ses inspirations et ses sympathies, mais en même temps il est l'homme et le chantre de la Grèce entière : il a conçu la hauteur et l'étendue de son ministère et de son devoir. A mesure que les vainqueurs aux jeux solennels viennent désigner à ses chants la ville qui les a vus naître, Pindare mêle l'éloge de l'athlète à celle de sa patrie, et il en raconte, avec une complaisante impartialité, les illustres origines. Ainsi, il célèbre tour à tour Rhodes, Egine, Opunte, Locre, Corinthe, Athènes, Cyrène, Lacédémone,

Thèbes, Argos. De cette façon l'étude de notre poète est indispensable à la connaissance de la Grèce. On ne sait pas les origines de Rhodes sans la septième olympique; on ignorerait les commencemens de Corinthe sans la treizième. L'éloge des Athéniens n'est pas dispensé d'une manière avare; le poète l'entonne souvent; il ne craint pas de s'écrier dans la septième pythique : « Le nom de la grande Athènes est le plus beau frontispice qui puisse servir à mes chants destinés à célébrer les Alcméon, leur race et leurs triomphes. Car, dans la Grèce, quelle patrie et quelle race plus illustre qu'Athènes et les Alcméon? » Nous ne serons pas surpris si l'éloge de Thèbes est aussi prodigué par le génie de Pindare. Il est beau pour celui qui écrit et qui chante de louer sa patrie; après un tel usage de la plume et de la lyre, on est plus content et plus glorieux de soi-même. Pindare commence la première isthmique par ces mots : « Oh! ma mère! oh! Thèbes guerrière! ton nom et ta gloire seront toujours ma première pensée. » La septième isthmique s'ouvre encore par le panégyrique de Thèbes. Le poète loue sa patrie d'avoir donné le jour à Bacchus, d'avoir reçu Jupiter venant déposer dans les flancs de la femme d'Amphytrion le germe d'Hercule, d'avoir produit le devin Tiresias, et d'avoir fondé dans Lacédémone une colonie dorienne. Ainsi, la Grèce a trouvé dans des chants qui la divertissent des fastes impérissables.

La religion dut aussi à notre lyrique l'immortalité de ses traditions et de ses légendes. Sous ce rapport les odes de Pindare sont véritablement un livre sacré, une mythologie enthousiaste et fervente, où les croyances antiques semblent avoir encore toute l'ardeur de la vie. Les prophéties et les amours d'Apollon, les travaux d'Hercule, Glaucus domptant Pégase, Ixion embrassant une nuée pour Junon, la naissance et l'éducation d'Esculape, Jason et les Argonautes, les exploits de Persée, Oreste, Clytemnestre, l'éloge et l'histoire de Pélée, d'Achille et des Œacides, les fureurs d'Ajax, Bellérophon puni pour avoir voulu escalader le palais des dieux, comparaissent tour à tour dans les chants du poète thébain. Rien de plus noble et de plus doux que le récit, contenu dans la dixième néméenne, de l'amitié et de la destinée de Castor et de Pollux. Le poète raconte comment Jupiter remit à Pollux le sort de son frère

qui allait expirer : « Tu es mon fils, lui dit-il, mais ton frère a reçu la vie d'un homme. Cependant je te donne le choix : tu peux, fuyant la faiblesse et la mort, t'asseoir dans l'Olympe à côté de Minerve et de Mars à la lance noire de sang. Mais si tu réclames pour ton frère, et si tu veux tout partager avec lui, tu devras passer une moitié de ta vie dans les régions souterraines, l'autre moitié dans les palais d'or du ciel. Ainsi parla Jupiter. Pollux n'eut pas un moment une double pensée, mais sur-le-champ il rendit la lumière et la voix à son frère aux armes d'airain. »

Pindare montre partout dans ses chants le respect et l'amour des dieux. « Tout ce qui est excellent vient de la nature, dit-il. Beaucoup d'hommes, se fiant à des vertus acquises, se précipitent pour saisir la gloire. Mais tout ce qui se fait sans Dieu peut être voué sans injustice au silence et à l'oubli (1). » « Dieu gouverne tout suivant sa pensée, chante ailleurs le poète. Il arrête dans les airs l'aigle impétueux, et il interrompt la course du dauphin dans les mers : il plie la fierté de l'orgueilleux et il accorde à d'autres une gloire incorruptible (2). Ne convoite jamais, ô mon ame! la vie des immortels (3). La grande intelligence de Jupiter gouverne la destinée des hommes qu'il chérit (4). »

Sous les variétés et les allégories du culte populaire, Pindare cachait cette religion une et profonde, lien commun de Dieu et des hommes, pensée commune et secrète des grandes intelligences et des grandes ames chez toutes les nations et dans tous les siècles. Si nous étions suffisamment édifiés sur son éducation et son histoire, nous retrouverions la trace de la théosophie sacerdotale. N'y eut-il pas de la témérité à faire chanter devant toute la Grèce cette première strophe de la sixième néméenne :

« La nature des hommes et celle des dieux est la même : hommes et dieux nous avons reçu la vie de la même mère. La différence est tout entière dans la puissance : l'homme n'est rien, tandis que le ciel d'airain est toujours inébranlable. Mais nous ressemblons

(1) Onzième olympique, avant-dernière strophe,

(2) Deuxième pythique, septième strophe.

(3) Troisième pythique, neuvième strophe,

(4) Cinquième pythique, dernière strophe.

aux dieux par la grande intelligence et la grande vertu. Seulement les hommes ignorent à quelle heure, dans la nuit ou dans le jour, sera suspendue leur course à travers la vie. »

A-t-on jamais, avec une énergie plus lucide et plus concise, fait entrevoir le dogme philosophique de l'identité de la nature humaine et de la nature divine? Ainsi, dans les vers de Pindare, repose comme dans un sanctuaire sacré le panthéisme idéaliste, inspiration éternelle des pensées et des religions de l'humanité.

Les prédilections de Pindare appartiennent tout entières aux anciennes races et aux illustrations aristocratiques. Il aime les cours d'Agrigente et de Syracuse, parce qu'il y voit des rois qui lui représentent les anciens héros menant une vie glorieuse et fortunée au milieu des festins et des chants des poètes. Il ne sait rien de plus beau qu'une noblesse antique rehaussant une vertu personnelle. Ainsi il célèbre la race d'Alcidamas d'Égine, qui, semblable aux bonnes terres, produit des héros d'intervalle en intervalle (1). Le souvenir des jours héroïques de la Grèce est toujours debout dans les odes de Pindare, et protége de son ombre les noms des athlètes victorieux. Il est clair que le gouvernement aristocratique inclinant à la royauté paraît à notre poète le meilleur. « Dans tout état, dit-il dans la seconde pythique, l'homme qui se sert vertueusement de la parole est utile et supérieur, sous un roi, sous le régime populaire, soit enfin sous le gouvernement des sages. Mais il ne faut jamais disputer contre Dieu, qui à son gré élève les hommes et les glorifie. » La démocratie florissait sous les yeux de Pindare comme une brillante nouveauté, il ne pouvait la méconnaître; mais la grandeur du passé attirait à elle seule son enthousiasme et son amour.

Dans ce qui nous reste du poète, pas un cri de triomphe vraiment digne des victoires de la Grèce. Après Salamine, voici tout ce que dit Pindare : « Affranchis aujourd'hui de grandes calamités, ne privons pas de couronnes ceux qui les méritent, et ne tombons pas dans d'inutiles regrets. Mais puisque nos maux ont trouvé leur fin, permettons quelque douceur à nos chants après tant d'amertume. Un dieu a détourné de nos têtes ce rocher de Tantale, poids

(1) Sixième néméenne.

insupportable pour la Grèce. La terreur s'évanouit et nos violens soucis se dissipent. Ce qui est devant nous est toujours le meilleur. Le temps trompeur est suspendu sur la tête des hommes, et déroule pour eux la trame de la vie. Mais tous les maux, même ceux que nous avons soufferts, peuvent se guérir avec la liberté : l'homme doit donc garder bonne espérance (1). » Non, ce n'était pas assez de ces vers pour célébrer la gloire à laquelle assistait Pindare; c'est aussi trop de parcimonie dans l'enthousiasme et la louange. Quelle est cette défiance de l'avenir et de la liberté? Athéniens, vous méritiez de plus vigoureux accens. En vérité, on ne dirait pas que c'est un Grec qui parle, mais un Perse.

Oui, il y avait dans Pindare des inclinations orientales pour tout ce qui était théocratique, royal et opulent. Le poète aimait les richesses, l'éclat de l'or et les jouissances qu'il procure. Il ne s'en cache pas : il commence sa deuxième isthmique par ces paroles : « C'étaient les hommes des anciens jours, ô Thrasybule, qui montaient sur le char des muses aux cheveux d'or, s'avançant aux sons de la lyre illustre, et chantant pour conquérir le suffrage de leurs jeunes amis, dont la belle adolescence commençait à recevoir de Vénus le signal des combats amoureux. Alors la muse n'était pas avide de gain, elle n'était pas mercenaire. L'éclatante douceur des chants de Terpsychore et la mollesse de ses accents ne se vendaient pas. Mais maintenant la muse nous permet d'observer la maxime de l'Argien, maxime si proche de la vérité : De l'or, de l'or, voilà l'homme. Celui qui parlait ainsi avait perdu ses richesses et ses amis. » Cependant Pindare ne voulait pas séparer l'opulence des honneurs et de la gloire. Il dit quelque part : « Que celui qui accroît justement son opulence, et qui, satisfait de sa prospérité, joint encore la gloire au bonheur, que celui-là ne regrette point de n'être pas un Dieu (2). » Et ailleurs : « Être heureux est la première des récompenses; être illustre est la seconde : mais l'homme qui les a ravies toutes les deux a cueilli la plus belle des couronnes (3). » Il y a dans les chants de Pindare une exubérance pleine

(1) Huitième isthmique, première et seconde strophe.

(2) Cinquième olympique, cinquième strophe.

(3) Première pythique, dernière strophe.

de splendeur des vertus et des qualités de l'humaine nature; la force et la beauté y sont accablées d'éloges; l'homme y est incessamment provoqué à saisir le bonheur et la gloire; pas d'abattement, pas de stériles langueurs; à travers les siècles la grande voix du poète semble vous appeler au courage et au triomphe dans les luttes de la vie, comme la trompette éclatante qui résonnait aux jeux olympiques.

L'exaltation de la force conduisit Pindare au sommet de l'orgueil. Il se sait dans sa puissance et se connaît dans sa divinité. N'est-il pas l'hôte d'Apollon? Il condescend aux prières des vainqueurs et consent à les chanter. Il est inépuisable dans son génie; après une longue course, il s'écrie : « J'ai encore beaucoup de traits dans mon carquois (1). » Ailleurs il veut montrer s'il ne mérite pas d'échapper à l'outrage du porc de Béotie (2). Dans un de ses chants il se compare au père de famille qui verse un vin abondant à ses enfans; de même, il verse aux athlètes vainqueurs le nectar, présent des muses (3). Parfois, au milieu de ses odes, il arrive au poète de jurer qu'il dit la vérité; car il se considère comme un arbitre souverain qui a pour devoir de partager aux hommes la gloire et la renommée avec une incorruptible équité (4). Comme il sait que ses vers n'ont à redouter ni les torrens, ni les fureurs des vents (5), il ne craint pas de mettre à haut prix la faveur de ses odes. Les amis de Pytheas d'Égine, vainqueur aux jeux de Némée, avaient songé à confier l'immortalité de sa victoire à une statue qu'ils voulaient lui faire ériger. Il leur semblait que le poète estimait trop la valeur de ses vers; mais ils abandonnèrent le projet d'une statue pour revenir implorer une ode de Pindare. Le poète se laissa fléchir, et commença son hymne par ces mots : « Je ne suis point un statuaire fabriquant des simulacres immobiles qui se tiennent toujours sur la même base. Va, ma muse, vole vers Égine avec tes chants harmonieux, cours annoncer que Pytheas, fils de Lampon,

(1) Deuxième olympique.
(2) Sixième olympique.
(3) Septième olympique.
(4) Voyez la huitième néméenne.
(5) Sixième pythique.

a cueilli la couronne des jeux de Némée (1). » Voilà la vengeance du poète irrité : mais que sa colère ne l'emporte pas trop loin, et qu'il ne dédaigne pas l'art de Polyctète, car rien n'est plus digne que les belles statues d'être placées auprès des belles poésies. Pindare et Phidias, nous vous chérissons également.

Joignons encore de plus près le génie du Thébain. S'il est vrai que la poésie et la musique doivent s'accorder pour exprimer de concert l'éternelle harmonie, jamais cette union ne fut plus sensible et plus douce que dans les vers de Pindare. Les odes étaient chantées par des chœurs d'adolescens et de jeunes hommes. On a supposé, non sans quelque vraisemblance, que Pindare, à l'exemple des poètes tragiques, avait à sa disposition des chœurs nomades qu'il transportait où il voulait. Quoi qu'il en soit, ses vers étaient chantés, et la parole du lyrique se prêtait admirablement à la mélodie. Le beau dialecte dorien, si plein, si musical, remplissait l'oreille de sa majestueuse harmonie.

Pour le fond, ce qui nous semble surtout signaler Pindare dans le chœur des grands poètes, c'est une gravité sublime qui soutient tous ses chants et leur imprime une dignité religieuse, une autorité divine. « Jupiter, c'est de toi que procèdent les grandes vertus qui s'attachent aux mortels (2). » Fidèle à cette pensée, le poète met toujours ses chants sous la garde des dieux et de la sagesse éternelle. Il est fertile en maximes courtes et fortes qui gravent la vertu et l'art de la vie dans la mémoire des hommes. « Ce qui est doux contre la raison devient finalement amer, » dit-il après avoir raconté l'audace de Bellérophon (3). Ailleurs nous lisons : « L'envie vaut mieux que la pitié; ne nous refusons pas les grandes choses (4). » Dans la quatrième pythique, le poète demandant à Ascésilas, roi de Cyrène, la grace de Démophile, lui dit : « L'immortel Jupiter lui-même délivra les Titans; avec le changement des vents il faut changer les voiles. » Dans un autre chant, le poète s'exprime ainsi avec une majesté incomparable :

(1) Cinquième néméenne, première strophe.

(2) Troisième isthmique, première strophe.

(3) Septième isthmique, dernière strophe.

(4) Première pythique, treizième strophe.

« Celui qui a trouvé sur sa route une prospérité récente, conçoit au milieu de sa splendeur l'espérance de monter plus haut encore par son audace; il a des soucis qui dépassent les richesses acquises. Le bonheur des mortels s'élève vite; il tombe de même; une pensée malencontreuse suffit à le renverser. L'homme ne brille qu'un jour : qu'est-il? que n'est-il pas? C'est le rêve d'une ombre (1). » Ainsi Pindare jetait au milieu des joies orgueilleuses de la jeunesse d'austères enseignemens.

Que de choses le poète devait accumuler dans un étroit espace! Aussi la concision et l'ellipse sont-elles les qualités les plus saillantes de son style. « Les grandes vertus méritent sans doute de grands discours : cependant c'est faire chose agréable aux sages que de peindre et de contenir beaucoup d'actions en peu de paroles. Au surplus l'occasion doit décider l'artiste. » Ainsi parle Pindare dans la neuvième pythique; mais il inclinait sensiblement à la brièveté. C'était son génie d'enfermer beaucoup en peu de mots, de réunir dans un même espace et de les y tenir, les dieux, les héros, les aventures, les sentences, les siècles antiques, les triomphes récens des athlètes, les origines des nations et des villes, les inspirations de la muse. En quelques momens il veu instruire, charmer, enseigner, émouvoir : il ne présentera que les grandes peintures et les hautes pensées. Les détails intermédiaires seront omis; il passera d'une sublimité à une autre d'un bond, sans descendre dans la plaine. Regardez au-dessus de vous, c'est Apollon, le carquois sur l'épaule, qui parcourt les montagnes sans trébucher. Avec une exquise justesse Pindare tombe d'aplomb sur le terme et le but qu'il veut atteindre. Il est elliptique avec un incomparable instinct, car il ne se trompe jamais sur l'image, sur l'idée qu'il doit sacrifier pour exalter une autre idée, pour rehausser une autre image. Voilà le faire des grands maîtres. Manière sublime d'écrire qui demande du courage, car elle est souvent méconnue; mais l'artiste serait-il digne de l'art, si le premier juge qu'il veut satisfaire n'était pas lui-même?

On a débité sur le compte de notre poète d'étranges bévues. Plusieurs l'ont représenté comme un maniaque, ayant le trans-

(1) Huitième pythique, avant-dernière et dernière strophe.

port au cerveau, se répandant en exclamations et en apostrophes sans raison, commençant une ode sans savoir comment il la terminerait, rencontrant le sublime, par hasard, inégal, emporté. Cette image de Pindare est fausse et misérable. Le Thébain est le plus grave et le plus tranquille des hommes; il se modère, il se possède; il ne crie pas hors de saison : s'il s'interroge et s'il s'encourage lui-même, c'est qu'il le veut : quand il ordonne à son génie comme à un conducteur de char de préparer les mules vigoureuses et de les mettre au timon, il est calme. L'apostrophe n'est pas le signe du désordre.

Il ne faut pas oublier que la poésie lyrique touchait à sa perfection avec Pindare, pendant que la tragédie naissait à la sienne avec Eschyle. Alcée avait brillé depuis un siècle; Stesichore avait chanté cinquante ans avant le rival de Corinne : par une loi qui sera facilement comprise, l'ode arrivait à son apogée pendant l'aurore de la liberté démocratique et philosophique. Aussi que d'art, que d'habileté dans notre poète : dans ses chants tout est prévu, tout est calculé. Il construit ses hymnes avec une industrie patiente qui ne connaît ni la fatigue ni l'erreur. La méthode est aussi constante que l'inspiration : et l'étude a cultivé l'enthousiasme. Heureux poète! Parmi les choses humaines, il a compris les plus profondes et chanté les plus belles. Il a été initié à l'harmonie des muses par la sagesse antique, par une éducation profonde et sacrée : il a été tout ensemble le favori des rois de Sicile et des nations de la Grèce. Il eut dans la mémoire la grandeur du passé, et sous les yeux les miracles de la liberté nouvelle; il savait les anciens héros, il en voyait de modernes. Cet homme n'a vécu qu'au milieu de l'éclat et du bonheur, toujours écouté, presque toujours triomphant, confondant sa renommée avec les plaisirs et l'orgueil d'un grand peuple, glorifiant les hommes, glorifié par eux.

La poésie lyrique est la forme la plus haute de l'inspiration. Il semble que, dans la course et la sphère de l'ode, l'esprit de l'homme entretient un commerce plus libre avec l'intelligence souveraine des choses. Entre lui et l'idée divine pas d'intermédiaire, pas d'obstacle. Le poète reçoit avec une volupté douloureuse le dard des rayons célestes, puis il se lève pour chanter et faire sentir aux autres hommes l'immortel aiguillon.

Sous la main de Dieu, le poète lyrique est le plus libre des hommes. Qui peut le retenir et le borner dans son ascension? Dieu l'inspire et les hommes l'adorent. Il ne vient en l'esprit de personne de circonscrire son vol, et de vouloir tempérer l'âcreté brûlante de ses accens.

Dans l'épopée, l'homme écoute volontiers son histoire, mais il la juge : même au milieu des enchantemens, des aventures merveilleuses, il retient la force de critiquer ce qui l'a charmé.

Dans le drame, la critique accompagne toujours l'émotion. Le spectateur se replie vite sur lui-même pour reconnaître si la peinture qu'on lui propose est fidèle; car le drame joué devant ses yeux, c'est lui, et pour juger si la représentation n'est pas menteuse, il interroge son ame, ses douleurs, ses joies, ses vices, sa force et sa grandeur.

Mais dans la poésie lyrique, celui qui chante est debout et celui qui écoute à genoux. L'ode est une affaire entre l'homme et Dieu; elle pourrait se passer de terrestres auditeurs. Le poète exhale ses chants, parce qu'il mourrait s'il ne chantait pas. L'humanité comprend, si elle peut, les paroles divines qui tombent sur elle; elle les méconnaît ou les idolâtre, mais elle n'a pas la force de les juger.

C'est que la poésie lyrique est une révélation de Dieu qui, au début du monde, se confond avec les religions, et qui, dans la maturité des sociétés, s'unit avec ce que la philosophie a de plus sublime et de plus profond. Moïse a fait des odes; Goëthe pareillement.

D'estimables personnes s'en vont aujourd'hui crier par le monde que la poésie meurt : d'abord elles pourraient se rassurer, car elles n'ont pas affaire avec elle; mais la poésie ne meurt pas. Elle est si bien immortelle que, sous la ruine des anciennes formes, elle concentre une puissance à laquelle est réservé l'avenir.

Oui, le passé meurt, mais non pas le monde. Oui, les vieilles choses s'en vont; en vain, comme Jézabel, elles veulent peindre et orner leur visage,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Vaine industrie! Elles meurent, et nous, nous vivons, nous vi-

vons avec le droit et la vie de notre siècle. C'est une grande impiété, n'est-ce pas? que de chercher Dieu, la liberté et le bonheur du monde par de nouveaux efforts dans des voies nouvelles!

Ni la poésie, ni la philosophie, ni la liberté n'expirent. Nous ne voulons, pour signes de leur énergie et de leur avenir, que les indignes chaînes dont on travaille à les garotter aujourd'hui. Aussi, ne jetons pas aux adversaires des progrès du monde le cri du gladiateur antique : *morituri te salutant*. Vivons, prenons pour alimens sacrés la science et la poésie, et répétons ensemble ces paroles du lyrique : « La nature des hommes et celle des dieux est la même; hommes et dieux nous avons reçu la vie de la même mère. La différence est tout entière dans la puissance. L'homme n'est rien, tandis que le ciel d'airain est toujours inébranlable. Mais nous ressemblons aux dieux par la grande intelligence et la grande vertu. »

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1835.

Les journaux ont encore parlé de divisions dans le conseil; mais on a pris pour des divisions réelles les élémens de discorde qui n'ont jamais cessé de s'y trouver, et qui éclateront plus tard certainement. On s'est adressé, il est vrai, quelques reproches sur les affaires d'Espagne. M. Thiers cherchait, avant son départ, à prouver à M. de Broglie et à M. Guizot qu'ils avaient mal envisagé cette question, et que le ministère Mendizabal allait nous causer des embarras infinis; il est vrai qu'une autre discussion a eu lieu entre M. Guizot et M. Thiers, au sujet de la saisie des livres obscènes ou impies, qu'on a exécutée dernièrement; mais toutefois les deux ministres se sont quittés dans une parfaite intelligence, et M. Thiers est parti pour la Belgique dans une profonde sécurité.

M. Thiers aime à voyager, et ses collègues aiment à le voir en voyage. M. Thiers a joui de toutes les façons possibles du bonheur que donne l'autorité; il a parlé longuement dans les chambres, il a parlé longuement dans les conseils, il s'est fait écouter des généraux, il leur a enseigné la guerre et la stratégie; il a donné des leçons de plastique, et il a révélé les secrets de l'art aux sculpteurs et aux peintres; il a dominé dans les ateliers, dans les académies; il a inscrit son nom sur la colonne de la place Vendôme, au faîte du temple de la Madelaine, sur

des ponts, sur des arcs de triomphe ; il a joui en maître des lions et des tigres du Jardin des Plantes; il a mandé dans son hôtel les autruches et les gazelles; M. Thiers s'est montré en public, à la cour, sous des habits chamarrés d'or et de croix; il a figuré sur un cheval blanc dans les revues, il a fait peser sa main sur les théâtres; dernièrement, pour varier un peu la monotonie de ces plaisirs, il est allé s'agenouiller solennellement aux pieds de l'archevêque de Paris, dans Notre-Dame ; et enfin, ne trouvant pas devant l'autel la sensation qu'il cherche, il est allé la demander dans le château de M. Vigier, à la joyeuse licence de la table. Les échos de Grand-Vaux, indiscrètement répétés par quelques convives de ce nocturne banquet, retentissent encore des cris et des chants dont M. Thiers et ses amis politiques ont rempli ces lieux. Là, M. Thiers a inscrit son nom d'une façon plus ineffaçable encore qu'à la Madelaine et à la place Vendôme ; et le pays, qui est plus attentif qu'on ne pense à la comédie qui se joue devant lui, se souviendra de cette mémorable nuit du pudibond et religieux ministre.

Toujours est-il que M. Thiers est las de tout, qu'il a tout vu , tout usé, et que, pour tirer encore un peu de vanité et d'avantage de sa haute position, il est réduit à se promener dans les provinces et en terre étrangère, sur les chemins de fer et sur les grandes routes; car assurément ce n'est pas pour s'instruire que M. Thiers se met en voyage. M. Thiers ne regarde et ne voit pas; il ne questionne jamais, il enseigne , et sa vive intelligence supplée à tout ce qu'il ignore et à tout ce qu'il n'apprend pas. Les journaux nous annoncent que M. Thiers a acheté sur sa route (pour le compte du gouvernement) des bahuts et des meubles du XVIe siècle, afin de donner des modèles aux écoles de sculpture, comme si M. Thiers se connaissait en bahuts sculptés et en meubles gothiques ! Et puis, qu'est-ce qu'un ministre qui abandonne les affaires pour aller acheter des bahuts? N'est-ce pas là l'emploi d'un inspecteur des beaux-arts, d'un homme spécial? M. Thiers s'y entendra-t-il jamais aussi bien que les amateurs en ce genre? atteindra-t-il jamais aux connaissances de M. Hérisson, de M. Sauvageot et de M. du Sommerard ? Vous apprendrez bientôt que M. Thiers est allé acheter des chevaux dans le Mecklembourg et en Angleterre; car M. Thiers a aussi la prétention de connaître à fond la race chevaline, qu'il a étudiée dans les bureaux du *National* et du *Constitutionnel*. Non, lisez que M. Thiers a agné, comme une foule de bourgeois désœuvrés , le goût des vieux meubles, et qu'il lui a pris fantaisie de meubler d'objets gothiques sa belle galerie, déjà pleine de figurines, de vases et de statuettes, qu'il a sans doute rassemblés pour les donner en modèles aux écoles. Lisez que

M. Thiers s'ennuie, que la politique de M. Guizot et de M. de Broglie l'impatiente, et qu'il a trouvé bon de laisser toute la besogne à M. Gasparin, qui s'en charge de grand cœur, pour aller courir les champs comme un écolier en vacances, et jouer le ministre à Bruxelles et dans nos préfectures. Tout ceci est sans importance et sans but; mais il ne faut tromper personne, et le public ne doit pas être induit en erreur sur les voyages de M. Thiers, dont on sait parfaitement, ou pour dire plus vrai, dont on cherche inutilement le but, au château et au ministère.

Ceux des collègues de M. Thiers qui ne voyagent pas et qui s'occupent sérieusement des affaires de leur département, M. de Broglie et M. Guizot, par exemple, ont vu avec douleur cette déplorable nuit dont tous les journaux ont retenti, nuit que M. Thiers a passée en de si singulières joies, chez M. Vigier, en compagnie de ses collègues MM. Duchâtel et Persil, de M. Gisquet, de M. de Rambuteau, de M. Jacqueminot, et de quelques autres notables et responsables fonctionnaires du gouvernement. On nous permettra de ne pas reproduire ici les détails de cette fête, donnés par les journaux qui n'ont pas commis d'indiscrétion en cette circonstance, puisque quelques-uns des acteurs de cette scène de régence se plaisent à la raconter. Ces détails s'accorderaient mal avec le langage que nous tenons habituellement à nos lecteurs, et il ne nous convient pas de nous faire les historiens des petits soupers, bien que ce soit en quelque sorte une affaire publique qu'une partie où assistent trois ministres, le préfet de police, le préfet de la Seine, des chefs de la garde nationale, des députés, et des fonctionnaires de tout rang. On ne saurait enfermer absolument dans le cercle de la vie privée une fête aussi solennelle, pour laquelle tant d'hommes nécessaires, dit-on, à l'ordre public et à la sécurité de la capitale, quittent tout à coup pendant vingt-quatre heures leurs fonctions; où l'on a prononcé des discours politiques, du haut d'une table de billard, il est vrai, et la queue à la main; où l'on a traité toutes les affaires de l'état, dans une complète ivresse, à la vérité, et où s'est fait entendre un charivari, chose défendue ailleurs, mais donné, il faut l'avouer, par des députés ministériels à des ministres. Hâtons-nous d'ajouter que ce *petit souper* n'aura d'autre résultat politique que l'élévation de M. Vigier à la pairie. Cette promesse est de celles qui se tiennent, elle a été faite *inter pocula*, et ratifiée par des embrassemens d'ivrognes. L'eau a fait M. Vigier comte et député, le vin le fera duc et pair de France!

Un autre résultat politique cependant, c'est le mécontentement causé

en haut lieu par cette bruyante aventure. On a supputé, dans un auguste cercle, la moyenne de l'âge des acteurs du banquet du château de Grand-Vaux, et l'on a trouvé que M. Duchâtel, qui n'a pris aucune part à ce scandale, et M. Vigier l'amphitryon, étant mis de côté, le cadet de tous ces mousquetaires et de ces aimables écervelés est âgé de quarante-un ans! Les vétérans portent de cinquante-cinq à soixante ans. Que messieurs les ministres viennent maintenant parler à la tribune de la moralité et de la dignité du pouvoir; qu'ils fassent donc saisir, dans une sainte indignation, *Faublas*, *les Liaisons dangereuses*, et une foule de livres mille fois plus innocens que leurs actes; qu'ils s'érigent en déclamateurs des mœurs et de la société! Le nom de *Grand-Vaux* et la date du 9 octobre suffiront pour leur répondre.

MM. de Broglie et Guizot, qui sont des hommes graves et dignes, souffrent plus qu'on ne pense de cette incartade de M. Thiers et de M. Persil; et ils songeaient à demander la destitution de deux fonctionnaires qui avaient assisté les ministres en goguette dans leurs mémorables libations, mais on leur a fait observer avec raison que c'eût été frapper sur leurs collègues. On nous assure que M. Guizot, qui a l'habitude d'aller au fond des choses, et de chercher une cause sérieuse à tout, assigne à M. Thiers la pensée d'avoir voulu déconcerter, par cette folie, les projets de ses collègues qui tentent de se rapprocher du parti légitimiste. Le moyen, en effet, d'opérer une réaction religieuse et un rapprochement avec le faubourg Saint-Germain, après cette éclatante démonstration! Un parti grave et sérieux ne saurait traiter avec les convives de Grand-Vaux; et M. Thiers, qui craint l'envahissement de ce parti où l'arrestation de la duchesse de Berry ne lui sera jamais pardonnée, eût fait un acte de haute politique, au lieu d'une étourderie, comme on le suppose. Au reste, nous n'affirmons pas que ce soit là l'opinion de M. Guizot sur M. Thiers, et encore moins que M. Thiers ait eu un tel projet. Nous l'avons dit, M. Thiers s'ennuie, et son ennui nous prépare encore bien d'autres surprises.

Il se passe, dit-on, d'étranges choses dans le parti légitimiste. Les hommes qui ne varient pas, les grands caractères qui ont tout sacrifié à leur conscience et à leur opinion, essaient en vain de cacher le découragement qu'ils éprouvent. On voudrait se dissimuler les défections qui ont lieu chaque jour, et ne pas voir celles qui se préparent. Il est certain que les unes sont nombreuses, et que les autres ne le seront pas moins. On peut prévoir quelle nouvelle tendance prendra le ministère en se renforçant de ces élémens. Chaque jour l'éloigne davantage de son origine, et dans peu de temps, s'il continue à marcher aussi rapide-

ment dans la route qu'il s'est ouverte, le parti légitimiste pourra se jeter sans scrupule tout entier dans ses bras; il n'aura pas besoin de renoncer à ses doctrines politiques, à peine manquera-t-il un seul point au système auquel il se rattache.

Aussi fait-on grace aux condamnés de l'ouest, jugés pour fait de guerre civile dans la Vendée; acte de clémence que, loin de le blâmer, nous voudrions voir s'étendre à d'autres coupables. Mais pendant ce temps, on demande aux gouvernemens étrangers l'extradition des détenus d'avril évadés de Sainte-Pélagie; et comme les traités d'extradition ne s'étendent pas au crime de révolte, on les réclame, ces malheureux, en les accusant d'être complices de Fieschi! Il nous répugne de qualifier un pareil fait; mais il suffit de le livrer à la pensée publique, pour qu'il soit apprécié dignement.

On pourrait tout aussi bien accuser M. de Chantelauze, M. de Peyronnet et M. de Guernon-Ranville de complicité avec Fieschi. Le parti légitimiste ne se trouvait-il pas compromis dans l'attentat aussi bien que le parti républicain? Les ministres de Charles X sont aussi libres au fond de leur prison que l'étaient les détenus d'avril à Sainte-Pélagie, et l'accusation serait aussi plausible. Heureusement, le vent de la faveur souffle aujourd'hui du côté de Ham; heureusement, disons-nous, car les malheureux prisonniers ont grand besoin, dit-on, d'un relâchement de rigueur. M. de Guernon-Ranville est menacé d'un coup de sang; M. de Chantelauze, l'esprit troublé par une longue captivité, demande les soins les plus attentifs de la médecine, et M. de Peyronnet succombe, sans se plaindre, sans murmurer, sous le poids de ses souffrances. Depuis trois ans, M. de Peyronnet n'a pas quitté la chambre étroite qu'il occupe; livré à de sérieux travaux, il n'a pas eu une seule de ces paisibles distractions si nécessaires après le travail; il n'a pas vu le ciel; il n'a pas respiré l'air, même sur la terrasse de sa prison; il n'a rien voulu devoir à ceux qui le gardent et à ceux qui l'ont jugé coupable, et il mourra plutôt que de solliciter un moment de répit. Sans doute, M. de Peyronnet a mérité la prison qui le frappe, lui qui était chargé de garder la Charte, et qui l'a déchirée; mais la peine a été bien longue : bien des choses se sont passées depuis que M. de Peyronnet n'est plus garde-des-sceaux; bien des circonstances se sont produites qui ont diminué le souvenir de son crime! Allons, M. Persil, un peu d'indulgence pour M. de Peyronnet, qui s'est cru *obligé* de sortir de la Charte, et qui, à la vérité, avait mal pris son temps. Mais n'importe, nous n'en appelons pas moins à vous, M. Persil.

Faites quelque chose en faveur de M. de Peyronnet; un jour, peut-être, Dieu vous le rendra!

Un fait politique assez curieux que M. Thiers nous a jeté en partant, pour qu'il fût au moins question de lui en son absence, c'est l'ordonnance qui annulle la délibération du conseil-général du département des Côtes-du-Nord. Le conseil-général d'un département n'est pas, on le sait, une réunion de séditieux et de prolétaires. Que de fois on a opposé à la presse et aux vœux des impatiens, les conseils-généraux et leurs délibérations! Il y a peu de temps encore, que de démarches les ministres et leurs agens ne faisaient-ils pas près des conseils-généraux pour en obtenir l'approbation des lois nouvelles, pour leur arracher des adresses et des manifestations politiques! Mais voici qu'un conseil-général s'avise de penser et de dire que « le moyen d'assurer la prospérité et la tranquillité du pays eût été de maintenir intacte et pure la charte de 1830 (je cite textuellement), pacte d'alliance de la France et de la dynastie; d'avoir confiance dans la garde nationale et le jury, et de remplacer le système d'intimidation par celui de la clémence; d'adopter franchement la révolution de juillet dans ses conséquences, ses principes et ses hommes; de soulager les classes pauvres et l'agriculture par la réduction des droits sur les matières de première nécessité, telles que le fer et le sel. » Vous sentez bien qu'on n'a pas manqué de lois pour prouver à ce malencontreux conseil-général qu'il n'a pas le droit de s'immiscer dans ces questions, quoiqu'une délibération qui conclut en demandant une diminution de la gabelle, touche bien réellement aux intérêts locaux de la Bretagne. Mais, en France, grace à nos trente révolutions, il y a des lois qui prouvent pour tout le monde, et des lois qui prouvent contre tout le monde, et comme c'est le ministère qui explique ces lois, on a trouvé dans celle du 22 juin 1835, et dans une vieille loi de pluviose an VII, que les Bretons n'ont pas le droit de demander, par l'organe de leurs conseils-généraux, la diminution de l'impôt du fer et du sel. La délibération a donc été mise au néant. Eût-elle été traitée de la sorte si le conseil-général avait trouvé la dernière loi de la presse trop clémente, et la majorité du jury encore trop nombreuse? c'est ce que nous ne nous permettrons pas de décider.

Il est bon de rappeler que dans ce département des Côtes-du-Nord, si mal famé maintenant aux yeux de M. Thiers, se trouve, près de la ville de Dinan, une vieille maison isolée qui a nom Lachesnaye, et que cette maison est habitée par un rêveur solitaire, qu'on nomme l'abbé de Lamennais.

Il pourrait bien sortir quelque chose de fort inattendu des réunions de

Kalish et du commencement de congrès avorté à Tœplitz. Les souverains espéraient d'abord effrayer l'Europe par le déploiement de leurs forces militaires; mais l'empereur Ferdinand ayant refusé d'envoyer ses troupes aux manœuvres de Kalish, et le rapprochement des premiers régimens russes et prussiens ayant fait naître la crainte sérieuse d'une collision, il a bien fallu renoncer à l'idée d'intimider le monde, et d'appliquer en grand le petit système de MM. de Broglie et Guizot. Alors les augustes hôtes de Kalish ont songé à enlacer du moins le monde par des nœuds diplomatiques étroitement serrés. On devait donc s'entendre définitivement sur la question de la France et de la dynastie de juillet, bien marquer les limites jusqu'où la révolution serait tolérée, le point où on lui dirait : *Tu n'iras pas plus loin*, et où on la réduirait en poudre. Le sort de l'Orient, de l'Espagne et du Portugal devait être aussi fixé dans ces conférences; mais dès le premier mot, on a vu qu'on ne pouvait pas s'entendre, et que sauf quelques points principaux, sur lesquels on n'était pas même entièrement d'accord, la discussion de ces grands intérêts causerait des troubles qu'on ne pouvait prévenir que par la réserve et le silence. Déçus encore dans cet espoir, les souverains songèrent à s'en tenir à leurs affaires financières; ils décidèrent qu'ils arrangeraient en commun leurs intérêts financiers, et se concerteraient pour un vaste emprunt. C'était un nouveau moyen d'exercer une haute puissance sur l'Europe, et de s'assurer des ressources pour en finir avec les révolutions. Mais s'il faut en croire quelques hommes bien informés, ce dernier projet a encore échoué; les banquiers se sont montrés tardifs et récalcitrans, et les dernières nouvelles de Tœplitz disent que les somptuosités de Kalish n'ont pas donné le moindre crédit aux magnifiques souverains qui en ont fait les frais. Et pendant tout ce temps, à force de parler contre la France, et de s'épuiser en sarcasmes sur la cour des Tuileries, la pensée, l'envie très prononcée même est venue, dit-on, à une princesse de Prusse (quelques-uns disent deux), de voir par elle-même cette cour et ces princes dont il est tant question. Cette velléité a été si publique, qu'on peut en attendre quelque résultat. Ne serait-il pas curieux que les empereurs et les rois du Nord ne se fussent assemblés à si grands frais, que pour donner une princesse royale à la dynastie de juillet, et une descendance à l'héritier du trône révolutionnaire?

M. Sébastiani veut le bâton de maréchal, M. Sébastiani veut la chancellerie de la Légion-d'Honneur; pourquoi refuser quelque chose à M. Sébastiani? Ne sommes-nous pas trop heureux que M. Sébastiani veuille bien abandonner l'ambassade de Londres, et ses 300,000 francs de traitement? Il est vrai que M. Sébastiani n'était plus en état de supporter une heure de travail, que sa mémoire s'est effacée, que

ses idées ne sont plus nettes; mais n'est-ce pas un titre de plus pour accorder à M. Sébastiani tout ce qu'il demande ? En certain lieu, ne dit-on pas : « Il serait mal de refuser un vieillard qui mourra de chagrin si on ne le fait maréchal? » — M. Sébastiani sera donc grand chancelier de la Légion-d'Honneur et maréchal de France, pour cause de maladie. C'est un titre comme un autre.

M. de Rigny ira à Londres, et peut-être bien que M. de Barante et M. de Saint-Aulaire finiront par aller à leur poste. Qui sait? On a vu de nos jours des choses plus étonnantes que cela!

On parle beaucoup dans le monde du mariage que va faire le prince de Butera, ex-ambassadeur de Naples à Paris, qui est parti pour aller épouser la riche princesse Schouwaloff, veuve du comte Palhen. Le prince de Butera, simple et pauvre gentilhomme allemand, avait déjà acquis une première fortune en Italie par un mariage; il se trouve maintenant appartenir à la fois à l'Allemagne, à l'Italie et à la Russie. Le poste d'ambassadeur en Russie achève sa fortune politique. Le prince de Butera remplace à Saint-Pétersbourg le prince de Castelcicala, fils de l'ancien ambassadeur de ce nom, qu'on a vu si long-temps à Paris sous la restauration. Le prince de Castelcicala ne s'est jamais rendu à son poste, car l'empereur de Russie a refusé de le recevoir. On donne pour motif de ce refus, que l'ambassadeur, se rendant en Russie, s'était arrêté en Suisse pour épouser, à Soleure, une des filles de M. de Zeltner, l'hôte, l'ami, le compagnon fidèle de Kosciusko; or en ces derniers temps, M. de Zeltner fils, frère de la nouvelle princesse de Castelcicala, avait fait avec distinction la campagne de Pologne. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour se faire fermer l'empire russe.

Un autre petit évènement diplomatique est la démission envoyée par M. Casimir Périer à M. de Broglie. M. de Broglie, mécontent des fréquentes absences de M. Périer, premier secrétaire d'ambassade à Bruxelles, avait disposé de ce poste, et se proposait d'envoyer M. Périer à Naples ou à Londres. Humeur de M. Périer, qui parla de démission et écrivit une lettre peu mesurée, dit-on, à M. de Broglie, lequel a répondu : « Monsieur, quand on porte votre nom, on doit avoir appris, dans sa famille, qu'un ministre du roi ne doit jamais céder à une menace. Votre démission est acceptée. » Beau et ferme langage qui serait plus beau encore dans une dépêche à M. de Nesselrode ou à M. de Metternich!

Paris attend sa société d'hiver qui revient peu à peu, et se prépare aux plaisirs et aux fêtes. Le procès Fieschi ouvrira la saison. Pour Paris, c'est un spectacle de plus et une distraction. En attendant, on s'occup e

de la vente du château de Bagatelle, acheté par lord Yarmouth, qui ajoute ce domaine à tous ceux dont il jouit seul, et dont il fait une solitude. Lord Yarmouth est frère de lord Seymour. On s'occupe aussi du *don Juan d'Autriche* de M. Casimir Delavigne, qu'on doit représenter lundi prochain, et dont nous rendrons compte.

— *Œuvres choisies de Vico; Mémoires de Luther, traduction de M. Michelet* (1). Lorsque M. Michelet publia pour la première fois les œuvres de Vico, on lui reprocha d'avoir supprimé des développemens utiles, d'avoir interverti l'ordre des matières, enfin d'avoir modifié et mutilé Vico. Ce langage convenait parfaitement à ceux qui entendaient pour la première fois le nom du philosophe napolitain. M. Michelet a su démêler ce qu'il y avait de vrai et de fondé dans ces réclamations et en publiant une seconde édition de *la Science nouvelle*, il l'a fait précéder d'une biographie plus étendue de son auteur, et de la traduction plus ou moins complète des principaux opuscules de Vico; ces améliorations ont de l'importance; rien n'est plus profitable pour l'esprit humain, que de connaître les transformations successives au moyen desquelles les hommes de génie s'élèvent peu à peu à leurs sublimes conceptions; que de les suivre dans leurs expérimentations, de s'initier parfaitement à leur méthode, de reprendre en sous-œuvre leurs recherches et leurs combinaisons. Il n'y a que les esprits superficiels ou les intelligences surnaturelles qui puissent se contenter d'un résultat abstrait, d'une affirmation pure et simple. D'un autre côté, combien n'est-il pas précieux et intéressant de connaître la vie de l'homme de génie, de pouvoir compatir à ses souffrances et de se former à son exemple. On retrouve les vies de Plutarque dans le berceau de tous les enfans qui doivent être un jour des grands hommes. Vico fut un des martyrs de la science, il s'offrit tout entier en holocauste à la pensée, méconnu par ses contemporains, il eut la conscience de son talent. « Depuis que j'ai fait mon grand œuvrage, écrivait-il, je sens que j'ai revêtu un nouvel homme, sa composition m'a animé d'un esprit héroïque qui me met au-dessus de la crainte et de la mort, et des calomnies de mes rivaux ;

(1) Librairie de Hachette, rue Pierre-Sarrazin.

je me sens assis sur une roche de diamans, quand je songe au jugement de Dieu, qui fait justice au génie par l'estime du sage. »

Le nom de Vico s'est trouvé fréquemment accolé à celui de Herder, qui fut traduit à peu près à la même époque par M. Edgar Quinet, et à celui de Bossuet. M. Jouffroy lui-même a consacré un de ses articles du *Globe* à la comparaison de ces trois colosses de la philosophie de l'histoire. Ce rapprochement nous semble peu justifié; ce sont trois directions complètement opposées. J'excluerai de cette trinité de révélateurs, Herder, qui a élevé à la puissance de cause générale un détail historique sans influence, je veux parler de l'action de la nature et du climat sur les races. Herder est un grand poète, un harmonieux écrivain, un conteur estimable; ce n'est point un philosophe qui puisse marcher de front avec Vico. Les spéculations germaniques n'ont rien de la netteté et du génie d'application qui caractérisent Vico, Bacon, Condorcet. Quant à Bossuet, son principe n'est point fécond; l'intervention constante et perpétuelle de la Providence détruit la liberté humaine, sans expliquer davantage les faits douteux ou obscurs. Il n'en est pas de même du système de Vico. Vico est véritablement le fondateur de la philosophie de l'histoire, et c'est de sa théorie du progrès circulaire qu'est sortie l'école du progrès moderne.

M. Michelet, aujourd'hui un de nos plus brillans et de nos plus laborieux écrivains, hésita long-temps, dit-on, entre l'histoire et la philosophie. Doué d'une rare puissance d'abstraction, un penchant naturel lui faisait préférer Platon à Thucydide; mais cette ame active et généreuse, après avoir parcouru les hautes régions de la philosophie, se trouva bientôt atteinte par le doute. Effrayé et malade, M. Michelet quitta cet air trop vif pour sa raison, et se réfugia dans l'histoire. Tantôt ses instincts philosophiques l'emportent, et il traduit Vico; tantôt il sent le besoin de se plonger dans l'étude des hommes et la contemplation des faits, et il rassemble les *Mémoires de Luther;* compose pour ses élèves des *Tableaux Synchroniques*, et écrit son *Introduction à l'histoire universelle;* enfin il réunit et confond ces deux courans électriques dans son *Histoire de France.*

Ces Mémoires de Luther sont disposés suivant l'ordre chronologique, ce qui jette quelquefois un peu de confusion, tant est bizarre, irrégulière et saccadée la vie de ce puissant réformateur. Si l'on était en droit de reprocher à M. Michelet d'être trop souvent intervenu dans l'œuvre de Vico, on regrette au contraire qu'il ne soit pas plus fréquemment substitué à Luther. Ces nombreuses citations manquent de ciment pour boucher les intervalles. On croirait voir un de ces monumens gaulois

formés avec des blocs de rochers. La parole de M. Michelet, si compacte et si rayonnante, eût rendu un double service au lecteur et à Luther lui-même. Cette lecture a tout le pathétique et l'intérêt d'une œuvre d'imagination, toute la gravité et l'importance d'un récit historique. Nous nous proposons d'examiner une autre fois plus en détail cette nouvelle publication de M. Michelet.

Almaria, tel est le titre du nouveau roman de M. Jules de Resseguier; un nom de femme, passionné comme le soleil d'Espagne, chaste et mystérieux comme les galeries silencieuses des monastères. Ce livre est plein de grace, de finesse et de sensibilité; le style en est doux et transparent, aucune aspérité de langage n'y vient heurter à plaisir l'oreille et le bon goût; on pourrait même lui reprocher quelquefois une teinte trop vaporeuse, et des ressouvenances rhythmiques et musicales; la démarcation entre la prose et la poésie doit être nette et bien tranchée. Almaria est belle et de noble race. « Un jour qu'elle passait seule dans une galerie où, à travers les stores baissés, le soleil animait les statues, colorait les arabesques, et se plongeait dans l'éclat des glaces, elle s'arrêta devant un grand miroir de Venise, et vit toute sa personne, depuis son petit pied mince et bombé jusqu'à ses longs cheveux plus noirs et plus brillants que le jais de sa ceinture; elle regarda sa taille élégante et flexible, la pose harmonieuse de son cou, ses sourcils doux et prononcés, ce feu de physionomie arabe qui animait la régularité de ses traits moulés sur le type grec; elle s'admira. » Almaria veut se consacrer tout entière à Dieu; elle refuse la main de Fernand, mais le ciel n'accepte pas ce sacrifice; elle fait naufrage; sauvée par un marchand d'esclaves, elle est vendue au roi de Tunis. Refuser un chrétien pour épouser un turc, et un vieux turc, c'est jouer de malheur; il est vrai qu'Almaria est un peu arabe. Après la mort du roi de Tunis, Almaria abandonne sa couronne, et revient, fidèle à son premier projet, mourir dans un couvent. Les caractères de Zeyn, de Michaëla, de Stephano, de Fernand, jetés dans ce roman, sont dessinés avec grâce et vigueur. C'est une lecture douce, touchante, et qui donnera à M. de Resseguier, parmi nos romanciers, le rang si distingué qu'il occupe déjà parmi nos poètes.

— Ce serait mal servir les intérêts de la poésie, que de laisser croire à M. Adolphe Dumas qu'il a produit une épopée. *La Cité des Hommes* (1),

(1) Chez H. Dupuy, rue de la Monnaie.

recueil d'inspirations très diverses, révèle certainement un grand mouvement d'intelligence, mais un mouvement aveugle et désordonné. C'est un pêle-mêle bruyant des idées historiques de l'Allemagne, des formules palingénésiques de M. Ballanche, des vœux réformateurs de Saint-Simon, traduits dans un langage tantôt familier jusqu'à la trivialité, tantôt guindé jusqu'à l'emphase, mais le plus souvent incorrect et obscur. Avec moins de dédain pour la clarté du style, M. Adolphe Dumas aurait dégagé le bronze des scories qui l'enveloppent. La langue maniée sévèrement est un auxiliaire puissant pour la réflexion. Pour l'avoir oublié, M. Adolphe Dumas s'est condamné à se mal comprendre, et partant à être mal compris. S'il veut soumettre à un travail patient l'énergie qu'il n'a pas su contenir jusqu'ici, il pourra prendre un jour une place honorable.

F. BULOZ.

LE CHANDELIER.

PERSONNAGES.

MAITRE ANDRÉ, notaire.
JACQUELINE, sa femme.
CLAVAROCHE, officier de dragons.
FORTUNIO, clerc.
LANDRY, GUILLAUME, } clercs.
Une Servante.
Un Jardinier, etc.

(Une petite ville.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre à coucher.

JACQUELINE, dans son lit. Entre MAÎTRE ANDRÉ en robe de chambre

MAÎTRE ANDRÉ.

Holà, ma femme! hé, Jacqueline! hé, holà, Jacqueline, ma femme! La peste soit de l'endormie. Hé, hé, ma femme, éveillez-vous! Holà, holà! levez-vous, Jacqueline. Comme elle dort! Holà, holà, holà, hé, hé, hé, ma femme, ma femme, ma femme! c'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses. Hé, hé, pstt, pstt, hem! brum! frum! pstt! Jacqueline, êtes-vous morte? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que c'est, mon bon ami?

MAÎTRE ANDRÉ.

Vertu de ma vie, ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer

les bras? c'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry, mon clerc...

JACQUELINE.

Hé, mais, bon Dieu, il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison? de grace, allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc; vous le connaissez bien....

JACQUELINE.

Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE ANDRÉ.

Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu cette nuit....

JACQUELINE.

Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher cœur, de vous soigner et de vous veiller?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je me porte bien, vous dis-je; êtes-vous d'humeur à m'écouter?

JACQUELINE.

Eh! mon Dieu, vous me faites peur; est-ce qu'on nous aurait volés?

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude....

JACQUELINE.

Ah! sainte Vierge, j'en suis sûre! vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, non, je n'ai point de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme, cette nuit, se glisser par votre fenêtre.

JACQUELINE.

Je devine à votre visage que vous avez perdu au jeu.

MAITRE ANDRÉ.

Ah ! ça, ma femme, êtes-vous sourde ? Vous avez un amant, madame ; cela est-il clair ? Vous me trompez. Un homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela signifie ?

JACQUELINE.

Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

MAÎTRE ANDRÉ.

Le voilà ouvert ; vous bâillerez après dîner ; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline ! Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de votre père, et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai résolu, en venant ici, de vous traiter avec douceur ; et vous voyez que je le fais, puisque avant de vous condamner je veux m'en rapporter à vous, et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne, bonne quantité de hussards. Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JACQUELINE.

Ah ! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis ; vous ne parliez pas de ce ton ; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur, ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres. Mais quoi ! la jalousie vous pousse ; depuis long-temps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence ? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez.

MAÎTRE ANDRÉ.

Voilà qui est bon, Jacqueline, il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu un homme....

JACQUELINE.

Eh ! mon Dieu, j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de me rebattre ainsi la tête ? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAÎTRE ANDRÉ.

A quoi tient-il que vous ne répondiez ?

JACQUELINE, pleurant.

Seigneur, mon Dieu, que je suis malheureuse ! qu'est-ce que je

vais devenir ? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort; vous ferez de moi ce qui vous plaira; vous êtes homme, et je suis femme; la force est de votre côté. Je suis résignée; je m'y attendais; vous saisissez le premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici; je m'en irai avec ma fille, dans un couvent, dans un désert, s'il est possible; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

MAÎTRE ANDRÉ.

Ma femme, ma femme, pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi?

JACQUELINE.

Ah! ça, tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites ?

MAÎTRE ANDRÉ.

Si ce que je dis est sérieux ? Jour de Dieu! la patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

JACQUELINE.

Vous, en justice ?

MAÎTRE ANDRÉ.

Moi, en justice; il y a de quoi faire damner un homme d'avoir affaire à une telle mule; je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

JACQUELINE, sautant à bas du lit.

Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre ? L'avez-vous vu, monsieur, oui ou non?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUELINE.

Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice ?

MAÎTRE ANDRÉ.

Oui, par le ciel! si vous ne répondez.

JACQUELINE.

Savez-vous une chose, maître André, que ma grand' mère a apprise de la sienne ? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève; quand on manque de preuves, on se tait; et quand on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Allons, venez; sortons d'ici.

MAÎTRE ANDRÉ.

C'est donc ainsi que vous le prenez?

JACQUELINE.

Oui, c'est ainsi; marchez, je vous suis.

MAÎTRE ANDRÉ.

Et où veux-tu que j'aille à cette heure?

JACQUELINE.

En justice.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais, Jacqueline...

JACQUELINE.

Marchez, marchez; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

MAÎTRE ANDRÉ.

Allons, voyons, calme-toi un peu.

JACQUELINE.

Non; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

MAÎTRE ANDRÉ.

Que diras-tu pour ta défense? dis-le-moi aussi bien maintenant.

JACQUELINE.

Non, je ne veux rien dire ici.

MAÎTRE ANDRÉ.

Pourquoi?

JACQUELINE.

Parce que je veux aller en justice.

MAÎTRE ANDRÉ.

Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde! je m'en vais faire une maladie. Comment? quoi? cela est possible? J'étais dans mon lit; je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon ame. Landry, mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médit de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grace de m'expliquer ce que cela signifie, et vous me dites des injures! vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge! Non, cela passe toute idée; je

serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme ! c'est vous qui me traitez ainsi !

JACQUELINE.

Allez, allez, vous êtes un pauvre homme.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre ? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement ? Hélas ! mon Dieu, un mot te suffit. Pourquoi ne veux-tu pas le dire ? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre ; ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri. Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas ; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres ? Tu n'en sais rien, je le vois bien ; ce n'est pas toi qui les encourages ; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons, voyons, donne la main ; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice ! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage !

MAÎTRE ANDRÉ.

Hé ! mon enfant, ne le lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries ? Ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

JACQUELINE.

A la bonne heure ; touchez là.

MAÎTRE ANDRÉ.

Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes ? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance ? Est-ce que depuis deux ans tu ne m'as pas donné toutes les preuves de la terre que tu es toute à moi, Jacqueline ? Cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout-à-fait dans ta chambre ; en traversant le péristyle, on va par là au potager ; je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, ne vînt braconner dans mes espaliers ; va, va, je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piége à loup dans l'allée ; nous rirons demain tous les deux.

JACQUELINE.

Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

MAÎTRE ANDRÉ.

Recouche-toi, ma chère petite; je m'en vais, je te laisse ici. Allons, adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la moindre recherche dans ton appartement; je n'ai pas ouvert une armoire; je t'en crois sur parole; il me semble que je t'en aime cent fois plus, de t'avoir soupçonnée à tort et de te savoir innocente. Tantôt je réparerai tout cela; nous irons en campagne, et je te ferai un cadeau. Adieu, adieu, je te reverrai.

(Il sort.)

(*Jacqueline seule ouvre une armoire; on y aperçoit, accroupi, le capitaine Clavaroche.*)

CLAVAROCHE, sortant de l'armoire.

Ouf!

JACQUELINE.

Vite, sortez! mon mari est jaloux; on vous a vu, mais non reconnu; vous ne pouvez revenir ici. Comment étiez-vous là-dedans?

CLAVAROCHE.

A merveille.

JACQUELINE.

Nous n'avons pas de temps à perdre; qu'allons-nous faire? Il faut nous voir, et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre? Le jardinier y sera ce soir; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre; d'aller ailleurs, impossible ici; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE.

J'ai le genou et la tête brisés; la poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtes. Pouah! c'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE.

Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue; ma mère me mettrait au couvent. Landry, un clerc, vous a vu passer, il me le paiera. Que faire? quel moyen? répondez! Vous êtes pâle comme la mort.

CLAVAROCHE.

J'avais une position fausse, quand vous avez poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit-de-vin.

JACQUELINE.

Eh bien! voyons! que ferons-nous?

CLAVAROCHE.

Bon! il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE.

Mais encore?

CLAVAROCHE.

Je n'en sais rien; mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire? Je suis rompu; donnez-moi un verre d'eau.

JACQUELINE.

Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAROCHE.

Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade! (Il boit.) Avez-vous une brosse ici? Le diable m'emporte, avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

JACQUELINE.

Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous faut.

CLAVAROCHE, se brossant la tête.

A quoi bon aller à la ferme? Votre mari est, à tout prendre, d'assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes?

JACQUELINE.

Non, Dieu merci! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

CLAVAROCHE.

Pourquoi sur moi?

JACQUELINE.

Pourquoi? Mais.... je ne sais.... il me semble que cela doit être; tenez, Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres; on la pressent sans la toucher.

CLAVAROCHE, ajustant son uniforme.

Bah! ce sont les grands parens et les juges de paix qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que tout ce qui ne se sait pas, s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

JACQUELINE.

Tout ce que vous voudrez. Les mains me tremblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE.

Patience ! nous arrangerons cela.

JACQUELINE.

Comment? parlez, voilà le jour.

CLAVAROCHE.

Eh ! bon Dieu, quelle tête folle ! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu, mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là ! il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE.

Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE.

Eh bien ! ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux....

JACQUELINE.

Ah ! Clavaroche, par égard pour moi !

CLAVAROCHE.

Je vous ai choquée ? (Il l'embrasse.)

JACQUELINE.

Au moins, parlez plus bas.

CLAVAROCHE.

Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter. Mais celui-là nous n'en voulons guère.

JACQUELINE.

Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE.

Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin...

JACQUELINE.

Eh bien?

CLAVAROCHE.

Non, celui-là ne vaut rien non plus ; vous avez un mari de plume ; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième; c'est de trouver *un chandelier*.

JACQUELINE.

Un chandelier? Qu'est-ce que vous voulez dire?

CLAVAROCHE.

Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un schall ou un parapluie au besoin; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise, et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire; l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir; bourdonne sans cesse autour d'elle, assiége son oreille d'une pluie de fadaises; admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse; c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est, car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversis et au piquet; comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui abandonne en valsant le bout de ses doigts qu'il serre avec amour; il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire, et les entrées aux jours de galas; mais le cabinet leur est clos; ce ne sont pas là leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables; il a tout ce qu'on voit des femmes, et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui; tient-on des propos? c'est sur son compte; c'est lui qu'on mettra à la porte, un beau matin que les valets auront entendu marcher la nuit dans l'appartement de madame; c'est lui qu'on épie en secret; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre; moyennant quoi, l'amant discret et la très innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

JACQUELINE.

Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier?*

CLAVAROCHE.

Eh! mais, c'est que c'est lui qui porte la...

JACQUELINE.

C'est bon, c'est bon, je vous comprends.

CLAVAROCHE.

Voyez, ma chère; parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne ame, capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur? Cherchez, voyez, pensez à cela. (Il regarde à sa montre.) Sept heures! il faut que je vous quitte. Je suis de semaine d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Mais, Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne; et puis c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage. Quoi! encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir? C'est une rouerie que vous me proposez.

CLAVAROCHE.

Aimez-vous mieux que je vous perde? et dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons?

JACQUELINE.

Pourquoi les faire tomber sur un autre?

CLAVAROCHE.

Hé! pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

JACQUELINE.

Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très réellement?

CLAVAROCHE.

Plaisantez-vous? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence? Un amoureux n'est pas un amant.

JACQUELINE.

Eh bien!... mais le temps presse. Qui voulez-vous? Désignez-moi quelqu'un.

CLAVAROCHE, à la fenêtre.

Tenez! voilà, dans votre cour, trois jeunes gens assis au pied d'un arbre; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux; quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JACQUELINE.

Comment cela serait-il possible? Je ne leur ai jamais dit un mot.

CLAVAROCHE.

Est-ce que tu n'es pas fille d'Ève? Allons, Jacqueline, consentez.

JACQUELINE.

N'y comptez pas; je n'en ferai rien.

CLAVAROCHE.

Touchez là; je vous remercie. Adieu, la très craintive blonde; vous êtes fine, jeune et jolie, et amoureuse... un peu, n'est-il pas vrai, madame? A l'ouvrage! un coup de filet!

JACQUELINE.

Vous êtes hardi, Clavaroche.

CLAVAROCHE.

Fier et hardi; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Un petit jardin.

FORTUNIO, LANDRY et GUILLAUME, assis.

FORTUNIO.

Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

LANDRY.

N'allez pas en jaser, au moins; vous me feriez mettre dehors.

FORTUNIO.

Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY.

Promettez-moi de n'en rien dire; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME.

De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO.

Que de pareilles choses existent, cela me fait bondir le cœur. Vraiment, Landry, tu as vu cela?

LANDRY.

C'est bon; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO.

Tu as entendu marcher doucement.

LANDRY.

A pas de loup, derrière le mur.

FORTUNIO.

Craquer doucement la fenêtre.

LANDRY.

Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO.

Puis, sur le mur, l'ombre de l'homme, quand il a franchi la poterne.

LANDRY.

Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO.

Et une main derrière le volet.

LANDRY.

Tremblante comme la feuille.

FORTUNIO.

Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains.

LANDRY.

Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO.

Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME.

Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline? Tu aurais fait là un joli métier!

FORTUNIO.

Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense,

je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

GUILLAUME.

Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté? Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry: aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO.

Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette! Je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

GUILLAUME.

Te voilà bien, avec tes fredaines! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO.

J'aurais voulu être dans l'étude; j'aurais voulu voir tout cela.

GUILLAUME.

Dieu soit béni! c'est notre libraire qui t'empoisonne avec ses romans. Que te revient-il de ce conte? d'être Gros-Jean comme devant. N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour? Hé! oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon! tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge, et une fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change? Tous les militaires se ressemblent; qui en aime un en aime cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste, ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la même allure de corps-de-garde, le même langage et le même plaisir? Ils sont tous faits sur un modèle; à la rigueur elles peuvent s'y tromper.

FORTUNIO.

Il n'y a pas à causer avec toi; tu passes tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boule.

GUILLAUME.

Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la belle différence! Avec tes idées romanesques tu deviendras fou à lier. Allons, rentrons; à quoi penses-tu? il est l'heure de travailler.

FORTUNIO.

Je voudrais bien avoir été avec Landry cette nuit dans l'étude.

(*Ils sortent. Entrent Jacqueline et sa servante.*)

JACQUELINE.

Nos prunes seront belles cette année, et nos espaliers ont bonne mine. Viens donc un peu de ce côté-ci, et asseyons-nous sur ce banc.

LA SERVANTE.

C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

JACQUELINE.

En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvre-feuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

LA SERVANTE.

Avec cela que madame n'est pas couverte; elle a voulu descendre en cheveux.

JACQUELINE.

Dis-moi, puisque te voilà : qu'est-ce que c'est donc que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse? Est-ce que je me trompe? je crois qu'ils nous regardent; ils étaient tout à l'heure ici.

LA SERVANTE.

Madame ne les connaît donc pas? Ce sont les clercs de maître André.

JACQUELINE.

Ah! est-ce que tu les connais, toi, Madelon? Tu as l'air de rougir en disant cela.

LA SERVANTE.

Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les connais de les voir tous les jours; et encore, je dis tous les jours. Je n'en sais rien, si je les connais.

JACQUELINE.

Allons, avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre? Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons, lequel préfères-tu? fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela?

LA SERVANTE.

Je ne dis pas qu'il y ait du mal; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables. Il y a là un petit blond, les grisettes de la grand'rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

JACQUELINE, s'approchant de la maison.

Qui? celui-là avec sa moustache?

LA SERVANTE.

Oh! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

JACQUELINE.

C'est donc cet autre qui écrit?

LA SERVANTE.

Nenni, nenni; c'est M. Guillaume, un honnête garçon bien rangé; mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

JACQUELINE.

De qui veux-tu donc parler? je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

LA SERVANTE.

Vous ne voyez pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez, le voilà qui se penche; c'est le petit Fortunio.

JACQUELINE.

Oui-dà, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec ses cheveux sur l'oreille, et son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là avec ses yeux bleus? Eh bien! Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maitre à danser?

LA SERVANTE.

Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête, quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

JACQUELINE.

Plaisantez-vous, mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

LA SERVANTE.

Un chien regarde bien un évêque, et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'injure à regarder passer les gens.

JACQUELINE.

Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

LA SERVANTE.

Quand un garçon tourne la tête, allez, madame, il ne faut guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra que ce que j'en sais.

JACQUELINE.

J'ai froid. Allez me chercher un schall, et faites-moi grace de vos propos.

(*La servante sort.*)

JACQUELINE, seule.

Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres. Holà! Pierre, écoutez.

LE JARDINIER, entrant.

Vous m'avez appelé, madame?

JACQUELINE.

Oui, entrez là; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici; j'ai à lui parler.

(*Le jardinier sort. Un instant après, entre Fortunio.*)

FORTUNIO.

Madame, on se trompe sans doute; on vient de me dire que vous me demandiez.

JACQUELINE.

Asseyez-vous; on ne se trompe pas.—Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous.

FORTUNIO.

Je ne suis que troisième clerc; s'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là; souhaitez-vous que je l'appelle?

JACQUELINE.

Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari?

FORTUNIO.

Puis-je être bon à quelque chose? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

JACQUELINE.

C'est galamment et vaillamment parler; et cependant, si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

FORTUNIO.

L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent; mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau.

JACQUELINE.

C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite par deux motifs : d'abord vous pouvez me trahir, et en second lieu, même en me servant, prendre de moi mauvaise opinion.

FORTUNIO.

Puis-je me soumettre à quelque épreuve? Je vous supplie de croire en moi.

JACQUELINE.

Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez croire en vous, et ne pas toujours en répondre.

FORTUNIO.

Vous êtes plus belle que je ne suis jeune; de ce que mon cœur sent, j'en réponds.

JACQUELINE.

La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

FORTUNIO.

Personne; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

JACQUELINE.

Non! décidément je ne puis parler; pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

FORTUNIO.

Hélas! madame, je suis bien malheureux! il en sera comme il vous plaira.

JACQUELINE.

C'est que la position où je suis n'a vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerai-je? non pas tout-à-fait d'un ami, et cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.

FORTUNIO.

Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter. Je ne puis que répéter mes paroles; je mourrais de bon cœur pour vous.

JACQUELINE.

Ne me le répétez pas trop; c'est le moyen de me faire taire.

FORTUNIO.

Pourquoi? c'est le fond de mon cœur.

JACQUELINE.

Pourquoi? pourquoi? vous n'en savez rien, et je n'y veux seulement pas penser. Non; ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave, Dieu merci, c'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple; tout homme à votre place en pourrait dire autant.

FORTUNIO.

Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles; mais telles qu'elles sont, Dieu peut les juger.

JACQUELINE.

C'est bon; vous savez votre rôle, et vous ne vous dédites pas. En voilà assez là-dessus; prenez donc ce siége, et mettez-vous là.

FORTUNIO.

Je le ferai pour vous obéir.

JACQUELINE.

Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme-de-chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

FORTUNIO.

Oui, madame; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE.

Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand' Rue.

FORTUNIO.

Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE.

Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez, quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année, elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses. Mais chaque mois, presque chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avares, ne font pas faute

aux échéances ; enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité ; » ces choses-là se paient au grand jour ; mais à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité », qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille ; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

FORTUNIO.

Je ne vois pas grand mal à cela.

JACQUELINE.

Maintenant donc, voilà ce qui arrive ; le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis ; mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidens, plus de mémoires secrets, plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente ; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison ; qu'il pût entrer et sortir avec assurance ; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille, à qui on sût qu'il fît la cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose ? ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire. Voilà ce qu'il faudrait trouver.

FORTUNIO.

Dites à votre amie que je m'offre à elle ; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE.

Mais si cela se trouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que pour avoir, dans la maison, le libre accès dont je vous parle, le confi-

dent devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon? vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance? mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien. Il faudrait qu'un soir, je suppose, comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse; qu'il fût prudent, leste et avisé; qu'il se souvînt d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le savent: Aux audacieux, Dieu prête la main.

FORTUNIO.

Je vous en supplie, servez-vous de moi.

JACQUELINE.

Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûr du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste! j'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence, adieu. L'amie, c'est moi; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise.

(Elle sort.)

(Guillaume et Landry, sur le pas de la porte.)

GUILLAUME.

Holà! Fortunio; maître André est là qui t'appelle.

LANDRY.

Il y a de l'ouvrage sur ton bureau. Que fais-tu là hors de l'étude?

FORTUNIO.

Hein? plaît-il? que me voulez-vous?

GUILLAUME.

Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY.

Arrive ici; on a besoin de toi. A quoi songe donc ce rêveur?

FORTUNIO.

En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon.

CLAVAROCHE, devant une glace.

En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille, et au milieu du plus doux transport on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manœuvre, qu'un messager envoyé à la hâte vient vous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre! On court, on vole; il n'est plus temps; le mari est rentré, la pluie tombe; il faut faire le pied de grue, une heure durant. Avisez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur! Point; le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilége d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du cœur. En vérité, on représente l'amour avec des ailes et un carquois; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de canards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottes bêtes que les hommes, de se refuser leurs franches-lip-

pées pour courir après quoi, de grace? après l'ombre de leur orgueil! Mais la garnison dure six mois; on ne peut pas toujours aller au café; les comédiens de province ennuient; on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine; c'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difficile.

(*Entre Jacqueline.*)

Eh bien! ma chère, qu'avez-vous fait? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Comment vous y êtes-vous prise? vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps?

JACQUELINE.

Le premier venu; je n'en sais rien.

CLAVAROCHE.

Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes quand il vous plaît de nous endiabler! Et notre mari, comment voit-il la chose? La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée? commence-t-elle à se détourner?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Parbleu! nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave, je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous? Je parierais que je l'ai rencontré comme je montais. Un visage affairé et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge? s'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité? porte-t-il déjà vos couleurs? met-il

l'écran devant le feu ? a-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse ? êtes-vous contente de lui ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Et comme à-compte sur ses futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux ? a-t-il déjà obtenu quelque grace ? Voyons, franchement, où en êtes-vous ? Avez-vous croisé le regard ? avez-vous engagé le fer ? C'est bien le moins qu'on l'encourage pour le service qu'il nous rend.

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Qu'avez-vous donc ? Vous êtes rêveuse, et vous répondez à demi.

JACQUELINE.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

CLAVAROCHE.

En avez-vous quelque regret ?

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Verriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie ? Laissez donc, tout cela n'est rien.

JACQUELINE.

Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous, peut-être, raison ?

CLAVAROCHE.

Bon ! c'est un jeu, c'est une misère ; ne m'aimez-vous pas, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc ! qui peut vous fâcher ? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Je vous avoue que cela m'amuse, et que je n'y regarde pas de si près.

JACQUELINE.

Silence! l'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

CLAVAROCHE.

Est-ce notre homme qui est avec lui ?

JACQUELINE.

C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

(*Entrent maître André et Fortunio.*)

MAÎTRE ANDRÉ.

Non! je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser, et qu'il ne soit question que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

CLAVAROCHE.

Peste! vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

MAÎTRE ANDRÉ.

Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme; j'ai fait mettre le piége à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin; c'est bien fait, je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

JACQUELINE.

C'est bon, je n'ai pas de rancune, obligez-moi de n'en plus parler.

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, je veux que tout le monde le sache. Je l'ai dit partout dans la ville, et j'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

CLAVAROCHE.

Voilà agir en digne mari; je reconnais là maître André.

MAÎTRE ANDRÉ.

Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous? Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bien-venu.

CLAVAROCHE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

MAÎTRE ANDRÉ.

Je vous présente un nouvel hôte; c'est un de mes clercs, capitaine. Hé! hé! *cedant arma togæ*. Ce n'est pas pour vous faire injure; le petit drôle a de l'esprit; il vient faire la cour à ma femme.

CLAVAROCHE.

Monsieur, peut-on vous demander votre nom? Je suis ravi de faire votre connaissance. (Fortunio salue.)

MAÎTRE ANDRÉ.

Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaillait à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très nette, et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son zèle. C'est leur secret; nous autres maris, nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable, dans une petite ville, n'est pas une chose de peu de prix; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise! nous le recevrons de notre mieux.

FORTUNIO.

Je ferai tout pour m'en rendre digne.

MAÎTRE ANDRÉ, à Clavaroche.

Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles, il lit fort bien à haute voix; il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parens l'ont bien élevé; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

CLAVAROCHE.

Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service; c'est une chose qui vous est acquise, et dont vous pouvez disposer.

FORTUNIO.

Monsieur le capitaine est bien honnête, et je ne sais comment le remercier.

CLAVAROCHE.

Touchez là! l'honneur est pour moi, si vous me comptez pour un ami.

MAITRE ANDRÉ.

Allons! voilà qui est à merveille. Vive la joie! La nappe nous attend; donnez la main à Jacqueline, et venez goûter de mon vin.

CLAVAROCHE, bas à Jacqueline.

Maître André ne me paraît pas envisager tout-à-fait les choses comme je m'y étais attendu.

JACQUELINE, bas.

Sa confiance ou sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui souffle.

CLAVAROCHE, de même.

Mais ce n'est pas là ce qu'il nous faut. Si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

JACQUELINE, de même.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A l'étude.

GUILLAUME et LANDRY, travaillant.

GUILLAUME.

Il me semble que Fortunio n'est pas resté long-temps à l'étude.

LANDRY.

Il y a gala ce soir à la maison, et maître André l'a invité.

GUILLAUME.

Oui; de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

LANDRY.

Il n'est pourtant que troisième clerc; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME.

Après tout, c'est un bon garçon; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY.

Non. Il n'y en aurait pas non plus, si on nous eût mis de la noce.

GUILLAUME.

Hum! hum! quelle odeur de cuisine! On fait un bruit là-haut, c'est à ne pas s'entendre.

LANDRY.

Je crois qu'on danse; j'ai vu des violons.

GUILLAUME.

Au diable les paperasses! je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY.

Sais-tu une chose? j'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME.

Bah! comment cela?

LANDRY.

Oui, oui, tout n'est pas clair; et si je voulais un peu jaser...

GUILLAUME.

N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY.

Tu te souviens que j'ai vu l'autre jour un homme escalader la fenêtre : qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'était? conte-moi cela.

LANDRY.

J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait : Ne craignez rien, je reviendrai tantôt.

GUILLAUME.

Vraiment! cela n'est pas possible.

LANDRY.

Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME.

Ma foi! s'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus ni moins.

LANDRY.

Cela demande réflexion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances à courir. Il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME.

Entends-tu le carillon qu'ils font? Paf, les portes! clip-clap, les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY.

Oui, c'est la voix de maître André lui-même. Pauvre bonhomme! on se rit bien de lui.

GUILLAUME.

Viens donc un peu sur la promenade ; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi! quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO et JACQUELINE, à table.

(On est au dessert.)

CLAVAROCHE.

Allons, monsieur Fortunio, servez donc à boire à madame.

FORTUNIO.

De tout mon cœur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE.

Fi donc! vous n'êtes pas galant. A la santé de votre voisine.

MAÎTRE ANDRÉ.

Eh! oui, à la santé de ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez ce vin de votre goût.

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse.....

CLAVAROCHE.

Cette chanson-là est trop vieille. Chantez donc, monsieur Fortunio.

FORTUNIO.

Si madame veut l'ordonner.

MAÎTRE ANDRÉ.

Hé! hé! le garçon sait son monde.

JACQUELINE.

Eh bien! chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE.

Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit; cela vous ouvrira la voix, et vous donnera du montant.

MAÎTRE ANDRÉ.

Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO.

Je vous remercie, cela m'étoufferait.

CLAVAROCHE.

Bon, bon. Demandez à madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger. (Regardant sous la table.) O ciel! que vois-je? vos pieds sur le carreau! Souffrez, madame, qu'on apporte un coussin.

FORTUNIO, se levant.

En voilà un sous cette chaise.

(Il le place sous les pieds de Jacqueline.)

CLAVAROCHE.

A la bonne heure, monsieur Fortunio; je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

MAÎTRE ANDRÉ.

Oh! oh! le garçon ira loin; il n'y a qu'à lui dire un mot.

CLAVAROCHE.

Maintenant donc, chantez, s'il vous plaît; nous écoutons de toutes nos oreilles.

FORTUNIO.

Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chanson de table.

CLAVAROCHE.

Puisque madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

FORTUNIO.

Je ferai donc comme je pourrai.

CLAVAROCHE.

N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à madame? Voyez, l'occasion se présente.

MAÎTRE ANDRÉ.

Silence! silence! Laissez-le chanter.

CLAVAROCHE.

Une chanson d'amour surtout. N'est-il pas vrai, monsieur Fortunio? Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

JACQUELINE.

Je vous en prie, Fortunio.

FORTUNIO chante.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'ame déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

MAÎTRE ANDRÉ.

En vérité, le petit gaillard est amoureux comme il le dit; il en a les larmes aux yeux. Allons! garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là?

CLAVAROCHE.

Je ne crois pas à monsieur Fortunio l'ambition si roturière; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit madame, et quel est son avis?

JACQUELINE.

Très bien. Donnez-moi le bras, et allons prendre le café.

CLAVAROCHE.

Vite! monsieur Fortunio, offrez votre bras à madame.

JACQUELINE prend le bras de Fortunio; bas, en sortant.

Avez-vous fait ma commission?

FORTUNIO.

Oui, madame; tout est dans l'étude.

JACQUELINE.

Allez m'attendre dans ma chambre, je vous y rejoins dans un instant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

La chambre de Jacqueline.

(*Entre Fortunio.*)

FORTUNIO.

Est-il un homme plus heureux que moi? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé dans la maison. Elle m'a fait mettre à table à côté d'elle; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle voix, quel sourire! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps; j'ai une joie qui me prend à la gorge; je lui sauterais au cou si je ne me retenais. Non, plus j'y pense, plus je réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, tout est certain; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout-à-l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux! Allons, ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoux; c'est une commission secrète, et Jacqueline, sûrement, ne tardera pas à venir.

(*Entre Jacqueline.*)

JACQUELINE.

Êtes-vous là, Fortunio?

FORTUNIO.

Oui. Voilà votre écrin, madame, et ce que vous avez demandé.

JACQUELINE.

Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

FORTUNIO.

Comment vous dire ce que j'éprouve? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

JACQUELINE.

Vous nous avez chanté, à table, une jolie chanson, tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite? Me la voulez-vous donner par écrit?

FORTUNIO.

Elle est faite pour vous, madame; je meurs d'amour, et ma vie est à vous.

(Il se jette à genoux.)

JACQUELINE.

Vraiment! Je croyais que votre refrain défendait de dire qu'on aime.

FORTUNIO.

Ah! Jacqueline, ayez pitié de moi; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, à travers ces charmilles, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas ouvert votre fenêtre, vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grace à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous cultiviez les fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais; je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre cœur. Hélas! je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

JACQUELINE.

Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours demain.

FORTUNIO.

Que je vous perde, si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour! que je vous perde, s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous!

JACQUELINE.

Levez-vous donc; si on venait, qu'est-ce qu'on penserait de moi?

FORTUNIO.

Non! je me leverai pas, je ne quitterai pas cette place, que vous ne croyiez à mes paroles. Si vous repoussez mon amour, du moins n'en douterez-vous pas.

JACQUELINE.

Est-ce une entreprise que vous faites?

FORTUNIO.

Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs; comment j'ai osé vous parler, je n'en sais rien. Ma raison est perdue; j'aime, je souffre; il faut que vous le sachiez, que vous le voyiez, que vous me plaigniez.

JACQUELINE.

Ne va-t-il pas rester là une heure, ce méchant enfant obstiné? Allons, levez-vous, je le veux.

FORTUNIO, se levant.

Vous croyez donc à mon amour?

JACQUELINE.

Non, je n'y crois pas; cela m'arrange de n'y pas croire.

FORTUNIO.

C'est impossible! vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE.

Bah! on ne se prend pas si vite à trois mots de galanterie.

FORTUNIO.

De grace! jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper? Je suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aimé personne, si ce n'est vous qui l'ignoriez.

JACQUELINE.

Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO.

Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire?

JACQUELINE.

Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

FORTUNIO.

Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela?

JACQUELINE.

Je vous l'ai déjà dit hier; cela se conçoit; vous êtes jeune, et à l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

FORTUNIO.

Que faut-il faire pour vous convaincre? Je vous en prie, dites-le moi.

JACQUELINE.

Vous demandez un joli conseil. Eh bien! il faudrait le prouver.

FORTUNIO.

Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-

elles qu'on aime ? Quoi ! me voilà à genoux devant vous; mon cœur à chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres ; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incrédule? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore ? Vous niez même ce que je souffre, quand je suis prêt à mourir devant vous? Ah ! c'est plus cruel qu'un refus ! c'est plus affreux que le mépris ! L'indifférence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

JACQUELINE.

Debout ! on vient. Je vous crois, je vous aime; sortez par le petit escalier; revenez en bas, j'y serai.

(Elle sort.)

FORTUNIO seul.

Elle m'aime ! Jacqueline m'aime ! elle s'éloigne, elle me quitte ainsi ! Non, je ne puis descendre encore. Silence ! on approche; quelqu'un l'a arrêtée; on vient ici. Vite, sortons ! (Il lève la tapisserie.) Ah ! la porte est fermée en dehors, je ne puis sortir; comment faire? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent.

CLAVAROCHE, en dehors.

Venez donc, venez donc un peu !

FORTUNIO.

C'est le capitaine qui monte avec elle. Cachons-nous vite, et attendons; il ne faut pas qu'on me voie ici. (Il se cache dans le fond de l'alcôve.)

(*Entrent Clavaroche et Jacqueline.*)

CLAVAROCHE, se jetant sur un sopha.

Parbleu, madame, je vous cherchais partout; que faisiez-vous donc toute seule?

JACQUELINE, à part.

Dieu soit loué, Fortunio est parti.

CLAVAROCHE.

Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie? Et justement vous nous laissez ensemble, quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

FORTUNIO, caché.

C'est singulier; que veut dire ceci?

JACQUELINE.

J'étais montée pour une emplette. C'est une chaîne qu'on vient de m'apporter.

CLAVAROCHE, ouvrant l'écrin qui est sur la table.

Voyons un peu. Sont-ce des anneaux? Et dites-moi, qu'en voulez-vous faire? Est-ce que vous faites un cadeau?

JACQUELINE.

Vous savez bien que c'est notre fable.

CLAVAROCHE.

Mais, en conscience, c'est de l'or. Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir... A propos! que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié!

FORTUNIO, caché.

Initié! à quel mystère? Est-ce de moi qu'il veut parler?

CLAVAROCHE.

La chaîne est belle; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO, caché.

Ah! il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE.

Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre! Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir!

FORTUNIO, de même.

Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE.

Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO, de même.

Rendre la chaîne! et pourquoi donc?

CLAVAROCHE.

Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'œil pour tout de bon.

FORTUNIO, de même.

Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve? Suis-je éveillé? Qu'est-ce donc que ce Clavaroche?

CLAVAROCHE.

Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

JACQUELINE.

Qui peut savoir ce qui arrivera? Avec ce caractère-là, il n'y a jamais rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

FORTUNIO, caché.

Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes.

CLAVAROCHE.

Je suis d'avis de le congédier.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité.

CLAVAROCHE.

Tu crois?

FORTUNIO, caché.

Sang du Christ! il est son amant.

CLAVAROCHE.

Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout-à-fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin, et le mettre aux lisières. Si les soupçons de maître André lui revenaient jamais en tête, eh bien! alors, on aurait à portée votre M. Fortunio, pour les détourner de nouveau. Je le tiens pour poisson d'eau vive; il est friand de l'hameçon.

JACQUELINE.

Il me semble qu'on a remué.

CLAVAROCHE.

Oui, j'ai cru entendre un soupir.

JACQUELINE.

C'est probablement Madeleine; elle range dans le cabinet.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin.

(*Entrent Jacqueline et la servante.*)

LA SERVANTE.

Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout-à-l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade, qui doit avoir lieu cette nuit.

JACQUELINE.

Une embuscade? en quel lieu? pour quoi faire?

LA SERVANTE.

Dans l'étude; le clerc affirmait que la nuit dernière il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

JACQUELINE.

Tu ne te trompes pas, Madelon?

LA SERVANTE.

Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service; j'ai mon ouvrage qui m'attend.

JACQUELINE.

C'est bien, et vous pouvez compter que je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin? où est-il? j'ai à lui parler.

LA SERVANTE.

Il n'est pas venu à l'étude; le jardinier, à ce que je crois, l'a aperçu. Mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout-à-l'heure de tous les côtés du jardin. Tenez, voilà monsieur Guillaume, le premier clerc, qui le cherche encore; le voyez-vous passer là-bas?

GUILLAUME, au fond du théâtre.

Holà! Fortunio! Fortunio! holà! où es-tu?

JACQUELINE.

Va, Madelon, tâche de le trouver.

(*Madelon sort. Entre Clavaroche.*)

CLAVAROCHE.

Que diantre se passe-t-il donc ici? comment! moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas; les clercs me regardent de travers, et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie? et à quel propos maltraîte-t-on les gens?

JACQUELINE.

Nous n'avons pas sujet de rire; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois; nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

CLAVAROCHE.

A l'action? que voulez-vous dire?

JACQUELINE.

Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers.

CLAVAROCHE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète?

JACQUELINE.

Assurément; que voulez-vous de pire? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque nous sommes avertis, ce n'est pas là le difficile; mais du moment que maître André agit sans rien dire, nous avons tout à craindre de lui.

CLAVAROCHE.

Vraiment, c'est là toute l'affaire, et il n'y a pas plus de mal que cela?

JACQUELINE.

Etes-vous fou? Comment est-il possible que vous en plaisantiez?

CLAVAROCHE.

C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux? eh bien! qu'il crie; quel inconvénient? Il veut se mettre en embuscade? qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les clercs sont-ils de la partie? qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très humble serviteur? hé! qu'ils surprennent; je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui nous gêne?

JACQUELINE.

Je ne comprends rien à ce que vous dites.

CLAVAROCHE.

Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur? Comment, nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne! Allons! vite, avertissez-le.

JACQUELINE.

J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

CLAVAROCHE.

Bon! cela est impossible; il est par là quelque part dans vos jupes; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au porte-manteau.

JACQUELINE.

Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai demandé où il était, sans trop savoir pourquoi moi-même; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

CLAVAROCHE.

Hé! ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice? Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les priviléges de l'amour.

JACQUELINE.

Pour ce soir? et dans quel dessein?

CLAVAROCHE.

Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que

ces pauvres clercs qui se vont donner bien du mal ne trouvent personne au logis? Fi donc! nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides; il faut leur dépêcher quelqu'un.

JACQUELINE.

Cela ne sera pas; trouvez autre chose; vous avez là une idée horrible et je ne puis y consentir.

CLAVAROCHE.

Pourquoi horrible? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même; car le moindre mot en ce monde vaut mieux que le plus gros écrit. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maitre André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer: que ce garçon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot, la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

JACQUELINE.

On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

CLAVAROCHE.

On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître, et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc! puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin, comme hier, la première chose venue, cela suffira. Songez donc que si nous n'employons ce moyen, nous en avons pour une année entière. Maître André s'embusque aujourd'hui, il se rembusquera demain, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous surprenne. Moins il trouvera, plus il cherchera; mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

JACQUELINE.

C'est impossible! il n'y faut pas songer.

CLAVAROCHE.

Un rendez-vous dans un jardin n'est pas, d'ailleurs, un si gros péché. A la rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez qu'à ne pas descendre. On ne trouvera que le jeune homme, et il s'en tirera toujours. Il serait plaisant qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est innocente quand elle l'est. Allons, vos tablettes, et prenez-moi le crayon que voici.

JACQUELINE.

Vous n'y pensez pas, Clavaroche; c'est un guet-à-pens que vous faites là.

CLAVAROCHE, lui présentant un crayon et du papier.

Écrivez donc, je vous en prie: « A minuit, ce soir, au jardin. »

JACQUELINE.

C'est envoyer cet enfant dans un piége, c'est le livrer à l'ennemi.

CLAVAROCHE.

Ne signez pas, c'est inutile. (Il prend le papier.) Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul, et profiter du temps qu'il fait. Je crois, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire.

JACQUELINE.

Ce mot d'écrit sera un témoin.

CLAVAROCHE.

Fi donc! nous autres gens de cœur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme? Que pourrions-nous, d'ailleurs, y gagner? en serions-nous donc moins coupables de ce qu'un crime serait partagé? D'ailleurs, vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés? Allons, je vais donner cette lettre au jardinier, Fortunio l'aura tout de suite. Venez; les vautours ont leur proie, et l'oiseau de Vénus, la pâle tourterelle, peut dormir en paix sur son nid.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une charmille.

FORTUNIO seul, assis sur l'herbe.

Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre; lui laisser croire

qu'on l'aime, le lui dire au besoin; troubler peut-être bien des nuits tranquilles; remplir de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien accorder; rester immobile et inanimée dans une œuvre de vie et de mort; tromper, mentir, mentir du fond du cœur; faire de son corps un appât; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés; voilà ce qui fait sourire une femme! voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait.

(Il se lève.)

C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine; ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion; il la réveille, il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. A tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre, elle voit un jeune homme au bas; qui est-ce? elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage; est-il bon ou méchant, discret ou perfide, sensible ou insouciant? elle n'en sait rien; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle; elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle le joue à rouge ou noir. Si elle s'était aussi bien adressée à Guillaume qu'à moi, que serait-il arrivé de cela? Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son cœur lui servît à autre chose qu'à respirer. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il n'en aurait pas vu davantage; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André; il ne se serait point jeté à genoux; il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servît de lui à son insu, pour détourner les soupçons d'un mari? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans sans lui en dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu; mais rien n'eût tiré à consé-

quence. Tout se serait passé à merveille, et personne ne pourrait se plaindre, le jour où la vérité viendrait.

(Il se rasseoit.)

Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? Savait-elle donc que je l'aimais? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume? Est-ce hasard? est-ce calcul? Peut-être, au fond, se doutait-elle que je n'étais pas indifférent; m'avait-elle vu à cette fenêtre ? S'était-elle jamais retournée le soir, quand je l'observais dans le jardin? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piége qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable; elle n'y a vu qu'une occasion.

Est-ce bien sûr? N'y a-t-il rien autre chose? Quoi! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter! Quoi! elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre? O Dieu juste! s'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé?

(Il se lève.)

Non! tant d'horreur n'est pas possible! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : Je vous aime, elle voulait dire, aimez-moi. Non, Jacqueline n'est pas méchante; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah! insensé! tu l'aimes! tu l'aimes! tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi!

(*Entre Madelon.*)

MADELON.

Ah! Dieu merci, je vous trouve enfin; madame vous demande; elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

FORTUNIO.

Sais-tu ce qu'elle a à me dire? Je ne saurais y aller maintenant.

MADELON.

Vous avez donc affaire aux arbres? Elle est bien inquiète, allez; toute la maison est en colère.

LE JARDINIER, entrant.

Vous voilà donc, monsieur, on vous cherche partout; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

FORTUNIO, lisant.

« A minuit ce soir au jardin. » (Haut.) C'est de la part de Jacqueline?

LE JARDINIER.

Oui, monsieur; y a-t-il réponse?

GUILLAUME, entrant.

Que fais-tu donc, Fortunio? on te demande dans l'étude.

FORTUNIO.

J'y vais, j'y vais. (Bas à Madelon.) Qu'est-ce que tu disais tout-à-l'heure? Quelle inquiétude a ta maîtresse?

MADELON, bas.

C'est un secret; maître André s'est fâché.

FORTUNIO, de même.

Il s'est fâché? Pour quelle raison?

MADELON, de même.

Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude; c'est moi qui ai découvert cela, et si je vous le dis, dam! c'est que je pense que vous n'y êtes pas indifférent.

FORTUNIO.

Pourquoi se cacher dans l'étude?

MADELON.

Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO.

En vérité! est-ce possible?

LE JARDINIER.

Y a-t-il réponse, monsieur?

FORTUNIO.

J'y vais moi-même; allons, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une chambre.

JACQUELINE, seule.

Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril aussi affreux. Ce Clavaroche est sans pitié; tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité; puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien! soit. Je ne rends pas le mal pour le bien.

(*Entre Fortunio.*)

On a dû vous remettre un billet de ma part; l'avez-vous lu?

FORTUNIO.

On me l'a remis, et je l'ai lu; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE.

C'est inutile, j'ai changé d'avis, déchirez-le, et n'en parlons jamais.

FORTUNIO.

Puis-je vous servir en quelque autre chose?

JACQUELINE, à part.

C'est singulier, il n'insiste pas. (Haut.) Mais non; je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

FORTUNIO.

La voilà. Sont-ce tous vos ordres?

JACQUELINE.

Oui; je crois qu'oui. Qu'avez-vous donc? Vous êtes pâle, ce me semble.

FORTUNIO.

Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE.

Je l'aime beaucoup, cette chanson; elle a un petit air naïf qui va avec votre coiffure, et elle est bien faite par vous.

FORTUNIO.

Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE.

Oui, voyez-vous, j'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir; mais j'ai réfléchi, c'est une folie; je vous ai trop vite écouté. Mettez-vous donc au piano, et chantez-moi votre romance.

FORTUNIO.

Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

JACQUELINE.

Et pourquoi donc? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice? J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez, bon gré mal gré. Est-ce que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là? (Elle place la chanson sur le piano.)

FORTUNIO.

Ce n'est pas mauvaise volonté; je ne puis rester plus long-temps, et maître André a besoin de moi.

JACQUELINE.

Il me plaît assez que vous soyez grondé; asseyez-vous là et chantez.

FORTUNIO.

Si vous l'exigez, j'obéis. (Il s'assied.)

JACQUELINE.

Eh bien! à quoi pensez-vous donc? Est-ce que vous attendez qu'on vienne?

FORTUNIO.

Je souffre; ne me retenez pas.

JACQUELINE.

Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas? Eh bien! que fait-il donc? Allons, voyons, si vous chantez, je vous donnerai le bout de ma mitaine.

FORTUNIO.

Tenez, Jacqueline, écoutez-moi. Vous auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que vous dites? de quoi parlez-vous?

FORTUNIO.

Oui, vous auriez mieux fait de me le dire; oui, devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

JACQUELINE.

Tout fait pour moi? Qu'entendez-vous par là?

FORTUNIO.

Ah! Jacqueline! Jacqueline! il faut que vous l'aimiez beaucoup; il doit vous en coûter de mentir et de railler ainsi sans pitié.

JACQUELINE.

Moi? je vous raille? Qui vous l'a dit?

FORTUNIO.

Je vous en supplie, ne mentez pas davantage; en voilà assez; je sais tout.

JACQUELINE.

Mais enfin, qu'est-ce que vous savez?

FORTUNIO.

J'étais hier dans votre chambre lorsque Clavaroche était là.

JACQUELINE.

Est-ce possible? Vous étiez dans l'alcove?

FORTUNIO.

Oui, j'y étais; au nom du ciel, ne dites pas un mot là-dessus.

(Un silence.)

JACQUELINE.

Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être, et pourrait, sinon pardonner, du moins excuser ma conduite. Mais vous êtes, malheureusement, une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée et j'attends.

FORTUNIO.

N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

JACQUELINE.

Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas droit d'en douter. Je dois même dire que, si vous l'oubliiez, j'aurais encore moins le droit de m'en plaindre. Mon imprudence doit porter sa peine. C'est sans vous connaître, monsieur, que je me suis adressée à vous. Si cette circonstance rend ma faute moindre, elle rendait mon danger plus grand. Puisque je m'y suis exposée, traitez-moi donc comme vous l'entendrez. Quelques paroles échangées hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi

croire que votre orgueil est la seule personne offensée. Si cela est, que ces deux jours s'oublient; plus tard, nous en reparlerons.

FORTUNIO.

Jamais; c'est le souhait de mon cœur.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence. Mais il existe une autre personne dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO.

Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE.

Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous? Ce que vous jugerez convenable, sera reçu par moi comme une grace, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous? répondez.

FORTUNIO.

Je n'exige rien. Vous l'aimez; soyez en paix, tant qu'il vous aimera.

JACQUELINE.

Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniez à vous en repentir, je vous répète que toute condition sera reçue, imposée par vous. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-je dès à présent réparer autrement mes torts? Est-il en ma disposition quelque moyen de vous obliger? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour vous laisser de moi un souvenir moins désavantageux. Que puis-je faire? je suis à vos ordres.

FORTUNIO.

Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

(Il va pour sortir, et prend sa romance.)

JACQUELINE.

Ah! Fortunio, laissez-moi cela.

FORTUNIO.

Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de vos excuses, de sacrifices et de réparations! il s'agit bien de votre Clavaroche et de sa sotte vanité! il s'agit bien de mon orgueil! Vous croyez donc l'avoir blessé? vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner? Je ne m'en souviens seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc que je n'en sens rien? Quand je vous parle de deux ans de souffrances, vous croyez donc que je fais comme vous? Eh quoi! vous me brisez le cœur, vous prétendez vous en repentir, et c'est ainsi que vous me quittez! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret; vous rougissez, vous détournez la tête; ce que je souffre vous fait pitié; vous me voyez, vous comprenez votre œuvre; et la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez! Ah! elle est au cœur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. O Dieu! la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'ici.

(*Il s'appuie sur un meuble.*)

JACQUELINE.

Pauvre enfant! je suis bien coupable. Tenez, respirez ce flacon.

FORTUNIO.

Ah! gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne; ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heureux ni habile; je ne saurais, à l'occasion, forger un profond stratagème. Insensé! j'ai cru être aimé! oui, parce que vous m'aviez souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos yeux semblaient chercher mes yeux, et m'inviter comme deux anges à un festin de joie et de vie; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, et qu'un vain son en était sorti; oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais cru qu'on aimait ainsi. Quelle misère! Est-ce à une parade que votre sourire m'avait félicité de la beauté de mon cheval? Est-ce le soleil, dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure, d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer!

JACQUELINE.

Pauvre enfant!

FORTUNIO.

Oui, pauvre enfant! dites-le encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier, je suis assis à terre, je me frappe le cœur et le front; je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. A l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni amour ni haine, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu; comment se peut-il que vous que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais..... Ah! je vous accuse, vous que j'aime plus que ma vie! ô ciel! vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

JACQUELINE.

Calmez-vous; venez; calmez-vous.

FORTUNIO.

Et à quoi suis-je bon, grand Dieu, sinon à vous donner ma vie? sinon au plus chétif usage que vous voudrez faire de moi? sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine? J'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi! ma place était à votre table, j'allais compter dans votre existence. Vous alliez dire à la nature entière, à ces jardins, à ces prairies, de me sourire comme vous; votre belle et radieuse image commençait à marcher devant moi, et je la suivais; j'allais vivre; est-ce que je vous perds, Jacqueline? est-ce que j'ai fait quelque chose pour que vous me chassiez? pourquoi donc ne voulez-vous pas faire encore semblant de m'aimer?

(Il tombe sans connaissance.)

JACQUELINE, courant à lui.

Seigneur, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? Fortunio, revenez à vous.

FORTUNIO.

Qui êtes-vous? laissez-moi partir.

JACQUELINE.

Appuyez-vous; venez à la fenêtre; de grace, appuyez-vous sur moi; posez ce bras sur mon épaule, je vous en supplie, Fortunio.

FORTUNIO.

Ce n'est rien; me voilà remis.

JACQUELINE.

Comme il est pâle, et comme son cœur bat ! voulez-vous vous mouiller les tempes? Prenez ce coussin, prenez ce mouchoir; vous suis-je tellement odieuse que vous me refusiez cela ?

FORTUNIO.

Je me sens mieux, je vous remercie.

JACQUELINE.

Comme ces mains-là sont glacées ! où allez-vous? vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un instant. Puisque je vous fais tant souffrir, laissez-moi du moins vous soigner.

FORTUNIO.

C'est inutile, il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire ; je n'étais pas maître de mes paroles.

JACQUELINE.

Que voulez-vous que je vous pardonne ? Hélas ! c'est vous qui ne pardonnez pas. Mais qui vous presse ? pourquoi me quitter ? vos regards cherchent quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas ? Restez en repos, je vous conjure. Pour l'amour de moi, Fortunio, vous ne pouvez sortir encore.

FORTUNIO.

Non ! adieu; je ne puis rester.

JACQUELINE.

Ah ! je vous ai fait bien du mal !

FORTUNIO.

On me demandait quand je suis monté; adieu, madame, comptez sur moi.

JACQUELINE.

Vous reverrai-je ?

FORTUNIO.

Si vous voulez.

JACQUELINE.

Monterez-vous ce soir au salon ?

FORTUNIO.

Si cela vous plaît.

JACQUELINE.

Vous partez donc ? encore un instant !

FORTUNIO.

Adieu ! adieu ! je ne puis rester.

(Il sort.)

JACQUELINE appelle.

Fortunio! écoutez-moi!

FORTUNIO, rentrant.

Que me voulez-vous, Jacqueline?

JACQUELINE.

Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon; je ne veux revenir sur rien; je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère; j'ai été fausse et déloyale; je ne peux pas vous quitter ainsi.

FORTUNIO.

Je vous pardonne de tout mon cœur.

JACQUELINE.

Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous? que voulez-vous faire? comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici?

FORTUNIO.

Vous m'aviez fait demander.

JACQUELINE.

Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu?

FORTUNIO.

Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

JACQUELINE.

Pourquoi pour me rendre service?

FORTUNIO.

Madelon m'a dit quelques mots....

JACQUELINE.

Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin!

FORTUNIO.

Le premier mot que je vous ai dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE.

Vous le saviez et vous veniez! Songez-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'un guet-à-pens.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison ; que sais-je ? c'est horrible à dire.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Vous saviez tout ? vous saviez tout ? Vous étiez caché là, hier, dans cette alcôve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai ? vous saviez encore tout, n'est-ce pas ?

FORTUNIO.

Oui.

JACQUELINE.

Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue ? vous saviez que j'aime Clavaroche, et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut ? que je joue une comédie ? que là, hier, je vous ai pris pour dupe ? que je suis lâche et méprisable ? que je vous expose à la mort par plaisir ? vous saviez tout, vous en étiez sûr ? Eh bien ! eh bien !.... qu'est-ce que vous savez maintenant ?

FORTUNIO.

Mais, Jacqueline, je crois.... je sais....

JACQUELINE.

Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es ? qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure, et que je te le demande à genoux ?

SCÈNE DERNIÈRE.

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO ET JACQUELINE, à table.

MAÎTRE ANDRÉ.

Graces au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis, et tous amis. Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner !

JACQUELINE.

Donnez-moi donc à boire, monsieur Fortunio.

CLAVAROCHE, bas.

Je vous répète que votre clerc m'ennuie ; faites-moi la grace de le renvoyer.

JACQUELINE, bas.

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit dans l'étude à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

JACQUELINE.

Monsieur Fortunio, donnez-moi donc ce coussin.

CLAVAROCHE, bas.

Me croyez-vous un autre maître André? Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE.

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais je l'ai conté à tout le monde; il faut que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je suis; et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit.

JACQUELINE.

Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE, bas.

En voilà assez, Jacqueline, et je comprends ce que cela signifie. Ce n'est pas là ce que je vous ai dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Oui! aux amours de Fortunio!

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse.

FORTUNIO.

Cette chanson-là est bien vieille; chantez donc, monsieur Clavaroche!

ALFRED DE MUSSET.

THÉATRE-FRANÇAIS.

DON JUAN D'AUTRICHE

OU LA VOCATION.

Il y a dans la comédie historique de M. Delavigne plusieurs personnages qui portent des noms célèbres: don Juan d'Autriche, Philippe II et Charles-Quint. Ceux qui ne connaissent l'Espagne que par l'histoire, et qui n'ont pas, comme l'auteur des *Messéniennes,* la faculté d'interpréter les querelles religieuses du XVIe siècle par la philosophie de *Candide,* seraient bien embarrassés de retrouver sous ces noms éclatans le vainqueur de Lépante, le bourreau de don Carlos et le rival victorieux de François Ier. Dans l'intérêt des intelligences paresseuses qui ne cheminent pas assez vite pour traverser deux siècles en une soirée, nous analyserons successivement tous les rôles de cette comédie. Nous ne la raconterons pas, car nous croyons que la littérature et le public ne gagnent jamais rien aux procès-verbaux. S'il y a des lecteurs qui demandent à leur journal le menu dramatique d'une pièce, comme les gourmands le programme d'un banquet, avant de se décider

à la curiosité ou à l'appétit, nous pensons que ces avides indolences n'ont rien à démêler avec la critique, et ce n'est pas pour eux que nous écrivons.

Dans la comédie de M. Delavigne, don Juan d'Autriche est amoureux d'une jeune fille dont il ne connaît ni le vrai nom, ni la famille. Il ne rêve qu'aux moyens de la voir, de lui parler, de passer à ses genoux des heures enivrées; il trompe la surveillance de son gouverneur, il gagne les gardiens chargés d'épier ses démarches, s'échappe à la dérobée, et ne conçoit pas une plus digne ambition que d'épouser sa maîtresse. Quand celui qu'il appelle son père, et qui n'est que son tuteur, lui propose d'entrer dans l'église et lui montre dans un avenir prochain le chapeau de cardinal, don Juan n'hésite pas à déclarer son amour. En présence du roi d'Espagne qui se donne pour un seigneur de la cour, il renouvelle son aveu; il ne demande qu'une épée pour illustrer son nom et mériter par son courage la main de sa maîtresse. Celle qu'il aime est juive, il l'apprend d'elle-même, et, avec la sérénité d'un ami de Mme Geoffrin, il se résigne à cette mésaventure comme s'il s'agissait simplement d'un papier perdu. Surpris par le grand seigneur auquel il s'est confié si ingénuement, sommé de sortir et de ne plus reparaître dans la maison de dona Florinde, il ne se demande pas pourquoi elle s'est enfuie à la seule vue de ce mystérieux personnage; il la suit en défiant la colère de son rival. Conduit au couvent par l'ordre du roi, il déchire sa robe de novice; il raconte pour la troisième fois son amour au moine qui le reçoit, et au novice qui essaie de le consoler; grace à l'intervention de ses deux nouveaux amis, il réussit à sortir du couvent et retourne chez sa maîtresse. Elle est absente lorsqu'il arrive; avec une docilité vraiment exemplaire, sur les instances de la duenna, il se cache pour l'attendre et se laisse enfermer. Bientôt dona Florinde, aux prises avec Philippe II, qui n'est autre que le comte de Santa-Fiore, appelle au secours. Don Juan le provoque, et l'attaquerait sur l'heure, si dona Florinde ne lui criait: Arrêtez, c'est le roi. Or, il a promis au couvent de ne jamais se servir de son épée contre Philippe II. Cependant il n'en serait pas quitte pour un sermon et irait sans aucun doute achever ses jours dans une prison d'état, si le moine auquel il doit sa liberté, celui qu'il a pris pour

confident et pour auxiliaire, sans lui demander ses titres, si Charles-Quint, car c'est lui, ne venait en personne réconcilier son fils légitime et son fils naturel, le roi Philippe II et le futur vainqueur de Lépante.

Voilà le don Juan d'Autriche de M. Délavigne, ingénu, brave, docile, crédule, tolérant, jetant à la tête du premier venu son amour et ses espérances. Pour dessiner ce caractère, je n'ai pu me dispenser d'indiquer sommairement toute la conduite de la pièce, car il occupe à lui seul le tiers au moins de l'action; mais Philippe II et Charles-Quint seraient mal connus s'ils n'étaient envisagés séparément.

Philippe II quitte la cour pour interroger son frère; et, pour mieux se déguiser sans doute, il se présente sous un nom qui n'a jamais retenti en Espagne, et qui n'appartient ni à la Castille ni à l'Aragon, sous le nom de Santa-Fiore. Pour peu que don Juan connaisse sa langue, il doit prendre le nouveau venu pour un étranger, car il ne peut soupçonner le roi d'Espagne de porter un nom aussi barbare à Madrid qu'à Florence. Ce Philippe II, si heureusement baptisé sans doute par quelque prisonnier de Pavie, aime aussi dona Florinde, et il ignore, comme don Juan, la religion et la famille de celle qu'il aime. De la part d'un roi tel que Philippe II, l'étourderie est surprenante. Quand il veut chasser son rival, au lieu de dire : Je suis le roi, ou d'appeler ses gardes sans se nommer, il se laisse insulter avec la longanimité d'un saint. C'est assurément une grande vertu dans le maître des Espagnes et des Indes. Il envoie son frère dans un couvent, et il surveille si mal l'exécution de ses ordres, que don Juan se rend précisément au couvent de Charles-Quint. Il paraît qu'à cette époque un roi absolu n'était pas obéi aussi bien qu'un préfet de police de nos jours. Il retrouve don Juan chez dona Florinde, et il ne songe pas à lui demander compte de sa fuite. Il porte la main sur dona Florinde, et quand il apprend qu'elle est juive, il la désire avec plus d'ardeur encore. Lui, roi d'Espagne, il se jette aux genoux d'une juive, aux genoux d'une femme qui périrait s'il disait un mot. Il implore la merci d'une proscrite dont la vie est entre ses mains. Pas un historien encore n'avait indiqué dans la vie de Philippe II les élémens de cet épisode romanesque. Le roi se trouve

en face de don Juan, d'un ennemi libre et qu'il avait enchaîné; il ne pense pas à l'intervention de son père; il épargne son ennemi et l'abandonne à Charles-Quint, quand il aurait pu se venger personnellement, et sans autre dépense qu'un signe de tête. Avouons que Philippe II ainsi conçu est tout-à-fait neuf.

Charles-Quint, retiré dans le couvent de Saint-Just, partage son temps entre ses horloges et la conversation d'un jeune novice. Il s'amuse à écouter les caquets d'un enfant et oublie les guerres qu'il a conduites, le camp du Drap-d'Or, l'élection impériale de Trèves, pour le récit d'une cabale monastique. Il oublie Luther auquel il a tenu tête, et Léon X qu'il a protégé, pour tourner en ridicule les ambitions du cloître, et traiter son interlocuteur de moinillon. Il faut croire que Charles-Quint est bien changé depuis les guerres religieuses de l'Allemagne, qu'il a tout-à-fait dépouillé le vieil homme, qu'il ne recommencerait pas sa vie passée; en un mot, qu'il a deviné l'*Essai sur les Mœurs*. Autrement, comment expliquer sa bonhomie railleuse qui se complaît dans la familiarité d'un enfant, et qui ne songe pas même à regarder la carte d'Europe, pour suivre du doigt le jeu des nations qu'il a remuées? Comment comprendre, non pas l'abdication impériale, mais l'abdication intellectuelle du vainqueur de Pavie? Quand il voit son fils, au lieu de lui rendre la liberté, en ordonnant que les portes soient ouvertes, il a recours à la ruse et se fait nommer abbé pour signer légitimement l'affranchissement du captif. Il entend sans émotion l'éloge de François Ier, il se console par un bon mot, et pour toute réponse à cet étrange panégyrique, sorti d'une bouche espagnole, il donne à don Juan l'épée du prisonnier de Madrid. Décidément, Charles-Quint est un sage accompli, détaché sans retour des vanités humaines. Pardonnons-lui de singer Jules-César, en dictant à la fois trois lettres pour son élection abbatiale : cette parodie est un péché véniel. Pardonnons-lui avec la même indulgence de violer pour lui-même les réglemens qu'il n'osait violer pour son fils, et de sortir du monastère après avoir résigné son nouveau titre, sans alléguer aucune excuse légitime pour cette singulière espiéglerie; j'espère que le nouvel abbé ne négligera pas de punir l'empereur. Pardonnons-lui surtout d'avoir oublié l'âge de don Juan et de parler à un garçon de douze ans comme à

un homme de vingt ans ; car don Juan était né en 1546, et Charles-Quint est mort en 1558.

Le petit novice, qui aide Charles-Quint à dévorer ses ennuis, n'est qu'un souvenir assez effacé de Chérubin. On ne comprend guère comment Beaumarchais joue un rôle au couvent de Saint-Just. Mais c'était la volonté de M. Delavigne, et nous ne le chicanerons pas pour si peu.

Don Quixada, gouverneur de don Juan d'Autriche, joue pendant cinq heures le rôle de *l'Ajo nell' imbarrazzo*. De loin en loin il essaie le pathétique. Mais ces sortes de caprices ne sont pas de longue durée, et le comte Giraud peut réclamer don Quixada comme sa propriété bien authentique ; il est mort et ne réclamera pas. Cervantes aurait bien aussi quelque droit sur ce personnage qui rappelle Sancho dans plusieurs scènes ; ceci soit dit sans injure pour Cervantes.

Il y a dans dona Florinde plusieurs singularités inexplicables. Elle est juive et elle jure par Jésus. Est-elle convertie? Mais elle n'en dit rien. Elle fréquente les églises catholiques ; quel docteur de la synagogue lui a permis une pareille équipée? Elle connaît le roi, et au second acte, au lieu d'avertir don Juan du danger auquel il s'expose, au lieu de partir avec lui, pour se dérober à la colère de Philippe II, elle laisse la partie s'engager ; elle attend, pour démasquer le comte de Santa-Fiore, que le rival de don Juan porte la main sur elle, et tente violemment de contenter son brutal amour. Il faut qu'elle soit bien troublée pour commettre une pareille faute. Elle dit à Philippe II pour l'arrêter : Je suis juive, et elle revient du tribunal de l'inquisition. De qui est donc venu l'ordre de comparaître? Comment le roi l'ignore-t-il? Et s'il le sait, comment ne craint-il pas de se déshonorer par le contact d'une race maudite? Nous marchons de ténèbres en ténèbres ; où est l'Œdipe qui résoudra cette énigme?

Vous connaissez maintenant les personnages de cette comédie historique ; voulez-vous que je vous dise l'action? Au premier acte, don Juan, don Quixada et Philippe II ; au second, dona Florinde, don Juan et Philippe II ; au troisième, don Juan et Charles-Quint ; au quatrième, comme au second, Philippe II, don Juan, et dona Florinde ; enfin au dénouement, Charles-Quint, *Deus ex*

machinâ, qui réconcilie ses deux fils, et dona Florinde, qui promet de ne jamais revoir son amant, sans qu'on sache le secret de sa résignation.

Où est la vocation qui donne son titre à cette comédie? est-ce la vocation de dona Florinde pour le catholicisme, ou celle de don Juan pour la gloire militaire? Décide qui pourra.

Le second et le quatrième actes ne tiennent pas très étroitement aux trois autres, et sont par eux-mêmes une pièce dans la pièce. Mais je me résignerais volontiers à cette superfétation poétique, si j'avais pu deviner le caractère comique de l'ouvrage. Une fille qu'un roi essaie de violer ne me semble pas prêter à la comédie. Un jeune homme qui joue sa tête pour défendre sa maîtresse, n'est pas non plus un sujet très plaisant. Un roi qui appelle au secours de sa rage amoureuse le tribunal de l'inquisition, et qui d'un trait de plume peut condamner au bûcher son rival et celle qu'il n'a pu vaincre, me paraît plus terrible que ridicule. N'êtes-vous pas de mon avis? Je ne prétends pas que la biographie de don Juan n'offre aucun sujet de comédie; mais je déclare en mon ame et conscience que la comédie de M. Delavigne n'est rien moins que gaie.

Ce qui m'a frappé surtout dans cette parodie de l'Espagne au XVIe siècle, c'est la couleur voltairienne de Charles-Quint et de don Juan. L'empereur et son fils traitent les questions religieuses comme Zadig ou Pangloss. On dirait que la diète de Worms a déjà trois siècles sur les épaules; ils ne s'inquiètent ni du saint-siége, ni de Luther; le protestantisme armé de l'Allemagne ne trouble pas un instant leur pensée. M. Delavigne, faisant parler Charles-Quint comme l'ami de Mme Duchatelet, ressemble fort à ces monarchistes ignorans qui ne voient dans l'histoire de France, depuis quatorze siècles, qu'une succession de rois pareils en tout à Louis XIV. Des deux côtés c'est le même aveuglement; l'étiquette royale de Versailles, au début de la conquête franke, n'est pas plus ridicule que le sourire de Voltaire dans le couvent de Saint-Just.

La prose de cette comédie, historique au dire de l'affiche, est d'un tissu tout-à-fait nouveau. Ce n'est ni la phrase claire et rapide du XVIIIe siècle, ni la phrase sévère et logique du XVIIe, ni la phrase ample et flottante du XVIe, ni même la phrase ambitieuse, et tour

à tour philosophique ou poétique, du siècle présent; non, c'est un perpétuel cliquetis d'antithèses puériles; c'est alternativement la caricature de Beaumarchais ou de quelques dramatistes plus modernes. M. Delavigne a démontré victorieusement qu'il y a autre chose dans la langue que des vers et de la prose, et qu'il ne suffit pas de limer les clous d'une rime pour ouvrir les charnières d'une période. En désertant l'alexandrin, il n'a pas mis le pied sur le seuil d'une nouvelle patrie; il a perdu son armure, et n'a pas trouvé un manteau à sa taille.

Bien que je n'aie jamais partagé l'avis des critiques, éclairés d'ailleurs, qui proposent la réalité complète savamment restituée, comme le modèle achevé de toute poésie; bien que pour moi Homère domine Hérodote, comme Shakspeare domine Hollinshed, cependant j'ai toujours pensé que l'imagination ne s'élève au-dessus de la mémoire qu'à la condition d'interpréter le souvenir. Or, est-il probable que M. Delavigne n'ait pas feuilleté les biographes de don Juan d'Autriche? Est-il probable qu'il se soit contenté de quelques pages de Robertson ou de Strada? Je répugne à le croire. A la vérité, il a déjà trouvé dans Comines l'étoffe d'une bergerie digne de Racan; et quelle bergerie! Louis XI à Plessis-lès-Tours. Mais s'il connaît la vie de don Juan, comment s'est-il plu à dénaturer une réalité plus riche que son poème, que Schiller aurait bien su agrandir et féconder, mais qui, faute d'être labourée par une habile charrue, est plus variée, plus imposante dans son inculte nudité que le roman dialogué de M. Delavigne?

Élevé jusqu'à sa puberté dans l'ignorance de son père, don Juan est présenté à Philippe II, dans une partie de chasse, par don Luis Quixada. Charles-Quint en mourant avait révélé à l'héritier de sa couronne le secret de ses premières faiblesses, et lui avait recommandé le bonheur de son fils naturel. Destiné aux dignités ecclésiastiques, don Juan, en apprenant de la bouche même du roi, devant tous les seigneurs de la cour, qu'il est du sang de Charles-Quint, se confirme dans son ambition militaire; certes c'est là un beau début. Nous n'avons pas la fatuité de construire en quelques lignes un édifice dramatique; mais vous allez voir comme les masses se groupent d'elles-mêmes, comme elles s'ordonnent harmonieusement.

A Madrid, don Juan trouve don Carlos amoureux d'Élisabeth de France, compromis par des amitiés séditieuses; lui-même se passionne pour Marie de Mendoza; Philippe II lui ravit sa maîtresse, et renferme dans un couvent l'amante déjà mère. Don Juan souffre patiemment l'injure qui lui est infligée; il appelle la gloire qui lui échappe, et lutte sans colère contre la jalousie du roi.

Don Carlos conspire; don Juan n'hésite pas à le dénoncer. L'oncle et le neveu se défient, et mettent l'épée à la main; don Carlos appelle au secours; il est condamné; son adversaire demande sa grace, et pleure sa mort avec des larmes sincères.

Délivré de son fils, Philippe II confie à don Juan le châtiment des Maures de Grenade, et plus tard il lui accorde la victoire de Lépante. A ce moment, la jalousie du roi se réveille plus furieuse et plus terrible que jamais : il a pardonné l'amour, pardonné la générosité, il ne pardonne pas la gloire.

Nommé gouverneur des Pays-Bas, don Juan comprime la révolte et assure à son frère la paisible possession d'une de ses plus riches provinces. Mais son heure est venue; le lendemain de la victoire de Gembloux, il meurt empoisonné.

N'y a-t-il pas dans la vie et la mort de ce héros, qui s'éteint à trente-trois ans, une grandeur et une énergie tout à la fois épiques et dramatiques? Le duel de ces deux frères qui se combattent dans toutes leurs passions, n'est-il pas taillé pour le théâtre? Cette lutte acharnée de la ruse contre l'héroïsme, cette couronne oisive et cette épée qui ne se repose jamais, ne vous semblent-elles pas satisfaire à toutes les exigences de la terreur et de la curiosité? Cette tragédie qui débute par une partie de chasse, qui continue par un amour imprévoyant, qui se noue par la mort d'un fils incestueux, qui se resserre par la gloire envahissante du héros, et qui se dénoue enfin par la vengeance d'un rival impuissant à soutenir une lutte glorieuse; cette tragédie vous paraît-elle mesquine? Je ne dis pas que cette tragédie est toute faite; car si la réalité n'est pas l'histoire, pourquoi l'histoire serait-elle la poésie? Si Rome impériale se rétrécit ou s'élargit sous la plume de Suétone ou de Tacite, pourquoi Brantôme et Strada ne subiraient-ils pas la même destinée entre les mains d'un rimeur ou d'un poète? Non, la tragédie n'est pas faite; mais vienne un poète, et elle se fera. Si l'on me de-

mande où est l'unité de ce programme gigantesque, je répondrai que toutes les parties de ce colosse sont réunies ensemble par un lien indissoluble, par la jalousie ombrageuse de Philippe II. Quand il obéit aux dernières volontés de son père, il est jaloux ; il caresse don Juan pour le gouverner ; il l'attire à sa cour pour l'éblouir et l'habituer à l'obéissance. Quand il lui enlève Marie de Mendoza, c'est qu'il craint la postérité de son frère, c'est qu'il tremble que l'église ne réprouve le scandale de cet amour qui s'avoue à la face du ciel ; il est encore jaloux. Quand après la mort de don Carlos il confie ses armées à don Juan, c'est pour l'éloigner du trône ; il lui dit d'aller jouer sa vie pour la gloire, mais il espère que don Juan ne reviendra pas. Quand il l'envoie en Flandre, il prie Dieu pour que cette bourgeoisie furieuse le débarrasse d'un général trop célèbre ; et quand il accomplit le dessein de toute sa vie, le lendemain d'une victoire gagnée pour lui, ne couronne-t-il pas dignement cette tragédie à laquelle il travaillait depuis si longtemps ?

Si des cimes de l'histoire nous redescendons dans la plaine monotone que M. Delavigne appelle sa comédie historique, ne sommes-nous pas émus de pitié pour cet ouvrier patient qui prend un bloc de marbre, et qui, au lieu de l'équarrir hardiment, et d'y tailler une statue, le polit et l'use à sa manière, le creuse, le mine, le divise, l'éparpille en ruines, et n'arrive pas même à construire un pan de mur ?

Dans une comédie ainsi faite, la tâche des acteurs était difficile. La composition scénique de don Juan exigeait surtout une intelligence et une volonté supérieures à celle du poète ; car la perpétuelle pétulance que M. Delavigne a prêtée au frère de Philippe II est d'un effet médiocre et ne peut intéresser pendant cinq heures. Je m'assure que si Talma eût accepté ce rôle, il en aurait varié la physionomie, à l'insu ou contre le gré de l'auteur. Il aurait fait sentir tout ce qu'il y a de romanesque et de mélancolique dans la singulière destinée du héros de Lépante. Il ne se serait pas laissé aller en toute occasion à l'emportement de sa jeunesse. Il se serait souvenu du trône placé si près de lui, et son ardeur belliqueuse se serait contenue pour ne pas effacer sous l'officier de fortune celui qui aurait pu être le roi. Firmin a compris autre-

ment le rôle de don Juan; il a exécuté avec une docilité exemplaire la volonté de l'auteur; il a joué le fils de Charles-Quint en jeune premier, vivement, sans se reposer un instant, comme si l'âge du personnage lui eût prescrit la perpétuité du mouvement; mais il ne s'est guère inquiété de savoir si M. Delavigne s'était trompé, s'il était au pouvoir de l'acteur de corriger la bévue du poète. Il a obéi, et n'a rien deviné au-delà de son devoir littéral. C'est sans doute par la même raison qu'il n'a pas songé à prendre un costume plus élégant et mieux caractérisé.

Geffroy avait un rôle ingrat entre tous. Le personnage de Philippe II dans la pièce de M. Delavigne n'est terrible que par son nom; il ne frappe pas, comme dans Schiller, par la simplicité même de sa cruauté. Il est méchant et il n'est pas roi. Il veut le mal et il s'épuise en efforts pour l'accomplir. Au lieu de commander d'un geste ou d'un sourire, il déploie une pompe de colère qui ne signifie que l'impuissance. Il convoque autour de lui le tribunal entier de l'inquisition, et il oublie que l'inquisition lui est dévouée; il s'agite et se multiplie comme s'il n'avait pas d'autre force que son énergie personnelle. Ce n'est pas ainsi que se conduisent les rois absolus. A quoi leur servirait la terreur qu'ils inspirent, si elle ne les dispensait pas de l'action, et si toute leur vie ne se réduisait pas à la seule volonté? C'est pourquoi il y aurait de l'injustice à juger sévèrement Geffroy dans le rôle de Philippe II. Il aurait pu sans doute atténuer par son débit la monotonie odieuse du personnage qu'il représentait. Il aurait pu mettre plus d'élégance dans ses attitudes et gouverner plus habilement sa voix. Car les rois, obéis sur un signe de tête, ne sont pas habitués à parler aussi haut qu'un chef d'escadron; et même dans la colère, quand ils ne sont pas sans témoins, ils craignent de se dégrader en élevant la voix. — Le costume de Geffroy était beau.

Ligier, chargé du rôle de Charles-Quint, a eu le tort, assez grave selon moi, de le jeter dans le même moule que Louis XI. Or, entre le vainqueur de Pavie et le prisonnier de Péronne, on m'accordera bien qu'il y a quelque différence. Il y avait dans Charles-Quint comme dans Louis XI du renard et du chat. Mais quand la ruse était épuisée, quand les négociations étaient à bout, le renard

se réveillait lion, et Charles-Quint livrait bataille. Il gardait François Ier à Madrid, mais il ne mettait pas La Balue dans une cage. Il n'était pas donné à Ligier de changer le rôle qu'il avait accepté, mais il pouvait donner au moine de Saint-Just un mélange de finesse et de vivacité, une brusquerie, non pas capricieuse et maladive comme celle de Louis XI, mais bien hautaine et militaire par accès, réprimée impérieusement, mais de sorte cependant que le soldat reparût quelquefois, et qu'il cherchât son épée à la place de son chapelet. En demandant à Ligier cette individualité historique, nous sommes sûrs de nous rencontrer sinon avec sa volonté, du moins avec sa pensée. Nous savons qu'il prend son art au sérieux ; il s'attache à composer ses rôles, et s'il ne réussit pas toujours à se renouveler, ce n'est pas inattention de sa part, c'est plutôt la faute des couplets tragiques qu'il a récités depuis dix ans, et qui l'ont habitué à une sorte d'inflexibilité. Non pas que j'accuse d'une incorrigible monotonie tout le répertoire tragique de la France; mais à côté de Pierre Corneille et de Jean Racine, Ligier n'a-t-il pas trouvé MM. Soumet et Ancelot?

Sous la robe du jeune novice, Mlle Anaïs a été ce qu'elle devait être, gracieuse et mignarde. Elle a été Chérubin des pieds à la tête, mais Chérubin lisant Beaumarchais sous les yeux de Marivaux. Sa voix a de la jeunesse, mais elle manque de franchise; elle dit bien et avec intelligence, mais elle n'est jamais hardiment accentuée; elle lance les mots, mais elle se prépare trop visiblement à les lancer: on dirait qu'elle prend son élan. Le défaut capital de Mlle Anaïs, c'est de ne jamais modérer son ambition, et de chercher à tous propos les grands effets. Je ne sais comment il arrive qu'elle a toujours l'air de promener sa langue sur ses lèvres, tant elle exagère le son enfantin de ses moindres paroles. Cependant elle a fait plaisir au troisième acte. Les plaisanteries qu'elle récitait n'avaient pas grande valeur; mais dans sa bouche elles prenaient une sorte de nouveauté. Mlle Anaïs faisait de son mieux; elle était espiègle pour son compte et pour celui de l'auteur.

Samson, dans le rôle de don Quixada, a fait de louables efforts pour témoigner de ses études. Mais il a eu beau faire : Crispin reparaissait à tout moment sous le tuteur de don Juan. Il n'a pas

saisi la nuance qui sépare le comique du grotesque. Quand il voulait être pathétique, et amener cependant le sourire sur les lèvres, la passion s'effaçait tout entière, la comédie n'avait plus d'entrailles, la gaieté ne partait plus du cœur, l'attendrissement était manqué : Samson redevenait le très humble serviteur de Valère.

Mme Volnys, qui débutait dans le rôle de dona Florinde, a continué sur la scène de la rue Richelieu les habitudes du boulevart Bonne-Nouvelle. Elle a été coquette et a manqué de charme ; elle a levé ses grands beaux yeux, et son regard n'a ému personne ; elle a voilé sa voix comme si elle eût tremblé d'amour, et sa parole, malgré cet artifice trop visible, était dure et presque rauque. Elle a enlevé la salle avec deux mots : *Je suis juive*, et, plus tard, quand elle se débat sous la main libertine de Philippe II, *on viendra, je suis sûre qu'on viendra* ; mais elle a détruit par sa pantomime mélodramatique l'impression qu'elle avait produite avec ces deux mots. Il y avait dans son attitude, et même dans son accent, plus de colère encore que de frayeur.

Je ne demande pas à M. Delavigne pourquoi il écrit dona au lieu de doña. Je pousserai même la complaisance et la politesse jusqu'à ne pas le chicaner sur quelques douzaines de solécismes comme celui-ci, par exemple : Réfléchir que ; comme la sixième édition du Dictionnaire de l'Académie n'est pas encore publiée, les difficultés de cet ordre ne sont pas résolues pour tout le monde. — En fidèle historien, j'ajouterai que la pièce et les acteurs ont été fort applaudis ; le public a pris son plaisir en patience.

GUSTAVE PLANCHE.

DES PARTIS
ET DES ÉCOLES
DEPUIS 1830.[1]

III.

Du Système politique de la Monarchie de 1830, par rapport aux relations extérieures de la France.

Nous avons recherché de quels élémens disposait la puissance gouvernementale au sein d'un pays incroyant au pouvoir et pourtant docile à son joug, préoccupé du soin d'en changer les instrumens bien plus que du désir d'en restreindre les limites. Cette étude devait conduire à constater un fait national et bientôt européen, la prépondérance de ces classes moyennes, qui, vaincues en 92 par l'anarchie, en 1804 par le despotisme militaire, en 1822 par la réaction aristocratique, ont, pour la première fois, pris pied dans les affaires après 1830, fixant à leur profit le sens de cette révolution qui, par l'incohérence des vues de ses auteurs, justifiait les commentaires les plus opposés comme les espérances les plus contraires.

La garde nationale de Paris, cette représentation permanente et

(1) Voyez les numéros du 15 juillet et du 15 septembre.

armée de la bourgeoisie, a tranché par le sabre le nœud gordien des barricades; les interprétations se sont brisées contre un fait, et l'école républicaine, réduite à merci, change aujourd'hui son front de bataille, comprenant trop tard qu'elle s'est séparée des forces vives de la France, en faisant scission avec les intérêts pacifiques du travail et de l'industrie, et du principe unique de progrès et de sociabilité, en se posant comme anti-chrétienne.

Il reste à montrer comment l'établissement du 9 août peut légitimement se dire l'expression même des classes qui l'ont institué et défendu; puis l'on recherchera en quoi sa pensée politique pourrait, par ses applications ultérieures, s'éloigner des intérêts dont le faisceau le protège, et mettre, par ses propres fautes, le parti républicain en mesure de réparer les siennes.

Si l'on ne peut ramener à un seul fait tout le système de la monarchie actuelle, du moins en est-il un qui, dès l'abord, le domina tout entier. Quand les préoccupations publiques se portaient tour à tour vers les accidens si divers de ces terribles momens, il y avait au fond de toutes les pensées un mot qui dominait les autres, alors même qu'il n'était pas prononcé; mot redoutable, vague et sombre comme l'horizon de ce temps, et qui devait fixer à la fois le sort de la monarchie nouvelle et celui des vieilles monarchies de l'Europe : c'était le glaive suspendu que, durant deux années, chaque secousse fit osciller sur le monde.

Ce qui saisit le plus vivement dans la révolution de 1830, c'est l'évidente incompatibilité des idées et des hommes groupés autour d'un pouvoir naissant, et n'attendant, pour commencer une implacable guerre, que l'instant où ce pouvoir, en faisant un choix, résoudrait l'énigme de sa propre existence.

Parcourez le Paris de juillet : ses rues sont dépavées, le tocsin et la mitraille les ébranlent encore; on y respire comme une tiède atmosphère de sang et de destruction. Suivez cependant le flot de ce peuple pavoisé des couleurs qu'il s'est conquises; ce flot vous pousse vers un palais. Là siège une famille où resplendit le plus vieux sang du monde. A travers des antichambres gardées par des ouvriers en carmagnole, vous pénétrez dans des salles royales; sous un dais de pourpre et des crépines d'or, brille une couronne autour de laquelle se presse une foule aux décorations étincelantes; mais, dans cette foule et au-dessus d'elle, Lafayette, à la poitrine nue, protège de sa parole républicaine et de son geste populaire la royauté qui s'appuie sur son bras. De respectueuses harangues se mêlent au son des hymnes sanglantes, et dans

le cabinet du prince on voit entrer tour à tour et les ambassadeurs des rois, et les hommes voués par serment au renversement de tous les trônes. Ces mille lumières du palais éclairent deux mondes étonnés et confus de se rencontrer face à face. On devine qu'il y a là quelque profonde incompatibilité, et qu'il faudra bientôt que la fortune prononce.

L'*imbroglio* de ce grand carnaval ne pouvait durer; chacun devait reprendre vite ses allures et son costume. Mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand on est encore plus séparé par ses instincts que par ses idées, beaucoup ignorèrent alors, plusieurs ignorent encore les motifs de cette scission si soudaine et si profonde.

Les hommes qui concoururent à l'établissement du 9 août, gens de la restauration et du gouvernement à l'anglaise, constitutionnels de 91 et patriotes de 92, se trouvèrent réunis à la chambre et représentés dans ce premier ministère, anonyme encore comme la révolution qu'il avait pour mission de conduire et de caractériser (1). Mais on se tromperait étrangement si l'on croyait qu'il n'existait alors au fond des ames que les dissidences formulées dans ces débats préliminaires, et même durant tout le cours de cette première session. La charte amendée de M. Bérard ne rencontra dans aucun parti de résistance vive et systématique, parce que l'on sentait vaguement que les évènemens broderaient bientôt sur ce flexible canevas un commentaire plus important que lui-même. L'on pouvait différer sur l'application plus ou moins large du principe électif au régime municipal, sur le cens de l'électorat et celui de l'éligibilité, sur la quotité de la liste civile, sur la nécessité financière de maintenir ou la convenance d'abaisser la taxe des journaux, selon la proposition Bavoux, sans que ces dissidences qui, dans les premiers momens d'entraînement, ne se manifestèrent pas, d'ailleurs, d'une manière vive et tranchée, expliquassent les repoussemens chaque jour plus énergiques qui séparèrent bientôt les fondateurs du nouvel établissement. C'est dans une opposition latente, mais intime, entre les personnes, bien plus que dans un désaccord systématique sur des questions formulées, qu'il faut chercher l'origine des premières modifications ministérielles, et, sous ce rapport, on peut dire que la monarchie de juillet se trouva plus compromise par les antipathies des hommes que par la force même des évènemens.

(1) On sait que le cabinet formé le 11 août n'avait pas de président. La création de ce ministère qu'on a appelé de *coalition*, et qui n'était qu'un ministère d'attente, révèle la situation tout entière.

Aucun parti dans la chambre (on n'a pas à parler du parti vaincu) n'hésitait à saluer du nom de glorieuse la révolution consommée; l'on prodiguait à l'envi à ses auteurs les récompenses nationales, relevant même de l'oubli les vainqueurs de la Bastille pour les associer à ceux du Louvre. Toutes les mesures réclamées par le pouvoir, à raison des circonstances, furent votées avec unanimité, depuis les secours au commerce jusqu'aux levées d'argent et d'hommes; le grand procès de décembre ne troubla pas cet accord, et l'on reconnut la nécessité de donner satisfaction au sentiment du pays, en même temps que de la restreindre dans les bornes de la modération et de l'équité, et les vœux de mort se cachèrent au moins comme de mauvaises et honteuses pensées. L'hérédité de la pairie eût seule présenté ce champ de bataille constitutionnel, qui manqua véritablement aux débats de la session de 1830; mais cette question avait été ajournée, avec l'assentiment de tous, par cet esprit de conciliation qui retarde les difficultés sans les résoudre. Restait donc, comme thèse principale, on peut dire unique, des débats parlementaires, la dissolution de la chambre des 221 et la nécessité d'en appeler à la France.

Mais pourquoi l'instinct des partis, ce guide toujours infaillible, faisait-il de cette dissolution immédiate une question fondamentale? pourquoi concentrait-il ainsi sur elle tout ce qui restait encore de l'effervescence des trois journées? Cette chambre ne s'était-elle pas inclinée devant la victoire, et l'ancienne monarchie n'aurait-elle pas pu lui adresser des reproches plus fondés que la monarchie nouvelle? N'était-ce pas qu'en se développant chaque jour au dehors, les évènemens faisaient prévoir une autre question, où cette assemblée débonnaire essaierait une résistance opiniâtre; question de vie ou de mort pour les intérêts du sein desquels elle tirait sa force, alternative plus grave encore que celle du 25 juillet et du 9 août?

Le drapeau tricolore flottait à peine aux tours de Notre-Dame, que du nord au midi de l'Europe l'horizon se chargea de vapeurs. Les émeutes éclataient comme des coups de tonnerre: Bruxelles avait répondu par son cri de septembre au cri de juillet; Varsovie méditait ses vêpres polonaises; l'Allemagne entière, impatiente de secouer sa vie contemplative et pacifique, appelait les hasards des révolutions, comme une jeunesse échappée du collége invoque avec amour les premiers dangers des combats.

Le pouvoir, par cet instinct de conservation qu'il possède aussi comme les partis, comprit d'une manière lumineuse et rapide que, dans l'orageuse carrière où il allait entrer, les dangers souffleraient beaucoup

plus du dehors que du dedans, et que, si l'on pouvait, à toute rigueur, organiser une monarchie bourgeoise par la paix, il y avait impossibilité à le tenter par la guerre. Il assit dès-lors sur cette question tout l'édifice de ses destinées.

Éviter une collision avec l'étranger, préserver ainsi la révolution des chances incertaines, et mériter la reconnaissance de l'Europe en lui épargnant des chances plus incertaines encore, telle fut son idée fixe, la préoccupation incessante de ses jours et de ses nuits. Le prince, dont une disposition tout au moins étrange interdit d'apprécier l'influence personnelle sur le gouvernement qu'il a fondé, vécut l'œil attaché sur l'Europe, plus soucieux des dépêches de ses ambassadeurs que de la correspondance de ses préfets, assuré d'avoir bon marché de l'émeute, si sa diplomatie parvenait à conjurer la guerre. Ce fut ainsi que l'action politique s'exerça surtout du dehors au dedans, et que les questions intérieures se trouvèrent complètement subordonnées à celles de nos relations étrangères.

Pour suivre l'ordre logique des idées plutôt que celui des faits, il semble donc à propos de faire précéder l'appréciation des actes politiques et administratifs de la monarchie de 1830 de l'étude de son système européen. L'incertitude sur nos rapports avec les puissances étrangères fut, en effet, la cause principale des péripéties qu'on peut signaler dans la situation de la France; incertitude qui se maintint jusqu'à la conclusion du traité du 15 novembre 1831 sur les conditions de séparation de la Belgique, acte par lequel l'Europe, en autorisant implicitement l'emploi des mesures coërcitives contre la Hollande, donna un gage décisif au système élaboré pendant dix-huit mois.

Que si l'on apprécie sous l'influence de cette pensée les évènemens accumulés dans cette période : espérances ardentes suivies d'amères déceptions, soudaines révélations de haines implacables, inquiétudes universelles, et tentatives avortant faute de concours, peut-être toute cette sombre époque s'éclairera-t-elle davantage.

Pourquoi les soldats ambitieux de l'empire dont le bâton de maréchal s'était brisé à Waterloo, les membres des sociétés démagogiques, les puritains de 91, pourquoi tant d'hommes réunis dans leur opposition, sans l'être par leurs principes, se sont-ils tout à coup trouvés rejetés en dehors du gouvernement, sans qu'il soit possible d'assigner les termes précis de cette scission éclatante? Ne serait-ce pas que les allures diplomatiques et réservées de ce pouvoir sorti d'une révolution, choquaient ou leur tempérament ou leurs idées, qu'ils devinèrent sa

tendance à imprimer à cette révolution le caractère froid et positif d'un fait, non le caractère vague et envahisseur d'un principe?

Lorsque, deux mois à peine après les évènemens de juillet, un député s'efforçait de rallier l'opposition naissante à un formulaire nouveau, et qu'en réclamant une enquête sur l'état du pays, il proposait un vote de blâme contre le ministère (1), au milieu des reproches qu'il empruntait à la polémique des partis désabusés, le premier et le plus grave à ses yeux, n'était-ce pas d'avoir appelé à une haute participation à nos affaires étrangères celui que M. Mauguin qualifiait du titre de *patriarche du droit divin?* Le choix de M. de Talleyrand était, en effet, plus significatif pour les esprits éclairés, et d'une plus grande portée, même pour l'opinion populaire, que toutes les banalités d'opposition accumulées dans une spirituelle harangue. La lutte entre le droit divin et la souveraineté du peuple était, au fait, le thème le plus fécond que l'opposition pût développer; par lui, ses rangs se grossirent de tous ceux pour lesquels la révolution était une doctrine, au lieu de n'être qu'un fait puissant et social. Tel homme croit s'être séparé du ministère Périer à l'occasion du vote d'une mesure parlementaire, qui a cédé à sa répugnance contre un système pacifique et conciliant. L'homme de parti, qui s'abuse souvent sur les motifs, ne se trompe jamais sur le but; or, le but véritable d'une opinion était la guerre, et le but de l'autre était la paix : ces deux idées furent après 1830 comme les deux pôles du monde politique.

Une foule de considérations étaient chaque matin habilement développées pour appuyer ces dispositions guerrières. L'un voulait en finir avec la *halte dans la boue*, un autre insistait pour que la France renforçât son système fédératif et reprît ses frontières; ici l'on invoquait l'intérêt national, là l'obligation de tenir envers tous les peuples l'engagement que le triomphe du principe de juillet nous avait fait contracter. Tel orateur faisait de la haute politique la mappemonde sous les yeux, tel autre faisait manœuvrer les armées de l'univers, depuis celles du schah de Perse jusqu'à la garde nationale mobilisée; mais ces harangues, sentant la lampe, se résumaient dans ces paroles imperturbables par lesquelles Lafayette closait à peu près toutes les discussions diplomatiques : « Il faut nécessairement que le droit divin disparaisse devant la souveraineté des peuples, ou que cette souveraineté recule devant lui. » Argument qui rappelle le fameux manifeste turc avant les conférences d'Akermann et la guerre de 1828 : *Toutes les puissances*

(1) Séance du 29 septembre 1830. — Motion de M. Mauguin.

chrétiennes sont naturellement ennemies de la Porte ottomane, et malgré leurs protestations, elles s'entendent toutes pour la détruire; il faut donc sortir de cet état le plus vite possible.

Il est vrai qu'un petit bout de ruban pendu à nos clochers de village donnait une tournure belliqueuse à toutes les pensées, et que les imaginations s'enflammaient aux grands souvenirs et aux grandes espérances. Depuis quelques mois les mères tressaillaient au bruit du tambour; elles regardaient avec anxiété leurs fils dont les yeux cherchaient le sabre paternel, déposé depuis le licenciement de la Loire au foyer de la chaumière. Mais si la France eût alors noblement accepté la guerre, elle était bien loin de l'appeler par une ardeur impatiente. Des intérêts nouveaux de propriété et d'industrie avaient, pendant quinze ans, lesté pour la paix cette génération arrachée par les évènemens de juillet à ses chances d'honorable et légitime fortune. Le temps et le travail avaient fécondé la lave refroidie du cratère de 92, et ce qui avait été une ardente foi n'était plus qu'un intérêt prudemment égoïste.

Si le pouvoir a obtenu depuis quatre années de miraculeux succès, succès qu'on attribue à la fortune, quoiqu'ils ne tiennent qu'à la logique, il les doit sans doute à ce qu'au milieu d'un confus tourbillon, il a conservé l'aperception claire et lucide de cette vérité: si l'opposition est tombée de chûte en chûte au terme où nous la voyons, c'est qu'elle s'est fait illusion complète sur la portée d'une effervescence passagère.

Quarante ans plus tôt, la proposition de M. de Lafayette était incontestable, car alors la révolution avait en elle-même cette aveugle foi qui renverse les montagnes, parce qu'elle y heurte sans les voir; dix ans avant juillet, lors des négociations de Laybach et de Vérone, le principe monarchique éprouvait également le besoin de s'étendre et de se dilater; mais l'influence des idées du siècle qui rendaient impossible le concours de l'Angleterre, et douteuse la fidélité des peuples, ne laissait plus à ce principe l'espoir d'étouffer le principe contraire. Dès-lors surgit l'espérance d'une transaction qui, dans les questions morales, s'établit moins solidement sur la tolérance du fort à l'égard du faible, que sur l'impuissance de tous les deux.

Les erreurs des partis sont presque toujours des anachronismes, et le bonheur d'un homme d'état consiste moins à posséder une idée féconde qu'à ne venir ni trop tôt ni trop tard pour l'appliquer. Michel de l'Hôpital rêva sous Charles IX une tolérance religieuse que Henri IV devait établir; il fit rendre le célèbre édit de janvier pour mourir de douleur à la Saint-Barthélemy. Si l'illustre chancelier naquit trop tôt,

le frère d'armes de Washington mourut trop tard, car il survécut à la puissance de ses idées, c'est-à-dire à lui-même. Ceci s'applique aux choses aussi bien qu'aux personnes : après la ligue de Smalcalde, l'Allemagne signa la paix de Passau, qui ne prévint pas la guerre de trente ans, le massacre d'un million d'hommes, la dévastation de ses provinces, et le triomphe de la barbarie au sein de la civilisation. Mais ce que n'avaient pu Charles-Quint ni Maurice, la lassitude et le temps l'accomplirent. Après avoir combattu pour l'empire, l'on ne combattit plus que pour la liberté; et les deux principes ennemis, impuissans à se vaincre, conduits à se tolérer, conclurent à Munster une paix durable, et le traité de Westphalie fonda l'avenir de l'Allemagne et du monde.

La connaissance de cette situation réciproque des peuples et des cabinets, l'intention d'en profiter pour traiter au lieu de combattre, présidèrent tellement à l'ensemble de la politique du nouveau gouvernement, que cette pensée fondamentale fut adoptée par tous les ministères appelés par la royauté à seconder son action. MM. Molé, Laffitte, Périer et de Broglie ont eu sur la direction à imprimer aux affaires étrangères des vues si concordantes, qu'il semble impossible de reconnaître entre elles la moindre dissidence. Aussi ne saurait-on admettre ni avec l'opposition actuelle, ni avec M. Laffitte lui-même, que ce ministre voulût autre chose que ce qui fut si heureusement réalisé par son successeur à la présidence du conseil; car, à cette époque décisive, l'accord sur les questions extérieures devait entraîner un accord forcé sur les questions administratives et politiques qui leur étaient subordonnées.

La véritable différence entre le ministère du 13 mars et celui du 2 novembre, c'est que le premier eut toujours le sentiment de sa position, tandis qu'il manqua presque constamment à l'autre. Chez Casimir Périer, le bras ne faillit point au cœur; avant lui, le bras faisait défaut. Il comprit que la première condition pour traiter avec l'Europe, c'était d'être assez fort pour ne pas traiter avec l'émeute. En repoussant la solidarité des hontes du 13 février, il accepta tout l'héritage d'un système qui existait avant lui, comme il préexistait à M. Laffitte; et peut-être la principale modification apportée par suite de ce changement fut-elle d'abaisser de six millions le chiffre proposé de la liste civile. Tel fut l'un des plus notables résultats pour la France de cette modification dans les personnes, transformée par le *compte rendu* en changement dans les doctrines.

Quand un parti moins oublieux qu'hypocrite presse les mains de

M. Laffitte, il sait très bien que ce ministre provoqua les premières conférences de Londres, qu'il fit négocier en Belgique pour le prince d'Orange, qu'il repoussa les offres de réunion comme un attentat contre l'Europe. Où donc est le système politique, s'il n'est là?

Il est d'une véritable importance d'être bien fixé sur ce point; il n'y a pas eu depuis 1830 deux systèmes en présence, celui du 2 novembre et celui du 13 mars; il n'y en a eu qu'un seul, servi par des agens inégaux, non en intelligence, mais en volonté, non en dévouement, mais en courage. De ce qu'un homme a réussi, de ce qu'un autre a échoué, s'ensuit-il qu'ils ne poursuivissent pas le même but? et n'en conclura-t-on pas seulement que la valeur personnelle reste chose immense même en face d'évènemens immenses aussi? Ce qui vient d'être dit relativement aux trois premiers cabinets, cesserait d'être vrai si on l'étendait à l'administration actuelle. Le ministère dont M. le duc de Broglie est le chef va, comment en disconvenir? fort au-delà de la pensée d'ordre matériel poursuivie par Périer. Réintégrer la France dans la communauté européenne, amener le désarmement de l'étranger par celui des factions, ne jamais sortir d'une légalité rigoureuse, et laisser toutes les questions de principe et d'avenir à l'expérience du pays; telle fut la pensée simple, mais féconde, de l'homme qui prit pour devise : *La Charte et la paix.* Aujourd'hui des questions nouvelles ont surgi, questions dogmatiques qui touchent à l'ordre moral beaucoup plus qu'aux intérêts matériels, et sur lesquelles Périer eût cru peut-être dangereux, et tout au moins inutile de s'engager.

Etait-ce souci du plus pressé, ignorance des besoins intellectuels des peuples, de ce qu'il plaît d'appeler les hautes maximes gouvernementales? Ne serait-ce pas plutôt instinct admirable de la situation et des limites obligées du pouvoir au sein d'une société telle que la nôtre? Nous le croyons, pour notre compte, et nous aurons plus tard occasion de défendre une mémoire chère à la France, et des attaques passionnées d'un parti et de la protection tant soit peu dédaigneuse de certains organes de la presse.

Quoi qu'il en soit, que les hommes du 2 novembre ne se séparent pas de ceux du 13 mars, plus heureux continuateurs d'une œuvre commune; que M. Laffitte ne répudie pas les éloges de l'histoire pour pouvoir signer le *compte rendu;* qu'il accepte avec toutes ses conséquences la solidarité de la pensée qui a sauvé la civilisation de la France et celle du monde.

S'il est une mission nationale en même temps qu'européenne, et que des hommes puissent être fiers d'avouer, c'est sans aucun doute cette

mission-là. L'on se plaira un jour à rechercher ce que fût devenue l'Europe, la guerre éclatant après juillet, de même qu'on disserte dans les écoles sur l'avenir que préparait au monde l'invasion des barbares, si le christianisme n'avait vaincu les vainqueurs même.

La guerre était évidemment pour la France la confusion de tous les élémens, le chaos intellectuel et social. Elle brisait l'unité nationale par les résistances qui auraient surgi dans l'ouest et dans quelques parties du midi, sous le drapeau blanc, ailleurs sous le drapeau rouge, à la première hésitation du pouvoir, à la première défaite de ses généraux. Un foyer révolutionnaire s'établissait au centre; les fédérations bourgeoises s'organisaient derrière les remparts des villes en même temps que la chute des croix faisait dans nos campagnes ce que n'avait pu la chute d'un trône.

Un gouvernement constitutionnel régulier eût trouvé dans l'audace des partis, dans l'action de la presse et dans la misère publique, des résistances chaque jour croissantes à la levée des subsides comme à celle des hommes. Une dictature révolutionnaire eût rencontré d'insurmontables résistances dans les appréhensions et les vivans souvenirs de la France. On était en garde contre la terreur, et dès-lors elle était impossible; car la terreur, ce cauchemar des nations, ne les envahit pas quand elles veillent. La guerre amenait 93 sans sa force, ses crimes sans la sombre gloire qui les couvre; c'était l'anarchie incapable d'enfanter le despotisme et se dévorant elle-même sans avenir et sans issue. La guerre était l'interruption subite de cet ordre providentiel qui, depuis cinq siècles, prépare en Europe l'avènement au pouvoir du travail et de l'industrie, au profit de ces classes moyennes dont la suprématie n'échappera pas toujours aux vicissitudes du sort, mais qui dominent en ce moment, comme la féodalité elle-même, par le droit de la force, de la richesse et de l'intelligence.

Si nous considérons la question dans ses rapports avec l'Europe, que voyons-nous? Une guerre purement révolutionnaire, entreprise sans alliance, sans argent, sans organisation, comme une croisade de Pierre l'Hermite, une guerre éternelle, puisqu'elle ne devait pas se terminer par la solution d'une difficulté politique, mais par la domination d'un principe intellectuel que chacun interprétait à sa guise, depuis les affiliés des Droits de l'Homme jusqu'aux prêtres saint-simoniens. C'était une conception plus gigantesque que celle de Napoléon, transportée dans l'ordre moral.

Ceux qui parlaient de rompre les honteux traités de 1815 pour reprendre nos frontières et rectifier l'équilibre de l'Europe étaient des

charlatans ou des dupes : il ne s'agissait point du tout d'équilibre dans un plan qui n'admettait d'alliance qu'avec les peuples et non avec les gouvernemens; il ne s'agissait pas de frontières, alors que derrière la question nationale se dessinaient la question polonaise, l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, le bouleversement radical des deux péninsules. Encore moins s'agissait-il d'alliance, car quel état eût accepté la nôtre? L'Angleterre, qui ne sanctionna pas sans répugnance le morcellement du royaume des Pays-Bas élevé par elle contre la France, eût-elle donné la main à un plan d'émancipation universelle, dont le premier et le plus inévitable résultat entraînerait son abaissement au rang de puissance du troisième ordre? Est-il un cabinet, est-il même un parti constitué sur une base nationale gouvernementale quelconque, qui pût accepter la solidarité de ce *tamerlanisme* révolutionnaire? Et devant cette propagande européenne, devenue l'arme fatale, mais obligée de la France, de quel poids auraient pesé la savante stratégie du général Lamarque, les plans de M. Mauguin sur l'alliance constitutionnelle du Midi, ceux de M. de Richemond recommandant l'alliance du Nord?

Ce ne sont pas là des faits grossis à la loupe pour se ménager le plaisir d'une réfutation facile; ce ne sont pas de vagues hypothèses, mais de trop manifestes réalités. Il est certain, d'un côté, que la conférence de Londres dissoute, la guerre se développait dans le cadre de cet immense horizon; il est certain, de l'autre, pour tous les esprits prévoyans, que la chute de M. Périer, devant ses adversaires politiques, eût été comme une déclaration de guerre à l'Europe.

L'opposition des rues en avait bien la conscience, et l'émeute pour elle signifia toujours la guerre. L'opposition parlementaire, étourdie par le bruit de ses paroles et l'aveuglement de ses haines, voyait moins distinctement la portée des choses. Appelée au pouvoir, elle eût tenté de reculer devant le crime de lèse-civilisation dont elle faillit se faire complice. Elle eût été inconséquente pour n'être pas coupable.

Mais aurions-nous donc trouvé au dehors ces sympathies ardentes qu'on escomptait avec assurance comme un gage de nos victoires?

L'Europe sans doute s'était ébranlée au bruit des trois journées; tout ce qu'il y avait de passions désordonnées en même temps que de griefs légitimes s'était produit au grand jour sous le coup de cet éclatant triomphe contre un pouvoir en démence; mais bientôt cette bourgeoisie morale et pacifique de la Belgique et de l'Allemagne, débordée par le flot populaire, l'œil fixé sur les scènes de vandales de Saint-Germain et de l'Archevêché, s'était placée en face de la France, dans l'attitude d'une observation inquiète. Ce sentiment, entretenu dans les

provinces belges par le clergé et par la noblesse, qui avaient si puissamment concouru à l'expulsion des Nassau, donna chaque jour plus de consistance au parti de l'indépendance nationale. Ce parti naquit et se fortifia sous la crainte suggérée par la tendance du mouvement français; et, comme le dit l'un des esprits les plus judicieux de sa patrie, l'indépendance belge fut une idée de juste-milieu, une inspiration transitoire, et peut-être factice, de modération et de prudence (1). En Allemagne, les convulsions d'Aix-la-Chapelle et des deux Hesses produisirent une impression analogue à celle qui frappa la Belgique aux scènes dévastatrices du Hainaut et des Flandres. D'ailleurs, c'était se faire une double illusion que de compter, comme point d'appui contre les gouvernemens de l'Europe, sur ce qu'on nommait alors en Allemagne l'opposition constitutionnelle. Outre que cette opposition, spécialement formée des classes jeunes et lettrées, n'avait pas déposé contre la nation et les couleurs du grand empire les antipathies entretenues par ce qui survivait encore du vieil esprit de Jahn et des chefs de la sainte croisade, comment méconnaître ce qu'une telle opinion a de précaire au-delà du Rhin? En ce pays, les mœurs attachent au pouvoir autant que les intérêts, et les familles souveraines n'ont pas été trente ans, comme la maison de Bourbon, séparées par les orages d'un sol où tout s'est renouvelé sans elles et contre elles. Les princes ont soutenu avec leurs peuples le poids des mauvais jours et de l'oppression étrangère, et l'auguste sang des empereurs, le vieux sang des Zolern ou des princes de la maison de Wittelsbach sera long-temps encore cher et sacré à la Germanie.

La France, placée vis-à-vis de la royauté dans des conditions diffé-

(1) « La Convention et Bonaparte se sont successivement placés en dehors de l'ordre européen : ils ont voulu fonder un nouveau droit public et ont dit tour à tour : L'état, c'est moi. Ils attirèrent sur la France la réaction du monde. La révolution de juillet a profité des enseignemens de l'histoire; bornant ses effets à une existence intérieure, elle a respecté le *statu quo* territorial. Si la révolution de juillet avait pris un autre caractère, c'en était fait de l'existence de la Belgique. La nationalité belge n'est pas une de ces idées larges qui rentrent dans ces vastes projets de commotions universelles; c'est une idée étroite, factice peut-être qui se rattache au vieux système de l'équilibre européen; c'est une idée de *juste-milieu*. Aussi, pour moi, je n'ai jamais pu comprendre ceux de mes concitoyens qui, partisans de l'indépendance belge, reprochent à la France son rôle pacifique. »

(M. Nothomb, congrès belge, 31 octobre 1831.)

rentes, se trompa sur la portée du bruyant mouvement dont sa révolution fut le signal en même temps que l'égide. Des institutions furent imposées, des tribunes s'élevèrent, des voix éloquentes et des journaux aussi hardis que les nôtres secouaient chaque matin cette apathie allemande, faisant apparaître aux yeux des princes le fantôme de l'unité germanique, dont les couleurs reparaissaient plus éclatantes, sorties de la poussière des siècles. M. de Rotteck, à Carlsruhe, M. Jordan, à Cassel, semblaient les organes d'intérêts imposans et d'énergiques volontés. En lisant l'*Allemagne constitutionnelle*, la *Gazette universelle de Stuttgard*, on respirait l'atmosphère parlementaire des idées françaises. Et pourtant ce mouvement, qui paraissait avoir de profondes racines dans les intelligences et dans les masses, s'arrêta court et succomba, à bien dire sans résistance, devant les résolutions de Francfort, ces ordonnances de juillet de l'Allemagne!

Pour trouver un concours efficace contre la coalition des puissances du nord et de l'est, il eût donc fallu se porter de prime-abord fort au-delà de cette opinion éclairée, mais trop facilement réduite au silence. Nos armées eussent dû demander aide et secours à ces ouvriers qui, en Saxe comme en Angleterre (1), se ruaient sur les machines, qui, à Hambourg comme à Gand, menaçaient la propriété du marteau dévastateur; à ces troupes de paysans fuyant, la torche à la main, devant les troupes hessoises. Ces malheureuses populations rurales que les déserts du Nouveau-Monde déciment chaque année, ces populations urbaines unissant aux vices de la civilisation l'ignorance de la barbarie, offraient les plus terribles élémens qui aient été réunis dans nos temps modernes pour une immense jacquerie agricole et industrielle. C'est à ce dernier degré de désolation et de honte que l'Europe fût descendue, si la Providence ne l'avait visiblement protégée à cette heure décisive pour ses destinées.

Dira-t-on que la France eût trouvé autre part une alliance moins dangereuse? Oui, sans doute, noble Pologne, tu fusses morte avec elle, dévorant les masses que trois puissances auraient jetées sur toi; mais, dans cette affreuse tempête, l'étendard qui flotta sur tes bataillons, et qui consacre, pour le ciel comme pour la terre, la sainteté de ton patriotique martyre, eût été vite abaissé par les hommes qui ont enfermé la

(1) On sait qu'à Leipsig (2 septembre 1830) les insurgés attaquèrent l'établissement du célèbre libraire Brockhaus, parce qu'il se servait d'une machine à vapeur pour ses presses, et qu'il ne dut le salut de son établissement qu'à la promesse de n'en plus faire usage.

plus glorieuse page de ton histoire entre deux autres tachées de sang.

L'Italie, conspiratrice silencieuse, opprimée par l'étranger, eût-elle moins résisté que la Pologne à cet entraînement de la vengeance et du fanatisme? Voyez plutôt ces cités espagnoles où triompha ce qu'on ose appeler l'esprit du siècle; villes de mœurs élégantes et de lumières, où des hommes ont été vus, en plein jour et sous le soleil, traquant des vieillards, élevant autour d'eux des remparts de feu, versant leur sang comme de l'eau, parce qu'une couronne sacerdotale était dessinée sur leurs cheveux blancs!

La guerre, c'était donc la décomposition universelle, l'abîme de toute civilisation et de toute liberté.

La première préoccupation du gouvernement français, plus immédiatement menacé qu'aucun autre, devait donc être de nouer des rapports étroits avec l'Angleterre; car cette alliance seule le rendait assez fort pour qu'on ne cédât pas à la tentation de l'attaquer, ou à la velléité plus probable de l'humilier en lui faisant *payer la convenance* de la paix. D'ailleurs, tant que se maintiendra l'organisation actuelle de l'Europe, tout gouvernement qui aura intérêt majeur au *statu quo* devra rechercher et obtiendra toujours cette alliance. L'état politique du monde a été réglé dans le plus grand intérêt de la Grande-Bretagne, et toute modification à l'ordre existant compromet sa suprématie si habilement assise, domination qui enveloppe l'univers par un immense réseau dont la première maille s'attache au rocher d'Héligoland, et la dernière au pied de la grande muraille.

L'Angleterre n'a désormais rien à gagner et ne pourrait que perdre à toute altération apportée au système territorial consacré par les traités. Elle fera peut-être la guerre pour le maintenir, elle ne la fera jamais pour le changer. Son alliance appartenait donc à la France du moment où des nécessités, heureusement temporaires, nous imposaient l'obligation de ne provoquer aucun redressement à des stipulations dont nous avons tant à nous plaindre.

La Russie est placée dans une situation diamétralement opposée. Cette puissance n'est point encore arrivée à son complet développement; son mouvement interne, sa végétation naturelle, la portent vers une partie de l'Europe, où elle ne peut s'étendre sans briser l'équilibre. Elle est donc l'alliée naturelle de toutes les nations auxquelles le *statu quo* donne une situation fausse et contrainte, comme la Grande-Bretagne est l'alliée de toutes celles qui ne songent qu'à conserver. La Russie s'alliera un jour à la France; ce ne pouvait être en 1830, car la France

veillait alors à un intérêt plus social que la rectification de ses frontières.

L'Autriche aussi ne peut que perdre à tout remaniement du système européen, car elle est arrivée à l'apogée de sa grandeur et de son influence; elle appartient donc à l'alliance anglaise, avec la Porte ottomane, plus compromise encore. La Prusse, mal à l'aise dans ses frontières, aspirant à rendre sa puissance plus compacte et moins précaire, adhère à la Russie, moins, comme on le voit, par intimité de famille, que par instinct et gravitation naturelle. Dans la confédération germanique, des états du second ordre, la Bavière, par exemple, inclinent vers ce système, parce que lui seul ouvre des chances aux cabinets ambitieux, laisse de l'espoir aux peuples qui souffrent.

D'un côté l'Angleterre et l'Autriche, de l'autre la Russie et la Prusse; ceux qui ne songent qu'à conserver et ceux qui aspirent à acquérir, les états qui grandissent et ceux qui tombent, le présent en face de l'avenir, les étoiles nouvelles devant les astres qui pâlissent : si cette division de l'Europe n'est pas écrite dans des traités, on peut affirmer qu'elle gît au fond des choses, comme une force occulte, mais vivante: quand l'heure aura sonné, la France, en intervenant, fera pencher la balance et fixera le sort du monde.

Mais le gouvernement de 1830 devait laisser dormir cette pensée. Il eût été coupable de l'éveiller il y a quatre ans; il serait plus coupable encore de ne pas lui donner à l'instant satisfaction large et complète.

Ce sera donc en raisonnant d'après la nécessité démontrée de maintenir les traités, en tant que leur maintien était compatible avec l'honneur, le premier des intérêts pour un peuple comme pour un homme, que nous jetterons un coup-d'œil sur les principales transactions diplomatiques intervenues depuis la révolution de 1830.

Il y avait tout un système dans le choix de M. le prince de Talleyrand et dans son prompt départ pour Londres. Un esprit aussi éclairé ne pouvait manquer d'envisager l'alliance anglaise sous deux faces : d'abord comme garantie de paix générale qu'on pouvait consolider encore par l'accession de l'Autriche, en combinant les données sur lesquelles avaient négocié l'abbé Dubois en 1718, et l'abbé de Bernis en 1756, puis comme garantie pour le maintien de la dynastie nouvelle. N'était-ce pas par l'alliance britannique qu'un autre duc d'Orléans avait assis son pouvoir, menacé par les trames d'Alberoni et les résistances d'une grande partie de la noblesse? N'était-ce pas par le concours de l'Angleterre qu'une lutte pouvait devenir redoutable dans les pro-

vinces de l'ouest? Comme l'Écosse jacobite attendait, pour aiguiser sa claymore, que des voiles françaises parussent à l'horizon, la Vendée et la Bretagne ne s'ébranlèrent jamais sans que le pavillon britannique ne fût en vue de leurs côtes. S'assurer la coopération de l'Angleterre, c'était donc rendre impuissante l'opposition des partis et celle de l'Europe.

Cet intérêt était si grave, qu'on y eût fait sans doute les plus grands sacrifices, mais la fortune de la France ne les a pas rendus nécessaires. Si le parti tory, moins sympathique à la révolution de juillet, s'était maintenu aux affaires et avait fait de l'abandon d'Alger la condition de son alliance et l'appoint de son marché, on peut dire, sans calomnier personne, que la résistance n'eût pas été invincible, et que cette chance avait été pesée. L'ambassadeur partait pour Londres, bien moins avec l'espoir de renverser les tories, que dans l'intention de s'arranger avec eux; peut-être, dans sa pensée, le duc de Wellington devait-il servir à notre révolution d'appui contre l'Europe, en même temps que de résistance contre elle-même. Un mouvement auquel les sympathies de M. de Talleyrand durent le laisser étranger, porta lord Grey et lord Palmerston à la tête des affaires, et dès-lors l'alliance, sans abandonner le champ pacifique de cet ordre européen que M. de Talleyrand avait contribué à fonder, prit une couleur plus chaude et devint plus étroite. Ce fut alors que les évènemens, en se développant, firent concevoir un beau matin la quadruple alliance, idée qu'on était loin d'entretenir en se rendant à Londres. L'avènement des whigs, peu prévu, peu désiré peut-être, ne fut pas moins un bonheur immense pour la France. Il est hors de doute, en effet, que l'administration précédente, qui n'avait consacré qu'avec hésitation et réserve le principe de la séparation de la Hollande et de la Belgique (1), n'aurait sanctionné ni notre intervention armée en août 1831, ni le siége d'Anvers en 1832; et sans ces deux coups de main les affaires belges devenaient inextricables, la France n'en sortait que par la porte de la guerre ou par celle du déshonneur.

Or, il est un principe qui domine les conventions entre états aussi bien qu'entre particuliers, et qui forme à lui seul comme la morale de la politique : c'est qu'un peuple ne peut transiger sur l'honneur, même en face d'un danger imminent, pas plus qu'un individu ne peut s'assurer

(1) On se rappelle le discours de la couronne à l'ouverture du parlement (2 novembre 1830), dont le sens équivoque donna lieu à une orageuse discussion au sein de la chambre des députés.

un avantage en manquant aux lois de la conscience, à celles plus étroites encore de la délicatesse. La monarchie de 1830 peut-elle défier sur ce point les investigations de ses ennemis? Nous le croyons, et nous hésitons d'autant moins à le proclamer, que, séparés sur plusieurs points du système de politique intérieure qui tend à prévaloir, et que placés, d'ailleurs, en dehors du pouvoir et des partis, nous essayons de juger les faits comme s'ils nous arrivaient éteints et amortis à travers les mers ou à travers les siècles.

Quatre groupes distincts de négociations ont occupé l'Europe depuis 1830 : la question belge, les affaires des deux péninsules méridionales, la Pologne et l'Orient.

L'importance de conserver la paix étant admise comme base, l'influence française s'y est-elle exercée dans un sens conforme aux véritables intérêts nationaux? En agissant selon des circonstances transitoires, mais impérieuses, la France s'est-elle liée les mains pour des circonstances différentes, et le présent compromet-il l'avenir? Quel sera cet avenir? comment doit se ménager la transition d'un état de choses accidentel à une situation normale déterminée par la nature des choses? questions que d'autres résoudront, et qu'on doit se borner à établir ici en les éclairant par quelques aperçus.

De toutes les éventualités que la révolution de juillet avait provoquées, l'insurrection belge était la plus probable et la plus délicate. Dans les derniers jours d'août, un mouvement s'opère à Bruxelles; mais les vœux populaires consignés à l'hôtel-de-ville ne vont pas alors au-delà de la séparation avec la souveraineté de la maison d'Orange. Cette combinaison servait merveilleusement les vues et les intérêts de la France : elle faisait tomber, sans coup férir, le royaume des Pays-Bas, et la paix générale n'en était pas compromise. On s'explique donc que le cabinet auquel présidait alors M. Laffitte n'ait abandonné cet arrangement qu'après que l'irritation causée par les mesures du roi Guillaume l'eût rendu tout-à-fait impraticable.

C'est en révolution surtout qu'il faut saisir l'instant propice, car alors les jours accumulent les évènemens comme des siècles. Bruxelles attaqué, Anvers mitraillé, le sang avait pour jamais scellé la déchéance des Nassau. L'Angleterre et la France durent le comprendre, l'Europe entière le comprit un peu plus tard, mais enfin elle le comprit.

Que devait dès-lors vouloir le gouvernement français? Constituer en Belgique un établissement respectable, y fonder un pouvoir qui, par ses relations, pût s'harmonier avec l'Europe; garantir son existence politique par la reconnaissance des cabinets, son existence territoriale

par des frontières, sinon inexpugnables, du moins bien délimitées, son existence commerciale en stipulant le transit par les eaux et les routes aboutissant à l'Allemagne et à la mer. Les premiers protocoles de Londres prouvent que les cabinets, dominés par des nécessités aussi pressantes que celles auxquelles cédait la France, se résignaient à faire de cette constitution une œuvre sérieuse, ce que le roi de Hollande parut se refuser à comprendre dans les premiers temps.

Mais, à cette époque, le Luxembourg lui était formellement réservé, toutes les questions en litige étaient résolues contre les Belges; il y avait malveillance évidente pour les uns, préférence visible pour les autres.

Cependant les évènemens allaient se développant en Europe; il devenait chaque jour plus nécessaire de ménager la France et de prévenir des dangers qu'elle n'était pas seule à redouter. Son influence grandit à l'ombre de circonstances habilement exploitées; elle grandit tout au profit de la Belgique. Il y a loin des protocoles de novembre 1830, qui tranchaient négativement la question du Luxembourg, aux dix-huit articles proposés à l'avènement de Léopold, qui, laissant cette question indécise, la réservaient pour une négociation ultérieure, et donnaient en définitive à la Belgique plus qu'elle ne posséda du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II.

On se plaignit des deux côtés, et cela devait être. Mais ce qui était moins naturel, ce fut que les Belges continuassent à se plaindre après leur désastre d'août. Le roi Guillaume, concevant enfin que, malgré la profonde douleur qu'en éprouvaient personnellement les princes ses parens, leurs ambassadeurs à Londres ne jouaient point aux protocoles, et n'allaient à rien moins qu'à sanctionner la déchéance du roi des Pays-Bas et à faire tout de bon un roi des Belges, entreprit de détruire à lui tout seul cette révolution qui leur faisait si grand'peur et en face de laquelle ils se montraient si faibles. Pendant qu'on verbalisait à Londres, l'armée hollandaise arrivait sans résistance presque aux portes de Bruxelles. Une résolution admirable de hardiesse et de promptitude sauva seule l'Europe d'une guerre imminente et désastreuse; car une restauration orangiste à Bruxelles, c'était la guerre, et la guerre commençant sous les auspices de la honte. Il est, en effet, des choses dont un gouvernement sage accepte le maintien, mais dont il ne peut permettre le rétablissement, parce qu'alors il en deviendrait complice.

L'intervention de 1831 prépara la paix du monde, le siége d'Anvers la consolida, en montrant que le système était fort, qu'il pouvait se heurter aux murailles sans s'y briser.

La France ne dut évidemment ce succès qu'au concours sympathique du parti whig, qui offrit de seconder l'intervention de son armée par celle d'une flotte anglaise. Jamais, on le répète, ministère tory ne fût sorti à ce point des vieilles traditions nationales de la Grande-Bretagne; et en voyant lord Grey entreprendre une telle chose sans être renversé, l'on dut se dire qu'en Angleterre tout était changé dans les idées et changerait bientôt dans les choses.

Quoique ce malheur accusât plus les circonstances que son courage, la Belgique, après un tel désastre, n'obtint sans doute qu'à raison des exigences de sa tutrice, ce traité du 15 novembre, qui, s'il trompa chez elle des espérances exagérées, blessa des droits acquis en Hollande. Malgré les supplications et les intrigues de famille, les cabinets ratifièrent tous cet instrument, et peu de mois après, l'armée française descendit le pavillon orange de la citadelle d'Anvers, devant l'armée prussienne au port d'armes. Intervint ensuite la convention du 21 mai 1833, qui donne aux Belges un provisoire plus favorable que l'état définitif. Ce fut ainsi qu'à la vue des conséquences de l'opiniâtreté hollandaise, l'Europe ne sut plus si on devait la qualifier d'entêtement ou de courage.

Dira-t-on que ces résultats sont atténués par la présence à Bruxelles d'un prince pensionnaire du gouvernement britannique? Argument de gazette dont la réfutation sort du fond même des choses. Qui ne sait que le souverain de la Belgique subira constamment l'influence française, qu'il sera notre allié nécessaire, de fait, sinon de droit, parce que, pressé et menacé par la Hollande, il ne peut vivre que par la France? Le cabinet de Saint-James a le bon esprit de ne se préoccuper guère des sympathies personnelles du prince qui règne ou pouvait régner à Lisbonne : il sait très bien que le prince du sang de Beauharnais, de Saxe ou de Bragance appartiendra toujours à l'Angleterre, parce qu'il lui faudra vendre ses vins de Porto et se défendre contre l'Espagne.

La France domine en Belgique au même titre que la Grande-Bretagne en Portugal, et il entra autant de vanité que de politique dans le refus de la conférence de ratifier l'élection de M. le duc de Nemours. C'était ôter une couronne à un prince français sans ôter une annexe à la France.

Cette résistance pourtant se conçoit mieux que la *neutralité perpétuelle*, l'une des niaiseries diplomatiques les mieux étoffées de ce siècle. Prétendre appliquer l'état exceptionnel de la Suisse, contrée agricole et pastorale, ceinte d'inaccessibles remparts, sans communications obligées avec ses voisins, état, d'ailleurs, si peu respecté dans les derniers temps, à la Belgique, pays ouvert et hérissé de places fortes,

qui, au premier coup de canon, seront occupées par la France, pour qu'elles ne le soient pas par la Prusse; à la Belgique, puissance commerciale et maritime, qui ne peut vivre que par des traités : c'est là ce que le gros bon sens d'un bourgeois appellerait une extravagance, et ce que n'a pas craint de décréter la plus haute autorité politique de l'Europe.

Mais rendons justice à la conférence : elle était fixée sur la valeur de son œuvre. Elle savait si bien que la neutralité de la Belgique était une pure illusion, et que le nouvel état recevrait, la guerre advenant, garnison française dans toutes ses forteresses, sans plus de résistance que Lille ou Valenciennes, qu'elle stipula la *démolition de ces places fortes*. Ceci, au moins, a un sens : l'Europe veut se défendre, et en cela elle joue son rôle. Mais comment s'expliquer qu'en 1832 l'opposition fit un crime au pouvoir de ce qu'il n'avait pas encore été donné suite à cette clause, au lieu de lui reprocher avec beaucoup plus de fondement de l'avoir consentie?

De toutes les concessions faites par la France à la paix du monde, cette démolition de forteresses érigées avec l'or de notre rançon, est peut-être l'une de celles sur lesquelles le patriotisme et l'honneur pourraient hésiter davantage; et cependant un discours de la couronne et des harangues ministérielles l'ont présentée comme une victoire (1).

La neutralité belge, conception sans base, qui ne se peut justifier que par son inanité même, eut pour pendant, du côté de la France, le fameux principe de *non-intervention*, improvisé pour les difficultés du premier moment, et qui faillit en créer de plus sérieuses, quand se développèrent les affaires d'Italie.

Il faut le dire, à moins de se déclarer prêt à soutenir de l'or et du sang de la France toutes les révolutions qui éclateraient des bords du Tage à ceux de la Neva, il était difficile de trouver une doctrine plus large et plus commode pour les fauteurs de ces révolutions prochaines. La non-intervention eût, en effet, obligé l'Europe à assister, l'arme au bras, à tous les soulèvemens qui se fussent tramés contre elle; c'est ainsi que, pour compenser une absurdité par une autre, la France ne pouvait prévenir une restauration à Bruxelles, ni l'Autriche réprimer une insurrection à Modène, qui, dans moins d'un mois, amenait infailliblement une révolution à Milan. Un parti donna sans doute à ce principe une extension qu'on n'avait pas entendu lui imprimer en le pro-

(1) Discours du trône, ouverture de la session de 1831. Casimir Périer, séance du 8 mars 1832.

clamant; mais le gouvernement français n'en fut pas moins accusé, avec quelque fondement, d'avoir entretenu des espérances, que les partis sont toujours disposés à prendre pour des encouragemens (1).

Aussi fallut-il bientôt revenir sur la doctrine qu'on avait développée avec fierté; elle expira sous les commentaires et les interprétations restrictives. Tout novice qu'on était encore en diplomatie, on en vint vite à comprendre que l'intérêt de la sécurité et l'intérêt d'honneur, qui en est inséparable, sont, après tout, la seule règle permanente du droit international, et qu'en cette matière les axiomes finissent d'ordinaire par devenir des embarras, parce que, formulés pour la circonstance, ils restent sans application dans des éventualités différentes.

Ce fut sous l'influence de cette pensée que M. Laffitte déclara, au milieu des complications croissantes de l'Italie, que la guerre était possible, probable ou certaine, selon les limites où s'arrêterait l'intervention étrangère. Il comprit l'absurdité de placer Parme ou Bologne sur la même ligne que Nice ou Chambéry, ainsi que le réclamait l'opinion cosmopolite; il sentit qu'un gouvernement national devait faire des intérêts de la France la mesure de ses devoirs et de ses sacrifices, et qu'un pouvoir, qui n'avait pas déclaré la guerre à l'univers en foulant aux pieds les conventions qui le régissent, ne pouvait méconnaître les droits spéciaux que donnaient à l'Autriche, ici la proximité de ses possessions, ailleurs la réversibilité stipulée par les traités qui fixent l'état territorial de l'Italie.

La France n'était intéressée dans les affaires de ce pays que par l'obligation de maintenir cet état de choses. Elle ne devait pas plus interdire à l'Autriche d'intervenir à Modène, qu'elle ne devait s'interdire à elle-même d'intervenir à Bruxelles. Elle négocia deux fois avec le cabinet autrichien l'évacuation des légations; on négocia deux fois avec elle l'évacuation des provinces belges; l'on resta donc, de part et d'autre, dans les termes des traités, et la parité fut complète.

Peut-être est-il permis d'ajouter que l'expédition d'Anvers fut un coup de génie; car le génie en politique n'est que l'à-propos dans l'action, tandis que l'expédition d'Ancône s'offre plutôt comme un coup de tête. Ce bris nocturne d'une porte à coups de hache fut moins provoqué par l'urgence des circonstances, que par l'un de ces ressouvenirs de l'empire, qui trop souvent arment encore contre nous les jalouses susceptibilités des peuples. Cet acte d'irritabilité, beaucoup plus que de haute prévoyance, semblait un démenti soudain au système suivi

(1) Manifeste des Romagnols, avant la capitulation d'Ancône. Mars 1831.

depuis deux années, et dans des circonstances moins compliquées, il eût sans doute créé plus de difficultés qu'il n'était de nature à en résoudre. Mais s'il est des temps où les pouvoirs ne peuvent rien que périr, il en est d'autres où tout les sert, même leurs fautes.

Les affaires de l'autre péninsule exigeaient de la France une attention plus soutenue; son gouvernement devait y prendre une part plus active.

Il n'avait pas à s'enquérir du prince qui régnerait à Lisbonne, de ses penchans et de ses vues politiques; car le Portugal dépend plus étroitement de l'Angleterre que l'Irlande, et nous n'aurons pas de long-temps intérêt majeur à ce qu'il en soit autrement. Ce pays, d'ailleurs, semblait assister avec apathie aux phases d'une longue lutte plus immorale que sanglante. Le peuple portugais, frappé d'une sorte de déchéance, comme l'Ottoman, semble aussi survivre à la gloire de son empire, et ne pas croire à la possibilité de se relever entre les nations. S'il a gardé toute la fierté du passé, il n'a pas cette foi vivante en l'avenir qui rend les révolutions fécondes.

Quant à la question de droit dynastique, fort douteuse en principe, les cabinets l'avaient tranchée à la mort de Jean VI en faveur de dona Maria. Aussi fallut-il, pour faire changer l'aspect de cette question, que ne recommandait, d'ailleurs, ni l'importance des intérêts, ni l'étendue du théâtre où elle se développait, qu'elle s'effaçât devant la lutte du principe constitutionnel contre la royauté absolue. Les secours clandestins de l'Europe alimentèrent alors une guerre qui se mourait d'impuissance réciproque. Réduits par la force des circonstances à n'oser se combattre en face, les gouvernemens, réunis en conférence pacifique, se donnaient le dédommagement d'une petite guerre à l'extrémité de l'Europe, comme pour n'en pas perdre l'habitude. Le cabinet français conçut que ce n'était pas là une de ces affaires capitales dans lesquelles on s'aventure, mais seulement une partie dont l'issue vous passionne, que l'on soutient de ses paris et de son argent, debout et sans prendre place au tapis vert.

Mais peut-être regrettera-t-il un jour amèrement de n'avoir pas tranché en temps utile la différence entre l'insignifiante question portugaise et cette question espagnole, toute palpitante pour nous d'un intérêt immédiat, et dont la conclusion définitive n'importe pas moins à notre avenir que la solution des affaires belges.

Un ministre français de quelque prévoyance ne peut dormir en paix, s'il n'est assuré de trouver concours et appui dans les conseils de l'Espagne. Paris et Madrid doivent marcher du même pied, et dans l'intérêt des deux peuples, le gouvernement doit s'y exercer selon la même in-

fluence. Dans un siècle où la toute-puissance politique se concentrait dans le prince, Louis XIV plaça l'un de ses fils à l'Escurial; Napoléon, par une idée analogue, tenta d'y jeter l'un de ses frères. Aujourd'hui que le gouvernement n'est plus dans les personnes, mais dans les intérêts et dans l'opinion qui les domine, il importe assez peu que le sang de Bourbon cesse de régner en Espagne par l'abolition de la loi salique; mais il importe beaucoup que le pouvoir s'exerce des deux côtés des Pyrénées selon un même esprit, si ce n'est selon des formes parfaitement identiques. Et à cet égard on peut dire que le pays où la monarchie de 1830 pouvait et devait peut-être, pour sa sûreté et le maintien de l'équilibre européen, exercer la propagande de ses principes, c'était l'Espagne; car, en bonne politique, l'Espagne, c'est encore la France.

Mais là pas plus qu'ailleurs les circonstances ne manquèrent au gouvernement nouveau. L'avènement d'Isabelle fut celui de la propriété, du crédit et de l'aristocratie mobile aux affaires; il porta le parti français au pouvoir. Ces intérêts y triompheront en définitive, car, quoique moins fortement organisés que parmi nous, ils sont assez vivaces pour survivre à la débâcle où ils semblent près d'être entraînés; mais l'abîme est entr'ouvert, il a déjà dévoré trois systèmes et vingt ministres. D'un côté, don Carlos, avec un gouvernement de paysans et de moines, et dont l'entrée à Madrid séparerait de la monarchie les grandes villes commerciales et les provinces du midi, les existences les plus considérables et les capacités les plus éprouvées de la Péninsule; de l'autre, les hommes de 1820 qui, par philosophie, ont fermé les yeux sur les massacres, qui, par patriotisme, donnent peut-être la main aux égorgeurs : tel est l'avenir que la France a laissé faire à son allié le plus nécessaire, par hésitation ou par imprévoyance.

Ce n'est pas aujourd'hui sans doute qu'un autre système est possible; le seul devoir, désormais, c'est de ne pas créer par ses insinuations et par d'intempestives répugnances, de plus grands obstacles aux hommes qui osent, au moins, combattre des dangers dont ceux qui seuls pouvaient les prévenir n'ont pas droit de leur demander compte. Comment se sont usées à la peine tant de popularités? quel motif a développé ce mouvement provincial insaisissable encore dans son principe et dans ses conséquences, qui ressemble de loin à l'élan de tout un peuple, et qui n'est peut-être au fond qu'une trame de sociétés secrètes favorisée par le découragement universel? Contre quels obstacles se sont brisés les hommes auxquels on donne aujourd'hui de vains éloges après leur avoir refusé des secours efficaces? N'est-ce pas contre cette guerre de Navarre qu'aucun parti n'a puissance de terminer, où chaque victoire des insur-

gés augmente les chances de l'anarchie plutôt qu'elle n'en donne au prince dont le nom est inscrit sur leurs bannières; guerre d'armées qui fut d'abord une guerre de bandes?

On a trop oublié qu'aucun parti n'a jamais terminé une guerre civile en Espagne: elle y renaît du sang versé, remontant sur ses montagnes blessée, mais jamais morte. Mina n'a jamais eu raison de Merino, ni Merino de Mina. Un régime exceptionnel et protecteur établi sous notre influence dans les provinces basques et dans la Navarre occupées militairement; une flotte anglaise pour recueillir les chefs, en attendant le jour prochain d'une amnistie garantie par notre parole; des régimens français devant lesquels un prince, alors sans espérances sérieuses, se fût retiré avec honneur, et auxquels les Navarrais auraient remis leur épée plutôt qu'à des ennemis implacables pour avoir été si souvent vaincus: telle était, il y a quelques mois, la voie la plus simple pour éviter des complications qu'il n'eût pas fallu, ce semble, une haute perspicacité pour pressentir. Ainsi l'on restait dans des conditions moins incertaines et moins alarmantes, et la France continuait ce rôle de modération énergique qui a fait sa force et son honneur.

L'intervention opérée dans des circonstances différentes eût trouvé appui moral au sein de l'opinion qui aujourd'hui la repousse; en s'y associant par des voies patentes et honorables, le gouvernement anglais se fût élevé au-dessus du triste rôle que ses enrôlés de tavernes lui font jouer; sous le rapport de nos finances, la dépense de l'occupation n'eût peut-être guère excédé celle qu'une observation longue et armée va rendre nécessaire; le Nord aurait fini par subir la royauté constitutionnelle d'Isabelle, comme la France et l'Angleterre subissent l'anéantissement politique de la Pologne. Don Carlos, roi problématique et nomade, n'eût pas fait ce que n'a pu le roi Guillaume, à la tête d'une armée victorieuse.

Celui qui écrit ces lignes est loin du théâtre des évènemens, loin en ce moment de Paris où ils aboutissent; il n'en sait que ce que les journaux apprennent à tous; mais il suffit de ne pas ignorer l'influence que la situation politique de l'Espagne doit exercer sur la nôtre, et l'importance plus grande encore dont sera l'alliance espagnole, alors que la France, sortie de la réserve que les temps lui imposent, suivra au dehors l'élan de sa politique naturelle, pour comprendre qu'en abandonnant au hasard des évènemens l'issue d'une telle lutte, on a laissé à la fortune ce que la prudence commandait de lui ôter.

Dans d'aussi graves circonstances, on peut croire que Casimir Périer ne se fût pas contenté d'agir par la voie diplomatique, il eût probable-

ment considéré une intervention décisive en Espagne comme plus importante pour le sort de la monarchie de 1830 que l'interdiction légale d'en discuter le principe. Il est visible que s'il y a lacune dans le système en général bien lié des rapports extérieurs de la France, que si ce système est menacé par quelque point, c'est par ces affaires d'Espagne, plaie profonde qui s'élargit d'heure en heure. Tout modéré que soit ce système, il n'a pu s'établir, il ne peut durer que sous la condition d'oser beaucoup, de rester maître absolu dans la sphère où l'on circonscrit sagement son action, et de dominer à sa porte en renonçant à dominer au loin.

Nous devons avoir les yeux constamment ouverts sur ce qui se passe à Madrid pour être autorisés à les fermer sur ce qui se passe à Varsovie. La France, quelles que fussent ses douleurs, devait à son avenir, à la civilisation dont elle garde le dépôt, de laisser succomber, non la Pologne immortelle, mais toute une génération de héros. Moins d'inégalité dans une lutte où son intervention aurait appelé celle de trois puissances, voilà tout ce qu'elle pouvait garantir à une nation infortunée, et le système de paix, admis comme un devoir envers le monde et envers soi-même, devait affronter cette terrible épreuve avec la conscience de bien faire. La France ne doit rien à la Pologne que des larmes, jusqu'au jour où des modifications inévitables dans l'état politique du monde, qui se disloque à l'Orient, lui permettront, dans toute la plénitude de sa volonté et de sa force, d'exercer une intervention décisive, d'où peut sortir, avec d'autres combinaisons nouvelles, un meilleur sort pour un peuple si souvent martyr, et qui recevra peut-être de l'expérience éclairée de l'Europe ce qu'il a vainement espéré de son courage.

En attendant l'instant d'entrer dans des voies où la Russie ne pourra marcher sans la France, et où notre concours devra se faire acheter par des conditions utiles à l'Europe, la question polonaise ne saurait provoquer des négociations de quelque importance. A quelques notes fondées sur des textes peu précis, il aura été répondu par des notes où ces textes auront reçu une interprétation différente. Que faire à cela? L'honneur de la France consiste-t-il à tout empêcher, ce que la Providence elle-même ne saurait faire, ou ne tiendrait-il pas plutôt à conserver ses coudées franches à Madrid et à Bruxelles, comme la Russie les a en Pologne, l'Autriche en Italie, les deux grandes monarchies allemandes dans les affaires de la confédération?

Cette situation provisoire durera jusqu'au moment où la grande débâcle qui s'apprête vers le Bosphore changera l'attitude réservée de la politique européenne, et lui ouvrira devant elle un champ immense et

tout nouveau. Si Dieu et la prudence humaine qui entre dans ses voies, reculent de quelques années cette catastrophe imminente, la France s'avancera dans cette arène, qui ne sera peut-être qu'un congrès, avec une disposition d'esprit moins fiévreuse, des idées plus rassises, un souvenir moins vivant des violences révolutionnaires et des ambitions impériales. Les faits se seront étroitement enlacés aux idées, les doctrines seront lestées par le poids des intérêts, les questions comme les forces sociales auront mûri en Europe. L'unité de l'Italie ne sera plus un mot d'ordre reçu et passé sur la pointe d'un poignard; l'Allemagne, sillonnée de chemins de fer, et où le bruit de l'industrie fait taire celui des armes, aura préparé par son unité commerciale des destinées qu'elle est aujourd'hui incapable de défendre comme de définir; le vent du siècle aura fait des ruines de ce qui semble puissant encore; le sol sera déblayé, et l'instant de la reconstruction sera proche. Alors le système auquel la France adhère en ce moment, comme à la condition même de son salut, aura accompli son œuvre; alors des alliances nouvelles surgiront avec des besoins nouveaux.

Il y a dans la politique deux parties distinctes, mais que l'homme d'état doit combiner et maintenir dans une haute et constante harmonie; une partie fixe, celle-là résulte des destinées d'un pays, du génie d'une race, et de la civilisation qui l'exprime; une partie transitoire, qui régit tout ce qu'il y a d'accidentel dans le cours des choses humaines. L'homme politique pense toujours selon celle-là, alors même qu'il agit conformément à celle-ci. Il sait au besoin enrayer dans la voie du progrès, mais sans jamais aller à l'encontre; il s'arrête devant les évènemens, mais ne garantit pas le présent en lui sacrifiant l'avenir.

C'est parce que nous croyons que le système suivi depuis cinq ans n'a blessé à mort aucune question vitale, et qu'en reculant les solutions, il les a rendues plus certaines, que nous lui donnons, en thèse générale, une adhésion dont l'opposition systématique est elle-même devenue complice. Elle aussi se défend aujourd'hui d'avoir jamais voulu la guerre européenne; elle était animée des intentions les plus pacifiques en provoquant l'intervention en Pologne et en Italie, en prétendant obliger le ministère à garder Anvers, à prêter secours aux petits états allemands qui résisteraient aux résolutions de Francfort, souscrites par leurs gouvernemens.

La paix est maintenant si universellement appréciée comme un immense bienfait, qu'il n'y a guère plus à défendre l'homme à l'énergie duquel la France en est surtout redevable, et dont la vie s'est vite usée sous nos passions comme la barre de fer sous le marteau. Cet homme

n'avait pas fait de la politique générale l'objet de ses travaux antérieurs; la partie fixe et en quelque sorte contemplative de cette étude ne lui avait pas été révélée; il ne songeait point à l'avenir en livrant ses luttes de chaque jour. L'instant semble arrivé de dépasser le cercle où dut nous circonscrire le délire d'un temps qui s'éloigne; les vues d'ensemble peuvent désormais être abordées, non pour provoquer à l'abandon d'une politique conservatrice, mais pour empêcher qu'elle ne s'engage sur certaines questions fondamentales, telles par exemple que celle de l'Orient, dans un sens opposé à la mission naturelle de la France.

LOUIS DE CARNÉ.

(La suite à un prochain numéro.)

LES CHANTS

DU CRÉPUSCULE

POÉSIES PAR M. VICTOR HUGO [1].

C'est toujours un bonheur quand les hommes qui ont le don de la Muse reviennent à la poésie pure, aux vers. Cette forme d'expression pour l'imagination et pour le sentiment, lorsqu'on la possède à un haut degré, est tellement supérieure, d'une supériorité absolue, à l'autre forme, à la prose; elle est si capable d'immortaliser avec simplicité ce qu'elle enferme, de fixer, en quelque sorte, l'élancement de l'ame dans une attitude éternelle, qu'à chaque retour d'un grand et vrai talent poétique vers cet idiome natal, il y a lieu à une attente empressée de toutes les ames musicales et harmonieuses, à un joyeux éveil de la critique qui sent l'art, et peut-être, disons-le aussi, au petit dépit mal caché des gens d'esprit qui ne sont que cela.

M. Hugo, au milieu des diversions laborieuses et brillantes qu'il s'est données, dans les intervalles de ses romans qu'il ne multiplie pas assez au gré du public, et de ses drames que, selon nous, il

(1) Librairie d'Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

ménage trop peu, n'a jamais perdu l'habitude du rhythme lyrique auquel il dut ses premiers triomphes. Il est attentif à ne pas laisser passer vainement ces plaintes, ces allégresses, ces terreurs, qui sortent tour à tour d'une ame profonde, ces échos fréquens par lesquels elle répond aux grands évènemens du dehors. Il recueille au fur et à mesure dans une corbeille préparée les fruits intérieurs des saisons diverses, les récoltes des années successives; il ne les laisse pas mourir sur pied, ni se dessécher à la branche. Après *les Orientales*, œuvre de maturité radieuse et de soleil, nées, pour ainsi dire, dans l'août de sa jeunesse, sont venues *les Feuilles d'Automne*, comme une production plus lente, mûrie plus à l'ombre et plus savoureuse aussi. *Les Chants du Crépuscule* offrent maintenant une autre nuance. C'est, comme l'indique le titre, une heure déjà assombrie, le déclin des espérances, le doute qui gagne, l'ombre alongée qui descend sur le chemin, et avec cela, à travers les aspects funèbres, des douceurs particulières comme il en est à cette heure charmante; la nuit qui s'avance, mais *la nuit que la tristesse aime comme une sœur*. A ces impressions personnelles et intimes, le poète a marié, par une analogie symbolique, l'état du siècle lui-même qui nage dans une espèce de crépuscule aussi, crépuscule qui n'est peut-être pas celui du soir comme pour l'individu; car l'humanité a plus d'une jeunesse. On voit d'abord combien le nouveau cadre peut devenir heureux, naturel, et conforme à la pente des ans et des choses. Pourtant, un inconvénient est à craindre dans ces productions lyriques trop fréquentes, surtout quand on tient à les rattacher, ainsi que fait l'auteur, à des cadres distincts et composés: c'est qu'au lieu de réfléchir fidèlement dans les vers les nuances vraies qui se succèdent dans l'ame, on ne crée, on ne force un peu, on n'achève exprès des nuances qui ne sont qu'ébauchées encore; c'est que, pour compléter sa corbeille de fruits, on n'ajoute aux naturels et aux plus beaux d'autres plus énormes d'apparence, mais artificiels et nés à la hâte dans la serre échauffée de l'imagination. Je sais bien qu'après tout la manière dont les fruits naissent en poésie *ne fait rien à l'affaire*; l'essentiel est ce qu'ils sont et ce qu'ils paraissent au goût; mais le mal serait que le goût y découvrît quelque chose du procédé factice, artificiel, qu'un redoublement d'art eût peut-être recouvert,

fondu, dissimulé. M. Hugo a-t-il entièrement évité l'inconvénient que nous signalons? N'y a-t-il pas dans la composition des *Chants du Crépuscule* quelques ombres grossies à dessein, quelques lueurs plus sensibles à l'œil que l'ame du poète ne semble naturellement accoutumée à les voir? J'avoue qu'en relisant dans ce volume plusieurs des pièces politiques déjà imprimées et en lisant pour la première fois certaines pièces politiques et sociales plus nouvelles, j'ai été singulièrement frappé, après le premier éblouissement, de tout ce qu'il y avait chez le poète de propos délibéré, de thème voulu, de besoin d'assortir le siècle à sa donnée poétique particulière, ou, si l'on veut, d'assortir sa propre poésie à une tournure d'idées de plus en plus ordinaire au siècle. Beaucoup de poètes lyriques, dans le genre de l'*ode,* n'ont pas fait autrement, je le sais. L'*ode,* à proprement parler, depuis Pindare et à commencer par lui, n'a guère été jamais qu'un thème de circonstance, accepté plutôt que choisi, et plus ou moins richement exécuté. M. Ampère, dans une de ses ingénieuses et judicieuses leçons du Collége de France, remarquait qu'en France, chez les quatre principaux lyriques des trois derniers siècles, chez Ronsard, Malherbe, Jean-Baptiste Rousseau et Le Brun, il y avait une faculté de chant, ou du moins une faculté de sonner avec éclat de la trompette pindarique, indépendamment même d'une certaine nature de sensibilité, d'une certaine conviction habituelle et antérieure de l'ame. Un des Valois se marie, Richelieu prend La Rochelle, le prince Eugène gagne une bataille, le vaisseau *le Vengeur* s'abîme avec gloire, et voilà tous nos poètes qui ont chanté. Il y a quelque chose d'évidemment extérieur dans cette faculté grandiose de l'ode. C'est bien exactement une trompette qu'on prend ou qu'on laisse. M. Hugo, dans une très belle pièce, et même la plus belle du volume, compare l'ame du poète à une cloche en son beffroi; la cloche retentissante, et qui sonne pour chaque fête ou chaque deuil, a de la ressemblance encore avec cette faculté de l'ode; *tanquàm æs tinniens*; je ne sais quoi de puissant et de magnifique, de creux et de sonore. Dans ses premières odes politiques, M. Hugo, plus qu'aucun des lyriques précédens, avait fait preuve d'une conviction naïve fondue au talent, d'une inspiration spontanée et sincère. Puis, ces premières croyances monarchiques et

ménage trop peu, n'a jamais perdu l'habitude du rhythme lyrique auquel il dut ses premiers triomphes. Il est attentif à ne pas laisser passer vainement ces plaintes, ces allégresses, ces terreurs, qui sortent tour à tour d'une ame profonde, ces échos fréquens par lesquels elle répond aux grands évènemens du dehors. Il recueille au fur et à mesure dans une corbeille préparée les fruits intérieurs des saisons diverses, les récoltes des années successives; il ne les laisse pas mourir sur pied, ni se dessécher à la branche. Après *les Orientales*, œuvre de maturité radieuse et de soleil, nées, pour ainsi dire, dans l'août de sa jeunesse, sont venues *les Feuilles d'Automne*, comme une production plus lente, mûrie plus à l'ombre et plus savoureuse aussi. *Les Chants du Crépuscule* offrent maintenant une autre nuance. C'est, comme l'indique le titre, une heure déjà assombrie, le déclin des espérances, le doute qui gagne, l'ombre alongée qui descend sur le chemin, et avec cela, à travers les aspects funèbres, des douceurs particulières comme il en est à cette heure charmante; la nuit qui s'avance, mais *la nuit que la tristesse aime comme une sœur*. A ces impressions personnelles et intimes, le poète a marié, par une analogie symbolique, l'état du siècle lui-même qui nage dans une espèce de crépuscule aussi, crépuscule qui n'est peut-être pas celui du soir comme pour l'individu; car l'humanité a plus d'une jeunesse. On voit d'abord combien le nouveau cadre peut devenir heureux, naturel, et conforme à la pente des ans et des choses. Pourtant, un inconvénient est à craindre dans ces productions lyriques trop fréquentes, surtout quand on tient à les rattacher, ainsi que fait l'auteur, à des cadres distincts et composés: c'est qu'au lieu de réfléchir fidèlement dans les vers les nuances vraies qui se succèdent dans l'ame, on ne crée, on ne force un peu, on n'achève exprès des nuances qui ne sont qu'ébauchées encore; c'est que, pour compléter sa corbeille de fruits, on n'ajoute aux naturels et aux plus beaux d'autres plus énormes d'apparence, mais artificiels et nés à la hâte dans la serre échauffée de l'imagination. Je sais bien qu'après tout la manière dont les fruits naissent en poésie *ne fait rien à l'affaire*; l'essentiel est ce qu'ils sont et ce qu'ils paraissent au goût; mais le mal serait que le goût y découvrît quelque chose du procédé factice, artificiel, qu'un redoublement d'art eût peut-être recouvert,

fondu, dissimulé. M. Hugo a-t-il entièrement évité l'inconvénient que nous signalons? N'y a-t-il pas dans la composition des *Chants du Crépuscule* quelques ombres grossies à dessein, quelques lueurs plus sensibles à l'œil que l'ame du poète ne semble naturellement accoutumée à les voir? J'avoue qu'en relisant dans ce volume plusieurs des pièces politiques déjà imprimées et en lisant pour la première fois certaines pièces politiques et sociales plus nouvelles, j'ai été singulièrement frappé, après le premier éblouissement, de tout ce qu'il y avait chez le poète de propos délibéré, de thème voulu, de besoin d'assortir le siècle à sa donnée poétique particulière, ou, si l'on veut, d'assortir sa propre poésie à une tournure d'idées de plus en plus ordinaire au siècle. Beaucoup de poètes lyriques, dans le genre de l'*ode,* n'ont pas fait autrement, je le sais. L'*ode,* à proprement parler, depuis Pindare et à commencer par lui, n'a guère été jamais qu'un thème de circonstance, accepté plutôt que choisi, et plus ou moins richement exécuté. M. Ampère, dans une de ses ingénieuses et judicieuses leçons du Collége de France, remarquait qu'en France, chez les quatre principaux lyriques des trois derniers siècles, chez Ronsard, Malherbe, Jean-Baptiste Rousseau et Le Brun, il y avait une faculté de chant, ou du moins une faculté de sonner avec éclat de la trompette pindarique, indépendamment même d'une certaine nature de sensibilité, d'une certaine conviction habituelle et antérieure de l'ame. Un des Valois se marie, Richelieu prend La Rochelle, le prince Eugène gagne une bataille, le vaisseau *le Vengeur* s'abîme avec gloire, et voilà tous nos poètes qui ont chanté. Il y a quelque chose d'évidemment extérieur dans cette faculté grandiose de l'ode. C'est bien exactement une trompette qu'on prend ou qu'on laisse. M. Hugo, dans une très belle pièce, et même la plus belle du volume, compare l'ame du poète à une cloche en son beffroi; la cloche retentissante, et qui sonne pour chaque fête ou chaque deuil, a de la ressemblance encore avec cette faculté de l'ode; *tanquàm æs tinniens*; je ne sais quoi de puissant et de magnifique, de creux et de sonore. Dans ses premières odes politiques, M. Hugo, plus qu'aucun des lyriques précédens, avait fait preuve d'une conviction naïve fondue au talent, d'une inspiration spontanée et sincère. Puis, ces premières croyances monarchiques et

chevaleresques s'étant dissipées, M. Hugo a continué sa série d'*odes* ou pièces politiques et sociales, avec une pensée plus mûre, vraiment progressive, honnête et indépendante, aidée d'une incomparable imagination. Mais, dans toutes ces pièces récentes, louables de pensée, grandioses de forme, sur le bal de l'Hôtel-de-Ville, sur le galas du budget; dans ces prières à Dieu sur les révolutions qui recommencent; dans ces conseils à la royauté d'être aumônière comme au temps de saint Louis; dans ce mélange, souvent entrechoqué, de réminiscences monarchiques, de phraséologie chrétienne et de vœux saints-simoniens, il n'est pas malaisé de découvrir, à travers l'éclatant vernis qui les colore, quelque chose d'artificiel, de voulu, d'acquis: toute cette portion des *Chants du Crépuscule* me fait l'effet d'une tenture magnifique dressée tout exprès pour une scène.

C'est en ce qui tient davantage à la méditation, à l'élégie, que M. Hugo nous semble avoir, dans *les Chants du Crépuscule*, produit quelques-unes de ces choses de l'ame et de l'imagination, qui sont *venues* plutôt que *voulues*. De ce nombre, la belle pièce XIII sur les suicides multipliés, plusieurs pièces d'amour qui sont de véritables élégies, XXI, XXIV, XXV, XXVII, surtout la vingt-neuvième, qui commence par ces vers :

> Puisque nos heures sont remplies
> De trouble et de calamités;
> Puisque les choses que tu lies
> Se détachent de tous côtés.

Cette dernière est, selon nous, d'une beauté de mélancolie, d'une profondeur rêveuse et d'une tendresse de cœur à laquelle n'avait pas atteint jusqu'ici le poète. Pas un mot n'y choque, pas un son n'est en désaccord avec la note fondamentale. Tout y est funèbre sans désespoir, tout y est religieux sans faux emblème. D'ordinaire, le dessin de l'auteur, dans ses moindres pièces, est précis; il dira, par exemple, à sa maîtresse au bord de la mer : « Vois-tu ceci (*grande description du golfe, du rivage*), c'est la terre! « vois-tu ceci (*grande description des nuages, du couchant*), c'est le « ciel! Eh bien! ni le ciel ni la terre ensemble ne valent l'amour « (*grande description de l'amour*). » Mais ici rien de tel, aucun

canevas de cette sorte, aucune amplification. Le souffle harmonieux y sort comme une plainte vague, abondante; la plainte monte à chaque stance comme une marée sans étoile sur quelque grève de Bretagne :

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la nuit ils sont amers.

L'impression que cause cette pièce me semble tout-à-fait musicale; plus on la relit, plus on s'en pénètre. A la dixième fois, on la sent mieux encore, et les larmes involontaires qu'elle fait naître recommencent de couler.

La plus belle pièce du recueil, après celle-là, est incontestablement *la Cloche,* adressée à M. Louis Boulanger. Réalité et grandeur des images, vérité et sincérité d'inspiration, elle offre tous ces caractères, mais avec quelques taches de détail. Le poète est en voyage. Un soir, plus triste que de coutume, plus en proie aux pensées du doute et du mal, il monte au haut d'un de ces beffrois lugubres qu'il aime; il y voit l'énorme cloche immobile, sommeillante, ou plutôt vibrante encore d'une vibration obscure, murmurante de je ne sais quelle confuse rumeur :

Car même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,
Toujours le volcan fume et la cloche soupire;
Toujours de cet airain la prière transpire,
Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
Que l'eau sur l'Océan ou le vent dans les cieux!

En regardant de près cette cloche auguste et sévère, le poète y voit, sur l'airain, mainte injure empreinte. Chaque passant, *avec son clou rouillé,* y a écrit un nom profane, un mot quelquefois impie, impur. La couronne qu'elle porte a été déchirée du couteau; la rouille, autre ironie, s'y mêle et la souille. Et le poète, en cet instant, assailli de pensées, se met à comparer cette cloche, ainsi défigurée, mais puissante encore et entière de timbre, à son ame, à l'ame du poète, qui d'abord sans tache et sortie du baptême natal aussi vierge que la cloche de Schiller, a été bientôt

souillée, hélas! *rayée* à son tour par d'injurieux passans, par les passions insultantes et railleuses :

Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon ame!
Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre, et leur dise : Chantez!
Soudain par toute voie et de tous les côtés
De leur sein ébranlé rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Et c'est alors que les foules au loin écoutent et s'inclinent, que le sage pieux redouble de croyance, que la vierge et le jeune homme enthousiastes adorent dès ici-bas la réalisation de leurs rêves infinis. Oh! non, tout cela n'est pas menteur; c'est la voix de Dieu même qui parle par ces instrumens magnifiques, où, pendant le saint moment, a disparu toute souillure. — Nous renvoyons bien vite le lecteur, excité par notre analyse, à ce grand morceau de poésie; nous n'y voudrions retrancher ou corriger que deux endroits. Dans la peinture des passions qui s'essaient tour à tour à ternir notre ame, le poète les montre

Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
Et qui le font *tinter* pour d'autres que pour Dieu.

Il est fâcheux que, par son besoin immodéré de suivre l'analogie de l'image matérielle jusque dans ses moindres circonstances, M. Hugo fasse ainsi *tinter l'homme*. Il sied aux comparaisons et similitudes dans la poésie, à part les grands traits généraux, d'être libres chemin faisant et diverses. Les anciens dans leurs comparaisons excellaient à cette généreuse liberté des détails, et si les modernes, par suite de l'esprit croissant d'analyse, ont dû se ranger à plus de précision, il ne faudrait jamais que cela devînt d'une rigueur mécanique appliquée aux choses de la pensée. L'autre endroit que je voudrais corriger est celui où l'auteur montre la cloche et l'ame, chantant et sonnant à la voix du Seigneur, quelles que soient les souillures contractées; le passage finit par ce vers :

Chante, l'amour au cœur et *le blasphême* au front.

J'aimerais mieux :

Chante, l'amour au cœur et *la couronne* au front.

car du moment que le chant part et s'élance, plus de blasphême! on l'oublie, il disparaît. Pourquoi donc le désigner en finissant, comme la chose qui subsiste *au front* et qui a l'air de défier Dieu?

Mais, à part ces taches légères et faciles à enlever, cette pièce en son ensemble est tout un poème qui unit (alliance si rare dans un certain mode lyrique!) le solennel et le vrai, le magnifique et le senti. Elle donne la meilleure et la plus profonde réponse à cette question souvent débattue : si les grands poètes qui nous émeuvent et rendent de tels sons au monde ont en partage ce qu'ils expriment; si les grands talens ont quelque chose d'indépendant de la conviction et de la pratique morale; si les œuvres ressemblent nécessairement à l'homme; si Bernardin de Saint-Pierre était effectivement tendre et évangélique; quelle était la moralité de Byron et de tant d'autres, etc., etc. Oui, à l'origine, au moment voisin de la fusion du métal, au sortir du baptême de la cloche, l'homme et l'œuvre se ressemblent, la pureté du son répond à celle de l'instrument. Puis la vanité vient et raie, égratigne avec son poinçon aigu la surface jusque-là vierge; puis l'impiété, l'impureté aux grossières images; et cependant, quand l'instrument a été de bonne fonte, le timbre n'en est pas altéré; dès qu'il vibre, il rend le même son pieux, plein, enivrant, qui étonne et scandalise presque celui qui l'a pu observer de près à l'état immobile. André Chénier qui, je le crois bien, songeait en ce moment au poète Le Brun, son ami, dont il ne pouvait concilier le talent et le caractère, s'écriait :

Ah! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non; il n'est pas vrai que des cœurs excellens
Soient les seuls en effet où germent les talens.
Un mortel peut toucher une lyre sublime
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.

Ce qu'André Chenier avait exprimé sous une forme morale et philosophique, M. Hugo l'a revêtu d'une exacte et merveilleuse image. Il a figuré, dans un moule qui ne s'oubliera plus, ce don divin du talent, avec tout ce qu'il y entre à la fois de grandeur, de tristesse et de misère.

Non loin de cette haute et sombre poésie, on rencontre une toute petite pièce de huit vers sur *Anacréon*, que je ne puis laisser passer sans remarque; la voici :

Anacréon, poète aux ondes érotiques,
Qui filtres du sommet des sagesses antiques,
Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,
Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide!
Quand le sentier, qui monte aux cimes, est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts.

Rien de plus joliment tourné que ces huit vers, rien de plus inintelligent d'Anacréon, malgré l'apparente louange. Si ce n'était qu'une épigramme par boutade, nous n'y insisterions pas; mais bien des défauts et des caractères marquans de M. Hugo ont leur origine dans le sentiment qui a dicté ces huit vers. Il semble que M. Hugo qui, dans le présent volume, a rimé de charmans messages de la *Rose au Papillon*, devrait mieux juger le maître antique. Non, Anacréon n'est pas un petit ruisseau *tamisé par les monts*; c'est bien un ruisseau sacré, *nunc ad aquæ lene caput sacræ!* Anacréon n'est pas à *mi-côte*; il a, lui seul, toute sa colline. Mais c'est qu'il y a un genre de beautés que M. Hugo apprécie peu et qu'il heurte volontiers dans sa manière; il se soucie médiocrement, j'imagine, de l'aimable simplicité des Grecs, de ce qu'eux-mêmes appelaient *apheleia*, mot que le poète Gray a traduit quelque part heureusement par *tenuem illum Græcorum spiritum*, qualité délicate et transparente qui décore chez eux depuis l'ode *à la Cigale* d'Anacréon jusqu'aux chastes douleurs de leur Antigone. M. Hugo, loin d'avoir en rien l'organisation grecque, est plutôt comme un Franc énergique et subtil, devenu vite habile et passé maître aux richesses latines de la décadence, un Goth revenu d'Espagne, qui s'est fait

Romain, très raffiné même en grammaire, savant au style du Bas-Empire et à toute l'ornementation byzantine.

Dans quelques *vers écrits sur la première page d'un Pétrarque*, M. Hugo a bien mieux apprécié l'auteur des sonnets et sa forme élégamment ciselée; mais, par suite du défaut signalé tout-à-l'heure, il s'est glissé, dans les vingt-deux vers consacrés à la louange du mélodieux amant de Laure, deux mots criards qui rompent toute l'harmonie du ton :

> Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase,
> Où si souvent murmure à côté de l'extase
> La résignation au sourire *fatal*.

Ce mot *fatal* est une note fausse; c'est tout le contraire de *fatal* qu'il faudrait dire. Cette *résignation* au sourire *fatal* n'est pas de la religion espérante et clémente de Pétrarque; elle appartiendrait plutôt à la religion dure de Frollo. A quelques lignes plus bas, on voit les nobles et pudiques élégies de Pétrarque opposées aux bruits du monde et aux sombres *orgies*, comme si, dans vingt vers sur Pétrarque, le mot d'*orgie* pouvait trouver place. Ces deux mots malencontreux sont deux taches à la bordure d'une robe blanche et gracieuse. Un poète, qui aurait senti tout-à-l'heure Anacréon dans la pureté grecque, n'aurait pas ici commis pareille faute.

Presque toutes les fautes de détail, qu'on peut reprocher à M. Hugo, viennent du même principe violent qui méconnaît le prix d'une convenance heureuse et d'une harmonie ménagée. Nous avons noté à regret les images suivantes : Napoléon qui va *glanant tous les canons*, une charte de plâtre qu'on oppose à des *abus de granit*, des écueils aux *hanches* énormes, Rome qui n'est plus que l'*écaille* de Rome, etc. Le poète, par manque de ce tact que j'appellerai grec ou attique, ne recule jamais devant le choquant de l'expression, quand il doit en résulter quelque similitude matérielle plus rigoureuse qu'il pousse à outrance. Dans la pièce XXXIII, sur une vue d'église le soir, il montre l'orgue silencieux :

> La main n'était plus là, qui, vivante et jetant
> Le bruit par tous les pores,

Tout-à-l'heure pressait le clavier palpitant
Plein de notes sonores,

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'alonge,
Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

Qu'on me démontre, tant qu'on le voudra, l'exactitude de la comparaison, et l'harmonie coulant le long des tuyaux, comme ferait l'eau d'une éponge dans un lavage général de l'orgue, l'impression que j'en éprouve est déplaisante, désobligeante, et, loin de l'augmenter, elle amoindrit tout l'effet des beaux vers précédens. Ailleurs, dans la petite pièce XIV, *Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe!* on lit :

Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y *cramponner* long-temps de leurs mains épuisées,
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller, etc.

En lisant cela, l'esprit n'a pas eu le temps de se détacher de ce mot si rude, *cramponner,* qu'il lui faut déjà passer à ce qu'il y a de plus fluide et mobile, à la goutte d'eau qui tremble au bout de la branche. Cette critique de détail, quoique depuis long-temps on ait perdu l'habitude d'en faire, nous a paru indispensable en présence d'une production aussi importante de la maturité d'un poète de génie. Ces sortes de fautes, qu'on peut passer à une rude et vigoureuse jeunesse, auraient dû disparaître avec les crudités inhérentes à cet âge. Il nous semble, si le souvenir ne nous abuse pas, que *les Feuilles d'Automne* en contenaient moins et annonçaient un travail d'élaboration que *les Chants du Crépuscule* ne réalisent qu'en partie ; ou peut-être, ces fautes ne nous choquent-elles ici davantage que par le caractère plus élégiaque des morceaux qui les entourent et les font ressortir, et aussi par la susceptibilité d'un goût malheureusement plus difficile et plus rebuté avec l'âge. Nous n'en sommes pas moins sensible, qu'on veuille nous croire, à tout ce qui s'y trouve à profusion d'images

riches, de traits inattendus et heureusement pittoresques, d'observations naturelles et domestiques de promeneur et de père, soit que le poète nous indique du doigt dans la plaine *le sentier qui se noue au village*, la vallée toute fumante de vapeurs au soleil *comme un beau vase où brûlent des parfums*, soit qu'il se montre lui-même éveillé avec ses soins et ses doutes rongeurs, dès avant l'aube,

Même avant les oiseaux, même avant les enfans!

Charmante observation prise à la vie de famille! car les enfans, comme on sait et comme l'a dit un autre poète, ont

Un gai sommeil qui sent l'aurore
Et qui s'enfuit dans un rayon.

Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date Lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchans. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges* qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués : tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance!) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge*, et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui

se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière.

Au résumé, et malgré nos critiques, qui se réduisent presque toutes à une seule, à un certain manque d'harmonie parfaite et de délicate convenance, *les Chants du Crépuscule* non-seulement soutiennent à l'examen le renom lyrique de M. Hugo, mais doivent même l'accroître en quelque partie. Mainte pièce du recueil décèle chez lui des sources de tendresse élégiaque plus abondantes et plus vives qu'il n'en avait découvert jusqu'ici, quoique, même en cela, le grave et le sombre dominent. On suit avec un intérêt respectueux, sinon affectueux, ce front sévère, opiniâtre, assiégé de doutes, d'ambitions, de pensées nocturnes qui le battent de leurs ailes. On contemple *cet homme au flanc blessé*, comme il s'appelle quelque part, saignant, mais debout dans son armure, et toujours puissant dans sa marche et dans sa parole. On le voit, rôdeur à l'œil dévorant, *au sourcil visionnaire*, comme Wordsworth a dit de Dante, tour à tour le long des grèves de l'Océan, dans les nefs désertes des églises au tomber du jour, ou gravissant les degrés des lugubres beffrois. Ce beffroi altier, écrasant, où il a placé la cloche à laquelle il se compare, représente lui-même à merveille l'aspect principal et central de son œuvre : de toutes parts le vaste horizon, un riche paysage, des chaumières riantes, et aussi, plus l'on approche, d'informes masures et des toits bizarres entassés.

SAINTE-BEUVE.

DE

L'ÉMANCIPATION

DANS NOS COLONIES.

Les protestations des habitans de la Louisiane, des deux Carolines et des autres états du Sud contre les sociétés abolitionistes, et le refus du gouvernement des États-Unis d'accéder aux mesures communes prises par l'Angleterre et par la France pour empêcher la traite des noirs, sont des évènemens qui choquent singulièrement nos habitudes morales et nos préjugés politiques, et qui nous font voir, d'un côté, que nous avons pris étrangement les devans en fait d'idées libérales et de civilisation, de l'autre que nous ne devons pas être bien au courant des faits qui se passent en Amérique, puisque des hommes auxquels nous ne pouvons pas refuser d'ailleurs de grandes lumières et de grandes vertus, résolvent tout au rebours de nos croyances et de nos sympathies les questions qui se rattachent à l'esclavage et à l'émancipation des noirs.

Tout bien considéré, il nous semble que c'est sous l'influence de ce double enseignement qui ressort si bien, selon nous, de ce qui se passe aujourd'hui en Amérique à l'occasion des esclaves, c'est-à-dire, c'est en nous défiant de nos opinions libérales et de la connaissance imparfaite que nous avons des choses d'outre-mer, que nous devrions peut-être envisager les affaires de nos colonies, affaires que l'intérêt

même de notre marine et de notre agriculture rend si importantes, et que les instigations exagérées de certains organes de la presse française rendent si difficiles et si brûlantes. Ce n'est guère que par des blancs ou par des hommes de couleur que nous sommes instruits en France de ce qui se passe aux Antilles ou aux îles de la mer des Indes, et sans vouloir rien préjuger de la sincérité et de l'exactitude de ces deux sortes de témoignages si opposés, la modération est un procédé nécessaire dans la discussion, et même imposé par la divergence qui existe entre nous. D'ailleurs, en tout état de cause, et quelles que soient l'étendue et la vérité de nos renseignemens coloniaux, ce ne peut jamais être un mal de les étudier avec calme et avec défiance de nous-mêmes; peut-être y gagnerons-nous de faire priser la dignité et la bonne foi à ceux qui sont ou acteurs, ou instigateurs de ces malheureuses luttes dont nos colonies sont devenues le théâtre.

D'après les documens réputés les plus exacts, la population esclave de nos colonies, soit aux Antilles, soit à la mer des Indes, monte environ à 270,000 individus. Dans la statistique de Bourbon, dressée en 1832 par le directeur de l'intérieur, nous trouvons que le chiffre des personnes libres s'élève à 27,247, et celui des esclaves à 70,458. Un fait qui nous a paru remarquable, c'est que les femmes esclaves ne s'élèvent qu'à 24,292, à peu près une femme pour deux hommes, et que néanmoins, malgré cette disproportion de sexes, il y a eu dans l'année 1,563 enfans. Bien plus, la même statistique fait connaître que sur ces 70,458 esclaves, il y a 3,142 individus qui ont passé l'âge de soixante ans. Nous avons rapproché ainsi ces deux faits, pour arriver à conclure qu'une population où il y a de pareils exemples de reproduction et de longévité ne peut pas être bien malheureuse.

Nous devons ajouter que nos colonies se trouvent néanmoins dans une situation défavorable si on les compare à de celles de l'Angleterre. Dans les colonies anglaises, la traite est réellement abolie depuis trente ans. Leurs esclaves se composent donc entièrement ou d'individus *créoles*, c'est-à-dire nés sur les habitations, et faits par conséquent aux habitudes du travail journalier et aux exigences de la discipline coloniale, ou d'individus séparés depuis trente ans de la vie sauvage du désert. Dans nos colonies, au contraire, la traite n'a été effectivement abolie qu'en 1830; d'un côté, les importations successives de noirs qui s'y sont faites, ont empêché l'augmentation réelle de la population esclave de s'y faire sentir d'une manière sensible, à cause des maladies auxquelles les nègres de traite étaient fréquemment sujets; de l'autre, elles ont été un obstacle à l'adoucissement graduel de ces natures afri-

caines, à l'élévation lente de ces esprits infirmes et lourds, à la culture successive de ces ames ignorantes, qui perdaient leur légère et première couche de civilisation au frottement perpétuel de la barbarie.

Ces esclaves sont traités par leurs maîtres, malgré ce qui s'en dit et ce qui s'en croit parmi nous, de manière à donner de l'envie aux paysans les plus heureux de la France. Le riz, le maïs, le manioc, forment la base de leur nourriture. La quantité qui leur en est distribuée régulièrement est taxée par des réglemens généraux, ce qui veut dire qu'elle n'est ni arbitraire, ni insuffisante. La quantité et la qualité des vêtemens auxquels ils ont droit est déterminée de la même manière, et ils habitent des cases spacieuses et saines, la plupart du temps entourés de petits jardins qu'ils cultivent, et dont le revenu leur appartient à titre de *pécule*, comme chez les Romains. Une chose presque incroyable pour nous, c'est que les esclaves auxquels on accorde le temps nécessaire pour cultiver leurs jardins, et qui trouvent dans ce revenu de quoi satisfaire à une foule de superfluités, se refusent habituellement à ce travail. Nous lisons dans des documens officiels fournis, au moins de mai 1835, par le conseil colonial de la Guadeloupe, que l'usage est établi depuis à peu près trente ans dans la colonie d'accorder ainsi des portions de terre aux esclaves, avec un jour par semaine, sans compter le dimanche, pour les cultiver, et qu'il n'y a que douze ans environ que cette idée généreuse porte quelques fruits, parce que les maîtres se sont mis à exiger des nègres qu'ils fissent la tâche pour eux-mêmes aussi rigoureusement que la tâche pour l'habitation. Ces documens ajoutent que l'esclave qui travaille pour lui sans contrainte est une espèce de phénomène parmi ses pareils, et que si cette contrainte venait à cesser généralement, les nègres aimeraient mieux se priver des mille adoucissemens que cette culture leur donne, plutôt que de les acquérir au prix même du travail d'un seul jour. Cette expérience de la fainéantise native des nègres, faite pendant trente ans par la Guadeloupe, est d'un bien funeste augure pour le moment où les nègres seront émancipés; et il est difficile de concevoir que ceux qui refusent de travailler un jour pour eux-mêmes, travailleront six jours pour autrui.

La masse des esclaves diminue un peu tous les ans par les affranchissemens partiels; nous autres, en France, qui ne savons guère les choses lointaines, nous nous réjouissons fort quand le *Moniteur* publie à des époques fixes et éloignées le nombre des affranchissemens annuels. Nous nous trouvons heureux de ces nouveaux citoyens auxquels la civi-

lisation ouvre ainsi l'entrée de la grande famille politique, et nous allons par la pensée au-devant d'eux, comme s'il s'agissait de chrétiens du seizième siècle arrachés aux infidèles de Fez ou de Maroc. Le fait est que ces affranchissemens profitent peu à ceux qui les obtiennent, et gênent fort ceux qui les accordent. Ce sont des esclaves, c'est-à-dire des gens sans aveu, sans ressource, sans père, sans mère, sans enfans, sans famille, sans liens d'aucune sorte, qui sont jetés sur la place publique, et qui apportent une intelligence ignorante à séduire et deux bras oisifs à armer aux instigateurs de révolte, qui ne manquent pas là plus qu'ailleurs. C'est ainsi une hideuse populace, plus redoutable encore que la populace européenne, parce qu'au moins celle-ci est organisée en familles, est accoutumée à un travail régulier dont elle vit et qu'elle aime, ne sort de son repaire que lorsque la faim la presse, c'est-à-dire quand le travail manque; tandis que l'autre n'aime pas le travail, n'est dominée par aucune sorte de sentiment social qui la musèle, et est toujours mobile, toujours liquide, comme du plomb bouillant qu'on peut couler dans le moule qu'on veut. Il y a même une raison assez puissante qui entretient les affranchis dans cette redoutable oisiveté. Le travail de l'agriculture étant fait par les esclaves, il est par cela même frappé de réprobation; dès qu'un esclave devient libre, il témoigne extérieurement de sa liberté moins par son repos lui-même que par son éloignement du travail de la terre. Les affranchissemens partiels ont donc pour premier effet d'enlever des bras à l'agriculture, sans les utiliser ailleurs, car la quantité toujours croissante des affranchis diminue dans une proportion semblable leurs autres moyens d'emploi.

Cependant, malgré ces causes permanentes de désordre, qui s'agrandissent chaque jour, on peut dire, qu'à part les grandes tentatives de révolte, auxquelles les esclaves se laissent quelquefois aller collectivement, et par l'effet de suggestions étrangères, les crimes sont beaucoup plus rares aux colonies qu'en France. La statistique de Bourbon, que nous avons déjà citée, nous fait connaître qu'il n'y a guère de condamnation capitale dans l'île qu'environ tous les six ou sept ans, et qu'il arrive même de voir s'écouler des périodes de quinze ans, sans qu'on en trouve une seule.

Nous sommes habitués à entendre raconter force rigueurs sur la manière dont les esclaves sont traités par leurs maîtres. Un rapport de M. de Montrol, publié au mois de février dernier par un journal de la marine, parlait d'une négresse qui avait été enterrée vive à la Martinique. L'auteur de ce rapport, qui est un homme grave, avait oublié une chose

qu'on ne devrait pas cependant oublier en pareille circonstance : c'était de donner des détails. Il faisait porter ainsi le poids d'une accusation si odieuse sur la population blanche d'une petite île, sans daigner dire en quelle année, sur quelle personne, dans quelle circonstance un pareil crime avait été commis. Cependant M. de Montrol est, à ce que nous croyons, membre de la société française d'émancipation. Si c'est sur de pareils documens que cette société bâtit ses théories, elle ne peut pas manquer d'arriver à de bien beaux résultats. M. Isambert ne s'est pas non plus fait faute d'accusations amères, sans prendre la peine d'en vérifier la valeur. On n'a pas oublié cette célèbre négresse fouettée au sang pour avoir chanté la *Parisienne*, pas plus que cette disposition du code noir, qui ordonne de couper le jarret à l'esclave fugitif en récidive. Pour ce qui touche la négresse, elle avait été arrêtée, à l'époque de la révolte du Cerbet, à la tête d'une bande de noirs armés, chantant en effet la *Parisienne*, avec cette petite variante : *En avant, marchons, brûlons les colons;* après quoi, les habitations des colons furent réellement brûlées. La disposition du code noir citée se trouve en effet dans les ordonnances de Louis XIV, de même que la question se trouve dans la procédure criminelle de l'ancien Châtelet; mais cela prouve-t-il que l'on coupe le jarret aux noirs ? N'avons-nous pas vu, en 1830, en France, rétablir une vieille ordonnance qui enjoignait aux médecins de dénoncer les malades blessés pendant les journées de juin ? Cela veut-il dire que l'ordonnance ait été exécutée ? Lorsque la législation d'un pays est faite de pièces de rapport, de dispositions diverses et successives, comme aux colonies, ne faut-il pas voir, avant d'en parler avec assurance, si la disposition qu'on blâme est actuellement en vigueur, et même si elle a jamais été appliquée ? Malheureusement il paraît que même les hommes de position grave n'en jugent pas ainsi ; ils se récrient contre la peine du fouet appliquée à une femme, *pour avoir chanté la Parisienne!* Quoi de plus innocent que de chanter la *Parisienne* ? Là-dessus l'esprit public s'enflamme ; les questions sont prises de travers, hélas ! et résolues de même.

Pour ceci, comme pour tout ce que nous avons dit, ou que nous dirons encore des colonies, nous sommes allés aux faits. Nous avons sous les yeux un état officiel et très méthodiquement détaillé de toutes les condamnations criminelles et correctionnelles prononcées à l'île Bourbon contre des esclaves, depuis l'année 1828 jusqu'à l'année 1833 inclusivement. Cet état a été fourni par M. le procureur-général de la cour royale de l'île, au mois de juin 1834. Nous avons été frappés, en général, de la douceur excessive des peines, comparée à la répression qui a lieu

en France pour des délits ou des crimes pareils. Pour prendre quelques exemples, nous trouvons que les nommés Célestin et Casimir, convaincus de vol de nuit, avec effraction, dans un lieu habité, ont été condamnés à une année de chaîne, à l'exposition et à une fustigation; en France, ils auraient été passibles des travaux forcés à temps. Le nommé Pierre, convaincu de vol avec escalade et à l'aide d'effraction, a été condamné à un mois de chaîne et à une fustigation; en France, on lui aurait encore appliqué les travaux forcés à temps. Le nommé Lin, convaincu de vol de nuit à l'aide de violences graves, a été condamné à six mois de fer, la marque (elle n'était pas encore abolie), l'exposition et une flagellation; en France, il aurait subi les travaux forcés à perpétuité. Le nommé Ernest, convaincu de fabrication et émission de fausse monnaie, a été condamné à un an de chaîne, l'exposition au carcan et deux flagellations successives; en France, d'après le code pénal modifié, il aurait été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Enfin, le nommé Jean, convaincu de blessures graves sur une personne de la population libre, a été condamné à deux mois de chaîne, et à un seul coup de fouet; en France, il aurait subi les travaux forcés à temps. La justice est organisée, dans toutes les colonies françaises, comme à l'île Bourbon; il y a partout des magistrats qui veillent à la sûreté des personnes et à l'exécution des lois; et si d'un côté on n'entend parler d'aucun de ces crimes atroces dont la crédulité métropolitaine charge si imprudemment les blancs, de l'autre, la législation à laquelle sont soumis les esclaves est de beaucoup plus douce et plus indulgente que celle qui régit les citoyens français.

La fustigation est encore une chose qu'il ne faut pas juger de première impression. Sans que nous veuillons précisément lui ôter ce qu'elle a de rigoureux, il nous semble qu'elle est considérablement grossie par la perspective. La fustigation est établie dans toutes les colonies; seulement, chez les Anglais, les coups de fouet se comptent par douzaines, tandis que chez nous ils se comptent par unités. Le nombre de vingt-neuf n'est, en général, jamais dépassé. Certainement, s'il était possible de remplacer le châtiment physique par le châtiment moral, cela vaudrait mieux; mais quelle prise morale peut-on avoir sur des noirs esclaves qui ne pensent guère, et qui à peine savent parler? D'ailleurs, les peines physiques étant promptes, sont applicables avec plus de fruit que les peines morales dans de certains cas. Mais il y a, à côté de chaque esclave, quelque chose de bien puissant qui veille incessamment pour lui; c'est l'intérêt personnel. Quand on supposera, ce qui n'est pas, qu'un planteur est inaccessible à tout sentiment de gé-

nérosité et de pitié, on ne peut pas supposer qu'il soit inaccessible à la voix de son intérêt privé. Or, cet intérêt privé lui dit que sa fortune est attachée à la santé de ses esclaves; que, s'il les blesse, ils ne travailleront pas, et que, de plus, il sera forcé de les nourrir comme à l'ordinaire, puis de payer les soins du médecin et la dépense des remèdes. A part toute idée noble et humaine, qui naît dans le cœur d'un colon tout aussi bien que dans le nôtre, il y a donc de plus l'intérêt de la prospérité privée qui bride sa colère, qui désarme sa justice, et qui épargne au nègre une foule de punitions que notre loi civilisée ne nous épargne pas.

Voilà dans toute sa réalité la situation matérielle des esclaves aux colonies françaises. Ajoutons qu'elle est subordonnée quelque part à la situation des maîtres, et que ceux-ci sont poussés ou arrêtés dans les améliorations, selon la bonne ou la mauvaise fortune; la case reçoit toujours le contre-coup de l'habitation. Quand l'année est productive et la vente des denrées avantageuse, le régime général des esclaves s'améliore; non pas qu'ils éprouvent jamais les rigueurs du besoin, en aucun cas; mais ils participent à mille douceurs que l'augmentation du revenu rend possibles. Un relevé fait avec beaucoup de soin à la douane de Bourbon, porte à 3,500,000 fr., année commune, la valeur des objets d'importation, servant à peu près exclusivement au vêtement et au supplément de nourriture des noirs, dont l'alimentation générale est fournie par l'île même. Encore faut-il dire que cette valeur est celle déclarée à la douane, sans aucune imputation des droits et du fret, ce qui augmente d'un cinquième au moins le prix de revente pour les habitans. Ces états de douane fournissent la preuve qu'il a été fait, et qu'il se fait une grande consommation de couvertures de laine et de coton, à l'usage des noirs, pour les infirmeries et les habitations pluvieuses ou situées dans les hauts; fourniture dont aucune ordonnance ni aucun réglement n'a jamais fait une obligation aux colons. Nous trouvons pareillement, dans des états officiels fournis par le conseil colonial de la Martinique, que la colonie a reçu, dans l'année 1834, pour 1,827,716 francs de morue qui lui a été fournie par les pêcheurs français, sans compter celle qui lui est venue des pêcheries étrangères, et qui monte dans la même année à 524,693 fr. Voilà donc une dépense annuelle de 1,552,409 fr., représentant 4,047,395 kilogrammes de morue, exclusivement destinés à la nourriture des esclaves dans une seule de nos colonies.

C'est dans cet état de choses que les journaux de France, et, il faut bien le dire, l'esprit public, ont demandé la réorganisation intérieure des colonies, et l'émancipation des esclaves. Pour nous, qui sommes fa-

connés aux idées et aux besoins de notre civilisation, nous ne trouvons à cela rien que de naturel et de légitime; nous y voyons par-dessus tout la satisfaction d'un principe, et, comme la chose ne nous touche guère, nous ne nous en inquiétons pas autrement. Les planteurs, eux, sont dans une situation bien autre; tandis que nous sommes dans la région élevée des principes sociaux, ils sont dans la région tout-à-fait accessible des intérêts immédiats et des catastrophes présentes. Il y a même, en cela, un point que nous ne remarquons pas assez; il y a une manière malheureusement différente pour le gouvernement de la métropole et pour les habitans des colonies, d'envisager cette même question de l'émancipation. Le gouvernement n'a pas précisément tort de s'occuper surtout, dans les grandes mesures qu'il prend, des résultats à venir qui pourront en dépendre; il regarde toujours à un demi-siècle ou à un siècle devant lui; les particuliers, eux, ne peuvent et ne doivent pas avoir cette prévoyance; ce qui leur appartient, c'est le temps présent, et non le temps à venir. Les nations ne meurent pas, et elles peuvent s'inquiéter de ce qui sera un jour; les individus meurent, et ils s'inquiètent avec raison de ce qui arrive aujourd'hui. Ainsi, la France peut se laisser séduire par la perspective lointaine des résultats attachés à la révolution coloniale; elle peut aimer à contempler en espoir la population esclave devenue population libre, la dignité humaine satisfaite, les hommes du désert gagnés à la nature européenne; mais le planteur ne voit, et ne peut voir, et ne doit voir que sa fortune menacée, que le pain de ses enfans et le sien compromis, que la dot de sa fille jouée contre des maximes philantropiques; il s'effraie là où nous nous épanouissons. Or, nous disons qu'en pareil cas, les gouvernemens doivent être un peu plus aux faits, et un peu moins aux théories, un peu moins aux idées, et un peu plus aux intérêts. Nos pères ont tué l'ancien régime avec cette maxime, que les gouvernemens sont faits pour les hommes, et non les hommes pour les gouvernemens; ne nous mettons pas en opposition avec nous-mêmes à l'occasion des colonies, et ne nous exposons pas à nous faire dire que nous ne sommes libéraux que lorsque nous y trouvons notre profit.

Il y a maintenant un peu plus d'une année que l'Angleterre est entrée dans la voie où nous ne tarderons sans doute pas à entrer. Elle a émancipé ses colonies; mais pesons bien les circonstances de cette grande mesure. Elle a d'abord accordé cinq cents millions d'indemnité aux possesseurs d'esclaves; ensuite elle a prorogé l'esclavage pendant sept ans, sous la dénomination d'apprentissage; enfin elle a donné aux colonies toutes les garanties d'ordre matériel, qu'une si grande tenta-

tive devait nécessiter. Voilà donc qui est procéder d'une manière sage et sérieuse; maintien provisoire de l'esclavage, garanties d'ordre, indemnité. Il y en a bien qui prétendent, peut-être avec quelque raison, que les cinq cents millions ont été surtout accordés pour désintéresser les capitalistes de la métropole, qui avaient des hypothèques sur les biens coloniaux; mais enfin toujours est-il que l'indemnité est réelle, et qu'elle servira aux planteurs, soit à se libérer, soit à parer aux chances de l'émancipation.

Telle quelle, la question des colonies anglaises est beaucoup moins résolue que suspendue. Qui vivra verra. Les colonies anglaises ressemblent très exactement à un homme auquel on vient de faire une opération chirurgicale, et sur la vie duquel les médecins eux-mêmes ne peuvent rien dire, avant que l'appareil ne soit levé. Or, cet appareil doit rester six ans encore, sans qu'on y touche. Quand nous en serons là, nous saurons si l'opération a réussi, ou si le malade est perdu. Durant ces six années, les baïonnettes des régimens britanniques maintiendront certainement les colonies en leur état, de même que les ligatures et les bandages maintiennent les chairs; mais quand les baïonnettes seront rentrées dans leurs fourreaux, il faudra voir si les faits et les idées qu'elles auront tenus sept ans dans une position artificielle, auront pris racine dans cette position, se seront équilibrés sur cette base, ou bien si la nature primitive de ces faits et de ces idées ne reviendra pas sur l'eau, et ne reprendra pas son empire. Comme nous disions, il faut attendre que l'appareil soit levé; tout est là.

En attendant, peut-être est-on en droit de craindre que l'expérience ne réponde pas à ce que logiquement on pouvait être porté à s'en promettre, et que les esclaves n'apprécient pas à sa valeur la grande mesure que le gouvernement britannique a prise vis-à-vis d'eux. D'abord il est arrivé que les noirs, qui ne sont pas de très subtils raisonneurs, n'ont pas compris la différence qu'il pouvait y avoir entre être libre conditionnellement, au bout d'un certain temps d'épreuve, et être libre sur-le-champ, libre absolument et sans condition. La première chose qu'ils ont faite, c'a été de refuser de travailler. C'est pour nous un fait inouï, fou, absurde; mais c'est pour les noirs, à ce qu'il paraît, un fait très logique et très naturel; pour eux, liberté signifie repos, sommeil, vagabondage. Vous aurez beau leur dire que l'homme n'est ici-bas que pour travailler selon ses facultés; que la vie est à ce prix; que la terre ne rend que ce qu'on lui donne; que qui n'a pas une saison pour semer, n'a pas non plus une saison pour moissonner; toutes ces choses, belles et bonnes pour nous, sont, pour des intelligences cafres et hot-

tentotes, absolument dénuées de signification ; les nègres dorment du plus doux sommeil qui se puisse voir à côté de leur dernière once de riz, et ils marchent à la famine avec une insouciance et une gaieté de cœur qui sont les plus singulières du monde.

Les esclaves des colonies anglaises ont donc commencé par refuser de travailler dès qu'ils ont eu connaissance du bill d'émancipation. Les baïonnettes sont, comme nous avons dit, le seul moyen de persuasion que les gouverneurs aient mis en usage. La fermentation a cessé, les noirs ont obéi et obéissent encore. Du reste, ce n'a pas été et ce n'est pas encore sans peine. Les magistrats nommés pour contraindre les esclaves au travail, selon les nouveaux règlemens, n'ont bientôt plus suffi à leur rude besogne, et on a été obligé de déférer cette magistrature à chaque maître vis-à-vis de ses esclaves; singulière fiction à laquelle les noirs n'ont pas gagné grand'chose, car les douzaines de coups de fouet qu'ils reçoivent, qu'elles soient appliquées par le maître au nom de sa puissance propre, ou au nom de sa puissance déléguée, n'en ont pas moins la même valeur sur les épaules où elles tombent. Nous lisons même, dans le *Barbados Globe* du 28 avril dernier, que le gouverneur sir Lyonnel Smith s'est vu obligé de sanctionner un bill de la législature locale, formulant une série de nouvelles pénalités à infliger aux *apprentis*, tant urbains que ruraux, dont la mauvaise volonté ne trouvait plus de frein dans les peines déjà en vigueur. Ainsi a été établie la peine du *tread mill* ou *moulin marcheur*, laquelle doit être bien violente, puisque son maximum ne peut pas excéder dix minutes de durée.

Il y a même plus. Le résultat immédiat du bill d'émancipation a été une aggravation de position pour les esclaves, par cette raison générale que les maîtres, placés désormais, non plus vis-à-vis d'esclaves, mais vis-à-vis d'ouvriers qui font leurs conditions et qui vendent leur travail, ont retiré tous les adoucissemens, tous les dons volontaires auxquels ils s'étaient eux-mêmes en quelque sorte astreints, et qui seraient désormais sans motif envers des personnes étrangères. Nous lisons dans un numéro de l'*Herald*, journal d'Antigues, du mois d'avril dernier, que dans le cours d'une discussion qui eut lieu au sein du conseil colonial, relativement à la fondation d'un hospice, l'honorable M. Martin trouve étrange qu'on ait qualifié de dureté la reprise de possession par les propriétaires de tous leurs droits sur les jardins et sur les terres qui étaient d'abord cultivés par les esclaves pour leur propre compte, parce que cette reprise de possession est tout-à-fait naturelle au moment où les esclaves deviennent libres. Voilà donc un commencement

de privation pour les esclaves anglais dès leur premier pas vers la liberté. Ce n'est pas tout. L'acte d'émancipation des esclaves a mis les enfans à la charge de leurs parens; chose cruelle d'abord, chose imprévoyante ensuite, quoique de toute justice au fond, les planteurs ne pouvant plus raisonnablement être forcés à nourrir les enfans de personnes étrangères.

C'est, disons-nous, une chose cruelle, parce qu'avec le peu d'esprit de famille qu'ont les noirs, ces pauvres enfans courent le risque de pâtir la faim plus d'une fois. C'est ensuite une chose imprévoyante, parce qu'il était bien clair que les nègres aimeraient mieux dormir, danser ou rôder à l'aventure pendant les journées que le bill leur accorde, plutôt que de les employer, comme le voulaient les législateurs, à travailler pour nourrir leurs enfans. On peut lire, dans le *Journal de la Barbade*, du mois de février 1835, une lettre du comte d'Aberdeen, ministre des colonies, sous la date de Downing-Street, 1er février, adressée à sir Lyonnel Smith, gouverneur de la Barbade, dans laquelle lord Aberdeen refuse d'accorder un jour de plus aux mères pour travailler à nourrir leurs enfans, selon la demande qu'en avait faite sir Lyonnel, s'en référant au bill, qui avait accordé aux noirs, dans ce but, tout le temps qui était raisonnablement nécessaire, et donnant son plein assentiment au refus du conseil colonial relatif à cette même demande.

Voilà donc les colonies qui vont commencer à éprouver le paupérisme, cette affreuse plaie des peuples libres, et qui est un bien déplorable contre-poids à la liberté. Nous avons déjà vu qu'on s'occupe à la Barbade de fonder des hôpitaux publics et des hospices. On en fondera aussi, et sans tarder, à Antigues, à la Dominique, à la Jamaïque, à Sainte-Lucie, dans toutes les colonies anglaises, par la raison bien simple que les nègres trop jeunes et trop vieux, ne pouvant pas gagner leur vie, seront obligés de mendier ou de voler, maintenant que, n'étant plus esclaves, ils ne seront plus nourris par les planteurs.

Du reste, il ne paraît pas que l'Angleterre se fasse illusion sur les résultats futurs du bill d'émancipation, et sur le sort probable de ses colonies. Elle prévoit déjà le cas où les nègres, abandonnés plus tard à eux-mêmes, refuseraient de travailler pour de l'argent, et peut-être cette prévoyance n'est-elle malheureusement que trop fondée. Les journaux des colonies anglaises, qui rendent compte de la session des chambres coloniales, à la fin de l'année 1834, nous font connaître que le gouvernement a consulté les représentans de ces colonies, à l'effet de connaître les moyens les plus efficaces pour y attirer les émigrans qui

se dirigent vers les états du nord de l'Amérique. Il a même proposé de leur accorder des immunités pour les décider à venir s'y établir, et y continuer une culture dont il n'est pas impossible de pressentir l'abandon de la part de la population noire. Nous pouvons même ajouter à ceci le passage suivant du *Journal de la Marine, des Colonies, des Consulats*, du 11 février 1835 : « Le gouvernement anglais, sérieusement occupé de ses colonies, s'y prend à l'avance pour essayer de nouveaux moyens de colonisation, qui deviendraient indispensables, *si les noirs affranchis persistaient dans leur indolence et dans leur peu de goût pour le travail salarié.* Des navires anglais viennent prendre des habitans de l'archipel des Açores pour peupler l'île de la Trinidad, où ils les transportent avec l'espoir d'y acclimater une active et bonne population. »

Ce n'est pas, du reste, sans motif que le gouvernement anglais témoigne ces craintes au sujet du sort futur de ses colonies, et l'on peut même dire qu'à ce sujet il n'en est plus aux appréhensions. On lit dans le *Guyawa Cronicle*, du 9 janvier 1835, que dans les six derniers mois de 1833, c'est-à-dire dans l'année qui a précédé le bill d'émancipation, les récoltes en sucre ont été, dans la colonie, de 31,325 barriques, 1468 trèvçons et 2466 barils ; et que dans les six derniers mois de 1834, c'est-à-dire dans l'année qui a immédiatement suivi le bill, les mêmes récoltes ont été de 22,293 barriques, 1274 trèvçons et 1694 barils. Le déficit de la récolte des cafés, durant la même période, avait été de 1,581,880 livres; et cependant le nouveau système d'exploitation n'avait pas pu marcher dans une augmentation de dépenses équivalente à 50 livres sterling par mois sur chaque habitation produisant environ 300 barriques de sucre.

Tout cela contraste bien tristement avec les belles idées dorées que nous nous faisons en France sur l'émancipation des esclaves ; il est amer de penser que la liberté, dont nous faisons, nous autres, un si profitable et si noble usage, ne serve, pour d'autres hommes et dans d'autres lieux, qu'à détruire les bons résultats obtenus par l'esclavage. Heureux encore si ce désappointement nous rendait plus sages à l'endroit des théories, et s'il nous portait à nous prémunir, en matière de politique, d'un défaut inhérent d'ailleurs aux bonnes natures, celui de trop bien présumer des hommes.

Qui se serait jamais attendu à voir, à connaître, à éprouver que des esclaves ne seraient pas sensibles au bienfait de la civilisation qu'on leur apporte, et qu'ils ne reconnaitraient ce beau présent de la liberté, que pour la faire servir à la fainéantise et au vagabondage ! Nous autres,

nous faisons de beaux calculs, qui n'ont d'autre défaut que de reposer sur de fausses données, que de compter sans l'hôte, comme dit le proverbe. Nous établissons fort savamment qu'en général le travail des esclaves est au travail des libres d'Europe comme 4 est à 30, ce qui peut être vrai; et puis nous concluons que, dès que les esclaves seront libres, leur travail deviendra ce qu'est le travail des libres, c'est-à-dire à peu près huit fois plus productif.

Cette pauvre arithmétique est, de toutes les bêtes de somme, la plus patiente et la plus solide, et celle qui porte nos bévues et nos folies avec le plus d'obligeance et de commodité. Certainement, le travail des esclaves est de beaucoup au-dessous du travail des libres, et pour de bonnes raisons de plus d'une espèce. D'abord, dans le cas des colonies d'Afrique et d'Amérique, les esclaves sont des noirs, race que l'expérience fait reconnaître comme peu intelligente et peu active. Ceux qui ont vu les Antilles et les autres colonies à nègres, sont demeurés tout surpris de la lenteur inouie que les libres de race africaine mettent eux-mêmes dans leurs travaux. Et certes, il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour comprendre qu'il y a différentes races qui sont plus ou moins propres à divers emplois, et qui les remplissent avec plus ou moins d'ardeur, plus ou moins d'adresse, plus ou moins de célérité. L'histoire nous apprend que les îles Baléares fournissaient autrefois aux armées romaines d'excellens frondeurs, lesquels auraient été de détestables cavaliers. Il en est de l'agriculture comme de la guerre, comme de tout; on n'y est pas également apte. Le capitaine John Ross raconte, dans l'histoire de son dernier voyage, que les habitans des terres les plus septentrionales de l'Amérique font un trou à la glace, et attendent quelquefois douze heures en silence et sans bouger qu'un veau-marin y vienne renouveler l'air de ses poumons, pour le saisir. Il est fort probable que ces intrépides pêcheurs ne doivent pas être doués d'une nature très pétulante. Il paraît certain que les nègres sont ainsi fort lents à tout ce qu'ils font, ce qui entraîne une grande perte de temps. C'est donc un calcul très faux d'imputer à l'esclavage seul la lenteur des nègres à l'ouvrage, et de supposer qu'une fois libres, ils ressembleront en tout aux ouvriers européens. Il était d'ailleurs bien facile de se convaincre du contraire. Il y a beaucoup de nègres libres, et leur travail n'est guère plus productif que celui des esclaves.

Et puis, enfin, c'est une erreur fort grave d'aller s'imaginer qu'il y ait une magie si puissante attachée à ce beau et grand mot de liberté, qu'il suffise de le prononcer pour opérer des prodiges. Ce que nous

allons dire n'est pas pour faire aucune comparaison, et n'a pour but que de rendre clairement notre pensée; mais enfin, qu'on mette des moutons en liberté, et l'on n'aura jamais que des moutons. Qu'on y mette des nègres, et l'on n'aura que des nègres, c'est-à-dire malheureusement des individus fort grossiers, fort enclins au vagabondage, peu portés au travail, et encore moins ouverts aux choses morales. Ah! si l'esclavage les empêchait de devenir meilleurs qu'ils ne sont, si les maîtres faisaient obstacle aux sentimens d'ordre, de paix, de travail, de moralité, de propriété, qu'ils pourraient avoir, ce serait bien différent; si on leur défendait de travailler pour leur propre compte, et de se familiariser ainsi avec les idées d'acquisition légale, de transmission et d'hérédité; si on les empêchait de se marier, d'avoir des femmes et des enfans légitimes, et d'entrer ainsi dans la famille, qui est le centre de toute civilisation, alors on aurait raison; on aurait raison de dire : Otez l'esclavage, et ces intelligences comprimées vont prendre l'essor, et ces cœurs étouffés vont s'épanouir, et cette activité garrotée va se développer et s'étendre, et des hommes vont naître de ces esclaves, des créatures actives et nobles de ces créatures lourdes et dégradées. Mais c'est qu'il n'en est pas ainsi. C'est qu'on dit aux nègres : Travaillez pour votre propre compte, afin que vous acquériez quelque propriété personnelle; et les nègres ne veulent pas. C'est qu'on dit aux nègres : Mariez-vous, afin que vous ayez de la famille, des femmes qui vous aiment et qui vous donnent des soins, des enfans qui vous respectent et qui vous obéissent; et les nègres ne le veulent pas. Maintenant donc qu'on mette en liberté ces natures rebelles. Croit-on sincèrement qu'elles vont devenir, par la vertu d'une loi de la chambre des députés, intelligentes, actives et morales, de stupides, lourdes et anarchiques qu'elles sont? Mais ce serait folie. D'ailleurs, n'a-t-on pas sous les yeux l'exemple de Saint-Domingue, qu'on appelait, avant la révolution, la France des Antilles? Qu'est-elle devenue, cette France? Les nègres y travaillent *sous peine des galères;* la misère a remplacé l'ancienne splendeur, et on importe aujourd'hui du sucre dans une colonie qui en fournissait à toute l'Europe.

Voilà quelles considérations préjudicielles nous avons cru devoir mettre en avant aujourd'hui, à l'occasion de tous ces bruits d'émancipation qui se font en Amérique, et avant que des bruits pareils retentissent au sein de notre législature. Ce n'est pas nous qui prendrons jamais en main la cause de l'esclavage, quand l'occasion se présentera plus tard de nous expliquer là-dessus, et nous ne croyons pas que les

planteurs des colonies françaises fassent non plus résistance à une émancipation sagement conçue et prudemment exécutée; mais nous sommes de ceux qui pensent qu'en une matière si grave, il faut bien connaître les faits, et qu'on travaille mal au profit de la liberté, quand on viole la propriété.

Du reste, un vœu que nous devons faire en finissant, et contre lequel il est impossible qu'un homme de bonne foi ait quelque répugnance, c'est que lorsque le gouvernement se décidera à traiter directement les matières coloniales, il ne s'en rapporte qu'à lui-même, et qu'il envoie sur les lieux une commission d'enquête, chargée de vérifier les faits et d'expérimenter les témoignages. On l'a fait pour Alger, pourquoi ne le ferait-on pas pour les colonies des Antilles et de la mer des Indes, qui nous sont bien plus inconnues?

M. DE L....

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1835.

Nous n'aurons, Dieu merci, à traiter aujourd'hui que d'actes politiques et d'affaires publiques, et nous n'avons à suivre personne dans ce qu'on nomme, par extension, la vie privée, où nous n'avons pénétré d'ailleurs que bien malgré nous.

Cette quinzaine a été signalée par un acte diplomatique dont on vante beaucoup l'énergie et la grandeur, dans les salons ministériels. Il s'agit d'une note adressée par M. de Broglie à un gouvernement étranger qui se refusait à accorder à des sujets français la protection à laquelle ils ont droit en vertu des traités. En effet, le langage de M. le duc de Broglie est ferme et digne. Le ministre des affaires étrangères n'a pas hésité un moment à menacer d'une rupture complète le gouvernement qui viole ainsi les traités, et sa note est en même temps un modèle de convenance et de dignité. Non-seulement M. de Broglie réclame dans toute leur étendue les droits stipulés en faveur des citoyens français, mais il élève encore une voix hardie en faveur de tous les sujets de ce gouvernement, qu'il accuse d'intolérance. Il s'efforce de lui ouvrir les yeux en lui montrant la civilisation des pays qui l'entourent; et au risque d'encourir le mécontentement des chefs de cet état, malgré toutes les appréhensions que peut causer une guerre à un gouvernement fondé sur la paix comme est le nôtre, M. de Broglie pousse

ses réclamations avec une vigueur sans égale, et les termine en disant que si elles ne sont pas écoutées, il se trouvera dans la nécessité de recourir à des mesures *que réclament tout à la fois l'intérêt de ses concitoyens, le sentiment de sa propre dignité, et le vœu de l'opinion publique.*

On ne peut qu'applaudir à un tel langage : il est digne de la France, en vérité, et il serait plus beau, plus digne encore, s'il s'adressait au président des Etats-Unis ou à l'empereur Nicolas; mais, hélas! hélas! le formidable et foudroyant *sine qua non* de M. le président du conseil est adressé à un demi-canton suisse! Encore si c'était à un canton tout entier!

Il faut espérer que le canton de Bâle-campagne qui refuse de ratifier l'acquisition d'un domaine, faite sur son territoire par quelques israélites français, en vertu des traités qui lient la Suisse à la France, écoutera la voix de la raison. Elle parle certainement très haut dans la note diplomatique de M. de Broglie; mais pour les menaces que cette note renferme, elles ne sauraient beaucoup effrayer LL. EE. les membres du conseil de Bâle-campagne, qui ne craignent pas que la France vienne les envahir. Est-ce bien sérieusement que M. de Broglie menace de frapper d'une interdiction civile, semblable à celle qui pèse sur les israélites dans cette partie de la Suisse, les divers ressortissans suisses, établis en France, et qui ne professent pas la religion catholique? Eh quoi! M. de Broglie, allié de si près à la communion prostestante, oserait proposer aux chambres l'exécution d'une telle mesure? Ce serait donc en vertu de l'article effacé de la Charte, qui déclarait la religion catholique religion de l'état? Tout en approuvant la chaleur avec laquelle M. de Broglie défend les intérêts des sujets français, sans distinction de foi, il est impossible de ne pas être frappé des singulières conséquences qui résulteraient de cet acte de tolérance religieuse, si les menaces de M. de Broglie étaient suivies d'effet. Sa philosophie aurait pour résultat l'acte d'intolérance le plus flagrant, et une véritable persécution en matière de foi. Assurément l'expulsion des sujets suisses non catholiques ne pourrait être vue de bon œil en France que par le clergé, et ce serait une mesure bien propre à le concilier au gouvernement qui a déjà tant fait pour lui depuis quelque temps. La lettre de M. de Broglie est ou très mal habile ou bien adroite, selon qu'il a voulu faire un coup de politique intérieure ou un acte de diplomatie étrangère.

M. Guizot, qui n'a pas à s'occuper officiellement des cantons suisses, et qui n'est pas chargé de soutenir la dignité de la France dans les pays étrangers, s'est signalé, pendant cette quinzaine, par un discours

non moins remarquable que la lettre de M. de Broglie au canton de Bâle-campagne. Ce discours a été prononcé à l'école normale à l'occasion de la rentrée des élèves et des cours. Il faut aussi admirer la dignité et l'excellence du langage de M. Guizot. M. Guizot a rappelé aux jeunes élèves assemblés autour de lui qu'il avait assisté au berceau de l'école, que l'un des premiers il avait eu l'honneur d'y donner des leçons, et il a loué, avec toute l'autorité que donnent l'expérience et le savoir, cette perpétuité dans la pensée et dans la conduite, qui fait la force et la prospérité des institutions, — et des hommes, aurait pu ajouter M. Guizot.

M. le ministre de l'instruction publique a insisté particulièrement sur un point : il a fait remarquer à tous les jeunes gens qui travaillent à se mettre en état de briller dans les lettres et d'ajouter aux connaissances humaines, la décadence réelle dans le langage, dans l'harmonie et la forme des œuvres intellectuelles, qui signale tant d'ouvrages que chaque jour voit paraître. Il règne, a dit spirituellement M. Guizot, je ne sais quelle fécondité d'avortement qui déshonore les lettres et enlève aux esprits leur plus noble plaisir. Cette partie du discours de M. Guizot a produit une impression profonde, et ces tristes exemples qu'il donnait, serviront, nous n'en doutons pas, d'encouragement au travail et à la persévérance, parmi les jeunes élèves qu'il avertissait si paternellement du danger de la littérature facile. Ces paroles resteront dans leur souvenir, et plus d'un ouvrage avorté aura été déchiré en secret à l'issue de cette séance : belle leçon de morale, dite en beau langage par un homme qui ne le dément pas; mais, hélas! aussi, le résultat ne sera pas plus heureux que le résultat de la belle et éloquente note de M. le duc de Broglie. Hélas! encore disons-nous, car ce discours avait un autre but que l'amélioration des études normales; il avait été composé pour l'installation de M. Cousin, qui a enlevé lestement et sourdement, à sa manière, la lucrative direction de l'école! — La direction supérieure, la surveillance si dévouée et si habile qu'exerçait M. Cousin sur les destinées et les affaires de l'école, a dit M. Guizot, deviendront plus assidues et plus rapprochées. — En d'autres termes, M. Cousin aura un gros traitement de plus et un beau logement de plus qu'il n'avait avant le discours de M. le ministre de l'instruction publique. M. Cousin s'est glissé à pas de loup, à la faveur de la morale de M. Guizot, à une excellente et paisible sinécure; car M. Viguier, nommé sous-directeur de l'école normale, en remplacement de M. Guigniault, sera chargé de tout le fardeau de cette direction difficile. M. Viguier mènera la vie de l'école qui continuera pour lui *de plus en plus*

active et énergique, pour nous servir de l'expression de M. Guizot, tandis que M. Cousin, déjà suppléé dans son cours, sera encore suppléé à l'école normale, rétribué doublement, triplement, là et ailleurs, et mènera la vie du monde et de l'intrigue politique où brille ce simple et vertueux philosophe. — Quelles notes bien conçues, quelles lettres élégantes, que de belles paroles, que de beau langage, dépensés mal à propos, depuis quinze jours, par M. de Broglie et M. Guizot!

L'activité de ces deux chefs du ministère, qui en constituent à eux seuls la pensée, se porte de tous les côtés à la fois, quelquefois inefficace, il est vrai, d'autres fois déjouée par les circonstances, mais ne se rebutant jamais, et tendant toujours à un but où elle finira peut-être par arriver. Ce qu'on pourrait désigner le conseil supérieur du cabinet, qui se compose de ces deux ministres que nous venons de nommer, et d'une troisième personne dont on nous permettra de ne pas parler, se félicite beaucoup de la tournure que prennent les affaires extérieures. On se regarde comme assuré de l'appui et de l'amitié de l'empereur Nicolas, et M. de Pahlen confirme, par ses paroles, toutes les espérances qu'on a conçues. M. de Pahlen n'a d'autre mission, dit-il à ses intimes, que de donner des fêtes, de se rendre agréable au château, d'égayer Paris, et d'y populariser un peu le nom de Russe. Les gentilshommes russes, à qui l'on défendait de résider en France, y reparaissent peu à peu; le prince impérial lui-même est attendu à Paris; et l'on compte beaucoup sur l'esprit souple et fin de M. de Barante pour achever le rapprochement de l'autocrate des Russies et du gouvernement de juillet. Un petit fait, que nous tenons de bonne source, aidera peut-être, entre autres faits plus importans, à expliquer la cause des dispositions de l'empereur Nicolas.

Lors du passage de l'empereur Nicolas à Prague, M. de F*** lui fut envoyé de la part de Charles X, pour le complimenter au nom de ce prince et de la famille royale. L'empereur reçut M. de F*** avec bienveillance, et le chargea de témoigner au vieux roi combien il regrettait de n'avoir pu l'aller voir lui-même à sa résidence de Butschierad; mais il était arrivé dans la matinée à Prague, et il devait en repartir le soir même. Il adressa de nombreuses questions à M. de F*** sur chacun des princes exilés: « Et Henri V ? lui dit-il ; donnez-moi des nouvelles de Henri V?

— Sire, répondit M. de F***, monseigneur le duc de Bordeaux.....

— Je ne vous parle pas du duc de Bordeaux, reprit vivement Nicolas, mais de Henri V; comment se porte-t-il? où en est son éducation? J'ai entendu dire qu'il était assez mal entouré, qu'on avait éloigné de

lui ses serviteurs les plus dévoués, ses maîtres les plus intelligens, ses meilleurs amis. C'est un bon militaire qu'il faudrait lui donner pour gouverneur, et en France on n'en manque pas! mais il faudrait que ce gouverneur fût seul maître! »

L'empereur continua de parler encore quelque temps sur ce ton, puis il congédia M. de F*** qui ne fut pas peu surpris de le trouver aussi bien instruit de toutes les menées et des intrigues de ceux qu'on pourrait appeler à juste titre les exploitateurs du vieux roi.

C'est que l'empereur Nicolas, grace à un excellent jugement et à des renseignemens exacts, sait apprécier, de loin comme de près, les hommes et les choses; sa police est sans contredit la mieux faite et la plus habile de toutes celles des souverains de l'Europe. Il y aurait de curieux détails à donner sur les agens qu'il emploie seulement à Paris; à quelques-uns d'entre eux, l'élégance ne manque pas plus que la fortune; ils servent leur maître, et croient remplir un devoir; en un mot, c'est le dévouement russe, cette aveugle et inexplicable passion, qui les fait agir.

En Prusse, on trouve aujourd'hui des dispositions pareilles. M. de Werther, dont on connaît les bonnes dispositions pour la France, ne sera pas rappelé, et se dispose, au contraire, à ajouter à l'éclat et aux plaisirs de la joyeuse saison qui se prépare à Paris. Le roi de Prusse goûte beaucoup notre ambassadeur, M. Bresson, et les relations entre les deux pays deviennent de plus en plus faciles. Ce bon accord, on le doit encore à M. de Broglie et à M. Guizot, qui entretiennent depuis longues années une correspondance active avec M. Ancillon et avec M. de Humboldt, qu'on a envoyé tout exprès à Paris pour renouveler l'alliance intime de ces trois ministres historiens.

Assurément nous ne saurions approuver la plus grande partie des actes du ministère de MM. de Broglie et Guizot, et encore moins les pensées d'avenir qu'on leur prête. S'il est vrai qu'ils aient le dessein de nommer des pairs ecclésiastiques, si une loi supplémentaire de la presse, encore plus rigoureuse et plus restrictive, doit être présentée dans la session prochaine, quels que soient les dangers que présentera le rôle d'écrivain d'opposition, nous ne défaillirons pas à notre tâche. Personne n'a opposé un blâme plus vif que le nôtre à la violence et à l'intimidation dont MM. de Broglie et Guizot ont fait ouvertement un système; mais nous devons aussi leur rendre justice.

Ce sont des hommes politiques dans toute l'étendue du mot, qui ne gouvernent pas avec leurs passions particulières, qui n'administrent pas d'après leurs intérêts privés, qui n'apportent pas, dans les discus-

sions des actes les plus importans, de la haine contre les hommes, des petites vanités étroites, qui ne se laissent pas subjuguer par des petites influences bourgeoises et de famille : leur vie est grave et digne; ils ne craignent pas de l'ouvrir à tous; leurs actes parlent haut; ils sont bons ou mauvais, mais on n'y peut chercher des causes misérables et futiles. L'un d'eux, placé, en tout temps, dans une brillante situation, s'est toujours montré à la hauteur de sa fortune; l'autre, simple écrivain, monté à l'aide de son mérite, de son éloquence, de sa capacité et de son érudition, a élevé son caractère au niveau de son rang. Les basses et étroites jalousies n'ont pas gêné ses mouvemens; un dédain maladroit n'a pas éloigné de sa personne ceux qui marchaient autrefois avec lui; il n'a fait que changer de place et non d'amis; et il a fait briller surtout cet esprit de conduite qu'il recommandait dans le discours que nous avons cité. Il faut l'avouer, on peut combattre de tels caractères, mais non les déprécier; on peut déplorer que de tels hommes n'aient pas une marche plus conforme aux vœux et aux besoins du pays, mais on ne peut leur refuser son estime.

Après cela, qu'importe la pensée de quelques autres, habiles et capables, il est vrai, mais qui se sont rendus impuissans par un assemblage de défauts contraires à toutes ces qualités? Pourquoi faire tant de bruit de quelques actes de leur vie privée? Ils veulent à tout prix qu'on la respecte et qu'on se taise : c'est notre avis aussi. Silence sur eux! c'est le silence qu'ils méritent.

— Un jeune homme, qui débute dans la littérature, M. L. de La Brière, vient de publier un roman sous le titre des *Deux Étoiles*. Son livre est attachant et rempli d'observations heureuses. C'est une peinture douce et spirituelle d'une société paisible, comme en faisait autrefois Mme de Souza; genre agréable, abandonné aujourd'hui, et que M. de La Brière renouvelle avec bonheur. Nous lui devons toutefois un conseil, et nous le lui donnerons. Qu'il évite le tableau des choses triviales et le reflet des idées basses et vulgaires, qu'il se plaît à introduire quelquefois dans son livre. Son talent y gagnera.

— Le Théâtre-Français montre une activité sans égale. Cette semaine, a eu lieu la reprise de *George Dandin*, cette joyeuse et philosophique comédie de Molière. Sifflée à deux représentations, elle a été applaudie avec enthousiasme à la troisième, grace à un article du *Journal des Débats*, où l'ironie s'attaquait vivement aux irrévérencieux adversaires de Molière. On annonce aussi la reprise de *la Critique de l'École des*

femmes et des *Fâcheux*, deux bonnes comédies encore, qu'on ne sifflera pas, il faut l'espérer.

Traité de matériaux manuscrits de divers genres d'histoire, par Amans-Alexis Monteil, auteur de l'*Histoire des Français des divers états* (1).

Le savant et laborieux M. Monteil, dont les recherches patientes et érudites ont été surtout dirigées sur les détails de vie privée, d'histoire locale, les descriptions de coutumes, d'institutions, négligées par les historiens, vient de dresser un inventaire détaillé de plus de six cents manuscrits qui ont servi de preuves aux travaux de toute sa vie. Cette précieuse collection, qui forme vraiment une diplomatique nouvelle, sera mise en vente le 26 novembre courant. Heureux ceux qui emporteront quelque lambeau de cette bibliothèque rassemblée à tant de frais! mais nous recommandons à tous ceux qui s'occupent d'histoire, le catalogue de M. Monteil, qui consolera les moins riches et instruira les plus savans.

— La seconde édition de la *Philosophie du droit*, par M. Lerminier, vient d'être mise en vente chez Charpentier, éditeur des œuvres de lord Byron, rue de Seine, 31.

— L'*Histoire de la marine française*, par M. Eugène Sue, attendue si impatiemment, et que le soin extrême apporté à la gravure avait seul retardée, paraîtra le vendredi 13 novembre chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

(1) 2 vol. in-8°, chez Duverger, rue de Verneuil, 4.

F. BULOZ.

L'HOSPICE

DES ALIÉNEES

A GAND.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissemens, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières; l'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout-à-fait à l'honneur de cette grande cité. La première est la *Maison Centrale de détention*; la seconde est l'*Hospice des femmes aliénées*. Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez; mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissemens où les misères sont comprises et soulagées, où les crimes sont seulement punis et non pas vengés? Je vous mènerai d'abord à l'hospice des aliénées; c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la maison centrale; car ici et là ne sont-ce pas des raisons délabrées, ici

pour un moment, là pour toujours! Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée, et en lunettes, vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicamens gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicamens, tant qu'ils ont leur raison; quand ils l'ont perdue, et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Quoique notre visite à l'hospice eût à la fois, par la qualité de l'une des personnes qui me faisaient l'honneur de m'y conduire, un but d'inspection officielle et un but de curiosité, je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres, ni aliénés. Elles rougissaient, elles chuchotaient à voix basse; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce qu'elle a d'injurieux et de triomphant. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clés, et nous franchîmes la première porte intérieure.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de quelque

expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur ne vienne troubler sa vie oubliée, et ne la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de faire admirer à ceux qui me liront la grandeur de son sacrifice, en donnant quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de graces, d'esprit, de beauté, dans cette horrible demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je? si éteint, miroir d'une ame qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître; sa démarche gracieuse, quoique abandonnée et indifférente; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'ame comme son regard effleurait les objets; ses mains si blanches et si effilées qui sortaient de dessous ses vastes manches, de la même étoffe funéraire que sa guimpe, et qui maniaient les grosses clés du trousseau avec l'insouciance d'un porte-clés; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité, et au ciel par la mort spirituelle du corps; créatures qui font comme leur purgatoire ici-bas, avant d'arriver au paradis, et qui n'ont qu'à expier le péché de leur origine; femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clés à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parens imbécilles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de

la colère philosophique du XVIIIe siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice; je la rendais au monde; elle devenait épouse et mère; elle faisait la joie de deux familles; elle nous édifiait par ses vertus; elle nous charmait par ses qualités; ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette ame détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre temps contre les liens de la convenance et du devoir; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise. J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, qui n'est peut-être, après tout, que la rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le sacrifice même a quelque chose de coutumier et de machinal, et où le dévouement le plus sublime a à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, d'abord avec la sotte curiosité d'un incrédule, qui voulait à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde, ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence, et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives; elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur celui de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette ame, au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort. J'aurais eu l'infernale idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, qu'elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jus-

qu'au lever du soleil de la vie éternelle. Le cœur, cette chose si tendre, si vulnérable, où le moindre grain jeté au hasard fait germer les passions furieuses, ce cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse; elle l'avait laissé à ses parens, en prenant l'habit, comme un beau vêtement mondain qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fête, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir d'abord les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés; beaucoup de pauvres femmes, qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain; admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait de celle des enfans qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, celles du moins dont la folie est inoffensive; elles ont la nourriture en abondance, et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent. Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de la raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les plus extravagantes se recueillent. Étrange parodie, ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile : *Heureux les pauvres d'esprit!*

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et

quelques petits meubles. C'est le dortoir des folles qui ont quelque aisance, et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière! il y a la même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé. La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentemens de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule, où nous la trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant mille choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à-propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque ame tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne se sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, elle en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien! et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot avec lequel elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, toujours riante, mais évidemment sans souvenir de ceux qu'elle venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligens et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au-delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais

vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal, dans une fille de condition médiocre, et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison, et si ce n'est pas l'impossibilité d'être l'épouse d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur chaque jour renouvelée de ne pouvoir faire parler son ame sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public? Tristes contradictions de la destinée! telle femme a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'ame; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement; mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'ame trouvent à s'épancher, ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel où sa laideur l'avait condamnée à ne pas aimer; elle vivra dans un monde imaginaire où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée de l'amant. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité; bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais un soir cette pauvre ame s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagemens, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a eu la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carrosses, les livrées, et elle porte la tête haute comme si elle était dejà la fiancée de M. Vilain XIIII. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parens, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortége d'honneur, dans la maison de son fiancé.

Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident pour moitié à faire ce portrait. Elle nous regardait avec un certain dédain; elle attendait sans doute le cortége qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire: Ce ne sont pas là ceux que j'attends. Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain. — « Ces messieurs voudraient vous parler, lui dit doucement la sœur. » Et nous nous approchâmes avec intérêt.— « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » — Elle fit un petit mouvement d'épaules, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du moins par tout ce que j'avais vu d'elle; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état, et si ce n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur!

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages,* comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie; les autres se tiennent assises, quelques autres debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent; c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait plier; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Celles-ci ont la tête penchée sur l'épaule gauche, celles-là sur l'épaule droite; d'autres échangent entre elles des paroles qui s'entrecroisent, mais qui ne se répondent pas; quelques-unes murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères; d'autres se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société; elles se touchent et sont isolées; elles se

parlent et ne s'entendent pas; elles se reconnaissent et ne se demandent pas pourquoi elles sont là. Ni affection, ni haine, ni notion des différences; elles n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes. Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'attention; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte, soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve!

Les malades et celles qui gardent le lit de force sont dans un dortoir séparé. C'est une grande salle éclairée avec ménagement, d'une douce lumière; car le plus ou le moins de lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'ame s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandais pourquoi la mort s'arrêtait si long-temps devant les lits où elles gisent, déjà froides et raides comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère. Celles qu'on retenait au lit de force étaient plus jeunes. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, avec une certaine humiliation dévorée dans les traits, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt

que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. — « Regardez celle-là, nous dit la sœur, trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » — Je passai tout près du lit. C'était une jeune femme, horiblement abattue, les joues caves et enflammées, respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante; elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être qu'une ame trop forte, servie par des organes trop fragiles. Je demandai son histoire. On ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres, ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour les victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on la surprît dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas seulement une désorganisation du cerveau; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon ange que la religion donne à chacun de nous, regardant mourir son compagnon terrestre, avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— « Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, » nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. « Celles-là nous déchireraient de leurs ongles et de leurs dents, si nous les lâchions. »

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous, et qui comme nous ont sucé le lait d'une mère!

En ce moment il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cages, bien fermées, épaisses, garnies de bar-

reaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. L'imagination fait d'avance le portrait que les yeux vont voir. J'avais donc rêvé des visages atroces, des yeux sanguinaires; j'accordais les figures avec les instincts. Cette malheureuse me remit dans la réalité. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule avait été méchante; peut-être n'avait-elle voulu que nous flatter. Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien avec mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, ses longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature de sa folie lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices. Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette malheureuse me dégoûta comme un jeu monstrueux de la nature qui avait mis une ame de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchans ont dû être méchans avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'aurait mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait pas d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère, même pour l'art spécial qui analyse et approfondit sans cesse les maladies de l'ame, — je l'entendais gémir dans l'ombre où l'on entrevoyait à peine son visage qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de trop près et avec trop de sympathie. Que se passe-

t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puissante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? En vérité ma tête se troublait. Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreuves; elle se détraquerait à voir ce qu'il en est d'elle, et le peu qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est le plus forte! Je demandai à descendre dans la cour: cette masse gémissante s'agitant au fond de sa cage me pesait sur l'ame comme un cauchemar; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

Mais dans cette cour j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs et regardant le ciel, mais d'un regard où il ne fallait pas chercher quelques traces confuses d'une invocation ou d'une espérance; regard stupide, pour qui l'azur du ciel n'avait pas plus de lumière que les ténèbres. C'étaient toutes les attitudes de la salle intérieure que je retrouvais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté: elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec les gestes et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter; sa mémoire était aussi chaste que son ame. Je n'oublierai jamais avec quelle grace elle apaisa la malheureuse, lui disant de douces paroles, et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'im-

bécilité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre par-dessous le bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécille comme l'enfant suit sa mère. Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison; une lueur de cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où donnent les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à un piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'en entendis m'alla au cœur et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé! Et puis, cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remerciemens et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes. Oh! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant qui n'aurait pu être caressé même par sa mère! Il était là, plus inutile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le barathre; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort : de quel côté est la pitié?

On vante aussi beaucoup à Gand l'hospice des hommes aliénés : je parlai d'y faire une visite.

— « Je vous demanderai la permission de ne pas vous y accompagner, » me dit l'une des personnes qui avaient bien voulu me mener à l'hospice des femmes; et sa voix était si altérée, que je me repentis de ma demande comme d'une injure que j'aurais dite à un ami.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé si obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice des aliénés, il avait un fils !

NISARD.

INDUSTRIE

ET COMMERCE

DE LA BRETAGNE.

§ Ier.

Cause du peu d'importance de l'industrie en Bretagne. — Ouvriers du XVIe siècle. — Caractère de l'ouvrier breton. — L'horloger de Paimpol.

L'industrie de la Basse-Bretagne est peu de chose; elle se borne à peu près à la production d'objets de consommation locale. A part deux ou trois grandes exploitations, entreprises par des étrangers, et auxquelles les Bretons ne prêtent que leurs bras, l'industrie propre du pays se réduit à quelques poteries grossières, à quelques tanneries, à quelques pauvres papeteries à marteaux, semées çà et là dans les vallées, et qui se transforment chaque année en moulins à blé. Ajoutez à cela la fabrication des toiles, dont nous parlerons plus tard, et vous aurez une idée générale de l'industrie du pays.

Quant aux métiers, ils sont pauvrement exercés par des ouvriers isolés, et, à de bien rares exceptions près, on ne trouve ni grands ateliers, ni usines importantes dans lesquelles ceux-ci puissent s'instruire

dus à leur obscurité et au dédain public, les ouvriers sentirent leur enthousiasme leur mourir au cœur. Ils se dispersèrent tristement dans les villages, s'y établirent, et se résignant aux vulgaires labeurs qui s'offraient seuls désormais pour les faire vivre, ils oublièrent, comme un rêve de jeunesse, les jours d'exaltation et d'espérance auxquels ils avaient assisté.

A ces causes matérielles, qui expliquent la décadence des arts manuels en Bretagne, il faut en joindre d'autres plus intimes et non moins puissantes. Beaucoup d'obstacles, venant de lui-même, s'opposent à l'avancement industriel de l'ouvrier breton. Au premier rang, il faut placer sa répugnance pour les déplacemens. Ailleurs, le compagnonage, cette franc-maçonnerie du prolétaire, facilite à l'ouvrier les voyages et lui en fait même une obligation. Chaque compagnon doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie, comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence; il s'initie à mille procédés ingénieux; il étudie la manière des maîtres, l'imite et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs à travers les nations civilisées. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune et toutes leurs espérances, en répétant gaiement leur chanson de métier. Et plus tard ces pélerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'ame et du corps, quelque invention utile, toute puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines, la misère!... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frappé dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux. Alors aussi, sans doute, un égoïsme intelligent et aveugle ne présidera plus aux rapports des républiques entre elles; la liberté, proclamée pour tous, aura poussé du pied les barrières commerciales, et les gouvernemens auront cessé, dans leur profonde politique, de placer un cordon de douaniers entre l'homme affamé et la boutique du boulanger.

Mais en attendant que ces utopies dorées se réalisent, il reste encore bien de vieilles empreintes à effacer dans les mœurs. En Bretagne surtout, la rénovation ne pourra avoir lieu qu'au moyen d'une transformation

presque complète du caractère de l'habitant; car, outre les habitudes casanières de l'ouvrier armoricain, qui nuisent tant à ses progrès, il faut reconnaître qu'il n'a point cette activité industrieuse, remuante, du Normand, par exemple. Sa nature ne le porte point aux combinaisons mercantiles, à cette ambitieuse et incessante recherche du bien-être, si propre à hâter l'instruction industrielle. Il ne court après la fortune ni ne l'attend : c'est la seule superstition populaire à laquelle il soit demeuré étranger. Le pain noir de chaque jour, l'ivresse du dimanche et un lit de paille pour mourir vers soixante ans, voilà son existence, son avenir, et il l'accepte comme définitif. Il traite sa misère ainsi qu'une maladie héréditaire et incurable. Ajoutez que son imagination vient à chaque instant à la traverse de son industrie; que ses croyances entravent les velléités d'émancipation qui pourraient lui naître; que ses préjugés, son caractère, ses poétiques inclinations, brisent sans cesse l'édifice naissant de sa fortune. Position, intérêt, il sacrifiera tout à une tradition pieuse, à un mouvement du cœur. Nous pouvons citer à l'appui de l'opinion que nous émettons un fait qui s'est passé, il y a quelques mois, presque sous nos yeux. Quoique ce soit un évènement exceptionnel, il donnera une juste idée de la prépondérance des facultés poétiques sur la faculté industrielle, dans l'ouvrier breton.

Paimpol est une ville du département des Côtes-du-Nord, un peu moins grande que la moitié d'une rue de Paris; mais son port lui donne une certaine importance. Elle en a eu beaucoup surtout pendant les guerres de l'empire : c'était, ainsi que Roscoff, Camazet, Le Conquet, un lieu de relâche pour les corsaires bretons. On y voyait alors cinquante tavernes et trois horlogers; et ce n'était point trop, car les corsaires avaient besoin des uns et des autres. Le dernier mousse réservait toujours, sur sa première part de prise, de quoi acheter une montre à breloques, qu'il ne montait jamais, mais qu'il suspendait coquettement à son cou, avec un filin goudronné. Malheureusement pour les horlogers de Paimpol, la paix vint et ruina leur industrie. Quelque temps encore les relâches des caboteurs (rendues plus fréquentes par l'activité momentanée du commerce, dans les premières années de la restauration) leur procurèrent quelques profits; mais cette ressource diminua et leur manqua bientôt presque entièrement.

Parmi ceux que frappa le plus cruellement ce désastre, se trouva un jeune homme nommé Pierre. Il avait choisi fort jeune la profession d'horloger à une époque où cette industrie prospérait à Paimpol, croyant y faire fortune. Mais à mesure qu'il avait avancé en âge, ses espérances

s'étaient affaiblies. Enfin, le maître chez lequel il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner, et Pierre se trouva sur le pavé de Paimpol, sans emploi et sans ressources.

Pierre était timide, peu remuant. La nécessité de quitter son pays, de chercher ailleurs du travail, était déjà pour lui bien pénible; mais ce qui la rendait insupportable, c'était la pensée de se séparer d'Yvonne Habasque avec laquelle il avait grandi et qu'il aimait depuis sa première communion. Yvonne était une jeune couturière de Paimpol qui travaillait tous les jours pendant douze heures à sa fenêtre, près d'un vieux pot de cuisine ébréché dans lequel elle avait planté une giroflée jaune; qui se confessait régulièrement tous les mois, et dont la voix douce ne chantait jamais ques des sônes mélancoliques ou des noëls pieux. Elle vivait avec sa mère, qui gagnait péniblement sa vie à porter de l'eau et à laver pour les bourgeois. Tous les soirs Pierre venait causer avec la mère et la fille, et le dimanche, en été, il les conduisait, après vêpres, dans les champs pour ramasser des mûres et des noisettes; l'hiver, il leur faisait, tout haut, une lecture dans un *Guide du chrétien*. Ils menaient une vie pure, charmante, sans ennuis, sans regrets et sans impatience; une vie de foi et d'amour comme on en voit encore décrite dans les livres, mais comme on n'en trouve plus guère par le monde.

Les deux jeunes gens savaient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'ils ne se le fussent jamais dit. C'était un de ces engagemens tacites que l'on contracte par des habitudes plutôt que par des paroles, mais qui n'en sont pas moins sacrés. Aussi, lorsque Pierre vint annoncer à Yvonne qu'il était renvoyé de chez son patron, et qu'il lui fallait quitter Paimpol, la pauvre fille resta frappée de stupéfaction et de douleur. Pendant quelque temps les deux enfans ne surent que pleurer ensemble, sans songer à autre chose qu'à l'affreuse pensée de se quitter. Avec la nonchalance habituelle à tous les caractères faibles qui fuient moins la souffrance que l'action, ils restèrent sous la couronne d'épines, songeant aux blessures qu'elle leur faisait au front, et non aux moyens de s'en délivrer. Par bonheur, la mère d'Yvonne Habasque était une femme pratique qui avait mis son cœur à l'abri sous la rude écorce de son bon sens et qui ne se désolait qu'en dernier ressort. Après avoir laissé quelque temps les deux enfans pleurer, elle vint jeter brusquement sa parole positive au milieu de leurs plaintes, et les avertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Enfin, après beaucoup de débats et de projets, il fut convenu que Pierre partirait au plus tôt pour trouver du travail, et qu'il reviendrait dès qu'il gagnerait assez pour se charger d'une femme. Trois années étaient jugées nécessaires pour atteindre ce résultat.

Deux jours après cette résolution, l'horloger se mit effectivement en route pour Rennes. Il y eut beaucoup de larmes versées au moment de la séparation, mais la tristesse des deux jeunes gens conserva quelque chose de doux et de serein. En se séparant, ils gardèrent dans leurs cœurs une sève d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage; tous deux étaient sûrs de se revoir bientôt. Mais Pierre ne fut point heureux. Il parcourut une partie de la France, ne trouvant à se placer que momentanément, vivant au jour le jour, pauvre et découragé. Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût songer à revenir en Bretagne : enfin, après une série d'évènemens qu'il serait inutile de rapporter, il passa en Irlande, arriva à Dublin avec un Anglais dont il avait fait la connaissance, et entra, comme ouvrier, chez l'horloger Smith, à des conditions avantageuses.

Maître Smith était un homme de cinquante ans, d'un extérieur froid, avare de paroles et de mouvemens. Jeune, il avait été simple ouvrier, avait beaucoup souffert et s'était habitué à cette impassibilité de bronze, derrière laquelle il cachait sa nature sensible. Long-temps froissée, son ame s'était retirée en elle-même et ne se montrait plus que dans de rares occasions. Maître Smith passait généralement pour sévère et bizarre, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de cette probité et d'une économie laborieuse; depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique, miss Fanny.

Pierre s'habitua bien vite au tranquille intérieur de l'horloger irlandais. C'était une douce et bonne créature auquel il fallait peu de place et peu de bruit pour être heureux. Maître Smith, qui n'avait eu jusqu'alors que des ouvriers grossiers ou vicieux, s'attacha au jeune Français, dont l'assiduité silencieuse et la bienveillance timide le charmèrent. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des marques d'un intérêt reconnaissant, acheva de le lui rendre cher; le jeune Breton finit par acquérir dans la maison la position d'un associé plutôt que celle d'un ouvrier.

Une seule chose jetait de la gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith et Pierre; c'était la difficulté de s'entendre. Le Breton s'exprimait en anglais avec beaucoup de peine, et sa timidité augmentait encore l'embarras qu'il éprouvait à parler. Il en était résulté dans la maison une habitude de silence presque continuel. Pierre, Smith et sa fille s'entendaient le plus souvent par le geste ou le regard, et ce mode singulier de communiquer leurs pensées avait

imprimé à celles-ci quelque chose de plus vague, mais en même temps de plus intime, de plus expressif, de plus affectueux. Aussi Pierre s'était-il habitué aux formes caressantes de miss Fanny, sans y voir autre chose qu'une sorte de télégraphie rendue nécessaire par la différence des langues. Lorsque, assise au comptoir, sa tête blonde appuyée sur son bras nu, que recouvrait à moitié une mitaine noire, elle oubliait ses regards sur le jeune ouvrier, Pierre ne voyait, dans cette attention rêveuse et tendre, qu'un encouragement amical; lorsqu'elle lui demandait quelque chose par un geste, en prononçant son nom avec cet accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienveillance qui cachait le commandement sous la douceur de l'accent. D'ailleurs il éprouva long-temps auprès de miss Fanny une sorte de crainte respectueuse dont toutes ces marques de bonté ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, n'en devint que plus pressante dans ses avances; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité fraternelle.

Il s'établit par suite entre les deux jeunes gens une intimité tendre, qui se transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir; mais il repoussa aussitôt ce soupçon, en rougissant, comme une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique; Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait:

— Confiez-moi votre peine, dit-il enfin; ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous m'aimez! s'écria Fanny en jetant un cri de joie....

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle.

Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la difficulté de s'exprimer, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne put que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment, sa fille

s'élança vers lui et se jeta dans ses bras; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel :

— *You have then at last understood yourself?* dit-il en souriant. *It is well, children, what day the wedding* (1)?

Pierre balbutia quelques mots entrecoupés; Smith mit son trouble sur le compte de l'étonnement, de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune Breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve : mais tout se préparait pour son mariage, Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer, il se résigna. Ce n'était point un de ces fermes caractères qui ne sentent jamais les angles d'un obstacle, et qui le heurtent jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé. Pierre était craintif, faible, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les évènemens accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse? A son insu peut-être, il se laissait prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré. Il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis, la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds, et son sourire caressant; la figure de miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et *qui était une dame!* Le moyen de ne pas se laisser aller, par instans, à de consolantes pensées? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce nid d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité?

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas longtemps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et confiant en attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement, et éveilla dans son ame des remords cuisans. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête, de religieux, tous ses souvenirs d'enfance et

(1) Vous vous êtes donc entendus à la fin? C'est bien, enfans; à quand la noce?

de Bretagne se ranimèrent en même temps dans son ame pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque jour les voix qui lui parlaient d'Yvonne, de ses anciennes promesses, se faisaient entendre plus menaçantes et l'accusaient plus hautement. Son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé la jeune fille de Paimpol. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que, dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà que tout à coup un son de cloche le réveille : il prête l'oreille... ô prodige! il reconnaît ce son! C'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors; c'est un glas funèbre qu'elles font entendre; elles sonnent une agonie! Pierre, éperdu, se soulève dans son lit; il écoute encore : le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace; il se fait un silence!.... — Tout à coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendue le soir, à une fenêtre de la *rue de l'Église*; et la voix chantait le sône de *la Fiancée*, si célèbre au pays de Tréguier.

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison; « ma mère, oh! dites-moi pourquoi les domestiques sont en deuil; ma « mère, oh! dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges?

— « Mon fils, on parle bas parce que vous êtes malade; mon fils, le « noir convient à tout le monde; mon fils, j'ai les yeux rouges parce « que j'ai pleuré sur vous. »

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui sembla qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer et qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée. Et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi j'ai le cœur douloureux aujour- « d'hui; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les chiens hurlent si triste- « ment; ma mère, oh! dites-moi pourquoi le soleil ressemble dans le « ciel au visage d'une veuve.

— « Mon fils, le cœur est douloureux quand il se brise quelque affec- « tion; mon fils, les chiens hurlent quand ils sentent la mort; mon fils, « le soleil est pâle pour les enterremens. »

Un frémissement d'effroi parcourut le corps du jeune Breton : il reprit néanmoins en tremblant :

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les cloches sonnent; ma mère, « oh! dites-moi pourquoi j'entends le bruit des marteaux dans la maison « voisine; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les prêtres chantent dans « la rue ? »

La voix reprit aussitôt :

— « Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour le repos d'une ame; « mon fils, c'est que l'on cloue une châsse dans la maison voisine; mon « fils, c'est que les prêtres portent en terre votre fiancée. »

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut. Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'en pouvait douter, ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne. C'était un *intersigne!* Il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilége. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny, la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles; il entendait toujours le retentissement de ces cloches et de cette voix; ces cloches et cette voix l'appelaient; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes et de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire. Il lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu et lui annonçait sa résolution de quitter Dublin. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir, il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

You might be speaking sooner. Your silentness has made us all unhappy for a long time; but it must be so. There is a letter for a fellow-member from Edinburg. A workman shall be gaining at home sufficiently to live vith a woman (1).

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Edimbourg était effectivement jointe au paquet.

(1) Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour long-temps; mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Edimbourg : un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme.

Pierre partit le jour même. Il arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu les cloches sonner et une voix chanter sous ses fenêtres le sône de *la Fiancée*. Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent aussitôt pour l'Écosse.

Avec la lettre de maître Smith, Pierre trouva à se placer à Édimbourg, et ses affaires prospérèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie, qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune ménage, Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées sur les genoux, dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient le long de ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui la faisait malheureuse, qui causait ses pleurs, cette pâleur, ce dépérissement.... et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus rire à rien dans le monde. En l'entendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la réintéresser à la vie; mais tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophétiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquelles couve un germe de mort: douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivremens, qui ne viennent point de notre ame, mais de nos nerfs; qui nous gagnent comme une maladie, et qui semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, pressentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle était brisée et qu'elle ne pouvait plus vivre. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre sur ses traits le progrès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle visiblement et goutte à goutte, comme une liqueur précieuse d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait à son ame, à Dieu, au paradis, et ne voyait dans sa mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs ses jours avaient été calmes, purs, remplis. Elle

avait épuisé l'existence et ne pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instans. Elle allait reposer loin de la tombe de ses pères ; ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et que deviendrait sa pauvre ame si elle revenait la nuit ? Il lui faudrait errer avec des ames étrangères ; elle ne pourrait voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le bigniou invitait à la danse, et qu'elle se sentait prête à céder à cet appel du démon ! A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait le silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure ; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son ame lui tremblait sur les lèvres et qu'elle allait mourir, elle appela Pierre à son chevet :

— Pierre, lui dit-elle, jure-moi que tu feras ce que je vais te demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleurant.

— Je vais mourir, promets-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore Pierre, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne ; et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde ; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette ame faible était devenue forte par la religion et l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant, un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur ; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée !

La traversée se fit sans accidens. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisans ; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit des

larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir!

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile et que la vague emporte.

Bientôt la terre se montra de plus près; le navire allait entrer dans les brisans. On entendait à quelques pas le bruissement rauque et caillouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, résistait par momens à la houle, changeait de direction et tourbillonnait dans la tourmente, incertaine et effarée. Tout à coup une voix s'éleva dans l'orage :

— Nous sommes perdus; nous avons un cadavre à bord!

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur tout l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre! crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, saisirent le cercueil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulut parler, on ne l'écouta point; il voulut défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer le mort! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi! cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans que l'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent, n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers, qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaisé, et des barques de

Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de sa vie passée et les espérances de sa vie à venir !

§ II.

L'ouvrier breton de nos jours. — Les tisserands. — Les pêcheurs. — Jahoua le menuisier.

En Bretagne, les ouvriers ne jouissent pas du grossier bien-être auquel atteignent les cultivateurs. Ceux-ci du moins ne connaissent jamais la faim. Leurs enfans grandissent autour d'eux bien nourris, sains, forts, et bronzés à l'air des campagnes. Si l'hiver vient sans que la mère ait pu leur économiser un vêtement, ils ont une bonne fascine de landes pour se réchauffer au foyer, une bonne *couette de balle* fraîche pour dormir douillettement. Puis le soleil brille sur leurs têtes, les oiseaux chantent sur leurs toits de paille, la campagne leur appartient avec tous ses plaisirs. L'hiver, ils ont les lacets tendus dans les prés, les boules de neige et les contes de veillées ; aux premières feuilles du printemps, viennent les hannetons dorés et les papillons; les nids dans les épines blanches, les houlettes de fleurs de lait et les chapelets de marguerites ; en été, les mûres le long des fossés, les *lucets* dans les fourrés des montagnes, les grandes courses dans la vallée et les bains pris sous la roue du moulin; en automne, enfin, les batteries, la récolte des pommes et la chasse au hérisson dans les vergers. Chaque saison leur apporte ainsi ses amusemens. Ils connaissent mille jeux ignorés de l'enfant des villes. Aussi aspirent-ils la vie par tous les pores; ils rayonnent la joie autour d'eux; ils la communiquent à la maison entière, car là où les enfans sont heureux, la famille est tranquille, là où les enfans ne souffrent pas, les pères sont patiens et attendent l'avenir. L'ouvrier, lui, n'a point cette encourageante consolation. Pauvre et triste, il est sûr que chaque année le froid et la faim viendront le visiter. Logé dans les venelles fétides de quelque petite ville ou dans les

sales bouges d'un village boueux, il ne respire point, ainsi que le paysan, cet air des vallées, tout chargé de mielleuses senteurs et de frais murmures, qui coule dans la poitrine comme un élixir céleste, qui rend fort et joyeux. Ses enfans maigrissent, chétifs et pâles, sous les murs humides de sa tannière.

Tout ce qui les entoure est sale, triste, dégradant. Ils s'étiolent dans le milieu corrosif qui les enveloppe. Par une sorte de confraternité mystérieuse, la corruption physique devient pour eux le germe de la corruption morale. Tout les pousse à la méchanceté par la laideur, à la dureté par la souffrance; et, une fois grands, ils ne deviendront pas, comme les fils du laboureur, une richesse pour leur père; ils deviendront des ennemis, des concurrens : leur père les craindra. Un jour il leur dira :

— Vous êtes forts et jeunes, je suis vieux et faible, votre concurrence est trop redoutable pour moi; allez ailleurs.

Et si ce sont des fils pieux, ils partiront, ils diront adieu à leur mère, à leur village, et ils iront chercher dans un autre coin une place qui leur permette de vivre *comme a vécu leur père!* — Ne nous arrêtons point trop sur ces tableaux! Quand on sonde de pareilles plaies, on en éprouve un ressentiment douloureux, et quand on se dit : — Moi aussi je pouvais naître le fils d'un ouvrier breton, — on se sent froid au cœur.

Mais, parmi tous les ouvriers de la Bretagne, il n'en est point dont les misères puissent être comparées à celles du tisserand du Finistère. La fabrication des toiles a eu autrefois une grande importance dans ce département, qui en exportait à l'étranger pour plusieurs millions. La guerre, les fautes de l'administration et des traités de commerce, comme savent en faire nos ministres depuis Richelieu, ont ruiné à jamais cette industrie. Les fortunes considérables amassées par les anciens fabricans se sont dispersées; et aujourd'hui les tisserands sont descendus à un degré d'indigence dont les canuts de Lyon ne donnent qu'une faible idée. Cependant cette industrie s'est conservée dans les familles; une sorte de préjugé superstitieux défend de l'abandonner. Des communes entières, livrées exclusivement à la fabrication des toiles, languissent dans une pauvreté toujours croissante, sans vouloir y renoncer. Rien n'est changé depuis quatre siècles dans les habitudes du tisserand de l'Armorique. Assis devant le même métier, bizarrement sculpté, que lui ont légué ses ancêtres, il fait courir, de la même manière, dans la trame, la navette grossière qu'il a taillée lui-même avec son couteau, tandis que, près de lui, sa femme prépare le fil sur le vieux dévidoir vermoulu de la famille. C'est avec ces moyens impar-

faits, avec tous les désavantages de l'isolement et de la misère, qu'il continue à lutter contre les machines perfectionnées, la division de la main-d'œuvre et les vastes capitaux des grandes fabriques de Landerneau, de Rennes, de Quintin, et d'ailleurs. En vain le prix des toiles s'abaisse de plus en plus depuis trente ans, en vain la consommation diminue de jour en jour, il s'obstine et reste immobile à sa place, comme une sentinelle perdue du passé. A chaque diminution de gain il dit:

— J'aurai faim quelques heures de plus chaque jour.

On croirait qu'un charme fatal le lie indissolublement à son métier; que le bruit monotone du dévidoir a pour lui un langage secret qui l'appelle et l'attire. Proposez-lui de quitter cette industrie à l'agonie, de cultiver le riche sol qu'il foule et qu'il laisse stérile, il secouera sa tête chevelue avec un triste sourire, et il vous répondra:

— Dans notre famille nous avons toujours été fabricans de toiles.

Montrez-lui sa misère et ses enfans courant dans le village avec une simple chemise pour vêtement, il ajoutera avec une indicible expression d'espérance:

— Dans notre famille nous avons été riches autrefois!

Cherchez enfin à lui faire comprendre que les temps sont changés, que toute chance de fortune est passée, que ses souffrances ne feront que s'accroître; il soupirera profondément et vous dira encore:

— C'est le bon Dieu qui conduit le pauvre monde.

Après cela n'insistez plus, vous êtes au bout de ses raisonnemens, vous l'avez acculé à la Providence. Si vous ajoutez quelques objections, il ne répondra plus.

Cependant il ne vous a pas tout dit. Cet homme a une idée fixe qui le soutient. Il fait un rêve dont il attend l'accomplissement, comme les Juifs attendent la venue du Messie. Il loge avec une chimère qui pare sa misérable demeure. La nuit, quand ses yeux se sont fermés, il parle à cette chimère, il l'écoute, il la voit. Il compte, tout bas, les pièces de toile qui lui sont commandées, le nombre de louis d'or qu'on lui donnera chez les négocians de Morlaix: il croit entendre vaguement le bruit des quatre métiers abandonnés qui obstruent sa maison; il croit y voir, comme au temps de ses pères, quatre ouvriers travaillant sous ses ordres pour les galiotes de Lisbonne et de Cadix. Alors, épanoui d'une orgueilleuse joie, il pense à ce qu'il fera de ses profits. Il rêve au bel habit de drap noir qu'il achètera, et aux couverts d'argent qu'il veut substituer à ses cuillers de bois; car là est la dernière expression des rêves ambitieux de tout ouvrier breton. Les couverts d'argent sont pour lui ce qu'est l'équipage pour le petit industriel; c'est le terme de

ses plus vastes désirs. Aussi, arrivé là, le tisserand s'endort-il dans son enivrement. — Et le lendemain le froid et la faim le réveillent, comme de coutume, au soleil naissant, et il reprend les travaux et les cruelles réalités de chaque jour!

A cette peinture d'une existence misérable, nous pourrions joindre celle d'une existence plus pauvre encore peut-être, et soumise à des privations plus dures, celle du pêcheur. Mais le pêcheur du moins jouit de l'attrait d'une profession hasardeuse. Sa vie a des surprises et des retours inattendus. La misère ne lui donne pas ses tortures, jour par jour et par portions égales, avec cette abrutissante uniformité qui est le pire de tous les maux. Il a des alternatives d'aisance et de disette. Il joue une partie contre la mer, ses filets sont les dés, sa vie l'enjeu. S'il gagne, joie et abondance dans sa cabane! s'il perd, les larmes et la faim! Mais, en tous cas, il commence toujours son travail avec le bénéfice de l'incertitude; et puis, ses journées s'écoulent loin de l'aspect de sa famille indigente; il les passe au milieu des poésies de la mer et du ciel, dans la lutte contre les vagues, ou bercé mollement par la lame assouplie. Il n'a sur la terre ferme qu'un abri de quelques heures et un ancrage pour sa barque; tout le reste est sur les flots. Sa baie est à lui, c'est là qu'il vit, qu'il a ses habitudes et ses connaissances. Rien, dans cette plaine bleue et mouvante, sur laquelle il flotte, ne lui rappelle sa misère; il ne la voit que de loin, de même que le clocher de sa paroisse. Souvent plusieurs jours se passent sans qu'il revienne vers son pauvre foyer. Il a ses îles de repos, où le soir il étend ses filets au soleil couchant et où il dort, dans le creux d'un rocher, sur un lit de jonc marin. Aucune voix importune, aucun cri d'enfant affamé ne vient l'y poursuivre. Il sommeille au roulement des vagues, en se rappelant les belles histoires de pêcheurs qu'il a entendues, tout enfant, à la veillée. Il rêve qu'il prend dans ses filets un poisson d'or dont les yeux sont deux perles, ou qu'il aborde à un rocher inconnu, d'où l'on voit pendre les pierres précieuses comme une longue chevelure de goëmont. Les années s'écoulent ainsi, et quand la vieillesse arrive, le pêcheur laisse à ses fils sa chaloupe trouée, et il vient tranquillement, près des femmes et des enfans, manger le pain que les plus forts sont allés gagner sur la mer. Heureux si quelque orage n'emporte pas un jour chaloupe et matelots, car alors le vieillard n'a plus de ressources sur la terre. Alors, on le verra prendre sur son épaule tremblante le bissac de mendiant; il ira frapper de porte en porte avec son bâton blanc; et, récitant d'un ton plaintif des prières sur le seuil des métairies, il attendra que la plus âgée des filles de la maison vienne jeter dans son chapeau un morceau

de pain noir avec lequel il fera le signe de la croix après l'avoir baisé; et il continuera ainsi jusqu'à ce qu'un jour d'hiver, quelque pâtre en allant au champ, le rencontre au pied de quelque meule de paille, courbé en deux, les lèvres violettes, les mains raidies, et vienne dire :

— Le vieux pêcheur est mort de froid cette nuit!

Alors si la commune où il est né est riche et pieuse, elle lui fournira une châsse, et quelque vieille femme charitable fera peut-être dire une messe basse pour le repos de son ame.

Mais je n'ai parlé jusqu'à présent que des souffrances matérielles des ouvriers de notre province, parce que ce sont les seules pour le plus grand nombre; cependant, là aussi, il est quelques privilégiés d'intelligence qui se creusent douloureusement le cœur avec la pensée. Génies mal nés qui se sont trompés de logement en venant au monde, et qui, conservant, malgré tout, leur instinct de gloire, pleurent la couronne d'épines qu'ils portent, non parce qu'elle déchire, mais parce qu'elle ne brille pas. Grâce à Dieu, ces artistes de naissance sont rares, et l'on n'a pas souvent à souffrir de l'horrible spectacle de ces ames forcées à se mutiler elles-mêmes pour tenir dans l'étroite place que leur donne le monde. Encore faut-il chercher long-temps avant de les reconnaître, car elles cachent leurs cicatrices et demeurent silencieuses. Ni plaintes, ni cris, ni imprécations, ni mépris amer. Le Breton est comme ces anciens Germains qui ne laissaient voir à leurs ennemis ni leur sang ni leurs larmes. Quand viennent les frissons de désespoir, il a d'ailleurs de sûrs moyens de les combattre. Si c'est une ame à belle trempe que n'a pas ébréchée la douleur, il marche à l'église, donne sa démission de la gloire terrestre et se fait candidat du paradis; si, au contraire, c'est un homme dont les forces sont affaissées dans la lutte, et qui ne peut plus lever les yeux aussi haut que le ciel, il court au cabaret, boit et tue ce qui peut lui rester d'inquiètes pensées. Ainsi deux consolateurs sont toujours là pour lui : Dieu ou l'eau-de-vie. — Ailleurs, dans d'autres provinces plus civilisées, le peuple se montre plus éclairé : il n'a gardé que l'eau-de-vie.

En 1820, je me rendais à Commana, pauvre bourgade des montagnes, où je devais trouver un ami qui était venu exercer la médecine dans ce pays désolé. J'arrivais de Penmarc'h, encore tout étourdi des hurlemens de l'Océan, tout pensif du souvenir de cette ville morte, dont j'avais vu les ruines se dessiner sous un linceul de bruyères en fleur parsemé de pâles roses marines (1); j'avais traversé de longs sentiers, des deux

(1) Les roses pimprenelles.

côtés desquels ne s'élevait plus une pierre, et le paysan qui me conduisait m'avait dit : — Ceci s'appelle la rue des Orfèvres ; cette autre, la rue des Forgerons; cette troisième, la rue des Sculpteurs. Et j'avais regardé avec épouvante ce vaste désert où ne bruissaient plus que le vent et la mer, et qui avait été une cité opulente, abritant à son ombre sept cents joyeux navires ! Je n'étais pas encore remis de l'étonnement rêveur dans lequel m'avait jeté cet aspect; mais à Commana je devais être arraché à mes méditations et trouver l'occasion d'oublier les ruines que je quittais devant des ruines bien autrement touchantes : celles d'un beau génie se détruisant dans l'obscurité et la misère.

Mon ami m'attendait, et nous passâmes une douce soirée. Comme moi, il avait habité loin de son pays assez de temps pour avoir appris à l'aimer. Nous parlâmes de la Bretagne, et c'est un riche sujet d'entretien quand on est Breton, qu'on se comprend, et qu'on est assis sous une tonnelle de clématites, d'où l'on entend les cris des pâtres de l'Arrez qui vous arrivent avec le parfum du blé noir et les sauvages modulations des flûtes de sureau. Tout en causant, Frantz me parla avec un vif intérêt d'un menuisier de campagne qui demeurait sur le coteau voisin, et qu'il me cita comme doué de dispositions merveilleuses pour la mécanique. Nous convînmes de l'aller voir le lendemain.

En effet, dès que le jour parut, nous nous acheminâmes vers la demeure de Jahoua. Le soleil dorait les montagnes à l'orient; les bruyères se déroulaient au loin tachetées de moutons noirs; tout ce qui nous entourait était stérile. Pas un arbre, pas une haie, pas un coin de verdure. Quelques sillons de sarrazin en fleur jetaient seuls, aux pieds des landes, leur frange neigeuse; et cependant le soleil qui se levait, les nuages rosés qui se roulaient sur le bleu de l'horizon, le vent du matin qui soupirait dans les fougères, donnaient à cette campagne je ne sais quelle beauté agreste. Il y avait là de l'air, un plein ciel, quelques merles qui sifflaient dans les joncs de la vallée. On sentait passer dans l'air ce souffle fort et vivifiant des campagnes, ce souffle qui fait chanter les oiseaux et épanouir les fleurs. Aussi nous avancions-nous causeurs et joyeux, tout imprégnés de la délicieuse fraîcheur du matin.

En arrivant sur le coteau, Frantz me fit voir de loin la maison singulière dans laquelle logeait le menuisier. Ce n'était autre chose qu'un vieux colombier recouvert d'un toit de chaume, et dans lequel des fenêtres irrégulières avaient été percées. Mon ami m'apprit que la femme de Jahoua, *qui était noble*, avait reçu en héritage cette ruine avec le demi-journal de landes qui l'entourait, et que son mari l'avait transformée en maison d'habitation, ainsi que je le voyais.

Lorsque nous arrivâmes, le menuisier travaillait devant la porte. Frantz lui souhaita le bonjour, et lia conversation. Pendant qu'il causait, je m'approchai de l'établi pour examiner l'ouvrage de Jahoua. C'était un bahut de chêne fort grossièrement exécuté, et qui était loin de révéler, de la part de l'ouvrier, l'habileté que je lui avais supposée. J'en exprimai mon étonnement à Frantz, en français, ignorant que Jahoua comprît cette langue; mais, à son sourire, je vis qu'il m'avait entendu.

— Je fais mieux que cela quelquefois, me dit-il; mais il faut que l'outil aille vite, pour qu'il ait fini avant que mes cinq enfans ne crient la faim! J'ai encore employé deux jours pour faire ce bahut, et l'on n'a pas beaucoup de blé noir pour quatre francs.

— Seriez-vous si peu payé pour ce travail?

— Celui qui paie trouve toujours que le travail est cher, me répondit-il avec cette prétention sentencieuse si commune chez le paysan breton.

— Il ne faut pas juger Jahoua sur ceci, reprit mon ami. Jahoua, quand il le veut, travaille comme les saints, vite et bien. C'est à lui que nous devons presque tous les christs de l'arrondissement.

— Vous sculptez des christs? lui demandai-je.

— Quand je ne trouve pas de bahut à faire.

— Mais c'est un travail qui doit vous rapporter davantage?

— Bien peu. Je sculpte à la journée, ou bien on me paie les christs à la taille : cinq francs du pied. Encore il y a des curés qui veulent la lance et la couronne d'épines par-dessus le marché.

Dans ce moment, un son timbré retentit dans la maison de Jahoua, et se répéta sept fois. Je me détournai avec étonnement.

— C'est mon horloge, me dit le menuisier.

— Vous avez une horloge?

— Qu'il a faite lui-même, en regardant la vieille pendule de ma cuisine, ajouta Frantz. Entrons, et vous allez la voir.

Jahoua tira son chapeau, avec cette politesse hospitalière que l'on trouve chez le plus rustre de nos villageois, et se rangea, en nous faisant voir la porte d'un geste invitant. Nous entrâmes.

La femme du menuisier était assise près du berceau de son dernier né, occupée à filer. Dès qu'elle nous aperçut, elle se leva et nous souhaita la bienvenue à la manière des femmes bretonnes, en retirant sa quenouille et déposant son fuseau. Frantz se mit à causer avec elle, à l'interroger sur ses enfans, pendant que Jahoua me conduisait vers une sorte de cercueil en bois, collé le long du mur, vis-à-vis de la porte. C'était sa pendule. Il m'ouvrit la longue boîte de peuplier, et je jetai

un cri de stupéfaction en apercevant l'intérieur de cette incroyable machine.

Dépourvu des ressources nécessaires pour exécuter le travail qu'il avait entrepris, le menuisier s'était servi de tout ce qu'il avait pu approprier de quelque manière à son œuvre. Le fer, le cuivre, la pierre, avaient été tour à tour employés par lui. Il n'existait point, dans toute la machine, une pièce de la même espèce, ni faite l'une pour l'autre. On voyait que chacune d'elles n'avait été raccordée qu'à force d'adresse avec sa voisine, et l'on y reconnaissait encore la trace d'une destination primitive toute différente. Le cadran était une large ardoise, sur laquelle une pointe de compas avait tracé le chiffre des heures et quelques arabesques d'assez bon goût. Le timbre dont le son avait éveillé mon attention, n'était autre chose qu'un fragment de bassine de fonte sur lequel venait frapper une tige de fer à bouton cuivré, débris enlevé à une vieille pelle de quelque foyer bourgeois. Le reste n'était ni moins fruste ni moins étrange. J'étais immobile et en admiration devant ce travail, lorsque l'on vint appeler Jahoua. Il sortit un moment.

— Eh bien! me dit Frantz qui s'était approché, que pensez-vous de cet ouvrage?

— Cela peut faire une détestable pendule; mais, certes, c'est une création admirable. On s'effraie à penser tout ce qu'il a fallu d'imagination, de calcul et d'adresse, pour achever un pareil travail. Cet homme aurait fait un grand mécanicien.

— Je ne sais trop ce que Jahoua n'aurait pas été, s'il fût né ailleurs, dit Frantz; tout ce que vous voyez ici est son ouvrage. C'est lui qui a fait les meubles, réparé les murs, élevé le toit. Il travaille également bien le bois, la pierre et les métaux. Une invention lui coûte moins qu'une imitation. Cet homme a une faculté particulière pour simplifier tous les instrumens de la vie usuelle. Vous voyez la serrure de cette armoire? il n'y entre pas une parcelle de fer, et elle n'en est pas moins sûre. En voici la clé, qui ne se compose d'autre chose que d'une cheville et d'un clou. Vous êtes habitué aux foyers fumeux des chaumières bretonnes : voyez celui-ci.

Je me détournai vers l'âtre. Ce n'était point, comme je l'avais vu partout jusqu'alors dans nos campagnes, un grand parallélogramme surmonté d'un vaste tuyau donnant passage à une colonne d'air glacial qui refoule la fumée vers l'intérieur; Jahoua avait fixé au fond de l'âtre un débris de ces immenses cuves en terre cuite, destinées à couler les lessives, et donnant ainsi au foyer une forme hémisphérique, favorable

à la concentration de la chaleur et à sa réflexion. Il en avait fait une véritable cheminée à la Rumford.

— Il avait donc vu des foyers modernes? dis-je à Frantz.

— Jamais, me répondit-il. Il n'en existe pas un seul, que je sache, dans tout le canton, et Jahoua n'a jamais quitté les environs de son village. Du reste, je vous l'ai dit, Jahoua n'imite guère; il crée ou perfectionne. Vous verrez chez moi un tourne-broche de son invention qui sonne pour avertir de le remonter. Il a fabriqué, pour un de nos agriculteurs, un hache-racines et un pile-landes avec lesquels un enfant de douze ans fait l'ouvrage de trois hommes. Lui-même, il ne pourrait vous dire de combien de découvertes de ce genre il est l'auteur. Dès qu'on aperçoit dans le pays un ustensile inusité et plus commode, une mécanique simple et ingénieuse, on peut dire avec certitude : — C'est Jahoua qui a fait cela. Si ses essais continuels ne le ruinaient, il vivrait à l'aise pour le pays, c'est-à-dire qu'il pourrait manger du lard une fois par semaine et du pain une fois par jour. Mais quand ses crises de méditations créatrices lui prennent, il néglige son travail ordinaire, mécontente ses pratiques, et les perd. Du reste, Jahoua n'est pas un ouvrier ordinaire. Il a étudié trois ans pour être prêtre, et a reçu les premiers élémens d'une instruction classique. Il a même retenu quelques bribes de latin, qu'il aime parfois à semer dans la conversation avec une coquetterie pédantesque qui n'est pas exempte d'orgueil. C'est une intelligence excentrique et maladive qui ne prend jamais le grand chemin, et que tourmente sans cesse une fièvre d'inspiration. L'esprit de Jahoua fait la chasse aux découvertes, comme les braconniers tyroliens font la chasse aux chevreuils, sans trève, sans repos, sans découragement, avec une passion furieuse et incessante. C'est un monomane dont la folie a un but utile. Sa fougue d'imagination se révèle dans ses combinaisons mécaniques, aussi bien que dans ses conceptions d'artiste. Les mathématiques et la poésie vivent en communauté dans son cerveau. Malheureusement, les moyens d'exécution lui font faute. Jahoua était né pour commander à des ouvriers, et non pour être ouvrier lui-même; c'était la main intelligente appelée à conduire l'outil, et non le manche destiné à y être soudé. Aussi est-ce un homme profondément malheureux. Il ne vous le dira pas, il ne se l'est peut-être jamais dit à lui-même; mais observez-le bien, suivez les attitudes de son ame, vous découvrirez, par instans, des mouvemens gênés et douloureux qui indiquent une blessure cachée, mais profonde.

Comme Frantz achevait de parler, Jahoua entra avec un prêtre. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour un de ces curés bons vivans,

que l'on trouve en Bretagne comme ailleurs, quoique plus rarement, espèces de fonctionnaires publics tonsurés, qui font les affaires du bon Dieu comme le percepteur fait celles du gouvernement. En nous apercevant, il tira son tricorne, s'avança vers nous avec un gros rire jovial, et lia conversation avec Frantz, qu'il connaissait. Nous sûmes de lui qu'il était venu voir une statue de Vierge que Jahoua sculptait pour son église. Il se plaignait beaucoup de la négligence du menuisier, qui le faisait attendre depuis six mois.

— Il faut pardonner quelque chose à Jahoua, lui dis-je; ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est vrai, me répondit le curé en baissant la voix; le pauvre diable est aux trois quarts fou.

Cependant le menuisier était allé prendre au fond de sa maison son ouvrage, et l'avait apporté près du seuil, afin qu'on pût le voir plus distinctement. Là, il enleva les toiles qui l'enveloppaient, et nous aperçûmes une Vierge presque achevée.

Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise. L'idée de la vierge Marie s'était tellement liée, dans mon esprit, à certaines formes raphaëlesques, que je ne la reconnus pas dans l'œuvre de Jahoua. Je m'attendais à voir, comme d'habitude, une jeune femme aux yeux baissés, tenant entre ses bras un enfant nu et riant. Cependant, cette première impression de désappointement une fois passée, je me mis à examiner en détail l'œuvre du menuisier, et, en me dégageant insensiblement de mes souvenirs, sa pensée commença à se révéler à moi. La mère de Dieu était assise dans une posture affaissée. Son fils dormait, attaché à son sein, de telle sorte que son visage se trouvait complètement caché. Les traits de la Vierge portaient l'empreinte d'une inquiétude douloureuse et épouvantée. Un mouvement convulsif de ses bras ramenait l'enfant vers son cœur, comme si elle eût voulu le cacher ou le dérober à quelque danger. Son visage, sur lequel brillait, à travers l'inquiétude, je ne sais quelle bonté simple et forte; son mouvement vrai, mais lourd, toute son attitude lui imprimait un caractère breton, que complétait son costume de femme kernewote. Je regardai longtemps cette conception puissante et neuve, et à mesure que je l'étudiais, la pensée de Jahoua m'apparaissait distincte et lumineuse. Jusqu'alors, je n'avais vu que la mère de Jésus; ici j'avais sous les yeux la mère du Christ. C'était bien Marie, Marie oppressée sous le poids de cet enfant qu'elle allaite, et qui est un Dieu; Marie confondue devant le grand mystère auquel elle est mêlée, ayant peur d'elle-même et de son fils, arce qu'elle sent qu'elle est hors des voies humaines, et que quelque

chose d'inoui l'attend; Marie, enfin, redevenue femme un instant par l'oubli de sa divine mission, regardant avec épouvante dans l'avenir la grande croix qui se dresse pour la rédemption des hommes, et sentant l'instinct de mère qui se réveille dans son cœur et fait frissonner sa chair. Ce n'était plus là cette Vierge que j'avais vue si souvent représentée dans le calme céleste de sa divinisation et de sa maternité; c'était la Vierge sous son enveloppe souffrante et mortelle, c'était le symbole de la femme dans la vie.

J'étais tout concentré dans la contemplation de l'œuvre du menuisier, lorsque le curé, qui jusqu'alors s'était entretenu à quelques pas avec mon ami, s'approcha et vint se placer à côté de moi.

— Eh bien! dit-il, comment a-t-il fait cela?

Je ne lui répondis rien. Il se mit à regarder en penchant la tête.

— Qu'est-ce donc, Jahoua? s'écria-t-il tout à coup. Tu as fait à notre sainte Vierge l'air tout affolé! Pourquoi, mon mignon, lui as-tu donné cette mine pleureuse?

— Faites excuse, monsieur le recteur, répondit Jahoua; mais à l'âge qu'a l'enfant Jésus, la sainte Vierge a peur d'Hérode, et fuit le massacre des innocens.

Je n'avais pas songé à cette explication, qui donnait au groupe, outre son mérite d'expression, un mérite de convenance et de vérité historique. Cependant elle ne sembla pas persuader le curé.

— C'est égal, dit-il, il valait mieux la faire rire et jouer avec son fils, comme on voit dans toutes les gravures. Il ne fallait pas oublier que la Vierge était une mère.

— Oui, *mater dolorosa*, murmura Jahoua avec un indéfinissable sourire.

— Et l'enfant Jésus? reprit le curé, on ne sait pas de quoi il a l'air, caché comme il est. Pourquoi ne pas montrer sa figure?

— Parce que je ne savais quelle figure faire au fils du bon Dieu!

Le prêtre haussa les épaules; puis, se détournant encore vers la statue du menuisier :

— N'importe, ajouta-t-il, le barbouilleur nous vient le mois prochain; la peinture changera tout cela. Nous donnerons de belles couleurs à la Vierge, et nous la ferons rire, malgré le massacre des innocens.

Il rit beaucoup lui-même de ce rapprochement qu'il parut regarder comme une plaisanterie fort spirituelle. Il recommanda bien à Jahoua d'achever au plus tôt, et il prit enfin congé de nous.

Nous causâmes encore quelque temps avec Jahoua, qui nous montra

plusieurs ouvrages ébauchés. Nous allions partir, lorsque mes yeux, en scrutant tous les recoins de la maison, s'arrêtèrent sur un grand nombre de madriers qui m'avaient frappé dès mon entrée, et qui paraissaient appartenir à quelque travail de charpente commencé.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à Jahoua.

Il rougit un peu et me répondit :

— C'est le commencement d'un moulin.

— Vous fabriquez donc aussi des moulins?

— Il voulait en faire un pour son compte, dit Frantz en riant. Jahoua a une idée fixe, c'est de transformer son colombier en moulin-à-vent. Il n'y en a que deux dans la commune, et ils sont loin de suffire aux besoins. Jahoua pense avec raison que s'il pouvait en construire un, il y trouverait une source de profits. Malheureusement, le temps ou l'argent lui a manqué jusqu'à présent, car voilà bien long-temps qu'il a commencé son moulin.

— Sept ans, monsieur, dit Jahoua; il y a sept ans.

— Mais êtes-vous avancé dans votre travail?

La figure du menuisier prit une expression de tristesse sombre, et il me répondit en balbutiant :

— L'an dernier j'avais fini. Il ne me manquit plus que les meules, mais l'hiver a été dur; il n'y avait pas d'ouvrage, et le bois est rare par ici. La femme a brûlé une partie des pièces du moulin pour chauffer les petits qui avaient froid. Il a fallu recommencer.

— Et vous n'avez pas perdu courage?

— Pourquoi? quand je serais encore sept ans, qu'importe, si j'ai mon moulin? La route a beau être longue de Commana à Quimper, un enfant finit par la faire, à force de mettre ses petits pieds l'un devant l'autre.

Je regardai avec admiration cet homme de bronze qui avait marché pendant sept ans sans interruption et sans repos vers son espérance, y concentrant toute son ame, y confiant tout son avenir, et qui, rejeté loin du but au moment d'y atteindre, recommençait le chemin, les cheveux grisonnans et les pieds meurtris, sans faire entendre une plainte ni un cri de colère. Tant de volonté et de patience me semblait une merveille.

— Et n'avez-vous jamais songé à quitter le village? lui dis-je; vous auriez pu aller à la ville, et avec votre génie inventif vous seriez devenu riche en peu de temps.

Il secoua la tête :

— La fortune ne se trouve pas où on la cherche, monsieur; elle est

où Dieu l'a mise. Le *laouenanic* rencontre aussi bien un grain de blé dans les champs que dans la cour d'un château.

— Mais ne sentez-vous pas quelquefois du regret de n'être qu'un pauvre menuisier de village ? Est-ce que ça ne vous déchire pas le cœur quand on ne vous comprend pas, quand vous avez fait quelque chose de beau comme votre Vierge, et qu'on vient, ainsi que tout à l'heure, vous dire que c'est mal ?

Jahoua haussa les épaules avec un sourire triste et doux.

— Ceux qui paient ont le droit de parler, monsieur, dit-il.

J'étais véritablement attendri.

Jusqu'alors je ne m'étais figuré le génie méconnu que dans une lutte furieuse contre le monde ; je me l'étais représenté sous l'image du lion succombant aux morsures du moucheron, avec un dernier rugissement de rage ; et voilà que tout à coup je voyais surgir devant moi un grand homme en guenilles, escomptant sa gloire à vingt sous par jour et laissant souffleter son génie sans qu'un soupir tombât de ses lèvres, sans qu'une ride de dédain plissât son large front, sans qu'une bouffée de colère montât de son cœur à son regard! Je voyais devant moi un Michel-Ange villageois forcé de brûler le Saint-Pierre de Rome auquel il avait travaillé sept ans, dont on barbouillait les statues pour les faire sourire ; et il était calme, il était bienveillant, il n'avait point pensé que le monde était injuste envers lui, et il n'eût pas compris mon admiration si je la lui avais exprimée! Je restais confondu.

Cependant nous étions sortis, et à quelques pas du seuil nous nous détournâmes pour regarder extérieurement la demeure du menuisier. Jahoua, qui s'était arrêté avec nous devant son colombier, le contemplait avec une joie forte et silencieuse. Ses yeux semblaient suivre dans l'air l'aile blanche du moulin que créaient ses rêves.

Nos regards se rencontrèrent, et il vit que je l'avais compris.

— Oui, monsieur, me dit-il en riant, j'aurai là un jour quatre grands bras qui besogneront pour moi, des bras de chêne et de toile qui ne se fatigueront pas. Alors je pourrai travailler à mon idée, dans mon moulin; je pourrai penser à mon aise sans entendre les pratiques crier. Un meunier, voyez-vous, n'a pas beaucoup à faire. Tant qu'il entend son aile chanter sur l'axe, comme une cigale, il n'a pas à s'inquiéter, le vent du bon Dieu lui boulange son pain. Si jamais vous revenez au pays, monsieur, et que vous voyiez de loin une aile tourner au-dessus de ce toit de paille, dites sans crainte qu'il y a là un homme qui s'appelle Jahoua et qui ne demande plus rien au bon Dieu.

Après avoir prononcé ces mots avec une sorte d'élégance agreste et

une sensibilité qui m'émut, le menuisier se découvrit, nous souhaita le bonjour, et un instant après il était rentré dans son colombier.

— Eh bien! me dit mon ami lorsque nous eûmes fait quelques pas dehors, que pensez-vous de cet homme?

— C'est un grand génie qui aura dépensé toute son intelligence à faire une mauvaise pendule et un moulin, répondis-je.

— S'il fait jamais ce moulin, me dit Frantz.

— Et pourquoi non?

— Cet homme a un anévrisme dont il ne se doute pas; dans dix-huit mois il sera mort, et le moulin ne sera pas achevé.

Je m'arrêtai brusquement, en jetant un cri, et je détournai malgré moi vers le colombier de Jahoua un regard effaré.

Le pauvre ouvrier était encore près de sa porte, regardant en l'air, vers le toit de sa demeure, et trois petits enfans jouaient sur le seuil.

Je sentis une larme qui me coulait sur la paupière, je détournai la tête, et je repris en silence le chemin du village.

§ III.

Aptitude des ouvriers bretons. — L'usine de M. Frimot. — La digue de Roscoff. — Keinec. — Nécessité de grands établissemens industriels en Bretagne.

En parlant de Jahoua, je n'ai point prétendu donner une personnification de l'ouvrier breton: quoique le caractère celtique s'accusât énergiquement dans cet homme, les facultés supérieures dont il était doué en avaient fait une exception. Mais il ne faudrait point prendre non plus les réflexions que j'ai précédemment émises sur l'infériorité industrielle de la Bretagne, pour un brevet d'incapacité infligé à ses ouvriers. Ce qui leur manque, ce n'est ni l'aptitude, ni la volonté; ce sont les moyens et l'occasion. Je crois même que peu de races sont aussi propres aux travaux de la forte industrie, car peu de races possèdent à un aussi haut degré la vigueur, la patience, l'esprit de combinaison, et surtout cette espèce de raideur musculaire et d'insensibilité physique qui rend le travailleur infatigable à la peine. Aussi, toutes les fois qu'une circonstance est venue aider à la manifestation des dispositions manufacturières de l'esprit breton, on les a vues se faire jour de la manière la plus éclatante.

Il y a quelques années qu'un ingénieur distingué, M. Frimot, établit à Landerneau une fabrique de machines à vapeur. C'était une entre-

prise d'autant plus hardie, que tous les instrumens d'exécution, y compris les ouvriers, étaient à créer. M. Frimot tentait, d'ailleurs, la résolution d'un problème entièrement neuf, en fait d'application de la vapeur. Les machines qu'il voulait faire exécuter étaient l'essai d'un système personnel; les mécaniques d'exploitation elles-mêmes avaient toutes été inventées par lui, car M. Frimot était un de ces hommes qui s'approprient toutes les idées en les timbrant à leur cachet, un Jahoua qui avait sur celui de Commana l'avantage de sortir de l'École polytechnique. On conçoit quelles étaient les difficultés pour faire ainsi sortir du néant tout un nouveau monde industriel! Mais M. Frimot ne s'en effraya pas; il appela autour de lui tout ce qu'il trouva de taillandiers de village, de serruriers de carrefour, d'armuriers de bourgades. Le port de Brest lui fournit quelques forgerons non pas habiles, mais habitués aux grands fourneaux et aux grands soufflets des vastes usines. Ce fut avec ces ouvriers vulgaires qu'il commença. Pendant les premiers mois, il y eut de quoi devenir fou de colère et de désespoir. Les cent bras de l'usine allaient comme une machine détraquée, sans ordre, sans intelligence; la pensée de l'inventeur, mal comprise ou maladroitement exécutée, n'entrait dans les tenailles du forgeron que pour en sortir parodiée et ridicule; sa création, mise vingt fois sur l'enclume, forgée, faussée, déformée en tous sens, en sortait enfin monstrueusement traduite, véritable caricature du plan harmonieux qu'il avait tracé. M. Frimot fit recommencer l'œuvre, sans étonnement et sans impatience. Cette fois le travail prit une marche plus habile; les marteaux avaient appris leur métier pendant le premier essai; l'ouvrier breton s'était aguerri dans cette lutte contre le fer, la houille et le feu; il avait deviné les moyens de les maîtriser, d'en faire des esclaves utiles. Cette fois la matière obéit à l'intelligence, les métaux se pétrirent et se contournèrent docilement sous l'action de sa volonté; une première machine s'éleva et entra en action. Ce fut un jour véritablement solennel que celui où cette machine s'agita sous l'effort de la vapeur, et où le premier coup de piston fit retentir l'édifice. Ils étaient là, tous ces ouvriers sortis quelques mois auparavant de leurs hameaux, et qui n'avaient jamais vu semblable merveille; ils étaient là, le cou tendu, les yeux fixes et presque épouvantés devant leur propre ouvrage; ils regardaient cet être étrange de fer et de cuivre dont ils avaient laborieusement limé les membres pendant six mois, qu'ils avaient fabriqué et monté pièce à pièce, et qui maintenant, animé d'une sorte de vie intérieure, lançait sa grande voix dans l'espace, et agitait ses bras de géant. Pendant plusieurs jours, ils ne purent passer devant la ma-

chine, sans détourner la tête avec une surprise d'enfant, qui n'était pas exempte d'une superstitieuse inquiétude; mais peu à peu ils s'habituèrent à sa présence; ses rauques sifflemens devinrent pour eux comme une voix amie et accoutumée; ils ne purent plus travailler sans l'entendre; ils l'avaient baptisée du nom de *Jeannette*, et quand elle était arrêtée, ils disaient d'un air triste: — Jeannette dort aujourd'hui; et les marteaux tombaient plus languissamment sur l'enclume, et il semblait à tous qu'il manquait quelque chose à l'ateliér.

Plus tard, l'établissement s'agrandit; de nouvelles machines furent exécutées, et le nombre des travailleurs augmenta; mais M. Frimot continua à les prendre parmi les ouvriers du pays. Nous avons été témoin de l'entrée dans les ateliers de plusieurs de ces campagnards, et c'était en vérité chose plaisante que de voir leur admiration inquiète, au milieu de tous ces bras de fer qui s'agitaient autour d'eux. Ils regardaient comme des enfans étonnés ces machines élégantes; ils tournaient autour avec une sorte de précaution respectueuse; ils n'osaient approcher de peur de les gêner; ils leur auraient volontiers tiré le chapeau par politesse, car c'était pour eux plus que du fer et de l'acier : c'étaient des espèces d'ouvriers mystérieux et intelligens, tels qu'ils n'en avaient encore jamais rencontré dans la vie. Mais cette naïve ignorance durait peu; le nouveau venu se formait vite au feu de la grande forge. Un mois après leur arrivée, on voyait tous ces campagnards niais et peureux se jouer au milieu des étincelles et de la fumée, comme de vrais cyclopes habitués à vivre dans les flammes; se lancer l'un à l'autre, fringans et rieurs, les gueuses de fer rougi, et jeter à pleine poitrine les cantiques ou les *guerz* bretons, au milieu des monotones battemens du piston et des sourds rugissemens de la chaudière bouillante.

Malheureusement, ces essais qui avaient constaté si brillamment l'aptitude des Bretons pour les arts mécaniques, furent ruineux pour celui qui les faisait. Cette étude expérimentale, faite par le maître et les ouvriers, avait été entreprise sur une échelle trop vaste pour les ressources matérielles de M. Frimot, et il fut forcé d'arrêter cet élan industriel qu'une fortune particulière ne pouvait entretenir.

Mais il avait pu apprécier l'ouvrier breton, et il savait désormais ce que l'on en pouvait attendre. Il eut encore, avant de quitter la Bretagne, une nouvelle occasion de s'en assurer. Ce fut dans la construction d'une digue près de Roscoff, digue destinée à enlever un coin de grève à la mer. C'était encore un travail entièrement neuf à exécuter. Les ouvriers ne s'en inquiétèrent point. Une population entière accourut pour prendre part à cette œuvre de géans, et ce fut pour M. Fri-

mot lui-même une véritable merveille que l'audace, l'intelligence, la force, avec lesquelles ils accomplirent cette œuvre difficile. Deux mois leur suffirent pour l'achever. A les voir lutter avec tant de gaieté et de courage contre la mer terrible qui grondait autour d'eux, on eût dit qu'ils prenaient un plaisir d'enfant à la combattre. Au milieu de ces rocs qu'ils ébranlaient de leurs leviers. couverts comme ils l'étaient de vase salée et arrosés par l'écume de la houle sous laquelle ils travaillaient en chantant, on les eût pris pour de jeunes lions marins folâtrant sous les griffes de leur mère. Les quartiers de rochers détachés de la côte venaient avec une sorte d'instinct prendre leur place et se ranger l'un contre l'autre à la digue.

Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus témoin à cette occasion, un soir que j'arrivais à Roscoff. J'ignorais la construction de cette digue, et je marchais, les regards fixés vers la mer où le soleil venait de descendre dans toute sa gloire. J'étais absorbé par cet admirable tableau, lorsqu'en baissant machinalement les yeux sur la grève qui commençait à se noyer dans l'ombre, je crus être le jouet d'une hallucination effrayante. Sur le sable blanc du rivage, on voyait cinquante rochers de granit, poussés par des mains invisibles, s'avancer d'un mouvement uniforme et solennel. Un murmure confus montait de la rive sur la montagne, mêlé à je ne sais quel frottement écailleux et strident. Je demeurai immobile et presque épouvanté : je crus un instant voir une armée de ces monstres fabuleux des légendes bretonnes qui avaient quitté leurs cavernes, et qui se traînaient lourdement vers la mer. Heureusement, les voix des hommes et les clochettes des chevaux qui revenaient de la digue, m'arrachèrent bientôt à ma fantastique vision. Le lendemain, je vis les travaux au grand jour; je n'eus plus peur, mais j'admirai.

Je ne terminerai pas, puisque je suis en train de citer des anecdotes, sans dire un mot d'un charpentier de Morlaix, nommé Keinec, et que je me rappelle avoir vu dans mon enfance. Cet homme, qui avait été employé quelque temps au port de Brest, n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. A l'âge de soixante ans, il se mit en tête de construire un navire, seul, sans plan, et sans calcul écrit. Il projeta de mémoire cette immense machine, en combina toutes les parties, et l'exécuta au grand étonnement des négocians du port qui avaient d'avance condamné l'œuvre du charpentier. Depuis ce premier essai, douze navires de différente grandeur furent construits par lui, avec le même succès, ce qui lui faisait dire dans ses jours de gaieté qu'il avait autant de ses enfans sur l'eau que notre seigneur Jésus-Christ avait eu d'apôtres. Je

me souviens encore d'avoir vu lancer, au passage Cornic, le dernier brick qu'il ait construit; Keinec avait alors quatre-vingts ans accomplis. Lorsque l'immense machine s'élança dans la mer, au milieu des acclamations, et reparut, rasant avec grace le rivage, le vieux charpentier était sur le pont, appuyé contre le bénitier que l'on avait apporté pour le baptême du navire; il découvrit ses cheveux blancs, fit le signe de la croix et baissa la tête. — Vive Dieu! qu'avez-vous, père Keinec? lui cria le capitaine en lui frappant sur l'épaule; est-ce que vous pleurez? — C'est mon dernier fils que j'envoie sur la mer, monsieur, dit le vieillard avec une triste douceur; puis il regarda longuement son navire, serra la main du marin, et descendit à terre. Un mois après il était enterré au cimetière de Plouian, et ses fils plantèrent sur sa tombe une croix surmontée d'un vaisseau à la voile.

Je pourrais ajouter une foule de preuves de l'aptitude de l'ouvrier breton; mais, il faut le reconnaître, cette imagination si féconde chez lui, et qui se montre en toute occasion, est le plus souvent sans grand résultat, faute d'éducation professionnelle et de moyens d'exécution. Son adresse ingénieuse ne s'exerce que dans une sphère étroite, et ne dépasse point les bornes d'une industrie personnelle et isolée. Tant que de grands centres de fabrication n'existeront point dans cette province, les arts manuels n'y feront aucun progrès; et ces grands centres, il faut qu'ils soient créés par des étrangers. Le Breton n'ira point chercher l'éducation industrielle pour la transporter dans son pays; il l'attendra sans empressement et sans appel, tranquillement accroupi dans sa misère; mais si elle vient vers lui, il saura l'accueillir et en profiter. Quoique la Bretagne, par sa position écartée, ne soit jamais appelée à la production manufacturière aussi impérieusement que les provinces centrales, on peut la regarder comme éminemment propre, par sa nature et par le caractère de ses habitans, à toutes les fortes industries qui s'appuient sur l'agriculture. Il est possible aussi que des richesses minéralogiques encore ignorées couvent dans son sein, et la découverte de bassins houilliers susceptibles d'exploitation suffirait pour changer entièrement la face du pays. Mais quel que soit l'avenir qui l'attende, la Bretagne ne pourra sortir de son néant sous le rapport manufacturier, que par la création de grandes usines, soutenues par des capitaux suffisans. Alors seulement cesseront les industries morcelées et mal entendues qui l'épuisent au lieu de l'enrichir; alors commencera l'émancipation de ses ouvriers, ensevelis jusqu'à présent dans une ignorance indifférente et fatale.

§ IV.

Commerce des anciens Bretons. — Commerce des chevaux. — Michel-le-Normand et Bervic-le-Breton.

Il y eut un temps où les Celtes armoricains faisaient le commerce de la moitié du monde. Depuis que les noms de Tyr et de Carthage n'étaient plus que deux grandes épitaphes écrites sur des cités mortes, les Celtes de la Petite-Bretagne dominaient l'Océan germanique et sarmatique, la mer de Cronie et la mer Atlantique, tandis que Marseille s'était emparée de la mer intérieure, et régnait, sans partage, sur ce magnifique lac de deux cents lieues. Partout, sur l'Océan, on rencontrait les hauts navires des Venettes, et il était facile de les reconnaître, car les galères d'Italie n'étaient près d'eux que de frêles chaloupes. Ils voguaient sans rames, avec leurs voiles de peau souple, teintes en azur comme les flots, et leurs ancres rattachées à la poupe avec de grosses chaînes. C'étaient eux qui transportaient les laines des Cantabres, l'étain, l'argent et le fer de la Lusitanie, les fourrures de la Scandie et le vin des Iles Fortunées.

Plus tard, Brutus, lieutenant de César, détruisit leur marine dans la bataille navale qui eut lieu entre Carnac et Diarorigum; mais vers le VIe siècle nous la voyons encore reparaître, quoique moins puissante. Elle noue de nouvelles relations avec les peuples du nord de l'Europe, malgré les flottes normandes et les pirates flamands. Jusqu'au XIVe siècle, son importance se soutint, et c'est alors seulement que les guerres continuelles avec l'Angleterre commencent à ruiner son commerce. Mais il est bientôt protégé par la création d'une marine militaire, et jusqu'en 91 il continua à prospérer. Au moment de la révolution il était encore immense. Malgré la ruine de la compagnie des Indes établie à Lorient, les navires bretons et étrangers remplissaient nos ports. Les lourdes galiotes hollandaises venaient nous demander nos papiers, les felouques espagnoles enlevaient nos beurres et nos toiles, et nos bricks apportaient aux Norwégiens, aux Russes et aux Danois, la cire et le miel recueillis dans nos montagnes; aux Catalans et aux Portugais, les poissons pêchés sur nos baies. Alors les petites villes du littoral étaient pleines de ces commerçans en bonnet de laine et en sabots qui mangeaient dans l'étain, et dont les coffres-forts regorgeaient de doublons d'Espagne; race précieuse et perdue, véritables fourmis qui amassaient grain à grain leur amas de blé, et qui, doués de l'esprit médio-

cre et patient, indispensable pour tout négoce, acquirent, avec de petits moyens, de grandes fortunes que leurs fils trop habiles n'ont pas su conserver. Mais la révolution de 91 interrompit le cours de ces prospérités commerciales. Aujourd'hui il n'en existe plus nulle trace dans les petits ports de l'Armorique que la vase encombre chaque jour, et où l'on voit les navires inachevés pourrir sur les cales de construction.

Ainsi, la Basse-Bretagne a vu le temps détruire successivement toutes les relations avantageuses qu'elle avait avec l'étranger. Il ne lui est rien resté de ses anciennes sources de richesses, pas même une guerre avec l'Anglais pour occuper ses corsaires! Aussi sa marine est-elle anéantie pour long-temps, sinon sans retour. Tout se borne désormais à un commerce intérieur sans importance. Nous en excepterons toutefois celui des chevaux, qui, bien que restreint depuis une dizaine d'années, occasione cependant encore un mouvement de capitaux assez considérable.

On trouve en Basse-Bretagne deux races de chevaux bien distinctes. La première, qui ne fournit que des chevaux de trait lourds, peu élevés, mais robustes, est fort commune dans les plaines, principalement dans le Léonnais et les vallées de Tréguier. La seconde, plus élégante, ne se rencontre guère que dans les montagnes. C'est une race grêle, légère, au poil noir, à l'œil fauve, à peu près semblable à celle qui peuple les pampas de l'Amérique du Sud, et dont se servent les gauchos pour leurs étranges expéditions à travers les déserts. On y reconnaît, au premier coup d'œil, la trace du type arabe, mais avec un germe de dégénérescence sauvage, avec moins de grace et de fierté. Du reste, à partir du cheval nain de l'*île de la Terreur* (Ouessant) jusqu'au beau coursier de guerre des *pointes de la Coquille* (Conquet), cette race subit de grandes variations de taille, de forme et de vigueur, selon les cantons qu'elle habite. Le Morbihan ne fournit presque partout que des chevaux de charbonniers, au poil long et hérissé, dont on méconnaîtrait l'origine sans le regard acéré que dardent leurs yeux perçans, sous leurs crinières rousses. Outre ces deux races, il en est une troisième, produit bâtard et honteux que l'on doit aux soins toujours si éclairés du gouvernement. Elle résulte du croisement des jumens armoricaines et des énormes étalons entretenus dans nos haras. On peut la reconnaître à sa grosse tête bretonne emmanchée d'un long cou normand et soutenue par de maigres jambes anglaises. C'est une race de juste-milieu entre toutes les races existantes, également impropre au trait et à la selle, et dont la présence dans les foires excite un

long rire. Du reste, ces chevaux, qui ne sont pas le produit de la nature, mais du haras, ces chevaux administratifs, créés par ordre, qui n'ont été trouvés bons, jusqu'à présent, qu'à gagner à leurs maîtres les primes accordées par l'état, sont en assez petit nombre. La routine et le grossier bon sens de nos paysans rendront probablement inutiles les ingénieuses combinaisons de nos hommes d'état, et nos chevaux resteront excellens, malgré leurs efforts pour les *améliorer*.

Ce n'est pas que notre race chevaline ne puisse subir des modifications, mais pour cela il faut changer les élémens qui la font ce qu'elle est, c'est-à-dire le climat et la nourriture. Ainsi les deux tiers des chevaux de la Normandie ne sont autre chose que des chevaux bretons achetés dans notre pays lorsqu'ils n'avaient que trois ans et refaits dans les pâturages du Cottentin. Vingt-cinq mille chevaux sortent chaque année des trois départemens armoricains pour suivre les maquignons qui les vendent plus tard comme chevaux normands. J'ai déjà dit que ce commerce était le seul de quelque importance qu'eût conservé la Bretagne. A l'approche des grandes foires, on voit nos routes couvertes de cavaliers en blouse bleue, portant, suspendu au poignet, un lourd bâton garni de cuir, et derrière eux une valise à moitié cachée sous une limousine. A leurs yeux bleus, à leur voix mielleuse, à la politesse avec laquelle ils vous tirent leur chapeau de paille, il est facile de reconnaître les Normands. Les autres, maigres, soucieux et sombres, cheminent lentement, et leur feutre écourté ne quitte jamais le serre-tête de toile qui cache leur chevelure grise : ce sont les Poitevins, race soupçonneuse et morose, dont la probité querelleuse est pire peut-être que la rouerie joyeuse et sociable des Normands.

Mais c'est dans les foires même qu'il faut observer les acheteurs et les marchands en présence, étudier leurs diverses natures et voir l'adresse façonnée des maquignons aux prises avec la ruse patiente de nos paysans. De tout temps la Bretagne a été une terre promise pour les Normands : depuis qu'ils ne l'exploitent plus les armes à la main, ils l'exploitent par le commerce. Les acheteurs de chevaux ont remplacé les soldats de Rollon. Les Bretons ne l'ignorent pas : instruits par une expérience achetée à leurs dépens, ils sont dans un état de défiance permanent contre les maquignons, et leur taciturnité naturelle s'en augmente d'autant. Souvent, pour exciter la confiance et pour faire croire qu'il sera facile de les surprendre, ils feignent l'ivresse; mais le plus ordinairement ils se retranchent dans une stupidité apparente dont rien ne peut rendre la plaisante vérité. Ce jour-là il n'y a plus un seul paysan qui sache le français, et les acheteurs inexpéri-

mentés, trompés par cette ruse, laissent échapper une réflexion, l'expression d'un désir, qui le guide et le rend plus ou moins tenace dans ses prétentions; mais les vieux maquignons ne se laissent point prendre à cette comédie. Quelquefois au contraire ils en tirent parti, en affectant eux-mêmes une ignorance complète de la langue celtique. Alors c'est une scène à voir que cette lutte de fourberie bretonne et normande, que ces deux hypocrisies se combattant avec les mêmes armes. Le paysan immobile écoute, avec une attention religieuse, hébétée, les remarques du maquignon, qui, l'air indifférent et dédaigneux, regarde le cheval comme s'il ne s'en souciait nullement, lui trouve mille défauts qu'il se fait remarquer à lui-même assez haut pour être entendu du vendeur, et finit par proposer la moitié de la valeur réelle de l'animal. Remarquez que le plus fréquemment le résultat de cette fourberie laborieuse entre deux acteurs d'égale force est de vendre le cheval à son prix, c'est-à-dire d'atteindre avec beaucoup de peine le but auquel on aurait pu arriver de prime-abord en usant réciproquement de franchise.

Je m'étais rendu par curiosité à la célèbre foire de la Martyre, dans le Finistère. Les plus beaux chevaux du pays s'y trouvaient réunis au nombre d'environ dix mille. L'immense champ de foire ne présentait qu'une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux, d'où s'élevaient des juremens, des cris, des hennissemens, dont le mélange formait une inexplicable rumeur que l'on entendait de loin comme le bruissement des vagues. Je voulus parcourir la foire; mais, pressés l'un contre l'autre, les chevaux ne laissaient aucun passage. C'était entre leurs pieds, par-dessous leurs ventres quelquefois, qu'il fallait avancer, et, dans cette mêlée d'hommes et de chevaux, ce n'était qu'avec le poing et le *pen-bas* que l'on pouvait faire sa trouée. De quelque côté que l'on se tournât, on se trouvait face à face avec ces têtes velues, ornées de rubans et de plumets, qui vous envoyaient au visage une brûlante haleine, avec un hennissement sauvage. A chaque pas, une lourde calce venait se poser sur vos pieds meurtris. Par instans, on entendait une longue clameur s'élever; on voyait des chevaux se dresser debout, furieux et les crins hérissés. Alors une impulsion immense était imprimée à la foule entière, et, entraîné malgré soi dans cette marée, on roulait au milieu des hommes et des chevaux dont les flots vivans vous emportaient au loin.

J'avais à peine fait quelques pas que je me trouvai mêlé à une de ces bourrasques passagères. Après m'en être tiré avec beaucoup de peine, je rebroussai chemin, tout effrayé, et je me réfugiai dans l'auberge, décidé à tout voir du seuil. J'y étais depuis quelque temps, promenant

mes regards sur cette foule confuse et variée dans laquelle on voyait s'agiter pêle-mêle les habits de toile blanche des Bretons, les blouses bleues des Normands et les vestes brunes des Poitevins; je me plaisais à suivre les chevaux qui quittaient à chaque instant le champ de foire pour aller s'essayer sur la lande voisine, lorsqu'en regardant plus près de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur une magnifique jument, placée à peu de distance de la porte de l'auberge, et dont la beauté me frappa. Elle appartenait à la forte race que nourrit le Léonnais, et tout en elle respirait cette vigueur calme et sûre d'elle-même qui semble être le cachet de tout ce qui naît sur le sol de la Bretagne. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon admiration au tavernier, qui se trouvait à mes côtés.

— C'est un bel animal! monsieur, me répondit-il; aussi M. Michel a dit qu'il l'aurait à tout prix.

— Qu'est-ce que M. Michel?

— C'est le maquignon avec lequel vous causiez ce matin.

Je me rappelai, en effet, avoir déjeûné avec un homme frais et blond que j'avais remarqué à son accent normand et à la politesse avec laquelle il s'emparait des meilleurs morceaux à table.

— Et qu'attend donc M. Michel pour faire son marché? demandai-je à l'aubergiste.

— Que la foire soit plus avancée.

— Mais si la jument est achetée par un autre?

— Oh! il a l'œil dessus, monsieur. Michel comprend son affaire, voyez-vous; mais le vieux Bervic est encore plus malin; c'est un homme qui vendrait le paradis au bon Dieu. Ce sera un marché curieux à voir.

Ces mots de l'aubergiste piquèrent ma curiosité; je résolus d'être témoin du marché de la belle jument. J'attendis long-temps. Ce ne fut qu'au moment où la foire commençait à s'éclaircir, et lorsque les paysans qui appartenaient aux communes les plus éloignées s'étaient déjà retirés, que je vis Michel s'avancer vers l'auberge. Il causait avec un paysan qu'à l'éperon soudé à son soulier gauche, et à son fouet croisé en bandouillère, je reconnus tout de suite pour un entremetteur. En passant devant la jument, Michel s'arrêta et dit à son compagnon :

— Tiens, je n'avais pas vu celle-ci! — Il la regarda quelque temps en sifflant. — C'est dommage, dit-il, qu'elle ait la tête bretonne. Ces têtes!... ça a l'air d'une mesure d'avoine au bout d'un cou de cheval...

Avec ça, la plus belle bête perd son prix. Je donnerais cinq cents francs de la jument grise...

— Chut! lui dit l'entremetteur, le paysan vous entend.

— Qu'est-ce que ça me fait? Je te dis que je donnerais cinq cents francs de la jument, si on voulait lui changer la tête; mais comme elle est, je n'en donnerai pas la moitié.

Pendant toute cette conversation, qui avait lieu à deux pas du vieux paysan breton à qui l'aubergiste avait donné le nom de Bervic, celui-ci était demeuré immobile et ne semblait avoir rien entendu. Ce ne fut qu'au moment où le maquignon s'approcha davantage et se mit à tâter le cheval, qu'il parut l'apercevoir.

— Vous vouloir acheter mon cheval? dit-il à Michel en souriant.

Michel le regarda avec surprise. — Ah! tu parles français, toi? dit-il. C'est bien heureux. Eh bien! voyons; combien veux-tu de ta bête?

Le paysan ne répondit pas, et se mit à refaire tranquillement une des tresses de la crinière.

— *Peguemen ar quezecq* (1)? répéta l'entremetteur.

Même silence.

—Ah çà! quelle langue entend-il donc cet animal-là? cria le Normand.

Bervic se détourna comme s'il avait deviné qu'on lui parlait; il parut inquiet, et regarda alternativement Michel et son compagnon.

— *Petra a lavar an aoutrou* (2)? demanda-t-il à ce dernier.

L'entremetteur le lui répéta en breton. Bervic pencha la tête pour écouter, mais parut n'avoir saisi que quelques mots.

— *Me a zo bouzard* (3), dit-il en haussant les épaules.

— Il est sourd? dit Michel, qui entendait le breton aussi bien que son interprète. Que le diable emporte la brute! on ne pourra pas lui faire entendre un seul mot.

Le paysan sourit au maquignon, et lui répéta, dans son mauvais français : — Moi suis sourd... sourd.

— Eh! je le vois bien, sauvage, répondit Michel.

Il s'approcha de l'oreille de Bervic, et lui cria en faisant un porte-voix de ses deux mains : — Combien ta jument?

— Mille francs, répondit Bervic en breton.

L'entremetteur répéta le prix au Normand. Celui-ci haussa les épaules, et, par habitude, comme si le vendeur eût dû l'entendre, il

(1) Combien la jument?

(2) Que dit le monsieur?

(3) Je suis sourd.

s'écria : — Excusez, mille francs! ta jument fait des écus de cent sous, à ce qu'il paraît! Mille francs pour un cheval qui a une tête comme ça!... tu veux te gausser de moi, vieux farceur.

Bervic paraissait suivre avec attention les gestes du maquignon, et, comme s'il eût deviné qu'il se récriait : — Beau cheval, dit-il, beau cheval..... Et il montrait sa jument avec complaisance; il détaillait ses perfections, en parlant tantôt français, tantôt breton. A chaque éloge Michel opposait une critique; mais Bervic n'entendait rien, et continuait toujours.

— Décidément il est sourd comme une cruche, dit le Normand à l'entremetteur.

— Il paraît, répondit celui-ci.

Michel baissa néanmoins la voix. — Tu vas lui proposer *trois cents* francs, dit-il; coûte que coûte, il faut que j'aie la bête.

Il s'approcha ensuite du paysan, et leva la main; Bervic étendit la sienne.

— Trois cents francs, dit le Normand en frappant dans la main du paysan.

L'entremetteur lui répéta la somme en breton; mais il se récria à son tour. Il recommença l'énumération de toutes les qualités de sa jument. Michel se mit à l'examiner de nouveau avant de proposer un prix plus élevé.

— Elle n'est pas poussive, au moins? dit-il.

La question fut traduite et criée au paysan, qui jura, par Jésus et la Vierge, que la bête n'était pas poussive.

— Ni morveuse?

Nouvelle affirmation.

— Ni fourbue?

Affirmation plus énergique que jamais. Le père Bervic assura également que sa jument ne mordait ni ne ruait; et il fit voir sa bouche, souleva ses pieds, la fit marcher et trotter. Pendant tout ce temps, de nouvelles propositions lui avaient été faites par Michel, et à chaque écu que celui-ci ajoutait à son prix proposé, ou que l'autre retranchait à son prix demandé, tous deux se frappaient dans la main pour confirmer leur proposition et la signer en quelque sorte. Ils étaient d'accord, sauf quelques pièces de six francs, lorsque Michel dit tout à coup : — Comment ta bête porte-t-elle?

L'entremetteur allait répéter la question, lorsque Bervic détourna la tête du cheval, et la montrant au maquignon : — Bons yeux, lui dit-il.

Le maquignon se mit à examiner les yeux, dont il avait oublié de s'occuper. Le paysan diminua ensuite son prix de quelques francs. Ils étaient près de conclure, lorsque l'idée de faire monter le cheval revint au maquignon. Il dit à l'entremetteur de l'essayer, et celui-ci étendait déjà la main pour saisir la crinière; mais Bervic ne lui en donna pas le temps. Il se mit à courir en tenant et faisant trotter sa jument en lesse. Michel le suivit pour observer la marche de l'animal. Quand il l'eut rejoint, il lui proposa un écu de plus. Le paysan parut hésiter un instant; puis enfin il se décida. Le marché fut conclu, et des arrhes données par Michel. Tous trois s'acheminèrent ensuite vers l'auberge, pour ratifier le traité en buvant selon l'usage. Comme ils entraient, le tavernier lança sur Michel et sur Bervic un regard curieux. — Eh bien! qui a trompé l'autre? dit-il en riant.

— Le Breton est enfoncé, s'écria Michel; j'ai la bête pour cent cinquante-deux écus.

— Pour cent cinquante-cinq, dit vivement Bervic; vous avez dit cent cinquante-cinq.

Le maquignon fit un saut en arrière, et demeura stupéfait. — Eh bien! eh bien! dit-il, tu n'es donc plus sourd, toi?

— On n'a pas besoin d'être sourd pour boire un coup de vin, répondit le paysan avec un sourire où la raillerie se voilait sous je ne sais quelle bonhomie grotesque.

Michel se frappa la tête de ses deux mains. — Ah! le scélérat m'aura trompé.... s'écria-t-il en se retournant vers la jument.

— L'avez-vous montée? lui demanda l'aubergiste d'un air goguenard.

— Non. Pourquoi?

— C'est que la bête a une mauvaise habitude; elle ne peut souffrir ni cavalier ni harnais, et l'on n'a jamais pu en rien faire.

Le Normand se détourna vers Bervic, qui était tranquillement appuyé sur son *pen-bas*.

— Je ne prendrai pas ton cheval, vieux coquin! s'écria-t-il furieux.

— On ne peut pas forcer le monde, répondit paisiblement Bervic; mais alors les arrhes seront à moi. Quarante francs font du bien à un pauvre chrétien.

Michel écumait de rage. Il levait sa cravache pour couper la figure du paysan; l'aubergiste le tira par le bras.

— Ne frappez pas, monsieur Michel, lui dit-il à demi-voix; le vieux a été le meilleur lutteur de Cornouailles: c'est un corps de fer. Croyez-

moi, prenez la bête; elle a belle apparence, et puisqu'on a pu vous la vendre, vous pourrez bien la vendre à un autre.

Michel résista d'abord; mais il finit par se laisser persuader, et après force malédictions, il paya la somme promise. Bervic la recompta trois fois, l'éplucha écu par écu, se plaignit de ce que trois pièces étaient mal marquées, et empocha le tout avec de grands soupirs et de fort mauvaise grace. On eût dit que c'était lui qui se trouvait lésé. Cependant Michel était entré dans l'auberge en maugréant; le paysan l'y suivit, et vint se placer vis-à-vis de lui.

— Eh bien! que veux-tu encore, voleur?

— C'est l'usage que celui qui achète paie un coup à boire, dit le père Bervic d'un air calin.

A ce dernier trait, nous partîmes tous d'un éclat de rire, et le Normand sortit furieux. Bervic attendit encore quelque temps, et se retira enfin en grognant.

Comme il partait, le tavernier nous le montra du doigt en secouant la tête avec une admiration profonde. — Voilà un homme! dit-il; il volerait un huissier, si c'était possible. Il a l'air d'un christ de carrefour; mais c'est un démon baptisé. Cette fois encore, voyez-vous, le Normand a été battu. La doublure de grosse toile a usé le drap fin.

§ V.

Races commerçantes de la Bretagne. — Le Roscovite. — Le Pillawer.

Malgré ce que nous avons dit de l'adresse des paysans bretons, il faut reconnaître que leur caractère les rend généralement peu propres au négoce. Le manque d'activité est à cet égard un obstacle invincible. Cependant, parmi les races variées que présentent les communes de l'Armorique, il s'en trouve quelques-unes plus heureusement organisées pour le commerce.

La Bretagne fut d'abord partagée entre un certain nombre de familles douées de goûts et d'aptitudes diverses. Elles se multiplièrent et formèrent autant de tribus séparées qui, plus tard, prirent le nom de paroisses. Chacune de ces paroisses, isolée de ses voisines par ses habitudes, son costume, ses entraînemens, conserva nécessairement son caractère natif. Les mariages ne purent l'altérer, car ils ne se contractèrent que très rarement hors de la communauté, et maintenant même encore on voit peu d'alliances de communes à communes. De là les différences singulières que l'on remarque en Bretagne entre des

communes limitrophes; de là ces tribus uniquement agricoles qu'un simple ruisseau sépare de tribus uniquement industrielles; de là, ces quelques races actives, commerçantes, émancipées, que l'on trouve au milieu de races stationnaires et superstitieuses.

Parmi les populations qui forment ainsi un contraste frappant avec les habitudes casanières de la plupart des Bretons, on peut citer principalement les Roscovites, quelques peuples de l'Arrez, des pays de Vannes, et les Bretons de Bréhat, au pays de Tréguier.

Roscoff est une petite colonie maritime placée sur l'Océan, et qui, lorsqu'on vient de la mer, paraît accrochée au bas du promontoire, comme une coquille marine. D'après sa position, on devrait s'attendre à voir tous les habitans de la commune consacrés au service de mer; cependant il n'en est rien. Roscoff ne fournit pas plus de marins que les autres points du Finistère, et presque toute sa population s'occupe de la culture des terres, qui sont dans ces parages d'une incroyable fertilité. Les légumes les plus délicats y poussent en plein champ, et les Roscovites en font un commerce immense dans toute la Bretagne. Quelque route que vous parcouriez, vous les rencontrez assis sur le brancard de leurs charrettes légères, rapidement emportés par un petit cheval du pays, et chantant joyeusement une ballade bretonne. Leur costume se compose d'une toile blanche et fine sur laquelle se dessine élégamment une large ceinture de serge rouge. Mais le plus souvent ils se débarrassent de leur habit pour la route, et alors on aperçoit le grand gilet vert à manches bleu-de-ciel qui leur presse étroitement la taille. Leurs cheveux noirs tombent sur leur cou avec une négligence pittoresque, et leur chemise sans collet est fermée par une épinglette de cuivre qu'ornent des grains de verre colorié. C'est avec ce vêtement leste et gracieux qu'ils parcourent les routes de Bretagne sous le soleil, la neige et la pluie. Aucun temps, aucun chemin, aucune fatigue ne les arrête. Plusieurs vont vendre leurs produits à cinquante lieues, et je me rappelle en avoir fréquemment rencontré dans les rues de Rennes, offrant leurs asperges et leurs choux-fleurs avec la même aisance qu'aux marchés de Brest et de Morlaix. En 1830, l'un d'eux s'imagina d'aller à Paris avec sa petite charrette, son unique cheval et ses plus beaux légumes. Il partit, effectua heureusement son voyage de cent quatre-vingts lieues, et au bout de trois semaines il était de retour, et il racontait à ses voisins émerveillés qu'il avait vu la maison du roi et le roi lui-même se promenant avec un parapluie et donnant des poignées de main aux passans. C'était, assurait-il, un gros homme qui n'avait pas l'air fier du tout et

qui ressemblait au sonneur de cloches de Roscoff. Ce Cook bas-breton a fait depuis deux nouveaux voyages à Paris, mais il ne lui a plus été permis de voir les Tuileries, parce qu'on n'y laissait plus entrer en veste, et *monsieur le roi* ne donnait plus de poignées de main dans les rues.

Du reste, ce n'est pas seulement par sa hardiesse entreprenante que le Roscovite se distingue; c'est encore plus par sa souplesse caressante et son tact commercial. Son caractère n'a rien de la raideur que l'on reproche avec raison à ses compatriotes. Tenace, mais sans rudesse, il y a en lui une sorte d'élasticité qui le garantit dans tous les chocs. Il rebondit contre tous les obstacles, sans s'y blesser, et les surmonte plus légèrement qu'il ne les brise. Aussi ne se décourage-t-il point facilement. Gai et entreprenant, lorsqu'il voit une porte se fermer devant lui, il se contente de dire : — Allons plus loin. — Et il continue sa route en chantant. Il faut ajouter que nul ne sait comme lui apprécier un acheteur et juger son côté vulnérable. Nul ne sait mieux se montrer insolent ou poli, brusque ou caressant, selon l'occasion. Soyez timide, et vous le trouverez arrogant, effronté ; il vous imposera sa marchandise, il vous embarrassera, il vous forcera à acheter, par honte et malgré vous. Mais s'il n'espère point vous déconcerter, ce sera à force de prévenances et de bienveillance attentive qu'il vous obligera à accepter ses conditions. Il vous sourira, il vous appellera *son cher pauvre chrétien;* il vous caressera successivement avec les plus douces expressions du vocabulaire breton; et, pendant que vous vous débattrez sous ce réseau de calineries, la marchandise aura passé dans vos mains, et le marché sera conclu avant que vous croyiez même avoir proposé un prix.

Grace à cette adresse, le Roscovite réussit généralement dans son commerce, et il pourrait prétendre à une certaine fortune, s'il était aussi habile à conserver qu'à acquérir. Mais, comme il arrive presque toujours, il a *les défauts de ses qualités.* S'il est actif, entreprenant, en revanche il est dissipateur et sensuel. S'il s'efforce de gagner beaucoup, c'est pour dépenser davantage. Il y a dans ce caractère quelque chose de l'épicurisme grossier du matelot, et aussi quelque chose de sa philosophie pratique. J'adressai un jour des reproches à un Roscovite de ma connaissance sur son peu d'économie. Je l'engageai à se préparer une aisance qui pût rendre sa vieillesse douce. C'était dans un cabaret de village, où j'avais rencontré le joyeux viveur, que je lui faisais mon cours de morale. Il m'écouta avec calme, et lorsque j'eus fini : — « Amasser pour quand je serai vieux, monsieur! dit-il en secouant la tête : ce serait comme si je gardais des noisettes

pour quand je n'aurai plus de dents! » Il poussa un long éclat de rire en prononçant ces mots, et avala le petit verre de *vin-de-feu* qu'il tenait à la main.

J'ai parlé des peuplades de l'Arrez comme se distinguant par leur aptitude commerciale; les habitans de ces communes sont, pour la plupart, des marchands de fil, de miel, de suif, de toile, de papier, qui parcourent le département en faisant le courtage pour les négocians de Morlaix et de Landerneau, ou vendant au détail comme colporteurs. Rien ne les distingue des autres Bretons, si ce n'est peut-être une finesse plus aiguisée par les transactions et une instruction plus avancée. Mais, outre ces courtiers-colporteurs, les montagnes fournissent une espèce particulière de commerçans qui méritent une mention spéciale; nous voulons parler des marchands de chiffons appelés dans le pays *pillawer*.

Le pillawer n'est autre chose qu'un chiffonnier nomade. C'est une sorte de bohémien modifié, mais qui ne se fait pas suivre par sa famille; il la laisse dans une des tanières des montagnes, tandis que lui parcourt la contrée pour recueillir les guenilles qu'il doit vendre ensuite aux papeteries. Il va de ferme en ferme, de cabane en cabane, en faisant retentir, sur un ton lugubre, son cri de pillawer qui avertit les femmes au fond de leurs maisons. Il n'est point de toit de paille perdu dans les feuilles qu'il ne sache trouver, pas de bouge infect au seuil duquel il ne fasse retentir son appel monotone. C'est même aux demeures les plus humbles qu'il vient de préférence, car il sait que là il trouvera plus sûrement ce qu'il cherche. Aussi, n'en passe-t-il aucune. Il flaire de loin la misère, la suit à la trace et la saisit au gîte, avec un instinct qui semble naturel en lui. C'est un spectre familier qui vient frapper aux portes les plus misérables et jeter à ceux qui sont là une sorte d'avertissement de leur pauvreté. Aussi, on le hait et on le fuit comme un visiteur importun. Aux riches, sa présence paraît presque une injure. S'il ose s'adresser à une ferme opulente :

— Passez plus loin, dit le maître, les haillons ne sont pas ici.

— Je reviendrai plus tard, dit le pillawer avec une sorte de sombre ironie.

Il fouette son cheval, sûr de rencontrer, à quelques pas, ce qu'il demande; car la misère n'est point si difficile à trouver. Mais là même où on l'arrête pour lui vendre quelques guenilles souillées, c'est avec une sorte de mépris soupçonneux qu'il est reçu. On lui permet rarement de s'avancer jusqu'au foyer. La marchandise lui est apportée sur le seuil, et c'est là qu'on traite avec lui. On se défie avec raison de sa

probité douteuse. Les plus pauvres craignent sa rapace adresse, car, comme le dit la chanson, c'est un homme *sans foi et sans paroisse.*

Voici un chant populaire des montagnes sur le pillawer; il fera sans doute mieux connaître cet être singulier. Les chants populaires ont cela de merveilleux qu'ils racontent et n'analysent pas. Le poète populaire a l'immense avantage de décrire la chose avec son enveloppe; il dit ce qui est et non ce qu'il pense; il n'est pas *auteur*, et nous, nous le sommes toujours trop, même à notre insu.

CHANT DU PILLAWER.

Il part, le pillawer, il descend la montagne; il va visiter les pauvres du pays. Il a dit adieu à sa femme et à ses enfans; il ne les reverra que dans un mois, dans un mois s'il vit encore.

Car la vie du pillawer est rude; il va par les routes, sous la pluie qui tombe, et il n'a pour s'abriter que les fossés du chemin. Il mange un morceau de pain noir, pendant que ses deux chevaux broutent dans les douves, et il boit à la mare où chantent les grenouilles.

Il va, il va, le pillawer; il va comme le juif errant. Personne ne l'aime. Il ne trouve ni parens, ni amis dans le bas pays, et l'on ferme sa porte quand on le voit; car le pillawer passe pour un homme sans foi.

Dimanches et fêtes il est par les chemins. Il n'entend jamais la messe ni les offices ; il ne va point prier sur la fosse de ses parens; il ne se confesse pas à son curé ; aussi disent-ils dans le bas pays que le pillawer n'a ni foi, ni paroisse.

Sa paroisse est là-bas, près de son toit de genêt; mais il n'y retourne que pour quelques jours. Il est étranger dans le village où il a été baptisé. Quand il arrive, les petits enfans ne crient pas son nom, les chiens n'aboient pas d'un air de connaissance.

Il ne sait pas ce qui se passe dans sa propre famille. Il revient au bout d'un mois, et quand il s'arrête sur la porte, il n'ose entrer, car il ne sait ce que Dieu lui a mis chez lui : une châsse ou un berceau!

Et quand son fils aîné aura douze ans, le pillawer lui dira un jour : — Viens apprendre ton métier, mon fils. Et l'enfant ira meurtrir ses petits pieds dans les chemins, et il dira bien des fois à son père qu'il a froid et qu'il est fatigué.

Mais son père lui dira, en lui montrant le soleil : — Voilà la che-

minée du bon Dieu. Prie qu'il la rende chaude pour le petit pillawer; et il ajoutera, en lui montrant l'herbe verte : — Voilà le lit des pauvres gens; prie Dieu qu'il le rende doux pour un enfant des montagnes.

Va, pauvre pillawer; le chemin du monde est dur sous tes pieds; mais Jésus-Christ ne juge pas comme les hommes, et si tu es honnête et bon chrétien, tes douleurs te seront payées, et tu te réveilleras dans la gloire.

Tu vois les haillons couverts de boue que portent tes maigres chevaux; eh bien! un jour, l'eau de la rivière les lavera; ils seront confondus sous les marteaux de la papeterie, et les hommes en feront un papier plus blanc que la plus belle toile de lin.

Ainsi de toi, pillawer. Quand tu auras laissé ton pauvre corps couvert de guenilles au fond de quelque fossé, ton ame s'en échappera, blanche et belle, et les anges la porteront dans le paradis.

§ VI.

Le matelot breton.— Remèdes contre les rhumes.— Marcof capitaine du Jean-Louis.

La destruction du commerce extérieur de la Bretagne en a fait disparaître un des types les plus curieux, celui du matelot. Le véritable matelot breton est mort avec la marine de l'empire. A peine si on rencontre encore, çà et là, par hasard, mêlé à nos équipages de ligne, quelques-uns de ces vrais marins *conservés dans leur cosse*, comme ils le disent, qui ont le *mal de terre* dans les ports, et qui ne respirent à l'aise qu'entre le ciel et l'eau.

On a dit que le nouveau système des équipages de ligne avait fait disparaître cette vaillante race de marsouins; mais, dans ce cas, comme souvent, on a pris l'effet pour la cause. C'est parce que la destruction du commerce maritime a diminué d'une manière effrayante le nombre des marins classés, qu'il a fallu recourir au recrutement pour équiper nos flottes. Outre les inconvéniens de tout genre qui sont nés de cette innovation, on peut dire qu'elle a tué à jamais tout ce qu'il y avait de poétique dans l'homme de mer. L'aspect même du marin a changé. On ne trouve plus, dans les rues de Brest ni de Lorient, ces beaux matelots avec les escarpins enrubannés, le pantalon large, l'habit à boutons pressés, le petit chapeau à long poil, moitié lissés, moitié rebroussés, les boucles d'oreille d'or, et les deux tirebouchons

classiques pendant jusqu'à la cravate. Et quelle démarche! Comme ses deux bras formaient bien le grapin; comme ses membres avaient horreur de la ligne droite; comme tout son corps semblait s'être faussé et arrondi au roulis du navire! Voilà l'homme chez qui il fallait chercher des mœurs, des superstitions, des passions spéciales. Mais aujourd'hui nos vaisseaux sont devenus tout simplement des casernes flottantes où des conscrits attendent leur congé en faisant l'exercice et maudissant leurs caporaux. Plus rien de cette fleur maritime, de ce parfum de sel et de goudron que l'on respirait autrefois en mettant le pied sur un navire du roi. Le langage même s'est perdu. Maintenant, vous avez des marins qui parlent comme des passementiers de la rue Saint-Denis, des marins qui ont un uniforme et des bretelles, qui font des économies pour la fin de la campagne, et qui boivent près d'un soldat sans lui casser la bouteille sur la figure. Je vous le répète, il n'y a plus de marins en France. Si les matelots du *Vengeur* et de *la Belle-Poule* pouvaient voir leurs successeurs, ils avaleraient leurs chiques, de honte et de colère.

On a beaucoup parlé des mœurs des marins depuis quelque temps, et plusieurs écrivains doivent à leurs essais en ce genre la célébrité dont ils jouissent; mais, parmi toutes ces études maritimes, il n'en est aucune, selon nous, qui ait complètement fait connaître les matelots bretons. L'un, qui les connaissait et avait vécu avec eux, n'a peint que leurs habitudes et leurs jaquettes bleues; il s'est plus occupé de reproduire leur langage que d'étudier leurs passions et leur ame. Comme Callot, il s'est contenté des formes extérieures, et ses tableaux, d'une vérité plaisante, mais toute matérielle, manquent toujours de profondeur. On sent toujours l'homme de mer qui raconte; jamais le philosophe qui regarde. L'autre, plus élégant dans la forme, a été moins sincère. Dominé par une reminiscence byronienne, il a développé un système encore plus qu'il n'a décrit la vie maritime. Il a essayé une anatomie métaphysique du cœur humain, en plaçant seulement son amphithéâtre dans un entrepont. Son type matelot n'a, du reste, aucun rapport avec le type breton. Le marin qu'il a peint, c'est le marin parisien; c'est un Robert Macaire en varreuse, fanfaron, théâtral et phraseur; une sorte de forban artistement féroce et sachant enjoliver l'horreur. Ce type n'est pas faux comme on l'a prétendu, mais il est rare, exceptionnel et totalement perdu. On en retrouverait encore quelques traits peut-être dans le matelot provençal, mais fort affaiblis. Quant à Cooper, quoiqu'il ait peint les marins de sa nation et non les nôtres, il est encore, même pour nous, celui qui a révélé le plus profondément l'homme de mer. Il a glissé sur la forme pour

arriver à l'analyse morale. Il a déshabillé ses matelots de leurs palletots goudronnés, pour nous faire voir leur cœur à travers leur poitrine; et cette sorte de spiritualisation, il ne l'a point bornée à l'homme; il l'a étendue jusqu'à la chose. Il a su faire d'un vaisseau un être vivant auquel on s'intéresse pour lui-même. Il a trouvé l'ame du navire comme celle du marin. Quant à la vérité, il ne faut certes pas chercher ses matelots dans la marine américaine de nos jours. La marine américaine n'est, aujourd'hui, qu'un ramas de déserteurs, de renégats et de pirates, qui, repoussés par toutes les nations, ont trouvé droit d'asile sous le pavillon de l'Union. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Les premiers marins de l'Amérique du Nord furent les descendans de ces rigides puritains qui allèrent chercher sous les forêts du Nouveau-Monde une place libre pour poser leurs genoux et adorer Dieu à leur manière. Ce sont ceux-là que Cooper a voulu peindre. Du reste, aux lecteurs qui veulent la vérité absolue en toute chose, je dirai de n'ouvrir ni *le Pilote*, ni *le Corsaire Rouge*, ni *l'Ecumeur de Mer*. Ils ne l'y trouveront pas. La vérité absolue n'existe point dans les arts, car les arts ne sont autre chose que l'expression de ce qui émeut dans les objets. Avec la vérité absolue on ne fait point de tableaux, mais des figures de géométrie.

Maintenant, j'ajouterai que, de tous les types de matelots créés par les trois auteurs dont je viens de parler, aucun ne me semble se rapprocher autant du marin breton, que ceux de Cooper. Si vous voulez retrouver des Tom Coffin, allez à Concarneau, à Locmariaker, à Bréhat; là encore vous rencontrerez quelques vieux contre-maîtres en retraite, incarnations décrépites de notre marine à l'agonie, et qui vous rappelleront ce caractère à la fois pieux et guerrier. Seulement, Cooper ne vous l'a point tout dit; dans sa poétique personnification de Tom Coffin, il a fait abstraction de l'enveloppe. Il a retourné l'homme de mer comme un gant, pour vous montrer seulement son ame. Cette belle figure du matelot de *l'Ariel*, il faut que vous la barbouilliez un peu de goudron et de jus de tabac; il faut que vous fassiez sortir de sa bouche autant de jurons que de maximes philosophiques, et que vous y fassiez couler le grog comme dans le bondon d'une barrique vide. Alors, vous aurez le matelot breton, sauf quelques teintes, sauf ces légers linéamens de visage qui n'empêchent pas la ressemblance.

Quoique plus gai et plus insouciant que ses frères de la terre ferme, le matelot armoricain a conservé une forte trace de la gravité originelle. En mettant le pied sur le pont d'un navire, si vous entendez éclater des rires, se croiser des quolibets; si tout cause, chante, siffle et se moque, soyez sûr que vous avez devant les yeux un équipage provençal. Si au

contraire vous trouvez le gaillard d'avant silencieux, et si vous y voyez les hommes de quart se promener, les bras sur la poitrine et la tête renfoncée dans les épaules, comme des ours blancs dans leurs cages, vous pouvez affirmer que vous êtes au milieu d'un équipage breton. Ce n'est que dans l'orgie, lorsque le *vin-de-feu* leur dévore les entrailles, que ces hommes de fer s'émeuvent, et que les passions, habituellement engourdies, entrent en fusion au fond de leurs cœurs et débordent au dehors. Alors, rien ne leur fait obstacle. Ce sont des bêtes féroces qui ont brisé leur muselière; ne cherchez pas à les combattre, mais songez à vous en garer; attendez que les tigres aient digéré et dormi. Avec l'ivresse, toute cette fureur tombera; cette lave rentrera dans le cratère, s'y figera, et, au lieu de bêtes sauvages, vous ne trouverez plus que des bœufs paisibles, tendant la tête au joug.

Ces paroxismes bachiques auxquels il faut laisser cours, naissent d'une manière certaine à la fin de chaque voyage. Ils sont, sans doute, le résultat des longues privations auxquelles les équipages sont soumis pendant toute la campagne. Du reste, à cet égard encore, les vieilles traditions se perdent chaque jour. Il y a eu un temps où les matelots, pris de la fièvre de terre, désertaient en masse de leur navire, et tombaient dans la ville, comme sur le gaillard d'un vaisseau pris à l'abordage. Alors il fallait fermer les boutiques et rester chez soi, car les rues étaient en état de siége et les bourgeois proscrits. Le temps se passait à boire, à casser des bouteilles, à éreinter des filles, à défoncer des comptoirs d'auberges, à assommer des patrouilles de *pousse-cailloux*, et enfin, au bout de trois jours, quand les bourses étaient à sec, chaque matelot retournait au navire, l'habit en lambeaux et *l'œil poché*, recevoir les vingt-cinq coups de corde obligés. C'étaient là les beaux jours de la marine française. Alors, comme le disent les anciens, *on avait de l'agrément;* mais aujourd'hui, tout ce joyeux et dramatique désordre a fait place à une discipline de caserne. Les orgies d'arrivées elles-mêmes, ont été organisées réglementairement. Les matelots viennent demander gravement, à tour de rôle, et le chapeau à la main, la permission d'aller s'enivrer à terre; les canotiers sont commandés de corvée pour les conduire et les ramener du cabaret. Ils s'y enivrent sans bruit, et, quand ils ont tout bu, ils font cirer leurs souliers, achètent un bouquet de violettes, et reviennent à bord comme des écoliers dont les vacances sont finies; et tout cela se fait sans révolte, sans bataille, sans frénésie, avec une sorte d'innocence pastorale. Une orgie n'a plus rien d'aventureux; on n'y va plus comme à un combat, mais comme à une faction; c'est triste et bête.

Mais quelque favorable que puisse paraître au progrès moral cette sévère discipline qui émousse de plus en plus la brutalité du marin breton, il faut reconnaître qu'elle éteint en même temps, chez lui, cette farouche et infatigable énergie qui en faisait le premier marin du monde. A mesure qu'il revêt nos mœurs plus douces, il dépouille sa personnalité puissante. Il ne regarde plus les continens comme d'ennuyeux vaisseaux continuellement à l'ancre; il ne croit plus que sa vie à lui est sur la mer, qu'il est né pour elle, et qu'il ne peut dormir qu'à son tangage. En détruisant la nature artificielle qu'il s'était faite, nous l'avons ramené à nos goûts, à nos plaisirs. Nous l'avons rendu plus homme, mais nous l'avons fait moins marin. C'est là d'ailleurs une de ces transformations inévitables dans l'évolution sociale que nous accomplissons. En élevant la valeur morale de chaque être, nous l'immatérialisons, nous en faisons une intelligence plus haute, mais une machine moins solide. Heureusement que l'industrie viendra parer à cet inconvénient, en substituant les mécaniques de bois et de fer aux mécaniques de chair humaine qui, jusqu'à présent, ont tout fait dans l'œuvre humanitaire.

Quoi qu'il en soit, il faut l'avouer, d'ici à bien long-temps, le vrai matelot du moins conservera quelques traces d'originalité, à cause de sa position isolée et exceptionnelle. Moins frotté aux masses, il gardera plus facilement ses préjugés et son caractère. Il faudra encore bien des années, par exemple, avant que vous puissiez lui persuader que le fouet donné à un mousse, au pied du grand mât, n'est pas un moyen infaillible d'obtenir du vent, que la présence d'un prêtre à bord ne rend pas la navigation plus dangereuse, qu'il n'existe pas de matelots voués au diable qui peuvent faire sombrer un navire à volonté, que les ames des noyés ne courent pas sur les vagues, la nuit, en demandant des prières. On ne réussit guère, d'ailleurs, à les guérir d'une erreur, que pour les voir tomber dans une erreur nouvelle.

En voici un exemple qui nous a été raconté par un chirurgien de marine de nos amis.

Un soir qu'il se promenait, en fumant, sur le gaillard d'arrière, ses yeux tombèrent sur un gabier fort connu à bord par son importance pédantesque et sa sympathie pour les innovations. Il était assis sur l'affût d'une caronade, sérieusement occupé à faire, avec son couteau, un large trou dans la semelle d'une paire de souliers neufs. Un mousse s'approcha de lui, en regardant avec étonnement ce qu'il faisait.

— Pourquoi diable que vous ouvrez une écoutille à votre soulier, maître Marzin? lui demanda-t-il en riant.

Marzin haussa les épaules avec le mépris obligé pour tout ce que dit un mousse.

— T'es trop bête pour comprendre, lui répondit-il.

— Mais encore?

Marzin approcha son œil de la semelle, et l'appliqua au trou qu'il venait de faire, comme au verre d'une longue-vue.

— C'est ça, dit-il.

Puis se tournant vers l'enfant :

— Avec ça, vois-tu, moussaillon, je ne serai jamais enrhumé.

— Pourquoi pas?

— Parce que le major a dit que ce qui enrhumait les hommes, c'était qu'ils avaient les pieds mouillés, et avec ça j'aurai toujours les pieds secs.

Le mousse resta la bouche ouverte. Évidemment il n'avait pas compris. Cependant il fut quelques momens avant de reprendre timidement :

— On dit pourtant, gabier, que quand on a des trous dans ses souliers, ça vous mouille les pieds.

— Oui, les bêtes comme toi disent ça. Tiens, regarde, ajouta Marzin avec une complaisance qui rendit le mousse tout fier; une supposition qu'il n'y aurait pas de dallot ici sur le pont : quand il tomberait une lame à bord, ous qu'elle irait?

— Elle resterait à bord, c'est clair, dit le mousse.

— Eh bien! caïman, tu ne vois pas que c'est la même chose? Quand j'embarque de l'eau dans mes souliers, l'eau reste là; quand j'aurai un dallot à la semelle, l'eau f..... le camp, et j'aurai le pied *sèche*. Est-ce clair?

— C'est tout de même vrai, dit l'enfant avec admiration; je vas faire comme vous, maître Marzin.

Le mousse s'assit près du gabier et se mit à percer ses souliers à son exemple. Quelques jours après la moitié de l'équipage avait fait des trous à ses semelles, pour éviter les rhumes, et il fallut un ordre positif du commandant pour arrêter cette singulière folie.

J'ai parlé de la gravité habituelle du matelot breton : cette gravité ne le rend ni moins original ni moins plaisant que les matelots des autres provinces; seulement son comique est plus dans l'attitude que dans le mouvement, plus dans le silence que dans la parole. C'est un comique taciturne et sentencieux qui pousse au rire par le sérieux même. Avare de paroles, il concentre sa pensée dans une formule pittoresque. C'est une espèce de Spartiate qui a en horreur les phrases et qui n'aime à se

faire comprendre que par l'action. Ce laconisme épigrammatique et incisi dans les circonstances vulgaires devient quelquefois, dans des cas plus graves, terrible par sa concision. Je puis en citer un exemple entre mille; il complétera ce qui nous reste à dire du marin breton.

C'était sous le directoire. Les nombreux corsaires armoricains qui couvraient alors la Manche, avaient tous profité d'un vent favorable pour mettre en mer, et il ne restait au port de Concarneau que le lougre de Marcof que l'on achevait d'armer. Marcof était un corsaire de l'île de Batz, qui s'était déjà distingué en plusieurs occasions par son audace. C'était lui qui, ayant fait prisonnier un capitaine des îles anglaises, et le voyant dépérir d'ennui, trouva plaisant d'aller faire une descente à Guernesey, à travers les stations, d'y enlever la famille entière du capitaine, et de la lui amener pour le distraire. Malheureusement un naufrage récent lui avait enlevé le beau côtre qu'il commandait, et, en attendant mieux, il avait pris le commandement du petit lougre *le Jean-Louis*, avec lequel il devait mettre à la voile dans quelques jours. Il était alors occupé à former un équipage, et se trouvait dans une des tavernes du port avec quelques matelots qu'il venait d'enrôler. On avait déjà beaucoup bu, et fait les plus beaux rêves sur les exploits prochains du *Jean-Louis*, lorsqu'on vint avertir Marcof qu'il y avait en vue un bâtiment étranger pris par le calme. Il sortit aussitôt avec ses hommes. Le bâtiment commençait à se dessiner dans le brouillard; bientôt la brume s'écarta comme un rideau que l'on soulève, et tous les doutes furent dissipés; le port, le gréement, l'absence du pavillon, tout prouvait que c'était un anglais; la distance peu considérable permettait aussi de le reconnaître pour un brick de commerce sans défense. Il suffisait donc de l'aborder pour le prendre. La tentation était trop forte; Marcof n'y put résister. Il courut à son lougre dont l'armement était presque achevé, jeta une planche entre le quai et le corsaire, et fit crier dans le porte-voix que Marcof demandait *trente* hommes de bonne volonté pour faire une prise. Tout ce qu'il y avait dans les tavernes de matelots sans emploi accourut; quelques vieux marins retirés se joignirent à eux, et, au bout d'une heure, *le Jean-Louis* quittait le port avec son équipage complet, et se dirigeait vers le brick. La foule se précipita vers le rivage pour voir ce qui allait se passer.

Tous les yeux suivirent avec anxiété le petit navire de Marcof, qui s'avançait lentement à force de rames. Enfin la distance entre lui et le brick anglais devint moins considérable. Un coup de pierrier partit du lougre, et le pavillon tricolore fut hissé à son mât. Le brick resta im-

mobile. Un second et un troisième coup suivirent, et quelques épares du navire étranger tombèrent, coupés par les boulets; mais il ne fit aucun mouvement. Cependant le corsaire approchait; il n'était plus qu'à une portée de mousquet du brick: Marcof prit le porte-voix et le héla; point de réponse. Sur le pont on ne voyait qu'un seul homme qui se promenait tranquillement, les mains derrière le dos.

— Il paraît que c'est un équipage de sourds et muets, dit Marcof; nous allons voir si, en leur mettant un canon de pistolet dans l'oreille, en guise de porte-voix, ils entendront mieux.

Le lougre était bord à bord; un grand mouvement se fit sur le pont du brick; une douzaine d'hommes s'élancèrent le long de ses flancs qui dominaient le corsaire de plusieurs pieds. Dans ce moment, un cri: *feu!* se fit entendre, et vingt coups de fusil partirent en même temps. Les douze Bretons retombèrent blessés ou morts: le reste de l'équipage du *Jean-Louis* s'arrêta étonné; mais l'hésitation ne dura qu'un instant. Marcof jeta son cri en montant à l'abordage, et, malgré les balles, il fut bientôt sur le brick avec les plus déterminés de ses hommes. Là les attendait une réception qu'ils n'avaient pas prévue. Une compagnie de troupes anglaises en uniforme était rangée sur le pont, et faisait sans interruption un feu de peloton. Les matelots bretons reculèrent à cette vue; mais les soldats s'avancèrent à leur tour, la baïonnette au bout du fusil, et une lutte terrible s'engagea sur les bastingages; les morts anglais et bretons tombaient pêle-mêle à la mer ou dans le lougre qui flottait au-dessous du brick. Trois fois les vingt matelots repoussèrent les habits rouges jusqu'au gaillard d'arrière, trois fois ils furent obligés de céder. Enfin Marcof, ne voyant plus autour de lui que huit hommes debout, se décida à abandonner le navire ennemi. Il parvint à regagner *le Jean-Louis*. Il y était à peine que la brise s'éleva; aussitôt les coups de feu cessèrent; le navire anglais, déployant ses voiles, se détacha du corsaire et cingla lentement vers la pleine mer. Marcof vira de bord en grinçant des dents, et mit la barre sur Concarneau.

La foule réunie sur le rivage avait suivi le combat avec un intérêt mêlé d'épouvante; mais l'éloignement empêchait d'apprécier les résultats de l'engagement. Ce fut seulement au moment où le lougre parut sous la jetée que l'on put comprendre combien l'action avait été meurtrière. Le pont du *Jean-Louis* était entièrement couvert de morts et de blessés; Marcof, debout à la barre, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, donnait ses ordres à six matelots, les seuls qui fussent en état de manœuvrer. Un cri d'horreur s'éleva dans la foule à l'instant où le lougre rasa l'entrée du môle. Marcof leva la tête et salua de la main

un officier de marine de sa connaissance qui se trouvait sur la jetée; celui-ci se pencha sur le parapet.

— Au nom de Dieu! qu'avez-vous fait de tout votre équipage, capitaine? cria-t-il au corsaire.

Marcof lui montra le pont où les cadavres étaient étendus.

— Quoi! tous morts? répéta l'officier.

Le corsaire haussa les épaules avec une impassibilité philosophique:

— *On ne fait pas des omelettes sans casser des œufs*, lieutenant, dit-il.

Et il se mit à battre le briquet pour allumer sa pipe.

On sut quelques jours après que le navire anglais qu'avait attaqué le marin breton, était un brick du commerce qui transportait cent dix hommes de troupes à Jersey. Vingt avaient succombé dans le combat contre l'équipage du *Jean-Louis*.

ÉMILE SOUVESTRE.

LETTRES

SUR

LA SICILE.

I.

J'ai cherché, durant mon séjour à Palerme, à me procurer des renseignemens sur le gouvernement et l'administration de la Sicile. Comme rien n'est officiellement publié, ces données seront nécessairement incomplètes. Je crois cependant devoir consigner ici celles que j'ai recueillies. Elles jettent du jour sur l'état actuel du pays et expliquent les tristes contrastes que cette île malheureuse présente à chaque pas. Le royaume a traversé, dans le moyen-âge, les différentes phases qu'on remarque dans l'histoire des nations de l'Europe occidentale; mais, au lieu de marcher progressivement vers un ordre de choses rationnel et d'arriver ainsi à la jouissance d'institutions sagement libérales, il a rétrogradé, et, sous le rapport des libertés publiques, il se trouve plus arriéré aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quelque cent ans. La Sicile fut soumise au régime féodal dans le XIe siècle, à la suite de

la conquête des Normands, et, comme dans le reste de l'Europe, les propriétés restèrent entre les mains des vainqueurs; ceux-ci cependant partagèrent avec le clergé, auquel ses lumières, et plus encore les espérances et les craintes religieuses, donnaient une grande prépondérance. Le peuple vaincu fut entièrement oublié dans cette division des terres; mais les villes s'étant élevées et enrichies, il fut nécessaire de s'entendre avec elles relativement à la perception de l'impôt. En conséquence, les députes des cités les plus importantes firent partie du parlement sicilien.

Roger II réunit, pour la première fois, ce parlement en 1129. Le droit de convocation fut reconnu au monarque. L'assemblée se composait :

Du *braccio militare*, ou *baronale*, qui comprenait les vassaux directs de la couronne;

Du *braccio ecclesiastico*, formé par les évêques, prélats et abbés commandataires;

Enfin, du *braccio domaniale*, où figuraient les députés des terres domaniales et des villes incorporées, élus librement par le sénat ou conseil municipal de chaque bourg.

Le parlement se régularisa sous les règnes de Pierre d'Aragon et de ses successeurs; les trois *bras* se séparèrent en trois chambres délibérant séparément. On ajouta au *braccio militare* les possesseurs de bourgs de quarante feux, et chaque baron avait autant de votes qu'il possédait de ces bourgs. Les membres de cette chambre étaient héréditaires par droit de primogéniture. Le consentement du *braccio domaniale* fut reconnu rigoureusement nécessaire pour les lois concernant les impôts; du reste, ils étaient écrasés par la majorité de la noblesse et du clergé, dont l'union rendait nulle l'opposition de la troisième chambre. Les actes du parlement avaient besoin de la sanction royale pour acquérir force de loi.

Dans l'origine, le parlement était annuel; Charles-Quint décréta qu'il serait convoqué tous les quatre ans, à moins de cas urgens; alors il l'était sous le nom de *session extraordinaire*. Cependant il restait en quelque sorte permanent; car, dans l'intervalle des sessions, une commission de douze membres, choisie dans son sein *par le souverain*, exerçait les droits de l'assemblée entière. Cette

commission, dont les fonctions principales étaient de surveiller le gouvernement, fit annuler à diverses reprises des actes émanés de l'autorité, qu'elle regardait comme illégaux ou attentatoires aux libertés nationales et aux prérogatives des divers ordres de l'état.

Le parlement fixait les impôts pour quatre ans. Ces impôts, auxquels Palerme seule contribuait pour un dixième, portaient le nom de *dons gratuits* (donativi), et parfois ils étaient accordés conditionnellement.

Hors quatre cas spéciaux où le roi levait de sa propre autorité l'impôt jusqu'à concurrence de 5000 onces d'or, aucune charge ne pouvait être imposée à l'état sans l'assentiment du parlement. Ces quatre circonstances particulières étaient : la captivité du roi ou du prince héréditaire qui nécessitait une rançon; une invasion ou une insurrection; la prise d'armes du roi ou de l'un des princes du sang; la dot de la fille du roi.

Lorsque les souverains de la Sicile cessèrent d'y résider, des vice-rois la gouvernèrent; Ferdinand-le-Catholique limita la durée de leur charge à trois ans, mais leur commission fut souvent prorogée. On dota ces représentans des princes des attributs de la puissance royale. Voulant contrebalancer leur autorité, Charles-Quint leur adjoignit en 1536 un *consulteur* (1) pour les assister dans leurs fonctions. Jamais ces deux places importantes n'ont été confiées à des Siciliens.

Le système féodal se maintint plus long-temps en Sicile que dans les autres pays de l'Europe. Son abolition de fait, en ce qui concernait les droits sur les personnes, avait eu lieu sous l'administration du ministère de Carraccioli. Le parlement de 1810 la prononça de droit, quoique cette mesure lésât la plupart de ses membres.

Telle était donc la forme du gouvernement sicilien avant les évènemens récens qui l'ont si tristement modifiée; il était nécessaire de la connaître pour pouvoir apprécier à sa juste valeur la

(1) Par la suite, Charles III, voulant mettre un frein à l'arbitraire des vice-rois, créa une cour composée de conseillers royaux nommée *Junte de Sicile*, et chargée de faire au roi le rapport des affaires de l'île, rapport qui devait servir de règle aux actes des ministres.

situation actuelle du royaume, les griefs et les espérances de ses habitans.

Lorsqu'en 1807, les armes victorieuses des Français eurent expulsé de l'Italie la famille royale de Naples, elle se réfugia en Sicile. Cette île reçut ses maîtres avec enthousiasme, espérant que la présence du souverain guérirait d'anciennes plaies, et qu'à l'avenir, au lieu d'être traitée presque en colonie, ses droits comme métropole seraient respectés. Cependant le royaume ne gagna rien à ce changement. Le gouvernement essaya bientôt d'y établir le pouvoir absolu dont il avait joui à Naples; il leva des impôts et se saisit des propriétés communales de diverses villes sans l'assentiment du parlement. Des contestations violentes s'élevèrent entre le monarque et ses sujets; alors le prince de Belmonte, le plus populaire des nobles siciliens, s'adressa à l'ambassadeur anglais, lord Amherst, pour savoir si l'Angleterre, dont alors les troupes occupaient le royaume, soutiendrait les Siciliens lorsqu'ils viendraient à demander au roi le redressement des abus, et des garanties pour l'avenir. Sa proposition fut accueillie froidement, mais lord William Bentinck, successeur de lord Amherst, entra dans les vues de Belmonte, et chercha à les faire adopter par la cour. Lord William Bentinck échoua auprès du roi, et surtout auprès de la *reine Caroline*, dont le caractère altier eût préféré même un arrangement avec les Françaîs, ses mortels ennemis, à des concessions faites à ses sujets. Cependant, après une inutile résistance, la reine consentit à se retirer, et le roi, abdiquant temporairement, nomma son fils vicaire-général du royaume. On adopta alors une nouvelle constitution connue sous le nom de constitution de 1812, imitée en grande partie de celle de l'Angleterre, qui créait un parlement, et composée de deux chambres unies contre les empiétemens de la puissance royale (1).

(1) Les principales dispositions de la constitution étaient les suivantes :

I. La religion catholique, apostolique et romaine est exclusivement celle de l'état; le roi est tenu de la professer sous peine de déchéance.

II. Le pouvoir législatif réside dans le parlement, les lois doivent être revêtues de la sanction du souverain. Toutes les impositions seront consenties par le parlement et approuvées par le roi, qui accepte ou refuse par les simples formules *veto* ou *placet*.

L'action de la nouvelle constitution fut bientôt paralysée par les agens napolitains, qui regrettaient l'ancien ordre de choses, plus conforme à leurs intérêts; elle trouva également des ennemis parmi les patriotes siciliens, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir maintenu l'influence héréditaire des grandes familles, en conservant les substitutions des propriétés sur la tête de l'aîné.

La forme de gouvernement adoptée en 1812, n'ayant point laissé de trace, n'a plus aujourd'hui qu'une valeur historique; trois sessions parlementaires eurent lieu pendant sa durée; elles présentèrent le spectacle de l'ignorance et de la corruption. Ce fait cependant ne me semble pas prononcer la condamnation de la

III. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du roi.

IV. Le pouvoir judiciaire est séparé et indépendant du pouvoir législatif et exécutif, et doit être exercé par un corps de magistrats qui peuvent être mis en jugement et destitués par la chambre des pairs à la demande de celle des communes.

V. Le roi est sacré et inviolable.

VI. Les ministres et agens du pouvoir sont soumis au jugement du parlement, et peuvent être accusés ou condamnés pour atteinte à la constitution, violation des lois, ou pour avoir commis des fautes graves dans l'exercice de leurs fonctions.

VII. Le parlement est composé de deux chambres, l'une des communes ou de représentans des domaines ou baronnies, l'autre des pairs, composée des ecclésiastiques et de leurs successeurs, des barons et de leurs successeurs qui, jusqu'au moment de la promulgation de la présente constitution, votaient dans les deux bras ecclésiastique et militaire, et de ceux qui seront élus par le roi dans les formes déterminées.

VIII. La multiplicité des votes d'un baron suivant le nombre de ses domaines féodaux, est abolie; chacun aura son suffrage personnel; le protonotaire du royaume présentera la liste des barons et ecclésiastiques parlementaires; elle sera insérée aux archives du parlement.

IX. Le roi seul convoque, proroge et dissout le parlement; il doit être convoqué une fois par an.

X. Aucun Sicilien ne sera arrêté, exilé, puni, troublé dans la jouissance de ses biens et droits que d'après les lois du nouveau code, sur l'ordre des magistrats ordinaires, et d'après les formes établies. Les pairs ne peuvent être jugés que par leurs pairs.

XI. Les droits féodaux seront abolis; toutes les terres seront possédées comme terres de franc aleu, mais en conservant dans les familles l'ordre de succession

constitution; pour la juger, il aurait fallu qu'une génération au moins eût été élevée sous son influence.

Les princes habitués à régner avec un pouvoir absolu ne peuvent se plier aux formes d'une monarchie constitutionnelle. En 1816, le gouvernement napolitain renversa la constitution de 1812, sans rétablir pour cela l'ancien parlement. Les Anglais, protecteurs des patriotes siciliens, tant qu'ils en avaient eu besoin, ne leur conservèrent plus leur appui aussitôt que la chute de Bonaparte cessa de les leur rendre nécessaires; ils abandonnèrent entièrement le parti national à la haine de la cour et des Napolitains. — Ils quittèrent l'île sans avoir profité de leur influence, que d'ailleurs ils exerçaient souvent d'une façon fort brutale, pour

suivi jusqu'ici : les juridictions baroniales sont abolies. Les barons, en perdant leurs droits féodaux, sont exempts de taxes féodales. Ils ne conservent que leurs titres et leurs honneurs.

XII. Toute proposition relative aux subsides sera faite en comité secret, puis discutée dans la chambre des communes. Elle passera alors à celle des pairs, qui l'approuvera ou la rejettera sans rien y changer. Toutes les autres propositions législatives seront indifféremment présentées à l'une des deux chambres pour être approuvées ou rejetées par l'autre.

On adopta en outre plusieurs réglemens complémentaires. La liberté de la presse fut accordée pour tous les ouvrages, sauf pour ceux qui attaquaient la religion et les mœurs, ou qui provoquaient à la désobéissance envers le gouvernement.

On établit que les bénéfices ecclésiastiques et les charges militaires et judiciaires ne seraient données qu'aux seuls Siciliens. Le roi nommait le président de la chambre des pairs, les communes nommaient le leur. La dignité de pair était inaliénable et héréditaire.

Les députés élus pour quatre ans à la majorité des voix étaient inviolables pendant les sessions. Les électeurs de Palerne devaient avoir au moins cinquante onces de revenu, ou bien occuper un emploi à cent onces d'appointemens, ou enfin être consuls ou chefs de corporation. Dans le reste de la Sicile, on était électeur avec un revenu de dix-huit onces, ou en exerçant un emploi de cinquante onces d'appointemens; ou bien enfin en étant consul ou chef de corporation. Les élections se faisaient dans le chef-lieu de chaque district et duraient trois jours, pendant lesquels on éloignait les troupes du lieu où les électeurs étaient réunis.

Les députés étaient au nombre de 154, dont 46 pour les districts, 105 pour les 93 villes, 2 pour l'université de Palerne, et 1 pour celle de Catane.

réformer d'anciens et nombreux abus ; le seul bienfait qu'elle leur dut, fut d'avoir été sauvée de l'invasion française.

La constitution de 1812 déclarait la Sicile un état indépendant, et il avait été reconnu que si jamais le roi retournait à Naples, la couronne passerait à son fils ; le congrès de Vienne en décida autrement; il réunit de nouveau les deux couronnes, sous le nom de *Royaume des Deux-Siciles*, voulant empêcher ainsi la Sicile d'avoir une constitution séparée. Une commission nommée à cette époque pour revoir la constitution de 1812 et l'adapter aux royaumes réunis, eut ordre de ne rien faire et ne fit rien. La noblesse et les communes siciliennes perdirent ainsi à la fois leurs nouveaux droits, et les droits et priviléges anciens qu'ils avaient sacrifiés pour les acquérir.

Tous les esprits étaient exaspérés et disposés à profiter de la première occasion pour secouer un joug abhorré; elle ne tarda pas à se présenter. Les lois de la conscription et du timbre, promulguées en 1820 par le cabinet napolitain, portèrent à son comble la fureur des Siciliens, et alors aussi la nouvelle de la révolution de Naples retentit à Palerme, où l'on célébrait la fête de sainte Rosalie; elle fut accueillie avec enthousiasme et aux cris de vive la constitution espagnole, vive l'indépendance sicilienne.

La révolution éclata également dans l'île. Le commencement en fut marqué par de graves désordres populaires. Le but des insurgés n'était pas de changer la dynastie régnante, ni de lui demander un autre souverain. Les personnes éclairées qui essayèrent de se mettre à la tête du mouvement et formèrent la junte provisoire, voulaient assurer l'indépendance territoriale du royaume, et recouvrer des droits politiques en se conservant fidèles au monarque qui régnait à Naples. Elles demandaient pour la Sicile, abreuvée d'humiliations et réduite au rang de province, les droits qu'elle avait possédés jadis.

Mais comme il arrive dans la plupart des révolutions, le peuple, d'abord caressé et poussé en avant, se livra bientôt aux excès les plus atroces; Messine, l'ancienne rivale de Palerme, se prononça pour le maintien du système napolitain; plusieurs villes importantes imitèrent son exemple, et la guerre civile éclata dans la moitié de l'île.

Les députés envoyés à Naples par la junte provisoire revinrent avec de vaines promesses. Les libéraux de Naples voulaient l'indépendance pour eux seuls. Il ne fut plus possible alors de contenir la rage de la populace de Palerme; des torrens de sang inondèrent les rues de cette capitale. La noblesse et l'honnête bourgeoisie se réunirent pour réprimer ces forcenés; vaincues, elles furent réduites à appeler de leurs vœux l'armée napolitaine, qui s'avançait sous les ordre du général Pépé, muni des pleins pouvoirs nécessaires pour traiter.

La junte, abandonnée par le prince de Villa-Franca, son président, mit à sa tête le prince Paterno, vieillard, ami de la populace. Il parvint à l'apaiser et à obtenir d'elle l'entrée de Palerme pour le général Pépé et ses troupes.

On signa un traité d'après lequel la majorité des votes des Siciliens, légalement convoqués, devait décider de l'unité ou de la séparation de la représentation nationale du royaume des Deux-Siciles. Il accordait à l'île la constitution des cortès, sauf les modifications que pourrait adopter, pour le bien public, le parlement unique ou séparé. Ce traité donnait en outre une amnistie générale pour les faits accomplis pendant la révolution.

Le parlement napolitain refusa de ratifier cette convention, et bientôt après, l'arrivée des Autrichiens ayant remis à Naples toutes choses sur l'ancien pied, le cardinal Gravina, nommé lieutenant-général du roi en Sicile (5 avril 1821), publia un décret royal annulant ce qui s'était passé depuis que le prince héréditaire avait quitté l'île.

Les résultats des évènemens de 1820 eussent été différens peut-être, s'il se fût rencontré un homme capable de se mettre à la tête de la révolution et de la faire marcher par la force de son génie. Mais dans ce drame sanglant, on ne vit paraître que des gens dépourvus de talens ou de courage; nulle part on ne trouva réunies sur une même tête ces deux qualités indispensables à celui qui veut guider les masses dans des temps de troubles.

Les désordres une fois comprimés, le gouvernement redevint *absolu* en Sicile, sauf les restrictions *administratives* qui de nos jours existent jusque dans les gouvernemens absolus de l'Europe. Quant aux institutions qui donnaient au clergé, à la noblesse et

au tiers-état une part constitutionnelle dans le gouvernement il n'en a plus été question, bien que jamais elles n'aient été abolies expressément et textuellement.

La volonté seule du souverain fait les lois; la consulte de Sicile, corps composé de dix-huit membres résidant à Naples, et institué après le congrès de Laybach, pour donner son avis sur les mesures législatives ou administratives qui lui sont soumises, n'a encore exercé aucune influence heureuse sur le sort du pays.

Aujourd'hui, l'un des frères du roi de Naples, portant le titre de *lieutenant-général*, gouverne la Sicile. Ce prince est assisté d'un conseil de gouvernement, composé d'un ministre secrétaire d'état, de quatre directeurs, chargés chacun d'un département ministériel et placés sous les ordres du ministre; et enfin, d'un autre ministre sans portefeuille. Les affaires sont traitées dans ce conseil. La voix du lieutenant-général l'emporte en cas de partage égal.

Cependant le roi conserve la plénitude de son pouvoir en Sicile comme à Naples, et sa sanction est nécessaire dans le premier de ces deux royaumes, ainsi que dans le second, sauf dans les matières de peu d'intérêt, pour lesquelles l'intervention du lieutenant-général a été jugée suffisante. Quant aux affaires du ressort purement ministériel, celles d'une certaine importance doivent être soumises à un *ministre pour les affaires de Sicile*, faisant partie du *ministère napolitain*. Les autres sont aux mains d'un ministre résidant à Palerme, et sous les ordres duquel sont les quatre directeurs.

Ainsi, les matières auxquelles la sanction ou l'approbation royale est nécessaire passent par la filière d'un directeur et d'un ministre à Palerme, puis d'un ministre à Naples, pour arriver enfin au souverain. Les autres montent plus ou moins les degrés de cette échelle, suivant leur importance.

Un pays de régime absolu peut être heureux, et souvent même il l'est plus qu'un autre, quand il est paternellement gouverné. La Sicile ne connaît point ce genre de bonheur. Le gouvernement qui pèse sur elle est plus mauvais encore en pratique qu'en théorie. Il cumule à peu près tous les défauts que peut réunir une institution politique, et s'attache aux anciens abus comme à ses alliés naturels. Il a réussi à rendre aux Siciliens leurs rapports avec le continent

plus odieux que jamais; leur haine, leur mépris, leur antipathie pour les Napolitains, sont parvenus au plus haut degré d'exaspération, et s'ils ont accueilli avec joie l'avénement du monarque actuel, c'est parce qu'il est né parmi eux et qu'ils en espéraient de grands changemens. Il en sera de même à chaque règne nouveau.

Les plaintes des Siciliens sont fondées. Une administration bienfaisante et éclairée ne dédommage point une nation de l'absence totale de droits politiques. Lorsqu'on voit un pays dépeuplé, à moitié inculte, dépourvu de routes, de commerce et d'industrie, et dans lequel la justice n'est ni prompte, ni facile, on doit en conclure qu'il n'est point régi comme il devrait l'être pour le bonheur de ses habitans.

L'administration de la Sicile, tant provinciale que financière, est à la vérité copiée sur celle de France avec quelques différences de noms, et elle forme une hiérarchie séparée dont les agens inférieurs correspondent avec les autorités centrales de Palerme (1). Mais elle est abandonnée à des mains inhabiles ou vénales; ses décisions sont ordinairement arbitraires et injustes, et le peuple n'a aucun moyen pour réclamer contre les actes despotiques de ses tyrans subalternes. Il ne saurait faire parvenir la vérité au

(1) La Sicile, après avoir formé sous les Romains une seule province, comprenant les questures de Lilybée et de Syracuse, fut partagée par les Sarrasins en trois vals (cantons), savoir : ceux de *Mezzara* au couchant, de *Demona* au nord-est, et de *Noto* au levant. Actuellement elle comprend sept intendances ou vals, savoir : celles de *Palerme*, *Messine*, *Catane*, *Syracuse*, *Girgenti*, *Trapani* et *Caltanisetta*. Les deux premières de ces intendances sont subdivisées en quatre districts, et les cinq dernières en comprennent cinq chacune. Les noms des vingt-trois districts sont les suivans : 1 *Messine*, 2 *Castroreale*, 3 *Patti*, 4 *Mistretta*, 5 *Cefalu*, 6 *Termini*, 7 *Palerme*, 8 *Alcamo*, 9 *Trapani*, 10 *Mezzara*, 11 *Sciana*, 12 *Bivona*, 13 *Girgenti*, 14 *Terranova*, 15 *Movica*, 16 *Noto*, 17 *Syracuse*, 18 *Catane*, 19 *Nicosia*, 20 *Calata Girone*, 21 *Piazza*, 22 *Caltanisetta*, 23 *Corleone*.

Dans chaque chef-lieu de val résident un intendant, un secrétaire-général et trois conseillers qui forment le conseil d'intendance. Il y a également dans ces chefs-lieux un conseil des hospices, composé de l'évêque, du vicaire et de deux conseillers; il est présidé par l'intendant, qui, sauf à Palerme, est en même temps chef de la police du val.

pied du trône, et le souverain, privé des documens propres à l'éclairer sur ce qui se passe en Sicile, ne détruit point les abus; la misère se perpétue dans le royaume avec l'oppression; par la plus étrange des contradictions et le plus faux des calculs, on vexe la nation pour y maintenir une tranquillité forcée, on ne cesse de l'apauvrir, tout en voulant continuer à en tirer de gros revenus. La plupart des emplois administratifs sont distribués sans entente à des Siciliens aveuglément dévoués au déplorable système actuellement en vigueur, dépourvus des connaissances nécessaires aux fonctions dont ils sont revêtus, et qui se bornent à suivre machinalement la routine indiquée par leurs prédécesseurs. Les projets de mesures proposés au gouvernement pour opérer de salutaires changemens, avortent d'habitude par la mauvaise volonté de quelques employés obscurs.

L'élévation de l'impôt est maintenant la plaie principale de la Sicile. Le décret de Caserte, du 11 décembre 1816, a fixé le budget de ce pays à une somme de 1,847,687 onces 20 tharins (1). Le parlement avait porté à ce taux les contributions, pour l'année 1813, lorsque l'île s'imposa des sacrifices pour soutenir le trône chancelant de ses rois. Alors, d'ailleurs, l'occupation du royaume par les armées anglaises, auxquelles le reste de l'Europe était fermé, avait répandu du numéraire dans le pays, et donné une bien plus grande valeur aux produits de la terre. Les circonstances ne sont plus les mêmes, et ces impôts, disproportionnés avec les ressources *actuelles* du pays, ont eu pour conséquences la pauvreté et la ruine du peuple.

La première condition pour que la Sicile pût prospérer serait donc aujourd'hui la diminution des impôts; plus tard, au contraire, lorsque le pays aurait été relevé, l'agriculture améliorée, le commerce étendu et l'industrie acclimatée, il serait facile de les élever. — Il est impossible de déterminer à l'avance le taux qu'ils pourraient atteindre, mais certainement ils produiraient plus pour le trésor, et en même temps le peuple serait infiniment plus riche qu'il ne l'est. Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'il se commet de très grands abus dans leur perception; des personnes très dignes de foi

(1) L'once équivaut à 13 fr. 50 cent. de notre monnaie.

m'ont assuré que le montant des recettes dépasse de beaucoup celui porté au budget.

Les principales branches de l'impôt sont l'impôt foncier; il rend 4 à 500,000 onces; le droit de mouture en produit 5 à 600,000; les douanes donnent de 3 à 400,000 onces; ensuite la loterie, la poste, l'enregistrement et les impôts de consommation.

La perception et la répartition de l'impôt foncier se font à peu près comme en France, quant à la forme. La proportion de la part du revenu brut qu'il absorbe, varie beaucoup, d'abord à cause de l'inégalité des récoltes d'une année à l'autre, et ensuite aussi parce qu'en 1822, époque de l'estimation des revenus, beaucoup de propriétaires ont présenté de fausses déclarations. On s'occupe de la révision du cadastre. On m'a affirmé, à diverses reprises, que dans beaucoup de localités l'impôt foncier enlève 60 p. 100 du produit, et qu'en général il est trop pesant pour que la culture puisse le supporter. Il en résulte que beaucoup de terres restent en friche; personne ne connaît au juste la proportion des terres cultivées de la Sicile avec celles qui seraient susceptibles de l'être. Un bureau de statistique, établi à Palerme depuis deux ans, n'a rassemblé que fort peu de matériaux, et ne les a point publiés. On s'occupe en ce moment d'innovations dans le système financier du royaume, mais rien n'est décidé. Il était question d'établir un grand livre pour la Sicile, de consolider la totalité de sa dette et de créer ainsi un système séparé de celui de Naples; mais ce projet a rencontré beaucoup d'obstacles et n'est pas encore exécuté. L'on affirmait même récemment qu'il serait abandonné. Les intérêts de la dette publique sont annuellement portés dans le budget de Sicile pour 185,000 onces; une quantité de créanciers de l'état reçoivent de très faibles à-comptes sur les intérêts qui leur sont dus.

Les attributions et les limites de l'administration municipale sont à peu près les mêmes qu'en France. Elle est confiée aux *syndics* présidens des *decurionati*, conseil composé de trente membres dans les villes dont la population est de plus de dix mille ames. Cette administration est placée en même temps sous la tutèle de l'intendant de la province. A Palerme, Messine et Catane, l'administration municipale a conservé une forme à part, mais seulement sous

le rapport honorifique. Elle est confiée à un corps privilégié composé de six membres, nommé *sénat* et présidé par le *syndic*; ce dernier prend à Palerme le titre de *préteur*, à Messine celui de *patrice*.

Quant aux autres branches de l'administration, leur action est trop peu importante pour mériter de fixer long-temps l'attention. La police, sévère et tracassière pour les delits politiques, n'est nulle part aussi mal faite qu'en Sicile. Les travaux de la surintendance des ponts et chaussées, créée depuis la restauration, ont été à peu près nuls, et l'administration de la santé publique s'est bornée à établir des quarantaines d'observation dans divers ports, sans prendre de mesures propres à arrêter les ravages des fièvres épidémiques qui désolent fréquemment la Sicile.

Ce pays n'a plus d'armée ni de marine séparées. Il doit fournir dix mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie à l'armée du royaume de Naples. Ses navires consistent en quelques chebecs. Les troupes de garnison en Sicile se montent à six régimens et sont commandées par un général résidant à Palerme avec son état-major. Messine, Syracuse et Trapani sont les places d'armes principales de l'île.

Peu de pays ont une législation aussi compliquée que la Sicile. Les différens peuples maîtres de l'île y introduisirent successivement de nouvelles lois. Celles de Naples furent adoptées après la domination normande. Plus tard arrivèrent les capitulaires de Sicile, et chaque vice-royauté en augmenta la masse (1).

L'empereur Frédéric fit extraire, en 1221, des constitutions normandes, les lois qu'il voulait donner à ses sujets.

Les capitulaires du roi Jaques furent établis en 1286, et en 1296 le parlement publia une constitution nouvelle. Alphonse accueillit, publia et fit sanctionner par le parlement, dans le xve siècle, un code de procédure. Enfin le parlement établit la *Reformatio tribunalium* sous le règne de Philippe II. En 1812, il

(1) Le recueil de toutes ces lois, des arrêts du parlement et ordonnances des vice-rois, a été fait dans le siècle dernier par Gervasi.

Rosacri Gregorio a publié un ouvrage estimé sur le droit public de la Sicile.

travailla à améliorer la législation, et de 1816 à 1820, la Sicile a obtenu un code plus régulier.

Les lois ne manquent donc pas; il s'agirait simplement de les bien appliquer et de n'en pas éluder l'exécution.

La justice forme en Sicile une administration à part, ce pays possédant, comme Naples, une cour de cassation. Le parlement de 1812 a aboli les anciens tribunaux, et depuis 1819 leur hiérarchie est exactement copiée sur celle de France.

La cour suprême de justice réside à Palerme.

Trois grandes cours civiles, faisant en même temps les fonctions de cours criminelles, sont établies à Palerme, Messine et Catane. Il y a en outre à Syracuse, Girgenti, Trapani et Caltanisetta, des cours criminelles, composées chacune d'un président, de six juges et d'un procureur général du roi.

Après ces cours de premier ordre viennent les sept tribunaux civils établis dans les sept chefs-lieux de vals; puis les juges de districts, divisés en trois classes, et échelonnés d'après la population des districts et des villes.

Chaque commune a son conciliateur (juge de paix).

Avec une hiérarchie judiciaire aussi bien entendue, on pourrait croire que sous ce rapport, au moins, la Sicile devrait être sagement administrée; mais la justice n'y est rien moins qu'impartiale, et l'on m'a cité plusieurs traits fort remarquables de la scandaleuse vénalité des magistrats; les arrêts se rendent très souvent en faveur du plus offrant; les avocats, parmi lesquels il en est d'habiles, se font un jeu de continuer les procès tant que les parties sont en état de payer; et la nation, privée de ses droits politiques, l'est même encore de la simple garantie de propriété et d'existence que les lois semblent lui assurer. Naturellement aussi la législation n'exerce point sur les mœurs du peuple l'influence salutaire qu'elle acquiert toujours lorsqu'elle est adaptée au degré de civilisation et qu'elle est bien observée; le pays reste sans éducation, l'énergie du Sicilien sans développement; sa demi-civilisation et la superstition qui le domine rendent les crimes fréquens, et fort souvent la morale n'est point vengée.

Les Siciliens passent pour avoir l'esprit excessivement processif. Pour paraître en justice, on commence souvent par payer tout le

monde depuis le juge jusqu'au domestique de l'avocat, qui sans cela ne laisserait pas entrer le client chez son maître. Aussi un procès est-il ruineux pour le gagnant comme pour la partie adverse.

Les affaires ecclésiastiques de simple discipline sont soumises à un juge délégué par le roi; il est ordinairement évêque, ou au moins prélat d'un rang élevé, et porte le titre de *juge de la monarchie royale*. Le pape Urbain II institua cette magistrature en faveur de Roger, l'investit d'une juridiction qui rendait le roi de Sicile *légat-né* pour les affaires ecclésiastiques de son royaume (1). Le pape Benoît XIII confirma l'existence de cette cour sous le règne de Charles VI.

L'évêque délégué juge en première instance. On appelle de ses décisions, en deuxième et troisième instance, à deux tribunaux composés chacun de trois jurisconsultes sous la présidence d'un ecclésiastique.

(1) Le clergé de la Sicile, soumis primitivement à la juridiction de Rome, reconnut celle de Constantinople après la conquête de Bélisaire. Les Normands le replacèrent sous la suprématie des papes.

THÉODORE DE BUSSIÈRES.

(*La seconde lettre à une prochaine livraison.*)

PRÉDÉCESSEURS

ET CONTEMPORAINS

DE SHAKSPEARE.

The
Spanish Tragedy,
Containing
The lamentable end of
Don Horatio,
And
Bel-Imperia,
With the pitiful death of
Old Hieronimo.

(La Tragédie espagnole contenant la fin lamentable de don Horatio et de Bel-Impéria, avec la déplorable mort du vieux Hieronimo.)

Les admirateurs de Shakspeare, — et je n'écris que pour eux, les autres me paraissant hors de la question, faute d'étude ou de sentiment, — les admirateurs de Shakspeare sont disposés à croire, dans la première ferveur de leur enthousiasme, que ce prodigieux génie a tout inventé, depuis les parties les plus intimes jusqu'aux détails les plus matériels de l'art. C'est une erreur

positive, et une erreur qu'il importe de combattre dans l'intérêt de Shakspeare comme dans l'intérêt de la vérité; car ces mêmes personnes sont toutes désappointées lorsque la critique leur prouve que ce créateur a emprunté tel sujet à une chronique saxonne, tel autre à une nouvelle italienne; que le système dramatique auquel il a donné son nom et dont elles le croient le père, il n'en est que le parrain; et alors, dans leur découragement, elles sont près de tomber d'accord avec elle que Shakspeare n'est point inventeur.

Non, sans doute, il n'est point inventeur, si, par ce mot, vous entendez créer à la façon de Dieu. Il s'est servi simplement des matériaux qu'il avait sous la main. On ne tenait pas compte alors des unités de temps et de lieu, il n'en a pas tenu compte; on écrivait les tragédies en vers blancs avec deux vers rimés à la fin de chaque scène, comme dans le récitatif de l'opéra italien avant un morceau; on mêlait le comique au tragique, et le comique était en prose : il a pris tout comme il l'a trouvé. — Les *beaux* de la cour raffolaient des concetti et du raffiné; le peuple aimait les grosses plaisanteries et force cadavres : il leur a donné de tout cela; c'était le gâteau de miel dans la gueule de Cerbère. Le théâtre n'avait pour décoration qu'un paravent et un écriteau; il l'a employé tel quel, sans songer un seul instant aux *graves* questions qui préoccupent si fort nos costumiers littéraires. Quant à ses sujets, il les a empruntés de droite et de gauche, dans les nouvelles italiennes, dans les chroniques saxonnes, dans le théâtre grec, dans l'histoire ancienne et moderne. Mais si l'invention consiste dans la combinaison des faits, si le sujet tient une place si importante dans le mérite d'un ouvrage, comment se fait-il que tous les savans de la république des lettres, que ces catalogues vivans de nos bibliothèques ne parviennent jamais à produire rien qui vaille, rien qui vive plus d'un jour? Ne serait-ce pas que l'anecdote est fort peu de chose, et que l'essentiel, ce qui constitue le génie, c'est de savoir animer ses personnages, de leur donner cette vérité, cette vie sans lesquelles tout l'intérêt de l'action où ils se meuvent s'efface et s'évanouit.

Quand on est Shakspeare, on peut, sans crainte, raconter les sujets de ses ouvrages à ses amis; on peut même leur commu-

niquer ses plans; on peut les afficher comme un projet de rue ou de pont dans les salles de l'hôtel-de-ville. Un plan n'est qu'un germe que le génie seul sait faire éclore, et le génie ne se vole pas. Laissez faire : il ne faudra pas un Salomon pour décider à qui l'enfant appartient. De l'idée première qui a produit *le Roi Lear*, de nos jours on tire *les Deux Gendres*.

Examinons en détail une pièce du vieux théâtre anglais. Cet examen servira à constater quel était l'état de la scène à l'époque où Shakspeare y monta avec une telle autorité, que, résumant à lui seul son passé et le nôtre, il est devenu le représentant, non-seulement de la tragédie anglaise, mais de la tragédie moderne tout entière. Cette étude, en prouvant qu'il n'a pas tiré du néant son système dramatique, ne nuira point à sa gloire. Ne se pourrait-il pas, au contraire, qu'il ne parût que plus admirable pour s'être servi de l'instrument de tout le monde, et pour n'avoir composé ses chefs-d'œuvre qu'avec les mêmes ressources qui étaient à la portée de ses rivaux?

La pièce que je choisis a pour titre : *la Tragédie espagnole*.

Philipps et Winstanley l'attribuent à William Smith, mais par erreur. Heywood, dans son « *Actor's vindication* », page 14 du livre second, dit qu'elle est de Thomas Kyd, que Fra-Meres place au nombre des meilleurs écrivains tragiques de son temps, et que Ben-Jonson met sur le rang de Lily et de Marlowe, ainsi qu'on le voit dans ses vers à la mémoire de Shakspeare :

> And tell how far thou didst our Lily outshine
> Or sporting Kyd, or Marloe's mighty line.

Quoiqu'on ne sache pas la date exacte de cette tragédie, il y a tout lieu de croire qu'elle fut représentée avant l'année 1590, c'est-à-dire avant *Périclès*, le premier des ouvrages de Shakspeare. Je la choisis de préférence à toute autre, parce qu'elle me paraît un type assez complet du théâtre à cette époque, parce qu'elle est curieuse dans ses défauts comme dans ses beautés, qu'elle a pu donner à Shakspeare l'idée de plusieurs scènes, et qu'il est intéressant de voir ce que devient un diamant brut aux mains de cet habile lapidaire.

Dès l'origine, il faut en convenir, le théâtre anglais s'annonce plus poétique que le nôtre; le style en est plus figuré, le ton plus lyrique. Il puise comme nous aux sources fécondes de l'antiquité; mais, dans ses imitations même, il a plus d'indépendance. L'ouvrage que j'ai sous les yeux en offre un exemple remarquable dans ses chœurs, auxquels l'auteur a su donner à la fois une grandeur épique et un intérêt dramatique qui les rattache à l'ouvrage d'une façon très originale.

ACTE PREMIER.

(Entrent l'ombre d'Andrea et la Vengeance.)

L'OMBRE.

Quand l'éternelle substance de mon ame vivait dans sa prison charnelle..... j'étais un courtisan à la cour d'Espagne; mon nom était Andrea. Ma naissance, sans être basse, était bien au-dessous des distinctions prodiguées par la fortune à ma première jeunesse, car j'eus le bonheur de faire partager mon amour à une noble dame qui avait le doux nom de Bel-Imperia, et je la possédai en secret. Mais, dans la moisson de mes joies, l'hiver de la mort vint détruire les fruits de mon bonheur, et me séparer de mon amour par un éternel divorce. Dans le dernier combat avec le Portugal, ma valeur me précipita dans la bouche du danger, jusqu'à ce que la vie ouvrît par mes blessures un passage à la mort.

Là, il raconte qu'ayant été tué, son ame descendit droit au fleuve de l'Achéron, où Caron ne consentit à l'admettre au nombre des passagers que lorsque don Horatio lui eut rendu les honneurs funèbres, et qu'arrivé devant le tribunal du Tartare, les trois juges furent fort embarrassés sur la place qu'ils lui assigneraient. Æacus voulait, comme amant, le faire conduire sous les bois de myrtes et les ombrages de cyprès; mais Rhadamante s'y opposa, disant qu'il ne serait pas convenable de placer un guerrier parmi les ames amoureuses, et qu'il devait être avec Hector et Achille, morts, comme lui, sur le champ de bataille. Alors Minos coupa court au débat en renvoyant l'affaire pardevant Pluton.

Après avoir traversé les enfers, dont il fait une belle peinture, il arrive jusqu'à Pluton, qu'il trouve avec sa Proserpine. Celle-ci l'accueille avec un sourire et obtient de son époux le droit de prononcer sur le sort d'Andrea.

C'est alors, Vengeance, qu'elle t'a parlé bas à l'oreille, et t'a commandé de me guider à travers les portes de corne par où passent les songes dans le silence de la nuit; et à peine a-t-elle eu parlé, qu'en un clin d'œil nous nous sommes trouvés ici, je ne sais pas comment.

LA VENGEANCE.

Apprends, Andrea, que tu es arrivé où tu verras l'auteur de ta mort, don Balthazar, prince de Portugal, privé de la vie par Bel-Imperia. Asseyons-nous ici pour voir le mystère, et pour servir de chœur dans cette tragédie.

N'est-ce pas une conception heureuse, une préparation pleine d'adresse que ce prologue où le chœur antique est remplacé par un fantôme intéressé dans les événemens qui vont se dérouler à ses yeux sur la scène, et l'intérêt si vif que ce témoin partial prend à l'action ne se communique-t-il pas nécessairement au reste des spectateurs?

La tragédie commence comme la seconde scène de *Macbeth* : un général fait au roi d'Espagne un récit de la bataille dans laquelle don Andrea a été tué par don Balthazar, prince de Portugal, qui lui-même a été fait prisonnier par don Horatio, fils d'Hieronimo, grand justicier, et par don Lorenzo, frère de Bel-Imperia, fille du duc de Castille. On peut remarquer, dès ce début, que, toute proportion de talent gardée, le ton général du style est assez semblable à celui de Shakspeare : même emploi de la mythologie, seulement à doses plus fréquentes; de plus, force citations latines, espagnoles, italiennes, etc., même dans la bouche des femmes.

Entre l'armée qui défile devant son roi. Balthazar paraît; à ses côtés sont Lorenzo et Horatio qui se disputent sa prise. Il résulte de leurs explications que tous deux ont contribué à cette glorieuse capture. Le roi décide que la garde du prisonnier, ses armes et son cheval seront la récompense de son neveu, et qu'à Horatio appartiendra le prix de la rançon.

La scène change, ou plutôt, sans qu'elle change, nous voici en Portugal. Le vice-roi est en proie au plus vif désespoir. Il déplore la perte de la bataille, et celle plus douloureuse de son fils bien-aimé ; et il se roule par terre, en récitant trois vers latins :

Qui jacet in terrâ non habet undè cadat :
In me consumpsit vires fortuna nocendo;
Nil superest ut jam possit obesse magis.

Le vice-roi a près de lui deux conseillers : l'un, Alexandro, seigneur de Terceira, s'efforce de ranimer le courage de son maître, en lui disant que son fils vit encore et qu'il n'est que prisonnier ; — l'autre, Villuppo, profite de cette occasion de perdre un rival, et il accuse Alexandro d'avoir, au fort de la mêlée, tué traîtreusement le prince Balthazar d'un coup de pistolet dans le dos. Le crédule vice-roi fait arrêter, comme de juste, l'honnête homme, et invite le traître à venir recevoir sa récompense.

Après une scène où Bel-Imperia se fait raconter la mort d'Andrea, et après un monologue où elle se confesse à elle-même son nouvel amour pour don Horatio, l'ami du défunt (amour dont notre fantôme ne se formalise en aucune facon, convaincu apparemment que c'est déjà bien assez d'exiger des femmes qu'elles vous soient fidèles de votre vivant, sans que la jalousie vous suive jusque dans la tombe), entre Lorenzo avec le prince Balthazar, qui vient déclarer son amour à notre belle veuve ; mais elle refuse de l'entendre, malgré l'appui qu'il trouve dans Lorenzo, et elle donne devant eux une marque particulière d'estime à Horatio. Puis viennent le roi et l'ambassadeur de Portugal, à qui le roi montre le digne accueil fait au prince prisonnier, et l'acte finit par un banquet et une pantomime, après lesquels ils sortent tous pour se rendre au conseil.

ANDREA.

Venons-nous des profondeurs souterraines pour assister aux fêtes de celui qui m'a donné la mort ? Cette joie est chagrin pour mon ame ! Eh quoi ! rien que réjouissances, amour et festins !

LA VENGEANCE.

Patience, Andrea! Avant que nous ne sortions d'ici, je changerai leur amitié en discorde sanglante, leur amour en haine mortelle, leur jour en nuit, leur attente en désespoir, leur paix en guerre, leurs joies en douleur, leur bonheur en misère.

ACTE DEUXIÈME.

Don Balthazar se désole de n'être pas aimé de Bel-Imperia: don Lorenzo l'encourage, et voyant que ses efforts sont vains, il veut éclaircir ses doutes, et appelant Pedringano, un serviteur de confiance de sa sœur: « Tu sais, dit-il, qu'il n'y a pas long-temps j'ai détourné de toi la colère de mon père, qui voulait te punir d'avoir protégé l'amour de don Andrea: eh bien! à ce service j'en veux ajouter mille, te combler de biens et d'honneurs. Dis-moi qui ma sœur aime. » Pedringano s'excuse; depuis la mort de don Andrea, il n'a plus le même crédit auprès de Bel-Imperia. Lorenzo, voyant que les promesses ne suffisent point, lui arrache son secret par la menace, et apprend que Bel-Imperia aime don Horatio. Profitant de cette découverte, et conduits par Pedringano, Balthazar et Lorenzo surprennent Bel-Imperia donnant à son amant un rendez-vous pour le soir, dans les vers suivans, que je cite comme une preuve de ce que j'ai dit plus haut sur la tendance infiniment plus poétique de la tragédie anglaise dès son origine.

Our hour shall be, when *vesper'* gins to rise,
That summons home distressful travellers:
There none shall hear us but the harmless birds;
Happily the gentle nightingale
Shall carol us asleep ere we be ware
And singing with the prickle at her breast
Tell our delight and mirthful dalliance:
Till then, each hour will seem a year and more.

Cependant le roi, voulant profiter de l'amour de don Balthazar pour rétablir la paix entre les deux pays, charge l'ambassadeur d'annoncer à son maître qu'il donnera en dot à sa nièce le

tribut que payait le Portugal, et que si Balthazar a un fils de cette union, ce fils montera un jour sur le trône d'Espagne.

L'heure du rendez-vous a sonné, et les deux amans y ont été fidèles; mais Balthazar et Lorenzo y sont exacts aussi. Témoins de leurs tendres caresses, ils fondent sur Horatio, et malgré les cris de Bel-Imperia, ils le pendent à un arbre où ils le percent de leur épée, — action inconsidérée, car il ne faut pas saigner un homme qu'on veut faire mourir d'apoplexie,— puis ils partent, entraînant la malheureuse, et étouffant sa voix. Mais cette voix est parvenue à l'oreille de don Hieronimo; il descend en chemise dans son jardin. Il ne sait s'il rêve; des gémissemens l'ont réveillé et fait sortir de son lit: c'était une voix de femme; elle partait de cet endroit! — Mais quel est ce sanglant spectacle? un homme pendu! hélas! c'est Horatio, mon cher fils! — Et le pauvre père se lamente sur le corps de son enfant. Aux cris du vieillard accourt sa femme Isabelle, et le pathétique de la scène vient s'accroître de son désespoir maternel. Hieronimo, trempant son mouchoir dans le sang de son fils, lui promet vengeance, et les deux époux emportent le corps inanimé, non pas, malheureusement, sans que don Hieronimo ne se croie obligé de jeter quelques fleurs latines sur sa tombe.

ANDREA.

M'as-tu amené ici pour accroître ma peine! J'espérais que Balthazar serait tué. Mais c'est mon ami Horatio qui est tué, et ils font violence à la charmante Bel-Imperia, que j'aimais mieux que le monde entier, parce qu'elle m'aimait mieux que tout le monde!

LA VENGEANCE.

Tu parles de la moisson quand le blé est vert; la fin est la couronne de toute œuvre bien faite; la faucille ne vient pas avant que l'épi ne soit mûr. Patience! avant que je ne t'emmène d'ici, je te montrerai Balthazar dans un mauvais cas.

ACTE TROISIÈME.

Le vice-roi de Portugal, toujours abusé par le rapport mensonger de Villuppo, ordonne de mettre Alexandro à mort, lorsque

l'ambassadeur, qui revient d'Espagne, lui apprend la vérité, et c'est le traître qui est livré au bourreau.

Don Hieronimo est en proie à sa douleur et au regret de ne pouvoir découvrir l'assassin de son fils, lorsque une lettre, écrite avec du sang, tombe à ses pieds. Cette lettre est de Bel-Imperia, qui, retenue par son frère, n'a que ce moyen de faire connaître à Hieronimo les noms des meurtriers. Mais le vieillard craint que cet avertissement ne soit un piége, et il ne témoignera rien jusqu'à ce qu'il soit parvenu à voir Bel-Imperia. Entre Lorenzo. Hieronimo s'informe à lui de Bel-Imperia, ce qui donne à Lorenzo des soupçons. Il craint que Serberine, l'homme de don Balthazar, n'ait été indiscret, et il force Pedringano de lui promettre de le tuer. Ainsi, une indiscrétion engendrant un meurtre, et un meurtre en nécessitant un autre : conséquence vraie, enseignement moral, si admirablement résumé dans ce beau vers de Racine :

Et laver dans le sang ses bras ensanglantés.

Pedringano arrive au lieu marqué par don Lorenzo pour exécuter son ordre. Mais celui-ci, qui craint aussi d'être trahi par ce traître, a résolu de s'en défaire, et il a fait aposter des gardes, afin que, témoins du meurtre de Serberine, ils vengent sa mort sur Pedringano; mais malheureusement pour Lorenzo, les gardes, au lieu de tuer l'assassin, l'arrêtent et l'emmènent chez don Hieronimo. On ne s'avise jamais de tout.

Pedringano, se voyant appréhendé au corps, s'empresse d'informer don Lorenzo de son arrestation, et son maître lui envoie sa bourse, en lui faisant dire par son page de paraître sans crainte au tribunal du grand-justicier. Ceci fait, il sort, après avoir dit deux vers italiens :

E quel che voglio io, nessun lo sa,
Intendo io quel mi bastara.

Le page chargé de la commission, après quelques instans d'hésitation, finit par ouvrir une boîte dont l'a chargé don Lorenzo, et qu'il doit annoncer à Pedringano comme contenant son pardon. La boîte se trouve vide. Surprise du jeune messager, qui rit à l'avance de la confiance crédule de Pedringano. — Ce monologue est en prose.

La scène suivante s'ouvre par l'arrivée de don Hieronimo, que ses fonctions appellent à juger Pedringano, et qui se plaint avec amertume d'être obligé de rendre la justice aux hommes, lorsque ni les dieux ni les hommes ne sont justes envers lui.

> This toils my body, this consumeth age,
> That only I, to all men just must be
> And neither gods nor men be just to me.

Le coupable est introduit. Rassuré par la vue et les signes du page, il s'avoue effrontément l'auteur de l'assassinat de Serberine. On le condamne à mort. Entre le bourreau. Il raille le bourreau, qui finit par le pendre, malgré ses protestations et les assurances qu'il lui donne que sa grace est dans la boîte que le page tient dans ses mains.

Don Hieronimo, après avoir rempli le devoir de sa charge, est rentré dans sa maison; la douleur le poursuit sans relâche; ses soupirs s'envolent dans les airs et vont frapper à la voûte étincelante des cieux, réclamant justice et vengeance.

> Yet still tourmented is my tortur'd soul
> With broken sighs and restless passions,
> That, winged, mount, and hovering in the air,
> Beat at the windows of the brightest heavens,
> Soliciting for justice and revenge.

Le bourreau vient et lui remet un papier qu'il a trouvé, dit-il, sur ce drôle si bouffon, sur le pendu. Ce papier est une lettre dans laquelle Pedringano menaçait don Lorenzo, s'il ne venait pas à son secours, de dire la vérité, et de révéler que c'était à son instigation et à celle de don Balthazar qu'il avait assassiné Horatio.

Dans l'édition que j'ai sous les yeux, le troisième acte finit ici. L'éditeur a trouvé la tragédie divisée en quatre actes, et considérant que le troisième était à lui seul plus long que deux des autres, il a jugé à propos de le couper en deux, ce qui donne à l'ouvrage la forme habituelle de cinq actes; mais je doute fort que ce fût l'intention de l'auteur; car les deux personnages, qui jouent le rôle du chœur, ne prennent pas la parole en cet endroit, comme

à la fin des autres actes. Cette réserve faite, conformons-nous à cette nouvelle division.

ACTE QUATRIÈME.

Isabelle entre avec sa suivante. La pauvre mère est folle, folle comme Ophélie, folle comme le roi Lear. Shakspeare n'a pas mis le premier la folie sur le théâtre anglais, mais il l'a mieux peinte que qui que ce soit. La vérité, voilà la nouveauté! voilà le génie! Et pourtant la folie, dans cet ouvrage, n'est pas mal reproduite, et on l'y voit aussi parée de ces fleurs de poésie que l'on respire trop rarement sur la scène française.

My soul, poor soul? thou talk'st of things
Thou know'st not what : my soul hath silver wings
That mount me up unto the highest heavens :
To heaven, ay, there sits my Horatio
Back'd with a troop of fiery cherubims,
Dancing about his newly healed wounds,
Singing sweet hymns and chanting heavenly notes :
. . . . . .

Mon ame, pauvre fille! tu parles de choses que tu ne connais pas. Mon ame a des ailes d'argent, qui me portent au plus haut des cieux. Au ciel, oui; là siége mon Horatio, environné d'une troupe de chérubins flamboyans, qui dansent autour de ses blessures cicatrisées, et chantent de doux hymnes en s'accompagnant de célestes accords.

Don Lorenzo, se croyant délivré de tout sujet de crainte par la mort de Pedringano, rend la liberté à sa sœur. Mais celle-ci ne veut écouter ni les excuses dont il cherche à colorer sa conduite, ni les soupirs du prince Balthazar, et elle sort fièrement, leur laissant pour adieux ces deux vers latins, dont le premier ressemble à un paragraphe du *Dictionnaire des Synonymes*:

Et tremulo metui pavidum junxêre timorem,
Et vanum stolidæ proditionis opus.

Don Hieronimo entre avec une corde et un poignard : il veut se tuer. — Mais qui vengera Horatio? Cette pensée le retient. Le roi paraît avec l'ambassadeur de Portugal, qui annonce que le vice-

roi accepte les offres d'alliance et envoie la rançon du prince Balthazar due à don Horatio. — Qui parle d'Horatio? Justice! justice! s'écrie don Hieronimo. — Qu'est-ce? dit le roi. — Justice pour mon fils, dont rien ne peut payer la rançon! Puis il part sans s'expliquer. Don Lorenzo s'empresse avec vraisemblance d'en conclure que Hieronimo est fou, et cette scène n'amène rien autre chose. Mais la suivante me semble fort belle. Don Hieronimo réfléchit qu'il a à lutter contre des adversaires dont la puissance est à craindre comme un orage d'hiver dans une plaine.

> Who, as a wintry storm upon a plain,
> Will bear me down with their nobility.

Il dissimulera. Des plaideurs se présentent, le priant d'exposer leurs griefs au roi; ils lui expliquent tous leur affaire. Un seul reste muet, les yeux mouillés de larmes, les mains levées au ciel. Don Hieronimo s'approche du vieillard, lui demande ce qu'il veut. Celui-ci lui remet, pour toute réponse, un papier dont l'inscription porte :

L'humble supplique de don Bazulto pour son fils assassiné.

— Ton fils! s'écrie Hieronimo; c'est le mien! c'est le mien! c'est mon Horatio qu'ils ont assassiné! Puis, revenant à lui, et voyant la douleur du vieillard, il se reproche sa froideur et sa lenteur à venger son fils.

Ce passage rappelle d'une manière sensible le sublime monologue d'Hamlet, à la fin du second acte, lorsque, après avoir vu le comédien pleurer en récitant son rôle, il se reproche avec mépris son inaction. « Oui, oui, s'écrie Hieronimo, je les mettrai en pièces; j'arracherai ainsi leurs membres avec mes dents! » Et il déchire les dossiers qui viennent de lui être remis, au grand désespoir des plaideurs, qui se lamentent sur la perte de papiers s importans et payés si cher. — « Ce n'est pas vrai, leur répond-il; je ne les ai pas mis en pièces. Montre-moi le sang qui coule de leurs blessures! Tu ne peux pas? Silence! tais-toi! et atteins-moi si tu peux. » Et il s'enfuit comme un fou, comme le roi Lear. — A voir ce vieillard courir comme un enfant, un parterre français, j'en ai bien peur, ne manquerait pas de rire. Nous sommes si raisonnables, que nous exigeons de la raison même de la folie;

mais pour ceux qui veulent que l'art reproduise la nature, dans cette absence de dignité, quel pathétique déchirant! — Puis Hieronimo revient tout à coup seul avec ce vieillard; tantôt il le prend pour son fils: « Horatio, lui dit-il, tu es plus vieux que ton père! » tantôt il croit que c'est une ombre qui vient le traîner au tribunal de l'enfer, pour n'avoir pas vengé son fils; puis, finissant par le reconnaître, il l'emmène chez Isabelle. « Viens, dit-il, nous y pleurerons tous trois ensemble. »

Cependant le vice-roi de Portugal est venu en personne pour assister au mariage de don Balthazar avec Bel-Imperia. Ce mariage doit avoir lieu le lendemain, et le duc de Castille, sachant que son fils est accusé d'empêcher que Hieronimo n'ait accès auprès du roi, opère entre eux une réconciliation, à laquelle Hieronimo se prête avec toute l'apparence de l'empressement et de la cordialité.

L'OMBRE (qui en ce moment s'aperçoit que la Vengeance s'est endormie).

Eveille-toi! Vengeance, éveille-toi!

LA VENGEANCE.

M'éveiller? Et pourquoi?

L'OMBRE.

Debout, Vengeance! tu es mal avisée de dormir; éveille-toi. Eh quoi! ne sais-tu pas que tu dois veiller?

LA VENGEANCE.

Calme-toi, et ne m'importune pas.

L'OMBRE.

Debout, Vengeance, si l'Amour a, comme autrefois, quelque pouvoir en enfer! Hieronimo est ligué avec Lorenzo, et il intercepte tout passage à la justice. Debout, Vengeance, ou nous sommes perdus!

LA VENGEANCE.

Rassure-toi, Andrea; quoique je dorme, ma pensée tourmente leurs ames. Qu'il te suffise que le pauvre Hieronimo ne peut oublier son fils Horatio. Pour s'assoupir un peu, la Vengeance ne s'endort pas; car la vigilance sait feindre le repos, et dans le monde le sommeil n'est souvent qu'un piége. Tu vas voir, Andrea, comment la Vengeance dort, et ce que c'est que d'être poursuivi par le Destin.

(*Entre une pantomime.*)

L'OMBRE.

Eveille-toi, Vengeance, explique-moi ce mystère.

LA VENGEANCE.

Les deux premiers portaient les torches nuptiales qui brûlaient avec l'éclat du soleil de midi; mais la déesse de l'hymen accourt sur leurs pas, vêtue de deuil et d'une robe couleur de safran. Elle souffle leurs torches et les éteint dans du sang, comme mécontente que les choses se passent ainsi.

L'OMBRE.

Il me suffit de comprendre ta pensée. Graces te soient rendues, à toi et aux puissances infernales, qui ne permettront pas le malheur d'un amant! Reste tranquille, je vais m'asseoir pour voir le reste.

LA VENGEANCE.

Ne réclame donc plus, car il est fait droit à ta requête.

ACTE CINQUIÈME.

Bel-Imperia, dupe de l'apparente réconciliation de don Hieronimo avec ses ennemis, lui reproche d'oublier son fils assassiné. Le vieux père se justifie, et ils se promettent tous deux de concerter leur vengeance. En ce moment viennent Balthazar et Lorenzo. Ils demandent à don Hieronimo de faire représenter une pièce pour divertir la cour. — Nouvelle analogie avec Hamlet. — Hieronimo leur propose de jouer avec lui et Bel-Imperia une tragédie de sa composition, intitulée *Solyman et Perseda.*

Cette tragédie existe. Quoiqu'on n'en sache pas positivement l'auteur, il est à présumer qu'elle est de Kyd, comme *la Tragédie espagnole.* Du reste, le sujet en est presque le même: mais l'exécution m'en paraît bien inférieure.

Don Hieronimo distribue donc à chacun son rôle. Don Lorenzo fera Erastus, le chevalier de Rhodes; don Balthazar, le grand Solyman, empereur des Turcs; Bel-Imperia, la chaste et courageuse Perseda; lui-même, il se réserve le rôle du Bacha, du meurtrier.

Don Balthazar, comme par un pressentiment, préférerait une comédie; mais don Hieronimo insiste pour une « *tragœdia cothurnata*; » et pour plus de variété, il lui vient en tête une idée des plus bizarres.

« Il faudra, dit-il, que chacun de nous joue son rôle dans une langue différente : vous, seigneur, en latin ; moi, en grec ; vous, en italien ; et comme je sais que Bel-Imperia a étudié le français, elle dira le sien dans cette langue. — Mais ce sera une confusion à ne pas s'entendre, dit avec raison le prince Balthazar. — Il en doit être ainsi, répond don Hieronimo, et la conclusion prouvera que tout était pour le mieux..... D'ailleurs, pour ne pas ennuyer, la tragédie n'aura qu'une scène. »

Isabelle, réduite au désespoir, n'attendant plus rien de la justice des hommes, et voyant que son mari lui-même déserte la cause de leur enfant, dans ce même jardin où Horatio a été pendu, et dont elle s'est plu à détruire jusqu'à la dernière plante, se poignarde et va rejoindre son fils.

Cependant don Hieronimo poursuit son projet. Il donne le signal de lever le rideau. Le duc de Castille s'étonne de lui voir prendre lui-même tous ces soins. Il répond qu'un auteur ne doit rien négliger pour son succès ; il lui remet, pour le roi, une copie de la pièce, et il le prie, lorsque la suite aura passé dans la galerie, d'avoir l'obligeance de lui en jeter la clé, ce que le duc lui promet, sans y attacher d'importance.

DON HIERONIMO.

Êtes-vous prêt, don Balthazar ? Apportez un fauteuil et un coussin pour le roi. — Bien, Balthazar. Suspendez l'écriteau. La scène est à Rhodes. — Avez-vous mis votre barbe ?

DON BALTHAZAR.

La moitié ; l'autre est dans ma main.

DON HIERONIMO.

Dépêchez-vous, pour Dieu ! que vous êtes long ! — (A part.) Rappelle tes esprits ; énumère tes offenses. Souviens-toi qu'ils ont égorgé ton fils ; que sa mère, ton épouse bien-aimée, s'est tuée de désespoir. Sois tout à ta vengeance.

La cour entre, prend place, et, comme dans *Hamlet* encore, cause sur la représentation qui va avoir lieu. — Et ici se trouve cette note naïve, nécessitée par l'étrange fantaisie de Hieronimo :

Messieurs, on a jugé convenable de traduire en anglais, pour l'intelligence du lecteur, la tragédie de Hieronimo, écrite en différentes langues.

On amène à Solyman (Balthazar) Perseda (Bel-Imperia), prise dans la conquête de Rhodes. Mais elle est aimée d'Erastus (Lorenzo). Le Bacha (Hieronimo) conseille à Solyman de se défaire de son rival, et, sur son ordre, il poignarde Erastus. Solyman alors veut consoler Perseda; mais celle-ci venge son chevalier, en frappant à son tour l'empereur, et ensuite elle se tue elle-même.

Toute la cour est dans l'enchantement, et elle applaudit avec transport les acteurs : ils ont joué leur rôle à merveille. « Maintenant, dit le roi, que va faire Hieronimo? »

DON HIERONIMO.

Voici ce qu'il va faire! Ici nous renonçons à nos langages divers, et nous concluons de la sorte en langue vulgaire. Vous croyez peut-être que tout ceci n'est que feinte, et que nous autres nous faisons comme les comédiens ordinaires; que, morts aujourd'hui, nous allons en un instant nous relever et revivre pour amuser l'auditoire de demain. Non, princes. Sachez que je suis Hieronimo, le père désespéré d'un malheureux fils; que ma langue s'apprête à vous raconter sa dernière histoire et non à excuser les grossières erreurs de la pièce. Vos yeux, je le vois, demandent une explication de ces paroles. Tenez, la voici.

(Il découvre le cadavre de son fils.)

Voilà ma pantomime! Regardez ce spectacle!

Et après leur avoir expliqué ses malheurs et sa vengeance, il court pour se pendre; mais, sur l'ordre du roi, on force l'entrée du théâtre, on l'empêche de se tuer, et, une fois maître de sa personne, chacun lui demande compte de tant de meurtres, et quels sont ses complices. Il garde le silence. « Pourquoi ne parles-tu pas? lui dit le roi. »

HIERONIMO.

What lesser liberty can kings afford
Than harmless silence? then, afford it me :
Sufficeth, I may not, nor I will not tell thee.

Quelle moindre liberté les rois peuvent-ils laisser qu'un silence innocent? Laissez-la-moi donc; qu'il vous suffise que je ne puis ni ne veux vous répondre.

LE ROI.

Apportez des instrumens de torture! Traître que tu es, je te ferai parler!

Hieronimo répond à cette menace en se coupant la langue avec les dents. « Mais il peut écrire, » dit le duc de Castille. — Ici se trouve un nouvel exemple de bonhomie un peu trop niaise. — Que fait Hieronimo? Forcé d'écrire, il fait signe qu'il a besoin de tailler sa plume. « Oh! dit le sagace duc de Castille, il demande un canif pour tailler sa plume. — En voici un, répond le candide vice-roi; et je t'avertis d'écrire la vérité. » Et il est tout stupéfait lorsque Hieronimo, au lieu de tailler sa plume, se sert de ce canif pour tuer le duc et pour se tuer après. — Le proverbe est justifié : du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Après une de ces marches funèbres dont on voit encore tant d'exemples dans Shakspeare, reparaissent l'ombre et la Vengeance.

L'ombre se réjouit d'avoir touché le but et de voir s'éteindre ses désirs dans les pleurs et dans le sang; et après une récapitulation de toutes les morts de la pièce, qui sont au nombre de neuf, le fantôme se promet de demander à Proserpine la récompense de ses amis et la punition de ses ennemis. Il réserve aux premiers toutes les joies des Champs-Élysées; et s'adressant à la Vengeance, il lui demande ce qu'ils feront des autres.

« Cette main, répond la Vengeance, les précipitera au plus profond de l'enfer, aux lieux qu'habitent seules les furies, les épouvantes et les tortures. »

« Oui, fais cela, douce Vengeance! s'écrie le Fantôme. » — Et délivrant Ixion, Sisyphe et tous les condamnés de la fable, il les remplacera par chacun de ses ennemis.

LA VENGEANCE.

Viens, hâtons-nous de rejoindre tes amis et tes ennemis, pour rendre à tes amis le repos, et livrer le reste aux supplices; car, quoique la mort ait terminé leur misère, c'est maintenant que je vais commencer leur tragédie sans fin.

Cette tragédie, on vient de le voir, est loin d'être un chef-d'œuvre; mais, quoique pleine d'imperfections grossières, elle annonçait l'avenir le plus brillant à une littérature qui débutait ainsi; elle fondait le théâtre anglais sur de larges bases; elle ouvrait les deux battans à la vérité, à la philosophie, à la poésie

qui n'ont guère eu d'accès sur notre scène que par une porte dérobée.

Gardons-nous, au reste, d'en faire un crime à nos grands tragiques; Rotrou, Corneille et Racine ont fait comme Shakspeare; ils sont entrés dans la route tracée. Le malheur a voulu qu'elle fût étroite et bornée; leur génie, sans doute, n'a pas pu y prendre tout son développement. La faute en est à ceux qui les ont précédés dans la carrière, ou plutôt la faute en est au public bien plus qu'aux écrivains; car c'est surtout au théâtre que l'on peut apprécier l'instinct littéraire d'une nation; là, les impressions sont directes, instantanées; la critique n'a pas le temps de s'interposer entre l'œuvre et le spectateur; le juge absout ou condamne sans désemparer. Il faut donc que le drame se conforme au goût national. — Il le fallait surtout à cette époque; car, en littérature, c'est avant la révolution que le peuple était souverain. Depuis, la liberté a tant soit peu émancipé les poètes, et à leurs risques et périls, ils tiennent tête au public avec un courage qui leur fait honneur.

Or, ce que les Français veulent par-dessus tout au théâtre, c'est l'intérêt, non pas l'intérêt qui résulte de la grandeur poétique du sujet, de la portée philosophique et morale, de la vérité des caractères et du langage, mais l'intérêt d'action, mais l'anecdote qui pique la curiosité.

Ce système jaloux et impatient sacrifie tout à la brièveté. Poursuivi par son éternelle ennemie, la monotonie, qui ne se contente point d'un tribut de péripéties, sa seule ressource est de fuir au dénouement. Dans sa fuite, vérité, philosophie, poésie, il rejette tout ce qu'il croit nuire à la rapidité de la course. Et tandis que la tragédie anglaise, semblable aux voiturins de l'Italie, vous promène à pas lents à travers un pays pittoresque que la nature et l'art ont embelli à l'envi, où chaque pas fait lever une distraction, et d'où vous emportez tout un bagage de souvenirs, la tragédie française, comme la vapeur, vous pousse sur le fer, et vous lance au but comme la flèche. Mais qu'avez-vous vu chemin faisant? que vous reste-t-il dans la mémoire, à part le bruit du fer et l'odeur de la houille? Vous avez fait six lieues à l'heure, et plusieurs fois l'impatience et l'ennui vous ont

mis la main à la montre. D'où vient cela, si ce n'est la rapidité même de la course qui ne vous a permis de rien voir ?

Qu'importe la lenteur de la marche, si vous m'intéressez, si vous me faites illusion en donnant assez de vie à vos personnages pour me faire oublier que ce sont des acteurs ? Mais tant que vous me présenterez de vaines abstractions, des rôles tout d'une pièce, sans contrastes qui reposent, sans ces nuances, ces inconséquences même qui rendent un caractère vraisemblable, tant que je ne verrai que des hommes d'action dominés pendant tout l'ouvrage par un seul et même sentiment, parlant tous d'une seule et même chose, et en parlant tous le mieux possible, dans le style le plus fleuri, le plus pompeux, sans distinction de rang, de sexe, ni d'âge, je me dirai : Ce sont des comédiens et non des hommes, et vous aurez beau précipiter votre action à force de suppressions et de rognures, je l'en trouverai d'autant plus lente ; car, en un mot, votre drame sera toujours trop long de tout ce qui lui manque.

ARMAND MORLAIX.

REVUE
MUSICALE.

A voir la foule qui assiége les portes du Théâtre-Italien chaque fois qu'elles doivent s'ouvrir, il y a de quoi se féliciter pour tout homme qui s'intéresse quelque peu au progrès de la musique en France. Tous les ans cet empressement s'accroît, et la salle reste la même. En vérité, si cela dure, il faudra bientôt que MM. Severini et Robert aillent planter leur tente de pourpre dans quelque désert, dans la salle Ventadour, par exemple, et livrent ces murs enivrés d'harmonie et tant de fois ébranlés par les trépignemens des spectateurs, à l'Opéra-Comique, qui n'en abusera pas comme ils font.

Depuis tantôt deux mois que la saison d'hiver est ouverte, le public a pu s'assurer par lui-même de l'état satisfaisant dans lequel toutes ces voix si précieuses lui sont revenues d'Angleterre. Giulia Grisi est toujours cette fille infatigable qui soutient tout un répertoire, cette cantatrice généreuse qui lutte à elle seule contre ces trois voix qu'on appelle Rubini, Lablache, Tamburini. Tant de travail l'épuise, mais ne la rebute pas; ses joues deviennent pâles, sa poitrine se creuse, mais la voix qui en sort est toujours limpide et vibrante. La reprise d'*Anna Bolenna* a été cette année l'occasion de son premier triomphe; elle a chanté sa cavatine et le beau duo du second acte avec un goût parfait et une sûreté d'into-

nation bien rare; dans la dernière scène elle a été tragédienne, imposante et belle; il est vrai qu'elle imitait Mme Pasta, mais comme Donizetti imite Rossini, avec franchise et naïveté. Il ne peut venir à l'idée de blâmer un homme qui, dès le commencement de son œuvre, vous dit : J'ai trouvé ce modèle beau, et je l'imite. Au contraire, s'il a fait selon sa conscience et les mesures de son talent, on doit des louanges et des remerciemens à cet homme. Il y a dans *Anna Bolenna* quelque chose qui appartient en propre à Donizetti; c'est le caractère de Percy. Je ne sache pas que cette figure blonde et mélancolique se trouve quelque part dans l'œuvre si complète et si variée de l'auteur de *Semiramide* et d'*Otello*. A tout prendre, j'aime mieux un imitateur tel que Donizetti que ces grands musiciens de tant génie qui parlent beaucoup et n'inventent jamais. Donizetti imite et vous le dit, les autres imitent et se taisent sur cette question du moins. Donizetti puise à la source italienne, source limpide et transparente exposée au soleil, et dont l'œil voit le fond de marbre blanc; les autres vont remuer les eaux profondes et troubles de Weber : voilà toute la différence.

Vous avez entendu Rubini l'an passé; vous vous souvenez de cette voix incomparable, de ses élans imprévus dans la cavatine de *la Straniera*, de son trille merveilleux dans celle de *Don Giovanni*. Eh bien! cette voix semble encore s'être étendue et se déployer aujourd'hui avec plus de magnificence que jamais. La belle cavatine des *Puritains*, qui passait inaperçue dans les premières représentations, est applaudie chaque soir avec enthousiasme, tant il y met d'accent douloureux et vrai, de passion touchante et sentie; mais c'est surtout dans *la Sonnambula* qu'il développe en toute son ampleur cette gamme pathétique dont lui seul a le secret. De tous les opéras de Bellini, de cette blonde muse si tôt arrêtée dans sa carrière glorieuse, *la Sonnambula* est sans contredit le plus vrai, le plus gracieux, le plus charmant. La cavatine d'Amina, les plaintes de son fiancé, les chœurs des paysans, tout cela est plein de douceur, de mélancolie et de suavité. L'orchestre même dont on déplore la faiblesse et le néant dans certaines compositions sérieuses du même maître, ici convient à merveille, dans sa simplicité, pour accompagner ces airs naïfs et

villageois. Il suffit d'entendre *la Sonnambula* pour se confirmer dans cette opinion, que Bellini aurait dû s'en tenir toujours à l'expression des sensations intimes et sincères, sans chercher, comme il l'a fait plus tard, dans des sujets héroïques, certains effets grandioses auxquels il n'était pas appelé. Son inspiration est éminemment élégiaque et tendre, et l'on a peine à le voir si souvent renoncer à ce don précieux des larmes qu'il tenait de la Muse. Bellini serait tôt ou tard revenu à ce genre gracieux et pur. Malheureusement il est mort à cet âge où la pensée effleure toute chose avant d'avoir trouvé où s'asseoir. Aussi son œuvre est incomplète. Ses partitions sont des fragmens que rien ne rassemble entre eux. Vous y chercheriez en vain cette succession d'effets, le développement d'un certain ordre d'idées qui frappe chez les hommes arrivés à la maturité du génie et qui marchent délibérément. L'auteur des *Puritains* est mort en essayant sa lyre; nul doute, s'il eût vécu, qu'il ne fût revenu à cette corde harmonieuse et pure d'où se sont exhalées les fraîches cantilènes de *la Sonnambula*. Qui sait? peut-être que la pastorale, telle que l'entendait le chantre merveilleux de la *Molinara* et de la *Serva Padrona*, aurait de nos jours plus de succès qu'on ne le croit. Pour la musique, comme pour la poésie, le temps des réactions est venu. On est las de ces trombonnes qui hurlent sans relâche dans tous les orchestres, las de ces *caparaçons d'or au croupe des nuées*, de ces casques et de ces armures qui s'entrechoquent pêle-mêle dans des métaphores interminables. L'ame demande sa pâture, et ne la trouvant pas se révolte. Oh! si Païsiello pouvait revenir avec sa phrase mélodieuse et languissante, si Pétrarque pouvait revenir avec ses vers amoureux et limpides, comme les couronnes tomberaient à leurs pieds, comme leur voix modeste ferait taire toutes ces voix emphatiques qui chantent si haut aujourd'hui!

En Italie comme en France, Bellini était le seul homme qui pût remettre en honneur ce genre, depuis long-temps abandonné. Là bas, Donizetti suivra jusqu'à la fin les sillons tracés par Rossini, où il a trouvé d'abord *Anna Bolenna*, et tout récemment *Torquato Tasso*, deux glorieux épis que le moissonneur de Pesaro avait oublié de cueillir. Et ici M. Auber est un musicien de trop d'esprit pour jamais satisfaire aux conditions de simplicité que ce

genre impose; s'il fallait un exemple, je citerais *le Philtre*, petite partition pleine de motifs élégans, mais d'où le sentiment est parfaitement exclu.

Ce qui fait surtout regretter qu'il se rencontre si rarement des musiciens en état d'écrire cette sorte de musique, c'est la manière incomparable dont Rubini la chante. On ne peut se figurer tout ce que cet homme met d'expression plaintive et tendre dans le cavatine du second acte de *la Sonnambula*. Lorsque l'on vient d'entendre Rubini chanter, avec sa véhémence ordinaire et son inspiration, le bel air de *Marino Faliero*, on se dit en sortant, qu'il ne peut exister en musique, d'effet plus merveilleux. Il y a cependant quelque chose de plus beau que la voix de Rubini, quand elle éclate, c'est la voix de Rubini quand elle pleure. Lablache est toujours ce comédien sympathique et puissant qui met en émoi toute une salle, soit qu'il s'avance sous le manteau du mage assyrien, soit qu'il accoure affublé de l'énorme perruque du maestro de la *Prova*, ou du grotesque seigneur de Montefiascone. Nous le reverrons bientôt dans un opéra écrit pour lui. En attendant, sa verve bouffonne a éclaté l'autre soir durant tout le cours de la représentation de *Cenerentola*, ouvrage admirable dans lequel Mme Albertazzi a déployé une belle voix de mezzo soprano et une manière de chanter qui ne manque ni de goût ni d'intonation sûre. Entre tous les chanteurs italiens, Tamburini me semble être le seul qui n'ait pas encore retrouvé ses triomphes des années précédentes. Sans doute, c'est l'occasion qui lui a fait défaut; elle se présentera tôt ou tard. La saison d'hiver commence à peine; vienne *la Straniera*, et il prendra sa revanche. Je ne sais, mais je soupçonne fort le duo des *Puritains* de l'avoir épuisé; sa voix souple et flexible a souffert de s'être si souvent tendue en de pareils efforts. Il est imprudent de se mesurer dans un unisson avec un jouteur tel que Lablache. Que Tamburini y prenne garde, sa voix si pure finirait par s'éteindre tout-à-fait, s'il en abusait long-temps de la sorte. En général, l'unisson est funeste aux chanteurs qui n'ont pas, comme Lablache, une poitrine faite d'airain ou du métal dont on fait les cloches. Quelques jours après la révolution de juillet, Nourrit, ému d'un zèle patriotique qu'on ne saurait trop louer, allait de théâtre en théâtre chantant *la Parisienne*. Cepen-

dant lorsque tout fut rentré dans l'ordre, lorsque le peuple se fut repu à son aise de la poésie de M. Delavigne, les théâtres reprirent leur marche accoutumée, et un beau soir, comme Nourrit chantait à l'Opéra, le public s'aperçut que la voix éclatante d'Arnold et de Mazaniello était restée dans les plis du drapeau tricolore. Heureusement cet accident n'eut pas de suite, et la révolution de juillet n'eut d'autre influence que celle d'un rhume sur l'organe du fougueux chanteur. Si pareille occasion se représentait jamais, je suis sûr que Nourrit étoufferait son zèle plutôt que de laisser son zèle étouffer sa voix. Les unissons et les *Marseillaises* sont funestes aux chanteurs.

La saison du Théâtre-Italien s'annonce glorieusement; et comment cela pourrait-il ne pas être avec des chanteurs tels que Rubini, Lablache, Tamburini, voués à l'exécution du plus magnifique répertoire qui se puisse imaginer, du répertoire de Mozart, de Cimarosa et de Rossini?

A l'Opéra, de tristes évènemens ont signalé l'arrivée de M. Duponchel. Mme Damoreau s'est retirée; Fanny et Thérèse Elssler ont pris toutes deux leur essor du côté de Vienne, et Mlle Taglioni est tombée un soir, de l'air où elle volait, sur un canapé où reposent avec elle les destinées du nouveau directeur. C'est un mauvais augure quand les oiseaux abandonnent ainsi leur cage pour aller s'abriter ailleurs. Il ne fallait rien moins que cet état de dénuement et de confusion pour qu'on se souvînt à l'Opéra qu'il existait quelque part une bonne déesse qui, dans des temps plus heureux, avait conduit bien haut sa fortune, et qu'après tout, puisque la danse manquait, on pouvait bien avoir recours à la musique sans faire un trop grand sacrilége. Ainsi donc, chose étrange, c'est à la musique que l'Opéra chancelant commet le soin de sa fortune; c'est elle qui va se charger d'occuper les loisirs du public pendant tout un hiver. L'entreprise est grave et la responsabilité dangereuse; mais n'importe, la musique dispose encore à l'Opéra d'assez grandes richesses pour qu'il soit permis d'espérer qu'elle tiendra dignement et de pied ferme le champ d'où la danse se retire en traînant l'aîle comme une alouette blessée. Aux brillans débuts de Mlle Flécheux doit succéder bientôt *le Siége de Corinthe*, qui fera patiemment attendre l'œuvre de

M. Meyerbeer, autour duquel s'empressent les chanteurs. Le caractère d'Alice, que Mlle Flécheux a choisi, est l'un des plus variés du répertoire, le seul où l'on trouve ce mélange de simplicité et d'élévation, de gentillesse et d'enthousiasme, si rare dans les opéras de l'école française. Je comparerais volontiers Alice à la Ninetta de Rossini. Des deux côtés c'est la même candeur, la même grace aux premiers actes, la même exaltation à la fin. Le rôle d'Alice est plus dramatique, partant plus allemand; celui de Ninetta plus italien, plus fidèle aux lois de la mélodie et du chant pur. C'est cette variété musicale du rôle d'Alice qui fait que les jeunes cantatrices, dont le talent est inégal encore, le choisissent pour leurs débuts, peut-être sans s'en rendre compte. Plus le rôle est varié, plus il y a lieu d'espérer qu'elles y trouveront des choses écrites dans la mesure de leur voix; si elles manquent un effet simple, elles prendront leur revanche dans une situation dramatique; si la romance échoue, le trio réussira. Ainsi, dans le cours de ses longs voyages, pendant lesquels il dirigeait les répétitions de *Robert le Diable* dans les capitales et dans les bourgs, Meyerbeer trouvait toujours des femmes capables de représenter Alice convenablement, ce qui ne lui est peut-être pas arrivé une fois pour le rôle de la princesse Isabelle; et la cause en est tout entière dans la monotonie de ce caractère. Si vous êtes curieux de savoir quelle béatitude éprouve un compositeur qui se rappelle la voix qu'il a rêvée pour sa musique, dites à Meyerbeer de vous raconter l'expression inouie de cette belle jeune fille de Berlin qui chanta un soir le rôle d'Alice avec tant de religion et d'enthousiasme, que lui, Meyerbeer, maître de chapelle du roi de Prusse, oublia de battre la mesure, tant il était ravi en extase. Mais, hélas! les cantatrices disparaissent sitôt qu'elles ont atteint l'idéal de leur art. La donna Anna d'Hoffman mourut pendant la nuit qui suivit la représentation de *Don Juan*; la belle Alice de Meyerbeer quitta la scène après avoir chanté trois fois *Robert le Diable*. Il y a dans le caractère d'Alice deux natures bien distinctes: l'une soumise et timide, l'autre énergique, violente, enthousiaste. Mlle Dorus n'a vu dans ce rôle que la première et l'a développée jusqu'au jour où Mlle Falcon a révélé tout ce qu'il y avait de force, d'inspiration et de mâle puissance dans cette créa-

tion de Meyerbeer; car Mlle Falcon avait, elle aussi, choisi ce rôle pour ses débuts; c'est sous la tente de Robert qu'on vit poindre dans sa verdeur ce talent précoce et généreux qui devait si tôt mûrir au soleil de Mozart. Mlle Flécheux a compris le rôle d'Alice à peu près comme Mlle Dorus; elle dit les premières scènes du troisième acte avec une simplicité charmante; quant aux situations dramatiques, elle en fait bon marché en les abandonnant. Elle n'a pas voulu imiter, ne se sentant pas la force de créer à son tour. Cette modestie est d'un bon augure pour l'avenir. Le public lui en a su gré. La voix de Mlle Maria Flécheux est un soprano aigu un peu voilé dans le bas et qui tend à monter. Si cette voix gagne avec le temps une vibration plus éclatante, un timbre plus sonore, elle deviendra sans reproche, car elle est déjà merveilleusement agile. Mlle Flécheux n'est nullement encore une cantatrice, et pourtant elle fait des gammes chromatiques d'une netteté singulière. Avec un don si précieux de la nature et des études persévérantes, Mlle Flécheux doit prendre un jour une place distinguée à l'Opéra. Mais qu'elle ne se laisse pas étourdir par les folles louanges dont on l'entoure; qu'elle soit assez modeste pour ne pas se croire du génie, et ne pas prendre au sérieux les paroles de ceux qui lui disent que Mme Damoreau est dépassée, car même dans ce siècle où le génie est une chose si vulgaire, que chaque journaliste en a pour lui et ses amis, on n'a pas du génie pour avoir joué deux fois *Robert le Diable* comme elle l'a fait; et quoi qu'on dise, Mme Damoreau occupe parmi les cantatrices un rang inaliénable. Que Mlle Flécheux se console, elle a de plus que Mme Damoreau ce que la nature seule donne, une voix jeune et fraîche, une voix de dix-sept ans; le reste, il ne dépend que d'elle de l'acquérir à force d'étude et de persévérance.

Le Siége de Corinthe va bientôt paraître réduit en trois actes, selon la coutume usitée à l'Opéra. *Moïse* et *Guillaume Tell* ont été taillés en pièces; *le Siége de Corinthe* subit le même sort. Quand un chef-d'œuvre de Rossini est sorti une fois du répertoire de l'Opéra, il n'y peut plus rentrer sans laisser sur le seuil quelque chose de sa tête ou de ses pieds; il semble que le colosse a grandi et que les murs se sont affaissés. Si l'on vous disait que Rossini

s'occupe de cette reprise, vous croiriez sans doute qu'il invente un finale nouveau pour son œuvre. Pas du tout; il met la main à cette profanation, et l'excuse par son exemple. Maître, il vous est permis de vous arrêter au milieu de votre glorieuse carrière et d'éteindre sous la cendre tant de génie et de flamme; mais les chefs-d'œuvre que vous nous avez donnés nous appartiennent, il ne dépend plus de vous de nous les retirer. Brisez votre plume, Rossini, si elle ne doit plus vous servir qu'à effacer les belles choses que vous avez écrites.

L'opéra de Meyerbeer ne sera pas représenté avant les dernières semaines du mois de janvier. Rien n'est curieux comme le zèle que mettent certains journalistes à parler des beautés de cette musique dont ils ne connaissent pas une note. L'un proclame la romance de Mlle Falcon un chef-d'œuvre; l'autre préfère le trio de la fin; celui-ci goûte fort les chœurs; celui-là tient aux airs de ballet. C'est plaisir de voir ces esprits s'ébattre une fois dans le champ libre de l'imagination. Pour peu que cela dure, ils inventeront une partition fantastique dont Meyerbeer sera jaloux. L'autre jour un journal parlait de l'effet merveilleux que devait produire dans le finale du second acte une décharge de mousqueterie. En vérité, ce sont là des moyens nouveaux; il appartenait au musicien qui a imaginé d'augmenter les forces vocales avec des porte-voix, d'introduire dans l'orchestre des tromblons et des arquebuses; des gammes chromatiques produites par des coups de mousquets qui se succéderaient avec la rapidité des notes dans le gosier de M. Dabadie, ne seraient pas d'un médiocre effet. A de pareilles stupidités on ne sait que répondre; heureusement le public n'en est pas la dupe, et l'esprit et le tact de l'auteur du *Crociato* et de *Robert le Diable* sont trop connus partout pour que l'on puisse craindre qu'il aille jamais demander des ressources d'harmonie aux instrumens grossiers et barbares du camp de Kalisch.

L'Opéra-Comique rédige son nouveau programme, où brillent en première ligne les noms de Meyerbeer, de Mercadante, de Mme Damoreau, d'Inchindi et de Chollet. Il a fallu traverser bien des hésitations et des ruines pour en arriver là. Quoi donc! notre théâtre national abandonne M. Adam, ce Français né malin qui au-

rait inventé le vaudeville, s'il ne l'eût trouvé florissant à sa naissance, pour se jeter aux pieds de Meyerbeer, d'un barbare Allemand qui a sucé le lait de la muse italienne! L'Opéra-Comique dit adieu aux chrevrottemens de Mme Casimir pour avoir recours aux roulades élégantes et pures, au chant merveilleux de Mme Damoreau! Que vont dire les académiciens de l'endroit en voyant leur théâtre favori dépouiller cette perruque nationale dont ils l'avaient affublé? Ce n'est certes point pour composer des ariettes à la façon de Marsollier que Meyerbeer s'assied à son clavecin, ce n'est pas pour écrire des rondos et des vaudevilles que l'auteur d'*Élisa et Claudio* se met à l'œuvre. Pauvres vieillards, que de larmes vous allez répandre sur le sol natal dont l'étranger s'empare! Combien vous allez déplorer amèrement les erreurs de votre patrie! Il est vrai qu'à certains jours de la semaine, Mme Damoreau aura pitié de vous, et chantera, pour calmer vos ennuis, le *rossignol, et la fauvette dans le bocage*, et milles autres sornettes musicales qui vous ravissent tant. Ce que la volonté des directeurs n'a pas osé tenter, la nécessité le fait. Voilà maintenant l'Opéra-Comique dans les pleines eaux de l'école nouvelle.

La révolution qui a changé, il y a dix ans, les destinées du grand Opéra, se prépare aujourd'hui à l'Opéra-Comique, et, chose étrange! c'est encore Mme Damoreau qui est à la tête de cette révolution. En effet, on se souvient qu'à l'époque où l'Académie Royale, conseillée par Rossini, abandonna pour toujours son système caduc de déclamation lyrique, Mme Damoreau, qui chantait le rôle de Chérubin dans *le Mariage de Figaro* de Mozart, quitta le Théâtre-Italien pour venir à l'Opéra. Aujourd'hui que l'Opéra n'a plus grand besoin d'elle, Mme Damoreau court à l'aide du pauvre Opéra-Comique, qui se débat dans son ornière et semble vouloir en sortir. Le talent de Mme Damoreau est révolutionnaire; et à ce propos, il faut avouer que Meyerbeer est un homme bien heureux. Mme Damoreau quitte l'Opéra au milieu des répétitions de *la Saint-Barthelémy*, ouvrage de Meyerbeer, dans lequel elle avait un rôle, et ce rôle se trouve parfaitement convenir à Mlle Dorus qui la remplace. Autre fortune, Mme Damoreau va à l'Opéra-Comique, et il se trouve encore que Meyerbeer écrit, depuis trois mois, une partition pour l'Opéra-Comique. Le filet de Meyerbeer

tient toute la plaine; les oiseaux ont beau s'envoler, ils retombent toujours dans ses mailles.

Au mois de janvier nous entendrons une partition nouvelle que M. Auber a écrite pour Mme Damoreau, et qu'il retire à l'Académie royale de Musique pour en doter l'Opéra-Comique, où se réfugie sa cantatrice favorite. La fortune de M. Auber est fatalement liée à la fortune de Mme Damoreau. La voix de Mme Damoreau convient à la musique de M. Auber, comme les roulades de Mme Casimir conviennent aux ariettes de M. Adam. Mme Damoreau est la cantatrice de l'auteur du *Philtre* et du *Serment*, comme M. Scribe est son poète; ces trois talens gracieux et fins s'associent à merveille. C'est partout la même grace, la même coquetterie, la même profusion de détails et d'ornemens; mais aussi la même recherche, le même manque absolu de vérité, de fond et de sentiment. Avec la faveur dont jouit en France, auprès du plus grand nombre, ce mélange bizarre de musique et de prose mal rimée, qu'on appelle un opéra-comique, nul doute que le théâtre de la Bourse, s'il tient les promesses de son programme, ne devienne bientôt une puissance rivale de l'Académie royale de Musique.

En attendant ces jours glorieux qui doivent amener des destinées meilleures, l'administration prépare avec activité la mise en scène de *Mathilde*, poème lyrique en quatre actes, dont M. Mélesville a, dit-on, emprunté l'idée première à un conte florentin publié autrefois dans la *Revue de Paris*. Ici, comme dans *Zampa*, c'est encore une morte qui revient. Mathilde est une sœur d'Alice Manfredi. M. Mélesville rêve la réhabilitation du drame fantastique sur la scène du théâtre de la Bourse. A tout prendre, c'est peut-être là une œuvre sociale comme une autre, et qu'il a dignement commencée en refaisant *Don Juan*. Pour la composition générale du plan, l'invention des caractères, l'originalité des effets, la variété pittoresque des moindres détails, M. Mélesville se place, sans contredit, à côté d'Hoffman. Il y a bien des gens qui prétendent que M. Mélesville, élevé à l'école poétique du Gymnase, donne çà et là des entorses à la langue française. Il n'a pas toujours le style élégant et correct du merveilleux auteur du *Pot d'Or*. Mais qu'importe cela? M. Mélesville possède à un plus haut degré que Hoffman l'entente de la scène et la combinaison des

grands effets musicaux. Pour la langue, M. Mélesville et ses patrons, M. Scribe et M. Delavigne, en ont fait voir toute la vanité en nous prouvant combien il est facile d'obtenir sans son secours des succès au théâtre. La musique de l'ouvrage intitulé *Mathilde* est de M. Caraffa. M. Mélesville a tant de bonheur, que je ne m'étonnerais pas que cette musique fût remarquable. Avec *Zampa*, Hérold a bien trouvé le moyen d'écrire sa plus belle partition. Pourquoi M. Caraffa n'aurait-il pas fait son chef-d'œuvre avec *Mathilde?*

Pour venger l'affront que l'école française va subir à l'Opéra-Comique, une société de gens de lettres a demandé au ministère le privilége d'ouvrir le théâtre de l'Odéon, pour y représenter des opéras en un acte, écrits par les jeunes musiciens revenus de Rome. N'est-ce pas là une idée bouffonne. A une époque où Beethoven et Weber ont vécu, où Cherubini et Rossini vivent encore, il est assez curieux qu'on vienne proposer d'écrire des opéras en un acte à des jeunes gens qui rêvent tous des effets grandioses, et sont à l'étroit dans les limites d'un orchestre de nos jours. Or, savez-vous ce que c'est qu'un opéra en un acte? Si vous l'ignorez, M. Adam vous le dira, lui qui en a tant fait.

Un opéra en un acte se compose d'une romance, d'une walse, d'un chœur de villageois, et d'une ouverture qui résume les principaux motifs, c'est-à-dire la romance, la walse et le chœur des villageois. Et voilà ce qu'on propose aux jeunes musiciens, voilà ce qu'on veut introduire dans une salle où vibrent encore les souvenirs du *Don Juan* de Mozart, du *Freyschütz* de Weber, de l'*Othello* de Rossini! Insensés qui croient qu'il faut ouvrir des salles nouvelles pour que le génie puisse se produire; comme si le génie n'avait pas en lui la puissance et la vertu de forcer tôt ou tard les portes des édifices consacrés!

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1835.

La mort de M. de Rigny laisse un plus grand vide qu'on ne pense dans le ministère. M. de Rigny, au moment de sa mort, était sans portefeuille, il est vrai; mais cette position inactive, qui était sur le point de cesser d'ailleurs, lui donnait d'autant plus d'importance aux yeux de ses collègues; car elle était, en quelque sorte, de son choix, et il avait fait preuve de hautes vues politiques en l'acceptant. Il s'agissait alors de renforcer le ministère, M. Guizot insistait avec ardeur sur la nécessité de confier la présidence du conseil à M. de Broglie, et d'y adjoindre le portefeuille des affaires étrangères, que convoitait M. Thiers. Le ministère, à peine formé, se disloquait déjà de nouveau au milieu de ces prétentions contradictoires, quand M. de Rigny concilia tout avec son flegme et le calme qu'il apportait dans les affaires politiques. Ce fut lui qui demanda qu'on lui fît cette situation passive dont on le croyait si humilié et qui lui attira les sarcasmes de la presse. M. de Rigny ne se condamnait à cette nullité qu'afin de pouvoir parler avec désintéressement à ses collégues, et calmer les crises d'ambition qui les ont désunis déjà tant de fois. Aussi M. Thiers, qui se croit un

plus habile ministre des affaires étrangères que n'est M. de Broglie, et qui ne prend pas la peine de dissimuler sa pensée à cet égard, ne trouvait-il rien à répondre à M. de Rigny, quand celui-ci se donnait en exemple, lui qui avait cédé sans difficulté le département de la marine à un amiral dont la réputation n'était pas plus illustre que la sienne. M. de Rigny possédait à un haut degré l'art de calmer les ambitions ennemies qui bouillonnaient sans cesse autour de lui, et qui maintenant se trouvent plus que jamais en présence. Sa perte sera vivement sentie par M. de Broglie et par M. Guizot, esprits prévoyans qui ne se jettent pas à l'étourdie dans les affaires, qui en pèsent attentivement les difficultés, et qui n'en livrent pas la solution au hasard ou à un léger mouvement d'humeur et de colère.

Déjà la plaie ministérielle que M. de Rigny bandait chaque jour avec un soin attentif, s'élargit et s'envenime mortellement. Les échos de Grandvaux, indiscrètement réveillés par M. Dupin, dans son discours à la cour de cassation, retentissent encore aux oreilles de M. Thiers. M. Thiers a pris en défiance, comme César, toutes ces figures maigres, jaunes et soucieuses qui l'entourent au conseil. Il soupçonne plus que jamais M. de Broglie et M. Guizot de vouloir le détruire, et l'écraser de leur réputation d'hommes sérieux. De leur côté, les deux chefs du cabinet s'occupent continuellement de M. Thiers; mais c'est pour le calmer, pour le rassurer et mettre des compresses sur toutes ses égratignures. Chaque jour le ministre de l'instruction publique se rend chez son collègue de l'intérieur, l'air gracieux et satisfait, affectant de croire à ses sérieuses occupations, et si jaloux de ne pas l'offusquer par son importance véritable, qu'il ferait volontiers antichambre chez M. Thiers, pour s'amoindrir un peu et s'effacer. Pendant ce temps, Mme la duchesse de Broglie visite sans façon la famille du ministre de l'intérieur, la fréquente avec assiduité et n'use pas moins d'inutiles efforts auprès d'elle pour se faire bourgeoise et sans éclat, que M. Guizot, dans le cabinet du ministre, pour ne pas exciter l'ombrageuse susceptibilité de son collègue. Nous nous arrêtons, pour n'être pas accusés de vouloir porter atteinte au secret de la vie privée; mais en vérité, nous ne pouvions expliquer la situation politique, sans montrer un coin de la vie ministérielle. Les vues élevées ne viennent qu'en seconde ligne dans ce ministère tel que l'a fait la présence de M. Thiers; il fallait donc bien assigner aux petites causes, aux idées mesquines, la place importante qu'elles occupent grâce à lui.

Cette sollicitude de M. de Broglie et de M. Guizot, cette insomnie que leur cause la moindre humeur de M. Thiers, tiennent, on le sait,

à leur situation un peu incertaine dans la chambre, et en un lieu où ils ont encore moins d'appui, dit-on. De ce lieu, on nous permettra de n'en pas parler, c'est une chose qui nous est interdite. A la chambre, où l'on fait aussi les ministres, où surtout on les défait, M. Guizot a bien pour lui, il est vrai, le soutien de son talent et de sa parole, l'appui des bancs qu'on nomme doctrinaires, et qui lui sont dévoués; mais la partie du centre où siége, en toute innocence, M. Fulchiron, et où se groupent M. le général Bugeaud, M. Jacqueminot, M. Vigier, et une foule d'autres qui, à Grandvaux et en d'autres lieux, ont reconnu M. Thiers pour un garçon d'aimable et joyeuse humeur, et le tiennent pour le ministre qui convient le mieux à leurs allures, ceux-là, officiers de garde nationale, généraux, banquiers, fournisseurs, tous plus ou moins repoussés par le front sévère et les principes rigoureux de M. Guizot, se leveraient en masse, comme ils l'ont déjà fait, pour retenir M. Thiers au ministère. Or, c'est ce qui effraie ses prudens collègues. D'ailleurs M. Thiers a saisi tous les avantages de cette position avec la finesse qui le caractérise. Il répète sans cesse à cette fraction qu'elle et lui représentent la révolution de juillet telle qu'elle doit être, les trois glorieuses journées où il n'était pas, l'émeute qui l'a conduit au pouvoir, mais l'émeute douce, pacifique; l'insurrection, mais humble, soumise, et demandant grace à genoux d'avoir été émeute et insurrection. En sa qualité de journaliste, M. Thiers représente aussi la presse, mais la presse muette, celle qui ne dit mot. La liberté siége également au pouvoir en sa personne, la liberté qui tient les clés du Mont-Saint-Michel, de Ham, de la Force et de Sainte-Pélagie! C'est pourtant du haut de cette position politique que M. Thiers domine ses collègues et les force de plier, en apparence du moins, devant son pouvoir, devant sa popularité et son crédit!

Un livre est né de cette situation, livre qui ne déplaira pas certainement à M. Thiers, car M. Thiers l'a inspiré à son auteur, bien involontairement sans doute, du moins nous voulons le croire. Dans ce livre, dont nous avons pu nous procurer quelques fragmens, on ne trouvera que l'éloge de M. de Broglie et de M. Guizot. Mais quel éloge! M. Thiers eût fait lui-même cet éloge de deux de ses plus chers amis politiques, qu'il ne l'eût pas fait d'une manière plus fatale pour eux. L'auteur de l'ouvrage que nous citons adresse à M. Guizot et à M. de Broglie, mais à M. Guizot surtout, les félicitations *les plus sincères* sur la marche que suit le gouvernement de juillet depuis un an. Le gouvernement, dit-il, semble avoir pris à tâche d'imiter la restauration dans ce qu'elle a fait de plus louable, dans sa ténacité à combattre les

idées de la révolution, dans ses prédilections pour le clergé, dans le besoin qu'elle éprouvait d'augmenter chaque jour l'influence et les priviléges de l'aristocratie, dans sa haine pour l'extension que prenait la liberté dans les pays voisins; et ces éloges, décernés par un écrivain qui a écrit l'histoire de la restauration, dont il a été le chaud et le fidèle partisan, dont il est resté fort honorablement le panégyriste, ces éloges sembleront la satire la plus terrible du ministère qui les a provoqués. Assurément, si M. Guizot et M. de Broglie étaient aussi enclins au soupçon que M. Thiers, l'ouvrage politique dont nous parlons causerait de grands troubles dans le ministère. Mais qui oserait soupçonner M. Thiers d'infidélité à ses engagemens? Ses collègues le connaissent trop bien pour lui faire jamais cette injure. — Ajoutons, pour achever de dissiper les malveillans soupçons qui pourraient naître à la lecture de ce livre, que M. Thiers lui-même y est très maltraité, plus même qu'il ne convient peut-être. *Dubois*, disait le régent, *en vérité, tu me déguises trop!*

Dans cet état incertain et chancelant, les chefs du cabinet cherchent à se ménager de nouveaux appuis au sein de la chambre, et se préparent à tous les évènemens. On a fait sonder, dit-on, les dispositions de M. Passy et de M. Sauzet, qu'on voudrait placer, l'un à la tête de la direction de l'administration de la guerre, avec le titre de ministre de l'administration, titre qui existait sous l'empire, et l'autre au ministère de la justice, en qualité de sous-secrétaire d'état. Au milieu des conversations particulières qui s'étaient établies dans le salon de M. de Rigny, le jour de ses obsèques, on distinguait la voix de M. Dupin aîné, qui démontrait la nécessité de rétablir les ministres d'état, afin, disait-il, de satisfaire quelques ambitions embarrassantes, et de renforcer le conseil de quelques hommes capables qui n'ont pas l'emploi de leur haute intelligence. Il paraît que cette pensée, déjà exprimée en un autre lieu, avait été écoutée, et qu'on songe sérieusement à créer plusieurs ministres d'état, qu'on prendrait dans la fraction de la majorité où s'appuie M. Thiers. On a remarqué aussi un rapprochement entre M. Guizot et M. le comte Molé, qui *s'étaient perdus de vue* depuis long-temps. Toutes ces petites précautions, tous ces rapprochemens imperceptibles, font prévoir, à ceux qui ont l'habitude des intrigues politiques, quelques orages pour le commencement de la session.

Croirait-on que la discorde a failli éclater entre deux ministres au sujet d'un théâtre? On ne sait pourquoi l'un de ces ministres tient à voir augmenter la subvention, prolonger le bail, et autoriser l'émission d'un capital d'actions du théâtre de l'Opéra-Comique, où chante,

nous devrions dire où ne chante pas, une jeune cantatrice française, venue récemment d'un pays lointain, et qu'il honore de sa protection. Toujours est-il que M. Cavé, chef de la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur, a été mandé plusieurs fois dans un autre ministère pour vider cette importante question. Malheureusement, le ministre de l'intérieur, très disposé à accorder cette faveur à son illustre et vaillant collègue, n'était pas seul arbitre en cette affaire, qui se trouve dans les attributions de la commission des théâtres royaux, présidée par M. le duc de Choiseul. Là, cette demande a été repoussée à l'unanimité, et nous ne voudrions pas répéter les paroles d'improbation dont quelques membres et le président de la commission ont accompagné leur vote. Ce refus presque unanime n'est pas de nature à calmer l'irritation du ministre qui s'intéresse à l'Opéra-Comique, et l'on craint, comme nous l'avons dit, qu'il n'en résulte quelque froideur entre deux membres du cabinet. A quoi tiennent les ministères! A quelles vicissitudes sont exposés ceux qui gouvernent les états, — et les théâtres!

Les divergences d'opinion qui divisaient le ministère sur les grandes questions de politique extérieure, sont assoupies, si elles ne sont effacées. On se rapproche de l'Angleterre et l'on se rattache au traité de la quadruple alliance, dont on semblait faire peu de cas à l'époque du congrès de Kalisch. Mais on sait, de science certaine, que les souverains n'ont pas pu aborder les plus importantes questions politiques, faute de pouvoir s'entendre dès le début, et la crainte qui nous attirait vers la Russie est complétement passée en ce moment. Le discours violent de l'empereur Nicolas à Varsovie s'est trouvé une belle occasion de blâmer la politique russe. Tant que les combinaisons de diplomatie produiront des manifestations aussi honorables, nous nous ferons un devoir d'applaudir à l'esprit qui les dictera, quels que soient d'ailleurs ses motifs secrets.

M. Mendizabal est aussi rentré en faveur auprès de notre ministère: on ne voit plus en lui un agent effréné de l'esprit révolutionnaire, et l'on commence à avoir quelque confiance dans ses mesures. Il est vrai qu'en revanche quelques journaux de l'opposition frappent rudement sur le ministre de la reine Christine. Personne plus que M. Mendizabal ne doit être étonné de cette prédilection nouvelle du gouvernement français, et du blâme qui lui vient inopinément de quelques anciens amis. A nous qui avons vu depuis long-temps M. Mendizabal, et qui devons à quelques années de relations suivies une connaissance plus intime de son caractère, qu'il nous soit permis de conseiller un peu

de réflexion et de demander un peu de délai à ceux qui le louent comme à ceux qui le blâment ; en un mot, à tous ceux qui le jugent. La vie passée de Mendizabal peut déjà donner quelques garanties pour l'avenir, et s'il ne parvenait à réaliser ses vues patriotiques, cette vie si honorable ne permettrait pas de douter de la pureté de ses intentions. Elle est peu connue, et nous en dirons quelques mots.

Don Juan Alvarez y Mendizabal est né à Cadix, en 1790. Ses parens, juifs de Gibraltar, avaient à Cadix un magasin de draps. Mendizabal fut employé d'abord dans l'administration militaire ; il était commissaire des guerres à la fin de la guerre de l'indépendance. A la paix de 1814, il fut employé dans la maison du banquier Beltran de Lis, dont il devint bientôt commis-associé, grace à son zèle et à son intelligence. En cette qualité, il fut chargé de la fourniture des vivres de l'armée qui s'assemblait, en 1819, à l'île de Léon, pour passer en Amérique. Il est *l'inventeur* et fut l'ame de la révolution de 1820. C'est lui qui fit le mouvement de *las cabezas de San Juan*, et qui mit en avant le chef de bataillon Quiroga et le capitaine Riego. Après la restauration de 1823, il se retira en Angleterre, et fut chargé des intérêts de certains créanciers espagnols, pour lesquels il a gagné, il y a peu d'années, un grand procès, jugé à la cour du banc du roi contre Ferdinand VII et le consul Machado. A la révolution de 1830, il abandonna les affaires commerciales, et vint en France diriger le mouvement des émigrés espagnols. Nous le vîmes alors, dans les relations qu'il entretenait avec le comité de secours établi par quelques-uns de nos compatriotes, plein d'espoir et de patience à la fois, maîtriser le courage chancelant des siens, et ranimer la confiance qui s'éteignait quelquefois en nous. Tout ce qu'il possédait (400,000 francs environ), fut généreusement fourni par lui, pour l'expédition de novembre. On sait le sort de cette expédition. Sur un ordre du gouvernement français, les émigrés espagnols, répartis sur la frontière, reçurent l'ordre *d'interner*, et le petit nombre de ceux qui se hasardèrent à rester en Espagne, sans chefs, sans plan, sans direction, furent dispersés sans peine. Mendizabal, trompé, ruiné, retourna à Londres pour mettre ordre à ses affaires, mais là il fut emprisonné pour dettes. Son courage, sa patience, sa confiance imperturbable en l'avenir ne l'abandonnèrent pas. C'est à la Tour de Londres qu'il conçut et commença d'exécuter l'expédition de don Pedro en Portugal ! Il disait à ses amis qu'il voulait faire entrer, par le Portugal, la révolution en Espagne. Du fond de la Tour de Londres où il était retenu faute de pouvoir payer ses créanciers, il fréta les bâtimens de cette expédition, il rassembla et équipa les soldats, fit des emprunts,

réunit la flotte et les troupes à Belle-Ile; et libre enfin lui-même, il présida à la prise de possession d'Oporto, action décisive qu'il avait méditée. Toute cette expédition se fit sous son œil vigilant et appréciateur. Enfin, il conçut et fit exécuter, en dépit des généraux, l'expédition des Algarves qui mit Lisbonne dans les mains de don Pedro; et ce résultat obtenu, il régla les affaires politiques et financières du Portugal, donnant ainsi à la fois à ce pays un beau crédit et du repos.

Depuis, Mendizabal a été appelé à rendre le même service à son pays. Riche, honoré en Angleterre, il se dévoue pour l'Espagne, et refuse même le traitement de premier ministre. Simple, modeste, droit et loyal, homme de ressources et d'une activité incroyable, doué d'une imagination féconde, que la mauvaise fortune a encore augmentée, que l'habitude des grandes affaires et que la fréquentation des hommes d'état anglais ont bien dirigée; estimé par tous les partis, connaissant à fond le caractère et la pensée de tous les hommes éminens de l'émigration qui ont aujourd'hui de l'influence en Espagne, on lui doit, ce nous semble, quelque confiance, et il est permis d'espérer en lui. Mendizabal ne trompera personne, il ne se fera jamais l'agent des intrigues d'un parti; s'il peut faire pour l'Espagne ce qu'il a fait pour le Portugal, s'il donne à ce pays l'union et du crédit, il croira avoir rempli la tâche qu'il s'est imposée, et alors il cédera facilement à d'autres la place où ne l'a porté ni l'ambition ni l'intérêt. C'est dire que les relations du ministère actuel avec lui ne seront ni aussi étroites ni aussi hostiles qu'on le pense en différens lieux, et que les agens dont on l'entoure, perdront leur peine à l'entraîner dans d'autres voies que celles qu'il s'est tracées.

— Le général Allard dont il a été tant question depuis quelque temps, part dans quelques jours, pour Saint-Tropez, son pays natal, et s'embarquera de là pour l'Inde avec sa femme. La belle collection de médailles du général Allard, offerte au roi, a été donnée par ce dernier à la bibliothèque royale. Plusieurs journaux ont annoncé que le général recevrait en échange cinq cents cuirasses du modèle de la grosse cavalerie. Ce dernier fait nous paraît inexact. Le ministre de la guerre ne saurait disposer d'un matériel de la guerre, sans y être autorisé par une loi. Dans le cas contraire, qui empêcherait M. le ministre de la guerre de disposer de l'artillerie de nos places fortes, ou, si la fantaisie lui en prenait, de faire présent d'un ou de deux régimens de cavalerie?

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CORSE, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS, PAR JACOB (1).

La Corse ne fait point partie du vrai territoire français, et c'est là pour elle un vice fondamental d'origine : elle en est entièrement disjointe, non-seulement par la distance, comme le serait une principauté du centre de l'Allemagne, mais par une mer capricieuse, souvent difficile, de près de cent lieues de largeur. Ce n'est point un terrain sans liaisons décidées et pouvant se rattacher indifféremment au corps de la France ou à tout autre; et c'est au mépris de la géographie naturelle que la géographie politique nous l'attribue. Elle s'ouvre sur l'Italie, elle cotoie l'Italie, elle est terre italienne au même titre que l'île d'Elbe, que la Sardaigne, ou même la Sicile. Elle ne connaît le continent que par les cimes de l'Apennin, qui forme son horizon : du côté de la France, son regard se perd sur les déserts de la mer, et elle ne saurait distinguer ni port ni rivage.

Son peuple n'a point eu comme nous pour berceau les sauvages forêts de la Gaule. Est-il phénicien, étrusque, pélasgique? Quelle est au juste son origine? On l'ignore; mais il n'est point celtique. Il est à part de nous; il a sa généalogie, son histoire, ses habitudes; il parle la langue des populations italiques. Mille colonies sont venues se fondre dans son sein, mais jamais les Francs, cette virile moitié de nos ancêtres de laquelle nous avons pris notre nom, ne sont venus lui infuser le tribut de leur sang. La Corse a été le partage des conquérans qui ont couru sur l'Italie et l'Afrique.

Cette île ne nous est donc inhérente par aucun de ces deux ordres d'affinité qui constituent la connexité intime des nations; savoir, ni par le voisinage géographique, ni par la parenté. Elle ne nous appartient que par droit d'alliance, et nos frontières du Rhin, qu'on nous refuse, sont à nous par un droit bien plus naturel et plus fondé. Mais quel est donc l'intérêt de la France à cette possession placée en dehors de sa frontière, habitée par un peuple qu'elle ne connaît pas? La richesse du pays en ferait-elle pour nous une ferme de bon rapport comme celles des Anglais ou des Hollandais dans les Indes? Mais de toutes nos provinces, la Corse est la plus pauvre, la moins peuplée, la moins commerçante, la plus stérile. Nous dépensons chaque année pour

(1) 2 vol. in-8°, librairie d'Aimé André.

elle cinq millions, et ses impôts ne rendent guère que douze cent mille francs au Trésor. On a long-temps débité sur la valeur de son territoire les plus fabuleuses hyperboles : les uns avaient sans doute avantage à amplifier le mérite de la conquête dont ils venaient de doter la France; les autres à rehausser leur propre importance, en s'étayant sur celle de leur pays. Mais la possession est d'assez ancienne date, maintenant, pour qu'on ait eu tout le temps de connaître au juste quel est son prix. En exceptant le littoral oriental, et deux ou trois cantons dans lesquels l'agriculture a d'incontestables bénéfices à faire, la Corse entière n'est qu'une longue montagne, dont les deux pentes plongent de droite et de gauche, comme un toit, dans la mer : sol revêche, maigre, sans fécondité. Jamais terre de montagne ne sera terre de culture. Parce que l'on avait réussi dans des jardins, à grands frais, et avec tous les soins de la plus délicate horticulture, à faire végéter l'indigo, le coton, la canne à sucre, on n'avait point balancé à s'écrier avec enthousiasme que la Corse avait la fécondité des tropiques, et les Antilles semblaient déjà destinées à disparaître devant elle; on étendait sans scrupule à toute la contrée la conclusion fournie par un enclos ou une caisse à fleurs, et l'on ne considérait même pas que cette découverte d'un nouveau climat équatorial avait lieu dans un pays dont les étés ne sont pas même aussi ardens que ceux du midi de la France. L'exagération trouvait sa base dans l'éloignement et dans la nouveauté. Pendant long-temps aussi le règne minéral avait contribué à fournir sa part de merveilles; mais vues de plus près, ces mines prodigieuses, semblables aux bâtons de la fable, se sont réduites à quelques filets de plomb ne valant pas même le travail d'une exploitation, et à deux ou trois mines de fer dans des localités sans combustible. Certes la Corse, maintenant si inculte et si sauvage, deviendra plus opulente et plus prospère un jour, mais, comparativement à notre beau pays de France, ce sera toujours une terre aride et pauvre. Les pays de montagnes n'ont un service utile que lorsqu'ils sont aux frontières et servent de remparts.

Ce serait précipiter le raisonnement que de déduire des principes que nous venons d'établir que l'île de Corse est pour la France une superfétation parasite, et dont on pourrait sans inconvénient se délivrer. Il reste à examiner en effet si ce pays ne remplirait pas, relativement à la garde de notre territoire, un rôle analogue à celui des pays montagneux qui forment ses frontières. C'est là précisément que gît toute son importance. Nous ne le possédons pas parce qu'il nous est avantageux, mais parce que, hors de nos mains, il nous serait dangereux. Pour

nous, dans le sens abstrait de la politique, la Corse est une position maritime, et rien de plus. Que nous importent ses indigens villages, ses châtaigneraies, ses montagnes? Quel rapport entre nous et l'intérieur du pays qui n'existe aussi bien entre nous et la Norwége ou la Calabre? Quel prolongement nécessaire de notre vie jusqu'à ces rochers isolés et sauvages? Nous l'avons dit, la Corse pourrait disparaître dans les abîmes de la mer, que la terre des Gaules n'en ressentirait pas même la secousse; mais il faudrait que du même coup qui ferait écrouler les sommets de ses montagnes disparussent aussi ces golfes et ces rades nombreuses qui les entourent. Repaires inexpugnables de vaisseaux de haut bord et d'escadres, c'est là ce qui nous menace; c'est en cela que consiste pour nous toute la Corse. Supposez tous ces enfoncemens occupés par une marine ennemie, et voilà comme autant de bouches à feu placées en batterie contre notre littoral du midi, et prêtes à balayer tout ce qui paraîtra sur les eaux : c'est le golfe de Saint-Florent, celui de Calvi, de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, toute cette côte profonde et dentelée qui s'ouvre contre nous et nous ôte la liberté de la mer. Des Pyrénées jusqu'aux Alpes, nous n'avons à opposer à toute cette force de mer que Toulon! Donnez la Corse à qui que ce soit, vous constituez une puissance qui nous commande, et sans le bon plaisir de laquelle le pavillon de notre commerce ne pourra plus flotter sur les eaux du grand lac français.

Sans doute la Corse ne saurait jamais nous devenir redoutable par son propre mouvement; ce n'est pas une si mince poignée de peuple qui pourrait inquiéter la France. Et même si ce peuple était assez puissant pour tenir d'une main ferme la clé de ses abords et clore à son gré ses mouillages, une simple alliance avec lui pourrait suffire à notre sûreté. Mais que la guerre commence; inerte et dénuée comme elle l'est, sans troupes, sans artillerie, sans marine, voilà la Corse sous la loi du premier occupant. Ce n'est pas elle que nous craignons, c'est celui qui la ramassera pour s'en faire une arme contre nous. D'ailleurs, qui nous garantirait sa fidélité et la rigoureuse observation des traités? Etrangère à la France, quel motif d'attachement à nos intérêts plus qu'à ceux de l'Angleterre ou de toute autre puissance? Et serait-ce, en tout cas, pour une nation telle que la nôtre, une situation convenable que de dépendre, pour une si capitale question d'existence, de l'affection ou de la bonne foi d'une nation inférieure comme la Corse? Et qu'on ne cherche pas à établir ici un parallèle entre les montagnards de la Corse et ceux de la république helvétique : les positions respectives sont fondamentalement différentes; et en dé-

finitive la Corse aurait à faire respecter l'indépendance, la neutralité de ses eaux, tandis que la Suisse n'a à défendre que ses défilés et ses montagnes.

Aussi voit-on que la Corse ne commençe à compter véritablement pour nous que du jour où nos forces maritimes de la Méditerranée ont commencé à peser dans la balance. Jusqu'au milieu du XVIe siècle ce n'est pour nous qu'une île lointaine, indifférente, presque ignorée. Que nous importent ses démêlés avec Gênes ou avec les Pisans? Nos guerres sont toutes de terre ferme, et notre marine ne fait que de poindre. Ce furent nos démêlés avec Charles-Quint qui introduisirent pour la première fois cette île de Corse dans notre politique. La lutte, par notre ligue avec les flottes ottomanes, devenait méditerranéenne, et dès lors il était naturel que l'on s'avisât de l'importance d'un pareil logement maritime, placé au centre de la mer; d'ailleurs rien n'était plus merveilleux pour faire une coupure entre l'Espagne et l'Italie. On l'enleva donc aux Génois, qui s'étaient momentanément coalisés avec notre ennemi. Mais ce ne fut là qu'une manœuvre de guerre, un coup de main frappé en passant. Dès le traité de Cateau-Cambresis, voilà la Corse devenue de nouveau inutile à la France, et rendue sous garantie à ses anciens possesseurs.

C'est à partir du milieu du XVIIIe siècle, lors de son insurrection contre la république génoise, que la Corse prend une place réelle et permanente dans l'histoire de France. Tant que Gênes avait eu assez de puissance pour la maintenir sous le joug de fer qu'elle lui avait imposé, cette île n'avait pu être pour nous une cause sérieuse d'inquiétude : Gênes était là pour en répondre. Mais la décadence progressive de la république ligurienne, la résurrection héroïque de la nationalité insulaire sous Paoli, enfin la position de la France, au milieu de la complication des affaires eurepéennes, apportaient dans la politique des élémens inattendus : la question corse demandait une solution nouvelle. Le cabinet français songea d'abord à replacer les choses dans leur ancien état, en donnant aide aux Génois pour regagner leur empire perdu. Ce fut là la base du traité de Compiègne de 1764; mais l'antipathie était devenue trop profonde entre les deux états pour que leur rapprochement, à moins d'une contrainte violente et sans cesse en éveil, pût offrir à la France aucune garantie de durée et de solidité. La France ne pouvait donc pas balancer; il fallait, ou reconnaître l'indépendance de la Corse, ce qui ne cessait d'être réclamé à grands cris par l'Angleterre toujours peu jalouse des intérêts maritimes d'autrui, ou nous en emparer, pour la tenir nous-mêmes sous notre garde.

C'était là, on le voit, un parti dicté par la nécessité bien plutôt que par l'ambition; une charge, en vérité, presque aussi bien qu'un avantage. De là, la cession de la Corse à la France, par la république ligurienne, dans le traité de Versailles de 1768, et la conquête de l'île par nos troupes, définitivement terminée au combat de Ponte-Novo, en 1769.

Il serait sans doute absurde de nier qu'il soit avantageux à la France d'appuyer sa puissance dans la Méditerranée sur une aussi belle position maritime : la possession de cette île est, à coup sûr, préférable à sa neutralité. La France en est aujourd'hui maîtresse souveraine, et rien ne saurait l'obliger à s'en désemparer; mais il faut se garder de croire que ce soit là, pour nous, un bien riche trésor, ni que nous soyons tenus à une bien grande reconnaissance envers les Corses, pour l'alliance forcée que nos armes leur ont fait contracter avec nous. Il faut aussi que les exigences insulaires apprennent à ne point se hausser au-dessus du niveau qui leur sied. Si la France était habituée, dans ses rapports avec les autres nations, à se conformer aux calculs de la politique égoïste, il lui aurait été peut-être plus profitable de s'établir seulement dans les positions maritimes qui lui importent, et d'abandonner le reste du pays à lui-même, que de consacrer ses efforts à adoucir et à civiliser ce peuple aigri par une longue et intolérable oppression, et à mettre son territoire rude et inculte en harmonie avec le nôtre.

J'ai jugé utile de marquer ainsi en quelques mots les vrais principes de la politique touchant la Corse. Il est impossible à l'historien de concevoir, comme il le doit pour le digne accomplissement de sa tâche, l'enchaînement intime des faits, et le secret mobile des puissances qui les produisent, s'il ne commence par se bien pénétrer des raisons dominantes qui décident ainsi de tout le reste. Il ne lui est pas moins utile de comprendre le rôle de ses ennemis que celui de ses amis. Ce n'est qu'à cette condition qu'il peut acquérir le coup d'œil impartial qui est si nécessaire pour l'établissement de la vérité, et cesser de voir, dans les évènemens dont le souvenir peut le blesser ou l'affliger, une perpétuelle série d'attentats et d'atrocités que rien ne justifie et n'explique. S'il y a quelques reproches à adresser à l'auteur de l'Histoire de Corse, qui fait le sujet de cet article, c'est précisément dans cette direction qu'il conviendrait de les faire. Ils méritent de passer avant les critiques que l'on pourrait aussi adresser au style, généralement mal tissu et peu soigné. Chez un historien, le fond mérite encore plus d'attention que la forme. Nous regrettons que l'intelligence des nécessités qui gênent l'indépendance de la Corse, ne se soit pas plus clairement révélée à l'esprit de celui-ci. Peut-être ses idées se seraient-elles alors élevées

dans une sphère plus lumineuse et moins tourmentée ; la politique de la France ne lui aurait pas paru si odieuse et gratuitement machiavélique, et le cabinet de Versailles, s'opposant sagement à l'affranchissement de a Corse, serait sans doute demeuré à l'abri des qualifications injurieuses dont il le charge. La parole de M. Jacobi est rarement empreinte de ce sentiment de haute sérénité qui sied à la majesté de l'histoire. On est souvent tenté de comparer le caractère de son patriotisme à la physionomie de son île, qui est étroite, sans liaisons continentales, et, sur plus d'un point, rocailleuse et sèche. Croirait-on que, dans la querelle entre Louis XIV et le pape pour la réparation de l'insulte faite à l'ambassadeur français, M. Jacobi prend parti contre notre grand souverain en faveur des mercenaires corses de la garde sacerdotale ? Ce seul exemple nous suffit, et notre critique n'en cherchera pas d'autres. D'ailleurs, pour juger convenablement des opinions de l'auteur à l'égard de la France, il est nécessaire d'attendre la publication de son troisième volume, qui comprendra la série des évènemens depuis la conquête de la Corse jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes se rapportant à l'histoire de Gênes bien plutôt qu'à la nôtre, c'est seulement dans cette dernière partie qu'il nous est permis d'espérer quelque sujet intéressant d'analyse ou de critique. Disons cependant dès à présent que, dans l'épigraphe *patriæ ductus amore*, adoptée par l'auteur, il est peut-être permis de soupçonner que son intention a été de désigner la patrie corse au détriment de la patrie française. Cela s'accorderait peu avec les sentimens de reconnaissance que tout Corse doit justement nourrir pour la mère commune.

LAUZUN, PAR M. PAUL DE MUSSET (1).

Le roman historique, créé par Walter Scott, et naturalisé en France par des célébrités maintenant incontestées, porte en lui-même un vice-radical, le défaut de ses qualités. Ou il ramène l'invention à des formes sèches et prosaïques, en suivant de trop près le réel, ou il fausse l'histoire en la poétisant. Issu parfois de mères non avouées, les chroniques savantes qui lui donnent l'être ne le peuvent reconnaître pour légitime, tandis que son respectable aïeul, le vieux roman purement romanesque, le surnomme avec quelque mépris du diminutif *romantique*. Là où jouit l'historien, la grisette court risque de s'endormir sur son comptoir, et là où l'ignorant se délecte, l'antiquaire ne voit qu'un bâtard. Enfermé dans ce cercle vicieux, l'écrivain se trouve donc ainsi entre l'imagination et la conscience, et comme malheureusement en pareil cas, c'est quelquefois

(1) 2 vol. in-8°, chez Dumont, au Palais-Royal.

la dernière qui a tort, qu'arrive-t-il? que la grande réponse : « Pourvu qu'on plaise, » — vient fort à propos. De là le déluge; tout le monde en a fait. Du moment qu'on s'avoue qu'un roman historique ne doit ni ne peut être vrai, il ne s'agit que du plus ou du moins, et quand un péché a son excuse, je vous demande où il peut s'arrêter. Walter Scott lui-même, patriarche un peu confiant dans une gloire européenne, parlant un matin de Plessis-lès-Tours, laissa tomber de sa plume facile que cela voulait dire Plessis avec des tours, comme qui dirait un château avec deux ou trois pavillons. Il ne se souvint pas dans ce mauvais moment que ce n'est que Plessis près de Tours, la patrie des pruneaux, et, comme le singe de La Fontaine, il prit le Pirée pour un homme. Hélas! on en a fait bien d'autres. Sans chercher si loin que l'Angleterre, ni si haut que Quentin Durward, combien de bévues audacieuses, de mensonges volontaires, de véritables gaspillages, en un mot, ne voyons-nous pas encore tous les jours dans l'étalage de nos libraires? Celui-là d'un monstre fait un héros; celui-ci un sage d'un cerveau brûlé, tel autre un martyr de vertu de certain personnage suspect; le bon Tallemand des Réaux doit bien ricaner dans sa barbe de ce qu'on lui tire des côtes. Ajoutez à cela la marotte du jour, la philosophie de l'histoire, science nouvelle qui ne va pas à moins qu'à faire un petit résumé des décrets de la Providence, et à vérifier par les dates la sagesse de Dieu. C'est ainsi que, comme Newton en délire, nous expliquons l'Apocalypse, et refaisons le chaos en le débrouillant.

Le livre nouveau écrit sur Lauzun sera, dans de telles circonstances, un sujet de réflexions pour le lecteur attentif. A part la fin de l'ouvrage, qui est forcée et invraisemblable, tout y est rigoureusement vrai. Ceux qui ont lu dans la *Revue* l'excellent travail de M. Nisard sur Érasme, celui de M. Henri Heine sur Luther, trouveront dans *Lauzun*, avec une donnée différente, un même genre de recherches. C'est à proprement parler une biographie; c'est un roman parce que l'homme a été vraiment un héros de roman, parce que Louis XIV, Mme de la Vallière et la marquise de Montespan figurent nécessairement à côté de Lauzun, en un mot parce que c'est de lui que Labruyère a dit : « On ne rêve pas comme il a vécu. » Le livre est amusant parce qu'il est vrai, et non malgré la vérité. Le style en est vif et coloré, parce que Saint-Simon et Mme de Sévigné étaient sur la table de l'auteur lorsqu'il a fait son livre. Mais pas un mot n'y est hasardé qui ne se puisse justifier. C'est de ce mérite rare aujourd'hui qu'il faut féliciter M. Paul de Musset. Ne semblerait-il pas bizarre, aujourd'hui que le genre historique paraît si usé et si rebattu, qu'il ne fût au contraire qu'à sa naissance? on a affublé jusqu'ici bien des mane-

quins avec de certains oripeaux. Le temps ne serait-il pas venu où le lecteur consciencieux ne permettrait plus la fausse monnaie? Que M. Paul de Musset intitule son premier livre roman biographique; qu'il se garde de faire un *dénouement*, car le sien ne vaut rien: ne devra-t-on pas lui savoir gré d'avoir indiqué une route nouvelle, et d'y avoir le premier réussi?

— *L'Histoire de la Marine Française*, par M. Eugène Sue, vient d'être mise en vente (1). Ce n'est ni de la part de l'auteur une compilation faite à la hâte, ni de la part de l'éditeur une spéculation de librairie; les retards mêmes qui ont si long-temps trompé l'attente du public, sont une preuve qu'aucun sacrifice n'a été épargné de part et d'autre pour faire de *l'Histoire de la Marine Française* un véritable monument national, un chef-d'œuvre de typographie. Nos lecteurs ont pu juger, par un fragment précédemment inséré dans la *Revue*, de la façon neuve, dramatique et pittoresque avec laquelle M. Eugène Sue a su présenter les annales de la marine française. Il suffit de jeter les yeux sur cette publication pour l'apprécier et se convaincre de son mérite, de son importance, de sa nouveauté; car nous ne possédons point en France d'histoire de la marine; cette lacune va être comblée. Il faut en remercier M. Eugène Sue; il faut appeler sur cette importante publication l'attention de tous les gens qui prennent à cœur notre gloire nationale, et leur appui ne lui manquera pas.

La *mort de Cornille Bart*, gravure sur acier que nous joignons à notre livraison, pourra donner une idée du soin apporté à l'exécution pittoresque.

— Notre collaborateur Edgar Quinet vient de terminer un grand poème sur *Napoléon*; ce poème paraîtra très prochainement.

— M. Berlioz donnera dimanche prochain un grand concert dans la salle des Menus. On y entendra la symphonie d'*Harold*, déjà appréciée du public, et surtout un chœur sur la mort de Napoléon écrit pour vingt voix de basse à l'unisson. On parle d'avance du caractère solennel de ce morceau où domine le sentiment grandiose qui s'est révélé dans la marche de la symphonie fantastique. Mlle Falcon chantera deux fois dans le concert.

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, n° 10. Il paraît le vendredi de chaque semaine une livraison de quarante pages d'impression, caractère philosophie, accompagnées d'une magnifique gravure sur acier. Prix : 1 fr.

F. Buloz.

DES PARTIS
ET DES ÉCOLES
DEPUIS 1830.

IV.

Du système politique de la monarchie de 1830 par rapport aux relations extérieures de la France.

SECONDE PARTIE [1].

Après un rapide coup d'œil sur les transactions politiques de ces dernières années, après une complète adhésion aux vues pacifiques et honorables qui les ont généralement dominées, il convient de monter dans une autre sphère, où l'on ait moins à tenir compte des circonstances que des principes. Tout en se déclarant prêt à incliner devant celles-là l'inflexibilité d'un système absolu, il est utile d'en poser les bases, et de rechercher la mission naturelle de la France dans les prochains conflits rendus inévitables par la situation du monde.

Ces études sont d'une importance d'autant plus actuelle, que les complications produites par les affaires d'Orient présentent un double danger. Outre qu'elles compromettent la paix européenne, ce premier

(1) Voyez le numéro du 1er novembre. Un mot passé a complètement dénaturé la pensée de l'auteur dans un paragraphe de son dernier article. Page 338, ligne 23, au lieu de : lui donner à l'instant satisfaction large et complète, *lisez* : à l'instant favorable.

intérêt de tous, elles sont de nature à engager graduellement la France hors des voies où la force des choses et ses intérêts mieux compris l'obligeraient plus tard à rentrer.

Il est évident qu'elle doit faire aujourd'hui de la politique expectante à Constantinople comme ailleurs. En retardant le grand jour des conflits européens, elle s'assure la chance d'y intervenir avec la prépondérance que lui préparent une situation moins incertaine, de l'expérience de plus et des préjugés de moins.

Un trop prochain avenir démontrera, d'ailleurs, la vanité des combinaisons auxquelles on voudrait la lier aujourd'hui d'une manière irrévocable.

La France a donc agi conformément à ses véritables intérêts en donnant à la Porte une assistance utile; son ambassadeur comprit ses devoirs en jetant le nom de son souverain entre elle et un redoutable vassal. Il est bon qu'elle lutte au divan contre l'influence croissante de la Russie, qu'elle s'unisse à l'Angleterre pour essayer de remuer ce cadavre, ne serait-ce que pour acquérir la pleine conviction de son irrémédiable décrépitude. Tant que les stipulations d'Unkiar-Skelessi et les intrigues russes à Constantinople ne provoqueront de la part de la France que des mémorandum; tant qu'elle se bornera à joindre ses escadres à celles de la Grande-Bretagne pour évolutionner dans la Méditerranée, elle ne compromettra l'issue définitive d'aucune question.

Mais un moment viendra, et peut-être est-il bien proche, où l'Angleterre, pressée par les nécessités d'une situation toute différente de la nôtre, cédant aux clameurs de l'opinion, à l'urgence de maintenir le système qui fait sa force en Europe et sa sécurité en Asie, prétendra rendre l'alliance plus étroite et substituer les coups de canon aux notes diplomatiques. Si, à cet instant décisif, la France, s'abandonnant à des sentimens irréfléchis, sortait d'une neutralité qui la rendrait l'arbitre des nouvelles destinées du monde; si l'on parvenait à lui faire envisager une guerre maritime avec la Russie du même œil que les lords de l'amirauté, les négocians de la Cité et les actionnaires de la compagnie des Indes, et qu'elle ne comprît pas qu'il est d'autres moyens d'assurer l'indépendance et l'équilibre de l'Europe, que de bloquer à tout jamais la puissance russe dans la mer Noire, et de lui interdire la possession de Constantinople, évènement mathématiquement certain dans un espace de temps plus ou moins long; alors l'Europe traverserait de violentes crises; elle épuiserait son sang et ses trésors dans des luttes acharnées, pour traiter, après un demi-siècle, sur des bases que les esprits prévoyans peuvent assigner dès aujourd'hui.

Est-il un moyen d'empêcher le développement naturel de la Russie vers le Bosphore? Quelles combinaisons atténueraient, avec le plus de certitude et d'avantage pour l'Europe et pour la France, les dangers qui sortiraient d'un tel bouleversement dans le système territorial et maritime du monde?

Ce n'est qu'en envisageant les évènemens d'un point de vue de chancellerie qu'on peut se faire quelque illusion sur l'issue de la catastrophe où s'engloutiront bientôt les ruines de l'empire d'Othman. La diplomatie est un monde à part, où il se dépense, bien souvent en pure perte, beaucoup d'esprit et de lumières; la vie, trop excentrique, ne s'y confond pas assez avec la vie puissante du dehors; à force de se considérer comme des mobiles alors qu'on n'est que des instrumens, on finit par subordonner les destinées essentielles des peuples et l'autorité des analogies historiques à l'omnipotence des protocoles. Le malheur de la diplomatie, c'est de ne pas voir assez qu'elle est traînée à la remorque des idées et des évènemens, et d'estimer les conduire alors qu'elle n'intervient que pour les sanctionner. En 1821, les chancelleries traitaient de rebelles les Grecs d'Ypsilanti et de Canaris, elles offraient leur concours à la Porte pour négocier les clauses de leur soumission; en 1827, l'opinion les contraignait à signer le traité du 6 juillet, et Navarin jeta ses débris à travers des négociations interminables.

Ainsi sera-t-il aussi de l'affaire turque : on continuera d'épuiser à Péra le formulaire diplomatique, que déjà la révolte d'un pacha, une émeute à Constantinople, un coup de main de la Russie, ou toute autre cause aura pour jamais tranché la question ottomane. Aux mêmes lieux où l'on disputait sur la lumière du Thabor en présence de l'ennemi, l'on discutera l'équilibre de l'Europe et la clôture de la mer Noire, la veille du jour où la flotte de Sébastopol viendra mouiller à la pointe du sérail, et où le dernier des princes ottomans aura cessé de régner et peut-être de vivre.

Quelle espérance de restauration entretiendrait-on pour un peuple qui ne possède plus, à bien dire, que sa capitale, où les baïonnettes russes ont dû venir le protéger, après avoir, quatre années auparavant, menacé cette capitale elle-même. Les voyageurs cherchent le puissant empire des Osmanlis, et ne le trouvent plus. Quelques populations éparses sur d'immenses territoires, inférieures en nombre comme en intelligence aux diverses races indigènes, attestent, dans leur décroissance rapide, l'arrêt porté par cette puissance que le musulman appelle fatalité, qui pour nous a nom providence.

En Afrique, les régences ont rompu le lien nominal qui les rattachait encore au siége de l'orthodoxie religieuse; l'Égypte est devenue le centre d'une puissance plus redoutable que celle du sultan, sans avoir peut-être plus d'avenir. La Grèce est indépendante, et un ambassadeur fanariote insulte, par sa présence, l'orgueil de la Porte Ottomane. La Moldavie et la Valachie, soumises au protectorat russe, ne contiennent plus de Turcs. La nomination de leurs hospodars à vie, l'abolition des tributs en nature, source principale pour le divan du revenu de ces provinces, la démolition de la forteresse de Giurgevo, l'établissement d'une quarantaine, sont autant de nouveaux liens, formés par le traité d'Andrinople pour préparer la réunion définitive de ces provinces à la Russie, en les rendant de plus en plus étrangères à la Porte. La Servie, délivrée par son courage et le génie d'un grand homme, forme le noyau d'un nouveau peuple, et sous les dômes épais de la Schumadia retentissent des chants de liberté que les populations voisines répètent comme des hymnes d'espérance. Cette vaste Caramanie, vieille terre de l'islamisme, a laissé passer sans résistance le rebelle contre lequel se déploya vainement l'étendard du prophète. Ibrahim y marcha de victoire en victoire; il institua ses officiers jusque dans Smyrne; et s'il recula devant les menaces des ambassadeurs, ce fut après avoir foulé aux pieds les ordres sacrés de son padischah.

Constantinople semble condamnée à recommencer le cours de ses hontes et de ses douleurs. On se croirait ramené aux temps durant lesquels l'empire de Constantin était chaque jour plus étroitement resserré dans ses murailles par une puissance qui trouvait alors, dans sa foi et dans son courage, la certitude de ses glorieuses destinées.

Othman, dormant sous la tente d'Edebali, avait été visité par de célestes visions : pendant que le disque argenté de la lune se jouait autour de sa tête, de ses reins s'élevait un grand arbre, dont l'étincelant feuillage s'étendait sur les trois parties du monde. Le Caucase et l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, colonnes gigantesques, soutenaient son dôme de verdure; le Tigre et l'Euphrate, le Nil et le Danube coulaient de ses racines. Des villes s'élevaient du fond des vallées, ornées de minarets d'où la voix du muezzin appelait les fidèles aux prières; mais bientôt ses rameaux convergèrent comme une épée flamboyante contre la cité impériale, qui, située entre deux mers et deux continens, ressemble à un diamant placé entre deux saphirs et deux émeraudes (1).

Othman ne fit pas mentir le prodige, et dans Brouse conquise, il son-

(1) M. de Hammer.

geait à Constantinople. Nicée et Nicomédie ne furent pour Orchan, son successeur, que quelques étapes de plus vers le but du grand voyage. Andrinople, soumise par Amurah, devint bientôt la rivale musulmane de la capitale des Césars, dont le blocus fut formé des monts Hémus à Gallipoli et à la mer Noire. Ses princes, cependant, se plaisaient à trôner pour la dernière fois, et donnaient à un peuple énervé le spectacle de quelques mascarades impériales. Mais Mahomet II frappait aux portes, il fallut quitter le cirque et l'école pour mourir; et des brodequins de pourpre brodés d'un aigle, trouvés sous un monceau de morts, prouvèrent que le dernier des Constantins avait, au moins, payé sa dette à l'heure suprême.

Quand le sultan Mahmoud, enfermé dans ses beaux kiosks du Bosphore, découvre au loin le pavillon de la Russie, voguant sur cette mer Noire qu'elle s'est conquise, et dont elle aspire à sortir, la glorieuse histoire de sa race doit lui revenir en mémoire. Ce ne sont plus les Ottomans qui pressent la ville immense; depuis un siècle l'investissement en est formé par les vengeurs des Paléologues. A partir surtout du traité de Kaïnardgik, qui, en préparant la conquête de la Crimée, révéla tout l'avenir, chaque année la ligne de circonvallation se resserre, et les apprêts deviennent plus formidables. Pendant qu'Oczakow tombe, que la Bessarabie est soumise, Odessa et Sébastopol s'élèvent; la Perse est entamée, l'ennemi est en même temps sur l'Araxe et sur le Danube.

Les derniers empereurs grecs, dans leurs luttes de palais, réclamaient l'appui de ces princes, successeurs prochains d'un trône dont d'ignobles prétendans se disputaient les débris; et voici que la rébellion d'un pacha a contraint le successeur des califes à mettre son sérail sous la protection de l'infidèle. Des frégates russes ont paradé devant ses palais, et Sultan-Mahmoud, entouré d'un brillant état-major, s'est donné le spectacle de leurs évolutions habiles. Il a perdu déjà la moitié de l'empire qu'il reçut puissant encore lorsqu'il ceignit le sabre à la mosquée d'Ejub; le reste attend avec indifférence que la destinée s'accomplisse; mais quelques articles secrets, signés avec le cabinet de Pétersbourg, lui assurent l'intervention empressée de l'empereur contre ses pachas ou contre son peuple. C'est là-dessus qu'il dort tranquille, c'est là qu'est désormais la dernière garantie de durée pour l'empire.

Si vous tirez de ces faits les inductions qu'ils comportent, certains agens diplomatiques vous répondront que ces conséquences sont fausses, qu'il ne dépend que de la France et de l'Angleterre de rendre la vie à ce corps paralysé, de la confiance à ce peuple, qui fait transpor-

ter ses tombeaux en Asie, pour ne pas les laisser aux mains des infidèles. Voyez, en effet, comme la civilisation marche en Turquie, depuis dix ans! Le sultan, vainqueur des janissaires, n'a-t-il pas discipliné les bataillons qui combattirent aux Balkans contre Diebitch, à Koniah contre Ibrahim? Le Grand-Seigneur rend des visites aux dames, et maintenant il y a des *rout* chez les membres du divan; les fonctionnaires turcs portent une redingote serrée et une casquette de très bon goût, comme chacun sait; il appert, d'ailleurs, d'un fait récent qu'aux bureaux du reis-effendi on sait, aussi bien qu'à la rue des Capucines, la différence existant entre un ambassadeur et un ministre plénipotentiaire: conquêtes importantes qui rendent sans doute plus difficile l'accomplissement des projets de Catherine II, et dont on doit essayer de profiter pour maintenir un état indispensable à la balance européenne!

Les faciles victoires d'Ibrahim contre un gouvernement décrépit avaient suggéré à plusieurs la pensée de faire de cet esclave la tige d'une nouvelle lignée régnant dans Stamboul la sainte; et le trésor de haines amassées dans le cœur des vieux croyans par une série de mesures sacriléges, offrait, en effet, au fils de Méhémet des chances pour tout oser, mais sans lui en donner pour consolider son œuvre. On n'a pas jusqu'à présent découvert, en politique plus qu'en médecine, le moyen de rajeunir les corps usés de vieillesse, en y injectant un sang nouveau. D'ailleurs, outre que le pacha d'Égypte ne partage peut-être pas les vues audacieuses que lui prêtent les beaux-esprits de notre Europe, lui qui, si l'on en croit un écrivain anglais, aspirait plus, en 1833, au titre de séraskier du sultan, qu'à le remplacer sur le trône, voilà que sa puissance s'ébranle, voici que la Syrie s'insurge, et que les grandes destinées prédites à une race plutôt conquérante que fondatrice commencent à paraître problématiques.

Méhémet-Ali est un grand homme sans doute, mais il ne lui est pas donné de créer un peuple; car un peuple vit par une pensée intime et plastique, et ces hordes disciplinées à coups de bâton n'auront jamais une individualité assez forte pour résister à l'absorption étrangère. Qu'il élève des manufactures et des instituts scientifiques, qu'il creuse des ports et des canaux, qu'il coupe l'isthme de Suez, le satrape ne travaille pas pour sa race. L'Europe chrétienne s'approche qui se portera l'héritière de tout cela. Elle a dans sa foi, et dans le génie progressif et libre nourri par ses croyances, le germe de cette haute civilisation intellectuelle, la seule qui ait droit et pouvoir de faire reculer la barbarie. Les Arabes de l'Espagne, supérieurs en élégance et en nombre aux farouches guerriers qui les vainquirent, reculèrent, malgré cette supé-

riorité matérielle, devant l'idée à laquelle appartient l'empire du monde. Les races américaines se fondent à l'approche des colons, comme la cire aux rayons du soleil. Ainsi l'Europe s'étendra sur l'Afrique et sur l'Asie par la dilatation naturelle de ses forces et de ses idées Que si de hardis réformateurs préparent cet avenir aux nations musulmanes en y fécondant les déserts, en appliquant les puissances nouvelles de l'industrie et de la science, comme beaucoup d'aveugles ouvriers de notre Europe incroyante, ils travaillent pour une œuvre dont ils n'ont pas le dernier mot, et qui ne leur profitera point.

La régénération de l'empire ottoman sous une dynastie arabe fut un rêve de quelques jours, comme la création d'un empire grec, ayant Constantinople pour capitale, fut celui de quelques années. Ce projet fut plus particulièrement défendu en France par un homme d'esprit, qui, après avoir eu le tort de trop écrire, a, dans ce moment, celui de garder un trop long silence. M. de Pradt a vécu pendant quinze ans en présence de la terreur inspirée aux esprits prévoyans par l'accroissement de la puissance russe; il a signalé chaque pas de ses armées dans les guerres de Perse et de Turquie comme un acheminement vers l'asservissement de l'Europe; il a démontré que déjà cette Europe, qui se croit libre, est tributaire de Pétersbourg pour une portion notable de son budget, puisque, sans la nécessité de faire équilibre à la masse des forces russes, l'état militaire européen diminuerait dans une sensible proportion (1). Aucun écrivain français n'a mieux établi la tendance nécessaire de la Russie vers le midi, et l'impossibilité où se trouve une grande puissance commerciale de ne pas s'assurer le débouché de cette mer Noire, dont la nature a fait un lac russe vers lequel se dirige le cours de tous ses grands fleuves. Mais à ces dangers le fécond publiciste n'a jamais trouvé que deux remèdes: d'abord, la formation d'un grand empire grec, s'étendant jusqu'au Danube; puis une alliance permanente de l'Europe contre la Russie.

Le philhellénisme est tombé, comme tous les sentimens exaltés, mais sincères, du jour où il a reçu satisfaction légitime et complète : auss la question grecque, passée dans le domaine de la politique, ne se colore-t-elle plus de cet éclat qu'elle empruntait aux flammes héroïques des brûlots de Canaris. Ce n'est pas quand le maintien du royaume grec dans ses limites actuelles peut sembler problématique, quand il ne se conserve que par la constante tutelle des puissances garantes de son indépendance, et que le sol hellénique est un foyer d'intrigues pour

(1) *Système permanent de l'Europe par rapport à la Russie.* 1828.

toutes les ambitions rivales, qu'il serait possible de présenter la formation d'un grand état grec comme une barrière contre une puissance qui compte près de soixante millions de sujets (1). Que les poètes se contentent d'avoir Athènes pour capitale de la Grèce restaurée, et qu'ils n'ambitionnent pas Constantinople. Un empire grec, à raison des sympathies religieuses de ses sujets, de sa faiblesse politique et de la corruption de ses agens, serait dans une dépendance encore plus étroite de la Russie, que celle où languit aujourd'hui la Porte. Il en serait de même de ces petits états qu'on a quelquefois présentés comme devant s'élever sur les ruines de l'empire ottoman.

Ces idées de la restauration ne sont plus guère de mise en 1835, et le temps a vraisemblablement convaincu M. l'abbé de Pradt qu'il en est à peu près de même de l'alliance universelle, si long-temps indiquée par lui comme unique sauvegarde contre l'ambition moscovite. Lorsque tous les princes de l'Allemagne ont emporté de Tœplitz un regard de l'autocrate comme une espérance, on doit, ce semble, reconnaître que l'espoir d'armer l'Europe entière contre la Russie est désormais une pure chimère, et que si jamais les dispositions des cabinets changeaient à cet égard, le sort de l'empire ottoman serait décidé longtemps avant que cette ligue ne fût assise.

L'Europe s'agite dans les limites arbitraires tracées à Vienne par l'ambition et l'imprévoyance. Comment s'étonner dès lors que quelques cabinets inclinent vers la puissance destinée à briser tôt ou tard un état territorial tout factice, et qui distribuerait sans doute dans l'occasion de ces magnifiques récompenses dont Napoléon savait le secret? La Prusse à laquelle, en 1815, on refusa la Saxe qu'elle réclamait, pour lui donner les provinces rhénanes qu'elle ne demandait pas, et qui se trouve échancrée par ce qu'elle a reçu comme par ce qui lui a été refusé, la Prusse qui tourne à la fois vers Dresde et vers Hanôvre des regards de convoitise, est l'alliée naturelle de la puissance qui a mis sur Byzance l'hypothèque de tout son avenir.

Des états du second ordre, auxquels le maître de l'Occident distribuera des couronnes royales, n'ignorent pas non plus qu'un jour la carte de l'Europe pourrait être refaite, non à Vienne, mais à Pétersbourg; et la manière dont on opérait à Paris à l'époque du réglement des indemnités germaniques, a laissé de bons souvenirs. Les états, dit-on, sont menacés, comme les grandes puissances elles-mêmes, par

(1) 56,000,000 en 1834, cette population ayant augmenté d'un tiers depuis 1800. — M. Schnitzler. *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

l'accroissement démesuré de la puissance autocratique. Eh! qu'importe? ne l'étaient-ils pas aussi par l'extension de l'empire français, ce qui ne les a pas empêchés de servir d'instrumens pour asservir le monde? Ils l'ont abandonné avec la fortune, et quand la voix des peuples a fait taire celle de la politique. Mais on s'est trop bien trouvé d'avoir long-temps écouté celle-ci pour n'en pas garder le souvenir.

L'Europe n'est donc ni assez compacte, ni assez bien assise, pour qu'une ligue continentale soit possible contre la Russie. Et peut-être est-il assez curieux de remarquer que la moins révolutionnaire des puissances, quant à son état intérieur, est celle autour de laquelle viennent se grouper les espérances menaçantes pour la paix du monde, tandis que l'Angleterre, livrée à toutes les influences démocratiques et novatrices, est la plus puissante comme la plus inflexible gardienne d'une situation dont elle défend l'intégrité, en même temps qu'elle ébranle les lois des ancêtres.

Les publicistes que préoccupe l'agrandissement de la Russie, usent d'un singulier raisonnement pour combattre cette ambition incessante (1). Si cette puissance, disent-ils, n'avait attaqué pendant un siècle la Suède et la Pologne, elle fût restée faible et barbare; si elle ne tournait aujourd'hui des vues vers le midi, pour s'assurer, par Constantinople, la possession des Dardanelles, tous les développemens ulté-

(1) « Comment la Russie ne se serait-elle pas mêlée de politique étrangère? En se renfermant dans ses limites primitives, elle restait à la merci de toute l'Europe. Deux détroits, celui du Bosphore et celui des Dardanelles, font la loi à ses rivières, à ses fleuves, à ses ports, à ses arsenaux les plus importans. C'est le double canal de ses richesses, le double seuil de sa prison; c'est par là qu'elle respire, par là que son commerce s'active, par là qu'il pourrait s'éteindre. Il ne faut pas être profond diplomate pour comprendre ces choses; il suffit d'être Russe, marchand, bourgeois, armateur, soldat ou caporal. Placez à l'embouchure de l'un de ces détroits quelques canons ennemis de la Russie, aussitôt la Russie meurt. Vulnérable dans ces points éloignés d'elle-même, il semble que sa vitalité propre soit en dehors de son territoire; aussi est-ce au secours de ces points dangereux qu'elle s'élance. » (*European Quarterly Journal.*)

Un autre écrivain anglais, d'une plus haute autorité, s'exprime ainsi : « Si tant de raisons ne faisaient pas désirer à la Russie la possession des Dardanelles, cette possession lui serait encore nécessaire pour la sécurité de son commerce actuel; autrement elle ne saurait tolérer chez elle aucun grand développement de l'industrie, qui pourrait, à chaque moment, ébranler l'empire et renverser le gouvernement, sans autre cause immédiate qu'un ordre verbal donné par le reis-

rieurs de sa civilisation, de ses richesses et de son industrie, seraient arrêtés; c'est par là qu'elle respire, c'est par là qu'elle pourrait mourir. Le canal du Bosphore et des Dardanelles est à la fois le véhicule de ses richesses et la clé de sa prison. Ouvrez cette mer, et la Russie devient industrielle, commerciale, maritime; elle met en valeur les riches produits de ses magnifiques provinces méridionales; elle retrouve le prix de tous ses sacrifices, de toutes ses avances, de toutes ses corruptions; fermez-la, la Russie s'éteint, car c'est mourir que de vivre dans une geôle, que de végéter sans grandir.

Ces faits sont constans, irréfragables, et c'est avec toute raison que l'autocrate s'écriait dans le manifeste qui précéda la dernière guerre : *Le Bosphore est fermé, notre commerce est anéanti! La ruine des villes russes qui doivent leur existence à ce commerce devient imminente, et les provinces du midi sont privées de l'unique débouché de leurs produits, de l'unique communication maritime qui peut, en facilitant les échanges, faire fructifier le travail, développer l'industrie et la richesse.*

Si d'aussi hautes paroles avaient besoin de commentaire, il nous suffirait d'emprunter une observation péremptoire à la statistique : « En 1815, dit M. Moreau de Jonnès, la Russie faisait, dans les ports d'Odessa et de Tanganrok, un commerce d'importation et d'exportation de 60,000,000. La fermeture de la mer Noire fit soudain cesser la prospérité de ces deux villes; et les différends de la Russie et de la Porte firent perdre dans ce seul marché, à la première de ces puissances, un commerce excédant 180,000,000 pour une simple suspension de trois années (1). »

Il est donc reconnu en fait, et surabondamment établi de l'aveu des écrivains anglais, qu'il s'agit ici pour la Russie de l'une de ces questions capitales sur lesquelles un peuple ne saurait transiger sans engager l'avenir des générations, sans manquer aux lois de son développement naturel : question de vie ou de mort, plus encore que d'ambition, car il n'est point ambitieux le jeune homme qui aspire à la maturité de ses forces et de ses facultés, et c'est un devoir, plus encore qu'un droit, pour les peuples, de faire fructifier les dons que leur a dispensés la Providence.

effendi au gouverneur du port de Constantinople. *Les Dardanelles*, a dit le comte Nesselrode, *sont pour vous une question importante; pour nous, elles sont une question vitale.* — *C'est la clé de ma maison*, disait Alexandre. (*L'Angleterre, la France, la Russie et la Turquie.*)

(1) *Le Commerce au* XIXe *siècle*, tom. Ier, ch. VII.

Un équilibre durable se pourrait-il donc asseoir sur la manifeste violation des lois par lesquelles les nations vivent et se conservent? L'intérêt national en Angleterre, les préjugés en France, égarent tellement sur cette question, qu'on la pose vraiment de manière à justifier par avance tous les efforts de la Russie pour s'assurer une possession à laquelle on rattache les destinées même de cet empire, tous ses développemens ultérieurs, et jusqu'à sa sûreté présente. Quel gouvernement serait coupable aux yeux de la politique ou de la morale, en brisant, même au prix d'une guerre acharnée, les entraves où l'on prétendrait retenir à tout jamais l'élan de sa prospérité naissante?

Le cabinet russe est sans doute aujourd'hui, comme tous les pouvoirs de l'Europe, sous l'influence d'une situation générale qui, en rendant les bouleversemens redoutables, impose la paix comme un devoir envers l'ordre social et la civilisation même. La crainte des révolutions fait dévier de ses voies la politique de toutes les chancelleries, comme une avalanche suspendue aux flancs de la montagne détourne de sa route le voyageur effrayé. Cependant comprenons bien, ainsi qu'on commence à le faire en Angleterre, que l'instant décisif approche. Alexandre lui-même ne s'est pas fait faute de prendre la Bessarabie; quelque appréhension que puisse éprouver Nicolas de faire éclater l'orage qui gronde sur le monde, il n'a pas hésité à faire franchir à ses armées l'arc de triomphe qui indiquait à son aïeul le chemin de Byzance. Le traité d'Andrinople, tout modéré qu'on veuille le trouver, assure à la Russie le Delta du Danube, Anapa, clé de la Circassie, et d'autres possessions lointaines dont l'Europe sait à peine les noms, et dont la Russie seule connaît l'importance. Le traité d'Unkiar-Skelessi, qui rend le cabinet de Pétersbourg suprême garant de la sûreté extérieure et intérieure de l'empire ottoman, parut assez important au négociateur pour être acheté au prix de l'abandon des créances russes. L'on construit des flottes immenses dans la mer Noire; les grandes fortifications de Sébastopol s'élèvent avec rapidité, et déjà tinte la cloche qui sonnera l'agonie de l'empire des Osmanlis. La Russie n'a point intérêt à hâter cet instant, car la violence est inutile là où la nature agit avec une si effrayante promptitude. D'ailleurs, l'irritation croissante de l'Angleterre, la nécessité qu'éprouverait un pouvoir impopulaire, et menacé de détourner au dehors, selon la politique de tous les patriciats, l'esprit d'entreprise et d'innovation, un retour de l'énergie du divan, une révolution de sérail, tout semble pouvoir amener, pour l'empire ottoman, de sanglantes et prochaines funérailles.

La flotte anglo-française forcerait les Dardanelles, brûlerait dans la mer Noire les vaisseaux et les arsenaux russes, que Constantinople n'en finirait pas moins par être occupée, et qu'après de longues calamités, un traité de partage devrait l'assurer à la Russie, faute de pouvoir la donner à d'autres. Étudiez l'histoire de la diplomatie moderne, depuis la paix d'Utrecht, qui reconnut la succession de la maison de Bourbon en Espagne et celle de la maison de Hanovre en Angleterre, et vous verrez que presque toujours les traités sont intervenus pour sanctionner des faits accomplis malgré d'énergiques résistances. Ce ne sera certainement pas dans cette circonstance que cette loi recevra une exception. L'alliance des deux puissances maritimes créerait incontestablement à la Russie de grands obstacles; elle pourrait tarir pour plusieurs années, dans la mer Noire, les sources de sa prospérité; mais il est évident que cette alliance ne saurait prévenir indéfiniment les progrès de ses armées dans la Bulgarie et la Roumélie.

A quel prix, d'ailleurs, achèterions-nous un délai qui nous touche peu, quoi qu'on en dise? Faut-il que la France se précipite dans de tels hasards, parce que l'Angleterre tremble pour son monopole maritime et commercial, parce que la Russie à Constantinople menace à la fois Corfou et Calcutta? Faudra-t-il qu'une puissance dont l'intérêt, comme la mission providentielle, est de préparer le triomphe de la politique naturelle des nations, ainsi que celui de toutes les idées fécondes et vraiment progressives, faudra-t-il que la France s'engage dans une lutte sanglante et peut-être séculaire, pour donner raison à la diplomatie contre la nature, à la barbarie contre la civilisation?

Je ne saurais comprendre qu'on pût nous imposer la guerre pour défendre la Turquie contre les Russes, tandis qu'on ne nous en fit pas, en 1831, un impérieux devoir pour leur arracher la Pologne. Comment voir avec des transes aussi vives les progrès de la marine russe dans la mer Noire, lorsque nous nous félicitons avec raison des développemens rapides de la marine des États-Unis, dans l'espoir de résister un jour, avec des chances moins inégales, aux forces navales britanniques, supérieures à celles de toutes les puissances du monde réunies? Sans réveiller de vieilles haines entre deux grandes et généreuses nations, faut-il donc faire un métier de dupes, et nous payer de déclamations redondantes contre le colosse du nord?

Comment s'expliquer qu'on prêche à la fois la liberté du commerce, l'avantage d'étendre le champ de la concurrence et celui de la consommation, et qu'on s'effraie de voir renaître à la civilisation les fertiles

contrées qui en furent le berceau (1)? Se préoccuper de l'extension de la Russie vers l'Orient plus que de la nécessité de faire reculer ses frontières occidentales, qui, en longeant la Moravie, menacent Vienne, et rejettent un tiers de la Prusse, de l'Oder à Memel, sur les derrières de l'empire russe; attacher, par exemple, comme question européenne, plus d'importance à l'occupation de Constantinople qu'à la renaissance de Varsovie; lutter pour empêcher un fleuve d'affluer à la mer, un oiseau voyageur de suivre le cours de sa migration, au lieu d'intervenir dans ce grand ébranlement pour redresser les vieux torts de notre faiblesse, et régler le système nouveau de l'Europe sur des bases conservatrices, en même temps que favorables à notre légitime influence; c'est là, à notre avis, une aberration dont on peut croire que la réflexion fera justice avant l'expérience, cette tardive et inflexible conseillère des peuples.

La science de l'homme politique consiste à pressentir la nature en en

(1) En envisageant cette question sous le rapport commercial, il serait facile de démontrer que les transactions de la France dans le Levant ne sont pas aujourd'hui sur un pied assez avantageux pour qu'on dût appréhender un évènement qui, en tout état de cause, ne saurait jamais aggraver notre position, et la modifierait vraisemblablement d'une manière heureuse.

Si la balance fut en notre faveur dans les marchés du Levant jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, elle commençait à flotter vers 1749, et depuis 1764, elle ne cessa plus d'être à notre détriment. On peut consulter à cet égard les savans ouvrages de MM. Félix de Beaujour et Moreau de Jonnès. Dans les dix années comprises entre 1780 et 1789, le terme moyen de l'excédant des importations sur les exportations fut de 13 millions. Cet état de choses s'empire chaque jour par suite de la dépopulation croissante des provinces de la Turquie d'Europe et d'Asie, et par la concurrence que les Anglais ont élevée contre presque tous nos articles d'exportation. Dans ce commerce, d'où la France se retire de plus en plus, la balance est en faveur de l'Angleterre de plus de 25 millions par an. Depuis 1816, la grande extension qu'a reçue le commerce américain a conduit les navires de l'Union dans les Échelles, et leurs relations y prennent chaque année une extension plus notable.

On sait quels efforts fait, de son côté, l'Autriche, reconnue, depuis le traité de Campo-Formio, héritière de la puissance vénitienne, pour participer par les bouches du Cattaro et Trieste, à ces transactions qui lui présentent à la fois des avantages politiques et commerciaux. C'est ainsi que la France a vu s'élever chaque jour contre elle des concurrences qui l'ont à peu près désintéressée dans cette question.

secondant le travail. Qu'il marche selon les temps, d'un pas lent ou rapide, qu'il s'arrête souvent, c'est sagesse; mais malheur à lui s'il tourne le dos à l'avenir, s'il combat ce qu'il n'a que la mission de retarder. Voyez l'Angleterre luttant sept ans contre ses colonies révoltées, et finissant par signer avec elles un traité de puissance à puissance; voyez l'Espagne; voyez l'histoire tout entière.

C'est surtout dans notre patrie, bénie du ciel, que cet accord de la politique avec la nature devient chose simple et facile. La France est ainsi constituée qu'elle n'a point à redouter pour les autres peuples ce qui fait leur force et assure leurs développemens légitimes. Confiante et forte, elle repose sur elle-même; elle est grande par les richesses de son sol et par son génie, par l'unité de ses parties et leur cohérence. Ce n'est point des stipulations officielles qu'elle tire cette prééminence morale que des traités malheureux ne lui ont point ôtée. Comme son avenir et sa fortune ne sont en question ni au Cap de Bonne-Espérance, ni dans l'Inde, ni aux Antilles, ni à Constantinople, les peuples comprennent qu'elle doit survivre aux révolutions, et sa médiation est acceptée avec confiance, parce que les principes de sa politique naturelle sont libéraux et désintéressés. Ce rôle a fait sa force ou ses malheurs, selon qu'elle l'a bien ou mal compris. Louis XV et Napoléon y ont été infidèles, chacun selon leur mesure, l'un en nous léguant une vaine gloire, l'autre une éternelle honte. C'est cette intervention qu'il lui appartient d'exercer dans la crise qui s'approche, et par l'autorité de sa parole et par la force de ses armes.

On a raison de lui faire envisager sévèrement les devoirs que son honneur et sa sûreté lui imposent envers elle-même et envers l'Europe. Mais si ces devoirs sont grands, ils prennent leur source dans sa position continentale, et nullement dans ses intérêts maritimes; et si elle se préoccupait de ceux-ci, elle devrait envisager l'établissement naval de la Russie à Constantinople du même œil que la création du nouveau royaume de Grèce, combinaison sanctionnée par la bonne politique, surtout parce qu'elle aura pour résultat de créer une marine de plus dans la Méditerranée.

De toutes les erreurs, la plus grave et la plus générale, celle que les agens et les écrivains officiels de l'Angleterre s'attachent à entretenir, c'est l'identité d'intérêts qui lierait à tout jamais les cabinets de Paris et de Londres (1). La France a mieux à faire pour prévenir les dangers

(1) Voyez surtout le livre récent intitulé : *L'Angleterre, la France, la Turquie et la Russie.* Cet ouvrage, dont on connaît la source, œuvre si remarquable,

dont l'extension de la Russie menace, il est trop vrai, l'Europe, que de s'imposer une tâche ruineuse, et à bien dire impossible. Grace à Dieu, elle ne doit prononcer contre aucun peuple le *delenda Carthago*.

On veut rire quand on nous montre déjà les hordes cosaques s'embarquant à Constantinople pour venir tenter une restauration en Provence (1). Il y a moins loin de Plymouth à la côte de Bretagne que du Bosphore à Marseille; la flotte anglaise était, dans la guerre de la révolution, plus formidable que ne le sera jamais la flotte russe, et cependant la Grande-Bretagne, appuyée sur l'émigration et la gigantesque Vendée, n'a pas ébranlé même le terrible pouvoir qu'elle combattait en 1793. Un écrivain spirituel et grave, qui produit de semblables raisons comme décisives, laisse croire qu'il n'en a pas de meilleures à donner.

On s'impose une tâche par trop facile en s'efforçant de démontrer que les cabinets assez peu prévoyans ou assez lâches pour tolérer, sans conditions rassurantes pour l'Europe, l'extension indéfinie de la puissance russe, compromettraient la liberté du monde. La France surtout, cette gardienne de la civilisation et de l'indépendance des peuples, ne saurait, sans descendre au dernier degré de l'abaissement, permettre la formation d'un empire qui, appuyé aux glaces polaires, continuerait à tenir garnison à quatre-vingts lieues de Vienne, Dresde et Berlin, tandis qu'il s'ouvrirait par mer le centre de l'Europe, et menacerait l'Angleterre aux bords du Gange. Mais, pour prévenir un tel danger, faut-il s'imposer une tâche qui n'obtiendrait jamais qu'un succès dilatoire? Serait-il impossible de creuser un large lit au cours de l'ambition russe, en lui faisant quitter, dans l'intérêt de l'Europe, des voies où elle a dû marcher temporairement, mais où elle n'a aucun motif de rester désormais engagée?

On a beaucoup reproché depuis un siècle, au cabinet de Pétersbourg, de trop intervenir dans les affaires de l'Europe; reproche sur lequel il est bon de s'entendre.

Pierre Ier faisait son métier de grand homme en dépouillant la Suède de l'Ingrie et de la Livonie, en s'ingérant dans les affaires de Pologne,

du reste, par les données positives et l'habileté du rédacteur, n'est qu'un long sophisme pour changer une question purement anglaise, celle de la possession des Dardanelles, en question française et européenne, et pour confondre la politique de deux grands peuples qui s'honorent et s'affectionnent sans doute, mais dont la position est distincte comme l'intérêt.

(1) *L'Angleterre, la France*, etc., page 136.

en élevant Saint-Pétersbourg contre Stockholm, Copenhague et Varsovie. Il conquérait ainsi plus que des provinces, il créait plus qu'une capitale, car il fondait la civilisation de son peuple. D'ailleurs, quelle que fût la pénétration de Pierre-le-Grand, il ne pouvait avoir, en face de la puissance des Ottomans, encore imposante, ni le secret de leur faiblesse, ni celui de sa propre force. Le vainqueur de Pultawa faillit trouver des Fourches Caudines au bord du Pruth, où il dut signer une paix désastreuse, et l'on ne pouvait entretenir du temps d'Achmet les pensées que l'on conçoit sous Mahmoud. Les préoccupations de la Russie, avant de se détourner sur l'Orient, devaient donc se porter sur l'Europe. Ce fut par son contact avec elle que Pierre grandit dans l'opinion, et qu'il avança son œuvre immense. Sous Elisabeth et sous Pierre III, le gouvernement russe porta dans les affaires d'Allemagne des vues tellement incohérentes, qu'on put le croire animé beaucoup moins de l'espoir de s'assurer des avantages matériels que du désir de peser à tout prix dans la balanee. Il n'y eut plus sous Catherine, Paul Ier et Alexandre, de question occidentale qui n'attirât les Russes sur l'Oder et sur le Rhin.

Mais aujourd'hui cette civilisation est acquise à l'immense empire du nord. Moscou en est le siége comme Paris; elle descendrait sur Constantinople à l'instant où le patriarche élèverait dans Sainte-Sophie une hostie consacrée. Le contact immédiat avec l'Europe, indispensable pour former une armée et s'assurer une considération extérieure, est donc, sous ce rapport, d'une moindre importance pour l'empire russe qu'au temps de son fondateur. Les motifs qui portaient ce prince à dépouiller la Suède, et Catherine II à provoquer le partage de la Pologne, n'existent plus au même degré, puisque la Russie à Constantinople ne serait pas moins puissance européenne prépondérante, dût-elle, pour prix d'une si magnifique conquête, signer, dans le sérail des sultans, l'indépendance de Varsovie.

La Pologne épuisée sommeille : il peut dépendre de l'Europe que ce soit dans son berceau et non dans sa tombe. L'Europe ne doit-elle rien à ce peuple? ne se doit-elle rien à elle-même? Que si le devoir de réparer une grande iniquité la laisse insensible, qu'au moins le soin de sa propre sûreté la touche. Personne ne croit sans doute à la possibilité de reporter la frontière russe à Smolensk; mais il serait des arrangemens à prendre, autant dans l'intérêt de tous que dans l'intérêt de ce grand empire lui-même. Le premier besoin d'une puissance en voie de progrès est une domination bien assise, et la Pologne ne s'agitera-t-elle pas des siècles encore sous l'oppression étrangère? Un peuple

chrétien a la vie dure; les plus abondantes saignées ne l'épuisent pas; il lègue sa vengeance aux générations qui doivent suivre, et ses héros en mourant jettent aussi contre le ciel de la poussière que le temps féconde. La Russie, barbare encore, avait besoin de s'ouvrir l'Occident; la Russie actuelle, avec son million de soldats, dompte et contient la Pologne; mais la Russie industrieuse et maritime, maîtresse du cours du Danube et du Bosphore, n'aura plus ces instincts de conquête et de domination militaire; il lui faudra utiliser pour la paix ses ressources aujourd'hui stériles; le vieil esprit moscovite cèdera devant des influences nouvelles, et l'orgueil national ne résistera pas toujours; on peut l'espérer, à l'intérêt manifeste de l'empire.

Un système est près de devenir inapplicable quand il impose au chef d'un grand empire des paroles de la nature de celles qui viennent d'émouvoir si profondément l'Europe. C'est sans doute une scène toute théâtrale que celle à laquelle s'est prêté l'empereur, au sein de Varsovie désolée; le cœur du frère d'Alexandre démentait les sauvages paroles que son rôle l'obligeait de prononcer; on le croit pour l'honneur de la Russie comme pour celui du czar; mais le même sentiment oblige de croire aussi que ce rôle de geôlier finira par répugner aux vainqueurs, autant qu'il est insupportable aux vaincus. Jamais, du reste, plus éclatant témoignage ne fut rendu à la vitalité de la Pologne, jamais gage plus assuré ne fut donné à sa renaissance. La Russie, qui se dit seule forte et compacte, fait aux yeux du monde entier, un aveu dont, dans des jours plus calmes, elle profitera sans doute; elle confesse qu'un peuple entier est en insurrection permanente sur sa frontière, et l'empereur le dispense désormais de l'hypocrisie, ce dernier supplice des faibles et des opprimés.

Toute la politique de la France, sous le rapport de la sûreté de l'Europe et de sa propre sécurité, se réduit à un fait fort simple : pour une toise de terrain que la Russie abandonnerait à l'Occident, lui en livrer dix en Orient; lier indissolublement la question polonaise à celle de la Turquie, de manière à rétablir le seul rempart naturel contre le Nord, en même temps qu'on porterait un coup sensible au monopole de l'Angleterre; comprendre enfin qu'il n'y a ni plus ni moins à se préoccuper du despotisme militaire de la Russie que du despotisme maritime de la Grande-Bretagne, puisque si nous payons tribut à l'un par notre budget de la guerre, notre budget de la marine nous rend tributaires de l'autre.

La France ne doit pas s'inquiéter de ce qu'un peuple grandit, mais seulement de la manière dont cet agrandissement s'opère. Elle a jeté

au milieu des nations ces Etats-Unis d'Amérique qui protégent seuls aujourd'hui la liberté maritime du monde, et qu'une politique haineuse et sans portée croyait possible de maintenir éternellement à l'humble rang de colonies. La France a noblement rempli son rôle; et si cette république, ambitionnant une influence plus éclatante, aspirait à prendre pied sur le continent européen, elle combattrait, sans doute, de telles prétentions comme contraires à la nature des choses : qu'il en soit de même pour la Russie. Comprenons bien qu'il est tel agrandissement de cet empire que nous devons être les derniers à combattre, parce que nous serons les premiers à en profiter; qu'il est tel autre auquel il importerait de résister à outrance. C'est ainsi, par exemple, que la conquête de la Finlande, qui annule toute l'influence extérieure de la Suède, devait être considérée d'un autre point de vue que la conquête de la Bessarabie. Un jour viendra où l'on pourra dire, sans être accusé de paradoxe, que la Russie, occupant l'île d'Aland, d'où elle menace Stockholm, est moins à sa place que la Russie à Constantinople.

La décomposition de l'empire ottoman soulève, du reste, et de toutes parts, d'innombrables questions. Elles ont été récemment remuées avec hardiesse par un homme qui, sur cette terre de ruines et d'espérances, a évoqué à la fois le passé et l'avenir. Le monde semble, en effet, destiné à se retremper à son berceau, et l'on dirait qu'en retardant une inévitable catastrophe, la Providence donne à l'Europe le temps de mûrir ses idées et d'embrasser l'horizon qui se déroule devant elle. Si la raison des peuples et des gouvernemens ne prépare pour ces évènemens une issue pacifique, si les traditions routinières l'emportent, on aura la guerre avec les longs désastres qu'elle entraînera pour l'Europe et pour l'Asie.

« Cette guerre finie de lassitude, rien de ce qu'on aura voulu empêcher ne sera empêché; la force des choses, la pente irrésistible des évènemens, l'influence des sympathies nationales et des religions, la puissance des positions territoriales, auront leur inévitable effet. La Russie occupera les bords de la mer Noire et Constantinople; l'Autriche se répandra sur la Servie, la Bulgarie et la Macédoine, pour marcher du même pas que la Russie; la France, l'Angleterre et la Grèce, après s'être disputé quelque temps la route, occuperont l'Egypte, la Syrie, Chypre et les îles; l'effet sera le même; seulement des flots de sang auront été versés sur terre et sur mer. Des divisions forcées, arbitraires, faites par le hasard des batailles, auront été substituées à des divisions rationnelles de territoires; des colonisations utiles auront perdu

des années; et pendant ces années, peut-être longues, la Turquie d'Europe et l'Asie auront été en proie à une anarchie et à des calamités incalculables. Vous y trouverez plus de déserts encore que les Turcs disparus n'en auront laissé. L'Europe aura reculé, au lieu de suivre son mouvement accéléré de civilisation et de prospérité, et l'Asie sera restée plus long-temps morte dans son sépulcre. Si la raison préside aux destinées de l'Europe, peut-elle hésiter (1)? »

A ces immenses changemens se lieront ceux que les évènemens préparent dans la situation de l'Europe occidentale. La Prusse et la Bavière, centre d'attraction de l'Allemagne du nord et de l'Allemagne méridionale, suivant le cours de leurs destinées ascendantes, la France combinera l'intérêt de sa sécurité avec l'intérêt permanent de l'Europe; elle maintiendra ou modifiera des combinaisons qui ne peuvent conquérir un caractère définitif qu'autant qu'elles acquerraient la sanction de l'expérience et du temps. Si l'état territorial de l'Europe est altéré, elle n'oubliera pas que des cinq puissances, elle est la seule qui n'ait pas accru ses possessions depuis le XVIIIe siècle, si ce n'est de cette conquête africaine, dont la haute importance, si pauvrement appréciée dans les débats parlementaires, se rattache à l'ordre entier des faits nouveaux qui naîtront du prochain contact de l'Europe avec l'Asie.

Personne n'ignore que cette pensée d'une reconstitution de l'Europe sur la base de la renaissance de la Pologne, et d'amples compensations pour la Russie dans l'Orient, traversa souvent la tête de Napoléon. Il l'apportait à Tilsitt, et l'habile historien de ces transactions, M. Bignon, expose mieux les considérations devant lesquelles il recula, qu'il ne le justifie d'y avoir cédé dans la plénitude de sa puissance. Peut-être soutiendrait-on avec plus d'avantage que ce remaniement est si étroitement lié à la question turque, qu'il eût été impossible, même à Napoléon, de l'en séparer, et que, de son temps, l'heure n'avait pas encore sonné pour la puissance ottomane.

« J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie; il en a été plus d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. La Russie la voulait; je ne devais pas l'accorder : c'est une clé trop précieuse; elle vaut à elle seule un empire : celui qui la possédera peut gouverner le monde (2). »

(1) M. de Lamartine. *Voyage en Orient*, tome IV.

(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*. Avril 1816.

Ces paroles sont graves sans doute; elles autorisent bien des hésitations, elles donnent bien de la force à l'opinion contraire à celle que l'on défend ici. Ne peut-on faire remarquer cependant que la Russie à Constantinople eût été un coup plus grave porté à l'Angleterre que le blocus continental? Et si la possession de cette capitale suggérait des craintes pour l'avenir, un remaniement de l'Europe occidentale n'eût-il donc pu les dissiper? Le véritable motif de l'opinion de l'empereur, c'est que, malgré sa foudroyante perspicacité, il se faisait quelques illusions sur la viabilité de l'empire ottoman, illusions qui ne sont possibles désormais qu'avec un parti pris.

Quant à la restauration d'un royaume de Pologne, ce puissant génie en comprit la véritable importance, pour l'honneur de la politique française devant l'Europe et devant l'histoire : aussi jusqu'à son dernier jour berça-t-il le monde de cette espérance dont on doit lui reprocher sévèrement d'avoir différé l'accomplissement, sans qu'on puisse lui imputer le crime de l'avoir jamais abandonné. Pour jeter quelque popularité sur l'expédition de 1812, il l'appelait dans ses proclamations la guerre polonaise, comme pour dire la guerre européenne, la guerre sacrée (1); et quand, sur le rocher de Sainte-Hélène, il se drape pour la postérité, c'est par cette féconde pensée qu'il se complaît à expliquer tout ce qu'il y a d'obscur et d'incohérent dans l'ensemble de ses actes. Celui qui commença sa carrière par rayer Venise de la liste des nations, qui écrasa l'Europe sous la France, pour fouler celle-ci de son talon, se pose là comme le fondateur prochain d'un équilibre nouveau, préparé de longue main, et dont le germe inaperçu reposait au fond des actes qui soulevèrent contre lui les plus vives irritations. Le grand homme veut en imposer à l'histoire et peut-être à lui-même; on dirait que, devinant la vanité de sa gloire, il aspire à la troquer contre une autre.

La France aura quelque chose d'irrémissible à expier, tant que le crime de 1772 n'aura pas été effacé par des stipulations généreuses. Cet attentat médité par Catherine, au milieu de ses philosophes et de ses amans, qui trouva dans Frédéric un trop facile complice, et dont la perpétration, de l'aveu de Marie-Thérèse, imprima sur son noble règne une tache indélébile; cet attentat où la ruse se combine avec la

(1) Les articles secrets du traité conclu avec l'Autriche au mois de mars 1812 renferment en effet des stipulations relatives à l'échange des provinces illyriennes, dont Napoléon s'était réservé le droit de disposer, contre une portion équivalente de la Pologne autrichienne. — Schoël, tome X.

brutalité, l'hypocrisie avec l'impudeur, témoignait de la sauvage abjection où les doctrines athées avaient conduit les peuples et les rois. Le ministère Dubarry supporta ce qu'il n'était pas digne d'empêcher, et Louis XV s'enferma dans son sérail, en donnant un regret au duc de Choiseul, qui eût eu plus de pénétration sans avoir peut-être plus de puissance. Près d'un siècle s'est écoulé depuis ce crime, et l'Europe le paie chaque jour davantage. Ce rempart lui manque de plus en plus; et quand l'extension de la Russie l'aura portée sur Constantinople, une telle situation deviendra intolérable.

Ce n'est pas en 1815 qu'on pouvait accueillir ou ces prévisions lointaines ou ces vues réparatrices. De toutes les réunions dans lesquelles le sort du monde fut débattu, le congrès de Vienne est celle où il a été joué avec plus de légèreté et d'imprévoyance. Des complaisances réciproques, quelques combinaisons factices dont la création du royaume des Pays-Bas fut la principale, une absence complète de doctrines qui fit résoudre toutes les questions par des moyens termes, lever tous les embarras par des expédiens sans portée, tel fut l'esprit de ces conférences fameuses où l'on se tint en même temps en dehors du passé et de l'avenir.

Les actes de Vienne appartiennent, sous le rapport européen, au mouvement d'idées qui caractérisa la restauration en France. On tenta sans foi sérieuse dans son œuvre, et sans appui dans les sympathies des peuples, de créer des principes et d'en concilier de contradictoires; on régularisa l'antagonisme, parce que le moment n'était pas venu d'établir l'harmonie. Le congrès de Vienne fut le terme où vint expirer la politique toute mécanique qui régit l'Europe depuis la paix de Westphalie. A titre de transition vers l'ère qui se prépare, il doit arrêter notre attention, surtout en ce qui concerne la France, dont le rôle, durant le cours de ces transactions, est généralement peu et mal connu. En 1815, l'Angleterre et l'Autriche élevèrent seules sur un plan, sinon rationnel, du moins fort habile, le laborieux édifice de leur grandeur présente; le congrès de Vienne fut, pour l'une comme pour l'autre, le sommet de la puissance. La Russie ne voyait pas clair encore dans ses destinées; son généreux souverain cédait au vieil esprit russe en gardant la Pologne, et à l'esprit nouveau en la constituant indépendante avec une constitution représentative. La Prusse rencontra, pour ses vues sur la Saxe, des résistances qu'il est difficile de comprendre, en présence de l'inexplicable abandon où l'on laissa tomber de prime-abord la question polonaise. La France n'apporta dans ces débats aucune vue large et féconde; elle les rétrécit aux proportions de

questions de famille, ne défendit la Saxe, et n'intervint dans les arrangemens de l'Italie, que sous le seul rapport de l'honneur dynastique. La légitimité des familles princières, indépendamment de celle des nations, telle fut la base et la règle de son action politique; se contentant d'un rôle d'apparat, dont la théâtrale grandeur plaisait à Louis XVIII à peine rétabli au trône de ses ancêtres, elle se tint pour quitte envers elle-même et envers le monde, parce que, au prix de l'abandon de la Pologne, elle conservait un lambeau de royaume à la maison de Saxe, alliée de la maison de Bourbon, et qu'en livrant Venise à l'Autriche et Gênes à la Sardaigne, elle rendait à un Bourbon le trône des Deux-Siciles. Ce ne sera pas nous qui hésiterons à payer un juste hommage à l'habileté dont usa le représentant de la France pour dissoudre la coalition qui durait encore à l'ouverture des conférences de Vienne, et qu'avaient cimentée trois années de combats heureux, après tant d'années d'humiliation. M. de Talleyrand plaça, dès l'origine, la grande nation, dont les plus chers intérêts lui étaient confiés, sur un pied d'égalité qu'on semblait d'abord disposé à contester; mais sans diminuer à cet égard la part d'influence appartenant à l'ambassadeur lui-même, il est bon de rappeler cependant que la France n'était pas à l'ouverture du congrès, comme au 20 novembre 1815, sous le coup de l'occupation qui suivit la sanglante catastrophe de Waterloo. L'ordre soudainement rétabli, les finances se restaurant par la paix, le crédit consolidé, l'armée se réorganisant avec rapidité sur ce sol que cent batailles n'avaient pas épuisé; cet enthousiasme des premiers jours, qui cachait sous des fleurs l'abîme entr'ouvert; cet enivrement de chevaleresque féauté pour les uns, de liberté constitutionnelle pour les autres, auxquelles on revenait après un despotisme de quinze années; tout cela avait subjugué les vainqueurs même. Les rancunes prussiennes, les rudes instincts du Nord, s'étaient amollis dans l'atmosphère de notre brillante capitale.

La France portait donc au congrès une autorité que rehaussèrent, sans la créer, les talens et le nom de son ambassadeur : elle pouvait beaucoup, infiniment plus qu'on ne le croit en général, et bien plus peut-être qu'elle ne le croyait elle-même ; car on ne saurait expliquer que par l'ignorance de ses ressources, ou l'ignorance de ses devoirs, son inaction et son imprévoyance.

Son gouvernement était dans une situation d'autant plus favorable, que la France, dont la position avait été réglée par le traité du 30 mai, n'avait nulle prétention à faire valoir pour elle-même dans ce vaste partage de dépouilles. La nation avait renoncé sans trop de répugnance

à la Belgique et à la rive gauche du Rhin; car la paix était alors le besoin le plus universellement senti; et acheter la paix au prix de ses conquêtes, n'est point l'acheter aux dépens de l'honneur. La France n'avait donc à défendre à Vienne que les intérêts permanens de l'Europe; si ces intérêts avaient été bien compris dès l'origine, si l'on ne s'était pas trouvé dans l'une de ces époques de transition où les pensées fécondes avortent contre des vues éphémères, il n'eût vraisemblablement pas été impossible de faire oublier la faiblesse de Louis XV, comme Alexandre aspirait à effacer le crime de Catherine; et, en restaurant la Pologne, on pouvait, ce semble, régler d'une manière plus avantageuse pour nous et pour elle-même l'état intérieur de l'Allemagne; on pouvait donner aux provinces rhénanes une organisation qui eût mis ce pays dans une étroite dépendance de la France; il était facile enfin de constituer la Prusse d'une manière forte et compacte en la rendant moins offensive pour nous. C'est ainsi qu'on eût acheté son concours pour la Pologne, par l'abandon d'une question insignifiante, où la vanité du gouvernement français l'emporta certainement sur sa prévoyance politique.

L'Angleterre, ame de cette coalition qui triomphait après vingt années de défaites, et que plaçaient si haut dans l'esprit des peuples et ses innombrables sacrifices et sa courageuse obstination; l'Angleterre, préoccupée du soin de compléter son système de domination maritime, pour lequel elle ne rencontra, du reste, nul obstacle, n'exerça pas sur les questions générales une influence proportionnée à l'importance de son rôle; à l'exemple de la France, uniquement préoccupée de cette affaire de Saxe, transformée en question capitale, et des arrangemens favorables à la maison de Bourbon en Italie, la Grande-Bretagne eut aussi son idée fixe, fichée dans la tête de lord Castlereagh, l'élévation de la maison d'Orange, et l'établissement de ce royaume hybride des Pays-Bas, que le bruit lointain du canon de juillet suffit pour abattre.

Cet accouplement de deux peuples séparés par leurs intérêts moraux et matériels était, du reste, décidé en principe avant l'ouverture du congrès; dès lors la France n'avait pas à tenter une opposition inutile, et la question des Pays-Bas ne formait pas pierre d'achoppement entre elle et l'Angleterre. Ces deux grands états conservaient donc toute liberté de s'entendre sur les autres questions continentales, au premier rang desquelles se présentait l'existence d'un royaume de Pologne indépendant.

Malheureusement celle-ci fut laissée, pendant tout le cours des négociations, dans un abandon complet par la France, et les représentations

de l'Angleterre n'y firent le plus souvent allusion que pour reprocher au cabinet des Tuileries son inexplicable inertie.

Au commencement des conférences, lord Castlereagh est fixé sur la nécessité d'abandonner la Saxe à la Prusse pour s'assurer son concours dans les autres arrangemens territoriaux; puis il hésite, parce que l'opposition parlementaire a choisi l'affaire de Saxe pour thème de ses déclamations obligées; enfin, il se rend aux idées de M. de Talleyrand, et la triple alliance est signée: alliance dissoute par le coup de foudre du 20 mars, et à laquelle le rétablissement de la Pologne eût donné un objet plus important et plus digne.

L'Autriche concentrait son attention principale sur l'Italie, et la France, on doit le dire, n'était ni en mesure, ni peut-être en droit de contrarier ses vues d'agrandissement de ce côté, en revenant sur des actes qu'elle avait sanctionnés à Campo-Formio et à Lunéville, alors qu'elle faisait la loi à l'Europe. Dans l'affaire de Saxe, l'Autriche avait d'abord adhéré aux vues de la Prusse; puis, influencée par la résistance de M. de Talleyrand qui provoqua celle de lord Castlereagh, par l'opinion des petits états et l'énergique refus de la Bavière, elle résolut, à l'exemple de ses alliés, de faire, du maintien de la Saxe abaissée au rang d'état du quatrième ordre, la question fondamentale pour l'avenir et la sécurité du monde.

Si, à cet instant suprême qu'avaient précédé tant d'hésitations, une volonté forte et éclairée eût présidé aux conseils de la France, l'influence de son ambassadeur se fût-elle dépensée d'une manière aussi stérile? Si, en compensation de l'adjonction de la Saxe, dont le morcellement et l'anéantissement politique étaient malheureusement inévitables, on avait préparé l'érection d'un royaume de Pologne sur un pied, sinon intégral, du moins respectable, cette proposition n'avait-elle donc aucune chance d'être accueillie?

On sait par combien de larmes Marie-Thérèse paya sa participation à une combinaison infâme, dont la pensée première fut étrangère à l'Autriche. Ces regrets, le cabinet impérial ne les dissimula jamais, et ce qui se passa depuis le premier partage ne fut pas de nature à les diminuer. L'Autriche ne tira pas de sa complicité une part égale à celle que leurs machinations valurent aux cours de Pétersbourg et de Berlin. Cette conviction était toute vivante encore en 1815; et au milieu des fluctuations de la politique autrichienne, c'était à ce sentiment qu'il fallait faire au moins un énergique appel, au lieu de n'oser pas même prononcer un nom que chacun murmurait tout bas!

Quel invincible obstacle existait donc à l'origine contre cette com-

binaison? Si cet obstacle se produisit à la suite des conférences, à quoi l'attribuer, si ce n'est à la prééminence donnée à la question saxonne sur celle de Pologne? En se refusant à faire à la Prusse une concession qui eût assuré son repos et délivré la France d'un dangereux voisinage; en invoquant les principes dans une seule occasion, quand on les foulait aux pieds dans toutes les autres, en faisant de la conservation d'un lambeau du royaume de Saxe une affaire d'honneur pour la France, on se mettait dans l'impossibilité de reporter sur une pensée incomparablement plus haute les vues si incertaines de l'Autriche et de l'Angleterre; on renonçait à obtenir de la Prusse des concessions à cet intérêt vraiment européen.

On sait quelles généreuses pensées fermentaient dans le cœur d'Alexandre. Pour ce prince, qui aspirait à former un perpétuel contraste avec Bonaparte, et à se faire appeler, lui aussi, le Napoléon de la paix, le titre de restaurateur de la Pologne était celui qui devait flatter le plus son orgueil et ses espérances. Il est constant que la question du rétablissement intégral de la Pologne avait été agitée à Paris; Alexandre y était alors très favorable. Son vœu était de poser de ses propres mains la couronne des Jagellons sur la tête d'un prince allié de sa maison; il avait d'abord songé au duc d'Oldenbourg, puis à Constantin, son frère, et s'il dut modifier ses résolutions généreuses, et restreindre ses premiers projets dans la limite de cette sémi-indépendance, combinaison de la même force que la conservation de ce petit territoire décoré du nom de royaume de Saxe; s'il ne suivit pas à Vienne ses vues premières, ce changement ne s'explique-t-il pas par les dispositions du congrès, et la profonde indifférence des gouvernemens le plus immédiatement intéressés dans ce grand acte?

Personne ne l'ignore : le seul moyen de relever la Pologne en 1815 eût été de faire de la Saxe royale et de divers autres territoires vacans un objet de compensation pour le grand-duché de Posen, sauf à distraire, dans la division de la Saxe, quelques parties au profit de l'Autriche, telles que les Lusaces, ancien fief impérial, important pour couvrir la Bohême. On pouvait aussi former un royaume autrement important que celui dont Dresde est restée la capitale, ayant le grand-duché de Varsovie pour noyau, et pour annexe tout ou partie du duché de Posen, quelques provinces polonaises détachées de l'Autriche, et peut-être de la Russie.

Dans la disposition d'esprit où fut primitivement Alexandre, une influence heureuse eût pu s'exercer sur lui; il eût acheté par bien des sacrifices la reconnaissance d'une dynastie russe sur le trône relevé par

lui. L'Europe n'avait rien à redouter d'une telle combinaison : on sait ce que sont les alliances de famille, et combien la voix du sang se tait vite sous une couronne. L'exemple de la maison d'Anjou à Madrid, de la branche de Sicile à Naples, celui des membres de la famille de Napoléon, étaient présens aux négociateurs de 1815 ; Murat, Louis Bonaparte et Bernadotte n'attestaient-ils pas quelle soudaine adoption confère un trône ?

La déplorable combinaison à laquelle s'arrêta le congrès a été pour la Pologne l'origine de toutes ses calamités, la cause et le principe du mouvement imprudent qui les a provoquées. Cette situation, qui laissait aux Polonais l'ombre d'une patrie, pour les empêcher de s'endormir dans la servitude, qui leur mettait les armes à la main, en leur inspirant la fatale tentation de s'en servir, qui leur donnait tout le matériel d'un gouvernement, sans leur en assurer les bienfaits, était, de toutes les combinaisons, la moins propre à garantir la paix de l'Europe. Mieux valait, et tous les hommes éclairés en tombaient d'accord, un partage pur et simple qu'une telle parodie de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre après la religion, la patrie.

L'on ne comparera pas certainement, sous le rapport de l'importance européenne, un royaume que, sans aucune supputation exagérée, l'on pouvait porter au moins à huit millions d'hommes, à la Saxe royale, ouverte à tout venant, et dont le souverain conserve à peine ce qu'il faut de sujets pour jouer son rôle de roi ; à cette Saxe dont l'Europe, tout en la morcelant, semblait faire l'objet de ses plus hautes sollicitudes. Il est resté depuis vingt ans démontré par les faits que le royaume de Saxe, aussi bien que les souverainetés liliputiennes qui l'entourent, ont été et seront constamment inutiles et à la politique générale, qui fait bon marché de l'existence de la Saxe dans toutes les combinaisons d'avenir, et à l'action particulière de la France en Allemagne. Le seul point d'appui du système français, la guerre advenant, serait, comme chacun sait, dans les états constitutionnels du second ordre de l'Allemagne méridionale.

Quant à la question de droit, une observation péremptoire. Comment expliquer que, lorsqu'on abandonnait sans la moindre résistance Venise et Gênes, deux nobles états, l'ordre de Malte protégé par de glorieux souvenirs ; quand on ne donnait pas même un regret à la Pologne, qu'on réunissait la Belgique et la Hollande sans se préoccuper en rien du consentement préalable des deux peuples à cette union contre nature, et qu'on se distribuait les colonies des deux hémisphères comme la petite monnaie restant après un apurement de comptes, on

ait concentré toutes ses susceptibilités, toute sa probité politique, sur la moins importante des questions soulevées au congrès ?

Les Saxons, d'ailleurs, désiraient ou l'intégrité de leur vieille patrie, ou sa réunion à la Prusse; et si ce dernier projet était repoussé par les préventions populaires, il était favorablement accueilli par les classes éclairées, plus prévoyantes de l'avenir. La réunion d'un petit pays avec un plus grand, opérée avec certaines conditions d'assimilation, peut être un fait social et civilisateur, qui tire sa légitimité de cette qualité même ; mais les démembremens sont à la fois injustes et barbares : ils tuent sans préparer de renaissance.

N'y avait-il pas, d'ailleurs, une insigne mauvaise foi à comparer l'adjonction de la Saxe au partage de la Pologne? Sans se prévaloir contre ce pays des malheurs de la guerre, on devait néanmoins reconnaître qu'il était alors occupé, ce qui établit une immense différence entre la réunion par un traité et le guet-apens de 1772. De plus, nulle incompatibilité ne séparait les Saxons des Prussiens : la langue et la religion, ces deux grandes bases des nationalités, ces deux puissans mobiles d'aglomération, étaient les mêmes. Le lien moral de la famille saxonne n'eût pas été violemment rompu, puisque le roi de Prusse n'aspirait au trône de Saxe qu'en tenant les deux couronnes séparées. C'était ainsi que des intérêts particuliers et transitoires pouvaient se fondre dans des intérêts plus généraux, et que ce rêve d'unité politique qui tourmente les intelligences au nord comme au midi de la Germanie, eût reçu un commencement d'exécution, pierre d'attente de l'avenir.

La France ne pouvait abandonner le roi de Saxe au malheur d'une situation fatale; ce n'était point à elle de lui faire un crime de sa fidélité à notre fortune chancelante. Mais une compensation était offerte à ce prince, et l'intérêt français éclatait en cette occasion avec une telle évidence, qu'on a peine à comprendre qu'il ait été à ce point méconnu. On sait que la souveraineté des provinces rhénanes était destinée au vieux et respectable monarque, qui se fût trouvé en accord de sentimens et de croyances avec ces populations paisibles et florissantes, qu'on ne consulta pas, d'ailleurs, pour les livrer à la Prusse, alors que par scrupule on se refusait à abandonner la Saxe à cette puissance. En admettant même comme démontrée l'impossibilité de reconstituer la Pologne, il est facile de reconnaître combien la création d'une souveraineté indépendante dans les provinces rhénanes importait à nos véritables intérêts, si étrangement méconnus. Un tel état eût complété cette ceinture de petites puissances qui entourent nos frontière et les

protégent. Enfin, des chances plus lointaines restaient entières; ce n'était plus à travers une longue suite de guerres contre une monarchie du premier ordre, que la France pouvait entrevoir la perspective d'un agrandissement éventuel.

Telles furent les principales stipulations consacrées à Vienne, au sein des distractions les plus bruyantes et dans l'enivrement de confiance que la victoire laisse pour quelque temps après elle. L'affection réciproque des souverains, leur caractère personnel, la lassitude des peuples et des gouvernemens, la surveillance rigoureuse exercée sur la France, militairement occupée et subissant le traité du 20 novembre, sur l'Italie frémissante, et sur cette Pologne à laquelle on venait de rendre les moyens de se nuire à elle-même, et dont on irritait toutes les espérances sans en satisfaire aucune; ce furent là les principales, on peut dire les seules garanties que reçut alors la paix du monde.

Pendant quinze ans, tout le travail des cabinets ne consista qu'à maintenir, contre les résistances intérieures, un état de choses fondé sur l'incertitude et la confusion de tous les principes. La sainte-alliance fit plutôt de la haute police que de la politique. La seule action qui s'y exerça d'une manière vraiment habile, fut celle de l'Autriche profitant des inquiétudes générales pour enchaîner la Russie au *statu quo* et s'assurer à elle-même la prépondérance dans les congrès des souverains. La France fut, et devait d'abord être tout entière au soin de se libérer des engagemens que lui avait imposés l'Europe, et de la tutelle exercée à Paris même par ses ambassadeurs réunis en conférence. Le malheur grandit un peuple autant que la prospérité; et s'il n'est guère dans notre histoire d'époque plus triste, il n'en n'est pas de plus honorable que cette période des quatre années de l'occupation étrangère, suivie de la libération de notre territoire, du merveilleux rétablissement de nos finances et de notre prospérité. Il fut donné à la restauration de réparer des désastres dont elle n'était pas comptable, et de faire reprendre à la France cette attitude d'égalité que ses vainqueurs d'un jour inclinaient à lui refuser.

Son gouvernement ne porta dans la politique étrangère aucune vue ambitieuse et hardie; ses embarras intérieurs et les méfiances jalouses de l'Europe l'en auraient empêché; mais il tint à honneur d'intervenir dans toutes les grandes transactions, et, de fait, il n'en est pas une où le nom de la France ait été oublié; il en est même, celles relatives à la Grèce, par exemple, où ce nom a pesé son juste poids. L'expédition de 1823 en Espagne offrait au gouvernement des Bourbons l'occasion de fonder sur des bases prudemment réformatrices un système

d'influence dans l'Europe méridionale ; peut-être lui eût-il alors été donné de régler le sort de l'Amérique, et de prévenir pour les deux mondes une longue série d'épreuves et de calamités ; mais une influence aveugle et fatale enchaînait dès lors la liberté de son action, et ce pouvoir donna à l'univers le douloureux spectacle d'un gouvernement s'abîmant au sein d'une prospérité sans exemple, qui, en croissant chaque jour, augmentait ses périls et précipitait sa chûte.

Enfin retentit le canon de 1830 ; le royaume des Pays-Bas tomba comme un château de cartes, et la Pologne se suicida avec les armes qu'on lui avait laissées. La restauration française, clé de voûte de cet édifice, fut emportée par une bourrasque, et bientôt la crise orientale préparera pour l'Europe des dangers plus sérieux que ceux dont la menacèrent, en 1830, les mouvemens révolutionnaires de l'Italie et les vagues agitations de l'Allemagne. Il ne restera peut-être alors, de l'édifice de 1815, que des ruines et des enseignemens.

Rappeler ce qui ne se fit pas à Vienne, autant par la faute des circonstances que par celle des hommes, c'est avoir esquissé en quelque sorte la tâche réservée à l'avenir. Il est temps que le respect des nationalités vraiment vivantes devienne la base du système politique, et qu'on fasse, de l'équilibre européen, bien moins le but d'arrangemens factices que la conséquence naturelle de dispositions durables, dictées par le vœu des peuples, et sanctionnées par leur bien-être.

On n'invoque point ici cette étroite nationalité, résurrection du génie antique, que les rêve-creux de l'Allemagne, dans leur haine du cosmopolitisme français, prétendaient imposer à leur patrie ; l'unité des idées prépare l'unité des institutions et des mœurs, et le jour qui verrait triompher le principe des nationalités, verrait aussi consacrer un droit public nouveau, plus rigoureusement applicable à toutes.

L'on ne croit pas non plus que les arrangemens d'où dépendra désormais la stabilité du monde, puissent être irrévocablement empêchés par l'autorité de faits antérieurs, qui ne se concilieraient pas avec eux. Il est tels faits qui, après avoir été sociaux et civilisateurs, ont pourtant cessé de l'être ; si ceux-là succombent, ils n'ont pas de droit à invoquer, car un droit ne prescrit pas contre la Providence. Les sécularisations et les médiatisations germaniques ont contrarié des titres respectables, sans doute, et cependant ces actes ont trouvé leur sanction dans leurs résultats définitifs et les nécessités de l'époque. Les grands états sont une condition essentielle du développement de la civilisation moderne ; condition mieux sentie et d'une réalisation de plus en plus facile, à mesure que la science administrative se perfectionne, et que les

distances disparaissent devant des moteurs nouveaux. Ce principe, qui appartient autant à l'ordre intellectuel qu'à l'ordre politique, ne peut manquer d'influer sur l'organisation future du monde, et l'esprit libéral, qui préside aux relations intérieures des peuples, pénétrera le droit international qui en a trop rarement reçu l'empreinte.

Peut-être n'est-ce pas non plus une simple illusion d'homme de bien que d'attendre des progrès de la raison publique et de l'expérience des cabinets plutôt que des chances de la guerre, ces améliorations progressives. La guerre est aujourd'hui plus difficile et plus décréditée qu'on ne pense; l'on commence à douter de son efficacité, et à comprendre qu'il ne lui est guère plus donné d'arrêter le mouvement naturel des nations qu'à l'inquisition d'empêcher celui des idées.

Que la France poursuive donc avec une énergique confiance le pacifique et conciliant système qu'elle a eu l'honneur de fonder au milieu des circonstances les plus terribles; qu'elle apprenne à estimer à leur juste valeur les lentes et glorieuses victoires de la civilisation et de l'expérience, préparées dans le silence des cabinets, et que Dieu ne fait pas payer aux peuples au prix des larmes et du sang de générations entières; qu'un respect profond pour les droits des autres préside toujours à sa politique, et qu'elle ne renverse que là où la Providence aura déjà prononcé; qu'elle se pénètre de cette mission modératrice à laquelle la convient sa position, son génie et ses plus honorables souvenirs. C'est ainsi qu'elle pourra retarder l'instant des conflagrations européennes, et faire ambitionner aux nations une alliance qui doit fixer leurs destinées. Qu'enfin, si la main de Dieu laisse, au jour de la colère, échapper la guerre générale comme la plus redoutable des épreuves, que la France y entre le plus tard possible, libre de tout engagement, et se refusant à lier son sort à des intérêts qui lui sont étrangers; que son gouvernement descende hardiment au fond de cette question d'Orient qui semble contenir en germe toutes les autres, et qu'il ose seul, s'il le faut, avoir raison contre les préjugés de tous.

LOUIS DE CARNÉ.

ÉCRIVAINS CRITIQUES

ET

HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

I.

DU GÉNIE CRITIQUE ET DE BAYLE.

La critique s'appliquant à tout, il y en a de diverses sortes selon les objets qu'elle embrasse et qu'elle poursuit; il y a la critique historique, littéraire, grammaticale et philologique, etc., etc. Mais en la considérant moins dans la diversité des sujets que dans le procédé qu'elle y emploie, dans la disposition et l'allure qu'elle y apporte, on peut distinguer en gros deux espèces de critique, l'une reposée, concentrée, plus spéciale et plus lente, éclaircissant et quelquefois ranimant le passé, en déterrant et en discutant les débris, distribuant et classant toute une série d'auteurs ou de connaissances; les Casaubon, les Fabricius, les Mabillon, les Fréret, sont les maîtres en ce genre sévère et profond. Nous y rangerons aussi ceux des critiques littéraires, à proprc-

ment parler, qui, à tête reposée, s'exercent sur des sujets déjà fixés et établis, recherchent les caractères et les beautés particulières aux anciens auteurs, et construisent des arts poétiques ou des rhétoriques, à l'exemple d'Aristote et de Quintilien. Dans l'autre genre de critique, que le mot de *journaliste* exprime assez bien, je mets cette faculté plus diverse, mobile, empressée, pratique, qui ne s'est guère développée que depuis trois siècles, qui, des correspondances des savans où elle se trouvait à la gêne, a passé vite dans les journaux, les a multipliés sans relâche, et est devenue, grace à l'imprimerie dont elle est une conséquence, l'un des plus actifs intrumens modernes. Il est arrivé qu'il y a eu, pour les ouvrages de l'esprit, une critique alerte, quotidienne, publique, toujours présente, une clinique chaque matin au lit du malade, si l'on ose ainsi parler; tout ce qu'on peut dire pour ou contre l'utilité de la médecine se peut dire, à plus forte raison, pour ou contre l'utilité de cette critique pratique à laquelle les bien portans même, en littérature, n'échappent pas. Quoi qu'il en soit, le génie critique, dans tout ce qu'il a de mobile, de libre et de divers, y a grandi et s'est révélé. Il s'est mis en campagne pour son compte, comme un audacieux partisan; tous les hasards et les inégalités du métier lui ont souri, les bigarrures et les fatigues du chemin l'ont flatté. Toujours en haleine, aux écoutes, faisant de fausses pointes et revenant sur sa trace, sans système autre que son instinct et l'expérience, il a fait la guerre au jour le jour, selon le pays, *la guerre à l'œil*, ainsi que s'exprime Bayle lui-même, qui est le génie personnifié de cette critique.

Bayle, obligé de sortir de France comme calviniste relaps, réfugié à Rotterdam où ses écrits de tolérance aliénèrent bientôt de lui le violent Jurieu, persécuté alors et tracassé par les théologiens de sa communion, Bayle mort la plume à la main en les réfutant, a rempli un grand rôle philosophique dont le dix-huitième siècle interpréta le sens en le forçant un peu, et que M. Leroux a bien cherché à rétablir et à préciser dans un excellent article de son Encyclopédie. Ce n'est pas ce qui nous occupera chez Bayle; nous ne saisirons et ne relèverons en lui que les traits essentiels du génie critique qu'il représente à un degré merveilleux dans sa pureté et son plein, dans son empressement discursif, dans sa cu-

riosité affamée, dans sa sagacité pénétrante, dans sa versatilité perpétuelle et son appropriation à chaque chose; ce génie, selon nous, domine même son rôle philosophique et cette mission morale qu'il a remplie; il peut servir du moins à en expliquer le plus naturellement les phases et les incertitudes.

Bayle, né au Carlat, dans le comté de Foix, en 1647, d'une famille patriarcale de ministres calvinistes, fut mis de bonne heure aux études, au latin, au grec, d'abord dans la maison paternelle, puis à l'académie de Puy-Laurens. A dix-neuf ans, il fit une maladie causée par ses lectures excessives; il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, mais relisait Plutarque et Montaigne de préférence. Étant passé à vingt-deux ans à l'académie de Toulouse, il se laissa gagner à quelques livres de controverse et à des raisonnemens qui lui parurent convaincans, et ayant abjuré sa religion, il écrivit à son frère aîné une lettre très ardente de prosélytisme pour l'engager à venir à Toulouse se faire instruire de la vérité. Quelques mois plus tard, ce zèle du jeune Bayle s'était refroidi; les doutes le travaillaient, et, dix-sept mois après sa conversion, sortant secrètement de Toulouse, il revint à sa famille et au calvinisme. Mais il y revint bien autre qu'il n'y était d'abord « Un savant homme, a-t-il dit quelque part, qui essuie la cen-« sure d'un ennemi redoutable, ne tire jamais si bien son épingle « du jeu qu'il n'y laisse quelque chose. » Bayle laissa dans cette première école qu'il fit tout son feu de croyance, tout son aiguillon de prosélytisme : à partir de ce moment, il ne lui en resta plus. Chacun apporte ainsi dans sa jeunesse sa dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme: chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse; je ne parle que de la portion de foi, d'amour, d'enthousiasme, qui ne réside pas essentiellement dans l'ame, dans la pensée, et qui a son auxiliaire dans l'humeur et dans le sang; chez quelques-uns donc cette dose de chaleur de sang résiste au premier échec, au premier coup de tête, et se perpétue jusqu'à un âge plus ou moins avancé. Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit sous l'apparence de la force, c'est une véritable incapacité de mûrir. Il y a des natures poétiques ou philosophiques qui restent jusqu'au bout, et, à travers leurs diverses transformations,

toujours opiniâtres, incandescentes, à la merci du tempérament. Bayle, autrement favorisé et pétri selon un plus doux mélange, se trouva, dès sa première flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et consommée, et à partir de là il ne perdit plus jamais son équilibre. Première disposition admirable pour exceller au génie critique qui ne souffre pas qu'on soit fanatique ou même trop convaincu, ou épris d'une autre passion quelconque.

Bayle alla continuer ses études à Genève en 1670, et il y devint précepteur, d'abord chez M. de Normandie, syndic de la république, et ensuite chez le comte de Dhona, seigneur de Coppet. Il commence à connaître le monde, les savans, M. Minutoli, M. Fabri, M. Pictet, M. Tronchin, M. Burlamaqui, M. Constant, toutes ces figures protestantes sérieuses et appliquées. On établit des conférences de jeunes gens, pour lesquelles il s'essaie à déployer ses ressources de bel esprit, ses premiers lieux-communs d'érudition, et où M. Basnage, autre illustre jeune homme, ne brille pas moins. Il assiste à des sermons, à des expériences de philosophie naturelle, et à propos des expériences de M. Choüet sur le venin des vipères et sur la pesanteur de l'air, il remarque que c'est là le génie du siècle et des philosophes modernes. A l'occasion des controverses et querelles entre les théologiens de sa religion, il énonce déjà sa maxime de garder toujours *une oreille pour l'accusé*. A vingt-quatre ans, sa tolérance est fondée autant qu'elle le sera jamais. La philosophie péripatéticienne, qu'il avait apprise chez les jésuites de Toulouse, ne le retient pas le moins du monde en présence du système de Descartes auquel il s'applique; mais ne croyez pas qu'il s'y livre. Quand plus tard il s'agira pour lui d'aller s'établir en Hollande, il laissera échapper son secret : « Le cartésianisme, dit-il, ne sera pas « une affaire (*un obstacle*), je le regarde simplement comme une « hypothèse ingénieuse qui peut servir à expliquer certains effets « naturels.... Plus j'étudie la philosophie, plus j'y trouve d'incer- « titude. La différence entre les sectes ne va qu'à quelque proba- « bilité de plus ou de moins. Il n'y en a point encore qui ait frappé « au but, et jamais on n'y frappera apparemment, tant sont gran- « des les profondeurs de Dieu, dans les œuvres de la nature, aussi « bien que dans celles de la grace. Ainsi vous pouvez dire à « M. Gaillard (*qui s'entremettait pour lui*) que je suis un philo-

« sophe sans entêtement, et qui regarde Aristote, Epicure, Des-« cartes, comme des inventeurs de conjectures que l'on suit ou « que l'on quitte selon que l'on veut chercher plutôt un tel qu'un « tel amusement d'esprit. » C'est ainsi qu'on le voit engager ses cousins à prendre le plus qu'ils pourront de philosophie péripatéticienne, sauf à s'en défaire ensuite, quand ils auront goûté la nouvelle : « Ils garderont de celle-là la méthode de pousser vive-« ment et subtilement une objection et de répondre nettement et « précisément aux difficultés. » Ce mot que Bayle a lâché, de prendre telle ou telle philosophie, selon *l'amusement* d'esprit qu'on cherche pour le moment, est significatif et trahit une disposition chez lui instinctive, le fort, ou si l'on veut, le faible de son génie. Ce mot lui revient souvent; le côté de l'amusement de l'esprit le frappe, le séduit en toute chose. Il prend *plaisir* à voir *les petites furies* qui se logent dans les écrits des théologiens, dans les attaques de M. Spanheim et les réponses de M. Amyrault; il ajoute, il est vrai, par correctif : *s'il n'y a pas plus sujet de pleurer que de se divertir, en voyant les faiblesses de l'homme.* Mais l'amusement du curieux, on le sent, est chose essentielle pour lui. Il se met à la fenêtre et regarde passer chaque chose; les nouvelles même *l'amusent*; il est *nouvelliste à toute outrance*; sa curiosité est *affamée* par les victoires de Louis XIV. Il *amuse* son frère par le récit de la mort du comte de Saint-Pol. Plus loin, il exprime son grand plaisir de lire *le Comte de Gabalis*, quoique, au reste, plusieurs endroits profanes fassent beaucoup de peine aux consciences tendres. Ces consciences tendres ont-elles tort ou raison? N'est-ce pas bien, en certaines matières, d'avoir la conscience tendre? Bayle ne dit ni oui ni non; mais il note leur scrupule, de même qu'il exprime son plaisir. Cette indifférence du fond, il faut bien le dire, cette tolérance prompte, facile, aiguisée de plaisir, est une des conditions essentielles du génie critique, dont le propre, quand il est complet, consiste à courir au premier signe sur le terrain d'un chacun, à s'y trouver à l'aise, à s'y jouer en maître et à connaître de toutes choses. Il avertit en un endroit son frère cadet qu'il lui parle des livres sans aucun égard à la bonté ou à l'utilité qu'on en peut tirer : « Et ce qui me détermine à vous en faire mention est « uniquement qu'ils sont nouveaux, ou que je les ai lus, ou que j'en « ai ouï parler. »

Bayle ne peut s'empêcher de faire ainsi; il s'en plaint, il s'en blâme, et retombe toujours : « Le dernier livre que je vois, écrit-« il de Genève à son frère, est celui que je préfère à tous les au-« tres. » Langues, philosophie, histoire, antiquité, géographie, livres galans, il se jette à tout, selon que ces diverses matières lui sont offertes : « D'où que cela procède, il est certain que jamais « amant volage n'a plus souvent changé de maîtresse, que moi de « livres. » Il attribue ces échappées de son esprit à quelque manque de discipline dans son éducation : « Je ne songe jamais à la manière « dont j'ai été conduit dans mes études, que les larmes ne m'en « viennent aux yeux. C'est dans l'âge au-dessous de vingt ans que « les meilleurs coups se ruent : c'est alors qu'il faut faire son em-« plette. » Il regrette le temps qu'il a perdu jeune à chasser les cailles et à hâter les vignerons (ce dut être pourtant un pauvre chasseur toujours et un compagnon peu rustique que Bayle, et il ne put guère jouir des champs que pendant la saison qu'il passa, affaibli de santé, aux bords de l'Arriége); il regrette même le temps qu'il a employé à étudier six ou sept heures par jour, parce qu'il n'observait aucun ordre, et qu'il étudiait sans cesse *par anticipation*. Le journal, suivant lui, n'est, pour ainsi dire, qu'*un dessert d'esprit*; il faut faire provision de pain et de viande solide avant de se disperser aux friandises. « Je vous l'ai déjà dit, écrit-il encore à son « frère, la démangeaison de savoir en gros et en général diverses « choses est une maladie flatteuse (*amabilis insania*), qui ne laisse « pas de faire beaucoup de mal. J'ai été autrefois touché de cette « même avidité, et je puis dire qu'elle m'a été fort préjudiciable. » Mais voilà, au moment même du reproche, qu'il l'encourt de plus belle; il voudrait tout savoir, même les détails rustiques, lui qui tout à l'heure regrettait le temps perdu à la chasse; il demande mainte observation à son frère sur les verreries de Gabre, sur le pastel du Lauragais. Il le presse de questions sur les nobles de sa province, sur les tenans et aboutissans de chaque famille. « Je sais « bien que la généalogie ne fait pas votre étude, comme elle aurait « été ma marotte si j'eusse été d'une fortune à étudier selon ma « fantaisie. » Il complimente son frère et se réjouit de le voir touché de la même passion que lui, *de connaître jusqu'aux moindres particularités des grands hommes*. A propos de ses migraines fréquentes,

ce n'est pas l'étude qui en est cause, suivant lui, parce qu'il ne s'applique pas beaucoup à ce qu'il lit : « Je ne sais jamais, quand « je commence une composition, ce que je dirai dans la seconde « période. Ainsi, je ne me fatigue pas excessivement l'esprit..... « Aussi pressens-je que, quand même je pourrais rencontrer dans « la suite quelque emploi à grand loisir, je ne deviendrais jamais « profond. Je lirais beaucoup, je retiendrais diverses choses *vago* « *more*, et puis c'est tout. » Ces passages et bien d'autres encore témoignent à quel degré Bayle possédait l'instinct, la vocation critique dans le sens où nous la définissons,

Ce génie, dans son idéal complet (et Bayle réalise cet idéal plus qu'aucun autre écrivain), est au revers du génie créateur et poétique, du génie philosophique avec système; il prend tout en considération, fait tout valoir, et se laisse d'abord aller, sauf à revenir bientôt. Tout esprit qui a en soi une part d'art ou de système n'admet volontiers que ce qui est analogue à son point de vue, à sa prédilection. Le génie critique n'a rien de trop digne, ni de prude, ni de préoccupé, aucun *quant à soi*. Il ne reste pas dans son centre ou à peu de distance; il ne se retranche pas dans sa cour, ni dans sa citadelle, ni dans son académie; il ne craint pas de se mésallier; il va partout, le long des rues, s'informant, accostant; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous, comme l'apôtre, et en ce sens il y a toujours de l'optimisme dans le critique véritablement doué. Mais gare aux retours! que Jurieu se méfie! L'infidélité est un trait de ces esprits divers et intelligens; ils reviennent sur leurs pas, ils prennent tous les côtés d'une question, ils ne se font pas faute de se réfuter eux-mêmes. Combien de fois Bayle n'a-t-il pas changé de rôle, se déguisant tantôt en nouveau converti, tantôt en vieux catholique romain, heureux de cacher son nom et de voir sa pensée faire route nouvelle en croisant l'ancienne! Un seul personnage ne pouvait suffire à la célérité et aux reviremens toujours justes de son esprit mobile, empressé, accueillant. Quelque vastes que soient les espaces et le champ défini, il ne peut promettre de s'y renfermer, ni s'empêcher, comme il le dit admirablement, de *faire des courses sur toutes sortes d'auteurs*. Le voilà peint d'un mot.

Bayle s'ennuya beaucoup durant son séjour à Coppet, où il était précepteur des fils du comte de Dhona. Le précurseur de Voltaire pressentait-il, dans ce château depuis si célèbre, l'influence contraire du génie futur du lieu? Le fait est que Bayle aimait peu les champs, qu'il n'avait aucun tour rêveur dans l'esprit, rien qui le consolât dans le commerce avec la nature. Plus mélancolique que gai de tempérament, mais parce qu'il était *de petite complexion*, avec de l'agrément et du badinage dans l'esprit, il n'aimait que les livres, l'étude, la conversation des lettrés et philosophes. Son désir de Paris et de tout ce qui l'en pourrait rapprocher était grand. Il a maintes fois exprimé le regret de n'être pas né dans une ville capitale, et il confesse dans *sa Réponse aux Questions d'un Provincial* qu'il a été éclairé sur les ressources de Paris pour avoir senti le préjudice de la privation. Il quitta donc Coppet pour Rouen dans cette idée de se rapprocher à tout prix du centre des belles-lettres et de la politesse, et du foyer des bibliothèques : « J'ai fait « comme toutes les grandes armées qui sont sur pied pour ou « contre la France, elles décampent de partout où elles ne trou- « vent point de fourrages ni de vivres. » Précepteur à Rouen et mécontent encore, précepteur à Paris enfin, mais sans liberté, sans loisir, introduit aux conférences qui se tenaient chez M. Ménage, et connaissant M. Conrart et quelques autres, mais avec le regret de ses liens, Bayle accepta, en 1675, une chaire de philosophie à Sédan, et dut se remettre aux exercices dialectiques qu'il avait un peu négligés pour les lettres. Pendant toutes ces années, sa faculté critique ne se fait jour que par sa correspondance, qui est abondante. Il ne devint véritablement auteur que par sa *Lettre sur les Comètes* (1682). Un an auparavant, sa chaire de philosophie à Sédan avait été supprimée, et après quelque séjour à Paris il s'était décidé à accepter une chaire de philosophie et d'histoire qu'on fondait pour lui à Rotterdam. Sa *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme du père Maimbourg* parut cette même année 1682, et jusqu'en décembre 1706, époque de sa mort, sa carrière, à l'ombre de la statue d'Érasme, ne fut plus marquée que par des écrits, des controverses littéraires ou philosophiques; et après ses disputes de plume avec Jurieu, Leclerc, Bernard et Jaquelot, après son petit démêlé avec le domestique chatouilleux de la reine

Christine, les plus graves évènemens pour lui furent ses déménagemens (en 1688 et en 1692), qui lui brouillaient ses livres et ses papiers. La perte de sa chaire, en 1693, lui fut moins fâcheuse à supporter qu'il n'aurait semblé, et, dans la modération de ses goûts, il y vit surtout l'occasion de loisir et d'étude libre qui lui en revenait. En tête d'une des lettres de sa *Critique générale*, Bayle nous dit avoir remarqué, dès ses jeunes ans, *une chose qui lui parut bien jolie et bien imitable*, dans *l'Histoire de l'Académie française* de Pellisson; c'est que celui-ci avait toujours plus cherché, en lisant un livre, l'esprit et le génie de l'auteur que le sujet même qu'on y traitait. Bayle applique cette méthode au père Maimbourg; et nous, au milieu de tous ces ouvrages si *bigarrés de pensées*, de ces ouvrages pareils à des *rivières qui serpentent*, nous appliquerons la méthode à Bayle lui-même, nous occupant de sa personne plus que des objets nombreux où il se disperse.

Bayle, d'après ce qu'on vient de voir, a toujours très peu résidé à Paris malgré son vif désir. Il y passa quelques mois comme précepteur, en 1675; il y vint quelquefois pendant ses vacances de Sédan; il y resta dans l'intervalle de son retour de Sédan à son départ pour Rotterdam. Mais on peut dire qu'il ne connut pas le monde de Paris, la belle société de ces années brillantes; son langage et ses habitudes s'en ressentent d'abord. Cette absence de Paris est sans doute cause que Bayle paraît à la fois en avance et en retard sur son siècle, en retard d'au moins cinquante ans par son langage, sa façon de parler, sinon provinciale, du moins gauloise, sa phrase longue, interminable, à la latine, à la manière du XVIe siècle, à peu près impossible à bien ponctuer; en avance par son dégagement d'esprit et son peu de préoccupation pour les formes régulières et les doctrines que le XVIIe siècle remit en honneur après la grande anarchie du XVIe. De Toulouse à Genève, de Genève à Sédan, de Sédan à Rotterdam, Bayle contourne, en quelque sorte, la France du pur XVIIe siècle sans y entrer. Il y a de ces existences pareilles à des arches de pont qui, sans entrer dans le plein de la rivière, l'embrassent et unissent les deux rives. Si Bayle eût vécu au centre de la société lettrée de son âge, de cette société polie que M. Rœderer vient d'étudier avec une minutie qui n'est pas sans agrément, et avec une prédilection

qui ne nuit pas à l'exactitude; si Bayle, qui entra dans le monde vers 1675, c'est-à-dire au moment de la culture la plus châtiée de la littérature de Louis XIV, avait passé ses heures de loisir dans quelques-uns des salons d'alors, chez Mme de la Sablière, chez le président Lamoignon, ou seulement chez Boileau à Auteuil, il se fût fait malgré lui une grande révolution en son style. Eût-ce été un bien? Y eût-il gagné? je ne le crois pas. Il se serait défait sans doute de ses vieux termes *ruer, bailler,* de ses proverbes un peu rustiques. Il n'aurait pas dit qu'il voudrait bien aller de temps en temps à Paris *se ravictuailler en esprit et en connaissances*; il n'aurait pas parlé de Mme de la Sablière comme d'une femme de grand esprit *qui a toujours à ses trousses La Fontaine, Racine* (ce qui est inexact pour ce dernier) *et les philosophes du plus grand nom*; il aurait redoublé de scrupules pour éviter dans son style *les équivoques, les vers, et l'emploi dans la même période d'un* on *pour* il, etc., toutes choses auxquelles, dans la préface de son *Dictionnaire critique,* il assure bien gratuitement qu'il fait beaucoup d'attention; en un mot, il n'aurait plus tant osé écrire *à toute bride* (Mme de Sévigné disait *à bride abattue*) ce qui lui venait dans l'esprit. Mais, pour mon compte, je serais fâché de cette perte; je l'aime mieux avec ses images franches, imprévues, pittoresques, malgré leur mélange. Il me rappelle le vieux Pasquier avec un tour plus dégagé, ou Montaigne avec moins de soin à aiguiser l'expression. Écoutez-le disant à son frère cadet qui le consulte : « Ce qui est propre à l'un ne l'est pas à l'autre; il faut donc « faire la guerre à l'œil et se gouverner selon la portée de chaque « génie..... il faut exercer contre son esprit le personnage d'un « questionneur fâcheux, se faire expliquer sans rémission tout ce « qu'il plaît de demander. » Comme cela est joli et mouvant! le mot vif, qui chez Bayle ne se fait jamais long-temps attendre, rachète de reste cette *phrase longue* que Voltaire reprochait aux jansénistes, qu'avait en effet le grand Arnauld, mais que le père Maimbourg n'avait pas moins. Bayle lui-même remarque, à ce sujet des périodes du père Maimbourg, que ceux qui s'inquiètent si fort des règles de grammaire, dont on admire l'observance chez l'abbé Fléchier ou le père Bouhours, se dépouillent de tant de graces vives et animées, qu'ils perdent plus d'un côté qu'ils ne

gagnent de l'autre. Montesquieu, qui conseillait plaisamment aux athsmatiques les *périodes* du père Maimbourg, n'a pas échappé à son tour au défaut de trop écourter la phrase; ou plutôt, Montesquieu fait bien ce qu'il fait; mais ne regrettons pas de retrouver chez Bayle cette liberté de façon à la Montaigne, qui est, il l'avoue ingénuement, *de savoir quelquefois ce qu'il dit, mais non jamais ce qu'il va dire.* Bayle garda son tour intact dans sa vie de province et de cabinet, il ne l'eût pas fait à Paris; il eût pris garde davantage, il eût voulu se polir; cela eût bridé et ralenti sa critique.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style:* hâtons-nous d'expliquer notre pensée. Quand on a un style à soi, comme Montaigne, par exemple, qui certes est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguisée dont on l'exprime, que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on développe, qu'on critique; on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre, et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique. Si Bayle l'avait eue, il aurait fait durant toute sa vie un ou deux ouvrages dans le goût des *Essais,* et n'eût pas écrit ses *Nouvelles de la République des Lettres,* et toute sa critique usuelle, pratique, incessante. De plus, quand on a un *art* à soi, une poésie, comme Voltaire, par exemple, qui certes est aussi un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon; on ne perd jamais de vue ce clocher-là. On en fait involontairement le centre de ses mesures. Voltaire avait de plus son fanatisme philosophique, sa passion, qui faussait sa critique. Le bon Bayle n'avait rien de semblable. De passion, aucune: l'équilibre même; une parfaite idée de la profonde bizarrerie du cœur et de l'esprit humain, et que tout est possible, et que rien n'est sûr. De style, il en avait sans s'en douter, sans y viser, sans se tourmenter à la lutte comme Courier, La Bruyère ou Montaigne lui-même; il en avait suffisamment, malgré ses longueurs et ses parenthèses, grace à ses expressions charmantes et de source. Il n'avait

besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : heureux critique! Enfin, il n'avait pas *d'art*, de *poésie*, par-devers lui. L'excellent Bayle n'a, je crois, jamais fait un vers français en sa jeunesse, de même qu'il n'a jamais rêvé aux champs, ce qui n'était guère de son temps encore, ou qu'il n'a jamais été amoureux d'une femme, ce qui est davantage de tous les temps. Tout son art est critique, et consiste, pour les ouvrages où il se déguise, à dispenser mille petites circonstances, à assortir mille petites adresses afin de mieux divertir le lecteur et de lui colorer la fiction : il prévient lui-même son frère de ces artifices ingénieux à propos de la *Lettre des Comètes*.

Je veux énumérer encore d'autres manques de talens, ou de passions, ou de dons supérieurs, qui ont fait de Bayle le plus accompli critique qui se soit rencontré dans son genre, rien n'étant venu à la traverse pour limiter ou troubler le rare développement de sa faculté principale, de sa passion unique. Quant à la religion d'abord, il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. Le métier de critique est comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

> Rarement à courir le monde
> On devient plus homme de bien;

rarement, du moins, on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même dans les commerces innocens et purement agréables, le contraire enfin de se répandre. La façon dont Bayle était religieux (et nous croyons qu'il l'était à un certain degré), cadrait à merveille avec le génie critique qu'il avait en partage. Bayle était religieux, disons-nous, et nous tirons cette conclusion moins de ce qu'il communiait quatre fois l'an, de ce qu'il assistait aux prières publiques et aux sermons, que de plusieurs sentimens de résignation et de confiance en Dieu, qu'il manifeste dans ses lettres. Quoiqu'il avertisse quelque part (1) de

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*. Avril 1684.

ne pas trop se fier aux lettres d'un auteur comme à de bons témoins de ses pensées, plusieurs de celles où il parle de la perte de sa place respirent un ton de modération qui ne semble pas tenir seulement à une humeur calme, à une philosophie modeste, mais bien à une soumission mieux fondée et à un véritable esprit de christianisme. En d'autres endroits voisins des précédens, nous le savons, l'expression est toute philosophique. Mais avec Bayle, pour rester dans le vrai, il ne convient pas de presser les choses; il faut laisser coexister à son heure et à son lieu ce qui pour lui ne s'entrechoquait pas. Nous aimons donc à trouver que le mot de *bon Dieu* revient souvent dans ses lettres d'un accent de naïveté sincère. Après cela, la religion inquiète médiocrement Bayle; il ne se retranche par scrupule aucun raisonnement qui lui semble juste, aucune lecture qui lui paraît divertissante. Dans une lettre, tout à côté d'une belle phrase sincère sur la Providence, il mentionnera l'*Hexameron rustique* de La Mothe le Vayer avec ses obscénités : « *Sed omnia sana sanis,* » ajoute-t-il tout aussitôt, et le voilà satisfait. Si, par impossible, quelque bel-esprit janséniste avait entretenu une correspondance littéraire, y rencontrerait-on jamais des lignes comme celles qui suivent? « M. Hermant, doc-« teur de Sorbonne, qui a composé en français les vies de quatre « pères de l'Église grecque, vient de publier celle de saint Am-« broise, l'un des pères de l'Église latine. M. Ferrier, bon poète « français, vient de faire imprimer les *Préceptes galans* : c'est une « espèce de traité semblable à *l'Art d'aimer* d'Ovide. » Et quelques lignes plus bas : « On fait beaucoup de cas de *la Princesse de Clèves.* « Vous avez ouï parler sans doute de deux décrets du pape, etc. » Plus ou moins de religion qu'il n'en avait aurait altéré la candeur et l'expansion critique de Bayle.

Si nous osions nous égayer tant soit peu à quelqu'un de ces badinages chez lui si fréquens, nous pourrions soutenir que la faculté critique de Bayle a été merveilleusement servie par son manque de désir amoureux et de passion galante. Il est fâcheux sans doute qu'il se soit laissé aller à quelque licence de propos et de citations. L'obscénité de Bayle, on l'a dit avec raison, est celle des savans qui s'émancipent sans bien savoir, et ne gardent pas de nuances. Certains dévots n'en gardent pas non plus dans l'ex-

pression, dès qu'il s'agit de ces choses, et l'on a remarqué qu'ils aiment à salir la volupté, pour en dégoûter sans doute. Bayle n'a pas d'intention si profonde. Il n'aime guère la femme; il ne songe pas à se marier : « Je ne sais si un certain fonds de paresse et un « trop grand amour du repos et d'une vie exempte de soins, un « goût excessif pour l'étude et une humeur un peu portée au cha- « grin ne me feront toujours préférer l'état de garçon à celui « d'homme marié. » Il n'éprouve pas même au sujet de la femme et contre elle cette espèce d'émotion d'un savant une fois trompé, de l'*Antiquaire* dans Scott, contre le *genre-femme*. Un jour à Coppet, en 1672, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, dans son moment de plus grande galanterie, il prêta à une demoiselle le roman de *Zayde*, mais celle-ci ne le lui rendait pas : « fâché de voir lire si lentement « un livre, je lui ai dit cent fois le *tardigrada, domiporta*, et ce « qui s'ensuit, avec quoi on se moque de la tortue. Certes voilà « bien des gens propres à dévorer les bibliothèques. » Dans un autre moment de galanterie, en 1675, il écrit à Mlle Minutoli, et à cet effet il se pavoise de bel-esprit, se raille de son incapacité à déchiffrer les modes, lui cite, pour être léger, deux vers de Ronsard sur les cornes du bélier, et les applique à un mari : « Au « reste, mademoiselle, dit-il à un endroit, le coup de dent que « vous baillez à celui qui vous a louée, etc. » L'état naturel et convenable de Bayle à l'égard du sexe est un état d'indifférence et de quiétisme; il ne faut pas qu'il en sorte; il ne faut pas qu'il se ressouvienne de Ronsard ou de Brantôme pour tâcher de se faire un ton à la mode. S'il a perdu à ce manque d'émotions tendres quelque délicatesse et finesse de jugement, il y a gagné du temps pour l'étude, une plus grande capacité pour ces impressions moyennes qui sont l'ordinaire du critique, et l'ignorance de ces dégoûts qui ont fait dire à Lafontaine : *Les délicats sont malheureux*. Si Bayle en demeura exempt, l'abbé Prévost, critique comme lui, mais de plus romancier et amoureux, ne fut pas sans en souffrir.

On lit dans la préface du *Dictionnaire critique* : « Divertisse- « mens, parties de plaisir, jeux, collations, voyages à la cam- « pagne, visites et telles autres récréations nécessaires à quantité « de gens d'étude, à ce qu'ils disent, ne sont pas mon fait; je n'y « perds point de temps. » Il était donc utile à Bayle de ne point

aimer la campagne; il lui était utile même d'avoir cette santé frêle, ennemie de la bonne chère, ne sollicitant jamais aux distractions. Ses migraines, il nous l'apprend, l'obligeaient souvent à des jeûnes de trente et quarante heures continues. Son sérieux habituel, plus voisin de la mélancolie que de la gaieté, n'avait rien de songeur, et n'allait pas au chagrin ni à la bizarrerie. Une conversation gaie lui revenait fort par momens, et on aurait été près alors de le loger dans la classe des rieurs. Il se sentit toujours peu porté aux mathématiques; ce fut la seule science qu'il n'aborda pas et ne désira pas posséder. Elle absorbe en effet, détourne un esprit critique, chercheur et à la piste des particularités; elle dispense des livres; ce qui n'était pas du tout le fait de Bayle. La dialectique, qu'il pratiqua d'abord à demi par goût et à demi par métier (étant professeur de philosophie), finit par le passionner et par empiéter un peu sur sa faculté littéraire. Il a dit de Nicole et l'on peut dire de lui que « sa coutume de pousser les raisonnemens jusqu'aux derniers recoins de la dialectique le rendait mal propre à composer des pièces d'éloquence. » Ce désintéressement où il était pour son propre compte dans l'éloquence et la poésie le rendait d'autre part plus complet, plus fidèle dans son office de rapporteur de la république des lettres. Il est curieux surtout à parler des *poètes et pousseurs de beaux sentimens*, qu'il considère assez volontiers comme une espèce à part, sans en faire une classe supérieure. Pour nous qui en introduisant l'art, comme on dit, dans la critique, en avons retranché tant d'autres qualités, non moins essentielles, qu'on n'a plus, nous ne pouvons nous empêcher de sourire des mélanges et associations bizarres que fait Bayle, bizarres pour nous à cause de la perspective, mais prompts et naïfs reflets de son impression contemporaine : le ballet de *Psyché* au niveau des *Femmes savantes*; l'*Hippolyte* de M. Racine et celui de M. Pradon, *qui sont deux tragédies très achevées*; Bossuet côte à côte avec *le Comte de Gabalis*; l'*Iphigénie* et sa préface qu'il aime presque autant que la pièce, à côté de *Circé*, opéra à machines. En rendant compte de la réception de Boileau à l'Académie, il trouve que « M. Boileau est d'un mérite si distin« gué qu'il eût été difficile à MM. de l'Académie de remplir aussi « avantageusement qu'ils ont fait la place de M. de Bezons. » On

le voit, Bayle est un véritable républicain en littérature. Cet idéal de tolérance universelle, d'anarchie paisible et, en quelque sorte, harmonieuse, dans un état divisé en dix religions comme dans une cité partagée en diverses classes d'artisans, cette belle page de son *Commentaire philosophique*, il la réalise dans sa république des livres, et quoi qu'il soit plus aisé de faire *s'entre-supporter* mutuellement les livres que les hommes, c'est une belle gloire pour lui, comme critique, d'en avoir su tant concilier et tant goûter.

Un des écueils de ce goût si vif pour les livres eût été l'engouement et une certaine idée exagérée de la supériorité des auteurs, quelque chose de ce que n'évitent pas les subalternes et caudataires en ce genre, comme Brossette. Bayle, sous quelque dehors de naïveté, n'a rien de cela. On lui reprochait d'abord d'être trop prodigue de louanges; mais il s'en corrigea, et d'ailleurs ses louanges et ses respects dans l'expression envers les auteurs ne lui dérobèrent jamais le fond. Son bon sens le sauva, tout jeune, de la superstition littéraire pour les illustres : « J'ai assez de va-« nité, écrit-il à son frère, pour souhaiter qu'on ne connaisse pas « de moi ce que j'en connais, et pour être bien aise qu'à la faveur « d'un livre qui fait souvent le plus beau côté d'un auteur, on me « croie un grand personnage... Quand vous aurez connu per-« sonnellement plus de personnes célèbres par leurs écrits, vous « verrez que ce n'est pas si grand'chose que de composer un bon « livre... » C'est dans une lettre suivante à ce même frère cadet qui se mêlait de le vouloir pousser à je ne sais quelle cour, qu'on lit ce propos charmant : « Si vous me demandez pourquoi j'aime l'obscurité et un état médiocre et tranquille, je vous assure que je n'en sais rien... Je n'ai jamais pu souffrir le miel, mais pour le sucre je l'ai toujours trouvé agréable : voilà deux choses douces que bien des gens aiment. » Toute la délicatesse, toute la sagacité de Bayle, se peuvent apprécier dans ce trait et dans le précédent.

Le moment le plus actif et le plus fécond de cette vie si égale fut vers l'année 1686. Bayle, âgé de trente-neuf ans, poursuivait ses *Nouvelles de la République des Lettres*, publiait sa *France toute catholique* contre les persécutions de Louis XIV, préparait son *Commentaire philosophique*, et en même temps, dans une note qu'il rédigeait (*Nouv. de la Rép. des Lett.*, mars 1686) sur son écrit

anonyme de *la France toute catholique*, note plus modérée et plus discrète assurément que celle que l'abbé Prevost insérait dans son *Pour et contre* sur son chevalier Des Grieux; dans cette note parfaitement mesurée et spirituelle, Bayle faisait pressentir que l'auteur, après avoir tancé les catholiques sur l'article des violences, pourrait bientôt *toucher cette corde des violences* avec les protestans eux-mêmes qui n'en étaient pas exempts, et qu'alors il y aurait lieu à des *représailles*. La *Réponse d'un nouveau Converti* et le fameux *Avis aux Protestans*, toute cette contre-partie de la question, qui remplit la seconde moitié de la carrière de Bayle, était ainsi présagée. La maladie qui lui survint l'année suivante (1687), par excès de travail, le força de se dédoubler, en quelque sorte, dans ce rôle à la fois littéraire et philosophique; il dut interrompre ses *Nouvelles de la République des Lettres*. Peu auparavant, il écrivait à l'un de ses amis, en réponse à certains bruits qui avaient couru, qu'il n'avait nul dessein de quitter sa fonction de *journaliste*, qu'il n'en était point las du tout, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il le fût de long-temps, et que c'était l'occupation qui convenait le mieux à son humeur. Il disait cela après trois années de pratique, au contraire de la plupart des journalistes qui se dégoûtent si vite du métier. C'était chez lui force de vocation. Au temps qu'il était encore professeur de philosophie, il éprouvait un grand ennui à l'arrivée de tous les livres de la foire de Francfort, si peu choisis qu'ils fussent, et se plaignait que ses fonctions lui ôtassent le loisir de cette pâture. Il s'était pris d'admiration et d'émulation pour la belle invention des journaux par M. de Sallo, pour ceux que continuait de donner à Paris M. l'abbé de La Roque, pour les *Actes des Erudits* de Leipsick. Lorsqu'il entreprit de les imiter, il se plaça tout d'abord au premier rang par sa critique savante, nourrie, modérée, pénétrante, par ses analyses exactes, ingénieuses, et même par les petites notes qui, bien faites, ont du prix, et dont la tradition et la manière seraient perdues depuis long-temps, si on n'en retrouvait des traces encore à la fin du *Journal* actuel *des Savans*; petites notes où chaque mot est pesé dans la balance de l'ancienne et scrupuleuse critique, comme dans celle d'un honnête joaillier d'Amsterdam. Cette critique modeste de Bayle, qui est républicaine de Hollande, qui va à pied, qui s'excuse de ses défauts auprès du public sur ce qu'elle

a peine à se procurer les livres, qui prie les auteurs de s'empresser un peu de faire venir les exemplaires, ou du moins les curieux *de les prêter pour quelques jours*, cette critique n'est-elle pas en effet (si surtout on la compare à la nôtre et à son éclat que je ne veux pas lui contester), comme ces millionnaires solides, rivaux et vainqueurs du grand roi, et si simples au port et dans leur comptoir? D'elle à nous, c'est toute la différence de l'ancien au nouveau notaire, si bien marquée l'autre jour par M. de Balzac, dans sa *Fleur des Pois.*

Après la cessation de ses *Nouvelles de la République des Lettres*, la faculté critique de Bayle se rejeta sur son *Dictionnaire*, dont la confection et la révision l'occupèrent durant dix années, depuis 1694 jusqu'en 1704. Il publia encore par délassement (1704) *la Réponse aux Questions d'un Provincial*, dont le commencement n'est autre chose qu'un assemblage d'aménités littéraires. Mais ses disputes avec Leclerc, Bernard et Jaquelot, envahirent toute la continuation de l'ouvrage. Bien que ces disputes de dialectique fussent encore pour Bayle une manière d'amusement, elles achevèrent d'user sa santé si frêle et *sa petite complexion*. La poitrine, qu'il avait toujours eue délicate, se prit; il tomba dans l'indifférence et le dégoût de la vie à cinquante-neuf ans. Un symptôme grave, c'est ce qu'il écrivait à un ami, en novembre 1706, un mois environ avant sa mort : « Quand même ma santé me per« mettrait de travailler à un supplément du Dictionnaire, je n'y « travaillerais pas; je me suis dégoûté de tout ce qui n'est point « matière de raisonnement... » Bayle dégoûté de son Dictionnaire, de sa critique, de son amour des faits et des particularités de personnes, est tout-à-fait comme Chaulieu sans amabilité, tel que Mlle Delaunay nous dit l'avoir vu aux approches de sa fin. Nous ne rappellerons pas plus de détails sur ce grand esprit : sa vie pas Desmaizeaux et ses œuvres diverses sont là pour qui le voudra bien connaître. Comme qualité qui tient encore à l'essence de son génie critique, il faut noter sa parfaite indépendance, indépendance par rapport à l'or et par rapport aux honneurs. Il est touchant de voir quelles précautions et quelles ruses il fallut à milord Shafsbury pour lui faire accepter une montre : « Un tel « meuble, dit Bayle, me paraissait alors très inutile, mais pré« sentement il m'est devenu si nécessaire, que je ne saurais plus

« m'en passer... » Reconnaissant d'un tel cadeau, il resta sourd à toute autre insinuation du grand seigneur son ami. On n'était pourtant pas loin du temps où certains grands offraient au spirituel railleur Guy-Patin un louis d'or sous son assiette, chaque fois qu'il voudrait venir dîner chez eux. On se serait arraché Bayle s'il avait voulu, car il était devenu, du fond de son cabinet, une espèce de roi des beaux-esprits. Le plus triste endroit de la vie de Bayle, est l'affaire assez tortueuse de l'*Avis aux Protestans*, soit qu'il l'ait réellement composé, soit qu'il l'ait simplement revu et fait imprimer. Sa sincérité dut souffrir d'être si à la gêne et réduite à tant de faux-fuyans.

Bayle restera-t-il? est-il resté? demandera quelqu'un; relit-on Bayle? Oui, à la gloire du génie critique, Bayle est resté et restera autant et plus que les trois quarts des poètes et orateurs, excepté les très-grands. Il dure, sinon par telle ou telle composition particulière, du moins par l'ensemble de ses travaux. Les neuf volumes in-folio que cela forme en tout, les quatre volumes principalement de ses *Œuvres diverses*, préférables au Dictionnaire, bien que moins connues, sont une des lectures les plus agréables et commodes. Quand on veut se dire que rien n'est bien nouveau sous le soleil, que chaque génération s'évertue à découvrir ou à refaire ce que ses pères ont souvent mieux vu, qu'il est presque aussi aisé en effet de découvrir de nouveau les choses que de les déterrer de dessous les monceaux croissans de livres et de souvenirs; quand on veut réfléchir sans fatigue sur bien des suites de pensées vieillies ou qui seraient neuves encore, oh! qu'on prenne alors un des volumes de Bayle et qu'on se laisse aller. Le bon et savant Dugas-Montbel, dans les derniers mois de sa vie, avouait ne plus supporter que cette lecture d'érudition digérée et facile. La lecture de Bayle, pour parler un moment son style, est comme la collation légère des *après-disnées* reposées et déclinantes, la nourriture ou plutôt le *dessert* de ces heures médiocrement animées que l'étude désintéressée colore, et qui, si l'on mesurait le bonheur moins par l'intensité et l'éclat que par la durée, l'innocence et la sûreté des sensations, pourraient se dire les meilleures de la vie.

SAINTE-BEUVE.

LA
NUIT DE DÉCEMBRE.

LE POÈTE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,

De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'Amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit ;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir

Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instans de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour en vivre ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin,
A Cologne, en face du Rhin,
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais,
A Brigues, dans les vieux chalets,
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Hâvre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon ame;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin!
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange;
  Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
  Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
  Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?
Tu me souris sans partager ma joie,
  Tu me plains sans me consoler!

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
  C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre;
  J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
  Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oublie,
Et je sentais un lambeau de ma vie
  Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
  Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
  Ses éternels sermens d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
  Qui me faisaient trembler la main;
Larmes du cœur, par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
  Ne reconnaîtront plus demain!

J'enveloppais dans un morceau de bure
  Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure
  C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
  Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,

Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
  Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
  Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et n'y pouvant pas croire,
  En pleurant j'en doutais encor.
Ah! faible femme, orgueilleuse insensée,
  Malgré toi tu t'en souviendras!
Pourquoi, grand Dieu! mentir à sa pensée?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
  Ces sanglots, si tu n'aimais pas?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures;
  Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien! adieu. Vous compterez les heures
  Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
  Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
  Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez! la Nature immortelle
  N'a pas tout voulu vous donner.
Ah! pauvre enfant, qui voulez être belle,
  Et ne savez pas pardonner!
Allez, allez, suivez la destinée;
  Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée; —
Éternel Dieu! toi que j'ai tant aimée,
  Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu?

— Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
  Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;
  Elle vient s'asseoir sur mon lit.

Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pélerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère:
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

ALFRED DE MUSSET.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE.

REVUE TRIMESTRIELLE.

Pendant long-temps les journaux littéraires n'ont été alimentés que par la critique des livres. Quand la presse périodique naquit, il y a deux siècles, elle commença comme commencent toutes les choses du monde, elle fut d'abord fort petite et fort modeste; ce fut un germe presque inaperçu, qui se greffa un beau jour sur la seule littérature que l'on connût alors. Le père des journaux français, médecin en vogue et grand nouvelliste, Théophraste Renaudot, prétendait n'avoir songé à imiter à Paris les gazettes de Venise, que dans la louable intention d'amuser ses malades et de leur fournir un sujet de distraction. Qui aurait pensé que le journal politique, tel qu'on le connaît aujourd'hui, sortirait d'une invention si innocente et si frivole? La même idée, appliquée aux nouveautés scientifiques, donna naissance à l'antique et respectable *Journal des Savans*. A peu de temps de là, l'illustre Bayle, réfugié à Rotterdam, en imitant cet exemple, au grand profit de l'esprit humain, s'annonça également sous l'humble titre de nouvelliste; il fit les *Nou-*

velles de la république des lettres. Pendant deux cents ans, les journaux, comme une plante parasite, s'attachèrent donc aux livres, y plantèrent leurs racines, et y puisèrent toute leur sève. Vers la fin du dernier siècle, les *Revues*, en donnant plus d'étendue à leurs articles, introduisirent un genre nouveau; et, chemin faisant, elles ont fini par abandonner les livres, pour vivre de leur vie propre; elles se sont faites livres elles-mêmes. La presse périodique a pris tellement pied dans la littérature, qu'on se plaint même qu'elle étouffe un peu trop cette presse des livres, qui l'a précédée de si loin, et qui l'a si long-temps nourrie. Aujourd'hui les *Revues* les plus favorisées du public ont délaissé le soin d'annoncer les ouvrages, et se composent presque entièrement d'articles originaux. Il semble enfin, au dire de leurs flatteurs, que ces recueils ne sont devenus attrayans que depuis qu'ils ont renoncé totalement à leur ancienne méthode.

Cependant, tout en conservant le caractère nouveau que les *Revues* ont pris depuis quelques années, ne pourraient-elles pas au moins garder quelque trace de leur origine? La critique des livres n'est-elle pas chose profitable et même nécessaire au public? Ce livre collectif qu'on appelle aujourd'hui *Revue* rend-il inutile et sans intérêt la connaissance sommaire des autres productions de l'esprit? et n'y a-t-il pas un notable dommage à ce que les voies de communication dans le domaine de l'intelligence soient moins bien entretenues qu'elles ne l'étaient autrefois? La meilleure *Revue*, suivant le plan aujourd'hui à la mode, ne met son lecteur en communication qu'avec un nombre très limité d'écrivains; or, que dirait-on de la plus belle route du monde, lors même qu'elle passerait par les cités les plus florissantes, si elle était sans embranchement avec les autres routes qui s'étendent dans les diverses parties d'un grand territoire, et y font circuler partout la vie et la richesse?

La *Revue des Deux-Mondes* n'a certainement jamais négligé la critique. On peut dire au contraire que c'est dans ce recueil qu'a grandi et s'est développé le genre de critique qui convient aux œuvres nouvelles de l'art et au mouvement intellectuel de notre époque. La critique, telle qu'on la connaissait à la fin du XVIIIe siècle et sous l'empire, n'était plus viable après le mouvement de crise et de renouvellement qui s'est fait sentir il y a quelques années; il en fallait une autre, assez novatrice, assez affranchie des vieux préjugés, et en même temps assez féconde et assez riche de son propre fonds, pour n'être pas récusée par les artistes, et pour lutter dignement contre leurs tendances ou les appuyer au besoin. Donner au public des informations utiles était le moindre des services que l'on pût rendre à l'art, quand il s'agissait d'initier le public à des œuvres

d'un art si nouveau pour lui. Il fallait que le critique se fît artiste lui-même dans ses jugemens, pour se faire écouter et croire. De là la nécessité d'une forme toute nouvelle. De tels morceaux sont plutôt des articles originaux inspirés à l'occasion d'un livre, et doués par eux-mêmes de vie et de spontanéité, que le compte-rendu d'un ouvrage. Assurément nul recueil n'a présenté aussi souvent que le nôtre cette alliance de la critique et de l'art.

Mais, dans notre plan, les ouvrages qui ont droit à un pareil examen sont en fort petit nombre, et désignés pour ainsi dire d'avance par une grande notabilité littéraire. Or, il paraît chaque année des livres très remarquables qui, sans avoir l'à-propos ou l'éclat (durable ou éphémère) de certaines productions de la littérature et du théâtre, ont cependant le droit incontestable d'être connus et appréciés. Nous regrettons de ne pas nous en être occupés jusqu'ici d'une manière assez suivie.

C'est pour remplir cette lacune que nous commençons aujourd'hui ce Bulletin, sorte de supplément aux articles de critique qui ont leur place déjà assignée dans notre recueil. Ce sera, si l'on veut, une amende honorable faite à l'ancienne méthode des *Revues*; le genre proscrit reparaîtra, mais seulement comme un complément utile de la forme actuelle. e cette façon, les ouvrages véritablement importans seront toujours signalés à nos lecteurs; car s'ils n'entrent pas, par leur objet, dans une de nos séries déjà constituées, ils trouveront place dans la nouvelle série spéciale que nous leur ouvrons. Ce Bulletin en effet ne se bornera pas aux ouvrages littéraires : l'histoire, la politique, la philosophie, les sciences, en fourniront la matière, et jusqu'aux livres de pure érudition pourront y obtenir l'honorable mention que méritent des travaux utiles et consciencieux. Nous avons calculé, et ce calcul est aisé à faire, que quatre Bulletins par année suffiraient à l'annonce des livres qui, à des titres divers, méritent d'être signalés au public.

Quant aux principes qui nous dirigeront dans cet examen, nous jugeons inutile de nous en expliquer. Avant tout, nous ferons nos efforts pour présenter des aperçus nets sur le contenu des livres que nous passerons en revue. Certes, nous n'entendons pas nous priver du droit qu'a la critique de faire bonne justice des mensonges, des erreurs et des ridicules; cependant nous déclarons d'avance que nous n'attachons pas toute importance à cette attribution. Il est un autre rôle que nous préférerions, s'il nous fallait choisir : la fonction de nouvellistes, comme on disait au XVIIe siècle, nous irait mieux que celle de ces *jugeurs* par métier et par nature, sorte de Perrin Dandin du monde littéraire; et s'il nous fallait aussi opter entre les deux parts de la justice

distributive apanage de la critique, nous aimerions mieux encore celle qui consiste à aider, à encourager tout ce qui est bon et honorable.

En résumé, la devise de cette section de notre recueil, c'est l'*utilité*. Le lecteur sait d'avance qu'il ne doit pas demander à ces notices faites pour l'*informer*, comme disent les Anglais, et qui ne comportent pas de grands développemens, le charme des articles originaux qui composent les autres séries de la *Revue*.

---

§ I. — HISTOIRE ET POLITIQUE.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DES OTTOMANS, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS, par J. de Hammer, traduite de l'allemand par J. Heller (1).

Cet ouvrage d'histoire fera marque dans notre époque, déjà si riche cependant en travaux de ce genre. Jusqu'ici, chose étonnante, puisqu'il s'agissait d'une nation européenne et d'une période toute moderne, l'histoire des Ottomans ne nous a point été connue, ou du moins ne l'a été que par des récits tronqués et imparfaits, peu dignes de la gravité scientifique de notre temps. Pour les origines et la génération de ce formidable empire, nous en étions à peu près réduits, pour toute richesse historique, aux chroniques médiocres des Bysantins. Les sources originales étaient trop lointaines pour qu'il nous fût permis d'y puiser. Aussi, que d'erreurs, que d'obscurités, que d'oublis! La chose pouvait être aisément entrevue; mais voici M. de Hammer qui l'établit avec une rigueur faite pour nous confondre, et qui, du même jet de lumière dont il dissipe notre ignorance, nous dévoile toute l'étendue du domaine sur lequel elle régnait. Pour assurer au monument qu'il se proposait de construire les bases les plus solides et les plus respectables, cet illustre écrivain n'a reculé ni devant les efforts les plus pénibles, ni devant les plus coûteux sacrifices. Trente années de travaux, de voyages, de dangers, ne lui ont point semblé une préparation trop dure, et n'ont rien détruit de son infatigable patience. Tout ce que l'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Bagdad, a pu lui fournir de documens authentiques, de collections de lois ou de traités, de compositions historiques turques, arabes, persanes, il l'a eu. Près de soixante ouvrages de chronologie, de géographie, d'histoire, de politique, dont l'Occident soupçonnait à peine l'existence, et dont il s'est procuré à grands frais les manuscrits,

(1) Tomes I et II, librairie de Bellizard, rue de Verneuil.

servent de fondement et de garantie à ses premiers volumes. Son crédit, ses correspondances, ses longs séjours en Turquie, l'ont rendu maître d'une réunion d'écrits originaux que la cour de Vienne s'est empressée d'acquérir, et à laquelle aucune autre, même en Asie, ne saurait être comparée. Toutes les bibliothèques de l'Europe lui ont fourni leur contingent; et enfin les archives d'état de Venise et de l'Autriche, ces deux puissances si long-temps mêlées par la guerre à la puissance ottomane, se sont ouvertes devant lui pour livrer à son investigation savante le riche trésor des pièces diplomatiques qu'elles renferment : rapports d'ambassadeurs, négociations, conventions, traités de paix; précieux contrôle des historiens orientaux!

Tels sont les fondemens de certitude sur lesquels repose l'histoire dont M. de Hammer vient de doter l'Europe. Ce sont des annales turques composées avec les connaissances que pourrait posséder un musulman érudit, et écrites avec la clarté et l'impartialité du génie occidental. A ses autres mérites, cette histoire joint celui d'être née dans l'instant le plus favorable que puisse rencontrer l'écrivain qui se propose de retracer les évènemens d'un empire. La puissance ottomane, après s'être élevée au plus haut degré de splendeur que les puissances mahométanes aient jamais atteint dans le monde, est aujourd'hui pleinement entrée dans cette phase de décrépitude qui attend inévitablement toutes les sociétés qui n'ont apporté en naissant qu'un principe éphémère d'existence. Le moyen-âge chrétien finissait lorsqu'elle a commencé à dresser sur la scène politique l'image menaçante de son croissant, et déjà voici qu'elle est à son terme. Que notre regard remonte l'espace de quelques siècles, et il touche à l'antiquité de ces Barbares : en un clin d'œil leur domination s'installe, grandit, fait trembler à la fois les trois mondes; en un clin d'œil aussi elle s'ébranle, perd sa force et n'est plus qu'un fantôme que le moindre souffle de guerre va remettre au néant. Naissance, grandeur et décadence, l'historien peut convoquer à son aise dans sa pensée tous les élémens de cette destinée déjà presque entièrement accomplie; et cependant les traces qu'elle lui présente encore ne sont pas tellement effacées dans la poussière du passé, qu'il ne lui soit donné de toucher de ses mains cette caduque et chancelante nation, de la voir, de l'entendre dérouler ses souvenirs, et de ramasser ses dernières paroles. C'est à l'instant où le moribond s'apprête à descendre dans le silence du tombeau que les vivans ont coutume de s'approcher de lu pour recueillir le testament de sa vie.

Enfin, dans un moment où l'attention de l'Europe se reporte si vivement, et par de si justes motifs, sur les affaires de la Turquie, les

récits de M. de Hammer acquièrent une sorte d'intérêt d'actualité qui rehausse encore l'intérêt historique qui est leur apanage. Quelques détails sur les antiquités ottomanes, puisés dans les premiers volumes de cette histoire, ne seront donc point jugés ici hors de propos. Nous nous contenterons de montrer dans ce premier article cette puissance asiatique dans son germe sauvage. Plus tard, nous la verrons se déployer hors de son embryon et étaler toutes ses splendeurs, mais toujours empreinte de ce caractère dur et ambitieux, signe dominant de son enfance.

Les Turcs, desquels les Ottomans ne sont qu'une faible dérivation, sont une race très ancienne et très considérable. Le *Targitaos* d'Hérodote, ou *Togharma* de Moïse, est vraisemblablement sa souche la plus lointaine. Elle occupait les steppes immenses qui s'étendent dans le centre de l'Asie, sur une surface presque décuple de celle de la France, de l'est à l'ouest, entre le lac Aral et la Chine, et, du sud au nord, entre le Thibet et la Sibérie. Peuples nomades, célèbres par leurs incursions et leurs rapines, les anciens Perses les désignaient sous le nom de *Touran*, les Chinois sous celui de *Tuku*, ou sous celui plus ancien de *Hounnious*. Ce sont ces Scythes *Tourgious* ou *Amourgious* qui furent en guerre avec Cyrus. Oghouz-Khan, fils de Kara-Khan, est le prince à qui l'on doit rapporter les commencemens de la nation turque, à peu près comme les Juifs et les Arabes se rapportent à Abraham. Ces deux patriarches paraissent aussi appartenir au même temps. Oghouz, ayant quitté l'idolâtrie pour un culte nouveau, entra en révolte contre son père, le défit les armes à la main, et devint roi, par cette victoire parricide, de tout le pays compris entre Artelas et Boukhara. Sa résidence était à Yassy. Il eut six fils, Boun-Khan (*le khan du jour*), Aï-Khan (*le khan de la lune*), Ildiz-Khan (*le khan de l'étoile*), Goek-Khan (*le khan du ciel*), Tagh-Khan (*le khan de la montagne*), et Deniz-Khan (*le khan de la mer*). Les trois premiers, connus sous le nom de Outschok (*les trois flèches*), avaient le commandement de l'aile gauche de son armée; les trois autres, nommés Bozouk (*les destructeurs*), avaient celui de l'aile droite. Après la mort de leur père, les premiers devinrent chefs des tribus turques de l'est, les seconds de celles de l'ouest.

La route des *destructeurs* est vers l'ouest. Ils s'éloignent peu à peu de leurs steppes natales, dépassent le Sihoun et le Djihoun, gagnent l'Asie-Mineure, la Grèce, le Bosphore, et s'étendent enfin jusque sur le Danube. Les plus célèbres tiges de ces conquérans asiatiques, les Oghouzes, les Seldjoukides et les Ottomans, descendent respectivement du khan de la montagne, du khan de la mer, et du khan du ciel.

Lorsque la digue opposée par le royaume de Khowaresm aux débordemens vers l'occident, fut enfin emportée par le gigantesque effort de Djenghiz-Khan, Souleïman-Schah, de la famille de Kayi, l'un des plus illustres de la race turque, quitta le Khorassan à la tête des familles de sa tribu, et vint établir ses campemens près d'Akhlath, au voisinage de l'Arménie. La mort de Djenghiz-Khan l'ayant bientôt forcé de quitter cette position avancée, il reprit le chemin de sa patrie, suivi de sa troupe, et périt malheureusement en traversant l'Euphrate à la nage. Cet évènement fut un signal de dispersion pour les familles qui s'étaient groupées autour de lui : les unes demeurèrent en Syrie et allèrent chercher fortune çà et là dans les montagnes; les autres se rangèrent sous le commandement de ses deux fils aînés, Sounkourtekin et Gountoghdi, et regagnèrent le Khorassan; enfin, un détachement de quatre cents familles environ, ayant reconnu pour chefs les deux plus jeunes fils de Souleïman, Ertoghrul et Dundar, remonta de nouveau vers l'Arménie, et alla se loger dans la vallée de Sourmeli, près des sources de l'Euphrate.

Cependant, Ertoghrul et son frère, désireux de trouver pour leur tribu un établissement plus favorable, montèrent à cheval à la tête de leurs cavaliers, et se mirent en route vers l'occident, dans le dessein de reconnaître les lieux. Voyageurs insoucians et sauvages, comme ils étaient en train de cheminer à l'aventure au travers de ces régions inconnues, un spectacle vint tout à coup frapper leurs yeux : deux armées étaient en bataille dans une plaine; on apercevait les escadrons se chargeant et se confondant l'un dans l'autre au milieu des tourbillons de poussière; mais on était trop loin pour rien distinguer de précis, et l'on ignorait les noms des combattans. A cette vue, l'ardeur guerrière se réveille. Ertoghrul, sans autre délibération, fait vœu à l'instant même de se ranger du côté du plus faible. Il accourt, suivi de ses quatre cents cavaliers, et ce renfort inespéré ayant décidé la victoire, les Turcs reconnaissent dans leur allié inconnu le puissant souverain des Seldjoukides, Alaeddin : les vaincus étaient l'armée des Mongols. Ertoghrul ayant demandé pour toute récompense à ce prince une demeure tranquille et solitaire dans ses états pour lui et ses troupeaux, celui-ci, après l'avoir revêtu d'un habit d'honneur, lui assigna pour séjour d'été les montagnes d'Ermeni, et pour séjour d'hiver les vastes pâturages de Sœgud. Ce fut là le berceau de la puissance ottomane dans l'Asie-Mineure. Peu de temps après, Ertoghrul joignit à cette première possession le district de Sultan-Œni, l'ancienne Phrygia-Epictetos, qu'il reçut en fief des mains d'Alaeddin, pour prix d'une victoire remportée

sur les Grecs près de Brousa. Enfin, après un long intervalle de repos, causé par sa vieillesse, ce chef nomade mourut en 1288. Son fils Osman lui avait déjà depuis long-temps succédé dans la carrière des armes; agrandissant continuellement par son infatigable persévérance le cercle de sa puissance, il était réservé à ce jeune chef de s'élever bientôt à la dignité de prince indépendant, et de devenir le principe de l'illustre dynastie des Osmanlis.

Quelques jours avant la mort d'Ertoghrul, Osman à la tête de ses amis avait enlevé sur les Grecs le château de Karadjahissar, l'une des forteresses dont ils étaient encore maîtres sur le territoire asiatique. Alaeddin, pour s'attacher le jeune homme et lui donner bon courage, lui avait adressé, au sujet de cette victoire, les insignes de prince, le drapeau, les timbales, la queue de cheval; en même temps, il lui avait conféré l'investiture du fief qu'il venait de conquérir. Enhardi par ce changement de position, le jeune Turc fut bientôt tout entier à l'idée de la guerre. Depuis long-temps les hordes d'Ertoghrul avaient pris l'habitude, aux approches de l'été, lorsqu'elles quittaient la plaine pour se rendre avec leurs troupeaux dans les montagnes, de déposer leurs effets les plus précieux entre les mains du commandant grec du fort de Biledjik, avec lequel elles avaient toujours vécu en bonne intelligence. De cette manière elles ne craignaient pas d'être inquiétées sur leur passage par les commandans des autres forts, et notamment par celui d'Angelocoma qui s'était déclaré leur ennemi; et à leur retour, elles retrouvaient les objets dont elles avaient besoin et qui leur étaient fidèlement remis. Les Grecs avaient seulement exigé, comme garantie, que ce seraient les femmes qui seraient chargées de ces transports. Quant aux hommes, les portes de la forteresse leur demeuraient fermées, et ils s'acquittaient chaque année, envers le commandant, en lui envoyant, à leur retour des montagnes, des fromages, des outres de miel, des peaux de chèvre et des tapis grossiers, comme ils avaient l'industrie d'en fabriquer. L'amitié était donc ainsi de vieille date lorsque le commandant de Biledjik, ayant commencé à prendre ombrage de la puissance ascendante d'Osman, imagina, de concert avec les commandans de Yarhissar et de Belocoma, de s'en défaire par trahison. Les noces du commandant de Biledjik avec la fille du commandant de Yarhissar, que l'on devait prochainement célébrer, et auxquelles Osman se trouvait invité, devaient servir d'occasion. Osman avait été heureusement prévenu du complot. Tandis que son perfide ennemi l'attendait au lieu fixé pour la réunion, profitant de l'habitude prise pour le transport des trésors, il s'introduit dans l'intérieur de la forteresse avec trente-neuf de ses plus

intrépides guerriers, tous voilés et déguisés en femmes, s'empare de la garnison et des remparts, et se porte dans une gorge à la rencontre du commandant qui, accompagné de sa jeune épouse, revenait en paix à son château. Le commandant est tué, sa femme enlevée et donnée en récompense à Ourkhan, fils d'Osman. Du même coup, la troupe guerrière s'empare du château de Yarhissar, tandis qu'un autre détachement fait main-basse sur celui d'Aïnegœl. C'est à cet événement, qui eut lieu dans la dernière année de XIIIe siècle de notre ère, qu'il faut rapporter le commencement de la domination indépendante de la famille d'Osman. L'empire des Seldjoukides, qui avait jusque-là tenu en tutelle cet empire naissant, venait de tomber en morceaux, et la carrière politique s'ouvrait d'elle-même devant l'intrépide famille d'Ertoghrul.

Osman commença à battre monnaie et à faire prononcer la prière publique en son nom, signe caractéristique de la souveraineté chez les princes musulmans. Adieu le soin des troupeaux et la vie paisible des peuples pasteurs sous la tente! il n'est plus question que de guerre, d'agrandissement, de conquêtes; il faut que la nation tourne toute sa force contre les remparts des Grecs. En vain l'oncle d'Osman, le vénérable frère d'Ertoghrul, le vieux Dundar, qui, soixante-dix ans auparavant, à la tête des tribus, avait quitté les hautes vallées de l'Euphrate pour s'avancer vers les pâturages de l'Occident, s'efforce-t-il, dans le sein du conseil, de modérer l'ardeur de son neveu et de le maintenir dans les bornes d'une ambition plus tranquille; un coup de flèche est la seule réponse du conquérant, et le vieillard tombe sans vie; sanglant exemple pour quiconque voudrait retarder la marche du nouveau torrent d'invasion qui se prépare. Les noms viennent du ciel, a dit Mahomet: ce n'était pas sans raison que la racine arabe de celui d'Osman signifiait *briseur de jambes*, et que sa généalogie le faisait remonter aux Oghouzes *destructeurs*. Lorsque ce prince mourut en 1326, les Turcs se trouvaient établis sur les belles eaux de l'Archipel, dominateurs des îles par leurs essaims de pirates, possesseurs de presque tous les châteaux que les Grecs avaient si long-temps conservés au milieu des pays déjà inondés par le flot mahométan, maîtres enfin de Brousa, l'antique capitale de la Bithynie, l'une des places de l'Asie Mineure les plus florissantes et les plus considérables; en attendant Constantinople, c'était un digne siége pour un empire né d'hier au sein d'une troupe de pasteurs. Vienne le temps, nous verrons cet empire assis sur le Bosphore, occuper la mer Noire, la Méditerranée et le golfe Persique, tenir la Grèce, l'Égypte, la Romélie et la Syrie, s'avancer sur la

Hongrie, menacer Vienne, et faire trembler l'Europe devant l'éclat de son croissant.

L'Ystoire de li Normant, et la Chronique de Robert Viscart, par Aimé, moine du Mont-Cassin; publiées pour la première fois, d'après un manuscrit français inédit du XIIIe siècle, appartenant à la Bibliothèque royale, pour la Société de l'histoire de France, par M. Champollion-Figeac (1).

Rien de plus célèbre dans l'histoire du moyen-âge que l'établissement des Normands en Italie, ou, pour parler le langage des historiens du dernier siècle, que la conquête de Naples et de la Sicile par des gentilshommes normands. Ces gentilshommes, comme Voltaire les appelle dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, étaient tout simplement les descendans des pirates de Hastings, qui, assez semblables encore à leurs pères, continuaient au loin leurs expéditions vagabondes; et quant au royaume de Naples et de Sicile, ces Normands ne le conquirent pas seulement, ils le fondèrent.

Avant leur arrivée, en effet, ce qu'on a appelé depuis le royaume de Naples était le pays le plus morcelé et le plus malheureux du monde. C'était nominalement une dépendance de l'empire grec; mais c'était réellement la proie d'une foule de despotes. L'Italie d'aujourd'hui est une bien faible image de cette anarchie générale, où luttaient les uns contre les autres des empires, des villes, des châteaux-forts : ici l'empereur grec, représenté par son gouverneur, le *Katapan*; ailleurs, des princes indépendans, comme le prince de Capoue, le duc de Bénévent; plus loin, comme à Salerne, des seigneurs coalisés pour tyranniser en commun une ville et son territoire; ailleurs encore des espèces de petites républiques, comme Gaëte et Naples, cette future capitale plus ressemblante alors à un village de pêcheurs au bord de la mer qu'à la splendide cité du Vésuve. Cependant, au nord, l'empire d'Allemagne, ce lourd tyran de l'Italie, prétendait disputer tout ce territoire à l'empire grec, à titre de succession des Césars d'Occident; et enfin les Sarrasins, abrités comme des vautours dans leurs vaisseaux ou dans quelques châteaux fortifiés sur la côte, venaient piller indifféremment tous ces chrétiens. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, de la grecque, ou mahométans. Épuisée, comme un champ qui a trop produit, la terre natale

(1) Paris, 1835, 1 vol in-8°, librairie de Jules Renouard, rue de Tournon, 6.

d'Horace et de Cicéron ne nourrissait que des hommes faibles, incapables de se régénérer et de s'affranchir. Quelques Normands, revêtus d'armures comme d'une écaille, ayant de longues lances et des casques pointus, suffirent pour changer, en moins de cinquante ans, cet état de choses, et pour amener l'unité politique de cette moitié de l'Italie. Est-il étonnant que cette terre reconnaissante leur ait plus tard donné le Tasse pour chanter leur gloire dans les croisades? Chanter leurs exploits, n'était-ce pas chanter sa délivrance?

Les Normands furent vraiment l'instrument le plus actif de la formation de l'Europe au moyen-âge. Ils semblent fondre du Nord pour détruire l'Europe, et la Providence veut que ce soit eux qui en achèvent la construction et l'unité. Ils viennent les derniers des Barbares à la curée, et ils se trouvent venus à point pour repousser définitivement les Sarrasins. Ils se jettent en loups furieux sur les restes de la civilisation romaine, et l'Église les emploie comme elle avait autrefois employé les Francs; elle s'en sert et les discipline; ils deviennent son escorte et ses missionnaires, et c'est par eux qu'elle parvient à réunir l'Europe dans les croisades.

Et ce qui est remarquable, ce n'est pas seulement de voir la Providence faire tourner au bien ce qui semblait ne pouvoir engendrer que le mal, mais c'est encore de la voir produire par les mêmes ressorts des effets si différens. Les Normands, sauveurs de la chrétienté, suivaient précisément le même instinct que lorsqu'ils venaient, païens, attaquer la chrétienté. Une admirable simplicité dans les moyens employés par la Providence s'observe dans l'histoire comme dans la nature. Si, dans le spectacle du monde physique, on admire à chaque pas l'unité au sein d'une variété infinie de phénomènes, si l'on a pu dire de la nature qu'elle est uniforme en tous ses actes et toujours semblable à elle-même, ne doit-on pas dire la même chose de l'acte divin qui pousse l'humanité dans sa route, quand on voit les mêmes causes produire des effets si divers, les mêmes passions, les mêmes instincts accomplir successivement les différentes destinées qui, réunies et ajoutées bout à bout, élèvent dans le temps un monde tout aussi réel, tout aussi varié et tout aussi un, que le monde qui se dresse devant nous dans l'espace? Le mouvement des Normands qui nous occupe eut lieu sans interruption du VIIIe siècle au XIIe. Pendant ces quatre siècles, rien de plus changeant en apparence que les mœurs de cette nation, qui, de dévastatrice et d'errante, se fait rapidement stationnaire, et presque à l'instant même redevient conquérante, sans quitter cette fois ni ses anciens ni ses nouveaux établissemens. Les

historiens médiocres ne manquent pas de faire ressortir ces oppositions; le vulgaire est plus frappé des différences et des contrastes que de l'harmonie et de l'unité : mais que d'uniformité réelle à travers ces diverses transformations! La conquête de l'Angleterre et celle de la Sicile ne doivent pas se séparer des invasions de pirates qui les avaient précédées au VIIIe et au IXe siècle. Au commencement du dixième, les Normands semblent, il est vrai, changer d'existence; ils se fixent les uns sur la Loire, les autres sur la Seine : mais leur mouvement n'est que ralenti, et non pas arrêté. Leur établissement de Normandie n'est qu'une halte; car, à peine fixés, les voilà qui repartent. Cinquante ans après Rollon, une de leurs bandes guerroie déjà en Italie; ils fondent la principauté d'Averse dès l'an 1030; puis vient presque aussitôt la fortune inouie des fils de Tancrède de Hauteville; et, à peine Robert Viscart, le héros de cette race, a-t-il fait la conquête de Naples, que nous voyons partir des côtes de Normandie l'expédition de Robert Crespin contre les Sarrasins d'Espagne, et que Guillaume-le-Bâtard envahit l'Angleterre. Ainsi, cette célèbre expédition d'Angleterre n'est qu'un épisode de l'histoire des Normands, un fait du même genre que ceux qui l'avaient précédé ou qui l'accompagnèrent. On dirait que le duc de Normandie, voyant qu'un de ses chevaliers s'était fait duc de la moitié de l'Italie, voulut, pour ne pas déchoir, monter plus haut et se faire roi : la conquête de Guillaume suivit presque immédiatement celle de Robert Viscart.

Robert Viscart, ou Guiscard, c'est-à-dire Robert-l'Avisé ou le Rusé, (de *wise*, esprit), fait dans l'histoire, il faut en convenir, une moins magnifique figure que Guillaume-le-Bâtard. La conquête de Naples paraît d'abord un bien moindre évènement que la conquête de l'Angleterre. C'est que cette dernière fut accompagnée d'une émigration bien plus considérable du peuple conquérant. Les aventuriers normands qui se firent comtes, ducs et rois en Italie, n'avaient avec eux qu'un petit nombre de compagnons; ces familles ne formèrent donc pas, comme en Angleterre, une race superposée sur une autre race. Leur action se perd dans la vie générale de l'Italie. C'est pour cela que cette conquête n'a pas le même relief que la conquête d'Angleterre. Mais, sous tout autre rapport, la fondation du royaume de Naples par les fils de Tancrède est un évènement aussi considérable que la victoire de Guillaume sur les Saxons. Cette fondation devint en effet la clé de toute la politique des papes. C'est en s'appuyant sur Naples que les papes purent enfin lutter avec succès contre les Gibelins et l'Empire; c'est par l'appât de cette couronne qu'ils attirèrent les Français en Italie; c'est en en dis-

posant qu'ils achetèrent Rome. Jusque-là ils n'avaient été maîtres de rien, toujours exposés à tous les caprices du peuple et à toutes les interventions des étrangers. Mais, seigneurs suzerains de la Sicile, propriétaires de Rome, ils eurent un levier pour agir en Europe, et pour intéresser, suivant le besoin, les nations les plus éloignées aux affaires d'Italie. Pourtant, si grande qu'ait été l'influence de cette conquête sur la politique intérieure de l'Europe, elle fut plus grande encore sur sa politique extérieure; car, sans ces aventuriers normands, qui se firent les chefs de l'Italie méridionale en si peu de temps, les croisades n'auraient pas eu lieu. Ce furent leurs victoires sur les Sarrasins qui armèrent l'Europe contre l'Asie, et qui l'enflammèrent d'une belliqueuse ardeur, bien plus que ne le firent les prédications de Pierre-l'Ermite. Leur conquête de Sicile fut pour ainsi dire la première croisade. Sous tous ces rapports, il n'y a pas dans l'histoire de figure plus remarquable que celle de Robert Viscart, parti simple chevalier des environs de Coutances, obligé d'abord à vivre de rapines et à se faire chef de brigands, pour devenir ensuite le chef d'une espèce de république de condottieri, vainqueur des Sarrasins, maître de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, et qui mourut après avoir été duc vingt-cinq ans, après avoir fait en même temps la guerre à l'empire grec et à l'empire d'Allemagne, après avoir pris Rome sur les Tudesques et délivré Grégoire VII. Cette délivrance du grand Hildebrand, de ce pape type, qui eut lieu en 1084, et qui fut la dernière action éclatante de Robert Viscart, caractérise bien la destinée de ce héros normand, venu au monde pour servir la papauté, afin qu'elle pût respirer plus à l'aise, plus libre en Italie, plus puissante en Europe. On a souvent représenté l'alliance des Normands et du pape comme celle de deux larrons qui s'associent dans un intérêt commun, les Normands ayant besoin pour voler la Sicile d'en concéder au pape la suzeraineté, et le pape profitant de cette suzeraineté pour vendre ensuite au plus offrant la couronne de Sicile. S'arrêter là, c'est s'arrêter à la surface, et ne pas voir le fond des choses; c'est ne pas comprendre les nécessités de l'Italie et la construction successive de l'Europe. Ce qui est certain, c'est qu'après Hildebrand et son fidèle appui Viscart, il se trouva que la papauté avait sous sa main des royaumes; son alliance avec les conquérans lui avait donné Naples en Italie, et à l'autre bout de l'Europe l'Angleterre. Alors purent venir les croisades; l'Europe, excitée par les merveilleux exploits des chevaliers normands, et par leurs victoires sur les Sarrasins de Sicile, s'élança en Asie à la voix des pontifes. Les Normands devaient encore avoir ici l'initiative. On sait que Boémond, fils de Ro-

bert Viscart, laissant à ses parens l'Italie, continua sa course en avant, et, portant la bannière rouge des Normands à la croisade de Godefroy de Bouillon, se fit prince d'Antioche : il ne s'arrêta que là où s'arrêta l'Europe (1). Ce Boémond a été célébré par le Tasse ; mais le poète des croisades, en lui laissant le caractère que l'histoire lui donne, la prudence politique et l'ambition dominatrice, a créé une autre figure pour personnifier cette race des chevaliers normands, une figure idéale qu'il a élevée au-dessus de tous ses héros : c'est Tancrède, dont le nom rappelle le vieux chevalier de Coutances d'où les conquérans de Naples tiraient leur origine. Il semble que ce nom était pour l'Italie le nom normand par excellence. Il y eut bien en effet à la croisade un chevalier nommé Tancrède, qui se signala par son intrépide valeur ; mais on dirait que le Tasse s'est plu à rassembler sur lui toute la poésie de la chevalerie normande.

Malheureusement on ne possède que fort peu de monumens historiques sur cette curieuse époque. Muratori a inséré dans sa collection des écrivains de l'histoire d'Italie (*Rerum italicarum Scriptores*) tous les ouvrages latins, en prose ou en vers, qui traitent spécialement de l'établissement des Normands en Italie au XIe siècle. Les plus considérables de ces ouvrages sont l'Histoire de Sicile, de Malaterra, en prose et

(1) M. Michelet, dans sa description des croisades (*Histoire de France*, t. II), s'est trompé sur ce fils de Robert Viscart. « *Un certain Bohémond*, dit-il, *bâtard de Robert l'Avisé*, et non moins avisé que son père, n'avait rien eu en héritage que Tarente et son épée. » La *Chronique* publiée par M. Champollion prouve, ce qui était d'ailleurs bien connu, que Boëmond était, non le bâtard, mais le fils légitime et l'aîné des fils de Robert Guiscard. Robert se maria deux fois, la première avec une dame normande nommée Alberade, qui était riche et d'une noble famille ; il s'en sépara dans la suite par autorité de l'église, sous prétexte qu'elle était sa parente aux degrés prohibés, et épousa la fille de Gaimar, prince de Salerne. Dans la *Chronique*, Boëmond, fils d'Alberade, seconde le duc Robert son père dans toutes ses entreprises ; c'est à lui que Robert laissa le commandement de l'expédition de Morée en 1084, année où Boëmond remporta une victoire signalée sur l'empereur Alexis. Après la mort de Robert, les conquêtes furent divisées : Roger, son frère, se réserva la Sicile ; le fils aîné de Robert et de sa seconde femme lui succéda aux duchés de la Pouille et de la Calabre ; Boëmond eut la principauté de Salerne, Otrante, Galipoli, et d'autres terres. Il est vrai que Boëmond se trouvait mal partagé, et qu'il fut obligé de céder à la force. Mais M. Michelet a tort de le représenter comme si dépourvu et si obscur au moment de la croisade.

en quatre livres, et un poème historique en cinq livres, de Guillaume de la Pouille. Ces relations, qui ont été écrites après les premiers temps de la conquête, sont d'ailleurs fort sèches, et laissent beaucoup à désirer. Mais on savait, par la Chronique du Mont-Cassin, qu'un moine, nommé *Amatus*, Amat ou Aimé, contemporain de l'établissement des Normands en Italie, avait écrit une histoire de ce grand évènement.

Les savans avaient souvent déploré la perte de cet ouvrage. Baluze, Mabillon, les bénédictins auteurs de l'Histoire littéraire de la France, ont fait des suppositions assez diverses sur cet Amat; mais tous se sont accordés à regarder comme perdue à jamais sa précieuse Histoire des Normands.

Hé bien, c'est cette Histoire dont on vient de retrouver non pas le texte original latin, mais une traduction française dans un manuscrit de la Bibliothèque royale; et c'est cette traduction que M. Champollion-Figeac a été chargé de publier au nom de la Société de l'histoire de France.

M. Champollion a fait précéder cette publication d'une préface très érudite, dont on nous permettra d'indiquer ici la substance.

Le précieux manuscrit de la Bibliothèque royale dont il est question contient, outre l'*Ystoire de li Normant*, trois autres ouvrages; car c'était assez l'usage, au moyen-âge, de coudre les uns à la suite des autres plusieurs écrits historiques, de manière à composer une histoire suivie. Ce manuscrit s'ouvre donc par la Chronique d'Isidore, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'empereur Héraclius. A cette chronique succède le Sommaire de l'Histoire romaine par Eutrope, d'après la rédaction et avec les additions de Paul Diacre, commençant au règne de Janus et finissant au milieu de celui de Justinien. Vient ensuite l'Histoire des Lombards, par le même Paul. Enfin le recueil est terminé par l'Histoire des Normands d'Italie et de Sicile.

M. Champollion a profité de l'occasion pour résoudre un problème intéressant d'histoire littéraire. On possédait plusieurs rédactions très différentes du *Breviarium* d'Eutrope, remanié et alongé par Paul Diacre. Une de ces rédactions, entre autres, augmentée encore des additions qu'y firent plusieurs écrivains postérieurs, forme la compilation connue sous le nom d'*Historia Miscella*, compilation qui n'est pas sans importance. Mais on ne savait comment s'expliquer ces diverses rédactions d'un même ouvrage, et on avait peine à se reconnaître dans ce dédale de textes si dissemblables entre eux. Le manuscrit français de la Bibliothèque royale a fourni à M. Champollion des indications précises qui permettent de classer les divers textes, soit manuscrits,

soit imprimés, qui nous sont restés d'Eutrope et de ses continuateurs. Il est aujourd'hui démontré qu'Eutrope, écrivain romain, a fourni le premier fond de l'*Historia Miscella* jusqu'au règne de Valentinien, et que Paul Diacre, moine chrétien, a travaillé deux fois à l'étendre jusqu'au règne de Justinien, en y introduisant principalement les faits de l'Histoire sainte. Ce moine commença ce travail pour plaire à une princesse de Bénévent; mais la dame ayant d'abord trouvé l'ouvrage de *trop fort stille*, Paul Diacre en fit une nouvelle rédaction, beaucoup plus longue et plus prolixe que la première. D'autres ont ensuite conduit cet ouvrage jusqu'au neuvième siècle de l'ère vulgaire.

Quant à l'Histoire des Normands, qui devait l'occuper plus spécialement, M. Champollion a traité en détail les différentes questions que l'examen de ce manuscrit fait naître. Il démontre, par des preuves qui nous ont paru irrécusables, que l'ouvrage retrouvé est précisément celui du moine Amat, dont l'écrit a servi de base aux récits d'écrivains postérieurs, tels que Geoffroy de Malaterra, Guillaume de la Pouille, et Léon d'Ostie. Il se trouve même que ce dernier, en faisant à l'ouvrage d'Amat de très nombreux emprunts, nous en a conservé en partie le texte latin. Toutes les personnes qui aiment les recherches et les découvertes d'érudition prendront plaisir à lire cette dissertation. Jamais, même dans les meilleurs temps, on n'a fait un travail de ce genre avec plus de conscience. La société qui avait confié cette mission à M. Champollion doit se trouver satisfaite. Il y a, dans ces cent pages, assez de recherches minutieuses et de solides inductions pour montrer que les plus patiens bénédictins ont encore aujourd'hui des émules.

Venons à l'*Ystoire de li Normant* et à la *Chronique de Robert Viscart*, que M. Champollion croit aussi appartenir au moine Amat. Sur ce dernier point, nous avouons qu'il nous reste quelque doute.

Nous avons lu avec intérêt ces récits qu'un Italien, un moine, contemporain de Guillaume Bras-de-fer et de Robert l'Avisé, écrivait dans sa solitude du Mont-Cassin pendant que ces rudes Normands se faisaient les maîtres de son pays. Hélas! ce bon moine n'est pas un Tacite. Son Histoire ressemble fort aux chroniques latines que nous possédions déjà; et il faut avouer que sous bien des rapports elle n'ajoute pas une grande lumière à celle que l'on pouvait tirer des écrivains de la collection de Muratori. Pour peindre la vie des chevaliers du XIe ou du XIIe siècle, il fallait vivre soi-même de cette vie d'aventures; il fallait un homme qui consentît à déposer la lance pour prendre la plume; il fallait un laïc, un guerrier, qui écrivît en langue vulgaire, et non pas en latin: il fallait le sire de Joinville. La plupart du temps,

le bon moine Amat se borne à enregistrer les faits ou à les raconter sèchement. Cependant çà et là se trouvent quelques récits plus complets, qui se présentent comme des oasis dans ce désert de sable : nous en citerons deux ou trois exemples.

Un des faits les plus singuliers de la conquête des Normands, c'est la délivrance de Salerne en 983 par quelques pélerins normands qui mirent en déroute les Mahométans : ce fut là l'origine de la célébrité des chevaliers normands en Italie, et ce qui en attira tant d'autres en ce pays. Voici comment le fait est raconté dans l'Histoire d'Amat :

« Avan mille puis que Christ lo nostre Seignor prist char en la virgine Marie, apparurent en lo monde .xl. vaillant pélerin ; venoient del saint sépulcre de Jérusalem pour aorer Jhucrist. Et vindrent à Salerne, laquelle estoit asségié de Sarrasin, et tant mené mal qu'il se vouloient rendre. Et avant Salerne estoit faite tributaire de li Sarrazin; mès se tardèrent qu'il non paièrent chascun an li tribut à lor terme, et encontinent venoient li Sarrazin o tout moult de nefs, et tailloient et occioient, et gastoient la terre. Et li pélegrin de Normendie vindrent là, non porent soustenir tant injure de la seignorie de li Sarrazin, ne que li chrestiens en fussent subject à li Sarrazin. Cestui pélegrin alèrent à Guaimarie sérénissime principe, liquel governoit Salerne o droite justice, et proièrent qu'il lor fust donné arme et chevaux, et qu'il vouloient combattre contre li Sarrazin, et non pour pris de monnoie, mès qu'il non pooient soustenir tant superbe de li Sarrazin; et demandoient chevaux. Et quand il orent pris armes et chevaux, il assallirent li Sarrazin et moult en occistrent, et moult s'encorurent vers la marine, et li autre fouirent par li camp ; et ensi li vaillant Normant furent veincéor, et furent li Salernitain délivré de la servitute de li pagan.

« Et quant ceste grant vittoire fu ensi faite par la vallantise de ces .xl. Normant pélegrin, lo prince et tuit li pueple de Salerne les regracièrent moult, et lor offrirent domps, et lor prometoient rendre grant guerredon. Et lor prièrent qu'il demorassent à deffendre li chrestien. Mès li Normant non vouloient prendre mérite de deniers de ce qu'il avoient fait por lo amor de Dieu, et se excusèrent qu'il non poient demorer.

« Après ce orent conseill li Normant que là venissent tuit li principe de Normendie; et les envitèrent; et alcun se donnèrent bone volenté et corage à venir en ces parties de sà, pour la richece qui i estoit. Et mandèrent lor messages avec ces victorioux Normans, et mandèrent citre, agmidole, noiz confites, pailles impérials, ystrumens de fer aorné

d'or, et ensi les clamèrent qu'il deussent venir à la terre qui mène lac et miel et tant belles coses. Et que ceste cosez fussent voires, cestui Normant veincéor lor testificarent en Normendie. »

Les commencemens de Robert Viscart sont fort intéressans. Il était le sixième fils de Tancrède de Hauteville; ses frères aînés étaient déjà établis dans la Pouille, lorsqu'il vint à son tour chercher fortune en Italie. Il fut d'abord assez mal reçu; il était sorti d'un second mariage, ses frères du premier lit le repoussèrent: Enfin, Humphroy, pour se débarrasser de lui, le conduit à l'extrémité de la Calabre, avise *un mont moult fort*, y construit un petit château, appelle ce lieu la Roche-Saint-Martin, le donne à Robert, *et lo mit en possession de toute la Calabre, et puiz s'en parti, et s'en torna en sa terre.* Il ne restait à Robert, pour vivre et jouir de cet empire qu'on lui avait donné si libéralement, qu'à se faire brigand. Ainsi fit-il :

« Robert regarda et vit terre moult large, et riches citez, et villes espessez, et les champs pleins de moult de bestes. Et regarda en loing tant coment pot regarder, et pensa que faisoit lo poure, prist voie de larron, chevalier sont petit, poureté est de la cose de vivre, li faillirent les deniers à la bourse. Et come ce fust cose que toutes choses lui failloient, fors tant solement qu'il avoit abundance de char; comment li filz de Israël vesquirent en lo désert, ensi vivoit Robert en lo mont; ceaux menjoient la char à mesure, cestui se o une savour toutes manières de char; et lo boire d'estui Robert estoit l'aigue de la pure fontainne.

« Et puiz torna Robert à son frère, et lui dist sa poureté; et cellui dist de sa bouche moustra par la face, quar estoit moult maicre. Mès voulta Robert la face, et voutèrent la face tuit cil de cil de la maison. Et retorna Robert à la roche soe, et aloit par les lieuz où il créoit trover de lo pain. Et coment lui plaisoit prenoit proie continuelment, et toutes les chozes qu'il avoit faites absconsement, maintenant fist manifestement. Et prenoit li buef por arer, et li jument qui faisoient bons polistre, gras pors .x., et peccoires .xxx.; et de toutes ces coses non pooit avoir senon .xxx. besant, et autresi prenoit Robert li home liquel se rachatarent de pain et de vin; et toutes voies de toutes cestes coses non se sacioit Robert.

« En une cité qui lui estoit après, laquelle se clamoit Visimane, riche d'or et de bestes, et de dras preciouz, habitoit Pierre fil de Tyre. Robert fist covenance auvec cestui, lo prist pour père, et Pierre l'avoit pris pour filz, et se covenirent pour parler ensemble. Peire et sa gent se mist en lieu sécur, et Robert et sa gent vont alant par li camp, et

Robert comanda à sa gent qu'il se traissent arrière. Et Pierre fist autresi. Et li seignor se convindrent à parler ensemble ; et Piere lui offri la bouche pour baisier, et Robert lui tendi les bras au col, et ces dui chaïrent de li chavail. Mès Piere estoit desouz, Robert lo prème desoupre ; et corirent li Normant, et foïrent cil de Calabre. Et Pierre fu mené à la roche de Saint-Martin et est bien gardé. Puis Robert va agenoillié, et ploia les bras, et requist miséricorde, et confessa « qu'il « avoit fait péchié ; mès la richesce de Pierre et la poureté soe lui avoit « fait constraindre à ce faire ; mès tu es père, mès que tu me es père « covient que aide à lo filz poure. Cesti comanda la loi de lo roy, ceste « cose, que lo père qui est riche en toutes chozes aidier à la poureté de « son filz. » Et Pierre promet de emplir la promission, et .xx. mille solde de or paia Pierre. Et ainsi s'en ala, et sain et salve fu délivré de la prison. Et Robert donna liberté à Pierre et à les coses soes. Et coment ce fust cose que les bestes soes tant en temps de paiz tant en temps de guerre allassent sécurement. Et comanda Richart que hédifiast la maison en celle fort roche où avoit tote asségurance et seurté.

« Après ces choses faites sicome dit l'estoire, Robert vint en Puille pour véoir son frère; et Gyrart lui vint qui se clamoit de Bone Herberge, et coment se dist cestui Gyrart lo clama premèrement Viscart, et lui dist : « O Viscart ! porquoi vas çà et là ; pren ma tante soror de « mon père pour moiller, et je serai ton chevalier ; et vendra auvec toi « pour aquester Calabre, et auvec moi .ij.c. chevaliers ». Et Robert fu alègre de ceste parole, et se apareilla de aler à lo conte son frère, et demanda à son frère licence de cest mariage. Mès à lo conte non plaisoit, et deffendi cest mariage. Et une autre foiz li pria Robert à genoilz que à li plasist lo mariage ; més lo conte lo chasa et dist et li commanda que en nulle manière devist faire ceste parentesce. Et pria les plus grans de la cort qu'il priassent à son frère lo conte qu'il non soie si astère, et que non lui face perdre ceste adjutoire. Et à l'ultime se consenti lo conte. Et adont prist Robert la moillier, laquelle se clamoit Adverarde, et fu Girart son chevalier de Robert, et puiz vint en Calabre et acquesta villes et chasteaux, et dévora la terre. Ceste chose fu lo comencement de accrestre de tout bien à Robert Viscart. »

Mais ce chef de brigands si rusé et si traître devient admirablement beau, quand, vers la fin de l'histoire, il combat contre les Sarrasins, les Allemands ou les Grecs. Le voici qui, comme Alexandre, brûle ses vaisseaux. Il était dans l'île de Corfou dont il avait déjà pris plusieurs villes, lorsque l'empereur Alexis vint l'y attaquer avec une nombreuse armée. Les Vénitiens avaient fourni des vaisseaux aux Grecs. Robert

avec sa petite troupe se vit investi tout à coup par cette multitude d'ennemis :

« Et lo jour après, li servicial de lo duc alèrent sà et là por aporter vitaille. Et de un haut mont virent en un val une grant multitude de gent comme se tout le munde i fust assemblé, et Alexe les menoit. Et ces o grant festinance retornèrent à lo duc et li distrent tout lo fait. Et lo bon duc, qui maiz non fu vainchut, liquel, par la grant hardiesce qu'il avoit, et pour moult de choses prospères qui lui estoient avenues, n'avoit paour de nulle choze, ne nulle chose non lui paroit forte ; et que alcun de li sien non eussent de la grant multitude paour ne espérance de fouir, fist traire toutes les nefs en terre et les fist ardre. Et encoire se monstra la merveillouze sapience de lo duc et sa grant hardiesce; quar à ce qu'il non peust perdre la victoire laquelle avoit acostumé d'avoir, leva de son exercit celle espérance laquelle ont li pauroz. Et puiz que furent arses les nefs, chascun ot espérance de salver soi par bataille. Alexi mist son exercit près de lo exercit de lo duc à .ij. milles, et por ce que estoit alé la plus grant part de lo jor, lo duc estoit sollicite de ordener son fait et à espier lo fait de ses anemis. Et avieingne que son cuer eust espérance de la victoire, laquelle devoit avoir, toutes voiez non vouloit combattre jusque au séquent jor. Et la nuit dormi avec son filz Boramunde, et au matin oïrent dévotement la messe; et se confessa et acommunica il et toute sa gent. Et en sa présence clama toute sa gent, et lor pria qu'il fussent vaillant, et puiz, par son commandement, tuit se armèrent, et furent ordenéez les batailles, et les mena bel et plenement pas à pas en lo lieu où estoient li anemis. Et Alexi de l'autre part ordenoit la turme soe; et en première bataille mist li Engloiz qui soloient doner cuer à li Grex, et les autres après coment lui paroient plus hardit, et alcun en mége et alcun derrière. Et il séoit sur un cheval moult légier, et par pour qu'il avoit estoit sempre derrière et regardoit que faisoient li Engloiz. Et fait fu signe d'une part et d'autre, et commencèrent à combatre (le 18 octobre 1081). Et li Engloiz au commencement combatirent avec arme qui estoit faite coment coingnie fortement, més pour ce que non avoient escu ne habert; més li vaillant duc o la seconde bataille comme lyon assembla contre li Engloiz, et deffendant o l'escu et o l'arme, et les férirent o la lance et o l'espée, et moult en occistrent. Et puiz furent vainchut li Englois. Lo duc parmi de li anemis ala où estoit Alixes, et cellui puis que oït lo terrible nom de Viscart, liquel nom parroit que sonast par tout l'air, il prist lo cheval et isnélement s'enfoui et son ost autresi, et li Normant après, et tant en occistrent que fu merveille, et orent en prison. Et en

cellui camp avoit une église de Saint-Nicholas, et moult de ceux qui fuyoient entrèrent en l'église; et li autre montèrent sur l'église tant qu'il rompirent li tref et chaïrent, et tuit cil qui estoient dedens occistrent. Et puiz quant lo duc vit qu'il non pooit avoir Alixe en sa main, et vit qu'il avoit la victoire, retorna à li paveillon de ses anemis et commanda que quelconque home tochast .i. paveillon, fust riche, fust poure, sans brigue fust sien; saus lo paveillon de Alexe, qui fu gardé pour lo duc. Et celle nuit et lo jor séquent demorèrent là o grant joie et o grant triumphe, et furent moult riche de la robe de li Grex. »

En résumé, on ne peut que féliciter la Société de l'histoire de France d'avoir débuté dans ses travaux par cette publication. Non-seulement l'Histoire d'Amat, quoique reproduite en partie par les chroniqueurs qui vinrent ensuite, méritait d'être éditée, comme un monument contemporain des faits qu'elle raconte; mais la traduction même qui nous reste, et que M. Champollion croit être du treizième siècle, est un précieux monument de notre langue. Cette traduction fut faite en Italie, et nous donne une idée de la modification que notre idiome, introduit dans ce pays par les Normands, avait reçue du voisinage de l'italien. Le traducteur, dans un de ses *prohèmes*, raconte comment il entreprit cette version pour plaire à un comte de *Militrée* (probablement Mileto, dans la Calabre ultérieure), lequel, dit-il, *set lire et entendre la langue françoize et s'en delitte*; nouvelle preuve ajoutée à toutes celles que l'on possédait déjà, de l'usage presque universel de notre langue en Europe aux XIIe et XIIIe siècles. Brunetto Latini, Florentin, qui écrivit en français, au XIIIe siècle, son *Trésor encyclopédique*, et Martin de Canale, Vénitien, qui écrivit aussi en français, vers la même époque, une Chronique de Venise, ne donnent pas d'autre raison de leur choix, sinon que « la lengue franceise cort parmi lo monde, et est la plus delittable à lire et à oïr que nulle autre. »

Il eût été désirable que l'on pût déterminer précisément l'époque où cette traduction fut faite. Malheureusement toutes les investigations de M. Champollion à cet égard ont été inutiles. Un seul point est hors de doute: c'est que le manuscrit qui la renferme est de la fin du XIIIe siècle, ou des premières années du XIVe. A ce propos, nous avons remarqué une indication qui a échappé à M. Champollion. Elle est bien incertaine, il est vrai, et il est fort douteux qu'elle eût pu servir à résoudre le problème en question; mais la remarque n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la philosophie. Le *prohème* général du traducteur commence ainsi: « Secont ce que nouz dit et raconte la sage phylosofo, tout home naturalment desirre de savoir, et la raison si est ceste, etc. »

Tel est le texte donné par M. Champollion; mais M. Champollion a mal lu, ou le manuscrit est fautif en cet endroit. Il est évident qu'il doit y avoir : « Secont ce que nouz dit et raconte *le* sage Phylosofo. » Il ne s'agit pas là d'un précepte de philosophie, mais d'une opinion du *philosophe*, c'est-à-dire d'Aristote, dont la Métaphysique commence en effet par cette phrase : « Tous les hommes ont un désir naturel de savoir, comme le témoigne l'ardeur avec laquelle on recherche les connaissances qui s'acquièrent par les sens. » Ainsi à l'époque où cette traduction fut faite en Italie, on y connaissait la Métaphysique d'Aristote; il y a plus, Aristote était déjà *le sage phylosofo*, le philosophe par excellence. En combinant cette donnée avec les recherches qui ont été faites sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scholastiques, M. Champollion aurait peut-être eu un élément de plus pour résoudre la question qu'il s'était posée.

M. Champollion nous pardonnera de lui avoir indiqué une tache bien légère dans son judicieux travail. Pas plus que les poètes, les érudits ne peuvent avoir le privilége de produire des ouvrages sans défaut.

HISTOIRE DE NORMANDIE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, par Th. Licquet. — HISTOIRE DE LA NORMANDIE DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA RÉUNION DE LA NORMANDIE AU ROYAUME DE FRANCE, par G.-B. Depping (1).

Le travail de M. Licquet embrasse l'histoire de la Normandie depuis la domination romaine jusqu'à la conquête de l'Angleterre; belle et intéressante période, triste pourtant, car les Français y jouent un rôle inférieur vis-à-vis de leurs gigantesques adversaires. Charles III, si justement nommé *le simple* ou *le sot*, est un rival peu digne de ce Rollon dont l'histoire sévère rejette, comme fabuleuse, une partie de la vie adoptée avec enthousiasme par la poésie. Il faut bien convenir toutefois que ces deux princes sont l'expression à peu près fidèle de leurs nations respectives, à l'époque où Dieu les a placés à leur tête.

M. Licquet s'est beaucoup occupé des détails de cette dramatique histoire. Ainsi, il consacre de longues pages au traité de Saint-Clair-sur-Epte, qui est fort important sans doute, puisque par lui une grande partie de la Neustrie fut cédée aux pirates du Nord; mais il semble

(1) 4 vol. in-8°, à Rouen, chez Frère, éditeur.

oublier que ce traité n'était qu'un résultat de faits déjà accomplis et reproche aigrement à M. Augustin Thierry de n'en avoir pas toujours bien compris les termes. En admettant que le reproche soit fondé, nous ne pouvons regarder de si petites erreurs comme un crime de lèse-histoire, et nous pensons que pour y attacher toute l'importance qu'y met M. Licquet, il faut être doué de cette malheureuse organisation qui fait qu'en observant le soleil, certains hommes ne sont frappés que de ses taches.

M. Licquet a passé rapidement et avec raison sur tout ce qui précède l'invasion normande; arrivé au règne de Rollon, il rejette comme des fables puériles les gracieuses légendes des chroniqueurs; il ne veut pas voir l'importance de ces traditions, symboles de la pensée populaire sur un homme vraiment grand, sous le règne duquel la prospérité, la justice et l'abondance, exilées alors de toute la France, reparurent en Normandie.

Le règne des successeurs de Rollon, jusqu'à Guillaume-le-Conquérant, n'offre d'intérêt que celui qui s'attache à presque tous les grands seigneurs féodaux; ce sont des guerres de seigneur à seigneur ou contre le souverain, au milieu desquelles on voit bien rarement apparaître le peuple. Ce peuple, pourtant, semblait aimer ses ducs; et dans le xe siècle, lorsqu'il soupçonna Louis-d'Outre-Mer de vouloir enlever le jeune duc Richard, un soulèvement populaire força le roi de France à abandonner son projet.

Ce fut à la fin du même siècle que des paysans normands, lassés du joug féodal, jetèrent le premier cri d'indépendance, et se révoltèrent contre les nombreux tyrans qui les opprimaient. Le duc marcha contre eux à la tête de sa noblesse. Les paysans vaincus périrent dans d'affreux supplices; mais le sang des martyrs est fécond; d'autres opprimés se soulevèrent, et en moins d'un siècle la plus grande partie des villes de la France fut organisée en communes.

Les Normands n'étaient pas un de ces peuples qui émigrent lorsqu'un excès de population les met mal à l'aise dans les terres qu'ils possèdent. C'était un peuple conquérant par nature, et si, dans le commencement du xe siècle, Rollon arrache par nécessité un territoire considérable au faible Charles III, les Normands n'en portent pas moins, dès le xie siècle, leurs armes en Italie, où ils fondèrent un royaume. Lorsque la croisade fut prêchée, ils s'armèrent pour délivrer le saint-sépulcre et conquirent encore des villes en Terre-Sainte. Cette soif d'agrandissement ne dut pas être assouvie par la conquête de l'Angleterre, dont M. Licquet a fait un récit d'une exactitude un peu sèche, et c'est peut-

être à son vieux sang normand que la Grande-Bretagne doit l'esprit envahisseur qui la distingue.

Pour résumer notre jugement sur le travail de M. Licquet, nous dirons qu'il a fait un livre estimable et surtout consciencieux. Malheureusement cet auteur est totalement dépourvu d'idées philosophiques; il manque également d'imagination, et son style, lourd et sec, est souvent peu correct. En somme, la lecture de son ouvrage ne peut guère être recommandée qu'aux érudits. Cet ouvrage est précédé d'une Introduction qui a été interrompue par la mort de l'auteur, et que M. Depping a complétée. Cette Introduction offre d'intéressans détails sur les mœurs et la religion des Scandinaves, et la traduction de quelques-uns de leurs poèmes : mais tout cela nous a paru froid; pour traduire la poésie, il faut être poète, et, comme nous l'avons déjà dit, M. Licquet n'est qu'un érudit.

L'ouvrage de M. Depping vient à la suite de celui de M. Licquet; il a probablement été sollicité par le libraire, et l'auteur se sera vu forcé de le faire vite. Nous n'y avons trouvé rien de neuf, rien qui n'eût été dit ailleurs, et souvent bien mieux. On lit ces deux volumes pourtant, mais on ne les lit guère que parce qu'ils rappellent une des plus dramatiques époques de l'histoire moderne.

La scène se passe plus souvent en Angleterre qu'en Normandie, et ce devait être, puisque la mère-patrie n'était plus qu'un annexe de la nouvelle conquête. M. Depping donne exactement la liste des traités conclus tant en Normandie qu'en Angleterre; il n'omet aucun évènement, et assigne à chacun sa date précise : mais on cherche vainement dans son livre les grandes figures à demi barbares qui dominent cette époque. Les noms, les choses y sont; la vie y manque. A la place de l'homme, on ne trouve qu'un mannequin, capable au plus de tromper les petits enfans. Ceci est frappant surtout dans la lutte du fougueux Henri II et de l'inflexible Thomas Becket, si vivante et si admirablement peinte dans le livre de M. Thierry.

Tous ces rois normands sont, il faut bien en convenir, de fort vilains hommes, et le sang de Becket n'est pas la plus noire tache du manteau royal d'Henri II.

L'ouvrage se termine à la réunion de la Normandie à la couronne de France. La Normandie n'a plus d'histoire propre à partir de ce moment, et si quelquefois encore elle fut séparée de la couronne, ce fut comme simple apanage et pour peu de temps.

On trouvera peut-être sévère notre jugement sur ces deux ouvrages; quelques amis de M. Licquet n'ont pas craint de les mettre en compa-

raison avec un ouvrage justement admiré : c'est une maladresse bien gratuite! En lisant ces deux Histoires de Normandie, le public se serait rappelé de reste le beau travail de M. Thierry, et n'eût pas prêté à MM. Licquet et Depping une prétention qui sans doute était loin de leur pensée. Il est des gens malheureux qui ne peuvent mettre la main à l'encensoir sans en donner à travers le visage de leur idole.

MÉMOIRES DE LUTHER, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet, professeur à l'École normale (1).

M. Michelet, notre historien artiste, poursuit avec courage ses explorations et, comme il le dit lui-même quelque part dans son *Histoire de France*, sa longue croisade à travers les siècles. Au milieu d'autres travaux commencés, il nous donne aujourd'hui ces deux volumes, qui ne sont eux-mêmes que le commencement d'un nouvel ouvrage. Il explique dans sa préface la raison de ces interruptions successives :

« Pourquoi commencer tant de choses, et s'arrêter toujours en chemin? Si l'on tient à le savoir, je le dirai volontiers.

« A moitié de l'histoire romaine, j'ai rencontré le christianisme naissant. A moitié de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant et affaissé. Ici, je le retrouve encore. Quelque part que j'aille, il est devant moi, il barre ma route, et m'empêche de passer.

« Toucher au christianisme! ceux-là seuls n'hésiteraient point qui ne le connaissent pas..... Pour moi, je me rappelle les nuits où je veillais une mère malade; elle souffrait d'être immobile, elle demandait à changer de place, et voulait se retourner. Les mains filiales hésitaient; comment remuer ses membres endoloris?....

« Voilà bien des années que ces idées me travaillent. Elles font toujours dans cette saison d'orages le trouble, la rêverie de ma solitude. Cette conversation intérieure qui devrait améliorer, elle m'est douce au moins, je ne suis pas pressé de la finir, ni de me séparer encore de ces vieilles et chères pensées. »

Les deux volumes que publie aujourd'hui M. Michelet contiennent en totalité ce qu'il appelle les *Mémoires de Luther*. On y suit Luther depuis sa naissance jusqu'à sa mort. En ce sens, l'ouvrage est complet. Les volumes qui viendront plus tard auront une autre destination. M. Michelet nous promet une esquisse de toute l'histoire de la religion chrétienne,

(1) Deux volumes sont en vente à la librairie classique de Hachette, rue Pierre-Sarrazin.

qui servira d'introduction aux *Mémoires*; puis à la suite de ces *Mémoires* viendront se ranger, en un ou plusieurs volumes, des biographies de Wiclef, Jean Huss, Érasme, Melanchthon, Ulric de Hutten, et autres prédécesseurs et contemporains de Luther. L'ouvrage, dans sa totalité, formera donc une sorte de galerie du christianisme tout entier.

Nous attendrons pour en parler plus au long qu'il soit terminé, ou au moins qu'une des deux parties qui doivent le compléter ait paru. Alors seulement nous pourrons savoir quelle lumière nouvelle ce livre jettera soit sur l'histoire générale du christianisme, soit sur l'histoire particulière de la réforme. Nous nous bornerons pour le moment à dire comment ont été composés les *Mémoires de Luther*.

Luther n'a pas laissé de *Mémoires*, ainsi que le ferait supposer le titre adopté par M. Michelet. Seulement, vingt-cinq ans après sa mort, un de ses disciples, Henri-Pierre Rebenstoc, ministre d'Eischerheim, publia, en 1571, un recueil des conversations familières de Luther, sous le titre de *Propos de table*, espèce du *Lutherana* où le disciple idolâtre rassembla tout ce qu'il se rappelait avoir entendu dire à son maître. Bien lui prit d'être si indiscret, car ses révélations sont des plus curieuses. Dans la suite, les controversistes catholiques s'armèrent souvent de ce livre pour attaquer et quelquefois calomnier les doctrines et la vie de Luther. Quelques protestans timorés le désavouèrent; d'autres se contentèrent d'en blâmer la publication. C'est cet ouvrage qui a pu donner à M. Michelet l'idée de ses *Mémoires*. Mais M. Michelet ne s'est pas contenté de cette source; il a réuni bien d'autres élémens: non-seulement il a consulté les divers biographes de Luther, mais il a compulsé sa volumineuse correspondance, et a cherché partout dans ses écrits les détails historiques dont il pouvait faire son profit. Il a ainsi construit un des ouvrages anecdotiques les plus intéressans qu'on puisse imaginer.

« Jusqu'ici, dit-il dans sa préface, on n'a montré de Luther que son duel contre Rome. Nous, nous donnons sa vie entière, ses combats, ses doutes, ses tentations, ses consolations. L'homme privé nous occupe ici autant et plus que l'homme de parti. Nous le montrons, ce violent et terrible réformateur du nord, non pas seulement dans son nid d'aigle à la Wartbourg, ou bravant l'empereur et l'empire à la diète de Worms, mais dans sa maison de Wittemberg, au milieu de ses graves amis, de ses enfans qui entourent sa table, se promenant avec eux dans son jardin, sur les bords du petit étang, dans ce cloître mélancolique qui est devenu la demeure d'une famille; nous l'entendons rêvant tout haut, trouvant dans tout ce qui l'entoure, dans la fleur, dans le fruit, dans l'oiseau qui passe, de graves et pieuses pensées. »

M. Michelet avait plus que personne les qualités nécessaires pour faire admirablement ce portrait de Luther, étudié dans sa vie intime, dans sa vie religieuse, dans sa vie de famille. Une ardente imagination, un sentiment vif et profond des plus hautes questions philosophiques étaient indispensables pour cette œuvre, et l'on sait à quel point ces facultés sont portées chez M. Michelet. Dans ses extraits choisis et présentés avec un art infini, nous avons trouvé Luther tel que nous nous le représentions vaguement. C'est le plus catholique des protestans; c'est la nature la plus enthousiaste, la plus mystique, et la plus réelle en même temps; le cœur le plus orgueilleux, le plus vain, et devant Dieu le plus modeste; un saint et un révolutionnaire; l'homme des temps modernes qui ressemble le plus aux apôtres et aux martyrs des premiers siècles, tout en foudroyant ce qu'ils avaient élevé. Ce livre intéresse comme un roman. Si nous avions quelque chose à reprocher à M. Michelet, ce serait d'avoir visé un peu trop à l'effet, en jetant comme à dessein dans tout son récit un négligé et un décousu perpétuel. L'anecdote plaît sans doute, mais l'esprit voudrait se reposer dans quelque chapitre substantiel, et saisir quelque part le lien philosophique et historique de tout ce caractère et de toute cette vie qu'on fait scintiller à ses yeux par tant de petites faces différentes. Ce lien manque, il faut en convenir. M. Michelet ne s'est donné la peine ni de résumer la nature morale de Luther, ni de résumer sa théologie, ni de chercher dans les antécédens l'origine de cette théologie augustinienne qui devint la base de la réforme, ni de montrer comment une semblable doctrine, destructive de toute liberté morale dans l'homme, se lia à la plus audacieuse revendication de la liberté religieuse et politique. Mais il faut se rappeler que M. Michelet a promis une Introduction où ce qui manque ici se trouvera sans doute, et dont l'unité se réfléchira sur les deux volumes publiés aujourd'hui.

Histoire de la destruction du paganisme en Occident, par Beugnot, de l'Institut de France (1).

L'histoire de la chute du paganisme n'avait point encore été faite. On en rencontrait les élémens épars dans les livres des auteurs païens et chrétiens des premiers siècles de l'église, dans les monumens en ruine, les médailles à moitié rongées par la rouille, les inscriptions brisées, ef-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Firmin Didot, rue Jacob.

facées, presque indéchiffrables de cette époque. Des élémens de second ordre, qu'on ne pouvait point également négliger, se trouvaient jetés çà et là dans les écrits postérieurs des savans et des historiens. Mais nul n'avait encore essayé de réunir tous ces élémens, d'en combler les lacunes par une sage et pénétrante interprétation. Pourquoi ce culte des Romains et des Grecs est-il tombé devant le christianisme? Comment s'est opéré cette chute? Ce sont là deux questions diverses qui se tiennent étroitement, et qui, séparées, peuvent donner cependant le jour à deux œuvres différentes. La première a été souvent traitée; la seconde vient de l'être pour la première fois par M. Beugnot.

Mais s'il est vrai qu'on puisse élever sur ces deux questions deux œuvres différentes, on ne saurait concevoir cependant qu'elles ne soient point traitées simultanément l'une et l'autre dans chacune de ces œuvres. L'une doit dominer, mais l'autre ne peut être entièrement effacée : elles se prêtent mutuellement intelligence et lumière. Le comment et le pourquoi des choses font partie de la même science; ils répondent à la *cause* et à *l'effet*. Parler de la cause sans exposer son effet, ou raconter l'effet sans remonter à la cause, c'est faire une œuvre incomplète, inintelligente, privée de sens.

M. Beugnot a parfaitement compris cela : « Jusqu'au règne de Constantin, dit-il en sa préface, le christianisme lutta contre l'ancien culte par la discussion, par le raisonnement, par la propagation, d'abord secrète, puis publique et courageuse, de ses dogmes; plus tard il agit ouvertement, et par des faits positifs, contre le paganisme. La première partie de la lutte fut philosophique, la seconde fut en quelque sorte matérielle. Pendant la durée de celle-ci, on vit les chrétiens dépouiller le sacerdoce païen, attaquer les temples, briser les idoles et disperser sur le sol les débris de l'ancien culte. Il est donc évident que l'écrivain qui traitera la première partie de ce sujet produira un ouvrage où les idées joueront un plus grand rôle que les faits, et qu'au contraire celui qui traitera la seconde écrira un ouvrage où les faits domineront les idées, c'est-à-dire un ouvrage historique. Ce caractère est celui que je me suis attaché à donner à mes recherches. »

Malheureusement, il ne suffit pas d'avoir compris la nature de l'œuvre qu'on entreprend, il faut remplir les conditions de son programme. D'après M. Beugnot lui-même, il ne s'agissait pas seulement pour lui de compulser des faits; il fallait qu'il en connût et jusqu'à un certain point qu'il en dévoilât les causes. Les faits, encore une fois, ne sont que des gestes qui annoncent et réalisent matériellement l'idée, le sentiment, la vie. Or, il n'y a jamais d'intelligible pour l'homme que les idées, les

sentimens, la vie des hommes qui ont vécu avant lui. C'est là ce que nous cherchons dans l'histoire, c'est là ce qui nous intéresse; et c'est même la seule chose que nous puissions comprendre. Un fait sans explication est un hiéroglyphe insupportable. Qu'on imagine, en certains cas, de donner une grande prédominance au récit des faits sur l'exposition des idées, à la bonne heure : mais encore faut-il que l'écrivain ait à part soi la connaissance des révolutions de l'esprit auxquelles ces faits se rattachent, et qu'il communique à son lecteur cette connaissance. « Je ne sache rien de plus méprisable, qu'un fait, » disait un jour avec raison M. Royer-Collard : on prit pour une boutade de fantaisie la vérité la plus vraie et la plus incontestable.

Comment tracerez-vous l'histoire de la décroissance et de la destruction du paganisme, si la nature de cette antique religion est pour vous lettre close? Est-ce connaître un fait que d'en ignorer la cause? N'est-ce point au contraire le méconnaître, que de lui en assigner une dont il ne peut dépendre en aucune façon? Nous regrettons, pour cette œuvre nouvelle de M. Beugnot, que sa vaste érudition n'ait point été secondée par une meilleure conception de la partie philosophique de son sujet. Il en est même résulté un dommage notable et sensible pour tous les faits si laborieusement accumulés par lui. Enchaînés malgré eux, et servant presque toujours à prouver des idées qui nous paraissent fausses pour la plupart, quand elles ne sont pas seulement hasardées et controversables, ils perdent toute valeur et tout crédit. Ces témoignages muets des ruines de tous genres, monumens, médailles, inscriptions, manuscrits, ont besoin d'une interprétation qui les féconde et les vivifie : or, cette interprétation ne peut naître que de l'idée, c'est-à-dire de la connaissance de la cause du fait, et non du fait lui-même, comme M. Beugnot a l'air de le penser.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister davantage sur le vice radical du livre de M. Beugnot. Ce livre a été couronné, en 1832, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : nous ne pensons pas cependant qu'il ait atteint le but proposé. Les matériaux qu'il renferme auraient besoin d'être repris en sous-œuvre par une intelligence moins érudite, moins savante, mais plus philosophique.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, OU JOURNAL DES ASSEMBLÉES NATIONALES, DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1815, par P. J. B. Buchez et F. C. Roux (1).

Les volumes XIX et XX ont paru. Ils commencent l'histoire de la

(1) Librairie de Paulin, rue de Seine-Saint-Germain, 33.

Convention. C'est à cette période du récit que le caractère de l'ouvrage achève de se prononcer, que les couleurs ressortent avec énergie, que l'intérêt redouble.

En exhumant et ramenant au grand jour ces curieuses archives où se trouve consignée, comme prise sur le fait, toute la vie publique de l'époque révolutionnaire, MM. Buchez et Roux ont voulu évoquer cette grande époque de manière à nous la rendre vivante et palpable. Mais il ne leur est donné d'en évoquer ainsi complètement que la face qui leur en est apparue à eux-mêmes, et ceux de ses élémens avec lesquels ils se sont identifiés. Dans ce trésor de documens étalé par eux sous nos yeux, on peut bien discerner autre chose que ce qu'ils nous montrent, mais ils ne sauraient mettre en lumière que ce qu'ils y ont vu.

Or, dans la révolution française comme dans toute l'histoire, on peut s'attacher à considérer le cours général des choses, de l'opinion publique et des faits, en faisant abstraction des déviations parmi lesquelles il se poursuit; de même que l'on conçoit à vol d'oiseau la direction d'une route, sans s'arrêter aux sinuosités et aux contours de la chaussée. Mais ce cours général des choses n'est qu'une résultante entre plusieurs tendances divergentes, et celles-ci sont les forces réelles et vives qui impriment l'impulsion. Leur action simultanée et contradictoire est ce qui frappe exclusivement certains esprits, auxquels échappe la résultante de cette action multiple. Ceux-là voient tout le développement de l'humanité, non dans les manifestations universelles du sens commun, du sens des masses, non dans les faits généraux qui appartiennent à la marche incessamment progressive du monde social; mais dans les tendances anormales des diverses sectes, dans leurs luttes acharnées entre elles, dans les idées systématiques dont elles sont le représentans. De ce point de vue on n'embrasse plus l'ensemble, on perd le sens philosophique des évènemens; mais on saisit très bien ce qu'ils ont de plus vivant, de plus dramatique; on sent mieux la force créatrice qui les a enfantés; on en comprend plus nettement le principe logique : car c'est dans l'histoire des sectes qu'on découvre quelles théories ont servi de base rationnelle aux actes politiques, comment ces actes s'enchaînent logiquement aux principes spéculatifs, et enfin de quels sentimens exaltés, de quel fanatisme sont parties ces secousses énormes qui réveillent et soulèvent les nations.

Ce point de vue, d'ailleurs aussi indispensable que l'autre à l'intelligence réelle et complète de l'histoire, est exclusivement celui de MM. Buchez et Roux, et cela s'explique. En effet, leur école philosophique n'a-t-elle pas elle-même tout ce qui caractérise des sectaires,

à commencer par son intolérance déclarée, puisqu'à ses yeux tout ce qui n'est pas elle vaut exactement ce que valaient les hérétiques aux yeux des orthodoxes du moyen-âge?

C'est avec la secte révolutionnaire *puritaine* ou *jacobine* qu'ils sympathisent, et comme ils ont dans les idées un fanatisme analogue à celui que les jacobins portaient dans leurs passions et leurs actes, ils savent parfaitement s'identifier avec la sombre énergie déployée par ceux-ci dans des crises terribles. La phase historique où l'action des jacobins occupe le premier plan, et où le mouvement révolutionnaire se concentre dans leur lutte avec la secte fédéraliste, est évidemment celle dont le caractère doit être le mieux senti par de tels historiens, et dont les documens peuvent acquérir le plus de prix et de lumière en passant par leurs mains.

Or, telle est précisément celle dont les deux volumes annoncés commencent l'exposition. Dans les tomes précédens nos auteurs nous ont fait assister à la croissance des deux sectes, subordonnant à cet objet privilégié de leurs études bien des faits d'une importance plus générale. Mais ici ils ont raison d'en faire l'objet de leur préoccupation presque exclusive; car, dès que la Convention leur est ouverte, ces deux sectes, devenues deux partis, s'y précipitent tout armées de leurs ressentimens et de leurs craintes mutuelles, et la transforment en une arène qu'elles occupent tout entière. De part et d'autre retentissent, avec les noms d'intrigans et d'assassins, les reproches sanglans et les accusations mortelles. A peine quinze jours se sont écoulés depuis l'ouverture de l'assemblée, et déjà se sont livré bataille toutes les idées politiques entre lesquelles va se partager la France; déjà Marat et Robespierre ont eu à défendre leurs têtes, l'impétueuse attaque des Girondins s'est déjà brisée contre la fermeté de leurs adversaires, et l'on voit commencer la réaction qui doit emporter les premiers.

Ce drame se trouve dans le seul rapprochement des pièces historiques. Quant aux réflexions que les écrivains y ont jointes, il faudrait, pour en dire toute notre pensée, entamer la discussion de leur système. On peut voir quelques considérations présentées sur ce sujet dans le soixantième volume de la *Revue Encyclopédique*.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, par M. de Conny (1).

La pensée dominante de cette histoire est que la révolution n'est pas l'effet du développement de la raison humaine, mais une aberration

(1) Librairie de Paul Méquignon, rue des Saint-Pères, 16.

monstrueuse de l'esprit humain, dont les causes remontent à l'insurrection religieuse du seizième siècle, et au *misérable esprit* du dix-huitième.

Ceux qui ont, en connaissance de cause, adopté une opinion différente, ne trouveront pas dans ce livre le moindre motif de changer d'avis; ceux qui pensent comme l'auteur liront avec plaisir un ouvrage qui abonde dans leur sens. Quant à ceux qui, n'ayant pas encore d'opinion sur ce grave sujet, attendent des preuves pour s'en former une, ils seront, après avoir lu l'Histoire de M. de Conny, aussi avancés qu'auparavant.

Histoire de France depuis la restauration, par Charles Lacretelle, membre de l'Académie française (1).

L'écrivain qui choisit pour sujet de ses travaux l'histoire des évènemens contemporains s'expose à de cruels mécomptes : les choses que de leur vivant il avait estimées les plus durables et les plus fermes sont souvent au contraire les plus fragiles et les plus éphémères; et la génération qui le suit, au lieu de se soumettre avec respect à l'empire de ses jugemens, les déchire sans pitié, et leur donne par sa seule attitude les plus éclatans démentis. C'est une mésaventure de ce genre, et plus déplorable encore, puisqu'elle n'a pas même attendu que l'auteur eût entièrement disparu de la scène du monde, qui est venue frapper l'*Histoire de la restauration* de M. Lacretelle. Cet écrivain avait entamé cet ouvrage dans le dessein de retracer à la postérité la grande époque politique durant laquelle la France, contractant une nouvelle adhérence avec une dynastie précédemment proscrite, avait définitivement fermé le menaçant abîme de sa révolution, et assuré ses premiers pas dans l'ère fortunée des monarchies amendées. Le troisième volume parut au moment même où s'assemblaient déjà les élémens de l'orage qui, pour la troisième fois, allait précipiter de leur trône, et chasser ignominieusement du territoire national, les héritiers de tant de rois; et cet orage, en éclatant, vint briser entre les mains de l'historien la plume imprudente qui s'était si fort hâtée de sanctionner de l'appui de son autorité les folles théories de la restauration du trône. C'est après un laps de cinq ans que M. Lacretelle se décide à relever cette plume à demi broyée, et à reprendre le fil interrompu de son récit. Aurait-il jugé que durant cet intervalle nous nous sommes assez rapprochés de l'es-

(1) 4 vol. in-8°, librairie de Delaunay, Palais-Royal.

prit de la restauration pour qu'il soit permis, sans trop de scandale, de donner une nouvelle édition des éloges de convention décernés si long-temps aux principes de cette sage époque et aux vertus de l'illustre auteur de la Charte? J'ignore si les sentimens de gratitude envers l'invasion étrangère, qui occupent une si notable place dans la première partie, peuvent paraître encore aujourd'hui à quelques-uns de bon aloi; mais ce dont je suis bien assuré, c'est que tout ce qu'on y rencontre de relatif à la droiture et à la solidité du système de 1814 est suffisamment démenti par l'évènement qui forme le complément de la dernière. La narration, au lieu d'aboutir, comme l'introduction en affichait trop le hardi pronostic, à une ère de paix et de sécurité, se rompt tout au contraire à l'improviste, par un choc effroyable : le courant, suivant des espérances prématurées, devait venir se fondre dans les eaux paisibles et limpides d'un beau lac, et voici qu'il s'engloutit tout à coup dans un gouffre. « Catastrophe que j'aurais voulu conjurer! » s'écrie l'historien désappointé (tom. IV, pag. 2). — « Catastrophe que ton métier était de pressentir! » lui répond le public. Le public, en cette affaire, a, ce me semble, raison, et, pour toute critique, je trouve suffisant de dire comme lui.

Occident et Orient. Études politiques, morales, religieuses, pendant les années 1833—1834 de l'ère chrétienne, 1249—1250 de l'hégire, par E. Barrault (1).

Cet ouvrage a la prétention d'être sérieux. L'auteur le déclare en son avant-propos: il a entendu faire, non un récit de voyage, non une vue pittoresque de l'Orient, mais un livre de philosophie et de politique, où les questions d'équilibre européen, d'avenir social et religieux, en tant qu'elles se rattachent à l'Orient, seront mûrement examinées. Un si grave dessein est tel qu'on pouvait l'attendre du caractère officiel de M. Barrault. Que si d'ailleurs, dans la forme de son livre, la méditation semble peu austère; si l'on y sent trop la fantaisie et la recherche du pittoresque, c'est qu'en l'écrivant (chose pardonnable), M. Barrault a songé à ses admirateurs.

L'Orient! la question est flagrante et tient l'Europe soucieuse et attentive. Le royaume de Grèce, l'Égypte, subsisteront-ils indépendans? Et la Turquie surtout, que deviendra-t-elle? Souffrirons-nous que les Dardanelles et Constantinople soient, dans l'empire russe, un fleuve

(1) Librairie de Pougin, quai des Augustins.

et une troisième capitale? et si, par insuffisance ou par lâcheté, nous le souffrons, que deviendra l'Europe? Le débat s'agite, et, après un séjour de vingt mois dans l'Orient, M. Barrault s'est cru le droit et le devoir de jeter son mot. Il a donc fait en ce livre ce qu'il appelle son *témoignage* sur l'Orient; mais, en vérité, M. Barrault est trop modeste: c'est mieux qu'un témoignage, c'est une solution.

La pensée du livre de M. Barrault se peut résumer comme il suit: — La France assez long-temps a eu le *haut bout* de l'Europe; c'est à présent le tour de la Russie. L'Europe occidentale a dit son dernier mot, et, à partir de 1815, la suprématie a passé au nord; la Russie, forte et glorieuse, tranchera donc avec son épée la question d'Orient. — Il faut que l'Orient soit Russe, et dès lors tout sera bien; les tendances de l'histoire seront satisfaites, — Il faut à la race slave une place au soleil; il faut au nord pour le féconder les provinces du midi; il faut à la mer Noire l'issue du Bosphore et des Dardanelles. La Turquie sera donc aux Russes; et ce n'est pas assez pour eux de la Turquie, ils prendront aussi la Grèce qui en est l'appendice géographique, ils prendront la Perse dont la nationalité est équivoque, en un mot l'Asie dans toute sa largeur, du pôle à la mer; car il faut aussi des ports à la Russie sur l'Océan indien. Prendre tout cela, c'est le droit de la Russie et sa volonté; et l'Europe ne devra pas s'y opposer! elle ne le voudra pas, ne le pourra pas! Vous dites peut-être: Agrandir la Russie de la sorte, c'est la dissoudre. Non; M. Barrault vous rassure à cet égard. La civilisation avec la vapeur et les routes en fer rendent possible la stabilité d'un si grand empire.

Ainsi, l'Europe annulée, le monde jeté aux pieds de la Russie, certes voilà une merveilleuse conclusion et tout-à-fait digne que M. Barrault l'imaginât. Il est sûr au moins, dans cette hypothèse, que la Russie n'aura qu'à souffler pour emporter, avec les diplomates, les petites difficultés diplomatiques. Et si l'Europe, à cette conclusion, se récrie; si elle répugne à l'idée de ses rapports si soudainement, si étrangement brisés; si l'Angleterre s'inquiète pour ses possessions de l'Inde et les voies de son commerce d'où son existence dépend; si la France qui veut bien des égales, s'indigne, comme d'un affront sanglant, de toute prétention de l'étranger à lui imposer sa suprématie, et quelle suprématie! celle des Russes, toute brutale et matérielle; si ensuite chacun se demande avec effroi ce que deviendrait le commerce occidental, quand la douane russe tiendrait les ports et les routes de l'Asie; si les nations de l'Occident se demandent pourquoi elles se laisseraient ainsi parquer; si, songeant à leur indépendance, à cette liberté qui, après

quarante ans de combats, est encore partout menacée et comprimée, elles se demandent ce que tout cela deviendrait, lorsque la Russie, déjà si redoutable, les presserait à la fois au nord et à l'est, avec cent millions d'hommes des plus guerriers et les richesses du monde; toutes ces interpellations, cet effroi, cette fierté, ces répugnances, M. Barrault s'en étonne fort. Il répond que la Russie, toute-puissante et satisfaite, sera débonnaire; qu'elle supportera l'indépendance de l'Occident, et que, désormais sans inquiétude pour elle-même, elle nous permettra la liberté. Au lieu de s'alarmer, « l'Europe, dit textuellement M. Barrault, ne doit-elle pas plutôt se réjouir d'avoir rencontré, lorsqu'une autre tâche la réclamait, une suppléante vigoureuse de sa *vétérance?* » Quant à la France en particulier, telle sera la part qu'on lui fait, dans le nouvel arrangement, que certes elle n'aura pas sujet d'être jalouse ni mécontente. Son rôle, le seul que lui permette sa petitesse irrémédiable, sera comme par le passé d'approvisionner l'Orient d'instructeurs, de médecins, d'ingénieurs, d'architectes, qui aideront la Russie à retirer de ses immenses possessions le plus de force et de richesse qu'il se pourra. Elle sera la ruche d'où la Russie empruntera les essaims qui lui feront son miel; et ce rôle sera d'autant plus beau que, de notre part, il sera désintéressé. Puis, rassurant l'Angleterre de ses folles alarmes à propos de l'Inde : « Outre les difficultés de l'exécution, dit M. Barrault, p. 137, que multiplient les états intermédiaires entre l'Inde et la Perse, *elle* (la Russie) *croira prudent de s'en tenir aux démonstrations.* Quels que soient les abus inséparables d'une administration étrangère, on doit un tel hommage à la sagesse montrée par l'Angleterre dans le gouvernement de l'Inde, que toute tentative sérieuse de la Russie dans cette direction serait éminemment mauvaise, en ce qu'elle n'améliorerait point le sort des populations, ne serait point accueillie par elles, et tournerait en définitive à sa honte. » Les raisonnemens de M. Barrault ont en général cette profondeur et cette solidité. Ajoutons, pour dissiper toute inquiétude, qu'il a imaginé un contrepoids, une limite à la Russie. Ce contrepoids, cette limite, c'est l'empire arabe, comme l'appelle M. Barrault, c'est-à-dire la Syrie, l'Égypte et l'Arabie actuellement unies et indépendantes sous Méhémet-Ali. Et si l'on demande pourquoi l'empire arabe n'aurait pas le sort de l'ottoman, M. Barrault ne répond rien, sinon que la race arabe est homogène et veut refaire sa nationalité. La raison véritable, nous le croyons, celle que tait M. Barrault, c'est la relation de bonne amitié où a su se mettre le pacha d'Égypte avec M. Barrault et ses amis.

Certes, la Russie a lieu de se féliciter de ce qu'un homme de France est allé en Orient et s'est chargé de signifier au monde un *ultimatum* si exorbitant, que personne en Russie n'aurait eu l'audace de l'afficher. Et savez-vous pourquoi l'heure est venue où la Russie doit exercer la domination? C'est que la Russie est la plus haute personnification de l'autorité; et il est urgent, tant la liberté est exagérée et triomphante! que la prépondérance retourne à l'autorité; il est urgent que la Russie *remette au repos* ce que nous avons soulevé avec une *sublime imprévoyance;* il est urgent que la Russie, *conservatrice des traditions d'ordre*, limite *l'expression fougueuse de la démocratie* de la France! L'entendez-vous?..... Mais il y a une idée encore plus sombre, l'idée-mère, que M. Barrault ne dit pas, et qui perce en maint endroit à travers le tissu grossier de sa phraséologie. Il a fallu au Christ l'empire romain; de même, à la foi nouvelle, pour qu'elle s'engendre du mariage de l'Orient et de l'Occident, il faut l'empire russe. Or, dans ce retour des faits antiques, la France a déjà repris et poursuivra le rôle des Grecs, précurseurs des Romains, et Napoléon sera Alexandre.

Tel est le fond de ce livre, et ceux qui l'ont lu peuvent seuls savoir tout ce qu'il nous en a coûté pour l'analyser de sang-froid. Il est des hommes qui, dans leur vaste capacité d'amour, ne sauraient aimer la patrie; de si petites choses passent à travers : M. Barrault est de ce nombre. Que la prochaine exaltation de la Russie, d'où le vasselage de la France résulterait, lui semble un fait menaçant et inévitable; que cette pensée, enfin, domine son entendement, nous le concevons; que M. Barrault, s'il voit dans ce fait la main de Dieu, s'y soumette sans murmurer, nous le concevons. Mais on souffre, au moins, d'un fait si horrible; on ne va pas jusqu'à s'y complaire, le bénir, s'en faire l'apôtre! A défaut de cœur, on a du goût, et on se dit que la douleur et l'affront ne sont pas choses à retourner longuement sous toutes leurs faces en de brutales antithèses. Qu'a donc fait la malheureuse Pologne à M. Barrault pour avoir mérité ses dures harangues, ses dérisoires consolations? Que lui a donc fait la France pour que sa phraséologie s'étale, si bruyante et triomphante, dans les souvenirs qui nous sont amers?

Toutefois, soyons justes envers M. Barrault. Si la tendance de ce livre est peu élevée, si la forme en est grossière et insolente, ce n'est pas intention, mais erreur et défaut de sentiment. M. Barrault croit au prochain avénement du Messie, de la paix, de la communion universelle. Ces idées, qui sont folles si on les voit ailleurs que dans un avenir indéterminé, ont fait son égarement, et, tout entier à l'espérance, il

a été sans souvenir, sans miséricorde, pour ce qu'auraient à souffrir une ou deux générations. M. Barrault, d'ailleurs, n'a pas nos idées sur le bien et le mal, ces idées où l'instinct populaire et la philosophie se rencontrent. Il ne sait point qu'il y a des nécessités auxquelles, si l'on n'est point un lâche, on ne se résigne qu'après avoir versé, pour les prévenir, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il ne sait pas qu'un peuple qui accepte lâchement la servitude est plus mort et laisse un plus grand vide, que celui qui succombe au champ de bataille. Il ne sait pas que Dieu, nous attachant à l'humanité par la patrie, a voulu que nous servissions l'humanité dans les voies de la patrie, et que, ce lien rompu, toute certitude s'en va.

Nous ne dirons point sur quelles analogies décevantes, sur quelle série de formules fausses, douteuses, incomplètes, M. Barrault, faisant craquer dans sa main toutes les réalités de l'histoire, dont il n'a pas le sentiment, a échaffaudé la conclusion dont il s'est fait l'apôtre. Au point où en est aujourd'hui la philosophie de l'histoire, ceux-là seulement qui ont pris toutes faites ses formules, peuvent y avoir assez de foi pour en conclure un avenir lointain avec quelque précision. Non, ce n'est pas la vraie science de l'histoire, celle qui ne va qu'à légitimer la tyrannie intelligente qui vient à propos, les lâches transactions, le jésuitisme, et souille de ses pardons outrageans Caton, Brutus, la Pologne, toute vertu qui succombe, tout ce qui, entre deux voies de transformation, la mort et l'infamie, préfère la mort. Au reste, cette vue erronée de l'histoire, M. Barrault n'a point à en répondre : elle appartient à son école, non à lui particulièrement. Et, à vrai dire, toutes les idées de ce livre sont puisées à la même source; elles n'ont rien de neuf, rien qui ne soit connu, si ce n'est leur application aux destinées de la Russie dans la question d'Orient. Nous savions d'avance jusqu'où pouvaient aller, dans M. Barrault, l'illusion en présence des faits et la témérité de prophétie. Nous savions aussi à merveille son étrange facilité à se payer de mots; et lorsque, dans son livre, il nous dit que l'Ottoman et la Pologne ne périront pas; que leur vie, au contraire, confondue à celle de la Russie, s'agrandira, cela nous fait souvenir de cette immortalité sophistique promise à l'homme qui, en tant qu'individu, cesserait d'être, mais dont les élémens, confondus au grand tout, participeraient de sa vie. Mais qu'importe à M. Barrault les individualités, hommes ou nations? Ses doctrines sur la prépondérance que doit avoir l'autorité sont bien connues, ainsi que la tendance de son école à ne la voir jamais, l'autorité, que sous des formes tombées en désuétude. Quelques-uns songent à rétablir la constitution du moyen-

âge; M. Barrault, qui a moins le sens philosophique de l'autorité, reprend le passé d'un peu plus haut : voilà toute la différence.

Le temps et la place nous manquent pour répondre à M. Barrault. D'ailleurs, à quoi serait-ce bon? Les savans sentiront mieux que nous tout ce que son livre a de creux et de sophistique; et la France, dans son instinct, se rira des formules de M. Barrault. Dans la hâte que nous avons de secouer la tristesse dont cette lecture nous a remplis, nous abandonnons aux admirateurs de M. Barrault le point de vue littéraire, dont l'auteur se montre si impitoyablement préoccupé. Les beautés, ainsi que les défauts du livre, à cet égard, ont assez d'éclat pour se passer de la critique. Son plus grand tort, à notre avis, c'est que le style ne laisse jamais voir, dans les entrailles de l'auteur, les profondes racines de sa pensée.

Tel est cet étrange livre, sous lequel on ne sent ni cœur, ni pensée qui travaille, ni patrie, ni personnalité.

Guillaume d'Orange et Louis-Philippe (1688—1830), par M. Barchou de Penhoen (1).

De quoi surtout les doctrinaires se targuent-ils? de leur science historique. Quel reproche, d'un ton de suffisance, jettent-ils le plus volontiers à la face des individus et des époques? de ne savoir pas l'histoire. Le moment arrive de renvoyer à nos maîtres l'accusation.

Savent-ils donc l'histoire, ces hommes dont l'esprit sans élan, pétrifié dans un certain moule, n'a jamais senti la France, n'a jamais vu en France que l'Angleterre, et nous fait honteusement redescendre les degrés de la civilisation jusqu'à l'Angleterre de 1688? Si l'histoire est autre chose qu'une collection de tableaux à nettoyer; si au-dessous des formes il y a une vie profonde et continue, indépendamment de laquelle toute forme est vide de sens, non, ces hommes ne savent pas l'histoire. Eux qui ont tant reproché à la révolution française de prendre le contingent, le phénoménal pour l'absolu; de méconnaître les conditions diverses des nationalités; de rêver l'impossible, qui était de se refondre d'un jet soudain, à l'image de l'antiquité, et de refondre l'Europe à son image; ne sont-ils pas tombés dans cette même erreur? Mais d'ailleurs, entre eux et la révolution, quelle différence! C'est pour faire de grandes choses que la révolution tente l'impossible. Que ce prodigieux torrent de vie originale réfléchisse à la surface l'antiquité,

(1) Librairie de Charpentier, rue de Seine.

peu importe. Mais la tentative des doctrinaires de reproduire le passé dans le présent, et la vie de l'étranger en remplacement de notre vie, qu'enfantera-t-elle? rien, car ils sont sans idéal, sans fécondité. Chez eux l'imitation est tout, et le fond et la forme; ils copient de l'histoire, ils n'en font pas.

Cette pensée favorite de nos maîtres en histoire, que les révolutions de 1688 et de 1830 sont identiques, pensée qui a dirigé toute la politique du gouvernement de juillet, est solidement examinée et réfutée dans le livre de M. Barchou de Penhoën. Cet écrivain, dans un récit aussi intelligent que vif et pittoresque, a reproduit les deux époques, et, les plaçant en regard, il a montré combien sont vaines et superficielles les analogies d'où les doctrinaires ont conclu leur prétendue identité. M. Barchou ne s'en est point tenu là; il scrute à son tour les nouvelles tendances de la civilisation, et interroge la révolution de juillet sur sa signification, sa destinée. Nous sommes heureux de nous rencontrer avec lui sur beaucoup de points, dans cette route encore si obscure de l'avenir. Que s'il a cru devoir associer à ses espérances de rénovation un nom dont notre conscience et nos sympathies nous tiennent éloigné, nous n'en avons senti que plus vivement sa noble courtoisie à l'égard des hommes, aujourd'hui vaincus et proscrits, qui n'associent aucun nom d'homme à leur pensée d'avenir. Et nul, malgré quelques dissidences, ne reconnaîtra plus sincèrement que nous et plus hautement, dans le livre de M. Barchou, l'œuvre d'un homme de cœur et de patriotisme (chose rare), et d'un talent distingué.

---

§ II. — LITTÉRATURE.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES INSTITUTIONS, DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX ARTS EN ESPAGNE, par M. Louis Viardot (1).

Lorsque, sous la Restauration, l'Espagne nous envoyait ses libéraux, poètes, savans, artistes, échappés à l'échafaud ou au bagne de Ferdinand VII, M. Louis Viardot, qui avait visité ce pays, se trouva natu-

(1) 1 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine.

rellement en relation avec ces victimes de la tyrannie; il vécut dans l'intimité de plusieurs d'entre eux, et, jeune, eut un culte non-seulement pour leur cause qui était la nôtre, mais pour leur patrie. Qui peindra jamais les amères tristesses de l'exil et ce grand découragement qui saisit l'ame lorsque la patrie nous manque! Il est doux à un exilé de rencontrer des amis sur la terre étrangère; mais peut-être lui est-il plus doux encore de trouver des étrangers qui connaissent et qui aiment sa patrie. Alors seulement s'établit cette communication des ames qui soulage les plus grandes douleurs. Si vous n'aimez pas mon pays, si vous ne le connaissez pas, quel rapport intime et profond peut-il exister entre nous, quand vous ignorez les sources où j'ai puisé ma vie? Ce n'est pas seulement de la communion par le langage qu'il faut entendre cette belle plainte échappée à Ovide dans l'exil:

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Les exilés de l'Espagne rencontrèrent dans M. Viardot un Français qui savait sympathiser avec leurs sentimens nationaux, un juge équitable de leur mérite et de leur souffrance, pénétré comme eux d'admiration pour la gloire de leur pays, et faisant comme eux des vœux ardens pour sa délivrance et sa résurrection. Les plus distingués d'entre eux eurent en lui un disciple qui parlait parfaitement leur langue, qui se plaisait comme eux à leur littérature, qui s'enquérait curieusement de tous les détails de leur histoire. Et toute cette science qu'il acquérait auprès d'eux, il était évident qu'il s'en servirait un jour pour nous faire connaître l'Espagne. Ainsi, dans leur exil, ils voyaient déjà celui qui populariserait en France les souvenirs de leur pays.

Tout ce que M. Viardot avait promis à l'infortune de l'Espagne, il l'a fidèlement tenu. Il a déjà écrit sur ce pays trois ouvrages qui se font suite et se prêtent une lumière mutuelle: un *Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, une peinture de l'Espagne au xe siècle, et le livre que nous annonçons. On sait qu'il entreprend aujourd'hui une nouvelle tâche : il veut donner à la France une véritable traduction du plus beau livre qu'ait produit l'Espagne, d'un des plus riches et des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'esprit humain, le roman ou plutôt, comme l'appelle Schlegel, le poème de Cervantès.

Les *Études sur l'Espagne* sont divisées en quatre parties: l'histoire des assemblées nationales, l'histoire de la littérature, l'histoire du théâtre, et enfin, l'histoire des beaux-arts.

Nous n'avons pas besoin de signaler le genre d'intérêt qui s'attache en ce moment au sujet de la première partie. L'attention publique est, depuis quelques mois, fixée sur les évènemens de la Péninsule. Nous nous contenterons de dire que les Espagnols ont été si satisfaits de cette portion de l'ouvrage de M. Viardot, qu'ils l'ont jugée digne d'être traduite et répandue, comme une espèce de catéchisme, à l'ouverture de leurs cortès actuelles. On y trouve, en effet, résumée en moins de cent pages, l'histoire des anciennes assemblées jusqu'à Charles-Quint, et celle des assemblées modernes. Ce morceau se termine par un appendice sur les provinces basques, et sur l'origine de cette opiniâtre insurrection qui, depuis une année et demie, lasse et défie tous les efforts de l'Espagne. M. Viardot montre que ce n'est point pour les principes de l'absolutisme, ni pour les droits du prétendant, que les provinces basques ont pris les armes, mais uniquement pour la conservation de leurs franchises, menacées par le retour à la centralisation et à l'uniformité.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Viardot, celle qui est consacrée à l'histoire de la littérature, est assurément ce que nous possédons dans notre langue de plus étendu et de plus complet sur cette matière. Quelques aperçus profonds, mais un peu nébuleux, de Frédéric Schlegel, et les recherches fort insuffisantes et souvent fautives de M. de Sismondi, formaient jusqu'ici le fond de notre érudition sur la littérature espagnole. M. Viardot, tout en se condamnant encore à n'être que superficiel, a voulu nous donner un inventaire des richesses littéraires de l'Espagne. Il suit toutes les phases de l'esprit de cette noble nation, depuis les Romains jusqu'à nous. Après avoir montré quelle place distinguée l'Espagne conquise occupa dans l'empire romain, il passe à la formation des idiomes vulgaires. Nous trouvons, pour notre compte, qu'il a franchi trop vite toute la période barbare-ecclésiastique, depuis Isidore de Séville au VIe siècle, jusqu'au poème du *Cid*, recueilli dans la seconde moitié du XIIe. Cette période où domine la théologie, où l'Église et les conciles président à tout, serait d'autant plus curieuse à étudier en Espagne, que là combattaient ensemble, corps à corps, l'islamisme et le christianisme. C'est peut-être en étudiant cette période, et en voyant ce que l'Espagne a eu à faire pour rester chrétienne, qu'on aurait le mot de sa destinée dans les siècles suivans. Entamée d'abord par l'arianisme, puis par le nestorianisme, envahie au VIIIe siècle par le mahométisme, qui n'est au fond qu'une reproduction de l'arianisme, comment a-t-elle pu résister à tant de séductions et d'attaques? Au IXe siècle, nous la voyons un moment incliner, avec Félix d'Urgel, vers

les opinions orientales, et près de se rapprocher des mahométans, en se faisant de nouveau arienne et nestorienne. On sent quel contrepoids il a fallu pour lutter contre cet envahissement moral qui l'a menacée pendant si long-temps, et à tant de reprises différentes. Ce contrepoids se résume dans un seul mot, la catholicité et l'inquisition. Ainsi l'Espagne a été, par nationalité, catholique et pays d'inquisition. Dans ce seul trait est peut-être toute son histoire; et sa littérature, comme tout le reste, en a dépendu. M. Viardot a bien senti cette influence de l'inquisition, qui a empêché les sciences et la philosophie de se développer en Espagne, et qui a retenu, à bien des égards, ce pays dans une sorte d'enfance; mais nous aurions voulu qu'il assignât à cette rigide catholicité de l'Espagne sa véritable cause, qu'il en étudiât l'origine et la formation, qu'il ne prît pas l'inquisition pour un effet du hasard, pour un malheur fortuit, et qu'une fois éclairé sur ce point fondamental du développement de l'Espagne, il jugeât de là toute sa littérature.

Chose remarquable! tandis que le reste de l'Europe a passé uniformément par une suite de révolutions de l'intelligence bien caractérisées, la Scolastique, la Renaissance, la Réforme, la Philosophie, on peut dire que l'Espagne n'a parcouru aucune de ces périodes. A-t-elle pris en effet une part glorieuse à la Scolastique, à la Renaissance, à la Réforme, à la Philosophie? Non; elle n'a pas donné un seul homme illustre à aucune de ces quatre grandes catégories où se classent et se résument tous les travaux intellectuels de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Que faisait-elle donc pendant que l'Europe travaillait ainsi à se transformer? Au XIIe et au XIIIe siècles, au temps de la Scolastique, au temps d'Abeilard, de Roger Bacon, de saint Thomas, que faisait-elle? Que faisait-elle pendant que l'Italie, la France, et même l'Angleterre et l'Allemagne, restauraient si glorieusement l'antiquité? Depuis les croisades jusqu'au XVIIe siècle, il n'est pas de ville de l'Europe qui n'ait donné plus de travailleurs à la Renaissance que l'Espagne tout entière. Que faisait-elle encore pendant que les autres nations enfantaient toutes ces hérésies qui ont engendré le monde moderne? Que faisait-elle pendant qu'Arnauld de Bresse, Jean Huss et Jérôme de Prague montaient à leur bûcher, au temps des libres penseurs d'Italie, ou à l'époque de Luther et de Calvin? et lorsque est venue la philosophie, quelle part encore a-t-elle prise à cette œuvre? Il est certain que l'Espagne n'a eu aucune part directe à ces travaux successifs de l'Europe; elle n'a construit ni aidé à construire aucun de ces échelons sur lesquels s'est élevée la modernité. Mais seule, reléguée au bout de l'Europe, elle a eu une vie particulière et

indépendante. Depuis le VIIIe siècle, elle luttait contre les Berbers et l'islamisme : elle a continué cette lutte de siècle en siècle. Jusqu'au XVIe on la retrouve uniformément occupée de cet éternel combat. Est-il étonnant qu'elle n'ait ressenti que le contre-coup des révolutions qui se passaient dans l'intelligence du reste de l'Europe ? L'Espagne est un chevalier toujours en guerre ; c'est une forteresse assiégée, ceux qui s'y défendent n'ont qu'une pensée. Seulement lorsqu'elle a quelque répit, lorsqu'elle est en trève ou victorieuse, elle se chante elle-même. Au Xe siècle, commencent avec le Cid ses chants de victoire ; plus tard c'est elle encore, ce sont ses vieilles traditions nationales, c'est la pompe de ses tournois, c'est sa vie active, chevaleresque et galante, qui forment la matière de son *romance*, historique ou moresque, burlesque ou pastoral ; c'est elle, toujours elle, ce sont ses exploits dans la mer des Indes et en Amérique, deux mondes découverts par elle, que chantent les *Lusiades* et l'*Araucana* ; et jusqu'à la fin de sa virilité ou même dans sa décadence, si elle retrouve de l'enthousiasme et de la couleur, c'est encore pour se chanter elle-même dans les Histoires de Mariana et d'Antonio de Solis.

Ainsi l'Espagne a eu, selon nous, deux caractères principaux qui tenaient tous deux également à sa situation. Elle a été, avant tout et presque exclusivement, catholique et nationale. Elle n'a point concouru activement aux travaux intellectuels communs au reste de l'Europe, et elle n'a fait qu'en goûter ou en repousser les résultats. Au moyen-âge naît la Scolastique : que fait l'Espagne ? Elle en prend les solutions les plus catholiques, et elle s'y tient. Vient ensuite la Renaissance : l'Espagne laisse travailler les grammairiens, les commentateurs ; tout ce labeur de restauration de l'antiquité l'intéresse fort peu ; elle a sa langue déjà toute formée, et elle s'en sert pour se chanter elle-même dans ses romances. Mais quand la Renaissance a porté tous ses fruits en France et en Italie, la paresseuse Espagne, qui n'avait rien produit au XIVe et au XVe siècles, veut bien se laisser piquer d'émulation par ses rivales ; elle ressent enfin l'influence de cette Renaissance pour la préparation de laquelle elle n'a rien fait ; elle s'y livre, elle s'y abandonne, et alors arrive le *siècle d'or* de sa littérature. Mais déjà voici la Réforme qui gronde dans toute l'Europe : l'Espagne essaie de la vaincre avec Charles-Quint et Philippe II, et, n'ayant pu y réussir, elle se ferme à toutes les idées nouvelles, redouble la garde de son inquisition, se plaît aux auto-da-fe, devient plus servile et plus dévote à mesure que les autres nations s'émancipent, et finit par être, au sein des temps modernes, le seul reste survivant de l'Europe du moyen-

âge. C'est ainsi qu'elle tomba en décadence, toujours fidèle au principe de rigide catholicité qui l'avait rendue jadis victorieuse de ses ennemis les Mores. Elle avait dû sa grandeur et sa victoire à ce qu'elle ne s'était pas ou peu mêlée aux révolutions de l'intelligence qui s'étaient succédé en Europe; elle dut à la même cause son annihilation.

Si ce point de vue historique est vrai, il peut jeter du jour sur le caractère de la littérature espagnole. Que peut être la littérature d'un peuple qui n'a pris presque aucune part à la Scolastique, à la Renaissance, à la Réforme, à la Philosophie? Ce caractère, comparé à ceux que présentent les autres littératures, doit être évidemment tout-à-fait particulier et original. Comme ce peuple a peu travaillé sur les sources antiques du monde moderne, je veux dire tous les précieux débris de l'antiquité conservés au moyen-âge, il est évident que sa littérature doit avoir un certain air de spontanéité, de naturel et de modernité, que n'ont pas au même degré les littératures des autres peuples, même celles qui ont le plus ce caractère, comme la littérature anglaise, par exemple. Aussi est-ce là ce que tout le monde accorde volontiers à la littérature espagnole. On reconnaît qu'elle est *soi* plus qu'aucune autre; elle est, avant tout, moderne, spontanée, et espagnole; elle a, si je puis ainsi parler, un goût de terroir plus prononcé que toute autre. Mais ce qui doit caractériser encore une telle littérature, c'est le sentiment de la *réalité*. En effet, cet Espagnol qui combat et chante ses combats, qui se condamne à l'ignorance pour ne pas nuire à sa cause nationale, qui est toujours occupé de son pays et des grandes choses qu'il a faites; cet Espagnol ne peut mettre dans ce qu'il écrit plus que ne renferme l'objet qu'il considère. Rien d'infini ne peut sortir du spectacle des choses finies, quelque grandes que soient ces choses, et quelle que soit l'imagination de celui qui les contemple. La nation espagnole, en se retraçant à elle-même les périodes accomplies de son existence, n'a pu se donner que des tableaux empreints de réalité, de réalité noble et aussi élevée qu'on voudra le supposer, mais dénués d'idéal dans le grand sens du mot, et tout-à-fait dépourvus d'infini. Aussi est-il bien remarquable que c'est à ce peuple que l'on doit le genre de littérature le plus empreint de réalité, je veux dire le roman. L'Italie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, n'ont point inventé le roman. C'est l'Espagne qui la première a créé ce genre; et elle a créé également les deux grandes divisions de ce genre, le roman de mœurs et de caractères, et le roman historique. C'est là la principale gloire de la littérature espagnole; et on pourrait presque dire qu'elle n'a pas produit autre chose. Que sont en effet ses poèmes épiques? Bien plutôt de

chroniques romanesques que des poèmes, quoique l'imitation des anciens ait ici influé sur le goût espagnol. Après le roman, qu'est-ce qui domine dans cette littérature? La comédie; toujours la réalité, et rien que la réalité. Mais de poésie lyrique, il n'y en a pas trace en Espagne; rien qui rappelle la poésie de Dante, de Shakspeare ou de Milton; rien qui sente la théologie; rien qui, comme le *to be or not to be* de Shakspeare, ou comme *le rêve d'une ombre* de Pindare, nous mette tout tremblans devant le terrible problème de la destinée humaine. Aussi je conçois bien le sentiment de ceux qui, n'appelant poésie que ce qui a le caractère de l'infini, ne trouvent rien qui les satisfasse dans la littérature espagnole, et qui, frappés uniquement, dans cette littérature, de l'absence de tout vrai lyrisme, la déclarent de bonne foi puérile et faite pour un peuple enfant. Ceux, au contraire, qui se plaisent au fini et au réel, qui aiment à considérer le monde dans ses accidens, et dont l'esprit s'occupe peu de la chaîne infinie qui relie les phénomènes, ne sauraient trouver ailleurs une peinture plus vivante, plus animée, plus vraie de la réalité. Le tort des uns est de demander à la poésie espagnole ce qu'elle ne peut pas leur donner, et de ne pas savoir goûter ce qu'elle a produit avec tant d'abondance et souvent avec tant de perfection. Mais, à leur tour, les admirateurs de la littérature de l'Espagne ont souvent un autre défaut : c'est de se persuader que l'Espagne a plus donné au monde qu'elle n'a fait réellement, et de lui attribuer une littérature infiniment plus complète et plus riche que celle qu'elle a pu avoir. On ne s'étonnera pas si nous disons que ce tort est quelquefois celui de M. Viardot. Assurément il a eu raison de recueillir avec soin tous les titres littéraires de l'Espagne; mais le caractère original de ce pays ne perd il pas à cette exhibition trop empressée et trop copieuse? Que dirait-on d'un homme qui, possédant un diamant de prix avec d'autres bien inférieurs, dont quelques-uns même de mauvais aloi, se plairait à exposer sans distinction, aux yeux de ses amis, jusqu'aux moindres brimborions de son trésor, au lieu de faire valoir, en le séparant soigneusement du reste, le diamant superbe qui fait vraiment toute sa richesse? Ne vaudrait-il pas mieux, pour une littérature comme celle de l'Espagne, signaler sa noble misère, que de lui prêter complaisamment un peu de tout, et de déguiser son vrai caractère et son originalité sous une profusion artificielle et menteuse?

L'idée que l'on doit se faire de la littérature espagnole doit, pour être exacte, se rapporter à la destinée de cette nation. L'Espagne a eu un sort à part, un rôle propre et spécial; qu'en est-il résulté? Que n'ayant pris, comme nous l'avons dit, aucune part importante aux tra-

vaux intellectuels du reste de l'Europe, elle a été, comparativement aux autres peuples, une nation ignorante même dans les périodes où elle a jeté le plus d'éclat, une nation sans philosophie, toute à l'activité et, comme disent les Allemands, toute objective, éternellement superstitieuse et non pas religieuse. La paresse même et l'engourdissement que l'on a souvent reprochés à l'Espagnol, s'accordent avec cette activité incessante de la nation. Comme citoyen, l'Espagnol était toujours occupé de son œuvre unique, chasser ses ennemis, conquérir tout son sol; et quand il eut conquis la Péninsule, il passa sans interruption à la conquête de l'Amérique. Mais d'érudition et de philosophie, de méditations profondes en religion ou en politique civilisatrice, l'Espagne ne s'en soucia jamais. Les saints même qu'elle a produits, les Dominique et les Ignace, ont le caractère conquérant; on retrouve chez eux les compatriotes de Charles-Quint et de Philippe II. L'activité, une activité continuelle, et toujours dirigée vers le même but, a été le partage de ce peuple; la méditation philosophique et contemplative lui est presque étrangère; la vie active, voilà son domaine.

Aussi qu'est-ce que l'art espagnol? La représentation vivante de la réalité; c'est un art toujours dirigé vers le fini et le visible. L'Espagne, qui n'a eu au moyen-âge qu'un seul rôle, ne pouvait arriver, comme les autres nations, ses sœurs, à une grande multiplicité de produits. C'est un arbre qui n'a donné qu'un seul fruit. Il faut accepter cette indigence, puisque cette indigence est la cause de la richesse même de l'Espagne, sous le rapport unique où elle a produit.

De quoi se compose réellement la littérature espagnole? D'abord le poème du Cid, puis les romanceros, ensuite Alonzo de Ercilla, Cervantès, Lope de Véga, Caldéron, et dans l'histoire, Mariana et Solis.

Quelles immenses lacunes dans cette littérature, et en même temps quelle concentration! Comme nous l'avons dit, tout s'y rapporte au roman, ou plutôt tout y est le roman sous des formes diverses. Le Portugal, cette portion de l'Espagne, n'a eu réellement qu'un auteur, Camoens; l'Espagne, c'est Cervantès, à des degrés divers.

La philosophie d'une histoire littéraire de l'Espagne consisterait donc à réunir auprès de ces coriphées tout le reste du troupeau, à former le faisceau autour d'eux, à montrer leur ressemblance entre eux, et leur ressemblance avec ceux qui en approchent à quelque degré. Jamais famille, en effet, ne fut plus unie et d'un même visage que la littérature espagnole.

C'est cette ressemblance, cette unité qui devrait dominer dans un tableau philosophique de cette littérature. Ne tâchez pas de me dé-

montrer que l'Espagne a eu des poètes lyriques : elle a eu des faiseurs d'odes ; où n'y en a-t-il pas ? mais de lyriques véritables, comment en aurait-elle eu, toute occupée qu'elle a été, dans toute sa carrière, de la réalité temporelle des choses ? Ne m'apportez pas quelques imitations des Italiens ou des Français, pour me faire croire qu'elle a des poètes tragiques : la tragédie a manqué à l'Espagne ; la haute tragédie ne peut exister sans employer à un certain degré l'élément lyrique. L'Espagne a eu des comédies, des tragi-comédies, à la bonne heure ; mais elle n'a pas pu avoir de tragédie. M. Viardot attribue à un égarement du génie de Lope de Véga la confusion de la tragédie et de la comédie, confusion qui aurait empêché la première de se développer, et l'aurait atrophiée au profit de la dernière ; mais dire que Lope de Véga a fait cela, c'est convenir que le génie espagnol n'a pu parvenir à séparer ces deux genres, et à créer la tragédie.

Quand est venu le romantique, il y a une douzaine d'années, on a pris l'habitude de faire marcher ensemble contre les classiques, Shakspeare, Lope de Véga et Caldéron. C'est l'esprit de parti littéraire qui a ainsi réuni les deux grands auteurs dramatiques de l'Epsagne au grand tragique anglais. Certes on peut rapprocher Lope et Caldéron de Shakspeare, sous le rapport purement dramatique et sous le rapport de la forme ; on peut leur trouver une abondance et même une force de conception semblable à la sienne ; on peut admirer chez eux cette variété infinie du drame et même, jusqu'à un certain point, cette variété et cette vérité de caractères que l'on admire dans Shakspeare : mais il restera toujours une ligne profonde de séparation entre le poète philosophe de l'Angleterre et les poètes de comédies romanesques qui ont fait dire *la comédie espagnole* et *le genre espagnol*. Entre la poésie du fini, telle que l'ont cultivée avec tant de hardiesse et d'éclat Lope et Caldéron, et la poésie de l'infini, qui perce partout dans l'auteur d'*Hamlet*, il y a un abîme de séparation. Ce sont là deux poésies différentes : nous ne voulons pas proscrire l'une au nom de l'autre ; mais nous disons que ce n'est pas les sentir que de les confondre. Les deux seules poésies véritables qui puissent exister méritent bien d'être distinguées l'une de l'autre.

On a fait dernièrement une distinction entre la poésie du cœur et la poésie du monde physique, la poésie de la matière. Cette distinction est bonne pour la circonstance où elle a été faite. Nous avions une école qui semblait faire consister toute la poésie dans la description :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Suivant cette école, le meilleur poète eût été celui qui aurait été doué au plus haut degré de la faculté visuelle. Au rebours, d'autres se sont montrés si riches en développemens du cœur, si habiles à peindre les mouvemens de l'ame, si occupés de l'intérieur de l'homme, qu'on a fait un mot pour exprimer leur tendance : on a appelé cette manière *poésie intime*. Cette distinction, je le répète, est excellente si on ne veut par là que différencier entre eux les artistes; mais elle est fausse, à mon avis, si l'on entend réellement par là distinguer deux procédés divers, deux poésies différentes. Quand un poète ou un peintre, Byron ou Salvator, veut exprimer la mélancolie et l'anarchie de son ame, est-ce que ce n'est pas avec des images et des couleurs qu'il le fait? Il n'y a donc pas, sous ce rapport, deux poésies à distinguer; il n'y a pas même deux procédés divers de poésie. Seulement il y a des artistes qui ont en eux une vie de l'ame, et d'autres qui ont surtout des yeux et de l'imagination. Mais une distinction plus certaine à faire, c'est celle de la poésie du fini et de la poésie de l'infini. La poésie est l'expression de la vie : or il y a deux sortes de vie, la vie du moment et du phénomène, et la vie éternelle. Dante, Shakspeare, Milton, sont des poètes qui ont considéré souvent avec attention, avec recueillement, avec effroi, avec désir, avec tremblement, avec quiétude, le problème de notre destinée :

Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je venu?

Lope de Véga et Caldéron ne se sont occupés que des intrigues de Madrid et des accidens de la vie réelle.

M. Viardot lui-même, malgré son idolâtrie pour l'Espagne, n'est-il pas obligé de dire qu'il n'y a dans tout le théâtre espagnol « aucune trace de philosophie, aucun désir de perfectionnement, aucune pensée de civilisation; » que « le but unique de tous les poètes dramatiques espagnols, sans distinction, a été d'amuser le public et de s'en faire applaudir; » qu'ils ont tous cherché « à tisser des canevas d'intrigues, à mettre en relief des aventures, » et que « le théâtre espagnol ressemble même moins à une galerie de portraits fidèlement tracés qu'à une espèce de lanterne magique où passent rapidement mille figures bizarres. »

La dernière partie des *Etudes*, celle qui est consacrée aux beaux arts, vient encore, à ce qu'il nous semble, confirmer le caractère que nous attribuons en général à l'art espagnol. L'Espagne n'a pas eu de statuaire (et que serait-ce en effet que la statuaire sans l'idéalité? un art beaucoup trop borné et trop restreint dans ses moyens pour plaire), mais elle a eu une admirable école de peinture. Or, quel est le type de

cette école? c'est le grand peintre Vélasquez. « Tous les objets qu'il peint sont palpables; tous les êtres qu'il représente sont vivans; l'air joue au milieu d'eux, les enveloppe et les pénètre. Voilà bien, dans la dégradation des plans, l'espace et sa profondeur; voilà bien, dans celle des tons, la lumière et tous les phénomènes d'optique; on compterait les pas de cette galerie; on baisse les paupières à la resplendissante clarté de cette porte entr'ouverte; on voit respirer ces personnages, on les entend parler. » C'est ainsi que M. Viardot s'exprime au sujet d'un tableau de ce maître, représentant l'intérieur du palais de Philippe IV, et ce sont les mêmes éloges qu'il donne à tous les chefs-d'œuvre de Vélasquez, à ses *Buveurs*, à sa *Reddition de Bréda*, à ses *Forges de Vulcain*, à ses paysages, à ses portraits. Mais, dit-il, « il n'aimait pas à traiter les sujets sacrés. C'est un genre qui exige moins l'exacte imitation de la nature, où il excellait, que la profondeur de la pensée, la chaleur du sentiment, l'idéalité de l'expression, toutes choses qui échappaient à son esprit observateur et mathématique. »

Quel est donc le caractère de Vélasquez, et en général de la peinture espagnole? La noblesse et la vérité; c'est une noblesse supérieure unie à une vérité parfaite; ou plutôt c'est la nature si bien rendue, exprimée d'une manière si vivante, que cette vie donnée à la toile vous impose et vous pénètre d'admiration. La peinture espagnole est vraiment un art à part : c'est la vérité des Flamands transportée dans la peinture de Paul Véronèse.

Mais Murillo! nous dira M. Viardot, que ferez-vous de Murillo dans ce système? Avant les précieuses révélations que M. Viardot nous a apportées sur le génie de Murillo, trop peu connu en France, ce grand peintre eût passé, du consentement de tout le monde, pour l'exemple le plus frappant du caractère que nous attribuons à l'art espagnol. On croyait en effet assez généralement qu'il n'avait eu qu'une manière, et on le citait pour la vérité, l'imitation de la nature; il était célèbre parmi nous pour la misère sale, déguenillée et vermineuse de ses petits mendians; on croyait que ses saints n'étaient tous uniformément que des paysans espagnols. M. Viardot convient, il est vrai, que ses vierges ne sont nullement raphaéliques: « Elles restent plus près de la nature, et on peut en retrouver le type dans toute jeune mère, belle, douce et tendre. » Mais il nous avertit que « Murillo avait à la fois trois genres qu'il employait alternativement et suivant l'occasion. Ces trois genres sont appelés par les Espagnols *froid*, *chaud*, et *vaporeux* (*frio*, *calido*, *y vaporoso*). Leurs noms les désignent suffisamment, et l'on conçoit également bien le choix de leur emploi. Ainsi, les polissons et

les mendians (sujets où Murillo n'excellait pas moins que dans ceux de haut style) seront peints dans le genre froid; les extases des saints, dans le genre chaud; les annonciations et les assomptions, dans le genre vaporeux. » M. Viardot nous fait connaître, dans de fort belles pages, plusieurs des tableaux où Murillo a peint des extases de saints et des scènes réunissant à la fois le ciel et la terre. Ainsi Murillo serait un peintre mystique par excellence. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette invention même d'un procédé particulier pour peindre le ciel, pour rendre matériellement le monde surnaturel, est encore une preuve de l'attrait invincible du génie espagnol pour la réalité. Les arts, chez les peuples les plus philosophes, les plus spiritualistes, les plus idéalistes, se sont contentés de symboles pour représenter le monde invisible. La glyptique grecque mettra sur la tête orientale de Platon un papillon, et cet emblème suffira à représenter la vie, la résurrection, la métempsycose éternelle du monde. Les grands peintres italiens, il est vrai, ont quelquefois entrepris de peindre le ciel : mais, sauf l'idéalité des figures, ils l'ont représenté comme ils eussent représenté la terre, en sorte que leurs images sont encore évidemment symboliques. Mais vouloir, comme Murillo, avoir une couleur réelle pour le ciel, mettre dans un même tableau en contraste la terre peinte dans le style *froid* et le ciel dans le style *vaporeux*, tandis que l'extase est peinte d'après nature dans un troisième style, n'est-ce pas avoir au plus haut degré la passion du vrai et du réel? C'est évidemment abandonner complètement le symbole religieux; c'est vouloir être réel en tout; c'est ne concevoir l'art que sous un aspect, la réalité.

Ainsi, la peinture en Espagne, sans en excepter Murillo lui-même, semble reproduire encore le caractère que nous a offert la littérature; et ce caractère est d'accord avec la conclusion que l'on tirerait naturellement de l'histoire politique de ce pays.

Nous pardonnera-t-on d'avoir remplacé l'analyse de l'ouvrage de M. Viardot par une vue systématique, qui paraîtra sans doute exagérée comme toutes les idées de ce genre, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées des développemens nécessaires pour leur donner de la précision et de la justesse? Nous dirons pour notre excuse qu'il nous eût été bien difficile de rendre compte d'un livre si riche en documens et en citations; et nous ajouterons que, si nous nous sommes permis d'énoncer une opinion sur l'art espagnol, la faute en doit être imputée à M. Viardot, qui a trop négligé, suivant nous, la philosophie de son livre. M. Viardot se plaît à l'exposition plus qu'à l'idée philosophique,

et cependant c'est à ceux qui, comme lui, ont acquis sur un sujet une véritable science qu'il convient de la résumer : car toute science peut et doit se résumer; en toute chose, la connaissance exacte des détails doit finalement se transformer en lumière pour l'intelligence. Peut-être M. Viardot réserve-t-il ces considérations pour un autre ouvrage; il ne faut pas oublier qu'il poursuit, par des travaux divers, une œuvre unique. Mais l'absence de ces vues générales n'en fait pas moins lacune dans les présentes *Études*, considérées à part et comme ne devant pas avoir de suite. Après cette critique, combien d'éloges n'aurions-nous pas à adresser à ce livre ! Nous n'en connaissons pas qui soit fait avec plus de conscience, de soin et de talent; on y apprend à chaque page, et il est merveilleux que l'auteur ait pu réunir en un seul volume tant d'intéressantes notions de tout genre. Nous le répétons, au point où en sont aujourd'hui les relations entre les deux pays, un pareil livre est un service rendu à la France et à l'Espagne.

Le Conseiller d'État, par Frédéric Soulié (1).

Qui sine peccato est vestrûm
primus in illam lapidem mittat.

En lisant cette épigraphe sur l'élégante couverture imprimée du nouveau roman de M. Soulié, nous avouons que nous avons d'abord été tentés de la traduire ainsi : Que le critique qui n'a aucune publication de ce genre sur la conscience jette à ce livre la première pierre. Mais en nous rappelant les titres que l'auteur de *Roméo et Juliette* et des *Deux Cadavres* a acquis depuis long-temps à l'estime publique, nous avons bien vite réprimé cette saillie du lutin railleur qui s'éveille en nous à l'annonce d'un roman nouveau. De nos jours, où on voit naître et publier tant de mauvais romans, faut-il le dire? après avoir lu *le Conseiller d'état*, nous inclinons à penser que M. Soulié lui-même, qui a fait ses preuves d'homme de goût, ne serait pas éloigné d'adopter, pour son épigraphe, la même version que nous. Ce n'est pas que ce nouvel ouvrage ne soit digne de son talent; nous reconnaissons avec plaisir que les scènes dramatiques y abondent; le style en est çà et là vif, coloré, saisissant; le dialogue des personnages, que l'auteur aime à faire parler, ne manque ni de vérité ni de chaleur; et par momens, dans les grandes crises, aux approches des péripéties, le

(1) 2 vol. in-8°, librairie d'Ambroise Dupont, rue Vivienne.

choc des passions opposées s'y fait entendre avec je ne sais quel cliquetis qui fait tressaillir comme celui des épées. Mais le plan général du livre est conçu bien faiblement; les caractères, mal étudiés, sont loin d'être soutenus; l'action n'aboutit pas; l'intérêt, d'abord assez vif, languit bientôt et ne renaît que bien tard. En somme, *le Conseiller d'état* mérite d'être distingué au milieu de ce déluge de productions éphémères qui n'ont, comme les carottes et les œufs, d'autre valeur que celle de répondre aux besoins de la consommation quotidienne du public. Mais est-ce assez pour M. Frédéric Soulié? Son livre se sépare-t-il assez de cette foule de livres vulgaires? et son passé littéraire ne nous donne-t-il pas le droit d'attendre bien mieux de lui à l'avenir?

Nous n'analyserons pas ce livre. Nous l'avons dit, c'est par le plan qu'il pèche; ce serait le faire connaître par son plus mauvais côté. Nous préférons en citer quelques passages, où l'auteur retrace avec beaucoup d'ame le tableau de Paris pendant les journées de juillet. Par le temps qui court, ces souvenirs sont douloureux sans doute; mais il est bon néanmoins de ne pas les laisser trop long-temps étouffés au fond des cœurs par le dégoût du présent :

« ..... Pourquoi, à la première ligne de ce *Moniteur*, distribué à six heures du matin, chacun alla-t-il aussitôt éveiller sa femme et ses enfans, pour leur lire ces ordonnances, dont sans doute ils ne comprenaient pas la portée, mais dont il semblait qu'il fallait donner avis à sa famille, comme d'une catastrophe au ciel qui pouvait changer la face du monde? Pourquoi, quand chaque maison se trouva ainsi éveillée, chaque homme se hâta-t-il de sortir de chez lui, et alla-t-il aborder son voisin, qu'il n'avait jamais salué, pour lui demander s'il savait la nouvelle? Pourquoi, de là, courut-on chez tous ses amis pour leur crier : Debout! Pourquoi se répandit-on dans les rues pour se montrer et regarder? D'où vient qu'on se crut autorisé à entrer dans des maisons où on n'avait jamais eu accès, pour dire : Me voilà! qu'on se donna des rendez-vous aux journaux, comme au Forum, sans y être connu; qu'on encombra les cafés où l'on s'abstenait d'aller; qu'il se trouva des milliers de crieurs pour tous ces journaux improvisés, et qui désobéissaient à l'autorité; que la police demeura inerte devant cette première protestation; que des hommes, emprisonnés sur parole dans des maisons de santé, s'échappèrent pour être de ceux qui étaient libres à cette heure; qu'on oublia toute affaire d'intérêt personnel, et que chacun vint s'offrir aux autres en se recommandant à tous? C'est qu'il y eut un premier et universel mouvement de surprise, qui eut besoin de l'attes-

tation publique de la cité, pour croire à ce qu'on avait osé contre la France; etc.....

« ..... Mais le lendemain, quand on vit la gendarmerie se porter aux abords des journaux pour exécuter la loi nouvelle, ranger ses canons aux portes des ministres pour les défendre; quand on sut les régimens consignés dans leurs casernes, les cartouches prêtes, les munitions ordonnées, souvenez-vous de ce bouillonnement sourd de la population, des ateliers déserts, des boutiques fermées, de ces rassemblemens où la parole était au plus hardi, de ces messages qui couraient d'une réunion à l'autre, de ces paroles d'indignation qu'on échangeait en courant, de cette curiosité qui allait longer les files de cavalerie pour voir le lieu du combat, s'il fallait l'engager; et puis plus tard, quand on fut assuré de la persévérance du pouvoir, quand on eut épuisé, sans bruit, les provisions des débitans de poudre, qu'on eut arraché les dalles de son toit pour en faire des balles, qu'on eut battu la pierre de son fusil, nettoyé son canon, vous souvient-il de cette soirée du mardi, où l'on alla donner une dernière chance au repentir de la royauté en poussant des cris de : *Vive la Charte?...*

« ..... Mon Dieu! qui n'a pas vu cette solennelle promenade du cadavre, escortée de flambeaux? Qui n'a pas entendu ce grand cri qui le précédait et le suivait, disant ironiquement : — *Laissez passer la justice du roi!* Qui ne l'a pas suivi à travers la cité indignée et frémissante? Qui ne s'est pas arrêté près de lui lorsqu'il fut déposé sur les marches de la Bourse, et que chaque passant vint étendre la main sur sa tête en jurant vengeance, tandis que brûlait alors ce corps-de-garde de gendarmerie dont les flammes éclairaient ces milliers de têtes si pressées que d'en haut elles semblaient un pavé noir, ouvert par une fosse au fond de laquelle était un cadavre? Qui n'a pas été témoin de tout cela peut jouer encore avec le peuple; mais malheur à qui l'a vu et qui l'a oublié; qui a oublié ces presses scellées le matin et battant le soir; ces hommes écrivant la main sur leurs armes; les plus délicats s'offrant à des travaux de manouvrier, les plus soigneux du calme de leur intérieur oubliant leurs maisons où s'alarmaient leurs familles; nuit sans sommeil, où tout Paris, illuminé de ses mille réverbères, s'éteignit en une heure; où tous ses murs, revêtus d'insignes royaux, se dépouillèrent de leur livrée, et qui se dissipa vite, courte qu'elle était, pour montrer au soleil la cité en veste, debout et le fusil à la main. »

Puis vient le récit non moins animé des combats et de la victoire du peuple, que nous regrettons de ne pouvoir citer. Ces belles pages sont dignement couronnées par la page suivante :

« ..... Ceux qui étaient dans la cité virent ce fier et joyeux enthousiasme que versa alors toute la population dans ces rues hérissées de pavés, où osaient alors se montrer les épaulettes d'or des généraux oubliés la veille. On ne leur demanda pas l'heure où ils étaient sortis; on ne s'enquit pas s'ils avaient combattu; on eut un sentiment unanime de joie indistincte pour tout ce qui vivait et qui voyait ce soleil si beau. Un moment on comprit Dieu, centre de tout l'univers, et sentant par tous les organes de tout être; un moment toute cette multitude de huit cent mille hommes n'eut qu'une ame qui sentait : le peuple vécut. Tout cela n'est plus, mais tout cela fut ainsi un jour, un jour où tout le monde s'aborda comme frère, et se crut des droits aux sentimens de chacun. Qu'importaient à ce moment, il faut le dire, les douleurs partielles des vainqueurs et des vaincus, l'héroïsme de ceux-ci et de ceux-là; plus tard on pleura sur la défaite, et peut-être aussi sur la victoire. A ce moment, il y eut un sens universel et unique qui domina de sa joie toutes les douleurs là où elles auraient pu se ressentir, comme serait celui d'un homme qui vient de briser ses fers, et qui ne sent pas, au soleil et à l'air qu'il salue de sa liberté, quelques meurtrissures qui ont déchiré ses membres. »

Nous regrettons que ce morceau soit accessoire, étranger à l'action et purement lyrique dans l'ouvrage de M. Soulié. Nous aimerions voir cet écrivain jeter, dans un roman héroïque, la vie de deux amans au milieu des saintes émotions de la patrie, à travers nos dernières luttes pour la liberté.

Corisande de Mauléon, par l'auteur de *Natalie* (1).

Le *Journal de Paris*, dans un de ses feuilletons impérieux comme une ordonnance royale, a commandé à ses abonnés beaucoup d'admiration pour ce livre. Selon le digne journal, « il y a un puissant intérêt dans ce roman, qui est écrit d'un bout à l'autre avec cette supériorité de style dont l'auteur a déjà donné tant de preuves. » Nous avons lu ce chef-d'œuvre, et nous avouons qu'il nous a peu intéressés. C'est une longue pastorale mélodramatique, dont la scène se passe tantôt en Béarn, tantôt en Navarre, du temps de Louis XI. En deux mots, le plan nous en a paru absurde, les caractères nuls, la couleur historique absente, le style fade, prétentieux et froid.

Et malgré tout cela, ou pour mieux dire à cause de cela, nous enga-

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Gustave Barba, rue Mazarine, 34.

geons ceux de nos lecteurs qui ont des heures à perdre à feuilleter ce livre. La lecture en est çà et là singulièrement amusante. On y voit François Phébus de Béarn, ce prince en bavette dont le règne fut si court et la fin si mystérieuse, amoureux de la belle Corisande de Mauléon, empoisonné par l'écuyer du terrible comte de Lérin, connétable de Navarre et mari de Corisande. Cette jeune vierge est une comtesse comme on n'en voit guère; toujours en course sur les montagnes, elle va consulter seule, la nuit, un ermite comme on n'en voit pas. En revanche, l'écuyer Bermudez est un traître comme on en rencontre par douzaines chaque soir à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaieté! Quant au connétable, il nous est impossible d'en rien dire, il faut lire tout le roman pour en avoir une vague et confuse idée. Cependant la manière dont il devient amoureux de Corisande mérite, selon nous, d'être citée. C'est à une grande chasse. Après bien des fatigues, les piqueurs ont réduit le cerf aux abois; les chasseurs, déjà triomphans, poussent le joyeux *hallali*; la jeune fille ordonne aux piqueurs, à regret obéissans, d'ouvrir une issue par où le cerf s'enfuit. L'impétueux connétable, qui aime passionnément la chasse, et qui est vieux, grondeur et impérieux, n'y tient plus; il devient extraordinairement amoureux de Corisande.

Cette Corisande est du reste, à quinze ans, le modèle accompli de toutes les vertus. Elle aime Phébus, et elle épouse le connétable pour faire plaisir à sa sœur. Et quand le prince François, qui est blond et qui a des cheveux gracieusement bouclés, lui offre à genoux tout son amour, elle lui tient un langage tout-à-fait rationnel et bien au-dessus de son âge. Elle lui dit nettement : « Prince! prince! vous êtes un insensé! — Ainsi, tout est fini, s'écrie Phébus, toutes les fleurs de la vie sont fauchées pour moi! — Oui, dit la jeune vierge, notre jeunesse sera un long hiver. — Et croyez-vous, Corisande, que mon cœur puisse se glacer? » etc., etc.,...

Nous ne dirons rien de plus de ce livre, sinon que nous avons quelque raison de croire que l'auteur appartient à l'opinion légitimiste, et que son but, en le publiant, a été surtout de consoler d'augustes infortunes. C'est là ce qui explique son enthousiasme pour la patrie de Henri IV et son admiration exaltée pour François Phébus, ce jeune blondin si fade et si insignifiant dans l'histoire, mais néanmoins très légitime héritier de la couronne de Navarre. Nous respectons toutes les opinions sincères loyalement professées, même lorsqu'elles s'éloignent le plus de notre religion politique; mais, en vérité, il nous est impossible de ne pas rappeler à l'auteur qu'en littérature l'intention est bien

peu de chose. Il ne suffit pas d'avoir au cœur un sentiment pieux et désintéressé pour faire un bon roman historique; eh! mon Dieu, cela ne suffit même pas pour faire un livre qu'un homme sensé puisse lire sérieusement d'un bout à l'autre. Est-il donc si difficile à l'auteur d'exprimer directement aux exilés qu'il révère ses sentimens personnels autrement que par la voie de la presse? Et s'il veut absolument, pour plaire à ceux d'entre eux qui sont encore jeunes, faire des œuvres d'art, que ne consacre-t-il sa plume à mettre la vie du prince François en petits drames récréatifs qu'on pût jouer le soir, en famille, aux *ombres* chinoises? Nous ne doutons pas que les deux volumes qui viennent de paraître, si on en retranchait sept ou huit cents pages, ne fournissent un délicieux *libretto* de lanterne magique.

Le baron d'Holbach, par F. T. Claudon (1).

Ce livre d'un nom si grave et d'un extérieur massif et inculte, c'est un roman. — Y pensez-vous? le baron d'Holbach, le XVIIIe siècle, sujets de roman! Poète, qu'avez-vous à faire là? que ferez-vous d'une époque où la vie toute entière s'est absorbée à écrire? Cette époque est-elle autre chose que ses livres? Hors des livres, en effet, où est la passion, la puissance, la gloire, la poésie? où est le drame? On cause, et en causant l'on ébauche un livre; puis on l'écrit, et, aux heures de fatigue, on a, pour se récréer, les *amours*, comme on les appelait : et quels amours! des enfans joufflus et rosés qui ouvrent une fleur pour en compter les stigmates, une sensation douce et *utile* à connaître, un parfum que l'on brûle autant pour expérimenter que pour savourer. Ainsi du reste : toujours et partout, soit au physique, soit au moral, recherche effrontée de la sensation voluptueuse, en compagnie de l'expérimentation qui regarde à travers sa loupe; rien de plus. Poète, qu'avez-vous à faire d'un siècle où la vie s'est ainsi arrêtée pour s'analyser et se décrire? Et hors de ce haut courant de la philosophie, que trouve-t-on? rachitisme au mal comme au bien? Nous n'avons que faire de ces statuettes de boue. D'ailleurs, quel siècle s'est peint, comme le XVIIIe, dans sa réalité? Croyez-moi, les impérissables images qu'il a laissées de lui-même, ou repoussantes ou merveilleuses de vérité, ne sont point à refaire.

Voilà peut-être ce que plusieurs se sont dit; j'aurais dit comme eux autrefois. A présent, je répondrai : Pourquoi non? Pourquoi le baron

(1) Deux vol. in-8°, librairie d'Allardin, rue Saint-André-des-Arts.

d'Holbach et son époque ne seraient-ils pas des sujets de roman? Le XVIIIe siècle, il est vrai, pour nous, hommes qui entrons aujourd'hui dans la maturité, est le souvenir d'une âcre déception. Plusieurs, à quinze ans, l'ont béni, qui, plus tard, lorsqu'ils ont senti se tarir leur sève, leurs os se fondre, leurs ailes brûlées au feu de ses alambics, l'ont maudit. Ceux-là peuvent encore le comprendre et avouer ce qu'il eut de nécessaire et d'excellent; mais ils en ont trop souffert pour ne pas toujours frissonner à son souvenir; jamais ils ne l'aimeront. Mais est-ce à dire que de plus jeunes, nés dans l'intelligence et la foi où nous espérons mourir, de plus jeunes qui n'auront pas été, comme nous, étouffés dans son étreinte et mordus de ses mille morsures, qui verront de haut ce que nous avons vu d'en bas, ne pourront ni l'aimer, ni le chanter? Est-ce à dire que ce siècle soit sans poésie? Faut-il absolument au poète des angles gigantesques, une végétation bouillonnante sous un ciel chaud trempé de rosée et de pluie; l'embonpoint d'une nature plantureuse, chevelue, à la fois fraîche et ardente, féconde sans s'apauvrir, au sein de laquelle s'agite et bruisse une création variée à l'infini et fortement contrastée? Faut-il absolument des Alpes, les deltas des grands fleuves, des forêts vierges? Le désert de Sahara uni, dépouillé, aride et brûlant, n'a-t-il donc pas sa poésie? N'a-t-il rien, lorsqu'il s'étale au soleil et jette sous le vent le cri sec et aigu de ses sables qui s'entrechoquent, rien qui, dans l'ame du poète, se puisse transformer en un chant?

Oui, le XVIIIe siècle est une époque de haute poésie, et, quel que soit à son égard notre sentiment particulier, nous concevons tel poète à qui ce siècle plaise entre tous. Sans doute cette poésie a sa manifestation dans les monumens de l'époque; elle doit s'y retrouver entière : oui, mais éparse, obscure, ignorée de l'écrivain même, invisible jusqu'à nous, et à présent encore invisible à tous, hors au poète. Qu'il frappe donc le rocher de sa baguette, et l'eau jaillira. Oh! désabusez-vous, si vous croyez que Voltaire, Rousseau, Diderot, Gilbert, aient tout dit sur eux-mêmes et sur leur temps. Quel enfant s'est jamais dit ce qui se passe en lui de scènes merveilleuses? Or, l'humanité, à divers égards, est toujours mûre, toujours décrépite et toujours enfant. D'ailleurs, aussi long-temps qu'elle marchera, aura-t-elle jamais un point de vue définitif? Ainsi, chez ces hommes du XVIIIe siècle, qui se sont tant regardés et tant racontés, combien de germes enveloppés qui travaillent à leur insu! combien de secrets mouvemens qui étonnent, et dont peut-être l'on rougit, éclairs sans nom, sourds désespoirs, cris effarés que l'on ne redit pas, ou qui, pour être intelligibles, se travestissent

en langage de convention! Et dans la foule, combien de Gilbert, de Rousseau sans génie ou d'un génie inculte, qui n'ont rien dit! Combien dans cette foule obscure, sous le tourbillon qui passe et repasse, devant ce fleuve qui ronge sa rive incessamment, oh! combien de regrets furtifs, de chocs au son étouffé, d'ames qui se tordent silencieusement sous une pression inouie, d'espérances dont la fleur se ferme et reste fraîche encore un soir; mais qui, hélas! mourront demain, tige et fleur, déracinées par le courant. Et ces femmes aux corps si pâles et creux, voyez-les rire et danser dans les cimetières. Elles ont encore une fois goûté aux fruits de la science, et les voilà mortes! Regardez-les qui, au lieu de se lamenter, se livrent toutes froides à l'étreinte et aux baisers des cadavres... Elles sourient! est-ce de plaisir? non; car leur pâleur est plus livide, leurs dents claquent de froid. Un mystérieux instinct leur a-t-il donc révélé que Dieu, la vie, l'amour, sont toujours là au fond, qui demandent, pour se transfigurer, ce long et horrible embrassement de l'homme et de la mort? Assez de dédain sur ces femmes; c'est maintenant l'heure de pleurer. Croyez-vous donc qu'avant de rire sans joie et de se donner sans amour, avant de mourir, en un mot, on n'ait pas souffert? Et si, pour les noms illustres, on dédaignait moins l'humble foyer des villes et les retraites au fond des campagnes, ne croyez-vous pas que plus d'une mère, d'une vierge pure se rencontrerait çà et là assise à l'abri du vent, soucieuse, et se demandant pourquoi les dieux et les amours s'en vont? ou bien agenouillée devant son vieil autel, ou bien jetant vers le dieu inconnu ses jeunes amours qui défient la sécheresse et la souillure? Romanciers, voilà votre domaine. A vous de chercher là, sur ce sol maudit, quelques vallons ignorés où les eaux, bien qu'agitées et assombries, soient encore fraîches et pures, où un peu de verdure brunissante se courbe et se relève sous le vent qui souffle. Et si c'est votre fantaisie de faire intervenir là un des géants de l'époque, poète, croyez-moi, laissez la figure monumentale se dresser à l'horizon lointain. Que ce soit, si l'on veut, la montagne dont les lignes flottantes et les voix confuses, qui cherchent et chantent l'infini, ne sauraient se ployer à la précision de la figure humaine et du langage humain.

Est-ce là tout? Hors de ce monde superficiel de la réalité et des accidens, l'artiste n'a-t-il rien à faire? De l'effroi, de la plainte, et, par intervalles, un rayon d'espoir, c'est beau; mais le grand hymne où est-il, et qui le chantera? La cordillère nue et brûlée est triste à voir : que l'on pleure à son aspect, que l'on recueille pieusement çà et là les maigres touffes de verdure; c'est bien. Mais ensuite, si l'on est homme

robuste, on creuse le sol profondément, et l'on y rencontre la mine d'or. Ainsi, au lieu de gémir à la surface, ô poète! si tu as de fortes ailes, prends ton vol; monte, monte, et, dans cet horizon agrandi, plonge ton regard au cœur du siècle. Interroge-le sur sa destinée, sa signification, son idéal; scrute cette vie instinctive et involontaire qui circule en de secrètes veines, qui, reliant cet âge au passé qu'il désavoue, le mène où il ne songe point à aller. Vois-tu au point de sa concentration la pensée qui rayonne à la surface en mille et mille accidens; le Dieu inconnu qui fait tout mouvoir, et se dégage laborieusement de sa forme antique par le travail de l'humanité? Sais-tu maintenant le secret des combats et des ruines? Sais-tu où vont ces mages qui, sur la foi d'une étoile vue à l'orient, ont brisé leurs vieux autels? Comprends-tu ce pélerinage, par une nuit froide et obscure, où chaque pas, chaque souffrance est un acte de foi, chaque blasphème un élan vers Dieu? Si tu as vu et compris, traduis tout cela dans un symbole qui soit glorieux, mais où transpirent les hontes et les douleurs de la réalité.

Ainsi la réalité brisée en mille accidens et l'idéal, telle est ici, comme partout, la double voie qui s'offre à l'artiste. Mais la réalité a des faces connues; il est des points de vue restreints d'où le siècle lui-même s'est considéré : gardons-nous de ceux-là. A quoi bon refaire les romans de l'abbé Voisenon, de Crébillon fils, les petits vers, les correspondances privées, les mémoires du temps? De même, reproduire les immortelles images que certains hommes ont tracées d'eux, serait une œuvre mesquine et folle. Il nous semble même que la vie réelle des Montaigne et des Rousseau, qui ont fait les *Essais* et les *Confessions*, ne peut être abordée qu'au travers du symbole. Sans doute, Raphaël peut encore être peint d'après Raphaël; mais c'est à condition qu'il soit transfiguré.

En disant que l'œuvre qui nous a suggéré ce long préambule, *le Baron d'Holbach*, est venue échouer sur cet écueil, nous aurons presque tout dit. Cette jeune fille si pâle et insignifiante qui, échappée du couvent, se réfugie au foyer du baron d'Holbach, la forteresse des philosophes, ce n'est, à vrai dire, que le prétexte du roman. Elle n'apparaît, fort heureusement, que de loin en loin, et l'auteur lui-même, si je ne me trompe, s'en soucie peu. Ce qu'il a voulu, c'est un cadre quelconque où il pût réunir et faire mouvoir les personnages les plus éminens de l'époque : Grimm, Diderot, d'Alembert, Marmontel, Suard, la marquise du Deffant, Mme d'Épinay, la Dubarry, Louis XV à son lit de mort, tant de noms, qu'il serait fastidieux de les énumé-

rer. Et ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une simple galerie de portraits. Non, vous dis-je, l'auteur les fait mouvoir et parler, ces hommes dont toute l'action est dans la pensée, et dont la pensée a sa forme originale, désormais indélébile, et si présente au souvenir de tous. Ce sont d'éternelles causeries, causeries de femmes et de philosophes, dans les salons; et le soir, au coin du feu, chez le baron d'Holbach, causeries abandonnées où Diderot joue le rôle principal. Chacun devine que M. Claudon a composé son livre de mots et d'anecdotes, soigneusement recueillis çà et là, fondus et soudés en de nouvelles combinaisons. Dire que cet ouvrage est supportable à la lecture, c'est, à ce qu'il nous semble, reconnaître en M. Claudon beaucoup d'esprit gaspillé mal à propos. A quoi bon, en effet, reproduire le XVIIIe siècle dans sa réalité la plus vulgaire et la mieux décrite? Que la copie soit fidèle, je le veux; mais à la copie nous préférerons toujours les livres originaux, surtout la correspondance de Diderot, qu'en maint passage M. Claudon a dialoguée; et voilà que, bien à regret, nous devons engager le lecteur à faire en cela comme nous.

LES MONIKINS, roman sério-philosophico-politico-bouffon, par Fenimore Cooper, traduit de l'anglais, par M. Benjamin Laroche (1).

« Cet ouvrage, nous dit le traducteur dans son avant-propos, sort de la ligne que semblait avoir suivie l'auteur jusqu'à ce jour. Le peintre des *Mohicans* et des *Pionniers* s'y montre encore quelquefois; mais, vu dans son ensemble, ce livre paraît inspiré par le génie qui dicta *Candide*, qui créa *Gulliver*, qui burina *don Quichotte*... »

Nous en demandons bien pardon à M. Benjamin Laroche; mais, de deux choses l'une, ou il nous a gâté entièrement ce chef-d'œuvre américain, ou la prédilection ordinaire des traducteurs pour leur original l'a complètement aveuglé sur le mérite réel de ce livre. Hélas! oui, il n'est que trop vrai que l'auteur du *Pilote*, de *l'Espion*, des *Mohicans*, est sorti de sa route ordinaire, mais c'est pour l'expiation de nos péchés; pour la première fois il a trouvé le secret d'être ennuyeux, si ennuyeux qu'avec la meilleure volonté du monde de lire son livre d'un bout à l'autre, nous n'avons pas pu aller jusqu'au second volume, nous l'avouons. Et pourtant nous avons lu *Candide* avec délices; il est vrai que nous le lisions au collége furtivement, et malgré la défense expresse de nos maîtres d'étude, ce qui ne gâte rien, comme on sait; mais

(1) 4 vol. in-12, librairie de Charpentier, rue de Seine.

enfin *Gulliver* nous a beaucoup amusés, et le chef-d'œuvre éternellement admirable de Cervantès nous a bien des nuits empêché de dormir. D'où vient donc, monsieur Laroche, que vos *Monikins* nous ont ennuyé, comme rien ne nous avait ennuyés depuis long-temps? Serait-ce point que ce roman n'a de commun avec *Gulliver* que sa forme allégorique, et que, du reste, la fable, prise en elle-même et indépendamment de son sens caché, en est aussi froide que celle de Swift est amusante même pour un enfant qui prend tout au pied de la lettre, sans se douter que, dans *Gulliver*, les chevaux font à chaque page la leçon aux hommes, sans songer que ces imperceptibles Lilliputiens qui le font tant rire osent à chaque instant tourner en ridicule les hommes d'Europe les plus grands et les plus puissans? Serait-ce point encore que l'Américain le plus spirituel ne peut pas imiter impunément les allures de Voltaire, l'esprit le plus fin, le plus brillant, le plus léger qui fut jamais? Ou ne serait-ce pas plutôt que l'auteur des *Monikins* s'est laissé entraîner çà et là à des attaques peu dignes contre les plus nobles idées, contre les plus saintes espérances de notre temps? Cervantès avait bien du génie; eh bien! s'il eût voulu faire contre la civilisation ce qu'il a fait pour elle; si, au lieu d'attaquer avec toute la verve du bon sens élevé au génie les ridicules d'une institution surannée, il eût voulu écrire des niaiseries allégoriques contre l'éternelle religion de l'humanité, la foi en la société, la confiance, le dévouement, l'exaltation du bien, il est douteux que Cervantès eût fait une œuvre littéraire digne de son talent; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le *Don Quichotte*, au lieu d'être connu et admiré par tout le monde, aurait été flétri en naissant et serait maintenant ignoré. Si *Candide* a éprouvé une autre fortune, c'est que *Candide* a paru en un temps où on ne se scandalisait pas pour si peu en un certain monde, et nous n'hésitons pas à dire que c'était presque un roman d'une bonne moralité, à côté de certains autres livres qu'il est inutile de rappeler ici. En définitive, Voltaire a exercé sur son siècle une influence salutaire: est-ce donc dans les malheureuses aberrations de son génie qu'il faut l'imiter, aujourd'hui surtout que le goût des pensées sérieuses et graves s'étend partout sous l'influence du sentiment religieux renaissant?

Au reste, pas n'est besoin de tant s'alarmer pour si peu; ce livre est trop difficile à lire pour être bien dangereux. Et pourtant il se peut que ce roman si médiocre soit en effet un chef-d'œuvre dans la littérature transatlantique, à côté des autres ouvrages du même genre. Mais alors il fallait le laisser à l'admiration des Américains; rien ne nous oblige, grace à Dieu, à honorer tout ce qu'ils révèrent, ni à

adopter tout ce qu'ils pratiquent. Pourquoi tant se hâter de faire passer toutes ces lourdes plaisanteries, toutes ces pénibles contorsions d'esprit dans la langue de l'*Ingénu*, des *Lettres persanes*, de *Gil-Blas*, etc., etc.? Avez-vous eu peur, monsieur Laroche, que M. Defauconpret oubliât de traduire de l'anglais un roman quelconque? En vérité, pour un Français, vous vous êtes montré peu généreux envers l'Amérique; vous avez rudement commencé les hostilités.

Et vous, monsieur Cooper, au nom de vos lecteurs des deux mondes que vous avez affligés d'une si pénible lecture, nous vous en prions, retournez bien vite dans vos forêts vierges, aux sources du Susquehannah, ou dans vos immenses prairies, ou sur les plaines plus immenses de votre océan, et de là racontez-nous encore un naufrage bien terrible ou une de ces poétiques sauvageries que vous racontez si bien.

LE BORD DE LA COUPE, par M. Chaudes-Aigues. — LES SOIRS, par M. de Gaville.

Si nous réunissons dans la même page ces deux nouveaux recueils de vers, ce n'est pas qu'il y ait entre eux beaucoup de ressemblance. Loin de là; à part le manque d'inspiration vive et de franche originalité qui se fait également sentir dans l'un et dans l'autre, tout en est différent. M. de Gaville respecte religieusement les us et coutumes de notre versification classique, il est orthodoxe selon Boileau. M. Chaudes-Aigues, au contraire, est en pleine hétérodoxie : il ne respecte rien, pas même la critique; il ne reconnaît, en littérature, ni lois positives, ni principe d'autorité; et tandis que l'auteur des *Soirs*, mesurant sa pensée autant que son expression, se borne humblement à chanter en vers presque tous irréprochables la *Bibliothèque de l'homme de lettres*, ou son *Cabinet d'étude*, il ose, lui, franchir toutes les bornes, il adresse ses vers au *Cauchemar*, au *Délire*, au *Cimetière*, au *Désenchantement*, voire même au *Choléra!....*

L'auteur des *Soirs* nous dit à la fin de sa préface : « En destinant à la publicité des poésies écrites d'abord pour moi seul, un nouveau travail, une conception nouvelle, étaient nécessaires; j'ai fait ma tâche avec conscience; et vous, mes lecteurs, si j'en ai, indulgence aux essais. » Cet aveu nous désarme; nous ne dirons rien de plus de ce livre.

Mais M. Chaudes-Aigues!.... c'est lui qui a un terrible compte à régler avec la critique! Ce n'est pas de sa bouche qu'on entendrait sortir de tels aveux. Demander de l'indulgence à un lecteur! pitié!... erreur

et pitié!... Qu'est-ce donc qu'un lecteur, après tout? une imperceptible fraction du public; et qu'est-ce que le public tout entier devant le poète? Écoutez plutôt:

. . . . Eh! que me fait à moi le blâme ou la louange
Du monde? je m'en ris avant de les savoir.
Je le méprise trop pour vouloir, en échange
De mes vers, son regard que je ne veux pas voir!

Pauvres gens! vous croyez qu'avec quelques paroles
Sur un *cœur de poète* on a de l'ascendant!
Croyez-vous qu'on pourrait avec des *mots frivoles*
Arrêter dans sa course un aigle à l'œil ardent?

Certes, un lecteur indiscret pourrait répliquer à l'auteur avec quelque apparence de raison : Pourquoi donc vous faites-vous imprimer, si le public qui lit des vers est devant vous comme s'il n'était pas! Mais nous nous tenons pour avertis que le poète est inaccessible au blâme, nous nous garderons bien de nous adresser à si forte partie ; nos paroles les plus graves sont d'avance dédaignées comme *frivoles!* Toutefois, comme il y a çà et là, dans les vers de M. Chaudes-Aigues, assez de talent pour rendre l'exagération de ses préjugés poétiques dangereuse à ses jeunes lecteurs, si toutefois son volume rencontre des lecteurs, nous nous permettrons de signaler quelques-unes de ses erreurs.

Nous savons qu'il est aujourd'hui de mode, dans un certain monde, de penser que le poète est un être à part, qui n'a rien de commun avec les hommes, rien que la forme de son corps, vêtement importun qui l'attache à la terre, qu'il n'avait pas commandé avant de naître, qui ne lui va pas ou qui lui va mal, et qu'il ne porte qu'à regret jusqu'au jour où il le déchire violemment et le rejette en lambeaux à cet éternel inconnu qui en avait, par erreur sans doute, revêtu son génie. Nous comprenons très bien qu'avec une pareille idée de la nature du poète, quand on croit l'être, on prenne en pitié la foule vulgaire qui s'accommode de la volonté de Dieu et ne dédaigne pas de vivre, comme on dit, jusqu'à la mort, en se servant de ce corps qui, après tout, nous va assez bien, comme d'un merveilleux instrument de travail, de bien-être et de perfectionnement pour soi et pour les autres. Mais n'est-ce pas une licence poétique par trop forte de supposer qu'Homère, si Homère il y a eu, avait absolument cette idée de lui-même et du poète en général? N'est-ce pas, nous le demandons, une étrange erreur de croire que

Dante et Milton ne se sont mêlés à la vie de leur pays et de leur siècle que par une déplorable méprise, et de supposer que ces grands hommes, s'ils revenaient aujourd'hui au monde, s'enfermeraient hermétiquement dans le sanctuaire invisible, dans le tabernacle solitaire de leur génie? Est-on bien sûr qu'il n'y ait rien d'égoïste, rien de coupable, dans cette étrange préoccupation d'esprit qui, dans la somme des maux qui couvrent la terre, ne laisse voir que les ennuis du poète? Est-il bien avéré que la terre et l'humanité aient été faites uniquement pour le poète, et que le poète ne doive plus rien faire, pas même des vers, du moment où l'humanité ne tombe pas à ses pieds avant même de l'avoir entendu chanter?.... Comment peut-on écrire sérieusement:

Oui, vous avez raison, ici-bas tout poète,
Au lieu de lauriers verts pour ombrager sa tête,
Au lieu d'encens, de gloire et d'acclamations,
Pour payer dignement ses inspirations,
Ne reçoit chaque jour du monde que risée,
Qu'insultes et dégoûts dont son ame est brisée!
On l'injurie! et quand la faim le fait souffrir,
On détourne les yeux pour le laisser mourir!
Oui, c'est bien là leur fort! — Depuis le grand Homère,
Dont la gloire germa sous une écorce amère,
Tout homme qu'en naissant le ciel au front marqua,
De chaque bouche entend sortir le mot: Raca!
Pendant qu'il va chantant des paroles divines,
On couvre son chemin de pierres et d'épines,
Tellement — qu'il arrive à l'immortalité
Pâle, défait, et sombre, et tout ensanglanté!
Cela s'est toujours vu. Sans compter les trois vôtres,
Mon ami, je pourrais vous en citer mille autres,
Tous aussi malheureux, — du premier au dernier, —
Que Gilbert, Chatterton ou le pauvre Chénier.
J'ai le choix.

Sans doute l'embarras n'était que de choisir. Combien de jeunes talens meurent tous les jours avant d'être arrivés au but qu'ils pouvaient à bon droit espérer d'atteindre, et sans même laisser un nom aussi honoré que celui de ces trois jeunes hommes! Mais sont-ils tous poètes les infortunés? Croit-on, par exemple, que dans nos dernières guerres, croit-on que depuis trente ans, parmi tous nos jeunes frères qui sont

morts en foule pour la gloire et pour la liberté de la France, il n'y en eût aucun qui eût des talens, du génie, et qui, s'il eût vécu, eût égalé nos plus grands généraux? Mais ceux-là n'ont pas fait de vers, et on oublie et leur vie et leur mort.

Nous ne dirons rien de Chatterton ni de Gilbert; tant de talent et de malheur nous fait respecter leur mémoire et jusqu'à leur folie. Quant à Chénier, ce serait une erreur et une injustice de croire que le coup qui l'a frappé fut pour lui tout-à-fait imprévu. Il ne comprenait pas l'art pour l'art. Dès son enfance il eut la religion de la poésie; mais son ame héroïque n'en rêvait pas moins la vie et la mort d'un grand citoyen. On lit avec attendrissement dans ses manuscrits: « Si j'avais vécu dans les beaux siècles de Rome, je n'aurais point fait des *Arts d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse n'aurait point été une courtisane;... j'aurais mené la vie d'un jeune Romain, au barreau, dans le sénat; j'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard! » Voilà André Chénier; selon nous, il s'est grandement mépris en s'opposant au mouvement révolutionnaire qui seul pouvait sauver la France; mais nous l'aimons encore mieux, pour sa gloire, mort dans les rangs de la contre-révolution, que s'il eût vécu jusqu'à nos jours insensible aux malheurs publics, et soupirant de fades élégies, quelque beaux qu'en fussent les vers.

M. Chaudes-Aigues continue:

— D'un côté c'est Dante de Florence,
Rêvant pour son pays bonheur et délivrance,
Qui par son pays même aveugle autant qu'ingrat
Est banni pour jamais ainsi qu'un scélérat!

Il est vrai que Dante ne crut pas devoir contempler, les bras croisés, les guerres civiles qui déchiraient sa patrie; il prit les armes et se distingua au premier rang de la cavalerie, dans la bataille de Campaldino; il fut depuis l'un des magistrats suprêmes de Florence; et si cet honneur eut pour lui des suites fatales, qu'en conclure, sinon que les plus grands poètes sont hommes, et comme tels, soumis à toutes les vicissitudes de la vie humaine?

Combien d'autres: — Milton! Camoëns! Malfilâtre!
Auxquels l'humanité de même fut marâtre!
Mais silence! etc....

Malfilâtre était un jeune homme d'un bien beau talent, et on ne

saurait trop regretter sans doute sa mort prématurée; mais il était modeste, et il eût bien rougi, s'il eût vu son nom écrit si près des noms révérés de Camoëns et de Milton. Quant à ces deux grands poètes, ils auraient eu en effet, comme le Tasse, comme Cervantès et tant d'autres, quelque raison de se plaindre de la vie; mais enfin ils ne l'ont pas fait, ou du moins, à eux tous, ces grands hommes ont versé moins de larmes sur eux-mêmes, ils ont laissé moins de plaintes, moins de soupirs rimés, que le plus heureux des poètes de nos jours!

D'où vient donc ce luxe de douleur et cette ostentation de gémissemens? Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Chaudes-Aigues; mais à la lecture de ses vers, nous gagerions bien qu'il n'est pas aussi malheureux qu'il le croit par momens. Il n'a guère plus de vingt ans, il nous le dit lui-même; il a des loisirs et de l'esprit, il faut l'un et l'autre pour faire des vers aussi coquets que les siens sans inspiration bien vive; il connaît la plupart des hommes de talent de notre époque, les vers qu'il leur adresse en font foi; et quand on a lu son volume, on sait de plus quelle blanche main a fait son portrait et quelle jolie pipe il a sur sa cheminée, *sans cesse environnée de billets doux*. Que faut-il de plus, sinon pour être heureux, du moins pour n'avoir pas à se plaindre du sort, en l'an de grace 1835?

Ajoutons qu'il y a, dans ce recueil de vers, assez de qualités pour faire espérer de l'avenir de l'auteur, s'il arrive à corriger l'exagération de ses pensées, et à dessiner plus correctement des formes moins indécises. Le dessin, voilà ce qu'il doit étudier le plus; le coloris viendra, il est déjà à peu près satisfaisant. Nous avons remarqué quelques sonnets bien faits; c'est de la poésie intime suffisamment vraie pour avoir du charme, et qui ne manque ni de grace, ni d'harmonie. Seulement quelques réminiscences involontaires trahissent çà et là l'imitation de M. Sainte-Beuve, et c'est toujours, sinon un tort, du moins une témérité, de rappeler les œuvres du maître, quand on est loin de pouvoir les faire oublier.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 novembre 1835.

L'Amérique rompra-t-elle avec la France? L'empereur Nicolas recevra-t-il M. de Barante? Rappellera-t-il M. de Pahlen? Les États-Unis ont-ils conclu une alliance secrète avec la Russie? Et la confédération suisse se laissera-t-elle intimider par les notes menaçantes de M. de Broglie? — La diplomatie a repris un mouvement inaccoutumé depuis que toutes ces questions s'agitent. La Russie surtout occupe tous les esprits, et tous les regards accompagnent M. de Barante, qui arrivera aux frontières de la Russie, au moment même où l'empereur sera sous l'impression récente de l'article fulminant du *Journal des Débats*. Aussi, la veille de son départ, Mme de Barante a-t-elle fait dire une messe solennelle pour invoquer la providence de M. Thiers, et la prier d'être favorable à l'ambassade de son mari.

Pendant ce temps, le *Journal des Débats* continue à évoquer les souvenirs de la Pologne avec une ardeur et une vivacité qui ne sont pas dénuées de courage, et qui retentiront au cœur des Polonais épars en France, en Angleterre, en Espagne, errans, fugitifs, et poursuivis par la vengeance de l'empereur Nicolas. Ces démonstrations d'intérêt en faveur de la Pologne, émanées d'un journal qui représente une école politique, fondée uniquement sur les intérêts matériels, sans enthousiasme, s'inspirant uniquement des besoins du moment et des faits, ayant tout réduit, selon les principes de la politique des autres états, à la froide et intelligente discussion des nécessités et des avantages d'une situation, ont certainement une plus grande portée, et ont dû produire une impression plus vive, en Europe, que ne font d'ordinaire les articles de nos journaux. Les intérêts européens qui s'attachaient à la nationalité de la Pologne se sont donc réveillés avec quelque force, puisque l'école des intérêts s'est émue à la vue de l'oppression de ce malheureux pays? Souvenons-nous de la Grèce. La France et l'Angleterre l'ont laissé égorger pendant plusieurs années par la Turquie, sans s'émouvoir, sans ouvrir un asile aux malheureux qui fuyaient le sabre turc, à la vue de nos vaisseaux; la France n'eut même pas honte de fournir ouvertement aux oppresseurs de la Grèce des officiers, des armes, des munitions; l'Angleterre leur donna ses mate-

lots; puis un jour vint où l'examen attentif de la situation de l'Europe, où un calcul mieux raisonné des intérêts de l'Angleterre et de la France, conseillèrent aux deux gouvernemens de la tendresse pour la Grèce au lieu de la froide immobilité qu'on avait gardée, de l'enthousiasme pour les souvenirs classiques de cette terre, dont on voyait la désolation avec tant d'indifférence et de dégoût. Que de nobles et généreuses passions éclatèrent alors! avec quelle rapidité la France et l'Angleterre, entraînant, malgré elle, la Russie, volèrent au secours de la Grèce! Peu de jours suffirent pour la délivrer et la replacer au rang des nations, où elle n'eût jamais remonté si deux diplomates, fort indifférens aux souffrances des Grecs et à l'éclat de leur antiquité, n'eussent jugé qu'il était temps de combler une lacune qu'ils avaient trouvée sur la carte. La Pologne aura son tour; quand l'intérêt commandera, et il commande déjà, quoique faiblement, la Pologne ressuscitera de ses ruines, bien étonnée à la vue des défenseurs qui la protégeront; telle main qui a contribué à la plonger dans la tombe, écrira ou combattra pour sa régénération; tel nom qui a été flétri pour l'avoir vue périr sans lui donner un regret, est peut-être destiné à être béni par les peuples, à être honoré et glorieux à cause de l'appui courageux, éloquent ou héroïque, qu'il prêtera à la Pologne: car rien n'est courageux, rien n'est éloquent, rien n'est héroïque comme l'intérêt. L'histoire de ce temps ne le prouve que trop.

Ne désespérons donc pas de la Pologne; mais il y a mieux à faire pour la Pologne que de s'indigner des discours de l'empereur Nicolas. L'empereur s'est constitué l'ennemi de la Pologne, qu'il a combattue après tout, et où l'un de ses frères a péri. C'est un rôle comme un autre. L'empereur déclare à la municipalité de Varsovie qu'au premier mouvement de rébellion, au premier geste, il foudroiera la ville. Assurément, c'est un des droits que l'empereur Nicolas a reçus du dieu des rois, quand il a hérité de la couronne impériale et royale. Aimeriez-vous mieux que l'empereur Nicolas fît foudroyer la ville de Varsovie, sans prévenir ses habitans? Ce discours, c'est tout simplement la sommation préalable, voulue en France et en Angleterre par la loi; il est vrai que quelques-uns de ceux qui blâment si fort ce discours de l'empereur, se sont souvent épargné la peine de faire cette sommation, dont ne se croit pas dispensé l'autocrate lui-même. Mais l'empereur n'est plus le roi de la Pologne, il est *le maître* de cette nouvelle province de son empire, que vous lui avez donnée, tardifs défenseurs de la Pologne, quand vous n'avez pas protesté contre les actes qui ont suivi sa chute! Des menaces aussi énergiques que les vôtres auraient peut-être sauvé alors la nationalité de la Pologne; aujourd'hui, les menaces ni les gémissemens ne rappelleraient pas du fond de la Sibérie un seul de ces enfans de la Pologne, que la France avait adoptés sous son drapeau, et qui ont combattu deux ans, sans voir venir, comme ils le disaient si douloureusement, *un seul courrier de la France!*

Mais en se déclarant ainsi *maître* chez lui, en traitant avec mépris les souverains qui n'ont pas ce pouvoir absolu dans leurs états, l'empereur Nicolas nous a donné des droits dont l'usage bien entendu aurait

été une meilleure réponse à son discours que toutes les menaces. Relevons nos forteresses démantelées par les traités de 1815; augmentons nos armées, nos forces navales, s'il est nécessaire; pesons de toute notre puissance sur l'Orient; que nos flottes s'ouvrent les portes de la mer Noire; délivrons surtout la Grèce; que le pavillon tricolore la protége contre la Russie, cachée sous le drapeau de la Bavière; et quand l'empereur Nicolas nous adressera ses plaintes, au nom des conventions de la sainte-alliance, nous lui montrerons le traité de 1815, tout percé par sa propre épée et déchiré à Varsovie de sa main. C'est la seule réponse digne de la France, la seule dont l'empereur Nicolas ne se rira pas.

C'est en Grèce surtout que la France doit protéger et venger la Pologne. En secourant la Grèce, en lui prêtant ses soldats de Morée et son or; en la laissant, avec un désintéressement vraiment antique, se choisir un roi en Allemagne, la France n'avait sans doute pas entendu faire de la Grèce un état allemand, encore moins un état russe. C'est là cependant ce qui est advenu. En ce moment, la Grèce se débat entre l'influence russe et l'influence allemande, entre M. d'Armansperg et le roi Othon. Le jeune roi aurait grande envie d'être Allemand et Bavarois, et de gouverner à Athènes de la façon dont il avait vu son auguste père gouverner à Munich; mais tant d'indépendance ne lui est pas permise, et le roi se charge lui-même de le mettre à la raison. Le voyage du roi Louis n'a pas un autre but que celui de faire rentrer son fils sous l'obéissance du comte d'Armansperg, l'ennemi le plus actif de la nationalité hellénique. Pour le roi Louis, peu lui importe; il se fera le lieutenant de la Russie en Grèce, pourvu que les murs et les socles du Parthénon se laissent paisiblement dépouiller de leurs statues et de leurs marbres, et que toutes les richesses classiques de l'ancienne Grèce aillent enrichir les Glyptothèques et les Pinacothèques de Munich, cette pâle et sèche parodie d'Athènes. Si la France souffrait patiemment la domination de ces nouveaux Turcs en Grèce, nous serions peut-être destinés à voir un jour l'empereur Nicolas débarquer au Pirée, et proférer, du haut de l'Acropolis, des menaces pareilles à celles qui ont jeté tant de stupeur dans Varsovie. Mais nous savons que la France ne ratifiera pas, du moins par des complaisances honteuses, les projets de la Russie à l'égard de la Grèce. Il paraît certain que le paiement du troisième tiers de l'emprunt grec, consenti et garanti par la France, a été *indéfiniment* suspendu par M. de Broglie; et en vérité, la France ne pouvait consentir à payer plus long-temps les troupes allemandes du roi Othon et les frais de transport des monumens grecs en Bavière. Assurément personne en France ne blâmera cette énergique décision de M. de Broglie, pas même l'ambassadeur de la Grèce, M. Coletti, qui est un des plus purs patriotes de la Grèce, et qui doit gémir de ce qui se passe aujourd'hui dans son pays.

Il faut approuver M. de Broglie dans cette mesure; mais comment se fait-il que M. de Broglie, esprit prudent et réfléchi, ait si hâtivement adressé au canton de Bâle la note qui fait aujourd'hui le sujet des réclamations du gouvernement fédéral à la France? Il est évident au-

jourd'hui que le rédacteur de la note ministérielle n'avait pas pris la peine de lire la teneur de nos conventions avec les cantons suisses. Les conventions sont formelles. — Les citoyens français, est-il dit, doivent jouir en Suisse des mêmes droits que les citoyens suisses. Or, les Israélites suisses n'ont jamais eu le droit d'acquérir des immeubles dans le canton de Bâle-Campagne; donc les citoyens français n'ont pas ce droit. Le premier employé des affaires étrangères venu, à qui M. de Broglie eût fait demander un rapport sur cette affaire, eût certainement fait lire au ministre la note officielle de M. de Rayneval, qui précéda le traité du 30 mai 1827, entre la confédération suisse et le gouvernement français. Cette note ne laisse pas le moindre doute sur l'esprit du traité en ce qui concerne les Israélites; et il semble qu'elle ait été rédigée uniquement pour la solution de l'affaire dont il s'agit aujourd'hui. — « Il est entendu, disait M. de Rayneval, que les citoyens français qui appartiennent au culte israélite ne peuvent prétendre aux droits qui découlent de l'article 1er (celui où il est dit que les Français auront les mêmes droits que les Suisses) dans les cantons qui excluent les Israélites, puisque les juifs suisses ne peuvent aspirer, dans ces cantons, aux droits dont jouissent les autres citoyens suisses. » Que devient maintenant l'ordonnance du roi, contresignée par M. de Broglie, et précédée de cet exposé : « Considérant qu'au mépris du droit des gens, *et contrairement aux stipulations des traités qui règlent les rapports entre la France et les cantons suisses*, le gouvernement du canton de Bâle-Campagne a méconnu le libre exercice du droit d'établissement et de propriété envers MM. Wahl, de Mulhausen, en annulant un contrat passé par eux, et en motivant cette annulation sur la qualité d'Israélites, etc. » — Que pensera-t-on de notre ministère des affaires étrangères dans les chancelleries de l'Europe, quand on apprendra qu'on ne sait pas y lire attentivement les traités, et qu'on y prend des mesures de rigueur, sans daigner consulter les pièces et les dossiers? Il ne s'agit ici que d'un demi-canton suisse, il est vrai; mais jugez des effets d'une telle légèreté dans une négociation avec l'Amérique ou l'Angleterre!

M. Thiers, qui lit et qui examine moins que personne, ne manquera pas de se réjouir en secret de cette faute de M. de Broglie; car outre l'envie que M. Thiers porte à M. de Broglie, comme grand seigneur et homme considéré, ses yeux jaloux et inquiets n'ont jamais perdu de vue la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères, auquel il se croit si propre. Un écolier qui voit faillir ses maîtres, n'a pas plus de joie que n'en éprouve, en pareille circonstance, M. Thiers, qui regarde, avec quelque raison, ses collègues comme ses maîtres dans le ministère. Chaque jour M. Thiers soupire et demande quand cette domination finira; aujourd'hui, il espère que la chambre le débarrassera de M. Guizot et de M. de Broglie, et en attendant, pour prendre patience, M. Thiers essaie de se consoler par des *niches* dont le récit l'amuse en famille. C'est ainsi qu'une sous-préfecture, promise à M. Guizot, ne lui a pas été accordée par M. Thiers, quoiqu'elle eût été demandée avec quelque instance et avec quelque raison, par le ministre de l'instruction publique à son collègue de l'intérieur; c'est aussi

sous cette influence que M. Thiers a rédigé le rapport au roi qui précédait les dernières nominations aux préfectures vacantes.

S'il faut en croire ce rapport, M. Thiers veut rentrer, avant tout, dans les conditions de la révolution de juillet; ce rapport est presque une charte administrative; les places doivent être exclusivement données à l'avancement, et M. Thiers combat ouvertement, mais en théorie seulement, les complaisantes doctrines qui consacrent la nécessité d'accorder les emplois de la haute administration, dans les départemens, aux hommes les plus influens par leur nom et par leur fortune. M. Thiers a entendu faire là une sorte de manifeste aux chambres, et pour mieux l'appuyer, non content de ne pas céder à la recommandation de M. Guizot, il a encore éconduit un autre de ses collègues à qui il avait promis, pour son fils, la sous-préfecture de Saint-Denis. Quant à ce ministre, élevé dans les camps, et qui n'a pas puisé dans l'étude et dans la méditation, la patience et l'esprit de précaution de M. Guizot, sa colère a été sans bornes, et M. Thiers n'aura pas peu à faire pour se soustraire à son ressentiment. Il faut dire aussi que cette colère, un peu brutale, ne manquait pas de logique, quand, s'adressant à M. Thiers, elle lui demandait s'il avait bien le droit de blâmer le népotisme, lui qui avait arraché à la complaisance de son collègue, le ministre des finances, une recette générale de 200,000 francs de revenu, en faveur de son beau-père. — M. Thiers, disait plaisamment le ministre irrité, veut bien qu'on lui passe la casse, mais il ne veut pas nous passer le séné. Cette discussion avait lieu en plein conseil, où l'arbitre naturel de ces sortes de différends affectait, avec une impassibilité digne de son rang, de ne pas prendre part à ces tristes débats, et s'occupait, d'un air distrait, à tracer des hiéroglyphes sur une feuille de papier, sans doute pour ne pas entendre ou ne pas sourire en entendant une épithète bien connue, qui a voltigé de nouveau, en cette circonstance, aux oreilles de M. Thiers. On eût dit un moment que le maréchal Soult venait de reprendre la présidence du conseil.

Mais ce n'est pas seulement dans le conseil que M. Thiers excite des irritations autour de lui et, ce qui est plus fâcheux, des sarcasmes. M. Dupin ne tarit pas sur M. Thiers et ses alentours, et si sa mordante ironie ne lui coûte pas la présidence de la chambre, ce sera la preuve la plus certaine que, dans le conseil et dans la chambre, M. Thiers ne mène pas encore la majorité. Un mot surtout ne sera jamais pardonné à M. Dupin; dans les salons du ministère de l'intérieur, on l'accuse d'avoir changé le *Do* en d'*Au*, la première syllabe d'un nom qui revient souvent dans la bouche caustique du président de la chambre; et quelle que soit la tendance aristocratique du ministère, ce grotesque anoblissement cause, dit-on, *au jeune ministre*, une impatience dont M. Dupin subira quelque jour les effets. Heureusement pour lui, M. Dupin n'a jamais été mieux vu en haut lieu, où l'on répète sans cesse que l'on ne trouverait pas dans la chambre un homme capable d'exercer une influence aussi généralement respectée, et de maintenir l'ordre dans les discussions avec autant d'énergie et d'impartialité. Cette pensée prévaut tellement sur les petites intrigues qui se préparaient sourde-

ment contre le président de la chambre, qu'on ne doute plus de sa nomination.

— La princesse de Lieven continue de résider à Paris, et son hôtel est devenu le point de réunion de la diplomatie. Cette dame a acquis beaucoup d'influence parmi les hommes éminens, par l'empressement qu'elle met à se rapprocher de la société française, et l'enthousiasme qu'elle exprime hautement pour la France. Les réunions de la princesse de Lieven remplaceront les fêtes que M. de Pahlen devait donner cet hiver, et que l'article du *Journal des Débats* a fait suspendre, sans doute pour long-temps. La maison de Mme de Lieven et celle de Mme de Flahault verront donc l'élite de la société de Paris. Mme de Lieven et Mme de Flahault affectent de ne pas fréquenter le salon de M. le ministre de l'intérieur.

— Depuis bientôt trois mois la province enlève à la capitale les plus beaux fleurons de sa couronne dramatique; chacun des applaudissemens enthousiastes qui accompagnent le succès de Mme Dorval dans les rôles d'Adèle, de Catarina, de Kitty Bell, doit retentir comme un reproche dans le cœur des Parisiens. Rien ne peut peindre les transports de joie de ces heureux privilégiés; les éloges brûlent les colonnes du feuilleton. Les Bretons y perdent leur sang-froid. Ces apparitions rapides de nos bons artistes dans les provinces ont d'immenses résultats pour les destinées de l'art; Mme Dorval est le missionnaire du romantisme; elle révolutionne toutes ces ames candides; elle les ébranle, les transformee, y fait pénétrer par de larges ouvertures le sentiment de l'art; elle attise bien des flammes qui sommeillaient sous une enveloppe terne et dure, et son passage en Belgique et en Bretagne laissera de profonds souvenirs; mais c'est surtout dans le rôle de Kitty Bell, si empreint de résignation chrétienne et de suave mélancolie, que Mme Dorval a déployé toute sa sensibilité et toute son énergie. C'est aussi ce rôle qu'elle avait choisi pour faire ses adieux au public nantais, dans une représentation donnée au bénéfice des indigens. L'affluence des spectateurs était considérable : au moment où elle prononça ces mots : « Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu, » une pluie de couronnes, de bouquets, de fleurs, tomba aussitôt sur la scène, et l'actrice fut en quelque sorte ensevelie dans son propre triomphe, comme dirait un père de l'église.

Aux applaudissemens qui ont accueilli Mme Dorval, répondent ceux de Toulouse, de Beziers, de Marseille; à qui s'adressent-ils? à un autre grand artiste, à celui qui a créé Antony, Didier, Buridan. Ces deux gloires sont sœurs.

F. Buloz.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

LETTRE SIXIÈME.[1]

Paris, 5 décembre 1835.

Il y a bien des années que je gravis, pour la première fois, les innombrables degrés d'un sombre hôtel garni, situé au fond du sale et obscur passage Montesquieu, dans l'un des quartiers les plus populeux et les plus bruyans de Paris. Ce fut avec un vif sentiment d'intérêt et de curiosité que j'ouvris, au quatrième étage, la porte enfumée d'une petite chambre qui vaut la peine d'être décrite. Une modeste commode et un lit en bois de noyer composaient tout l'ameublement, qui était complété par des rideaux de toile blanche, deux chaises et une petite table noire, mal affer-

(1) Voyez le tome II de la 3e série de la *Revue*, du 15 mai 1834.

mie sur ses pieds; une porte communiquait à une chambre voisine, mais cette porte était fermée, et dans son embrasure, on avait placé quelques tablettes où se trouvaient un très petit nombre de livres, et une mauvaise gravure encadrée, qui représentait la tête de Corinne, d'après le tableau de Gérard. Je décris fidèlement, car l'aspect de cette chambre ne s'effacera jamais de mes yeux.

La chambre voisine était à peu près semblable. Dans ces deux chambres où je fus reçu avec une sorte de bienveillance qui s'adressait à la fois à ma profession d'écrivain et à mon extrême jeunesse, vivaient deux amis qui n'ont été séparés depuis, comme tant d'amis, il faut le dire à leur louange, ni par un sort divers, ni par les révolutions où ils ont figuré, ni par les succès de l'un ou de l'autre, et qui, étroitement serrés alors, afin d'être plus forts contre la mauvaise fortune, ont continué de marcher fidèlement ensemble dans la prospérité.

Ils étaient nés tous deux dans la même ville, sous le doux ciel du midi. Leurs parens, et c'est encore une louange que je leur adresse, leurs parens appartenaient à la classe la plus pauvre et la plus inférieure de la société. Sans doute les habitans de la belle cité d'Aix, en Provence, se souviennent d'avoir aperçu souvent, au seuil d'une modeste maison, les têtes blonde et brune de deux enfans qu'on vit bientôt étudier ensemble, grandir ensemble, et remporter à la fois des prix certainement bien gagnés, car ni le rang ni le nom ne les arrachaient pour eux à la déférence et à la faveur. Les deux écoliers étudièrent le droit, se firent recevoir avocats le même jour, concoururent à la fois pour le prix d'éloquence qu'obtint l'un deux, sans que l'autre en ressentît la moindre jalousie; et à peu près orphelins tous les deux, privés du moins de l'exemple, des conseils salutaires, de l'appui providentiel que d'autres reçoivent de leurs parens, ils saluèrent pour la dernière fois la vieille et paisible ville d'Aix, ainsi que sa voisine, la ville d'Orient, l'opulente Marseille, et, fuyant la pauvreté natale, vinrent résolument à Paris chercher la fortune, qui ne les a pas fait attendre long-temps.

C'était au temps où la restauration était dans tout son éclat et dans toute sa force. De son côté, le parti libéral avait une puis-

sance non moins réelle. Benjamin Constant, Casimir Périer, le général Foy, le général Sébastiani, M. Laffitte et tant d'autres, lui servaient d'organes à la tribune. La lutte était arrivée au plus haut degré de la violence. L'ancien régime, réveillé dans toutes ses prétentions, ne tenait aucun compte des résistances, et ne dissimulait plus la volonté de revenir au point de départ de la révolution en 1789, et même de supprimer les libertés que l'opinion publique avait arrachées à l'ancien gouvernement avant la convocation des états-généraux. Tous les intérêts anciens, toutes les ambitions nouvelles étaient déchaînés, et se faisaient une guerre qui devait finir par être mortelle à l'un des partis. Le choix des nouveau-venus dans la mêlée fut bientôt fait; ils virent tout de suite où était leur place, à eux jeunes gens laborieux et obscurs, esprits actifs et intelligens. Ils allèrent frapper à la porte de Manuel, leur compatriote, et grace à lui, ils furent bientôt installés dans les rangs du parti libéral, où un incontestable talent leur réservait une belle place.

Manuel venait d'être expulsé de la chambre, et n'en était que plus puissant. Les deux amis le trouvèrent entouré de députations, près d'une table chargée d'adresses de félicitation et de couronnes. Manuel, homme froid et sec, les accueillit cependant avec beaucoup d'affabilité, et ce mot ne paraîtra pas exagéré si l'on songe à la haute et triomphante position où il se trouvait alors. Grace à la recommandation de Manuel, et d'un ami de Manuel, M. Pellenc, ancien secrétaire de Mirabeau, les deux amis se virent introduits dans les salons de M. Laffitte, où se réunissaient les membres les plus influens du côté gauche et les principaux rédacteurs des journaux de l'opposition. M. Thiers, le plus hardi des deux, se fit bientôt remarquer par son esprit causeur et la vivacité de son imagination méridionale. La petitesse de sa taille, l'expression commune des traits de son visage, à demi caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent qui faisait de sa conversation une sorte de psalmodie d'un effet tout nouveau, le sautillement continuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules, un manque absolu d'usage, remarquable même dans a cohue mélangée qui encombrait les salons de M. Laffitte, tout contribuait à faire de M. Thiers un être à part qui attirait d'abord

l'attention. Une fois accordée, M. Thiers savait bien la retenir, car rien ne lui semblait étranger, ni les finances, ni la guerre, ni l'administration, et il discutait sur toutes ces matières d'une façon assez spécieuse et assez spirituelle pour séduire les banquiers, les anciens fonctionnaires de l'empire et les généraux qu'il abordait sans façon. Aussi, peu de mois après son arrivée à Paris, M. Thiers était-il devenu le commensal assidu de M. Laffitte; et sa place était marquée à la table du baron Louis, qui a toujours exercé une grande influence dans le monde politique. M. Mignet, l'ami de M. Thiers, avait été admis parmi les rédacteurs du *Courrier Français*, où figuraient alors, entre autres, Benjamin Constant et M. Kératry; et M. Thiers lui-même participait à la rédaction du *Constitutionnel*.

Le Constitutionnel représentait fidèlement l'esprit du parti libéral en France; on y continuait l'œuvre des encyclopédistes. Condorcet, Helvétius, Voltaire, mais Voltaire surtout, étaient les dieux qu'on y révérait. Quand les idées philosophiques se faisaient jour à travers les discussions politiques du *Constitutionnel*, elles apparaissaient sous l'autorité de Cabanis, de Garat, de Volney et de Destutt de Tracy. L'école sensualiste du XVIIIe siècle s'était bâti là une immense citadelle d'où elle foudroyait le spiritualisme qui commençait timidement à lever la tête dans les brefs et rares écrits de M. Royer-Collard et de M. Cousin. L'histoire était représentée par M. Dulaure, cet antiquaire pessimiste, à qui les monumens nationaux inspiraient, non des regrets et des souvenirs, mais de la fureur et de la rage; qui portait l'esprit de destruction révolutionnaire dans la science dont il espérait sa gloire, et qui s'appliquait à abattre la religion des ruines, comme Cabanis à détruire la religion de la pensée. Les armes que fournissaient ces doctrines étaient, il est vrai, les seules qui fussent appropriées au combat qui se livrait. La restauration détournait la tête avec dégoût quand on lui parlait des droits inscrits dans la Charte; elle semblait trouver trop amer ce calice que lui avait présenté le peuple, et chaque jour elle faisait un pas en arrière, vers les idées et les principes antérieurs à la révolution. Quand les écrivains du *Constitutionnel* virent que le gouvernement de la restauration se plaçait sur le terrain de l'ancien régime, ils l'imitèrent et vinrent

se poster fièrement vis-à-vis de lui sur le vieux champ de bataille de l'Encyclopédie, ou plutôt ils comprirent qu'eux seuls étaient propres, en ce moment, à soutenir la guerre qui se faisait; car, quels que soient l'orgueil et la jactance des hommes, il est à remarquer que c'est toujours une nécessité impérieuse, et non leur propre volonté, qui les fait sortir des rangs et les place hors ligne. L'homme le plus capable et le plus intelligent n'a de valeur réelle qu'au jour où la nécessité le marque de son signe lumineux, qu'elle efface bientôt pour l'inscrire sur un autre front, et créer un nouvel instrument pour ses desseins.

Grace au *Constitutionnel*, les débats politiques et religieux du XVIIIe siècle semblaient avoir recommencé. Dans ce journal, chaque jour Voltaire attaquait les prêtres et demandait à grands cris qu'on *écrasât l'infâme*; Diderot étalait la turpitude de la vie claustrale et démontrait la nécessité de supprimer les couvens; Helvétius et Condillac s'acharnaient aux vices de l'enseignement et de la méthode; D'Holbach proclamait le néant des cultes; Champfort riait des distinctions sociales; La Chalotais taillait de nouveau son cure-dent pour écrire contre les jésuites, et Beaumarchais sa plume pour se moquer de tout. En ce temps, l'autorité et l'opposition retardaient toutes deux de cinquante ans.

Toutefois les hommes d'expérience et d'études pratiques se trouvaient en grand nombre dans les chambres vermoulues de cette vieille maison voisine de l'Arche-Marion, où siégeait la puissance, formidable alors, qu'on nommait *le Constitutionnel*. On voyait, côte à côte, des débris blanchis de la convention, des innocens et crédules amis de Robespierre, qui fournirent à M. Thiers des renseignemens précieux; des secrétaires du directoire, que l'insouciant Barras n'appelait qu'à l'heure de son dîner et de ses fêtes; des fonctionnaires et des académiciens de l'empire, dont les souvenirs étaient encore tout frais et tout vivans; et puis n'était-ce pas quelque chose que de vivre au point central d'où partait tout le mouvement de résistance que le génie de la révolution imprimait au pays, et d'être soi-même, tout jeune, tout inconnu, tout obscur encore, une de ces mille barrières qui s'élevaient sur la route rétrograde où cherchait à s'élancer la royauté? L'ambi-

tion de M. Thiers n'était encore qu'à son premier pas, et je vous assure, monsieur, qu'elle se trouvait amplement satisfaite de ce titre de journaliste qu'elle dédaigne tant aujourd'hui.

Le talent et la verve du jeune écrivain, la nouveauté de ses aperçus, lui donnèrent bientôt une certaine autorité parmi ses collaborateurs, tous plus âgés que lui. On l'écoutait déjà avec quelque déférence, quand la grande question de la septennalité entraîna la dissolution de la chambre. Les élections de 1824 furent le signal d'une multitude de dissentimens qui germaient dans ce qu'on nommait l'opposition légale, mais qui éclatèrent en cette circonstance. Le résultat de la guerre d'Espagne avait donné un démenti aux journaux de l'opposition, et principalement au *Constitutionnel*, où M. Thiers et ses amis prédisaient d'affreux désastres à notre armée engagée dans cette expédition. M. de Villèle profita de ce moment de triomphe pour lui, de confusion pour le parti libéral, et se hâta d'appeler ses adversaires devant les colléges électoraux. Les journaux de l'opposition furent un moment interdits de cette mesure, et ils se divisèrent entre les deux fractions du parti, dont l'une voulait repousser la candidature de Manuel et le remplacer par Benjamin Constant. Selon les membres de la réunion qui s'était formée chez M. Delaborde, Manuel et Grégoire avaient compromis l'opposition par l'imprudence et l'audace de leurs paroles; ils avaient eu le tort irrémissible de dire hautement dans la chambre ce que tout le parti avait au fond de l'ame, quand l'heure de parler n'était pas encore sonnée. Les passions révolutionnaires de Manuel s'accordaient mal, disait-on, avec les principes de la monarchie constitutionnelle et de la liberté progressive que le parti avait inscrits sur son drapeau; et on résolut de briser l'idole populaire, encore ceinte de toutes les couronnes d'or et d'argent qui lui avaient été votées par la dévotion patriotique des départemens. Pour la première fois, M. Thiers dut se trouver embarrassé entre ses sentimens politiques et la reconnaissance qu'il devait à son protecteur, le patron qui avait tendu une main secourable au pauvre avocat provençal quand il errait dans Paris, sans guide et sans appui. Mais *le Constitutionnel* qui était tout-puissant, et M. Thiers qui n'était

pas sans puissance dans *le Constitutionnel*, tenaient avant tout aux principes. Les principes l'emportèrent donc sur les sentimens, et Manuel ne fût pas élu !

Vivant avec ces hommes et voyant ces choses, M. Thiers se mit à travailler avec ardeur à cette histoire de la révolution que vous avez lue plusieurs fois sans doute, monsieur. M. Mignet, son ami, commença une histoire de la révolution en même temps que M. Thiers. Chaque soir, ils se communiquaient leur travail. Celui de M. Thiers devint immense. M. Mignet, esprit philosophique et droit, se hâtait de chercher la fin des évènemens, afin d'en expliquer les causes et d'en déduire une théorie qu'il trouvait toujours avec sagacité. M. Mignet a fait en quelque sorte l'histoire des motifs de la révolution française, et ces motifs il les a demandés aux grandes catastrophes qui ont précédé celle qu'il traçait. Un fait, pour lui, n'est jamais que le père d'un autre fait. On croit quelquefois lire cette longue généalogie qui sert comme de préface et d'introduction aux saints évangiles où les générations successives, depuis Abraham jusqu'à Joseph, ne sont mentionnées qu'en vue de faire savoir qu'elles ont produit le Christ, c'est-à-dire l'évènement qui a sauvé le monde. L'histoire de M. Mignet est le résultat d'une grande et haute pensée. Dans son respect pour l'humanité, M. Mignet n'a pas voulu qu'il fût dit que le hasard avait présidé à cette étrange distribution de crimes et de vertus; que le désordre des idées et le déplacement des rangs avaient produit ces bizarres alternatives d'héroïsme et de lâcheté, ces excès de grandeur et de mesquinerie, ces pauvretés honorables et ces fortunes scandaleuses, tout ce mélange de choses grandes et basses, bouffonnes et sublimes, ces exemples de frénésie et d'abnégation, ces succès imprévus, ces inexplicables déroutes, ce néant affreux d'où sort une gloire si immense, ce long évènement enfin qui semble toujours marcher à pas de géant, et en même temps revenir sans cesse sur lui-même, qu'on nomme la révolution. Cette pensée qui dominait M. Mignet a abrégé sa tâche, tant il se sent pressé de dire son dernier mot, et de placer la lumière au sommet de son édifice. Dans un tel ordre d'idées, les évènemens sont à peine quelque chose, et les hommes ne sont rien. Aussi M. Mignet ne s'arrête pas long-temps à tracer des caractères, à narrer des

batailles, à déplorer les fautes d'un tribun ou d'un général. Qu'importe? Etait-il au pouvoir du général de bien ou de mal diriger ses troupes? L'orateur devait-il trouver d'autres paroles que celles qu'il a dites? N'étaient-ils pas dominés, conduits, garottés tous deux par la nécessité d'obéir à l'impulsion de l'évènement de la veille? Pouvaient-ils se soustraire à l'influence des faits qui marchent en silence et en harmonie comme les étoiles marchent mystérieusement dans le ciel? Bossuet, qui courbait aussi la tête devant une force inconnue, n'a pas fait un long ouvrage en écrivant l'Histoire universelle. Oh! que M. Mignet eût fait un beau livre s'il eût osé donner à l'empire des faits le nom qui lui convient, son nom véritable; s'il l'eût décoré du nom de Dieu!

Pour M. Thiers qui n'était encore qu'un nouveau-venu dans un monde presque nouveau comme lui, ses oreilles avaient été frappées, pendant toute son enfance, du nom de Napoléon; tout jeune qu'il était, il avait vu partir deux ou trois générations pour ces grandes armées qui ne sont jamais revenues; son esprit avait fermenté à tout ce bruit de victoires qui se faisait autour de lui, et comme toutes les ames vives et ardentes, il s'était épris d'adoration pour le héros de ce temps.

C'est avec ce sentiment qu'il a commencé son histoire, et il l'a conservé jusqu'à ce jour, avec des modifications que je vous ferai connaître bientôt. Mais un autre sentiment, une passion bien autrement active, dominait le jeune écrivain; c'était la curiosité. En effet, M. Thiers n'est pas un philosophe, il n'est ni systématique ni enthousiaste dans son histoire; ses premières liaisons littéraires le font pencher vers le XVIIIe siècle; ses études le portent vers l'art classique; son admiration s'adresse de préférence à Bonaparte et à Voltaire; mais avant tout, M. Thiers est un curieux, un homme avide de spectacles nouveaux, qui se plaît à tout, qui s'enquiert de tout, qui bat des mains aux états-généraux, à l'assemblée nationale, à la constituante, à la convention, oui, même à la convention! Et pourtant il aime le directoire, quand vient le directoire, parce que c'est un monde qui lui reste à connaître, des hommes qu'il n'a pas vus, des connaissances à faire. On sent qu'il eût été l'ami du consulat et de l'empire, s'il eût fait leur histoire. Tous ceux qui vivent ont raison auprès de lui, on n'a jamais

qu'un tort à ses yeux, c'est d'être mort. M. Thiers ne s'arrête pas, comme M. Mignet, à rechercher les causes des grandes catastrophes; il a bien assez à faire avec les résultats, vraiment! Que de choses à apprendre, à voir et à conter dès qu'il les sait lui-même! D'abord, les intrigues de la cour, les corruptions secrètes, les démarches près des membres des états-généraux, les causes de leur résistance et de leur faiblesse; puis les salons, puis la vie de l'émigration, l'administration, les finances, la guerre! M. Thiers est inépuisable quand il s'acharne sur un sujet. Tour à tour il a voulu savoir, des fournisseurs du temps, quel mode on suivait pour l'approvisionnement des troupes, combien de rations de fourrages, combien de solde et combien de chaussures avait consommés cette campagne; il a passé des journées à écouter patiemment les vieux diplomates de la révolution, et il a dévoré des flots de paroles pour recueillir quelques lumières sur les négociations de l'Allemagne et de la Vendée; pour connaître le système financier de Cambon, il est allé frapper à vingt portes, avec une curiosité et une envie de savoir que rien ne pouvait lasser; un jour même, il faillit se mettre en route pour relancer jusqu'à Saint-Pétersbourg le général Jomini, cet habile stratégiste, qui seul, disait-on, pouvait lui faire comprendre les plans de la première campagne d'Italie. Heureusement, le général arriva à Paris au moment où M. Thiers faisait sa provision de cartes militaires et de fourrures.

En ce temps-là, M. Thiers essayait de tout, dans la vie réelle comme dans l'histoire. A peine connaissait-il l'aisance, et déjà il tâtait, sous toutes les formes, des jouissances du luxe, avec beaucoup d'inexpérience, il est vrai, et une inaptitude qui faisait rire à ses dépens. C'est en vain que sa petite taille et la faiblesse de son tempérament opposaient sans cesse des obstacles aux goûts nouveaux qu'il s'imposait; on le voyait lutter avec une mâle énergie contre ces désavantages, et il disait, comme Horace, à des compagnons plus exercés que lui: *rapiamus, amici, occasionem de die dumque virent genua!* Quelquefois, au sortir de table, où l'eau avait cessé d'être sa boisson unique, et après une bruyante soirée, M. Thiers, accablé de son plaisir, et pliant sous la joie qu'il s'était donnée, jurait de se renfermer dans sa vie sérieuse et occupée;

d'autres fois, quand son cheval pie, qu'il montait en cavalier peu habile, l'avait laissé gissant sur la voie publique, il se promettait bien de ne plus prétendre à l'adresse d'un Centaure; mais la tête débarrassée et libre, le corps guéri, la meurtrissure fermée, M. Thiers se reprenait à tout, et retrouvait l'ardeur qui l'avait excité. Cette passion si avide, nourrie par de bonnes études, et étayée par une intelligence rare, firent de M. Thiers l'homme et l'écrivain que vous savez. Elle le soutint durant le long enfantement de sa volumineuse histoire, pendant lequel il trouva encore le loisir de composer sur les arts des articles, médiocres, il est vrai, mais qui attestent de laborieuses recherches: tant ces yeux sans cesse ouverts, tant cet esprit éveillé et chercheur, avaient besoin de pâture et d'aliment!

Il y a souvent un écueil pour les hommes pauvres et obscurs qui viennent, au nom de la supériorité de leur esprit, demander à la société qui les a déshérités, tous les avantages dont les a privés l'humilité de leur naissance. La société n'est que trop disposée à rester sourde à ces prières, et à se révolter contre ces prétentions. Elle les repousse toujours d'abord, et si ses dédains s'adressent à un caractère fier, à une ame dont les émotions sont délicates et profondes, une lutte, terrible souvent, s'ensuit entre la société et l'homme qu'elle écarte, entre la société qui est éternelle et l'homme qui finira demain, à moins que cet homme ne s'appelle Cromwell, Mirabeau ou Napoléon; et alors c'est la société qui succombe pour se relever sous une autre forme et combattre d'autres prétendans moins heureux et moins habiles. M. Thiers, qui ne souffrirait pas sans doute que je le comparasse aux hommes que je viens de nommer, si j'en avais la folle pensée, était, à son début, un de ces esprits sans humeur et sans rancune, qui ne viennent pas frapper à coups de massue aux portes de la société, mais qui tâchent adroitement de les entr'ouvrir. Tout nu et dépouillé qu'il était, quand l'âge vint pour lui de se chercher une place dans l'ordre social, il ne se regarda pas d'abord comme engagé dans un duel où l'un des deux adversaires, c'est-à-dire la société ou lui, devait périr. C'était d'un bon esprit, la suite l'a fait voir. Il voulait bien effrayer un peu le pouvoir, mais non lui faire trop peur, et ce fut encore une des pensées qui

l'animèrent quand il prit la plume. Dès la première page de son livre, il promet de se dépouiller de tout sentiment de haine; et je dois lui rendre ce témoignage, il ne hait pas. — « Je me suis tour à tour figuré que, né sous le chaume, dit-il, animé d'une juste ambition, je voulais acquérir ce que l'orgueil des hautes classes m'avait injustement refusé; ou bien qu'élevé dans les palais, héritier d'antiques priviléges, il m'était douloureux de renoncer à une possession que je prenais pour une propriété légitime. Dès-lors je n'ai pu m'irriter; j'ai plaint les combattans, et je me suis dédommagé en admirant les ames généreuses. »

Il faudrait être bien désintéressé dans la société pour remplir un tel programme! Aussi M. Thiers n'en a-t-il rempli que la moitié. Il n'a haï personne; mais, comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, il a aimé successivement tout le monde. Et pourtant, vous conviendrez qu'il y avait quelques hommes à flétrir dans cette immense révolution! Les fautes ont-elles donc été si communes à tous, que tout le monde doive en subir le blâme? Non, M. Thiers n'a pas été juste, il n'a même pas daigné l'être; il a été seulement indifférent, et la raison de cette indifférence, puisqu'il faut la dire, je ne crois pas me tromper, c'est que la révolution n'avait rien arraché ni rien donné à M. Thiers; donc il ne lui portait encore ni amour ni rancune. Si j'ai tort en ceci, monsieur, il faut s'en prendre à M. Thiers lui seul, et dire ce que l'historien de la révolution française disait de Mirabeau : « Le cynisme de ses paroles autorise tous les propos. » — M. Thiers ajoute : « Et toutes les calomnies; » mais rien n'autorise jamais la calomnie.

Suivrons-nous dans cette histoire de la révolution l'*historien de la fortune et du succès?* Louis XVI lui plaît d'abord. Louis XVI est sur le trône, c'est un prince négligemment élevé, mais il est équitable, modéré dans ses goûts, et porté au bien par un penchant naturel. D'ailleurs il aimait son peuple; et ce fut le désir du bien qui l'animait, qui le décida à confier l'administration à Turgot. Turgot, Necker et Calonne se succèdent. M. Thiers loue tour à tour Necker, Calonne et Turgot; mais quand Necker tombe, ce n'est plus qu'un banquier génevois sans portée; Calonne et Turgot ne sont plus, au moment de leur chute, le premier, qu'un homme léger

et insouciant; l'autre, qu'un esprit lent, dépourvu d'énergie et de force. Vient Mirabeau. Comment ne pas admirer Mirabeau? A peine M. Thiers s'aperçoit-il de ses vices et de sa corruption, non, pour me servir de la belle expression d'un grand écrivain, non parce que Mirabeau n'avait pu vendre à la monarchie autre chose que ses passions, mais parce que M. Thiers est ébloui de ses prestiges, et que la tête *du monstre* l'a fasciné. Aussi quel homme que Mirabeau dans l'assemblée nationale, quand il prononce pour la première fois les mots de liberté, d'égalité et de droits du peuple! Comment lui résister quand il se place courageusement en face de cette monarchie encore si enracinée et si puissante? M. Thiers, qui avait déjà essayé du métier d'avocat, et qui pressentait dans l'avenir les émotions de la tribune, semble entendre la grande voix de Mirabeau, quand il le montre s'enflammant à la vue de ses contradicteurs; confus d'abord, hésitant, *les chairs palpitantes*; mais bientôt pressant et clair, présentant la vérité en images, ou frappantes ou terribles, et entraînant l'assemblée à des résolutions magnanimes, par un cri, un mot décisif, et l'invincible ascendant de sa tête effrayante de laideur et de génie. Mirabeau est-il accusé d'être l'agent soldé du duc d'Orléans, de s'être vendu à la cour, M. Thiers déclare qu'il n'en est rien; mais il défend son héros chéri d'une façon singulière : *La cour s'y était pris gauchement*, dit M. Thiers. D'ailleurs, Mirabeau ne voulait pas faire le sacrifice de ses principes; tant qu'on se tiendrait à la constitution, on trouverait en lui un appui inébranlable; mais il fallait préalablement payer ses dettes, afin de rendre sa situation *honorable et indépendante*. Honorable et indépendante! c'est M. Thiers qui a prononcé ces paroles auxquelles il n'ajoute pas un mot. On voit que la plume dont se sert M. Thiers pour écrire l'histoire est celle que cherchait Quintilien; il l'a taillée, non pour prouver, mais pour dire, et l'indignation ne l'arrête pas en chemin. Enfin, M. Thiers résume la courte et prodigieuse mission de Mirabeau par ces paroles : « Après avoir attaqué audacieusement les vieilles races, il osa retourner ses efforts contre les nouvelles qui l'avaient aidé à vaincre, les arrêter de sa voix, et la leur faire aimer en l'employant contre elles. » Vous voyez, monsieur, qu'en ceci du moins, M. Thiers a

tâché de marcher dans la trace des pas de Mirabeau; mais le pied du géant n'est pas facile à suivre, et M. Thiers s'est arrêté au commencement du chemin.

M. Thiers a écrit cette note curieuse sur Mirabeau, curieuse surtout parce qu'elle a été écrite par M. Thiers : « Il partit de Provence avec un seul projet, dit M. Thiers, celui de combattre le pouvoir arbitraire dont il avait souffert, et que la raison, autant que ses sentimens, lui faisaient regarder comme détestable. Arrivé à Paris, il fréquenta un banquier alors très connu, et homme d'un grand mérite. Là on s'entretenait beaucoup de politique, de finances et d'économie publique. Il y puisa beaucoup de connaissances sur ces matières, et il s'y lia avec ce qu'on appelait *la colonie génevoise*. Cependant Mirabeau ne forma aucune liaison intime. Il abordait tout le monde, et semblait lié avec tous ceux auxquels il s'adressait. C'est ainsi qu'on le crut souvent l'ami et le complice de beaucoup d'hommes avec lesquels il n'avait aucun intérêt commun. L'aristocratie ne pouvait songer à Mirabeau, le parti Necker ne s'est pas entendu avec lui. Le duc d'Orléans a pu seul paraître s'unir à lui. On l'a cru ainsi, parce que Mirabeau traitait familièrement avec le duc, et que tous deux, étant supposés avoir une grande ambition, l'un comme prince, l'autre comme tribun, paraissaient devoir s'allier; la détresse de Mirabeau et la fortune du duc d'Orléans semblaient aussi un motif réciproque d'alliance. »

La séparation de l'assemblée constituante, premier fait accompli sur lequel M. Thiers se trouve avoir à prononcer, lui laisse peu de regrets. Il est vrai que c'est un pouvoir qui s'en va, et M. Thiers est tout occupé de saluer celui qui s'avance, l'assemblée législative avec la fameuse Gironde. L'intérêt de l'historien se partage alors entre la Gironde qui voulait la république *avec tous ses prestiges*, avec ses vertus et ses œuvres sévères, et la royauté qui attendait du temps la restitution du pouvoir qu'elle avait perdu. On ne sait plus alors qui blâmer, qui accuser des troubles et des dissensions du royaume. L'assemblée veut respectueusement et fermement le bien du pays, le roi de même; l'assemblée députe au roi M. de Vaublanc pour lui remontrer que les rassemblemens d'émigrés sur les frontières entretiennent la défiance du peuple, et pour l'inviter à dissiper le camp de Condé par la persuasion ou

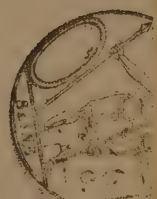
par les armes ; mais le roi est plus blessé que personne de ces rassemblemens, et, à en croire l'historien, il n'est d'efforts qu'il ne fasse pour les détruire. Tous ceux qui se partagent le pouvoir sont droits, honnêtes et de bonne foi ; le pouvoir est une purification pour ceux qui le tiennent, la justification suffisante de leurs actes et de leurs pensées; les coupables, les traîtres, les criminels, en ce moment, ce sont les émigrés qui ne tiennent compte des injonctions du pouvoir royal qu'ils reconnaissent encore, et les écrivains fougueux qui figurèrent depuis dans la convention, et que nous verrons absous à leur tour quand le pouvoir leur écherra.

Bientôt le parti vraiment démocratique commence à poindre. On voit paraître aux Jacobins et aux Cordeliers les terribles têtes de Robespierre et de Danton ; et l'on sent déjà leur influence au ton cavalier que prend M. Thiers en parlant des girondins. Encore une fois, on cherche où est le mal, où est le crime, où est le génie funeste qui appelle sur la France tant de calamités, où sont les furieux qui frappent le trône, qui détruisent tous les liens, où sont les égoïstes qui excitent le peuple à demander ses droits et un sort qu'ils ne veulent pas lui donner? Lafayette est pur et sans tache, tout le monde le sait! Roland est un homme droit, austère, mené par sa femme, il est vrai; mais Mme Roland est une ame si belle! Dumouriez sauverait le trône au péril de sa vie, et la patrie est son Dieu! Qui donc trouble tout? Est-ce Pétion? Pétion est un honnête homme, un homme sensé; ses ennemis ont pris pour de la stupidité une apparence de froideur et de calme, et ses détracteurs eux-mêmes n'ont jamais attaqué sa probité. C'est donc Santerre? Mais M. Thiers ne trouve pas un mot de blâme pour Santerre. Danton? Danton avait des passions violentes et une audace extraordinaire, mais il était généreux. Robespierre n'était encore que peu de chose, et Marat n'était rien. Cependant la France était soulevée, le roi en fuite et en déchéance, tous les intérêts ruinés, l'ennemi aux portes, et dans la capitale, on montait à l'assaut du château royal, on assassinait ses défenseurs, et on portait des têtes humaines au bout des piques! A voir toutes ces choses, il est bien évident qu'il se commettait çà et là quelques petites fautes de conscience; mais vous en chercheriez vainement les traces dans l'histoire de M. Thiers qui se borne à dire : Hélas ! pour-

quoi faut-il que dans des temps de désordre la raison ne suffise pas! —

« Ne blâmons pas trop Dumouriez, dit M. Thiers, au moment où il venait d'être nommé commandant en chef des armées du Nord et du Centre, *cet homme flexible et habile avait parfaitement deviné la puissance naissante.* » Ne blâmons donc pas Dumouriez, et attendons avec M. Thiers, pour le juger rigoureusement, que le pouvoir lui échappe.

Passons rapidement, avec M. Thiers, sur les massacres de septembre et la commune de Paris, dont les expressions commençaient à *s'adoucir*, après qu'elle eut demandé des forces pour essayer de réduire les prisonniers qui se défendaient! M. Thiers fait comme tous les honnêtes gens de ce temps-là, il se sauve dans les camps, et, respirant à l'aise dans la belle forêt de l'Argonne, il reprend paisiblement son rôle de curieux. C'est alors que M. Thiers discerne parfaitement les inhabiles et les coupables, les ames courageuses et les esprits timides; il sait, à point nommé, pourquoi telle chose s'est faite, qui l'a conseillée et qui l'a exécutée; il vous révélera le secret du moindre mouvement, et la main rigide de l'histoire distribue à chacun, avec exactitude, la justice qui lui revient. M. Thiers ne vous apprendra pas par quelles voies secrètes la royauté se trouva désarmée au 10 août, il ne vous dira pas qui paya Danton, qui solda les assassins de septembre; il ignore qui servait d'intermédiaire entre Louis XVI et l'émigration, d'où vinrent les espérances données à la coalition; mais il vous décrira, si vous voulez, en arpenteur consommé, le pays de Sédan, où se mouvaient Dumouriez et les Prussiens; il vous dessinera les cinq défilés qui traversent l'Argonne, savoir celui du Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Prey, de la Chalade et des Islottes. N'oubliez pas que deux routes s'offrent pour se rendre à Grand-Prey et aux Islottes; que l'une est derrière la forêt et l'autre devant; l'une plus sûre, mais plus longue; l'autre plus courte, mais, prenez garde, elle est plus exposée aussi! Dillon se retrancha aux Islottes, et fit des abattis; Dumouriez s'établit à Grand-Prey, sur des hauteurs, au pied desquelles se trouvaient de vastes prairies; l'ennemi était d'un côté de l'Aire, nous de l'autre, et faisant bonne contenance contre lui.



..... Sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire,
Je puis parler savamment.
La rivière est comme là,
Ici nos gens se campèrent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut vers cet endroit
Était leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie, etc.

Je ne cite pas le monologue stratégique de Sosie pour diminuer le mérite des récits de bataille de M. Thiers. Sans doute un historien de la révolution ne pouvait se dispenser de rapporter ces prodigieuses et immortelles campagnes dont la gloire est sans mélange, et qui se firent sur nos frontières, sur le Rhin, en Italie et en Allemagne. Pour un homme qui n'a jamais vu la fumée d'un camp ennemi, M. Thiers a fait le tableau de ces guerres avec un talent qui n'appartient qu'à lui; mais j'ai voulu bien constater que ses yeux sont toujours plus frappés du fait matériel que du fait moral, et que les évènemens, comme les hommes, sont pour lui des objets de froide dissection, d'attention passagère, tandis que, sous le regard de l'homme d'état véritable et de l'historien qui mérite ce nom, ils viennent se ranger comme les chaînons d'un cycle éternel, dont l'ensemble les mène à la contemplation des plus hautes vérités.

Je ne sais si M. Thiers se souvient des pages qu'il a écrites dans sa jeunesse, sur Robespierre et sa courte, mais décisive domination. M. Thiers et M. Mignet sont les premiers écrivains de cette époque qui aient osé montrer Robespierre sous son véritable jour. Seulement M. Thiers a été plus loin que son ami. A mesure qu'il retraçait les batailles de la révolution, qu'il se livrait à l'énumération des armées ennemies qui assaillaient notre territoire, des provinces qui se révoltaient dans l'intérieur de la France, plus il se pénétrait de toute l'horreur de notre situation; plus ses études de chaque jour faisaient apparaître à ses yeux les funestes effets de la disette, de la misère et de la détresse publique, de la confusion des idées, de l'acharnement sanguinaire avec lequel les partis se

poursuivaient; plus il voyait l'exaltation de la Montagne, les soupçons haineux de Marat, les dangers suscités tour à tour au parti de Robespierre, par les Girondins, par la faction d'Hébert et par celle de Camille Desmoulins; plus, en avançant dans cette effroyable histoire de la convention, il voyait tomber de têtes autour de Robespierre, et Robespierre, persévérant et impassible, lever fièrement la sienne; et plus une invincible admiration s'emparait de lui et le prosternait, malgré lui, devant cet homme dont il ne dissimule cependant, au moment de sa chute, ni l'hypocrisie, ni l'astuce, ni la lâcheté. Mais aussi que de fois Robespierre a triomphé de ses ennemis, depuis la journée du 24 septembre 1792, où Barbaroux monta à la tribune pour demander sa tête, au nom de Marseille et de la France, jusqu'au 10 thermidor où il succomba enfin, et M. Thiers a un grand faible pour les hommes qui triomphent! Il y a des momens même où, bien involontairement et à son insu peut-être, M. Thiers éprouve pour Robespierre le sentiment de respect qu'il porta plus tard à Napoléon. Il faut se hâter de dire qu'en ce moment-là, Robespierre relevait le dogme d'un Dieu, et faisait abolir le culte sauvage de la Raison. Plus tard, Robespierre s'écriait à la tribune de la convention que l'athéisme est aristocratique, ajoutant, dans une autre séance, que l'idée de l'être suprême et de l'immortalité de l'ame est à la fois sociable et républicaine. Robespierre parlant ainsi, et marchant processionnellement à l'établissement d'un culte religieux, commençait sans doute, aux yeux de M. Thiers, la tâche que Bonaparte acheva en faisant ouvrir les églises et en signant le concordat. M. Thiers l'a donc loué sans restriction de ces actes. Le jour où Robespierre proclama Dieu dans les rues de Paris, quand on n'y connaissait plus d'autre dieu que Lepelletier et Marat, ce jour-là Robespierre a été l'homme de M. Thiers. S'efforçant sincèrement de se mettre dans les circonstances où se trouvait le restaurateur de la religion et de la société, il l'a suivi avec admiration dans toutes ses tentatives d'ordre et de gouvernement. M. Thiers est homme d'état par ce côté; quand il voit quelque part une idée d'organisation, même au milieu du sang, il court à elle et l'embrasse; aussi, tant que Robespierre est debout, M. Thiers ne tarit pas, et les éloges vont leur train chaque fois que Robespierre prend la parole. Dans sa

réponse à Barbaroux, Robespierre *donne une leçon sévère aux brouillons*; quand il prend la défense de Danton, au club des jacobins, sa conduite est *généreuse et habile*; quand il fait exclure de ce club Anacharsis Clootz, en l'accusant d'être baron, et de posséder cent mille livres de rentes, son énergie est digne d'éloges, et il intimide encore *les brouillons*; en 1793, quand il poussait le comité de salut public à dénoncer quelques membres de la convention, agens de l'étranger, *son énergie assurait le salut de la révolution*; dans l'examen public des écrits de Camille Desmoulins, *rien n'a été plus sage et plus convenable* que la parole de Robespierre. Enfin, Robespierre « avait passé des idées d'énergie patriotique à celles d'ordre et de vertu; » voyant tous les vices soulevés contre la sévérité du régime républicain, « il conçut la république comme la vertu attaquée par toutes les mauvaises passions à la fois. » Le mot de vertu fut dès-lors mis partout par lui, remarque M. Thiers; lui et son parti, ils proclamèrent Dieu, l'immortalité de l'ame, toutes les croyances morales. Il leur restait à faire une déclaration solennelle, à déclarer, en un mot, la religion de l'état; ils résolurent de rendre ce décret. De cette manière, ils opposaient « aux anarchistes l'ordre, aux athées Dieu, aux corrompus les mœurs. Leur système de vertu était complet. » M. Thiers ne s'arrête pas là. « C'est la première fois, dans l'histoire du monde, dit-il, que la dissolution de toutes les autorités laissait la société en proie au gouvernement des esprits purement systématiques (car les Anglais croyaient à des traditions chrétiennes), et ces esprits, qui avaient dépassé toutes les idées reçues, adoptaient, conservaient les idées de la morale et de Dieu. Cet exemple est unique dans les annales du monde; il est singulier, il est grand et beau; l'histoire doit s'arrêter pour en faire la remarque. »

Essayez, monsieur, de vous reporter au temps où M. Thiers émettait ces idées, fort justes d'ailleurs, selon moi. Souvenez-vous de l'horreur qui s'attachait au nom de Robespierre, dont personne encore n'avait osé démêler les vues politiques, à travers les flots de sang dont sa mémoire reste souillée. M. Garat seul, dans un curieux mémoire sur Suard, avait osé parler de Robespierre avec une sorte d'estime et de respect; il le comparait, je crois, à Jésus-Christ, qui naquit humblement, vécut dans l'indi-

gence, commanda le partage des richesses, appela les pauvres à lui, voulut fonder sa doctrine sur la vertu, et mourut accablé d'outrages. Mais M. Garat était un vieillard qui avait joué un rôle dans cette grande tragédie de la convention, près de Robespierre qu'il avait souvent combattu; on attribua cet écrit à une certaine générosité d'adversaire, et l'on s'accorda à n'y voir qu'un souvenir infidèle d'une époque que l'âge lui avait fait oublier. Il paraît que les mémoires de M. Suard furent autrement jugés par M. Thiers et par M. Mignet. J'ignore si ce fut le désir de soutenir une thèse nouvelle, ou si ce fut la conviction qui produisit en eux ces deux livres; toujours est-il que M. Thiers et son ami s'appliquèrent, dès ce jour, hautement, et avec plus d'enthousiasme que vous n'en trouverez dans leurs ouvrages, à réhabiliter la mémoire de Robespierre. C'est le grain qu'ils ont semé, qui a levé si abondamment sur le sol des clubs et de ces sociétés populaires que M. Thiers a violemment attaquées dans ses discours, depuis la révolution de juillet! Un autre fait que je livre également à vos méditations, monsieur, c'est que M. Thiers, devenu ministre d'une monarchie qui se fait un devoir pieux de persécuter les partisans du comité de salut public, a trouvé bon de les combattre, dans la dernière session, par un discours de Robespierre lui-même. Je vous engage à relire ou à lire, si vous ne l'avez lu, le discours que Robespierre prononça à la convention, le 7 mai 1794, discours longuement et soigneusement travaillé comme celui où M. Thiers invoquait la Providence et l'appelait au secours du pays; vous serez frappé de la ressemblance de ces deux morceaux. Tous deux tendent à prouver, et par les mêmes argumens, qu'on peut protéger la religion sans favoriser les prêtres, et que la liberté véritable n'est compatible qu'avec la morale religieuse; mais pour être aussi juste envers Robespierre, que l'a été M. Thiers, je dois dire que le discours de 1794 l'emporte de beaucoup en raison et en éloquence véritable, sur le discours de 1835.

Tandis que M. Thiers portait aux nues le désintéressement et la pauvreté de Robespierre, la fortune commençait à se rapprocher de lui. M. Thiers passait sa vie dans les deux plus opulentes maisons de Paris, chez le baron Louis et chez M. Laffitte. La fré-

quentation de ces deux hommes était une source de prospérité et de crédit, et souvent M. Laffitte avait offert à M. Thiers de lui donner une de ces solides preuves d'amitié qu'il a répandues autour de lui avec une facilité dont il a eu souvent à se repentir; mais la fortune ne devait pas venir à M. Thiers de ce côté. M. Thiers avait rencontré, en je ne sais quel lieu, un pauvre et obscur libraire allemand, nommé Schubart, qui passait pour un homme savant, mais qui, en réalité, connaissait seulement les titres d'une multitude de livres français et étrangers, science bien suffisante pour un libraire. Cet homme s'attacha avec un singulier empressement à la personne de M. Thiers; il se fit son hôte, son intendant, son secrétaire; il lui chercha partout des documens, il se mit en quête d'un éditeur pour son ouvrage, loua un logement plus convenable où il installa M. Thiers et son compagnon d'enfance, et ne les quitta plus un moment. Cet ami officieux et subalterne parlait souvent avec enthousiasme à M. Thiers du libraire Cotta, propriétaire de la *Gazette d'Augsbourg*, homme remarquable en effet, qui avait acquis, par une honorable industrie, l'immense fortune dont il faisait un noble usage; libraire devenu grand seigneur et accepté comme tel par l'aristocratie la plus exclusive et la plus dédaigneuse de l'Europe; simple prote admis dans l'intimité des grands princes et des grands hommes, du roi de Prusse, et de Goëthe, de Schilling, des rois de Wurtemberg et de Bavière, des Schlegel et des grands-ducs de Saxe; qui s'était fait, par la *Gazette d'Augsbourg*, le dépositaire des confidences de tous les gouvernemens, qui signait des traités entre l'Allemagne méridionale et l'Allemagne du nord, et sur qui reposait toute la prospérité commerciale de son pays. Vers ce temps-là une action du *Constitutionnel* se trouvait vacante, et Schubart engagea M. Thiers à s'en rendre propriétaire, en lui promettant l'appui du baron Cotta. Il partit pour Stuttgard et revint bientôt. Cotta consentait à prêter tous les fonds nécessaires à l'achat, et à abandonner la moitié du revenu de cette action à M. Thiers, qui s'engageait à en remettre une petite partie à M. Cauchois-Lemaire. Le traité resta secret, et désormais M. Thiers se trouva jouir, dans le monde, de la grosse et considérable position que donnait le titre de propriétaire du *Constitu-*

tionnel. On accusa M. Laffitte de cet acte de générosité dont M. Laffitte était bien capable. Pour Schubart, vous pensez bien qu'on s'avisa d'autant moins de soupçonner son intervention dans ce changement de fortune, que l'état de ses affaires empirait chaque jour, à mesure que s'amélioraient celles des deux jeunes écrivains. La progression a même été si constante et si soutenue des deux côtés, que l'an dernier, M. Thiers étant depuis long-temps au faîte de la grandeur et de la prospérité, je rencontrai, par une brûlante journée d'été, le long du Rhin, sur la route de Cologne. un pauvre homme que le chagrin et le délaissement avaient privé d'une partie de sa raison. On le ramenait tristement dans sa famille et dans sa ville natale. Cet homme, qui me regarda avec des yeux égarés et sans me reconnaître, lui que j'avais vu si souvent avec M. Thiers, c'était Schubart, le plus humble, le plus dévoué et le plus oublié des amis.

Mais déjà *le Constitutionnel* ne suffisait plus à M. Thiers, qui s'apercevait bien qu'il s'agirait prochainement d'autre chose que d'une lutte contre l'influence des curés et des desservans de paroisse, et qu'il faudrait des paroles plus puissantes et plus élevées que le texte ordinaire du vieux adversaire des jésuites. Un autre libraire, plus brillant, plus jeune et moins désintéressé aussi que le vieux Schubart, M. Sautelet, échauffa M. Thiers de la pensée de fonder un nouveau journal politique. Toute la jeunesse instruite et libérale que repoussait l'esprit exclusif et arriéré du *Constitutionnel*, et que le pédantisme étroit du *Globe* avait écartée, applaudit à cette pensée, et se mit en mouvement pour la faire fructifier. Comme on avait mis sur le compte de M. Laffitte l'achat de l'action du *Constitutionnel* que possédait M. Thiers, on ne douta pas qu'il ne fût l'un des principaux actionnaires du nouveau journal. Parmi les actionnaires secrets, on nommait M. de Talleyrand, quelques pairs influens du côté gauche, et un prince que *le National* a bien servi en effet, mais qui n'a pas plus contribué à sa fondation que M. le duc de Dalberg et le prince de Talleyrand. Pour M. Laffitte, il acheta une demi-action, dont il ne tarda pas, je crois, à se défaire. Cotta seul aida M. Thiers en cette circonstance, mais tous les bruits qui couraient, donnèrent une grande importance au journal nouveau.

Le nom de M. de Talleyrand se présente pour la première fois dans cette rapide et incomplète étude du caractère politique et des œuvres de M. Thiers. Vous pensez bien que depuis long-temps le nom et la renommée de M. de Talleyrand avaient frappé l'esprit de M. Thiers. C'était pourtant un grand supplice pour M. Thiers que de ne pouvoir contempler face à face l'homme qui avait fait trois gouvernemens, et qui, après en avoir défait deux, semblait se disposer à abattre le troisième; l'homme qui avait osé rompre avec Napoléon et lui tenir tête; l'homme qui avait été assez puissant pour ameuter une seconde fois l'Europe contre lui, et qui avait conservé sur l'Europe cette puissance dont il se réservait encore l'emploi! Quel appât pour M. Thiers que l'espoir d'arracher à M. de Talleyrand ce dernier mot que M. de Talleyrand n'a jamais dit à personne, et qu'il tenait alors suspendu, comme une menace, sur la restauration! Mais la maison de M. de Talleyrand ne s'ouvre pas à tout le monde, et M. Thiers était *tout le monde* en ce temps-là. Ce fut M. Laffitte qui conduisit M. Thiers chez M. de Talleyrand. Le prince le reçut dans ce triste et sombre salon vert, un peu fané, où il a reçu tour à tour, depuis trente ans, tous les empereurs, tous les rois, tous les princes de l'Europe, tous les ministres passés et présens, tous les hommes de talent et de capacité, tous les esprits distingués du monde entier. Sur un de ces fauteuils déguenillés où prit place M. Thiers, l'empereur Alexandre avait écouté les premières paroles qui lui avaient été dites en faveur des Bourbons; là avait été créé le gouvernement provisoire; là on avait arraché à la sainte-alliance, représentée par trois rois, quelques concessions en faveur de la France, et là encore devait se décider plus tard l'alliance de l'Angleterre et de la France, ce long rêve de M. de Talleyrand, qu'il a poursuivi à travers l'empire et la restauration, et qu'il a enfin réalisé sur les débris de tous les régimes qui avaient fermé l'oreille à ses remontrances. M. Thiers prêchait alors l'alliance avec la Russie; mais M. de Talleyrand le détourna plus tard de cette idée, et de bien d'autres encore.

Voilà donc M. Thiers libre, pouvant désormais dire toute sa pensée, débarrassé de toutes les entraves dont on le gênait au *Constitutionnel*, maître de suivre son allure personnelle, et d'éle-

ver la voix du haut de cette tribune nouvelle, qu'il venait d'édifier. M. Thiers partit avec l'ardeur d'un jeune coursier, quand il voit s'abattre devant lui les barrières qui s'opposent à son pied impatient. La longue menace de Charles X venait de s'accomplir. M. de Polignac gouvernait la France, et chaque jour ses journaux annonçaient que le moment était venu de sauver la royauté. L'admirable instinct de M. Thiers, qui lui avait fait comprendre que ce n'était pas avec une vieille arme vermoulue comme était *le Constitutionnel*, qu'on pouvait se jeter avec quelque confiance dans une lutte si décisive et si violente, lui traça aussitôt son plan. Il sentit, d'après ses propres expressions, qu'il fallait enlacer le pouvoir dans cette charte où il s'agitait, l'y enlacer chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'il y étouffât ou qu'il en sortît, n'importe comment. Dès-lors, en effet, chaque jour, il se mit à faire valoir tous les avantages du gouvernement représentatif, à prouver que la charte de 1814 où le pays n'avait pas trouvé d'abord toutes les libertés qu'il avait rêvées, avait cependant suffi jusqu'à ce jour, pour combattre toutes les usurpations du pouvoir, et pour le forcer à revenir au point de départ, quand il avait su s'emparer de quelques-unes des libertés publiques. — Le temps, en apportant chaque jour de nouvelles lumières, apprenait à mieux apprécier nos institutions; il fallait s'en tenir uniquement à ces institutions, alors mises en péril par le ministère. Ces lois, disait-il chaque matin, et sous mille formes, ces lois composaient le gouvernement le plus calme et le plus libre, le plus balancé et le plus vigoureux. Quel autre ensemble de lois pouvait mieux convenir à un pays tel que la France? Nous avions un roi héréditaire, inviolable, dépositaire du gouvernement, obligé d'en confier l'exercice à des ministres responsables, chargés de faire pour lui la paix, la guerre, d'administrer la fortune publique; un roi placé au-dessus des traits de la haine, dans une région supérieure où ne pénétrait que l'amour des sujets, quand tout était bien, et le silence seulement quand tout était mal. Ce roi qui n'était pas impuissant comme on voulait le dire, car, en nommant ses ministres, il avait le pouvoir de manifester ses sentimens, de faire acte de sa volonté, et même de contrarier le vœu public, comme il le faisait alors; ce roi n'était-il un roi véritable? Cette organisation sociale

n'était-elle pas une vraie royauté, sans ses abus, et aussi une véritable république sans ses orages; une république avec ses mouvemens, ses passions, ses éclats d'éloquence, ses élévations, ses chutes subites, mais tout cela avec des formes plus belles; une république où les César se nommaient Chatam, Pitt, Canning, où ils arrivaient, non à la tête des armées, mais à la tête des majorités, où on ne les poignardait pas, mais où on les envoyait à la chambre des pairs; république où le génie s'élevait sans usurper, sans périr, sans bouleverser l'état; monarchie où la vérité se faisait jour, où le cœur humain s'agitait, se satisfaisait, et où cependant régnait l'ordre! —

Tout en s'attachant ainsi à la monarchie telle que les Bourbons l'avaient promise, tout en faisant valoir ses avantages sans nombre, chaque jour aussi M. Thiers comptait et étalait les armes que la charte fournissait à ses défenseurs contre ceux qui voulaient la détruire. La tribune d'abord, puis la presse, puis les colléges électoraux, puis la résistance légale, le refus du budget, le refus de l'impôt ensuite; et enfin, M. Thiers le disait en termes assez clairs, l'émeute, l'insurrection, la guerre! En même temps, M. Thiers frappait sans relâche sur tous les actes du gouvernement. Autant qu'il était en lui, il lui suscitait partout des entraves. On ne peut se figurer la violence et la fureur de ses attaques, qui se portaient sur tout sans distinction. Au nombre des avantages de la monarchie, M. Thiers avait placé l'inviolabilité du monarque; mais quand M. Thiers voulait frapper fort, ne pensez pas qu'il s'abstenait de menaces et de déclamations contre la puissance de Charles X. M. Thiers exprime aujourd'hui tout son mépris pour la presse, quand elle tend, par des insinuations, à diviser le ministère; mais M. Thiers n'avait pas alors une autre tactique, et sans cesse il cherche à isoler M. de Polignac de ses collègues. M. Thiers s'irrite aujourd'hui violemment contre les écrivains qui osent soupçonner les ministres de méditer des projets contre la charte; mais M. de Polignac n'avait délivré de son autorité privée aucun prisonnier d'état, il n'avait pas mis Paris en état de siége, il n'avait changé ni la loi du jury, ni la loi de la presse, quand M. Thiers l'accusait hautement de vouloir renverser la constitution, et criait au pays de dérouiller ses armes et de s'apprêter à se

soulever contre lui. Assurément M. Thiers faisait bien, quand il écrivait de cette sorte; c'était son droit, et il en usait largement; mais le droit qu'il exerçait, était un de ces avantages du gouvernement représentatif qu'il a si souvent vantés. Personne ne songeait à le traiter de vil folliculaire ou de misérable journaliste, quand il accomplissait la mission qu'il s'était bénévolement donnée, et qu'il a accomplie avec tant de talent, mais aussi avec tant de cruauté, tant d'insolence, tant d'animosité personnelle et tant d'audace.

Le jeune écrivain était bien exigeant alors envers le pouvoir qui régissait la France! Il eût fallu mettre le monde en feu pour lui plaire et le contenter. M. de Polignac, on le sait, penchait pour l'Angleterre, et l'alliance avec l'Angleterre eût été une garantie pour la France contre les projets de despotisme du ministère Polignac. Cette pensée ne pouvait échapper à la raison éclairée de M. Thiers, à qui, d'ailleurs, M. de Talleyrand avait sans doute fait valoir tous les avantages de l'alliance anglaise. N'importe! il fallait frapper sur M. de Polignac, et M. Thiers s'écriait bientôt: « Le monde est las de tous les despotismes. Des sommets de Gibraltar, de Malte, du cap de Bonne-Espérance, une tyrannie immense s'étend sur les mers; il faut la faire cesser. » Tantôt, combattant la candidature du prince Léopold de Cobourg au trône de la Grèce, il s'efforçait de démontrer que cette élection achèverait d'asservir la Méditerranée, où nous aurions bientôt à combattre l'Angleterre. Sans cesse il prouve, à sa manière, que l'alliance avec l'Angleterre est nuisible. Il se moque du ministère, qui, se mettant en peine d'interdire la Méditerranée aux Russes, la laisse à l'Angleterre, et il cite Bonaparte qui disait avec raison que la Méditerranée est un lac français. M. Thiers, qui fait aujourd'hui partie d'un ministère fondé sur le principe de l'alliance anglaise, faisait alors de l'opposition systématique, de celle qui a forcé M. de Polignac à dire, comme M. Viennet: *La légalité nous tue*, et à périr sous les coups de cette légalité que ses successeurs trouvent à leur tour si pesante aujourd'hui.

Cette opposition de M. Thiers poursuivait le ministère sur tous les points du globe. Voulait-on constituer la Grèce? M. Thiers était là pour s'écrier qu'on faisait jouer un rôle déplorable à la

France. Elle avait sauvé la Grèce; elle y avait envoyé une armée; elle avait forcé les vainqueurs à l'évacuer; elle avait réparé ses ruines, réuni ses habitans dispersés, rétabli, soldé son gouvernement et dépensé 80 millions pour cette expédition. Et le moment arrivé de tirer le fruit de son intervention, de placer un souverain de son choix, elle livrait la Grèce au prince de Cobourg, à une créature de l'Angleterre! Il n'est pas de termes pour exprimer le mépris qu'inspirait à M. Thiers ce qu'il nommait la profonde incapacité et l'indigne soumission du gouvernement français. Depuis, M. Thiers ministre votait, dans le conseil, pour les subsides du roi Othon, le lieutenant de la Russie en Grèce.

L'expédition d'Alger se prépare. C'est une belle, une grande et noble guerre! M. Thiers, qui a toujours montré un enthousiasme si vrai pour les hauts faits nationaux, M. Thiers devait voir avec une joie toute patriotique les préparatifs de cette flotte et de cette armée, destinées à affranchir la Méditerranée dont il souhaitait si vivement l'indépendance. D'abord M. Thiers s'adresse aux chambres. On sait bien, dit-il, qu'elles ne confieront pas 25,000 Français, des vaisseaux et des millions à M. de Polignac, même pour venger l'honneur de la France! Voyant que la haine contre M. de Polignac ne l'emporte pas, dans les chambres, sur l'amour du pays, et que le ministère obtient ses vaisseaux et ses soldats, M. Thiers prend une autre marche. Il se jette avec un parti pris, sur les cartes marines et sur les livres de voyage, ne prenant note que des écueils, des rochers et des brisans, ne lisant que le récit des déroutes et des malheurs subis par les anciennes expéditions, et s'arrêtant aux descriptions les plus exagérées de tous les fléaux qui attendent les Européens en Afrique. Tremblez, hardis marins! tremblez, soldats de Napoléon! et vous, les enfans de ces soldats qui combattirent en Égypte, aux Alpes, sur les glaces de la Russie, entre les défilés de l'Espagne et dans les marais de la Hollande, il s'agit de franchir la Méditerranée et d'aller attaquer une place devant laquelle a échoué Charles-Quint! Tremblez et apprenez, en lisant les articles de M. Thiers, général expérimenté, à connaître toutes les difficultés de cette campagne. — D'abord, il faut aborder, chose difficile; — ensuite, on aura à se couvrir, et du côté de la place, et du côté de la campagne; — on verra voltiger

sans cesse sur ses derrières une cavalerie, non pas redoutable, *mais des plus gênantes!* — Il faudra tout porter, artillerie de campagne, artillerie de siége, palissades de villes, etc. — Enfin, il faudra, outre les fourrages pour les chevaux, des vivres pour toute l'armée, et cette difficulté est immense. — Ajoutez que la côte d'Afrique est plate, battue par les lames et inabordable aux vaisseaux d'un grand tirant d'eau; et vous aurez une faible idée des difficultés que M. Thiers amoncelait au-devant du seul acte national accompli par le ministère dont il s'était, à juste titre, constitué l'implacable ennemi.

On lève des matelots au Hâvre. M. Thiers s'oppose à la levée des matelots. La *coupable folie* du projet d'expédition le frappe plus vivement que jamais, à propos de cette levée. Il plaint de toute son ame ces malheureux matelots du commerce, qui, forcés, par la loi de l'inscription maritime, de se transporter sur les vaisseaux de l'état, quand ils en sont requis, n'auront plus que vingt-quatre francs par mois, au lieu de soixante qu'ils recevaient de leurs armateurs. Peu s'en faut qu'il ne les excite à s'opposer à *cette espèce de tyrannie*, qui pèse constamment sur eux. Nommer l'inscription maritime, cette belle institution qui assure l'avenir des marins, une espèce de tyrannie! M. Thiers fera bien de ne pas devenir ministre de la marine.

L'expédition insensée continue de causer des insomnies à M. Thiers. Il examine tour à tour les côtes d'Afrique; il lui semble impossible que nous débarquions jamais sur cette terre ennemie, et qu'une fois débarqués, nous puissions nous y maintenir. Bonaparte a dit, il est vrai, que la Méditerranée est un lac français (M. Thiers aime cette citation); mais les puissances nous permettront-elles de garder Alger? M. Thiers ne le pense pas; car le monde, dit-il, n'est pas prêt à déchirer le protocole de Vienne. D'ailleurs, les Turcs reviendront en Afrique. La piraterie se continuera malgré nous; et au lieu d'une piraterie organisée, régulière, dirigée par un gouvernement (M. Thiers ajouterait, s'il l'osait, au lieu d'une piraterie honorable et paternelle comme celle du dey d'Alger), on aura la piraterie isolée, beaucoup plus redoutable. L'expédition coûtera 200 millions; si vous avez trop d'argent, achevez Cherbourg, mettez nos places fortes dans

l'état le plus formidable, fortifiez Lyon et Paris, les deux points essentiels de la France dans une guerre! Employez vos millions comme vous l'entendrez, mais gardez-vous d'Alger surtout. Serez-vous plus heureux que Charles-Quint qui y perdit une armée et une flotte; que Buckingham, que Blake, qui y vainquirent sans fruit; que Duquesne qui dut le laisser après un chétif bombardement, ou que lord Exmouth qui a réussi à abaisser le pavillon barbaresque, mais qui a appris aux Algériens à défendre et à fortifier le point par lequel il avait serré leur ville? Enfin, après une suite de prophéties effrayantes, M. Thiers prononce sur le sort de l'expédition ; si elle ne périt pas dans l'attaque, elle n'échappera pas aux dangers du retour; conclusion terrible fondée sur un mois d'études et de travaux. Vous savez le reste. La flotte mit à la voile malgré M. Thiers; nos soldats ne lurent pas ses articles et s'emparèrent d'Alger où ils se maintinrent malgré ses décourageantes prédictions, prédictions coupables, en ce que M. Thiers annonçait après l'embarquement de nos troupes et leur départ, c'est-à-dire quand tout retour était impossible, que l'Angleterre allait s'opposer à l'expédition, et que la Russie prenait parti contre nous dans la Méditerranée. Enfin, il fallut bien se rendre, et M. Thiers répondit au bruit du canon qui lui annonçait la prise d'Alger, par un article où il établissait que cette victoire n'était que le commencement d'un long désastre! Hélas! pourquoi M. Thiers n'a-t-il pas été aussi persévérant dans toutes ses opinions?

La presse a été une arme bien meurtrière en ses mains, mais il en a frappé un ministère qui nourrissait des pensées coupables. Qui voudrait le désapprouver? Loin de moi la pensée de blâmer M. Thiers de la vigueur de son opposition; mais au moins qu'on ne nous dise plus, comme M. Thiers l'a dit à la tribune, que l'opposition du *National* était une opposition modérée, un modèle de discussion politique, où la raison, l'équité et les convenances étaient toujours observées, quand, au contraire, cette polémique était exclusive, absolue, violente et grossière souvent; quand, dans sa haine, elle ne craignait pas d'effrayer le pays, de jeter le découragement au cœur de l'armée, d'inquiéter et de désoler les familles; quand la passion l'aveuglait au point de méconnaître et de nier les faits les plus avérés, et quand, obéissant à des ré-

pugnances mesquines, elle renonçait à prendre sa part d'une des plus honorables et des plus glorieuses expéditions militaires de la France.

M. Thiers a dit aussi quelque part qu'il ne s'attaquait jamais aux personnes, mais toujours et uniquement aux choses. Le 4 février 1830, M. Thiers écrivait : « On a beau soutenir qu'un ministère ne répond pas des discours des oisifs. *Les hommes se réfléchissent toujours dans les discours qu'ils excitent.* Or, d'après *tout ce qu'on dit* sur le ministère depuis six mois, il est certain qu'il y a dans son sein des casse-cou et des passions. Il a été fait le 8 août, et le 8 août on était au désespoir des concessions faites. C'est le chapeau enfoncé sur la tête et la main dessus, que le ministère a été donné. Or, il a fallu y mettre des gens à coup de mains, des compagnons de George, des bilieux, des hommes à passer deux ou trois fois d'un camp dans un autre, etc. »

Ce qu'on va lire s'adresse plus haut : « Il serait commode peut-être que cette masse infatigable, agissante, innombrable, qui se compose de laboureurs, d'ouvriers, de soldats, de marchands, d'écrivains, d'artistes, et qu'on appelle le peuple, payât sans se plaindre ni demander compte; mais elle ne le veut pas, et elle est capable, si on l'irrite sur ce point, de forcer à voyager pendant vingt-cinq ans quiconque lui parlerait de servitude. Elle pourra, si cela convient à son repos, improviser une royauté et une aristocratie qui feront illusion à l'Europe, etc. » (18 février.)

Ailleurs, M. Dudon est désigné sous le nom d'homme taré; M. Thiers l'accuse en termes fort clairs et ne lui ménage pas les soupçons, sans doute en vertu de l'axiome : « Les hommes se réfléchissent toujours dans les discours qu'ils excitent. » La presse actuelle n'a jamais été plus loin. M. Thiers le sait bien. Je vous demanderai aussi, monsieur, si *le Corsaire* ou *la Tribune* ont jamais écrit des paroles plus dures que celles-ci, tracées dans *le National*, de la main de M. Thiers : « Que le ministère raisonne, qu'il prie, qu'il menace, on n'en tiendra compte. Il aura beau imiter une voix auguste et dire : Je suis le roi ! écoutez-moi; on lui répondra : Non, vous n'êtes pas le roi; vous êtes M. de Polignac, l'entêté, l'incapable; vous êtes M. de Peyronnet, le déplorable; M. de Bourmont, le déserteur; M. de Montbel, l'humble dupe; M. de Chan-

telauze, le jésuite, etc. » — Si c'est là une discussion modérée des principes, elle ressemble, à s'y méprendre, à celle de Cromwell, à la porte de la chambre des communes, quand, avant de mettre la clé dans sa poche, il faisait passer devant lui tous les membres du parlement, en les apostrophant, celui-ci du nom d'ivrogne, celui-là de l'épithète de débauché, en nommant les autres des imbéciles ou des fieffés coquins. Ce n'est pas ainsi que M. Guizot, qui était également journaliste à cette époque, entendait l'imitation de l'école anglaise.

J'aime bien mieux M. Thiers quand il s'en prend des maux de la patrie, non pas à un homme, mais au parti tout entier. Que M. Thiers est éloquent alors! Oh! que c'est bien l'enfant du peuple qui défend sa vieille mère, la révolution, contre les dédains des nobles et des parvenus! On dirait, passez-moi la comparaison, monsieur, un de ces jeunes et pétulans compagnons des faubourgs de Paris, tant sa parole devient vulgairement spirituelle, tant il y a de mutinerie, de joyeuses et mordantes saillies dans ses imprécations. Adieu l'historien, adieu l'homme d'état! Il ne reste plus que le pauvre et insouciant prolétaire, qui nargue de son indépendance tous ces grands seigneurs, tous ces gentilshommes sans priviléges, toute cette arrogance aristocratique mise par la révolution au niveau de son humilité. Il n'est pas jusqu'aux fautes de langue, qu'on trouve çà et là dans ces apostrophes révolutionnaires, qui n'ajoutent à leur effet. — « Nous sommes des jacobins, s'écrie M. Thiers, et nous ne voudrions pas être autre chose; nous sommes des gens du peuple et des jacobins avec Mirabeau, avec Barnave, avec Vergniaud, Sieyes, Hoche, Desaix et Napoléon; c'est aussi de notre côté que se trouvent les jacobins qui moururent comme Bailly, et qui souffrirent tous leur captivité comme souffrit à Olmutz le patriote Lafayette. — Les jacobins et le parti révolutionnaire sont pour vous tous les hommes qui, depuis 1789 jusqu'à 1830, ont émis un aveu de liberté : eh bien! nous sommes glorieux d'être du parti de cette révolution. Nous lui devons tout ce que nous sommes, et non seulement nous qui la soutenons, mais nos adversaires qui la diffament et la calomnient. — Il y a aujourd'hui lâcheté et ingratitude à abandonner la cause de la révolution, ajoute M. Thiers; la maison régnante lui doit son indé-

pendance de l'aristocratie de cour, la possibilité de régner qui n'existait plus à la fin du règne de Louis XV, un revenu de plus de quarante millions; les nobles de l'ancien régime lui doivent une nouvelle existence par la pairie, des titres rajeunis, des dettes acquittées et un million; les nobles du nouveau régime lui doivent tout, tout depuis le pain qu'ils mangent, jusqu'à leurs titres de ducs et de princes, quoique *beaucoup paraissent* l'oublier. Les libellistes qui la calomnient lui doivent cette liberté dont ils abusent contre elle; leurs patrons lui doivent leurs portefeuilles; car, sans la révolution, comme le disait un jour M. de Corbière, ni M. de Corbière, ni M. de Peyronnet, ni M. de Villèle, n'auraient été ministres. M. de Polignac lui-même serait-il ce que nous le voyons aujourd'hui sans la révolution? L'espèce de faveur qui vint tout à coup surprendre sa famille, au grand étonnement de la cour, aurait-elle suffi pour le placer où il est? »

Alors l'œil en feu et sublime de fureur, M. Thiers se dresse devant les royalistes, et leur renvoyant des accusations qu'ils ont lancées, qui a rendu la révolution inévitable, demande-t-il, si ce ne sont les royalistes? « Qui a provoqué le renvoi de Turgot et de Necker? Qui a provoqué le soulèvement du peuple, au 14 juillet, par des intrigues coupables? Qui a fait, au 5 octobre, courir à Versailles la population de Paris, en se livrant à des faits tumultueux et en formant le projet d'enlever le roi? Qui a fait périr le malheureux Favras? Qui a conseillé le funeste voyage à Varennes? Qui a résisté aux lettres pressantes de Louis XVI? Qui l'a obligé de se compromettre en refusant de sanctionner la loi contre les émigrés? Qui a fait le fameux manifeste de Brunswick? Qui a provoqué l'assaut du 10 août? Quels étaient les Français qui se trouvaient avec les Prussiens au camp de la Lune en 1792, et qui, en 1814, étaient avec les Russes devant Montmartre, tirant contre les gardes nationales de France? Qui massacrait, qui arrêtait les diligences dans la Vendée? Qui est-ce qui chargeait le Rhône de cadavres en 1795? Qui massacrait à Marseille au fort Saint-Jean? Qui est-ce qui faisait égorger nos soldats pendant le siége de Kehl, désignait le point où l'ennemi devait tirer, et faisait écraser les Français sous les obus? Qui est-ce qui soudoyait des assassins sous le consulat, et faisait sauter les rues de Paris? Et, en 1815, qui mas-

sacrait dans le Midi? Qui assassinait Brune? Qui fusillait Labédoyère, Ney, Mouton-Duvernet? Qui a troublé la France pendant vingt ans, empêché le paisible établissement de ses institutions, cherché d'abord à détruire la charte, puis, quand la détruire a paru impossible, à la fausser? Ceux qui s'appellent royalistes. » — Mais voyez donc comme M. Thiers a retrouvé tout à coup le sens de l'histoire qu'il avait perdu quand il était historien, comme il démêle avec sagacité les fautes et les crimes des partis qui lui échappaient quand il traçait l'histoire de la convention. D'où vient cet excès de passion succédant tout à coup à cet excès de calme? Pour moi, je ne me charge pas de l'expliquer.

Chemin faisant, M. Thiers continue à donner de bonnes leçons de gouvernement à M. de Polignac et à ses collègues. Dans une circulaire adressée aux officiers, à propos des élections, M. de Polignac avait dit : « On ne peut servir en même temps le gouvernement du roi et l'opposition; la loyauté et le devoir exigent l'option. » M. Thiers combat cette maxime despotique avec une grande autorité de raisonnement. — « M. de Polignac prétend-il que, parce qu'on est dans l'opposition, c'est-à-dire parce qu'on le regarde comme un détestable ministre, on ne peut défendre la France sur le Rhin? » dit M. Thiers. — Ailleurs, M. Thiers défend l'indépendance des fonctionnaires et des magistrats.— « Le percepteur, dit-il, le garde forestier, l'officier et le magistrat ne sont point placés dans leurs fonctions pour penser précisément comme M. de Polignac ou M. de Villèle, mais pour percevoir fidèlement les deniers de l'état, veiller avec intelligence et avec soin à la conservation des forêts, rendre la justice avec intégrité, discipliner les soldats et se battre vaillamment à leur tête. Quand tout cela est fait, et bien fait, leur engagement est rempli. » — Et récemment, M. Thiers a destitué, sans examen, un architecte du gouvernement, accusé faussement, par de honteuses dénonciations, d'avoir donné asile à Dieppe, pendant une nuit, à l'un des prisonniers évadés de Sainte-Pélagie. Je dois dire toutefois, pour la justification de M. Thiers, que dans cet article où il plaidait si éloquemment en faveur de l'indépendance des gardes champêtres, des percepteurs et des juges de paix, il n'est pas question des architectes, sorte d'hommes bien plus dangereuse, comme on sait.

Je veux citer un dernier trait de M. Thiers. Le 30 juin, le ministère annonçait dans *le Moniteur* qu'une dépêche d'Alger, qui aurait dû arriver en même temps que celle du 19, n'était parvenue à Paris que par le courrier du 29. M. Thiers, qui n'entendait pas raison en ce temps-là sur les dépêches cachées et retardées à dessein, entre aussitôt dans sa fureur ordinaire.— « Il faut tenir bien peu à la considération et se moquer bien hardiment du pays, pour publier une explication pareille! s'écria-t-il. Cette explication doit inspirer beaucoup d'estime pour le ministère, et la France doit être bien honorée et bien satisfaite d'être gouvernée par des hommes d'état aussi francs! Le retard de cette publication rend le ministère coupable, ou de négligence, ou de mensonge... Il n'est pas permis de laisser la France sans savoir ce qui est arrivé à son armée... Si le ministère avait reçu des nouvelles, qu'il songe à la grave responsabilité qu'il encourrait en les cachant. » — Que disent de cette diatribe les collègues actuels de M. Thiers?

Ce qui me frappe dans l'esprit de la polémique de M. Thiers, c'est le ton de la menace qui y domine. Du jour où le nom de M. de Polignac a été prononcé, M. Thiers ne s'est pas contenté, comme ses collègues de la presse, de jeter un long cri d'alarme; dès ce jour, il a provoqué la résistance du pays; il a dénoncé le ministère qui était à peine formé, il l'a mis hors la loi; tous les actes de ce ministère ont été couverts de ses malédictions; il ne lui a même pas pardonné le peu de gloire qu'il a donnée à la France, et il l'a confondue avec tous les maux que ce fatal ministère a causés; et quand ce ministère, comme pour échapper aux foudroyantes menaces de la presse, qui l'assaillaient chaque matin, se condamnait à une inertie profonde; quand il essaya de se soustraire, par un repos absolu, aux poursuites de ses ennemis, M. Thiers le poursuivit encore, le provoqua de nouveau, le railla de sa faiblesse, le défia de réaliser ses projets, supposés ou réels; il l'accusa de reculer lâchement devant sa tâche, et somma presque le pays de se soulever contre ces ministres criminels de ne rien faire, et coupables de ne pas vouloir accomplir les prophéties prononcées à leur avènement. Je ne sais, mais les provocations inouies du *National* contribuèrent peut-être à exaspérer le parti qui a fini par donner complètement raison à M. Thiers. Sans doute, on conspi-

rait contre la liberté dans le ministère présidé par M. de Polignac, sans doute on y rêvait un coup d'état; mais plus tard, quand M. Thiers faisait décider, dans le conseil, la mise de Paris en état de siége, il donnait aussi pour motif de cette mesure extra-légale les provocations insolentes de la presse; c'est encore l'argument qui lui a servi dans la discussion des lois sur les journaux et le jury, et cependant si M. Thiers daignait relire quelques-uns de ses articles de 1830, il penserait certainement que le style des journaux d'aujourd'hui l'emporte autant en modération sur celui du *National* qu'il rédigeait, que le ministère actuel l'emporte en esprit de légalité, en morale, et en respect pour les institutions, sur le ministère de M. de Polignac!

Voici enfin le tocsin qui sonne, le peuple qui s'ébranle et qui court au combat! Le sang coule déjà, les canons roulent sur le pavé de la cité royale! M. Thiers a été entendu; la monarchie, qui a déchiré son contrat, est déjà à demi renversée; on n'attend plus qu'une voix, qu'un chef. Mais où donc est M. Thiers? Où donc s'est cachée cette audace qui promettait la victoire à son parti, et qui attendait si impatiemment l'heure? Qu'est devenu l'orateur populaire qui traçait si fièrement un cercle autour du pouvoir, et le défiait de faire un pas au-delà. Hélas! comme Archiloque et comme Horace, M. Thiers, peu accoutumé au tumulte des batailles, avait senti fléchir son courage; la faiblesse de son corps avait trahi la force de sa volonté, et il s'en était allé, sous les frais ombrages de Montmorency, se dérober à la fois aux dangers qui précèdent les victoires, et aux proscriptions qui suivent souvent les défaites. N'accusez pas M. Thiers d'un manque de cœur, monsieur; le cœur lui défaillit ce jour-là, mais il avait défailli à beaucoup d'autres; et M. Thiers a fait voir depuis, en courant avec une sorte d'ostentation aux barricades de juin, qu'il sait au besoin se donner les vertus guerrières. Que voulez-vous? ce jour-là, M. Thiers n'était pas préparé au danger, et sa provision de courage militaire n'était pas encore faite. Peut-être aussi se disait-il que ce n'était pas aux intelligences d'affronter ainsi les hasards des rues; peut-être aussi que cette longue étude de nos guerres qu'il avait faite, que l'admiration qu'il professait pour les soldats de la France, lui défendaient d'admettre que des garçons impri-

meurs, des commis de boutique, commandés par des journalistes, que les gamins de Paris enfin, ne fussent pas écrasés par la puissance des forces régulières. M. Thiers se mêla hardiment à la lutte, tant qu'il ne fut question que de résistance légale; il resta ferme à son poste du *National* jusqu'au dernier instant, je veux dire qu'il partit au moment où le vieux Benjamin Constant arriva, quand l'appel du tambour et le bruit de la fusillade lui donnèrent le signal de la retraite. Le premier jour de cette brusque révolution, M. Thiers rédigea une protestation pour les journalistes, tandis qu'ailleurs M. Guizot rédigeait une protestation pour les députés; il fut de toutes les assemblées, de tous les conseils où l'on délibéra sur les moyens les plus propres à faire retirer les ordonnances; l'avis qu'il ouvrait était de suspendre partout l'action civile; il invitait les avocats à ne pas plaider, les juges à cesser de rendre la justice, les notaires, les officiers judiciaires à interrompre le cours de leurs fonctions; il voulait, en quelque sorte, paralyser le pays et réduire le pouvoir à lui demander grâce. C'est ainsi, disait-il, que les choses se passaient quelquefois dans les anciens temps, quand la cour exilait les parlemens; c'est ainsi qu'on la forçait à revenir sur ses décisions brutales. Mais tandis que M. Thiers rapetissait la lutte, et la réduisait aux proportions d'une querelle de cour et de parlement, elle grandissait à vue d'œil, et de Fronde que M. Thiers la voulait, elle se faisait Ligue, et quelque chose de mieux. C'est alors que M. Thiers fléchit; l'affaire n'était plus à sa taille.

M. Thiers revint à Paris avec l'ordre et le calme. On a fait beaucoup de conjectures sur ses démarches *extra muros* pendant ces trois journées; je pourrais aussi me faire l'historien de ce petit voyage; mais à quoi bon, monsieur? Le principal est que M. Thiers est revenu, et que nous le possédons encore à cette heure.

M. Thiers jeta de côté *le National*, ce second degré de sa fortune; on le nomma conseiller d'état, et il demanda au duc d'Orléans et au baron Louis, devenu ministre des finances, l'autorisation de remplir, sans titre, les fonctions de secrétaire-général de ce ministère. M. Thiers s'était essayé, en fait de finances, dans une brochure sur Law et son système, qu'il avait publiée sous la

restauration, et où il avait résumé, avec son habilité ordinaire, les vues qu'il avait recueillies dans la conversation des hommes versés en ces matières. On vivait alors dans une touchante union, et toutes les nuances d'opinions étaient confondues dans le ministère; M. Molé, si vous l'avez oublié, était alors ministre des affaires étrangères; M. de Broglie, qui ne saurait plus vivre avec lui, siégeait à son côté, au conseil, avec le portefeuille de l'instruction publique; M. Guizot, chargé du ministère de l'intérieur, s'entendait avec les membres les plus ardens de la société *aide-toi, le ciel t'aidera,* pour le choix des préfets. M. Dupont de l'Eure administrait le département de la justice; le maréchal Gérard, celui de la guerre; M. Sébastiani se contentait modestement de la marine, et M. Laffitte, ainsi que M. Périer, ministres sans portefeuille, semblaient ne faire qu'un dans le conseil.

La seule énonciation de tous ces noms vous paraît étrange aujourd'hui, et je n'ai pas besoin de vous dire que ce faisceau, noué par des liens si mal assortis, ne tarda pas à tomber en pièces. M. Périer, M. Molé, le baron Louis et le maréchal Gérard se plaignaient du désordre qui régnait dans la hiérarchie; je crois, sans l'affirmer, qu'une lutte s'engagea à cette époque entre M. Odilon Barrot, préfet de la Seine, et M. Guizot; de leur côté, M. Laffitte, M. Dupont de l'Eure et M. de Lafayette, s'appuyant sur ce qu'on nommait l'opinion populaire, voulaient qu'on fît des concessions, au lieu de demander des mesures de répression; en un mot, dans le conseil même s'étaient organisés la résistance et le mouvement. Le mouvement emporta la résistance. M. Laffitte devint président du conseil, ministre des finances; M. Périer se retira dans sa maison; M. de Montalivet remplaça M. Guizot; le maréchal Maison prit la place de M. Molé, et le baron Louis quitta, pour la dixième fois, les affaires.

Durant tout ce ministère, M. Thiers avait peu marqué. Il attendait dans l'inaction et dans l'étude assez stérile des cartons du ministère des finances, où il vivait. Le baron Louis, vieillard plein de verdeur, cloué chaque jour, dès six heures du matin, sur les rapports et les états de ses chefs de division, rompu au métier de ministre des finances, qu'il avait pratiqué si long-temps et si souvent, ne laissait à M. Thiers qu'un rôle subalterne. Le vieux mi-

nistre, habitué à le traiter comme un jeune homme intelligent quand il l'admettait autrefois à sa table, le nommait encore, d'un ton de paternité, *mon enfant,* et ne se gênait pas pour rire quand M. Thiers émettait un avis qui trahissait son inexpérience financière. Il n'en fut pas ainsi quand M. Laffitte arriva. D'abord M. Laffitte était président du conseil. Jugez si un seul homme pouvait suffire alors à diriger la politique et le mouvement financier de la France, amenée bien près d'une banqueroute et d'une invasion! M. de Villèle y eût péri en vingt-quatre heures. M. Thiers sentit bien vite quelle importance il y avait à gagner pour lui dans ce moment. M. Laffitte était encore plus étranger que lui au ministère des finances, car enfin, M. Thiers y vivait depuis quatre mois. M. Laffitte, son protecteur, son ami, devait infailliblement jeter les yeux sur lui, qui était là, avec sa réputation d'homme capable et d'esprit flexible et fin. M. Thiers ne donna pas sa démission, car il n'avait pas de titre, mais il persista à sortir avec le baron Louis. M. Laffitte se vit obligé d'aller au château déclarer qu'il ne pouvait se charger du fardeau qu'il avait accepté, si M. Thiers le laissait seul aux finances, et il fallut qu'un *commandement exprès du roi* vînt décider M. Thiers à garder sa place, sa place, je me trompe, car il fut nommé sous-secrétaire d'état au département des finances. Ce fut le résultat de son dévouement au baron Louis!

En quittant le ministère de l'intérieur, M. Guizot avait dit à M. Thiers : « Je suis jeune, j'ai de la capacité, on le sait, je reviendrai. » M. Thiers en disait autant, et il ajoutait : J'arriverai. M. Laffitte ne s'occupait pas du ministère des finances, ou du moins il s'en occupait fort peu. C'était M. Thiers, en réalité, qui dirigeait ce département. On peut dire que M. Thiers faisait son apprentissage aux dépens de M. Laffitte, ou pour dire vrai, du pays. La première pensée d'un homme tout nouveau dans les affaires, et qui y apporte, comme faisait M. Thiers, un sentiment prononcé de sa capacité et de son mérite, c'est de renverser toutes les idées reçues, et de chercher un nouveau système, pensée bien dangereuse, en finances surtout. M. Thiers se souvint alors de deux ou trois lois du directoire et du consulat, qui étaient tombées sous sa main, dans le cours des études qu'il faisait en écrivant

l'histoire de la révolution. Il exhuma un beau jour ces lois de deux ou trois époques, en fit un tout assez incohérent, et le présenta à M. Laffitte qui vint le lire à la chambre. Il y avait à peine quinze jours que M. Laffitte était ministre, et déjà M. Thiers avait renversé toute l'assiette de l'impôt. Il s'agissait tout simplement de convertir la contribution personnelle et mobilière, et la contribution des portes et fenêtres, d'impôt de *répartition*, en impôt de *quotité*. La France était bouleversée, l'émeute aux portes, l'inquiétude et l'effroi partout; le Midi hésitait encore à se soumettre aux lois de 1830, la Vendée avait repris les armes, la ville de Lyon menaçait la France du soulèvement qu'elle a opéré depuis; n'importe, l'ardent désir d'innover qui animait M. Thiers, l'emportait malgré lui. Ce que Napoléon, ce que les Bourbons n'avaient pas osé faire, l'un dans la plénitude de sa puissance, les autres dans la sécurité d'une profonde paix, M. Thiers voulait l'accomplir en 1830. La répartition des contingens de l'impôt était alors ce qu'elle était en 1791, quand l'assemblée constituante l'adopta. Sans doute, ces contingens pouvaient être mieux répartis, puisque les contributions furent fixées alors d'après les charges des anciennes provinces. Le plan de M. Thiers eût donc été bien conçu, s'il avait eu le dessein d'égaliser les charges, et d'empêcher, par exemple, que le département du Bas-Rhin ne payât la contribution personnelle immobilière que dans le rapport de quatre-vingt-quatorze centimes par tête d'individu, tandis que le Loiret la payait dans le rapport de un franc quatre-vingt-sept centimes; mais telle n'était pas sa pensée. Ce qu'il voulait, c'était fouiller plus profondément dans toutes les bourses, lancer les agens du fisc dans les recoins les plus oubliés, et chercher partout, au moyen de cette loi, une nouvelle matière imposable. M. Thiers disait même avec beaucoup de bonhomie, dans la discussion de cette loi, que plus l'impôt serait varié, plus on atteindrait les fortunes, qu'il fallait poursuivre cette variété de l'impôt sous toutes les formes; que l'impôt était un art qui se perfectionnait tous les jours, et qui arriverait bientôt, il fallait l'espérer, à sa dernière perfection. Par la nouvelle loi, *un million de plus d'individus paieront l'impôt!* ajoutait M. Thiers. Un million d'individus que la restauration avait épargnés, allaient être atteints

par cette loi. M. Thiers, l'ami du peuple, le défenseur du peuple, avait déjà trouvé cinq millions à glaner sur la tête des ouvriers et des prolétaires. En vérité, c'était leur faire payer un peu cher le joyeux avénement de M. Thiers au pouvoir de juillet!

M. Laffitte prononça encore à la tribune quelques discours rédigés par M. Thiers, et présenta quelques projets de sa façon; mais c'était à la condition que M. Thiers ne viendrait pas les défendre, car le jeune sous-secrétaire d'état déplaisait à la chambre, à cause du ton d'insouciance et de légèreté qu'il affectait. Ses longs discours, remplis de faits inexacts, de chiffres contestables et souvent contestés avec succès, ressemblaient trop à une leçon apprise, et, en général, à des articles de journaux. En un mot, la chambre traitait M. Thiers comme un homme qui vient faire de la littérature ou de l'histoire de rhéteur à la tribune; et, plusieurs fois, le ministre des finances fut obligé de promettre aux députés de la majorité que M. Thiers ne remplirait pas les fonctions de commissaire du roi dans la discussion des projets de loi qu'il était urgent de faire adopter. M. Thiers passa tout le temps de cette session à tâter le terrain de la tribune; mais il y faisait mauvaise figure, et ses amis politiques commençaient à désespérer de sa gloire d'orateur politique.

Cependant toutes sortes d'embarras croissaient autour du ministère présidé par M. Laffitte. Quelques-uns de ces embarras venaient de la faiblesse du ministère, des ménagemens qu'il était forcé, par sa nature, de garder envers une fraction de parti avec laquelle pourtant il avait assez rompu, pour qu'elle l'attaquât à la chambre et dans les rues par l'émeute, et qui tenait cependant encore à lui par quelques liens. A l'extérieur, le ministère Laffitte ne voulait pas la guerre, mais il ne réprimait pas la propagande. Il envoyait les émigrés espagnols, à ses frais, aux frontières, et là, tantôt il les encourageait, tantôt il les faisait arrêter et revenir en arrière. Le défaut de ce ministère, c'était de vouloir ménager ses ennemis, et de ne pas reconnaître hautement ses amis. Il n'osait pas rompre avec M. Guizot, et il refusait de s'entendre avec M. de Lafayette; il avait le pouvoir, et il n'osait pas être puissant, même pour bien faire; en un mot, un caractère décidé lui manquait. Chaque jour aussi l'anarchie augmentait, et Casimir

Périer, qui s'était placé en observateur sur le fauteuil du président de la chambre, voyait, avec une secrète joie, le moment où son vieux compétiteur de la chambre et de la banque serait encore une fois contraint de lui abandonner la première place.

M. Laffitte avait encore d'autres soucis qu'il ne disait pas. Ce n'était pas assez que le désordre et le discrédit s'attachassent à son administration, une main qu'il cherchait à ne pas reconnaître semblait tout brouiller autour de lui. Il était évident qu'on se cachait de lui, et que des affaires très importantes se traitaient ailleurs que dans le cabinet du président du conseil. Je vous ai conté, dans une de mes lettres, l'histoire de la dépêche remise directement au roi par M. Sébastiani. Cette circonstance n'ouvrit pas les yeux à M. Laffitte, il savait trop bien ce qu'il en était; mais elle lui fournit un prétexte d'offrir sa démission, et il ne la fit pas attendre.

Deux jours avant cet incident, M. Thiers était venu trouver M. Laffitte et l'avait prié de faire agréer au roi sa démission de sous-secrétaire d'état des finances. Ce même jour, M. Thiers avait eu soin de faire annoncer sa retraite par les journaux. Les hirondelles ont le précieux don et la divine prévoyance de s'envoler à tire-d'ailes des édifices qui menacent de s'écrouler.

Un mois auparavant, M. Thiers avait déjà offert sa démission, mais par un plus louable motif.

Je ne sais si vous voudrez bien le reconnaître, monsieur, mais je crois vous avoir dit sans amertume les défauts du caractère politique de M. Thiers, et vous avoir exposé, sans envie, ses brillantes qualités. Un de ces défauts a dû lui causer d'amers regrets, je veux parler du cynisme de ses discours, qui le firent accuser d'actions que je n'hésite pas à déclarer indignes de son caractère. Pendant le court ministère de M. Laffitte, ces accusations le poursuivirent presque chaque jour; chaque matin les feuilles légères lui lançaient, d'une manière détournée, des soupçons mille fois plus terribles que des accusations directes. Souvent les journaux politiques exposaient ces soupçons sous la forme du doute, et comme pour inviter le jeune fonctionnaire à s'en laver. Ces attaques publiques voulaient une réponse publique aussi, et cette réponse ne venait pas, au grand déplaisir de la chambre, qui voyait le minis-

tère atteint dans un de ses membres, et au mortel chagrin des amis du jeune écrivain, qui ne doutaient pas de sa droiture. L'accusation est trop connue pour que je me fasse un scrupule de la reproduire. Disons tout, monsieur. On accusait M. Thiers d'avoir participé au trafic de quelques places qui dépendaient du ministère des finances. Ce ne fut pas par un de ses adversaires politiques que cette accusation vint pour la première fois à mon oreille; elle me fut répétée, les larmes aux yeux et le front rouge d'une honorable colère, par le meilleur, le plus tendre et le plus ancien des amis de M. Thiers. Pour moi, j'avoue que le seul aspect de cette noble figure, ainsi bouleversée, eût dissipé tous mes soupçons, si j'en avais conçu. L'amitié de certains hommes est une attestation de probité.

Je rougirais moi-même d'avoir à défendre M. Thiers, et M. Thiers rougirait aussi sans doute, si je lui faisais l'injure de le protéger contre ces accusations. Je n'en parle même que parce qu'elles arrivèrent jusqu'à M. Thiers, et qu'elles troublèrent cruellement sa vie en ce temps-là. Son malheur était bien réel, et M. Thiers était sincèrement à plaindre, car on avait, en effet, tenté de trafiquer de quelques places en son nom; et l'homme qui se livrait à ce honteux métier, portait un titre qui touchait de trop près à M. Thiers, pour que sa juste colère pût l'atteindre. En ame courageuse et résolue, qui ne balance pas entre la honte et la fortune, M. Thiers eut bientôt pris son parti. Renonçant aussitôt à tous ses rêves d'ambition et de grandeur, et regardant, non sans douleur, du faîte où il était arrivé, le point d'où il était parti, il se dit qu'il fallait descendre. Alors il alla trouver M. Laffitte, et lui conta tout son malheur avec ce ton de simplicité et de franchise qu'il ne retrouve plus qu'à de trop rares intervalles. Il était décidé, disait-il, à quitter le ministère, à se consacrer à la vie laborieuse qu'il avait menée avant sa fortune de juillet, et, dans l'impossibilité où il était de démentir publiquement les soupçons qui s'attachaient à lui, il voulait au moins les faire cesser par sa retraite. En cette circonstance, M. Laffitte agit envers son jeune ami comme s'il eût été l'honnête et bon père qui lui manquait; il le consola; il lui donna les moyens d'arrêter le honteux négoce qu'on osait faire de son nom, et lui rendit le courage dont il avait grand

besoin à cette heure. Le roi fut instruit de cette démarche et se joignit au président du conseil pour effacer de l'esprit de M. Thiers les derniers nuages qui y restaient. Voilà, monsieur, tout ce qu'il en est; il m'a fallu aussi quelque courage à moi pour tracer cette page de ma lettre, et je ne l'ai fait que dans l'espoir qu'un jour elle se retrouvera auprès des accusations qui m'ont décidé à l'écrire. Mais, encore une fois, ne m'attribuez pas la pensée d'avoir voulu justifier M. Thiers de ces imputations; Dieu merci, je ne suis pas homme à l'injurier, et ma sollicitude serait un outrage.

A l'époque où Casimir Périer se résigna à se laisser revêtir de la dignité de président du conseil, qu'il convoitait depuis si longtemps, M. Thiers fit un voyage dans le midi, et se rendit à Aix, pour assurer son élection, dans laquelle il fut soutenu par le ministère. Je parle, non pas du ministère de M. Laffitte, comme vous pourriez le croire, mais du ministère de M. Périer, cabinet tout différent par ses principes, par ses allures et par son système, mais qui soutenait déjà M. Thiers, l'un des membres les plus actifs, et l'un des *faiseurs* du cabinet précédent. Durant le ministère de M. Laffitte, M. Thiers, plus avancé dans le mouvement que ne l'était M. Laffitte lui-même, M. Thiers ne parlait que d'aller sur le Rhin, et de déployer, en Italie, les vieux drapeaux de Napoléon. On avait beau lui opposer le déplorable état de nos finances qu'il savait mieux que personne, il répondait que Bonaparte était entré en campagne sans argent, et que du haut des Alpes, il avait montré à ses grenadiers leur solde étalée sur les riches guérets des plaines de la Lombardie; lui disait-on que le matériel était épuisé, sa réponse était encore prête . ce n'était pas la première fois que l'Allemagne aurait vu arriver nos soldats vainqueurs, sans souliers et sans caissons. M. Thiers avait tout prévu, jusqu'aux plans de campagne, et on l'entendait souvent professer la stratégie révolutionnaire aux vieux généraux qui fréquentaient encore le salon de M. Laffitte. A son retour, M. Thiers avait subi une transformation complète. Selon lui, le pays ne pouvait se sauver que par la paix, et Casimir Périer, qui repoussait avec sa dureté et son despotisme habituel, tous ceux qui osaient émettre des pensées belliqueuses en sa présence,

Périer se trouvait dépassé par M. Thiers, dans son système d'alliance étrangère et de pacification. Vous me demanderez peut-être, monsieur, si M. Laffitte ne jugea pas à propos de s'enquérir de ce changement auprès de son jeune et spirituel *collaborateur*, car c'est ainsi que s'intitulait M. Thiers, sous le ministère de M. Laffitte, quand il parlait, à la tribune, du président du conseil. Je pense bien qu'il n'y eût pas manqué, et que les bonnes raisons n'eussent pas manqué non plus à M. Thiers; mais il fallait se rencontrer, et M. Thiers avait cessé de voir M. Laffitte! Je vous dirai même à ce sujet une petite circonstance qui peint assez bien M. Thiers. Deux portes menaient de la salle des séances de la chambre au salon des conférences, et il fallait forcément entrer par l'une de ces portes. De temps immémorial, la place de M. Laffitte, dans la chambre, a été marquée au banc le plus inférieur, à l'extrémité de la gauche, près du couloir. Avant de siéger au banc des ministres, et après y avoir siégé, M. Laffitte occupait constamment cette place. Dans la première de ces deux périodes, M. Thiers entrait toujours par la porte de la gauche, et s'arrêtait long-temps devant le banc de M. Laffitte. Mais quand M. Laffitte alla reprendre sa place, après son ministère, on vit aussitôt M. Thiers arriver par la porte de la droite, et s'arrêter au banc de M. Duvergier de Hauranne, de M. Mahul et de M. de Rémusat, placés de ce côté. Jamais, depuis, la porte de gauche n'ouvrit son battant pour M. Thiers. Il eût fallu passer devant le banc de M. Laffitte!

Le 5 avril, M. Thiers reparut à la tribune, en qualité de député, pour appuyer les demandes du gouvernement. Plus tard, il vint déclarer à la chambre que l'on ne pourrait tenter de réunir la Belgique à la France sans s'exposer à une guerre générale. Cela, disait-il, était une idée insensée. Il fallait songer *à ne pas faire une conquête qu'il n'était ni sage ni prudent de faire aujourd'hui*. Il prouva que toutes les puissances étaient à la paix, que c'était leur intérêt, que c'était l'intérêt de la France. Pour la paix, s'écriait M. Thiers, il faut se résigner aux traités de 1815, traités déplorables! Mais pour en appeler de ces traités à la victoire, ne serait-il pas beaucoup plus sage d'attendre une époque où les défiances politiques seraient calmées? La France ne pouvait accep-

ter la question de territoire qu'après deux, trois, quatre ans de calme, de sage liberté. Tout le discours de M. Thiers fut de ce ton; vous voyez qu'il ajournait avec beaucoup de résignation ses projets de conquête sur le Rhin. Il est vrai que M. Périer n'aurait pas entendu de cette oreille.

Le nouveau député monta souvent depuis à la tribune où il fut l'apôtre de la paix, appuyant toujours ses discours des paroles et des actes de Napoléon, et donnant souvent de rudes entorses à l'histoire. Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les inexactitudes qui lui échappèrent pendant cette session; je n'en citerai qu'une seule. Un jour, c'était le 21 septembre, M. Thiers ayant épuisé ses argumens contre la guerre dont personne ne voulait plus que lui, s'avisa de dire qu'on ne pouvait soutenir la guerre contre l'étranger sans élever au dedans des échafauds, et recommencer le régime de 93. C'était là sa thèse favorite depuis quelque temps; et il ne s'inquiétait guère de ceux qui se demandaient si 1814 et 1815 avaient vu s'élever des échafauds quand il avait fallu défendre la France. — Quand la guerre fut déclarée, s'écria M. Thiers, quand la révolution française, cette révolution dont chacun de nous admire les grands résultats, commença ses guerres, ce fut après le 10 août; ce fut seulement quand la famille royale était au temple, que les Prussiens marchèrent sur Paris. Voulez-vous employer les mêmes moyens de vous défendre? — Malheureusement, M. Thiers avait mieux appris aux autres l'histoire de la révolution qu'il ne la savait lui-même, et il eut beau opposer d'opiniâtres dénégations à M. de Lafayette, le vieux héros de la révolution lui prouva, son livre à la main, que le renvoi de M. de Chauvelin, ambassadeur à Londres, avait été antérieur au 10 août, et que le manifeste du duc de Brunswick, ainsi que le traité de Pilnitz, avaient précédé de long-temps l'établissement des mesures révolutionnaires. M. de Lafayette ne s'en tint pas là, et lui fit cette admirable réponse : La nation qu'il avait fallu pousser à la défense du territoire par les terribles et sanguinaires mesures que M. Thiers et ses amis nommaient des crimes nécessaires, disait-il, était le produit de l'éducation de l'ancien régime, et la nation actuelle était bien différente de celle-là. — Pour moi, disait le vieux général, je repousse de toutes mes forces cette idée, que dans le

cas où nous serions attaqués, nous aurions besoin de moyens extrêmes. La liberté ne veut ni de l'anarchie ni de la tyrannie! — Cette distinction entre les deux nations de 1793 et de 1830, était à la fois simple et profonde. M. Thiers, l'homme de la nation nouvelle, n'y avait pas songé.

Je dois vous dire, monsieur, qu'à cette époque M. Thiers était très décrié dans la chambre, non pas à cause des rumeurs qui s'étaient répandues faussement, mais surtout à cause de l'ardeur avec laquelle il avançait des faits controuvés, et de son cynisme quand on lui prouvait ses erreurs, je me sers d'un terme honnête. En matière d'administration, M. Thiers ne procédait que par des chiffres et des documens. Comme on savait que les bureaux lui étaient ouverts, et que tous les renseignemens étaient à sa disposition, on l'écouta d'abord avec une crédulité dont il dut souvent rire. Je me souviens d'un jour où il écrasa l'opposition par les faits qu'il lui opposa, dans une violente discussion au sujet des fonctionnaires placés et destitués par la révolution de juillet. Il compta le nombre des préfets et des sous-préfets nommés, conservés ou mis à la retraite; pas un seul n'était oublié, et si M. Thiers connaissait aujourd'hui à fond le personnel du ministère de l'intérieur comme il semblait alors le connaître, il serait assurément un grand ministre. L'opposition ne sut que dire; les centres applaudirent avec fureur, et M. Périer fut dans l'allégresse du triomphe de M. Thiers. M. Périer, homme d'état véritable, se plaignait souvent de la jactance, de l'étourderie et de la légèreté du jeune député ministériel, il trépignait souvent de colère quand il l'entendait dire à la tribune, *nous*, en parlant du ministère; et un jour que M. Mauguin avait désigné M. Thiers, dans un discours, sous le nom d'orateur du gouvernement, M. Périer, hors de lui, s'était écrié d'un air de dédain, et assez haut pour que M. Thiers pût l'entendre : « Ça un organe du gouvernement! M. Mauguin se moque de nous! » Et M. Périer avait tort, car M. Thiers recevait de lui deux mille francs par mois, sur les fonds secrets; mais cette fois il l'avoua, et hautement. Eh bien! le jour suivant, l'opposition, ayant consulté sa correspondance et pris des renseignemens dans les bureaux du ministère, il se trouva que les faits avancés par M. Thiers étaient faux. Les journaux et les

hommes du temps sont là pour le dire. Dans une autre séance, M. Thiers eut à parler des forces de la France. Il s'agissait de combattre quelques argumens du général Lamarque, d'ordinaire si bien instruit des forces de toutes les puissances; qui entretenait une correspondance si active; qui disait à point nommé où cantonnait tel régiment autrichien, combien de canons garnissaient telle forteresse de l'Italie ou de la Prusse. M. Thiers, toujours armé de documens authentiques, arriva à la chambre, avec une longue pancarte qui couvrait tout le banc des doctrinaires, où il était venu chercher un refuge. Puis, il monta lentement à la tribune, jetant des regards moqueurs sur les bancs de l'opposition, et il se mit à lui compter sur ses doigts de combien il s'en fallait que la France fût aussi redoutable que les généraux de la gauche semblaient le croire. Tant de régimens étaient sur le Rhin; peu de régimens, de faibles régimens, de petits régimens, et sans artillerie encore! Ce n'était pas la peine d'en parler. Il énuméra toute l'armée prussienne depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Magdebourg; il ne laissa pas une compagnie de landwehr sans la mentionner; et le tout se montait à si peu de chose! Comment pouvait-on se faire un épouvantail de cette armée? La gauche, mise en défiance par l'affaire des sous-préfets, lui adressa bien quelques petits ricanemens d'incrédulité; mais M. Thiers triompha encore. Personne ne répondit. Le lendemain, il fut reconnu que l'armée de M. Thiers n'avait rien de commun avec l'armée du roi de Prusse; mais c'était le lendemain, et M. Thiers est un homme qui se moque du lendemain, au moins autant que s'en moquait le cardinal de Retz quand il fabriquait des citations latines de Cicéron, pour apaiser les débats de la grand'chambre.

Le véritable début de M. Thiers dans la chambre date de la discussion sur l'hérédité de la pairie. M. Périer était venu présenter aux chambres un projet de loi, où il abandonnait l'hérédité de la pairie; mais en même temps il déclara l'abandonner avec douleur, et céder, malgré ses convictions, à une manifestation populaire. Rien de plus curieux que ce singulier exposé de motifs, lu à la chambre, par M. Périer. On savait déjà que le ministère avait renoncé à maintenir le principe de l'hérédité de la pairie, sur lequel, au moment des élections, il avait été indécis au point d'em-

barrasser les candidats; mais quatre mois d'examen devaient lui avoir formé une conviction; et puisque la loi consacrait le principe de la pairie à vie, il était naturel de penser que le ministère, dont les membres penchaient autrefois pour un avis contraire, avait subitement changé d'opinion. Nullement; M. Périer était toujours pour l'hérédité; seulement il venait proposer à la chambre de faire une loi dans le sens opposé. Il reconnaissait que la théorie, que l'expérience étaient pour ce principe, qu'il était l'appui le plus solide de la royauté, le meilleur garant de la liberté. C'étaient là ses termes; sa conviction était bien arrêtée en faveur de ce principe, et pour conclusion, il l'abandonnait. Cette étrange abdication de volonté plaçait les partis dans une situation bien bizarre. Le mot était donné aux orateurs ministériels; ils devaient attaquer le projet, tandis que l'opposition s'apprêtait à le défendre. Selon le président du conseil, qui prononça à ce sujet un discours fort spirituel, qu'on attribue à M. de Rémusat, il n'agissait pas d'après sa propre conviction; c'était un acte de résignation dont il fallait l'applaudir. Les partisans de l'hérédité lui devaient surtout des actions de grace, puisqu'il leur fournissait les moyens de soutenir cette question sans passer pour des ministériels; et de son côté, l'opposition ne lui devait pas moins de remerciemens, car il lui donnait l'occasion de soutenir ses principes, sans avoir à combattre contre lui. Ainsi cette étrange doctrine n'admettait pas qu'il y eût une conviction quelque part. On faisait des projets de loi, on les portait à la chambre, on les défendait, on les faisait soutenir ou attaquer, le tout comme on fait une partie d'échecs, pour gagner quelques points à son adversaire. Cette morale politique convenait admirablement à M. Thiers. Aussi se présenta-t-il le premier pour remplir son rôle dans cette comédie.

Le discours de M. Thiers avait été annoncé huit jours d'avance à la chambre et aux journaux. On savait que M. Thiers *travaillait* à une pièce d'éloquence, et la représentation était fixée au lundi; mais elle n'eut lieu que le lendemain. M. Thiers arriva de bonne heure à la chambre, contre sa coutume, ce qui fit prévoir que son discours serait long. Il avait une toilette recherchée, et il portait des gants! Il était évident que M. Thiers voulait produire

une profonde impression. Enfin, il monta les degrés de la tribune, mais d'un air de négligence affectée, comme un homme qui se dispose à faire une chose qui l'embarrasse peu et lui semble facile. Long-temps il resta muet, essayant d'imposer à la chambre, par son calme et son attitude, un silence qu'elle semblait peu disposée à lui accorder. Quelques amis officieux l'aidèrent dans cette tâche, et le silence se fit. Dès les premières paroles, on remarqua que M. Thiers parlait sans notes et sans manuscrit; son débit, ses gestes, son attitude ordinaire, tout avait changé. On vit tout de suite que M. Thiers essayait d'un nouveau genre d'éloquence à la chambre, et qu'il tentait de remplacer les grandes déductions de l'histoire, et les argumens de rhétorique, qu'il avait employés jusqu'alors, par le ton de conversation et de familiarité qui règne dans le parlement anglais. En un mot, M. Thiers voulait faire *de la causerie* au lieu de l'éloquence classique qui lui avait si peu réussi. Il chercha même à faire entrer la chambre dans cette petite combinaison littéraire, en lui disant que dans l'enceinte où il était, le forum des anciens s'était changé en un salon d'honnêtes gens. Dépouillant donc la toge dans laquelle il s'était drapé à cette tribune jusqu'à ce jour, il se mit à son aise et causa. Son discours avait été écrit, on n'en pouvait douter, car le dessin était complet et correct; l'argumentation se déroulait avec une régularité que dissimulait mal le ton de conversation dont M. Thiers cherchait à le couvrir, ainsi que les épisodes, les historiettes dont il l'ornait. M. Thiers parla quatre heures, et sa voix faible se trouva si épuisée vers le milieu de son discours, qu'il se vit contraint de faire une longue pause. M. Thiers ne s'empara cependant pas de l'esprit de la chambre; c'est qu'il n'avait pas encore appris de M. Guizot et de quelques autres maîtres en fait de tactique parlementaire, l'art de ne dire que ce qu'il faut, de s'attacher à une pensée unique qui retentit dans un plus grand nombre d'intelligences, de la reproduire dix fois en ayant l'air de la cueillir sur les lèvres de ceux qui écoutent, de sacrifier à propos un trait d'esprit et un mot brillant, et surtout de ne suivre qu'une seule idée dans plusieurs discours, au lieu d'en développer plusieurs dans un seul. M. Thiers ne savait que faire de l'effet, qu'obtenir

un succès pour lui seul et non pour sa cause; son discours, qui avait été composé dans ce but, amusa tout le monde, mais il ne persuada personne. Il est vrai que, pour lui, c'était déjà beaucoup que d'être écouté.

Il subtilisa sur les intérêts de la société, fit des distinctions ingénieuses sur la valeur des idées, qui augmente, en littérature, quand elles appartiennent à peu de gens, et en politique, seulement quand elles deviennent la propriété de tout le monde. On attaquait surtout la chambre héréditaire par cet axiome que les lumières ne se transmettent pas; mais lui répondit qu'il y a deux à trois cents familles dans la pairie, et que ce qui ne vient pas à l'une vient à l'autre, car, ajouta-il gaiement, permettez-moi de vous le dire, si les gens d'esprit sont exposés à faire des sots, les sots sont aussi exposés à faire des gens d'esprit. Puis, il cita les Médicis et lord Chatam que son fils Pitt avait surpassé en célébrité; et à ce propos, il débita une longue histoire du petit Pitt, qu'on plaçait, à six ans, sur une table, et qui récitait des morceaux de tous les orateurs anglais. Et parlant ainsi, en débitant sa longue leçon, M. Thiers, dans sa petite taille, qui permettait à peine d'apercevoir sa tête au-dessus du marbre de la tribune, avec sa parole enfantine, et son accent provençal, qui terminait chacune de ses phrases par un chant monotone, M. Thiers ressemblait lui-même au petit Pitt, monté sur une table, et émerveillant les auditeurs par les prodiges d'une mémoire inouie. Mais la ressemblance s'arrête là, car le petit Pitt est descendu de sa table pour devenir un grand ministre, et je ne crois pas qu'il en arrive jamais autant M. Thiers. Je vais m'expliquer.

Ce qui manque au talent de M. Thiers, c'est l'élévation. Un homme ne domine les autres hommes que par cette qualité. L'effet de la parole de Benjamin Constant n'était-il pas universel? ses discours ne firent-ils pas une vive impression sur les masses? Qui s'élevait plus haut par la pensée que Benjamin Constant? Qui ouvrait une plus large perspective que lui, quand il abordait un sujet? Pendant vingt ans, Benjamin Constant a été l'homme du parti populaire; il n'est pas une seule des questions qui s'agitent aujourd'hui, qu'il n'ait traitées dans ses écrits et à la tribune, et partout il a porté la lumière de son génie; il s'est

emparé doucement des esprits qu'il enseignait; il les a conduits dans tous les détours de la science politique; il les a enlevés sur les hauteurs de la pensée où il vivait lui-même, sans qu'ils aient jamais été éblouis de cet excès de clarté. M. Royer-Collard a prononcé quelques discours qui ont été lus de toute la France. Ce que la logique a de plus concis, de plus nerveux et de plus profond, se déroulait dans sa puissante parole; aussi toute la France a compris les discours de M. Royer-Collard, et les sept élections dont il a été salué le même jour, prouvent qu'il n'était resté obscur pour personne. Vous chercheriez vainement dans les discours de M. Thiers les traces de ces nobles et grandes écoles. Sa personnalité domine dans tout ce qu'il médite et dans tout ce qu'il écrit. Il se flatte, il se mire; s'il veut vous convaincre, il en appelle à lui; combat-il l'aristocratie, il vous dit qu'il n'a pas de penchant pour elle, parce que moins qu'un autre il voudrait la trouver sur son chemin; s'il veut vous effrayer de la guerre, ce ne sont pas les terreurs de l'invasion qu'il vous retrace, ni ses suites terribles; il vous déclare que, pour lui, il a plus besoin de la paix que tout autre, car elle convient à ses études, à ses loisirs et à ses goûts. C'est ainsi qu'il procède; tout part de sa personne, et tout revient aboutir à cette personne dont il est si préoccupé. Quand M. Thiers, jeune avocat ignoré, passait son temps à écrire l'histoire, n'ayant aucun titre pour se mettre en relief, il daignait encore procéder par la philosophie et la morale; son ame se plaçait quelquefois au niveau des vastes et mémorables évènemens qu'il avait à retracer; mais à mesure qu'il est monté, son esprit est descendu dans de plus basses régions; plus le théâtre où il s'agitait s'est élargi, plus sa vue s'est resserrée; et l'historien qui jugeait avec froideur, avec trop de froideur peut-être, les hommes et les intérêts qui devaient le plus le froisser, a fait place à un ministre qui n'a déposé, au seuil du pouvoir, aucune inimitié, quelque petite qu'elle soit, qui conserve continuellement, au milieu des tracas des affaires de l'état, de petites répugnances, des haines mesquines, toutes les passions et toutes les tristes vanités de la vie pauvre et disputée qu'il menait autrefois. Le jeune homme qui travaillait pour l'avenir, était quelquefois à plaindre de sentir ainsi; le ministre est coupable d'apporter ses secrètes

passions là où l'on ne doit avoir que la passion du bien public; et quand il se sert du pouvoir dont il est dépositaire pour satisfaire à ses aversions; quand il poursuit de ce pouvoir ceux dont il ne devrait voir, lui ministre, que les talens et la capacité, il commet plus qu'une faute, il se rend coupable d'une lâcheté indigne, et d'une lâcheté d'autant plus honteuse, qu'elle restera impunie; car personne n'aura jamais le droit de lui en demander compte.

Je le sens, monsieur, c'est avec répugnance que je vais suivre M. Thiers dans sa vie de ministre, car c'est un tableau affligeant que celui de l'abus de l'intelligence et de l'esprit. Que la vie de l'homme public est belle quand elle part, comme celle de Canning, d'un point obscur et caché, difficile d'abord, contestée, laborieuse et souffrante, s'élevant par mille détours que nécessitent les obstacles, comme un sentier lumineux sur le flanc d'une noire et aride montagne! Mais le but est en vue de tous, on sait où va cet homme qui monte ainsi; plus il marche, et plus la bannière qu'il porte, et où sont inscrits ses principes, se déploie et resplendit au vent de la fortune, et à la clarté du soleil levant. La liberté et l'humanité forment le but dont on le voit sans cesse approcher davantage; cette figure croît, s'élargit et s'agrandit toujours à mesure qu'elle gravit, car elle ne s'éloigne pas de ceux qui l'entouraient au point de son départ; elle ne s'est mise en route que pour leur faciliter le trajet et leur aplanir la terre. Ce n'est pas un homme qui triomphe alors, c'est l'idée qui le porte, et le monde se trouve amplement payé, par sa fortune et sa célébrité, de l'appui qu'il lui donne. Mais, quand ces idées de liberté et d'amélioration sociale tirent un homme du néant, le portent d'abord à la réputation, puis au pouvoir et à la richesse, et que cet homme, au lieu de représenter la pensée qui l'a fait éclore, se montre aussi insouciant du peuple que s'il n'avait jamais connu le peuple, aussi dégoûté de la liberté que s'il n'avait jamais souffert du mépris du pouvoir pour la loi, aussi épris du monopole et du privilége que s'il ne lui avait pas fallu vingt ans de sueurs et d'efforts pour briser les barrières qui l'arrêtaient, alors il vaudrait mieux détourner les yeux que de s'arrêter à l'examen de cette vie, et on devrait fermer le récit de cette histoire qui n'est plus qu'un livre immoral.

Le 11 octobre 1831 fut un grand jour pour M. Thiers. Il fut nommé ministre ce jour-là. Le maréchal Soult avait accepté la présidence du conseil, M. Humann les finances; M. Guizot restait relégué au ministère de l'instruction publique, et M. de Broglie avait le portefeuille des affaires étrangères. Il y eut comme une lutte entre M. Thiers et M. d'Argout qui prétendait au ministère de l'intérieur, lutte assez grotesque, car on proposa de les faire tirer au sort, et M. Thiers, comptant sur son étoile, se soumettait de bonne grace à ce genre d'élection; mais le roi, qui entendait mieux la dignité de sa couronne, s'y opposa. M. d'Argout, étant le plus ancien, eut le choix, et prit tout ou à peu près. M. Thiers fut ministre de l'intérieur, il est vrai, mais toutes ses attributions passèrent au ministre du commerce et des travaux publics. On laissa à M. Thiers la police, le télégraphe et les fonds secrets.

Pour la police et les télégraphes, vous savez ce qu'en fit M. Thiers. L'arrestation de la duchesse de Berry fut le premier acte de son ministère, et pour les fonds secrets, M. Thiers étant dispensé d'en rendre compte, nous n'en parlerons pas.

Ce ministère dura long-temps. Vous avez suivi, dans le temps, monsieur, ses transformations successives. M. Thiers passa au département du commerce, et revint au ministère de l'intérieur, mieux doté cette fois, quand il eut fait choir son collègue, M. d'Argout, lequel tomba très mollement, comme vous savez, sur le lucratif emploi de gouverneur de la Banque. Puis vinrent les dislocations successives. Le maréchal Soult succomba à son tour sous les insinuations de M. Thiers qui minait le terrain devant ses pas. Le maréchal avait eu le tort irrémissible, il est vrai, d'accoler au nom de M. Thiers une épithète à la fois comique et brutale, bonne tout au plus dans les camps, mais qui malheureusement restera. D'ailleurs, le maréchal faisait sentir trop lourdement sa domination à son jeune collègue. M. Thiers mit à sa vengeance une ténacité profonde; chaque jour sa voix s'insinuait plus profondément dans l'esprit du maître et de ses collègues. Il parlait sans cesse du mauvais effet que produisait le mystère des fournitures, des embarras que préparait au ministère le goût du maréchal pour les dépenses que les chambres n'avaient pas votées; et il est notoire que la police du ministère de

l'intérieur fut alors chargée de recueillir des notes sur l'effet produit dans toutes les garnisons et dans toutes les places de guerre, par l'administration du maréchal Soult. Le maréchal lui-même eut bientôt connaissance de ees démarches; il vit qu'on ne cherchait qu'une occasion de rompre avec lui, et l'opposition qu'il mettait à la nomination de M. Decazes à la place de gouverneur d'Alger, servit de prétexte. La séance du conseil ressembla ce jour-là à une scène de pugilat. M. Thiers reprocha au maréchal Soult jusqu'à l'exil du général Excelmans, en 1815, et son ingratitude envers M. Decazes, qui l'avait lui-même rappelé de l'exil, contre l'avis du duc de Richelieu. La bataille se termina à l'avantage de M. Thiers, et le vieux vainqueur de Toulouse se retira à Saint-Amand.

Ce fut le tour du maréchal Gérard. L'ascendant de M. Guizot avait beaucoup grandi dans le conseil; mais il était encore loin d'être tout-puissant. M. Thiers se rapprocha de M. Guizot. Il avait eu quelques velléités de faire alliance avec M. Dupin; mais il vit bientôt que le moment n'était pas favorable, et il remit à un autre temps ce rapprochement qui se fera quelque jour; car M. Thiers ne renoncera jamais à cette habitude qu'il a contractée, de brocanter tous les portefeuilles ministériels, à l'exception du sien, dès que le moindre ébranlement se fait sentir.

Le maréchal Gérard devint bientôt un embarras pour M. Thiers. Les journaux, qui ont leurs jours d'habileté, avaient adopté une singulière façon de faire la guerre aux ministres. Ils louaient à outrance le maréchal Gérard. Le maréchal avait destitué quelques employés du ministère de la guerre, accusés de prévarication : on se mit à vanter avec enthousiasme cet acte d'intégrité; mais en même temps, on disait qu'en sa qualité de président du conseil, il devait ordonner une semblable enquête dans tous les départemens du ministère, et particulièrement dans le ministère de l'intérieur. En plaçant le maréchal aussi haut, on ne manquait pas d'attaquer M. Thiers sur la facilité de ses principes, et sur les désordres que sa complaisance aveugle souffrait autour de lui. De son côté, ce qu'on nommait le tiers-parti avait accès près du maréchal, grace à de vieilles liaisons; on le décida à plaider la cause de l'amnistie, et l'amnistie servit à M. Thiers contre le maréchal Gérard,

comme la nomination au gouvernement d'Alger lui avait servi contre le maréchal Soult. Le président du conseil prit sa retraite.

M. Thiers eut alors une de ces occasions, fréquentes depuis, où il montra tout son savoir-faire. Il s'adressa d'abord à M. Molé et lui offrit la présidence avec le ministère de la marine, la présidence sans portefeuille, le ministère des affaires étrangères sans présidence; il disposa en maître du portefeuille de tous ses collègues; et enfin, ne pouvant réussir, ni près de M. Molé, ni près de M. Dupin, il se décida à abandonner sa place. De son côté, M. Guizot se retirait parce qu'on n'avait pas voulu porter à la présidence du conseil M. de Broglie, qui effrayait beaucoup M. Thiers. Je ne raconterai pas l'histoire de toute cette intrigue ministérielle, histoire bien connue, sans intérêt maintenant, et qui se termina par ce rêve de trois jours, qu'on nomme le ministère du duc de Bassano. La comédie finie, le ministère se constitua sous la présidence du maréchal Mortier, et M. Thiers reprit sa vie habituelle, c'est-à-dire qu'il ne s'occupa pas plus des affaires de son ministère qu'auparavant, car M. Thiers n'est un ministre actif et vigilant qu'au jour où il s'agit de défendre son portefeuille.

Quand cette sourde guerre ministérielle, qui se fait sans cesse, après avoir désarçonné deux maréchaux, eut épuisé les forces du malheureux maréchal Mortier qui demandait à grands cris sa retraite, M. Thiers se remit en campagne et tâcha de se débarrasser de ses collègues, mais particulièrement de M. Guizot. Vous me dispenserez encore, je l'espère, du récit de cette querelle qui dura quinze jours. Le débat roulait sur la présidence. M. Guizot proposait encore M. de Broglie, et M. Thiers, qui savait que M. de Broglie c'était M. Guizot, se débattait de toutes ses forces pour éloigner cette nomination. Enfin, le roi, fatigué de ces tristes débats, fit venir M. Thiers et M. Guizot, et les invita, avec beaucoup de dignité, à terminer ce scandale public, en s'entendant pour former un nouveau ministère. Il était onze heures. A midi M. Thiers et M. Guizot furent amis; M. Thiers acceptait la présidence de M. de Broglie, deux heures après M. Thiers avait encore changé. Mais je ne puis vous expliquer ces tergiversations, sans vous parler encore de M. de Talleyrand, ce dieu, souvent impénétrable, de M. Thiers.

M. de Talleyrand différait d'avis avec M. Thiers, au sujet de l'Espagne. M. de Talleyrand voulait qu'on ne s'occupât point de l'Espagne, qui, disait-il, serait soumise à la France pendant cinquante ans, à cause de son peu de civilisation et de ses guerres civiles. D'accord en cela avec M. de Talleyrand, M. Guizot se montrait tout-à-fait opposé à l'intervention en Espagne. M. Thiers, au contraire, voulait faire marcher une armée au-delà des Pyrénées, et il demandait cette expédition avec la même ardeur qu'en 1830, quand il demandait la guerre sur le Rhin. Cependant M. de Talleyrand ne frayait alors qu'avec M. Thiers. Il avait le dessein de former une alliance contre la Russie, d'accord avec M. de Metternich, alliance dont le premier article était de s'opposer à l'établissement des Russes à Constantinople; car alors la navigation du Danube échapperait à l'Autriche. M. Guizot et M. de Broglie voulaient faire entrer l'Espagne dans cette coalition, et M. de Talleyrand, qui, je ne sais pourquoi, ne voulait pas entendre parler de l'Espagne, se jeta du côté de M. Thiers.

Il entre toujours deux vues dans les projets de M. de Talleyrand: l'une générale, et l'autre particulière. Il songeait à conclure à la fois l'alliance de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre, et le mariage de la fille de Mme la duchesse de Dino avec un magnat hongrois, le prince Esterhazy. Ce fut à cette époque qu'on annonça la nomination de M. de Talleyrand à l'ambassade de Vienne. A cette époque aussi, l'idée vint à M. Thiers, soutenu sans doute par M. de Talleyrand, de se faire nommer ministre des affaires étrangères; qui sait? peut-être président du conseil! A cet effet, M. Thiers entra complètement dans les vues de M. de Talleyrand, et le projet d'alliance faisait déjà tant de progrès, que, sur l'inspiration du vieux prince, le comte Appony se rendit près du roi, et lui déclara que S. M. l'empereur d'Autriche, ainsi que M. de Metternich, verraient avec plaisir la nomination de M. Thiers au ministère des affaires étrangères. Tout allait bien jusque-là, mais cette démarche perdit tout. D'un mot, M. Thiers comprit que la recommandation des puissances étrangères, en sa faveur, paraissait suspecte, et il se hâta de renoncer à des prétentions qui commençaient à devenir publiques.

Il revint donc à M. Guizot, et consentit à reconnaître M. de Bro-

glie comme régulateur de la diplomatie. Cependant il se débattit encore pour ne pas accepter sa présidence. Ses amis, disait-il, se moquaient de son excès de condescendance; on l'accusait de se soumettre à l'influence des doctrinaires, et de se résigner à n'être que le prêcheur et le *bavard* du ministère, toujours prêt à monter à la tribune pour défendre des actes qui n'étaient pas les siens. La réponse de M. Guizot fut à la fois orgueilleuse et digne : « J'ai donné, dit-il, mon nom à un ministère; j'ai refusé deux fois le portefeuille de l'intérieur avec *toutes* ses attributions ; je me suis confiné dans l'étroit département de l'instruction publique, et je n'ai pas cru déroger. L'homme fait sa position, la mienne sera toujours assez importante et assez belle. » On pense bien que M. Thiers ne se rendit pas à cette réponse; il se retira dans la maison de sa belle-mère, parla de traduire *Tite-Live*, d'écrire l'histoire du consulat, et prit plaisir à voir l'embarras de ses collègues. La chambre était assemblée, et la majorité, moins insouciante que M. Thiers, voyait avec terreur le ministère s'écrouler une troisième fois. On s'assembla chez M. Duvergier de Hauranne, et de là chez M. Fulchiron. M. Piscatory eut alors l'idée de nommer dans cette réunion des commissaires de la majorité, qui devaient notifier à M. Guizot et à M. Thiers la nécessité où ils se trouvaient de s'entendre et de s'embrasser. M. Jacqueminot, M. Benjamin Delessert et M. Fulchiron furent les plénipotentiaires de cette assemblée; grace à eux, M. Thiers rentra au ministère de l'intérieur, et renonça encore pour quelque temps à ses nouveaux rêves d'ambition.

Est-ce là, me direz-vous, le tableau de la vie d'un homme d'état? et je vous vois d'ici très mécontent des maussades intrigues que je vous conte. Hélas! monsieur, je n'ai pas d'autres récits à vous faire; c'est là toute l'histoire du ministère de M. Thiers, et je pourrais vous parler long-temps sur ce ton; mais je respecte trop votre esprit et votre rang pour arrêter votre attention sur de pareilles misères. Cette jeune ame si active et si avide de prendre part aux grandes affaires, si éprise de l'austère figure des génies organisateurs de notre révolution, voilà donc tout ce qu'elle a produit et ce qu'elle sait faire! Pour moi, je l'avais pressenti, et je ne m'étonne point. M. Thiers l'historien et M. Thiers le ministre sont bien le même homme. Le métier de l'historien n'est-il

pas de chercher la grandeur de ceux *qui n'ont pas rempli tout leur mérite*, pour me servir d'une heureuse expression du cardinal de Retz? N'est-ce pas à lui de montrer ce qu'ils eussent fait dans une circonstance favorable, d'examiner la capacité qui a réussi, et de récompenser par son éloge celle qui n'a pas pu se produire? Le peuple seul est aux genoux des heureux. Comme historien, M. Thiers n'a rien fait de tout cela. Il admire Napoléon après Arcole et les pyramides; s'il eût fait l'histoire de l'empire, il le dédaignerait sans doute après Waterloo. Comme ministre, M. Thiers est tout aussi incapable de découvrir un homme qui n'a pas réussi; à la chambre, il n'a de paroles flatteuses que pour l'orateur qui vient d'avoir un succès; s'il échoue, il oublie à la fois son influence et son mérite, et il lui tourne le dos.

En un mot c'est un sens grossier et vulgaire qui le dirige; et son approbation même est offensante, car elle s'adresse au bonheur et non à la capacité. M. de Villèle reconnaissait les supériorités où elles se trouvaient. M. Guizot, qui est un homme d'un sprit bien autrement élevé que celui de M. de Villèle, affecte d'apprécier partout le mérite et de le distinguer. M. Thiers le hait au contraire. Il en est, je ne dis pas jaloux, mais blessé, et il semble que son propre mérite suffise à tout. M. Thiers a surtout deux prétentions très contradictoires: il y a des jours où il se figure qu'il représente l'aristocratie du régime nouveau, et il en est d'autres où il se croit le type de la démocratie de la révolution de juillet. Pour cette dernière vanité, elle lui vient chaque fois qu'il entend dire que M. Guizot et M. de Broglie représentent la restauration. Dans la discussion, au conseil, des lois du 9 septembre 1835, M. Thiers l'a emporté sur M. Guizot et M. de Broglie, qui se refusaient à toucher à la loi du jury; n'importe, M. Thiers est l'homme de juillet; M. Thiers, l'ennemi le plus ardent de la presse, qui tient les détenus politiques dans une captivité si rigoureuse, M. Thiers qui défendait l'hérédité de la pairie, qui prouvait que l'indépendance de l'Italie et de la Pologne est une chimère, M. Thiers est l'homme de la révolution de juillet, comme il a été l'homme de Mirabeau, l'homme de Turgot, de Necker, de Camille Desmoulins, de Robespierre, de Napoléon! Quand ce qu'on nomme les opinions de la gauche triompheront (si jamais

elles triomphent), il dira à leurs partisans : *Je suis oiseau, voyez mes ailes!* Ne suis-je pas du peuple comme vous? n'ai-je pas loué Robespierre? n'ai-je pas défendu pied à pied, contre Charles X, le terrain de la révolution? J'aurais beau couvrir mes épaules plébéiennes de deux ou trois manteaux de pair, ils ne cacheraient pas mon origine et le sang d'où je sors. —

Voilà ce que fera M. Thiers : il suivra le flot de la fortune et de la puissance, comme il l'a suivi, de Manuel à M. Laffitte, de M. Laffitte au baron Louis, du baron Louis à Casimir Périer, et de Périer à M. de Talleyrand. Il passait par la porte de droite; tout le changement qui se fera dans sa vie et dans sa conscience, consistera à passer de nouveau, comme autrefois, par la porte de gauche. Pourvu que cette porte mène au banc des ministres, n'est-ce pas tout ce qu'il veut? Mais je m'arrête, monsieur, car je n'ai pas le dessein d'écrire la vie de M. Thiers. Je n'en veux pour preuve que le silence que j'ai gardé sur l'intérieur du ministre, sur son entourage, sur les influences qui dominent auprès de lui, sur le célèbre dîner de Grand-Vaux, et sur une foule d'autres circonstances que je m'abstiens même de citer; je ne me suis prescrit que la tâche de vous exposer rapidement le caractère politique de M. Thiers, et je crois que je l'ai remplie sans sortir de mes limites. *Publica sunt hæc negotia, non privata*, comme dit le vieux Flodoard en parlant de Hugues Capet.

(*West-End-Review.*)

L'ESPAGNE

DEPUIS 1830.

PREMIÈRE PARTIE.

Investie depuis deux ans et plus du glorieux privilége des enseignemens politiques, l'Espagne donne en spectacle au monde le labeur et l'effort d'un enfantement long et difficile. Quel fruit naîtra de ses angoisses? quel terme aura son épreuve? voilà les questions que s'adressent l'un à l'autre les témoins de sa laborieuse délivrance. L'œil fixé sur la Péninsule orageuse, l'Europe en étudie les tempêtes avec une anxiété singulière, attentive à surprendre, au milieu de ce grand désordre des élémens sociaux, le secret encore voilé de l'avenir. Or, ce secret n'est pas facile à pénétrer, car le drame est complexe, et l'Espagne n'est pas un pays comme un autre. C'est bien là qu'on marche sur des cendres trompeuses. L'Espagne est une terre de mystère, où l'on ne s'aventure pas sans émotion ; on n'y pose le pied qu'en tremblant, tant elle cache d'abîmes, et plus on la connaît, plus on la redoute. De bien habiles s'y sont trompés, et pour n'en citer qu'un exemple, mais celui-là est mémorable, qui expia plus rudement que Napoléon sa téméraire ignorance? quelle méprise coûta plus cher?

Quelque étude qu'on ait faite du pays, quelque connaissance qu'on ait pu acquérir du théâtre et des acteurs, il faut se garder d'aller donner à l'étourdie contre les questions vitales qui se discutent à cette heure au-delà des Pyrénées, sous peine de compromettre son jugement et de perdre tout crédit sur la matière. Ici plus qu'ailleurs, la circonspection est nécessaire ; quand il s'agit de l'Espagne, il faut être sobre de prophéties, car l'Espagne se plaît à contrarier les prophètes et à les démentir. Ce n'est donc point la trompette inspirée des prophètes que nous allons emboucher, nous ne prétendons point nous élancer au trépied des sibylles; modeste narrateur, nous allons dire ce que nous avons vu, laissant à chaque fait le soin de porter sur lui-même ses propres conclusions. Aussi bien tout fait ne renferme-t-il pas en soi son idée, et le fait une fois posé et bien établi, l'idée n'en jaillit-elle pas d'elle-même sans qu'il soit besoin de la dégager violemment? La cause espagnole est pendante au tribunal suprême de l'opinion; témoin véridique, nous venons déposer ce que nous savons, et notre témoignage sera une nouvelle pièce de conviction ajoutée à l'instruction de ce grand procès. Nous voudrions qu'il contribuât à en débrouiller le chaos, et qu'il y jetât quelques clartés nouvelles.

Mais avant d'entrer dans les faits actuels, il nous a paru nécessaire de revenir sur nos pas de quelques années, afin de prendre les évènemens à leur racine, et d'en établir la filiation d'une manière nette et positive. L'Espagne de 1835 est tout entière dans l'Espagne de 1830; c'est donc à 1830 que nous allons remonter. 1830 est une époque non moins mémorable dans l'histoire d'Espagne que dans l'histoire de France; elle marquera dans les annales des deux peuples, ici, par une révolution de place publique, là, par une révolution de palais.

Ferdinand VII venait d'épouser Marie-Christine de Bourbon, princesse des Deux-Siciles (1); l'année s'ouvrit au milieu des réjouissances; la vieille étiquette raide et fardée des Espagnes avait

(1) C'était sa quatrième femme. Il avait épousé, en premières noces, une princesse napolitaine; en secondes, Marie-Isabelle, princesse de Portugal; en troisièmes, Marie-Amélie, princesse de Saxe. Il n'avait d'enfans d'aucune de ces trois premières femmes.

déridé son front morose, à l'avénement d'une reine jeune, belle, avide de fêtes, peu scrupuleuse et peu formaliste en matière de plaisir. Si long-temps close et muette, la cour de Madrid avait rompu son silence funèbre; le palais s'était rouvert aux dissipations mondaines, et la nouvelle idole, couronnée de fleurs, en avait chassé les ombres sanglantes des Riego, des Lacy, des Porlier. C'étaient tous les jours de nouvelles recherches, tous les jours de nouveaux délires; quel prophète alors, se recueillant au milieu de cette étourdissante ivresse, eût osé prédire les résultats, pourtant si prochains, de ce bruyant hyménée? On ne croyait inaugurer qu'une reine, on inaugurait une révolution.

Il faut le dire pourtant, et cela fait l'éloge de la perspicacité monacale, plus d'un moine eut alors, sinon le don de prophétie, du moins le pressentiment vague et sourd qu'une ère nouvelle allait commencer. Un religieux de Valence, chargé de faire à la princesse les honneurs de je ne sais plus quel vestiaire de la madone, avait remarqué avec une sorte d'effroi douloureux que toute cette sainte friperie avait médiocrement touché l'irrévérencieuse Napolitaine; elle n'avait accordé à ces merveilles surannées qu'un regard rapide et distrait : — « Sa majesté ne resta dans l'église que quelques minutes, nous disait le vieux moine en secouant tristement la tête, et le soir elle était la première au bal; elle y resta la dernière. » — Une reine d'Espagne préférer le bal à l'église et le laisser voir, quelle effrayante nouveauté! quel sujet de méditation pour les cloîtres!

Une circonstance vint redoubler l'allégresse publique; on annonça que la reine était grosse, et les fêtes furent plus brillantes, plus multipliées que jamais. Pour s'expliquer cette ardeur insatiable de plaisir qui alors s'empara de l'Espagne, il faut se rappeler qu'elle en était sevrée depuis bien long-temps; fidèle en cela aux traditions de Philippe II, la tyrannie sombre et soupçonneuse de Ferdinand VII avait proscrit tout divertissement public et privé. On ne pouvait danser, on ne pouvait recevoir ses amis chez soi sans une permission spéciale du monarque, qui presque toujours la refusait, car le bal pouvait être une émeute, la réunion d'amis un complot. Cette austérité violente avait jeté sur l'Espagne un voile de deuil, et malgré la fureur carnavalesque

des dernières années, cette teinte monacale ne s'est un peu éclaircie qu'à Madrid. Les provinces et l'Andalousie elle-même — je ne parle que des villes, — en ont gardé un air de tristesse, de contrainte. Ce fut la reine Christine qui la première rompit le ban; ce fut elle qui leva la triste consigne de son royal époux; elle aimait la danse, on dansa, et cette première conquête lui coûta plus peut-être que toutes celles qu'elle fit depuis. Du reste, le peuple de Madrid a profité de la licence en écolier qui s'émancipe: alors que Paris et l'Europe le croient tout entier livré aux passions politiques, il danse.... et il répond aux coups de canon de la guerre civile par les coups d'archet des *Délices* et de *Sainte-Catherine* (1). La gravité castillane a pu exister aux jours de Charles-Quint et de Philippe II; mais il y a long-temps que les traditions en sont perdues, elle a suivi les destinées de la monarchie universelle.

Cependant il y avait au fond du palais une espèce de moine au sang royal qui prenait peu de part à ces réjouissances mondaines. Dévot et absorbé en de saintes pratiques, il contemplait d'un œil jaloux, d'un œil inquiet surtout, la jeune étrangère qui venait si inconsidérément jeter la vieille terre apostolique dans ces innovations audacieuses. Comme le religieux de Valence, il était, lui aussi, travaillé de pressentimens sinistres. Il voyait l'orage se former sur lui, il présageait que ce mariage, salué par tant de vœux, objet de tant d'espérances, pourrait bien, dans l'avenir, lui arracher un trône; ce dévot inquiet et mécontent était le frère du roi, l'infant don Carlos.

La monarchie a ses niveleurs comme la démocratie; il y a dans tous les ordres des hommes qui poussent aux extrêmes et qui compromettent les principes en les outrant; Caïus Gracchus avait derrière lui Livius Drusus, Ferdinand VII avait don Carlos. On s'étonnera sans doute que ce Ferdinand VII, si absolu, si méchant, pût être estimé trop libéral et trop doux au gré d'un parti. Ce parti existait pourtant en Espagne : il recrutait dans les couvens,

(1) *Las Delicias* sont la *Grande-Chaumière* de Madrid. *Santa-Catalina* est une salle où ont lieu en temps de carnaval les bals masqués de la bonne compagnie.

il avait pour meneurs quelques moines furieux, quelques absolutistes acharnés, et, comme tous les partis, des ambitions personnelles qui, éloignées des affaires, aspiraient à en partager les bénéfices. Ces derniers n'étaient pas les moins ardens. Ce parti que nous appellerons apostolique, faute de lui trouver un autre nom, traitait Ferdinand de révolutionnaire; n'avait-il pas accepté la constitution de 1812? ne l'avait-il pas jurée encore en 1820? Il est vrai qu'il l'avait violée, et que, prince parjure, il avait effacé son serment avec le sang de Riego; mais le crime n'en avait pas été moins commis, et les moines ne pardonnent pas. Ils craignaient pour l'avenir des tergiversations nouvelles, et il faut dire que la faiblesse de Ferdinand légitimait leurs appréhensions.

Le parti avait besoin d'un nom, et il avait choisi pour chef suprême et pour drapeau l'infant don Carlos. Si dévot que fût ce prince, il n'était pas sans ambition, et la gloriole du trône l'eut bientôt enivré. Il avait déjà prêté son nom à plusieurs conspirations dirigées contre son frère, celle entre autres de 1827 qui eut une si sanglante issue; s'il ne donnait pas précisément son nom aux factieux, il le laissait prendre, ce qui est la même chose; seulement c'est un peu moins brave (1). Il n'aurait pas tiré l'épée, mais Caïn résigné d'avance, il eût bien volontiers laissé l'épée des autres lui frayer les voies du trône, et, la route faite, il eût daigné y monter, même sur le cadavre de son frère. C'était pécher par excès d'impatience, car Ferdinand n'ayant pas d'enfant, la couronne était reversible à don Carlos, son héritier légitime; mais les

(1) C'est à ces intrigues monacales en faveur de don Carlos que se rapporte l'entreprise de Bessières en 1825. Bessières était un déserteur de Montpellier; réfugié à Barcelone, il fut d'abord domestique, puis soldat dans l'armée française, qu'il déserta pour passer à l'ennemi. A la paix, il se fit ouvrier teinturier; au retour du régime constitutionnel, il se fit démagogue, et son exaltation factice le rendit suspect au parti libéral. Il conspira, fut arrêté, condamné à mort. Mené au supplice, il allait monter à l'échafaud lorsque le peuple demanda sa grace et le sauva. La peine fut commuée en un simple bannissement. Il se retira à Perpignan. Lors de l'invasion de 1823, il repassa en Espagne, et cette fois il se fit apostolique. La régence d'Urgel lui donna le brevet de colonel; Ferdinand VII le combla d'honneurs et l'appela au premier commandement du royaume. Bessières lui témoigna sa reconnaissance en conspirant contre lui au profit de son frère. Il

apostoliques craignaient que Ferdinand ne vécût trop long-temps; ils craignaient surtout qu'il ne se remariât encore, afin de tenter une quatrième fois les chances d'une postérité directe.

L'évènement a prouvé que leurs craintes étaient fondées. Les espérances de l'infant et de son parti s'anéantissaient dans les noces de Marie-Christine; la princesse de Sicile était comme un ange de conciliation envoyé du ciel pour pacifier cette Thébaïde intestine dont les annales d'Espagne offrent d'ailleurs tant d'exemples. Or, ce n'était point le compte du parti, et il accueillit la nouvelle reine avec une colère, une haine qui n'attendait pour éclater qu'une occasion.

Une espérance pourtant lui demeurait : il était peu probable que cette quatrième épreuve réussît plus que les trois premières, et qu'il naquît un prince des Asturies. La grossesse de la reine fut un coup de foudre pour les apostoliques; mais enfin il leur restait encore une dernière chance, il pouvait naître une fille, et alors en vertu du droit salique la succession n'en appartenait pas moins au protégé des moines, à don Carlos. Nous voici ramenés au point d'où nous étions partis. La grossesse de Christine était donc en de telles conjonctures un événement capital; elle était le signal d'une révolution.

Ferdinand, on le comprend, n'aimait pas son frère, il aimait en revanche sa jeune femme; de l'union de ces deux circonstances naquit la fameuse *pragmatique sanction* du 29 mars. Ferdinand voulait à tout prix éloigner don Carlos du trône; la reine y était bien plus intéressée que lui, puisque l'avénement de l'infant, son irréconciliable rival, eût été pour elle une disgrace éternelle; don Carlos roi, elle perdait à jamais l'espoir, assez naturel dans son état, d'une régence qui dès-lors était son idée fixe. Si l'on

entra en pleine révolte le 14 août 1825, et parcourut une partie de la Castille en proclamant don Carlos. Il fut arrêté par le comte d'Espagne, le 25, près de Molina d'Aragon, et fusillé avec sept officiers qui avaient suivi sa fortune. Quant à l'insurrection de 1827, dites des *agraviados* (ulcérés), elle fut plus grave. La Catalogne en fut le théâtre, et l'on a prétendu qu'elle cachait une arrière-pensée d'indépendance provinciale. Nous aurons dans la suite l'occasion de revenir sur ce tragique épisode de la restauration espagnole.

eût été sûr de mettre au monde un fils, on n'eût rien changé sans doute à l'ordre de successibilité établi en Espagne par la maison de Bourbon, mais on n'en pouvait pas courir la chance; on jugea plus prudent d'abolir la loi salique, elle fut abolie.

Grande fut la rumeur dans le sein du parti monacal; vives furent les réclamations de don Carlos contre ce coup d'état inattendu. Mais le clergé était ici en contradiction flagrante avec lui-même; dépositaire, au moins il s'en vante, des antiques traditions de la monarchie espagnole, il aurait dû, pour être dans son rôle, s'associer à la pragmatique sanction, puisqu'elle n'était et n'est en effet que le retour de l'ancien droit espagnol, en vigueur dès le temps des Goths et pratiqué sans réclamation et sans interruption pendant près de mille ans, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

Pendant cette longue série de siècles, nous trouvons la femme sur le même rang que l'homme dans le droit de succession, et, sans vouloir traiter ici le fond de la question, ce qui nous entraînerait trop loin, nous devons remarquer que l'Espagne a une obligation particulière au droit goth, puisqu'elle lui doit le bienfait immense de l'unité. C'est en effet le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, avec Isabelle, reine de Castille, qui a fondé la monarchie espagnole par l'inséparable union des deux couronnes jusqu'alors rivales et divisées. Avant cette époque mémorable il y avait eu des Espagnes, il y eut dès-lors une Espagne. Or, si en vertu de la loi salique, les femmes eussent été proscrites du trône, Isabelle n'aurait pas régné, l'union n'aurait pas eu lieu, et il y aurait encore aujourd'hui une couronne de Castille et une couronne d'Aragon.

Ajoutons que Charles-Quint n'a régné sur l'Espagne qu'en vertu du droit goth, car son père était Flamand; sa mère, Jeanne-la-Folle, était fille d'Isabelle-la-Catholique.

Le droit ancien fut conservé intact par la dynastie autrichienne, et la successibilité féminine était si bien regardée comme un des élémens fondamentaux de la constitution monarchique, qu'en 1659 l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, renonça, en épousant Louis XIV, à tous ses droits sur l'Espagne. C'est ce que les historiens appellent la *Capitulation matrimoniale*. Ce ne fut point

par conséquent en vertu de ce mariage que la maison de France succéda, quarante ans plus tard, à la maison d'Autriche sur le trône des Espagnes; ce fut en vertu d'un testament, arraché à Charles II par des moyens plus ou moins légitimes, mais qui sauva l'Espagne du démembrement arrêté d'avance au congrès de Ryswick.

Un des premiers actes du petit-fils de Louis XIV, monté au trône d'Espagne sous le nom de Philippe V, fut de substituer le droit salique des Bourbons à l'ancienne succession castillane de sa nouvelle patrie. Ainsi ce qu'un Bourbon avait défait, un Bourbon avait bien le droit de le refaire, et rien n'empêchait Ferdinand VII de relever l'édifice démoli par son trisaïeul Philippe V (1).

On objectera peut-être que, fidèle, au moins quant aux formes, à l'ancienne constitution espagnole, Philippe V fit sanctionner par les Cortès de 1713 son nouveau droit de succession. Mais ces Cortès de 1713 étaient une dérision. On sait ce que les assemblées nationales étaient devenues depuis Charles-Quint. Instrument docile dans la main du roi, ce fantôme imposteur n'était plus évoqué de sa tombe que pour venir prêter au despotisme l'autorité corruptrice d'une légalité mensongère. Les élections étaient devenues un pur trafic; la charge de député, *procuradore a cortes*, était une bonne place qu'on achetait, souvent pour la revendre, et quand on la gardait pour soi, c'était afin de s'indemniser de ses avances en mordant à l'impur gâteau dont les rois payaient une servilité mise à l'encan. Descendue à ce point de dégradation, la représentation, dite nationale, n'était plus qu'un greffe où l'on enregistrait en silence, et sans contrôle, tous les actes de la volonté royale; encore la volonté royale ne prenait-elle pas toujours la peine de réunir ces commodes greffiers; si accommodans qu'ils fussent, on se dispensait de leur présence; on

(1) Encore faut-il remarquer que Philippe V n'institua pas la loi salique pure; sa pragmatique n'excluait point les femmes d'une manière absolue; les mâles, quelle que fût leur distance, leur étaient bien préférés, mais les mâles manquant dans la famille royale, les femmes étaient appelées au trône. Ainsi, supposons que les trois infans don Carlos, don Francisco et don Sébastien n'existassent ni eux ni leurs enfans, la petite Isabelle serait reine légitime, en vertu même de la pragmatique de 1713.

ne se faisait pas faute de créer sans eux de nouveaux impôts, selon le caprice ou le besoin du moment.

C'est dans ce honteux état d'humiliation que les cortès se traînèrent pendant trois siècles. Mais tel est l'attachement du peuple espagnol à ses coutumes, qu'on n'osa jamais les supprimer, même dans l'âge d'or du despotisme autrichien. On les convoquait dans les grandes occasions, et la couronne avait l'air encore de rechercher leur concours, alors qu'elle leur dictait impérieusement la loi; mais enfin c'était une reconnaissance tacite de l'institution, et, si dérisoire qu'elle fût, elle servait au moins à conserver la tradition et à la perpétuer. La convocation des cortès de 1713 fut un des derniers hommages rendus par la couronne à l'antique forme représentative. Philippe V n'osa pas assumer sur lui tout seul la responsabilité de la mutilation arbitraire qu'il se permettait d'infliger à la constitution du royaume; il appela les cortès à la partager avec lui.

Ainsi donc l'objection subsiste, et, la loi salique déclarée loi de l'état par la représentation nationale, ou du moins son ombre, Ferdinand VII n'avait pas le droit de la supprimer par ordonnance. Aussi n'en fit-il rien. On exhiba des archives une pragmatique de Charles IV qui abolissait formellement la loi salique et rétablissait l'ancienne succession castillane. Cette pragmatique avait été, dit-on, portée à la requête des dernières cortès de 1789, et tenue secrète pendant quarante ans. Ainsi le coup d'état de 1830 perdait son caractère d'illégalité, il acquérait l'autorité de loi nationale. La pragmatique de Charles IV est contenue en entier dans le décret du 29 mars; Ferdinand n'y affiche point l'intention d'innover. Il se fait le simple exécuteur de la loi; ce qui, alors, ne manquait pas d'une certaine adresse (1).

(1) Nous insérons ici en entier le texte de la pragmatique sanction; c'est un document curieux; il servira à faire connaître les formes sacro-politiques du droit espagnol, aux beaux jours de la monarchie.

Don Ferdinand VII, par la grace de Dieu, roi de Castille, de Léon, etc.

« Aux infans d'Espagne, prélats, ducs, marquis, comtes, *ricos-hombres*, prieurs, commandeurs et sous-commandeurs des ordres, gouverneurs des châteaux et maisons fortes, aux membres de mes conseils, aux présidens et aux membres de mes tribunaux, aux corrégidors,

Si Ferdinand n'eût pas été un parjure, s'il n'avait pas foulé aux pieds, après l'avoir jurée, la constitution de Cadix, il aurait pu, avec bien plus de force et de raison, opposer aux cortès de 1713 celles de 1812, car la charte de 1812 porte en termes exprès : « A dater de la promulgation de la constitution, la succession au trône est réglée à perpétuité dans l'ordre régulier de primogéniture et de représentation entre les descendans légitimes, hommes et *femmes*, etc. » (TITRE IV, chap. II, art. 174.)

Ceci est formel, et cette autorité publique et légale valait mieux que la disposition occulte, équivoque, de Charles IV. Mais on

aux gouverneurs, aux alcades majeurs, et aux alcades ordinaires, à tous autres juges, justices et personnes de toutes les cités, villes et villages de mes royaumes, à tous en général et à chacun en particulier, savoir faisons :

« Que dans les cortès qui se tinrent en 1789, en mon palais de Buen-Retiro, on s'occupa, sur la proposition du roi, mon auguste père, qui est dans les cieux, de la nécessité et de la convenance de faire observer la méthode régulière établie par les lois du royaume et par la coutume immémoriale, pour la succession à la couronne d'Espagne, en préférant l'aîné au cadet et le mâle à la femme dans les lignes respectives selon leur ordre; et ayant pris en considération les biens immenses que la monarchie avait retirés de son observation pendant l'espace de plus de sept cents ans, ainsi que les motifs et circonstances éventuels qui contribuèrent à la réforme décrétée par acte du 10 mai 1713, ils présentèrent à ses royales mains une pétition datée du 30 septembre 1789. En rappelant le grand bien qui était résulté pour ce royaume, dès avant l'époque de l'union des couronnes de Castille et d'Aragon, de l'ordre de succession spécifié en la loi 2e, titre 15, 2e partie, et le suppliant de vouloir bien, sans égard pour l'innovation établie par l'acte ci-dessus cité, ordonner qu'on observât et qu'on gardât perpétuellement, dans la succession à la monarchie, ladite coutume immémoriale, comme elle avait toujours été gardée et observée, et de faire publier une pragmatique sanction, comme faite et formée en assemblée de cortès, qui établit cette résolution et dérogation à l'acte cité ci-dessus.

« Ayant reçu cette pétition, mon auguste père prit le parti que demandait le bien du royaume, en répondant au rapport dont la junte des assistans de cour, gouverneur et ministres de ma royale chambre de Castille, avaient accompagné la pétition des cortès, « qu'il avait pris une résolution conforme à ladite supplique. » Mais il leur recommanda de garder pour le moment le plus grand secret, parce qu'il le jugeait utile à son service; et dans le décret dont il est question, « il « ordonnait à son conseil d'expédier la pragmatique sanction d'usage « en pareil cas. » Ayant égard à cette circonstance, les cortès en-

craignait d'éveiller d'électriques souvenirs; on voulait bien exiler du trône don Carlos; on voulait bien assurer à Christine la régence; mais, en changeant au bénéfice de la jeune reine la ligne de succession, on n'entendait nullement changer la ligne politique, et l'on comptait bien toujours poursuivre la tradition de 1823 sous le nom d'une reine d'Espagne à défaut d'un prince des Asturies. Si, depuis, la force des choses a dérangé quelque peu ces belles combinaisons et troublé les doux loisirs que se promettait la régence, on le déplore sans doute amèrement; on maudit au fond de l'ame ces nécessités insolentes qui se permettent de déjouer les calculs

voyèrent à la voie réservée copie certifiée de la susdite supplique et de tout ce qui s'y rapportait, et l'on publia le tout dans l'assemblée avec la réserve conditionnelle.

« Les troubles qui agitèrent alors l'Europe, et ceux que la Péninsule éprouva depuis, ne permirent pas l'exécution de ces importans desseins, qui demandaient des jours plus sereins. Ayant, avec l'aide de la miséricorde divine, heureusement rétabli la paix et l'ordre dont mes peuples chéris avaient si grand besoin, après avoir examiné cette grave affaire et ouï l'avis des ministres zélés pour mon service et le bien de l'état, par mon royal décret du 26 de ce mois, j'ai ordonné que, sur le vu de la pétition originale et de la résolution prise à ce sujet par mon bien-aimé père, ainsi que de la certification des premiers écrivains des cortès qui accompagnait ces documens, on publiât immédiatement la susdite loi et pragmatique en la forme voulue.

« L'ayant publiée dans mon conseil général avec l'assistance de mes deux fiscaux qui ont été entendus *in voce* le 27 du même mois, on y résolut de lui donner le complément en l'expédiant avec force de loi et pragmatique sanction, comme faite et promulguée en assemblée de cortès. En conséquence, j'ordonne qu'on observe, garde et accomplisse à perpétuité le contenu littéral de la loi 2, titre 15, 2e partie, conformément à la pétition des cortès assemblées dans mon palais de Buen-Retiro en 1789, et dont le texte littéral suit :

« L'avantage de naître le premier est une très grande marque « d'amour que Dieu donne aux fils des rois qui doivent avoir d'autres « frères : celui à qui il veut faire cet honneur, domine les autres, lesquels « doivent lui obéir et le regarder comme leur père et seigneur. Que « cela soit vrai, c'est ce que prouvent trois raisons : la première, selon « la nature; la seconde, selon la loi; la troisième, selon la coutume. « 1° Selon la nature, car le père et la mère désirent ardemment avoir « lignage qui hérite de ce qui leur appartient, et celui qui naît le premier « et qui arrive plus à propos pour remplir ce qu'ils désirent, celui-là « est par conséquent plus aimé d'eux, et il doit l'être; 2° selon la loi, « car notre Seigneur Dieu dit à Abraham, lorsqu'il lui ordonna, pour

du despotisme au profit de la liberté. Malédictions inutiles! regrets tardifs et superflus! Le premier pas fait, il a fallu suivre, il n'a plus été possible de se rejeter en arrière. Jamais plus grande leçon ne fut donnée aux princes par la Providence, car jamais la Providence n'a plus visiblement tourné contre eux-mêmes leurs plans d'égoïsme et d'ambition. Mais n'anticipons pas sur les évènemens, laissons-les se dérouler dans leur ordre naturel; l'enseignement ici naît de la succession.

Avant de poursuivre, qu'il nous soit permis, à propos des diverses modifications faites à la constitution de la monarchie espa-

« l'éprouver, de prendre Isaac, son unique fils, qu'il aimait beaucoup, « et de l'immoler par amour pour lui, et il dit cela pour deux raisons : « la première, parce que celui-là était le fils qu'il aimait comme lui-« même, par les raisons que nous avons dites plus haut; et la seconde, « parce que Dieu l'avait choisi pour saint, lorsqu'il voulut qu'il naquît « le premier; et c'est pour cela qu'il lui en fit le sacrifice, car d'après « ce qu'il dit à Moïse dans la loi ancienne : Tout mâle qui naîtra le « premier sera chose sainte de Dieu. Que ses frères doivent le regarder « comme leur père, c'est ce qui se démontre aisément, car il est plus « âgé qu'eux, et il est venu le premier au monde. Qu'ils doivent lui « obéir comme à leur seigneur, c'est ce qui est prouvé par les paroles « qu'Isaac dit à Jacob son fils, lorsqu'il lui donna sa bénédiction, « croyant qu'il était l'aîné : Tu seras seigneur de tes frères, et les en-« fans de ton père se tourneront vers toi, et celui que tu béniras sera « béni, et celui que tu maudiras, la malédiction tombera sur lui. « Ainsi donc, par toutes ces paroles, on donne à entendre que le fils « aîné a le pouvoir sur ses autres frères, comme père et seigneur, et « qu'ils doivent le regarder comme tel. De plus, d'après l'ancienne cou-« tume, les pères, ayant communément pitié des autres enfans, ne « voulurent pas que l'aîné eût tout, mais que chacun d'eux eût sa part; « néanmoins les hommes savans dans les affaires de succession, ont « reconnu que la répartition ne pouvait pas avoir lieu en ce qui con-« cerne les royaumes, à moins de vouloir les détruire, d'après ce que « dit notre Seigneur Jésus-Christ, que tout royaume partagé serait « ravagé, et ont établi que la seigneurie ou royaume doit échoir uni-« quement au fils aîné après la mort de son père. Et cela a toujours été « en usage dans tous les pays du monde où l'on eut la seigneurie par « lignage, et particulièrement en Espagne. C'est afin d'éviter plusieurs « maux qui arrivèrent et qui pourraient encore arriver, qu'on fut « d'avis que la seigneurie du royaume serait toujours l'héritage de « ceux qui viendraient en ligne droite; et c'est pour cette raison qu'on « établit que, s'il n'y avait pas d'enfans mâles, la fille aînée hériterait « du royaume; et on ordonna encore que, si le fils aîné venait à mourir

gnole, par Philippe V, puis par Charles IV ou Ferdinand VII, qu'il nous soit permis de proposer une objection au système de la légitimité absolue. Après ce que nous avons dit de l'état des cortès depuis Charles-Quint, il est évident que nous regardons ici leur sanction comme illusoire, et par conséquent comme nulle et non avenue. C'est une imposture dont l'histoire doit faire justice, et nous considérons l'introduction et l'abolition de la loi salique comme de purs actes de la volonté royale accomplis sans le concours de la représentation nationale. Du reste, cela ne change rien au fond de la question, comme question de principe, et notre objection subsiste dans tous les cas.

Voici maintenant la difficulté que nous donnons à résoudre aux antagonistes de la souveraineté du peuple.

Si le prince ne relève que de Dieu, si nul contrat conditionnel et synallagmatique ne préexiste, ou, pour parler le langage moderne, si le peuple n'est pas sous la sauvegarde d'une constitution antérieure au prince et acceptée par lui, nul doute que dans cette donnée le prince n'ait le droit de faire, défaire et refaire à son gré la loi fondamentale de l'état. Il pourra, comme Philippe V, insti-

« avant d'hériter, s'il laissait de sa femme légitime un fils ou une fille, « le premier, ou ensuite la seconde l'aurait, et non aucune autre per- « sonne; mais si tous ceux-là venaient à mourir, le royaume devait « être l'héritage du parent le plus prochain, s'il était homme capable « pour cela, et s'il n'avait rien fait pour perdre cet héritage. Ainsi « donc, par toutes ces choses, le peuple est obligé de regarder le fils « aîné du roi comme son souverain pour le bien véritable du royaume. « C'est pourquoi quiconque agirait en opposition avec ce qui vient « d'être dit ci-dessus, serait traître, et, comme tel, recevrait la puni- « tion dont sont passibles, d'après l'usage, ceux qui méconnaissent le « pouvoir du roi. »

« En conséquence, je vous mande à tous, et à chacun en particulier, en vos districts et juridictions, de garder, accomplir et exécuter cette pragmatique sanction en tout et par tout ce qu'elle contient; ordonne et mande, en prenant à cette occasion toutes les mesures que le cas requiert, sans qu'il soit besoin d'autre déclaration que la présente, qui doit recevoir son exécution à partir du jour où elle sera publiée dans Madrid et dans les villes, et tous autres lieux de mon obéissance, attendu que cela convient au bien de ma royale maison et de l'utilité publique de tous mes vassaux; que telle est ma volonté; et je veux qu'on donne aux copies de cet ordre, signées de D. Valentin de Pinilla,

tuer la coutume salique, comme Ferdinand VII ou Charles IV, l'abolir, tout cela en vertu de sa souveraineté absolue, par les seules inspirations de son omnipotence illimitée. Mais ce droit accordé, ou s'arrêtera-t-il? S'il plaît au prince d'aliéner l'état, qui l'en empêchera? qui l'empêchera de léguer le peuple par testament, et de l'adjuger à tel propriétaire qu'il lui conviendra d'instituer son héritier?

Or, cela n'est point une hypothèse gratuite et chimérique; cela s'est vu, et l'Espagne nous en offre plus d'un exemple. D'abord le testament de Charles II, qui livra la monarchie à une dynastie étrangère, qu'est-ce autre chose, sinon la pratique de ce droit divin en vertu duquel le prince dispose du peuple comme de sa propriété (1)?

le plus ancien secrétaire de ma chambre et du gouvernement de mon conseil, la même foi et le même crédit qu'à l'original.

« Donné au palais, le 29 mars 1830.

« MOI, LE ROI.

« Moi, don Miguel de Gordon, secrétaire du roi notre seigneur, l'ai fait écrire par son ordre. »

(Suivent les signatures des conseillers et l'enregistrement contresigné par le vice-grand-chancelier.)

PUBLICATION.

« En la ville de Madrid, le 31 mars 1830, devant les portes du palais du roi, et à la porte de Guadalaxara, où se trouvent l'assemblée publique et le commerce des négocians et officiers, avec l'assistance de D. Antonio-Maria Ségovia, etc., etc., alcades de la royale maison et de la résidence de Sa Majesté, a été publiée la précédente royale pragmatique sanction, au son des trompettes et des cymbales, et par la voix du héraut public, étant présens différens alguasils de ladite royale maison et autres personnes différentes, ce qui est attesté par moi, D. Manuel-Antonio Sanchez de Escariche, du conseil de Sa Majesté, son secrétaire, écrivain de la chambre de ceux qui y siègent.

« Ceci est la copie de la pragmatique sanction et de sa publication originale, ce que je certifie.

« *Signé* D. VALENTIN DE PINILLA. »

(1) Un écrivain du temps, le comte Jean d'Amor y Soria, se plaignait déjà « que sur un point aussi essentiel, aussi capital que la succession, on n'eût pas

Mais ce n'était pas la première fois qu'un prince espagnol aliénait l'état par testament ou même de son vivant; sans parler de l'usage où étaient les anciens rois d'Espagne de diviser leurs royaumes entre leurs enfans, usage qui constitue une véritable aliénation, et qui ensanglanta la Péninsule pendant tout le moyen-âge, nous voyons déjà au XIIe siècle un roi d'Aragon, Alfonse Ier, léguer en mourant ses états au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Les Aragonais ne souffrirent pas, il est vrai, cet outrage, mais ils n'en furent pas moins obligés de transiger avec les chevaliers du Temple, et durent leur abandonner plusieurs places. Dans le système de la légitimité absolue et souveraine, Alphonse Ier était aussi bien dans son droit en donnant son royaume aux Templiers, que Charles II en le donnant aux Bourbons; tout aussi bien que Louis XVIII mourant sans héritier aurait pu léguer la France à l'empereur de Russie ou au duc de Modène.

Voilà la conséquence directe et logique du dogme de la légitimité, dogme impie autant qu'absurde qui détruit la notion de patrie, ruine l'état dans ses racines, institue en droit l'anarchie et confère à un homme appelé prince des pouvoirs si exorbitans, qu'il faut lui supposer, afin qu'il les puisse remplir, des illuminations surnaturelles, des communications directes avec Dieu. C'est bien pour cela que ce droit anti-social a été nommé divin. Pressés de déduction en déduction, les logiciens du système ont dû, pour s'en tirer, faire intervenir la divinité, comme ces dramaturges de l'antiquité qui, embarrassés de leurs dénouemens, faisaient brusquement apparaître sur la scène Minerve ou Jupiter.

Réduite à ces termes, et ce sont les véritables, la légitimité est donc une théocratie déguisée. L'identité des deux systèmes est complète. Cela est vrai surtout pour l'Espagne où Dieu et le roi sont salués du titre de majesté; on dit les deux majestés, *las ambas magestades*. Voilà pourquoi l'humanité civilisée, en repoussant le dogme sacrilége de la légitimité, l'a proscrit au nom du progrès

« consulté les cortès générales. Un testament, dit-il, ne peut faire règle dans ce « cas; de ce qu'on peut, par testament, nommer les tuteurs du royaume pendant « les minorités, il ne s'ensuit nullement qu'on puisse disposer de la couronne au « mépris des droits de la nation et de ses cortès générales. » (*Maladie chronique et dangereuse de l'Espagne et des Indes.*

ROYAL

que la théocratie enraie, au nom de la pensée qu'elle pétrifie. Ainsi donc ce n'est pas seulement comme principe abstrait que le dogme de la souveraineté du peuple est inébranlable; il est nécessaire comme garantie sociale, car c'est lui et lui seul qui fixe les vrais rapports entre le peuple et le magistrat suprême, prince ou tout autre, chargé de la haute gestion de la chose publique. Hors de là, il ne peut y avoir qu'exploitation et que violence. Il nous importait, avant de passer outre, de bien poser les termes pour éviter toute confusion, et afin qu'on sût de quel principe nous procédons et sur quelle base nous voulons édifier.

Maintenant, revenons à la reine Christine que nous avons laissée grosse de plusieurs mois; revenons à don Carlos indigné et protestant déjà contre la pragmatique sanction.

Cette mesure produisit, comme on le devine, une sensation profonde en Espagne, moins par le fait en lui-même que par les résultats qu'on en espérait. Ferdinand VII était dans un état de santé qui lui laissait peu de temps à vivre. On parlait de sa mort comme d'un évènement prochain, mais trop lent encore au gré de la publique impatience; la régence, dès-lors assurée d'une reine jeune, naturellement douce et affable, était une bonne fortune si nouvelle pour cette pauvre Espagne, qu'elle s'empara de cette consolation avec une ardeur, un amour qui dut flatter beaucoup la régente future. C'était une étoile amie qui pointait à l'horizon, et tous les yeux s'y fixèrent avidement. On était loin sans doute de prévoir toutes les conséquences de l'évènement; nul œil n'en mesurait alors la portée; mais un instinct vrai ouvrait les cœurs à l'espérance; on ne doutait pas que la main d'une femme ne guérît les plaies saignantes dont un homme mauvais et faux avait frappé cette terre de douleur et d'épreuve. Et puis c'était un changement, et dans l'état où Ferdinand avait réduit l'Espagne, tout changement, quel qu'il fût, était accepté par elle comme un soulagement.

De leur côté, les apostoliques ne restaient pas oisifs : ils s'agitaient dans l'ombre de leurs monastères, ils ourdissaient d'occultes intrigues, déclamant, mais pas encore bien haut, contre l'audacieuse étrangère qui avait circonvenu le roi, — au moyen-âge, ils auraient dit ensorcelé, — et surpris sa conscience jusqu'à l'armer

contre sa propre famille, jusqu'à lui faire proscrire ses héritiers légitimes. Tous ces murmures, toutes ces rumeurs se perdirent dans la grande rumeur de la révolution de juillet. Elle coupa court, au moins pour un temps, aux intrigues des cloîtres, et, disons-le aussi, aux espérances du parti contraire. Ce fut un temps d'arrêt qui devait être suivi d'un pas de géant. Les tireurs ne rompent souvent d'une semelle que pour se fendre à outrance. Les révolutions ont leurs feintes comme les tireurs.

Ici la scène change, le drame se complique, un nouvel acte va commencer. Si nous avons donné au premier un aussi long développement, c'est qu'il forme l'exposition générale et qu'il est la clé des autres. La pragmatique de 1830 n'a pas seulement un intérêt de circonstance, c'est une des phases importantes de la monarchie espagnole; elle marquera dans l'histoire de la Péninsule, puisqu'elle est, nous ne dirons pas la cause, mais l'occasion d'une révolution, sinon encore radicale, du moins bien près de l'être, dans la forme et le principe du gouvernement. Non, ce n'est point la pragmatique de Ferdinand qui intronise la démocratie espagnole; la démocratie espagnole s'est intronisée elle-même à Séville, de son plein droit, en 1808; mais, après avoir sauvé l'Espagne de l'éternelle humiliation de la conquête, elle avait été chassée de l'empire, elle était allée expier son noble crime dans l'exil et dans les présides. 1820 fut un orage que la violence conjura au profit du parjure. 1830 a ramené par degrés la démocratie au pied du trône. La question est de savoir maintenant si elle y remontera.

La nouvelle de l'insurrection parisienne produisit à Madrid l'émotion qu'elle produisit dans toute l'Europe. Le roi Ferdinand en conçut de vives et légitimes alarmes, car les exilés de Cherbourg le touchaient de bien près, et comme parens et comme restaurateurs de sa couronne. Le principe de son existence périssait dans leur naufrage, et l'on ne pouvait savoir alors où s'arrêterait ce flot si inopinément soulevé. La cour flottait irrésolue de conseil en conseil, sans oser s'arrêter à aucun; enfin, les évènemens vinrent à son aide et la tirèrent de ses perplexités.

Au moment où la révolution éclata, la France et l'Angleterre étaient peuplées de proscrits espagnols, douloureux débris des catastrophes antérieures; le mouvement de Paris leur rendit l'es-

poir, car alors on pouvait espérer : depuis, cela n'a plus été permis; l'espérance a pris place au rang des crimes; elle a son article au Code pénal. On apprit à Madrid que les réfugiés, formés en comités révolutionnaires à Londres et à Paris, se disposaient à tenter un coup hardi et à passer la frontière. Le gouvernement espagnol, sorti de ses incertitudes par un sentiment naturel de conservation, adressa de vives réclamations aux deux cabinets de Saint-James et du Palais-Royal. Le premier y fit droit; il lui suffit, pour couper court aux préparatifs, de suspendre quelques-unes des dispositions de l'*alien-bill*. Le Palais-Royal laissa faire. Il encouragea même les émigrés, il leur avança des fonds; plus tard, et quand ils se furent compromis, il les abandonna et renia l'entreprise.

C'est là une des pages de la vie de M. Guizot qu'il aura le plus de peine à justifier. Comme homme d'état, il a manqué de coup-d'œil; il a cru impossible ce qui était devenu nécessaire, et il a eu l'humiliation, car c'en est une, de voir le mouvement entravé par lui triompher de toutes ses entraves. L'évènement a déjoué ses calculs, démenti toutes ses prévisions; or, nous ne sachions pas qu'un homme d'état puisse recevoir un affront plus sanglant. L'erreur fondamentale de M. Guizot, et là-dessus nous rapportons d'Espagne des données exactes, son erreur a été celle-ci : il n'a pas cru que le parti proscrit eût des chances de retour ni qu'il pût jamais reconquérir une position politique, et aujourd'hui ces hommes, et M. Mendizabal à leur tête, ces mêmes hommes en qui on n'a pas eu foi, qu'on a abandonnés, ils sont tous aux affaires; on a refusé de traiter avec eux de patron à client, et l'on traite maintenant de puissance à puissance. Nous le répétons, c'est là une grande leçon d'humilité infligée par la Providence à l'orgueil de l'incrédulité, à l'enivrement des courts triomphes. Il est vrai de dire que la Providence sembla se ranger d'abord du côté de M. Guizot, mais la Providence a plusieurs voies pour arriver à ses fins, et quand elle a résolu une chose, tôt ou tard les décrets s'accomplissent. L'histoire contemporaine de l'Espagne en est un exemple mémorable.

Il ne peut entrer dans notre plan de suivre les diverses opérations militaires dont la Péninsule à été le théâtre depuis cinq ans.

Il nous suffit de les indiquer. On sait quel fut le résultat de l'expédition de 1830 : une poignée de proscrits mal disciplinés, mal armés, se jeta dans les Pyrénées, comme ces bannis florentins du moyen-âge qui venaient frapper, les armes à la main, aux portes de leur ville; on dirait une page arrachée à l'histoire des républiques italiennes. L'expédition fut malheureuse; Valdès et Mina furent repoussés par Santos-Ladron, farouche absolutiste, qui alla se faire fusiller plus tard dans les rangs carlistes, et par Llauder, qui jugea plus prudent, lui, de se faire libéral. Llauder était alors capitaine-général d'Aragon; il devait ce haut rang à ses aveugles complaisances pour Ferdinand VII. Il mit dans la poursuite de ce Mina, dont il devait être ensuite le collègue et le flatteur, un acharnement dont les habitans de la frontière ont gardé le souvenir. On dit même qu'il viola le territoire et que le partisan vaincu dut son salut à un montagnard français. Quelle gloire pour Llauder s'il avait pu ajouter à son écusson de fraîche date la tête de Mina à côté de la tête de Lacy, le tout couronné du chapeau de la grandesse! Cette double gloire lui fut refusée. Il fallut se contenter de son premier exploit de Catalogne et de la simple couronne de marquis (1).

Telle fut la fin de cette année ouverte sous de si beaux auspices. Pendant ce tumulte, la reine était accouchée, le 10 octobre, d'une fille. Ainsi, en même temps que la cause constitutionnelle était battue sur la frontière, elle triomphait dans la capitale, puisque la naissance de cette fille, en faisant déployer au parti carliste le drapeau de la rébellion, devait forcer bientôt la reine à chercher

(1) Don Louis de Lacy, général espagnol, issu d'une famille irlandaise, au service d'Espagne, fit avec gloire la guerre de l'indépendance. Au retour de Ferdinand, il était capitaine-général de Galice. Son attachement à la constitution pour laquelle il avait combattu et à laquelle Ferdinand devait son trône, le fit destituer par le roi parjure et reléguer dans une petite ville du royaume de Valence. Il essaya de relever, en Catalogne, l'étendard foulé de la constitution; mais les ames étaient terrifiées, il échoua. Le général Castaños commandait alors à Barcelone; il voulait sauver Lacy, et c'est pour lui laisser les moyens de s'échapper qu'il envoya contre lui Llauder; Llauder était le protégé de Lacy; il lui devait son premier avancement; mais, loin d'entrer dans les vues du général, il arrêta en personne son protecteur. On l'accuse même d'avoir poussé l'ingratitude

son salut et le salut de la monarchie dans ces mêmes hommes qu'on fusillait sur les Pyrénées.

La naissance d'un fils eût ôté tout prétexte de révolte aux apostoliques; ils auraient bien pu disputer à Christine la régence, troubler la minorité; mais ils auraient tout au plus réussi à faire une petite Fronde de couvent. Il y a loin de là à la lutte de principes dont la réalisation de la pragmatique du 29 mars a été la cause, lutte qui a successivement rouvert aux bannis, d'abord leurs foyers, puis les cortès, puis enfin les ministères; et tout cela pourtant parce qu'il est né une fille au lieu d'un fils. Niez maintenant que la Providence, qui a su tirer d'un si petit évènement de si grandes choses, niez qu'elle ne soit du côté de la démocratie. Elle veut son triomphe, elle l'a résolu; les rois même ne sont plus dans sa main qu'un instrument pour accomplir son œuvre. Ce sont ces grandes péripéties qu'on pourrait appeler le haut comique de l'histoire.

Cependant le drame se complique; voilà Ferdinand entre deux ennemis : le parti constitutionnel représenté alors par Mina, le parti apostolique représenté par don Carlos. Celui-ci se tint assez tranquille pendant l'année 1831; la révolution de juillet ne l'avait pas moins effrayé que Ferdinand, car leurs intérêts en cela étaient communs et ils étaient menacés tous les deux. Il n'en fut pas de même du parti constitutionnel; ce qui pour ses ennemis était un sujet d'effroi était pour lui un sujet d'espérance, et l'année entière ne fut qu'une longue révolte. Le champ de bataille seulement fut déplacé; on le transporta du nord au midi. Dès le mois de janvier, le général Torrijos, réfugié à Gibraltar, avait tenté une expédition qui cette fois n'avait pas abouti. Dans le même temps, Manzanarès échoua dans les montagnes d'Andalousie. Il y eut à l'île de

jusqu'à la brutalité. Lacy fut fusillé malgré les représentations de Castaños au roi, et Llauder, qui n'avait été jusque-là qu'un officier subalterne, fut porté par la faveur royale aux premiers grades de l'armée. Le corps de son intrépide et généreux protecteur fut le premier échelon de sa fortune. Cela se passait en 1817. Deux ans auparavant, en 1815, un autre martyr, le général don Juan-Diaz Porlier, avait été pendu à la Corogne, pour le même crime que Lacy. L'année suivante c'avait été le tour de Richard, à Madrid. Puis vint celui de Vidal, à Valence (1818). Mais nous allons en voir bien d'autres.

Léon une insurrection également avortée. Le général Quésada, qui commandait alors à Séville, réprima ces divers mouvemens; bien qu'il fût là de son plein et libre consentement un instrument de tyrannie et de violence, on lui rend cette justice qu'il mit dans sa triste mission une mesure, une humanité même, que Llauder, son collègue d'Aragon, n'avait pas jugé prudent de mettre dans la sienne.

Toutes ces manifestations, quoique étouffées, épouvantèrent Ferdinand; il eut peur, et la peur le rendit à ses penchans naturels; il redevint féroce. Une commission militaire inexorable fut installée à Madrid; les réactions furent atroces; le règne de la terreur recommença. La dernière scène de cette sanglante tragédie fut la plus abominable. Le banni Torrijos était toujours à Gibraltar, il était là, l'œil fixé sur le sombre horizon d'Espagne, attentif à en surprendre les premières lueurs. Sa présence inquiétait, on résolut de s'en défaire. Le gouverneur de Malaga, Moreno, espèce de goul à face humaine, qui se vante d'avoir égorgé ou fait égorger plus de Français que Calvo dans le massacre de Valence, Moreno dressa l'embuscade où vint tomber la victime dévouée au couteau.

Comme on se sert de la chouette pour attirer les oiseaux au piége, Moreno se servit d'insinuations provocatrices pour attirer Torrijos en Espagne. On l'éblouit de l'espoir d'un soulèvement qui n'attendait pour éclater que sa présence; on lui dit que l'Andalousie n'avait besoin que d'un chef pour courir aux armes et pour donner à l'Espagne le signal de la délivrance; il le crut, l'entreprise fut résolue. Il s'embarqua avec cinquante-deux compagnons, dont l'un était Irlandais, et vint débarquer sur une plage déserte à quelques lieues de Malaga. L'affreux complot avait réussi.

A peine sur terre ferme, Torrijos s'aperçut qu'il était tombé dans un guet-à-pens; mais il était trop tard pour reculer. Il erra quelques jours avec sa petite troupe dans les montagnes de Malaga, mais les mesures étaient trop bien prises pour qu'il pût échapper; il fut arrêté. On montre au voyageur sur la route de Coïn une ferme solitaire, l'*Hacienda de la Alqueria*, où, cerné de toutes parts, il fut fait prisonnier. Lui et ses cinquante-deux compagnons furent fusillés, et Moreno nommé capitaine-général du royaume de Gre-

nade. De là le surnom que lui a décerné l'Espagne de bourreau de Grenade, *el verdugo de Granada*.

Cette affreuse tuerie eut lieu au mois de décembre; elle clot dignement cette année de réaction et de meurtre. Elle la résume tout entière, elle la baptise : l'Espagne appellera 1831 l'année de Torrijos. Voilà ce qu'avait produit la défaite de Mina sur les Pyrénées; la victoire de Llauder avait porté ses fruits. Est-ce que personne de ce côté des Pyrénées n'a senti rejaillir sur lui quelques gouttes du sang des martyrs?

L'histoire d'Espagne, depuis 1830, est un va-et-vient perpétuel. 1831 avait appartenu aux constitutionnels, 1832 appartient aux apostoliques, c'est-à-dire que les intrigues de ces derniers remplissent cette année comme les conjurations des autres avaient rempli la précédente.

La guerre civile dévorait le Portugal; il fut un instant question à Madrid d'intervenir en faveur de don Miguel. Cette velléité n'eut pas de suite; mais elle donne à connaître les dispositions de la cour d'Espagne à cette époque. Elle devait bien plus tard revenir à l'idée de l'intervention; mais la roue alors avait tourné, et ce fut cette fois en faveur de don Pedro.

Mais que faisaient don Carlos et son parti? Rassurés par les sanglans triomphes de Ferdinand, qui, en travaillant pour lui, travaillait aussi pour eux, puisque, divisés d'ailleurs, ils avaient un égal intérêt à la destruction de l'ennemi commun, les apostoliques reprirent du cœur, et ils pratiquèrent si habilement leurs mines, qu'ils furent au moment de rester maîtres du champ de bataille. Leur grande affaire désormais était la révocation de la pragmatique, qui éloignait du trône leur client. Ils manœuvrèrent si bien, que la pragmatique fut révoquée. Mais malheureusement pour eux, et heureusement pour l'Espagne, ce ne fut pas pour long-temps. Ce petit intermède politique est une véritable scène de comédie; nul doute que le théâtre espagnol ne puise là quelque jour un de ses futurs chefs-d'œuvre. Pour cela, il n'aura qu'à copier l'histoire; car le drame est tout fait par elle. Quand l'histoire se mêle d'en faire, elle les fait bons.

C'était au mois de septembre. La cour était à Saint-Ildefonse; Ferdinand était mourant. Or, il y avait en ce temps-là en Espagne

un homme qui avait été domestique, puis avocat ou procureur, puis commis de ministère, puis enfin ministre. Maintenant il était plus que ministre; il était, sous le nom de Ferdinand, roi des Espagnes et des Indes. Cet homme était Calomarde. Ferdinand l'affectionnait. Des gens versés dans ces sortes de mystères nous ont affirmé que le favori avait dû sa haute faveur à je ne sais quelle bouffonnerie assez heureuse pour être trouvée du goût de sa majesté. Sa majesté goûtait fort cette spécialité délicate; il est vrai qu'elle se piquait peu d'atticisme. Un général, célèbre aujourd'hui, a commencé sa fortune par un jurement, comme un grand dignitaire de l'université de France avait commencé la sienne par une obscénité. Heureux enfans des monarchies, toutes les carrières vous sont ouvertes!

Quoi qu'il en soit de l'anecdote, la faveur de Calomarde avait une base plus solide dans son aveugle dévouement aux intérêts, aux passions de la monarchie absolue. Appelé au ministère dès 1824, sous l'aile de l'invasion restauratrice, il n'avait signalé son administration que par d'énormes bévues. Calomarde est la personnification complète et comme le prototype du système qu'on pourrait appeler des étouffeurs politiques; car il ne tend qu'à étouffer l'esprit, la science, les arts, l'espérance, le droit, tous les célestes flambeaux de l'humanité. C'est Calomarde qui ferma les universités; on institua en revanche une école publique de tauromachie. Ce trait seul caractérise le système. Quant aux mesures gouvernementales, l'embuscade du bourreau de Grenade et le massacre des cinquante-trois martyrs en donnent, j'imagine, une suffisante idée.

Calomarde n'avait pu voir sans jalousie l'empire conquis par la reine Christine sur l'esprit de Ferdinand; mais il n'avait pas osé le combattre, et il s'était associé à la mesure de la pragmatique sanction, jusque-là qu'il avait coopéré à la rédaction du testament qui assurait la régence à la jeune veuve, et nommait les membres de son conseil. Chose bizarre! ces conseillers de régence étaient presque tous ennemis de Calomarde, et quelques-uns même, comme le marquis de Las Amarillas, tombés dans une disgrace qui équivalait presqu'à un exil. Le ministre avait signé lui-même sa propre mystification. Ferdinand VII, qui était un mau-

vais plaisant, et qui, ainsi que nous l'avons dit, joignait la bouffonnerie à ses autres vertus royales, prenait, dit-on, plaisir, lorsqu'il était en belle humeur, à se faire relire le testament mystificateur par son ministre. Il jouissait de l'embarras de son meilleur ami. C'était là un de ses divertissemens les plus chers.

Tout cela, sans doute, ne devait pas attacher Calomarde à la reine. Absolutiste invétéré, il craignait d'autant plus les innovations, que la première réforme devait infailliblement commencer par lui. Son intérêt donc autant que ses principes, si un tel homme a des principes, le rapprochaient de don Carlos et du parti apostolique. Le parti apostolique sut profiter habilement de la fausse position du ministre. Des ouvertures lui furent faites (on comprend de quelle nature elles durent être), et les semences jetées sur un terrain si bien préparé ne tardèrent pas à fructifier. La mort imminente du roi, — on l'attendait d'heure en heure, — activa l'intrigue. Tout délai était périlleux; on risquait d'arriver trop tard. Calomarde prit donc son grand courage, il vira de bord, il profita de la maladie du roi pour l'isoler et le circonvenir. Il lui représenta les dangers d'une minorité, d'une régence, et il tira si bon parti de sa versatilité naturelle, de l'affaiblissement de ses organes, que, moitié de gré, moitié de force, il fit signer à sa main mourante une révocation formelle de la pragmatique de 1830. A peine cet acte était-il arraché au roi moribond, que la nouvelle de sa mort se répandit de Saint-Ildefonse à Madrid. Elle vola à Paris par télégraphe. C'était le 17 septembre.

Grande jubilation dans les cloîtres; le client monacal était roi; l'absolutisme apostolique montait sur le trône avec lui. Le parti de la reine était terrassé, les novateurs frappés de mort. Mais voici bien une autre fête : Ferdinand ressuscite, et don Carlos descend du trône. Jamais péripétie ne fut plus soudaine; les vaincus de la veille reprirent le champ de bataille, les vainqueurs battirent en retraite.

Il se passa alors dans l'intérieur du palais de la Grange, autour de ce lit où le monarque ressuscité luttait encore contre les angoisses de la mort, il se passa des scènes où le grotesque et l'ignoble le disputent à la rage et à la violence. Les valets subalternes des deux partis, ceux de la reine Christine et ceux de don Carlos,

étaient là prêts à s'entre-déchirer, s'arrachant, pour ainsi dire, lambeau par lambeau, la dépouille de ce moribond que la mort ne voulait pas achever. On se colleta, on se gourma, on tira le couteau; accourant au bruit du fond de l'Andalousie, la robuste infante Louise-Charlotte, sœur de la reine, — les deux sœurs ne se haïssaient pas encore, — tomba comme un ouragan au milieu de la mêlée, et poussant droit à Calomarde, elle le souffleta de sa main royale. Les mœurs de la cour d'Espagne s'étalent là dans toute leur nudité, et on ne croirait pas à ce noble tableau de famille, s'il n'avait été pris sur nature. Nous le tenons d'un homme qui fit son rôle et un rôle important dans la pièce. Et quand on songe que tout cela se passait dans le palais d'un petit-fils de Louis XIV!... mais il faut voir l'acteur, il faut l'entendre pour avoir une idée juste de la majesté des rois du monde. Tout cela est loin sans doute de la dignité de l'histoire, mais à qui la faute? à qui retourne le scandale de ces honteux débats? D'ailleurs nous n'avons pas la moindre prétention d'historien, nous nous bornons à relater en simple chroniqueur les faits propres à mettre en saillie la civilisation péninsulaire au XIXe siècle. L'historien viendra plus tard qui fera son choix.

Les évènemens de la Grange eurent le résultat qu'ils devaient avoir. Calomarde succomba. Bouc émissaire, il fut exilé. M. Zéa-Bermudez, alors ambassadeur à Londres, fut appelé au ministère le 1er octobre. La victoire de la reine était éclatante; elle fut complète. Le 6, parut un décret royal qui lui abandonnait la direction des affaires, pendant tout le temps que durerait la convalescence de Ferdinand. C'était une régence anticipée.

Le premier acte de la régente justifiait les espérances que le parti libéral avait fondées sur elle, dès 1830. Le 15, fut publiée une amnistie politique, non pas absolue, puisqu'elle fut suivie de trois autres, mais capitale en ce sens qu'elle posait nettement les termes et déchirait le pacte impie de 1823. La monarchie avait mis le pied dans la révolution. Il n'y a encore qu'un pas de fait, et que nous sommes loin déjà des commissions militaires de l'année précédente et de l'affreux carnage de Malaga!

Les réformes se succédèrent rapidement sinon en fait, le principe du moins en fut proclamé, et si elles ne reçurent pas

toutes une exécution immédiate, elles n'en furent pas moins expressément décrétées. Les universités se rouvrirent; les finances furent soumises à un nouveau contrôle, toutes les administrations utilement modifiées. Il y avait eu jusqu'alors cinq ministères: guerre, marine, grace et justice, finances et le ministère d'état (affaires étrangères), réputé le premier; on en créa un sixième, appelé par ses attributions à prendre la place de l'ancien Conseil de Castille; on le baptisa du beau et philosophique nom de *Fomento*, parce qu'il était destiné à fomenter, ainsi que le mot l'indique, et ce mot en espagnol se prend en bonne part, l'industrie, l'agriculture, le commerce, toutes les sources de la richesse publique. Le ministère du *Fomento* a un équivalent chez nous dans le ministère de l'intérieur. C'étaient là des réformes salutaires et un progrès réel. Le peuple ne fut pas ingrat pour la main qui versait sur lui cette pluie bienfaisante; la popularité de la reine Christine monta alors à son apogée.

Voici l'ombre du tableau. Tandis que la portion intelligente de la nation voyait avec une reconnaissance sincère les horizons s'éclaircir, les apostoliques, réduits au silence, s'agitaient dans l'ombre. N'osant attaquer de front l'idole, ils lui faisaient une guerre sourde, une guerre de libelles et d'injures. La rage du parti vaincu ne se borna même pas à ces hostilités ténébreuses; la fermentation était trop violente pour ne pas éclater quelque part; il y eut à Tolède une échauffourée carliste, mais elle fut réprimée sans peine. Cependant la révocation arrachée par Calomarde existait encore de fait; elle ne fut publiquement rétractée que le 31 décembre. Ce jour-là, parut un nouveau décret où Ferdinand déclarait avoir été surpris; il mettait le public dans la confidence des évènemens de la Grange, et reniait une signature extorquée par de tels moyens. La pragmatique sanction était confirmée et maintenue comme loi fondamentale de l'état.

L'avenir était radieux, un nuage vint l'obscurcir. M. Zéa était arrivé de Londres (1er novembre), il avait pris possession de son portefeuille. Les affaires étaient déjà en bon chemin; la reine avait pris les devans, elle n'avait pas attendu le ministre pour mettre la machine en mouvement; la machine était lancée. Cela

ne plut pas à M. Zéa; M. Zéa, comme tous ses confrères, craignit d'être entraîné; à peine en route, il voulut déjà enrayer. Il publia dès son arrivée une proclamation magistrale, ambiguë, où il acceptait presque l'héritage de Calomarde; il voulait bien une réforme, mais il usait de tant de restrictions, il faisait tant de réserves, qu'à force d'atténuer l'espérance, il la tuait. Ce fut un mécompte amer pour le parti constitutionnel; pourtant il avait encore foi dans la reine, et puis on pouvait croire que les ambiguités de M. Zéa n'étaient que des concessions nécessaires faites à Ferdinand pour ne pas trop effaroucher la bête. Le roi mort, pensait-on, et cela ne pouvait tarder, M. Zéa aura ses allures franches; débarrassé de cette entrave, il pourra marcher librement, et alors on verra. Sa rentrée au ministère (1) n'en était pas moins une victoire et un progrès.

Cependant Ferdinand ne voulait pas mourir; il ressuscita m me tout-à-fait, et si bien, qu'il reprit la direction des affaires dès les premiers jours de 1833 (4 janvier); il est vrai qu'il s'associa la reine en lui donnant place dans le conseil. A peine admise au sanctuaire, Christine trouva, dans M. Zéa, moins un auxiliaire qu'un rival. Il la trouvait trop aventureuse, ce qui était vrai dans l'intérêt de la monarchie pure; il voulait plus de circonspection, plus de lenteur. Cela n'était guère selon les vœux de l'Espagne et ses espérances; mais ce qui soutenait encore M. Zéa dans l'opinion publique, c'est qu'en même temps qu'il faisait une guerre occulte aux idées de la réforme, il en faisait une ouverte et bien avouée au parti apostolique, intronisant ainsi au-delà des Pyrénées ce système de bascule que nous verrons se transformer plus tard en juste-milieu pur.

La démarche la plus hardie de M. Zéa fut l'exil de don Carlos. La présence de l'infant était, pour le parti monacal, un éternel sujet d'espérance, un foyer toujours ardent d'hostilités intestines et d'incessantes intrigues. Don Carlos obtint de Ferdinand la permission de passer en Portugal; et le 13 mars, il quitta Madrid pour n'y plus rentrer. Ce fut là le plus beau triomphe de M. Zéa.

(1) M. Zéa avait déjà été ministre avec Calomarde, mais il avait été renvoyé comme trop libéral, et remplacé par le duc de l'Infantado, connu pour ne l'être pas du tout.

Afin que rien n'y manquât, et aussi pour donner à la pragmatique une sanction légale et un commencement d'exécution, il appela les cortès du royaume à prêter serment de fidélité à la petite reine Isabelle, en qualité d'héritière présomptive et de prince ou princesse des Asturies ; on sait qu'en Espagne le titre de prince des Asturies appartient de droit à l'héritier de la couronne. Le décret de convocation est du 7 avril.

A cette occasion, Ferdinand écrivit à don Carlos une lettre assez habilement rédigée, où il le laissait libre de prendre ou non part à la cérémonie, ne voulant pas, disait-il, forcer les inclinations de son frère chéri. C'était du persiflage; don Carlos y répondit par une protestation publique, dans laquelle il déclarait nulle et illégale la pragmatique sanction, refusant en conséquence de reconnaître pour reine future la fille de Christine, et se réservant pour lui et ses descendans l'intégrité inviolable de ses droits héréditaires. L'heure approchait où cette protestation, grosse de tant d'orages, allait se traduire en révolte et en guerre civile; mais pour le moment on s'en tint à ce pacifique échange de phrases plus ou moins fraternelles.

Les cortès convoquées par M. Zéa n'étaient, on le devine bien, ni les cortès de 1812, ni celles de 1820; c'étaient ce qu'on appelle en Espagne les cortès par états, *las cortes por estamentos*, espèce d'états-généraux composés de la grandesse, du haut clergé, et d'une ombre de tiers-état, *estado llano*, représenté par les députés des trente-sept villes du royaume qui seules avaient droit de vote, *voto a cortes*, selon l'ancienne formule. Nous nous sommes expliqués plus haut sur cette représentation fallacieuse; nous n'y reviendrons pas, pour éviter de tomber en d'inutiles répétitions. Qu'il nous suffise de dire qu'il en était de ces cortès écourtées de 1833, comme de toutes celles des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il était d'usage de les réunir même sous les princes les plus absolus et les plus jaloux de leur autocratie, soit aux couronnemens, soit, comme ici, pour prêter serment de fidélité au prince des Asturies. C'est ce qu'on appelle en Espagne la cérémonie du serment, la *Jura*; mais ce n'était là qu'une formalité vaine, observée encore par un reste de pudeur ou plutôt d'habitude, et qui ne supposait pas plus le droit antérieur du peuple, qu'elle

n'admettait son intervention réelle. Le roi disait à l'assemblée : « Il faut que cela soit! » le servile écho répétait : « Soit! » Sur quoi, on se séparait, et tout était dit.

La dernière de ces ridicules parades avait eu lieu en 1789, lors du couronnement de Charles IV; ainsi les cortès espagnoles s'assemblaient en même temps que les états-généraux de France, mais quelle différence d'attributions! Les cortès n'étaient là que pour poser la couronne sur la tête d'un prince faible et trompé; les états-généraux portaient dans leurs entrailles la réforme du monde et la Convention. C'est qu'alors l'initiative humaine appartenait à la France; nul autre peuple n'avait été jugé digne encore de cette haute faveur des destins. Cependant, telle était déjà la force des doctrines démocratiques, qu'elles s'étaient infiltrées jusque dans le sein des cortès; elles osèrent, quelle audace! non pas demander, on n'en était pas encore là de l'autre côté des Pyrénées, mais espérer des réformes. A la cinquième séance, on mit l'assemblée à la porte. « On accusa même la cour d'avoir fait empoisonner l'un des députés de Burgos, le marquis de Casa-Barrio, qui avait excité, parmi ses collègues, ces velléités révolutionnaires, et qui semblait ambitionner le rôle de Mirabeau (1). »

Telles étaient les cortès convoquées par M. Zéa. Il eût été éminemment plus politique de saisir cette occasion pour en convoquer de vraiment nationales, d'autant plus qu'on pouvait le faire sans danger, étant assuré d'avance et de leur adhésion à la pragmatique et de leur fidélité à la petite reine. Mais c'étaient des prémisses dont on redoutait les conséquences, et M. Zéa était dès lors si hostile à toute idée d'institutions politiques, qu'il n'en voulait entendre parler sous aucun prétexte; et certes, ce n'était pas le double parjure de 1814 et de 1823, ce n'était pas Ferdinand VII qui était homme à lui forcer la main.

La *Jura* était fixée au 20 juin; le 20 juin arriva. La cérémonie

(1) Nous copions cette phrase dans les *Études* de M. Viardot, l'un des hommes de France qui connaît le mieux l'Espagne; son nom fait autorité sur la matière. Nous lui avons une double obligation : d'abord de nous avoir donné un bon livre, puis d'avoir provoqué l'excellente analyse insérée par M. Pierre Leroux dans le précédent numéro de la *Revue*.

fut brillante; de long-temps Madrid n'avait vu de fêtes si splendides. Les étrangers en furent frappés; nous citons les étrangers, parce que les indigènes sont un peu suspects d'hyperbole et d'enchantement national. Ornée avec un goût noble et sévère, la vaste *Plaza Mayor* avait été disposée pour une course de taureaux où les anciennes formes furent scrupuleusement observées et l'ancien costume ressuscité. La grandesse y déploya une pompe inusitée, une pompe écrasante, car elle parut, hélas! bien dégénérée, bien chétive sous ses toques à plumes et ses manteaux de satin. Surprise par la nuit, la fête se termina aux flambeaux, et l'illumination fut si soudaine, si saisissante, que l'effet en est vivant encore dans la mémoire des spectateurs. On eut là comme une réminiscence de l'antique magnificence espagnole, et l'on put un instant se croire transporté aux fêtes chevaleresques d'une autre Isabelle et d'un autre Ferdinand.

Un évènement attendu de jour en jour avec une légitime impatience, un évènemeut heureux vint combler la publique ivresse; le 29 septembre, trois mois après la *Jura*, Ferdinand mourut. Cette fois il ne ressuscita pas, il était bien mort; et puis, ne l'eût-il pas été plus que l'autre, nulle main certes n'eût été déclouer sa bière pour l'en faire sortir. Qu'il y dorme en paix s'il peut, mais qu'il y reste! tel fut le cri public, telle fut l'oraison funèbre que les plus clémens lui décernèrent. Nous n'y ajouterons rien, pour notre part; seulement nous nous demandons parfois, avec une perplexité questionneuse, quelles peuvent être les destinées de telles ames dans une autre économie. Si la métempsycose de Pythagore était vraie, la réponse serait facile, nous savons bien où elles iraient; mais dans le grand doute qui travaille le monde, où chercher les solutions du problème? où sont les oracles de l'infini? pourquoi de tels êtres sur la terre? pourquoi les trônes sont-ils à eux? Dans le silence de ces inquiétans mystères, on ne consent à se rassurer un peu qu'en voyant le bien sortir du mal et le mal même servir le progrès. Mais c'est là toujours une condition dure; cette loi d'alternative et d'oscillation fait bien des victimes; la roue écrase en passant bien des générations. Malheur aux générations transitoires! Malheur aux générations sacrifiées! Ici du moins, et c'est une consolation, si la traversée fut longue

et orageuse, le port est proche, et la loi de compensation a une application visible.

Ferdinand VII fut plus qu'un mauvais prince, ce fut un mauvais homme : comme homme, il eut tous les vices et pas une vertu; comme prince, il faut remonter à Pierre-le-Cruel pour lui trouver un égal sur le trône des Espagnes; encore le féroce amant de Marie de Padilla avait-il une résolution et une énergie que n'eut jamais son faible et versatile descendant. Ferdinand a fait à l'Espagne un mal incalculable; il faudra les efforts réunis de plusieurs générations pour le réparer. Après les désastres d'une guerre aussi longue, aussi ruineuse que celle de l'indépendance, il fallait, pour bander tant de plaies, une main ferme, habile, une main tendre surtout et libérale. Nous disons tendre et nous insistons, car il est une erreur, une aberration singulière qui aspire à supprimer du gouvernement des hommes l'élément de l'amour, erreur impie, aberration sacrilége qu'il faut flétrir et combattre.

A force d'abstractions, à force de sophismes, on a fait de la politique humaine un monstre sans cœur, une idole de fer, qui d'une main tient un budget, de l'autre une baïonnette. Et cette charité qui édifie, cet amour sans lequel la foi n'est, comme dit l'apôtre, qu'une cymbale retentissante, on a relégué tout cela dans l'élégie et dans l'idylle. Jamais la force ne se formula d'une façon plus brutale; jamais elle ne s'érigea si audacieusement en système; jamais le matérialisme politique n'afficha plus effrontément son impuissante aridité. Aussi l'arbre de mort a porté ses fruits; le lien social est brisé; l'anarchie morale nous dévore; la société se déchire de ses propres mains; elle se déchirera aussi long-temps que le principe de l'amour sera opprimé, aussi long-temps que la charité n'aura pas place au sanhédrin des nations. Pour gouverner les hommes, il faut les aimer; autrement on les exploite, on les déprave. Un pouvoir sans tendresse est le marteau de Dieu sur les peuples; pour éveiller les sympathies, il faut les sentir; pour agir sur son siècle, il faut avoir des entrailles. Il en avait ce fondateur du moyen-âge, ce Charlemagne, le seul de tous les monarques dont le nom soit resté vraiment populaire. Apercevant un jour en mer les voiles normandes, il se prit à fondre en larmes:— « Je pleure, » répondit-il à ceux qui l'interrogeaient,

et le fils de Pépin n'était pas, que je sache, un rêveur sentimental et larmoyant, « je pleure sur les maux futurs de mon peuple : puisque de mon vivant ces pirates du nord osent s'approcher si près de mes états, que n'oseront-ils pas après ma mort! » — Voilà les grands princes, voilà les vrais grands hommes; ils portent dans leur cœur l'humanité.

De Charlemagne à Ferdinand VII la chute est rude; mais les nécessités du sujet nous ramènent du grand prince au mauvais. Ferdinand manquait de tout ce qu'il fallait pour réparer les ravages de la guerre; médecin inepte, médecin brutal, il envenima les blessures, bien loin de les guérir. Et cependant jamais époque ne fut plus favorable à un développement de civilisation; l'Espagne sortait triomphante d'une lutte gigantesque, et il était aisé, c'était même un devoir, de tourner au progrès le noble orgueil de la victoire; on aurait obtenu tout alors de cette nation généreuse; on aurait fait d'elle tout ce qu'on aurait voulu; après tant de sacrifices rien ne lui aurait coûté. Mais pour transformer le mouvement guerrier en un mouvement social, il aurait fallu un tout autre homme que Ferdinand. Au lieu d'encourager ces héroïques instincts, il les a refoulés indignement; il a tout flétri, tout profané, tout violé. L'Europe du reste l'a vu à l'œuvre; elle sait à quelles extrémités il avait réduit l'Espagne, ce qu'il en voulait faire, ce qu'il en eût fait peut-être, si la Providence ne prenait soin de tirer elle-même le salut des peuples du sein de leurs calamités. Qu'il dorme en paix, s'il peut, ce mauvais prince, dans son panthéon de l'Escurial, entre ce Philippe II dont il eut la cruauté sans le génie, et ce Charles IV, dont il eut la faiblesse sans la bonté! Puissent les vingt mille messes qu'il s'est léguées par son testament lui obtenir le pardon du ciel! La terre ne peut pas lui pardonner.

Ferdinand mort, l'Espagne respira; tous les cœurs s'épanouirent à l'espoir de jours meilleurs. Le fameux testament fut ouvert; on en connaissait d'avance le contenu. La régence fut instituée; la reine Christine, assistée du conseil de gouvernement nommé par le roi mort, prit les rênes de l'état au nom d'Isabelle II. Le président de ce conseil était et est encore le général Castanos; mais son neveu, le marquis de Las Amarillas, aujourd'hui duc de Ahumada, dirigeait en réalité toutes les affaires.

La première mesure de la régence fut une mesure de conservation, elle maintint M. Zéa au ministère. La première démarche de M. Zéa fut aussi une démarche conservatrice : sa proclamation, après la mort du roi, peut compter pour la déception la plus solennelle qui ait jamais été infligée à un peuple. Taillant les ailes à l'espérance, il annonçait froidement que rien n'était changé et que le système de Ferdinand allait être, au contraire, religieusement continué. On comprit que Ferdinand se survivait dans son misnistre. Cette proclamation n'était que la répétition presque textuelle du manifeste qui avait marqué la rentrée de M. Zéa au ministère; mais la position n'était plus la même, Ferdinand n'était plus là pour prendre sur sa tête royale la responsabilité des mauvais vouloirs du ministre. Elle lui restait tout entière, elle l'écrasa.

C'était un mauvais début; se retrancher dans la négative à l'origine d'une révolution, car il ne faut pas se dissimuler que dès-lors c'en était une, c'était renouveler la faute commise quarante ans plus tôt par la cour de Versailles, c'était jeter la monarchie en des convulsions violentes, peut-être tragiques. Des hommes politiques qui ont vu à l'œuvre M. Zéa, qui l'ont suivi jour par jour, dans tout le cours de son administration, hommes, du reste, d'une modération non suspecte, car elle est commandée par une longue pratique des affaires et par de hautes fonctions sociales, des hommes éminens, disons-nous, ont regretté que M. Zéa ait pris, dès l'abord, une position fausse; il avait de la fermeté, du caractère, une capacité gouvernementale rare en Espagne, où la vie politique ne fait que de naître, où les libertés publiques sont au berceau, et il est triste qu'il n'ait pas assigné à ces facultés précieuses un meilleur emploi. Homme de progrès, il pouvait rendre à l'Espagne de signalés services; stationnaire, il a manqué son rôle.

M. Zéa partait d'un faux principe : reconnaissant à la pragmatique de 1830 tous les caractères de loi fondamentale et constitutive, il soutenait la légitimité d'Isabelle; ce n'est pas en cela qu'il errait, car cette opinion est la nôtre et nous avons exposé assez longuement nos motifs, pour nous dispenser d'y revenir; mais il se trompait dans les conséquences. De ce qu'Isabelle était, selon lui, reine par droit divin, il en concluait

qu'elle portait en elle sa propre force, sa propre vitalité, et qu'elle n'avait besoin ni du concours ni de l'appui du parti constitutionnel. De là son refus formel et constant de transiger avec lui. Du reste, il était bon prince, il voulait bien user de clémence, et l'amnistie de l'année précédente fut étendue à trente-deux nouveaux proscrits; il ne refusait même pas de s'associer à une espèce de petit progrès vague et anodin qu'il ne définissait point; mais, se croyant plus d'esprit que le seigneur tout le monde, comme dit Luther (1), et la prétention est un peu exorbitante, il se réservait le soin exclusif de mouler et pétrir à sa guise cette cire molle et docile. C'était avoir de soi-même une opinion avantageuse; le pays eut l'irrévérence de ne point la partager; le ministre se trouva seul de son avis; son despotisme éclairé, *despotismo ilustrado*, c'est le nom proverbial donné et resté à son système, ne fut du goût d'aucun parti. Personne n'en voulut.

La méprise de M. Zéa était grave, car elle isolait le trône et le livrait sans armes aux coups de deux ennemis. Sans être précisément liées dans les relations de cause à effet, la pragmatique sanction et la réhabilitation du parti démocratique étaient deux faits désormais inséparables et unis étroitement. Que le droit d'Isabelle fût ou non légitime, il n'en fallait pas moins, pour le soutenir et le défendre, s'appuyer sur un parti; or, quel parti en Espagne opposer aux moines, sinon le parti constitutionnel? On combat bien un parti par un autre; mais vouloir, comme M. Zéa en avait la prétention, les combattre à la fois tous les deux, cela en suppose un troisième qui n'existe pas au-delà des Pyrénées.

La fausse position prise par M. Zéa devenait d'autant plus difficile à garder, que les hostilités avaient commencé dès le mois d'octobre dans les provinces basques. On a dit que la guerre de Navarre était une guerre d'intérêt municipal plus que d'intérêt apostolique; nous ne nions pas que plus tard les deux intérêts ne se soient réunis sous la préoccupation d'un commun danger; mais dans l'origine ils ne l'étaient point. L'initiative appartint tout entière au parti apostolique, l'étendard de la révolte fut déployé au nom du prétendant; les moines de Bilbao sortirent un

(1) *Herr Omnes.*

jour de leurs couvens en proclamant le roi Charles V, et la guerre civile fut engagée. Le premier général envoyé par M. Zéa contre les rebelles fut le général Saarfied, qui alla se croiser les bras à Burgos et fut remplacé par Géronimo Valdès, qui fut, lui, remplacé par bien d'autres. Le mouvement des provinces produisit à Madrid une explosion violente : le 27 octobre, les volontaires royalistes furent désarmés. Ces volontaires ne ressemblaient pas mal, par leur organisation et surtont par leurs habitudes, aux bandes du cardinal Ruffo dans les Calabres, et à celles de Trestaillon dans le Midi.

Cependant l'impopularité de M. Zéa marchait avec les évènemens, elle grandissait avec eux; il essaya de faire de la force; il exila par lettres de cachet, il supprima des journaux; mais ces moyens extrêmes ne servirent qu'à mettre à nu sa faiblesse. Assiégé et serré de plus en plus près par deux ennemis également irrités, il avait les bras enchaînés, et, condamné à l'immobilité, il ne pouvait, à la lettre, faire aucun mouvement. Pour rendre son isolement plus complet, le conseil de régence l'abandonna tout-à-fait; le marquis de las Amarillas, qui en était toujours l'ame, se joignit au parti constitutionnel pour réclamer des garanties politiques. Enfin, l'insubordination des capitaines-généraux vint porter le dernier coup à cette forteresse démantelée. Le général Quesada, qui avait passé du gouvernement de Séville à celui de Valladolid, lança un manifeste, moitié soumis, moitié menaçant, où il demandait formellement à la reine le renvoi de M. Zéa. Après Quesada, vint Llauder; le protégé de Lacy était alors capitaine-général de Catalogne : il avait opéré sa conversion; l'Espagne n'avait pas de plus chaud libéral; il brûlait d'amour pour les institutions nationales; couvrant une ancienne inimitié personnelle de ce beau masque de citoyen, il renchérissait sur les exigences de son collègue, et c'est tout au plus si dans son manifeste il ne demandait pas à la reine la tête de M. Zéa.

Seul et sans appui au milieu de ce déchaînement légitime, M. Zéa devait tomber, il tomba. Il tomba au nom de ces institutions que son opiniâtre sophisme déniait au vœu public, et qui étaient devenues le mot d'ordre universel, la nécessité de la monarchie. M. Zéa quitta donc le ministère une seconde fois. La

première, Ferdinand l'avait renvoyé parce qu'il était trop libéral; Christine le renvoyait maintenant parce qu'il ne l'était pas assez. La première fois il eut pour successeur l'un des plus fougueux absolutistes d'Espagne, un irréconciliable ennemi des libertés démocratiques, le membre peut-être le plus intolérant du gouvernement provisoire des san-fédistes de 1823, le duc de l'Infantado. La seconde fois, qui lui succède? C'est un ministre de la constitution, un ancien député des cortès de 1812, un homme qui avait expié ce double crime dans les bagnes d'Afrique et dans l'exil, M. Martinez de la Rosa. Le progrès est dans la seule antithèse de ces deux noms.

Ainsi la pragmatique commence dès-lors à porter ses fruits, et voici que nous entrons vraiment en révolution. L'exil de Calomarde et le rappel de M. Zéa n'étaient au fond qu'une intrigue de palais. Le renvoi de M. Zéa, l'avènement de M. Martinez de la Rosa, c'est une victoire de la démocratie; car il ne s'agit plus d'une simple querelle de succession, nous allions presque dire de ménage, il s'agit d'institutions nationales et de garanties publiques. M. Martinez de la Rosa au ministère, c'était la double réhabilitation de 1812 et de 1820; c'était la condamnation de 1823; c'était la convocation des cortès.

M. Martinez de la Rosa ouvre l'année 1834. . . . . .

. . . . . .

Ici nous sommes forcé de nous arrêter; nous espérions pousser plus loin, et jusqu'au ministère Mendizabal, cette récapitulation déjà si longue; mais le courant des faits nous a entraîné, l'espace nous manque, il faut clore; la suite à un autre jour. Jusqu'ici nous avons dû puiser à des sources étrangères et en référer aux souvenirs d'autrui; le moment approche où notre rôle va changer, nous n'aurons plus qu'à raconter ce que nous avons vu.

CHARLES DIDIER.

ILLUSTRATIONS

SCIENTIFIQUES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS [1].

I.

THOMAS YOUNG.

Thomas Young naquit à Milverton, dans le comté de Sommerset, le 13 juin 1773, de parens qui appartenaient à la secte des quakers. Il passa ses premières années chez son grand-père maternel, M. Robert Davies, de Minehead, que d'actives affaires commerciales, par une rare exception, n'avaient pas détourné de la culture des auteurs classiques. Young savait déjà lire couramment à l'âge de *deux ans*. Sa mémoire était vraiment extraordinaire. Dans les intervalles des longues séances qu'il faisait chez la maîtresse d'école du village voisin de Minehead, il avait appris par cœur, à quatre ans, un grand nombre d'auteurs anglais, et même divers poèmes latins qu'il pouvait réciter d'un bout à l'autre, quoique alors il ne comprît pas cette langue. Le nom d'Young, comme plusieurs autres noms célèbres déjà recueillis par les biographes, contribuera donc à nourrir les espérances ou les craintes de tant de bons pères de famille qui voient, dans quelques leçons récitées sans faute ou mal apprises, ici, les indices certains d'une éternelle médio-

(1) M. Arago a lu à l'Académie des Sciences cette notice, mais elle n'avait pas encore été livrée à l'impression. Nous espérons que ce ne sera pas la dernière communication de l'illustre savant. (*N. du D.*)

crité, là, le début infaillible d'une carrière glorieuse. Nous nous éloignerions étrangement de notre but, si ces notices historiques devaient fortifier de tels préjugés. Aussi, sans vouloir affaiblir les émotions vives et pures qu'excitent chaque année les distributions de prix, nous rappellerons aux uns, afin qu'ils ne s'abandonnent pas à des rêves que l'avenir pourra ne point réaliser, aux autres, dans la vue de les prémunir contre le découragement, que Pic de la Mirandole, le phénix des écoliers de tous les temps et de tous les pays, fut, dans l'âge mûr, un auteur insignifiant; que Newton, cette puissante intelligence dont Voltaire a pu dire sans faire crier à l'exagération :

> Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
> Qui parez de vos feux, qui couvrez de vos ailes
> Le trône où votre maître est assis parmi vous,
> Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

que le grand Newton, disons-nous, fit, en termes de collége, de très médiocres classes; que l'étude n'avait d'abord pour lui aucun attrait; que la première fois qu'il éprouva le besoin de travailler, ce fut pour conquérir la place d'un élève turbulent qui, assis, à cause de son rang, sur une banquette supérieure à la sienne, l'incommodait de ses coups de pied; qu'à vingt-deux ans, il concourut pour un *Fellowship* de Cambridge, et fut vaincu par un certain Robert Uvedale, dont le nom, sans cette circonstance, serait aujourd'hui complètement oublié; que Fontenelle, enfin, était plus ingénieux qu'exact, lorsqu'il appliquait à Newton ces paroles de Lucain: « Il n'a pas été donné aux hommes de voir le Nil faible et naissant. »

A l'âge de six ans, Young entra chez un professeur de Bristol dont la médiocrité fut pour lui une bonne fortune. Ceci n'est point un paradoxe: l'élève ne pouvant se plier aux allures lentes et compassées du maître, devint son propre instituteur, et c'est ainsi que se développèrent de brillantes qualités que trop de secours eussent certainement énervées.

Young avait huit ans, lorsque le hasard, dont le rôle dans les évènemens de la vie de tous les hommes est plus considérable que leur vanité ne juge prudent de l'avouer, vint l'enlever à des études exclusivement littéraires et lui révéler sa vocation. Un arpenteur de beaucoup de mérite, à côté duquel il demeurait, le prit en grande affection. Il l'emmenait quelquefois sur le terrain, les jours de fête, et lui permettait de jouer avec ses instrumens de géodésie et de physique. Les opérations à l'aide desquelles le jeune écolier voyait déterminer

distances et les élévations des objets inaccessibles, frappaient vivement son imagination; mais bientôt quelques chapitres d'un dictionnaire de mathématiques firent disparaître tout ce qu'elles semblaient avoir de mystérieux. A partir de ce moment, dans les promenades du dimanche, le quart de cercle remplaça le cerf-volant. Le soir, par voie de délassement, l'apprenti ingénieur calculait les hauteurs mesurées dans la matinée.

De neuf à quatorze ans, Young demeura à Compton, dans le comté de Dorset, chez un professeur Thomson, dont la mémoire lui fut toujours chère. Pendant ces cinq années, tous les élèves de la pension s'occupèrent exclusivement, suivant les habitudes des écoles anglaises, d'une étude minutieuse des principaux écrivains de la Grèce et de Rome. Young se maintint toujours au premier rang de sa classe, et cependant il apprit, dans le même intervalle, le français, l'italien, l'hébreu, le persan et l'arabe; le français et l'italien, par occasion, afin de satisfaire la curiosité d'un camarade qui avait en sa possession plusieurs ouvrages imprimés à Paris, dont il désirait savoir le contenu; l'hébreu, pour lire la Bible dans l'original; le persan et l'arabe, dans la vue de décider cette question qu'une conversation de réfectoire avait soulevée: Y a-t-il entre les langues orientales des différences aussi tranchées qu'entre les langues européennes?

Je sens le besoin d'avertir que j'écris sur des documens authentiques, ant d'ajouter que, pendant qu'il faisait de si fabuleux progrès dans les langues, Young, durant ses promenades autour de Compton, s'était pris d'une vive passion pour la botanique; que, dépourvu des moyens grossissement dont les naturalistes font usage quand ils veulent examiner les parties les plus délicates des plantes, il entreprit de construire lui-même un microscope, sans autre guide qu'une description de cet instrument, donnée par Benjamin Martin; que, pour arriver à ce difficile résultat, il dut acquérir d'abord beaucoup de dextérité dans l'art du tourneur; que les formules algébriques de l'opticien lui ayant présenté des symboles dont il n'avait aucune idée (des symboles de *fluxions*), il fut un moment dans une grande perplexité; mais que ne voulant pas enfin renoncer à grossir ses pistils et ses étamines, il trouva plus simple d'apprendre le calcul différentiel pour comprendre la malencontreuse formule, que d'envoyer à la ville voisine acheter un microscope.

La brûlante activité du jeune Young lui avait fait dépasser les bornes des forces humaines. A quatorze ans, sa santé fut gravement altérée. Divers indices firent même craindre une maladie du poumon; mais ces

symptômes menaçans cédèrent aux prescriptions de l'art et aux soins empressés dont le malade fut l'objet de la part de tous ses parens.

Il est rare, chez nos voisins d'outre-mer, qu'une personne riche, en confiant son fils à un précepteur particulier, ne lui cherche pas un camarade d'étude parmi les jeunes gens du même âge qui déjà se sont fait remarquer par leurs succès. C'est à ce titre que Young devint, en 1787, le condisciple du petit-fils de M. David Barclay, de Youngsbury, dans le comté de Hertford. Le jour de son installation, M. Barclay, qui sans doute ne croyait pas avoir le droit de se montrer très exigeant avec un enfant de quatorze ans, lui donna plusieurs phrases à copier, afin de s'assurer s'il avait une belle écriture. Young, peut-être humilié de ce genre d'épreuve, demanda, pour y satisfaire, la permission de se retirer dans une salle voisine. Son absence ayant duré plus long-temps que la transcription ne semblait devoir l'exiger, M. Barclay commençait à plaisanter sur le manque de dextérité du petit quaker, lorsqu'enfin il rentra. La copie était remarquablement belle : un maître d'écriture n'aurait pas mieux fait. Quant au retard, il n'y eut plus moyen d'en parler, car le petit quaker, comme l'appelait M. Barclay, ne s'était pas contenté de transcrire les phrases anglaises proposées : il les avait encore traduites dans *neuf* langues différentes.

Le précepteur, ou, comme on dit sur l'autre rive de la Manche, le *tutor*, qui devait diriger les deux écoliers de Youngsbury, était un jeune homme de beaucoup de distinction, alors tout occupé à se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes; c'était l'auteur futur de la *Calligraphia græca*. Il ne tarda pas, cependant, à sentir l'immense supériorité de l'un de ces deux disciples, et il reconnaissait, avec la plus louable modestie, que, dans leurs communes études, le véritable *tutor* n'était pas toujours celui qui en portait le titre.

A cette époque, Young rédigea, en recourant sans cesse aux sources originales, une analyse détaillée des nombreux systèmes de philosophie qui furent professés dans les différentes écoles de la Grèce. Ses amis parlent de cet ouvrage avec la plns vive admiration. Je ne sais si le public est destiné à jamais en jouir. En tout cas il n'aura pas été sans influence sur la vie de son auteur, car en se livrant à un examen attentif et minutieux des bizarreries (je me sers d'un terme poli), dont fourmillent les conceptions des philosophes grecs, Young sentit s'affaiblir l'attachement qu'il avait eu jusque-là pour les principes de la secte dans laquelle il était né. Toutefois, il ne s'en sépara entièrement que quelques années après, pendant son séjour à Édimbourg.

La petite colonie studieuse de Youngsbury quittait pendant quelques mois d'hiver le comté de Hertford et allait habiter Londres. Durant

l'un de ces voyages, Young rencontra un professeur digne de lui. Il fut initié à la chimie par le docteur Higgins, dont je puis d'autant moins me dispenser de prononcer ici le nom, que, malgré ses réclamations vives et nombreuses, on s'est obstiné à ne pas reconnaître la part qui lui revient légitimement dans la théorie des proportions définies, l'une des plus belles acquisitions de la chimie moderne.

Le docteur Brocklesby, oncle maternel d'Young, et l'un des médecins les plus répandus de Londres, justement fier des éclatans succès du jeune écolier, communiquait parfois ses compositions aux savans, aux littérateurs, aux hommes du monde, dont l'approbation pouvait le plus flatter sa vanité. Young se trouva ainsi, de très bonne heure, en relation personnelle avec les célèbres Burke et Windham de la chambre des communes, et avec le duc de Richmond. Ce dernier, alors grand-maître de l'artillerie, lui offrit la place de secrétaire assistant. Les deux autres hommes d'état, quoiqu'ils désirassent aussi l'attacher à la carrière administrative, lui recommandaient d'aller d'abord à Cambridge suivre un cours de droit. Avec d'aussi puissans patrons, Young pouvait compter sur un de ces emplois lucratifs dont les personnages en crédit ne sont jamais avares envers ceux qui les dispensent de toute étude, de toute application, et leur fournissent journellement les moyens de briller à la cour, au conseil, à la tribune, sans jamais compromettre leur vanité par quelque indiscrétion. Young avait, heureusement, la conscience de ses forces; il sentait en lui le germe des brillantes découvertes qui, depuis, ont illustré son nom; il préféra la carrière laborieuse, mais indépendante, d'homme de lettres aux chaînes dorées qu'on faisait briller à ses yeux. Honneur lui soit rendu! Que son exemple serve de leçon à tant de jeunes gens que l'autorité détourne de leur noble vocation pour les transformer en bureaucrates; que, semblables à Young, les yeux tournés vers l'avenir, ils ne sacrifient pas à la futile et d'ailleurs bien passagère satisfaction d'être entourés de solliciteurs, les témoignages d'estime et de reconnaissance dont le public manque rarement de payer les travaux intellectuels d'un ordre élevé, et s'il arrivait que, dans les illusions de l'inexpérience, ils trouvassent qu'on leur prescrit un trop lourd sacrifice, nous leur demanderions de recevoir une leçon d'ambition de la bouche du grand capitaine dont l'ambition ne connut pas de bornes; de méditer ces paroles que le premier consul, que le vainqueur de Marengo, adressait à l'un de nos plus honorables collègues (M. Lemercier) le jour où celui-ci, fort coutumier du fait, venait de refuser une place alors très importante, celle de conseiller d'état :

« J'entends, monsieur; vous aimez les lettres, et vous voulez leur appartenir tout entier; je n'ai rien à opposer à cette résolution. Oui! moi-même, pensez-vous que si je n'étais pas devenu général en chef et l'instrument du sort d'un grand peuple, j'aurais couru les bureaux et les salons pour me mettre dans la dépendance de qui que ce fût, en qualité de ministre ou d'ambassadeur? Non, non! je me serais jeté dans l'étude des sciences exactes, j'aurais fait mon chemin dans la route des Galilée, des Newton; et puisque j'ai réussi constamment dans mes grandes entreprises, eh bien! je me serais hautement distingué auss par des travaux scientifiques; j'aurais laissé le souvenir de belles découvertes : aucune autre gloire n'aurait pu tenter mon ambition! »

Young fit choix de la carrière de la médecine dans laquelle il espérait trouver la fortune et l'indépendance. Ses études médicales commencèrent à Londres sous Baillie et Cruickshank; il les continua à Édimbourg où brillaient alors les docteurs Black, Munro et Gregory, mais ce fut seulement à Gœttingue que, dans l'année suivante (1795), il prit son grade de docteur. Avant de se soumettre à cette formalité si vaine, et, toutefois, si impérieusement exigée, Young, à peine sorti de l'adolescence, s'était déjà révélé au monde scientifique par une note relative à la gomme *Ladanum*, par la polémique qu'il avait soutenue contre le docteur Beddoës au sujet de la théorie de Crawford sur le calorique; par un mémoire concernant les habitudes des araignées et le système de Fabricius, le tout enrichi de recherches d'érudition; enfin, par un travail sur lequel j'insisterai davantage à cause de son grand mérite, de la faveur inusitée dont il fut l'objet en naissant, et de l'oubli dans lequel on l'a laissé depuis.

La Société royale de Londres jouit, dans toute l'étendue des trois royaumes, d'une considération immense et méritée. Les *Transactions philosophiques* qu'elle publie sont, depuis plus d'un siècle et demi, les glorieuses archives où le génie britannique tient à honneur de déposer ses titres à la reconnaissance de la postérité. Le désir de voir inscrire son nom dans la liste des collaborateurs de ce recueil vraiment national, à la suite des noms de Newton, de Bradley, de Priestley, de Cavendish, a toujours été parmi les étudians des célèbres universités de Cambridge, d'Oxford, d'Édimbourg, de Dublin, le plus vif comme le plus légitime sujet d'émulation. Là, toutefois, est le dernier terme de l'ambition de l'homme de science; il n'y aspire qu'à l'occasion de quelque travail capital, et les premiers essais de sa jeunesse arrivent au public par une voie mieux assortie à leur importance, à l'aide d'une de ces nombreuses *Revues* qui, chez nos voisins, ont tant contribué

aux progrès des connaissances humaines. Tel est le cours ordinaire des choses; telle, conséquemment, ne devait pas être la marche de Young. A vingt ans, il adresse un mémoire à la société royale; le *conseil*, composé de toutes les notabilités contemporaines, honore ce travail de son suffrage, et bientôt il paraît dans les *Transactions*. L'auteur y traitait de la vision.

Le problème n'était rien moins que neuf. Platon et ses disciples, quatre siècles avant notre ère, s'en occupaient déjà; mais aujourd'hui leurs conceptions ne pourraient guère être citées que pour justifier cette célèbre et très peu flatteuse sentence de Cicéron ; « On ne saurait rien imaginer de si absurde qui n'ait trouvé quelque philosophe capable de le soutenir ! »

Après avoir traversé un intervalle de vingt siècles, il faut de la Grèce se transporter en Italie quand on veut trouver, sur l'admirable phénomène de la vision, des idées qui méritent un souvenir de l'historien. Là, sans avoir jamais, comme le philosophe d'Égine, interdit fastueusement leur demeure à tous ceux qui n'étaient pas géomètres, des expérimentateurs prudens jalonneront la seule route par laquelle il soit donné à l'homme d'arriver sans faux pas à la conquête de régions inconnues; là, Maurolycus et Porta crieront à leurs contemporains, que le problème de découvrir *ce qui est* présente assez de difficultés, pour qu'il soit au moins bien présomptueux de se jeter dans *le monde des intelligibles* à la recherche de *ce qui doit être;* là, ces deux célèbres compatriotes d'Archimède commenceront à dévoiler le rôle des divers milieux dont l'œil est composé, et se montreront résignés, comme le furent plus tard Galilée et Newton, à ne pas s'élever au-dessus des connaissances susceptibles d'être élaborées ou contrôlées par nos sens, et qu'on stigmatisait, sous les portiques de l'Académie, de la qualification dédaigneuse de *simple opinion*. Telle est, toutefois, la faiblesse humaine, qu'après avoir suivi, avec un rare bonheur, les principales inflexions de la lumière à travers la cornée et le cristallin, Maurolycus et Porta, près d'atteindre le but, s'arrêtent tout à coup, comme devant une insurmontable difficulté, dès qu'on oppose à leur théorie que les objets doivent paraître sens dessus dessous si les images dans l'œil sont elles-mêmes renversées. L'esprit aventureux de Képler, au contraire, ne se laisse pas ébranler. C'est de la psychologie que part l'attaque, c'est par la psychologie claire, précise, mathématique, qu'il renverse l'objection. Sous la main puissante de ce grand homme, l'œil devient, définitivement, le simple appareil d'optique connu sous le nom de chambre obscure : la rétine est le tableau, le cristallin remplace la lentille vitreuse.

Cette assimilation, généralement adoptée depuis Képler, ne donnait prise qu'à une seule difficulté. La chambre obscure, comme une lunette ordinaire, *doit être mise au point*, suivant l'éloignement des objets. Quand ces objets se rapprochent, il est indispensable d'écarter le tableau de la lentille; un mouvement contraire devient nécessaire si les objets s'éloignent. Conserver aux images toute la netteté désirable, sans changer la position de la surface qui les reçoit, est donc impossible, à moins toutefois que la courbure de la lentille puisse varier : qu'elle s'accroisse quand on vise à des objets voisins, qu'elle diminue pour des objets éloignés.

Parmi ces divers modes d'obtenir des images distinctes, la nature a fut inévitablement un choix, car l'homme peut voir avec une grande netteté à des distances fort dissemblables. La question ainsi posée a été pour les physiciens un vaste sujet de recherches et de discussions; de grands noms figurent dans ce débat.

Képler, Descartes, ... soutiennent que l'ensemble du globe de l'œil est susceptible de s'alonger et de s'aplatir.

Poterfield, Zinn, ... veulent que la lentille cristalline soit mobile; qu'au besoin elle puisse aller se placer plus ou moins loin de la rétine.

Jurin, Musschenbroek, ... croient à un changement dans la courbure de la cornée.

Sauvages, Bourdelot, ... font aussi intervenir une variation de courbure, mais dans le cristallin seulement. Tel est aussi le système de Young. Deux mémoires, dont il fit successivement hommage à la Société royale de Londres, en renferment le développement complet.

Dans le premier, la question n'est guère envisagée que sous le point de vue anatomique. Young y démontre, à l'aide d'observations directes et très délicates, que le cristallin est doué d'une constitution fibreuse ou musculaire, admirablement adaptée à toutes sortes de changement de forme. Cette découverte renversait la seule objection solide qu'on eût, jusque-là, opposée à l'hypothèse de Sauvages, de Bourdelot, etc. A peine fut-elle publiée que Hunter la réclama. Le célèbre anatomiste servait ainsi les intérêts du jeune débutant, puisque son travail, resté inédit, n'avait été communiqué à personne. Au surplus, ce point de la discussion perdit bientôt toute importance; un érudit montra, en effet, qu'armé de ses puissans microscopes, Leeuwenhoek suivait et dessinait déjà, dans toutes leurs ramifications, les fibres musculaires du cristallin d'un poisson. Pour réveiller l'attention publique, fatiguée de tant de débats, il ne fallait rien moins que la haute renommée des deux nouveaux membres de la Société royale qui entrèrent en lice.

L'un, anatomiste consommé, l'autre, le plus célèbre artiste dont l'Angleterre puisse se glorifier, présentèrent à la Société royale un mémoire, fruit de leurs efforts combinés, et destiné à établir l'inaltérabilité complète de la forme du cristallin. Le monde savant aurait difficilement admis que sir Everard Home et Ramsden réunis eussent pu faire des expériences inexactes, qu'ils se fussent trompés dans des mesures micrométriques. Young lui-même ne le crut point; aussi n'hésita-t-il pas à renoncer publiquement à sa théorie. Cet empressement à se reconnaître vaincu, si rare dans un jeune homme de vingt-cinq ans, si rare surtout à l'occasion d'une première publication, était ici un acte de modestie sans exemple. Young, en effet, n'avait rien à rétracter. En 1800, après avoir retiré son désaveu, il développa de nouveau la théorie de la déformation du cristallin, dans un mémoire auquel, depuis, on n'a pas fait d'objection sérieuse.

Rien de plus simple que son argumentation; rien de plus ingénieux que ses expériences. Young élimine d'abord l'hypothèse d'une variation de courbure dans la cornée, à l'aide d'observations microscopiques qui auraient rendu les plus petites variations appréciables. Disons mieux: il place l'œil dans des conditions particulières où les changemens de courbure seraient sans nul effet; il le plonge dans l'eau, et prouve qu'alors même la faculté de voir à diverses distances persiste en son entier.

La seconde des trois suppositions possibles, celle d'une altération dans les dimensions de l'organe, est ensuite renversée par un ensemble d'objections et d'expériences auxquelles il serait difficile de siréster.

Le problème semblait irrévocablement résolu. Qui ne comprend, en effet, que si, de trois solutions possibles, deux sont écartées, la troisième devient nécessaire; que le rayon de courbure de la cornée et le diamètre longitudinal de l'œil étant inaltérables, il faut bien que la forme du cristallin puisse varier. Young, toutefois, ne s'arrête pas là; il prouve directement, par de subtils phénomènes de déformation des images, que le cristallin change réellement de courbure; il invente, ou du moins il perfectionne un instrument susceptible d'être employé par les personnes les moins intelligentes, les moins habituées à des expériences délicates; et, armé de ce nouveau moyen d'investigation, il s'assure que tous les hommes chez lesquels manque le cristallin à la suite de l'opération de la cataracte, ne jouissent plus de la faculté de voir *nettement* à différentes distances.

On peut véritablement s'étonner que cette admirable théorie de la

vision, que ce réseau, si bien tissu, où le raisonnement et les plus ingénieuses expériences se prêtent sans cesse un mutuel appui, n'occupe pas encore dans la science le rang distingué qui lui appartient; mais, pour expliquer cette anomalie, doit-on nécessairement recourir à une sorte de fatalité? Young aurait-il donc été, comme lui-même le disait souvent avec dépit, une nouvelle Cassandre proclamant sans relâche d'importantes vérités que ses contemporains ingrats refusaient d'accueillir? On serait moins poétique, et plus vrai, ce me semble, en remarquant que les découvertes d'Young n'ont pas été connues de la plupart de ceux qui auraient pu les apprécier : les physiologistes ne lisent pas son beau mémoire, car il suppose plus de connaissances mathématiques qu'on n'en cultive ordinairement dans les facultés; les physiciens l'ont dédaigné à leur tour, parce que, dans les cours oraux, ou dans les ouvrages imprimés, le public ne demande plus guère aujourd'hui que ces notions superficielles dont un esprit vulgaire se pénètre sans aucune fatigue. Dans tout ceci, quoi qu'en ait pu croire l'illustre Young, nous n'apercevons rien d'exceptionnel : comme tous ceux qui sondent les dernières profondeurs de la science, il a été méconnu de la foule; mais les applaudissemens de quelques hommes d'élite auraient pu le dédommager. En pareille matière, on ne doit pas compter les suffrages, il est plus sage de les peser.

La plus belle découverte du docteur Young, celle qui rendra son nom à jamais impérissable, lui fut suggérée par un objet en apparence bien futile, par ces bulles d'eau savonneuse, si vivement colorées, si légères, qui, à peine échappées du chalumeau de l'écolier, deviennent le jouet des plus imperceptibles courans d'air. Devant un auditoire aussi éclairé, il serait sans doute superflu de remarquer que la difficulté de produire un phénomène, sa rareté, son utilité dans les arts, ne sont pas les indices nécessaires de l'importance qu'il doit avoir dans la science. J'ai donc pu rattacher à un jeu d'enfant la découverte que je vais analyser, avec la certitude qu'elle ne souffrirait pas de cette origine. En tout cas, je n'aurais besoin de rappeler, ni la pomme qui, se détachant de sa branche et tombant inopinément aux pieds de Newton, éveilla les idées de ce grand homme sur les lois simples et fécondes qui régissent les mouvemens célestes; ni la grenouille et le coup de bistouri auxquels la physique a été récemment redevable de la merveilleuse pile de Volta. Sans articuler, en effet, le nom de bulles de savon, je supposerais qu'un physicien eût choisi, pour sujet de ses expériences, l'eau distillée, c'est-à-dire un liquide dont la diaphanéité est devenue proverbiale, et qui, dans son état de pureté, ne se revêt

de quelques légères nuances de bleu et de vert, à peine sensibles, qu'à travers de grandes épaisseurs. Je demanderais ensuite ce qu'on penserait de sa véracité s'il venait, sans autre explication, annoncer que, cette eau si limpide, il peut à volonté lui communiquer les couleurs les plus resplendissantes; qu'il sait la rendre violette, bleue, verte; qu'il sait la rendre jaune comme l'écorce du citron, rouge comme l'écarlate, sans pour cela altérer sa pureté, sans la mêler à aucune substance étrangère, sans changer les proportions de ses principes constituans gazeux. Le public ne regarderait-il pas notre physicien comme indigne de toute croyance, si, après d'aussi étranges résultats, il ajoutait que, pour engendrer la couleur dans l'eau, il suffit de l'amener à l'état d'une véritable pellicule; que *mince* est, pour ainsi dire, synonyme de *coloré;* que le passage de chaque teinte à la teinte la plus différente est la conséquence nécessaire, inévitable, d'une simple variation d'épaisseur de la lame liquide; que cette variation, dans le passage du rouge au vert, par exemple, n'est pas la millième partie de l'épaisseur d'un cheveu! Eh bien! ces incroyables résultats ne sont cependant que les conséquences inévitables des accidens de coloration présentés par les bulles liquides soufflées et même par les lames minces de toutes sortes de corps.

Pour comprendre comment de tels phénomènes, pendant plus de vingt siècles, ont journellement frappé les yeux des physiciens sans exciter leur attention, on a vraiment besoin de rappeler à combien peu de personnes la nature départit la précieuse faculté de s'étonner à propos.

Boyle pénétra le premier dans cette mine féconde. Il se borna toutefois à la description minutieuse des circonstances variées qui donnent naissance aux iris. Hooke, son collaborateur, alla plus loin. Il crut trouver la cause de ce genre de couleurs dans les entrecroisemens des rayons, ou, pour parler son propre langage, dans les entrecroisemens des ondes réfléchies par les deux surfaces de la lame mince. C'était, comme on verra, un trait de génie; mais il ne pouvait être saisi à une époque où la nature complexe de la lumière blanche était encore ignorée.

Newton fit, des couleurs des lames minces, l'objet de son étude de prédilection. Il leur consacra un livre tout entier de son célèbre traité d'optique; il établit les lois de leur formation par un enchaînement admirable d'expériences que personne n'a surpassé depuis. En éclairant avec de la lumière homogène les iris si réguliers dont Hooke avait déjà fait mention, et qui naissent autour du point de contact de deux verres

lenticulaires superposés, il prouva que, pour chaque espèce de couleur simple, il existe dans les lames minces de toute nature une série d'épaisseurs croissantes où aucune lumière ne se réfléchit. Ce résultat était capital : il renfermait la clé de tous ces phénomènes.

Newton fut moins heureux dans les vues théoriques que cette remarquable observation lui suggéra. Dire, avec lui, du rayon lumineux qui se réfléchit, qu'il est *dans un accès* de facile réflexion; dire du rayon qui traverse la lame tout entier, qu'il est *dans un accès* de facile transmission, qu'est-ce donc autre chose qu'énoncer en termes obscurs ce que l'expérience des deux lentilles nous avait appris?

La théorie de Thomas Young échappe à cette critique. Ici on n'admet plus d'accès d'aucune espèce, comme propriété primordiale des rayons. La lame mince se trouve d'ailleurs assimilée, sous tous les rapports, à un miroir épais de la même substance. Si, dans certains de ces points, aucune lumière ne se voit, Young n'en conclut pas que la réflexion y ait cessé : il suppose que, dans les directions spéciales de ces points, les rayons réfléchis par la seconde face, allant à la rencontre des rayons réfléchis par la première, *les anéantissent complètement.* C'est ce conflit que l'auteur a désigné par le nom si fameux d'*interférence.*

Voilà, sans contredit, la plus étrange des hypothèses! On devait certainement se montrer très surpris de trouver la nuit en plein soleil, dans des points où des rayons de cet astre arrivaient librement; mais qui se fût imaginé qu'on en viendrait à supposer que l'obscurité pouvait être engendrée en ajoutant de la lumière à de la lumière!

Un physicien est justement glorieux quand il peut annoncer quelque résultat qui choque à ce degré-là les idées communes; mais il doit, sans retard, l'étayer de preuves démonstratives, sous peine d'être assimilé à ces écrivains orientaux dont les fantasques rêveries charmèrent mille et une nuits du sultan *Schahriar.*

Young n'eut pas cette prudence. Il montra d'abord que sa théorie pouvait s'adapter aux phénomènes, mais sans aller au-delà des possibilités. Lorsque, plus tard, il arriva aux preuves véritables, le public avait des préventions, et il ne put les vaincre. Cependant, l'expérience dont Young faisait alors surgir sa mémorable découverte, ne saurait exciter l'ombre d'un doute.

Deux rayons provenant d'une même source, allaient, par des routes légèrement inégales, se croiser en un certain point de l'espace. Dans ce point on plaçait une feuille de beau papier. Chaque rayon, pris isolément, la faisait briller du plus vif éclat; mais quand les deux

rayons se réunissaient, quand ils arrivaient simultanément sur la feuille, toute clarté disparaisait : la nuit la plus complète succédait au jour.

Deux rayons ne s'anéantissent pas toujours complètement dans le point de leur intersection. Quelquefois on n'y observe qu'un affaiblissement partiel; quelquefois aussi les rayons s'ajoutent. Tout dépend de la différence de longueur des chemins qu'ils ont parcourus, et cela suivant des lois très simples dont la découverte, dans tous les temps, eût suffi pour immortaliser un physicien.

Les différences de route qui amènent entre les rayons des conflits accompagnés de leur destruction entière, n'ont pas la même valeur pour des lumières diversement colorées. Lorsque deux rayons blancs se croisent, il est donc possible que l'un de leurs principes constituans, le rouge, par exemple, se trouve seul dans des conditions de destruction. Mais le blanc moins le rouge, c'est du vert! Ainsi l'interférence lumineuse se manifeste alors par des phénomènes de coloration; ainsi, les diverses couleurs élémentaires sont mises en évidence, sans qu'aucun prisme les ait séparées. Qu'on veuille bien, maintenant, remarquer qu'il n'existe pas un seul point de l'espace où mille rayons de même origine n'aillent se croiser après des réflexions plus ou moins obliques, et l'on apercevra, d'un coup d'œil, toute l'étendue de la région inexplorée que les interférences ouvraient aux investigations des physiciens.

Lorsque Young publia cette théorie, beaucoup de phénomènes de couleurs périodiques s'étaient déjà offerts aux observateurs; on doit ajouter qu'ils avaient résisté à toute explication. Dans le nombre on peut citer les anneaux qui se forment par voie de réflexion, non plus sur de minces pellicules, mais sur des miroirs de verre épais légèrement courbes; les bandes irisées de diverses largeurs dont les ombres des corps sont bordées au dehors, et parfois couvertes intérieurement, que Grimaldi aperçut le premier, qui plus tard exercèrent inutilement le génie de Newton, et dont la théorie complète était réservée à Fresnel; les arcs colorés rouges et verts qu'on aperçoit en nombre plus ou moins considérable immédiatement au-dessous des sept nuances prismatiques de l'arc-en-ciel principal, et qui semblaient si complétement inexplicables, qu'on avait fini par n'en plus faire mention dans les traités de physique; ces couronnes, enfin, aux couleurs tranchées, aux diamètres perpétuellement variables, qui souvent paraissent entourer le soleil et la lune.

Si je me rappelle combien de personnes n'apprécient les théories scientifiques qu'à raison des applications immédiates qu'elles peuvent

ROYAL

offrir, je ne saurais terminer cette énumération de phénomènes que caractérisent des séries plus ou moins nombreuses des couleurs périodiques, sans mentionner les anneaux si remarquables par la régularité de leur forme et par la pureté de leur éclat, dont toute lumière un peu vive paraît entourée quand on l'examine au travers d'un amas de molécules ou de filamens d'égales dimensions. Ces anneaux, en effet, suggérèrent à Young l'idée d'un instrument extrêmement simple qu'il appela un *ériomètre*, et avec lequel on mesure sans difficulté les dimensions des plus petits corps. L'ériomètre, encore si peu connu des observateurs, a sur le microscope l'immense avantage de donner d'un seul coup *la grandeur moyenne* des millions de particules qui se trouvent comprises dans le champ de la vision. Il possède, de plus, la propriété singulière de rester muet lorsque les particules diffèrent trop entre elles, ou, en d'autres termes, lorsque la question de déterminer leurs dimensions n'a véritablement aucun sens.

Young appliqua son ériomètre à la mesure des globules du sang de différentes classes d'animaux, à celles des poussières que diverses espèces végétales fournissent; à la mesure de la finesse des fourrures employées dans les manufactures de tissus, depuis celle du castor, la plus fine de toutes, jusqu'aux toisons des troupeaux communs du comté de Sussex, qui, placées à l'autre extrémité de l'échelle, se composent de filamens quatre fois et demie aussi gros que les poils de castor.

Avant Young, les nombreux phénomènes de coloration que je viens d'indiquer étaient non-seulement inexpliqués, mais rien ne les liait entre eux. Newton, qui s'en occupa si long-temps, n'avait, par exemple, aperçu aucune connexité entre les iris des lames minces et les bandes de la diffraction. Young amena ces deux espèces de stries colorées à n'être que des effets d'interférence. Plus tard, quand la polarisation chromatique eut été découverte, il puisa dans quelques mesures d'épaisseur des analogies numériques remarquables, très propres à faire présumer que, tôt ou tard, ce genre bizarre de polarisation se rattacherait à sa doctrine. Il y avait là, toutefois, on doit l'avouer, une immense lacune à remplir. D'importantes propriétés de la lumière alors complètement ignorées ne permettaient pas de concevoir tout ce que, dans certains cristaux et dans certaines natures de coupe, la double réfraction engendre de singularités par les destructions de lumière qui résultent des entrecroisemens des faisceaux; mais c'est à Young qu'appartient l'honneur d'avoir ouvert la carrière; c'est lui qui, le premier, a commencé à débrouiller ces hiéroglyphes de l'optique.

Le mot d'hiéroglyphe envisagé, non plus métaphoriquement, m

dans son acception naturelle, nous transporte sur un terrain qui a déjà été le théâtre de débats nombreux et bien animés. J'ai hésité un moment à affronter les passions que cette question a soulevées. Le secrétaire d'une académie exclusivement occupée des sciences exactes pourrait, en effet, sans nulle inconvenance, renvoyer ce procès philologique à des juges plus compétens. Je craignais, d'ailleurs, je l'avouerai, de me trouver en désaccord, sur plusieurs points importans, avec le savant illustre dont il m'a été si doux d'analyser les travaux, sans qu'un seul mot de critique ait dû, jusqu'ici, venir se placer sous ma plume.

Tous ces scrupules se sont évanouis lorsque j'ai réfléchi que l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens est l'une des plus belles découvertes de notre siècle; que Young a lui-même mêlé mon nom aux discussions dont elle a été l'objet; qu'examiner enfin si la France peut prétendre à ce nouveau titre de gloire, c'est agrandir la mission que je remplis en ce moment, c'est faire acte de bon citoyen. Je sais d'avance t ce qu'on trouvera d'étroit dans ces sentimens; je n'ignore pas que le cosmopolitisme a son bon côté; mais, en vérité, de quel nom ne pourrais-je pas le stigmatiser, si, lorsque toutes les nations voisines énumèrent avec bonheur les découvertes de leurs enfans, il m'était interdit de chercher dans cette enceinte même, parmi des confrères dont je ne me permettrai pas de blesser la modestie, la preuve que la France n'est pas dégénérée; qu'elle aussi apporte chaque année son glorieux contingent dans le vaste dépôt des connaissances humaines?

J'aborde donc la question de l'écriture égyptienne; je l'aborde, libre de toute préoccupation, avec la ferme volonté d'être juste, avec le vif désir de concilier les prétentions rivales des deux savans dont la mort prématurée a été pour l'Europe entière un si légitime sujet de regrets. Au reste, je ne dépasserai pas dans cette discussion sur les hiéroglyphes les bornes qui me sont tracées; heureux si l'auditoire qui m'écoute et dont je réclame l'indulgence, trouve que j'ai su échapper à l'influence d'un sujet dont l'obscurité est devenue proverbiale!

Les hommes ont imaginé deux systèmes d'écriture entièrement distincts. L'un est employé chez les Chinois: c'est le système hiéroglyphique; le second, en usage actuellement chez tous les autres peuples, porte le nom de système alphabétique ou phonétique.

Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites. Les caractères dont ils se servent pour écrire, sont de véritables hiéroglyphes; il représentent, non des sons, non des articulations, mais des idées. Ainsi *maison* s'exprime à l'aide d'un caractère unique et spécial, qui ne changerait pas, quand même tous les Chinois arriveraient à désigner

une maison, dans la langue parlée, par un mot totalement différent de celui qu'ils prononcent aujourd'hui. Ce résultat vous surprend-il? songez à nos chiffres qui sont aussi des hiéroglyphes. L'idée de l'unité ajoutée sept fois à elle-même s'exprime partout, en France, en Angleterre, en Espagne, etc., à l'aide de deux ronds superposés verticalement et se touchant par un seul point; mais en voyant ce signe idéographique, le Français prononce *huit;* l'Anglais *eight;* l'Espagnol *ocho*. Personne n'ignore qu'il en est de même des nombres composés. Ainsi, pour le dire en passant, si les signes idéographiques chinois étaient généralement adoptés, comme sont les chiffres arabes, chacun lirait dans sa propre langue les ouvrages qu'on lui présenterait, sans avoir besoin de connaître un seul mot de la langue parlée par les auteurs qui les auraient écrits.

Il n'en est pas ainsi des écritures alphabétiques:

> *Celui de qui* nous vient cet art ingénieux
> De peindre la parole et de parler aux yeux,

ayant fait la remarque capitale, que tous les mots de la langue parlée la plus riche se composent d'un nombre très borné de sons ou articulations élémentaires, inventa des signes ou lettres, au nombre de vingt-quatre ou trente, pour les représenter. A l'aide de ces signes, diversement combinés, il pouvait écrire toute parole qui venait frapper son oreille, même sans en connaître la signification.

L'écriture chinoise ou hiéroglyphique semble l'enfance de l'art. Ce n'est pas toutefois, ainsi qu'on le disait jadis, que, pour apprendre à la lire, il faille, en Chine même, la longue vie d'un mandarin studieux. Rémusat, dont je ne puis prononcer le nom sans rappeler l'une des pertes les plus cruelles que les lettres aient faites depuis long-temps, n'avait-il pas établi, soit par sa propre expérience, soit par les excellens élèves qu'il formait tous les ans dans ses cours, qu'on apprend le chinois comme toute autre langue. Ce n'est pas non plus, ainsi qu'on l'imagine au premier abord, que les caractères hiéroglyphiques se prêtent seulement à l'expression des idées communes; quelques pages du roman *Yu-kiao-li*, ou *les Deux Cousines*, suffiraient pour montrer que les abstractions les plus subtiles, les plus quintessenciées, n'échappent pas à l'écriture chinoise. Le principal défaut de cette écriture serait de ne donner aucun moyen d'exprimer des noms nouveaux. Un lettré de Canton aurait pu mander par écrit à Pékin, que le 14 juin 1800, la plus mémorable bataille sauva la France d'un grand péril;

mais il n'aurait su, en caractères purement hiéroglyphiques, comment apprendre à son correspondant que la plaine où se passa ce glorieux évènement était près du village de Marengo, et que le général victorieux s'appelait Bonaparte. Un peuple chez lequel la communication des noms propres, entre une ville et l'autre, ne pourrait avoir lieu que par l'envoi de messagers, en serait, comme on voit, aux premiers rudimens de la civilisation; aussi, tel n'est pas le cas du peuple chinois. Les caractères hiéroglyphiques constituent bien la masse de leur écriture; mais quelquefois, et surtout quand il faut écrire un nom propre, on les dépouille de leur signification idéographique, pour les réduire à n'exprimer que des sons et des articulations, pour en faire de véritables lettres.

Ces prémisses ne sont pas un hors-d'œuvre. Les questions de priorité que les méthodes graphiques de l'Égypte ont soulevées, vont être maintenant faciles à expliquer et à comprendre. Nous allons, en effet, trouver, dans les hiéroglyphes de l'antique peuple des Pharaons, tous les artifices dont les Chinois font usage aujourd'hui.

Plusieurs passages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de saint Clément d'Alexandrie, ont fait connaître que les Égyptiens se servaient de deux ou trois sortes d'écritures, et que dans l'une d'elles, au moins, les caractères symboliques ou représentatifs d'idées jouent un grand rôle. Horapollon nous a même conservé la signification d'un certain nombre de ces caractères; ainsi, l'on sait que l'*épervier* désignait l'*ame*; l'*ibis*, le *cœur*; la *colombe* (ce qui pourra paraître assez étrange) un *homme violent*; la *flûte*, l'*homme aliéné*; le nombre *seize*, la *volupté*; une grenouille l'*homme imprudent*; la *fourmi*, le *savoir*; un *nœud coulant*, l'*amour*, etc., etc.

Les signes ainsi conservés par Horapollon ne formaient qu'une très petite partie des huit à neuf cents caractères qu'on avait remarqués dans les inscriptions monumentales. Les modernes, Kircher entre autres, essayèrent d'en accroître le nombre. Leurs efforts ne donnèrent aucun résultat utile, si ce n'est de montrer à quels écarts s'exposent les hommes les plus instruits, lorsque, dans la recherche des faits, ils s'abandonnent sans frein à leur imagination. Faute de données, l'interprétation des écritures égyptiennes paraissait depuis long-temps, à tous les bons esprits, un problème complètement insoluble, lorsque, en 1799, M. Boussard, officier du génie, découvrit, dans les fouilles qu'il faisait opérer près de Rosette, une large pierre couverte de trois séries de caractères parfaitement distincts. Une de ces séries était du grec. Celle-là, malgré quelques mutilations, fit clairement connaître que les

auteurs du monument avaient ordonné que la *même inscription* s'y trouvât tracée en trois sortes de caractères, savoir : en caractères sacrés ou hiéroglyphiques égyptiens, en caractères locaux ou usuels, et en lettres grecques. Ainsi, par un bonheur inespéré, les philologues se trouvaient en possession d'un texte grec ayant en regard sa *traduction* en langue égyptienne, ou, tout au moins, une transcription avec les deux sortes de caractères anciennement en usage sur les bords du Nil.

Cette pierre de Rosette, devenue depuis si célèbre, et dont M. Boussard avait fait hommage à l'Institut du Caire, fut enlevée à ce corps savant à l'époque où l'armée française évacua l'Égypte. On la voit maintenant au musée de Londres, où elle figure, dit Thomas Young, comme un monument de la valeur britannique ! Toute valeur à part, le célèbre physicien eût pu ajouter, sans trop de partialité, que cet inappréciable monument bilingue témoignait aussi quelque peu des vues avancées qui avaient présidé à tous les détails de la mémorable expédition d'Égypte, comme aussi du zèle infatigable des savans illustres dont les travaux, exécutés souvent sous le feu de la mitraille, ont tant ajouté à la gloire de leur patrie. L'importance de l'inscription de Rosette les frappa, en effet, si vivement, que pour ne pas abandonner ce précieux trésor aux chances aventureuses d'un voyage maritime, ils s'attachèrent à l'envi, dès l'origine, à le reproduire par de simples dessins, par des contre-épreuves obtenues à l'aide des procédés de l'imprimerie en taille-douce, enfin par des moulages en plâtre ou en soufre. Il faut même ajouter que les antiquaires de tous les pays ont connu pour la première fois la pierre de Rosette, à l'aide des dessins des savans français.

Un des plus illustres membres de l'Institut, M. Sylvestre de Sacy, entra le premier, dès l'année 1802, dans la carrière que l'inscription bilingue ouvrait aux investigations des philologues. Il ne s'occupa toutefois que du texte égyptien en caractères usuels. Il y découvrit les groupes qui représentent différens noms propres et leur nature phonétique. Ainsi, dans l'une des deux écritures, au moins, les Égyptiens avaient des signes de sons, de véritables lettres. Cet important résultat ne trouva plus de contradicteurs, lorsqu'un savant suédois, M. Akerblad, perfectionnant le travail de notre compatriote, eut assigné, avec une probabilité voisine de la certitude, la valeur phonétique individuelle des divers caractères employés dans la transcription des noms propres que faisait connaître le texte grec.

Restait toujours la partie de l'inscription purement hiéroglyphique

ou supposée telle. Celle-là était demeurée intacte; personne n'avait osé entreprendre de la déchiffrer.

C'est ici que nous verrons Thomas Young déclarer d'abord, comme par une sorte d'inspiration, que dans la multitude des signes sculptés sur la pierre et représentant soit des animaux entiers, soit des êtres fantastiques, soit encore des instrumens et des produits des arts ou des formes géométriques, ceux de ces signes qui se trouvent renfermés dans des encadremens elliptiques, correspondent aux noms propres de l'inscription grecque; en particulier, au nom de Ptolémée, le seul qui dans la transcription hiéroglyphique soit resté intact. Immédiatement après, Young dira que, dans le cas spécial de l'encadrement ou cartouche, les signes ne représentent plus des idées, mais des sons; enfin, il cherchera, par une analyse minutieuse et très délicate, à assigner un hiéroglyphe individuel à chacun des sons que l'oreille entend dans le nom de Ptolémée de la pierre de Rosette, et dans celui de Bérénice d'un autre monument.

Voilà, si je ne me trompe, dans les recherches d'Young sur les systèmes graphiques des Égyptiens, les trois points culminans. Personne, a-t-on dit, ne les avait aperçus, ou du moins ne les avait signalés, avant le physicien anglais. Cette opinion, quoique généralement admise, me paraît contestable. Il est, en effet, certain que, dès l'année 1766, M. de Guignes, dans un mémoire imprimé, avait indiqué les cartouches des inscriptions égyptiennes comme renfermant tous des noms propres. Chacun peut voir aussi, dans le même travail, les argumens dont s'étaie ce savant orientaliste, pour établir l'opinion qu'il avait embrassée sur la nature constamment phonétique des hiéroglyphes égyptiens. Young a donc la priorité sur un seul point : c'est à lui que remonte la première tentative qui ait été faite pour décomposer en lettres les groupes des cartouches, pour donner une valeur phonétique aux hiéroglyphes composant, dans la pierre de Rosette, le nom de Ptolémée.

Dans cette recherche, comme on peut s'y attendre, Young fournira de nouvelles preuves de son immense pénétration; mais, égaré par un faux système, ses efforts n'auront pas un plein succès. Ainsi, quelquefois, il attribuera aux caractères hiéroglyphiques une valeur simplement alphabétique; plus loin, il leur donnera une valeur syllabique ou même dissyllabique, sans s'inquiéter de ce qu'il y aurait d'étrange dans ce mélange de caractères de natures différentes. Le fragment d'alphabet publié par le docteur Young, renferme donc du vrai et du faux; mais le faux y abonde tellement, qu'il sera impossible d'appli-

quer la valeur des lettres dont il se compose à toute autre lecture qu'à celle des deux noms propres dont on les a tirées. Le mot *impossible* s'est si rarement rencontré dans la carrière scientifique de Young, qu'il faut se hâter de le justifier. Je dirai donc que, depuis la composition de son alphabet, Young lui-même croyait voir dans un cartouche, sur un monument égyptien, le nom d'*Arsinoé*, là où son célèbre compétiteur a montré depuis, avec une entière évidence, le mot *autocrator*; qu'il crut reconnaître *Évergete* dans un groupe où il faut lire *César!*

Le travail de Champollion, quant à la découverte de la valeur phonétique des hiéroglyphes, est simple, homogène, et ne semble donner prise à aucune incertitude. Chaque signe équivaut à une simple voyelle ou à une simple consonne. Sa valeur n'est pas arbitraire : tout hiéroglyphe phonétique est l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne, commence par la voyelle ou par la consonne qu'il s'agit de représenter.

L'alphabet de Champollion, une fois modelé sur la pierre de Rosette et sur deux ou trois autres monumens, sert à lire des inscriptions entièrement différentes; par exemple, le nom de *Cléopâtre* sur l'obélisque de *Philæ*, transporté depuis long-temps en Angleterre, et où le docteur Young, armé de son alphabet, n'avait rien aperçu. Sur les temples de *Karnac*, Champollion lira deux fois le nom d'*Alexandre;* sur le zodiaque de Denderah, un titre impérial romain; sur le grand édifice au-dessus duquel le zodiaque était placé, les noms et surnoms des empereurs Auguste, Tibère, Claude, Néron, Domitien, etc. Ainsi, pour le dire en passant, se trouvera tranchée, d'une part, l vive et éternelle discussion que l'âge de ces monumens avait fait naître; ainsi, de l'autre, sera constaté sans retour, que, sous la domination romaine, les hiéroglyphes étaient encore en plein usage sur les bords du Nil.

L'alphabet, qui a déjà donné tant de résultats inespérés, appliqué, soit aux grands obélisques de Karnac, soit à d'autres monumens qui sont aussi reconnus pour être du temps des Pharaons, nous présentera les noms de plusieurs rois de cette antique race, des noms de divinités égyptiennes; disons plus, des mots *substantifs*, *adjectifs* et *verbes* de la langue copte. Young se trompait donc, quand il regardait les hiéroglyphes phonétiques comme une invention moderne; quand il avançait qu'ils avaient seulement servi à la transcription des noms propres, et même des noms propres étrangers à l'Égypte. M. de Guignes, et surtout M. Étienne Quatremère, établissaient, au contraire, un fait réel, d'une grande importance, que la lecture des inscriptions des

Pharaons est venue fortifier par des preuves irrésistibles, lorsqu'ils signalaient la langue copte actuelle comme celle des anciens sujets de Sésostris.

On connaît maintenant les faits. Je pourrai donc me borner à fortifier de quelques courtes observations la conséquence qui me paraît en résulter inévitablement.

Les discussions de priorité, même sous l'empire des préjugés nationaux, ne deviendraient jamais acerbes, si elles pouvaient se résoudre par des règles fixes; mais dans certains cas, la première idée est tout; dans d'autres, les détails offraient les principales difficultés; ailleurs, le mérite semble avoir dû consister moins dans la conception d'une théorie que dans sa démonstration. On devine déjà combien le choix du point de vue doit prêter à l'arbitraire, et combien, cependant, il aura d'influence sur la conclusion définitive. Pour échapper à cet embarras, j'ai cherché un exemple dans lequel les rôles des deux prétendans à l'invention pussent être assimilés à ceux de Champollion et de Young, et qui eût, d'autre part, concilié toutes les opinions. Cet exemple, j'ai cru le trouver *dans les interférences*, même en laissant entièrement de côté, pour la question hiéroglyphique, les citations empruntées au mémoire de M. de Guignes.

Hooke, en effet, avait dit, avant Thomas Young, que les rayons lumineux interfèrent, comme ce dernier avait supposé, avant Champollion, que les hiéroglyphes égyptiens sont quelquefois phonétiques. Hooke ne prouvait pas directement son hypothèse; la preuve des valeurs phonétiques assignées par Young à divers hiéroglyphes, n'aurait pu reposer que sur des lectures qui n'ont pas été faites, qui n'ont pas pu l'être.

Faute de connaître la composition de la lumière blanche, Hooke n'avait pas une idée exacte de la nature des interférences, comme Young, de son côté, se trompait sur une prétendue valeur syllabique ou dissyllabique des hiéroglyphes.

Young, d'un consentement unanime, est considéré comme l'auteur de la théorie des interférences; dès-lors, par une conséquence qui me paraît inévitable, Champollion doit être regardé comme l'auteur de la découverte des hiéroglyphes.

Je regrette de n'avoir pas songé plus tôt à ce rapprochement. Si, de son vivant, Young eût été placé dans l'alternative d'être le créateur de la doctrine des interférences, en laissant les hiéroglyphes à Champollion, ou de garder les hiéroglyphes, en abandonnant à Hooke l'ingénieuse théorie optique, je ne doute pas qu'il ne se fût empressé de re-

connaître les titres de notre illustre compatriote. Au surplus, il lui serait resté, ce que personne ne pourra lui contester, le droit de figurer dans l'histoire de la mémorable découverte des hiéroglyphes, comme Képler, Borelli, Hooke et Wren figurent dans l'histoire de la gravitation universelle.

Les limites qui me sont tracées ne me permettront même pas de citer les simples titres des nombreux écrits que le docteur Young a publiés. Cependant la lecture publique d'un aussi riche catalogue eût certainement suffi à sa gloire. Qui ne se fût imaginé, en effet, qu'on avait enregistré les travaux de plusieurs académies, et non ceux d'une seule personne, en entendant, par exemple, cette série de titres :

Mémoire sur les usines où l'on travaille le fer.
Essais sur la musique et sur la peinture.
Recherches sur les habitudes des araignées et le système de Fabricius.
Sur la stabilité des arches des ponts.
Sur l'atmosphère de la lune.
Description d'une operculaire.
Théorie mathématique des courbes épicycloïdales.
Restitution et traduction de diverses inscriptions grecques.
Sur les moyens de fortifier la charpente des vaisseaux de ligne.
Sur le jeu du cœur et des artères dans le phénomène de le circulation.
Théorie des marées.
Sur les maladies de poitrine.
Sur le frottement dans les axes des machines.
Sur la fièvre jaune.
Sur le calcul des éclipses.
Essais de grammaire, etc.

Des travaux aussi nombreux, aussi variés, semblent avoir exigé la vie laborieuse et retirée d'un de ces savans dont l'espèce, à vrai dire, commence à se perdre, qui, dès la première jeunesse, divorcent avec tous les contemporains pour s'ensevelir complètement dans leur cabinet. Thomas Young était, au contraire, ce qu'on est convenu d'appeler un homme du monde. Il fréquentait assidûment les plus brillans cercles de Londres. Les graces de son esprit, l'élégance de ses manières, eussent amplement suffi pour l'y faire remarquer; mais qu'on se représente ces réunions nombreuses, dans lesquelles cinquante sujets différens sont tour à tour effleurés en quelques minutes, et l'on concevra

de quel prix devait être une véritable bibliothèque vivante, où chacun trouvait à l'instant une réponse exacte, précise, substantielle, sur toutes les natures de questions qui pouvaient être proposées.

Young s'était aussi beaucoup occupé des arts. Plusieurs de ses mémoires témoignent des profondes connaissances que, de très bonne heure, il avait acquises dans la théorie de la musique. Je me tairai sur son talent d'exécution, parce qu'il est deux instrumens dont il n'avait pas appris à jouer, et que je ne saurais dire lesquels. Son goût pour la peinture se développa pendant le séjour qu'il fit en Allemagne. Alors, la magnifique collection de Dresde l'absorba entièrement, car il n'aspirait pas seulement au facile mérite d'accoler, sans se méprendre, tel ou tel nom de peintre à tel ou tel tableau. Les défauts et les qualités caractéristiques des plus grands maîtres, leurs fréquens changemens de manière, les objets matériels qu'ils mettaient en œuvre, les modifications que ces objets, que les couleurs, entre autres, éprouvent par la suite des temps, l'occupèrent tour à tour. Young, en un mot, étudiait la peinture en Saxe, comme auparavant il avait étudié les langues dans son propre pays, comme plus tard il cultiva les sciences. Au reste, tout était à ses yeux un sujet de méditations et de recherches. Les camarades universitaires de l'illustre physicien se rappellent un exemple risible de cette disposition d'esprit. Ils rapportent qu'étant entrés dans la chambre de Young le jour où, pour la première fois, il reçut, à Édimbourg, une leçon de menuet, on le trouva occupé à tracer minutieusement, avec la règle et le compas, les routes entrecroisées que parcourent les deux danseurs, et les divers perfectionnemens dont ces figures lui paraissaient susceptibles.

Young emprunta de bonne heure à la secte des quakers, dont il faisait alors partie, l'opinion que les facultés intellectuelles des enfans diffèrent originairement entre elles beaucoup moins qu'on ne le suppose. *Chaque homme aurait pu faire ce que tout autre homme a fait*, était devenu sa maxime favorite. Jamais, au surplus, il ne recula personnellement devant les épreuves d'aucun genre, auxquelles on désirait soumettre son système. La première fois qu'il monta à cheval, en compagnie du petit-fils de M. Barclay, l'écuyer qui les suivait franchit une barrière élevée. Young voulut l'imiter, mais il alla tomber à dix pas. Il se releva sans mot dire, fit une seconde tentative, fut encore désarçonné, mais ne dépassa pas, cette fois, la tête du cheval, à laquelle il resta accroché. A la troisième épreuve, le jeune écolier, comme le voulait sa thèse de prédilection, réussit à exécuter ce qu'on venait de faire devant lui. Cette expérience n'a dû être citée ici que

parce qu'elle fut reprise d'abord à Édimbourg, ensuite à Gœttingue, et poussée beaucoup plus loin qu'on ne voudra peut-être le croire. Dans l'une de ces deux villes, Young, en très peu de temps, parvint à lutter d'adresse avec un funambule renommé; dans l'autre, et toujours à la suite d'un défi, il acquit dans l'art de la voltige à cheval une habileté extraordinaire, et qui eût été certainement remarquée, même au milieu des artistes consommés dont les tours de force attirent tous les soirs un si nombreux concours au cirque de Franconi. Ainsi, ceux qui se complaisent dans les contrastes pourront, d'un côté, se représenter Newton, le timide Newton, n'allant en voiture, tant la crainte de tomber le préoccupait, que les bras étendus et les mains cramponnées aux deux portières, et, de l'autre, son illustre émule galopant, debout sur deux chevaux, avec toute l'assurance d'un écuyer de profession.

En Angleterre, un médecin, s'il ne veut pas perdre la confiance du public, doit s'abstenir de s'occuper de toute recherche scientifique ou littéraire qui semble étrangère à l'art de guérir. Young sacrifia longtemps à ce préjugé : ses écrits paraissaient sous le voile de l'anonyme. Ce voile, il est vrai, était bien transparent : deux lettres contiguës d'une certaine devise latine servaient successivement, dans un ordre régulier, à la signature de chaque mémoire; mais Young communiquait les trois mots latins à tous ses amis, nationaux ou étrangers, sans leur recommander d'en faire mystère à personne. Au reste, qui pouvait ignorer que l'illustre auteur de la théorie des interférences était le secrétaire de la Société royale de Londres pour la correspondance étrangère; qu'il donnait, dans les amphithéâtres de l'*institution royale*, un cours général de physique mathématique; qu'associé à sir Humphry Davy, il publiait un journal de sciences, etc., etc.? Et d'ailleurs, il faut le dire, l'anonyme n'était rigoureusement observé que pour les petits mémoires. Dans les occasions importantes, quand, par exemple, parurent, en 1807, les deux volumes in-4°, de huit à neuf cents pages chacun, où toutes les branches de la philosophie naturelle se trouvent traitées d'une manière si neuve et si profonde, l'amour-propre de l'auteur fit oublier les intérêts du médecin, et le nom de Young en gros caractères remplaça les deux petites lettres italiques dont le tour était alors venu, et qui auraient figuré d'une manière assez ridicule sur le titre de cet ouvrage colossal.

Young n'eut donc jamais, comme praticien, ni à Londres ni à Worthing, où il passait la saison des bains de mer, une clientèle très étendue. Le public le trouvait trop savant! On doit même avouer que ses

cours de médecine, celui, par exemple, qu'il faisait à l'hôpital Saint-George, furent généralement peu suivis. On a dit, pour l'expliquer, que ses leçons étaient trop pleines, trop substantielles; qu'elles dépassaient la portée des intelligences vulgaires! Ne pourrait-on pas plutôt attribuer ce défaut de succès à la franchise peu commune que Young mettait à signaler les difficultés inextricables qui se rencontrent à chaque pas dans l'étude des nombreux désordres de notre frêle machine.

Pense-t-on qu'à Paris, qu'à une époque surtout où chacun veut arriver au but vite et sans fatigue, un professeur de faculté conservât beaucoup d'auditeurs, s'il débutait par ces paroles que j'emprunte textuellement au docteur Young :

« Aucune étude n'est aussi compliquée que celle de la médecine. Elle surpasse les bornes de l'intelligence humaine. Les médecins qui se précipitent en avant, sans essayer de comprendre ce qu'ils voient, sont souvent aussi avancés que ceux qui se livrent à des généralisations hâtives, appuyées sur des observations à l'égard desquelles toute analogie est en défaut. »

Et si le professeur, continuant sur le même ton, ajoutait : « Dans les *loteries* de la médecine, les chances du possesseur de dix billets doivent être évidemment supérieures aux chances de celui qui n'en a que cinq. »

Quand ils se croiraient engagés dans une loterie, ceux des auditeurs que la première phrase n'aurait pas mis en fuite seraient-ils disposés à faire de grands efforts pour se procurer le plus de billets, ou, en expliquant la pensée de Young, le plus de connaissances possible ?

Malgré ses connaissances, peut-être même à cause de leur immensité, Young manquait entièrement d'assurance au lit du malade. Alors les fâcheux effets qui pouvaient éventuellement résulter de l'action du médicament le mieux indiqué se présentaient en foule à son esprit, lui semblaient balancer les chances favorables qu'on devait en attendre, et le jetaient dans une indécision, sans doute fort naturelle, mais que le public prend toujours du mauvais côté. La même timidité se reconnaît dans tous les ouvrages de Young qui traitent de la médecine. Cet homme, si éminemment remarquable par la hardiesse de ses aperçus scientifiques, ne donne plus alors que de simples catalogues de faits. A peine semble-t-il convaincu de la bonté de sa thèse, soit quand il s'attaque au célèbre docteur Radcliffe, dont tout le secret, dans la pratique la plus brillante et la plus heureuse, avait été, comme il le déclarait lui-même, d'employer les remèdes à contre-sens; soit lorsqu'il combat le docteur Brown, qui s'était trouvé, disait-il, dans la dés-

agréable nécessité de reconnaître, et cela d'après les documens officiels d'un hôpital confié à des médecins justement célèbres, qu'en masse les fièvres abandonnées à leur cours naturel ne sont ni plus graves ni plus longues que lorsqu'on les traite par les meilleures méthodes.

En 1818, Young, ayant été nommé secrétaire du Bureau des Longitudes, abandonna presque entièrement la pratique de la médecine pour se livrer à la minutieuse surveillance de l'ouvrage périodique célèbre connu sous le nom de *Nautical Almanac*. A partir de cette époque, le journal de l'institution royale donna, tous les trimestres, de nombreuses dissertations sur les plus importans problèmes de l'art nautique et de l'astronomie. Un volume intitulé : *Illustrations de la mécanique céleste de Laplace;* une savante dissertation *sur les marées*, auraient d'ailleurs amplement attesté que Young ne considérait pas l'emploi qu'il venait d'accepter comme une sinécure. Cet emploi fut cependant pour lui une source inépuisable de dégoûts. Le *Nautical Almanac* avait été jusque alors un ouvrage exclusivement destiné au service de la marine. Quelques personnes demandèrent qu'on en fît de plus une éphéméride astronomique complète. Le Bureau des Longitudes, à tort ou à raison, n'ayant pas paru grand partisan du changement projeté, se trouva subitement en butte aux plus violentes attaques. Les journaux de toute couleur, *whigs* ou *tories*, prirent part au combat. On ne vit plus dans la réunion des Davy, des Wollaston, des Young, des Herschel, des Kater et des Pond, qu'un assemblage d'individus (je cite textuellement) *qui obéissaient à une influence béotienne;* le *Nautical Almanac*, jadis si renommé, était devenu pour la nation anglaise un *objet de honte;* si l'on y découvrait une faute d'impression, comme il y en a, comme il y en aura toujours dans les recueils de chiffres un peu volumineux, la marine britannique, depuis la plus petite chaloupe jusqu'au colossal vaisseau à trois ponts, trompée par le chiffre inexact, allait s'engloutir en masse au fond de l'Océan, etc.

On a prétendu que le principal promoteur de ces folles exagérations n'aperçut tant de graves erreurs dans le *Nautical Almanac*, qu'après avoir inutilement tenté de se faire agréger au Bureau des Longitudes. J'ignore si le fait est exact. En tout cas je ne saurais me rendre l'écho des malicieux commentaires auxquels il donna naissance : je ne dois pas oublier, en effet, que, depuis plusieurs années, le membre de la Société royale dont on a voulu parler consacre noblement une grande partie de sa brillante fortune à l'avancement des sciences. Cet astronome recommandable, comme tous les savans dont les pensées sont concentrées sur un seul objet, a eu le tort, que je ne prétends pas excuser, de

mesurer au travers d'un verre grossissant l'importance des projets qu'il avait conçus; mais ce qu'il faut surtout lui reprocher, c'est de n'avoir pas prévu que les hyperboles de sa polémique seraient prises au sérieux; c'est d'avoir oublié qu'à toutes les époques et dans tous les pays, il existe un grand nombre d'individus qui, inconsolables de leur nullité, saisissent comme une proie toutes les occasions de scandale, et, sous le masque du bien public, deviennent avec délices les ignobles Zoïles de ceux de leurs contemporains dont la renommée a proclamé les succès. A Rome, celui qu'on chargeait d'insulter au triomphateur était du moins un esclave; à Londres, c'est d'un membre de la chambre des communes que des savans illustres recevront un cruel affront. Un orateur, déjà célèbre par ses préjugés, mais qui n'avait jusqu'alors épanché son fiel que sur des productions d'origine française, s'attaquera aux plus beaux noms de l'Angleterre, et débitera contre eux, en plein parlement, de puériles accusations avec une risible gravité. Des ministres dont la faconde se fût exercée des heures entières sur les priviléges d'un *bourg pourri*, ne prononceront pas une seule parole en faveur du génie; le Bureau des Longitudes, enfin, sera supprimé sans opposition. Le lendemain, il est vrai, les besoins d'une innombrable marine feront entendre leur voix impérieuse, et l'un des savans qu'on avait dépouillés, l'ancien secrétaire du Bureau, le docteur Young enfin, se verra rappelé à ses premiers travaux. Impuissante réparation! Le savant en aura-t-il moins été séparé de ses illustres collègues? L'homme de cœur aura-t-il moins entendu les nobles fruits de l'intelligence humaine, tarifés devant les représentans du pays, en guinées, shellings et pences, comme du sucre, du poivre ou de la cannelle!

La santé de Young, qui déjà était un peu chancelante, déclina, à partir de cette triste époque, avec une effrayante rapidité. Les médecins habiles dont il était assisté perdirent bientôt tout espoir. Lui-même avait la conscience de sa fin prochaine et la voyait arriver avec un calme admirable. Jusqu'à sa dernière heure, il s'occupa sans relâche d'un dictionnaire égyptien, alors sous presse, et qui n'a été publié qu'après sa mort. Quand ses forces ne lui permirent plus de se soulever et d'employer une plume, il corrigea les épreuves à l'aide d'un crayon. L'un des derniers actes de sa vie fut d'exiger la suppression d'une brochure écrite avec talent, par une main amie, et dirigée contre tous ceux qui avaient contribué à la destruction du Bureau des Longitudes.

Young s'éteignit, entouré d'une famille dont il était adoré, le 10 mai 1829, à peine âgé de cinquante-six ans.

L'autopsie fit découvrir qu'il avait l'aorte ossifiée.

Si je ne suis pas resté trop au-dessous de la tâche qui m'était imposée; si j'ai surtout fait ressortir, comme je le désirais, l'importance et la nouveauté de l'admirable loi des interférences lumineuses, Young est maintenant à vos yeux l'un des savans les plus illustres dont l'Angleterre puisse s'enorgueillir. Votre pensée, devançant mes paroles, voit déjà dans le récit des justes honneurs rendus à l'auteur d'une aussi belle découverte, la péroraison de cette notice historique. Ces prévisions, je le dis à regret, ne se réaliseront pas. La mort d'Young a eu dans sa patrie très peu de retentissement. Les portes de Westminster, jadis si accessibles à la médiocrité titrée, sont restées fermées à l'homme de génie qui n'était pas baronnet. C'est au village de Farnborough, dans la modeste tombe de la famille de sa femme, que les restes de Thomas Young ont été déposés. L'indifférence de la nation anglaise pour des travaux qui devaient tant ajouter à sa gloire est une bien rare anomalie dont on doit être curieux de connaître les causes.

Je manquerais de franchise, je serais panégyriste et non historien, si je n'avouais qu'en général Young ne ménageait pas assez l'intelligence de ses lecteurs; que la plupart des écrits dont les sciences lui sont redevables, pêchent par une certaine obscurité. Toutefois, l'oubli dans lequel ils ont été long-temps laissés, n'a pu dépendre uniquement de cette cause.

Les sciences exactes ont sur les ouvrages d'art ou d'imagination un avantage qui a été souvent signalé. Les vérités dont elles se composent traversent les siècles sans avoir rien à souffrir ni des caprices de la mode, ni des dépravations du goût. Mais aussi, dès qu'on s'élève dans certaines régions, sur combien de juges est-il permis de compter? Lorsque Richelieu déchaîna contre le grand Corneille une tourbe de ces hommes que le mérite d'autrui rend furieux, les Parisiens sifflèrent à outrance les séides du cardinal despote et applaudirent le poète. Ce dédommagement est refusé au géomètre, à l'astronome, au physicien, qui cultivent les sommités de la science. Leurs appréciateurs compétens dans toute l'étendue de l'Europe, ne s'élèvent jamais au nombre de huit à dix. Supposez-les injustes, indifférens, voire même jaloux, car j'imagine que cela s'est vu, et le public, réduit à croire sur parole, ignorera que d'Alembert ait rattaché le grand phénomène de la précession des équinoxes au principe de la pesanteur universelle; que Lagrange soit parvenu à assigner la cause physique de la libration de la lune; que depuis les recherches de Laplace, l'accélération du mouvement de cet astre se trouve liée à un changement particulier dans la forme de l'orbite de la terre, etc., etc. Les journaux de sciences,

quand ils sont rédigés par des hommes d'un mérite reconnu, acquièrent ainsi, sur certaines matières, une influence qui souvent devient funeste. C'est ainsi, je pense, qu'on peut qualifier celle que la *Revue d'Édimbourg* a quelquefois exercée.

Au nombre des collaborateurs de ce célèbre journal figurait, à l'origine, en première ligne, un jeune écrivain à qui les découvertes de Newton avaient inspiré une admiration ardente. Ce sentiment, si naturel, si légitime, lui fit malheureusement méconnaître tout ce que la doctrine des interférences renfermait de plausible, d'ingénieux, de fécond. L'auteur de cette théorie n'avait peut-être pas toujours eu le soin de revêtir ses décisions, ses arrêts, ses critiques, des formes polies dont le bon droit n'a jamais à souffrir, et qui, au reste, étaient un devoir impérieux quand il s'agissait de l'immortel auteur de la *Philosophie naturelle*. La peine du talion lui fut appliquée avec usure. L'*Edinburgh Review* attaqua l'érudit, l'écrivain, le géomètre, l'expérimentateur, avec une véhémence, avec une âpreté d'expressions, presque sans exemple dans les débats scientifiques. Le public se tient ordinairement sur ses gardes quand on lui parle un langage aussi passionné. Mais, cette fois, il adopta d'emblée les opinions du journaliste, sans qu'on eût le droit de l'accuser de légèreté. Le journaliste, en effet, n'était pas un de ces aristarques imberbes dont aucune étude préalable ne justifie la mission. Plusieurs bons mémoires, accueillis par la Société royale, déposaient de ses connaissances mathématiques, et lui avaient assigné une place distinguée parmi les physiciens, à qui l'optique expérimentale était redevable. Le barreau de Londres le proclamait déjà l'une de ses plus éclatantes lumières; les whigs de la chambre des communes voyaient en lui l'orateur incisif qui, dans les luttes parlementaires, serait souvent l'heureux antagoniste de Canning; c'était enfin le futur président de la chambre des pairs; c'était le lord-chancelier actuel (1).

(1) Les journaux m'ayant fait l'honneur de s'occuper quelquefois des nombreux témoignages de bienveillance et d'amitié que lord Brougham a bien voulu me donner en 1834, tant en Écosse qu'à Paris, deux mots d'explication paraissent ici indispensables. L'éloge du docteur Young a été lu dans une séance publique de l'Académie des Sciences, le 26 novembre 1832; à cette époque je n'avais jamais eu aucune relation personnelle avec l'auteur des articles de la *Revue d'Édimbourgh*. Ainsi toute accusation d'ingratitude porterait à faux. Mais n'auriez-vous pas pu, me dira-t-on peut-être, au moment de livrer votre travail à l'impression, supprimer entièrement l'histoire de cette polémique? Je le pouvais,

Qu'opposer à d'injustes critiques partant de si haut? Je sais tout ce que certains esprits puisent de fermeté dans la conscience de leur bon droit et dans la certitude que, tôt ou tard, la vérité triomphera; mais le grand nombre est inévitablement dominé par une pensée inhérente à notre nature, que Voltaire traduisait en ces termes:

Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'il n'entend plus!

Écoutez, par exemple, Galilée lui-même, après son abjuration, dire à demi-voix:

E pur si muove!

Et ne cherchez pas dans ces immortelles paroles une idée d'avenir, car elles sont l'expression du cruel dépit qu'éprouvait l'illustre vieillard. Young, aussi, dans l'écrit de quelques pages qu'il publia en réponse à l'*Edinburgh Review*, se montra profondément découragé. La vivacité, la véhémence de ses expressions déguisaient mal le sentiment qui l'oppressait. Au reste, hâtons-nous de le dire, justice, justice complète lui fut enfin rendue! Depuis quelques années, le monde entier voyait en lui l'une des principales illustrations de notre temps. C'est de France (Young prenait plaisir à le proclamer lui-même) que partit le signal de cette tardive réparation. J'ajouterai qu'à l'époque beaucoup plus ancienne où la doctrine des interférences n'avait encore fait de prosélytes, ni en Angleterre, ni sur le continent, Young trouvait dans sa propre famille quelqu'un qui le comprenait et dont les suffrages auraient dû le consoler des dédains du public. La personne distinguée que je signale ici à la reconnaissance de tous les physiciens de l'Europe, voudra bien m'excuser si je complète mon indiscrétion.

Dans l'année 1816, je fis un voyage en Angleterre avec mon savant ami, M. Gay Lussac. Fresnel venait alors de débuter dans la carrière des sciences, de la manière la plus brillante, par son Mémoire sur la diffraction. Ce travail, qui, suivant nous, renfermait une expérience capitale, inconciliable avec la théorie newtonnienne de la lumière,

en effet, et l'idée m'en était même venue, mais j'y ai bientôt renoncé. Je connais trop bien les sentimens élevés de mon illustre ami, pour craindre qu'il s'offense de ma franchise dans une question où, j'en ai la conviction profonde, l'immense étendue de son esprit ne l'a pas mis à l'abri de l'erreur. L'hommage que je rends au noble caractère de lord Brougham, en publiant aujourd'hui ce passage de l'éloge de Young, sans le modifier, est, à mon sens, tellement significatif, que je n'essaierai pas d'y rien ajouter.

devint naturellement le premier objet de nos entretiens avec le docteur Young. Nous étions étonnés des nombreuses restrictions qu'il apportait à nos éloges, lorsque enfin il nous déclara que l'expérience dont nous faisions tant de cas, était consignée, depuis 1807, dans son *Traité de Philosophie naturelle*. Cette assertion ne nous semblait pas fondée. Elle rendit la discussion longue et minutieuse. Mme Young y assistait sans avoir l'air d'y prendre aucune part; mais, comme nous savions que la crainte, vraiment puérile, de passer pour des femmes savantes, que la crainte d'être désignées par le ridicule sobriquet de *bas bleus*, rend les dames anglaises fort réservées en présence des étrangers, notre manque de savoir-vivre ne nous frappa qu'au moment où Mme Young quitta brusquement la place. Nous commencions à nous confondre en excuses auprès de son mari, lorsque nous la vîmes rentrer, portant sous le bras un énorme in-4°. C'était le premier volume du *Traité de Philosophie naturelle*. Elle le posa sur la table, l'ouvrit, sans mot dire, à la page 787, et nous montra du doigt une figure où la marche curviligne des bandes diffractées, sur laquelle roulait la discussion, se trouve établie théoriquement.

J'espère qu'on me pardonnera ces petits détails. Trop d'exemples n'ont-ils pas déjà habitué le public à considérer l'abandon, l'injustice, la persécution, la misère, comme le salaire naturel de ceux qui consacrent laborieusement leurs veilles au développement de l'esprit humain! N'oublions donc pas de signaler les exceptions quand il s'en présente. Si nous voulons que la jeunesse se livre avec ardeur aux travaux intellectuels, montrons-lui que de grandes découvertes peuvent se concilier avec un peu de tranquillité et de bonheur. Arrachons même, s'il se peut, de l'histoire des sciences, tant de feuillets qui en ternissent l'éclat. Essayons de nous persuader que, dans les cachots des inquisiteurs, une voix amie faisait entendre à *Galilée* quelques-unes de ces douces paroles que la postérité réservait à sa mémoire; que les épaisses murailles de la Bastille n'empêchèrent pas l'opinion publique d'apprendre à Fréret qu'un jour l'ouvrage qui l'avait conduit sous les verroux, serait un de ses titres de gloire; qu'avant d'aller mourir à l'hôpital, Borelli trouva quelquefois dans la ville de Rome un abri contre les intempéries de l'air, un peu de paille pour reposer sa tête; que Képler, enfin, que le grand Képler n'éprouva jamais les angoisses de la faim!

ARAGO.

LA

FLEUR DE MARS.

CHANSON.

A l'heure où dans les eaux la lune se reflète,
Je suis venu m'asseoir près d'une violette;
Douce fleur du printemps, que de petits gazons
Paraissaient abriter des inondations,
Et du soleil trop chaud et de la brise vive.
Or, elle demeurait immobile et pensive,
Et comme je tendais la main pour la cueillir,
Je ne l'ai vue alors ni trembler, ni pâlir;
Elle a levé sur moi son œil mélancolique;
Puis, ayant murmuré le salut angélique,
M'a dit en s'agitant sur sa tige en émoi:
Salut, je te connais, jeune homme, approche-toi,
Et causons à cette heure où le vent me balance.
Et moi, tout glorieux de cette confiance,
Je me suis incliné vers son calice bleu,
Ainsi que j'aurais fait pour lui faire un aveu,
Et me suis mis alors à lui dire à voix basse

Le nom, et les vertus, et le charme, et la grace
De la dame que j'aime, et sa molle pudeur,
Tandis qu'avec ma main de la petite fleur
J'éloignais avec soin les herbes curieuses
Qui, pour savoir aussi mes peines amoureuses,
Tendaient leur col charmant avec précaution.
Or, ayant raconté de cette passion
Tout ce que je renferme en mon ame inquiète,
J'ai baisé sur le front la pâle violette,
Et me suis éloigné, lui recommandant bien
De garder mon secret et de n'en dire rien
Aux brins d'herbe nombreux qui croissent autour d'elle;
Et la vierge a promis de me rester fidèle.

Mais, hélas! c'est péché d'ouvrir ainsi son cœur,
Même à la violette, à la plus douce fleur,
Et j'aurais dû savoir que cette fleur chérie
Aime trop ardemment ses sœurs de la prairie,
Et sent trop le besoin de leur faire plaisir,
Pour ne pas employer ses heures de loisir
A leur conter la nuit une si douce chose.
La violette a dit mon secret à la rose,
Qui l'a dit à son tour à la fraise des bois,
Et mon secret, ainsi porté de voix en voix,
Est venu jusqu'au lys qui, sous son diadème,
S'est épris des beautés de la dame que j'aime,
Et pour les raconter aux tiges de sa cour
A suspendu ses chants de prière et d'amour,
Et voilà qu'à présent les fleurs de la vallée
Savent toutes le nom de cette Immaculée.

HENRI BLAZE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1835.

La session va s'ouvrir, et nous aurons, à peu de distance de temps, le discours du trône et le message du président Jackson. Le discours se règlera sur le message. Les derniers navires arrivés de New-York ont apporté, avec les journaux américains, de dégoûtantes injures contre la France, des fanfaronnades et des menaces grossières; mais ce n'est là que l'expression des passions d'un parti, et il y a loin des feuilles vouées au général Jackson, et qui vont sans doute plus loin que lui, à l'opinion de la chambre des représentans, et surtout du sénat. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de conserver un espoir de paix, et il n'est pas exact de dire, comme on l'a annoncé, que M. de Broglie ait repoussé l'intervention amicale de l'Angleterre. Cette intervention n'a jamais été proposée officiellement par le ministère anglais. Il est vrai que lord Granville s'entretenant, il y a quelque temps, avec le ministre des affaires étrangères, lui parla de la médiation de l'Angleterre; mais lord Granville n'en fit pas l'objet d'une note diplomatique, et sa pensée était que la France devait adresser cette proposition à lord Palmerston, qui l'accueillerait avec empressement. — La France, répondit M. de Broglie, accepterait volontiers la médiation du cabinet anglais dans cette affaire, mais il n'était pas digne d'une puissance telle que la France, de solliciter ce moyen de conciliation avec la république des Etats-Unis. Si le ministère français pouvait s'engager à reconnaître l'Angleterre pour arbitre, ajoutait le ministre, il ne pou-

vait faire que le gouvernement des Etats-Unis donnât les mains à cet arrangement. Les choses en sont restées là, et il est probable que le cabinet anglais a chargé son ministre aux Etats-Unis de faire une démarche semblable à celle de lord Granville auprès de M. de Broglie. Les assises d'une négociation sont donc posées, et elle pourra s'ouvrir si le gouvernement américain désire vraiment la paix; mais, dans le cas contraire, la demande d'une médiation, faite par la France à l'Angleterre, n'eût fait qu'augmenter la jactance et l'orgueil américains. On voit que toute la question de la guerre repose aujourd'hui sur le message du président.

L'affaire de la présidence de la chambre est à peu près réglée. Le ministère s'est décidé à laisser encore cette année M. Dupin sur le fauteuil. M. le ministre de l'intérieur, qui gardait quelque rancune à M. Dupin, s'est sacrifié de bonne grace, peut-être en songeant que l'appui de M. Dupin lui serait nécessaire pour former un cabinet, si de nouvelles dissensions éclataient entre lui et ses collègues. De leur côté, M. de Broglie et M. Guizot ont insisté pour que M. Dupin ne fût pas rejeté sur les bancs de la chambre, où l'activité de son esprit pourrait leur devenir funeste. La difficulté de trouver un président capable d'imposer à la chambre, de la dominer comme fait le président actuel, qui tient toujours un quolibet ou un mot foudroyant suspendu sur la tête de l'orateur et des turbulens, n'a pas été l'une des moindres considérations en faveur de son maintien.

M. de Talleyrand est malade d'une affection au cœur. La princesse de L... avait beau dire, il y a peu de jours, que cette maladie *au cœur* de M. de Talleyrand est une prétention, ce mal fait craindre pour ses jours, et abrégera peut-être une vie qui promettait d'être encore bien longue. La mort du docteur Bourdois, le médecin ordinaire de M. le prince de Talleyrand, augmente encore les alarmes de sa famille. Cependant le prince se rétablit un peu, et les mauvaises langues disent que la mort de sa femme lui a causé du soulagement. Il est vrai que le mot de M. de Talleyrand qui disait à Louis XVIII, en apprenant l'arrivée de Mme de Talleyrand à Paris : « Sire, c'est mon 20 mars, » semble autoriser cette mauvaise plaisanterie. La princesse de Talleyrand, jadis Mme Grant, a reçu les derniers sacremens avec une piété exemplaire, mais elle n'a pu les obtenir qu'en obéissant aux volontés de M. l'archevêque de Paris, qui lui avait enjoint de faire une confession publique, et de demander pardon, les portes ouvertes, d'avoir donné au monde chrétien le scandale d'un mariage avec un prêtre. Cette rigueur de M. l'archevêque de Paris envers Mme la princesse

de Talleyrand, présage au vieux diplomate les rigueurs qui l'attendraient à son tour, s'il avait la faiblesse de quitter ce monde avant M. de Quélen, ou s'il commettait l'imprudence de mourir dans son diocèse.

Le clergé de Paris a été mieux représenté, cette semaine, par les séminaristes de Saint-Sulpice que par M. l'archevêque. Dans le malheureux incendie de la rue du Pot-de-Fer, où le commerce de la librairie a essuyé tant de pertes, on a vu les jeunes théologiens courir avec courage de grands périls, et se jeter dans les flammes pour sauver, non pas seulement les belles éditions de saint Chrysostôme et de saint Augustin, mais encore Voltaire, Rousseau, d'Holbach, et jusqu'aux discours de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon! Cet incendie cause de grands désastres. Il frappe des négocians laborieux, des gens de lettres et une foule d'ouvriers de tout genre, à qui la librairie fournissait du travail dans cette rigoureuse saison. Parmi les ouvrages consumés dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, nous devons surtout citer le poème de M. Edgar Quinet, intitulé *Napoléon*, que, malgré ce désastre, nous verrons bientôt paraître. Les ouvrages sur l'Amérique de M. de Tocqueville et de M. Gustave de Beaumont ont également péri. Les auteurs ont renoncé généreusement à leurs droits, et autorisé le libraire à publier une seconde édition. Ailleurs, on ouvre des souscriptions en faveur des victimes de l'incendie, et il faut espérer qu'on ne restera pas en arrière du bel exemple donné par M. de Tocqueville et M. de Beaumont.

Ce n'est ni l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, ni l'affaire d'Amérique, ni la prochaine session de la chambre, qui occupe l'attention de M. le ministre de l'intérieur. Toute sa pensée se porte sur la nomination de M. Dosne, son beau-père, à la place de régent de la banque, qui se trouve vacante par la mort de M. Saulty. M. Dosne tenait déjà de la sollicitude et de la piété filiale de M. le ministre de l'intérieur, la recette générale du département du Nord, qui représente un revenu de plus de 200,000 francs. La place de régent de la banque ajouterait encore à l'éclat de sa position. M. Dosne sera donc régent de la banque. Son concurrent est M. Lemercier de Névil, ancien agent de change, ainsi que M. Dosne, et receveur-général du département de la Somme. Mais M. Lemercier n'a pas un ministre pour gendre, et il succombera. Un grand dîner a été donné cette semaine au ministère de l'intérieur, afin de préparer l'élection de M. Dosne; les principaux actionnaires de la banque y assistaient. M. Odier, l'un des régens de la banque, se distingue de ses collègues, les honorables MM. Vernes

et Gautier, par l'activité et le zèle de ses démarches en faveur de M. Dosne.

On a lu avec avidité le rapport de M. Portalis sur l'attentat de Fieschi; c'est un gros livre qui a tout l'intérêt et la variété du roman. En lisant cette vie de Fieschi, on croirait entendre le récit des aventures de Gil Blas ou de Guzman d'Alfarache, et la morale en est frappante. Mais ce livre est aussi une cruelle satire de la société où une intelligence active est si rapidement entraînée vers le crime. Le rapport de M. Portalis tend évidemment à rendre toute une opinion complice de ce crime abominable. Aussi ce rapport, tiré à un nombre immense d'exemplaires, sera répandu dans tous les départemens. M. d'Argenson a déjà protesté contre ce mémoire, où il est accusé d'avoir accueilli chez lui la femme que fréquentait Fieschi. M. d'Argenson lui avait fait l'aumône. Le prince Ch. de Rohan protestera sans doute aussi contre les accusations portées contre lui; et M. Carrel, rédacteur en chef du *National*, a publié une longue lettre où il prouve qu'un passage du *National*, cité dans le rapport, n'a jamais existé. Pour nous, nous nous bornerons à faire remarquer une inexactitude de détail. Il est dit, dans le rapport, qu'un panier de vin, envoyé à Sainte-Pélagie par Pépin, était destiné à M. Cavaignac. M. Cavaignac n'a jamais bu que de l'eau. Au reste, messieurs les pairs s'amusent beaucoup de Fieschi. M. Pasquier aime à le visiter, et dernièrement il a passé une heure à le voir commander l'exercice à ses gardiens. Les bons mots de Fieschi circulent dans son salon. Il est vrai que ceux de Lacenaire les font oublier maintenant. Lacenaire fait beaucoup de tort à Fieschi.

LETTRES AUTOGRAPHES DE Mme ROLAND, ADRESSÉES A BANCAL DES ISSARTS, MEMBRE DE LA CONVENTION, ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION, PAR M. SAINTE-BEUVE (1).

Ce n'est pas sans quelques préventions que nous avons ouvert ce livre tout confidentiel et publié à l'insu de l'auteur, cette exhumation posthume, à laquelle ne pouvait s'attendre la femme célèbre dont le nom réveille en foule tant de souvenirs glorieux et mélancoliques. Nous redoutions cette divulgation inattendue de l'ame la plus fougueuse, la plus confiante, la plus imprudente peut-être, qu'ait fait vibrer le tocsin révolutionnaire. Ces lettres autographes nous montrent Mme Roland du 22 juin 1790 au 11 septembre 1792, c'est-à-dire

(1) Un volume in-8°, chez Renduel, rue des Grands Augustins, 22.

pendant toute la durée de la Constituante et de la Législative; elles viennent ainsi combler une lacune de ses Mémoires, ou tout au moins donner de nouveaux renseignemens sur cette époque, où Mme Roland était encore sous le charme des illusions les plus républicaines. Ces lettres, écrites à la hâte sous le coup des premières impressions, offrent parfois une sorte d'incohérence dans les idées, de vulgarité dans l'expression. C'est une ame qui n'est pas maîtresse d'elle-même; c'est l'écume blanchâtre qui tourbillonne à la surface du gouffre. Mais quelquefois un éclair de génie vient sillonner ces brouillards, un rayon de soleil colore cette neige odorante du printemps. On a à peine le temps de pousser un cri d'admiration, qu'on est replongé dans les ténèbres, qu'on est emporté par le courant. Ces lettres de Mme Roland sont précédées d'une introduction de M. Sainte-Beuve, où il les résume, les commente, les explique l'une par l'autre. Rien n'est plus curieux que le contraste de ces deux styles; d'une part, la colère, l'enthousiasme, les illusions, l'orgueil philosophique, en un mot toutes les émotions qui peuvent volcaniser un cœur naïf qui ignore son temps, les hommes avec lesquels il vit, qui s'ignore lui-même; de l'autre, un écrivain judicieux, poli, affable, plein de mansuétude chrétienne, qui a l'expérience des partis et des choses, qui contemple d'un regard serein cette effervescence, et l'interprète sans la partager; d'un côté, le génie et une révolution qui commence; de l'autre, le bon sens et une révolution qui finit.

— Nous avons sous les yeux les trente-deux premières livraisons d'une nouvelle traduction de Byron, par M. Benjamin Laroche (1). On sait les immenses difficultés d'un pareil travail, c'est donc tout à la fois justice et loyauté de reconnaître que M. B. Laroche a satisfait heureusement à la plupart des conditions de la tâche qu'il s'était imposée. Byron pour le contour de la phrase, le mouvement des images et la concision constante du style, ne connaît qu'un seul rival dans toute la littérature anglaise, et ce rival n'est rien moins que Milton. Pour tenter de reproduire dans notre langue les ouvrages d'un poète dont l'expression serre de si près la pensée, il ne suffit pas de connaître parfaitement l'idiome avec lequel on veut lutter; il faut manier, sans broncher un seul instant, la langue française, qui, pour la composition du langage poétique, est loin d'offrir les mêmes ressources que la langue anglaise; M. B. Laroche nous semble pénétré de ce double devoir. Nous avions jusqu'ici deux traductions de Byron, l'une qui passe habituellement à côté du texte et qui ne

(1) Chez Charpentier, rue de Seine, 31.

s'interdit pas de le mutiler; l'autre qui, dans son respect pour la littéralité complète, n'évite aucun des contre-sens qui se présentent sur son passage; M. B. Laroche a su être à la fois consciencieux, fidèle, littéral sans lourdeur, et il a rencontré l'élégance dans la fidélité.

— L'ouverture des cours, qui s'est faite dans la dernière quinzaine, promet une solide et abondante nourriture aux jeunes esprits auxquels ils s'adressent. M. Ampère fils a commencé, au Collége de France, son histoire de la littérature française; il débute, et avec raison, par l'époque gauloise et latine, dans laquelle notre langue, notre poésie, notre éloquence et tous nos genres littéraires ont des racines si profondes. M. Ampère traitera cette année tous les siècles antérieurs au douzième, c'est-à-dire à la formation et à l'éclosion de notre idiome vulgaire. Les siècles suivans, déroulés plus lentement, occuperont plusieurs années. Il a tracé, dans sa première leçon, un tableau fidèle et animé de la première route que, dans les deux leçons suivantes (sur les Ibères et sur les Celtes), il s'est mis déjà à parcourir. Le cours de M. Ampère, recueilli par la sténographie, revu, remanié et publié successivement chaque année, finira, nous en avons confiance, par constituer un monument d'ensemble aussi honorable à l'auteur qu'à notre époque, par la science, la suite, l'esprit de sagacité et le talent déployés.

— M. Lenormant, suppléant de M. Guizot, cette année, à la Faculté des Lettres, traite des origines de la civilisation grecque, et en particulier de ses rapports avec l'Asie occidentale et l'Égypte. Dans son discours d'ouverture, qui vient d'être imprimé, et qui avait été écouté avec grande faveur, M. Lenormant exprime son dessein de reporter l'attention à ces époques antérieures, trop négligées, et dans lesquelles pourtant notre civilisation moderne a des racines lointaines. La civilisation grecque, principalement, est un *précédent* immense qui pèse sur toute la destinée du monde occidental. M. Lenormant ne se flatte pas de résoudre le problème de cette civilisation, et d'en déterminer toutes les sources; mais il veut le bien poser, le circonscrire par quelques côtés, et en analyser plusieurs des élémens dont il a fait une étude approfondie. Compagnon de voyage de Champollion en Égypte, témoin et confident de cette pensée investigatrice, si prématurément tranchée, il a droit et mission plus que personne pour reprendre ce côté égyptien de la question grecque. Ce souvenir de Champollion lui a fourni des mouvemens éloquens. En général, la façon de M. Lenormant, mélange d'érudition et d'ardeur, de connaissances multiples et

de vues, doit introduire, dans l'enseignement d'une partie jusque-là assez froide et morte de l'histoire, une activité, une excitation qui fécondera pour l'étude de l'antiquité et familiarisera avec des travaux, trop peu vulgarisés en France, l'esprit de ses jeunes et nombreux auditeurs.

— L'*Histoire de la Marine française*, par Eugène Sue, est arrivée à sa cinquième livraison. Nous n'avons aujourd'hui qu'à constater le succès de ce bel ouvrage.

— Le mois de décembre est la saison des *keepsakes* et des *annuaires*. Parmi ceux de cette année, nous avons remarqué au premier rang *les Femmes de lord Byron* (1), galerie de trente-six portraits, empruntés aux ouvrages de lord Byron, et accompagnés du texte de l'auteur : ce bel ouvrage a heureusement échappé au désastre de la rue du Pot-de-Fer; les *Tableaux pittoresques de l'Inde* (2), avec des gravures anglaises de Daniell; et *Notre-Dame de Paris* (3), en un seul volume in-8°, orné de gravures par Finden, d'après Boulanger, Tony Johannot et Raffet.

— Dans l'article de M. Sainte-Beuve, sur le *Génie critique et sur Bayle*, que contenait notre dernier numéro, la note suivante ayant été omise, page 551, nous la rétablissons ici : c'est à l'endroit où il est parlé des phrases de Bayle longues et souvent difficiles à bien ponctuer, que devait être le renvoi :

« J'ai surtout en vue, ajoutait en note M. Sainte-Beuve, certaines « phrases de Bayle à son point de départ : on en peut prendre un « échantillon dans une de ses lettres (OEuvres diverses, tom. I, p. 9, « au bas de la seconde colonne; c'est à tort qu'il y a un point avant les « mots *par cette lecture*; il n'y fallait qu'une virgule). Bayle partit donc « en style de la façon du XVIe siècle, ou du moins de celle du XVIIe « libre et non académique. Il ne s'en défit jamais. En avançant pour- « tant et à force d'écrire, sa phrase, si riche d'ailleurs de gallicismes, « ne laissa pas de se former; elle s'épura, s'allégea beaucoup, et sou- « vent même se troussa fort lestement. »

(1) Grand volume in-8°. Prix : 36 fr. Chez Charpentier.

(2) Chez Bellizard, rue de Verneuil. Prix : 25 fr.

(3) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

—

(QUATRIÈME SÉRIE.)

ALFRED DE VIGNY. — La Vie et la Mort du capitaine Renaud, histoire de régiment. 5
**** — Diplomates Européens. — II. Le prince de Metternich. 67
DE LA BOULLAYE. — Voyage en Norwége. 101
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 122

HENRI BLAZE. — Poètes et Musiciens de l'Allemagne. — Uhland et M. Dessauer. 129
ROULIN. — Sciences naturelles. — Les Pluies de Crapauds. 159
SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XIX. — Alfred de Vigny (*Servitude et Grandeur militaires*). 210
LERMINIER. — Études de l'antiquité. — IV. Pindare. 227
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 245

ALFRED DE MUSSET. — Le Chandelier, proverbe. 257
GUSTAVE PLANCHE. — Théâtre-Français. *Don Juan d'Autriche*, par M. Casimir Delavigne. 312

L. DE CARNÉ. — Des Partis et des Écoles politiques en France depuis 1830. — IV. Du Système politique de la monarchie de 1830 par rapport aux relations extérieures de la France. 324
SAINTE-BEUVE. — *Chants du Crépuscule*, de M. Victor Hugo. 351
M. DE L. — De l'Émancipation dans nos colonies. 363
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 378

NISARD. — L'Hospice des aliénées à Gand. 385
ÉMILE SOUVESTRE. — Industrie et Commerce de la Bretagne. 399
THÉODORE DE BUSSIÈRE. — Lettre sur la Sicile. — I. 45
ARMAND MORLAIX. — De la Tragédie avant Shakspeare. 468
REVUE MUSICALE. 487
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 498

L. DE CARNÉ. — Des Partis et des Écoles politiques en France depuis 1830. — IV. Du Système politique de la monarchie de 1830 par rapport aux relations extérieures de la France. (Suite et fin.) 513
SAINTE-BEUVE. — Écrivains critiques et historiens littéraires de la France. — I. Du Génie critique et de Bayle. 543
ALFRED DE MUSSET. — La Nuit de décembre. 562
HISTOIRE LITTÉRAIRE. — REVUE TRIMESTRIELLE. 569
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 635

L. V. — Lettres sur les Hommes d'état de la France. — VI. M. ADOLPHE THIERS. 641
CH. DIDIER. — De l'Espagne depuis 1830 (première partie). 699
ARAGO. — Illustrations scientifiques de la France et des pays étrangers. — I. THOMAS YOUNG. 735
HENRI BLAZE. — La Fleur de Mars, chanson. 766
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 768

FIN DE LA TABLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 7840